

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/39171309030025>



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Thursday, March 11, 2010
Thursday, March 18, 2010 (in camera)
Thursday, March 25, 2010
Wednesday, March 31, 2010

Le jeudi 11 mars 2010
Le jeudi 18 mars 2010 (à huis clos)
Le jeudi 25 mars 2010
Le mercredi 31 mars 2010

Issue No. 1

Fascicule n° 1

**Organization meeting
and
Future Business
and**

**Réunion d'organisation
et
Travaux futurs
et**

First and second meetings on:

The study on the accessibility
of Post-secondary Education in Canada

Première et deuxième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à l'éducation
postsecondaire au Canada

INCLUDING:

THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Rule 104 — expenses incurred by the committee
during the Second Session of
the Fortieth Parliament)

Y COMPRIS :

LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(L'article 104 du Règlement — dépenses encourues
par le comité au cours de la deuxième session
de la quarantième législature)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Callbeck	* LeBreton, P.C.
Champagne, P.C.	(or Comeau)
* Cowan	Martin
(or Tardif)	Mercer
Dyck	Merchant
Eaton	Rivard
Keon	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Mercer replaced the Honourable Senator Cordy (*March 31, 2010*).

The Honourable Senator Rivard replaced the Honourable Senator Demers (*March 30, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	* LeBreton, C.P.
Champagne, C.P.	(ou Comeau)
* Cowan	Martin
(ou Tardif)	Mercer
Dyck	Merchant
Eaton	Rivard
Keon	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Mercer a remplacé l'honorable sénateur Cordy (*le 31 mars 2010*).

L'honorable sénateur Rivard a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 30 mars 2010*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, March 18, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Callbeck, seconded by the Honourable Senator Robichaud, P.C.:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on the accessibility of post-secondary education in Canada, including but not limited to:

- (a) analysis of the current barriers in post-secondary education, such as geography, family income levels, means of financing for students, debt levels and challenges faced specifically by Aboriginal students;
- (b) evaluation of the current mechanisms for students to fund post-secondary education, such as Canada Student Loans Program, Canada Student Grants Program, Canada Access Grants, funding for Aboriginal students, Canada Learning Bonds, and Registered Education Savings Plans;
- (c) evaluation of the current mechanisms to fund scientific research and development in post-secondary and related institutions and the commercialization of such research;
- (d) examination of the current federal/provincial transfer mechanism for post-secondary education;
- (e) evaluation of the potential establishment of a dedicated transfer for post-secondary education; and
- (f) any other matters related to the study;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the Committee on this subject during of the Second Session of the Fortieth Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee submit its final report no later than December 31, 2010, and that the Committee retain until June 30, 2011, all powers necessary to publicize its findings.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 18 mars 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Callbeck, appuyée par l'honorable sénateur Robichaud, C.P.,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada et à en faire rapport, ce qui inclut sans toutefois s'y limiter :

- a) l'analyse des obstacles actuels à l'éducation postsecondaire, dont la région géographique, le niveau de revenu familial, les moyens de financement dont disposent les étudiants, les niveaux d'endettement, et les défis auxquels les étudiants autochtones en particulier doivent faire face;
- b) l'évaluation des mécanismes de financement des études postsecondaires dont disposent les étudiants, par exemple le Programme canadien de prêts aux étudiants, le programme canadien de bourses d'études, les subventions canadiennes pour l'accès aux études, les fonds offerts aux étudiants autochtones, le Bon d'étude canadien et les Régimes enregistrés d'épargne-études;
- c) évaluation des mécanismes actuels de financement de la recherche et du développement scientifiques dans les établissements d'enseignement postsecondaire et établissements connexes, et commercialisation des fruits de cette recherche;
- d) l'étude du mécanisme de transfert fédéral-provincial pour l'éducation postsecondaire;
- e) l'évaluation de l'établissement éventuel d'un transfert spécial pour l'éducation postsecondaire;
- f) toutes autres questions relatives à l'étude;

Que les documents reçus, les témoignages entendus, et les travaux accomplis par le comité sur ce sujet au cours deuxième session de la quarantième législature soient renvoyés au comité;

Que le comité soumette son rapport final au Sénat au plus tard le 31 décembre 2010 et qu'il conserve jusqu'au 30 juin 2011 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, March 11, 2010

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:36 a.m., in room 705, Victoria Building, for the purpose of holding its organization meeting, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Karen Schwinghamer, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

The clerk of the committee presided over the election of the chair.

The Honourable Senator Ogilvie moved:

That the Honourable Senator Eggleton, P.C. do take the chair of this committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Eggleton, P.C., took the chair.

The chair made introductory remarks.

The Honourable Senator Eggleton, P.C. moved:

That the Honourable Senator Ogilvie be deputy chair of this committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Ogilvie moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, deputy chair and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation: and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Merchant moved:

That the committee publish its proceedings; and

That the chair be authorized to set the number of printed copies to meet demand.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 11 mars 2010

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie tient aujourd'hui sa séance d'organisation à 10 h 36, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (11).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Karen Schwinghamer, agent de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

La greffière du comité préside à l'élection du président.

L'honorable sénateur Ogilvie propose :

Que l'honorable sénateur Eggleton, C.P., assume la présidence du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Eggleton, C.P. prend place au fauteuil.

Le président dit quelques mots.

L'honorable sénateur Eggleton, C.P., propose :

Que l'honorable sénateur Ogilvie assume la vice-présidence du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Ogilvie propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose du président, du vice-président, et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Merchant propose :

Que le comité fasse imprimer des exemplaires de ses délibérations; et

Que le président soit autorisé à déterminer le nombre d'exemplaires à imprimer pour répondre à la demande.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Eaton moved:

That, pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the publication of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Cordy moved:

That the committee ask the Library of Parliament to assign analysts to the committee;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Martin moved:

That, pursuant to section 7, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee;

That, pursuant to section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, notwithstanding the foregoing, in cases related to consultants and personnel services, the authority to commit funds and certify accounts be conferred jointly on the chair and deputy chair.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Seidman moved:

That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Callbeck moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

- 1) determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the *Senators Attendance Policy*, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and

L'honorable sénateur Eaton propose :

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence ce quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Cordy propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des analystes au comité;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Martin propose :

Que, conformément à l'article 7, chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit accordée individuellement au président, au vice-président et à la greffière du comité;

Que, conformément à l'article 8, chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit accordée individuellement au président, au vice-président et à la greffière du comité; et

Que, nonobstant ce qui précède, lorsqu'il s'agit de services de consultants et de personnel, l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer soit accordée conjointement au président et au vice-président.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Seidman propose :

Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Callbeck propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

- 1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement officiel » au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et

- 2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending an event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee; and

That the subcommittee report at the earliest opportunity any decisions taken with respect to the designation of members of the committee travelling on committee business.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Dyck moved:

That, pursuant to the Senate guidelines for witnesses expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Demers moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to direct communications officer(s) assigned to the committee in the development of communication plans where appropriate and to request the services of the Senate Communications Directorate for the purpose of their development implementation; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow coverage by electronic media of the committee's public proceedings with the least possible disruption of its hearings at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

The chair noted that the time slots for regular meetings are Wednesdays (4:15 to 6:15 p.m.) and Thursdays (10:30 a.m. to 12:30 p.m.).

It was agreed that each member of the committee be allowed to have staff present at in camera meetings, unless there is a decision for a particular meeting to exclude all staff.

At 10:53 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee continued in camera to consider a draft agenda.

It was agreed that the chair be authorized to seek authority from the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on current social issues pertaining to Canada's largest cities. In particular, the committee shall be authorized to examine:

- (a) poverty, housing and homelessness;
- (b) social inclusion and cohesion;

- 2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement officiel » si ce membre : a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité; et

Que le sous-comité fasse rapport, à la première occasion, de ses décisions relatives aux membres du comité qui voyagent pour les affaires du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Dyck propose :

Que, conformément aux lignes directrices du Sénat régissant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement aura été présentée, mais que le président du comité soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses à un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Demers propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à diriger, au besoin, les agents de communication affectés au comité pour ce qui est de l'élaboration des plans de communication, et à demander l'appui de la Direction des communications du Sénat aux fins de la préparation et de la mise en œuvre de ces plans; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit, à sa discrétion, autorisé à permettre la diffusion des délibérations publiques du comité par les médias d'information électroniques, de manière à déranger le moins possible ses travaux.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le président signale que l'horaire des réunions régulières du comité sera le suivant : le mercredi, de 16 h 15 à 18 h 15, et le jeudi, de 10 h 30 à 12 h 30.

Il est convenu que chaque membre du comité soit autorisé à se faire accompagner d'un membre du personnel aux séances à huis clos, à moins que le comité n'en décide autrement.

À 20 h 53, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité se réunit à huis clos pour examiner un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le président soit autorisé à demander au Sénat d'adopter l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, des enjeux sociaux d'actualité pour les grandes villes canadiennes. Que le comité soit plus particulièrement autorisé à examiner :

- a) la pauvreté, le logement et l'itinérance;
- b) la cohésion et l'inclusion sociales;

(c) urban economies;

(d) models for collaboration and co-operation among governments;

That the study be national in scope, and include a focus on the largest urban community in each of the provinces;

That the study report include proposed solutions, with an emphasis on collaborative strategies involving, federal, provincial and municipal governments;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee on this subject since the beginning of the First Session of the Thirty-Ninth Parliament be referred to the committee; and

That the committee submit its final report no later than October 30, 2011, and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until 180 days after the tabling of the final report.

It was agreed that the Senator Callbeck be authorized to seek authority from the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on the accessibility of post-secondary education in Canada, including but not limited to:

(a) analysis of the current barriers in post-secondary education, such as geography, family income levels, means of financing for students, debt levels and challenges faced specifically by Aboriginal students;

(b) evaluation of the current mechanisms for students to fund post-secondary education, such as Canada Student Loans Program, Canada Student Grants Program, Canada Access Grants, funding for Aboriginal students, Canada Learning Bonds, and Registered Education Savings Plans;

(c) evaluation of the current mechanisms to fund scientific research and development in post-secondary and related institutions and the commercialization of such research;

(d) examination of the current federal/provincial transfer mechanism for post-secondary education;

(e) evaluation of the potential establishment of a dedicated transfer for post-secondary education; and

(f) any other matters related to the study;

c) les économies urbaines;

d) des modèles de collaboration et de coopération entre gouvernements;

Que l'étude soit nationale et accorde une attention spéciale à la plus importante collectivité urbaine de chacune des provinces;

Que le rapport propose des solutions, en mettant l'accent sur la coopération entre les administrations fédérale, provinciales et municipales;

Que les documents reçus, les témoignages entendus, et les travaux accomplis par le comité sur ce sujet depuis le début de la première session de la trente-neuvième législature soient renvoyés au comité;

Que le comité présente son rapport final au plus tard le 30 octobre 2011 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions dans les 180 jours suivant le dépôt du rapport final.

Il est convenu que le sénateur Callbeck soit autorisé à demander au Sénat d'approuver l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada et à en faire rapport, ce qui inclut sans toutefois s'y limiter :

a) l'analyse des obstacles actuels à l'éducation postsecondaire, dont la région géographique, le niveau de revenu familial, les moyens de financement dont disposent les étudiants, les niveaux d'endettement, et les défis auxquels les étudiants autochtones en particulier doivent faire face;

b) l'évaluation des mécanismes de financement des études postsecondaires dont disposent les étudiants, par exemple le Programme canadien de prêts aux étudiants, le Programme canadien de bourses d'études, les subventions canadiennes pour l'accès aux études, les fonds offerts aux étudiants autochtones, le Bon d'étude canadien et les régimes enregistrés d'épargne-études;

c) l'évaluation des mécanismes actuels de financement de la recherche et du développement scientifiques dans les établissements d'enseignement postsecondaire et établissements connexes, et la commercialisation des fruits de cette recherche;

d) l'étude du mécanisme de transfert fédéral-provincial pour l'éducation postsecondaire;

e) l'évaluation de l'établissement éventuel d'un transfert spécial pour l'éducation postsecondaire;

f) toutes autres questions relatives à l'étude;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee on this subject during of the Second Session of the Fortieth Parliament be referred to the committee; and

That the committee submit its final report no later than December 31, 2010, and that the committee retain until June 30, 2011, all powers necessary to publicize its findings.

It was agreed that Senator Eaton be authorized to seek authority from the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on the shared identity of Canadians, the awareness of Canadians of that identity, and the steps that governments and private and public institutions in our country could take to strengthen and promote that identity;

That that the committee, specifically, examine, prepare separate reports and make detailed recommendations on the following key elements related to Canadian identity:

- (a) the privileges and responsibilities of Canadian citizenship in the modern age;
- (b) the evolution and future of multiculturalism in Canada;
- (c) the role our country's Aboriginal peoples play in helping all Canadians — Aboriginal and non-Aboriginal alike — to fully reveal and understand their shared identity;
- (d) the historical memory of Canadians, especially students;
- (e) the way Canadians view vital public institutions, pivotal events in the life of this country, and heroic men and women of our country; and
- (f) the image of Canada and Canadians abroad and the implications of this image for Canada and Canadians;

That the committee submit its final report no later than March 31, 2012, and that the committee retain until June 30, 2012, all powers necessary to publicize its findings.

It was agreed that a revised order of reference for a study on science and technology be drafted for consideration by the committee at a future meeting.

At 11:32 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Que les documents reçus, les témoignages entendus et les travaux accomplis par le comité sur ce sujet au cours de la deuxième session de la quarantième législature soient renvoyés au comité; et

Que le comité soumette son rapport final au Sénat au plus tard le 31 décembre 2010 et qu'il le conserve jusqu'au 30 juin 2011 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

Il est convenu que le sénateur Eaton soit autorisé à demander au Sénat d'approuver l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, l'identité commune des Canadiens, la sensibilisation des Canadiens à cette identité, et les mesures que les gouvernements et les institutions publiques et privées de notre pays pourraient prendre pour renforcer et promouvoir cette identité.

Que le comité, en particulier, examine les éléments fondamentaux suivants de l'identité canadienne, qu'il prépare des rapports distincts à ce sujet et présente des recommandations détaillées :

- a) les privilèges et les responsabilités des citoyens canadiens de nos jours;
- b) l'évolution et l'avenir du multiculturalisme au Canada;
- c) le rôle que jouent les Autochtones de notre pays pour aider tous les Canadiens, autochtones ou non, à pleinement exprimer et comprendre leur identité commune;
- d) la mémoire historique des Canadiens, en particulier des jeunes;
- e) la façon dont les Canadiens perçoivent les institutions publiques essentielles, les événements marquants de la vie du pays ainsi que les héros, hommes et femmes, de notre pays;
- f) l'image du Canada et des Canadiens à l'étranger et les implications de cette image pour le Canada et les Canadiens;

Que le comité présente son rapport final au plus tard le 31 mars 2012 et qu'il conserve jusqu'au 30 juin 2012 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses constatations.

Il est convenu qu'un ordre de renvoi révisé visant une étude sur les sciences et la technologie soit soumis à l'examen du comité, à une date ultérieure.

À 11 h 32, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, March 18, 2010

(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day in camera at 10:31 a.m., in room 705, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Ogilvie and Seidman (9).

Other senator present: The Honourable Senator Plett (1).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Karen Schwinghamer, Communications Officer, Communications Directorate.

Pursuant to rule 92(2)(e) and (f), the committee considered a draft agenda and a draft report.

It was agreed that the committee adopt the draft first report, prepared in accordance with rule 104.

It was moved that, subject to the Senate adopting the motion referring to the committee the order of reference on post-secondary education, the committee adopt the proposed work plan and witness list for the study.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 10:55 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, March 25, 2010

(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:32 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Ogilvie and Seidman (8).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee began its study on accessibility of post-secondary education in Canada.

OTTAWA, le jeudi 18 mars 2010

(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 10 h 31, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Ogilvie et Seidman (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Plett (1).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Karen Schwinghamer, agent de communications, Direction des communications.

Conformément aux articles 92(2)e) et f), le comité examine un projet d'ordre du jour et un projet de rapport.

Il est convenu que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, rédigée conformément à l'article 104 du Règlement.

Il est convenu que, sous réserve de l'adoption, par le Sénat, de la motion portant sur l'ordre de renvoi relatif à l'éducation postsecondaire, le comité adopte le plan de travail et la liste des témoins proposés pour l'étude.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 25 mars 2010

(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 32, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Ogilvie et Seidman (8).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité entreprend son étude sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

*WITNESSES:**As an individual:*

Dale Kirby, Assistant Professor, Memorial University of Newfoundland, Faculty of Education.

Statistics Canada:

Richard Mueller, Senior Analyst, Social Analysis Division.

Association of Canadian Community Colleges:

Patricia Lang, Member.

The chair made a statement.

Mr. Kirby, Ms. Lang and Mr. Mueller each made a statement and, together, answered questions.

At 12:29 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, March 31, 2010

(4)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:23 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Mercer, Ogilvie, Rivard and Seidman (10).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada.

*WITNESSES:**As individuals:*

Dave Snow, Researcher, Macdonald-Laurier Institute for Public Policy.

Jane Preston, PhD candidate, University of Saskatchewan.

Caledon Institute of Social Policy:

Michael Mendelson, Senior Scholar.

Centre for the Study of Living Standards:

Andrew Sharpe, Executive Director.

*TÉMOINS :**À titre personnel :*

Dale Kirby, professeur adjoint, Université Memorial de Terre-Neuve, Faculté d'éducation.

Statistique Canada :

Richard Mueller, analyste principal, Division de l'analyse sociale.

Association des collèges communautaires du Canada :

Patricia Lang, membre.

Le président ouvre la séance.

M. Kirby, Mme Lang et M. Mueller font une déclaration, puis ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 29, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 31 mars 2010

(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 23, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Mercer, Ogilvie, Rivard et Seidman (10).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

*TÉMOINS :**À titre personnel :*

David Snow, chercheur, Institut de politiques publiques Macdonald-Laurier.

Jane Preston, candidate au doctorat, Université de la Saskatchewan.

Caledon Institute of Social Policy :

Michael Mendelson, chercheur principal.

Centre d'étude des niveaux de vie :

Andrew Sharpe, directeur exécutif.

The chair made a statement.

Mr. Mendelson, Ms. Preston, Mr. Sharpe and Mr. Snow each made a statement and, together, answered questions.

At 6:15p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le président ouvre la séance.

M. Mendelson, Mme Preston, M. Sharpe et M. Snow font une déclaration, puis ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, March 18, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has the honour to table its

FIRST REPORT

Your committee, which was authorised by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to rule 104(2), that the expenses incurred by your committee during the Second Session of the Fortieth Parliament are as follows:

1. With respect to its examination and consideration of legislation:

Professional and Other Services	\$ —
Transport and Communications	—
Other Expenditures	—
Witness Expenses	8,828
TOTAL	\$ 8,828

2. With respect to a special study by the Subcommittee on Cities on current social issues pertaining to Canada's largest cities:

Professional and Other Services	\$ 5,095
Transport and Communications	67,615
Other Expenditures	8,991
Witness Expenses	25,440
TOTAL	\$ 107,141

3. With respect to a special study by the Subcommittee on Population Health on the social determinants of health:

Professional and Other Services	\$ 11,542
Transport and Communications	—
Other Expenditures	—
Witness Expenses	13,038
TOTAL	\$ 24,580

4. With respect to a special study on accessibility of postsecondary education in Canada:

Professional and Other Services	\$ —
Transport and Communications	—
Other Expenditures	—
Witness Expenses	1,518
TOTAL	\$ 1,518

5. With respect to its special study on the state of early learning and child care in Canada:

Professional and Other Services	\$ —
Transport and Communications	—
Other Expenditures	—
Witness Expenses	674
TOTAL	\$ 674

In addition to the expenses for the examination of legislation and for the special studies as set out above, your committee also incurred general postal charges in the amount of \$1,919.

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 18 mars 2010

Le Comité sénatorial permanent des Affaires sociales, des sciences et de la technologie a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses afin d'étudier les mesures législatives et autres questions qui lui ont été renvoyées, dépose, conformément à l'article 104(2) du Règlement, le relevé suivant des dépenses qu'il a faites à cette fin au cours de la deuxième session de la quarantième législature :

1. Relativement à son étude des mesures législatives

Services professionnels et autres	— \$
Transport et communications	—
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	8 828
TOTAL	8 828 \$

2. Relativement à son étude spéciale par le Sous-comité sur les villes sur les questions d'actualité des grandes villes canadiennes :

Services professionnels et autres	5 095 \$
Transport et communications	67 615
Autres dépenses	8 991
Dépenses des témoins	25 440
TOTAL	107 141 \$

3. Relativement à son étude spéciale par le Sous-comité sur la santé des populations sur les déterminants sociaux de la santé :

Services professionnels et autres	11 542 \$
Transport et communications	—
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	13 038
TOTAL	24 580 \$

4. Relativement à son étude spéciale sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada :

Services professionnels et autres	— \$
Transport et communications	—
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	1 518
TOTAL	1 518 \$

5. Relativement à son étude spéciale sur la situation de l'éducation et de la garde des jeunes enfants au Canada :

Services professionnels et autres	— \$
Transport et communications	—
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	674
TOTAL	674 \$

Outre les dépenses listées ci-dessus encourues aux fins d'examen de mesures législatives ou dans le cadre de ses études spéciales, votre comité a encouru des frais généraux de poste s'élevant à 1 919 \$.

Your committee received 12 orders of reference (including 7 bills), held 28 meetings, heard more than 43 hours of testimony from 82 witnesses and submitted 13 reports in relation to its work.

Your committee created a Subcommittee on Cities to examine and report on current social issues pertaining to Canada's largest cities. The subcommittee held 15 meetings and heard more than 25 hours of testimony from 51 witnesses.

Your committee created a Subcommittee on Population Health to examine and report on the impact of the multiple factors and conditions that contribute to the health of Canada's population. The subcommittee held 12 meetings and heard more than 16 hours of testimony from 49 witnesses.

Respectfully submitted,

Le président,

ART EGGLETON,

Chair

Votre comité a reçu 12 ordres de renvoi (incluant 7 projets de loi), tenu 28 réunions, entendu plus de 43 heures de témoignages de 82 témoins, et soumis 13 rapports relatifs aux travaux qu'il a menés.

Votre comité a constitué le Sous-comité sur les villes afin d'examiner pour en faire rapport sur les questions d'actualité des grandes villes canadiennes. Le sous-comité a tenu 15 réunions et a entendu plus de 25 heures de témoignages de 51 témoins.

Votre comité a constitué le Sous-comité sur la santé des populations afin d'examiner pour en faire rapport sur les divers facteurs et situations qui contribuent à la santé de la population canadienne. Le sous-comité a tenu 12 réunions et a entendu plus de 16 heures de témoignages de 49 témoins.

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, March 11, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:36 a.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: Honourable senators, I see a quorum. As clerk of your committee, it is my duty to preside over the election of the chair. I am ready to receive a motion to that effect.

Senator Ogilvie: It is my pleasure and privilege to nominate Senator Eggleton as chair of this committee.

Ms. Richardson: It is moved by the Honourable Senator Ogilvie that the Honourable Senator Eggleton do assume the role of chair of this committee. Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

Ms. Richardson: I declare the motion carried, and I invite the Honourable Senator Eggleton to take the chair.

Senator Art Eggleton (Chair) in the chair.

The Chair: Thank you to my nominator and to all of you. It was a long, hard campaign.

Senator Demers: You cannot bring that chair home with you now. That stays here.

The Chair: Right; first, let me welcome everyone.

[Translation]

Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[English]

Before I go on to Item 2 on the agenda, which is the election of the vice chair, I want to introduce our new people. We obviously have a new clerk, Jessica Richardson, as you have heard, who came to us from the Legal Committee where she was clerk. She has been with the Senate for a few years and with the academic community before that. She is originally from British Columbia. Welcome to Jessica. She has a new administrative assistant, who is new to the Senate, Maritza Jean-Pierre. Welcome.

We welcome back from the Library of Parliament, although they cannot take their seats yet, Havi Echenberg, who has worked with us on the Cities agenda, particularly the poverty, housing and homeless report and other reports, as well as Daniel Thompson — I am welcoming them prematurely — who works

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 11 mars 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 36, conformément à l'article 88 du *Règlement du Sénat*, pour organiser les activités du comité.

[Traduction]

Jessica Richardson, greffière du comité : Honorables sénateurs, je constate que nous avons le quorum. Il m'appartient en tant que greffière de votre comité de procéder à l'élection du président. Je suis prête à recevoir une motion à cet effet.

Le sénateur Ogilvie : J'ai le plaisir et le privilège de proposer le sénateur Eggleton comme président du comité.

Mme Richardson : Il est proposé par l'honorable sénateur Ogilvie que l'honorable sénateur Eggleton assume le rôle de président du comité. Vous plaît-il, honorables sénateurs, d'adopter la motion?

Des voix : D'accord.

Mme Richardson : Je déclare la motion adoptée et j'invite l'honorable sénateur Eggleton à occuper le fauteuil.

Le sénateur Art Eggleton (président) occupe le fauteuil.

Le président : Merci à la personne qui a proposé ma candidature et à vous tous. Cette campagne a été longue et pénible.

Le sénateur Demers : Vous ne pouvez pas apporter ce fauteuil à la maison. Il reste ici.

Le président : D'accord; tout d'abord, laissez-moi vous souhaiter à tous la bienvenue.

[Français]

Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[Traduction]

Avant de passer au deuxième point à l'ordre du jour, soit à l'élection du vice-président, je veux présenter nos nouveaux venus. Comme vous l'avez entendu, nous avons évidemment une nouvelle greffière, Jessica Richardson, qui était auparavant greffière du Comité permanent des affaires juridiques et constitutionnelles. Elle travaille au Sénat depuis quelques années et a évolué dans le milieu de l'enseignement avant cela. Elle est originaire de la Colombie-Britannique. Bienvenue Jessica. Elle a une nouvelle adjointe, qui est une nouvelle venue au Sénat, Maritza Jean-Pierre. Bienvenue.

Nous accueillons de nouveau des membres du personnel de la Bibliothèque du Parlement, bien qu'ils ne puissent pas prendre place encore. Nous accueillons Havi Echenberg, qui a collaboré avec nous à des questions liées aux villes, en particulier au rapport sur la pauvreté, le logement et l'itinérance et à d'autres rapports,

with us on post-secondary education access issues. Karen Schwinghamer is our person on the communications file.

That is who we are in terms of the staff side. I also extend a welcome to new members of the committee: Senator Seidman from Quebec, Senator Merchant from Saskatchewan and Senator Demers from Quebec. We have a return member, although she could not come today, Senator Champagne. Welcome to all new members and to all returning members.

Having welcomed everyone, now let us go to the organization meeting agenda. We have completed the first item, the election of the chair, so we go to Item 2, the election of the deputy chair.

I nominate Senator Ogilvie for deputy chair of this committee. Are there any other nominations? No? Another tough campaign. Then is it agreed that Senator Ogilvie be the deputy chair?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried. Okay. Deputy chair.

Senator Ogilvie: Chair —

The Chair: You have a speech, too?

Senator Ogilvie: Yes. It is a pleasure to nominate Senator Martin as the third member of the Subcommittee on Agenda and Procedure.

The Chair: It is moved by Senator Ogilvie that Senator Martin be the third person on the subcommittee. Is there another nomination? Hearing none, is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried. Democracy has been served.

The remaining motions are fairly routine. To those who have participated in other committee organization meetings, they will look familiar, but I will call each item. I will need a senator to move each item and if there are questions, the clerk or I will explain.

Item 4 is a motion to print the committee's proceedings. May I have a mover?

Senator Merchant: I so move.

The Chair: Are there questions or comments? Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried. Item 5 is authorization to hold meetings and to receive evidence when quorum is not present. This item is required in the event that for some reason we do not have quorum but we have witnesses from out of town prepared to testify. In

et Daniel Thompson — je leur souhaite la bienvenue de façon prématurée — qui collabore avec nous à des questions liées à l'accessibilité à l'éducation postsecondaire. Karen Schwinghamer est la personne responsable des communications.

Ce sont les membres de notre personnel. Je souhaite également la bienvenue aux nouveaux membres du comité : le sénateur Seidman du Québec, le sénateur Merchant de la Saskatchewan et le sénateur Demers du Québec. L'une de nos membres fait un retour, le sénateur Champagne, mais elle ne pouvait pas se présenter aujourd'hui. Bienvenue à tous les nouveaux membres, ainsi qu'aux membres qui sont de retour.

Maintenant que j'ai accueilli tout le monde, revenons à l'ordre du jour de la réunion d'organisation. Nous avons terminé le premier point, l'élection du président, donc nous passons au deuxième, l'élection du vice-président.

Je propose le sénateur Ogilvie comme vice-président du comité. Y a-t-il d'autres propositions? Non? Une autre campagne difficile. Êtes-vous d'accord pour que le sénateur Ogilvie soit le vice-président?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté. D'accord. Monsieur le vice-président.

Le sénateur Ogilvie : Monsieur le président...

Le président : Avez-vous un discours également?

Le sénateur Ogilvie : Oui. J'ai le plaisir de proposer le sénateur Martin comme troisième membre du Sous-comité du programme et de la procédure.

Le président : Il est proposé par le sénateur Ogilvie que le sénateur Martin soit élu troisième membre du sous-comité. Y a-t-il une autre proposition? Comme il n'y en a aucune, êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté. Nous avons servi la démocratie.

Les motions qu'il nous reste sont plutôt des motions de régie interne. Elles sembleront familières à ceux d'entre vous qui ont participé à d'autres réunions d'organisation de comité, mais je vais lire chaque point. Il faudrait que chaque point soit proposé par un sénateur et, s'il y a des questions, la greffière ou moi y répondrons.

Le quatrième point est une motion portant sur l'impression des délibérations du comité. Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Merchant : Je la propose.

Le président : Y a-t-il des questions ou des commentaires? Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adoptée. Le cinquième point porte sur l'autorisation à tenir des réunions et à entendre des témoignages en l'absence de quorum. Ce point est nécessaire si, en l'absence de quorum, nous avons des témoins de l'extérieur de la ville qui sont

such a case, we cannot make decisions but we can hear from the witnesses and put the testimony into the record.

Senator Ogilvie: Does quorum constitute four committee members?

The Chair: Yes.

Senator Ogilvie: I will not oppose the motion but the idea of three persons or fewer constituting a committee of this stature to hear important evidence is not the best idea. I appreciate that unique circumstances might arise when we want evidence read into the record but we do not have a full membership in attendance. I raise the issue only and I hope that we never have to apply it to a committee of this size.

The Chair: I have been chair of the committee for three or four years and have not experienced such an occasion. I did not realize that quorum was only four. With a 12-member committee, is quorum not half that number?

Ms. Richardson: Under the rules, quorum is four members.

The Chair: Senator, your point is well taken. We will try to ensure that this situation does not happen. The circumstance would have to be extraordinary for it to occur.

Do I have a mover?

Senator Eaton: I so move.

The Chair: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Item 6, financial report, which we do not have yet, is relevant to the last session in respect of committee expenses. We will defer this item to the next meeting.

Item 7 pertains to research staff assigned by the Library of Parliament to the committee.

Senator Cordy: I so move.

The Chair: Is there discussion or is further description requested? Hearing none, is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Item 8 is a motion that authority to commit funds and certify accounts be conferred individually on the chair, the deputy chair and the clerk of the committee pursuant to section 7 and section 8 of the *Senate Administrative Rules*.

Senator Martin: I so move.

The Chair: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

prêts à témoigner. Dans un tel cas, nous ne pouvons pas prendre de décisions, mais nous pouvons entendre les témoins et inscrire le témoignage dans le compte rendu.

Le sénateur Ogilvie : Est-ce que quatre membres du comité constituent le quorum?

Le président : Oui.

Le sénateur Ogilvie : Je ne m'opposerai pas à la motion, mais ce n'est pas la meilleure idée de permettre à trois personnes ou moins de constituer un comité de cette envergure afin d'entendre un témoignage important. Je comprends qu'il pourrait se présenter des situations uniques où nous voudrions inscrire un témoignage dans le compte rendu, même si les membres ne sont pas tous présents. Je ne fais que soulever la question, mais j'espère qu'un comité de cette taille n'aura jamais à faire cela.

Le président : Je suis président de ce comité depuis trois ou quatre ans et je n'ai jamais rien vécu de tel. Je ne m'étais pas rendu compte que le quorum n'était formé que de quatre personnes. Dans un comité composé de 12 membres, le quorum n'est-il pas formé de la moitié de ce nombre?

Mme Richardson : Selon le Règlement, il faut quatre membres pour avoir le quorum.

Le président : Sénateur, ce que vous dites est fort pertinent. Nous allons faire en sorte que cette situation ne se produise pas. Il faudrait que nous soyons dans une situation exceptionnelle pour que cela se produise.

Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Eaton : Je propose la motion.

Le président : Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté.

Le sixième point a trait au rapport financier, que nous n'avons pas encore, qui fait état des dépenses que le comité a faites durant la dernière session. Nous allons reporter ce point à la prochaine séance.

Le septième point porte sur le personnel de recherche de la Bibliothèque du Parlement mis à la disposition du comité.

Le sénateur Cordy : Je propose la motion.

Le président : Souhaitez-vous discuter de la motion ou obtenir des explications? Comme ce n'est pas le cas, êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté.

Le huitième point est une motion portant que l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité, conformément aux articles 7 et 8 du *Règlement administratif du Sénat*.

Le sénateur Martin : Je propose la motion.

Le président : Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

The Chair: Carried.

Item 9 is a motion that the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members and staff to travel on behalf of the committee. Do I have a mover?

Senator Seidman: I so move.

The Chair: Is there discussion? Hearing none, is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Item 10 applies to designation of members travelling on committee business and that the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to make the determination of official business, and so on. Is further explanation needed? Hearing none, do I have a mover? It is moved by Senator Callbeck. Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Senator Cordy: I have a question on the last paragraph. If someone is travelling on behalf of the committee, is the whole committee aware of what they are doing?

The Chair: Yes.

Senator Cordy: Great.

The Chair: Item 11 applies to travelling and living expenses of witnesses. This item is another standard procedure. Do I have a mover?

Senator Dyck: I so move.

The Chair: Is there discussion? Hearing none, is it agreed?

Hon. Senators: Carried.

The Chair: Item 12 is a motion on communications. I introduced our communications person earlier and this motion is to authorize communications. Is there discussion? Do I have a mover?

Senator Demers: I so move.

The Chair: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Item 13 addresses the time slots for regular meetings, which vary from the last session. On Wednesdays, we will meet at 4:15 p.m. This start time will give us time to travel from the Senate, which adjourns at 4 p.m., to the committee room and not keep witnesses waiting. We will meet for two hours from 4:15 p.m. to 6:15 p.m. On Thursdays we met at 10:45 a.m. but that has been changed and we will meet at 10:30 a.m. until 12:30 p.m.

Le président : Adopté.

Le neuvième point est une motion portant que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité. Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Seidman : Je la propose.

Le président : Souhaite-t-on en discuter? Comme ce n'est pas le cas, êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté.

Le dixième point est une motion sur la désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité portant que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à déterminer si un membre remplit un engagement officiel, et cetera. Souhaite-t-on en discuter? Comme ce n'est pas le cas, quelqu'un veut-il proposer la motion? Le sénateur Callbeck propose la motion. Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté.

Le sénateur Cordy : J'ai une question sur le dernier alinéa. Si quelqu'un voyage au nom du comité, est-ce que le comité en entier est au courant de ce que la personne fait?

Le président : Oui.

Le sénateur Cordy : Formidable.

Le président : Le onzième point porte sur les frais de déplacement des témoins. Il s'agit d'une autre procédure normale. Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Dyck : Je la propose.

Le président : Souhaite-t-on en discuter? Comme ce n'est pas le cas, êtes-vous d'accord?

Des voix : Adopté.

Le président : Le douzième point concerne les communications. Je vous ai présenté la personne responsable des communications un peu plus tôt et cette motion porte sur l'autorisation entourant les communications. Souhaite-t-on en discuter? Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Demers : Je la propose.

Le président : Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté.

Le treizième point concerne l'horaire des réunions régulières, qui a été modifié depuis la dernière session. Le mercredi, nous nous réunirons à 16 h 15. Ainsi, nous aurons le temps de partir du Sénat, qui adjourne à 16 heures, et de nous rendre à la salle du comité sans faire attendre les témoins. La séance d'une durée de deux heures aura lieu de 16 h 15 à 18 h 15. Auparavant, nous nous réunissions à 10 h 45 le jeudi, mais l'heure a été modifiée. Nous commencerons à 10 h 30 et terminerons à 12 h 30.

Senator Merchant: Will we always meet in this room?

The Chair: No, we will meet in this room for in camera meetings or if the meeting is not televised. We normally meet on the ground floor in committee room 2, which has televising facilities. Most of our sessions are fully televised.

Senator Merchant: Do we always meet in this building?

The Chair: Yes: Occasionally, we will meet in this room but more often we will meet on the ground floor in committee room 2.

Senator Merchant: Thank you.

The Chair: We usually have lunch during the Thursday meeting, which ends at 12:30 p.m.

Are there further questions? There is no motion required on this item because it is for information only.

Item 14 is other business.

Ms. Richardson: Chair, if I may interject. To clarify Item 3, we are not naming the third member according to the way it is written here? Otherwise, the motion needs to be worded slightly differently. You named the senator.

The Chair: Yes, you mentioned Senator Martin.

Ms. Richardson: In the motion as listed, it says “and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation.” If you wish to name the third member, I have a slightly different wording that we will need to use. I mention this for clarification. Does the committee want to keep this wording?

Senator Ogilvie: It is my understanding that the appropriate consultation has occurred. I would like to confirm that with the chair.

The Chair: The three of us consulted.

Senator Ogilvie: It is my understanding that the appropriate consultation has occurred.

The Chair: Yes, I understand. You are absolutely right.

Senator Ogilvie: I moved it in exactly that way: “. . . following the appropriate consultation.” We did not have that wording here so I went with your words. Shall I —

Ms. Richardson: It is important procedurally. I wanted to be sure.

Senator Ogilvie: Will the chair accept that change?

The Chair: I am fine with that. Is everybody fine with that? Do all members feel consulted?

That clears up Item 3 and we move to other business under Item 14.

Le sénateur Merchant : Allons-nous toujours tenir nos séances dans cette salle?

Le président : Nous allons nous rencontrer ici pour les séances à huis clos et pour celles qui ne sont pas télévisées. Les séances ont normalement lieu au rez-de-chaussée dans la salle de comité n° 2, qui possède des équipements de télédiffusion. La plupart de nos séances seront télévisées en entier.

Le sénateur Merchant : Nous rencontrons-nous toujours dans cet édifice?

Le président : Oui. À l'occasion, nous nous rencontrerons dans cette salle, mais normalement nous serons au rez-de-chaussée dans la salle de comité n° 2.

Le sénateur Merchant : Merci.

Le président : Nous avons habituellement un dîner pendant la séance du jeudi qui se termine à 12 h 30.

Y a-t-il d'autres questions? Ce point ne nécessite pas de motion puisqu'il n'est là qu'à titre informatif.

Passons au point 14.

Mme Richardson : Monsieur le président, permettez-moi de vous interrompre. Au sujet du point 3, ne nommons-nous pas le troisième membre de la façon dont c'est écrit? Dans ce cas, la motion doit être formulée d'une façon légèrement différente. Vous avez nommé le sénateur.

Le président : Oui, vous avez mentionné le sénateur Martin.

Mme Richardson : La motion, comme elle est écrite en ce moment, dit « et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage ». Si vous souhaitez nommer le troisième membre, nous devons formuler la motion de façon légèrement différente. Je souligne cela seulement pour éclaircir la question. Plaît-il au comité de conserver cette formulation?

Le sénateur Ogilvie : À ma connaissance, les consultations d'usage ont eu lieu. J'aimerais que le président nous le confirme.

Le président : Nous nous sommes consultés, tous les trois.

Le sénateur Ogilvie : À ma connaissance, les consultations d'usage ont bel et bien eu lieu.

Le président : Oui, je comprends. Vous avez absolument raison.

Le sénateur Ogilvie : Je l'ai proposé exactement comme ça : « [...] à la suite des consultations d'usage ». Nous n'avions pas cette formulation en main; j'ai donc utilisé la vôtre. Dois-je...

Mme Richardson : C'est important du point de vue de la procédure. Je tenais à m'en assurer.

Le sénateur Ogilvie : Est-ce que le président accepte ce changement?

Le président : Je suis d'accord. Tout le monde est d'accord avec ce changement? Est-ce que tous les membres ont le sentiment d'avoir été consultés?

Voilà pour le point 3. Passons au point 14.

Senator Martin: Chair, I need to go back to Item 13. On every second Thursday, I am at another committee meeting until 10:30 a.m. I want colleagues to know that every second Thursday I will arrive later.

Senator Eaton: Is the meeting in this building?

Senator Martin: It is in Centre Block.

The Chair: I was told that we do not have an issue on it. It is not a standing committee, then, that you are talking about?

Senator Martin: It is the Standing Joint Committee for the Scrutiny of Regulations.

Senator Ogilvie: I was on that committee in the earlier session. It would have been the same possibility, but it was virtually never a problem.

The Chair: We can always try to do something about it if it turns out to be a problem, Senator Martin.

Senator Martin: Thank you.

Senator Merchant: It may interfere with your quorum if you are short of members and somebody is arriving late. You cannot move the meeting —

The Chair: Except that our quorum is only four and we have twelve people. We have a lot to choose from, and we can always take substitutes as well.

Are we finished everything to Item 14? On Item 14, the usual context in which we would set a work plan is to go in camera so we could have a free-flowing discussion. We are not setting a work plan. At this time, I only want to have an informal discussion about where we might go.

We have the usual procedure to excuse any members of the public; I do not see any here.

Ms. Richardson: Yes there are.

The Chair: We have a motion — this motion is a normal one:

That each committee member be allowed to have one staff person present at in camera meetings, unless there is a decision for a particular meeting to exclude all staff."

I will wait until the clerk passes around the motion.

This motion also includes the Parliamentary Library people; otherwise we will be lost. Is it agreed that the staff will stay as per this motion?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Senator Merchant: I am sorry, chair. Is this a general rule for all our meetings?

The Chair: Yes, it is for all meetings.

Le sénateur Martin : Monsieur le président, j'aimerais revenir sur le point 13. Un jeudi sur deux, je siège à un autre comité jusqu'à 10 h 30. Je tiens à vous faire savoir que j'arriverai en retard un jeudi sur deux.

Le sénateur Eaton : Est-ce que les séances ont lieu dans cet édifice?

Le sénateur Martin : C'est dans l'édifice du Centre.

Le président : On m'a dit que cela ne nous causerait pas de problèmes. Ce comité dont vous parlez n'est donc pas un comité permanent?

Le sénateur Martin : C'est le Comité mixte permanent d'examen de la réglementation.

Le sénateur Ogilvie : Je siégeais à ce comité la session dernière. La même situation risquait de se produire, mais cela n'a pratiquement jamais occasionné de problèmes.

Le président : Nous pourrions toujours agir en conséquence si cela devient un problème, sénateur Martin.

Le sénateur Martin : Merci.

Le sénateur Merchant : Nous risquons de ne pas avoir le quorum si des membres sont absents ou arrivent en retard. Vous ne pouvez pas déplacer la séance...

Le président : Mais le quorum ne nécessite que quatre personnes, et nous sommes 12 membres. Nous avons beaucoup de latitude et nous pouvons toujours faire appel à des membres remplaçants, au besoin.

Pouvons-nous passer au point 14? Au sujet du point 14, nous allons normalement à huis clos pour élaborer un plan de travail afin d'avoir des échanges plus fluides. Cependant, nous n'allons pas élaborer de plan de travail. En ce moment, je souhaite seulement que nous ayons une discussion informelle sur la direction que pourrait prendre le comité.

Selon la procédure d'usage, nous devrions demander au public de sortir, mais il n'y en a pas.

Mme Richardson : Oui, il y en a.

Le président : Nous avons une motion — une motion habituelle :

Que chaque membre du comité soit autorisé à avoir un membre du personnel présent aux séances à huis clos, à moins qu'il n'ait été décidé, pour une séance en particulier, d'exclure l'ensemble du personnel.

Je vais attendre que la greffière distribue la motion.

Cette motion inclut aussi le personnel de la Bibliothèque du Parlement; sans qui nous serions perdus. Plaît-il au comité que les membres du personnel restent conformément à cette motion?

Des voix : D'accord

Le président : La motion est adoptée.

Le sénateur Merchant : Désolé, monsieur le président. Est-ce une règle générale pour toutes nos séances?

Le président : Oui, elle s'applique à toutes nos séances.

The Chair: Is it agreed that we now go in camera and discuss future business?

Hon. Senators: Agreed.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Thursday, March 25, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:32 a.m., to study the issue of the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We are picking up again in this new year our study on the accessibility of post-secondary education in Canada.

Today's focus will be on students in rural and remote communities. Those of us from big cities think of a university as being down the street, around the corner or a few blocks away, but 20 per cent of Canadians live more than 80 kilometres away from a university, to give one statistic as an example.

To help us on this issue are three people who have spent some time and effort on this topic. Dr. Dale Kirby is an assistant professor in the Faculty of Education at Memorial University of Newfoundland, where he teaches graduate and undergraduate courses in post-secondary education studies. Recently, he did an article on the factors influencing students from rural areas in their decision whether or not to pursue post-secondary studies.

Patricia Lang comes to us from Thunder Bay, where she is the president of Confederation College. She is also here on behalf of the Association of Canadian Community Colleges. Ms. Lang has been the president of that college since 2000. It has about 11,800 students, including a significant Aboriginal student population. It covers an enormous territory — 550,000 square kilometres — which, as she tells me, is bigger than France or Texas. In that 550,000 kilometres there are regional branches in a number of communities throughout the northwest part of our province.

Dr. Richard Mueller is no stranger to us here. He has been here before on this same subject. He has many statistics to tell us about. He is a visiting fellow at Statistics Canada, but he is also an associate professor at the University of Lethbridge.

Having said all of that, let us get to our witnesses. Dr. Kirby, if you want to start, about seven minutes would be good.

Le président : Plaît-il au comité de poursuivre la séance à huis clos pour discuter des travaux futurs?

Des voix : D'accord.

(Le comité se poursuit ses travaux à huis clos.)

OTTAWA, le jeudi 25 mars 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 32 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous reprenons, en cette nouvelle année, notre étude de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Aujourd'hui, nous allons nous intéresser plus particulièrement aux étudiants des collectivités rurales et éloignées. Pour ceux d'entre nous qui habitons dans les grandes villes, l'université, c'est généralement un bâtiment au bout de la rue ou à quelques pâtés de maisons, mais il faut savoir que 20 p. 100 des Canadiens habitent à plus de 80 km d'une université, et que ce n'est qu'un facteur parmi d'autres.

Pour nous aider dans notre étude, nous accueillons aujourd'hui trois personnes qui ont beaucoup planché sur la question. Dale Kirby est professeur adjoint à la faculté d'éducation de l'Université Memorial de Terre-Neuve, où il donne des cours de deuxième et de troisième cycle dans le programme d'études sur l'enseignement postsecondaire. Il a récemment rédigé un article sur les facteurs qui amènent les étudiants des régions rurales à décider de poursuivre ou non des études postsecondaires.

Patricia Lang vient de Thunder Bay, où elle est présidente du Collège Confederation. Elle représente également l'Association canadienne des collèges communautaires. Le collège, dont elle est présidente depuis 2000, compte environ 11 800 étudiants, y compris une importante population autochtone. Il dessert un territoire immense — 550 000 kilomètres carrés — soit plus que la superficie de la France ou du Texas, m'a-t-elle dit. Des succursales régionales du collège ont été créées dans un certain nombre de collectivités du nord-ouest de notre province.

Richard Mueller n'est pas une figure inconnue. Il a déjà comparu devant notre comité, sur le même sujet. Il est boursier invité à Statistique Canada, et il est également professeur agrégé à l'Université de Lethbridge.

Cela dit, je vais sans plus tarder donner la parole à nos témoins. M. Kirby, si vous voulez bien commencer, vous avez à peu près sept minutes.

Dale Kirby, Assistant Professor, Memorial University of Newfoundland, Faculty of Education: Thank you for having me here today. I am from a little rural community called Lord's Cove on the Burin Peninsula of Newfoundland. I ended up in university one way or another.

It pleases me greatly that you have picked up this important issue to look at, the issue of access to post-secondary education in Canada. It is most important and timely.

In terms of overall access, Canada has done quite well by international standards. According to statistics from the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, almost half our working-age population, age 25 to 64, has completed a college or university education. Amongst the population 25 to 34, the picture is even brighter. No fewer than 56 per cent of individuals in that age group have completed a college or university program.

Canada does lag behind a number of OECD nations in terms of university degree attainment. However, the country also has a comparatively more robust system of community college vocational education and training, which produces far more graduates than our competitor nations, such as the United States or the United Kingdom.

Recent research, including some of my own, indicates that upwards of 75 per cent of Canadian youth now participate in university, college or a skilled trades program within the first two to four years of leaving high school.

While the system is more accessible today than it was just a generation ago, to grow our post-secondary enrolments further we must have public policy that is specifically designed to address the impediments to participation that have existed for Canadians who have traditionally been excluded. While I agree with the argument that greater equity in participation is essential for social justice, there are also important economic reasons for seeking more equitable access. We need only consider labour market projections, which indicate that the number of jobs requiring a post-secondary education is increasing on an annual basis. Our projections indicate that more than two thirds of all new jobs to be created over the next 10 to 15 years will require some form of post-secondary education.

Because of the combined impact of our aging population, changing workforce requirements and the emerging knowledge economy, there is a possibility that we could have labour shortages in some areas down the road. Faced with the demographic reality of a generation of workers heading towards their retirement and the high school population in decline — and that is more acute in some areas of the country than others — we must collectively and individually invest in increasing attainment levels of those groups that have been disadvantaged and under-represented.

Dale Kirby, professeur adjoint, Université Memorial de Terre-Neuve, Faculté d'éducation : Merci de m'avoir invité à comparaître devant vous aujourd'hui. Je viens d'une petite collectivité rurale qui s'appelle Lord's Cove, dans la péninsule Burin, à Terre-Neuve. J'ai quand même fini par me retrouver à l'université.

Je suis ravi que vous ayez décidé d'étudier cette question, soit celle de l'accès à l'éducation postsecondaire au Canada. C'est extrêmement important et tout à fait pertinent.

Dans l'ensemble, pour ce qui est de l'accès à l'éducation postsecondaire, le Canada fait relativement bonne figure selon les normes internationales. D'après les statistiques de l'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OCDE, près de la moitié de la population canadienne en âge de travailler (le groupe des 25 à 64 ans) a terminé des études collégiales ou universitaires. Chez les 25 à 34 ans, le tableau est encore plus reluisant. Pas moins de 56 p. 100 des individus de ce groupe d'âge ont terminé un programme collégial ou universitaire.

Il est vrai que le Canada accuse un retard par rapport à plusieurs pays de l'OCDE au chapitre de la diplomation universitaire. Cependant, il dispose également d'un système relativement plus développé de formation professionnelle collégiale, qui produit beaucoup plus de diplômés que des pays concurrents comme les États-Unis et le Royaume-Uni.

Des études récentes indiquent qu'aujourd'hui, plus de 75 p. 100 des jeunes entreprennent un programme universitaire, collégial ou de formation dans un métier spécialisé dans les deux à quatre années qui suivent leur départ de l'école secondaire.

Bien que le réseau postsecondaire soit plus accessible aujourd'hui qu'il ne l'était il y a seulement une génération, le Canada doit, s'il veut augmenter les inscriptions, se doter de politiques conçues spécialement pour éliminer les obstacles à la participation auxquels se sont heurtés ceux qui ont traditionnellement été exclus. Certes, une plus grande équité aux plans de la participation et de la diplomation est essentielle à la justice sociale, mais il y a aussi d'importantes raisons économiques d'accroître l'accessibilité dans l'ensemble du système. Il n'y a qu'à regarder les projections relatives au marché du travail qui indiquent que le nombre d'emplois nécessitant une éducation postsecondaire augmente chaque année au Canada. Ces projections indiquent que plus des deux tiers de tous les nouveaux emplois qui seront créés au cours des 10 à 15 prochaines années exigeront une forme ou une autre d'éducation postsecondaire.

Étant donné les effets combinés du vieillissement de notre population, des nouvelles compétences exigées de la main-d'œuvre et de la nouvelle économie du savoir, le Canada risque d'être un jour confronté à des pénuries de main-d'œuvre dans certains domaines. Ainsi, devant la perspective démographique d'une génération de travailleurs à la veille de la retraite et d'une population d'étudiants du secondaire en déclin, les Canadiens doivent déployer des efforts collectivement et individuellement pour accroître la participation et hausser le niveau d'instruction des groupes que le système postsecondaire a désavantagés et qui y sont sous-représentés.

Since you were kind enough to invite me here today to discuss the access for rural and isolated Canadians, let me now turn to that subject quickly.

While they do not significantly differ in their performance on a standardized test, Canadian students who do not live within commuting distance of a college or university are far less likely to participate in post-secondary education compared to students who do. One reason for this is that rural students must cover additional living expenses associated with living away from home. For example, students who move away from home to complete a four-year degree often pay at least \$20,000 more than those who continue to live with their parents while studying.

In one of my own studies of rural and urban university students in Newfoundland and Labrador, I observed that there was a far greater dependence on student loans amongst rural students. I also found that fewer rural students were planning to enrol in second-entry graduate or professional degree programs following their undergraduate studies in comparison to the urban students. I expect this was associated with factors such as cost and accumulated debt.

Research has shown that while the majority of rural parents expect that their children will attend post-secondary education, their expectations are different from that of urban parents. One of the key differences is that rural parents are more likely to expect that their children will attend a community college. Distance and cost is also likely a factor here, since rural students are more likely to be proximate to a community college campus than a university.

Aside from distance and cost factors, there are other factors that reduce the probability that rural students will attend post-secondary education. Research has suggested that rural students often have lower educational aspirations than do urban students. This difference has often been attributed to the socio-economic conditions in rural communities, including lower family incomes and lower parental educational attainment.

One of the strongest predictors of whether a high school student will go on to post-secondary studies is if his or her parents did, too. In rural, remote, and northern communities, parents are often less likely to have completed college or university themselves because labour markets in many of these regions more frequently have a lesser demand for workers with advanced levels of education.

Rural students also often have less exposure to the attitudes and knowledge that make them comfortable with post-secondary education. This is in part because there are relatively smaller numbers of what I would call higher-status role models in rural areas as compared to urban communities.

Puisque vous avez eu l'amabilité de m'inviter pour parler de l'accès à l'université des Canadiens des collectivités rurales et isolées, je vais de ce pas entrer dans le vif du sujet.

Bien qu'ils obtiennent des résultats à peu près comparables avec des tests normalisés, les étudiants canadiens qui ne vivent pas assez près d'un collège ou d'une université pour pouvoir faire la navette matin et soir sont beaucoup moins susceptibles que les autres de faire des études postsecondaires. L'une des raisons est que les étudiants ruraux doivent assumer les frais de subsistance liés au fait qu'ils vivent loin de chez eux. Par exemple, les étudiants qui partent de chez eux pour suivre un programme de quatre ans paient souvent 20 000 \$ de plus que ceux qui continuent de vivre chez leurs parents pendant leurs études.

Dans le cadre d'une de mes propres études portant sur les étudiants universitaires ruraux et urbains à Terre-Neuve-et-Labrador, j'ai observé que les étudiants ruraux dépendaient beaucoup plus des prêts étudiants. J'ai aussi constaté que les étudiants ruraux étaient moins nombreux à envisager de s'inscrire à des programmes d'études supérieures ou à des programmes professionnels après leurs études de premier cycle. À mon avis, cela pourrait bien s'expliquer par des facteurs comme le coût de ces études et les dettes déjà accumulées.

Des recherches ont montré que la majorité des parents ruraux s'attendent à ce que leurs enfants fréquentent un établissement d'enseignement postsecondaire, mais que leurs attentes diffèrent de celles des parents urbains. Une des principales différences est que les parents ruraux sont plus susceptibles de s'attendre à ce que leurs enfants fréquentent un collège communautaire. La distance et le coût sont vraisemblablement des facteurs qui jouent ici aussi puisque les étudiants ruraux sont plus susceptibles de vivre à proximité du campus local d'un collège communautaire que d'une université.

Mis à part les obstacles liés à la distance et aux coûts, il y a d'autres facteurs qui réduisent la probabilité que les individus des régions rurales fassent des études postsecondaires. Des recherches semblent indiquer que les étudiants ruraux ont à ce sujet des aspirations plus faibles que les étudiants urbains. Cette différence est souvent attribuée aux conditions socio-économiques dans les collectivités rurales, notamment des revenus familiaux plus faibles et des parents moins instruits.

Le fait que les parents d'un étudiant aient eux-mêmes fait des études postsecondaires est un des prédicteurs les plus forts de la fréquentation d'un établissement secondaire par cet étudiant. Or, dans les collectivités rurales, reculées ou nordiques, les parents sont moins susceptibles d'avoir terminé eux-mêmes des études collégiales ou universitaires parce que les travailleurs instruits sont souvent moins en demande sur le marché du travail des régions rurales.

En outre, les étudiants ruraux sont souvent moins exposés à des personnalités et à des savoirs qui pourraient les amener à envisager sérieusement de faire des études postsecondaires. Cela s'explique en partie par le fait que les personnes plus instruites, qui sont susceptibles d'être des sources d'inspiration, sont relativement moins nombreuses que dans les collectivités urbaines.

We need to be creative in planning any new strategies or policy interventions to increase rural students' participation levels. While the increasing costs of post-secondary education are a barrier for some individuals, the issue of access is much more complex than the cost of tuition fees alone. Many other barriers deter participation, including insufficient academic preparation, poverty, inadequate housing, racism and discrimination, substance abuse, cultural or social apathy, language barriers, family commitments, and a lack of employer support. While we will no doubt see a continuing debate about the appropriate level of tuition fees, strategies for levelling the post-secondary participation playing field must go beyond the issue of sticker price to conceptualize access more comprehensively.

I have made more specific suggestions to the committee in my written submission. I am happy to respond to your questions.

The Chair: Senators should have in their package of material Dr. Kirby's full written submission. We will move now to Patricia Lang, who has come to us from Thunder Bay.

Patricia Lang, Member, Association of Canadian Community Colleges: Thank you for inviting me to participate today in the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. I am delighted to be here representing the Association of Canadian Community Colleges, which is also known as ACCC. ACCC is both the national and international voice for colleges, university colleges, institutes and polytechnics across Canada and for the CEGEPs in Quebec. We represent over 150 colleges across this great nation of ours. We are located in over 1,000 communities, and we have over 1.5 million students enrolled in our colleges across Canada.

The best analogy I can think of in terms of what a community college is all about takes me back to when Canada was being built. As you know, Canada was built with the railway. It was the railway that connected Canadians and communities, and it allowed for the transportation of goods. Colleges are now the new railway for the new age of Canada because we connect Canadians in their home towns in the communities where they live. Instead of transporting the raw resources, as the railway did years ago, our transportation now is about knowledge and creating new opportunities for Canadians in the communities where they live.

As Dr. Kirby stated, we have discovered in the rural areas we serve that we have geographically bound learners. If we do not get the educational opportunity to their front door, then they do not have that kind of opportunity. One of the programs we offer was created in combination with the six communities we serve across Northwestern Ontario. We have been able to offer a degree

Nous devons faire preuve d'imagination dans l'élaboration de toute nouvelle stratégie ou politique d'intervention visant à augmenter le nombre d'étudiants ruraux qui font des études postsecondaires et à accroître leur niveau d'instruction. Bien que les coûts croissants des études postsecondaires constituent un obstacle pour certains individus, l'accès est une problématique complexe, et le montant des droits de scolarité est loin d'en être la seule cause. Il y a beaucoup d'autres obstacles à la participation, notamment une préparation académique insuffisante, la pauvreté, des logements inadéquats, le racisme et la discrimination, l'alcoolisme et la toxicomanie, l'apathie culturelle ou sociale, les barrières linguistiques, les obligations familiales et le manque de soutien des employeurs. Aussi, les stratégies visant à assurer l'égalité des chances des candidats aux études postsecondaires doivent aller au-delà de la question du prix, pour prendre en compte tous les différents aspects de cette problématique.

Je présente ensuite, dans mon mémoire, plusieurs suggestions sur lesquelles je serai ravi de revenir, si vous voulez me poser des questions à ce sujet.

Le président : Les membres du comité ont reçu, dans leur trousse de documentation, la version intégrale du mémoire de M. Kirby. Je vais maintenant donner la parole à Patricia Lang, qui vient de Thunder Bay.

Patricia Lang, membre, l'Association des collèges communautaires du Canada : Je vous remercie de m'avoir invitée à comparaître devant le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, de la science et de la technologie. Je suis ravie de représenter l'Association des collèges communautaires du Canada, qu'on connaît également sous le nom d'ACCC. L'ACCC est le porte-parole national et international des collèges, des collèges universitaires, des instituts et des écoles polytechniques du Canada, sans oublier les CÉGEP du Québec. Nous représentons plus de 150 collèges dans notre merveilleux pays. Nous sommes implantés dans plus de 1 000 collectivités, et nous accueillons plus de 1,5 million d'étudiants dans tous nos collèges canadiens.

La plus belle métaphore que je puisse utiliser pour vous expliquer ce qu'est un collège communautaire m'oblige à remonter à l'époque de l'édification du Canada. Comme vous le savez, cela s'est fait grâce au chemin de fer. C'est, en effet, le chemin de fer qui a permis de relier entre eux les Canadiens et les collectivités, et qui a permis de transporter des marchandises. Les collèges sont aujourd'hui le chemin de fer du Canada moderne, parce qu'ils permettent de relier les Canadiens entre eux, d'une collectivité à l'autre. Au lieu de transporter des matières premières, comme le faisait jadis le chemin de fer, les collèges transportent aujourd'hui des savoirs et permettent de créer de nouvelles opportunités pour les Canadiens, là où ils vivent.

Comme l'a dit M. Kirby, les jeunes des zones rurales font face à des contraintes géographiques, et si nous ne leur donnons pas la possibilité de s'instruire à proximité de chez eux, ils ne le feront pas. L'un des programmes que nous administrons a été mis sur pied avec les six collectivités que nous desservons dans le nord-ouest de l'Ontario. Nous avons réussi à y mettre en place un

program in nursing in communities across Northwestern Ontario. People are able to live in their own communities and complete the program. That occurred because the communities came to the college and said, "This is what we need. We need you to be able to come out and deliver this kind of program." We have been able to do that with Lakehead University and offer the program in four communities across Northwestern Ontario. All of the students have graduated and are gainfully employed, earning between \$50,000 and \$60,000 a year, which they would not be doing otherwise. That is one small example of how colleges are go-to institutions, in the vernacular of today.

If a business or industry is in the midst of changing and needs assistance from a community college, they come to us for that assistance. There are many examples of that across Canada.

I will share one with you that involves a recent change. I am sure you are aware of the changes in the forest sector, which had a huge impact in Northwestern Ontario. As that sector was changing, mining was evolving. We needed to respond quickly to that. We were able to work with the communities across Northwestern Ontario and offer programs such as line cutting, in which a large number of Aboriginal students became involved, as well as diamond driller helper training programs. In combination with the Federated School of Mines, which is across Northern Ontario, we were able to offer a mining techniques program. The students from that one-year program can move on to complete the second year online from Northern College and then to Laurentian University. We need to create more of those seamless opportunities for Canadians so that we can take education to their front doors to provide for them the opportunities they would otherwise not have.

One magical piece of the work we do in community colleges is the huge infrastructure of advisory committees, which involve about 100,000 or more Canadians for each one of our programs. They help to ensure that the programs are current and relevant and meet the needs of business and industry.

You can well imagine that in the rural and remote communities we serve, we also serve a large Aboriginal population. In the communities we serve in Northwestern Ontario, approximately 20 per cent of Canadians living there are of Aboriginal descent. Our college has about 15 per cent of those students who are self-identified as Aboriginal learners.

I will share with you an example from a college out west. Responding to a low high-school completion rate and low post-secondary participation of Aboriginal youth, the Aboriginal Youth Mentoring Program was developed by the College of New Caledonia in partnership with the Carrier Sekani Tribal Council. The program supports Aboriginal youth in achieving career and education goals and prepares them to take a leadership role in their career choice, their communities and their personal lives. The objectives of the eight-month program are to provide

programme de sciences infirmières sanctionné par un diplôme, de sorte que les étudiants peuvent continuer de vivre dans leur collectivité tout en poursuivant le programme. Cela a pu se faire parce que les responsables locaux sont venus nous voir pour nous dire : « Voilà ce dont nous avons besoin, et il faudrait que vous mettiez en place un programme pour quatre collectivités du nord-ouest de l'Ontario. » En collaboration avec l'Université Lakehead, nous avons réussi à implanter le programme dans quatre collectivités du nord-ouest de l'Ontario. Tous les étudiants qui l'ont terminé ont trouvé des emplois bien rémunérés, à raison de 50 000 ou 60 000 \$ par an, ce qu'ils n'auraient jamais pu gagner autrement. Les collèges sont vraiment devenus l'institution de proximité, pour employer le jargon d'aujourd'hui.

Si une entreprise ou une industrie traverse des changements et a besoin de l'aide d'un collège communautaire, elle vient nous voir. Je pourrais vous en donner beaucoup d'exemples au Canada.

Je vais vous en donner un qui est récent et qui concerne le secteur forestier. Ce secteur est en pleine mutation, ce qui a un impact considérable sur le nord-ouest de l'Ontario. Parallèlement à cette mutation, le secteur de l'exploitation minière a lui aussi évolué. Il nous fallait donc réagir rapidement. Nous avons réussi à nous entendre avec les collectivités du nord-ouest de l'Ontario pour mettre en place des programmes de coupeurs de lignes, par exemple, auxquels un grand nombre d'étudiants autochtones ont participé, ainsi que des programmes de formation d'aides-sondeurs au diamant. En collaboration avec la Federated School of Mines, qui dessert tout le nord de l'Ontario, nous avons réussi à mettre sur pied un programme sur les techniques minières. Les étudiants qui terminent ce programme d'un an peuvent faire la deuxième année en ligne, avec le Northern College, et poursuivre ensuite leurs études à l'Université Laurentienne. Voilà le genre de possibilités qu'il faut offrir aux Canadiens, sur place, car sinon, ils ne poursuivraient pas leurs études.

L'axe central autour duquel s'articule tout le travail de nos collèges communautaires est l'énorme structure des comités consultatifs, qui regroupe au moins 100 000 Canadiens pour chacun de nos programmes. Ces comités veillent à ce que nos programmes conservent leur actualité et leur pertinence, et qu'ils répondent aux besoins des entreprises et de l'industrie.

Je ne vous surprendrai pas en vous disant que, dans les collectivités rurales et éloignées que nous desservons, nous nous adressons à une importante population autochtone. Environ 20 p. 100 des Canadiens qui habitent dans le nord-ouest de l'Ontario sont d'origine autochtone. Dans notre collège, environ 15 p. 100 des étudiants se déclarent autochtones.

Je vais vous donner l'exemple d'un collège de l'Ouest. Pour lutter contre le faible taux de réussite scolaire au secondaire et la faible participation des jeunes Autochtones à des programmes postsecondaires, le College of New Caledonia a mis sur pied, en partenariat avec le conseil de bande Carrier Sekani, un programme de mentorat pour les jeunes Autochtones, afin de les aider à atteindre leurs objectifs scolaires et professionnels et à assumer des responsabilités dans leur travail, dans leur collectivité et dans leur vie privée. D'une durée de huit mois, le programme

orientation, training, communication and teamwork skills along with mentorship roles and expectations to 40 Aboriginal youth, matching 20 Aboriginal high school youth with 20 Aboriginal post-secondary students and supporting the mentors and high school participants throughout the project.

We have examples of that all across Canada, where we are reaching out to those students to help them to realize their goals, hopes, dreams and aspirations. We know for a fact that over 10,000 Aboriginal youth have completed their secondary education but do not have an opportunity to access post-secondary education due to the financial challenges and lack of funding. I believe we need a national educational Aboriginal strategy to meet the needs of those learners.

We are working on an exciting project right now in Sioux Lookout, Ontario. The Sioux Lookout area is building a new hospital, and they wanted the labour force at the hospital to reflect the labour force in their community. A group called the Sioux Lookout Area Aboriginal Management Board worked through our funding to create a training centre. We provide the training so that the people who are building the hospital are also the Aboriginal youth from the North who had the experience but did not have the credentials for their apprenticeship in all the fields related to their work on the new building. Just think of their sense of pride and identity in contributing to their own lives and their community through the building of this new facility. We have examples of that all across Canada that we need to strengthen and reinforce to ensure that those youth and other Canadians realize their dreams.

Other examples involve delivering community education in the communities. Another example comes from the Northern Alberta Institute of Technology and Red River College in Manitoba, where they operate mobile training labs to deliver training in rural and remote communities. They offer programs such as automotive service technician, carpentry, electrical, machining, pipe fitting, plumbing, welding and industrial mechanics. It is another case of providing an opportunity to take the learning to where the learners are so that they can realize their potential. Those kinds of examples are happening every day across Canada.

As we try to work towards meeting the needs of the Aboriginal learners, the issue is not only funding for the Aboriginal learners, but also trying to accommodate the funding challenges related to specific programs for Aboriginals. We will often notice that the process is extremely complex and multi-tiered. Trying to pull the funding together for these programs often means we are at six or seven different ministries, working in a variety of communities, trying to achieve this. If there were some way to streamline that process so that we could respond more quickly and effectively, that would be very appropriate as well.

Yes, Mr. Chair, I do love to chat. We had that conversation earlier. I will complete this and just say that we are pleased to be able to be here. We appreciate the opportunity, and we value the fact that you are interested in access to post-secondary education in Canada for rural and remote parts.

offre des services d'orientation et de formation, et développe les aptitudes à la communication et au travail en équipe. Un total de 40 jeunes Autochtones y participent, à raison de 20 élèves du secondaire et de 20 étudiants du postsecondaire qui aident les mentors et les élèves pendant tout le programme.

Il y a d'autres projets semblables partout au Canada, dont le but est d'aller à la rencontre des étudiants pour les aider à réaliser leurs objectifs, leurs espoirs, leurs rêves et leurs aspirations. Nous savons que plus de 10 000 jeunes Autochtones ont terminé l'école secondaire mais ne peuvent pas poursuivre des études postsecondaires parce qu'ils n'en ont pas les moyens et parce que personne ne les aide. Je crois que nous avons besoin d'une stratégie nationale pour les aider à poursuivre leurs études.

Nous avons entrepris un projet très intéressant à Sioux Lookout, en Ontario. Lorsque cette collectivité a décidé de construire un nouvel hôpital, elle a tenu à ce que la main-d'œuvre recrutée pour les travaux de construction soit représentative de la population active locale. Un comité de gestion autochtone de la région de Sioux Lookout est venu nous demander notre aide pour créer un centre de formation. Nous avons donc mis en place des programmes de formation, si bien que ceux qui construisent l'hôpital sont des jeunes Autochtones du Nord qui avaient de l'expérience mais qui n'avaient pas les attestations d'apprentissage requises pour travailler sur le chantier de construction. Imaginez la fierté et le sentiment d'appartenance que ces jeunes doivent éprouver en participant à la construction de ce nouvel établissement, dans leur propre collectivité. Il y a d'autres projets similaires dans tout le Canada, qu'il faut encourager pour que tous ces jeunes puissent réaliser leurs rêves.

D'autres programmes consistent à dispenser des cours et de la formation dans les collectivités elles-mêmes. Ainsi, le Northern Alberta Institute of Technology et le Red River College au Manitoba ont un programme de laboratoires itinérants qui vont dispenser de la formation dans les collectivités rurales et éloignées. Ils donnent ainsi des cours de réparation d'automobiles, de menuiserie, d'électricité, de mécanique, de plomberie, de soudure et de mécanique industrielle. Voilà le genre d'activités qui se font quotidiennement, partout au Canada.

S'agissant des besoins des apprenants autochtones, il ne faut pas se contenter d'aider financièrement les apprenants eux-mêmes, il faut aussi contribuer au financement des programmes axés sur les besoins précis des Autochtones. Nous constatons souvent que c'est un processus extrêmement complexe, et qu'il faut intervenir de multiples paliers. En effet, pour obtenir des crédits pour ces programmes, il faut souvent s'adresser à six ou sept ministères différents. Il faudrait donc trouver le moyen de simplifier le processus afin que nous puissions répondre aux besoins plus rapidement et plus efficacement.

Oui, monsieur le président, j'adore bavarder. Nous avons déjà parlé de tout cela. Je vais conclure en vous disant que nous sommes ravis d'être ici aujourd'hui et de constater que vous vous intéressez à l'éducation postsecondaire dans les régions rurales et éloignées du Canada.

The Chair: Thank you very much. I appreciate your comments and all your good work in such a big territory.

Dr. Mueller, as I said, is no stranger to us. He will get us into a Statistics Canada chart, which I think we have on our desk. I take it we can follow as you go along.

Richard Mueller, Senior Analyst, Social Analysis Division, Statistics Canada: Thank you to the committee for inviting me today. The cover of the deck says that this is Marc Frenette, and I am not him, obviously. He could not be here today. He is a colleague of mine at Statistics Canada, and I am familiar with much of his work and many of these issues as well.

He and I, as well as a couple others, are co-editors on the new book from McGill-Queen's University Press. The last time we were here at the committee, we had the first book in the series distributed to you, and we will arrange for you to have the second book. It does have many papers related directly to what we are talking about today, including Aboriginal access to education as well as rural youth.

Today I will focus mainly on the work by my colleague, Mr. Frenette. He tends to look at the distance to universities or colleges faced by young people in Canada. As Dr. Kirby already reviewed some of this material, I will try to keep this brief.

Mr. Frenette finds that one in three youth lives beyond 40 kilometres from a university in Canada. This is basically where the constraints will be, which I will touch on in a moment. This represents a long commute, at the very least, depending on where you are living and the time necessary to commute. One in three lives beyond 40 kilometres, and one in five lives beyond 80 kilometres from the nearest university.

Colleges are much more geographically dispersed. Only about 3 per cent of young Canadians live more than 80 kilometres from a college. As a result of this, much of our work is focused on university access, because the colleges are much more egalitarian in terms of access.

When we talk about rurality, we have to talk about distance. Rurality and distance are not necessarily synonymous. It is quite possible to be in a rural area and live close to a university, or to live in an urban area and be relatively farther away from a university. Mr. Frenette's work concentrates on distance to school. Most rural students do face a long or even impossible commute to university, but many rural students live close to university and many small urban areas are far away from the nearest university. We will focus on the distance to university rather than any measure of what might be considered rurality.

Le président : Merci beaucoup. Je vous remercie de votre déclaration et de tout ce que vous faites sur un territoire aussi vaste.

Comme je le disais au début de la réunion, M. Mueller n'est pas une figure inconnue. Il va nous présenter un document de Statistique Canada, que nous avons tous en main, ce qui nous permettra de le suivre pendant son exposé.

Richard Mueller, analyste principal, Division de l'analyse sociale, Statistique Canada : J'aimerais remercier le comité de m'avoir invité aujourd'hui. Le document que j'ai apporté porte le nom de Marc Frenette, mais il est bien évident que je ne suis pas Marc Frenette. C'est un de mes collègues à Statistique Canada, mais il ne pouvait pas venir aujourd'hui. Je suis au courant de ce qu'il fait et de l'ensemble du dossier.

Lui et moi sommes les coéditeurs, avec d'autres, d'un nouvel ouvrage publié par McGill-Queen's University Press. La dernière fois que nous avons comparu devant votre comité, nous avions inclus notre premier ouvrage dans la trousse de documentation que nous vous avons distribuée. Cette fois-ci, nous essaierons de vous faire parvenir notre deuxième ouvrage. Il contient beaucoup d'articles portant directement sur le sujet dont il est question aujourd'hui, y compris l'accès à l'éducation des Autochtones et des jeunes des régions rurales.

Aujourd'hui, je vais surtout vous parler des travaux de mon collègue, M. Frenette, qui s'intéresse principalement à la question de l'éloignement des universités ou des collèges par rapport au lieu de résidence d'un grand nombre de jeunes au Canada. Étant donné que M. Kirby a déjà couvert plusieurs questions dont je voulais parler, je vais essayer d'être bref.

M. Frenette constate qu'au Canada, un jeune sur trois habite à plus de 40 km d'une université. C'est là la source de bon nombre de contraintes, et j'y reviendrai tout à l'heure. Cela représente un long trajet, mais cela dépend aussi de l'endroit où vous habitez et du temps que cela prend pour faire la navette. Donc, un jeune sur trois habite à plus de 40 km, et un sur cinq habite à plus de 80 km de l'université la plus proche.

Les collèges sont beaucoup plus dispersés géographiquement. Seulement 3 p. 100 des jeunes habitent à plus de 80 km d'un collège. Étant donné que les collèges sont beaucoup plus accessibles, c'est sur l'accès à l'université que nous avons fait porter la plupart des travaux sur le terrain.

Quand on parle de ruralité, on pense bien sûr à la distance. Mais ruralité n'est pas toujours synonyme de distance. Il est tout à fait possible d'habiter dans une zone rurale et d'être proche d'une université, ou bien d'habiter dans une zone urbaine et d'être relativement loin d'une université. Le travail de M. Frenette porte avant tout sur la distance par rapport à l'établissement et non sur la ruralité comme telle. La plupart des étudiants des zones rurales doivent parcourir un long trajet, voire un trajet impossible, pour se rendre à l'université, mais en même temps, beaucoup de régions rurales sont situées à proximité d'une université, et bon nombre de petites régions urbaines sont éloignées d'une université. Nous allons donc nous intéresser principalement à la distance par rapport à l'établissement et non à la ruralité comme telle.

He finds that 23 per cent of youth raised within 40 kilometres of a university do in fact attend university, but this rate falls as we move further away from the nearest university. Between 40 and 80 kilometres, only about 15 per cent of young Canadians attend university, and then beyond 80 kilometres only about 11 per cent attend.

He finds also that colleges are present in almost all communities. Students who live outside the reasonable bounds of attending university have a tendency to enrol in colleges instead. When we look at the overall post-secondary education rate, which includes colleges and universities, he finds little difference between urban and rural areas. The difference is largely with attendance when it comes to universities, not colleges. Colleges pick up the slack in that, I guess you could say. However, this does not mean there may not be problems.

What are the reasons for this? One is financial costs, as already mentioned. Some of the research out there is dated now, but it says \$5,400 extra per year per student for rural students attending a university. Why is this? You have your direct transportation costs, which can be quite large. You also have opportunity costs, which are the time costs, basically, of travelling to and from a campus that might be far away from your residence.

In the literature, we have the psychic cost of leaving home. It might be difficult for some people to leave home. We all know young people are not always willing to leave the nest, and that is becoming increasingly so, according to some of the data out there. There could be a huge cost to leaving one's friends and family to attend something that could be very alien in a faraway urban centre, such as a university.

As was alluded to before, there could be preferences. Individuals, for example, working in a local economy might not require a university education in particular. In fact, in rural areas, many times these opportunities are limited outside of certain professions for educated people. Young people may not see the benefit of achieving this education that ultimately will not prove useful to them in the labour market.

There could be other reasons as well, including some softer influences, such as culture. There could be some cultural differences between rural and urban areas, and it is difficult to quantify and estimate the impact of those types of variables.

Does distance to school constitute a financial barrier? We have three pieces of evidence here. Usually in these types of analyses we strip away all the other influences and try to concentrate on financial factors. Once we do that, we basically do find that research rules out other characteristics of youth raised out of commuting distance. Once we control for other things, such as

Il constate que, même si 23 p. 100 des jeunes habitants dans un rayon de 40 km d'une université la fréquentent, ce pourcentage diminue rapidement en fonction de l'éloignement de l'établissement. Pour un éloignement de 40 à 80 km, le taux de fréquentation est de 15 p. 100; au-delà de 80 km, le taux de fréquentation est de 11 p. 100.

Il constate également qu'il y a un collège dans presque toutes les collectivités, et que les étudiants qui sont trop éloignés d'une université ont tendance à s'inscrire plutôt à un collège. S'agissant du taux global de fréquentation des établissements postsecondaires, ce qui comprend les universités et collèges, il constate que ce taux ne varie pas beaucoup entre les zones urbaines et les zones rurales. Il varie par contre lorsqu'il s'agit du taux de fréquentation des universités exclusivement, pas celui des collèges. On pourrait dire que les collèges compensent la différence. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a pas de problème.

Pourquoi la distance par rapport à l'établissement influe-t-elle sur l'accès à l'université? La première raison est d'ordre financier, comme cela a déjà été mentionné. Des études, dont certaines datent un peu, indiquent qu'il en coûte 5 400 \$ de plus par an aux étudiants des zones rurales qui veulent aller à l'université. Pourquoi? Il y a les coûts de transport, qui peuvent être assez importants. Il y a aussi les coûts d'opportunité, c'est-à-dire le temps qu'ils passent à faire la navette entre leur domicile et un campus parfois très éloigné, temps qu'ils pourraient occuper à faire autre chose.

Les recherches indiquent que la décision de quitter le domicile, décision qui peut être difficile pour certains, représente un coût psychologique. Nous savons tous que certains jeunes ne sont pas prêts à quitter le nid familial, et que c'est d'ailleurs de plus en plus fréquent, d'après les données qui ont été recueillies. Le fait de quitter sa famille et ses amis pour aller fréquenter un établissement tout à fait étranger, dans un centre urbain très éloigné, peut avoir un coût psychologique énorme.

Il y a aussi des préférences, comme on vous l'a déjà mentionné. Par exemple, un emploi local ne nécessite pas toujours un diplôme universitaire. En fait, dans les zones rurales, il arrive souvent que les possibilités d'emploi soient assez limitées pour les gens instruits. Par conséquent, les jeunes ne voient pas l'intérêt d'acquérir une formation postsecondaire qui ne leur donnera rien de plus sur le marché du travail.

Il peut aussi y avoir d'autres raisons, notamment des influences plus subtiles comme la culture. Il y a peut-être des différences culturelles entre les zones rurales et les zones urbaines, mais il est difficile de quantifier et d'évaluer l'impact de ce genre de variables.

La distance par rapport à l'établissement représente-t-elle un obstacle financier? Nous en avons trois éléments de preuve. Généralement, pour ce type d'analyse, nous excluons toutes les autres influences pour nous concentrer sur les facteurs financiers. Cela étant posé, nous constatons que les études excluent les autres caractéristiques des jeunes qui habitent à une distance trop

scholastic test scores, parental education and other factors, there is evidence that distance does matter.

Some other results are consistent with this notion that distance matters. On the financial-impact aspects of it in particular, distance to school has a larger impact on youth from low-income families. When you have those two factors working together, distance and low income, this could be a real impediment to those youth attending universities.

We also see that the expansion of universities in British Columbia a few years ago, when new universities were introduced, such as the University of Northern British Columbia, and some of the university colleges were turned into full-blown universities, led to an increase in the number of local youth who actually participated in post-secondary education, university in particular.

Other direct evidence has to deal with non-refundable grants, which basically reduce loans offered to low-income students: the Canada Access Grant for Students from Low-income Families and the Millennium Access Bursary. These had little or no impact on university access in general, but one group that did see an increase in university attendance was young men who were raised far from university. Mr. Frenette estimates that \$6,000 in grants increased university attendance by 48 per cent to 70 per cent. This was only young men. Many times, the opportunities for young men with only a high school education are better than those for young women. I am from Alberta, and we have lots of young men going up to the oil patch with maybe not even a high school education, and the rate of return they receive for that high school education is quite handsome. This could tilt the balance in favour of not attending post-secondary education. It is a rational choice on the part of these individuals.

Many times, if people are raised far from university, they have to borrow to attend. Many young Canadians have to borrow to attend college or university. Again, because of the increasing costs of this distance, the loans may not be adequate to cover the increased costs of commuting or taking up a new residence in a city near a university.

We have some evidence that distance does matter. It does seem to be important, especially for young men. The best evidence we have is on low-income young men living far away from campuses.

The Chair: Thank you very much, Dr. Mueller. Thanks to all three of you for getting us going here.

I will start with a few questions, as is the usual custom. The statistic that sticks out most in my mind at this point is the 20 per cent from university more than 80 kilometres, but only 3 per cent for the colleges. Many more people are going to colleges from the rural areas. I am wondering about the courses offered in rural areas and the difference between what is offered in rural areas versus what is offered in the big city — for example, what Confederation College might offer versus what George

éloignée pour faire la navette. Lorsqu'on tient compte de ces caractéristiques, comme les notes d'examen et le niveau de scolarité des parents, on se rend compte que la distance est bien un facteur.

D'autres conclusions étayent cette constatation. S'agissant de l'impact financier, la distance par rapport à l'établissement a de plus fortes répercussions sur les jeunes issus de familles à faibles revenus. La combinaison de ces deux facteurs, la distance et les faibles revenus, peut représenter un obstacle très réel pour les jeunes qui veulent fréquenter l'université.

Nous avons constaté que l'augmentation du nombre d'universités en Colombie-Britannique, il y a quelques années, avec la création de l'université Northern British Columbia et la transformation de plusieurs collèges universitaires en véritables universités, a fait grimper le taux d'inscription à l'université des jeunes des régions avoisinantes.

Le troisième élément de preuve concerne les subventions non remboursables, qui ont pour effet de réduire les prêts offerts aux étudiants à faibles revenus. Je veux parler de la Subvention canadienne pour étudiants de familles à faibles revenus, et la Bourse d'accès. Ces aides financières n'ont pratiquement pas eu d'impact sur le taux de fréquentation universitaire en général, sauf chez les jeunes hommes habitant loin d'une université. M. Frenette estime que les subventions de 6 000 \$ se sont traduites par une augmentation de 48 à 70 p. 100 du taux de fréquentation des universités. Cela ne concerne que les hommes. Très souvent, les jeunes hommes qui n'ont que leur 12^e année ont plus de chances de trouver un emploi que les jeunes femmes. Je viens de l'Alberta, et il y a beaucoup de jeunes hommes là-bas qui travaillent dans les champs pétrolifères et qui n'ont même pas une 12^e année, mais le peu d'éducation secondaire qu'ils ont reçue est très rentable, financièrement. Et cela les dissuade peut-être de poursuivre des études postsecondaires. C'est leur choix.

Ceux qui habitent loin d'une université doivent très souvent emprunter pour pouvoir y poursuivre des études. Un grand nombre de jeunes Canadiens doivent emprunter pour aller au collège ou à l'université. Et comme la distance représente un coût de plus en plus important, les prêts ne suffisent pas toujours à couvrir les frais de transport quotidiens ou la location d'un domicile en ville, à proximité de l'université.

Nos recherches montrent à l'évidence que la distance est un facteur, apparemment important, surtout pour les jeunes hommes, et que c'est particulièrement vrai pour les jeunes hommes à faible revenu, qui habitent loin d'un campus.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Mueller. Merci à nos trois témoins d'avoir amorcé la discussion.

Comme le veut la coutume, je vais commencer par vous poser quelques questions. La statistique qui m'a le plus frappé est que 20 p. 100 des jeunes habitent à plus de 80 km d'une université, mais seulement 3 p. 100 à plus de 80 km d'un collège. Les jeunes des zones rurales fréquentent beaucoup plus les collèges. J'aimerais savoir quel genre de cours on dispense dans les collèges des zones rurales, et si cela diffère de ce qu'on enseigne dans les collèges des grandes villes. Autrement dit, qu'est-ce qu'on

Brown College in Toronto might offer. I want to see whether there is an orientation towards rural areas. Dr. Mueller was saying it is more a matter of distance, although there are some cultural aspects. That is what I want to get at.

The second thing I want to understand is this. I am looking for solutions here. Is there some way that the community colleges and universities can work together to provide more options, since the community colleges are closer than the universities are in many of these areas? The statistics that are given to us show that there is a big drop in university attendance the farther away you are located. Maybe the only solution is to provide more funding for the people who have to leave home.

Is there any possibility of cooperation amongst community colleges and universities in terms of the courses that are offered for these people?

Ms. Lang: In relation to your question about whether the programs and courses are different in the rural and remote parts of Canada versus in the urban areas, the answer is yes and no. It is yes in that we cannot continue to offer the same program over a long period of time. Pick a community where 6,000 people live. You can imagine that if one of the programs to be offered there on a regular basis was police foundations, it would not take long for all the jobs in policing to be gone, because we would be graduating these students, and where would they go? As a result, we rotate programs through the entire catchment area. For example, we rotate programs in developmental services worker in health and in technology so that, at the end of the day, within a five- to seven-year period, pretty well all the programs that would be at our main campus in the urban area of Thunder Bay would rotate through the region to provide opportunities for people living in those communities, so that we can never become a singular institute that would graduate just nurses or people with business degrees. That is how we address the breadth of programming from our main campus into the rural and remote parts of the area we serve.

As to whether there are opportunities for greater collaboration and cooperation between colleges and universities, I believe the answer is absolutely yes. We need to figure out a way to do it that builds on the previous learning of those students and assists them with the transferability so that they do not incur increased costs nor repeat what they have already learned. The more we can create a seamless transferability of students between college and university, the greater the points of access will be. Perhaps the universities could consider how to use technology to deliver more of the education in those communities as opposed to having it based within institutions.

Mr. Kirby: With respect to your first question around the types of programming, one of the strengths of the Canadian community college system, if there is one, or at least the individual provincial systems, is the community orientation of the institutions. They offer a lot of vocational, education-type training programs that serve the local community and the local economy. Let us take

enseigne au collège Confederation par rapport à ce qu'on enseigne au collège George Brown à Toronto? J'aimerais en fait savoir si les programmes des collèges ruraux sont axés sur les besoins locaux. M. Mueller a dit que c'était plus une question de distance, même s'il y a certains facteurs culturels. Voilà ce que je voudrais savoir.

Ma deuxième question est la suivante. Je cherche des solutions. Serait-il possible que les collèges communautaires et les universités se concertent pour essayer d'offrir davantage d'options, étant donné que, dans bon nombre de régions rurales, les collèges communautaires sont plus proches que les universités? Les statistiques qu'on nous a montrées indiquent une chute brutale du taux de fréquentation universitaire dans les régions éloignées. La seule solution serait peut-être d'accorder une aide financière accrue aux jeunes qui doivent quitter leur domicile.

Pensez-vous qu'il soit possible que les collèges communautaires et les universités s'entendent pour offrir des cours aux jeunes de ces régions?

Mme Lang : Pour ce qui est de savoir si les programmes et les cours offerts dans les régions rurales et éloignées sont différents des cours offerts dans les centres urbains, je vous dirai oui et non à la fois. Oui, parce que nous ne pouvons pas continuer à offrir le même programme pendant des années. Prenez une collectivité de 6 000 habitants et imaginez ce qui arriverait si on offrait chaque année un programme en techniques policières : il n'y aurait bientôt plus d'emplois de policiers pour les nouveaux diplômés, alors où iraient-ils? En conséquence, nous alternons les programmes dans toute la zone de recrutement. Par exemple, nous alternons les programmes de formation de travailleurs des services de soutien à l'intégration, dans les domaines de la santé et de la technologie, si bien qu'au bout de cinq à sept ans, tous les programmes dispensés dans notre campus principal de la zone urbaine de Thunder Bay ont fait le tour des régions, ce qui permet aux habitants des collectivités rurales de les suivre. Il ne faut pas que nous soyons un établissement qui ne donne des diplômes qu'en sciences infirmières ou en commerce. C'est de cette façon que nous mettons les programmes de notre campus principal à la disposition des régions rurales et éloignées que nous desservons.

Pour ce qui est de la possibilité d'accroître la collaboration entre les collèges et les universités, je vous répondrai par un oui catégorique. Nous allons devoir trouver un moyen pour miser sur les acquis des étudiants et les aider à passer d'un système à l'autre, afin que cela ne représente pas un coût supplémentaire pour eux et que le nouveau programme ne soit pas une répétition de ce qu'ils ont déjà appris. Plus ce transfert sera simple, plus il y aura de points d'accès. De leur côté, les universités pourraient se servir de la technologie pour offrir davantage de cours dans les collectivités éloignées, plutôt que de les dispenser dans leurs campus.

M. Kirby : Pour en revenir à votre première question sur les différences entre les programmes, je dirai que l'une des forces du système des collèges communautaires du Canada, ou en tout cas des systèmes provinciaux, c'est la vocation communautaire de ces établissements. Ils offrent beaucoup de programmes de formation professionnelle ou académique adaptés aux besoins de

Labrador West, for example, Labrador City. The community college there has many mining-oriented programs and types of skilled trades training programs that would be useful in mining. With forestry, it is the same. That would be their strength. However, there are academic programs at community colleges as well. Business administration is a good example. I think that is a strength of community orientation.

In terms of college-university collaboration, for a number of years I worked in college-university collaboration. I will not name the province. It was like marriage. Sometimes it is hard, sometimes it is easy, and sometimes you break up. We are limited in terms of public policy in the ways we can provide incentives for collaboration. There is goodwill, obviously, and then there is money, which is very attractive to institutions all the time. Then there is the blunt end of legislation and regulation to force institutions into those arrangements. We are limited in the incentives we can offer.

One thing we need to get our act together is around credit transfer and recognition of work completed. What is the point of doing a vocationally oriented program, for example, that takes two years to complete at community college and then, if I go to university, I have to do much of it all over again? The student pays twice and the taxpayer pays twice. That is very inefficient. We need a national system of credit transfer recognition and recognition of prior learning, even that which is not done in the classroom.

Mr. Mueller: Let me pick up on that. There is a paper in the book here about rural students and their access to post-secondary education. In particular, in British Columbia and Alberta there is an articulated system, which means that there are many linkages between colleges and universities. As Dr. Kirby implied, it is relatively easy to transfer things. The system does exist in British Columbia and Alberta. What Professor Looker finds in the book here is that British Columbia and Alberta do not have higher university attendance rates among rural students despite this highly articulated system. One would think that would happen, that people would do their first two years in a community college somewhere in Alberta or British Columbia and then transfer to one of the provincial universities, but that does not seem to be happening.

We want to look at whether or not people do transfer between community colleges and universities throughout the country. The rates of transfer are extremely low. In fact, when we looked at the numbers in one of the Statistics Canada data sets, we did not have sufficient numbers to do a meaningful analysis on a number of these transfers. These programs do exist.

la collectivité et de l'économie locale. Prenons l'exemple de Labrador Ouest, à Labrador City. Le collège communautaire de la ville offre beaucoup de programmes orientés sur l'industrie minière ainsi que des formations à des métiers utiles dans ce secteur. C'est la même chose pour le secteur forestier. C'est là la force des collèges communautaires. Mais on y dispense aussi des formations académiques, comme des programmes en administration des affaires. J'estime donc que la force de ces collèges est leur vocation communautaire.

S'agissant de la collaboration entre les collèges et les universités, j'ai moi-même travaillé dans ce secteur pendant plusieurs années. Je ne dirai pas de quelle province il s'agissait, mais c'est comme la vie conjugale : parfois c'est facile, parfois ça l'est moins, et parfois ça finit par une rupture. Il est difficile d'encourager la collaboration par des politiques publiques. Il faut de la bonne volonté, c'est évident, et il faut aussi de l'argent, ce qui attire toujours les institutions. Mais ensuite, il y a le couperet de la loi qui les oblige à mettre en place des mécanismes de collaboration. Il est difficile d'offrir des incitatifs dans ce domaine.

Il y a par contre une chose sur laquelle nous devrions nous entendre, c'est la question de la reconnaissance des crédits et des acquis. Par exemple, à quoi bon suivre un programme de formation professionnelle de deux ans dans un collège communautaire s'il faut ensuite recommencer à zéro, une fois à l'université? Ça multiplie le coût par deux, à la fois pour l'étudiant et pour le contribuable. C'est donc tout à fait inefficace. Il nous faut un système national de reconnaissance des crédits et des acquis, y compris des savoirs acquis en dehors de la salle de classe.

M. Mueller : Permettez-moi de poursuivre dans la même veine. Un article de l'ouvrage dont je parlais tout à l'heure porte sur les étudiants des zones rurales et leur accès à l'éducation postsecondaire. En Colombie-Britannique et en Alberta, ils ont un système bien articulé, qui prévoit de nombreuses passerelles entre les collèges et les universités. Comme le laissait entendre M. Kirby, il est relativement facile de transférer des crédits. Cela se fait en Colombie-Britannique et en Alberta. Le professeur Looker constate d'ailleurs, dans l'ouvrage dont je parlais tout à l'heure, que, malgré leur système parfaitement articulé, ces deux provinces n'ont pas enregistré d'augmentation du taux de fréquentation universitaire parmi les jeunes des régions rurales. Pourtant, on aurait pu s'attendre à ce que les gens fassent leurs deux premières années dans un collège communautaire de l'Alberta ou de la Colombie-Britannique et qu'ensuite ils fassent reconnaître leurs crédits par une université de la province. Mais ce n'est pas ce qui semble se produire.

Il faut donc étudier cette question de la reconnaissance des crédits entre les collèges communautaires et les universités de tout le pays, car pour l'instant, cela ne se fait guère. En fait, lorsque nous avons essayé d'extraire des chiffres des bases de données de Statistique Canada, nous n'en avons pas recueilli un nombre suffisant pour faire une analyse valable. Mais ces programmes existent.

In talking to certain colleagues, anecdotally they say that two different types of students are attracted to community colleges and universities. We do not really have any hard data on this now, but it would be worth looking at to see the students who do transfer, what type of students were able to transfer and how well they ultimately do once they get to university and ultimately hit the labour market, to assess the viability of these types of articulation agreements.

The Chair: I will now ask my colleagues to ask questions and make comments.

We will start with the newly minted deputy chair of this committee, Senator Ogilvie from Nova Scotia.

Senator Ogilvie: Thank you. I will come to something that has troubled me throughout my life as an educator, one of the issues that are fundamental to the way we are attempting to approach the issue of increasing the number of our citizens who benefit from post-secondary education. This came through in two of your presentations this morning as a clear implication: There is a difference of value between a community college or technical education and a university education.

Quite frankly, I think this view has limited us in Canada throughout my adult lifetime. As a society, we have devalued technical and practical training relative to the idea that a university education is the be-all and end-all of success in life. Not only is that absolutely untrue but also it has inhibited our ability to develop a much more successful strategy with regard to bringing post-secondary opportunities to a wider distribution of our population.

For example, we often overlook the fact that there is roughly a 35 per cent turnover of students who attend university. To put it differently, the way I am trying to address this, our population is made up of a widely diverse spectrum of motivations, instincts, backgrounds, capabilities, et cetera. This is not a case of one model fits all. My experience in life is that often those who have had the benefit of a successful technical or community college experience are as happy and successful in life overall as those with a university degree. In an area where young people could benefit from a university education but have access to, and complete, a technical or community college training, they subsequently are motivated to pursue the other aspects of knowledge they are interested in.

I was struck by Ms. Lang's presentation with clear examples of dealing with this issue of access by taking education to the community. One of the major factors to increased education is the difficulty of moving people out of their communities, in particular the comfort zone of the rural or more isolated community. I believe you all touched on that. In this era of tremendous technology, building on the kinds of examples Ms. Lang identified is particularly important.

The discussion and dialogue of our society that elevates the idea that a university education is required for successful personal development has caused a stigma within society relative to the

Certains de mes collègues pensent que les jeunes qui sont attirés par les collèges communautaires et les universités se répartissent en deux groupes. Nous n'avons pas de données précises là-dessus, mais si nous voulons évaluer l'efficacité de ce genre de système bien articulé, il faudrait recueillir davantage de données sur les étudiants qui obtiennent la reconnaissance de leurs crédits, ainsi que sur leur taux de succès à l'université et, au final, sur le marché du travail.

Le président : Je vais maintenant laisser la parole à mes collègues qui ont des questions et des observations.

Nous allons commencer par le tout nouveau vice-président du comité, le sénateur Ogilvie, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Ogilvie : Merci. Je voudrais aborder une question qui m'a toujours perturbé, en tant qu'éducateur, et qui est fondamentale si nous voulons augmenter le nombre de Canadiens qui ont accès à l'enseignement postsecondaire. Vous y avez fait allusion à deux reprises dans vos déclarations ce matin : dans l'opinion publique, une formation acquise dans un collège communautaire a moins de valeur que des études universitaires.

Très franchement, je trouve cette perception très réductrice, et elle m'a préoccupé pendant toute ma vie adulte. La société accorde moins de valeur à une formation technique et pratique qu'à une formation universitaire, laquelle est perçue comme la clé absolue de la réussite sociale. Non seulement c'est absolument faux, mais cela nous a empêchés de mettre en place une stratégie qui offrirait à nos citoyens davantage de possibilités d'obtenir une formation postsecondaire.

Par exemple, on oublie souvent qu'il y a un taux de roulement d'environ 35 p. 100 parmi les étudiants qui fréquentent l'université. Ce que j'essaie de dire, c'est que notre population est composée de gens qui ont toutes sortes de motivations, d'instincts, d'antécédents, de capacités, et cetera. Il n'existe pas de moule unique. J'ai eu maintes fois l'occasion de constater que ceux qui avaient reçu une formation technique ou pratique dans un collège communautaire étaient souvent aussi heureux et aussi prospères que ceux qui avaient un diplôme universitaire. Lorsque des jeunes sont attirés par des études universitaires et qu'ils commencent par faire des études techniques dans un collège communautaire, ils sont souvent intéressés, une fois ces études terminées, à les poursuivre à l'université.

J'ai été frappé par les exemples qu'a donnés Mme Lang pour montrer comment les collèges apportent le savoir aux collectivités. Il est évident que l'un des principaux obstacles à l'accès à une éducation postsecondaire est la difficulté de faire sortir les gens de leur collectivité, surtout les collectivités rurales et éloignées, où ils ont leur zone de confort. Vous en avez tous parlé. À une époque où les moyens technologiques sont considérables, je pense qu'il est très important qu'on s'inspire des exemples donnés par Mme Lang.

Le fait que notre société associe le succès à la formation universitaire l'a amenée également à dévaloriser la formation acquise dans les collèges communautaires. Je pense donc qu'il faut essayer de corriger cette perception et s'inspirer des exemples que nous avons entendus ce matin.

technical and community colleges. My view is that we should attempt to move to eliminate that stigma and pursue a number of the areas that we heard about this morning.

Would any of you be willing to comment?

The Chair: Spoken like a true former president of a university.

Mr. Mueller: I cannot disagree with anything you said. Economists look at rates of return to various levels of education as one measure of the value of that education. I will ignore the other things you said, although I do not disagree with them necessarily. We find that the rate of return to a high school diploma is so much; to trade certification is a bit more; and to community college a bit more still. There is a wide gap in the rate of return to university. In terms of labour market performance or for young people getting education, university still has the largest premium. That is why many people will be attracted to university. Perhaps we could change the other things you discussed, but in terms of the rates of return, we look at the market to determine skills shortages and wages. It seems perfectly rational to most economists that people would pursue a university education, not just for the cachet behind it but for the rates of return behind that education.

Some of my other work is on apprenticeship training. One of the common themes there is the stigma behind taking apprenticeship training versus getting a university education. That is quite real, and they are trying to change it. An organization called the Canadian Apprenticeship Forum is trying to change that attitude and educate people about the fact that you can have a meaningful career as a tradesperson. There should not be a stigma attached to it. I see that when I am teaching. Many of my students would be much happier, I suspect, doing something with their hands. They do not seem to belong in a university, but they attend for whatever reason. You are correct in suggesting that we should investigate further to determine some of the factors behind that.

Mr. Kirby: Senator, you have hit on one of the most fascinating aspects of the history of post-secondary education in Canada. People study this, although I do not. There is a deep-seated attitude in Canadian society that values academic education over vocational training. It goes right back to the early settlers in this country and what they valued in education. For example, Oxford, Cambridge and other universities were always seen as something to aspire to versus getting dirty.

We must also understand that community colleges are the new kids on the block in comparison to universities. They are a product of the 1960s, whereas the precursor colleges of the University of Toronto, for example, go back further. Vocational education and training prior to the 1960s was done largely outside of what I could call the formal post-secondary system. There are no solutions in anything I have just said. We transmit this to our

Avez-vous des commentaires à faire?

Le président : C'est digne d'un ancien président d'université.

M. Mueller : Je ne saurais être en désaccord avec vous. Les économistes se fondent notamment sur les taux de rendement des différents niveaux d'éducation pour mesurer la valeur de cette éducation. Je vais laisser de côté les autres remarques que vous avez faites, même si je ne suis pas nécessairement en désaccord. Nous constatons que le taux de rendement d'un diplôme d'école secondaire est de tant; celui d'une accréditation professionnelle est un peu plus élevé; et celui d'un collège communautaire, encore un peu plus élevé. Par ailleurs, le taux de rendement d'un diplôme universitaire varie beaucoup. S'agissant de la réussite sur le marché du travail, c'est l'université qui a la meilleure cote, et c'est pour ça que tant de gens sont attirés par une formation universitaire. Nous pourrions peut-être modifier les autres éléments dont vous avez parlé, mais pour ce qui est des taux de rendement, c'est le marché qui détermine les pénuries de main-d'œuvre et les salaires. Il semble donc tout à fait rationnel, aux yeux de la plupart des économistes, que les jeunes veuillent faire des études universitaires, pas seulement pour le prestige qui est associé, mais surtout en raison du taux de rendement de ce type de formation.

Je fais également des recherches sur la formation en apprentissage, qui est elle aussi dévalorisée par rapport à des études universitaires. C'est très réel, et on essaie de changer ça. Le Forum canadien sur l'apprentissage a justement pour mission de modifier les attitudes et de convaincre les gens qu'on peut très bien réussir sa vie en ayant un métier spécialisé, qu'on ne doit pas se sentir dévalorisé. Je le constate quand j'enseigne. J'ai l'impression qu'un grand nombre de mes étudiants seraient plus heureux s'ils faisaient quelque chose avec leurs mains. Ils ne semblent pas être à leur place dans une université, et pourtant, ils y sont. Vous avez raison de dire qu'on devrait approfondir la question.

M. Kirby : Sénateur, vous avez mis le doigt sur l'un des aspects les plus fascinants de l'histoire de l'enseignement postsecondaire au Canada. Il y a des gens qui se spécialisent là-dedans, pas moi. La société canadienne est foncièrement convaincue qu'une formation universitaire est supérieure à une formation professionnelle. Cela remonte aux premiers colons, et à la valeur qu'ils accordaient à l'instruction. Par exemple, les universités d'Oxford, de Cambridge et d'ailleurs ont toujours été considérées comme des hauts lieux du savoir, où il fallait aller si on ne voulait pas se salir les mains.

Il ne faut pas oublier non plus que les collèges communautaires sont apparus sur la scène bien après les universités. Ils ont été créés dans les années 1960, même si leurs précurseurs de l'Université de Toronto, par exemple, sont plus anciens. Avant les années 1960, la formation professionnelle était principalement dispensée en dehors de ce que j'appellerai le système postsecondaire officiel. Mais il n'y a pas de solutions dans ce

children, and organizations like the Canadian Apprenticeship Forum are trying to change this. The CAF recently introduced a journal of apprenticeship training, which is funded, I believe, by the federal government. We hope that some of these moves will slowly change things.

The programs that bring vocational education training or academic training to one's door, as I suggest in my brief, are often crafted for the specialty programs. The extra money helps to create those kinds of programs. In times of fiscal restraint, the "extra" is the first thing that goes out the door. As I said in the brief, the kinds of programs that serve community needs should be put at the core rather than at the outer fringes where they are subject to cuts.

Ms. Lang: Certainly, I agree with my colleagues' comments. Colleges are the youngest kid on the block and probably the least well understood. Perhaps we need to do a better job of explaining that the education received by students at colleges is about applied learning and knowledge, not just about getting your hands dirty. An entire knowledge base is linked to that. The students who come to college not only obtain that theoretical base but also learn how to work in teams, how to communicate and how to be better members of society. The college role is much bigger than just getting your hands dirty.

If we want to have healthy rural and remote areas of Canada, we need to do a better job of getting that education to the people so that they have those kinds of opportunities. Someone must be the worker bee. We need people who can do the work on the floors and in those communities. That is the kind of role we need to play.

Mr. Mueller spoke to one of the challenges that we face: How do we know how many students are transferring? There is no way to track in that Ontario, because there is no marker on a student. When college students enter the system, they are not identified as college students and tracked through the system, which makes it difficult to track that information. My experience is that students want to have that choice. Living in Canada is all about having the choice to pursue education. Senator, you are a man after my own heart, and I thank you for that.

Senator Eaton: So many interesting things have been said. I would like to pick up on the recession and technology.

Let us begin with technology. In this committee, we have heard witnesses talk about preparing students at an earlier age in high school and mentoring them toward university or college. Could we make better use of technology in this area? We have also heard about rural and remote being factors in health and education. Why are we not doing more outreach through the use of technology?

Ms. Lang and Mr. Kirby both talked about going out to communities. I fish in Labrador, so I know how remote some of those communities can be. Is there a way for technology to enrich

que je viens de vous dire. C'est ce que nous transmettons à nos enfants, et des organisations comme le Forum canadien sur l'apprentissage essaient de changer les attitudes. Le FCA vient de lancer un journal sur la formation en apprentissage, qui est financé, je crois, par le gouvernement fédéral. Nous espérons que ce genre d'initiative modifiera peu à peu les choses.

Les programmes qui permettent d'offrir des formations académiques ou professionnelles dans les collectivités sont souvent conçus pour des formations spécialisées, et sont généralement financés par des rallonges budgétaires. Mais en période d'austérité budgétaire, les « rallonges » sont généralement les premières choses qui sautent. Comme je l'ai indiqué dans le mémoire, les programmes qui répondent à des besoins communautaires ne devraient pas être les premiers touchés par des réductions budgétaires.

Mme Lang : Je suis tout à fait d'accord avec mon collègue. Les collèges sont apparus sur la scène bien après les universités, et ils sont sans doute les moins bien compris. Il faudrait peut-être essayer de mieux faire comprendre à la population que les étudiants y reçoivent une formation à la fois théorique et pratique, c'est-à-dire des connaissances et des savoir-faire, et qu'elle ne consiste pas seulement à se salir les mains. Les étudiants des collèges acquièrent non seulement ces connaissances et ces savoir-faire, mais aussi la capacité de travailler en équipe, de communiquer et de devenir de bons citoyens. Au collège, l'apprentissage, ce n'est pas seulement se salir les mains.

Si nous voulons avoir des collectivités rurales dynamiques, il faut offrir de meilleurs programmes de formation à leurs habitants afin qu'ils puissent en profiter. C'est comme dans une ruche, il faut des abeilles ouvrières. Il faut que des gens aient dispensé de la formation à ces collectivités. C'est le rôle que nous devons jouer.

M. Mueller a abordé une question intéressante : comment savoir combien d'étudiants demandent la reconnaissance de leurs crédits? C'est impossible de le savoir en Ontario, car lorsque des étudiants issus d'un collège entrent dans le système universitaire, ils ne sont pas identifiés comme tels, d'où la difficulté. D'après ce que j'ai pu constater, les étudiants veulent avoir le choix. Quand on habite au Canada, on veut avoir le choix du lieu où on veut poursuivre ses études. Sénateur, vos paroles me sont particulièrement agréables, et je vous en remercie.

Le sénateur Eaton : J'ai entendu des choses très intéressantes. Permettez-moi de revenir sur la question de la récession et de la technologie.

Commençons par la technologie. Des témoins nous ont expliqué comment on prépare les élèves du niveau secondaire à des études ultérieures à l'université ou au collège. Pourrait-on faire un meilleur usage de la technologie pour y parvenir? On nous a dit également que l'éloignement des collectivités rurales influait sur le niveau de santé et d'instruction de leurs habitants. Pourquoi n'utilise-t-on pas davantage la technologie pour aller à la rencontre de leurs besoins?

Mme Lang et M. Kirby ont souligné la nécessité d'aller à la rencontre des collectivités. Je fais de la pêche au Labrador, et je sais que certaines collectivités sont vraiment très éloignées. Ne

not only university or college courses but also high school courses to get people into the education mode that learning can be fun and satisfying? Many remote areas do not have access to libraries. It is a big jump for a kid to hop on a bus or a train to travel 500 miles if he has not grown up with a library and a school that has streamed him toward either a college or a university.

Mr. Kirby: In comparison with many countries, Canada has done a poor job of integrating vocational education training into the school system. It is almost a case of what flavour of the week the government chooses, so it varies.

As well, maintaining equipment is expensive, and there are liability issues. For example, operating an acetylene torch in a school setting carries certain risks that bring about insurance and safety issues. We need to be more creative about using the resources we have — for example, having the high school system use the technology available in community college facilities. We need to go beyond the discreet territories of the high school, college and university systems and have more collaboration and cooperation in the use of those facilities. There is also the related issue of the use of school facilities in the summertime, when they are completely underutilized. Existing resources in the system are not being utilized in an efficient way.

Senator Eaton: I was embedded with the navy off the east coast of Newfoundland last summer. They expect recruits in the navy, and I am sure it is the same in the army, to have high technological and computer skills. Those things can be taught using computer technology at university and college levels. Arts courses could be taught using technology. In high schools, the International Baccalaureate programs are so advanced that students are taking pre-university courses. Do you think that more money would be useful for getting that kind of technology to remote locations?

Mr. Kirby: I would not suggest that it is all about money.

Senator Eaton: I am not suggesting that either, but what should drive it? Is it innovation or spirit of adventure? We cannot build a university in every remote place in Canada. How can we utilize technology to assist the effort?

Mr. Kirby: We could better use the resources we already have, but I do not think there is a simple answer. Distance education will evolve over time. It will become more accepted as being as good as traditional methods of education taught and learned in the classroom.

pourrait-on pas se servir de la technologie pour enrichir non seulement des cours universitaires ou collégiaux mais aussi des cours du niveau secondaire, ne serait-ce que pour montrer aux gens qu'apprendre, c'est à la fois amusant et satisfaisant? Bon nombre de collectivités éloignées n'ont pas accès à des bibliothèques. Ce doit être un choc pour un jeune de faire 500 milles en bus ou en train pour aller au collège ou à l'université, s'il ne vient pas d'une école secondaire qui l'a préparé à ça et s'il n'a pas grandi dans une collectivité où il y a une bibliothèque.

M. Kirby : En comparaison de beaucoup d'autres pays, le Canada n'a pas bien réussi à intégrer la formation professionnelle dans son système d'éducation. Cela dépend des velléités des gouvernements, donc ça varie beaucoup.

Il y a aussi le coût de l'entretien du matériel, qui est élevé, et des questions d'assurance. Par exemple, l'utilisation d'un chalumeau dans une salle de classe présente des risques, et, partant, des problèmes d'assurance et de sécurité. Nous devrions faire preuve de plus de créativité dans l'utilisation des ressources dont nous disposons. Par exemple, on pourrait permettre aux écoles secondaires d'utiliser les technologies existant dans les collèges communautaires. Il faut supprimer les chasses gardées, les cloisons qui existent entre les écoles secondaires, les collèges et les universités, afin d'accroître la collaboration pour l'utilisation de ces équipements. Il y a aussi toute la question des salles de classe qui pourraient être beaucoup mieux utilisées pendant l'été. À l'heure actuelle, les ressources dont dispose le système ne sont pas utilisées de façon efficiente.

Le sénateur Eaton : J'ai passé un certain temps sur un bateau de la marine au large de la côte est de Terre-Neuve l'été dernier. La marine, et je suis sûre que c'est la même chose pour l'armée de terre, cherche des recrues ayant de solides compétences technologiques informatiques. C'est le genre de cours universitaire ou collégial qui peut être enseigné par ordinateur. Dans les arts, les cours pourraient aussi être enseignés au moyen de la technologie. Dans les écoles secondaires, les programmes de baccalauréat international sont tellement avancés que les élèves suivent des cours pré-universitaires. Pensez-vous qu'on pourrait consacrer davantage d'argent à ce genre de technologies pour rendre ces cours plus accessibles aux collectivités éloignées?

M. Kirby : Je ne pense pas que ce soit uniquement une question d'argent.

Le sénateur Eaton : Je ne le pense pas non plus, mais comment impulser ce genre de chose? Par l'innovation et l'esprit d'aventure? Nous ne pouvons pas construire une université dans toutes les collectivités éloignées du Canada. Par conséquent, comment la technologie peut-elle nous aider à atteindre notre objectif?

M. Kirby : Nous pourrions commencer par mieux utiliser les ressources dont nous disposons déjà, mais je ne pense pas que ce soit une réponse suffisante. L'éducation à distance est un phénomène relativement nouveau; elle va évoluer avec le temps et sera finalement reconnue comme une méthode d'enseignement aussi bonne que les méthodes traditionnelles en salle de classe.

Yes, money¹ is needed for computers in schools and for teachers to have access to professional development that enables them to understand the emerging equipment. The university, college or other training could well be held in the palms of the students' hands within my lifetime. Educators need to understand where our young people are in the world of technology so that we can educate them. I do not think there is any fabrication. Eventually, the library and the classroom and so on will be in the palms of their hands. If we do not get on board that technology train to ensure that we have educators who can work with that, then we will be left behind many competitor nations.

Ms. Lang: Initially, the technology was cumbersome. When we started distance education in Ontario using Contact North, we were using audio conferencing. You were in a room with a microphone studying alone. It was isolating and difficult. We moved from that method into audiovisual conferencing, which made it much more interesting. Initially it was difficult because the audio was stilted and choppy as it went along. We are starting to master that. We are now using blended delivery formats whereby we use computer conferencing, video conferencing and audioconferencing. One trend we are seeing is that more and more students on campus are choosing to take online courses while they are full-time students on campus. We are spawning a new generation of learners into the future. Students are coming to college from the "plug and play world." They did not need to go to school to learn how to use their computers; they figured it out on their own. We will be playing catch up, and the students will be driving that agenda to ensure that they can learn in that way. Subsequently, it will help to address the issue you raised about how to use technology more effectively in those communities.

We are seeing a huge change in simulation learning and simulated related learning. We have mannequins that, God forbid, can deliver babies. It is not pretty. That woman was not smiling but rather smirking as she was delivering that baby. The technology and the simulation are transforming the delivery of education across Canada.

Mr. Mueller: I forgot the numbers in my office, and I apologize, but in terms of better access to distance education, which encompasses many of these things, we are looking at many other tools, such as Skype. We found out that people in remote areas are more likely to have completed part of their post-secondary education programs using this type of distance learning technology.

Globally, many universities are truly international. The criticism against Canadian institutions is that we have been slow on the uptake in realizing the potential of international markets, such as international universities operating via video conferencing or Skype or other technologies out there. Canada is

Oui, il faut de l'argent pour acheter des ordinateurs dans les écoles et pour permettre aux enseignants d'acquérir la formation nécessaire pour utiliser les nouveaux équipements. Il est possible que, de mon vivant, on en arrive à un système où les étudiants auront accès à des cours universitaires, collégiaux ou autres à portée de main, c'est-à-dire sur leur écran. Les enseignants ont besoin de comprendre mieux comment nos jeunes utilisent la technologie, afin d'être mieux en mesure de les éduquer. Je ne pense pas que ce soit une chimère. Un jour ou l'autre, la bibliothèque et la salle de classe seront à portée de main des étudiants, ou plutôt à portée d'écran. Il faut embarquer dans le train de la technologie et s'assurer que les enseignants savent utiliser les nouveaux équipements, faute de quoi, nous serons à la traîne des autres pays.

Mme Lang : Au début, la technologie était compliquée. Lorsque nous avons commencé nos programmes d'éducation à distance en Ontario, avec Contact Nord, nous utilisions le système des audioconférences. L'élève était tout seul dans une salle, devant un microphone. C'était difficile. Nous sommes passés à la technologie des conférences audiovisuelles, ce qui rendait les choses beaucoup plus intéressantes. Au début, c'était difficile, car le son était saccadé et pas toujours synchronisé. Mais aujourd'hui, nous commençons à maîtriser tout cela. Nous utilisons maintenant des systèmes mixtes qui permettent à la fois les conférences par ordinateur, les visioconférences et les audioconférences. On constate que de plus en plus d'étudiants sur le campus choisissent de prendre des cours en ligne alors qu'ils sont étudiants à plein temps sur le campus. C'est donc toute une nouvelle génération d'étudiants qui est en train d'apparaître. Les élèves qui arrivent au collège ont grandi dans un monde où tout se branche. Ils n'ont pas besoin d'aller à l'école pour apprendre à se servir d'un ordinateur, ils l'ont déjà appris par eux-mêmes. Nous allons donc devoir nous mettre au diapason, et ce sont les étudiants qui vont nous pousser à le faire. Au final, cela nous aidera à répondre à la question que vous avez soulevée sur la façon de mieux utiliser la technologie dans les collectivités éloignées.

Nous assistons à une véritable révolution en ce qui concerne les programmes d'apprentissage par simulation. J'ai même vu un avatar donner naissance à un bébé. Ce n'est pas beau. Ce n'était pas un sourire mais plutôt un rictus sur les lèvres de la femme. Quoi qu'il en soit, la technologie et l'assimilation sont en train de transformer l'apprentissage au Canada.

M. Mueller : J'ai oublié mes chiffres à mon bureau, et je vous prie de m'en excuser, mais pour rendre l'éducation à distance plus accessible, nous sommes en train d'envisager toutes sortes d'outils, comme Skype. Nous avons constaté que les habitants des collectivités éloignées utilisent plus souvent la technologie de l'éducation à distance pour une partie de leurs études postsecondaires.

Sur la scène internationale, beaucoup d'universités sont vraiment internationales. On reproche aux institutions canadiennes d'avoir tardé à se rendre compte du potentiel des marchés internationaux, alors que des universités internationales utilisent déjà des systèmes de visioconférences, Skype ou d'autres

very much in its infancy in this area. Once the technologies improve and distance education takes off, it will be one cost-effective way to bring education to remote areas.

In its latest budget, the Ontario government put more money toward distance education, much to the chagrin of the official position of the Canadian Association of University Teachers. Since I have been a faculty member, they have been talking about these technologies. The concern of faculty is that the species of teacher will be wiped out because only a few star teachers will teach on Internet and the rest will no longer have day jobs. The whole thing is in its infancy and should be looked into more. We do not have any solid numbers on it yet, although they would be useful for this committee and for others.

The Chair: Yes, they would be.

Senator Seidman: Thank you for a stimulating presentation with many interesting ideas.

I would like to take a slightly different tack, although in Quebec we have a CEGEP system that we have not discussed. I would like to tackle this from a different end of the spectrum and refer to Mr. Kirby's paper, which was most interesting. Mr. Kirby, you referred to the demographic realities of the baby boom generation moving into their retirement years.

I would like to look at the issue of access to education from the perspective of older learners who might want to be retrained or return to school and how that is dealt with in the workplace. You stated clearly in your paper that Canadian employers invest about 50 per cent less of their overall payroll on training compared with employers in the United States. There is evidence to show that this ongoing lifetime learning has positive benefits in all kinds of ways, including positive health benefits for adults and older adults.

How might we look at this particular issue? How could we encourage employers to have a more positive approach to training and retraining and develop a better attitude towards continuing education of their older employees, which clearly would benefit not only the older employees but also the corporation and our Canadian society as a whole?

Mr. Kirby: Yes. Canadian employers tend to invest far less than our competitor nations in workplace training, as we call it. Part of that is cultural. It varies for different sizes of employers. Think about the number of small and medium-sized employers in this country; it is quite significant. They are more reluctant to invest, for a variety of reasons, because of the costs involved, but also because of fear of poaching. If I have a small tool and die shop and I train you in a particular trade, once you get your training you will go up the road to Chrysler, if it is still there, and get an extra \$5 an hour. There is some fear of that. There is some evidence to suggest that those fears are fairly unfounded.

technologies. Le Canada émerge à peine de sa léthargie. Avec les progrès de la technologie et le développement de l'éducation à distance, on aura là un outil relativement peu coûteux pour offrir des programmes de formation aux collectivités isolées.

Dans son dernier budget, le gouvernement de l'Ontario a augmenté les crédits affectés à l'éducation à distance, au grand dam de l'Association canadienne des professeures et professeurs d'université. Ils parlent de ces nouvelles technologies depuis que j'enseigne à l'université. Ils craignent la disparition de la race de professeurs parce qu'une poignée de professeurs vedettes seront invités à donner des cours sur Internet et que tous les autres n'auront plus d'emplois. Tous ces projets n'en sont qu'à l'étape embryonnaire. Nous n'avons pas encore de chiffres précis à leur sujet, mais cela pourrait sans doute être utile au comité et à d'autres.

Le président : Certainement.

Le sénateur Seidman : Je vous remercie de nous avoir présenté des exposés très intéressants.

J'aimerais aborder la question sous un angle légèrement différent, même si, au Québec, nous avons un système de cégep dont nous n'avons pas encore parlé. M. Kirby, votre exposé était particulièrement intéressant, notamment quand vous avez parlé du vieillissement de la population et des baby-boomers qui allaient bientôt prendre leur retraite.

J'aimerais aborder la question de l'accès à l'éducation pour les adultes qui voudraient se recycler ou reprendre des études, et comment les employeurs composent avec ce phénomène. Vous avez dit clairement tout à l'heure que les budgets de formation des employeurs canadiens représentent environ la moitié des budgets de formation de leurs homologues américains. Pourtant, les recherches montrent à l'évidence que l'éducation permanente a toutes sortes de conséquences positives, notamment sur le plan de la santé, pour les adultes et les personnes âgées.

De quelle façon pourrions-nous encourager les employeurs à adopter une approche plus positive vis-à-vis de la formation et du recyclage, et à encourager l'éducation permanente chez leurs employés plus âgés, étant donné que cela profiterait non seulement à ces employés, mais aussi à l'entreprise et à la société canadienne dans son ensemble?

M. Kirby : Il est vrai que les employeurs canadiens investissent beaucoup moins que leurs homologues des pays concurrents dans la formation de leurs employés. Ce phénomène est en partie culturel, et il varie selon la taille de l'entreprise. Comme vous le savez, le nombre de petites et moyennes entreprises au Canada est très élevé, mais les employeurs de cette catégorie hésitent davantage à investir dans la formation de leurs employés, sans doute à cause des coûts mais aussi à cause du maraudage. Mettez-vous à la place du propriétaire d'un petit atelier d'outillage qui a formé son employé dans un métier spécialisé et qui le voit partir chez Chrysler, si cette entreprise existe encore, pour gagner cinq dollars de plus de l'heure. C'est ce qu'ils redoutent, même s'il semble que ces craintes ne sont généralement pas fondées.

Changing the cultural element is as difficult as changing the attitudes toward trades training in general. There is no simple solution to that. Incentives are important. If we want employers to change their behaviour, there must be incentives for them to train. In Ontario, there are several different employer tax credits for training apprentices, for example. Ontario has an apprenticeship training tax credit. There is a cooperative education tax credit, so that young people in co-op programs and varied programs can go to work for an employer and an employer can get some of that back. We need more of those kinds of programs.

In Quebec, there is a recent paper on this particular program. I cannot name it, but employers pay some portion. It is like a deduction that the employers pay into a pool for training. There is that element of it. I do not think we should put it all on employers either, in terms of training of older individuals who want to go back to work.

My colleague Hans Schuetz, at the University of British Columbia, is a long-time advocate of individual learning accounts. That will not work for everyone, and it will not work for people with extremely low incomes, because they do not have money to put into a learning account, but it will work for some people.

I go back to my brief. I suggest that we cannot have a one-size-fits-all solution. There will not be one. The idea of individual learning accounts will probably not be popular with major student organizations, but it might go a little ways towards helping people who want to train.

Use your imagination. It could be like an RRSP. Again, there is an incentive for the individual. Those are some ideas.

Ms. Lang: You have raised a complex issue. Our experience has been that we need to start with literacy and numeracy skills. Oftentimes, that is where you need to start. You can work with the employers and the unions and create partnerships between the employer, the union and the training institution. You can start with literacy and numeracy, and also build their confidence levels so that when they do decide to pursue post-secondary education, they know they have the tools to be successful.

Our experience right now is that a third of our students are right out of high school; a third of our students have been out of high school for five to six years; and the other third are back-to-work students who have been laid off or have been affected by the economy in some way. The back-to-work students come to college with a high degree of nervousness and trepidation. They are concerned not only about their literacy and numeracy skills, but also about not having the computer skills. Think of how rich the classrooms are now. We have the high school students who have just come out and are very good with computers, raring to go, and you have the back-to-work people who are nervous and excited but for a very different reason. They are then working together in teams. The team learning happening in college is rich

Modifier l'élément culturel est aussi difficile que modifier les attitudes envers la formation professionnelle en général. Il n'y a pas de solution simple. Mais une chose est sûre : si on veut que les employeurs changent d'attitude, il faut que ces derniers y trouvent leur intérêt. Le gouvernement ontarien, par exemple, offre plusieurs types de crédits d'impôt pour la formation d'apprentis. Il offre aussi un crédit d'impôt pour l'éducation coopérative, à l'intention des employeurs qui engagent des jeunes participants à des programmes coop ou autres. Il faudrait avoir plus de programmes de ce genre.

Au Québec, un article a paru récemment au sujet d'un programme dont je ne me souviens plus du nom exact. Les employeurs paient une portion, qu'ils versent dans un fonds pour la formation. D'un autre côté, j'estime que les employeurs ne devraient pas être les seuls à assumer les coûts de la formation des adultes qui veulent réintégrer le marché du travail.

Mon collègue Hans Schuetz, de l'Université de la Colombie-Britannique, préconise depuis longtemps la mise en place de comptes d'apprentissage individuels. Cette solution ne conviendrait pas à tout le monde, notamment à ceux qui ont des revenus extrêmement faibles, étant donné qu'ils n'auraient pas d'argent à mettre dans ce genre de compte, mais ça pourrait être une solution pour d'autres.

Dans mon exposé, je disais qu'il n'y a pas de panacée. Le principe d'un compte d'apprentissage individuel ne serait sans doute pas très populaire auprès des grandes organisations estudiantines, mais ça pourrait aider ceux qui veulent recevoir une formation.

Il suffit de faire preuve d'un peu d'imagination. Ça pourrait fonctionner comme un REÉR. Cela encouragerait les gens. Ce sont des idées.

Mme Lang : Vous avez soulevé une question complexe. D'après ce que nous avons constaté, il faut généralement commencer par le calcul et l'écriture. On pourrait essayer de nouer des partenariats entre les employeurs, les syndicats et l'établissement de formation. Mais il faut commencer par le calcul et l'écriture, et ensuite, lorsqu'ils ont acquis suffisamment de confiance en eux et qu'ils savent qu'ils ont les outils pour réussir, les élèves peuvent décider de faire des études postsecondaires.

Nous constatons qu'à l'heure actuelle, le tiers de nos étudiants viennent directement de l'école secondaire; un autre tiers sont ceux qui ont quitté l'école secondaire il y a cinq ou six ans; et le troisième tiers sont des gens qui ont perdu leur emploi ou qui ont été touchés par la crise d'une façon ou d'une autre et qui veulent reprendre des études pour trouver un autre emploi. Les étudiants de cette dernière catégorie sont beaucoup plus inquiets lorsqu'ils arrivent au collège. Ils craignent de ne pas avoir les compétences de base en calcul et en écriture, ainsi qu'en informatique. Imaginez la diversité de nos salles de classe aujourd'hui! Vous avez les étudiants qui viennent directement de l'école secondaire, qui sont très bons en informatique et qui en veulent, et vous avez ceux qui sont là pour retrouver un emploi et qui sont très nerveux

these days because of those three streams of students coming into our classroom.

I think it has to be around partnership and it has to start with literacy, numeracy and confidence building.

Mr. Mueller: I would definitely agree. Most of the research out there now suggests that we have to start early with educating people, and certainly numeracy and literacy skills are developed throughout youth and childhood. That is important. If you start to think about accessing post-secondary education, at the time someone is 15, 16 or 17, you might already be too late. There are probably a few things you can tweak, but people generally will be destined for post-secondary education before that age.

In terms of adult learning in particular, we might be at our infancy in Canada in doing that. The colleges and the universities are doing a much better job of catering to adult learners. There are all sorts of certificate programs at colleges. Many people go from universities to colleges to get that practical training. Certificate programs are the most obvious example of a program catered to adult learners, such as an executive MBA program, which has been around for a while. Take into consideration that adults have different needs from someone who is 18 years old and fresh out of high school. They have families, responsibilities and jobs. These types of educational opportunities have to be catered to them. Those are in their infancy, but we are seeing more of them. Every time I crack a newspaper, there is something new there.

Mr. Kirby: A couple of colleagues and I published an article recently in the *Canadian Journal of University Continuing Education*. Your committee may want to check out that article. University extension as it was years ago has been practically done away with in Canada. The continuing education arms of universities have become these wine-tasting, whisky-tasting, profit-making arms of institutions. It is just a practical reality. Memorial University's extension service was done away with quite a long time ago. The types of programs offered are often beyond the reach of individuals with lesser means. If we are going to do this, we have to get real about it again and start investing in it. I am not saying we cannot have the wine tasting, because we can have that, too, but we need to have the kind of extension that reaches out to everyone in society, not just those who can afford \$450 for a three-evening program.

The Chair: Thank you very much. I would remind you again, colleagues, to ask any question you want, but focus as much as you can on rural and remote. That is our theme for today.

Senator Martin: I will go back to what Senator Eaton was talking about in terms of technology. Professor Lang said that students in rural communities are geographically bound. However, I am sure we all agree that in Canada we are all fairly geographically bound because we live in such a large

et très excités, mais pour une raison bien différente. On les fait travailler en équipes, et ce travail est encore plus productif de nos jours étant donné la diversité de nos étudiants.

Il faut donc essayer de nouer des partenariats et commencer par l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des mathématiques, sans oublier l'acquisition de la confiance en soi.

M. Mueller : Je ne suis on ne peut plus d'accord avec vous. La plupart des recherches actuelles indiquent qu'il faut commencer très tôt à éduquer les gens, étant bien entendu que l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des mathématiques se fait pendant toute l'enfance et l'adolescence. C'est important. À 15, 16 ou 17 ans, c'est souvent trop tard pour l'apprendre, surtout si c'est dans le but de poursuivre des études postsecondaires. Il y a toujours des exceptions à la règle, mais de façon générale, c'est avant 15 ans que ça se décide.

S'agissant de l'éducation des adultes, nous avons encore beaucoup à faire au Canada. Les collèges et les universités s'investissent aujourd'hui davantage dans ce genre de programmes, et il existe toutes sortes de programmes de certificats dans les collèges. Beaucoup d'étudiants passent de l'université au collège pour avoir une formation pratique. Les programmes de certificats sont sans doute le meilleur exemple de programmes axés sur les besoins des adultes, sans parler des programmes de MBA qui existent depuis un certain temps déjà. Il ne faut pas oublier qu'un adulte a des besoins différents de ceux d'un jeune de 18 ans qui vient tout juste de sortir de l'école. Un adulte a une famille, des responsabilités et un emploi. Il faut donc lui offrir un programme d'apprentissage adapté à ses besoins. Il n'y a encore pas beaucoup de programmes de ce genre, mais nous en voyons de plus en plus. Chaque fois que j'ouvre un journal, je découvre un nouveau programme.

M. Kirby : Avec plusieurs collègues, j'ai récemment publié un article dans la *Revue canadienne de l'éducation permanente universitaire* qui intéressera peut-être votre comité. Les services universitaires de formation permanente ont beaucoup changé. On y fait de la dégustation de vins, de la dégustation de whiskys, bref, ces services sont devenus des sources de revenu. C'est la réalité. L'Université Memorial a supprimé son service d'éducation permanente il y a longtemps. Les programmes de ce genre sont souvent au-dessus des moyens des gagne-petit. Si nous voulons développer ce genre de service, il va falloir être réaliste et investir là-dedans. Je ne dis pas qu'il ne faut pas avoir de programmes de dégustation de vins, au contraire, mais il faut aussi avoir des programmes à la portée de tout le monde, pas seulement de ceux qui ont les moyens de payer 450 \$ pour trois cours du soir.

Le président : Merci beaucoup. J'aimerais vous rappeler, chers collègues, que vous pouvez bien sûr poser les questions que vous voulez, mais que vous devez essayer de vous en tenir au sujet à l'ordre du jour, à savoir les collectivités rurales et éloignées.

Le sénateur Martin : J'aimerais revenir sur ce qu'a dit le sénateur Eaton au sujet de la technologie. Mme Lang a dit que les étudiants des collectivités rurales avaient des contraintes géographiques. À mon avis, on a tous des contraintes géographiques quand on habite un pays aussi vaste que le

country. No matter how many more colleges there might be, in a country of our size, all universities and colleges are in fact at times campus-bound, if we take away the technology.

I want to share with you one example of a society in Vancouver that meets the needs of the disabled community. We know what the barriers are for rural students. You have written about them clearly. We are all concerned about the barriers. The other question to you today is about the barriers for the universities and colleges to reach the doorsteps of these students, because many of them cannot leave their doorstep or are limited because of various factors.

The Neil Squire Society has been around for over 20 years. They are sort of like the campus for this disabled community. They have offices across Canada. Their students, or members of their constituency, are literally bound because of lack of wheelchair accessibility or because they may not be able to leave their homes. The society has devised innovative ways to reach its constituency using technology.

Just as Facebook and other social media allow people to be together even though they are far from each other, that kind of teaching can happen where students feel they are in the same room together.

Would you comment on the technology that limits universities and colleges from reaching the doorsteps? Although you did speak about some great programs, I used to teach at a school where they went from the distance-learning model to a virtual school model. They have set up a whole separate virtual school.

Are universities and colleges studying the other models that are out there, whether at the high school level or through a society like the Neil Squire Society?

Ms. Lang: I am certainly going to read more about the Neil Squire Society. I appreciate hearing about that and learning more about it.

The technology is available right now for us to be able to access those kinds of learners in their communities. The computer conferencing that we need to access is there.

For us, the barrier is that not all the communities have high-speed Internet. The communities we serve do not all have the bandwidth to be able to get the educational opportunities that are available out to some of the rural and remote parts of Canada. For us, right now, the biggest barrier has to do with bandwidth and being able to get those learning opportunities there.

Senator Martin: What percentage would not have access even with technology?

Ms. Lang: Do you know that?

Mr. Kirby: No. I am not the statistician. He is sitting over there.

Mr. Mueller: I do not know.

Ms. Lang: It is a good question that needs to be studied. In the communities we serve, for example, when we are in Sandy Lake, a remote northern community, oftentimes the learners actually have

Canada. Et quel que soit le nombre de collèges qui seront construits, nos campus collégiaux et universitaires ne pourront pas avoir de prolongements sans la technologie.

J'aimerais vous parler d'une société de Vancouver qui s'occupe de personnes souffrant d'un handicap. Nous savons à quels obstacles se heurtent les étudiants des régions rurales, vous avez rédigé des articles très clairs là-dessus. Ces obstacles nous préoccupent tous. D'un autre côté, les universités et les collèges se heurtent eux aussi à des obstacles pour aller à la rencontre de ces étudiants, car bon nombre d'entre eux ne peuvent pas sortir de chez eux, ou alors, avec beaucoup de difficultés.

La Neil Squire Society existe depuis plus de 20 ans. C'est en quelque sorte un campus pour les personnes handicapées. Ils ont des bureaux dans tout le Canada. Leurs étudiants n'ont aucune mobilité, parce qu'ils n'ont pas de fauteuils roulants ou parce qu'ils ne peuvent pas sortir de chez eux. La société réussit à aller à la rencontre de ces gens-là grâce à la technologie.

Tout comme Facebook et d'autres médias sociaux permettent aux gens de se parler même s'ils sont loin les uns des autres, on peut, de la même façon, donner un cours à des étudiants qui ont l'impression qu'ils sont réunis dans la même salle.

Pouvez-vous nous expliquer pourquoi les universités et collèges ont des technologies qui ne leur permettent pas d'aller à la rencontre des étudiants? Vous nous avez donné des exemples de programmes qui marchent bien, et j'ai moi-même enseigné dans une école qui a décidé de supprimer son modèle d'éducation à distance et de créer une école virtuelle distincte.

Les universités et collèges s'intéressent-ils aux autres modèles qui existent ailleurs, que ce soit au niveau secondaire ou dans une organisation comme la Neil Squire Society?

Mme Lang : Je vais me renseigner sur cette société, et je suis heureuse que vous en ayez parlé.

La technologie existe, qui nous permet d'aller à la rencontre de ces étudiants dans leurs collectivités. Je veux parler du système de conférences par ordinateur.

L'obstacle auquel nous nous heurtons, c'est que les collectivités ne sont pas toutes branchées à Internet haute vitesse. Celles que nous desservons n'ont pas toutes une largeur de bande suffisante pour bénéficier des programmes offerts aux régions rurales et éloignées du Canada. Pour nous, la largeur de bande est l'obstacle principal.

Le sénateur Martin : Quel pourcentage n'y a pas accès, même avec la technologie?

Mme Lang : Le savez-vous?

M. Kirby : Non. Ce n'est pas moi le statisticien; il est assis là-bas.

M. Mueller : Je n'en sais rien.

Mme Lang : C'est une bonne question, qui mériterait d'être approfondie. Dans certaines collectivités que nous desservons, à Sandy Lake, par exemple, qui est une collectivité éloignée du

to go to our learning centre to be able to access the computers, and even there the rate of download is incredibly painful. You need to have highly motivated and self-directed learners and an infrastructure of support in those communities for them to be successful. Not only are they fighting all of the issues that we have raised, but we are not even making it easy for them in those settings. Although the technology is available, the bandwidth is the biggest issue we face.

Our research shows that the students who study that way are every bit as successful as the students who study in traditional formats. We are drawing out students such that where they may not be comfortable in a classroom putting up their hands to ask questions, it is easy for them to do it online. A degree of anonymity goes with being online, and the students are much more comfortable doing that. It will take another generation to make it more entrenched and, certainly, a new generation of technology to sustain it.

Mr. Kirby: I do not know whether anyone remembers a National Film Board of Canada piece about inertia that used to be on the CBC. It is easier to keep on doing what you are already doing. That is one of the problems, that we do not have enough inertia. Mr. Mueller alluded to the fact that many people in institutions, for example teachers, feel threatened when you talk about putting everything online and making it virtual, and they wonder what will happen to them, their jobs and their offices. Much of it is attitudinal. On the part of individuals educating people, we have solid research that distance education is just as valid and the learning outcomes are just as good as in the classroom. In fact, the results of a study done by the U.S. Department of Education came out last year. It was a meta analysis that showed that distance education was in fact better.

You hit the nail on the head, though. My parents do not have high-speed Internet where they live. There are many places like that in rural and remote parts of Canada.

There is also the question of computer literacy. Although it is kind of ubiquitous, and it seems as though everyone has a computer, not everyone knows how to do these things. I know of individuals who still do not have an email account. We need to have those levels of computer literacy for everyone to participate.

Senator Martin: I agree that it has to be from both ends to allow us to reach as many students in the rural areas and to allow universities and colleges to be able realistically to reach as many people as possible.

In that same vein about the two parts coming closer together, universities and colleges, I believe that they complement one another. It is the complete system together. Have there been conferences? Are there plans for such conferences where you may study ways to better use the resources that we already have? We are doing very well on many fronts. Looking at what we have,

nord, les étudiants sont souvent obligés de se rendre à notre centre d'apprentissage pour pouvoir utiliser un ordinateur, et même là, le téléchargement est extrêmement lent. Il faut que les étudiants soient terriblement motivés et débrouillards pour réussir, et qu'ils puissent compter sur des services de soutien dans les collectivités. Non seulement ils doivent faire face à tous les problèmes dont nous avons parlé, mais nous ne leur facilitons pas la tâche sur le plan technologique. Et pourtant, la technologie existe, c'est un problème de largeur de bande.

Nos recherches indiquent que les étudiants qui travaillent de cette façon ont des taux de réussite aussi élevés que les étudiants qui sont dans un contexte traditionnel. Je dirais même qu'un étudiant qui n'osera peut-être pas lever la main dans une salle de classe le fera beaucoup plus facilement en ligne. Le fait d'être en ligne introduit un certain degré d'anonymat, ce qui met les étudiants beaucoup plus à l'aise. Je suppose qu'il faudra encore une génération pour que cette façon d'étudier entre dans les mœurs, et sans doute aussi une nouvelle génération de technologies.

M. Kirby : Je ne sais pas si quelqu'un se souvient d'un documentaire de l'Office national du film sur l'inertie qui régnait jadis à Radio-Canada. C'est toujours plus facile de continuer à faire ce que vous avez toujours fait. L'inertie est un problème. M. Mueller a dit tout à l'heure que beaucoup de gens dans les institutions, notamment les professeurs, se sentaient directement menacés lorsqu'on parlait de dispenser tous les cours en ligne, de créer des programmes virtuels, car ils avaient peur de perdre leur emploi et leur bureau. C'est donc surtout un problème d'attitude. D'après les enseignants qui donnent ce genre de cours et les études qui ont été faites à ce sujet, l'éducation à distance donne d'aussi bons résultats que les cours donnés en salle de classe. En fait, d'après une méta-analyse effectuée par le département américain de l'Éducation, dont les conclusions sont sorties l'an dernier, l'éducation à distance aboutit en fait à de meilleurs résultats.

Mais vous avez mis le doigt sur le vrai problème. Mes parents n'ont pas Internet haute vitesse là où ils habitent, et c'est le cas d'un grand nombre de collectivités rurales et éloignées du Canada.

Il y a aussi toute la question des compétences informatiques. Même si l'ordinateur semble être omniprésent, tout le monde ne sait pas s'en servir. Je connais des gens qui n'ont toujours pas de boîte aux lettres électronique. Or, il faut savoir se servir d'un ordinateur pour pouvoir participer aux programmes de formation en ligne.

Le sénateur Martin : Il est vrai qu'il faut des ordinateurs aux deux extrémités si on veut que les universités et collèges puissent aller à la rencontre d'un maximum d'étudiants dans les zones rurales.

S'agissant de la collaboration entre les universités et collèges, je pense que les deux se complètent pour faire un tout intégral. A-t-on organisé des conférences, en prévoit-on, dans le but de mieux utiliser les ressources que nous avons déjà? Nous nous débrouillons déjà très bien sur pas mal de fronts, mais il faudrait voir ce qu'on peut améliorer et comment on peut accroître la

what we can improve and how can we look at the future with respect to collaboration? Are there such conferences in the works, or have you participated in any in the past?

Mr. Kirby: I do not get the sense that we are closing the gap in terms of collaboration. That is my personal perception. I have done some study of it. I would suggest that the state of college-university collaboration is much the same as it was 20 years ago. There are some differences here and there. Ms. Lang is probably in a better position to comment on that, but I do not get the perception that we are coming that much closer together.

Ms. Lang: That is absolutely right. That is one of the areas that we need to address as a society. The issue of transferability and transportability of education between systems is absolutely critical to the success of Canadian society.

Mr. Mueller: I would agree anecdotally with what Dr. Kirby said. To give you an example, from the University of Lethbridge you can see Lethbridge College right across the river, and there is nothing to do between the two. We have nothing to do with each other, and I suspect that model would be replicated across the country.

The Chair: I might add, Senator Martin, that we will have a session on education and people with disabilities after Easter. We will get a chance to explore further your experiences.

Let me move now to the senator who put forward the original motion to get us into access to post-secondary education, Senator Callbeck, from Prince Edward Island.

Senator Callbeck: Thank you for coming. You have certainly given us a lot of information here this morning.

Dr. Kirby, and all the witnesses, I wanted to ask you a question on the distance barrier for rural students, which Mr. Mueller pointed out is more so for students going to universities than for those going to colleges. You mentioned that Ontario has a program where students get so much if they live beyond a certain point from the university. You went on to say that one size does not fit all and that we should have a specialized policy approach.

What do you visualize that policy being?

Mr. Kirby: I could speak for a long time and I will not monopolize the time, but I often think of this quote. I think it was Kennedy who said, "There is nothing more unequal than the equal treatment of unequals."

Equality and equity are completely different things, in my opinion. If you take the Ontario Distance Grant, for example, if you give everyone who lives a certain distance away from a university the same amount of money, you are giving money to affluent kids who, as far as I am concerned, as far as the research shows and as any economist will tell you, do not need that money; they will go to university anyway. You are giving that same amount of money to them. We have all of these universal

collaboration. Est-ce qu'on est en train d'organiser ce genre de rencontre, ou avez-vous déjà participé à une conférence de ce genre?

M. Kirby : Je ne pense pas qu'il y ait plus de collaboration qu'avant. C'est mon opinion personnelle, et j'ai étudié un peu la question. À mon avis, la collaboration entre collèges et universités est à peu près la même que ce qu'elle était il y a 20 ans. Certes, il y a quelques différences ici ou là, et Mme Lang serait peut-être mieux en mesure de vous en parler, mais personnellement, je n'ai pas l'impression que la situation se soit améliorée.

Mme Lang : C'est tout à fait exact. C'est vraiment un problème auquel notre société doit s'intéresser sérieusement. La reconnaissance réciproque des crédits des deux systèmes est indispensable à la réussite de notre société.

M. Mueller : Je suis d'accord avec M. Kirby, et pour illustrer la situation, je vais vous raconter une anecdote. De l'Université de Lethbridge, on peut voir le Collège de Lethbridge, juste de l'autre côté de la rivière, mais il n'y a rien entre les deux. Il n'y a aucun contact entre les deux, et je suis sûr que cette situation se reproduit partout au Canada.

Le président : Permettez-moi de vous rappeler, sénateur Martin, qu'après Pâques, nous aurons une réunion consacrée à l'éducation des personnes souffrant de handicaps. Nous aurons alors l'occasion de parler de vos expériences.

Je vais maintenant donner la parole au sénateur qui est à l'origine de la motion qui nous permet aujourd'hui d'examiner la question de l'éducation postsecondaire; je veux parler du sénateur Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Callbeck : Merci d'être ici. Vos exposés étaient tout à fait intéressants et instructifs.

J'aimerais poser à M. Kirby et aux autres témoins une question sur la distance que doivent parcourir les étudiants des régions rurales. M. Mueller a fait remarquer que cette distance est plus grande pour les étudiants qui fréquentent une université que pour ceux qui fréquentent le collège. Vous avez dit que l'Ontario offre une aide financière à ceux qui habitent au-delà d'une certaine distance de l'université. Vous avez ajouté qu'il n'existe pas de panacée et qu'il faudrait avoir une politique plus ciblée.

À quel genre de politique pensez-vous?

M. Kirby : Je pourrais vous en parler pendant longtemps, mais je n'ai pas l'intention de monopoliser le micro. Je pense souvent à ces mots, qui ont été prononcés par Kennedy, je crois : « Rien n'est plus inégal que de traiter également des gens qui ne sont pas égaux. »

L'égalité et l'équité sont à mon avis des choses complètement différentes. Prenons l'exemple de la Subvention ontarienne aux étudiantes et étudiants des régions éloignées. Si vous donnez la même somme à tous ceux qui habitent au-delà d'une certaine distance de l'université, cela revient à donner de l'argent à des ados issus de milieux aisés qui, d'après moi, d'après les économistes, et d'après les études effectuées, n'ont pas besoin de cet argent, car, même sans ça, ils iront à l'université de toute

programs across the country, which is, I would say, incredibly wasteful, but I will be more politically correct and say it is an inefficient use of our money.

There is pretty solid evidence that shows that the federal tax grants program benefits more affluent kids. Dr. Mueller has pointed out, and this is something we should say again, that it is rurality coupled with low income and young men: those are the individuals who are not getting in and not getting a chance to participate. As I said, if we treat everyone equally, as if they all had the same means, then we will not tear down this wall.

Senator Callbeck: Ms. Lang, as a matter of interest, on the front of the pamphlet that we received is a map of Canada and there are red dots. Prince Edward Island is completely red. Does that mean we have campuses that are within a certain distance? I know the community college, Holland College, has approximately 12 campuses across the province.

Ms. Lang: I believe it is a reflection of where the colleges are located. I may have to ask my colleagues from ACCC. That is correct; it is a reflection of where the college's campuses are located.

Senator Callbeck: Do the colleges you are familiar with have a program similar to that of Prince Edward Island? As I said, we have about a dozen campuses. On eight of those campuses, adults can go and get educated for free, preparing them for post-secondary education. Do you have that?

Ms. Lang: Yes, we do. We have a similar program in Ontario called Literacy and Basic Skills, where students can come to college for the upgrading they need to go on to further their education. The challenge is that only so many people can qualify at any one time because the funding is limited. If you were looking at where you need to have an impact, that is one area where we could have an impact on Canadians, by ensuring that everyone has the right to develop the literacy and numeracy skills to then go on and be successful.

Senator Callbeck: Is that funding in every community college across the country?

Ms. Lang: Yes, it is. That kind of funding is available.

Senator Callbeck: You mentioned literacy, which is an issue that concerns me. Many people in Canada really cannot function. I think a greater emphasis must be put on literacy, in many ways.

I want to return to the question that has already been asked about workplace training. I was surprised to learn that Canadian businesses spend so much less than other countries on this.

façon. Or, vous leur donnez la même somme d'argent. C'est pareil avec tous les programmes universels canadiens, c'est un gaspillage incroyable, mais je vais être plus politiquement correct en disant que c'est une utilisation inefficace des deniers publics.

Des études montrent à l'évidence que le programme fédéral des crédits d'impôt profite aux étudiants issus de milieux aisés. M. Mueller a fait remarquer une chose qui mérite d'être répétée : ce sont les jeunes hommes à faibles revenus et vivant en région rurale qui ne font pas d'études postsecondaires et à qui on ne donne pas la chance d'en faire. Comme je l'ai dit, si nous traitons tous les jeunes de la même façon, comme s'ils avaient tous les mêmes moyens financiers, nous n'arriverons pas à régler ce problème.

Le sénateur Callbeck : Madame Lang, nous avons reçu une brochure montrant une carte du Canada avec des points rouges. L'Île-du-Prince-Édouard est complètement rouge. Dois-je en conclure qu'aucun de nos campus ne dépasse une certaine distance? Je sais que le collège communautaire Holland College compte une douzaine de campus dans la province.

Mme Lang : Je crois que ces points rouges indiquent l'emplacement des collèges, mais il faudrait que je me renseigne auprès de mes collègues de l'ACCC. C'est exact, cela indique bien l'emplacement des campus des collèges.

Le sénateur Callbeck : Savez-vous si les collèges que vous connaissez ont un programme semblable à celui de l'Île-du-Prince-Édouard? Dans 8 de nos 12 campus, les adultes peuvent recevoir une formation gratuite qui les prépare à des études postsecondaires. Avez-vous ce genre de programme?

Mme Lang : Oui. Nous avons un programme semblable en Ontario, le Programme d'alphabétisation et de formation de base, qui permet aux étudiants de mettre leurs connaissances à niveau avant de pouvoir poursuivre des études postsecondaires. Le problème est que le nombre de places est limité en raison de contraintes financières. Si vous voulez prendre une mesure qui aura vraiment un impact sur les Canadiens, voilà ce qu'il faut faire : vous assurer que chacun a la possibilité d'apprendre à lire, à écrire et à compter pour pouvoir ensuite poursuivre sa formation et réussir dans la vie.

Le sénateur Callbeck : Ces crédits sont-ils offerts à tous les collèges communautaires du pays?

Mme Lang : Oui, les crédits existent.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé d'alphabétisation, de littératie, et cela m'intéresse, car il y a beaucoup de gens au Canada qui ne sont pas vraiment fonctionnels. Il faudrait donc à mon avis nous intéresser davantage à la littératie.

J'aimerais maintenant revenir sur la question de la formation en milieu de travail. J'ai été surprise d'apprendre que les employeurs canadiens consacrent beaucoup moins d'argent à la formation de leurs employés que leurs homologues des autres pays.

Dr. Kirby, you mentioned small and medium-sized businesses. Are corporations any better? Do they stack up with corporations in other countries, or is every bracket below what other countries are spending?

Mr. Kirby: I am not sure I can answer that question; the best answer I can give you is that the larger the enterprise, the more a business is able to pay for education for its workers. If you look at huge companies like Microsoft, whether they are located in Canada or in the United States, they are spending more on workplace training than the smaller enterprises are, but they generally spend less, regardless of size. However, the nature of the Canadian economy, as a function of geography I would say as well, is that we have many small and medium-sized companies, and that is a major factor. We need to create incentives, as I said, for them to participate, and the federal taxation system is an excellent place for that to happen.

Senator Callbeck: Of course, small and medium-sized businesses provide most of the jobs in Canada.

In talking about these programs, one size does not fit all. Do you feel that we should be looking at the existing programs to determine whether any adjustments can be made to help the low-income student more?

Mr. Kirby: I am glad you asked, because again I will go back to the federal tax credits we have for post-secondary education. There is pretty solid evidence to show that those credits benefit more affluent students. You have to have income in order to get a tax credit. Oftentimes, those credits are being used by parents.

When we think about who is participating in the system, we know that more affluent kids are more likely to participate in university. They are participating more in university and using more of these tax credits. It is not oriented towards the little guy, if I can use that terminology. That would be a good place to start. The system is inequitable and inefficient, because many of those young people would be going to university anyway.

This has to be said as well: These credits are incredibly politically popular. Universal subsidies are incredibly politically popular. If you give all of us a little bit, everyone is getting some. However, as we see in the United States with health care, if you start shifting that to the people who have less, then mom and pop in the suburbs start wondering why they are paying those taxes if they are not getting their bag of treats.

I am sorry to be so flippant about it, but we have to start thinking about specialized interventions for those who have less, whether it is people with disabilities, Aboriginal people, older people with lower literacy, or rural, remote or northern people. We need specialized interventions for them. I do not think we need any new money. I think we can just reorient the funds we currently have.

Monsieur Kirby, vous parliez des petites et moyennes entreprises. Les grandes entreprises y consacrent-elles plus d'argent? Se comparent-elles aux grandes entreprises des autres pays, ou bien se comportent-elles comme les PME?

M. Kirby : Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à votre question. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, plus une entreprise est importante, plus elle est en mesure de financer la formation de ses employés. Si vous prenez l'exemple d'entreprises de la taille de Microsoft, qu'elles soient implantées au Canada ou aux États-Unis, elles consacrent davantage d'argent à la formation de leurs employés que les petites et moyennes entreprises, mais si on ne tient pas compte de la taille, elles dépensent moins. Quoi qu'il en soit, au Canada, pour des raisons inhérentes à notre économie et à notre géographie, nous avons beaucoup de petites et moyennes entreprises, et c'est un facteur important. Il faudrait offrir des incitatifs aux employeurs, et le régime fiscal fédéral serait sans doute un bon moyen de le faire.

Le sénateur Callbeck : Il est évident que ce sont les petites et moyennes entreprises qui créent le plus d'emplois au Canada.

S'agissant de ces programmes, il n'y a pas de modèle unique. Pensez-vous qu'on devrait revoir les programmes existants pour essayer de mieux les adapter aux besoins des étudiants à faibles revenus?

M. Kirby : Je suis heureux que vous me posiez la question, car cela me permet de revenir sur les crédits d'impôts offerts par le gouvernement fédéral dans le domaine de l'éducation postsecondaire. Des études montrent à l'évidence que ces crédits d'impôt profitent aux étudiants issus de milieux aisés. Il faut avoir un revenu pour avoir droit à un crédit d'impôt. La plupart du temps, ces crédits sont utilisés par les parents.

Nous savons que les jeunes issus de milieux aisés sont plus susceptibles de fréquenter une université, et que par conséquent, ils sont plus nombreux à recevoir ces crédits d'impôt. Le système n'est donc pas axé sur les besoins du « p'tit gars », si je peux m'exprimer ainsi. Ce serait donc un bon point de départ. Le système actuel est inique et inefficace parce qu'un grand nombre de ces jeunes iraient de toute façon à l'université, même sans le crédit d'impôt.

Il faut dire aussi que ces crédits sont politiquement très populaires. Les subventions universelles le sont toujours. Si vous en donnez un peu à chacun, tout le monde a sa part. Par contre, et c'est ce qu'on observe aux États-Unis avec le projet de loi sur les soins de santé, si vous commencez à réorienter le système en faveur des moins nantis, monsieur et madame tout le monde commencent à se demander, dans les banlieues, pourquoi ils payent des impôts si on ne leur donne pas un petit cadeau en échange.

Je suis désolé d'être aussi cynique, mais il va falloir qu'on commence à penser sérieusement à des interventions ciblées sur les moins nantis, que ce soient des personnes souffrant d'un handicap, des Autochtones, des personnes âgées quasi analphabètes, ou des habitants des régions rurales et éloignées ou du Grand Nord. Ce qu'il faut, ce sont des interventions ciblées. Nous n'avons pas besoin de nouveaux crédits, il suffit de réorienter ceux que nous avons.

Senator Cordy: Thank you very much. Your presentations and responses to answers have been practical and helpful to us.

I would like to continue along the lines of the development of public policy, because when we finish our report we will try to develop public policy. Of course, the challenge we have is that we are federal, and the provinces deal with education, although the federal government commits money to education within the provinces. I guess we will call them national rather than federal public policy developments, but that is what we ultimately want to do when we finish our report, so that is what I would like to ask.

You all say that access to education for colleges or universities is more complex than just looking at tuition. It would be easy to say — and you read articles or you hear on TV and radio — that if you make tuition free, that will solve all the problems. However, we know that will not solve all the problems.

Dr. Kirby, as you said, the children of those of us sitting around the table will go to university because we can afford to send them. Those measures would benefit those in the upper income brackets more than those who are struggling.

Some of the barriers or impediments to higher education often involve people who are living in poverty. Their goal may be to get a job as soon as possible, to help the family and to help themselves financially. There are cultural, language, family background and geographical barriers. Where you live and where you were born can in fact be barriers to whether or not you go on to further education.

Dr. Kirby mentioned the tax issue and Ms. Lang talked about tax incentives that, across the board, are popular but not necessarily the most effective way to reduce the barriers to higher education to help those who need it most.

What other types of public policy issues should we look at as a committee to reduce the barriers? We are here today to talk about those living in rural areas, specifically, but if you cross over to talk about other things you have talked about, that would be fine as well. Ultimately, we want to have good public policy to help our young people and our older people who wish to further their education.

Dr. Kirby, in one of your papers you said that we are not doing a great job in making programs for those who are going back after they have retired or because the company they worked for has closed down in their community, particularly in rural areas where they cannot go down the street to get another new job. Please talk about retraining for older people as well.

Mr. Kirby: I do not want to monopolize any further time, because my colleagues might want to get a word in edgewise. However, it is important for the federal government to re-establish itself in literacy, adult literacy and not-so-adult

Le sénateur Cordy : Merci beaucoup. Vos exposés et vos réponses aux questions sont très intéressants.

J'aimerais revenir sur la question de l'élaboration d'une politique, car lorsque nous aurons fini notre rapport, il faudra essayer d'élaborer une politique. Certes, nous représentons le gouvernement fédéral, et ce sont les provinces qui sont responsables de l'éducation, mais le gouvernement fédéral leur verse de l'argent pour l'éducation. Parlons donc de politique nationale plutôt que de politique fédérale, mais il n'en reste pas moins, au final, qu'une fois que nous aurons terminé notre rapport, il faudra bien définir une politique. C'est la raison pour laquelle je vous pose la question.

Vous avez tous dit que les droits de scolarité ne sont pas le seul facteur à prendre en considération lorsqu'on examine toute la question de l'accès au collège ou à l'université. Ce serait trop facile si, pour résoudre le problème, il suffisait — comme le prétendent les journaux ou les médias — d'annoncer la gratuité de l'enseignement postsecondaire. Nous savons pertinemment que cela ne résoudrait pas le problème.

Monsieur Kirby, comme vous l'avez dit, les enfants de tous ceux qui sont assis autour de cette table pourront aller à l'université parce que nous en avons les moyens. Mais vous dites que ces mesures profitent davantage à ceux qui sont dans les tranches d'imposition supérieures qu'à ceux qui ont du mal à joindre les deux bouts.

Parmi les facteurs qui entravent l'accès à l'éducation postsecondaire, il y a souvent la pauvreté. Pour ces jeunes-là, il est important de trouver un emploi le plus rapidement possible afin de pouvoir aider leur famille et de subvenir à leurs propres besoins. Il y a aussi des barrières culturelles, linguistiques, familiales et géographiques. Le lieu de naissance peut être un facteur déterminant de l'accès à l'université.

M. Kirby a parlé de crédits d'impôt et Mme Lang, d'incitatifs fiscaux, en disant qu'ils sont populaires mais que ce n'est pas toujours le moyen le plus efficace d'aider ceux qui en ont besoin et de supprimer les barrières à l'enseignement postsecondaire.

Quels autres types d'interventions pourrait-on envisager pour réduire ces barrières? Nous nous intéressons précisément aujourd'hui à ceux qui habitent dans les régions rurales, mais si vous voulez revenir sur les autres sujets dont vous avez parlé, cela me convient. Au bout du compte, ce que nous voulons, c'est une politique qui aide les jeunes et les moins jeunes qui le désirent à poursuivre des études.

Monsieur Kirby, vous dites dans l'un de vos articles que nous offrons trop peu de programmes de formation à ceux qui veulent retrouver un emploi après avoir pris leur retraite ou après avoir été mis à pied par une entreprise de leur collectivité qui a fermé ses portes. Dans les collectivités rurales, on ne retrouve pas facilement un emploi. Parlez-nous aussi des formations offertes aux adultes et aux personnes âgées.

M. Kirby : Je ne voudrais pas monopoliser le micro, car mes collègues veulent peut-être intervenir. Quoi qu'il en soit, il faut que le gouvernement fédéral reprenne les rênes de tout ce qui concerne la littératie chez les adultes et les personnes âgées. C'est

literacy. It is particularly acute in my province, in the Atlantic provinces and in rural and urban communities. It is rife in this country. The fact that such a large number of Canadians cannot pick up a newspaper and read it is horrendous. Think about my comments earlier about the numbers of new jobs requiring post-secondary education. The high school population is going down; we will need some of those older workers to be retrained. If they cannot read the newspaper, they will not be able to read many other things or to use computers, and so on. The same goes for Aboriginal people living in Aboriginal communities with low literacy rates. The federal government could do something positive in re-establishing itself in literacy across the country and taking the lead on it.

Ms. Lang: If we could have only one request today, it would be related to literacy in all its forms — literacy in language, numbers and computers. Lack of literacy in those is a true barrier to access. We have talked about other barriers, but if there is anything that is at the core of this, it is the issue related to the lack of literacy.

It is almost unimaginable. As a teacher, I am sure you can appreciate that. It is heart-breaking to see. For those of us who take literacy for granted, it is extremely painful to see those students struggling, and the young males struggle even more than the young females. We need to address the issue of the underperformance of males in the education system. Once they graduate, they still do better financially than females, but we are falling behind in the education of males.

We also need to have a national Aboriginal education strategy as well.

The Chair: You are giving us lots of advice.

Mr. Mueller: I will not comment on the policy, but I will tell you what some of the research says. Such things as targeted grants, as Dr. Kirby suggested, have been shown to be relatively effective, not only in Canada but elsewhere as well.

As Dr. Lang mentioned, early literacy skills are hugely important. In the literature, people are looking at it, and as I mentioned before, if we start thinking high school, it is too late. We need to think before that. It would take a generation or so for us to catch up if those policies were implemented today, but they are hugely important. In the literature they show large effects.

On the softer side, something we have not talked about that has been shown to be important is information. Let us ensure that the kids know these options are available to them. If they do not know the options are available to them, they cannot pursue those opportunities. That has been shown in the research in a couple of papers I can think of. If you put this on their radar screen, all of a sudden they are interested. They did not think about it before. I suspect it is more of a problem in rural areas where the kids do not know anyone who has ever been to university and do not know what a university looks like.

un problème particulièrement grave dans ma province, dans les provinces de l'Atlantique et dans les collectivités rurales et urbaines. En fait, c'est un problème qui sévit dans tout le Canada : un grand nombre de Canadiens sont tout simplement incapables de lire un journal. C'est extrêmement inquiétant, car s'ils ne peuvent pas lire le journal, cela signifie qu'ils ne peuvent pas lire bien d'autres choses, qu'ils ne savent pas se servir d'un ordinateur, et cetera. C'est le cas des Autochtones qui vivent dans des collectivités autochtones, où le taux de littératie est faible. Le gouvernement fédéral serait bien inspiré de reprendre ses responsabilités dans ce domaine et de jouer un rôle de chef de file.

Mme Lang : Si j'avais une demande à vous faire aujourd'hui, elle concernerait la littératie sous toutes ses formes : l'écriture, l'arithmétique et l'informatique, car l'illittératie est le véritable obstacle aux études postsecondaires. Il y en a d'autres, nous en avons parlé, mais leur source remonte toujours à l'illittératie.

C'est presque inimaginable. En tant qu'enseignante, je suis sûre que vous me comprenez. C'est désolant. Pour ceux qui tiennent la littératie pour acquise, c'est extrêmement pénible de voir les étudiants se battre et faire tous ces efforts, et les garçons davantage que les filles. Il faudrait essayer d'analyser pourquoi les garçons réussissent moins bien dans notre système d'éducation. Par contre, une fois qu'ils ont leur diplôme, ils trouvent des emplois mieux rémunérés que les filles, mais nous devons quand même améliorer nos systèmes d'éducation pour les garçons.

Nous devons également avoir une stratégie nationale d'éducation pour les Autochtones.

Le président : Vous nous donnez beaucoup de conseils.

M. Mueller : Je n'ai pas de commentaires à faire sur la politique à élaborer, mais je vais vous dire ce que les chercheurs ont constaté. Les subventions ciblées semblent, comme l'a dit M. Kirby, être relativement efficaces, non seulement au Canada, mais dans d'autres pays.

Comme l'a dit Mme Lang, les programmes de littératie pour les jeunes enfants sont très importants. Comme je l'ai indiqué, les chercheurs ont constaté qu'il ne faut pas attendre l'école secondaire, car, à ce moment-là, c'est trop tard. Il faut donc bien réfléchir à tout ça. Si on met en place ce genre de politique dès maintenant, il faudra attendre à peu près une génération pour en voir les effets, mais c'est extrêmement important, d'autant plus que les recherches montrent à l'évidence que ces effets sont considérables.

Par ailleurs, nous n'avons pas parlé d'information, mais d'après les recherches, c'est un élément important. Il faut s'assurer que les jeunes sont au courant des options qui leur sont offertes, sinon, ils ne pourront pas s'en prévaloir. C'est ce que montrent au moins deux ou trois articles qui me viennent à l'esprit. Si vous les sensibilisez à telle ou telle chose, cela pique leur curiosité car ils n'y avaient jamais pensé avant. J'ai l'impression que c'est davantage un problème dans les régions rurales où les ados ne connaissent personne qui a été à l'université et n'ont aucune idée de ce à quoi ça ressemble.

Research has also shown that things like filling out aid applications and pointing kids to where they can get financial aid, especially for low-income students, have been beneficial in helping these kids access information. Those are a few things that the research has shown that would be important.

Senator Cordy: You are all saying that we cannot just talk about post-secondary education in isolation; you have to go back to elementary school. I used to be an elementary school teacher so I fully understand the importance of literacy, numeracy and strong computer skills.

Going back to your comment about the national Aboriginal strategy, that is a federal responsibility, so we do not have to worry about provincial jurisdictions here. You talked about it being a complex, multi-tiered process to get help for Aboriginal students entering school. The fastest growing demographic in Canada is the under-25 Aboriginal. If we do not do something now, we will pay later. If we do not do something to ensure that our young Aboriginal men and women are trained, then we will have mega problems in the future.

Looking at a national Aboriginal strategy, you talked about dealing with different ministries. You phone one department, then phone another, and by the time a decision is made, it is almost too late and the young person has lost interest. If we are looking at a national Aboriginal strategy for education, where would we start?

Ms. Lang: What you have raised is extremely complex. It needs to be done in partnership with the local communities. It is one of those concepts in which, when we talk about it in post-secondary education, we make a difference one learner at a time. It is allowing that to happen and allowing there to be enough support for those learners once they come into our systems. They do need additional support around literacy skills and numeracy, as well as cultural support. Right now, when they come into our systems we do not have sufficient support for them in order for them to be truly successful.

The way we measure our success is not the way they want to measure their success. Our success is measured by finishing a two-year program in two years. If you do that, you have done exceptionally well. The reality is that some of those students need a longer period of time, and some of it is related to having to go back to help their communities and families because there has been a suicide in their family or amongst their extended family members.

We need a national Aboriginal strategy, but it needs to be by region because all the regions are different across Canada. We need to figure out how to do it in an even smaller element than that, to reach out to those on an individual basis.

Mr. Kirby: I could not agree more. At the Happy Valley-Goose Bay campus of the College of the North Atlantic, which is the provincial college system in Newfoundland and Labrador, there is a bridging program designed specifically for the Aboriginal

Des recherches montrent également que le simple fait d'aider les jeunes à remplir des formulaires de demande d'aide financière et à repérer les services auprès desquels ils peuvent en obtenir est extrêmement utile, surtout pour les étudiants issus de milieux défavorisés. Voilà ce qu'indiquent les recherches sur ce sujet.

Le sénateur Cordy : Vous êtes tous en train de nous dire qu'on ne peut pas examiner l'éducation postsecondaire en vase clos, qu'il faut remonter à l'école primaire. J'ai enseigné à l'école primaire, et je sais combien il est important de savoir lire, écrire, compter et se servir d'un ordinateur.

Pour ce qui est d'une stratégie nationale pour les Autochtones, comme il s'agit d'une responsabilité fédérale, nous n'avons pas à nous préoccuper des juridictions provinciales. Vous avez dit que, pour obtenir une aide financière, les étudiants autochtones doivent passer par toutes sortes de formalités complexes, à plusieurs paliers. Quand on sait que les Autochtones de moins de 25 ans sont le groupe démographique qui se développe le plus rapidement, il est bien évident que si nous n'intervenons pas maintenant, nous le paierons plus tard. Autrement dit, si nous ne facilitons pas dès maintenant l'accès des jeunes Autochtones, garçons et filles, à l'éducation, nous aurons plus tard de graves problèmes.

S'agissant d'une stratégie nationale pour les Autochtones, vous avez dit qu'il fallait s'adresser à plusieurs ministères. Qu'il fallait contacter un ministère, puis un autre, et qu'au bout du compte, quand une décision est finalement prise, il est pratiquement trop tard et le jeune Autochtone a perdu tout intérêt dans la chose. Pour élaborer une stratégie nationale, par quoi devrions-nous commencer?

Mme Lang : Vous avez soulevé une question extrêmement complexe. Il faut nouer des partenariats avec les collectivités locales. C'est un concept qui, s'agissant de l'éducation postsecondaire, nous permet de progresser au cas par cas. C'est déjà ça, et cela nous permet aussi d'aider les étudiants qui sont déjà dans le système. Ils ont besoin de soutien supplémentaire pour améliorer leur capacité à écrire et à compter, mais ils ont aussi besoin de soutien culturel. À l'heure actuelle, lorsqu'ils arrivent dans notre système, ils n'ont pas suffisamment de soutien pour pouvoir vraiment réussir.

Nos critères d'évaluation du succès ne sont pas les mêmes que les leurs. Pour nous, réussir c'est terminer un programme de deux ans en deux ans. Si vous y parvenez, vous avez très bien réussi. Or, certains de ces étudiants ont besoin de plus de temps, surtout lorsqu'ils doivent rentrer chez eux pour aider leur famille ou leur collectivité parce qu'il y a eu un suicide dans la famille, proche ou élargie.

Il nous faut certes une stratégie nationale pour les Autochtones, mais elle doit être adaptée à chaque région car chaque région est différente des autres. Je dirais même plus : il faut aider ces jeunes sur une base individuelle.

M. Kirby : Je suis entièrement d'accord. Au campus Happy Valley-Goose Bay du College of the North Atlantic, qui est le système collégial provincial de Terre-Neuve-et-Labrador, il existe un programme de transition qui s'adresse précisément aux

communities in Labrador. It has shown itself to be quite effective. Yes, it takes a bit longer, but many of those young people and not-so-young people need a bit more time and assistance to make up for what they did not get in terms of formal education at the secondary and elementary levels. That is a worthwhile investment but, again, on a small scale. I would agree that this must be done on a community-by-community basis.

[Translation]

Senator Champagne: Those who know me will say I am an eternal optimist. Since I am the last person to speak after going around the table, I would like to look at the positive aspects of what we have been doing over the years.

If we look back as far as a little over 50 years ago, that is, when I was ready to go to university, there were no student loan programs. There was no such thing. People had to find ways to get by.

However, five or six years later, when my sister reached that stage, a student loan and bursary program did exist, which she was able to take advantage of.

The group of young people I know best lives about 80 or 100 kilometres from the Université de Montréal, or 150 kilometres from the universities in Sherbrooke. They either have to move, or they have to spend three hours a day on the bus to get to school. Despite these challenges, among OECD countries, Canada has one of the highest proportions of working-age citizens who have post-secondary qualifications.

We must have done some things right. We need to look at this and determine where we stand. What have we done? What have we achieved with this? If we are among the best in the OECD, then that is not so bad. I am not saying there is not more to be done. That is not what I am saying.

Consider all the different assistance programs for students, the increasing number of summer jobs and the fact that students can often choose from the field in which they are studying. They use the summer as an opportunity to gain valuable real-life experience.

I agree that, clearly, in order to benefit from a tax credit, one must be earning an income. But quite often, between people who are poor — truly low-income individuals — and people who make good money and pay a lot of taxes, there are people who fall somewhere in between, on the line. I think my family fell into that category; we were not rich, but nor were we living in the street.

How can we encourage these young people who went to elementary school and high school, and who by driving, getting a ride or taking a bus for an hour a day have been able to finish CEGEP and are now going to university?

This means leaving one's small town or community, moving to the city, renting an apartment, buying food and so on. It is for these people that I would like to find a solution. I am sure you can propose a viable solution.

collectivités autochtones du Labrador. Certes, ça prend un peu plus de temps, mais bon nombre de jeunes et de moins jeunes ont besoin de plus de temps et de soutien pour acquérir les connaissances qu'ils n'ont pas assimilées dans le système d'éducation officielle, aux niveaux primaire et secondaire. C'est un investissement qui en vaut la peine, mais, encore une fois, à une petite échelle. Je suis d'accord pour dire que cela doit se faire au niveau de la collectivité.

[Français]

Le sénateur Champagne : Ceux qui me connaissent vous diront que je suis une éternelle optimiste. Comme je suis la dernière puisque nous avons fait le tour de la table, je voudrais voir les côtés positifs de ce que nous avons fait depuis tant d'années.

Si je remonte le temps jusqu'à il y a un peu plus de 50 ans, c'est-à-dire lorsque j'étais prête à aller à l'université, il n'y avait même pas de programmes de prêts aux étudiants. Il n'y avait rien. Il fallait trouver une autre façon de s'en sortir.

Pourtant, cinq ou six ans plus tard, lorsque ma sœur est arrivée à cette étape, il y avait un programme de prêts et de bourses dont elle a pu profiter.

Le groupe de jeunes que je connais le mieux habite à 80 ou 100 kilomètres de l'Université de Montréal ou 150 kilomètres des universités à Sherbrooke. On déménage ou on se tape trois heures d'autobus par jour pour se rendre à l'université. Malgré ces difficultés, on voyait que parmi les pays de l'OCDE, le Canada a une des proportions les plus élevées de citoyens en âge de travailler qui possèdent un diplôme d'études postsecondaires.

On a dû faire certaines choses correctement. Il faut regarder et dire où nous en sommes. Qu'est-ce que nous avons fait? Qu'est-ce que cela nous a amené? Si l'on est dans les meilleurs dans l'OCDE, ce n'est déjà pas si mal. Je n'essaie pas de dire qu'il n'y a rien de plus à apporter. Je n'en suis pas là.

Je regarde tous les différents programmes de l'aide pour des étudiants, de plus en plus d'emplois d'été et souvent que les étudiants peuvent choisir dans une branche dans laquelle ils étudient. Ils profitent de l'été pour acquérir une expérience tangible sur le plancher des vaches.

Je suis d'accord avec vous lorsque vous disiez qu'il est évident que pour avoir un crédit d'impôt, il faut encore faire de l'argent. Mais très souvent, entre les gens qui sont démunis, vraiment à faible revenu et les gens qui ont de bons revenus et qui paient beaucoup d'impôts, il y a ces gens qui sont juste entre les deux, sur la ligne. Je crois que ma famille faisait partie de ceux là où on n'était pas riche mais on n'était pas dans la rue non plus.

De quelle façon peut-on encourager ces jeunes qui ont fait l'école primaire, secondaire et qui, en conduisant ou en se faisant conduire ou en prenant l'autobus une heure par jour ont pu faire leur cégep et là s'en vont à l'université.

Cela veut dire partir d'une petite communauté, aller dans la grande ville, louer un appartement, acheter la nourriture, et cetera. C'est pour ces gens que j'aimerais qu'on trouve une solution. Je suis certaine que vous pourrez nous offrir une proposition valable.

For those people, not those who are extremely isolated on native reserves for example, but those who are 100 kilometres from a university and want to go, those who are very aware of how important it is to get an education. I do not want to discourage them from attending vocational schools. Finding a plumber on short notice these days is just as hard as finding a family doctor.

For those who wish to pursue their studies, how can we help families that are neither rich nor poor, those right in between?

Ms. Lang: I have not practiced my oral French in public for a very long time. I will reply in English, because otherwise, I might make too many mistakes.

[English]

Senator Champagne: I do understand English, but I wanted to present what I wanted to say in my own language. We made our translator work for once in the whole committee.

Ms. Lang: The issue that you have raised is important. What you are talking about is the middle class, or the working poor in some ways. The biggest challenge with that group is a lack of awareness of what these opportunities are. Many of those students are what we call first-generation learners. They are the first in their families to pursue post-secondary education. I do not think we are doing a good enough job, as educators, getting the informing and opportunities out there to them.

One of the examples that we are using in Ontario right now is a project called the School/College/Work Initiative, where we actually offer our college-level courses in high schools. Students are exposed to college teachers and to college-level expectations while they are still in high school. The program is broadening those opportunities and creating awareness for them that they would otherwise not have. It is not a singular answer, but one of the biggest pieces of it is that we just cannot figure out ways to get the information to them around the kinds of opportunities that are there.

The more we can do to ease that transition from high school to college to university, the better that will be. The more opportunities we have to bring those students on campus so that they can actually see what it is like to be on campus, whether it is through a summer program, or a First Nations ranger program that we offer, or any of those programs, is important. We have an Aviation Centre of Excellence and a summer camp in aviation. If they are in love with airplanes, imagine the excitement of being around airplanes every day. There are also our multimedia programs, where they can play with the technology available to make movies. The more we can do to bridge those gaps in information and opportunities, the more that would go a long way to provide part of the solution to what you have addressed.

Mr. Kirby: You make a good point. For the record, I would like to point out that fewer than 45 per cent of Canadians — I am not sure of the exact percentage — actually get loans from the

Pour ces gens-là, pas pour ceux au bout du monde dans les réserves indiennes, ceux qui sont à 100 kilomètres d'une université, qui veulent y aller, qui sont bien conscients de l'importance d'acquérir une éducation. Je ne veux pas les décourager d'aller dans des écoles techniques. Essayer de se trouver un plombier rapidement actuellement est aussi difficile que de se trouver un médecin de famille.

Pour ceux qui veulent poursuivre leurs études, comment aider ces familles ni riches ni pauvres qui se trouvent juste au milieu?

Mme Lang : Il y a longtemps que je n'ai pas pratiqué mon français en public. Je vais vous répondre en anglais parce qu'il est possible que je fasse beaucoup trop d'erreurs.

[Traduction]

Le sénateur Champagne : Je comprends l'anglais, mais je voulais dire ce que j'avais à dire dans ma propre langue. Notre interprète aura travaillé au moins une fois pendant toute la réunion.

Mme Lang : Vous soulevez une question importante. En fait, vous voulez parler de la classe moyenne, des gagne-petit d'une certaine façon. Le plus gros problème, pour ce groupe, est sa méconnaissance des programmes existants. Bon nombre de ces étudiants sont ce que nous appelons des étudiants de la première génération. Autrement dit, ils sont les premiers dans la famille à poursuivre des études postsecondaires. À mon avis, en tant qu'éducateurs, nous devrions les informer davantage des programmes qui sont disponibles.

À l'heure actuelle, en Ontario, nous avons l'Initiative École/Collège/Emploi, qui nous permet d'offrir des cours de niveau collégial dans des écoles secondaires. Les élèves sont exposés à des professeurs de collège et aux attentes du système collégial alors qu'ils sont encore à l'école secondaire. De cette façon, ils ont une idée plus précise de ce qui les attend et des possibilités qui leur sont offertes. Ce n'est pas la seule solution, mais il est vrai que c'est très-difficile de leur transmettre ce genre d'informations.

Il est important de faire le maximum pour faciliter la transition de l'école secondaire au collège ou à l'université. Il faut donc donner aux élèves du secondaire l'occasion de venir sur le campus, afin qu'ils voient comment ça se passe, que ce soit dans le cadre d'un programme d'été ou dans le cadre d'un programme de garde forestiers pour les Premières nations, par exemple. Nous avons un centre d'excellence en aviation et un camp d'été en aviation. Pour ceux qui aiment les avions, c'est très excitant de se retrouver dans ce genre de programme. Nous avons aussi des programmes multimédias, où les étudiants peuvent se servir du matériel pour faire des films. Ce qui est important, c'est d'informer et de sensibiliser ces jeunes, et d'élargir leurs horizons; je pense que tout cela fait partie de la solution à la question que vous posez.

M. Kirby : C'est intéressant. Je tiens également à signaler que moins de 45 p. 100 des Canadiens — je ne connais pas le pourcentage exact — reçoivent des prêts du Programme canadien

Canada Student Loans Program. It is not like we have an impoverished society or system; I would never infer that. I think we are doing exceptionally well in comparison to other countries.

Another thing that we have not talked about is summer employment. That is something else that the federal government has done well in the past. Last summer, we had the highest student unemployment or youth unemployment on record since Statistics Canada started recording this. There is a need for some federal assistance in this area, whether in large communities or small communities. Think about the contribution of that work to community building and building community capacity, and then those students' future employability. You know the saying that you cannot get a job without experience. That goes a long way to helping those young people out. Keep that in mind in your deliberations as well. Young people can work for financial aid as well.

Mr. Mueller: As far as what the research says, I would not disagree with anything I have heard here. Information is the key — that is, getting the information to the kids and making them aware of what is going on.

I used to teach down in the United States in a rural area. I was trying to get these kids into a university that they were familiar with because it was one of those instances where a university was close to a rural area. I would then take them to the big city on a field trip to see the big financial institutions and so on, and the kids would say, “Wow.” This was not on their radar screen. This was a city four hours away from where they lived, yet they had never been there before. It was an eye opener for them. They would say, “Okay. I will come here and get my education. Maybe I will end up here one day, where there are paintings on the walls rather than paint peeling off the walls.” They were really influenced by that. They have to know what they can do. I suspect many of them — and the research would support this — do not see the benefit of this education. You get a four-year degree, then go back and work at something that you do not need that education for in the first place. It is the awareness that is hugely important, whether that be for colleges or for universities. Information is key, and the research supports that.

[Translation]

Senator Champagne: I simply wanted to say that we cannot consider last summer a typical year regarding the percentage of students who found a job. We were in the midst of a recession. Many parents were also unemployed.

This year, we have earmarked even more money to help our young people do what they want in the summer, that is, work and gain valuable experience.

de prêts aux étudiants. On ne peut donc pas dire que la société canadienne soit pauvre. Au contraire, je crois que nous nous en sortons exceptionnellement bien en comparaison d'autres pays.

Nous n'avons pas parlé des emplois d'été, et c'est un domaine dans lequel le gouvernement fédéral obtenait de bons résultats dans le passé. L'été dernier, nous avons enregistré le plus fort taux de chômage parmi les étudiants ou les jeunes depuis que Statistique Canada recueille des données là-dessus. Il faut que le gouvernement fédéral consente une aide dans ce domaine, dans les grandes collectivités comme dans les petites. Imaginez l'impact que ce genre d'emplois peut avoir sur le développement d'une collectivité et sur la future employabilité des étudiants. On dit toujours qu'on ne peut pas trouver un emploi sans expérience préalable. Une telle initiative serait un sérieux coup de pouce pour ces jeunes. Pensez-y quand vous préparerez votre rapport. N'oubliez pas que les jeunes peuvent aussi travailler pour obtenir une aide financière.

M. Mueller : Compte tenu des recherches qui ont été faites sur le sujet, je ne peux qu'être en accord avec ce que vous avez dit. L'information est capitale, et ces jeunes ont besoin de savoir ce qui se passe.

J'ai enseigné jadis dans une région rurale des États-Unis. J'essayais de préparer les élèves à entrer dans une université dont ils avaient entendu parler parce que, pour une fois, il y avait une université à proximité d'une collectivité rurale. Quand je les emmenais à la ville, en voyage d'études, pour qu'ils puissent voir les grandes banques et les autres institutions, les élèves étaient toujours surpris et très impressionnés, car ils n'avaient jamais vu ça avant. Cette ville était à quatre heures de route de chez eux, mais ils n'y étaient jamais allés. C'était une véritable découverte pour eux. Ils n'arrêtaient pas de dire : « Super, c'est là que je veux venir faire mes études. J'y arriverai peut-être un jour, et je pourrai admirer les tableaux accrochés aux murs plutôt que les lézardes des murs de chez nous. » Ce sont des voyages qui les marquaient. Ils ont besoin de savoir quelles possibilités s'offrent à eux. J'ai l'impression qu'un grand nombre d'entre eux — et c'est ce qu'indiquent les travaux de recherche — ne voient pas ce qu'un diplôme postsecondaire pourrait leur apporter. Bien sûr, il arrive qu'on obtienne un diplôme après quatre ans d'études, et qu'ensuite on trouve un emploi pour lequel on n'a pas vraiment besoin de ce diplôme. Mais c'est le fait d'être au courant qui est important, autant dans les collèges que dans les universités. L'information est capitale, et les recherches le montrent à l'évidence.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je voulais simplement dire que l'on ne peut pas considérer l'été dernier comme étant une année où on peut faire le pourcentage d'étudiants qui avait trouvé un emploi. Nous étions en pleine récession. Bien des parents n'avaient pas d'emploi non plus.

On a cette année mis de côté encore plus de fonds pour aider à faire ce que nos jeunes veulent faire l'été, à savoir travailler et acquérir une certaine expérience.

I would like to come back to what Ms. Lang was saying. It is important to let people know, whether through newspaper ads or television commercials, that loan and bursary programs do exist, and we need to let parents know that they can put money aside in a registered education savings plan, which helps.

When such a large amount is accumulated, 1,500 bursaries a year for Master's and Doctoral degrees, assistance is available.

People need to know that this assistance exists. One of the recommendations I will make when we are preparing the committee report is to ensure that people know that help is available, but of course, as the saying goes, "God helps those who help themselves." And so does the government.

[English]

The Chair: One challenge we heard about in previous meetings, which we touched briefly upon today, is that there is a greater chance of children not pursuing post-secondary education if their parents have not had post-secondary education.

How big an issue is that in your view, particularly with regard to rural communities, where I suspect that would more often be the case? How do we overcome a lack of value for post-secondary education in a family?

Mr. Mueller, you said that opinions on pursuing post-secondary education are formed at a very early age. Post-secondary education is of keen interest to the federal government, but if we have to get people thinking about and valuing it, even if their parents did not, much earlier in the education system, that brings it down to the provincial governments' responsibilities as well.

How big is this problem? How big is it in rural areas, and what do we do about it?

Mr. Kirby: Data shows that if both parents have a university education, the child is that much more likely to participate. Much of it goes back to early years education. If it does not happen early, they will have problems later. I echo everything that Mr. Mueller said about education. If young people do not know what going to university is all about, they will be intimidated by it and probably will not want to do it.

Over the last 20 years, schools in many provinces have been under-resourced for guidance. Counsellors spend a lot of time dealing with mental and other health issues as well as social issues, and they do not have the time or resources to provide information and education around career development as early as they probably should. They end up doing that in senior high school because those students are the closest to the door. That is an important thing to think about at the provincial level.

Ms. Lang: You mentioned that it was a value system in families. I am not so sure it is as much about values as it is about awareness. Perhaps we have more to do around the issue of

Je reviens à ce que disait Mme Lang, il est important de laisser savoir aux gens, que ce soit par de la publicité dans les journaux ou à la télévision, qu'il y a des programmes où on peut avoir des prêts et des bourses, qu'on laisse savoir aux parents qu'il y a une possibilité de mettre des fonds dans un régime enregistré d'épargne-études, cela aide les choses.

Lorsqu'on réussit à avoir un montant aussi important, 1 500 bourses par année pour la maîtrise et le doctorat, on peut avoir de l'aide.

Il faut savoir que cette aide existe. Une des recommandations que je ferai lorsque nous préparerons le rapport du comité, c'est de laisser savoir aux gens que de l'aide est disponible, mais évidemment, aide-toi et le ciel... le gouvernement t'aidera.

[Traduction]

Le président : Il y a aussi le fait, et on en a brièvement parlé aujourd'hui, qu'un enfant a plus de chances de faire des études postsecondaires si ses parents en ont fait.

Est-ce à votre avis un problème important, notamment dans les collectivités rurales où c'est sans doute plus fréquent? Que faire pour que ces familles reconnaissent la valeur d'une éducation postsecondaire?

M. Mueller, vous avez dit que c'est dès le plus jeune âge que les enfants se forgent une idée de l'éducation postsecondaire. Le gouvernement fédéral s'investit beaucoup dans l'éducation postsecondaire, et si nous voulons que les jeunes commencent à s'y intéresser très tôt, même si leurs parents ne sont pas allés à l'université, il va falloir que ça se fasse à l'école primaire, ce qui est une responsabilité provinciale.

Est-ce un problème important, notamment dans les régions rurales, et que pouvons-nous faire pour y remédier?

M. Kirby : Les recherches indiquent que, si les deux parents sont allés à l'université, il y a beaucoup plus de chances que l'enfant y aille lui aussi. Mais ça dépend aussi beaucoup de l'école primaire. C'est très tôt qu'il faut corriger le problème, sinon on a des problèmes plus tard. Je suis entièrement d'accord avec ce que M. Mueller a dit au sujet de l'éducation. Si les jeunes ignorent tout de l'université, ils auront peur d'y aller et ne voudront probablement pas y aller.

Depuis 20 ans, les écoles d'un grand nombre de provinces n'ont plus assez de conseillers en orientation. Ces derniers doivent s'occuper de plus en plus de problèmes d'ordre mental ou médical, sans parler des problèmes sociaux; par conséquent ils n'ont ni le temps ni les ressources pour aider les élèves à faire des choix de carrière à l'âge où c'est important de le faire. Ils le font à l'école secondaire, parce que les élèves sont sur le point de quitter le système scolaire, mais cela devrait se faire avant, et les provinces devraient s'intéresser à la question.

Mme Lang : Vous avez dit que ça faisait partie des valeurs de la famille. Je n'en suis pas si sûre. À mon avis, c'est plutôt une question d'information, et c'est peut-être à ce niveau-là que nous

awareness. Perhaps we need to do a better job of integrating all levels of education. We talked today about articulating colleges and universities better, but we need to do a better job of articulating all the way along so that there is a higher level of awareness of opportunities.

On the question asked earlier about bursaries and scholarships, we often have to tell students that there are bursaries and scholarships for which they can apply, because they think they would never qualify.

Awareness is one key to turning this around.

Mr. Mueller: I agree with what both my colleagues said.

Senator Ogilvie: I want to thank all of you for being so candid and thoughtful in your comments. You have helped us identify a number of the real underlying issues to access to education as opposed to those that are, perhaps, more politically expedient, either from the protester or from other sectors, particularly the issue of broadband and high speed. I think we are misunderstanding the lack of access, even within short distances of major centres. I personally know that difficulty. Professor Kirby and I can both deal with those issues in certain regions of the country.

Also, literacy and numeracy of our citizens of all ages is a major issue.

Mr. Mueller, you pointed out there is a higher return value for a university education. All the studies I have seen on the value of education tend to ask people their highest level of educational attainment. In my experience, and this came up in your comments, some people get a bachelor's degree and then return either to a community college or to a university that provides certificate programs. Mount St. Vincent University advertises quite widely the number of university graduates who come back and take a certificate in an area in which they actually become employed.

Can you develop a way of getting statistics on that? That would put the value back on the certificate program rather than on the university bachelor's degree that did not lead people into the economy.

Mr. Mueller: I agree with what you said. Until recently we could not look at the rates of return for various levels of education because the data sets collected information on the highest level of education attained. If someone had a bachelor's degree and went back and became an electrician, for example, the bachelor's degree would be listed as the highest level of education.

More recently we have been working with a data set called the National Graduates Survey, with which I think we might be able to do what you suggest. The sample size might be statistically too

devrions intensifier nos efforts. Il faudrait peut-être même envisager d'intégrer tous les niveaux d'éducation. On a parlé tout à l'heure de la nécessité d'accroître la collaboration entre les collèges et les universités, mais c'est aussi valable pour tout le système d'éducation : il faut que les élèves soient mieux informés des possibilités qui s'offrent à eux.

S'agissant des bourses d'études, les étudiants ignorent souvent qu'elles existent, ou ils pensent qu'ils ne répondent pas aux critères pour en obtenir.

C'est donc en les informant qu'on arrivera à changer les choses.

M. Mueller : Je suis d'accord avec mes deux collègues.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie tous de nous avoir livré des témoignages spontanés et instructifs. Vous nous avez aidés à comprendre un certain nombre de facteurs sous-jacents qui entravent l'accès à l'éducation, par rapport à d'autres facteurs plus politiques comme la largeur de bande et Internet haute vitesse. Je pense que nous ne comprenons pas toujours très bien ce qu'est le manque d'accès à l'éducation, et que cela existe même quand on habite à proximité d'une grande ville et d'un établissement d'enseignement. Personnellement, je connais bien ce problème, et je pourrais en discuter avec M. Kirby pour savoir comment il se manifeste dans certaines régions du Canada.

Il y a aussi l'importante question de la littératie et de la numératie de tous les citoyens, quel que soit leur âge.

Monsieur Mueller, vous avez dit que le taux de rendement d'un diplôme universitaire était supérieur. Dans toutes les études sur la valeur de l'éducation que j'ai eu l'occasion de lire, on demandait presque toujours aux gens jusqu'où ils étaient allés dans leurs études. J'ai constaté, et vous en avez vous-même parlé, qu'après avoir obtenu leur baccalauréat, certaines personnes retournent au collège ou à l'université pour faire un programme de certificat. L'Université Mount St. Vincent, par exemple, fait beaucoup de publicité sur le nombre de diplômés universitaires qui reviennent pour faire un programme de certificat dans le domaine où ils finissent par trouver un emploi.

Serait-il possible d'obtenir des statistiques là-dessus? Ce serait intéressant parce qu'à mon avis, cela permettrait de revaloriser le programme de certificat, puisque c'est ce diplôme et non pas le baccalauréat universitaire qui permet à ces gens-là de trouver un emploi.

M. Mueller : Je suis d'accord avec vous. Jusqu'à présent, nous ne pouvions pas déterminer le taux de rendement de chacun des niveaux d'éducation étant donné que les données recueillies portaient exclusivement sur le niveau le plus élevé. Par exemple, si un jeune obtient un baccalauréat et fait ensuite une autre formation pour devenir électricien, c'est le baccalauréat qui est indiqué comme étant son niveau d'éducation le plus élevé.

Depuis quelque temps, nous travaillons sur les données recueillies dans le cadre de l'Enquête nationale auprès des diplômés, et je pense que cet outil pourrait nous permettre de

small to do much with it, but what you are saying is interesting. There might be some work done on it already, but I cannot speak to that. Your point is well taken.

Senator Ogilvie: If you find anything, please give it to us.

Mr. Mueller: I will. I will get on it this afternoon.

Ms. Lang: We know that in Ontario 19 per cent of the students who are enrolled in community colleges have also been to university. Therefore, we like to call our college system the finishing school for universities.

Mr. Mueller: The universities must love that.

The Chair: We have come to the end of our time. I again thank the three of you for providing helpful information and suggestions to our dialogue on this issue.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, March 31, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, met this day at 4:23 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. The subject today is access to post-secondary education for Aboriginal peoples. We dealt with this topic in one session in December 2009 and are back to it today.

First, let me introduce Michael Mendelson, Senior Scholar with the Caledon Institute of Social Policy, who is no stranger to this committee. Mr. Mendelson helped us on the poverty, housing and homeless report. He published *Aboriginal Peoples and Postsecondary Education in Canada* in 2006, which addresses the academic achievement of Aboriginal students in the PSE system and includes strategies to improve these results. He more recently has written *Improving Education on Reserves: A First Nations Education Authority Act*.

Jane Preston, a PhD candidate at the University of Saskatchewan, appears as an individual. Her research interests include parent and community involvement with schools, rural education and Aboriginal issues. She has published *The Urgency of Postsecondary Education for Aboriginal Peoples* and *Overcoming the Obstacles: Postsecondary Education and Aboriginal Peoples*. Ms. Preston has prepared a report for the Saskatchewan Ministry of Education on the issue of post-secondary education for First Nations and Inuit students.

faire ce que vous suggérez. La taille de l'échantillon est peut-être trop petite sur le plan statistique pour en tirer vraiment des conclusions, mais ce que vous dites êtes intéressant. Par ailleurs, des recherches ont peut-être déjà été faites à ce sujet, je ne saurais vous dire, mais je prends note.

Le sénateur Ogilvie : Si vous trouvez quoi que ce soit, faites-nous en part.

M. Mueller : Bien sûr, je vais m'y mettre dès cet après-midi.

Mme Lang : Nous savons qu'en Ontario, 19 p. 100 des étudiants qui sont inscrits au collège sont déjà passés par l'université. C'est pour cela que nous disons, avec une certaine satisfaction, que les collèges sont la touche finale!

M. Mueller : Ça doit faire plaisir aux universités.

Le président : C'est la fin du créneau horaire qui nous a été attribué. Encore une fois, j'aimerais vous remercier tous les trois car vos témoignages ont été particulièrement utiles et intéressants.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 31 mars 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 23 pour une étude sur la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bienvenue aux travaux du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. Le sujet à l'étude aujourd'hui est l'accès des peuples autochtones à l'éducation postsecondaire. Nous avons traité de cette question à l'occasion d'une séance tenue en décembre 2009 et nous y revenons aujourd'hui.

D'abord, permettez-moi de présenter Michael Mendelson, chercheur principal au Caledon Institute of Social Policy, que le comité connaît très bien. M. Mendelson nous a aidés à produire le rapport sur la pauvreté, le logement et l'itinérance. Il a publié en 2006 *Aboriginal Peoples and Postsecondary Education in Canada*, qui s'intéresse aux résultats scolaires des étudiants autochtones dans les établissements d'enseignement postsecondaire et expose des stratégies à adopter pour améliorer les résultats en question. Plus récemment, il a écrit *Improving Education on Reserves : A First Nations Education Authority Act*.

Jane Preston, qui est doctorante à l'Université de la Saskatchewan, témoigne à titre personnel. Dans ses recherches, elle s'intéresse à l'engagement des parents et des collectivités dans les écoles, à l'éducation en milieu rural et aux affaires autochtones. Elle a publié *The Urgency of Postsecondary Education for Aboriginal Peoples* et *Overcoming the Obstacles : Postsecondary Education and Aboriginal Peoples*. Mme Preston a préparé pour le compte du ministère de l'Éducation de la Saskatchewan un rapport sur l'éducation postsecondaire des Premières nations et des Inuits.

Andrew Sharpe is also no stranger to our committee. He is the Executive Director of the Centre for the Study of Living Standards, a research organization he founded in 1995. He held a variety of earlier positions, including head of research and editor, *Quarterly Labour Market and Productivity Review* at the Canadian Labour Market and Productivity Centre. He recently co-authored a report entitled *The Effect of Increasing Aboriginal Education Attainment on the Labour Force, Output and the Fiscal Balance*, and he recently gave a hearing on our poverty, housing and homeless report.

David Snow is also here as an individual. He is a researcher with the Macdonald-Laurier Institute for Public Policy. He is a PhD student in the Department of Political Science at the University of Calgary specializing in constitutional law and comparative politics. He is a graduate fellow at the Institute for Advanced Policy Research, research associated with the Frontier Centre for Public Policy, and he has published a report on affordable housing and homelessness with the Canada West Foundation.

Mr. Snow co-authored *Free to Learn: Giving Aboriginal Youth Control over Their Post-Secondary Education*, with Calvin Helin and so we will hear about that very interesting piece of work in a few moments.

Michael Mendelson, Senior Scholar, Caledon Institute of Social Policy: Honourable senators, I passed out a little sheet that I did, several years ago actually, which I call the map of Aboriginal Peoples Postsecondary Education Policy Issues. I find this a useful overview of where issues can be found that might not be quite comprehensive because I just did it out of my own head, and we all know I am fallible, including my wife.

In the middle is the first set of issues around access, and then, in the middle box, you will see an outline the types of barriers that Aboriginal students face. I divided it into financial barriers and non-financial barriers, and under non-financial barriers, educational barriers and social barriers. As I mentioned, my list of social barriers might not quite be complete. Nevertheless, it is useful to have an overview or an inventory of the terrain, because we often have a habit of focusing our attention quite narrowly on one set of issues and overlooking other issues. Even though it is valid to pay attention to one particular issue, it is always important to remember that Aboriginal students might face other types of barriers.

When I look at this map, I ask myself what are the most important barriers that Aboriginal students face. The most we hear about are financial barriers, but I do not find much empirical evidence. Perhaps my colleagues are aware of some empirical studies. When I informally chat with Aboriginal students I meet at universities when giving talks and so forth, they are likely to say that social barriers are as important as financial barriers. They point out that they experience social barriers because they are

Andrew Sharpe est très bien connu lui aussi au comité. Il est directeur exécutif du Centre d'études des niveaux de vie, établissement de recherche qu'il a fondé en 1995. Il a occupé divers postes, dont ceux de directeur de la recherche et rédacteur du *Quarterly Labour Market and Productivity Review* au Centre canadien du marché du travail et de la productivité. Il a récemment coécrit un rapport intitulé *The Effect of Increasing Aboriginal Education Attainment on the Labour Force, Output and the Fiscal Balance*. De même, il a présidé récemment une conférence à propos de notre rapport sur la pauvreté, le logement et l'itinérance.

David Snow vient témoigner lui aussi à titre personnel. Il est chercheur à l'Institut de politiques publiques Macdonald-Laurier et doctorant au département de sciences politiques de l'Université de Calgary, où il se spécialise dans le droit constitutionnel et en politique comparée. Il est également boursier d'études supérieures à l'Institut for Advanced Policy Research et associé de recherche au Frontier Centre for Public Policy. Il est l'auteur d'un rapport sur l'accessibilité du logement et l'itinérance pour la Canada West Foundation.

M. Snow a coécrit avec Calvin Helin *Free to Learn : Giving Aboriginal Youth Control over Their Post-Secondary Education*, ouvrage très intéressant dont nous allons entendre parler dans quelques instants.

Michael Mendelson, chercheur principal, Caledon Institute of Social Policy : Mesdames et messieurs les sénateurs, je vous ai remis un feuillet que j'ai préparé il y a plusieurs années de cela, et que j'ai intitulé Carte des enjeux de la politique d'éducation postsecondaire des peuples autochtones. C'est une référence utile pour qui veut avoir un aperçu des enjeux en question, même si ce n'est pas tout à fait complet, vu que je l'ai préparé de mémoire et, comme nous le savons tous, ma femme y comprise, je suis faillible.

Au milieu, il y a la première série de questions entourant l'accès, puis, dans la case du milieu, vous verrez exposés les types d'obstacles auxquels les Autochtones font face. J'ai divisé cela en obstacles financiers et obstacles non financiers — et, sous la rubrique des obstacles non financiers, il y a les obstacles éducationnels et les obstacles sociaux. Comme je l'ai dit, ma liste d'obstacles sociaux n'est peut-être pas tout à fait complète. Tout de même, il est utile d'avoir une vue d'ensemble du terrain à couvrir, étant donné que nous avons souvent l'habitude de nous concentrer tout à fait sur une série particulière de questions au détriment des autres. Il est valable de s'attacher à une question particulière, mais il importe toujours de se rappeler que les étudiants autochtones font peut-être face à d'autres types d'obstacles.

Quand je regarde cette carte, je me demande quels sont les obstacles les plus importants qui se dressent devant les étudiants autochtones. Les obstacles financiers sont ceux dont nous entendons le plus souvent parler, mais je ne trouve pas beaucoup de données empiriques là-dessus. Peut-être mes collègues connaissent-ils quelques études empiriques sur la question. Quand je converse à bâtons rompus avec les étudiants autochtones que je rencontre dans les universités où je suis appelé

often from small communities. They say that the entire aspect of living in a city is a social barrier in itself. They are as likely to talk about social issues and familial issues as financial issues.

I would like to see more empirical evidence and studies. I would like to look at the administrative data, and interview a representative sample of Aboriginal students to speak retrospectively on their own experiences. If these studies have been done, I am not aware of them, but that does not mean they do not exist.

One of the questions I ask myself is what is the real comparative dropout rate for Aboriginal students who have been admitted to a university or a community college? I have heard some astounding figures about the dropout rates of non-Aboriginal students in universities. I have been told that in some universities as many as 50 per cent of students who are admitted to first year never complete a degree, but I do not know if that is correct in all instances. Particularly with less selective universities, I expect that if it is not 50 per cent it is probably 40 per cent. I have never seen an analysis of the dropout rate for Aboriginal students compared to non-Aboriginal students. If the dropout rate is 50 per cent among non-Aboriginal students, is the Aboriginal rate 60 per cent or 70 per cent or 80 per cent, or is it also 50 per cent?

Getting some empirical evidence would be useful, and in that respect, I want to speak to the issue of financial assistance, because we have had recently in the news a very innovative proposal from Mr. Snow and Mr. Helin. For those of you who know Mr. Helin, he is an interesting and dynamic person, and I am sure Mr. Snow is too.

It is an interesting and certainly provocative proposal, but I ask myself if we have any evidence as to whether this would work better than community-based support. Do we know? Do we have something that would show us that this works better, assuming that they were equal costs?

I do not have an answer to that question. Perhaps Mr. Snow does, but my sense is that whatever we do we should not impose a change on First Nations. I think that the history of the last hundred and something years should tell us that imposing and coercion are just not the right way to go. There are extreme circumstances where it may be necessary to intervene, but they have to be visibly extreme circumstances, and I do not think that we are in that situation with respect to the current post-secondary support program.

A proposal would be to develop an alternative program and let First Nations communities decide to opt in or opt out. Let them have a vote and make a decision. I do not know if anyone has expressed that idea before, but there is a new idea for you. They

à donner des conférences, notamment, ils sont enclins à affirmer que les obstacles sociaux sont aussi importants que les obstacles financiers. Ils déclarent se trouver en butte à des obstacles sociaux du fait de provenir, souvent, de petites localités. À leurs yeux, chaque aspect de la vie dans une ville constitue un obstacle social en soi. Ils sont aussi enclins à parler de questions sociales et de questions familiales que de questions financières.

J'aimerais voir davantage d'études et de données empiriques. J'aimerais me pencher sur les données administratives et interviewer un échantillon représentatif d'étudiants autochtones qui parleraient de leurs propres expériences avec un certain recul. Si ces études existent, je ne les connais pas, mais cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas.

Je demande, entre autres, quel est le véritable taux d'abandon comparatif des étudiants autochtones admis à l'université ou dans un collège communautaire. On m'a déjà donné des statistiques ahurissantes à propos du taux d'abandon des étudiants non autochtones dans les universités. On m'a dit que, dans certaines universités, c'est près de 50 p. 100 des étudiants admis en première année qui n'obtiennent jamais leur diplôme, mais je ne sais pas si l'affirmation est vraie dans tous les cas. Dans le cas particulier des universités moins sélectives, je crois que ce ne serait pas 50 p. 100; ce serait probablement 40 p. 100. Je n'ai jamais vu d'analyses du taux d'abandon des étudiants autochtones par comparaison à celui des autres étudiants. Si le taux d'abandon des autres étudiants se situe à 50 p. 100, le taux d'abandon des étudiants autochtones s'élève-t-il à 60 p. 100, 70 p. 100 ou 80 p. 100, sinon 50 p. 100 aussi?

Avoir accès à des données empiriques sur la question serait utile et, de ce point de vue là, je veux parler de la question de l'aide financière : nous avons entendu parler récemment dans les actualités d'une proposition très novatrice provenant de MM. Snow et Helin. Ceux parmi vous qui connaissez M. Helin savez que c'est une personne intéressante et dynamique, comme l'est aussi M. Snow, j'en suis sûr.

C'est une proposition intéressante et certes stimulante, mais je me demande ce qui nous porterait à croire que cela fonctionnerait mieux que le soutien communautaire. Le savons-nous? Quelque chose nous permet-il de croire que cela vaudrait mieux, en presumant que les coûts seraient égaux?

Je n'ai pas de réponse à cette question-là. Peut-être que M. Snow peut y répondre, mais, d'après moi, quelle que soit la mesure que nous adoptons, il ne faut pas imposer de changements aux Premières nations. Je crois que l'histoire vécue depuis une centaine d'années devrait nous confronter au fait qu'imposer et user de coercition n'est tout simplement pas la voie à prendre. Il existe des situations extrêmes où il peut être nécessaire d'intervenir, mais il faut que ce soit visiblement une situation extrême, et je ne crois pas que nous nous trouvions dans une telle situation en ce qui concerne l'actuel programme de soutien des études postsecondaires.

Selon une proposition particulière, il faudrait élaborer un programme de rechange et permettre aux collectivités des Premières nations d'y adhérer ou non. Qu'ils mettent la question aux voix et qu'ils prennent une décision. Je ne sais pas

could have a choice and the band itself could make a choice as to what kind of program to adopt. If they are fiscally equivalent, then I think that is the right way to go about making the decision. It should not be up to us to make that decision. The community should make those decisions. Now, that does not address First Nations students who are not on a reserve, and that is something else we need to think about.

I want to spend my time on what I see as the most important barrier to post-secondary education for First Nations and Aboriginal students. I suspect that is the educational barrier, and that is incomplete high school. If you do not graduate from high school, the odds are against going on to get a college diploma or university degree. Some people manage to be accepted as mature students, but this is the rare exception.

When I looked at the 2001 census data, I found that the number of students with post-secondary diplomas or degrees among high school graduates was the same for Aboriginal students as non-Aboriginal students, and that is a very important finding. I have not gone back and looked at the more recent census, so it might not continue to bear up, but what that told me is the gap in graduation from post-secondary institutions was almost entirely attributable to non-graduation from high school. I wish to add the addendum that the graduation rate from colleges was much higher than from universities, but overall post-secondary graduation was at parity among high school graduates.

If our goal is parity among First Nations, Metis and Inuit students in respect of their degrees or diplomas as the rest of the population, you cannot get there until you increase the rate of graduation from high school.

Every Aboriginal kid who can get out of high school, get into a university or college is great, a precious resource and should be cherished and hopefully will go in and finish, but even if every kid does finish, you will never get to parity unless you can get more kids to graduate from high school. In my view, the real problem is K-12 and particularly on-reserve.

Jane Preston, PhD candidate, University of Saskatchewan, as an individual: I would like to start by thanking the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology for this opportunity to articulate my views pertaining to barriers in post-secondary education for Aboriginal peoples.

I believe education is the centre pillar needed to sustain a strong, fortified nation. Education empowers an individual and, in turn, invigorates a community. Education is related to greater

si quelqu'un a déjà exprimé cette idée-là, mais c'est une nouvelle idée pour vous. Les gens pourraient avoir un choix à faire, et la bande elle-même pourrait avoir à choisir quel genre de programme il faut adopter. Si c'est équivalent d'un point de vue financier, je crois que c'est le chemin qu'il faut emprunter en rapport avec cette décision. Il ne devrait pas nous appartenir à nous de prendre cette décision-là. La collectivité devrait prendre les décisions du genre. Bon, cela ne compte pas les étudiants des Premières nations qui vivent en dehors d'une réserve, question à laquelle nous devons réfléchir.

Je veux consacrer le temps qui m'est alloué au plus important obstacle à l'éducation postsecondaire des étudiants des Premières nations et autochtones. Je soupçonne que c'est l'obstacle éducationnel, c'est-à-dire les études secondaires à terminer, pour être plus précis. Si vous ne terminez pas vos études secondaires, les probabilités que vous obteniez un diplôme d'études collégiales ou universitaires sont minces. Il arrive que les gens soient admis comme étudiants adultes, mais c'est une exception qui est rare.

En étudiant les données du recensement de 2001, j'ai constaté que le nombre d'étudiants obtenant un diplôme d'études postsecondaires parmi ceux qui détenaient un diplôme d'études secondaires était le même chez les Autochtones et les autres, et c'est là une constatation très importante. Je n'ai pas refait le travail dans le cas du recensement plus récent; peut-être que ça ne se confirmera pas, mais la conclusion que j'en ai tirée, c'est que l'écart du côté des études postsecondaires terminées était presque entièrement attribuable à des études secondaires inachevées. Je souhaite ajouter à cela que le taux d'obtention des diplômes était beaucoup plus élevé dans les collèges que dans les universités, mais, globalement, le taux de réussite des études postsecondaires parmi les détenteurs d'un diplôme d'études secondaires était le même chez les uns et les autres.

Si notre but est d'en arriver à la parité entre les étudiants des Premières nations, Métis et Inuits et le reste de la population pour ce qui est du diplôme d'études, on ne saurait y arriver tant que le taux d'obtention du diplôme d'études secondaires n'a pas augmenté.

Chaque jeune Autochtone qui arrive à terminer ses études secondaires et à être admis dans une université ou un collège est merveilleux, une ressource précieuse qu'il faut chérir et qui, espérons-le, obtiendra son diplôme d'études postsecondaires, mais même si chaque jeune arrivait ainsi au but, il n'y aurait jamais parité si le nombre de jeunes terminant leurs études secondaires, lui, n'augmente pas. À mon avis, la véritable difficulté se situe entre la maternelle et la 12^e année, particulièrement dans les réserves.

Jane Preston, doctorante, Université de la Saskatchewan, à titre personnel : Je veux d'abord remercier le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie de l'occasion qui m'est offerte d'exprimer mes idées sur les obstacles aux études postsecondaires chez les peuples autochtones.

Je crois que l'éducation est le pilier central d'une nation, ce qui la fortifie. L'éducation donne à chacun des moyens d'action; ce faisant, elle vivifie une collectivité. L'éducation est liée à une plus

employment satisfaction and higher incomes. Education reduces the need for social assistance and improves health and longevity of life. Education fosters social cohesion between groups of people, a statement that I think is very important for our country. Education is the pathway to not only intellectual advancement but to physical, spiritual and social advancement of a society as well.

In particular, the impact of education has far-reaching potential for Canada's Aboriginal peoples. According to statistical information, Aboriginal peoples are the fastest growing and youngest ethnocultural group in Canada. Between 1996 and 2006, the First Nations and Inuit populations grew 29 per cent and 26 per cent respectively compared to an 8 per cent increase among non-Aboriginals. The median age for Canadian Aboriginal peoples is 26.5 years as compared to 39.7 years for the non-Aboriginal population. Societal implications abound these data. The economic vitality and social well-being of Canadian society are dependent upon the educational successes of Aboriginal peoples.

Unfortunately, for many Aboriginal peoples, there currently exists a multitude of barriers blocking their pathway to post-secondary education. I collate these key obstacles into the four following groups: educational, as referred to by Mr. Mendelson; social-economic barriers; cultural pedagogical barriers; and financial barriers.

On the topic of educational barriers, I am in sole agreement with Mr. Mendelson in saying in order for Aboriginal peoples to enrol in post-secondary education they need to complete high school. According to the 2006 Canadian census, the high school completion rate for non-Aboriginal peoples aged 20 to 24 is approximately 52 per cent as compared to 88 per cent for Aboriginal peoples. Many Aboriginal youth live in remote communities where the quality of education is often below the services rendered in larger, more central regions. Lack of foundational knowledge, especially in math, science and IT, or computer sciences, prevents Aboriginal students from entering post-secondary education. In association with this statement, the selection process of post-secondary institutions is disconnected from the realities that many First Nation schools face.

As we know, Aboriginal peoples have long endured a host of social and economic barriers, which have had detrimental effects on Aboriginal peoples and their families. Compared to the rest of the nation, infant mortality is doubled. As a mother, that statement horrifies me. Suicide rates are five to seven times higher for First Nations youth as compared to non-Aboriginal youth; and among Inuit youth, suicide rates are up to 11 times higher than the national average, and once again, as a mother this horrifies me.

grande satisfaction au travail et à des revenus plus élevés. L'éducation réduit la nécessité de l'assistance sociale, elle améliore la santé et accroît la longévité. L'éducation favorise la cohésion sociale entre les groupes, ce que je considère comme très important pour notre pays. L'éducation est le chemin qui mène non seulement à l'épanouissement intellectuel, mais aussi à l'épanouissement physique, spirituel et social d'une société.

L'éducation recèle un potentiel particulièrement important chez les peuples autochtones du Canada. Selon certaines statistiques, les Autochtones constituent le groupe ethnoculturel le plus jeune et dont la croissance est la plus rapide au Canada. Entre 1996 et 2006, les populations de Premières nations et d'Inuits ont crû de 29 et de 26 p. 100, respectivement, par rapport aux autres membres de la population générale, dont l'augmentation s'est située à 8 p. 100. L'âge moyen des Autochtones du Canada est de 26,5 ans, par rapport à 39,7 ans pour les autres membres de la population. Ces données laissent entrevoir toutes sortes de conséquences sur le plan social. La vitalité économique et le bien-être social de la société canadienne dépendent de la réussite des Autochtones à l'école.

Malheureusement, pour de nombreux Autochtones, il existe en ce moment une multitude d'obstacles qui se dressent sur le chemin des études postsecondaires. Je divise ces grands obstacles en quatre groupes : les obstacles éducationnels, comme M. Mendelson en a parlé; les obstacles socioéconomiques; les obstacles pédagogiques de nature culturelle; et les obstacles financiers.

À propos des obstacles éducationnels, je suis tout à fait d'accord avec M. Mendelson quand il dit que, pour s'inscrire dans un établissement d'études postsecondaires, les Autochtones doivent d'abord avoir terminé leurs études du secondaire. Selon le recensement canadien de 2006, le taux d'obtention du diplôme d'études secondaires chez les jeunes autres qu'autochtones ayant entre 20 et 24 ans se situe à peu près à 52 p. 100. À titre de comparaison, il s'élève à 88 p. 100 chez les Autochtones. Les jeunes Autochtones sont nombreux à vivre dans une localité éloignée où la qualité des études est souvent inférieure à ce qui est offert dans les régions situées plus près du centre, où la population est plus nombreuse. L'insuffisance des connaissances de base, surtout en mathématiques, en sciences et en technologie de l'information, en informatique, si vous voulez, empêche les étudiants autochtones d'accéder aux études postsecondaires. Ajoutons à cela que le processus de sélection dans les établissements postsecondaires jure avec la réalité de nombreuses écoles des Premières nations.

Comme nous le savons, les Autochtones ont eu à supporter toute une série de difficultés sociales et économiques, ce qui a eu un effet néfaste sur eux et sur leur famille. Par rapport au reste du pays, ils présentent un taux de mortalité infantile qui est le double. En tant que mère, je trouve cela horrible. Le taux de suicide est cinq à sept fois plus élevé chez les jeunes des Premières nations; chez les jeunes inuits, le taux de suicide est jusqu'à 11 fois plus élevé que la moyenne nationale et, encore une fois, en tant que mère, je trouve cela horrible.

Aboriginal street gangs have ruthlessly escalated; 96 per cent of street gang members within Saskatchewan and 58 per cent of street gang members in Manitoba and Alberta are Aboriginal. Unemployment, poverty and poor health conditions are common for Aboriginal peoples. Of those Aboriginal peoples who attempt to access higher education, many are forced to migrate to urban areas. When arriving in the cities, Aboriginal peoples are faced with a myriad of additional challenges including housing shortage, lack of quality child care and an escalated cost of living. Such horrific manifestations of inequality have an obvious impact upon post-secondary success rates for Aboriginal peoples.

With respect to cultural pedagogical issues, the language, teaching methods and learning styles reflected in most post-secondary programs differ dramatically from the culture and traditional pedagogy of Aboriginal peoples. As reflected by 2006 statistics, 51 per cent of First Nations people living on a reserve predominantly converse in their indigenous language. Nonetheless, few post-secondary institutions provide instruction in an indigenous language.

The educational paradigm reflected in post-secondary programs predominantly epitomizes learning as an individualized, competitive, testable process. In contrast, Aboriginal pedagogy prioritizes learning acquired through cooperation, storytelling, group discussions, modelling and observations. In many post-secondary institutions, the programs, curricula and presentation of content are misaligned with Aboriginal culture and pedagogy.

The last area is barriers to financial issues. Attaining higher education is expensive, and many Aboriginal students do not have the finances needed to pursue post-secondary education. Although the federal government provides funding opportunities for First Nations and Inuit peoples through the Post-Secondary Student Support Program, several requirements must be met before these aspiring students can secure funding. First, to receive financial assistance, the prospective student must be a registered member of a band and funding is then subject to band council approval.

A quote by Lyle Whitefish, a former Vice Chief of the Federation of Saskatchewan Indian Nations: "There is a wait list on every reserve of students wanting to continue on past Grade 12 and [due to lack of funding] we can't accommodate them all." First Nations people who live off-reserve and Aboriginal peoples who are not affiliated with a reserve have little chance of securing funding.

In this time of economic uneasiness, it is paramount that government leaders make savvy investment choices. I understand that. There are considerable economic and social returns to investing in post-secondary education for Aboriginal peoples. The bleak social and economic realities of many Aboriginal peoples underscore the grave importance of post-secondary education for

Les gangs de rue autochtones connaissent une croissance vertigineuse, phénomène sans pitié; 96 p. 100 des membres des gangs de rue en Saskatchewan et 58 p. 100 des membres des gangs de rue au Manitoba et en Alberta sont autochtones. Le chômage, la pauvreté et les piètres conditions sanitaires sont monnaie courante chez les Autochtones. Parmi ceux qui tentent d'accéder aux études supérieures, bon nombre sont obligés d'aller vivre en milieu urbain. Lorsqu'ils arrivent en ville, les Autochtones font face à une myriade d'obstacles supplémentaires dont la pénurie de logements, la pénurie de services de qualité pour la garde d'enfants et une augmentation marquée du coût de la vie. Ces manifestations horribles de l'inégalité ont un impact évident sur le taux d'obtention des diplômes d'études postsecondaires chez les Autochtones.

Pour ce qui est des questions pédagogiques de nature culturelle, disons que la langue, les méthodes d'enseignement et les styles d'apprentissage caractérisant la plupart des programmes d'études postsecondaires diffèrent énormément de la culture et de la pédagogie classique des Autochtones. Comme le montrent les statistiques de 2006, 51 p. 100 des Autochtones vivant dans une réserve parlent d'abord et avant tout leur langue maternelle indigène. Néanmoins, peu d'établissements d'études postsecondaires proposent des cours dans une langue autochtone.

Le paradigme pédagogique qui caractérise les programmes d'études postsecondaires privilégie l'apprentissage en tant que processus compétitif individualisé assujéti à des tests. À l'inverse, la pédagogie autochtone insiste sur un apprentissage acquis grâce à la coopération, à la narration d'histoires, à des discussions de groupe, à la modélisation et à l'observation. Dans de nombreux établissements d'enseignement postsecondaire, les cours, les programmes et les contenus ne sont pas en phase avec la culture et la pédagogie autochtones.

Le dernier obstacle est celui des finances. Faire des études supérieures est coûteux, et de nombreux étudiants autochtones ne disposent pas des finances nécessaires pour y arriver. Le gouvernement fédéral propose du financement aux gens des Premières nations et Inuits par le truchement du Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire, mais les candidats doivent satisfaire à plusieurs exigences. D'abord, pour recevoir l'aide financière voulue, le candidat aux études doit être un membre inscrit d'une bande; ensuite, le financement est assujéti à l'approbation du conseil de bande.

Comme l'a dit Lyle Whitefish, ex-vice-chef de la Fédération of Saskatchewan Indian Nations, « Dans chaque réserve, il y a une liste d'attente pour les étudiants qui souhaitent étudier au-delà de la 12^e année et [faute de financement] nous ne pouvons les accommoder tous ». Les Autochtones qui vivent en dehors d'une réserve et les Autochtones qui ne sont pas affiliés à une réserve ont de minces chances d'obtenir une aide financière.

Le malaise économique étant ce qu'il est en ce moment, il est impératif que les dirigeants gouvernementaux fassent des investissements judicieux. Je comprends cela. Investir dans les études postsecondaires des Autochtones procure d'importantes retombées économiques et sociales. La sombre réalité sociale et économique que vivent de nombreux Autochtones met en

Aboriginal peoples and their future well-being. In sum, investing in Aboriginal post-secondary education is solely aligned with investing in a prosperous future for all Canadians.

Andrew Sharpe, Executive Director, Centre for the Study of Living Standards: I would like to thank the committee for the invitation to appear today. I will talk about Aboriginal post-secondary education. Some of the focus will be on access, but not as much as the other speakers.

First, I want to talk about this large gap in post-secondary education between the Aboriginal and non-Aboriginal populations. I want to look at the implications of that gap for the well-being of Aboriginal populations, and then look at the role of remoteness in educational attainment. Finally, I will look at implications of closing the gap for the well-being of Aboriginal Canadians.

In terms of the gap, it is very important to disaggregate this post-secondary gap between the educational attainment of Aboriginal and non-Aboriginal people. Almost all of it is concentrated at the university level. In fact, in trades and apprenticeship programs, the percentage of Aboriginals who have completed those types of programs is actually slightly greater than non-Aboriginals. College is about a 3 percentage point difference, which is not that much. It is university where the gap lies. According to the 2006 census, 23 per cent of non-Aboriginal Canadians aged 20 and over had a university degree compared to only 9 per cent of Aboriginal Canadians. That gap in absolute terms is actually increasing over time because more and more non-Aboriginal Canadians are achieving a university education. It is going up for Aboriginals, but certainly the gap in absolute terms is increasing. It is even worse if you look at the on-reserve level where only around 3 per cent of the Aboriginal population has a university education.

What are the implications of the gap? It is pretty obvious that when you have lower educational attainment, you observe lower employment rates, lower participation rates and higher unemployment rates. The employment rate for Aboriginal Canadians is basically almost 10 percentage points below that of non-Aboriginal Canadians. The participation rate is 4 per cent below. The unemployment rate of Aboriginal Canadians in 2006 was 15 per cent and for non-Aboriginal Canadians it was 6 per cent. Those gaps are largely attributed to the differences in educational attainment.

National experiments have shown that if a policy intervention raises the educational attainment of a population, that population experiences beneficial life term effects. Of course, it is linked to income and labour force participation, but there are also many indirect effects of education in terms of spillovers.

The overall leadership of Aboriginal communities is largely university educated. We need stronger leaders and more leaders; therefore, university education is particularly important in

évidence l'importance capitale que comportent les études postsecondaires pour les Autochtones, pour leur bien-être futur. En somme, investir dans les études postsecondaires des Autochtones, c'est investir dans un avenir prospère pour tous les Canadiens.

Andrew Sharpe, directeur exécutif, Centre d'étude des niveaux de vie : Je tiens à remercier le comité de m'avoir invité à venir témoigner aujourd'hui. Je vais parler de la question des études postsecondaires chez les Autochtones. Je m'attacherai à la question d'accès, mais pas autant que les autres témoins.

Premièrement, je veux parler de l'écart important qui existe entre les Autochtones et les autres membres de la population du point de vue des études postsecondaires. Je veux m'attacher à la signification de cet égard du point de vue du bien-être des Autochtones, puis examiner le rôle de l'éloignement par rapport aux grands centres dans la scolarité. Enfin, je m'attacherai à ce que signifiera le fait de combler l'écart en question du point de vue du bien-être des Autochtones du Canada.

Il est très important ici de voir de plus près en quoi consiste cet écart entre les Autochtones et les autres quant aux études postsecondaires. Le phénomène touche presque entièrement les études universitaires. De fait, dans les métiers et les programmes d'apprentissage, le pourcentage d'Autochtones ayant réussi est légèrement supérieur à celui des autres. Dans le cas des collèges, la différence représente environ trois points de pourcentage, ce qui n'est pas si important. C'est à l'université que l'écart se situe vraiment. Selon le recensement de 2006, 23 p. 100 des Canadiens autres qu'autochtones ayant 20 ans ou plus possèdent un diplôme d'études universitaires, par rapport à 9 p. 100 seulement des Autochtones du pays. C'est là un écart absolu qui s'accroît au fil du temps, étant donné que les Canadiens autres qu'autochtones sont de plus en plus nombreux à fréquenter l'université. Le nombre augmente chez les Autochtones aussi, mais, certes, l'écart absolu s'élargit. C'est pire encore dans les réserves, où 3 p. 100 seulement environ de la population a fait des études universitaires.

Quelles sont les conséquences de cet écart? Cela est assez évident : là où la scolarité est faible, le taux d'emploi sera relativement moins élevé, le taux de participation aussi; et le taux de chômage sera plus élevé. Le taux d'emploi des Canadiens d'origine autochtone se situe essentiellement à 10 points de pourcentage en deçà de celui des autres Canadiens. Le taux de participation est inférieur de 4 p. 100. Le taux de chômage en 2006 se situait à 15 p. 100 chez les Autochtones, mais à 6 p. 100 chez les autres Canadiens. Ce sont des écarts qui s'expliquent en grande partie par la différence quant à la scolarité entre les groupes.

Les expériences nationales ont permis de démontrer que, si une politique officielle relève le degré de scolarité d'une population, la population en question en ressent des bienfaits pendant toute sa vie. Bien entendu, il y a un lien avec le revenu et la participation à la population active, mais il faut songer aussi aux nombreux effets indirects de l'éducation.

Dans l'ensemble, les dirigeants des collectivités autochtones ont fait des études universitaires. Il nous faut des dirigeants qui soient plus forts et il nous en faut en plus grand nombre; à ce

developing these leaders. There are also many non-market external benefits. Crime is associated with lack of education, lack of high school in particular. If we had higher levels of educational attainment, crime rates associated with Aboriginals would fall.

There is also health. There is a strong relationship between education and health independent of income. As well, there are intergenerational effects. Educated parents have the same expectations for their children, and the children in turn will become more educated. Again, this is a good news story of education for all members of society.

In terms of looking at remoteness, we recently did a study for INAC entitled *The Labour Market and Economic Performance of Canada's First Nation Reserves: The Effect of Educational Attainment and Remoteness*. I hope I can release that study to the committee soon.

We looked at reserve-specific data from the census on income, educational attainment, labour force participation and so on. We have very detailed data. One of the variables we did was remoteness. You can divide reserves into three categories: a reserve within 50 kilometres of a major urban centre; a reserve more than 50 kilometres from a major urban centre but with full year road access; and, third, a reserve with special access via fly in, no road access. If you look at the educational attainment by those different types of communities in terms of remoteness, not surprisingly, almost 4 per cent of the people on reserves near urban centres have a university degree, around 3 per cent with road access and only about 2 per cent with special access. Remoteness has an effect on educational attainment.

This is not surprising because students who live in a remote reserve, go away to obtain a university education and do not go back to the reserve. Then there is also the decision that if you are living on a remote reserve and you get a post-secondary education, are there any employment opportunities for you on-reserve once you finish your education? If there are not many employment opportunities, there is less incentive to invest in education. We find that situation in remote areas. Of course, the remote reserves have a much weaker labour markets and economic outcomes than the urban reserves.

Finally turning to the implications of closing the gap, we have done econometric analysis based on the reserves on what determines the overall level of labour market participation and other labour force variables on the reserve. It is surprising how powerful increasing the share of university educated Aboriginals is on overall well-being. For example, if you went up one percentage point, from 3 per cent to 4 per cent of the population with university education, you would basically increase the employment rate by 0.9 percentage

chapitre, les études universitaires prennent donc une importance particulière. Il faut compter aussi de nombreux avantages externes non liés au marché. La criminalité est associée à un manque d'instruction, à l'absence d'études secondaires en particulier. Si le degré de scolarité des Autochtones était plus élevé, leur taux de criminalité chuterait.

Il y a aussi la question de la santé. Il existe une forte corrélation entre l'éducation et la santé, quoi qu'il en soit du revenu. De même, les effets intergénérationnels entrent en ligne de compte. Les parents instruits s'attendent à ce que leurs enfants s'instruisent eux aussi; à leur tour, les enfants s'instruisent davantage. Encore une fois, c'est ce que l'éducation représente de bon pour tous les membres de la société.

Quant à la question de l'éloignement, nous avons réalisé récemment une étude pour AINC intitulée *The Labour Market and Economic Performance of Canada's First Nation Reserves : The Effect of Educational Attainment and Remoteness*. J'espère pouvoir vous en faire parvenir une copie bientôt.

Nous nous sommes penchés sur les données se rapportant aux réserves en particulier — revenu, degré de scolarité, participation au marché du travail et ainsi de suite. Nous disposons de données très détaillées. L'éloignement figurait parmi les variables. On peut diviser les réserves en trois catégories : une réserve située dans un rayon de 50 km d'un grand centre urbain; une réserve située à plus de 50 km d'un grand centre urbain, mais disposant d'un accès par la route toute l'année durant; et, en troisième lieu, une réserve ne comptant pas d'accès par la route, mais seulement un accès par voie aérienne. Si on s'attache au degré de scolarité des différents types de collectivités en question, en tenant compte de l'éloignement, cela n'a rien d'étonnant : presque 4 p. 100 des gens des réserves près des centres urbains possèdent un diplôme d'études universitaires, à peu près 3 p. 100 de ceux qui ont accès par la route en possèdent un, et seulement 2 p. 100 de ceux qui restent possèdent un diplôme d'études universitaires. L'éloignement a un effet sur la scolarité.

Cela n'est pas étonnant : les étudiants qui habitent sur une réserve éloignée des grands centres quittent la réserve pour aller fréquenter l'université, mais n'y reviennent pas. Puis, il y a une autre décision : si vous habitez une réserve en région éloignée et que vous obtenez un diplôme d'études postsecondaires, y a-t-il là des possibilités d'emploi pour vous une fois vos études terminées? Là où les possibilités d'emploi sont peu nombreuses, l'encouragement à investir dans les études est moins grand. Nous constatons cela dans le cas des régions éloignées. Bien entendu, les réserves en régions éloignées présentent un marché du travail beaucoup plus faible et des résultats économiques beaucoup plus faibles que les réserves en milieu urbain.

Enfin, pour ce qui est des conséquences de mesures visant à combler l'écart constaté, nous avons procédé à une analyse économétrique des facteurs déterminants du degré global de participation au marché du travail et d'autres variables liées à la population active dans les réserves. Il est étonnant de constater à quel point l'accroissement de la proportion d'Autochtones titulaires d'un diplôme d'études universitaires se répercute sur le bien-être global. Par exemple, si cela augmente d'un point de

points, reduce the unemployment rate by 0.9 percentage points and raise the labour force participation rate by 0.5 percentage points. We have a deletion of around 3 percentage points of the population on reserve that have a university education. If you removed that gap with the overall population, which is wishful thinking because it will not happen for many years, you would reduce many economic disparities facing the Aboriginal population.

It is the same with respect to earnings. If there were a one-percentage point increase in the university share of the population, it would result in an average earnings increase of \$383. In terms of GDP per capita, it would increase by \$567. The bottom line is that we can demonstrate with data the impact of greater educational attainment in the Aboriginal population.

I encourage the committee to look at this administrative data from INAC on the Post-Secondary Student Support Program. That is the main program that INAC operates. I am not sure if that data is in the public domain. It certainly should be. I encourage the committee to look at that data to see the trends in financing for Aboriginal students.

To conclude, university education is crucial to improving the economic well-being of the Aboriginal community. I do not think there is a better investment society can make than investing in Aboriginal education.

The Chair: We now come to Mr. Snow, co-author of *Free to Learn*, which has suggested a new direction in terms of how we fund getting people in the Aboriginal communities to post-secondary education. We are anxious to hear from you.

Dave Snow, Researcher, Macdonald-Laurier Institute for Public Policy, as an individual: Thank you for having me here. On behalf of my co-author, Calvin Helin, who unfortunately could not be here, I thank you as well.

We just heard from my three fellow panellists very good moral reasons for increasing Aboriginal post-secondary education in Canada, some of which I have written down and will refrain from repeating a second time. Before going on to the specifics of our proposal, I will state there are good demographic reasons for increasing educational attainment of all Aboriginal students.

Canada is undergoing a profound demographic shift in which the retirement of baby boomers, the shrinking labour force and low fertility rates mean the population growth will begin to exceed labour force growth for 40 years starting in 2011. As the workers-to-retirees ratio is shrinking, in the words of Brian Lee Crowley: "We are teetering at the edge of a demographic cliff, and we have one foot out in the air."

pourcentage, passant de 3 à 4 p. 100 de la population, cela donne essentiellement une augmentation de 0,9 point de pourcentage du taux d'emploi, une réduction de 0,9 point de pourcentage du taux de chômage et une augmentation de 0,5 point de pourcentage du taux de participation à la population active. Ce sont trois points de pourcentage de moins environ en lien avec les études universitaires. Si vous éliminez l'écart en question par rapport à la population générale, ce qui est un rêve fou — il faudrait de nombreuses années pour y arriver —, vous réduisez bon nombre des disparités économiques qui touchent la population autochtone.

Le même raisonnement vaut pour les revenus. Là où il y a une augmentation d'un point de pourcentage de la proportion de diplômés universitaires au sein de la population, il y a une augmentation moyenne de 383 \$ au chapitre des revenus. Quant au PIB par habitant, l'augmentation est de l'ordre de 567 \$. En dernière analyse, les données nous permettent de démontrer l'impact d'un degré de scolarité relativement plus élevé sur la population autochtone.

J'encourage le comité à se pencher sur les données administratives d'AINC et du Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire. C'est le programme principal d'AINC. Je ne suis pas certain que les données soient du domaine public. Ce devrait certainement être le cas. J'encourage le comité à étudier ces données-là pour constater les tendances en matière d'aide financière versée aux étudiants autochtones.

Pour conclure, je dirai que les études universitaires sont capitales pour améliorer le bien-être économique de la collectivité autochtone. Je crois que la société ne peut trouver un meilleur investissement que les études autochtones.

Le président : Nous allons maintenant accueillir M. Snow, coauteur de *Free to Learn*, qui propose une nouvelle approche pour aider financièrement les habitants des collectivités autochtones à accéder aux études postsecondaires. Nous sommes impatients de vous entendre.

Dave Snow, chercheur, Institut de politiques publiques Macdonald-Laurier, à titre personnel : Merci de m'accueillir. Au nom de mon coauteur, Calvin Helin, qui ne pouvait malheureusement pas être là aujourd'hui, je vous remercie aussi.

Nous venons d'entendre mes trois cotémoins donner de très bonnes raisons morales d'accroître les études postsecondaires chez les Autochtones au Canada, que j'ai notées pour certaines pour éviter de les répéter. Avant d'aborder les éléments particuliers de notre proposition, je dirais qu'il existe de bonnes raisons démographiques d'accroître le degré de scolarité de tous les étudiants autochtones.

Le Canada subit une profonde mutation démographique où l'arrivée à la retraite des membres de la génération de l'après-guerre, l'amenuisement de la population active et la faiblesse du taux de fécondité sont tels que la croissance de la population commencera à dépasser la croissance de la population active pour une période de 40 ans à compter de 2011. À mesure que diminue le ratio travailleurs-retraités, comme Brian Lee Crowley l'a dit, [Traduction] « Nous sommes au bord de la falaise démographique et voilà que nous faisons un pas en avant. »

However, in contrast to the Canadian population, the Aboriginal population is booming. There is a high birthrate among Aboriginals, and they are much younger as a population. Aboriginals are 3.3 per cent of the Canadian population but make up 5.6 per cent of Canadian children. My co-author, Calvin Helin, in one of his books refers to this as the looming "demographic tsunami." This creates a paradox in which there are high levels of Aboriginal unemployment, yet Aboriginals are needed in the Canadian workforce more than ever. As the three other panellists have shown already, the implications of increased Aboriginal labour force participation and education are enormous.

Funding is an issue in an era of increased tuition costs. We know that Aboriginal students and Aboriginals in general have lower incomes than non-Aboriginals. I point to a report completed by Dr. Blair Stonechild and R.W. Malatest and Associates for the Canadian Millennium Scholarship Foundation, which through 40 focus groups found that an unwillingness to take on debt and financial burden were among the highest reasons for Aboriginals saying they did not want to go through post-secondary education.

However, the federal government does have a program of which the Post-Secondary Student Support Program is the biggest component. Each year, \$314 million goes to this program designed for post-secondary education for registered Indian students. The money, however, does not go to individual students. Instead, it goes to band councils who then distribute the money to students themselves.

This program, as our report shows, is fundamentally failing the tests of accountability and transparency. Among the problems with the Post-Secondary Student Support Program, or the PSSSP, are surplus funds being used by band councils for non-eligible expenses, including things such as administration costs, child care costs, staff salaries and benefits, travel costs for band council members, office expenses and utility costs, this for a program designed for post-secondary education for registered Indian students.

Students are increasingly being wait-listed. In the words of Shawn Atleo, the National Chief of the Assembly of First Nations, over 10,000 students' dreams have been delayed or denied. There is substantial regional variation in student funding, some evidence showing that per capita of potential students in Ontario, receives twice as much money as Atlantic Canada, in spite of the fact that some Atlantic Canadian provinces have among the highest tuition rates in the country. There are allegations, again from the Canadian Millennium Scholarship Foundation report and various others, including the INAC internal audit, of nepotism and favouritism with off-reserve

Par contre, à l'inverse de la population canadienne, la population autochtone connaît une croissance vertigineuse. Le taux de naissance y est élevé, la population est beaucoup plus jeune. Les Autochtones comptent pour 3,3 p. 100 de la population canadienne, mais les enfants autochtones comptent pour 5,6 p. 100 des enfants du pays. Dans un de ses livres, mon coauteur Calvin Helin qualifie le phénomène de « tsunami démographique » imminent. D'où un paradoxe : le taux de chômage chez les Autochtones est élevé, mais nous avons plus que jamais besoin des Autochtones au sein de la population active du Canada. Comme les trois autres témoins l'ont déjà démontré, les effets d'un accroissement éventuel de la participation des Autochtones au marché du travail et de leurs études sont extraordinaires.

À une époque où les frais de scolarité augmentent, l'aide financière est également un enjeu. Or, nous savons que les étudiants autochtones et les Autochtones en général ont des revenus inférieurs à ceux des autres membres de la population. Je me reporte à un rapport de M. Blair Stonechild et R. W. Malatest and Associates, réalisé pour la Fondation des bourses canadiennes du millénaire. Quarante discussions de groupe ont permis de constater que le refus de s'endetter et d'assumer un fardeau financier figurait parmi les raisons principales pour lesquelles les Autochtones disent ne pas vouloir faire d'études postsecondaires.

Tout de même, le gouvernement fédéral applique une série de mesures dont le Programme d'aide financière aux étudiants de niveau postsecondaire est le principal élément. À tous les ans, 314 millions de dollars sont consacrés à ce programme, qui est conçu pour faciliter les études postsecondaires des étudiants qui sont des Indiens inscrits. L'argent n'est toutefois pas remis aux étudiants eux-mêmes. Ce sont plutôt les conseils de bande qui les reçoivent, puis distribuent l'argent aux étudiants.

Comme notre rapport le montre, ce programme est fondamentalement un échec du point de vue de la transparence et de l'imputabilité. Parmi les problèmes touchant le Programme d'aide financière aux étudiants de niveau postsecondaire, ou PAFENP, citons le fait que les conseils de bande prennent des fonds excédentaires pour assumer des dépenses non admissibles, par exemple des frais d'administration, des frais de garde d'enfants, les salaires et avantages sociaux du personnel, les frais de déplacement pour les membres du conseil, les frais pour articles de bureau et services publics. Or, c'est un programme conçu pour aider les étudiants qui sont Indiens inscrits à faire des études postsecondaires.

De plus en plus, les étudiants figurent sur une liste d'attente. Comme le dit Shawn Atleo, chef national de l'Assemblée des Premières Nations, c'est le rêve de plus de 10 000 étudiants qui est retardé ou refusé. Il y a une grande variation dans l'aide financière accordée aux étudiants d'une région à l'autre; selon certaines données, l'aide financière par habitant accordée aux étudiants éventuels en Ontario est deux fois plus élevée qu'elle l'est dans la région de l'Atlantique, même si certaines provinces de cette région exigent les frais de scolarité les plus élevés qui soient au pays. Selon certaines allégations, pour citer encore une fois le rapport de la Fondation des bourses d'études canadiennes du millénaire et

registered Indians in particular not receiving funding, and the program as a whole suffers from a complete lack of any form of performance measurement and accountability. Bands are only required to say how many students receive funding. They are not required to say how many students did not, nor are they required to say how much funding each student received.

Our opinion, myself and Calvin Helin, is that this is a scandalous state of affairs where some bands have wait-listed students and others have surplus funds. Some students, indeed, receive full funding for post-secondary education and living expenses, while other students receive nothing. Of course, some bands do disburse the funding fairly. However, as countless pieces of anecdotal evidence and the study from R.W. Malatest and Associates shows, many do not. A program whose accountability structure relies entirely on the goodwill of the administrators, in our view, is not an effective program.

Power has been devolved from the government to individual bands but, in our view, it has not been devolved far enough to where it truly belongs, which is with registered Indian youth.

We propose the Aboriginal post-secondary savings account, or the APSSA. We propose phasing out the Post-Secondary Student Support Program and replacing it with a savings account, and for each registered Indian student, an account will be set up at birth, where the sum of \$4,000 will be put into this account. For the completion of each Grade, Grade 6 through Grade 12, an additional \$3,000 would be put into this account, which would be held at a registered financial institution. At the time of graduation, this account would be at least \$25,000, not taking into account any accumulation of interest or, indeed, any form of private, non-profit or other forms of top-ups that would be easy to administer with such an account.

While I agree this would not overcome every barrier to Aboriginal post-secondary education, the knowledge of \$3,000 per grade completed and \$25,000, at least, at the completion of high school would create a powerful incentive for students and for the parents of students to want to finish high school.

Once a student were to join a bona fide post-secondary education program — be it a trade school, college, university or the like — money would be available through a payment system similar to payment systems done now for grants, bursaries and scholarships, and there would be strict controls to ensure that tuition would go directly to the post-secondary institution in monthly or semesterly payments dependent upon the student maintaining status in the program. Monthly living allowances could be disbursed as well.

diverses autres sources, notamment une vérification interne d'AINC, les Indiens inscrits vivant hors-réserve en particulier se voient refuser l'aide financière demandée pour cause de népotisme et de favoritisme, et le programme dans son ensemble est soustrait à toute forme de mesure du rendement et d'imputabilité. Les bandes sont seulement tenues de préciser combien d'étudiants reçoivent l'aide financière. Elles n'ont pas à révéler combien ont essuyé un refus, ni quel est le montant de l'aide financière accordée à chaque étudiant.

Selon moi, et selon Calvin Helin, c'est scandaleux : certaines bandes mettent les étudiants sur une liste d'attente, alors que d'autres ont des fonds excédentaires. De fait, certains étudiants reçoivent le total prévu de l'aide financière pour les études postsecondaires et les frais de subsistance, alors que d'autres étudiants ne reçoivent rien. Bien entendu, certaines bandes distribuent les fonds équitablement. Par contre, comme d'innombrables données anecdotiques et l'étude de R.W. Malatest and Associates le montrent, bon nombre d'entre elles ne le font pas. À notre avis, un programme dont la structure d'imputabilité repose entièrement sur la bonne volonté des administrateurs n'est pas un programme efficace.

Il y a eu transfert de pouvoir du gouvernement aux bandes, mais, selon nous, le transfert n'est pas allé assez loin, dans le sens où ça ne s'est pas rendu où il le faut vraiment, soit les jeunes Indiens inscrits eux-mêmes.

Nous proposons la création du régime d'épargne-études autochtone, ou REEA. Nous proposons l'élimination progressive du Programme d'aide financière aux étudiants de niveau postsecondaire au profit d'un compte d'épargne — chaque étudiant qui était inscrit aurait droit à un compte créé à sa naissance et dans lequel la somme de 4 000 \$ a été versée. Chaque fois qu'une année d'études est réussie, la 6^e à la 12^e, 3 000 \$ supplémentaires seraient versés dans le compte dans un établissement financier enregistré. Au moment de l'attribution du diplôme, la somme représenterait au moins 25 000 \$, sans tenir compte de l'intérêt accumulé ni des autres suppléments — privés ou sans but lucratif — donc l'administration serait facile avec un tel compte.

Ça n'éliminerait pas tous les obstacles à la disponibilité aux études postsecondaires chez les Autochtones, j'en conviens, mais savoir qu'il y a 3 000 \$ versés dans le compte par année scolaire et au moins 25 000 \$ d'accumulés au terme des études secondaires inciterait fortement les étudiants à terminer leurs études secondaires et leurs parents à les encourager à le faire.

Une fois l'étudiant inscrit à un programme d'études postsecondaires en bonne et due forme — que ce soit une école de métier, un collège, une université ou je ne sais quoi encore —, l'argent serait disponible par le truchement d'un système semblable à ceux qui s'appliquent actuellement aux subventions et bourses d'études, et l'application de contrôles stricts permettrait de s'assurer que les frais de scolarité sont versés directement à l'établissement sous forme de paiements mensuels ou semestriels, à condition que l'étudiant demeure inscrit. Il serait possible de verser aussi des allocations mensuelles de subsistance.

With the information from Indian and Northern Affairs Canada, we estimate that there are roughly 105,000 Aboriginal students set to go through Grade 6 or Grade 12 this year and in the coming years. The cost of the proposed programs would be roughly \$315 million or precisely the cost of the program today. There would, of course, be transition costs, which we say would be temporary but substantial, with setting up these accounts and funding students who are currently in Grade 6 or 12 or later and want to attend post-secondary education. In our paper, we propose that any student in that situation would receive the \$25,000 in an account set up.

Lapsed funds from students who choose not to take up post-secondary education could repay some of these transition costs. The repayment, I should point out, would go to individual students, not to some other form of funding, as has been suggested by critics of our report. Or, if the government felt willing to deal with the transition costs head on, they could be used to top up other students' accounts. The reward would be an efficient, transparent and universal system. The students would know of the funding they receive and the leadership of chief and council would not determine funding.

It is worth pointing out as well that these numbers are flexible. We are certainly not advocating that this is the only money that can be spent. We merely look to see how the current money could be spent more effectively.

There have been predictable responses to our proposal, particularly criticism from several chiefs and organizations composed of chiefs, who fear they will lose power and the rhetoric of self-government. Indian control of education is in all these responses. Our response to that, as it says in the paper, is that the best way to maintain Indian control of education is to empower individual Aboriginal students.

I ask if grassroots economic empowerment does not constitute Indian control of education, then what does? How does the current system empower those thousands of students who are currently on waiting lists and give them control over their education?

We found that it is met with overwhelming support from grassroots Aboriginal students. We have had many students come forward and sign our statement of support, as well as educators, even some chiefs and your colleague, Senator Patrick Brazeau. We have received countless emails from students, many of whom were unwilling to come forward and support publicly for fear of not receiving funding from their band in the future.

D'après les renseignements obtenus d'Affaires indiennes et du Nord Canada, nous croyons qu'il y a autour de 105 000 étudiants autochtones prêts à entamer le cycle secondaire cette année et durant les années à venir. Le coût des programmes proposés représenterait environ 315 millions de dollars, soit exactement le coût du programme aujourd'hui. Bien entendu, il y aurait des frais de transition, dont nous disons qu'ils seraient temporaires, bien qu'importants, liés à l'établissement des comptes d'épargne et à l'aide versée aux étudiants ayant terminé plus ou moins la sixième année, pour l'instant, et qui souhaitent faire des études postsecondaires. Dans notre document, nous proposons que tout étudiant répondant à ce critère reçoive les 25 000 \$ dans un compte.

Les fonds inutilisés versés pour les étudiants qui choisissent de ne pas faire d'études postsecondaires pourraient servir à rembourser certains des frais de transition. Je soulignerais que le remboursement se ferait aux étudiants individuels et non pas à quelque autre forme de financement, comme les détracteurs de notre rapport l'ont laissé entendre. Si le gouvernement se sent prêt à assumer les frais de transition directement, les fonds inutilisés pourraient servir à suppléer les comptes des autres étudiants. La récompense serait un système efficient, transparent et universel. Les étudiants seraient au courant du financement qui leur est remis, et ce ne sont pas les dirigeants du conseil, et notamment le chef, qui détermineraient le financement.

Il faut souligner en même temps que ces chiffres ne sont pas coulés dans le bronze. Nous ne faisons certainement pas valoir que ces fonds seraient les seuls à pouvoir être utilisés. Nous cherchons seulement à savoir comment utiliser avec plus d'efficacité les fonds actuellement consentis.

Notre proposition a donné lieu à des réponses prévisibles, et particulièrement des critiques provenant de plusieurs chefs et regroupements de chefs, qui craignent perdre une partie de leur pouvoir et la possibilité d'utiliser la rhétorique de l'autonomie gouvernementale. L'idée que les Autochtones contrôlent leur éducation revient dans toutes ces critiques. Pour répondre à cela, comme nous le disons dans le document, nous affirmons que la meilleure façon pour les Autochtones de contrôler leur éducation, c'est d'habiliter les étudiants autochtones individuels.

Je vous le demande : si le fait d'habiliter les Autochtones économiquement à la base même ne constitue pas un contrôle indien de l'éducation, alors qu'est-ce qu'il faut faire? En quoi le système actuel habilite-t-il les milliers d'étudiants dont le nom figure sur une liste d'attente, comment leur donne-t-il le contrôle sur leur éducation?

Nous avons constaté que notre proposition a droit à un soutien extraordinaire de la part des étudiants autochtones à la base. De nombreux étudiants se sont manifestés et sont venus signer notre déclaration de soutien; il en va de même d'enseignants et même de certains chefs, sans oublier votre collègue, le sénateur Patrick Brazeau. Nous avons reçu d'innombrables courriels provenant d'étudiants, dont bon nombre n'étaient pas prêts à se manifester et à soutenir publiquement la cause, par crainte de ne pas recevoir l'aide financière voulue de leur bande à l'avenir.

To conclude, given the extreme poverty and limited opportunities facing many Aboriginals, we have seen there is a moral imperative for Canadian policy-makers to work to improve post-secondary education. The Post-Secondary Student Support Program is leaving far too many prospective Aboriginal students out in the cold and is not achieving its goal. The fact that we have a program designed to help post-secondary education and we have no idea how much of this money is actually being spent on post-secondary education is scandalous.

On behalf of my co-author, Calvin Helin, and the Macdonald-Laurier Institute for Public Policy, we urge this committee to look seriously at our proposal as a way to improve post-secondary education for Aboriginal students in Canada.

The Chair: Thank you very much for your initial presentations. We will now engage with the committee.

I also want to welcome Senator Rivard, who is here substituting for Senator Demers, and Senator Mercer, who is here substituting for Senator Cordy.

I want to focus on some of the comments of Ms. Preston and Mr. Mendelson made about a statistic that is attributable to Mr. Mendelson. Aboriginal students, if they graduate from high school, enter universities at about the same rate as the general population. However, the problem is they are dropping out at the high school level.

We are a federal entity. The educational system per se is under provincial jurisdiction, but there is much more involvement at the federal level at the post-secondary education level. However, if the problem is deeper down, at the high school level and maybe even earlier than that, what might we as a federal entity consider doing about that problem.

It is obviously in our interests to get more Aboriginals going through the post-secondary education system. If we could bring the number of Aboriginals graduating from post-secondary institutions, both university and colleges, up to the same level as the rest of the population, we would probably save billions in terms of costs in social assistance to the system, et cetera. We would certainly have more productivity. We would certainly be solving our problem of the demographic challenge that we are facing of a shrinking workforce because of the aging condition of our population, with a population that is younger and growing at a faster rate than the rest of the country.

There are many good reasons why we would want to get the Aboriginal post-secondary rate up. What do we do? What do you suggest we do in terms of that high school level?

Mr. Mendelson: Let me speak directly to that question. First Nations reserves are within federal jurisdiction. You do have an education system within federal jurisdiction to the extent that it

Pour conclure, étant donné l'extrême pauvreté et les possibilités limitées qui sont le lot de nombreux Autochtones, nous croyons qu'il y a là un impératif moral : les décideurs canadiens doivent travailler à améliorer l'accès aux études postsecondaires. Le Programme d'aide financière aux étudiants de niveau postsecondaire laisse en plan beaucoup trop d'étudiants autochtones prospectifs; il n'atteint pas son but. Nous appliquons un programme qui est conçu pour favoriser les études postsecondaires sans avoir la moindre idée du montant d'argent qui est réellement dépensé. C'est un scandale.

Au nom de mon coauteur Calvin Helin et Institut de politiques publiques Macdonald-Laurier, j'incite vivement le comité à étudier sérieusement notre proposition comme façon d'améliorer l'accès aux études postsecondaires des étudiants autochtones au Canada.

Le président : Merci beaucoup des déclarations liminaires présentées. Nous allons maintenant entamer la discussion avec le comité.

Je tiens aussi à souhaiter la bienvenue au sénateur Rivard, qui remplace le sénateur Demers, et au sénateur Mercer, qui remplace le sénateur Cordy.

Je veux m'attacher à certaines des observations formulées par Mme Preston et M. Mendelson à propos d'une statistique que l'on attribue à M. Mendelson. Dans la mesure où ils terminent leurs études secondaires, les étudiants autochtones sont admis à l'université dans la même proportion que les membres de la population générale. Cependant, la difficulté réside dans le fait qu'ils abandonnent leurs études secondaires avant cela.

Nous formons une entité fédérale. Le système d'éducation en tant que tel relève des provinces, mais l'administration fédérale est beaucoup plus présente au niveau postsecondaire. Tout de même, si c'est un problème relativement plus profond qui se situe au niveau de l'école secondaire et peut-être même à un niveau précédent, que pouvons-nous faire, en tant qu'entité fédérale, pour essayer de régler ce problème-là?

Il est manifestement dans notre intérêt que les Autochtones soient plus nombreux à faire des études postsecondaires. Si nous pouvions faire en sorte que le nombre d'Autochtones qui obtiennent leur diplôme d'études postsecondaires, que ce soit à l'université ou dans un collège, soit équivalent à ce qui est dans le reste de la population, nous économiserions probablement des milliards de dollars en coûts pour l'assistance sociale et ainsi de suite. Nous pourrions certainement accroître la productivité. Nous réglerions certainement le problème démographique que pose l'amenuisement de la population active, lié au vieillissement de la population, grâce à une population plus jeune qui croît à un rythme plus rapide que celle du reste du pays.

Les raisons positives à évoquer pour justifier un accroissement du taux d'obtention d'un diplôme d'études postsecondaires chez les Autochtones sont nombreuses. Que faut-il faire? Que proposez-vous que nous fassions au niveau de l'école secondaire?

M. Mendelson : Permettez-moi de répondre directement à cette question. Les réserves des Premières nations relèvent de la compétence du gouvernement fédéral. Il y a bel et bien un

can be spoken of as in any order of government's jurisdiction. There are approximately 540 schools on-reserve, and there are many on-reserve students who attend non-reserve schools, mainly high schools, but whose tuition is paid by the federal government through bands.

There is a federally supported school system and, if I may say so, there are some significant problems with that support. I hate to turn to money right away, but money is an issue. In Ontario, funding for K-12 has gone up about 50 per cent since 2003, plus there are a lot of add-ons. Today I was looking at a program that provides targeted grants based on socio-economic data to individual schools, a \$300-million program, which is not insignificant.

Comparatively, on reserve, I believe that in Ontario there has been probably had a 25 per cent increase in funding on-reserve since 2003, just at a guess. It might be 26 per cent. In fact one of the issues here is that data is very hard to get.

I do not think that financing is the only issue, but I would be very specific about it and clear about it. There is a system, for which the federal government has at least shared responsibility with First Nations, and it is on-reserve, and that is where the main problem lies.

In Manitoba, in 2001 — and you have more recent data — 70 per cent of young adults between the age of 20 and 24 had not completed high school. That is an astonishing number, and it has astonishing implications for Canadian society because most of those young adults will not be significantly employed for the rest of their lives. That is the reality of not getting a high school degree.

The Chair: Of course, the majority of Aboriginals now live off-reserve, so that does bring the provinces in.

Mr. Mendelson: Yes. The provinces are responsible. However, when we say the majority of Aboriginals, there has been a large increase in people who are identifying themselves as Aboriginal. In each census more and more people who are willing to identify themselves as Aboriginal, so the figures of a population growth are partially what we call natural population growth, but they are also partially more people identifying themselves as Aboriginal, and that is almost all off-reserve. Therefore, it would almost all be people who have identification with being Aboriginal or who see themselves as Metis, but the First Nations communities are not growing that quickly but they are growing on-reserve.

système d'éducation de compétence fédérale au même titre que dans les autres ordres de gouvernement. Il y a environ 540 écoles dans les réserves, et bon nombre d'étudiants en dehors des réserves fréquentent une école qui n'est pas une école de réserve, ce sont surtout des écoles secondaires, mais c'est le gouvernement fédéral qui assume leurs frais de scolarité par le truchement des bandes.

Il y a bel et bien un système scolaire soutenu par le gouvernement fédéral et, si vous me permettez de le dire, le soutien accordé comporte d'importants problèmes. Cela me désole de devoir parler d'argent tout de suite, mais la question de l'argent est un problème. En Ontario, le financement de l'enseignement primaire et secondaire a augmenté d'environ 50 p. 100 depuis 2003, puis il y a beaucoup d'ajouts. Aujourd'hui, j'examinais un programme qui comporte des subventions ciblées établies à partir de données socioéconomiques à l'intention d'écoles particulières, un programme dont le budget s'élevait à 300 millions de dollars, ce qui n'est pas rien.

À l'inverse, dans les réserves, je crois qu'il y a eu probablement, en Ontario, une augmentation de 25 p. 100 du financement depuis 2003, je dirais. C'est peut-être 26 p. 100. De fait, un des problèmes qui se posent dans ce cas, c'est qu'il est très difficile d'obtenir des données sur la question.

Je ne crois pas que le financement soit le seul problème qui se pose, mais je voudrais en parler de façon très précise et très nette. Il y a un système où le gouvernement fédéral assume tout au moins une responsabilité conjointe avec les Premières nations, et qui s'applique sur les réserves, et c'est là que le bât blesse.

Au Manitoba, en 2001 — vous disposez de données plus récentes — 70 p. 100 des jeunes adultes ayant entre 20 et 24 ans n'avaient pas terminé leurs études secondaires. C'est une statistique ahurissante qui a des conséquences ahurissantes pour la société canadienne, étant donné que la plupart de ces jeunes adultes ne pourront travailler de manière significative pendant le reste de leur vie. Voilà la réalité pour qui n'a pas de diplôme d'études secondaires.

Le président : Bien sûr, la plupart des Autochtones vivent maintenant en dehors des réserves; voici que les provinces entrent en jeu.

M. Mendelson : Oui. Les provinces sont responsables. Tout de même, quand on parle de la plupart des Autochtones, il faut savoir qu'il y a une augmentation importante du nombre de personnes qui se déclarent autochtones. Chaque recensement voit des gens de plus en plus nombreux qui sont prêts à se présenter comme étant autochtones; les données relatives à la croissance démographique tiennent en partie à ce que nous qualifions de croissance naturelle, mais aussi en partie au fait que les gens se déclarent autochtones, en dehors de la réserve dans presque tous les cas. Il s'agirait donc presque toujours du cas d'une personne qui se considère comme autochtone ou qui se considère comme métisse, mais les collectivités des Premières nations ne connaissent pas une croissance si rapide. Tout de même, il y a une croissance sur les réserves.

Ms. Preston: Your question dealt with what the federal government can do about the high school graduation rates.

I am a teacher by trade. I have taught for about 12 years in the public school system. Actually, I taught in a band school as well. I believe your best teachers need to be put in those band schools. I believe the quality of education in the band schools, the quality of teaching, needs to be improved. I think the teachers need to be better prepared for the cultural realities of First Nations and the remoteness of many of the communities. Our education and our teaching pedagogy are improving on the whole, but there are brilliant and wonderful things about Aboriginal pedagogy that goes across Canada for all students that are very effective. There is narrative storytelling, discussion, hands-on group work and that type of thing. Much of what I see in our teacher education program — I am from the Department of Education — is working towards making all of our graduates from the University of Saskatchewan in the teaching program teach in a new way, and a lot of that pedagogy is from Aboriginal pedagogy. The black and white of that is I think we need to support teachers, both Aboriginal and non-Aboriginal, in band schools.

In Saskatchewan, four out of five Aboriginal students are attending publicly funded schools. Again and again I hear from First Nation parents that are on reserve that they send their children to Saskatchewan-funded public schools because they prefer the education in the public school system.

In Saskatchewan, the funding per student is \$8,500 to \$9,000 per student and the funding in these band schools is substantially lower. I know I am talking about funding again, but those are black-and-white details of the band schools and how we can improve the education. They need the resources and they need the professional development. They need all of those supports to improve the education in band schools.

Another aspect is we need to support ITEP programs: Indian teacher education programs. There are a number of TEP programs, teacher education programs, or ITEP programs, Indian teacher education programs, across the country. We need to assist in the post-secondary part of training more Aboriginal peoples to be teachers, and along with that, again, is support in the post-secondary institutions and not soft funding so that these ITEP programs can create consistency in their programs in teaching Aboriginal teachers to go back, if they choose, to the band schools to teach.

Mme Preston : Votre question portait sur ce que le gouvernement peut faire à propos du taux d'obtention du diplôme d'études secondaires.

Mon métier, c'est l'enseignement. J'ai enseigné pendant une douzaine d'années dans le système d'écoles publiques. De fait, j'ai enseigné aussi dans une école de bande. Je crois que les meilleurs enseignants doivent se trouver dans les écoles de bande en question. Je crois que la qualité de l'éducation dans les écoles de bande, la qualité de l'enseignement, doit s'améliorer. Je crois que les enseignants doivent être mieux préparés aux réalités culturelles des Premières nations et à l'éloignement de nombreuses collectivités. Notre éducation et notre pédagogie s'améliorent dans l'ensemble, mais la pédagogie autochtone comporte des dimensions brillantes et merveilleuses qui s'appliquent à l'ensemble du Canada, à tous les étudiants, et qui sont très efficaces. Il y a la narration, la discussion, le travail concret en groupe et ainsi de suite. Pour une bonne part, notre programme de formation des maîtres — je viens du ministère de l'Éducation — vise à faire en sorte que tous nos diplômés de l'Université de la Saskatchewan, dans le programme de formation des maîtres, enseignent d'une façon nouvelle, et cela tient pour une grande part à la pédagogie autochtone. Pour résumer, je crois que nous devons soutenir les enseignants, autochtones et autres, dans les écoles de bande.

En Saskatchewan, quatre étudiants autochtones sur cinq fréquentent une école publique. Encore et toujours, les parents des Premières nations vivant dans les réserves me disent qu'ils doivent inscrire leurs enfants à une école publique financée par la province parce qu'ils préfèrent l'enseignement qui est dispensé dans le système des écoles publiques.

En Saskatchewan, le financement par étudiant se situe entre 8 500 et 9 000 \$, et le financement des écoles de bande dont nous parlons est nettement plus faible. Je sais que je suis revenue à la question du financement, mais voilà, grosso modo, ce qu'il en est des écoles de bande et de ce que nous pouvons faire pour améliorer l'éducation offerte. Les gens ont besoin des ressources et ils ont besoin du perfectionnement professionnel qui s'impose. Il leur faut toutes ces mesures de soutien pour améliorer l'éducation dispensée dans les écoles de bande.

Par ailleurs, nous devons soutenir les programmes du genre ITEP : les Indian Teacher Education Programs, soit les programmes de formation des enseignants autochtones. Il existe plusieurs programmes de formation des enseignants, de programmes ITEP, de programmes de formation des enseignants autochtones, au pays. Dans le volet enseignement postsecondaire, nous devons aider un plus grand nombre d'Autochtones à devenir enseignants et, parallèlement, encore une fois, soutenir les établissements d'enseignement postsecondaire, mais pas au moyen de financement instable, pour que les programmes de formation en question puissent bénéficier d'une certaine constance et inciter les enseignants autochtones à retourner dans les réserves pour enseigner dans les écoles de bande, s'ils souhaitent le faire.

Mr. Mendelson talked about retention rates and they are very hard to get. I did a search of retention rates of post-secondary students. This is from the University of Saskatchewan arts and science program. From 1988 to 1999, the University of Saskatchewan, which hosts the largest population of Aboriginal students in Canada, reported that 43.9 per cent of Aboriginal first-year students in the College of Arts and Science either withdrew from their program or were required to discontinue. This number compares to 20 per cent of non-Aboriginal students who withdraw or are required to discontinue.

In the ITPE program at the University of Saskatchewan, they have some supports. The director is talking about supporting the emotional, the cultural and the physical — the whole student of their ITEP post-secondary teachers. That support needs to be there. He told me it was 80 per cent to 90 per cent retention rate in that ITEP program, which is much different from the 43.9 per cent in the College of Arts and Science.

The Chair: Thank you. Again, let me reiterate. I am trying to get some feel of what needs to be done to keep Aboriginal kids from dropping out of high school — particularly what the federal level might be able to do about it.

Mr. Snow: Our study focuses primarily on post-secondary education. I think the incentive we offer is important, although I realize a mere financial incentive will not allow everyone to complete high school. However, I would point out that this idea about Aboriginal post-secondary education being a federal responsibility is very clearly accepted by all parties to this debate.

The information we have from a House of Commons study of 2007, entitled *No Higher Priority: Aboriginal Post-Secondary Education in Canada*, indicates that the federal government disputes that post-secondary education is a treaty right.

It is our position that regardless of whether or not post-secondary education being funded by the federal government is a treaty right, this is something that the federal government should do anyway. This is a sideways way of addressing that idea that this program would be imposed on Aboriginal students.

As it stands now, the federal government's view, as I understand it, is that the current program is discretionary and can be increased, decreased or scrapped as the federal government pleases. In that sense, our program would be no different.

Senator Eaton: Mr. Snow, I think what you are doing or what you have thought up is wonderful, absolutely first class. Thank you.

M. Mendelson a parlé des taux de persévérance et du fait qu'il est très difficile d'obtenir des données là-dessus. J'ai fait une recherche sur les taux de persévérance des étudiants du niveau postsecondaire. Ça se rapporte au programme d'arts et de sciences de l'Université de la Saskatchewan. Selon l'Université de la Saskatchewan, qui compte la plus nombreuse population étudiante autochtone au Canada, entre 1988 et 1999, 43,9 p. 100 des étudiants autochtones en première année au College of Arts and Science ont abandonné leurs études ou ont été contraints de le faire. À titre de comparaison, ce sont 20 p. 100 des étudiants des autres groupes qui ont abandonné leur programme ou ont été contraints de le faire.

Au programme de formation des enseignants autochtones à l'Université de la Saskatchewan, il y a certaines mesures de soutien. Le directeur affirme qu'il faut offrir un soutien affectif, culturel et matériel — en pensant à l'ensemble des enseignants du programme de formation au niveau postsecondaire. Le soutien doit y être. D'après ce qu'il m'a dit, le taux de persévérance dans ce programme ITEP se situe entre 80 et 90 p. 100, ce qui est très différent des 43,9 p. 100 constatés au College of Arts and Science.

Le président : Merci. Encore une fois, permettez-moi de réitérer la chose. Je veux arriver à comprendre ce qu'il faut faire pour que les jeunes Autochtones n'abandonnent pas leurs études secondaires — particulièrement ce que nous pouvons faire à ce sujet au niveau fédéral.

M. Snow : Notre étude porte d'abord et avant tout sur l'enseignement postsecondaire. Je crois que nous offrons un incitatif important, même si je sais que le seul incitatif financier ne suffira pas pour convaincre tout le monde de terminer ses études secondaires. Tout de même, je signalerai que toutes les parties à ce débat admettent de façon très nette que l'éducation postsecondaire des Autochtones est une responsabilité fédérale.

D'après l'information que nous pouvons tirer de l'étude de 2007 de la Chambre des communes intitulée *Notre priorité la plus haute : l'éducation postsecondaire des Autochtones au Canada*, le gouvernement fédéral conteste l'idée que l'éducation postsecondaire soit un droit garanti par traité.

Selon nous, que l'éducation postsecondaire financée par le gouvernement fédéral soit un droit garanti par traité ou non, c'est une chose que le gouvernement fédéral devrait faire de toute façon. C'est une façon indirecte de s'occuper de la question, selon laquelle le programme serait imposé aux étudiants autochtones.

Dans l'état actuel des choses, selon le gouvernement fédéral, si je comprends bien, le programme actuel présente un caractère discrétionnaire, et le gouvernement fédéral peut en accroître ou en diminuer le budget comme il l'entend, sinon carrément l'éliminer. Dans ce sens-là, notre programme n'a rien de différent.

Le sénateur Eaton : Monsieur Snow, ce que vous faites, ce que vous avez imaginé me paraît merveilleux, de tout premier ordre. Merci.

In the Throne Speech, the government made it clear that it is committed to working with Aboriginal communities and provinces to reform and strengthen the education system. Perhaps your program will take off.

Ms. Preston, I thought you made some very interesting points about cultural pedagogical issues. We should really think in two streams, should we not? We should think off-reserve high school; getting Aboriginal kids off-reserve in cities through high school is going to take one kind of program, whether it is mentoring or you might have some suggestions. I would think that living in a bilingual country, if you are an off-reserve student, indigenous language is wonderful for your own culture but not necessarily a tool that you will bring into the mainstream workplace.

Then you were talking about on-reserve education where indigenous languages are used. That would require a different kind of programming or teaching, would it not?

Ms. Preston: We have a newly revised teacher education program at the University of Saskatchewan. One stream of the program requires student teachers to have an Aboriginal focus in the units that they teach. Each intern fulfills a four-month period of teaching and must fulfill this mandate.

Senator Eaton: Can you explain that further?

Ms. Preston: Here is another example. In Saskatchewan, in the Office of the Treaty Commissioner, we have put together a package in which kindergarten to Grade 12 treaty education is mandatory. In every grade, they teach about Aboriginal peoples and the treaties. The teachers need to know that too. They need to review the packages. They need to address Aboriginal content into the units that they prepare.

Senator Eaton: So this is in mainstream downtown schools?

Ms. Preston: That is correct. The idea of talking circles, of modelling things, of student focused self-assessment, those are all ideas incorporated into Aboriginal teaching pedagogy — how we teach. Those ideas are also in our mainstream teacher education programs.

I do not know if I addressed your question, but that is the background.

Senator Eaton: Do you find that having those packages is helpful to an Aboriginal student who attends the local neighbourhood public school?

Ms. Preston: It addresses the point that I do believe in that social cohesion among all peoples in Canada. I think especially the marginalization and the discrimination that Aboriginal peoples face is part of the reason that we do not see them in post-secondary education as much as we would like to. They do

Dans le discours du Trône, le gouvernement a affirmé clairement qu'il s'engage à travailler avec les collectivités autochtones et les provinces à réformer et à raffermir le système d'éducation. Peut-être votre programme prendra-t-il son envol avec cela?

Madame Preston, je crois que vous avez soulevé des questions très intéressantes à propos de la pédagogie culturelle. Nous devrions vraiment diviser cela en deux volets à bien y penser, n'est-ce pas? Nous devrions songer au cas des écoles secondaires en dehors des réserves; pour que les enfants autochtones hors réserve se retrouvent en ville à l'école secondaire, il faudra un type particulier de programme, qu'il s'agisse de mentorat ou de ce que vous pouvez suggérer. Dans un pays bilingue, je dirais que si vous êtes un étudiant qui ne vit pas sur une réserve, la langue autochtone est quelque chose de merveilleux du point de vue de la culture, mais ce n'est pas forcément un instrument que vous allez pouvoir utiliser sur le marché du travail.

Puis, vous avez parlé de l'éducation dans les réserves, où les langues autochtones sont employées. Cela supposerait un programme ou un enseignement différent, n'est-ce pas?

Mme Preston : Nous avons une version nouvellement révisée du programme de formation des enseignants à l'Université de la Saskatchewan. Un des volets du programme exige des étudiants-enseignants qu'ils intègrent une perspective autochtone aux modules qu'ils sont appelés à enseigner. Chaque stagiaire appelé à enseigner pendant quatre mois doit satisfaire à cette exigence.

Le sénateur Eaton : Pouvez-vous nous en dire un peu plus là-dessus?

Mme Preston : Voici un autre exemple. En Saskatchewan, au Bureau du commissaire aux traités, nous avons conçu un programme obligatoire de la maternelle à la 12^e année à propos des traités. À chaque niveau, on aborde la question des peuples autochtones et des traités. Les enseignants doivent en être conscients eux aussi. Ils doivent examiner les programmes. Ils doivent examiner le contenu autochtone des modules qu'ils sont appelés à préparer.

Le sénateur Eaton : Ça se fait dans les écoles ordinaires, celles que tout le monde fréquente?

Mme Preston : Oui. L'idée du cercle de la parole, de la modélisation, de l'autoévaluation de l'étudiant — ce sont toutes des idées qui s'intègrent à la pédagogie autochtone — à notre façon d'enseigner. Ces idées-là figurent également dans nos programmes réguliers de formation des enseignants.

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question, mais voilà pour le contexte.

Le sénateur Eaton : Trouvez-vous que ces programmes sont utiles à l'étudiant autochtone qui fréquente l'école publique locale de son quartier?

Mme Preston : C'est utile dans le sens où c'est bon pour la cohésion sociale de tous les peuples au Canada, selon moi. Plus particulièrement, je crois que la marginalisation et la discrimination auxquelles les Autochtones font face expliquent en partie pourquoi ils ne sont pas aussi nombreux que nous le

not identify themselves, some of them do not, in that sphere; and it is everyone's responsibility to welcome Aboriginal peoples into post-secondary education.

I am connecting the dots in this way, in that education between mainstream public education students will help directly and indirectly that social cohesion between Aboriginal and non-Aboriginal peoples. That will create a more welcoming environment for Aboriginal peoples in post-secondary education.

Senator Eaton: When you were talking about the band, we have a Committee of the Whole in the Senate every year where the AFN comes and makes a report to us. What kind of things do you think the band can do? It is all very well to come to us, but we are looking at them. Are they taking concrete steps to mentor their young people? Forget Mr. Snow's financial thing, which I think is an excellent idea, but are they doing things to mentor students or to work with schools?

Ms. Preston: I know, for example, the Meadow Lake Tribal Council had partnerships with various universities, one being the University of Victoria, which had a partnership with that university in an outreach program. That means people from the university came into their community and, together, the elders of, the chief, the directors of education in the band school all worked to create a post-secondary curriculum that would address high academic standards at a university and the realities on that band. They worked together on a post-secondary program that reflected the curriculum and the realities of that band. There were partnerships and the large part, if not all, of that program — First Nations Partnership Program, it was called — was an outreach program.

That is an example of the band and the universities working together to train Aboriginal teachers. We are not talking about carpenters or any other colleges. That is specifically Aboriginal teachers, and it was focused on early childhood education — elementary and early childhood teachers to teach within their community. They could stay in their community and access post-secondary education.

Senator Seidman: Thank you very much for coming here to discuss these very serious issues in Aboriginal educational access. Obviously the obstacles the Aboriginals face are many, but clearly among the most challenging are the educational barriers, as you have presented to us — specifically, their lack of completion of post-secondary education. The statistics you have presented have really borne this out.

The tendency when discussing access to post-secondary education is to discuss it inside the box as the classic university programs for students graduating from high school at the age of 18 years or so.

voudrions dans les établissements d'enseignement postsecondaire. Ils ne se voient pas dans ce monde-là, certains d'entre eux; et il appartient à tous d'accueillir les Autochtones dans les établissements d'enseignement postsecondaire.

Voilà le lien que je fais entre les choses : l'éducation des étudiants dans les écoles publiques ordinaires favorisera directement et indirectement la cohésion sociale dont j'ai parlé entre les Autochtones et les autres membres de la population. Cela débouchera sur un milieu plus accueillant du point de vue des Autochtones dans les établissements d'enseignement postsecondaire.

Le sénateur Eaton : Lorsque vous avez parlé de la bande, j'ai pensé à la séance plénière que nous tenons tous les ans au Sénat, à laquelle l'APN vient nous présenter un rapport. Quel genre de mesures la bande peut-elle prendre selon vous? Il est très bien de venir nous voir, mais nous, nous nous tournons vers les bandes. Quelles mesures concrètes prennent-elles pour conseiller leurs jeunes? Oubliez le truc financier de M. Snow, qui me paraît être une excellente idée, mais les bandes prennent-elles des mesures pour agir à titre de mentors auprès des étudiants ou de travailler avec les écoles?

Mme Preston : Pour donner un exemple, je sais que le Meadow Lake Tribal Council travaille en partenariat avec diverses universités, dont l'Université de Victoria, qui collaborait avec cette université à un programme d'extension. Les gens de l'université allaient dans la collectivité, de concert avec les aînés, le chef, le directeur des études de l'école de bande, créaient un programme d'études postsecondaires qui répondait aux exigences scolaires strictes de l'université et aux réalités de la bande tout à la fois. Les gens travaillaient ensemble à un programme d'études postsecondaires reflétant le programme et les réalités de la bande. Il y avait des partenariats et la plus grande part, si ce n'est l'intégralité du programme en question — le First Nations Partnership Program comme on l'appelait — était un programme d'extension.

C'est un exemple où la bande et les universités se concertent pour former des enseignants autochtones. Nous ne parlons pas de charpentiers ici ni d'autres métiers. Ce sont précisément des enseignants autochtones, et c'était axé sur l'éducation à la petite enfance — les enseignants de l'école élémentaire et les éducateurs à la petite enfance qui enseignent dans leur collectivité. Ils pouvaient rester dans leur collectivité et accéder à un enseignement postsecondaire.

Le sénateur Seidman : Merci beaucoup d'être venus ici discuter des questions très importantes concernant l'accès à l'éducation pour les Autochtones. Évidemment, les obstacles auxquels les Autochtones font face sont nombreux, mais, de toute évidence, parmi les plus difficiles, il y a les obstacles pédagogiques, tels que vous nous les avez présentés — plus particulièrement, le fait que les Autochtones ne terminent pas leurs études postsecondaires. Les statistiques que vous avez présentées le confirment vraiment.

Là où il est question d'enseignement postsecondaire, nous avons tendance à en discuter dans les paramètres habituels — le programme universitaire classique pour étudiants ayant terminé leurs études secondaires autour de l'âge de 18 ans.

I would like you to tell us more about access to post-secondary education from the vantage of the older adult. At the risk of being called off topic once again, the reality is that it is important to consider the older learner in all situations, especially in cases such as you present here where the greatest barrier is incomplete secondary education.

There is a whole segment of Aboriginal society that could benefit from post-secondary education that offers retraining or focuses on non-traditional post-secondary programs, trades, new technologies or even on high school completion.

Mr. Mendelson: The data does show that Aboriginal students are older overall and graduate at an older age when they do graduate. There are many initiatives across Canada to allow adults, particularly younger adults, to have a second chance to get back to school, get a high school diploma and then go on to university as a mature student. They must have a certain level of knowledge and skill before they can make use of that.

There are currently many ongoing initiatives. They are not on-reserve per se as far as I know, although some of the larger reserves probably do have some initiatives. There are adult learning centres in Winnipeg, Brandon and other areas. I am sure that Saskatchewan and Ontario have similar programs.

Having said that, it is not going to do the trick. We should not delude ourselves. It means that there will be a second chance, and I am a big believer in second chances, having had a few myself. However, that will only make things 10 per cent better, perhaps. It will not address the core issue, which is that students have to graduate with a good high school education in more or less the normal time so that they can go on to post-secondary education in more or less the normal time.

It is important to raise that, but I am worried that in this discussion we often become distracted. We start talking about post-secondary financing, which is important, but it is not the core issue. We start talking about adult education, which is important, but it is not the core issue. The core issue is kindergarten to Grade 12 and graduation.

You asked me a question that I did not answer correctly. In my last paper on this issue, entitled *Why We Need a First Nations Education Act*, I have a specific proposal on what to do about kindergarten to Grade 12. It draws from nearly everyone from the former Minister of Indian and Northern Affairs, Mr. Prentice, to the Royal Commission on Aboriginal Peoples. We have all pointed out that, in the words of Mr. Prentice, First Nation students are the only students who do not have an education

J'aimerais que vous nous en disiez plus sur l'accès à l'éducation postsecondaire du point de vue d'un adulte relativement plus vieux. Au risque de me faire dire encore une fois que je m'éloigne du sujet, je dirais que, en réalité, il importe de se pencher sur le cas de l'apprenant plus âgé dans toutes les situations, surtout dans celles dont vous parlez ici, là où les études secondaires incomplètes représentent l'obstacle le plus important.

Il y a tout un segment de la société autochtone qui profiterait des études postsecondaires dans la mesure où il s'agit de recyclage ou qu'il est question de nouvelles technologies, de métiers ou de programmes atypiques, voire d'achèvement des études secondaires.

M. Mendelson : Les données laissent quand même voir que les étudiants autochtones sont relativement plus âgés dans l'ensemble et qu'ils terminent leurs études à un âge relativement plus avancé, lorsqu'ils les terminent. Il existe au Canada de nombreuses initiatives permettant aux adultes, et particulièrement les jeunes adultes, d'avoir une deuxième chance et de retourner à l'école, d'obtenir un diplôme d'études secondaires, puis d'arriver à l'université à titre d'étudiant adulte. Les étudiants en question doivent posséder certaines connaissances et compétences avant de profiter de cette occasion-là.

Il y a de nombreuses initiatives à ce chapitre en ce moment. Autant que je le sache, ce n'est pas dans les réserves en tant que telles qu'elles se déroulent, quoique certaines des grandes réserves en ont probablement. Il y a des centres d'éducation des adultes à Winnipeg, à Brandon et ailleurs. Je suis sûr que la Saskatchewan et l'Ontario appliquent des programmes semblables.

Cela dit, ça ne sera pas suffisant. Nous ne devrions pas nous nourrir d'illusions. Cela veut dire que la personne aura une deuxième occasion de se faire valoir, et je crois beaucoup à cela, l'ayant fait moi-même à quelques reprises. Cependant, ce sera une amélioration de 10 p. 100 seulement, peut-être. Ça ne touche pas au problème fondamental, soit que les étudiants doivent d'abord faire de bonnes études secondaires plus ou moins dans le délai habituel, de façon à pouvoir accéder aux études postsecondaires plus ou moins dans le délai habituel.

Il importe de soulever cette question, mais je m'inquiète du fait que, dans les discussions du genre, nous nous égarions souvent. Nous commençons par parler de financement des études postsecondaires, ce qui est important, mais ce n'est pas là le problème fondamental. Nous parlons d'éducation des adultes, ce qui est important, mais ce n'est pas le problème fondamental. Le problème fondamental tient à la période entre la maternelle et la 12^e année, et au diplôme à aller chercher.

Vous m'avez posé une question à laquelle je n'ai pas répondu correctement. Dans ma dernière communication sur le sujet, intitulée *Why We Need a First Nations Education Act*, je formule une proposition particulière sur ce qu'il faut faire entre la maternelle et la 12^e année. La proposition fait appel presque à tout le monde, depuis l'ex-ministre des Affaires indiennes et du Nord, M. Prentice, à la Commission royale sur les peuples autochtones. Nous avons tous souligné ce que M. Prentice a

system. My proposal is about how to construct an education system on-reserve, which is what is missing.

In my view, financing is one issue, but the financing must be of an effective education system.

The Chair: Does anyone else wish to speak to that subject? There is an issue of the older Aboriginal people as well.

Mr. Sharpe: We did a study on closing the gap in educational attainment between Aboriginals and non-Aboriginals. It is extremely difficult to do if you are only dealing with the young people coming on stream. It takes literally generations to do it that way. I do not know up to what age people can they go back to school, but we can do a great deal to close the education gap if we can get people in their twenties back to school.

It is difficult to do, and there are initiatives in that area, but that should be a key emphasis. I think it would be more than 10 per cent. I believe that improving the educational attainment of older Aboriginals is a key to reducing the gap.

Mr. Snow: I failed to mention that under our proposal, for the 10 years following completion of high school the account would be available to the student, who would now, of course, be a young adult, at which time the funding would lapse and be redistributed to other students' accounts. Ten years is obviously a flexible number. As Mr. Sharpe was saying, how high do you go? It is not exactly clear, but we think that would be a good number.

In order to head off some other criticisms that have been made of our report, there is nothing in our report that precludes complementary programs. There is nothing in our report that precludes an effective kindergarten to Grade 12 system or precludes something like the university/college entrance program which currently exists for upgrading in order to go to universities and colleges.

This could certainly be the type of program that coexists with other effective programs, like adult education.

Senator Seidman: That is very interesting, Mr. Snow. The program extends for 10 years beyond what age?

Mr. Snow: Under our proposal, it would be the completion of high school, which is generally age 17 to 19 years, but it depends upon when the student completed high school. The account would be in the young adult's name for 10 years after completion.

souligné lui-même : les étudiants des Premières nations sont les seuls à n'avoir pas de système d'éducation. Ma proposition porte sur la façon d'édifier un système d'éducation dans les réserves, l'élément manquant.

À mon avis, le financement est une question qui se pose, mais le financement doit être au service d'un système d'éducation efficace.

Le président : Quelqu'un souhaite-t-il aborder le sujet? Il y a aussi la question des Autochtones relativement moins jeunes.

M. Sharpe : Nous avons fait une étude sur la façon de combler l'écart entre les résultats scolaires des Autochtones et ceux des autres membres de la population. Il est extrêmement difficile d'y arriver si on s'attache uniquement aux jeunes qui arrivent dans le réseau. Littéralement, ce sont des générations qu'il faut pour y arriver en procédant de cette façon. Je ne sais pas jusqu'à quel âge les gens peuvent retourner à l'école, mais nous pouvons en faire beaucoup pour combler l'écart du point de vue de l'éducation en incitant les jeunes dans la vingtaine à reprendre leurs études.

Il est difficile de le faire, et il existe des initiatives à cet égard, mais ce doit être un élément clé de l'équation. Je crois que l'effet sera supérieur à 10 p. 100. À mon avis, améliorer les résultats scolaires des Autochtones relativement plus âgés constitue un élément clé pour combler l'écart en question.

M. Snow : J'ai oublié de mentionner une chose au sujet de notre proposition : pendant dix ans après l'achèvement des études secondaires, le compte d'épargne serait accessible à l'étudiant, qui, rendu là, serait un jeune adulte, bien entendu, et à ce moment-là les fonds inutilisés seraient transférés dans le compte d'autres étudiants. Évidemment, ça peut être 10 ans ou un autre nombre d'années. Comme M. Sharpe le disait, jusqu'à quel âge peut-on aller? Ce n'est pas vraiment clair, mais nous croyons que ce serait là un bon âge à retenir.

Pour réfuter certaines des critiques que notre rapport a suscitées, j'aimerais souligner que nous n'écartons pas la possibilité de programmes complémentaires. Aucun élément de notre rapport ne fait obstacle à un système d'enseignement efficace de la maternelle à la 12^e année ou à un quelconque programme préparatoire à l'université/au collège qui existe actuellement pour permettre aux jeunes Autochtones de progresser et de fréquenter des universités et des collèges.

Notre programme peut très bien coexister avec d'autres types de programmes efficaces, comme la formation des adultes.

Le sénateur Seidman : C'est très intéressant, monsieur Snow. Les jeunes sont admissibles au programme pendant 10 ans, à partir de quel âge?

M. Snow : Selon notre proposition, ce serait à partir de l'obtention de leur diplôme d'études secondaires, ce qui veut généralement dire de 17 à 19 ans, selon l'âge de l'étudiant au moment où il termine ses études secondaires. Le compte demeurerait au nom du jeune pendant 10 ans après l'obtention de son diplôme d'études secondaires.

Senator Seidman: Often a young adult decides within five or six years that they want to go back and have a second chance, although there are, of course, much older adults who do that as well. It is interesting because obviously the financial issues are much greater for older adults. They might have some form of income and would have to give that up.

Ms. Preston: On the topic of access to post-secondary education as an older learner, a number of Aboriginal people aged 40 years and older are assuming the position of grandparent, so child care services is also an important thing to think about.

Transition programs such as tutors and supplementary workshops for older adults entering post-secondary education are important. There is also need for healing support. I say that for older Aboriginal adults as well as Aboriginals in general. Because of the horrific statistics that I have given, I think that an important part of an Aboriginal post-secondary program is some kind of healing support directed in that way.

The Chair: For anyone watching who is wondering why all these people are wearing the same ties and the same scarves, it is because today we are commemorating the efforts to raise money for research into prostate cancer.

Senator Ogilvie: Mr. Snow, I find your proposal very interesting. Not only is your proposal aimed at a particular clear focus, but if you are successful, it could deal with a very substantial number of other issues, including the whole concept of democracy as we practice it in different areas. I assume the idea would be that the individual student could choose which post-secondary educational institution to attend.

Mr. Snow: Absolutely, yes.

Senator Ogilvie: This obviously would be a model or first example of the idea that funding for post-secondary education should be student centred as opposed to institutional centred. The student should be given the subsidy that effectively deals with tuition so he or she can take that packet and choose his or her preferred institution. Are you interested in commenting in any way?

Mr. Snow: Certainly. It is interesting that you point that out. This is not perhaps what we anticipated but probably the most frequent response to our paper, whether from emails, comment boards or letters to the editor. The most frequent comment was that this is a great idea, so why not employ it for other students as well.

I cannot speak for Calvin Helin or the institute, but my view is that this is an excellent idea. It would provide an incentive for universities and other post-secondary education institutions to

Le sénateur Seidman : Souvent, les jeunes décident de retourner aux études pour avoir une seconde chance dans les cinq ou six ans suivant l'obtention de leur diplôme d'études secondaires. Cependant, il y a bien sûr des adultes beaucoup plus vieux qui décident de retourner aux études. Cela est intéressant parce que les obstacles financiers sont évidemment beaucoup plus importants pour les adultes plus âgés. Ils ont souvent une forme de revenu quelconque qu'ils doivent sacrifier pour retourner aux études.

Mme Preston : En ce qui concerne l'accès aux études postsecondaires pour les apprenants adultes, un certain nombre de personnes autochtones âgées de 40 ans et plus sont grands-parents. Les services de garde d'enfants sont donc un autre facteur important qu'il faut envisager.

Les programmes de transition, comme les programmes de tutorat et les ateliers supplémentaires pour les adultes âgés qui entament des études postsecondaires sont importants. Une forme de guérison est également nécessaire. Cela s'applique aux adultes autochtones âgés, de même qu'aux Autochtones en général. Compte tenu des statistiques inquiétantes que j'ai fournies, je crois qu'un quelconque type de programme de guérison pour ces personnes doit faire partie intégrante d'un programme d'études postsecondaires pour les Autochtones.

Le président : Pour ceux qui nous regardent et qui se demandent pourquoi tous ces gens portent les mêmes cravates et les mêmes foulards, j'aimerais vous informer que nous soulignons aujourd'hui les efforts déployés en vue de collecter des fonds pour la recherche contre le cancer de la prostate.

Le sénateur Ogilvie : Monsieur Snow, je trouve votre proposition très intéressante. Non seulement votre proposition est-elle bien ciblée, mais, si vous réussissez, elle pourrait avoir des répercussions sur un très grand nombre d'autres problèmes, y compris la notion de démocratie telle que nous la pratiquons dans divers domaines. Je suppose que chaque étudiant pourrait choisir l'établissement d'enseignement postsecondaire qu'il souhaite fréquenter.

M. Snow : Certainement, oui.

Le sénateur Ogilvie : Il s'agirait évidemment d'un modèle ou d'un exemple à suivre en ce qui concerne le financement des études postsecondaires axé sur l'étudiant, plutôt que sur l'établissement. L'étudiant devrait recevoir une subvention qui lui permettra de payer ses frais de scolarité quel que soit l'établissement qu'il choisisse. Ainsi, il pourra prendre les fonds et choisir l'établissement qui lui convient. Souhaitez-vous commenter cela?

M. Snow : Bien sûr. Votre point est intéressant. Nous n'avons pas prévu cette réaction à notre travail, mais c'est probablement celle que nous avons le plus souvent reçue, que ce soit par courriel, sur le babillard ou dans les lettres à la rédaction. Les gens ont été nombreux à dire qu'il s'agissait d'une excellente idée qui devrait également s'appliquer aux autres étudiants.

Je ne peux pas parler au nom de Calvin Helin ou de l'institut, mais, à mon avis, il s'agit d'une excellente idée. Cela inciterait les universités et les autres établissements postsecondaires à attirer

prove to students that this is why they should attend their institutions, because, if students do not attend, they will not fill their quotas. In short, yes, I think this is a great model and would be a good example, if it were instituted and worked, of how to deal with student funding in the future.

Senator Ogilvie: Thank you. There is a wide range of educational opportunities within the package of post-secondary education. Mr. Mendelson pointed out that the attendance of First Nations people within the PSE sector is higher in college, if I heard you correctly. I want to make an observation, that you tend to talk about the value of a university education. I want to emphasize, as I did in another session, that I believe in Canada we have undervalued the PSE opportunities other than a university education. I will not in any way criticize the idea of the value of a university education, but I think, to our detriment and with regard to a number of these issues, we have undervalued those other sectors.

I appreciate what all of you presented. I understood it all. It fits within the general pattern of issues we are seeing across the areas of society with regard to PSE issues but with certain emphasis in the sector. Thank you.

Mr. Sharpe: I do not think one is undervaluing a college education. The gap is in the university sector between Aboriginal and non-Aboriginal Canadians. In terms of college, there is almost the same overall participation rate of Aboriginal and non-Aboriginal Canadians. In terms of overall improvement of post-secondary Aboriginal performance, the university sector is where there is a shortfall.

Senator Ogilvie: I appreciate you making the point, but part of our study clearly understands that we have an issue with regard to post-secondary education across all sectors of society. In that general context, when we talk about PSE, we often talk about the value of higher education. I understand the statistic to which you refer, that does not mean we do not have a very substantial social issue with regard to getting more and more Canadians into post-secondary education and training. That was really my point in that regard. Our tendency to focus on the high value of university education in our discussions tends to dominate that discussion, and that was my point, nothing greater than that.

Mr. Mendelson: As a quick addendum, it is important to disaggregate some of the data by Aboriginal identity group. If you do, you will find that the so-called North American Indian, First Nation, will be less successful in community colleges than Metis. It is really the high degree of success in the community college sector of the non-North American Indian or Inuit Aboriginal identity groups that has resulted in that equivalence.

les étudiants parce que, si ces établissements ne sont pas choisis par les étudiants, ils n'atteindront pas leurs quotas. En somme, je crois effectivement qu'il s'agit d'un excellent modèle et d'un exemple à suivre, et que, si ce système était mis en place et fonctionnait, il s'agirait d'un excellent moyen de financer les études.

Le sénateur Ogilvie : Merci. Il y a un large éventail d'options d'apprentissage au niveau postsecondaire. M. Mendelson a souligné que, dans le secteur des études postsecondaires, les membres des Premières nations sont plus nombreux dans les collèges. C'est ce que j'ai cru comprendre. J'aimerais faire une observation. Vous avez tendance à parler de la valeur de l'enseignement universitaire. Je voudrais toutefois souligner, comme je l'ai fait dans une autre séance, que nous ne valorisons pas suffisamment les autres formes d'enseignement postsecondaire au Canada. Je ne veux aucunement critiquer l'idée selon laquelle l'enseignement universitaire est d'une grande valeur, mais je crois que nous sous-estimons les autres secteurs à notre détriment et au détriment d'un grand nombre d'enjeux.

J'ai apprécié tous vos exposés. J'ai tout compris. Vos commentaires correspondent aux enjeux globaux que nous pouvons observer dans toutes les sphères de la société en ce qui concerne l'enseignement postsecondaire, mais je crois qu'il faut davantage cibler cet autre type d'enseignement postsecondaire. Merci.

M. Sharpe : Je ne crois pas qu'on ait voulu sous-estimer l'enseignement collégial. Cependant, c'est à l'université que l'on observe le plus grand écart entre les Autochtones et les Canadiens non autochtones. Le taux de participation globale des Autochtones dans les collèges est presque équivalent à celui des Canadiens non autochtones. En ce qui concerne l'amélioration du taux de participation autochtone dans les établissements postsecondaires, c'est à l'université qu'il y a la plus grande lacune.

Le sénateur Ogilvie : J'apprécie votre commentaire, mais une partie de notre étude montre clairement que nous avons un problème relatif à l'enseignement postsecondaire dans tous les secteurs de la société. Dans ce contexte général, quand nous parlons d'enseignement postsecondaire, nous valorisons souvent l'enseignement supérieur. Je connais les statistiques que vous mentionnez. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas un problème social très grave parce que nous ne réussissons pas à faire participer de plus en plus de Canadiens aux études et à la formation postsecondaires. C'est ce que je voulais dire à ce sujet. Nous avons tendance à accorder une plus grande valeur à l'enseignement universitaire dans nos discussions. C'est seulement ça que je voulais dire.

M. Mendelson : J'aimerais rapidement ajouter quelque chose. Il est important de désagréger certaines des données par groupe d'identité autochtone. Ce faisant, on constate que les Indiens de l'Amérique du Nord, comme nous les appelons, c'est-à-dire les membres des Premières nations, ne réussissent pas aussi bien dans les collèges communautaires que les Métis. C'est le haut niveau de réussite des Autochtones qui ne font pas partie des Premières

Sometimes you have to look a little deeper to find some of the issues.

Senator Callbeck: Thank you all for coming today. Mr. Mendelson, you said that the most important barrier is that Aboriginals are not completing high school. Then you went on to say that your solution or your proposal, as far as reserves go, is that we have an education system in the reserves. What do we have there now? Does every reserve decide what they will have in their education system?

Mr. Mendelson: Yes, we have what I call the village school model. I am not alone in this, by the way. To the extent that anyone has looked at this, and I go back to the Royal Commission that said the same thing, we have what used to exist in rural societies in all of Canada, and that is a school essentially run by the mayor, if you remember this. I am actually old enough to remember some of the changes when the rural school consolidation occurred, over many objections, by the way. I am from Winnipeg, Manitoba.

In every province, we went about reorganizing our rural school districts and created consolidated districts with a size and professionalism enough so they could develop a cadre of principles from their teachers and develop a good teaching staff. At the end of the day, it is the quality of the teaching. It is the teacher in the classroom where it really happens, but to get good teaching in the classroom requires a good structure above that, and we do not have any of that. We have a model of education among First Nations that we discarded among non-First Nations I suppose about 70 or 80 years ago.

There are many initiatives of bands around Canada. It is not as if they are not trying to do something. I think I counted a couple of dozen specific initiatives where bands were trying to get together in various aggregations and create a better education system. It is very difficult for them to do that under the current system of funding and of support for First Nations education.

In fact, INAC tries to help them. It is very difficult for INAC to be effective in assisting bands to improve their education system because of the way this is structured. That is why I put forward a proposal, which I think is non-partisan because it is consistent with what this government has said and what previous governments have said, which is a proposal to try to structure a system that is consistent with First Nations' authority and responsibility but that reflects the best of how we understand the school system will function.

Senator Callbeck: In other words, now within a province, if you have five different reserves, you have five different systems?

nations, comme les Inuits, qui a donné lieu à une équivalence des taux de réussite dans les collèges communautaires. Parfois, il faut creuser un peu pour avoir un véritable aperçu de certains problèmes.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie tous d'être venus aujourd'hui. Monsieur Mendelson, vous avez dit que les Autochtones ne finissent pas leurs études secondaires et que cela constitue l'obstacle le plus important. Puis, vous avez dit que votre solution ou votre proposition consiste à implanter un système d'enseignement dans les réserves. Qu'y a-t-il dans les réserves à l'heure actuelle? Chaque réserve décide-t-elle de son système d'enseignement?

M. Mendelson : Oui. Il y a ce que j'appelle le modèle de l'école du village. Je ne suis pas le seul à le dire, soit dit en passant. Dans la mesure où ces questions ont été étudiées, et la Commission royale a dit la même chose, sur les réserves, nous avons ce qui existait jadis dans les sociétés rurales de tout le Canada, c'est-à-dire une école qui est essentiellement dirigée par le maire. Peut-être vous souvenez-vous de cette époque. Je suis assez vieux pour me souvenir de certains changements qui ont eu lieu quand on a regroupé les écoles rurales malgré les objections d'un grand nombre de personnes. Je suis de Winnipeg, au Manitoba.

Dans chaque province, nous avons réorganisé nos arrondissements scolaires dans les communautés rurales et créé des arrondissements unifiés. La taille de ces arrondissements et le nombre de personnes compétentes devaient être suffisants pour que des directeurs soient nommés parmi les enseignants et pour que l'on puisse créer un effectif d'enseignants efficace. Au bout du compte, ce qui importe, c'est la qualité de l'enseignement. C'est l'enseignant dans la salle de classe qui compte, mais pour qu'il y ait un bon enseignement dans la salle de classe, il faut une structure solide au-dessus de tout ça, et c'est ce que nous n'avons pas. Le modèle d'enseignement chez les Premières nations est identique à celui que nous avons rejeté pour les autres Canadiens il y a environ 70 ou 80 ans.

Des bandes partout au Canada mettent en œuvre de nombreuses initiatives. Elles essaient de faire quelque chose. Je crois avoir compté quelques douzaines d'initiatives distinctes lancées par des bandes qui tentaient de se regrouper et de créer un meilleur système d'enseignement. Il est très difficile pour elles de le faire dans le cadre du système de financement actuel de l'enseignement des Premières nations.

En fait, AINC essaie de les aider. Il est très difficile pour le ministère d'aider les bandes à améliorer leur système d'enseignement de manière efficace en raison de la structure en place. C'est la raison pour laquelle je soumetts une proposition pour tenter de structurer un système qui est compatible avec l'autorité et les responsabilités des Premières nations, mais qui reflète le meilleur système scolaire possible.

Le sénateur Callbeck : Autrement dit, à l'heure actuelle, au sein d'une province, s'il y a cinq différentes réserves, il y a cinq différents systèmes?

Mr. Mendelson: There are 608 or so reserves, depending upon who is counting, and it is incredibly heterogeneous. In Nova Scotia, the Mi'kmaq has an association of eight schools, and they run it as a school board. It has gone through a lot of ups and downs, mainly downs, but I think it is in an up now and is working. There are examples of functioning aggregations, but in the main there are individual bands running individual schools or maybe two schools.

Senator Callbeck: Dr. Preston, you talked about the need to train more Aboriginals to teach in their schools. Are we doing anything about that now?

Ms. Preston: I do not have comparative data to answer that question. I do know that there are a number of ITEP programs in Saskatchewan and there are SUNTEP programs for Metis people. At the University of Saskatchewan, the retention rates are good. There is a community feeling in the office. There are big celebrations when the Aboriginal teachers graduate. I see progress.

Senator Callbeck: You listed four barriers. Are they in order of priority?

Ms. Preston: I agree with Mr. Mendelson. With regard to the first barrier of educational issues, whether you go on to college or university after high school, graduating from high school is paramount. I would put that as the number one barrier. The others are not in order.

Senator Callbeck: Mr. Sharpe, you suggested that we look at a document with regard to the financial trends for Aboriginal students.

Mr. Sharpe: Yes, INAC puts together administrative data on the programs. This year, I have been working with INAC on a study for the National Aboriginal Economic Development Board. We have had access to a number of documents. Those statistics are useful in terms of the number of students receiving funding. It is not as much the financial aspect as the number of students. I think that data would be useful for the committee to look at in terms of the research agenda. To my knowledge, I do not think the information is in the public domain yet, but it should be.

Senator Callbeck: Mr. Snow, you made the comment that in Ontario students get twice as much funding as those in Atlantic Canada. Is that because of the band council?

Mr. Snow: The reason is not exactly clear. This data was from a 2009 internal audit from INAC. I do not have the precise numbers, but per registered Indian student in the 18 to 34 year cohort, Ontario was receiving about \$1,600 and Atlantic Canada was receiving about \$800. Of course, \$1,600 is not a lot of money, and a small percentage of these students end up getting the

M. Mendelson : Il y a environ 608 réserves, selon les dénombrements, et les systèmes sont incroyablement hétérogènes. En Nouvelle-Écosse, les Mi'kmaq ont une association de huit écoles, et ils la dirigent comme une commission scolaire. Cette association a connu beaucoup de hauts et de bas, principalement des bas, mais je crois qu'elle fonctionne bien maintenant. Il existe des exemples de regroupements qui fonctionnent, mais, en général, les bandes individuelles dirigent une ou deux écoles.

Le sénateur Callbeck : Madame Preston, vous avez parlé de la nécessité de former plus d'Autochtones afin qu'ils enseignent dans leurs propres écoles. Fait-on quelque chose dans ce sens à l'heure actuelle?

Mme Preston : Je n'ai pas de données comparatives pour répondre à cette question. Je sais qu'il y a un certain nombre de programmes de formation pour les enseignants indiens en Saskatchewan. C'est ce qu'on appelle les ITEP. Il y aussi les SUNTEP pour les Métis. À l'Université de la Saskatchewan, les taux de persévérance scolaire sont élevés. Il y a un sentiment d'appartenance dans le bureau. On organise de grandes célébrations quand les enseignants autochtones obtiennent leur diplôme. Je vois des progrès.

Le sénateur Callbeck : Vous avez énuméré quatre obstacles. Étaient-ils en ordre de priorité?

Mme Preston : Je suis d'accord avec M. Mendelson en ce qui concerne le premier obstacle aux études postsecondaires. L'obtention d'un diplôme d'études secondaires est essentielle, que vous fréquentiez un collège ou une université par la suite. Je considère donc qu'il s'agit de l'obstacle le plus important. Je n'ai pas présenté les autres dans un ordre particulier.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Sharpe, vous avez suggéré qu'on examine un document sur la situation financière des étudiants autochtones.

M. Sharpe : Oui. AINC rassemble des données administratives sur les programmes. Cette année, je travaille avec AINC sur une étude pour le Conseil national de développement économique des Autochtones. Nous avons eu accès à un certain nombre de documents. Ces statistiques sont utiles, car elles nous permettent de déterminer le nombre d'étudiants qui reçoivent un financement. L'aspect financier a moins d'importance que le nombre d'étudiants. Le comité gagnerait à examiner ces données sur le plan du programme de recherche. À ma connaissance, l'information n'a pas encore été rendue publique, mais elle devrait l'être.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Snow, vous avez dit que les étudiants de l'Ontario reçoivent deux fois plus de financement que ceux de la région de l'Atlantique. Est-ce à cause du conseil de bande?

M. Snow : La raison n'est pas évidente. Ces données proviennent d'une vérification interne réalisée au ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien en 2009. Je n'ai pas les chiffres précis, mais, dans la cohorte des 18 à 34 ans, les Indiens inscrits de l'Ontario qui faisaient des études recevaient environ 1 600 \$, tandis que ceux de la région de l'Atlantique ne recevaient

money, but that was the number in the INAC audit. This was the money going from Indian and Northern Affairs Canada to the bands.

Senator Callbeck: You say that the council only has to report to Indian and Northern Affairs how many students they helped, not how much they gave them and so on. How does the government determine how much they will give that council?

Mr. Snow: It is based on the reports of how many students they had, how much money was required to fund these students and the projected number of students for the following year. That is how I understand it. Perhaps some of my colleagues could speak more to this formula. Most of the information I am relying on is from this and a previous INAC internal audit.

With respect to what is reported to the public or through this audit, it is not broken down, from any information I was able to receive, by a particular band. We are just told that about 21,000 or 22,000 students were funded in 2008. We are not told how many in Ontario, how many in Northern Ontario, and so on.

Senator Callbeck: With regard to audits, the Director General of Education for INAC Kathleen Keenan appeared as a witness before prorogation. Ms. Keenan spoke about a review of the educational programs that is going on within the department, which was committed in the Budget 2008. The department released an audit to the public with 14 recommendations, which led to more reviews.

Do you know what those recommendations are? If so, do you have any comments on them?

Mr. Snow: I certainly read through the recommendations. Many of them dealt with INAC's internal structure. In my view, none of the recommendations got to the core of the problem. Many of them were general. I am speaking about the 2009 audit. Many of the recommendations were about increasing accountability in this area. There were not many specifics. With regard to the reports dealing with the Post-Secondary Student Support Program, I was least satisfied with INAC's proposals for reform.

Senator Mercer: Thank you to the panel for being here today. I have a follow-up to Senator Ogilvie's comment earlier about the money perhaps following the students rather than the institution. This is a long-standing complaint of Nova Scotia because we have more students per capita than any other province in the country. They do not all come from Nova Scotia. The money that follows a student from Ontario goes to Ontario, not to Nova Scotia, where he or she is using the facility. However, that subject is off topic.

que 800 \$. Bien sûr, même le montant de 1 600 \$ n'est pas très élevé, et seul un petit pourcentage des étudiants ont touché l'argent au bout du compte, mais c'est ce nombre d'étudiants qui figure dans la vérification du ministère. Il s'agit de l'argent que le ministère a remis aux bandes.

Le sénateur Callbeck : Vous dites que les conseils doivent rendre compte au ministère seulement du nombre d'étudiants qui reçoivent une aide et non du montant qui leur est donné et ainsi de suite. Comment le gouvernement détermine-t-il combien d'argent il donnera aux conseils?

M. Snow : Il se fonde sur les rapports qui indiquent combien d'étudiants il y avait, combien d'argent était nécessaire pour financer ces étudiants et le nombre projeté d'étudiants pour l'année qui suit. Enfin, c'est ce que je crois. Peut-être que certains de mes collègues peuvent vous fournir plus de détails sur cette formule. Je me fonde surtout sur des renseignements qui proviennent des vérifications internes actuelle et précédente d'AINC.

En ce qui concerne l'information rendue publique ou celle contenue dans cette vérification, je n'ai vu nulle part une ventilation des fonds versés par une bande particulière. Nous savons seulement qu'environ 21 000 ou 22 000 étudiants ont reçu un financement en 2008. Nous ne savons pas combien ils étaient en Ontario, dans le nord de l'Ontario ou ailleurs.

Le sénateur Callbeck : En ce qui concerne les vérifications, la directrice générale de l'éducation pour AINC, Kathleen Keenan, a comparu en tant que témoin avant la prorogation. Mme Keenan a parlé d'un examen réalisé au sein du ministère pour évaluer les programmes d'enseignement pour lesquels des fonds avaient été engagés dans le budget de 2008. Le ministère a diffusé un rapport de vérification avec 14 recommandations, ce qui a mené à d'autres examens.

Savez-vous ce que sont ces recommandations? Si oui, pouvez-vous les commenter?

M. Snow : J'ai bien sûr lu les recommandations. Un grand nombre d'entre elles traitaient de la structure interne d'AINC. À mon avis, aucune des recommandations ne touchait au cœur du problème. Un bon nombre d'entre elles étaient d'ordre général. Je parle de la vérification de 2009. Elles traitaient de la nécessité d'améliorer la responsabilisation dans ce domaine. Il n'y avait pas beaucoup de détails. C'est à l'égard des propositions d'AINC sur la réforme du Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire que j'ai été le moins satisfait.

Le sénateur Mercer : Je remercie les témoins d'être venus aujourd'hui. J'aimerais répondre au commentaire du sénateur Ogilvie sur le fait que l'argent doit suivre les étudiants plutôt que l'établissement. En Nouvelle-Écosse, nous nous plaignons de cette situation depuis longtemps parce que nous avons plus d'étudiants par rapport à notre population que toute autre province au pays. Ils ne sont pas tous de la Nouvelle-Écosse. L'argent versé à un étudiant de l'Ontario va à l'Ontario, et non à la Nouvelle-Écosse, où il ou elle fait ses études. Cependant, ce n'est pas notre propos aujourd'hui.

I really only have one question. Where I grew up, in Halifax, the single largest visible minority were African Nova Scotians. I went to school with many young men and women from that community. When we went to school, the people standing at the front of the classroom all looked like me or my sister. As the African Nova Scotians looked to the front of the classroom, they saw no one who reflected who they were.

While I listen to what Dr. Preston and others have said, that is the same situation in Aboriginal schools. Should our emphasis not be to ensure that we create role models and ensure that schools across the country are reaching out?

I met the other day with some medical students from Dalhousie Memorial Medical School. They spoke specifically about reaching out to Aboriginal communities and, in the case of the students from Dalhousie, to African Nova Scotian students who qualify.

These schools — law schools, medical schools, and so on — are turning away thousands of students who apply, many of whom do qualify. Should we not be making a special effort to ensure that our Aboriginal people get into medical school, law school and, in particular, into education schools, so we can put someone at the front of the classroom who reflects the students?

I was in a school in the inner city of Winnipeg a number of years ago, and what fascinated me was the program they had where in the classroom was not just the teacher and the students, but also an elder. I met with the administration and spoke to the teachers who had been there before the elders came and who had remained since the elders came. They said it was like night and day, like someone had flipped a switch. Suddenly it all started to mean more to the young people. The teachers learned a lot too, because the elders helped in reflecting the culture. As we all know, much of the Aboriginal culture is communicated through an oral tradition.

Is this one of the major issues we should be talking about, trying to create those role models? That is my only question.

Ms. Preston: Thank you for that comment. I agree with you. That is the black and white answer to your question. Those role models in the classroom, participating alongside students, are very important. This is partially again in relation to promoting the Indian Teacher Education Programs.

You spoke about elders in the classroom. A couple of weeks ago, INAC and the Province of Saskatchewan funded an Aboriginal conference in Saskatchewan in which I participated. I met with an elder and talked with her for about an hour. She was working in the schools. When she first went into the schools, swearing was rampant. She asked the principal for a minute of everyone's time to allow the elders to go into the classrooms. Many Aboriginal people have a special respect for elders. When

Je n'ai vraiment qu'une seule question. Là où j'ai grandi, à Halifax, les Néo-Écossais africains composaient la minorité visible la plus importante. Je suis allé à l'école avec un grand nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes de cette communauté. Quand nous allions à l'école, les enseignants me ressemblaient ou ressemblaient à ma sœur. Les Néo-Écossais africains n'avaient pas d'enseignants qui leur ressemblaient.

Pendant que j'écoutais ce que Mme Preston et les autres avaient à dire, je me suis dit que c'est la même situation dans les écoles autochtones. Ne devrions-nous pas nous assurer que les jeunes Autochtones ont des modèles de comportement et que les écoles dans tout le pays sont en mesure d'attirer les Autochtones?

L'autre jour, j'ai rencontré des étudiants en médecine de la Dalhousie Memorial Medical School. Ils ont parlé de l'importance d'approcher les collectivités autochtones et, dans le cas des étudiants de Dalhousie, les étudiants néo-écossais africains qui sont admissibles.

Ces établissements d'enseignement — écoles de droit, de médecine, ainsi de suite — refusent des milliers d'étudiants qui demandent à être admis. Pourtant, un grand nombre de ces étudiants répondent aux critères d'admission. Ne devrions-nous pas déployer des efforts pour nous assurer que les Autochtones sont admis dans les écoles de médecine et de droit, et, en particulier, dans les facultés d'enseignement, afin que les élèves puissent enfin avoir des enseignants qui leur ressemblent?

Il y a un certain nombre d'années, j'étais dans une école dans le centre de Winnipeg. Dans cette école, il y avait un programme qui m'a fasciné. Dans la salle de classe, il n'y avait pas que l'enseignant et les élèves. Il y avait aussi un aîné. J'ai rencontré l'administration et j'ai parlé à des enseignants qui étaient arrivés avant les aînés et qui étaient restés après leur intégration dans les salles de classe. Ils ont affirmé que c'était comme la nuit et le jour, comme si quelqu'un avait allumé la lumière. Tout d'un coup, les jeunes étaient motivés. Les enseignants ont également appris beaucoup de choses parce que les aînés reflétaient la culture des jeunes. Comme nous le savons tous, une grande partie de la culture autochtone est transmise oralement.

Ne s'agit-il pas d'un des enjeux majeurs dont nous devrions parler, c'est-à-dire la nécessité de créer de tels modèles de comportement? C'est ma seule question.

Mme Preston : Merci de ce commentaire. Je suis d'accord avec vous. Vous avez vous-même répondu à votre question. Ces modèles de comportement dans la salle de classe qui participent avec les étudiants sont très importants. Cela est encore une fois relié à la promotion des programmes de formation pour les enseignants indiens.

Vous avez parlé des aînés dans la salle de classe. Il y a quelques semaines, AINC et la province de la Saskatchewan ont financé une conférence autochtone à laquelle j'ai participé. J'ai rencontré une aînée et lui ai parlé pendant environ une heure. Elle travaillait dans les écoles. Quand elle a commencé ce travail, les élèves juraient beaucoup. Elle a demandé au directeur qu'il y ait une minute de silence pendant l'entrée des aînés dans les salles de classe. Beaucoup d'Autochtones ont un sentiment de respect

this elder went into the classrooms, she talked about their language in the school. Within a couple of weeks, she had the language under control because an elder, not a teacher, had spoken to them.

That is an example of why I agree with your statement. Making a place for Aboriginal peoples to be successful role models is paramount.

Mr. Mendelson: I agree totally. However, here is the "but."

It is very hard for reserve schools to retain good teachers. Currently financing is deteriorating and they are paying less than off-reserve schools or they have a lot of difficulty competing in almost all situations. Reserves present some of the most difficult teaching circumstances.

Aboriginal teachers are in demand, especially as they gain experience. If they have families, want a decent salary like everyone else and the Winnipeg school board is offering a good teaching position with security and potential for professional promotion, it is very hard to retain teachers. We have to consider the systemic problem on-reserve.

There are a many initiatives off reserve. In my view, many public school boards have been quite innovative and creative. Relatively speaking, they are well funded. Examples of great programs are found in Winnipeg, Vancouver and with the Edmonton Catholic school board.

Senator Mercer: The Winnipeg Foundation funded another good program.

Mr. Mendelson: Getting community funding and participation is good.

Senator Champagne: Your presentations were interesting. For someone new on the committee who has not had the opportunity to hear other witnesses over the last months or year, it was quite an education.

I think we all agree that having young Aboriginal people finish high school is a must. The problems between young persons living on or off reserve are huge.

Bill C-33 in the late 1980s gave Indian status back to many women who had married and lived off-reserve. Status was given to them and one subsequent generation. We are now talking about their grandchildren.

Suppose a student lived off the reserve and graduated high school easily because it was outside the reserve wanted to go to university. That student is admissible to a program that would pay for schooling, a good fraternity house and provide generous

particulier pour les aînés. Quand cette aînée est entrée dans les salles de classe, elle a parlé aux élèves du langage qu'ils utilisaient à l'école. En quelques semaines, ce type de langage avait disparu parce qu'un aîné plutôt qu'un enseignant en avait parlé aux élèves.

C'est un exemple de ce que vous disiez. Je suis d'accord. Il est essentiel de faire une place aux Autochtones en tant que modèles de réussite.

M. Mendelson : Je suis entièrement d'accord. Cependant, je dois apporter une précision.

Il est très difficile pour les écoles sur les réserves de retenir leurs meilleurs enseignants. Actuellement, il y a de moins en moins de financement, et les salaires des enseignants dans ces écoles sont moins élevés que ceux dans les écoles à l'extérieur des réserves. Les écoles dans les réserves ont de la difficulté à faire concurrence à presque tous les égards. Les réserves sont parmi les milieux où il est le plus difficile d'enseigner.

Les enseignants autochtones sont en demande, surtout quand ils ont de l'expérience. S'ils ont une famille, s'ils veulent toucher un salaire convenable comme tous les autres enseignants et que la commission scolaire de Winnipeg leur offre un poste intéressant avec une sécurité d'emploi et des possibilités d'avancement professionnel, il est très difficile pour eux de refuser. Il est important d'examiner le problème systémique dans les réserves.

Il y a un grand nombre d'initiatives qui existent à l'extérieur des réserves. À mon avis, un grand nombre de commissions scolaires publiques ont fait preuve d'innovation et de créativité. Somme toute, elles sont bien financées. Il y a d'excellents programmes à Winnipeg, à Vancouver et à la commission scolaire catholique d'Edmonton.

Le sénateur Mercer : La Fondation de Winnipeg a financé un autre bon programme.

M. Mendelson : Il est important d'obtenir la participation et le financement de la collectivité.

Le sénateur Champagne : Vos exposés étaient très intéressants. En tant que nouveau membre du comité qui n'a pas eu la chance d'entendre d'autres témoins au cours des derniers mois ou des dernières années, j'en ai beaucoup appris.

Je crois que nous reconnaissons tous qu'il est essentiel de voir les jeunes Autochtones finir leurs études secondaires. La situation des jeunes qui habitent sur les réserves est considérablement différente de celle des autres jeunes Autochtones.

Le projet de loi C-33, à la fin des années 1980, a redonné le statut d'Indien à de nombreuses femmes qui s'étaient mariées et qui habitaient à l'extérieur des réserves. Ces femmes et la génération suivante ont pu obtenir le statut d'Indien. Maintenant, nous parlons de leurs petits-enfants.

Prenons l'exemple d'un étudiant qui n'habite pas sur une réserve et qui a facilement obtenu son diplôme d'études secondaires parce que l'école n'était pas sur la réserve. Si l'élève veut aller à l'université, cet étudiant est admissible à un

pocket money. The student living on-reserve would be subject to band council politics to determine whether he or she would get the money to go to university.

Would someone living on-reserve have an advantage to move off-reserve in applying for this program that allows someone off-reserve with Indian status to receive the benefit of all that free schooling?

Mr. Snow: Again, I point to the focus group study done by R. A. Malatest and Blair Stonechild for the Canadian Millennium Scholarship Foundation. We found most frequently under our proposal that registered Indians living off-reserve were more likely to say their off-reserve status precluded them from receiving funding through the Post-Secondary Student Support Program. Knowing someone on the band council was important to receive funding, particularly if that funding was perceived as scarce.

I do not recall hearing if the reverse is occurring for whatever reason in which students are able to exploit their off-reserve status in order to receive funding. Even if that is occurring, both of those situations would be rectified under our proposal. All registered Indian students, regardless of whether they lived off-reserve or on-reserve or whether they had good or poor relationships with chief and council could receive this funding.

Senator Champagne: It is a very good idea. Let us start it.

The Chair: I would like to go ask Mr. Snow a couple of questions about his proposal. You talk about registered Indian students. Does this not apply to Métis or Inuit students?

Mr. Snow: That is correct for the purposes of this program. If you were to ask if this is also a good idea to apply to Métis or Inuit students, I would say absolutely.

The vast majority of funding under this program dealt with registered Indian students. It also does not deal with non-status Indian students. We tried to determine how we can better fund students under the current program, given the current levels of funding and who the funding is directed towards.

An earlier question asked if this is a good example for non-Aboriginal students. It is also a good example for Métis and Inuit.

The Chair: Your figures indicate that this program would provide \$25,000 per student. Additional interest could increase that to \$30,000. How does this relate to the cost of education for the student? Is this sufficient?

programme qui paiera ses frais de scolarité, son hébergement dans une bonne maison de fraternité de même qu'un grand nombre de ses dépenses. L'étudiant qui habite sur la réserve devra subir la politique du conseil de bande, qui déterminera s'il devrait recevoir de l'argent pour aller à l'université.

Un étudiant qui habite sur la réserve aurait-il avantage à s'installer à l'extérieur de la réserve pour pouvoir profiter de ce programme qui permet à certains Indiens inscrits à l'extérieur des réserves de faire des études gratuitement?

M. Snow : J'aimerais de nouveau faire référence à l'étude qu'ont réalisée sur des groupes R. A. Malatest et Blair Stonechild pour la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire. En préparant notre proposition, nous avons découvert que, le plus souvent, les Indiens inscrits qui n'habitaient pas sur des réserves étaient plus nombreux à dire qu'ils ne pouvaient pas recevoir de financement par l'entremise du Programme d'aide aux étudiants d'un niveau postsecondaire parce qu'ils ne vivaient pas sur des réserves. Pour recevoir un financement, il était important de connaître quelqu'un dans le conseil de bande, particulièrement s'il semblait ne pas y avoir beaucoup de fonds.

Je ne crois pas avoir entendu parler du contraire, c'est-à-dire d'étudiants qui n'habitent pas sur une réserve et qui sont, pour cette raison, avantagés en ce qui concerne le financement de leurs études. Quoi qu'il en soit, notre proposition rectifierait ces situations d'iniquité, qu'elles avantagent les jeunes sur les réserves ou ceux à l'extérieur des réserves. Tous les étudiants qui sont des Indiens inscrits, qu'ils vivent sur une réserve ou non, seraient en mesure de recevoir un financement, quelles que soient leurs relations avec le chef et le conseil.

Le sénateur Champagne : C'est une très bonne idée. Appliquons-la dès maintenant.

Le président : J'aimerais poser quelques questions à M. Snow sur sa proposition. Vous parlez des étudiants qui sont des Indiens inscrits. Cette proposition ne s'applique-t-elle pas aux Métis et aux Inuits?

M. Snow : C'est exact en ce qui concerne ce programme. Je crois qu'il serait une bonne idée d'appliquer la même politique aux étudiants métis ou inuits.

La majeure partie du financement accordée dans le cadre de ce programme était versée à des étudiants qui étaient Indiens inscrits. Le programme ne visait pas les autres étudiants autochtones. Nous avons tenté de déterminer comment nous pourrions financer les étudiants de manière plus efficace dans le cadre du programme en vigueur, compte tenu des niveaux de financement actuel et des étudiants ciblés par les programmes.

Dans une question antérieure, on a demandé si la proposition pourrait s'appliquer aux étudiants non autochtones. Elle pourrait également très bien s'appliquer aux Métis et aux Inuits.

Le président : Selon vos chiffres, chaque étudiant pourrait recevoir 25 000 \$ dans le cadre de ce programme. Avec les intérêts, ce montant pourrait atteindre 30 000 \$. Cela est-il suffisant pour couvrir le coût des études d'un étudiant?

Some students might go to university and others might go to community colleges. Travel and residency costs would vary, particularly for those who come from remote areas, whether on- or off-reserve.

Mr. Snow: Depending on whether the student has children, this amount would not cover all expenses associated with the life of a two-year or four-year post-secondary education in all instances. The current tuition level at universities on average costs the country is \$4,900 based on data released from Statistics Canada a few weeks ago. At the very least, this would cover more than the average of four years of university tuition.

Alex Usher, who also wrote a report on the Post-Secondary Student Support Program, criticized our report. He suggested some policies for reform. He said that this program does not provide nearly enough, particularly for Aboriginal students with children. When you take into account living expenses, et cetera, it is clearly not enough. He also criticized our proposal for potentially raising costs.

If someone wants to make the argument that expenses should be raised to cover full living expenses for every registered Indian or Aboriginal student in general, that would be one argument. If costs are to remain the same, I prefer a proposal that funds at least four full years of tuition for each registered Indian student than one that funds full tuition and living expenses for some and nothing for others.

The Chair: Under the current Post-Secondary Student Support Program, how does the average amount compare to your proposal? I know you are critical of the program. There is a ceiling and many people do not get the funds. Put all those factors aside. How would your proposal compare to that amount?

Mr. Snow: The only number I heard was by Alex Usher in his response to our paper. He said the average was something like \$13,000 per student.

I am not sure where he got his data, but his report on reforming the Post-Secondary Student Program was done for Indian and Northern Affairs Canada. While I do not agree with Mr. Usher on the content of his response to our paper, I assume that there is some accuracy to that number.

The Chair: That is a valid comparison, you feel, in terms of the cost items that are covered between the two? You are saying yours is virtually double.

Mr. Snow: This is \$13,000 per year. Over the course of a four-year degree, it would be \$52,000, which is double the costs.

Certains étudiants iront à l'université tandis que d'autres fréquenteront les collèges communautaires. Les coûts des déplacements et de l'hébergement varieront, particulièrement pour ceux qui viennent de régions éloignées, qu'il s'agisse de réserves ou non.

M. Snow : L'étudiant peut également avoir des enfants. Le cas échéant, ce montant pourrait ne pas suffire pour couvrir toutes les dépenses de l'étudiant pendant la période de deux à quatre ans où il fait ses études postsecondaires. Selon des données publiées par Statistique Canada il y a quelques semaines, les frais de scolarité dans les universités canadiennes sont de 4 900 \$, en moyenne. À tout le moins, ce montant couvrirait des frais de scolarité supérieurs à la moyenne pendant une période de quatre ans.

Alex Usher, qui a également écrit un rapport sur le Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire, a critiqué notre rapport. Il a suggéré certaines politiques en vue d'une réforme. Il a affirmé que les fonds versés dans le cadre de ce programme ne sont pas du tout suffisants, particulièrement pour les étudiants autochtones qui ont des enfants. Quand l'on tient compte des frais de subsistance, et cetera, il est clair que ces montants ne suffisent pas. Il a également critiqué le fait que notre proposition pourrait mener à une hausse de coûts.

D'aucuns affirment que l'on devrait augmenter le financement afin de couvrir tous les frais de subsistance de chaque étudiant qui est un Indien inscrit ou un Autochtone. C'est une position qu'il est possible d'adopter. Cependant, si l'on ne veut pas que les coûts augmentent, je préfère une proposition qui fournit à chaque Indien inscrit aux études les fonds nécessaires pour payer ses frais de scolarité pendant quatre ans à un programme qui couvre tous les frais de scolarité et les frais de subsistance de certains étudiants et qui en laisse d'autres en plan.

Le président : Dans le cadre du Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire actuel, quel est le montant moyen versé aux étudiants, par rapport à votre proposition? Je sais que vous critiquez le programme. Il y a un plafond, et de nombreuses personnes ne reçoivent rien. Mis à part ces facteurs, comment le montant versé à chaque étudiant dans le cadre de votre proposition se compare-t-il au montant actuel?

M. Snow : Ma seule source à ce sujet est la réponse d'Alex Usher à notre proposition. Il a indiqué que chaque étudiant recevait en moyenne environ 13 000 \$.

Je ne sais pas où il a obtenu ses données, mais il a écrit son rapport sur la réforme du Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire pour le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. Même si je ne suis pas d'accord avec M. Usher et que je m'oppose à sa réponse à notre proposition, je présume que ce chiffre est à peu près exact.

Le président : Il s'agit d'une comparaison valide, selon vous, en ce qui concerne les coûts qui seraient couverts dans le cadre des deux propositions? Vous dites que la vôtre couvrirait presque le double des coûts.

M. Snow : On parle ici de 13 000 \$ par année. Au bout d'un diplôme de quatre ans, c'est 52 000 \$, ce qui représente le double des coûts.

The Chair: All right, I understand. Finally, you have been critical of the bands in terms of the administrative costs, but somebody has to administer this program. How do you see this administered?

Mr. Snow: That is one of the most common questions we have heard. Under our proposal, the money would go from the federal government to accounts that are administered by registered financial institutions, not unlike other accounts for individuals such as RESPs, RRSPs and RDSPs.

Some sort of arrangement would be set up with the institution where money would go directly from that account as long as there was evidence that the student was enrolled in the program, and then a certain amount would come out per month.

This has also been criticized as potentially being this huge administrative framework, very difficult to administer. I would point out that for many bursaries, scholarships and grants that come from sources outside of universities — right now universities are more than capable of administering these.

For example, for grants from Social Sciences and Humanities Research Council, NSERC and CIHR — the three major federal granting agencies — universities have a framework where this money coming from elsewhere is administered by the universities. Money is given directly for tuition and then X dollars a month comes out, provided the student is still registered at the university.

That is one example with which I am most familiar as I am a student in post-secondary education. I am familiar with others who are in the same position. We are certainly open to any other arrangement that is working.

The Chair: You obviously feel that this is a better way of administering it; it is more open, transparent and is directed to the student as opposed to the band council. However, we are also interested in getting more Aboriginals into post-secondary education. How do you see that helping to achieve that goal?

Mr. Snow: As I said earlier, our proposal is not a panacea for K-12 education. However, it is worth noting the financial incentive for students to complete Grade 6 through Grade 12, when they know that there will be \$3,000 in this account, and when they know with certainty that when they come out they will receive at least \$25,000 to go on to post-secondary education. I think that provides a powerful incentive.

That focus group study to which I keep referring mentioned that part of the reason that certain students said they did not want to pursue post-secondary education is they knew other people who had gone through the process of trying to get funding and they just did not think that they would get it.

The Chair: That is interesting.

Le président : D'accord, je comprends. Pour finir, vous avez critiqué les bandes et leur administration des coûts, mais quelqu'un doit administrer le programme. Comment devrait-il être administré, selon vous?

M. Snow : C'est l'une des questions qu'on nous pose le plus souvent. Selon notre proposition, le gouvernement fédéral verserait les sommes dans des comptes administrés par des établissements financiers enregistrés, un peu comme d'autres comptes pour les particuliers, c'est-à-dire les REEE, les REER et les REEI.

Il y aurait un arrangement avec l'établissement pour que l'argent soit directement déposé dans le compte tant et aussi longtemps que l'étudiant présente une preuve de son inscription dans un programme, et chaque mois, l'étudiant pourrait en retirer un montant précis.

Notre proposition a été critiquée par certaines personnes qui affirment qu'il s'agirait d'un cadre administratif très difficile à administrer. J'aimerais souligner que les universités administrent actuellement un grand nombre de bourses et de subventions qui proviennent de sources extérieures.

Par exemple, pour les subventions versées par le Conseil de recherches en sciences humaines, le CRSNG et IRSC — c'est-à-dire les trois principaux organismes subventionnaires fédéraux — il existe un cadre administratif, et cet argent est administré par les universités. L'argent pour les frais de scolarité est versé directement aux universités, et un montant X par mois est retiré du compte, à condition que l'étudiant soit toujours inscrit à l'université.

C'est l'un des exemples que je connais, en tant qu'étudiant au niveau postsecondaire. Je connais d'autres personnes qui sont dans la même situation. Nous sommes bien sûr ouverts à tout autre arrangement qui fonctionne.

Le président : Vous êtes évidemment d'avis qu'il s'agit d'un meilleur moyen d'administrer cet argent; c'est une option plus ouverte et plus transparente qui est axée sur l'étudiant, plutôt que sur le conseil de bande. Toutefois, nous voulons également que les Autochtones soient plus nombreux à faire des études postsecondaires. Comment croyez-vous que votre programme permettra de réaliser cet objectif?

M. Snow : Comme je l'ai dit plus tôt, notre proposition ne réglerait pas tous les problèmes de l'enseignement de la maternelle à la 12^e année. Néanmoins, il est important de souligner que les étudiants auront une motivation financière pour terminer leurs études, de la 6^e à la 12^e années, puisqu'ils sauront que 3 000 \$ seront versés dans leur compte et puisqu'ils seront certains d'avoir au moins 25 000 \$ pour poursuivre leurs études postsecondaires au moment de recevoir leur diplôme d'études secondaires. Je crois qu'il s'agit d'une mesure incitative très motivante.

L'étude que j'ai déjà mentionnée à quelques reprises a révélé que, en partie, certains étudiants ne voulaient pas faire d'études postsecondaires parce qu'ils connaissaient des gens qui avaient essayé d'obtenir du financement et parce qu'ils ne croyaient tout simplement pas qu'ils en recevraient.

Le président : C'est intéressant.

Senator Callbeck: Are you suggesting that the Metis would be covered by your proposal?

Mr. Snow: No senator, the Metis are not covered under our proposal. Our proposal concerns registered status Indians. The Post-Secondary Student Support Program does not cover the Metis.

Senator Callbeck: Do you have any suggestions as to how to get more Metis to attend university?

Mr. Snow: I think that our framework provides a good framework for Metis or for any other group the federal government would decide to fund.

Senator Callbeck: Would any of our other witnesses care to comment on Mr. Snow's proposal?

Mr. Mendelson: There are technical issues that I would address, but I will not right now. I am not entirely critical of the proposal per se. I think it is interesting, innovative and useful. However, we have 100 and some years of colonial history in Canada, and if there is one lesson we have to learn, it is not to use coercion and force. We all think this is a good idea so we will change it and wipe out the program, which has been paying money through bands, because we think it is a great idea. You do not have anything to say. We hold the purse. We will make the decision. It is not up to you. This is a way better program. You have not been accountable, so tough luck. You do not have any power.

I believe that would be a huge error. It would set back the relationship between First Nations and the Government of Canada for certain. It would set back much of the progress First Nations have made in taking responsibility for their own futures.

I have many good ideas about how a First Nation could be governed better. In fact, I have ideas about how Canada could be governed better than it is now, but I do not have the ability to impose it. Unfortunately, the Government of Canada does have the ability to impose it.

Even if it is a great idea — and it is a good idea — do not impose it. I would say set up a program like that program and let bands vote, or even require a vote.

You need to have proportionality when you are looking at Charter issues or other issues in law. There are times when you have to use coercive intervention on a First Nation, but it has to be proportional to the problem. It has to be a very serious issue. It has to be something like criminal gangs taking over the reserve.

We cannot just step in as colonialists and say we have a better idea. I have technical issues too, but that is my main objection to this proposal.

The Chair: Mr. Snow, do you want to respond to Mr. Mendelson?

Le sénateur Callbeck : Est-ce que vous dites que votre proposition s'appliquerait aux Métis?

M. Snow : Non, madame le sénateur. Les Métis ne sont pas visés par notre proposition. Notre proposition concerne les Indiens inscrits. Le Programme d'aide aux étudiants de niveau postsecondaire ne s'applique pas aux Métis.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous des suggestions pour faire augmenter le taux de participation des Métis à l'université?

M. Snow : Je crois que notre proposition constitue un bon cadre de travail pour les Métis ou tout autre groupe d'étudiants que le gouvernement fédéral pourrait décider d'aider.

Le sénateur Callbeck : Y aurait-il d'autres témoins qui aimeraient commenter la proposition de M. Snow?

M. Mendelson : Il y a des questions techniques que j'aimerais aborder, mais je ne le ferai pas tout de suite. Je ne suis pas entièrement contre la proposition en elle-même. Je crois qu'elle est intéressante, innovatrice et utile. Toutefois, l'histoire coloniale du Canada a plus de 100 ans, et si nous avons appris une chose, c'est qu'il ne faut pas utiliser la force et la coercition. Nous croyons tous qu'il s'agit d'une bonne idée, alors nous allons tout changer et éliminer le programme qui versait des fonds par l'entremise des bandes parce que cette nouvelle idée est bien meilleure. Vous n'avez rien à dire. C'est nous qui tenons les cordons de la bourse. Nous prendrons la décision. Vous n'avez pas voix au chapitre. Ce programme est bien meilleur. Vous n'avez pas été responsables, et c'est bien dommage. Vous n'avez aucun pouvoir.

Je crois qu'il s'agirait d'une énorme erreur. La relation entre les Premières nations et le gouvernement du Canada en souffrirait sans aucun doute. Une telle mesure effacerait une part des progrès que les Premières nations ont faits pour prendre leur propre avenir en main.

J'ai beaucoup de bonnes idées pour une meilleure gouvernance des Premières nations. En fait, j'ai des idées pour améliorer la gouvernance du Canada, mais je ne peux pas les imposer. Malheureusement, le gouvernement du Canada, lui, peut imposer tout ce qu'il veut.

Même s'il s'agit d'une très bonne idée — et c'est une bonne idée — ne l'imposez pas. Je suggérerais qu'on établisse un programme comme celui-ci et qu'on laisse les bandes voter, ou même qu'on demande un vote.

Il faut qu'il y ait proportionnalité pour les questions qui se rapportent à la Charte et aux autres questions de droit. Il y a des situations dans lesquelles une intervention coercitive doit être utilisée à l'égard d'une Première nation, mais cette intervention doit être proportionnelle au problème. Il doit s'agir d'un problème très grave, comme l'envahissement d'une réserve par un groupe criminel.

On ne peut pas tout simplement s'imposer en tant que colonialistes et déclarer qu'on a une meilleure idée. Je trouve que la proposition comporte également certains problèmes techniques, mais mon objection principale est celle-là.

Le président : Monsieur Snow, souhaitez-vous répondre à M. Mendelson?

Mr. Snow: I would say that this program is no more coercive than the program that currently exists. We are telling First Nations here is \$314 million from the federal government and here is how you have to spend it. We are saying we will give it to individual bands. We will decide how much goes to each individual band, and we will determine that you have to submit reports each year if you want funding.

As it turns out, the accountability in these reports is not rigorous. There certainly could be more rigorous demands on bands, but this is still a program that the federal government views as discretionary. It views it as a program that they could easily change, and ours would be no different in that respect.

In terms of coercing individual Aboriginals, I do not see anything coercive about saying here is \$25,000-plus; use it if you want. If you do not want, then someone else will use it.

Therefore, I do not agree; and my co-author, Calvin Helin, himself a First Nations, thinks this is also a good proposal — obviously, since he is a co-author. I think this would not necessarily set back relations between First Nations and the rest of Canada.

Shawn Atleo on “The Current,” had issues with our report, but refused to say categorically that he did not like this proposal. Of course, the many Aboriginal students who spoke up in our statement of support, and who have written us letters and commented in letters to the editor of newspapers, have said that this is a good idea. I think there are many Aboriginals who would think this would be a step forward for relations with the rest of Canada.

The Chair: There is no doubt consultation would take place, whatever way we end up going.

Senator Martin: I am sorry that I was detained in the chamber, so I came in after your presentations were complete. I feel like I am interjecting at this point, not fully having heard everything, but I have a question for Mr. Snow and a comment to all of the presenters today. First, I must say thank you.

One of the things that I heard in your answers is a certain sense of hope, and the potential of finding solutions based on resources that already exist. What you were talking about in terms of mentorship or role models is an age-old concept. We know, as Senator Mercer discussed, the importance of having someone standing in front of you to reflect back something that is of you. When you see that, it can be very powerful. That is very important.

Mr. Mendelson, I am curious to read more, or talk to you more, about this Aboriginal education act. I am an educator of 21 years, and I understand the importance of the system. I find it ironic and unfortunate that the mainstream schools, outside of the reserves, off reserves, are doing more for these Aboriginal students than perhaps what is happening on the reserves.

M. Snow : Selon moi, notre programme n'est pas plus coercitif que le programme qui existe actuellement. Le gouvernement fédéral donne 314 millions de dollars aux Premières nations et leur dit comment ils doivent les dépenser. Le gouvernement donne l'argent aux bandes individuelles. Il décide combien d'argent chaque bande recevra et exige que des rapports annuels soient remis pour que le financement soit renouvelé.

Il se trouve que le processus de reddition de comptes exigé par l'entremise de ces rapports n'est pas rigoureux. On pourrait bien sûr imposer des exigences plus rigoureuses aux bandes, mais il s'agira toujours d'un programme que le gouvernement fédéral considère comme discrétionnaire. Il le considère comme un programme facilement modifiable, et le nôtre le serait également.

En ce qui concerne les Autochtones individuels, je ne crois pas qu'il soit coercitif de leur donner 25 000 \$ ou plus et de leur dire qu'ils peuvent s'en servir s'ils le souhaitent. S'ils ne veulent pas de cet argent, quelqu'un d'autre s'en servira.

Par conséquent, je ne suis pas d'accord; mon coauteur, Calvin Helin, est lui-même membre d'une Première nation, et il croit qu'il s'agit d'une bonne proposition — évidemment, puisqu'il en est le coauteur. Je ne pense pas que les relations entre les Premières nations et le reste du Canada en souffriraient nécessairement.

À l'émission *The Current*, Shawn Atleo a exprimé ses préoccupations relatives à notre rapport, mais il a refusé d'affirmer catégoriquement qu'il n'aimait pas notre proposition. Bien sûr, les nombreux étudiants autochtones qui nous ont appuyés, qui nous ont écrit des lettres et qui ont commenté notre proposition dans des lettres aux rédacteurs en chef ont dit que notre idée était bonne. Selon moi, il y a de nombreux Autochtones qui considéreraient ce programme comme une avancée en ce qui a trait aux relations avec le reste du Canada.

Le président : Il y aurait sans aucun doute des consultations, quelle que soit la direction que nous décidons d'adopter.

Le sénateur Martin : Je suis désolée. J'ai été retenue à la Chambre et je suis arrivée après la fin de vos exposés. J'ai l'intention d'intervenir malgré le fait que je n'ai pas tout entendu, mais j'ai une question pour M. Snow et un commentaire pour tous les témoins. Premièrement, je voulais vous remercier.

Dans vos réponses, j'ai détecté de l'espoir et j'ai compris qu'il était possible de trouver des solutions fondées sur les ressources qui existent déjà. La notion de mentorat ou de modèles de comportement que vous avez mentionnée existe depuis toujours. Comme le sénateur Mercer le disait, nous savons qu'il est important pour les jeunes d'avoir des modèles de comportement qui leur ressemblent. Quand on est témoin de ce genre de chose, ça nous marque. C'est très important.

Monsieur Mendelson, j'ai hâte d'en lire davantage sur cette loi sur l'enseignement des Autochtones ou de vous en parler. J'ai enseigné pendant 21 ans, et je comprends l'importance du système. Je trouve qu'il est ironique et malheureux que les écoles régulières à l'extérieur des réserves en fassent davantage pour ces élèves autochtones que, peut-être, les écoles sur les réserves.

The resources are there and it is a matter of providing perhaps, as you say, a framework or a system or a template that may work while respecting the cultural differences and respecting the traditions of the people. My question is to Mr. Snow.

I am sorry that I have not fully read your report but I know of your report because I watched a part of your presentation on CPAC, and I know Calvin Helin.

The program you are talking about, is it a completely new model or has it been successfully done elsewhere? I am not sure whether it is business or in other jurisdictions where you know that it has been successful and, therefore, this is something that could work here as well. Do you know whether it is an entirely new program?

Mr. Snow: I am unfamiliar of any program that is across the board for a particular group, whether it be a regional, ethnic group, for each particular student with funding offered to one group and particularly that group. Part of the reason it makes it easy to do with registered Indians in Canada is that they are registered under the Indian Act and therefore a list of students would be eligibly funded.

However, Calvin Helin speaks about this quite a bit in his book. The Grandview High School in Vancouver, which had something like 40 per cent to 50 per cent ethnic minorities, many of which were Aboriginal students and it introduced a financial incentive program. The principal of the school at the time was one of our signatories to our statement of support. She said in her statement of support that she has seen these financial incentives work for Aboriginal students in Canada in particular. Students know if they finish this grade, if they do this assignment, there will be a reward at the end and it works. I believe that is a big reason she is a proponent of our report.

Like any potentially innovative policy proposal, it has to be tried at some point, even if it has not been used across the board.

Mr. Mendelson: My last comment is that I do not want to seem too negative to Mr. Snow and others. I think it is a good proposal and there might be a lot in it. I would like to see some bands adopting it, and I think they would, actually. However, I am opposed to what will come across as a coercive measure if this program were cancelled, and the budget seemed to be indicating that that is what was underway.

I have a final comment. I do not want to give a wrong impression. The K-12 system on-reserve is underfunded currently. If those schools are to ever catch up, one of the elements that will be needed is more money. We are not talking about billions, we are talking about hundreds of millions so it is not irrelevant, but it is not outsized. I share Mr. Sharpe's view that there is probably no better dollar of investment that we can make anywhere in Canada right now in terms of the future than a dollar that can improve educational outcomes for Aboriginal students. However, there will be extra dollars required.

Les ressources existent, et il faut peut-être, comme vous le dites, un cadre ou un système qui fonctionne tout en respectant les différences culturelles et les traditions des gens. Ma question s'adresse à M. Snow.

Je suis désolée, parce que je n'ai pas lu tout votre rapport, mais je le connais. J'ai vu une partie de votre exposé sur CPAC, et je connais Calvin Helin.

Le programme dont vous parlez constitue-t-il un tout nouveau modèle ou a-t-il déjà été mis en œuvre et réussi ailleurs? Je ne sais pas s'il a eu des retombées positives dans le milieu des affaires ou dans d'autres pays. Dans ce cas, il pourrait peut-être fonctionner ici aussi. Savez-vous s'il s'agit d'un tout nouveau programme?

M. Snow : Je ne connais pas de programme qui s'applique à tout un groupe, qu'il s'agisse d'un groupe régional ou ethnique, et qui accorde un financement à chaque étudiant dans un groupe particulier. Ce programme serait facile à mettre en œuvre en partie parce que les Indiens inscrits au Canada sont inscrits en vertu de la Loi sur les Indiens, et il y aurait donc une liste d'étudiants admissibles au financement.

Cependant, Calvin Helin traite abondamment de ce sujet dans son livre. L'école secondaire Grandview, à Vancouver, qui comptait, parmi ses élèves, de 40 à 50 p. 100 de membres de minorités ethniques, dont une grande proportion d'Autochtones, a introduit un programme d'incitations financières. La directrice de l'école à l'époque a signé à l'appui de notre rapport. Dans sa déclaration, elle a affirmé avoir été témoin de l'efficacité de ces mesures incitatives pour les élèves autochtones au Canada, en particulier. Les élèves savent que, s'ils terminent leur année d'études, s'ils font leurs travaux, ils seront récompensés, et ça fonctionne. Je crois que c'est la raison principale pour laquelle elle appuie notre rapport.

Comme toute orientation novatrice proposée, on doit en faire l'essai à un moment donné, même si l'initiative proposée n'est pas répandue.

M. Mendelson : J'aimerais faire un dernier commentaire parce que je ne veux pas sembler trop négatif à l'égard de M. Snow et d'autres. Je crois qu'il s'agit d'une bonne proposition qu'il vaudrait la peine d'explorer. J'aimerais que certaines bandes l'adoptent, et, dans les faits, je crois qu'elles le feraient. Toutefois, je m'oppose à l'annulation du programme actuel parce que ce genre de mesure serait considérée comme coercitive, et le budget donne à penser que c'est ce qui se passera.

J'ai un dernier commentaire. Je ne veux pas donner la mauvaise impression. Le système d'enseignement de la maternelle à la 12^e année sur les réserves est actuellement sous-financé. Pour que ces écoles rattrapent les autres, il faut plus d'argent. Je ne parle pas de milliards. Je parle de centaines de millions. Ce n'est pas rien, mais ce n'est pas exagéré. Je suis d'accord avec M. Sharpe quand il dit que nous devons améliorer les résultats scolaires des élèves autochtones et qu'il s'agit du meilleur investissement que nous puissions faire actuellement pour l'avenir du Canada. Or, il faut plus d'argent.

Ms. Preston: My closing remark reminds us to focus on the kindergarten to Grade 12 as well. That is big for increasing post-secondary education.

The Chair: Thank you very much to all of you for your presentations and your answers to questions. You have helped our consideration of the matter of post-secondary access, particularly for Aboriginals.

With that, honourable senators, we stand adjourned.

(The committee adjourned.)

Mme Preston : Pour conclure, j'aimerais rappeler à tout le monde qu'il faut également mettre l'accent sur la maternelle à la 12^e année. Cela est essentiel si on veut faire augmenter le taux de participation aux études postsecondaires.

Le président : Je vous remercie tous de vos exposés et de vos réponses à nos questions. Vous nous avez aidés à comprendre le problème de l'accès aux études postsecondaires, particulièrement pour les Autochtones.

Honorables sénateurs, la séance est levée.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, March 25, 2010

As an individual:

Dale Kirby, Assistant Professor, Memorial University of
Newfoundland, Faculty of Education.

Statistics Canada:

Richard Mueller, Senior Analyst, Social Analysis Division.

Association of Canadian Community Colleges:

Patricia Lang, Member.

Wednesday, March 31, 2010

As individuals:

Dave Snow, Researcher, Macdonald-Laurier Institute for Public
Policy;

Jane Preston, PhD candidate, University of Saskatchewan.

Caledon Institute of Social Policy:

Michael Mendelson, Senior Scholar.

Centre for the Study of Living Standards:

Andrew Sharpe, Executive director.

TÉMOINS

Le jeudi 25 mars 2010

À titre personnel :

Dale Kirby, professeur adjoint, Université Memorial
Terre-Neuve, Faculté d'éducation.

Statistique Canada :

Richard Mueller, analyste principal, Division de l'analyse sociale

Association des collèges communautaires du Canada :

Patricia Lang, membre.

Le mercredi 31 mars 2010

À titre personnel :

Dave Snow, chercheur, Institut de politiques publiques Macdonald-Laurier;

Jane Preston, candidate au doctorat, l'Université de Saskatchewan.

Caledon Institute of Social Policy :

Michael Mendelson, chercheur principal.

Centre d'étude des niveaux de vie :

Andrew Sharpe, directeur exécutif.





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Social Affairs, Science and Technology

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Wednesday, April 14, 2010
Thursday, April 15, 2010

Issue No. 2

Fifth and sixth meetings on:

The study on the accessibility of
post-secondary education in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le mercredi 14 avril 2010
Le jeudi 15 avril 2010

Fascicule n° 2

Cinquième et sixième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à l'éducation
postsecondaire au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Callbeck	Eaton
Cordy	Keon
* Cowan	* LeBreton, P.C.
(or Tardif)	(or Comeau)
Dawson	Martin
Demers	Plett
Dyck	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Champagne, P.C. (*April 15, 2010*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Brazeau (*April 15, 2010*).

The Honourable Senator Champagne, P.C., replaced the Honourable Senator Nancy Ruth (*April 15, 2010*).

The Honourable Senator Keon replaced the Honourable Senator Stewart Olsen (*April 15, 2010*).

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator Merchant (*April 14, 2010*).

The Honourable Senator Brazeau replaced the Honourable Senator Demers (*April 14, 2010*).

The Honourable Senator Stewart Olsen replaced the Honourable Senator Keon (*April 14, 2010*).

The Honourable Senator Nancy Ruth replaced the Honourable Senator Champagne, P.C. (*April 14, 2010*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Dawson (*April 13, 2010*).

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator Cordy (*April 13, 2010*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Rivard (*April 9, 2010*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Mercer (*April 6, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Eaton
Cordy	Keon
* Cowan	* LeBreton, C.P.
(ou Tardif)	(ou Comeau)
Dawson	Martin
Demers	Plett
Dyck	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Champagne, C.P. (*le 15 avril 2010*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Brazeau (*le 15 avril 2010*).

L'honorable sénateur Champagne, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Nancy Ruth (*le 15 avril 2010*).

L'honorable sénateur Keon a remplacé l'honorable sénateur Stewart Olsen (*le 15 avril 2010*).

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur Merchant (*le 14 avril 2010*).

L'honorable sénateur Brazeau a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 14 avril 2010*).

L'honorable sénateur Stewart Olsen a remplacé l'honorable sénateur Keon (*le 14 avril 2010*).

L'honorable sénateur Nancy Ruth a remplacé l'honorable sénateur Champagne, C.P. (*le 14 avril 2010*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Dawson (*le 13 avril 2010*).

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur Cordy (*le 13 avril 2010*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Rivard (*le 9 avril 2010*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Mercer (*le 6 avril 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, April 14, 2010
(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:19 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Brazeau, Callbeck, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Nancy Ruth, Seidman and Stewart Olsen (9).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:*Assembly of First Nations:*

Shawn A-in-chut Atleo, National Chief.

Métis National Council:

Marc Leclair, Senior Policy Adviser.

Gabriel Dumont Institute:

Lisa Wilson, Program Director.

Congress of Aboriginal Peoples:

Betty Ann Lavallée, National Chief.

Roger Hunka, National Bilateral Director.

The chair made a statement.

Chief Atleo and Mr. Leclair each made a statement and, together with Ms. Wilson, answered questions.

At 5:22 p.m., the committee suspended.

At 5:25 p.m., the committee resumed.

Chief Lavallée made a statement and, together with Mr. Hunka, answered questions.

At 6:18 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 14 avril 2010
(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 19, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Brazeau, Callbeck, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Nancy Ruth, Seidman et Stewart Olsen (9).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :*Assemblée des Premières Nations :*

Shawn A-in-chut Atleo, chef national.

Ralliement national des Métis :

Marc Leclair, conseiller politique senior.

Gabriel Dumont Institute :

Lisa Wilson, directrice de programmes.

Congrès des Peuples Autochtones :

Betty Ann Lavallée, chef national;

Roger Hunka, directeur national bilatéral.

Le président fait une déclaration.

Le chef Atleo et M. Leclair font chacun un exposé, puis avec l'aide de Mme Wilson, répondent aux questions.

À 17 h 22, la séance est suspendue.

À 17 h 25, la séance reprend.

Le chef Lavallée fait un exposé, puis, avec l'aide de M. Hunka, répond aux questions.

À 18 h 18, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, April 15, 2010

(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:29 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Dawson, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Plett and Seidman (7).

Other senator present: The Honourable Senator Frum (1).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:

Quebec Association of Post-Secondary Students with Disabilities:

Yolanda Muñoz, Coordinator.

Canadian Association of Disability Service Providers in Post-Secondary Education:

Yolaine Ruel, Past President;

Gordon Dionne, Secretary Treasurer.

Learning Disabilities Association of Canada:

Claudette Larocque, Director of Public Policy and Programs.

Human Resources and Skills Development Canada:

Nancy Milroy-Swainson, Director General, Office for Disability Issues.

Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program.

The chair made a statement.

Ms. Munoz, Ms. Ruel, Mr. Dionne, Ms. Larocque, and Ms. Milroy-Swainson each made a statement and, together with Ms. Graham, answered questions.

At 12:21 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 15 avril 2010

(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 29, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Dawson, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Plett et Seidman (7).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Frum (1).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :

Association québécoise des étudiants ayant des incapacités au postsecondaire :

Yolanda Muñoz, coordonnatrice.

Association canadienne des conseillers en services aux étudiants handicapés au postsecondaire :

Yolaine Ruel, ancienne présidente;

Gordon Dionne, secrétaire trésorier.

Association canadienne des troubles d'apprentissage :

Claudette Larocque, directrice de politiques publiques et de programmes.

Ressources humaines et Développement des compétences Canada :

Nancy Milroy-Swainson, directrice générale, Bureau de la condition des personnes handicapées;

Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants.

Le président fait une déclaration.

Mme Munoz, Mme Ruel, M. Dionne, Mme Larocque et Mme Milroy-Swainson font chacun un exposé, puis, avec l'aide de Mme Graham, répondent aux questions.

À 12 h 21, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, April 14, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:19 p.m. to examine the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: I call this meeting to order. Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

Today we continue with our study on accessibility to post-secondary education. In particular, today's theme will be post-secondary education for Aboriginal peoples.

We have two panels today. On our first panel, we have three guests. Welcoming for the first time the National Chief of the Assembly of First Nations, Shawn Atleo, who is the hereditary chief from the Ahousaht First Nation. In July of 2009, he was elected to a three-year mandate as National Chief of the Assembly of First Nations. Mr. Atleo graduated in 2003 with a Masters of Education in adult learning in global change from the University of Technology in Sydney, Australia, in partnership with the University of British Columbia, the University of Western Cape South Africa and the University of Linköping in Sweden. In 2008, his commitment to education was recognized in his appointment as Chancellor of Vancouver Island University, becoming B.C.'s first indigenous chancellor.

Marc Leclair is Senior Policy Advisor to the Métis National Council. Founded in 1983 after the explicit recognition of the Metis as one of Canada's three distinct Aboriginal peoples under the Constitution Act of 1982, the council is made up of five provincial Metis organizations from Ontario westward and receives its mandate and direction from the democratically elected members of the provincial bodies.

Our third guest witness today is Lisa Wilson, who will appear as a representative of the Gabriel Dumont Institute. The Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research Incorporated was formally incorporated as a non-profit corporation in 1980 to serve the education and cultural needs of the Saskatchewan Metis and non-status Indian community.

Before going to our guests, may I welcome substitute members of the committee who are with us today. Senator Brazeau is substituting for Senator Demers and Senator Stewart Olsen for Senator Keon. Welcome to both of you. I think we will be joined later by Senator Dawson on behalf of Senator Merchant, and Senator Nancy Ruth on behalf of Senator Champagne.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 14 avril 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 19, pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je déclare la séance ouverte. Bienvenue aux travaux du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude sur la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire. Plus particulièrement, le thème d'aujourd'hui sera l'éducation postsecondaire et les Autochtones.

Nous accueillons deux groupes de témoins aujourd'hui. Le premier groupe compte trois personnes. Pour la première fois, nous souhaitons la bienvenue au chef national de l'Assemblée des Premières Nations, Shawn Atleo, qui est chef héréditaire de la Première nation d'Ahousaht. En juillet 2009, il a été élu pour un mandat de trois ans au poste de chef national de l'Assemblée des Premières Nations. M. Atleo a obtenu une maîtrise en éducation, enseignement aux adultes et changement mondial, de l'Université de la technologie de Sydney, en Australie, en partenariat avec l'Université de la Colombie-Britannique, l'Université de Western Cape, en Afrique du Sud et l'Université de Linköping, en Suède. En 2008, l'Université de l'île de Vancouver l'a récompensé pour son engagement dans le domaine de l'éducation en le nommant chancelier; il est devenu ainsi le premier Autochtone à se voir décerner ce titre en Colombie-Britannique.

Marc Leclair est conseiller politique senior au Ralliement national des Métis. Fondé en 1983 après la reconnaissance des Métis en tant que l'un des trois groupes autochtones distincts de la Loi constitutionnelle de 1982, le ralliement est composé de cinq organisations métisses provinciales situées en Ontario et à l'ouest de cette province. Il reçoit son mandat de membres démocratiquement élus dans les assemblées provinciales.

Notre troisième témoin aujourd'hui est Lisa Wilson, qui témoignera au nom du Gabriel Dumont Institute. Le Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research Incorporated a été créé formellement en tant que société sans but lucratif en 1980 afin de combler les besoins éducatifs et culturels des Métis et des Indiens non inscrits de la Saskatchewan.

Avant de donner la parole à nos invités, permettez-moi de souhaiter la bienvenue aux membres substitués présents au comité aujourd'hui. Le sénateur Brazeau remplace le sénateur Demers, et le sénateur Stewart Olsen remplace le sénateur Keon. Bienvenue à vous deux. Je crois que nous allons accueillir plus tard le sénateur Dawson, au nom du sénateur Merchant, et le sénateur Nancy Ruth, au nom du sénateur Champagne.

We are ready to get under way. I will start with you, Chief Atleo. If you could give us about seven minutes of opening remarks, we would appreciate it.

Shawn A-in-chut Atleo, National Chief, Assembly of First Nations: Thank you, Mr. Chair. To senators and the committee, it is a great honour and privilege to be here with you, and we are very appreciative that you are bringing focus and attention to this subject.

With the seven minutes I have, I will go through some of the major points, first appreciating that a discussion about post-secondary education is really a discussion about education more broadly.

I was looking at correspondence going back to 1971 from Jean Chrétien to then-Prime Minister Trudeau. I vaguely remember 1971. Our graduation rates back in the early 1970s were around 12 per cent in the K-to-12 system. Today, they are close to 49 per cent, so one might say we are making progress on the long journey, but we would also suggest it is time to consider taking to scale the kind of significant change that will see the sorts of success that we all desire and would benefit from, very clearly understanding the history about where we have come from. That includes the fact that until changes were made to the Indian Act in 1951, First Nations were denied the opportunity to attend post-secondary institutions.

We begin with this notion that we do not have a long time frame of success in post-secondary education. The 1960s was the first time we began to see graduates from post-secondary education; my father, for example, being acknowledged as the first, if not one of the first, to graduate with an academic doctorate degree in the First Nations community from the University of British Columbia. That was not long ago. He just turned 71 last week; he completed his education when he was 55.

We begin with a little bit of a reflection on education and on education success. That which we have achieved, in the eyes of many of our people, has been tremendous given the kinds of constraints that we feel we have been under. Since then, we have 518 schools on reserves, 45 indigenous institutes of higher learning, and the graduation rate has slowly started to move up in the K-to-12 system. We have moved from a handful of post-secondary attendees, as I alluded, going back to the 1960s, to as many as 27,000 First Nation peoples in 1998-99 going through the post-secondary system.

As some may have heard, we have set a very high goal of 65,000 post-secondary graduates over the next five years, and we do that based on the good work of an economist and a report that was done in 2009 for the Assembly of First Nations as being the kind of objective that would close the gap on achievement rates with the rest of the Canadian population. These are the objectives that are being pushed forward by First Nations chiefs across the

Nous sommes prêts à nous lancer. Je vous donnerai d'abord la parole, chef Atleo. Nous vous saurions gré de présenter une déclaration liminaire qui fait au plus sept minutes.

Shawn A-in-chut Atleo, chef national, Assemblée des Premières Nations : Merci, monsieur le président. Mesdames et messieurs les sénateurs et membres du comité, c'est pour moi un grand honneur et un grand privilège de me retrouver parmi vous; nous apprécions au plus haut point le fait que vous portiez votre attention sur cette question.

Durant les sept minutes qui me sont allouées, je vais parcourir certains des grands enjeux, en disant d'abord ceci : discuter de l'éducation postsecondaire, en vérité, c'est discuter d'éducation au sens large.

Je lisais une correspondance remontant à 1971 entre Jean Chrétien et le premier ministre de l'époque, Trudeau. J'ai des souvenirs vagues de 1971. Au début des années 1970, le taux de diplomation se situait à 12 p. 100 dans le cas des écoles primaire et secondaire. Aujourd'hui, c'est presque 49 p. 100; on pourrait donc dire que nous avons progressé sur un long chemin, mais nous croyons en même temps que le moment est venu d'envisager à plus grande échelle le genre de changement significatif qui débouchera sur les types de succès que nous souhaitons tous et dont nous pouvons tous profiter, très clairement, en songeant au chemin que nous avons parcouru jusqu'à maintenant. Cela comprend le fait que, jusqu'à ce que la Loi sur les Indiens soit modifiée en 1951, les membres des Premières nations ne pouvaient fréquenter un établissement d'enseignement postsecondaire.

Pour aborder la question, disons d'abord que cela ne fait pas longtemps que nous réussissons nos études postsecondaires. Nous avons vu nos premiers diplômés dans les années 1960; mon père, par exemple, est considéré comme le premier, sinon un des premiers Autochtones à détenir un doctorat, le sien provenant de l'Université de la Colombie-Britannique. Cela ne fait pas longtemps. Il a eu 71 ans la semaine dernière, il a achevé ses études à l'âge de 55 ans.

Commençons par une petite réflexion sur l'éducation et la réussite en éducation. Aux yeux de bon nombre d'Autochtones, ce que nous avons accompli est incroyable, vu les types de contraintes qui nous ont été imposés. Depuis, nous en sommes arrivés à 518 écoles dans les réserves, 45 établissements d'études supérieures autochtones, et le taux de diplomation a commencé à augmenter lentement dans le cas des écoles primaire et secondaire. Nous étions jadis une poignée d'Autochtones ayant fréquenté un établissement d'études postsecondaires, comme je l'ai dit, à commencer dans les années 1960. En 1998-1999, il y avait 27 000 Autochtones qui faisaient des études postsecondaires.

Certains d'entre vous l'avez peut-être entendu dire, nous nous sommes donné un objectif très ambitieux — avoir 65 000 Autochtones titulaires d'un diplôme d'études postsecondaires au cours des cinq prochaines années —, cela, en nous fondant sur les bons travaux d'un économiste et un rapport réalisé en 2009 pour l'Assemblée des Premières Nations. C'est le genre d'objectif qui nous permettra de combler l'écart entre le

country for whom I have the responsibility to advocate, and who represent the more than 630 First Nations communities in Canada.

In 2008, there were approximately 8,000 First Nations-controlled schools and institutes right from the elementary to the post-secondary level. There are many challenges, and you will hear consistently from First Nations that the major challenge is the chronic underfunding of First Nations elementary and secondary schools, a lack of financial support for First Nations people to be educated in our languages similar to that which occurs for the anglophone and francophone communities.

Building very much on the spirit of the apology that Prime Minister Harper and the rest of Parliament offered in the summer of 2008, the legacy of the residential schools era, which lasted over 100 years, had a tremendous injurious effect on our peoples, and it was all done within the guise or under the umbrella of education. If education were a tool that separated people from language and culture, then surely education should be the tool that reconnects people with culture and family and supports the reconnection of indigenous communities as well. Therefore, the apology was very significant.

The greatest barrier facing First Nations students struggling to succeed is a lack of financial resources. This alludes to a tremendous number of other issues such as child care, adequate housing and adequate academic preparation. Of course, in the time that I have been National Chief, we have been reaching out to the post-secondary institutions, to academia, to the education system, school districts, teachers' associations and students' associations, strongly suggesting that this is an all-hands-on-deck effort that is required to ensure that the learning systems are receptive to supporting First Nations learners.

In 2009, the report that I have been alluding to entitled *Focusing Indian and Northern Affairs Canada's Post Secondary Education Program: Targets and Impacts*, speaks to the objectives, as I have said, under the authorship of Waslander, I believe is the name of the economist. The report notes the fact that the program budget has been subject to an arbitrary cap for more than a decade. If there is one message we have here, it is going back to the sentiments in this letter under the authorship of Jean Chrétien back in 1971, hinting that there needs to be a joint effort between First Nations and government. The words were welcomed in the Throne Speech that we work together to strengthen and reform, that tinkering around the edges will not be helpful. What is needed is for us to jointly examine how it is that we can improve the effectiveness and efficiencies and build on the good accountability that First Nations have been demonstrating for the delivery of programs and the work that communities are doing to ensure their citizens, wherever they reside, are well served.

taux de réussite des Autochtones et celui du reste de la population canadienne. Voilà ce que préconisent les chefs des Premières nations de tout le pays, dont j'ai pour tâche de défendre les intérêts et qui représentent plus de 630 communautés des Premières nations au Canada.

En 2008, il y avait quelque 8 000 écoles et établissements d'enseignement contrôlés par les Premières nations du niveau élémentaire au niveau postsecondaire. Les défis à relever sont nombreux, et vous entendrez les Premières nations marteler le fait que le problème principal réside dans le sous-financement chronique des écoles primaires et secondaires des Premières nations, l'absence de soutien financier des études des Premières nations dans leur langue comme cela se fait dans les collectivités anglophones et francophones.

Pour rester dans le ton des excuses présentées par le premier ministre Harper et le reste du Parlement à l'été 2008, disons que l'héritage des pensionnats, qui ont duré plus de 100 ans, a pris la forme d'un effet préjudiciable incroyable pour nous, tout cela au nom de l'éducation, sous la bannière de l'éducation. Si l'éducation a été un instrument utilisé pour séparer les gens de leur langue et de leur culture, assurément, l'éducation devrait devenir un instrument qui permet de remettre les gens en lien avec la culture et la famille, et qui soutient la remise en lien des collectivités autochtones aussi. Les excuses étaient donc très importantes.

Pour les étudiants des Premières nations qui se battent pour réussir, le manque de moyens financiers représente le plus grand obstacle. Cela évoque un nombre effarant de questions connexes, notamment la garde des enfants, l'hébergement et la préparation aux études. Bien entendu, depuis que je suis chef national, nous sollicitons l'apport des établissements d'enseignement postsecondaire, du milieu scolaire, du système d'éducation, des districts scolaires, des associations d'enseignants et des associations étudiantes en affirmant tout haut que tous et chacun doivent s'y mettre pour s'assurer que les systèmes d'apprentissage conviennent aux apprenants des Premières nations.

En 2009, il y a eu la publication du rapport auquel je fais allusion, qui est intitulé *Focusing Indian and Northern Affairs Canada's Post Secondary Education Program: Targets and Impacts*. Comme je l'ai dit, ce rapport présente les objectifs en question, sous la plume de Waslander, je crois que c'est bien le nom de l'économiste en question. L'auteur du rapport signale le fait que le budget des programmes fait l'objet d'un plafonnement arbitraire depuis plus de dix ans. S'il y a bien un message à retenir à la suite de notre rencontre, c'est qu'il faut revenir aux sentiments exprimés dans la lettre signée par Jean Chrétien en 1971, où il donne à entendre qu'il faut un effort conjoint entre les Premières nations et le gouvernement. Cela nous a réjoui d'entendre dire, pendant le discours du Trône, que nous devons travailler ensemble à renforcer et à réformer — rafistoler ne sera pas utile. Ce qu'il faut, c'est que nous voyions ensemble comment il serait possible d'améliorer l'efficacité et l'efficience des programmes et faire fond sur le travail responsable des

Our recommendations that I will summarize is that we address the fact that the 2 per cent annual cap on spending increases for the department's post-secondary education program be eliminated immediately, and that the department spending increases for post-secondary programs be based on actual costs associated with program components and not be subject to discretionary caps. First Nations reacted with great concern when the transfers to federal or to provincial and territorial education and health programs were protected at the over 6 per cent rate, which they were in the last budget, but there were no increases when it came to addressing the 2 per cent cap. We have a tremendous legislative gap that exists when it comes to ensuring that there are protected and sustainable resources that are flowing for First Nations learners on an annual basis.

The committee recommends that the department's budget in the 2007-08 and ensuing fiscal years be increased to reflect increased expenditures associated with providing more funding to more eligible First Nations and Inuit learners. I could be corrected, but I believe around 10,000 students would be going to post-secondary if they were otherwise provided with support to go to the post-secondary level.

I look forward to the forthcoming exchange, recognizing the time frame that has been allotted for opening thoughts. I am pleased to be here on behalf of the Assembly of First Nations. With the good work from our national chief's committee on education and our education directorate, we are well poised to be a strong partner in the effort to strengthen and reform education.

This is something we feel so strongly matches with the aging population in the mainstream community in this country. The growing youth Aboriginal population is really one we must gravitate to very quickly and we must move fast to ensure that particularly young people are supported for success in education.

It is within that spirit that we are very appreciative to accept the invitation to appear here today.

The Chair: Thank you very much, chief, for your contribution. Mr. Leclair may now go ahead on behalf the Métis National Council.

Marc Leclair, Senior Policy Adviser, Métis National Council: I want to echo the national chief's remarks in thanking the committee and you all for being here today to hear us. We do not often get a chance to do this.

I want to first introduce who the Metis people are that we represent. There are some 330,000 Metis people who identify in the last census. From Ontario west, 9 out of 10 will identify as Metis. That is not to say there are not people who identify as Metis in other parts of the country, but this is where the bulk of the population resides. It is a very youthful population, though not as youthful as First Nations or Inuit. However, 52 per cent of

Premières nations quant à l'exécution des programmes et aux efforts que déploient les collectivités pour s'assurer que leurs citoyens, où qu'ils habitent, sont bien servis.

Je vais résumer nos recommandations. Notamment, il faudrait éliminer immédiatement le plafond annuel de 2 p. 100 imposé aux augmentations de dépenses dans le cas du programme d'éducation postsecondaire du ministère; et les accroissements de dépenses du ministère à cet égard doivent se fonder sur les coûts réels des éléments du programme sans être assujettis à des maximums discrétionnaires. Les Premières nations étaient grandement préoccupées de constater que les transferts du gouvernement fédéral vers les provinces et territoires pour les programmes d'éducation et de santé ont été protégés à un taux supérieur à 6 p. 100, comme c'est le cas dans le dernier budget, mais sans augmentation par rapport au maximum de 2 p. 100. Il y a un écart législatif énorme qui nous empêche de nous assurer que des ressources protégées et durables soient mises à la disposition des apprenants des Premières nations annuellement.

Le comité recommande que le budget ministériel pour 2007-2008 et les exercices suivants soit augmenté compte tenu des dépenses accrues provenant du fait d'accroître le financement à l'intention des apprenants inuits et des Premières nations admissibles. J'ai peut-être tort, mais je crois qu'il y a environ 10 000 étudiants qui feraient des études postsecondaires s'ils obtenaient autrement le soutien nécessaire.

Je me réjouis d'avance à l'idée d'échanger avec vous, sachant quel est le temps qui m'a été alloué pour présenter mes réflexions au départ. Je suis heureux d'être là au nom de l'Assemblée des Premières Nations. Grâce au bon travail du comité de l'éducation du chef national et de la direction de l'éducation, nous sommes bien placés pour participer avec rigueur à l'effort conjoint de renforcement et de réforme de l'éducation.

Nous sommes convaincus que cela cadre très bien avec le vieillissement de la population générale du pays. L'augmentation du nombre de jeunes Autochtones est un phénomène avec lequel nous devons composer très rapidement. Nous devons agir vite pour nous assurer que les jeunes en particuliers obtiennent le soutien nécessaire pour réussir leurs études.

C'est cet esprit-là qui fait que nous apprécions beaucoup l'invitation à comparaître aujourd'hui.

Le président : Merci beaucoup, chef, de votre contribution. M. Leclair peut y aller au nom du Ralliement national des Métis.

Marc Leclair, conseiller politique senior, Ralliement national des Métis : À l'instar du chef national, je tiens à vous remercier, tous, d'être là aujourd'hui pour nous entendre. C'est une occasion dont nous ne pouvons pas souvent profiter.

Je voudrais d'abord présenter les Métis que nous représentons. Il y a quelque 330 000 Métis qui se sont déclarés comme tels au cours du dernier recensement. En Ontario et dans l'ouest du pays, neuf sur 10 se déclarent comme tels. Cela ne veut pas dire que personne ne se déclare Métis ailleurs au pays, mais disons que c'est là que réside la majeure partie de la population. C'est une population très jeune, bien que pas aussi jeune que celle des

the population is below the age of 19. We anticipate that, over the next 15 years, about 80,000 to 100,000 Metis kids will be in a position to go on to post-secondary education. It is a fairly significant number. Currently, there is an enormous gap between the number of non-Aboriginal people and Metis who attend post-secondary education. About 18.2 per cent of Canadians, generally, attend, whereas our participation rate — while getting better — is still only about 7 per cent of the population.

Of course, we know that post-secondary education leads to better jobs, higher incomes and greater self-reliance and that there is a significant generational impact. Children raised in families whose parents have gone on to post-secondary education generally tend to go that route, too. That is a very important component.

Our population, while not altogether large, is quite large in Saskatchewan and Manitoba. There are 55,000 people in Winnipeg who identify as Metis, so it is a significant part of the population and a very young part of the population which has much to offer the labour markets of those two provinces, which need our participation.

We have sort of been the one Aboriginal group for which responsibility has not been accepted at the federal level. We do not agree with the interpretation that the federal government does not have responsibility for at least some things, including education. The provinces do not accept responsibility under the Constitution, so we are kind of a political football. We go back and forth and we try to build business cases at the federal and provincial levels for governments to invest what are, in effect, our own tax dollars, because we pay all of the taxes: provincial, income, federal tax, GST, PST, et cetera. In some senses, we try to convince governments that we want you to take our tax dollars and invest in our people, particularly in the area of education. While our educational attainment is better on most indicators than that of First Nations, at the same time we do not suffer some of the geographic isolation and some of the problems they have in terms of getting good teachers to stay, having enough resources to pay good teachers to stay, et cetera.

We are being educated in the provincial school systems, and we have been working at the Council of the Federation with the national chief and others to work with provinces to take education more seriously. We are making some progress on that front. I do not think it is as quick as we would like but, by and large, these provincial education systems are educating both First Nations and Metis. In our case, it is 100 per cent. The results are not nearly as good as we think they should be. We are looking for greater participation.

Premières nations ou des Inuits. Tout de même, 52 p. 100 de la population a moins de 19 ans. Selon nos prévisions, au cours des 15 prochaines années, ce sont environ 80 000 à 100 000 jeunes Métis qui pourront fréquenter un établissement d'enseignement postsecondaire. C'est un nombre assez important. À l'heure actuelle, il y a un écart énorme entre le nombre de non-Autochtones et de Métis qui fréquentent de tels établissements. Le taux de fréquentation de la population générale du Canada s'élève à 18,2 p. 100 environ, alors que celui de notre population — même s'il s'améliore — ne fait encore que 7 p. 100 environ.

Bien entendu, nous savons que les études postsecondaires débouchent sur de meilleurs emplois, des revenus accrus et une plus grande autonomie, et qu'elles produisent un impact générationnel important. Les enfants élevés dans une famille dont les parents ont fait des études postsecondaires en font généralement eux aussi. C'est un élément très important de l'équation.

Si elle n'est pas nombreuse au sens strict, notre population est assez nombreuse en Saskatchewan et au Manitoba. Il y a à Winnipeg 55 000 personnes qui se déclarent Métisses; c'est donc une partie importante de la population et une partie très jeune de la population, qui a beaucoup à offrir aux marchés du travail des deux provinces citées, qui a besoin de notre participation.

Nous sommes plus ou moins le groupe autochtone pour lequel la responsabilité n'a pas été acceptée au niveau fédéral. Nous ne sommes pas d'accord avec l'idée que le gouvernement fédéral ne serait pas responsable de certaines choses tout au moins, dont l'éducation. Les provinces n'acceptent pas la responsabilité de la chose selon la Constitution; nous sommes donc une sorte de ballon politique. Nous passons d'un à l'autre. Nous essayons de faire valoir aux autorités fédérales et provinciales l'utilité d'investir des sommes d'argent qui, de fait, représentent le produit de nos impôts et taxes, puisque nous payons tout cela : la taxe provinciale, l'impôt fédéral, la TPS, la TVP et ainsi de suite. D'une certaine façon, nous essayons de convaincre les gouvernements de prendre nos impôts et de les investir dans nos gens, particulièrement dans le domaine de l'éducation. Nous réussissons mieux que les Premières nations selon la plupart des indicateurs, mais, en même temps, nous ne souffrons pas du même isolement géographique et de certains des problèmes qu'ils éprouvent à trouver de bons enseignants qui vont demeurer sur place, à payer les bons enseignants pour qu'ils y demeurent et ainsi de suite.

Nous recevons notre instruction dans les systèmes scolaires provinciaux et nous travaillons depuis un certain temps au Conseil de la fédération avec le chef national et d'autres personnes à faire en sorte que les provinces prennent l'éducation davantage au sérieux. Nous faisons certains progrès sur ce front-là. Ce n'est pas aussi rapide que nous le souhaiterions, à mon avis, mais, globalement, les systèmes d'éducation provinciaux servent bel et bien à instruire les Premières nations et les Métis. Dans notre cas à nous, c'est à 100 p. 100. Les résultats sont loin d'être aussi bons que nous pensons qu'ils devraient l'être. Nous voulons un taux de participation plus grand.

Our biggest challenge is trying to get both levels of government to pay attention to the education needs of Metis. The last time we tackled this was in Kelowna. We set some education targets and other targets. The government's buying into the targets but not the spending program indicated to us that it was looking to come up with a new program, but we have yet to really fully engage on that, although progress is being made.

At the post-secondary level, there are really two major recommendations that we are looking for you to consider. The first deals with what the national chief dealt with: Financial supports for students. The income level disparity between Metis and non-Metis is quite large. Our family formations are different. We have larger families and we have families earlier. Our history with the Gabriel Dumont Institute, or GDI — and this is the same for First Nations University — is that some of the girls who become women come back for basic adult education upgrading then come back to school and do very well. In fact, one of the strengths of Aboriginal institutions is that the adult learners are coming back in and attaining productive jobs.

Therefore, you have a poor population coupled with the fact that there has been a bit of user pay in the education system. Tuition fees have gone up over the last couple of decades, so it really is a bad combination if you are poor and the tuition fees go up. That family structures are a little different than the average Canadian families really speaks to the need for greater public investment because, with working level families, it is very difficult to raise the money to attend these institutions. To deal with this, we run \$50 million in skills training every year and we have done that for 15 years. We have \$500 million in skills training. I tabled with you — just for your information, but not as a submission — the report entitled *Métis Works*. You will see in here that most of our provinces have set up these scholarships and bursaries, and we have been able to convince post-secondary educational institutions to match the resources that we put into these endowment funds. We have been seeking and had looked for recommendations from you for the Government of Canada to invest in these endowment funds. We are trying to preserve the capital in the funds and the Millennium Scholarship Funds, when it was in place, for underserved Metis and First Nations.

We have a vehicle which Canada and the provinces can invest in. We are also seeking support for our post-secondary education institution, the Gabriel Dumont Institute, or GDI. This is one that the early founders started in 1980 and it has done phenomenal work and is seen as a best practice. It is looking to expand its research capacity, to extend its abilities to develop curricula and is looking for what all post-secondary institutions almost take for granted: Expanded core funding. We know

Le défi le plus important que nous devons relever, c'est de convaincre les deux ordres de gouvernement de prêter attention aux besoins des Métis en éducation. La dernière fois où nous nous sommes attaqués à la question, c'était à Kelowna. Nous avons fixé certaines cibles du point de vue de l'éducation et autrement. Le fait que le gouvernement ait adhéré aux cibles établies, mais pas au programme de dépenses indiquait à nos yeux qu'il voulait en arriver à un nouveau programme, mais nous ne nous sommes pas encore vraiment engagés là-dedans, même si certains progrès ont été faits.

Pour ce qui touche les études postsecondaires, nous vous demandons en fait de vous pencher sur deux grandes recommandations. La première porte sur ce que le chef national a évoqué : le soutien financier des étudiants. La disparité entre les revenus des Métis et ceux des autres personnes est très importante. Nos formations familiales sont différentes. Nous avons des familles plus nombreuses que nous fondons plus tôt. L'histoire que nous avons à l'institut Gabriel Dumont, ou GDI — et cela vaut aussi pour l'Université des Premières nations —, c'est que certaines filles, arrivées à l'âge adulte, reviennent à l'éducation des adultes pour se recycler; elles reviennent à l'école et s'en tirent très bien. De fait, un des points forts des établissements autochtones, c'est que les adultes y reviennent, puis vont trouver un emploi productif.

C'est donc une situation où il y a des gens pauvres dans un système d'éducation où le principe de l'utilisateur payeur est appliqué quelque peu. Les frais de scolarité ont augmenté au cours des dernières décennies; c'est donc une très mauvaise combinaison : être pauvre et voir les frais de scolarité augmenter. Le fait que la structure familiale diffère un peu de celle de la famille canadienne moyenne fait vraiment voir la nécessité d'un investissement public accru, car, dans les familles de travailleurs, il est très difficile de réunir les fonds nécessaires pour que quelqu'un fréquente ces établissements. Pour y arriver, nous consacrons 50 millions de dollars à la formation professionnelle tous les ans, depuis 15 ans. Nous avons dépensé 500 millions de dollars en formation professionnelle. À titre d'information seulement et non pas à titre de mémoire, j'ai déposé au comité le rapport intitulé *Métis Works*. Vous verrez là que la plupart de nos provinces ont créé des bourses d'études et que nous avons réussi à convaincre des établissements d'enseignement postsecondaire de verser une somme égale à celle que nous injectons dans les fonds de dotation en question. Nous vous avons demandé de recommander au gouvernement du Canada d'investir dans ces fonds de dotation. Nous essayons de préserver le capital placé dans les fonds et la fondation des bourses du millénaire, à l'époque où elle était en place, au profit des Métis et des Premières nations négligés.

Nous avons un véhicule dans lequel le Canada et les provinces peuvent investir. Nous cherchons aussi à obtenir le soutien de notre établissement d'enseignement postsecondaire, le Gabriel Dumont Institute, ou GDI. Les premiers fondateurs l'ont mis en place en 1980; c'est un établissement qui accomplit un travail phénoménal, qui est assimilé à une pratique exemplaire. Il cherche à élargir sa capacité de recherche, à accroître sa capacité de concevoir des programmes d'études. Il souhaite obtenir ce que

through the social transfers that \$3.4 billion goes to provinces to support post-secondary education institutions. The Province of Manitoba, in the case of the Louis Riel Institute, is making some investments, as are GDI. However, we are looking to see more transparency in those transfers to ensure that Metis institutions are getting their fair share of post-secondary resources.

Thank you.

The Chair: Thank you very much.

Now, Ms. Wilson, I understood that you would like to just answer questions. However, you may make an opening comment if you wish.

Lisa Wilson, Program Director, Gabriel Dumont Institute: I am alright with a support role.

The Chair: Thank you for being part of this discussion.

Colleagues, I need to get your names down so that I can divide the time up. We have until 5:15 with this panel, then we have another panel. While we are getting your names down, I will, as is tradition, start with the first equation.

Aboriginal post-secondary access is an issue with which we are now into our third panel. It is a very significant issue for us. We have heard many of the statistics and how under-represented Aboriginal people are amongst those who graduate from high school compared to the general population. We understand how vital it is in terms of the future of our country's prosperity that we have more people going through high school and advancing into post-secondary education.

As I mentioned, we have now heard from three panels; this is the third panel. On the first panel, we had officials in from Indian and Northern Affairs Canada, and they told us they had begun a review on post-secondary education programs; that was back in December. Then we heard in Budget 2010 that the federal government expressed its desire to engage in a new approach to providing support to First Nations and Inuit post-secondary students to ensure that students receive the support they need to attend post-secondary education.

I think you both reacted somewhat to this in the sense that you said what kind of things you would like the federal government to do — lift the caps, for example — but have you any further reaction to that?

Let me throw in one other part to this question, because it came out of the last panel we held, which was last week, in which we had David Snow here who, together with Calvin Helin,

tous les établissements d'enseignement postsecondaire tiennent quasiment pour acquis. Un financement de base élargi. Nous savons que, par le truchement des transferts sociaux, 3,4 milliards de dollars sont versés aux provinces pour le soutien des établissements d'enseignement postsecondaire. La province du Manitoba, dans le cas de l'Institut Louis Riel, fait certains investissements, tout comme c'est le cas pour le GDI. Cependant, nous souhaitons que les transferts en question se fassent avec davantage de transparence, pour nous assurer que les établissements métis obtiennent leur juste part des ressources postsecondaires.

Merci.

Le président : Merci beaucoup.

Maintenant, madame Wilson, je crois comprendre que vous voulez seulement répondre aux questions posées. Vous pouvez quand même présenter une déclaration liminaire si vous le souhaitez.

Lisa Wilson, directrice de programmes, Gabriel Dumont Institute : Je me contenterai d'un rôle de soutien.

Le président : Merci de participer à la discussion.

Chers collègues, je dois noter vos noms, pour répartir le temps alloué. Nous en avons jusqu'à 17 h 15 avec ce groupe de témoins, puis il y a un autre groupe qui sera là. Tandis que nous notons vos noms, comme le veut l'usage, je vais commencer par la première équation.

Nous en sommes au troisième groupe de témoins que nous accueillons à propos de la question de l'accessibilité des études postsecondaires pour les Autochtones. C'est une question qui est très importante à nos yeux. On nous a relaté de nombreuses statistiques sur la question et révélé à quel point les Autochtones sont sous-représentés parmi les personnes qui achèvent leurs études secondaires, par rapport à la population générale. Nous savons à quel point il est capital pour la prospérité future de notre pays que les jeunes fassent leurs études secondaires et passent aux études postsecondaires.

Comme je l'ai dit, nous avons entendu trois groupes de témoins; nous en sommes au troisième groupe. Le premier groupe comptait des représentants d'Affaires indiennes et du Nord Canada, qui nous ont dit qu'ils ont commencé à examiner les programmes d'enseignement postsecondaire; c'était en décembre. Puis, dans le cadre du budget de 2010, le gouvernement fédéral a exprimé sa volonté d'appliquer une nouvelle approche au soutien des membres de Premières nations et Inuits qui font des études postsecondaires, de façon à s'assurer que les étudiants reçoivent l'appui nécessaire pour fréquenter un établissement d'enseignement postsecondaire.

Je crois que vous avez réagi quelque peu à cela tous les deux en décrivant ce que vous voudriez que le gouvernement fédéral fasse — relever les plafonds établis, par exemple —, mais avez-vous autre chose à dire là-dessus?

Permettez-moi d'ajouter un élément à la question, qui provient du dernier groupe de témoins que nous avons accueilli, la semaine dernière, où David Snow, qui était présent, avec Calvin Helin, a

produced a report for the Macdonald-Laurier Institute in which they said that they thought the post-secondary education funding — the PSSSP program — should be going directly to students as opposed to going through Indian bands.

I wonder what your thoughts are about that, Mr. Atleo.

Mr. Atleo: It is sort of a two-parter. The first piece is really about, as my friend Mr. Leclair was alluding to, what is referred to as the Aboriginal Affairs Ministers Working Group, which is provincial and territorial leaders coming together around an agenda of education, economic development and health. It is fair to say that education is probably topping that particular agenda: recognizing the need to address the inter-jurisdictional challenges with which we are faced, and education is only one example of a number that we need to tackle.

I certainly would encourage the federal government to not only take a full seat but encourage the Prime Minister to consider leading that exercise and pursuing a first ministers' meeting so that we can address the need to not only overcome inter-jurisdictional differences or challenges but also find efficiencies to make sure we are maximizing the resources that are available. The chiefs have provided a mandate for engagement at that table with other indigenous leadership, and I think that is one such process or approach that could prove to produce results.

The reason I would suggest so is that we had reformed, with First Nations, this specific claims approach; something we had in a similar context — and I reference this letter back to 1971; going back to the early 1970s, at any rate — was a push for Indian control of Indian education. We are still talking about pursuing First Nations' control of First Nations education, and because we are talking about it now, we are not starting from scratch. We have a large body of work. I have referenced several reports, including the report made to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples in 2007, called *No Higher Priority: Aboriginal Post-Secondary Education in Canada*. There were recommendations, the like of which I have been reiterating here: the 2 per cent cap; that the budgets be increased to reflect increased expenditures; that we recognize the success — this, of course, was an all-party report — of Aboriginal-controlled institutions, which should be acknowledged by government, supported and built upon.

This is an excellent example. This happens in the United States — real recognition of tribal colleges, for example; it happens in places like New Zealand. We do not need to start from scratch when it comes to ensuring that we strengthen and reform education in a manner that would support learners.

produit pour l'Institut Macdonald-Laurier un rapport où ils affirment que le financement des études postsecondaires — le PAENP — devrait être remis directement aux étudiants, plutôt qu'aux bandes indiennes.

Je me demande ce que vous en pensez, monsieur Atleo.

M. Atleo : Ma réponse se divise en deux parties, plus ou moins. La première partie porte sur ce que mon ami, M. Leclair, a pu évoquer, soit ce qui s'appelle le groupe de travail des ministres responsables des Affaires autochtones, qui réunit des dirigeants provinciaux et territoriaux autour d'un programme d'action où il est question d'éducation, de développement économique et de santé. Il serait exact d'affirmer que l'éducation se situe probablement au premier rang des priorités du programme d'action en question : reconnaître la nécessité de régler les problèmes intergouvernementaux que nous rencontrons, l'éducation n'étant qu'un exemple des problèmes auxquels il nous faut nous attaquer.

Certes, non seulement j'encouragerais le gouvernement fédéral à prendre toute la place qui lui revient, mais aussi j'encouragerais le Premier ministre à envisager de diriger l'exercice et à organiser une rencontre des premiers ministres qui nous permettra non seulement de surmonter les difficultés intergouvernementales qui se présentent, mais aussi de trouver des gains en efficience pour nous assurer de maximiser les ressources à notre disposition. Les chefs ont établi avec d'autres dirigeants autochtones le mandat nécessaire pour s'engager sur cette tribune-là; à mes yeux, c'est l'exemple d'un processus ou d'une approche qui pourrait déboucher sur des résultats.

Si je le propose, c'est que nous avons réformé, avec les Premières nations, l'approche particulière des revendications dont il est question; une chose que nous avons connue dans un contexte semblable — et je vous renvoie à cette lettre qui remonte à 1971. Si nous remontons au début des années 1970, de toute façon... il y a eu un mouvement en faveur du contrôle exercé par les Indiens sur l'éducation des Indiens. Nous discutons toujours du contrôle par les Premières nations de l'éducation des Premières nations et comme nous en discutons en ce moment, le compteur n'est pas à zéro. Il y a toutes sortes d'acquis sur lesquels tabler. J'ai mentionné plusieurs rapports, dont le rapport au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, qui remonte à 2007 et qui s'intitule *Notre priorité la plus haute : l'éducation postsecondaire des Autochtones au Canada*. Il y a eu des recommandations qui ont été formulées, et que j'ai réitérées ici : le plafonnement de 2 p. 100; la majoration des budgets en fonction de l'accroissement des dépenses; la reconnaissance du succès — bien entendu, tous les partis ont mis la main à ce rapport-là — des établissements contrôlés par les Autochtones, ce que le gouvernement devrait admettre et soutenir, et prendre pour point de départ pour construire quelque chose.

C'est un excellent exemple. Cela s'est fait aux États-Unis — une reconnaissance véritable des collèges tribaux, par exemple; c'est arrivé dans des endroits comme la Nouvelle-Zélande. Nous n'avons pas à recommencer à zéro quand il s'agit de s'assurer de renforcer et de réformer l'éducation d'une façon qui soutient les apprenants.

There is an important element here leading to the second part of the question, which referenced the report and the idea of supporting individual learners. Under the guise of education, the residential schools, for the better part of 100 years, were a tool to pull families and communities apart, including the likes of my father, who at age 4 was pulled from his home. He only spoke our language, and for 12 years was subjected to a system that was externally imposed and deeply divisive.

If the changes were not made until 1951 — and we have had such a short period of time — I think an approach on education needs to respect not only the very foundational manner in which this country was formed, which is the signing of treaties and mutual respect and recognition on a nation-to-nation basis, but that education should be the tool that Canadians recognize.

While this committee and none of us wrote the Indian Act — we did not create the residential schools — we have inherited obligations and, I think, responsibilities to one another to support the rebuilding of families, communities and nations. We have experienced tremendous divisions and conflicts that were not of our doing, on and off reserve, status and non-status. We still have those being battled in the courts, on and off settlement land.

I think this is not just a tool of supporting individual education for success in a market economy. It goes far beyond that. This is recognizing that education is an important element; but I see places like Onion Lake in Saskatchewan and Restigouche in the Atlantic provinces finding resources to support the resurgence of their language when there are no such fiscal supports. They look at a place like Alberta and ask the question: Why is it that the francophone community there receives \$2,100 or \$2,300 per student for support in that language when the Cree language receives \$215 or \$220 in support?

This gets us into a notion of conflict between communities within the country, even between indigenous peoples themselves. Therefore, we are asking that Canadians — through their elected officials, through this committee — consider the implications of decisions that you are taking. That is why we reiterate the notion of working closely with indigenous peoples.

Of course, we come with an interest in being strong partners to not only strengthen reform but to ensure that if for 100 years we put all this money and effort into taking away people's potential, or having done all of this damage, that we should place a lot of political will and resources into rebuilding communities and reconnecting.

Il y a ici un élément important qui mène à la deuxième partie de la question, avec la mention du rapport et l'idée de soutenir les apprenants individuels. Sous le prétexte de l'éducation, les pensionnats, pendant presque 100 ans, ont servi d'instrument pour séparer les familles et les collectivités, et notamment des gens comme mon père, qui, à l'âge de quatre ans, a été enlevé de sa maison de force. Il parlait seulement notre langue et, pendant 12 ans, il a été assujéti à un système qui était imposé de l'extérieur et qui était une très grande source de division.

Si les modifications n'ont pas été apportées avant 1951 — et c'est une si courte période qu'il y a eu... —, je crois que l'éducation doit faire l'objet d'une approche qui non seulement respecte les fondements mêmes du pays, qui s'est créé avec la signature de traités et la reconnaissance et le respect réciproques entre nations, mais aussi qui fait de l'éducation l'instrument de choix aux yeux des Canadiens.

Ni les membres du comité ni les autres personnes présentes n'ont rédigé la Loi sur les Indiens — nous n'avons pas créé les pensionnats —, mais nous avons hérité des obligations qui en découlent et, je crois, de responsabilités qui nous lient les uns aux autres et qui supposent d'aider à la reconstruction des familles, des collectivités et des nations. Nous avons vécu des divisions et des conflits extraordinaires dont nous n'avons pas été la source, dans les réserves et en dehors de celles-ci, chez les Indiens inscrits et chez les autres. Nous luttons toujours devant les tribunaux, sur les terres gagnées grâce à une entente sur une revendication ou en dehors de ceux-ci.

À mes yeux, il ne s'agit pas simplement d'un instrument à employer pour soutenir la réussite individuelle d'études dans une économie de marché. C'est bien plus que cela. Il s'agit de reconnaître que l'éducation est un élément important de l'équation; mais je vois que, à des endroits comme Onion Lake en Saskatchewan et Restigouche dans les provinces de l'Atlantique, les gens trouvent les ressources voulues pour soutenir la revitalisation de leur langue même en l'absence d'un soutien financier. Les gens regardent un lieu comme l'Alberta et se demandent : pourquoi la communauté francophone y reçoit-elle 2 100 \$ ou 2 300 \$ par étudiant pour le soutien de sa langue, alors que ceux qui parlent la langue crie n'ont droit qu'à 215 \$ ou 220 \$?

Cela nous amène à la notion de conflits entre les communautés du pays, même entre les peuples autochtones eux-mêmes. Nous demandons donc que les Canadiens — par le truchement de leurs élus, par le truchement du comité réuni ici aujourd'hui — envisagent les conséquences des décisions que vous prenez. C'est pourquoi nous réitérons l'idée de travailler de près avec les peuples autochtones.

Bien entendu, nous sommes intéressés à devenir de solides partenaires de l'exercice non seulement pour renforcer la réforme, mais aussi pour nous assurer d'un fait : si, pendant 100 ans, nous avons mis tant d'argent et tant d'efforts à brimer des gens, ou encore si nous avons causé tant de torts, nous devrions mettre beaucoup de volonté politique et de moyens dans ce qui permet de reconstruire les communautés et de refaire les liens.

That is my thoughts in response to those two points.

Mr. Leclair: The machinery for delivering the support for students, our machinery, is done on a province-wide basis. Our approach is to maximize as much money as we can for the students. That is why we partner with post-secondary educational institutions. The key is to find the best system to deliver resources to the students at the lowest possible cost.

The Chair: Ms. Wilson, have you a comment?

Ms. Wilson: National Chief Atleo makes some really significant points in terms of us being within, perhaps, the first generation or two of Metis people to attend universities and to have those opportunities. Within the context of the Metis institutions that currently exist, we have 30-plus years of experience in capacity-building to deliver to our communities post-secondary education that has a cultural basis.

I do note that National Chief Atleo made the very important connection between culture and education. I do not think it is any accident that the Metis institutions within Western Canada are founded not only to promote education but also have that basis in culture, because culture is absolutely significant when tied to education.

One thing that I will say is that the capacity has been built over the past 30-plus years, and I think that the foundation exists and needs to be built on for Metis education.

The Chair: Given the time for the first panel and the number of speakers I have, we have five minutes each for a combination of questions and answers.

Senator Eaton: As you can see, we are fascinated and want to do our best from this report.

Chief Atleo, you certainly reinforce something that we have found in this committee; your father was obviously very educated. He ended up with a post-graduate degree, he had a doctorate, which is one of the things we found. People were more likely to go to university and finish university if their parents had gone to university; you are obviously very much a product of that.

You have a target that you want to hit of 65,000 graduates in the next five years. There are obviously more young Metis and First Nations people ending up in urban centres, but there are still many very isolated communities. Do you have a different program to get kids from both areas to postgraduate education?

Voilà mes réflexions, en réaction aux deux points ainsi soulevés.

M. Leclair : La machine qui sert à administrer le soutien aux étudiants, notre machine, vaut pour l'ensemble de la province. Notre approche consiste à maximiser autant que possible l'argent que nous pouvons verser aux étudiants. C'est pourquoi nous agissons de concert avec les établissements d'enseignement postsecondaire. La clé consiste à trouver le meilleur système possible pour mettre les ressources entre les mains des étudiants au coût le plus bas possible.

Le président : Madame Wilson, avez-vous quelque chose à dire?

Mme Wilson : Le chef national Atleo soulève des points vraiment importants quand il évoque le fait que nous formons peut-être la première génération, sinon la deuxième de Métis à fréquenter l'université et à profiter des occasions en question. Dans le contexte des établissements métis qui existent en ce moment, disons que, du point de vue du renforcement de la capacité d'action, nous comptons une expérience de plus de 30 ans au service de l'éducation postsecondaire de notre communauté fondée sur une base culturelle.

Je note bien que le chef national Atleo a souligné le lien très important qui existe entre la culture et l'éducation. Selon moi, ce n'est pas du tout un hasard que les établissements métis dans l'Ouest du Canada ont été fondés non seulement pour promouvoir l'éducation, mais aussi pour ancrer l'éducation dans la culture, étant donné que la culture est absolument capitale en tant qu'elle se rapporte à l'éducation.

Je dirais une chose, soit qu'il y a une capacité qui a été créée depuis plus de 30 ans et que, à mes yeux, il y a cette assise qui existe sur laquelle il faut bâtir pour promouvoir l'éducation des Métis.

Le président : Compte tenu du temps que nous avons pris pour écouter le premier groupe et vu le nombre de personnes qui doivent poser des questions, chaque combinaison de questions et de réponses doit faire au plus cinq minutes.

Le sénateur Eaton : Comme vous pouvez le voir, nous sommes fascinés et nous tenons à faire de notre mieux à partir de ce qui est dit dans le rapport.

Chief Atleo, vous insistez certes sur une chose que nous avons constatée au comité; visiblement, votre père était très instruit. Il a fini par décrocher un diplôme d'études supérieures, un doctorat, c'est une des choses que nous avons apprises, soit que les gens sont plus susceptibles de fréquenter l'université et de terminer leurs études universitaires si leurs parents ont fréquenté l'université; visiblement, vous êtes tout à fait dans cette catégorie-là.

Vous vous êtes donné une cible, soit 65 000 diplômés au cours des cinq prochaines années. Évidemment, les jeunes Métis et les jeunes des Premières nations sont de plus en plus nombreux à se retrouver dans les centres urbains, mais il y a encore un grand nombre de collectivités très isolées. Pour que les jeunes fassent des

If so, can you tell us about the different tools you are using for isolated people and urban people?

Mr. Atleo: I took my master's degree while I was the executive director of a family addictions treatment centre in a rural setting adjacent to my village. I studied through the four universities that were articulated. I was the first cohort of this program. We are still at the early stages. My son was trying to research how he could do an online learning program while working with the community in Vancouver where he is residing.

Senator Eaton: Did you do your studies online?

Mr. Atleo: I did it all online. We have yet to grow that opportunity in a manner that recognizes the realities of both urban and rural life.

The recent Aboriginal urban peoples study done by Environics was helpful. It contained a number of indicators. It found that, as in any other culture, people have a strong desire to retain links with family, culture, language, et cetera. It is no different for indigenous peoples. The distinction here is that, under government policy, those divides are perpetrated. The fact that we only have a one-generation experience in my family is the exception, not the rule. I think that is fair to say for many indigenous peoples who are in their second generation of post-secondary education success now.

We are seeking recognition that it is not so much that we have indigenous peoples who are living either in a rural setting or in an urban setting as it is to understand more deeply why people go where they go and stay where they stay. For 20 years I tried to get a house in my village, to no avail. I finally do have a home in my village, but it took me over 20 years to get it. My interest has always been to go home and be at home, then I end up in Ottawa. Go figure.

The important thing is to drill down and understand more deeply the dynamics that have led to where people are residing. I have lived both in the urban setting and in the reserve setting, my home setting.

Treaty No. 3 said, "You give me your child and I will give you my child, and we will raise them so that they understand each other in each other's ways." We have not done that. We still have people graduating from post-secondary education who do not know about the treaties, the indigenous peoples or the real history of this country. We have not done ourselves a great service on educational supports for indigenous peoples or on raising awareness among the average Canadian about the relationship with the community just across the river, the bridge or the railway track.

études supérieures dans les deux cas, avez-vous un programme différent en tête? Le cas échéant, pouvez-vous nous dire quels sont les différents instruments que vous employez pour aider les gens isolés et les gens en milieu urbain?

M. Atleo : J'ai fait ma maîtrise à l'époque où j'étais directeur général d'un centre de traitement des toxicomanies à vocation familiale dans un milieu rural, près de mon village. J'ai suivi les cours des quatre universités qui ont été mentionnées. Je suis issu de la première cohorte de ce programme. Nous en sommes encore aux premiers stades de l'affaire. Mon fils faisait des recherches pour voir comment il pouvait suivre un programme pédagogique en ligne tout en travaillant au sein de la collectivité à Vancouver, où il habite.

Le sénateur Eaton : Avez-vous fait vos études en ligne?

M. Atleo : J'ai tout fait en ligne. Nous n'avons pas encore étoffé cette possibilité d'une manière qui tienne compte des réalités de la vie urbaine et de la vie rurale.

L'étude récente d'Environics sur les Autochtones en milieu urbain a été utile. Elle comportait un certain nombre d'indicateurs. Elle a permis de constater que, comme c'est le cas dans toute autre culture, les gens tiennent vraiment à préserver les liens qu'ils ont avec la famille, la culture, la langue et ainsi de suite. Le cas des Autochtones n'est pas différent. La distinction à faire ici, c'est que, grâce aux politiques gouvernementales, les écarts mentionnés perdurent. L'expérience d'une génération que nous avons connue dans ma famille constitue l'exception et non pas la règle. Je crois qu'on peut dire de bon nombre d'Autochtones qu'ils incarnent aujourd'hui la deuxième génération de réussite des études postsecondaires.

Nous ne cherchons pas tant à faire reconnaître le fait qu'il y a des Autochtones en milieu rural et des Autochtones en milieu urbain. Plutôt, nous souhaitons approfondir les raisons pour lesquelles les gens choisissent tel lieu et pourquoi ils y demeurent. Pendant 20 ans, j'ai essayé de me trouver une maison dans mon village, mais en vain. J'en ai enfin une dans mon village, mais il m'a fallu plus de 20 ans pour l'avoir. J'ai toujours voulu retourner chez moi et être chez moi, puis je me suis retrouvé à Ottawa. Allez donc comprendre.

L'important, c'est d'approfondir la question et de mieux saisir la dynamique qui mène les gens à choisir tel lieu de résidence. J'ai vécu en milieu urbain et dans une réserve, chez moi.

Le traité n° 3 disait : « Donne-moi ton enfant, je te donnerai le mien, et nous les élèverons pour que l'un comprenne les manières de l'autre. » Nous n'avons pas fait cela. Il y a encore des gens qui achèvent leurs études postsecondaires sans rien savoir des traités, des peuples autochtones, de la véritable histoire du pays. Nous ne nous sommes pas rendu à nous-mêmes un grand service en ce qui concerne le soutien de l'éducation des Autochtones ou la conscientisation du Canadien moyen à propos de la relation qu'il y a avec la communauté située tout juste de l'autre côté de la rivière, du pont ou de la voie ferrée.

In response to your question, it must not be just about how we will deliver education in the rural or the urban setting. Rather, let us establish a manner in which the communities help design and create that. There will not be a one-size-fits-all solution. We need to create a framework, recognize that the need exists, engage the indigenous peoples to help design a way forward, and recognize that the treaty right to education is still a part of the framework of this country.

That has not been the experience. We began with the notion that INAC is doing a review. How is it that we will be involved in reforming or strengthening it if there is internal work going on with which we are not intimate? The relationship with government is an important aspect, but we need to reach out to civil society, the philanthropic community and to business and industry. They all have important things to say, as does academia, in delivering education, and they are far from receptive, in my view. I suggest they are still, by and large, asking our people to leave their language and cultural ties at the door. We will continue to encourage the learning systems to recognize that they are in some ways perpetuating the legacy of the residential schools era if we do not return to a manner in which education respects and reflects the way First Nations University of Canada has done for our learners. The process as well will be critical.

Senator Brazeau: Welcome to all of you. My question deals specifically with the Macdonald-Laurier discussion paper entitled *Free to Learn*.

Before turning to that, I would like to commend you, National Chief Atleo, for being an advocate for education. Obviously, education is a key component for our First Nations people to get out of poverty-stricken situations. I think we agree on that. How we think we should get there may vary a little, but I think that at the very least we have the best interests of students in mind. I believe that it is more important that students have access to the available resources than is who is administering them.

Let us get back to the position paper, *Free to Learn*, which was co-authored by David Snow and our Aboriginal colleague Calvin Helin, who is from B.C. That paper highlights some of the problems with the current post-secondary education program and its delivery in terms of some First Nations having recorded some surpluses over the years on funding, and also funding that has been utilized for ineligible expenses. There have been questions of nepotism and favouritism with the available funds. Education funding has been used for purposes other than education. That was agreed upon by INAC officials in a committee yesterday, where we talked about post-secondary education as well. Let us face it; post-secondary education has very little results-based criteria attached to its funding agreements. This has been highlighted not only in this paper but also by INAC, which has

En réponse à votre question, il ne doit pas s'agir seulement de savoir comment administrer l'éducation en milieu rural ou urbain. Plutôt, donnons-nous une façon de faire où les collectivités aident à concevoir et à créer la chose. Ce ne sera pas une solution universelle. Il nous faut créer un cadre, reconnaître que le besoin existe, engager les Autochtones dans la conception d'une solution pour l'avenir et reconnaître que le droit à l'éducation issu des traités fait toujours partie du cadre du pays.

L'expérience ne le confirme pas. Nous avons commencé en évoquant l'idée qu'AINC procède à un examen. Comment pourrions-nous participer à la réforme ou au renforcement de l'éducation s'il y a du travail qui se fait à l'interne sans que nous y soyons partie prenante? La relation avec le gouvernement constitue un aspect important de la question, mais nous devons nous adresser aussi à la société civile, au secteur de la philanthropie et au milieu des affaires et à l'industrie. Tous ces gens ont des choses importantes à dire, comme c'est le cas pour le monde universitaire, à propos de l'administration de l'éducation, et, à mon avis, ils sont loin d'être chauds à l'idée. Je ferai valoir que, globalement, ils demandent encore aux gens de laisser leur langue et leur culture à la porte en entrant. Nous allons continuer à encourager les systèmes d'apprentissage à reconnaître le fait que, à certains égards, ils perpétuent l'héritage de l'époque des pensionnats si nous ne revenons pas à une façon de faire où l'éducation respecte et reflète les gens, de la façon dont l'Université des Premières nations du Canada l'a fait pour nos apprenants. Le processus aussi va revêtir une importance capitale.

Le sénateur Brazeau : Bienvenue à vous tous. Ma question porte précisément sur le document de travail de l'Institut Macdonald-Laurier intitulé *Free to Learn*.

Avant d'aborder cette question, je voudrais vous féliciter du parti pris pour l'éducation qui est le vôtre, chef national Atleo. Visiblement, pour que nos membres des Premières nations puissent se tirer du piège de la pauvreté, l'éducation revêt une importance capitale. Je crois que nous sommes d'accord sur ce point. Le chemin que nous souhaitons prendre pour y arriver pourra varier quelque peu, mais je crois que, tout au moins, nous avons à l'esprit l'intérêt des étudiants. À mes yeux, il est plus important de savoir que les étudiants ont accès aux ressources disponibles que de savoir qui administre les ressources.

Revenons au document de travail intitulé *Free to Learn*, coécrit par David Snow et notre collègue autochtone Calvin Helin, qui est originaire de la Colombie-Britannique. Le document en question fait ressortir certains des problèmes touchant le programme d'éducation postsecondaire et notamment son administration, dans la mesure où certaines Premières nations ont accumulé un excédent sur le financement accordé au fil des ans et que le financement a servi à couvrir des dépenses non admissibles. Il y a eu des allégations de népotisme et de favoritisme à cet égard. Le financement de l'éducation a servi à autre chose que l'éducation. Les responsables d'AINC se sont mis d'accord là-dessus à la réunion du comité hier, où nous avons parlé aussi d'éducation postsecondaire. Soyons francs : les accords de financement de l'éducation postsecondaire

conducted their own internal audit on their post-secondary education program.

I will read one bullet from the conclusions which summarizes what I want to say:

The funding authorities currently in use, coupled with the limited tracking of how funds are spent, do not support the sound stewardship of Program funds.

Obviously there are many more recommendations.

Many Aboriginal students have also testified in that respect, as well as Aboriginal experts in education. Given your role as head of the Assembly of First Nations, what are your views with respect to this position paper? It is obviously moving beyond the status quo. Do you believe that the chiefs across the country would generally support this type of model? I hear you talk about First Nation control over First Nation education, and I am hearing that perhaps First Nations communities should administer those funds. In my opinion, who better to administer those funds than Aboriginal students themselves? That, in itself, would be First Nations control over First Nations education.

I would like to hear your thoughts on this position paper.

Mr. Atleo: Here is the opportunity. Senator, the points you raise around how resources are administered and managed are important ones. We share the notion that we have an opportunity at this juncture. Let us create the kinds of performance measurement, data collection and accountability types of instruments that will, as Mr. Leclair articulated, produce quality results, and begin from there.

It is critical that we talk about accountability from this perspective, because we need to have in context issues of how resources are utilized and raised, and the implications of misuse.

As far as financial management is concerned, of the 557 audits conducted by INAC in 2002 and 2003, problems of any kind were found in only 16 cases. That is less than 3 per cent. These problems range from matters as simple as a lack of full documentation to more serious accounting irregularities, the likes of which may include what you are talking about.

According to the standing committee on Aboriginal Affairs and Northern Development, 96 per cent of First Nations have no accountability issues of any kind, meaning they are fully compliant with all rules and regulations. The fact that there is a fiscal accountability issue of any kind in less than 5 per cent of cases compares favourably with all of non-Aboriginal society, whether applied to government, business or individuals.

comportent très peu de critères axés sur les résultats. Le fait est souligné non seulement par les auteurs du document en question, mais aussi par AINC, qui a réalisé sa propre vérification interne du programme d'éducation postsecondaire.

Je vais lire un point de la série de conclusions, qui résume ce que je veux dire :

Les autorisations de financement en usage, conjuguées au fait que les dépenses font l'objet d'un suivi limité, ne favorisent pas une gestion rigoureuse des fonds du programme.

Évidemment, il y a bien d'autres recommandations dans le rapport.

De nombreux étudiants autochtones ont aussi témoigné de ce fait, tout comme des spécialistes autochtones de l'éducation. Comme vous êtes à la tête de l'Assemblée des Premières Nations, quelles sont vos vues sur ce document de travail? C'est visiblement une tentative d'aller au-delà du statu quo. Croyez-vous que les chefs de tout le pays soutiendront ce type de modèle? Je vous entends parler de contrôle des Premières nations sur l'éducation des Premières nations, et j'entends dire que les communautés des Premières nations devraient peut-être administrer les fonds en question. À mon avis, qui serait mieux placé pour administrer les fonds que les étudiants autochtones eux-mêmes? Ce serait justement un contrôle des Premières nations sur l'éducation des Premières nations.

J'aimerais savoir ce que vous pensez du document de travail.

M. Atleo : Voici l'occasion. Sénateur, vous soulevez des points importants à propos de l'administration et de la gestion des ressources. Nous sommes d'accord pour dire qu'il y a une occasion à saisir au point où nous en sommes. Donnons-nous les genres de mesures du rendement, d'instruments de collecte des données et d'instruments de responsabilisation qui, comme M. Leclair l'a mentionné, déboucheront sur des résultats de qualité. Prenons cela pour point de départ.

Il est impératif de traiter de la question de la responsabilisation dans cette perspective : il faut mettre en contexte les façons d'utiliser et de générer les ressources, sans oublier les conséquences d'une utilisation à mauvais escient des ressources.

Quant à la gestion des finances, sur 557 vérifications réalisées par AINC en 2002 et en 2003, les vérificateurs ont trouvé un problème quelconque dans 16 cas seulement. C'est moins de 3 p. 100. Les problèmes en question allaient du plus simple, par exemple l'omission de créer une documentation parfaitement complète, aux anomalies comptables les plus graves, qui figurent parmi les problèmes dont vous parlez.

Selon le Comité permanent des affaires autochtones et du développement du Grand Nord, 96 p. 100 des Premières nations ne présentent aucun problème de responsabilisation que ce soit, c'est-à-dire qu'elles se conforment parfaitement à l'ensemble des règles applicables. L'existence de problèmes de responsabilisation financière dans moins de 5 p. 100 des cas, voilà qui se compare favorablement à la société non autochtone dans son ensemble, qu'il s'agisse du gouvernement, des entreprises ou des particuliers.

First we have to have the accountability conversation in context. Where I strongly agree is that there is a shared issue of accountability. There are charges made towards First Nations by a small minority, the likes of which I think this information articulates, but there are also First Nations that have issues with accountability back to the government. They are writing a report to INAC on issues like education once every three days. Who is reading those reports? Sixty thousand reports are landing on the desks of government.

Rather than having a “he said — she said” conversation, we need to get to what you are focused on, which is success in education. I wanted to respond to that first, and then I am happy to speak to the second aspect.

The Chair: Unfortunately, the five minutes are gone. It goes quickly. I have a clock here, I know. I am sorry about that. Maybe we can get back to it, or maybe one of your colleagues will help you pursue it.

Senator Dyck: Thank you for your presentations. They were very much appreciated. I am from Saskatchewan, where the population has a high percentage of both Metis and First Nation individuals. As you mentioned in your presentation, Chief Atleo, Saskatchewan is home to the only First Nations-controlled university, the First Nations University of Canada, which is in rather dire straits with regard to funding. Part of that, I think, may be due to the fact that it goes to the way in which post-secondary institutions are funded. From what I can gather from the internal audit done on Indian and Northern Affairs Canada in January 2009, the First Nations University of Canada is the only institution funded through the Indian Studies Support Program, the ISSP, funds.

How do we get around the funding dilemma? The First Nations University has turned around dramatically within the last couple of months, but the federal government has not restored full funding. What should be done?

Mr. Atleo: I commend the work that is happening in Saskatchewan. My colleague on our national executive, Regional Chief Lonechild is rightfully pursuing this issue, with a strong push from the students. The students are saying that this institution is important; it reflects and respects who we are. This alludes to my earlier point about the need for us to strengthen the recognition and promote the long-term viability of institutions like the First Nations University of Canada.

When considering the governance challenges it has had, McGill, U of T and even Harvard ran into governance problems. You have institutions that have been around for a century that, in their time, ran into governance issues. Ours are still young and developing, and they need to be supported. We need to gravitate to supporting the First Nations University of Canada.

D’abord, il faut discuter de la responsabilisation en précisant le contexte. Je suis parfaitement d’accord pour dire que la responsabilité est commune. Il y a une petite minorité qui adresse des reproches aux Premières nations sur ce point, à l’exemple de celles qui sont véhiculées par l’information dont il est question ici, à mon avis, mais il y a aussi des Premières nations qui reprochent au gouvernement son manque de responsabilité. Elles adressent un rapport à AINC sur des questions comme l’éducation tous les trois jours. Qui lit ces rapports-là? Ce sont 60 000 rapports qui arrivent sur les bureaux du gouvernement.

Plutôt que d’argumenter — un tel a dit ceci, un autre a dit cela —, nous devons nous attacher à ce que vous avez mis en valeur, soit la réussite des études. Je voulais répondre à cette question d’abord, puis je serai heureux de traiter du deuxième aspect de l’affaire.

Le président : Malheureusement, les cinq minutes sont écoulées. Ça passe vite. J’ai une horloge ici, je sais. Je m’en excuse. Nous allons peut-être pouvoir revenir à la question, sinon un de vos collègues pourrait prendre le relais pour vous.

Le sénateur Dyck : Merci des exposés que vous avez présentés. Nous apprécions cela au plus haut point. Je suis originaire de la Saskatchewan, où la population compte une forte proportion de Métis et de membres des Premières nations. Comme vous l’avez mentionné pendant votre exposé, chef Atleo, la Saskatchewan abrite la seule université contrôlée par les Premières nations qui soit, l’Université des Premières nations du Canada, qui vit des moments plutôt difficiles en ce qui concerne le financement. Selon moi, cela tient en partie à la nature du financement des établissements d’enseignement postsecondaire. D’après ce que je comprends de la vérification interne effectuée à Affaires indiennes et du Nord Canada en janvier 2009, l’Université des Premières nations du Canada est le seul établissement qui soit financé grâce au Programme d’aide aux étudiants indiens, le PAEI.

Comment contourner le problème du financement? L’Université des Premières nations connaît un revirement de situation remarquable depuis quelques mois, mais le gouvernement fédéral n’a pas rétabli entièrement le financement. Que faudrait-il faire?

M. Atleo : Je souligne le bon travail qui se fait en Saskatchewan. Mon collègue de l’exécutif national, le chef régional Lonechild s’occupe de ce dossier légitime avec l’aide énergique des étudiants. Les étudiants affirment que c’est un établissement important; il reflète et respecte ce que nous sommes. Je fais allusion au point que j’ai soulevé plus tôt — soit que nous devons renforcer la reconnaissance d’établissements comme l’Université des Premières nations du Canada et en promouvoir la viabilité à long terme.

Si on songe aux problèmes de gouvernance qu’elle a connus, il faut penser que McGill, l’Université de Toronto et même Harvard ont eu leurs problèmes de gouvernance aussi. Ce sont des établissements qui existent depuis un siècle et qui, à un moment donné, ont eu des problèmes de gouvernance. Nos établissements sont encore jeunes, en développement, et ont besoin d’être soutenus. Nous devons prendre comme position de soutenir l’Université des Premières Nations du Canada.

This does ladder to Senator Brazeau's points and questions around the report itself and the support for students. First Nations chiefs are looking to have the title in rights and treaties for which they have guardianship responsibilities. They see the First Nations University of Canada as one such example of how an institution is created that reflects and respects their culture, their people and their governments.

There is also the idea of rebuilding nations, rebuilding communities and reconnecting families. I would certainly not be sitting here if it were not for my tribal council-directed education support that facilitated not only my education, making sure the resources were there, but the links back to family and community.

I know, for our tribal council, one of the first things they asked was, "Shawn, will you come back after you get your degree and help out in Nuu-chah-nulth?" I spent years not only working in addictions treatment but I was also on the political executive.

My quick response is that it must be supported, sustainably and for the long term. Governments must move to recognize more properly the place of these institutions to help the rebuilding of our families but, importantly, to build the potential of this country that I think we all feel has been missed when it comes to indigenous young people.

The Chair: Do either of our other two panellists want to weigh in on this issue?

Mr. Leclair: It goes to the point I was making earlier, which is the role the federal government should play in supporting First Nations and Metis institutions that rely either on core funding or funding primarily by the provinces. We think it is an appropriate role for the federal government to support the Gabriel Dumont Institute, the Louis Riel Institute and the First Nations University. It should be part of the federal role.

The reason we say that is when it comes to the social transfers, where the \$3.4 billion gets cut up for the provinces on a per capita basis, it is supposed to go to post-secondary education. We see no assurances that we are getting our fair share of resources based on per capita. In the absence of that kind of accountability framework, I think it is appropriate that the federal government provide the funding directly.

Senator Stewart Olsen: Thank you for your presentation. I will be quite brief, and I would ask that you try to be as brief as possible in your answers so that we could get to everyone who wants to ask a question.

I am a bit concerned, and I support absolutely the approach to higher education and post-secondary education. Chief Atleo, I would like to see, in your presentation, something more about what we are seeing in the Metis studies on post-secondary education, and that is a leaning towards community colleges and

Il y a un lien entre cela et les questions soulevées et posées par le sénateur Brazeau à propos du rapport lui-même et de l'aide aux étudiants. Du point de vue des droits et traités, les chefs des Premières nations revendiquent le titre pour les questions où ils ont des responsabilités en matière de tutelle. À leurs yeux, l'Université des Premières nations du Canada constitue un exemple d'établissement qui est créé et qui reflète et respecte leur culture, leurs membres et leur gouvernement.

Il y a aussi l'idée de rebâtir les nations, de rebâtir les communautés et de ressouder les familles. Je ne serais certainement pas ici aujourd'hui si ce n'était de l'aide aux études décidée par mon conseil tribal, qui a non seulement facilité mes études, en s'assurant que les ressources voulues étaient disponibles, mais aussi des liens qui me ramènent à ma famille et à ma communauté.

Je sais qu'une des premières questions que m'a posées notre conseil tribal est la suivante : « Shawn, reviendras-tu une fois que tu auras ton diplôme pour aider au sein de Nuu-chah-nulth? » J'ai travaillé pendant des années au centre de traitement des toxicomanies, mais aussi à l'exécutif politique.

Rapidement, je dirais qu'il faut soutenir cela, de manière durable, à long terme. Les gouvernements doivent reconnaître de façon plus officielle la mesure dans laquelle ces établissements aident à ressouder nos familles, mais, et c'est encore plus important, à accroître le potentiel du pays, ce qui s'est révélé un échec, je crois que nous sommes tous d'accord là-dessus, dans le cas des jeunes Autochtones.

Le président : L'un ou l'autre des deux autres témoins souhaitez-il se prononcer là-dessus?

M. Leclair : Ça nous ramène à ce que je disais plus tôt, soit le rôle que le gouvernement fédéral devrait jouer pour soutenir les établissements métis et des Premières nations qui dépendent du financement de base ou encore qui dépendent principalement des provinces pour le financement. Nous croyons qu'il convient que le gouvernement fédéral soutienne l'institut Gabriel Dumont, l'Institut Louis Riel et l'Université des Premières nations. Cela s'inscrit dans le rôle du gouvernement fédéral.

Si nous défendons cette idée, c'est que, en ce qui concerne les transferts sociaux, lorsque les 3,4 milliards de dollars sont répartis entre les provinces par habitant, l'argent voulu est censé être consacré à l'éducation postsecondaire. Rien ne nous garantit que nous obtenons notre juste part des ressources consenties par habitant. En l'absence d'un cadre de responsabilisation qui permettrait de le confirmer, je crois qu'il convient que le gouvernement fédéral fournisse les fonds directement.

Le sénateur Stewart Olsen : Merci de l'exposé que vous avez présenté. Je serai très brève, et je vous demanderais de donner les réponses les plus brèves possibles, pour que tout le monde qui souhaite poser une question puisse le faire.

La situation m'inquiète un peu, et je suis tout à fait d'accord avec l'approche des études supérieures et postsecondaires dont il est question. Chef Atleo, dans votre exposé, j'aimerais voir davantage de ce qui se fait en ce moment dans les études sur l'enseignement postsecondaire chez les Métis, soit un parti pris en

apprenticeship programs. I am very worried about the ratio of kids that drop out at the grade six level and do not go on because they do not see anything. Maybe they do not want to go to university. We need to provide another way for them to use their talents in the same way we do everywhere else.

Have you considered community colleges, apprenticeship programs, that kind of thing?

Mr. Atleo: Yes, and I fully agree.

Senator Stewart Olsen: Thank you.

Mr. Leclair, this is quite an impressive book you have here. I did not actually hear your response to the chair's question to you on where you think the funding should be directed. Should it be as a response in the report with regard to funding? Should it be directed to individuals or to band councils? I did not quite hear your response to that.

Mr. Atleo: This will require a little longer response. This refers back to the important need that First Nations have been articulating for decades, of a jointly designed response. What is important here is that the full response is not just my intervention here; it is to reflect the fact that First Nations need to be fully involved in designing that response. If there was an economist's suggestion, a well-thought-through notion that we should pursue 65,000 post-secondary graduates in the next five years, it is only a point of entry.

To your point about apprenticeships, my brother is an electrician. To the point about community colleges, this is not only focused on the 65,000. This is an all-hands-on-deck, full education effort that is required. As such, it is not about any singular suggestion that wins the day here. The idea of financing individuals, for example, that someone gets resources when they are born; that may be one element of a 25-year plan.

What is required in this country right now is to bring change to scale, and to do it now and to do it jointly. I do not think it is a matter of accepting or rejecting any one singular notion. It is about recognizing that we still need to give effect to the treaty relationship, section 35 of the Canadian Constitution, Articles 21 and 14 of the United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples, which this government has indicated a willingness to embrace, which includes designing approaches that include culture and language.

I have not seen how it is that supporting an individual will address the full complexity of the rebuilding of nations, the linking of individuals with language and culture. Those elements need to be fully discussed because First Nations have had that as their objective. That is what Indian control of Indian education is

faveur des collèges communautaires et des programmes d'apprentis. Je m'inquiète beaucoup de la proportion d'enfants qui abandonnent leurs études à la sixième année, qui ne les poursuivent pas parce qu'ils ne voient rien devant eux. Peut-être qu'ils ne veulent pas fréquenter l'université. Nous devons trouver une autre façon pour eux d'utiliser leurs talents, comme nous le faisons partout ailleurs.

Avez-vous envisagé le cas des collèges communautaires, des programmes d'apprentis, ce genre de truc?

M. Atleo : Oui, je suis tout à fait d'accord avec vous.

Le sénateur Stewart Olsen : Merci.

Monsieur Leclair, c'est un livre très impressionnant que vous avez là. Je n'ai pas vraiment entendu votre réponse à la question du président, à savoir qui devrait être le destinataire du financement selon vous. Faudrait-il tenir compte de ce qui est dit dans le rapport en ce qui concerne le financement? Faudrait-il accorder le financement aux personnes plutôt qu'aux conseils de bande? Je n'ai pas entendu tout à fait ce que vous avez dit là-dessus.

M. Atleo : Il faudra un peu plus de temps pour répondre à cette question-là. Cela nous ramène à un besoin important que les Premières nations expriment depuis des décennies, soit qu'il y ait une solution dont la conception est commune. Ce qu'il importe de retenir, c'est que la solution intégrale ne correspond pas à ma seule intervention; il s'agit seulement de dire que les Premières nations doivent participer pleinement à la conception de la solution en question. Si un économiste a suggéré, après mûre réflexion, que nous nous donnions pour cible 65 000 diplômés au niveau postsecondaire durant les cinq prochaines années, disons que ce n'est qu'un point de départ.

À propos des programmes d'apprentis dont vous parlez, je vous dirai que mon frère est électricien. À propos des collèges communautaires, il n'y a pas que la cible de 65 000 diplômés qui compte. C'est un effort pédagogique de tous et de chacun qui s'impose. Il ne s'agit donc pas de savoir quelle solution l'emportera. L'idée de financer des personnes, par exemple, que quelqu'un reçoit des ressources à la naissance, voilà qui peut être un élément d'un plan de 25 ans.

Ce qu'il faut faire maintenant au pays, c'est reproduire le changement à plus grande échelle, le faire tout de suite, le faire ensemble. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'accepter ou de rejeter une notion en particulier. Il s'agit de reconnaître que nous devons encore traduire en pratique la relation prévue dans les traités, à l'article 35 de la Constitution du Canada, aux articles 21 et 14 de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, le gouvernement en place ayant manifesté sa volonté de l'adopter, ce qui comprendrait la conception d'approches qui prennent en considération la culture et la langue.

Je ne vois pas en quoi le soutien d'une personne en particulier tient compte de la complexité de la tâche qui consiste à rebâtir les nations, à remettre les personnes en lien avec la langue et la culture. Il faut discuter pleinement de ces questions-là, puisque les Premières nations en font leur objectif. C'est à cela que revient le

about, and that is still what First Nations control of First Nations education is about. It does require a more fulsome contemplation and response, respectfully, to some of these questions.

The Assembly of First Nations as one group is fully prepared to be a full partner in helping to come to those solutions, as we have demonstrated, through things such as specific claims. It resulted in a major reform of something that we have been trying to do unsuccessfully for 30 years. We have a similar issue; we have a similar opportunity.

Senator Eaton: If there were a fund created at the birth of each indigenous child, they could choose to go anywhere. If you get the marks, you could go to McGill, the University of Saskatchewan; you could go anywhere. The world is your oyster. Do you agree with that or do you feel they should be streamed back towards their native culture, even if they want to go somewhere else?

Mr. Atleo: If this is a nation-to-nation discussion, then you have that discussion with the leaders of those nations to design an approach that helps rebuild those nations. It is for those nations to determine the sorts of tools that will give effect to the treaty right to education, or whether those approaches take it away. That is up to the chiefs and for the leaders of nations to determine.

We have a report with some ideas, and it is one such report with a few ideas. We have the Royal Commission on Aboriginal Peoples; we have innumerable reports that go back to the 1970s, and I think it is time that First Nations leaders and government work together to see the best way to go forward to get the maximum benefit.

I will reiterate the fact that the residential schools were an externally-imposed, unilaterally-designed approach that was not a joint effort. We are still feeling the repercussions, and will do so for generations. What is important now is that we are in a period to give effect to the apology that the Prime Minister offered: that to divide families like that, to pull language away was so destructive. We will hear about it in the Truth and Reconciliation Commission for the next five years. Education needs to be the tool that supports and recognizes that, and so I would strongly suggest that we need to get to that sort of approach that helps to reconcile between peoples.

Senator Brazeau: I do not mean any disrespect, but I am hearing a lot of the nation-to-nation talk, honouring treaties and nation building, which I do not disagree with, but we are talking about the post-secondary education program and ensuring that Aboriginal students have access to resources so that they can get an adequate education similar to non-Aboriginal Canadians in

contrôle par les Indiens de l'éducation des Indiens, et c'est à cela que revient toujours le contrôle par les Premières nations de l'éducation des Premières nations. Il faut une réflexion et une réponse mûrement réfléchies à certaines de ces questions, sauf le respect que je vous dois.

En tant que groupe, l'Assemblée des Premières Nations est tout à fait prête à participer pleinement à la recherche de solutions, comme nous l'avons démontré, par exemple en ce qui concerne des revendications particulières. Cela a donné une réforme majeure d'une chose que nous essayons de faire sans succès depuis 30 ans. Il y a ici une question semblable qui se présente; une occasion semblable à saisir.

Le sénateur Eaton : Si un fonds était créé à la naissance de chaque enfant autochtone, l'enfant pourrait fréquenter l'établissement qu'il veut plus tard. Si vous obtenez les notes qu'il faut, vous pouvez fréquenter l'Université McGill, l'Université de la Saskatchewan; vous pouvez aller où bon vous semble. Le monde est à vous. Êtes-vous d'accord avec cela ou croyez-vous qu'il faut les ramener vers leur culture autochtone, même s'ils veulent s'en aller ailleurs?

M. Atleo : S'il s'agit d'une discussion entre nations, à ce moment-là, il faut discuter avec les dirigeants des nations en question en vue de concevoir une approche qui aidera à rebâtir ces nations. Il appartient à ces nations de déterminer quels sont les genres d'instruments qui traduiront en pratique le droit à l'éducation prévu dans un traité ou si ces approches éliminent cela. C'est une décision qui revient aux chefs et aux dirigeants des nations.

Il y a un rapport qui propose quelques idées, et il y a un rapport en particulier qui en propose quelques-unes. Il y a la Commission royale sur les peuples autochtones; il y a les innombrables rapports qui remontent jusqu'aux années 1970, et je crois que le moment est venu pour les dirigeants des Premières nations et le gouvernement de travailler ensemble à trouver la meilleure façon d'aller de l'avant dans le souci d'obtenir l'avantage maximal.

Je vais mentionner encore une fois que les pensionnats découlaient d'une approche imposée de l'extérieur et conçue de façon unilatérale; ce n'était pas un effort conjoint. Nous en sentons encore les répercussions, et nous le ferons pendant des générations. Ce qui importe, maintenant, c'est que nous vivons une période où il est possible de donner effet aux excuses présentées par le premier ministre : diviser les familles comme cela, mettre la langue à distance étaient très destructeurs. Nous allons en entendre parler à la Commission de vérité et de réconciliation pour les cinq prochaines années. L'éducation doit être l'instrument qui permet de soutenir et de reconnaître cela, et, de ce fait, je recommanderais vivement que nous adoptions ce type d'approche pour favoriser la réconciliation entre les peuples.

Le sénateur Brazeau : Je ne veux pas vous manquer de respect, mais j'entends beaucoup parler de discussions entre nations, de l'idée d'honorer les traités et de façonner les nations, et je ne suis pas contre ces idées-là, mais nous parlons ici du programme d'éducation postsecondaire et de s'assurer que les étudiants autochtones ont accès aux ressources nécessaires pour s'instruire

this country. Having said that, I come back to my earlier point with respect to what the Assembly of First Nations and the chiefs are ready to do in terms of ensuring that those students have access to those funds, because you did talk about accountability. You were talking about accountability in general.

The accountability I was referring to is the testimony heard by INAC officials on post-secondary education only in which they also admitted that they did not have the staff to look at all the reports that are being filed and are not in a position to fully assess if funding is being properly spent or not, yet we hear a lot of "We need more money."

What is the position of the AFN with respect to the Calvin Helin/Dave Snow paper? If we do not have time to do it, I would certainly appreciate a written response to be forwarded to the committee.

Mr. Atleo: I would certainly look to the chiefs for their fulsome response, if they chose to do so. What I can say unequivocally is that First Nations chiefs and First Nations governments are certainly committed to supporting all their citizens, wherever they reside, to have success in education. If the resources were there, if the 2 per cent cap had not been in place since 1996 and there had not been a \$2 billion shortfall in funding, those young people would be in schools and could be connected with the rebuilding of nations, overcoming the disconnect that has been facilitated by government policy for 100 years, and so that is the position that we find ourselves in.

With equal respect to this committee, this is an example of the types of division that have occurred even within and amongst indigenous people, and so we have some choices to make. Will we take decisions that will further perpetuate that situation and drive divisions between and amongst indigenous peoples, or will we create the space that removes us from positional types of conversations and becomes about solving the problems in something like education?

I would still suggest that it is not just about closing the gap on equity, or having the same education. Things have been thrust on our people, which is something we both very well know. We can and have the choice to go to a mainstream institution. What we hear from those who go to First Nations University of Canada, or to other indigenous institutions, is that this has been the filling of a deep gap.

Those post-secondary institutes have only been in place for a short period of time. I used to run one. I would have a learner come in and say "Shawn, this is my first time in Canada. I grew up in California. I do not know where Ahousaht is; I hear that is where I came from." He came from my village and he had never been in this country. He was part of the 1960s scoop. That is an example of a division through policy that we inherited. That

adéquatement à l'exemple des Canadiens qui ne sont pas d'origine autochtone au pays. Cela dit, je reviendrai au point de vue soulevé plus tôt à propos de ce que l'Assemblée des Premières Nations et les chefs sont prêts à faire pour s'assurer que ces étudiants ont accès aux fonds en question, puisque vous avez bien parlé de responsabilisation. Vous parliez de responsabilisation, en général.

La responsabilisation à laquelle je fais allusion, c'est le témoignage des responsables d'AINC à propos de la seule question de l'éducation postsecondaire. Ils ont admis qu'ils ne disposaient pas du personnel nécessaire pour étudier tous les rapports qui sont transmis et qu'ils n'étaient pas en position pour bien déterminer si les fonds accordés étaient dépensés correctement ou non; néanmoins, nous entendons dire : « Il nous faut plus d'argent. »

Quelle est la position de l'APN face au document de Calvin Helin et de Dave Snow? Si le temps nous manque, j'apprécierais certainement une réponse écrite que vous pourriez transmettre au comité.

M. Atleo : Je demanderai certainement aux chefs de donner une réponse pleine et entière à cette question-là, s'ils sont enclins à le faire. Ce que je peux dire sans aucune équivoque, c'est que les chefs des Premières nations et les gouvernements des Premières nations s'engagent certainement à aider tous leurs citoyens à réussir leurs études où qu'ils résident. Si les ressources étaient là, si le plafond de 2 p. 100 n'avait pas été mis en place à partir de 1996 et qu'il n'y avait pas un manque à gagner de deux milliards de dollars, les jeunes en question fréquenteraient l'école et participeraient à la reconstruction des nations, de manière à combler l'écart qui s'est creusé du fait d'une politique gouvernementale appliquée depuis 100 ans; voilà donc la position dans laquelle nous nous trouvons.

Avec tout le respect que je dois au comité moi aussi, voilà un exemple des types de questions qui ont divisé les Autochtones eux-mêmes, de sorte que nous avons des choix à faire. Allons-nous prendre des décisions qui vont perpétuer la situation et continuer à diviser les Autochtones, ou encore allons-nous créer la marge de manoeuvre voulue pour abandonner les discussions antagonistes et nous attacher à la résolution de problèmes comme ceux qui existent dans le domaine de l'éducation?

Je ferais encore valoir qu'il ne s'agit pas simplement de combler l'écart qui existe du point de vue de l'équité ou d'avoir une même éducation pour tous. Il y a des choses qui nous ont été imposées, ce que nous savons très bien tous les deux. Nous pouvons fréquenter un établissement comme les autres, nous en avons le choix. Ce que nous disent ceux qui ont fréquenté l'Université des Premières nations du Canada ou un autre établissement autochtone, c'est que l'établissement a permis de combler un fossé profond.

Ces établissements postsecondaires n'existent que depuis peu de temps. J'en ai déjà dirigé un. Un apprenant pouvait venir me voir et dire : Shawn, j'arrive à peine au Canada. J'ai grandi en Californie. Je ne sais pas où se trouve Ahousaht, j'ai entendu dire que c'est de là que je viens. » Le type est originaire de mon village, mais n'avait jamais mis les pieds au Canada. Il a fait partie de la razzia des années 1960. Voilà un exemple d'une politique

person came to my institution, was able to be reconnected to his roots, community and nation, and as such has a full and well-informed choice about how it is to interact with his home nation. We are then in a position to help facilitate that option whereas, up until now, we have not been.

When we decide on solutions for education, to think deeply about the implications, are we perpetuating that same sense of historic division that our people have experienced? I would suggest that we have a responsibility to the notion of reconciling between not only indigenous peoples but indigenous peoples in and out of the country.

The Chair: Senator Martin, you are next, but I am just about out of time. If you can make it a quick question and we can get a quick answer, then we will be done.

Senator Martin: I will make some quick observations and maybe ask you to reflect on it rather than respond. You exemplify the best of both worlds where you are leaders in your community, great role models, and being part of the Canadian system, sort of a world within a world, with the Aboriginal culture and heritage that you embody. In a way, I see myself in a similar place being between the two worlds and taking the best of both.

I do absolutely agree with you about the importance of the partnership. I also know that, in terms of education, money is important and the finances must be in place. That is important. We all agree. In addition to that, there can be all the money in the world but unless we have a true support network for the students, that will not be enough.

Because we are out of time, I would love to hear about some of the things you are doing, additional resources such as mentorship programs, such as the career counselling as well as family counselling that will be required. The partners also include the home and the extended family, and then also a little bit of the cultural counselling. Just as new Canadians have to integrate into culture, when students leave the reserve integration will be important. I would like to hear about these kinds of programs that you may have in place already and, if not, what you have thought about as leaders to prepare your students to go out into this world.

Sixty-five thousand is a great goal. As you said, next year is your sixtieth year to have that access to post-secondary education. As a community, I think you are doing a very good job. When you look back on your history, it is only within about the last 60 years that this has happened. I think that concerted effort and a wrap-around approach will be very important, and government is an important partner in that initiative.

gouvernementale dont nous avons hérité et qui a servi à diviser les Autochtones. Ce type-là est venu à mon établissement, il a pu renouer avec ses racines, sa communauté et sa nation, et, ainsi, il a pu faire en toute connaissance de cause un choix éclairé sur ce qu'il en est d'interagir avec sa nation d'origine. Nous sommes alors en position pour l'aider à saisir cette option-là, ce qui, jusqu'à maintenant, n'était pas possible.

Lorsque nous décidons d'adopter des solutions dans le domaine de l'éducation, en réfléchissant à fond aux conséquences, est-ce que nous perpétuons le même genre d'idées qui a servi à nous diviser historiquement? Je ferais valoir que l'idée de réconciliation est pour nous une responsabilité qui ne s'applique pas seulement aux peuples autochtones. Il s'agit des peuples autochtones du Canada et d'ailleurs.

Le président : Sénateur Martin, c'est votre tour, mais il ne me reste presque plus de temps. Si vous pouviez poser une question rapide à laquelle nous pourrions peut-être obtenir une réponse rapide, ce serait fait.

Le sénateur Martin : Je vais formuler rapidement quelques observations et vous demander peut-être de proposer des réflexions plutôt que des réponses. Vous êtes doublement exemplaires dans le sens où vous jouez le rôle de leaders dans votre communauté, vous êtes de merveilleux modèles de comportement, et puis vous faites partie du système canadien, c'est un monde à l'intérieur d'un autre monde, avec la culture et le patrimoine autochtones que vous incarnez. D'une certaine façon, j'estime être dans une position semblable, placé entre deux mondes dont je prends ce qu'il y a de mieux dans chaque cas.

Je suis tout à fait d'accord avec vous quant à l'importance du partenariat. Je sais aussi que, du point de vue de l'éducation, l'argent compte, et les finances doivent être assurées. C'est important. Nous sommes tous d'accord là-dessus. En outre, nous aurions tout l'argent au monde que ce ne serait pas suffisant, si les étudiants ne peuvent compter sur un véritable réseau d'entraide.

J'aimerais beaucoup vous entendre parler des mesures que vous prenez, des ressources supplémentaires qui existent comme les programmes de mentorat, par exemple l'orientation professionnelle et le counselling familial qu'il faudra mettre en place, mais le temps nous manque. Parmi les partenaires, il faut compter aussi le chez-soi et la famille étendue, puis aussi un peu le counselling culturel. De même que les néo-Canadiens doivent s'intégrer à la culture du pays, lorsque les étudiants quittent une réserve, il importe qu'ils s'intègrent. J'aimerais entendre parler des genres de programmes que vous avez déjà mis en place, sinon, de ce que vous avez imaginé en tant que dirigeants pour que vos étudiants puissent mieux se lancer dans le vaste monde.

Soixante-cinq mille diplômés, voilà un merveilleux objectif. Comme vous l'avez dit, l'an prochain, vous allez marquer le 60^e anniversaire de votre accès aux études postsecondaires. En tant que communauté, je crois que vous faites un très bon travail. En songeant à votre histoire, on s'aperçoit que ça ne fait que 60 ans que cela s'est fait. Je crois que l'effort concerté et l'approche intégrée seront très importants, et que le gouvernement est un partenaire important de ce point de vue.

The Chair: Are there any closing thoughts or reflection on what Senator Martin said from any of the panelists?

Mr. Leclair: I appreciate the comments. Let me say that you try to do the best you can with what you have. I cannot think of another area that would be a better investment than post-secondary education, both for the individuals and for the institutions. It is simply a no-brainer. We appreciate the time you took to hear from us, and we look forward to your report.

Mr. Alteo: I am equally appreciative of the interaction. I think we need to grow the circle. I have been meeting with philanthropic groups, business and industry. We need to work on, improve and recognize that the relationship with government is only one of a number of relationships that we need to continue to develop.

We also need to build a culture of learning and education amongst all of our peoples, because it is still very new. You are absolutely correct. We definitely need support in addressing this initiative. We are very appreciative of the committee taking its time on this.

Ms. Wilson: I will echo my appreciation for your interest in Metis post-secondary education and for your questions here today.

The Chair: Thank you to all three of you. You have informed us well. It is part of the information we were seeking.

In the second panel, we are pleased to welcome Betty Ann Lavallée, National Chief of the Congress of Aboriginal peoples. Formerly known as the Native Council of Canada, the Congress of Aboriginal Peoples was founded in 1971. It describes itself as a national organization dedicated to defending the interests of more than 800,000 off-reserve Indian, Inuit and Metis people living in cities, rural areas and remote regions across Canada.

Ms. Lavallée has an extensive background in administration, transportation, business and leadership management. She has been active on numerous boards as a director, both provincially and nationally, as well as on committees that have dealt with Aboriginal issues. She was also a member of the Canadian Armed Forces for approximately 17 years where she was awarded the Canadian Forces Decoration, a Commendation Formation Level and the Queen's Golden Jubilee Medal. With her is Roger Hunka, National Bilateral Director for the Congress of Aboriginal Peoples.

Chief Lavallée will make some comments and Mr. Hunka is here to answer questions.

Betty Ann Lavallée, National Chief, Congress of Aboriginal Peoples: Good evening, honourable senators. It is an honour to appear before the Standing Senate Committee on Social Affairs,

Le président : Les témoins ont-ils des observations ou des réflexions à faire sur ce que le sénateur Martin a dit?

M. Leclair : J'apprécie les remarques qui ont été faites. Permettez-moi de dire qu'on fait de son mieux à partir de ce qu'on a. Je n'arrive pas à penser à un domaine dans lequel il vaudrait mieux investir que l'enseignement postsecondaire, à la fois pour les personnes et pour les établissements. C'est le gros bon sens, simplement. Nous apprécions le temps que vous avez pris de nous écouter et nous attendons impatiemment la publication de votre rapport.

M. Alteo : J'apprécie tout autant l'interaction. Je crois que nous devons élargir le cercle. Je rencontre depuis un certain temps des représentants de groupes philanthropiques, du milieu des affaires et de l'industrie. Nous devons cultiver la relation que nous avons avec le gouvernement et reconnaître son importance en sachant que ce n'est qu'une des relations que nous devons continuer à cultiver.

Nous devons aussi favoriser l'apparition d'une culture d'apprentissage et d'éducation chez nous, étant donné que c'est encore très nouveau. Vous avez tout à fait raison. Nous avons certainement besoin d'aide pour mener à bien cette initiative. Nous apprécions au plus haut point que le comité prenne du temps pour étudier la question.

Mme Wilson : Je signalerai moi aussi que j'apprécie l'intérêt que vous portez à la question de l'éducation postsecondaire des Métis et les questions que vous posez aujourd'hui.

Le président : Merci à tous les trois. Vous nous avez bien renseignés. Les informations que vous nous avez données font partie de ce que nous cherchons.

Dans le deuxième groupe de témoins, nous avons le plaisir d'accueillir Betty Ann Lavallée, chef national du Congrès des Peuples Autochtones. Jadis appelé Conseil national des Autochtones du Canada, le Congrès des peuples autochtones a été fondé en 1971. Il se décrit comme une organisation nationale vouée à la défense des intérêts de plus de 800 000 Indiens, Inuits et Métis qui habitent à l'extérieur d'une réserve, en ville, en milieu rural ou dans des régions éloignées partout au Canada.

Mme Lavallée possède une vaste expérience en administration, en transports, en affaires et en gestion du leadership. Elle a siégé à de nombreux conseils d'administration tant à l'échelle provinciale qu'à l'échelle nationale et à des comités chargés de questions intéressant les Autochtones. Membre des Forces armées canadiennes pendant environ 17 ans, elle a reçu la Décoration des Forces canadiennes, une mention élogieuse à l'échelle de la formation et la Médaille du jubilé d'or de la reine. Elle est accompagnée de Roger Hunka, qui est directeur national bilatéral du Congrès des Peuples Autochtones.

La chef Lavallée présentera des observations, et M. Hunka est là pour répondre aux questions posées.

Betty Ann Lavallée, chef national, Congrès des Peuples Autochtones : Honorables sénateurs, bonsoir. C'est un honneur pour moi de venir témoigner devant le Comité sénatorial

Science and Technology. I would like to thank the Algonquin people on whose traditional ancestral homelands we are assembled.

I am the National Chief of the Congress of Aboriginal Peoples. For almost 40 years the Congress of Aboriginal Peoples, as a national Aboriginal representative organization, has represented the interest of off-reserve non-status and status Indian and Métis Aboriginal peoples living in urban, rural, remote and isolated areas throughout Canada. We are also the national voice for the constituency and their affiliate organizations making up the congress family of advocates for off-reserve Aboriginal peoples of Canada.

Trite, but worthy to repeat, Aboriginal peoples of Canada have the highest dropout rates and the lowest levels of literacy. Aboriginal peoples of Canada have the lowest levels of skills development and are most unprepared for the challenges and opportunities associated with the technology era. Aboriginal women have children at younger ages compared to non-Aboriginal women. Aboriginal men and women attending post-secondary education programs often have overwhelming family responsibilities. The population of Aboriginal peoples in Canada is younger than the non-Aboriginal population and is estimated to grow at 2.3 times that of the non-Aboriginal population. Aboriginal men and women, as a norm, attend post-secondary or technical education far later in life.

The Aboriginal population by ancestry is now two million. According to the 2006 census, Canadians with Aboriginal identity are recorded at 1,172,785. The median age of an Aboriginal in Canada is 26.5 years. Aboriginal children, youth and young Aboriginal families are moving in waves towards larger urban and rural centres, expecting to realize the promise that is Canada: better education, more training skills, more long-term and diverse employment opportunities, better living conditions and an opportunity to realize the dreams and aspirations of a family, home and security.

Against this backdrop, it is clear that both the federal and provincial governments must do more than document the current barriers, challenges and problems with funding and transfer mechanisms for access to education by Aboriginal peoples throughout Canada. The time has come to decide on collaborative solutions that must be implemented as part of the reform to the expansive realm of education.

For many decades, the Congress of Aboriginal Peoples has shared issues and possible solutions. These can be found in presentations that the congress has made, including to the Royal Commission on Aboriginal peoples; the Kelowna, Canada Aboriginal Peoples Roundtables; Lifelong Learning 1: Early

permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. Je tiens à remercier le peuple algonquin : nous sommes rassemblés sur son territoire ancestral.

Je suis Betty Ann Lavallée, chef nationale du Congrès des Peuples Autochtones. Depuis presque 40 ans, le Congrès des Peuples Autochtones défend, à titre d'organisme autochtone national, les intérêts des Autochtones vivant hors réserve — les Indiens non inscrits, les Indiens inscrits et les Métis — qui vivent dans les régions urbaines, rurales, éloignées et isolées, partout au Canada. Nous agissons également à titre de porte-parole national pour tous les membres et organismes affiliés qui militent pour les droits des Autochtones hors réserve du Canada et composent la grande famille du Congrès.

On l'a souvent dit, mais il vaut la peine de le répéter : les Autochtones du Canada présentent le taux de décrochage le plus élevé et le taux d'alphabétisation le plus bas du pays. Les Autochtones du Canada présentent le plus faible niveau de développement des compétences qui soit; ils ne sont nullement préparés à affronter les défis et les occasions que procure l'ère technologique que nous vivons. Les femmes autochtones ont des enfants à un plus jeune âge que les autres femmes. Les hommes et les femmes autochtones qui fréquentent un établissement d'enseignement postsecondaire se retrouvent souvent avec des responsabilités familiales accablantes. La population des Autochtones du Canada est plus jeune que le reste de la population; selon les estimations, elle croît à un rythme 2,3 fois supérieur à celui du reste de la population. Les hommes et les femmes autochtones fréquentent un établissement d'enseignement postsecondaire ou technique à un âge plus avancé; c'est chez eux la norme.

La population d'ascendance autochtone compte maintenant deux millions de personnes. Selon le recensement de 2006, les Canadiens qui se déclarent comme étant Autochtones sont au nombre de 1 172 785. L'âge médian des Autochtones du Canada est de 26,5 ans. Les enfants autochtones, les jeunes autochtones et les jeunes familles autochtones se rendent par vagues dans les agglomérations urbaines et centres ruraux, s'attendant à réaliser la promesse canadienne : une meilleure éducation, une meilleure formation, des possibilités meilleures et plus nombreuses à long terme, de meilleures conditions de vie et l'occasion de réaliser les rêves et aspirations que représentent une famille, un chez-soi et une sécurité.

Dans le contexte, il est clair que les autorités fédérales et provinciales ne doivent pas se contenter de documenter les obstacles, les défis et problèmes touchant actuellement le financement et les mécanismes de transfert du point de vue de l'accès aux études pour les Autochtones de tout le Canada. Le moment est venu de choisir des solutions communes qu'il faut mettre en oeuvre dans le cadre de la réforme visant le vaste domaine de l'éducation.

Depuis des décennies, le Congrès des Peuples Autochtones est partie prenante des questions et solutions communes proposées. À preuve les mémoires présentés par le congrès, notamment à la Commission royale sur les peuples autochtones; aux tables rondes Canada-Autochtones tenues à Kelowna; la première séance sur

Childhood Development and Kindergarten to Grade 12; Lifelong Learning 2: Post-Secondary Education and Skills Development; the presentation to the Canadian Ministers of Education Council; and our most recent voluntary involvement and contribution to the Aboriginal Affairs Working Group on Lifelong Learning, a document in preparation for the Council of the Federation Meeting scheduled for 2010. These documents and more reiterate the issues and solutions. Reform at the preschool and elementary levels to post-secondary education onward through to lifelong learning is necessary. The solutions for reform must be collaboratively researched and developed. Decision makers must adopt some Aboriginal world view perspectives, which in themselves would significantly reduce the poor performance of Aboriginal youth at the preschool, elementary and high school levels. I am talking about an urgent need to introduce into the curriculum and teaching delivery systems an appreciation for the more visible, tangible and oratorical transfer of knowledge, which is a more natural way for Aboriginal children and youth to learn.

In 2010, we must expend time to truly understand both the reasons for barriers and the solutions which can break down or remove these barriers. Often, these barriers are not just economic but may be the result of physical displacement or apprehension about loss of culture or identity when learning, or immersed in a predominant society's culture and environment. A system of cultural connectivity, daily or for a few hours a week, can address that apprehension. Yet, this simple tool, studied and used around the world, does not appear within the Canadian provincial education system as a norm. If the preschool, elementary and secondary school system is not retooled to accommodate or reduce some clear, known barriers to Aboriginal people's access and chance of success at the high school level, then we will not realize or effect any increase in the number of Aboriginal post-secondary graduates. We need to increase the number and quality of Aboriginal high school graduates who could then continue to complete post-secondary studies or take up skills or specialized training and thus measurably improve their socio-economic situation within the Canadian federation.

Lifelong learning requires research and education systems that address the learning needs of Aboriginal peoples. A holistic approach must be taken when examining the accessibility of post-secondary education in Canada for Aboriginal peoples. Post-secondary education cannot be addressed without examining the child from birth, home nurturing, mothering with language, good nutrition, a healthy head start interface and providing accessible preschool, elementary and secondary education which celebrate the diversity of our Aboriginal peoples.

l'apprentissage permanent : le développement de la petite enfance et l'enseignement de la maternelle à la 12^e année; la deuxième séance sur l'apprentissage permanent : l'éducation postsecondaire et le perfectionnement des compétences; l'exposé au Conseil des ministres de l'Éducation du Canada; et, le dernier cas en date, notre participation et contribution volontaires aux travaux du groupe de travail sur les affaires autochtones pour la question de l'apprentissage permanent, plus particulièrement à un document préparé à l'intention de la rencontre du Conseil de la fédération en 2010. Ces documents, entre autres, reprennent les questions posées et les solutions proposées. La réforme s'impose depuis le niveau préscolaire jusqu'à l'âge adulte, celui de l'apprentissage permanent, en passant par l'élémentaire, le secondaire et le postsecondaire. Il faut travailler ensemble à faire les recherches nécessaires et concevoir les solutions qui en découleront. Les décideurs devront adopter certains éléments du point de vue autochtone sur le monde, qui en eux-mêmes permettraient d'améliorer sensiblement les piètres résultats des Autochtones aux niveaux préscolaire, élémentaire et secondaire. Je parle de l'urgente nécessité d'introduire dans les programmes d'études et les systèmes pédagogiques une appréciation des techniques de transfert de connaissance plus visibles, plus concrètes et plus verbales, qui représentent une façon relativement plus naturelle pour les enfants et adolescents autochtones d'apprendre.

En 2010, nous devons prendre du temps pour essayer de bien comprendre les obstacles qui se présentent et les solutions que l'on peut adopter pour faire tomber les obstacles. Souvent, les obstacles ne sont pas économiques; ils peuvent découler d'un déplacement physique ou d'une perte appréhendée de culture ou d'identité au moment d'apprendre ou d'être immergés dans la culture et l'environnement de la société dominante. Pour contrer de telles appréhensions, il faut recourir à un système de connexité culturelle, tous les jours, sinon quelques heures par semaine. C'est cependant là une technique simple qui a été étudiée et employée partout dans le monde, mais qui ne figure pas comme norme dans le système d'éducation provincial du Canada. Si le système préscolaire, élémentaire et secondaire n'est pas réorganisé en vue de contrer quelques-uns des facteurs qui font clairement obstacle à l'accès et aux chances de succès des Autochtones au niveau secondaire, il n'y aura pas d'augmentation du nombre de diplômés autochtones au niveau postsecondaire. Il faut des diplômés autochtones du niveau secondaire en plus grand nombre et de meilleure qualité, qui pourront donc passer aux études postsecondaires ou subir une formation spécialisée quelconque, et donc améliorer sensiblement leur situation socioéconomique au sein de la fédération canadienne.

Pour un apprentissage permanent, il faut des systèmes de recherche et d'éducation qui tiennent compte des besoins pédagogiques des Autochtones. Un examen de la question de l'accessibilité des études postsecondaires pour les Autochtones du Canada commande une approche holistique. Pour examiner la question des études postsecondaires, il faut prendre en considération l'enfant à la naissance, les soins qui lui sont prodigués à la maison, l'acquisition du langage par le truchement de la mère, une bonne nutrition, un « bon départ » et

Accessibility and achievement within the education system cannot be achieved without first researching and implementing measures to reduce the incidence of Aboriginal people's poor standing within the social economic hierarchy of Canada. Poor social economic status of Aboriginal peoples prevents many of our students from pursuing post-secondary education because the prospects of meaningful employment are seen and witnessed to be dim or futile.

We appreciate the 5 per cent of the Canadian population which consists of the Aboriginal peoples of Canada cannot be as visible as 50 per cent of the Canadian population. However, if 5 per cent of Aboriginal post-secondary graduates could acquire or be showcased as welcome tangible successes, that in itself would help to create a wave towards more success and greater hope. We must show to an Aboriginal person that success is within reach when you have a good education or skills that are in demand. The social and economic plight of the Aboriginal peoples of Canada cannot be addressed in a piecemeal approach. A holistic, collaborative understanding, design and implementation of a suite of solutions, with time, can make a difference.

With respect to post-secondary education, the current investment in post-secondary education for Aboriginal peoples has become a "cash cow" for universities and institutions. The four-year maximum before funding cut-off is unrealistic and begs to see a far reduced number of post-secondary graduates.

The only students who currently receive funding for post-secondary education are status Indians through the Post-Secondary Student Support Program provided by the Department of Indian Affairs. However, problems with administrative accountability and transparency at the band level prevent and exclude many status Indians from accessing post-secondary funding to which they are entitled, for no other reason than that they do not live on their reserve. Perhaps the solution is to have stand-alone, national Aboriginal peoples' post-secondary education trust funds established and administered by non-partisan administrators.

We have a good example in the National Aboriginal Achievement Foundation. On both counts, graduates assisted through the National Aboriginal Achievement Foundation point to a singular fact, namely, that their greatest encouragement to pursue post-secondary studies comes from a role model and the help which the National Aboriginal Achievement Foundation provided. That model can be replicated and expanded for greater impact and greater results. The private sector is ready to help. We maintain that the provincial governments must begin to invest into such a trust fund or establish on their own a provincial Aboriginal peoples' post-secondary education trust fund. There

l'accessibilité de l'éducation préscolaire, élémentaire et secondaire dans un contexte où la diversité de nos peuples autochtones est bien soulignée.

Pour garantir l'accès aux études et les possibilités de réussite chez les Autochtones, il faut d'abord faire les recherches qui s'imposent et adopter les mesures nécessaires pour déprendre les Autochtones du rang inférieur qu'ils occupent dans la hiérarchie socioéconomique du Canada. Une piètre situation socioéconomique empêche bon nombre de nos étudiants de faire des études postsecondaires, la raison en étant qu'ils entrevoient de piètres perspectives d'emploi ou tiennent les études pour futiles.

Nous vous accordons que les 5 p. 100 que représente la proportion des Autochtones au sein de la population canadienne ne peuvent être aussi visibles que 50 p. 100 de la population. Cependant, si 5 p. 100 des diplômés autochtones au niveau postsecondaire pouvaient réussir ou être présentés comme la preuve concrète d'une réussite, cela aiderait à créer une vague de succès et d'espoirs. Nous devons montrer à l'Autochtone que la réussite est à portée de main, dans la mesure où on a fait de bonnes études ou acquis des compétences qui sont en demande. Une approche fragmentaire ne permettra pas de régler les difficultés socioéconomiques des Autochtones du Canada. Cependant, si nous travaillons ensemble à élucider, à concevoir et à mettre en place une série de solutions au fil du temps, cela peut rapporter.

Quant à l'éducation postsecondaire, l'investissement actuellement fait dans les Autochtones à cet égard est devenu une mine d'or pour les universités et les établissements. Il n'est pas réaliste de fixer à quatre ans le nombre maximal d'années pendant lesquelles le financement est accordé. C'est comme si on insistait pour avoir un nombre nettement plus faible de diplômés du niveau postsecondaire.

Les seuls étudiants qui reçoivent actuellement une aide financière au niveau postsecondaire sont les Indiens inscrits dans le cadre du Programme d'aide aux étudiants du niveau postsecondaire dont l'administration relève du ministère des Affaires indiennes. Cependant, les problèmes de transparence et de responsabilité administrative au niveau des bandes empêchent un grand nombre d'Indiens inscrits d'accéder à l'aide financière à laquelle ils ont droit dans le contexte, ne serait-ce parce qu'ils ne résident pas sur leur réserve. Peut-être la solution réside-t-elle dans des fonds fiduciaires autonomes créés et administrés par des administrateurs impartiaux pour l'accès des Autochtones aux études postsecondaires.

La Fondation nationale des réalisations autochtones en est un bon exemple. Sous les deux aspects dont il est question, les diplômés ayant reçu l'aide de la Fondation nationale des réalisations autochtones évoquent un fait singulier : un bon modèle de comportement et l'aide consentie par la Fondation nationale des réalisations autochtones qui constituent la forme ultime d'encouragement aux études postsecondaires. C'est là un modèle qu'il est possible de reproduire et de diffuser pour un plus grand impact et de meilleurs résultats. Le secteur privé est déjà prêt à aider. Nous faisons valoir que les gouvernements provinciaux devraient commencer à investir dans un fonds

are many options and solutions available. We need to seriously put them out on the table, examine them and collaboratively implement them.

CAP maintains that funding for post-secondary education should be made available to all Aboriginal peoples, regardless of their status or place of residency. The federal and provincial governments have a shared responsibility to equally ensure for Aboriginal peoples, as they must do for non-Aboriginals, that adequate funding or post-secondary funding mechanisms are available to all the Aboriginal peoples who are deserving and aspire to improve their social and economic standing within the federation of Canada through higher education or lifelong learning.

The jurisdictional disputes over Aboriginal peoples that occur between the federal, provincial and territorial governments must stop. The festering of jurisdictional haggling precludes and, indeed, has hindered any momentum for Aboriginal education at all levels and, most particularly, at the preschool, elementary, high school and post-secondary levels.

There have been a few options presented for the reform of post-secondary education funding. It is too soon to decide which funding option is the most adequate because all the options need to be examined in a more detailed and in direct consultation with Aboriginal peoples. The Educational Policy Institute gave five options to replace the PSSP program as follows: status quo with improvement in accountability; administration by a regional First Nations education organization; administration by a pan-Canadian First Nations foundation; direct administration by Indian and Northern Affairs Canada; and direct administration by HRSDC.

A recently released written report suggests a program similar to RESPs. The report, although well written, does raise certain questions. For instance, it recommends that \$4,000 be invested at birth so that by the time the student reaches university, there will be \$20,000 available for education. It costs \$20,000 now for one degree. In 20 years, \$20,000 will not be enough. The report also does not account for funding graduate programs or post-graduate degrees.

There is an obvious absence of any support to Aboriginal graduates pursuing post-graduate degrees, whether it be a masters or a doctorate. Professors who want to take on graduates are hindered because they do not have access to funds to support aspiring Aboriginal graduates pursuing their masters or doctorate degrees. We have examples of professors taking on Aboriginal students and having to scrounge for funding to support the students' research. This should not happen in Canada.

fiduciaire du genre ou établir eux-mêmes un fonds fiduciaire pour l'accès aux études postsecondaires chez les Autochtones. Bon nombre d'options et de solutions existent. Nous devons les recenser, les examiner sérieusement et travailler ensemble à les mettre à exécution.

Le CPA est d'avis qu'il faut offrir une aide financière pour les études postsecondaires à tous les Autochtones, quel que soit leur statut ou leur lieu de résidence. Les gouvernements fédéral et provinciaux ont une responsabilité commune et égale : comme c'est le cas pour les autres membres de la population, s'assurer de prévoir une aide financière adéquate ou des mécanismes adéquats à cet égard pour tous les Autochtones qui le méritent et qui aspirent à améliorer leur situation socioéconomique au sein de la fédération canadienne, par le truchement des études supérieures ou d'un apprentissage permanent.

Les querelles de compétence des autorités fédérales, provinciales et territoriales à propos des Autochtones doivent cesser. Le pourrissement de la situation attribuable aux interminables chicanes entre les instances a empêché la progression du dossier de l'éducation des Autochtones à tous les niveaux, plus particulièrement aux niveaux préscolaire, élémentaire, secondaire et postsecondaire.

Quelques options ont été présentées au sujet de la réforme du financement de l'éducation postsecondaire. Il est trop tôt pour déterminer laquelle des options de financement serait la mieux choisie, car il faut les examiner toutes de façon plus détaillée en consultant directement les Autochtones. L'Éducation Policy Institute a exposé cinq options en guise de remplacement du PAENP : le statu quo avec transparence accrue; l'administration par un organisme régional des Premières nations du domaine de l'éducation; l'administration par une fondation pancanadienne des Premières nations; l'administration directe par Affaires indiennes et du Nord Canada; et l'administration directe par RHDC.

Dans un rapport qui vient d'être publié, c'est un programme semblable au REEE qui est proposé. S'il est bien écrit, le rapport en question soulève tout de même certaines questions. Par exemple, il est recommandé qu'on investisse 4 000 \$ à la naissance des Autochtones, pour que, une fois le jeune arrivé à l'âge de fréquenter l'université, il dispose de 20 000 \$ pour ses études dans son compte. Or, c'est le coût d'un diplôme aujourd'hui même : 20 000 \$. Dans 20 ans, les 20 000 \$ en question ne suffiront pas. De même, le rapport ne tient pas compte de l'aide financière pour les études supérieures.

L'aide aux diplômés autochtones qui souhaitent poursuivre des études supérieures brille par son absence, qu'il s'agisse de maîtrise ou de doctorat. Les professeurs volontaires sont empêchés d'agir parce qu'ils n'ont pas accès aux fonds nécessaires pour appuyer les diplômés autochtones travaillant à la maîtrise ou au doctorat. Nous connaissons des cas de professeurs qui embauchent des étudiants autochtones, mais qui doivent fouiller les fonds de tiroir pour soutenir leurs recherches. Cela ne devrait pas se produire au Canada.

Although there are problems of accountability with the Post-Secondary Student Support Program, it is the only INAC program that has proved successful for Aboriginal peoples living on reserves and registered under the Indian Act. Perhaps options for improving accountability need to be considered more closely so that we do not lose sight of the goal for Aboriginal students to realize the promise that is Canada, in whatever field or endeavour they choose.

As for the transfer of funds from the federal government to the provinces for post-secondary education, this issue requires more examination than what can and will be discussed here today. Control over education, including funding, must be a shared responsibility with the Aboriginal peoples of Canada. Options for transferring funds to provincial governments need to be considered. CAP's experience with the provincial administration of funds has demonstrated clearly that the provinces have not matured enough to recognize the different and distinct needs of off-reserve Aboriginal peoples. This is because they have spent years fighting a jurisdictional battle rather than working with CAP affiliates to solve such issues.

With respect to the evaluation of the current mechanisms to fund scientific research and development in post-secondary institutions, again, this issue requires more examination. This issue should be examined by, and in collaboration with Aboriginal peoples. Let us bring together successful Aboriginal peoples in this field and find out what obstacles they had to overcome and how they overcame them to achieve their current standing.

The Congress of Aboriginal Peoples supports the intent of the federal government's commitment to examine and improve the accessibility of post-secondary education programs. However, the issue needs to be examined more closely and discussed directly with both on- and off-reserve Aboriginal peoples themselves. Let us not forget that within a few months of this date, we will have anywhere from 50,000 to 75,000 Aboriginal peoples newly listed under the Indian Act, and with that, many prospective students.

Canada has a duty to consult Aboriginal peoples, and that duty must be honoured in good faith during the examination of the accessibility to post-secondary education. CAP and our affiliate organizations want to be engaged on this issue. Transparency and good faith in communication are necessary if true reconciliation is to occur.

CAP is committed to working with both levels of government on this issue because education at all levels is a fundamental step for Aboriginal peoples to take in the life-long learning journey to realize the promise that is Canada for all the peoples of Canada.

The Chair: Thank you for those well-thought-out remarks.

Le Programme d'aide aux étudiants du niveau postsecondaire présente des problèmes de transparence, mais c'est le seul programme d'AINC ayant fait ses preuves chez les Autochtones vivant dans une réserve et inscrits en vertu de la Loi sur les Indiens. Peut-être nous faut-il nous pencher de plus près sur les options visant à accroître la transparence de l'exercice, pour ne pas perdre de vue le but, soit que les étudiants autochtones réalisent la promesse canadienne, quel que soit le domaine ou le champ d'activité qu'ils choisissent.

Quant au transfert de fonds du gouvernement fédéral aux provinces pour l'éducation postsecondaire, c'est au-delà de ce que nous allons pouvoir et de ce que nous pourrions examiner ici aujourd'hui. Le contrôle de l'éducation, et notamment du financement, doit représenter une responsabilité conjointe avec les Autochtones du Canada. Il faut réfléchir aux options qui permettent de transférer des fonds aux gouvernements provinciaux. D'après l'expérience que nous avons de l'administration des fonds par les provinces au CPA, il est clair que celles-ci n'ont pas acquis la maturité nécessaire pour reconnaître les besoins différents et distincts des Autochtones hors réserve. C'est parce qu'elles ont passé des années à se battre pour des questions de compétence, plutôt qu'à travailler au règlement de telles questions avec les éléments affiliés du CPA.

Quant à l'évaluation des mécanismes actuels de financement de la recherche et du développement dans des établissements d'enseignement postsecondaire, encore une fois, c'est une question qu'il faut examiner plus à fond. C'est un examen qui doit se faire de concert avec les Autochtones eux-mêmes. Réunissons les Autochtones qui ont réussi dans ce domaine et déterminons quels sont les obstacles qu'ils ont dû surmonter et comment ils s'y sont pris pour les surmonter, pour en arriver à leur situation d'aujourd'hui.

Le Congrès des Peuples Autochtones est d'accord avec l'idée que le gouvernement fédéral s'engage à examiner et à améliorer l'accessibilité des programmes d'éducation postsecondaire. C'est cependant une idée qu'il faut examiner de plus près et dont il faut discuter avec les Autochtones eux-mêmes, dans les réserves et en dehors de celles-ci. N'oublions pas : d'ici quelques mois, il y aura entre 50 000 et 75 000 Autochtones nouvellement inscrits sous le régime de la Loi sur les Indiens. Cela comprendra un grand nombre d'étudiants en herbe.

Le Canada a le devoir de consulter les Autochtones, devoir qu'il doit honorer de bonne foi en examinant la question de l'accessibilité des études postsecondaires. Le CPA et ses organismes affiliés souhaitent prendre part à l'exercice. Pour qu'il y ait vraiment réconciliation, les communications doivent être marquées par la transparence et la bonne foi.

Le CPA s'engage à travailler avec les deux ordres de gouvernement à régler cette question : à tous les niveaux, l'éducation est un élément fondamental de l'apprentissage de toute une vie qui doit permettre aux Autochtones de réaliser la promesse canadienne, qui est faite à tous les habitants du Canada.

Le président : Merci d'avoir présenté ces remarques mûrement réfléchies.

I will ask you the same question I asked the last panel, although you have already answered some of it. If you want to address it further, that is fine.

We have had two previous meetings on the question of Aboriginal peoples' access to post-secondary education. In the first meeting, we heard from INAC officials that they had begun a review on post-secondary education. That was followed by a reiteration of that, and some specific wording that was used to that effect by the Finance Minister in the budget. That is one issue.

An issue that arose at our last meeting, which was raised extensively with the last panel, was the report done for the Macdonald-Laurier Institute by Calvin Helin and David Snow with respect to changing directions in how we fund post-secondary education for Aboriginal peoples. If you have anything further to add to that, now is the time.

Ms. Lavallée: CAP itself has not been involved in the review being undertaken currently by INAC.

The Chair: Has not been involved?

Ms. Lavallée: Has not been.

The Chair: They have not invited you?

Ms. Lavallée: No, so I cannot respond to what they may or may not be doing at this time. I have seen the report from the Macdonald-Laurier Institute by Calvin Helin and David Snow. As a matter of fact, it was sent to me by the gentlemen to look at. Within this document is the concept they are promoting about the RESP.

The Chair: You said that was not enough.

Ms. Lavallée: They are on the right track, I would say, but it is not quite enough to address the other issues. I think if we sat down with that report and with the Aboriginal people and the leadership and we explored it further, as we have said in our briefing, these are good ideas, and some of them are on the right track, but we need to sit down, discuss it and look into the future. It is \$20,000 with a base of \$4,000. When you look 20 years into the future, \$20,000 will not cover costs. They have not addressed the needs of those who may wish to obtain doctorates or masters degrees. We have been getting calls from universities seeking resources from us to help some of these students, which is something Mr. Hunka and I could talk to. Mr. Hunka has had more in-depth discussions with the professor involved in this particular situation.

We believe there are bits and pieces of the Macdonald-Laurier report that have merit, but I think, again, it will take having that open debate and keeping in mind that this is not about Aboriginal organizations or the leaders; this is about designing something that will empower our children to be able to compete in the next century.

Je vous poserai la question que j'ai posée au dernier groupe de témoins, même si vous avez déjà donné des éléments de réponse. Si vous voulez approfondir la question, c'est très bien.

Nous avons déjà tenu deux réunions sur la question de l'accès des Autochtones à l'éducation postsecondaire. À la première rencontre, nous avons entendu les responsables d'AINC dire qu'ils ont commencé à examiner la question de l'éducation postsecondaire. Le fait a été réitéré par la suite, et le ministre des Finances a tenu des propos précis sur la question dans le cadre du budget. Voilà une question.

À notre dernière rencontre, on a soulevé un point dont il a beaucoup été question avec le dernier groupe de témoins, soit le rapport préparé par l'Institut Macdonald-Laurier par Calvin Helin et David Snow à propos d'un changement du mode de financement des études postsecondaires dans le cas des Autochtones. Si vous avez quelque chose à ajouter à cela, le moment est bien choisi pour le faire.

Mme Lavallée : Le CPA n'a pas participé lui-même à l'examen qui est en cours à AINC.

Le président : Il n'y a pas participé?

Mme Lavallée : Il n'y a pas participé.

Le président : Vous n'avez pas été invités à y participer?

Mme Lavallée : Non. Je ne saurais donc réagir à ce qu'on fait ou à ce qu'on ne fait peut-être pas en ce moment au ministère. J'ai vu le rapport de l'Institut Macdonald-Laurier de Calvin Helin et David Snow. De fait, les messieurs en question me l'ont envoyé pour que je puisse le lire. Dans le document, les auteurs préconisent un concept en ce qui concerne le REEE.

Le président : Vous avez dit que ce n'était pas suffisant.

Mme Lavallée : Je dirais qu'ils sont sur la bonne voie, mais que ça ne suffit pas tout à fait à régler les autres problèmes. À mon avis, si on s'associait avec les Autochtones et les dirigeants et qu'on explorait plus à fond le rapport en question, comme nous l'avons dit pendant notre exposé, nous dirions que ce sont de bonnes idées, que les auteurs sont sur la bonne voie en préconisant certaines d'entre elles, mais que nous devons nous asseoir, en discuter et songer à l'avenir. C'est 20 000 \$ avec 4 000 \$ comme point de départ. Si on se reporte 20 ans dans le futur, on constate que les 20 000 \$ ne suffiront pas à couvrir les coûts. Les auteurs n'ont pas pris en considération les besoins des personnes qui souhaiteraient peut-être faire un doctorat ou une maîtrise. Les universités nous ont appelés à la recherche de ressources pour aider certains des étudiants en question, ce dont nous pourrions parler, M. Hunka et moi. M. Hunka a eu des discussions relativement plus approfondies avec le professeur qui vit cette situation particulière.

À nos yeux, certains éléments du rapport Macdonald-Laurier ont du mérite, mais, encore une fois, selon moi, il faudra débattre de la question ouvertement en gardant à l'esprit que ce ne sont pas les organismes ou les dirigeants autochtones qui sont au cœur de l'affaire; il s'agit de concevoir une mesure qui donnera à nos enfants les moyens de rivaliser dans le siècle à venir.

The Chair: Frankly, I am quickly getting the impression that this report and its direction could well produce a very divisive discussion within the Aboriginal community vis-à-vis the controls that traditionally have been exercised by the Indian bands. Do you see it that way?

Ms. Lavallée: Sometimes it is an issue of sitting down together and putting the politics aside to realize what is best for the child. That is not easy. No one said it would be easy. You are dealing with 100 years of learned behaviours. As with any learned behaviour, it becomes an educational process to unlearn those behaviours and to put one's own desires and self aside.

The Chair: Well said.

Senator Brazeau: Thank you for being here. I have a couple of questions and one comment for the record to begin with.

In terms of the internal review that is being undertaken with respect to post-secondary education by the Department of Indian Affairs, no national Aboriginal organization has had any invitation or participation in that. It is internal to INAC until they issue a report for the minister to consider in terms of recommendations to move forward. I just wanted to put that on record.

My questions are: How many of CAP's members have access to post-secondary education monies? How many are not able to access it? You mentioned something in that regard in your presentation. How does CAP assist individuals who cannot access the funding because of the fact that they live off-reserve?

Ms. Lavallée: I cannot give you a global number, but I can speak to my own province where I was president and chief for 14 years. Very few people have access to post-secondary education monies unless they were related to someone on the reserve that has access to that funding. Normally, the excuse was that individuals on reserve had priority, or the money had already been allotted.

In order to assist our kids in school, we had an educational fund. We received a small \$15,000 per year grant from the province, and out of that grant we gave the high schools small bursaries of \$50 per year to offset school costs like locker fees, et cetera. For those going from high school to university, we provided \$500 bursaries. For those who were already in a post-secondary institution, we had a scholarship called the Mildred Nash Award, which was for recognition in the area of excellence for an Aboriginal student who maintained a 3.5 grade point average.

The rest of the money went to what we called low-income families, who had to be under the poverty line. They provided us with receipts for books, pencils and clothing for their children. We

Le président : Pour être franc, je suis vite gagné par l'impression que ce rapport et le penchant qui y est exprimé pourraient très bien déboucher sur une discussion qui causera beaucoup de dissension au sein de la collectivité autochtone, compte tenu du contrôle exercé de tradition par les bandes indiennes. Êtes-vous de cet avis?

Mme Lavallée : Parfois, il s'agit de s'asseoir et d'écarter la politique du tableau pour en arriver à ce qui est dans l'intérêt de l'enfant. Cela n'est pas facile. Personne n'a dit que ce serait facile. Vous êtes aux prises avec des comportements acquis sur une centaine d'années. Comme c'est le cas pour tout comportement acquis, le fait de désapprendre les comportements en question et de mettre de côté ses propres désirs et son intérêt personnel devient un apprentissage.

Le président : Bien dit.

Le sénateur Brazeau : Merci d'être là. J'ai quelques questions à poser et une observation à formuler pour le compte rendu, pour commencer.

À propos de l'examen interne de la question de l'éducation postsecondaire au ministère des Affaires indiennes, aucun organisme autochtone à vocation nationale n'a été invité à participer à l'exercice. C'est un examen interne jusqu'à ce que le ministère publie un rapport dont le ministre envisagera les recommandations. Je voulais simplement le dire pour le compte rendu.

Voici mes questions. Combien de membres du CPA ont accès à des sommes d'argent pour l'éducation postsecondaire? Combien ne sont pas en mesure d'accéder à l'argent en question? Vous avez mentionné quelque chose à ce sujet durant votre exposé. Comment le CPA vient-il en aide aux personnes qui n'arrivent pas à obtenir l'aide financière voulue parce qu'ils résident hors réserve?

Mme Lavallée : Je ne peux vous donner de chiffre global, mais je peux parler du cas de ma province à moi, où j'ai été présidente et chef pendant 14 ans. Les gens qui ont accès aux sommes prévues pour l'éducation postsecondaire sont très rares, à moins d'avoir un lien de parenté avec une personne qui a accès au financement en question sur la réserve elle-même. D'habitude, c'est l'excuse qui est donnée : les gens de la réserve ont la priorité ou encore l'argent a déjà été attribué.

Pour aider nos enfants à réussir leurs études, nous arrivons à un fonds pour l'éducation. La province nous a consenti une petite subvention de 15 000 \$ par année, dans laquelle nous avons puisé pour donner aux jeunes étudiants du secondaire des petites subventions de 50 \$ par année pour les frais scolaires, par exemple, la location d'un casier. À ceux qui ont passé de l'école secondaire à l'université, nous avons remis une bourse de 500 \$. À ceux qui fréquentaient déjà un établissement d'enseignement postsecondaire, nous remettions la bourse Mildred Nash, en reconnaissance de l'excellent travail d'un étudiant autochtone dont la moyenne pondérée cumulative représentait au moins 3,5.

Le reste de l'argent était versé à ce que nous appelons les familles à faible revenu, le critère étant d'avoir des revenus inférieurs au seuil de pauvreté. Elles nous remettaient les reçus

had a formula based on the number of children and the income level. We were able to help them out with \$100 or \$200 a year to assist in that area. That was done with a \$15,000 a year grant from the province.

Over 20-some-odd years, from that small bursary, we have produced Dr. Pam Palmater, who is now a professor at Ryerson, heading up the new Aboriginal department. We have produced a couple of engineers. We have produced four or five social workers. We have three accountants with masters' degrees. I could provide more examples.

Senator Brazeau: Just prior to your appearance, we had the National Chief of the Assembly of First Nations. He mentioned that the chiefs look after their citizens wherever they live.

Knowing the mandate of your organization, let us take this hypothetical. You mentioned in your presentation that approximately 50,000 to 75,000 individuals may be eligible under the Indian Act to regain their status. What would happen, after these individuals are reinstated and have access to post-secondary education funding, and this funding goes to on-reserve communities, when the majority of these individuals currently live off-reserve? Being the political organization that represents Aboriginal people who live off-reserve, what would be your views or your position on that?

Ms. Lavallée: For clarification, are you asking what will probably happen?

Senator Brazeau: What would be your view? The post-secondary funding, which you have already mentioned is a problem for off-reserve status Indians to access, what will happen if those funds go to the chiefs to deliver?

Ms. Lavallée: First, we know that will not happen, that the funding will not get delivered off-reserve. We know that if it is the current status quo, and if those funds are not expended by year end, they get to dump them into their general band coffers. The position I will probably have to take — which I would not want to, but I do not think I have much choice — would be to launch a human rights challenge.

Senator Callbeck: Thank you for your presentation. You have a lot of good ideas. On page 8, you mention that the Education Policy Institute gave five options. The status quo with improvements and accountability is that the money is going to the bands and they make the decisions as to which students get the money, right?

Ms. Lavallée: At this particular point in time, that is what happens, except that accountability is somewhat lacking. As I said, these are just options, but options that have to be looked at more closely and discussed.

pour l'achat de livres, de crayons et de vêtements pour leurs enfants. Nous appliquions alors une formule tenant compte du nombre d'enfants et du niveau de revenu. Nous avons été en mesure de les aider en leur remettant 100 \$ ou 200 \$ par année pour ces choses-là. Nous avons fait tout ça à partir d'une subvention annuelle de 15 000 \$ provenant de la province.

Après une vingtaine d'années, on peut dire que cette petite bourse nous a donné Mme Pam Palmater, qui est maintenant professeure à Ryerson, à la tête du nouveau département d'études autochtones. Nous avons produit quelques ingénieurs aussi. Nous avons produit quatre ou cinq travailleurs sociaux. Nous avons trois comptables titulaires d'une maîtrise. Je pourrais vous donner d'autres exemples.

Le sénateur Brazeau : Tout juste avant votre témoignage, nous avons entendu celui du chef national de l'Assemblée des Premières Nations. Il a mentionné le fait que les chefs s'occupent de leurs citoyens où que ceux-ci habitent.

Sachant quel est le mandat de votre organisme, envisageons la question hypothétique qui suit. Vous avez mentionné pendant votre exposé que 50 000 à 75 000 personnes pourraient avoir le droit de voir leur statut d'Indien inscrit rétabli sous le régime de la Loi sur les Indiens. Qu'est-ce qui se passerait si, une fois toutes ces personnes rétablies comme Indiens inscrits ayant droit à l'aide financière pour les études postsecondaires, le financement est mis entre les mains des communautés dans les réserves, alors que la plupart des personnes en question vivent ailleurs? Comme votre organisme politique représente les Autochtones en dehors des réserves, quel est votre point de vue là-dessus?

Mme Lavallée : À titre de précision, vous voulez savoir ce qui se passerait probablement?

Le sénateur Brazeau : Quel serait votre point de vue? Le financement de l'éducation postsecondaire, dont vous avez déjà dit qu'il pose un problème d'accès pour les Indiens inscrits en dehors des réserves... qu'est-ce qui arrivera si l'argent en question est confié aux chefs?

Mme Lavallée : D'abord, nous savons que ça ne se produira pas, que le financement ne sera pas administré en dehors des réserves. Dans l'état actuel des choses, si l'argent n'est pas dépensé à la fin de l'exercice, nous savons qu'il est versé dans le compte général de la bande. La position que je serais probablement contrainte de prendre — dont je ne voudrais pas, mais je crois que je n'aurais pas d'autre choix — serait de contester la décision en invoquant la Loi sur les droits de la personne.

Le sénateur Callbeck : Merci de l'exposé que vous nous avez présenté. Vous proposez toutes sortes de bonnes idées. À la page 8, vous dites que l'Education Policy Institute a exposé cinq options. Le statu quo avec des améliorations et une transparence accrue, c'est-à-dire que l'argent est remis aux bandes, qui décident quels étudiants obtiendraient l'aide financière, n'est-ce pas?

Mme Lavallée : En ce moment, c'est ce qui se fait, sauf que ce n'est pas très transparent. Comme je l'ai dit, ce ne sont que des options, mais des options qu'il faut examiner de plus près et dont il faut discuter.

Senator Callbeck: I realize that. I want to fully understand the five options.

Ms. Lavallée: Do I like that option? No.

Senator Callbeck: Which option do you like here?

Ms. Lavallée: I would like to see all the Aboriginal organizations come together and look at everything that is being proposed. Bring to the table the Laurier document, bring the internal review that INAC is doing, bring this educational policy, bring the material from the Royal Commission, and let us bring in the Aboriginal peoples who have experienced the institution or the process. Let us see where there is common ground and where we can or cannot agree to some of these things and establish a clear set of rules of why we are there.

This is not about AFN, CAP, MNC, Native Women's Association of Canada or any of the national organizations. This is about our children. Our job as leaders is to look at all options that are available to improve the lives of our children. That starts with in the womb, because lifelong learning is just that, from conception to death. I have always been told that the minute you stop learning, you are dead. That would be my preferred option.

Senator Callbeck: Looking at these options, where it says "direct administration of Indian and Northern Affairs Canada," that means that department would determine which students get the funding?

Ms. Lavallée: That would mean that there would have to be some criteria set up. Indian and Northern Affairs will have to realize that they are no longer just responsible for status Indians. They will have to realize that there are non-status Indians out there and it will require a different approach to their way of thinking.

Senator Callbeck: All of these options, except for the first one, would be putting the money into the hands of the student?

Ms. Lavallée: Hopefully, yes.

Senator Brazeau: You mentioned in your presentation that one of the things that both the federal and provincial governments must do is to stop talking about the barriers and the funding challenges. Being an organization and knowing your makeup of provincial affiliate organizations, what type of lobbying efforts or work have those organizations done with the provincial governments to ensure that the transfers from the federal to provincial governments are, in fact, being spent on Aboriginal education? What efforts have you made in that respect?

Ms. Lavallée: At this particular point in time, we are participating in the provincial sessions with the ministers of Aboriginal affairs. One of the items on the agenda is education. That will be coming up in Toronto. We are working with the Canadian education ministers, and we will all be getting together.

It starts at the top, which is me, speaking to the Aboriginal affairs ministers and saying that the status quo is no longer acceptable. We are officers of Aboriginal peoples who pay taxes,

Le sénateur Callbeck : Je le sais. Je veux bien comprendre les cinq options.

Mme Lavallée : Est-ce que cette option-là me plaît? Non.

Le sénateur Callbeck : Quelle option vous plaît?

Mme Lavallée : J'aimerais que tous les organismes autochtones se réunissent et étudient ce qui est proposé. Mettez sur la table le document de l'Institution Laurier, l'examen interne d'AINC, le document de l'Education Policy Institute, la documentation de la commission royale — réunissons les Autochtones qui ont fait l'expérience de l'institution ou du processus. Voyons où il pourrait y avoir un terrain d'entente, ce que nous pouvons accepter ou rejeter d'un commun accord et établissons clairement les raisons pour lesquelles nous sommes là.

Ce n'est pas l'APN, le CPA, le RNM, l'Association des femmes autochtones du Canada ou quelque autre organisme national qui est au cœur de l'exercice. Ce sont nos enfants qui sont au cœur de l'exercice. En tant que dirigeants, nous avons comme travail d'examiner toutes les options qui visent à rendre meilleure la vie de nos enfants. Cela commence dans le ventre de la mère. C'est cela, l'apprentissage permanent, ça va de la conception à la mort. On m'a toujours dit : dès qu'on cesse d'apprendre, on est mort. Voilà l'option que je retiendrai moi-même.

Le sénateur Callbeck : Il y a une option qui dit que l'administration relèverait directement d'Affaires indiennes et du Nord Canada. Est-ce que ça veut dire que c'est le ministère qui déterminerait quels étudiants reçoivent l'aide financière?

Mme Lavallée : Ça veut dire qu'il faudrait établir certains critères. Il faudrait qu'Affaires indiennes et du Nord prenne conscience du fait que sa responsabilité n'englobe plus seulement les Indiens inscrits. Le ministère doit savoir qu'il y a des Indiens non inscrits et que la question exige une pensée différente de sa part.

Le sénateur Callbeck : Toutes ces options, sauf la première, consisteraient donc à remettre l'argent directement entre les mains de l'étudiant?

Mme Lavallée : Nous l'espérons, oui.

Le sénateur Brazeau : Durant votre exposé, vous avez affirmé que les autorités fédérales et provinciales doivent cesser de parler des obstacles et des problèmes de financement. Votre organisme étant ce qu'il est et sachant quels sont les organismes provinciaux affiliés qui le composent, quelles pressions les organismes en question exercent-ils sur les gouvernements provinciaux pour s'assurer que l'argent transféré aux provinces est bel et bien consacré à l'éducation des Autochtones? Quels efforts sont déployés à cet égard?

Mme Lavallée : En ce moment, nous participons aux rencontres avec les ministres des Affaires autochtones des provinces. L'éducation figure parmi les points à l'ordre du jour. Cela s'en vient à Toronto. Nous collaborons avec les ministres canadiens de l'Éducation, et nous allons tous travailler ensemble.

Cela commence au sommet, c'est-à-dire avec moi qui m'adresse aux ministres des Affaires autochtones pour affirmer que le statu quo n'est plus acceptable. Nous sommes les représentants

who use the public schools for the most part. If you live in certain areas, you also pay what they call service fees to access certain school provisions. They can no longer bury their heads in the sand and pretend we are not there. They will have to start working with our provincial affiliates to ensure that all Aboriginal peoples are captured in that initiative and that we are meeting all the needs.

It starts with me introducing my provincial-territorial organizations to the proper people in the provinces and having them set up meetings with the various ministers or deputy ministers who have responsibility for some of these areas and providing them with the necessary administrative support, whether research reports, documents or advice. Sometimes, depending on the PTO, they might require a little bit of a push, and we try to assist them in that respect to get them to a comfort level of meeting with some of the different departments. Some of our leaders are still a little shy, or feel a little intimidated to meet with some of these people.

Senator Brazeau: What would happen if a province decided not to work with you?

Ms. Lavallée: I would have to keep bugging them until I wear them out, and they will just work with me to get rid of me.

The Chair: That is the only thing you can do, is bug those politicians.

I will now move to Senator Martin from British Columbia.

Senator Martin: I am fine. Thank you.

The Chair: Senator Eaton, from Ontario.

Senator Eaton: Educate me, Ms. Lavallée. You represent urban Aboriginals and what does the AFN represent?

Ms. Lavallée: Reserves.

Senator Eaton: Do they get the money and you do not?

Ms. Lavallée: They live on reserves that fall under the Indian Act. The Congress of Aboriginal Peoples, formerly known as the Native Council of Canada, advocates on behalf of off-reserve Aboriginal peoples in urban, rural, remote and isolated areas, from Newfoundland to B.C.

Senator Eaton: Are you off-reserve?

Ms. Lavallée: Yes. Some of us are not registered under the Indian Act.

Senator Eaton: The money the Government of Canada gives every year when the chief comes and sits in the Senate does not cover you. Do you not get a cent of it?

Ms. Lavallée: Not for education.

d'Autochtones qui paient de l'impôt et des taxes, qui ont recours à l'école publique pour la plus grande part. À plusieurs endroits, il faut payer aussi ce que l'on appelle les frais de service pour profiter de certains avantages liés aux écoles. Les gens ne peuvent plus se mettre la tête dans le sable et faire semblant que nous ne sommes pas là. Ils devront commencer à travailler avec nos organismes affiliés des provinces pour s'assurer que tous les Autochtones sont englobés dans l'initiative et que nous répondons à tous les besoins.

Ça commence avec moi, qui mets les organismes provinciaux et territoriaux dont je m'occupe en lien avec les responsables provinciaux et qui les incite à fixer des rencontres avec les divers ministres et sous-ministres ayant la responsabilité de certains des secteurs en question et qui leur fournit le soutien administratif nécessaire, qu'il s'agisse de rapports de recherche, de documents ou de conseils. Parfois, l'OPT dont il s'agit peut avoir besoin d'un petit coup de main. À ce moment-là, nous faisons en sorte que les gens puissent en venir au point où ils sont assez à l'aise pour rencontrer certains des ministères. Certains de nos dirigeants sont encore un peu timides, ou ils se sentent intimidés lorsqu'ils rencontrent certaines de ces personnes.

Le sénateur Brazeau : Qu'est-ce qui se passerait si une province décidait de ne pas collaborer avec vous?

Mme Lavallée : Il faudrait que les gens harcèlent les responsables jusqu'à les épuiser; à ce moment-là, ils vont simplement travailler avec moi pour en finir.

Le président : C'est la seule chose à faire : harceler ces politiciens.

Je vais maintenant donner la parole au sénateur Martin de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Martin : Je n'ai pas de question à poser. Merci.

Le président : Sénateur Eaton, de l'Ontario.

Le sénateur Eaton : Éclairez-moi, madame Lavallée. Vous représentez les Autochtones en milieu urbain, mais qu'est-ce que l'APN représente?

Mme Lavallée : Les réserves.

Le sénateur Eaton : C'est elle qui obtient l'argent plutôt que vous?

Mme Lavallée : Les gens qui habitent sur les réserves sont visés par la Loi sur les Indiens. Le Congrès des Peuples Autochtones, l'ancien Conseil national des Autochtones du Canada, défend les intérêts des Autochtones hors réserve qui vivent en milieu urbain, en milieu rural, en région éloignée ou isolée, de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique.

Le sénateur Eaton : Vous êtes hors réserve?

Mme Lavallée : Oui. Certains parmi nous ne sont pas inscrits sous le régime de la Loi sur les Indiens.

Le sénateur Eaton : L'argent que le gouvernement du Canada verse tous les ans au moment où le chef se présente au Sénat ne vous est pas adressé. Vous n'en obtenez pas un sou?

Mme Lavallée : Pas pour l'éducation.

Senator Eaton: Do you get any of it?

Ms. Lavallée: Not the same as the reserves get. We get what we call block funding from the office of the federal interlocutor. The Minister of Indian Affairs plays a dual role. He is the Minister of Indian Affairs but he is also the minister responsible for the office of the federal interlocutor, which looks after the office for non-status and Metis people of Canada. The funding they get for the majority of Aboriginal peoples in Canada is basically for what they call capacity funding or BOC, basic organization capacity funding, to allow us to set up an administrative body. That is it. Our historical funding with them has been \$720,000 a year to cover across Canada.

Senator Eaton: Educate me here again. I thought Aboriginals by droves were moving to urban areas, especially young Aboriginals.

Ms. Lavallée: That is what the studies tell us. They are.

Senator Eaton: Do you agree with those studies?

Roger Hunka, National Bilateral Director, Congress of Aboriginal Peoples: Yes. The opportunities on reserves are quite limited. Naturally, any youth or any person would come to the city to get a job and to get an education.

Senator Eaton: You should be like anyone else living in this country. You should be able to go anywhere, but that is another discussion.

Is the money moving with the young Aboriginals off-reserve?

Mr. Hunka: No.

Senator Eaton: There is no proportionality that is moving then; you get organization, basically.

Mr. Hunka: Yes.

The Chair: Before we go on, you have raised an interesting matter here. I want to clarify another part of this. The operative word for the student is being a "registered" status Indian under the Indian Act. That does not necessarily mean they have to be on the reserve. They could be in an urban area if they are registered.

Ms. Lavallée: That is right.

The Chair: The bands, however, that are connected to the reserves are making the decisions.

Ms. Lavallée: Yes.

The Chair: Do many of those registered off-reserve, in the urban areas, say, get support under this program from the bands?

Ms. Lavallée: No.

Le sénateur Eaton : En obtenez-vous une part?

Mme Lavallée : Pas la même part que les réserves. Nous recevons ce qui est qualifié de financement global du bureau de l'interlocuteur fédéral. Le ministre des Affaires indiennes joue deux rôles. Il est ministre des Affaires indiennes, mais il est aussi ministre responsable du bureau de l'interlocuteur fédéral, qui s'occupe des Indiens non inscrits et des Métis du Canada. Le financement accordé pour la plupart des Autochtones du Canada correspond essentiellement à ce qui s'appelle le financement de la capacité ou le financement de la capacité organisationnelle de base, qui nous permet de créer un organisme administratif. C'est tout. Historiquement, notre financement s'est élevé à 720 000 \$ par année pour l'ensemble du Canada.

Le sénateur Eaton : Éclairez-moi encore ici. Je crois que les Autochtones déménageaient par grandes vagues dans les centres urbains, surtout les jeunes Autochtones.

Mme Lavallée : C'est ce que nous disent les études. C'est le cas.

Le sénateur Eaton : Êtes-vous d'accord avec ces études?

Roger Hunka, directeur national bilatéral, Congrès des Peuples Autochtones : Oui. Les possibilités sur les réserves sont très limitées. Naturellement, un jeune ou la personne en question voudra aller en ville pour trouver un emploi ou faire des études.

Le sénateur Eaton : Vous devriez être comme quiconque vit au pays. Vous devriez pouvoir aller n'importe où, mais voilà un autre sujet de discussion.

L'argent suit-il les jeunes Autochtones hors réserve?

M. Hunka : Non.

Le sénateur Eaton : Il n'y a donc pas de mouvement proportionnel; c'est la capacité organisationnelle qui est financée, essentiellement.

M. Hunka : Oui.

Le président : Avant de poursuivre, je dirais que vous avez soulevé là une question intéressante. Je voudrais obtenir une précision sur un autre élément de l'affaire. Le mot clé, du point de vue de l'étudiant, c'est d'être un Indien « inscrit » sous le régime de la Loi sur les Indiens. Cela ne veut pas forcément dire qu'il faut vivre sur la réserve. Les gens peuvent habiter en milieu urbain s'ils sont inscrits.

Mme Lavallée : C'est cela.

Le président : Par contre, les bandes, qui sont liées aux réserves, prennent des décisions.

Mme Lavallée : Oui.

Le président : Les Indiens inscrits qui vivent en dehors d'une réserve, qui vivent en milieu urbain, disons, sont-ils nombreux à obtenir de la part des bandes l'aide prévue dans le cadre de ce programme?

Mme Lavallée : Non.

The Chair: What is happening for the people you are talking about is that they are going under the regular program the same as any other Canadian would; Canada student loan or whatever?

Ms. Lavallée: Not necessarily. Depending on the situation, most of them would not qualify for student loans.

The Chair: I see. They are caught; they are falling between the cracks, is that what you are saying?

Mr. Hunka: What is important to remember is that there is not enough for the registered students, no matter who they are. There just is not enough. Obviously, as a community that has a certain amount of money, they would have to look at priorities. That is the problem. If you are living off the reserve, some do get it but the majority do not. Those are some of the problems with funding.

The Chair: This is an important point you have raised. Can I stay on this for a minute? Senator Dyck wants to get in on this on a supplementary as well.

Senator Dyck: What you are talking about is the difference in status, and funding is related to status. For instance, I am a status Indian; I live off-reserve, but we talking about funding. I would like to see the data that actually says how many students who are status Indians and who are eligible for funding through Indian Affairs live on-reserve and how many live off-reserve. We have anecdotal evidence, but where do we have the data? You are saying they do not, but I know people who are funded. There are people who live on-reserve who are status, registered Indians. There are people who live off the reserve, some are registered and some are not. If this new bill goes through, my son will be considered a status Indian, but he will not go for post-secondary funding because he already has his post-secondary. The assumption that 65,000 will suddenly swamp the system is not necessarily true.

Senator Eaton: Senator Dyck, what if he lived off-reserve?

Senator Dyck: He is a band member. He would be a band member. He would be eligible for funding as long as he has status. I am a member of my band, as well as having Indian status. It is complicated.

Senator Eaton: It is very complicated but it is something that, at some point, we should have an appendix to the report explaining what makes status and what makes non-status. If someone moves off the reserve and they are not a member of a band, are they looked after?

Senator Dyck: Indian Affairs will only fund, because they are federally obligated to fund, someone registered as an Indian according to the Indian Act. They are federally obligated to fund that way, but if you do not have Indian status, they are not

Le président : Ce qui arrive, c'est que les gens dont vous parlez présentent une demande au responsable du programme habituel, comme tout autre Canadien le ferait, le prêt d'études canadien ou je ne sais quoi?

Mme Lavallée : Pas forcément. Selon les cas, la plupart n'auraient pas droit à un prêt d'études.

Le président : Je vois. Ils sont pris; ils se retrouvent entre les mailles du filet, c'est ce que vous dites?

M. Hunka : Ce qu'il importe de retenir, c'est qu'il n'y en a pas assez pour les Indiens inscrits, peu importe de qui il s'agit. Il n'y en a tout simplement pas assez. Évidemment, en tant que communauté qui compte une certaine somme d'argent, les responsables étudieraient alors les priorités. Voilà le problème. Si vous vivez en dehors de la réserve, il se peut que vous obteniez l'aide financière, mais la plupart de ceux qui sont dans votre cas ne l'obtiendront pas. Voilà pour certaines des difficultés qui touchent le financement.

Le président : C'est un point important que vous avez soulevé. Puis-je continuer à le creuser un peu? Le sénateur Dyck veut poser une question supplémentaire aussi.

Le sénateur Dyck : Vous parlez d'une différence de statut; or, le financement est lié au statut. Par exemple, je suis un Indien inscrit; j'habite en dehors de la réserve, mais nous parlons de financement. J'aimerais voir les données qui permettent de dire vraiment combien d'Indiens inscrits admissibles au financement des Affaires indiennes vivent sur une réserve et combien vivent en dehors de la réserve. Nous avons des informations empiriques là-dessus, mais où sont les données? Vous dites que les gens n'obtiennent pas l'aide financière, mais j'en connais qu'ils l'obtiennent. Il y a des gens qui vivent sur la réserve et qui sont des Indiens inscrits. Il y a des gens qui vivent en dehors de la réserve, dont certains sont inscrits et d'autres ne le sont pas. Si le projet de loi est adopté, mon fils sera considéré comme un Indien inscrit, mais il ne demandera pas d'aide financière pour les études postsecondaires, car il en a déjà fait. Il est présumé que 65 000 personnes vont subitement s'abattre sur le système, mais ce n'est pas forcément vrai.

Le sénateur Eaton : Sénateur Dyck, qu'en serait-il s'il vivait en dehors de la réserve?

Le sénateur Dyck : Il est membre de la bande. Il serait membre de la bande. Il aurait droit à l'aide financière tant qu'il serait inscrit. Je suis membre de ma bande et j'ai le statut d'Indien inscrit. C'est compliqué.

Le sénateur Eaton : C'est très compliqué, effectivement, mais nous devrions inclure dans le rapport une annexe expliquant le statut d'Indien inscrit et d'Indien non inscrit. Si un Autochtone quitte la réserve et qu'il n'est pas membre d'une bande, est-ce qu'on s'occupe de lui?

Le sénateur Dyck : Étant donné une obligation du gouvernement fédéral, Affaires indiennes ne versera une aide financière qu'aux Indiens inscrits sous le régime de la Loi sur les Indiens. Cette façon de faire relève d'une obligation fédérale, mais

obligated to fund you. There is no federal responsibility. It really boils down to that.

Mr. Hunka: There is a difference between eligibility and getting the funds. The issues here are the barriers to education, the barriers to getting funding. There is not enough funding, number one. As far as responsibility for education is concerned, it is both federal and provincial. It just so happens that the federal government has — because of the breadth in Canada between the East and West Coast, we have a multitude of treaties, a multitude of relationships and all forms of agreements. Some are clearly specified to be supportive of education and the federal government does provide funds. However, the issue is not just the federal funds, as the report says. The provinces have to kick in.

When it comes to a status person, if you are on- or off-reserve, the way it is right now you will go through some communities that are established and have systems, but we have 633 bands in this country. Some are well organized, some are not. The funding that goes to the band that will be administering it is limited. Obviously, you might have on your list 150 people eligible to get funding. Twenty-five of them are living in the community, so obviously you will try to fund those, and then the rest will be down the line. There is a waiting list. It is not a matter of being mean or discriminatory, or whatever. It is just the fact there just is not enough.

One of the issues that CAP has often spoken about, as have others, is that the provinces have to start to kick in for Aboriginal peoples' education. It is not just the federal government's responsibility.

Senator Eaton: There was something Chief Atleo said that I found interesting. This was when he responded to part of my question, and mostly to Senator Brazeau's. When asked about those funds started for each Aboriginal child, yes, it would be considered, but he wanted a government-to-government band. He gave me the impression of wanting to deal with the Indian chiefs. He made no mention of including Ms. Lavallée or being inclusive of everyone. It was "talk to the bands, talk to us on reserve, do not talk to the community at large." That was the impression I got.

Mr. Hunka: That would be a natural answer for the Grand Chief to give because he is the Chief of the Assembly of First Nations and they represent the 632 bands. Ms. Lavallée, on the other hand, talks about the persons who are off-reserve. That is where the voices of the advocates come in. We are simply the advocates. We do not have the administrative monies to administer to off-reserve peoples.

Senator Eaton: I will ask you an education question. You talked about the birth-to-death education experience. I am a firm believer in that. I started my volunteer background working in a day nursery clinic that provided nutritional support for pregnant women of modest means. I know how important that is.

si vous n'êtes pas Indien inscrit, on n'est pas obligé de vous verser une aide financière. Il n'y a pas de responsabilité fédérale à votre sujet. Voilà l'essentiel de la chose.

M. Hunka : Être admissible à l'aide financière, c'est une chose; obtenir l'aide financière, c'en est une autre. Je parle d'obstacles à l'éducation, d'obstacles à l'aide financière. Il n'y a pas assez d'argent, premièrement. Quant à la responsabilité en matière d'éducation, elle est à la fois fédérale et provinciale. Il se trouve que le gouvernement fédéral — étant donné l'étendue du territoire canadien d'est en ouest... nous avons une multitude de traités, une multitude de relations et toutes sortes d'ententes. Dans certains cas, le soutien de l'éducation est expressément prévu, et le gouvernement fédéral fournit alors des fonds. Toutefois, il n'y a pas que les fonds fédéraux, comme le dit le rapport. Les provinces doivent faire leur part.

Quant aux Indiens inscrits, habitant sur une réserve ou non, en ce moment, on peut faire le décompte des collectivités qui sont établies et qui ont des systèmes, mais disons qu'il y a 633 bandes au pays. Certaines sont bien organisées, d'autres, non. Le financement accordé à la bande, qui cherchera à l'administrer, est limité. Évidemment, vous aurez peut-être une liste de 150 personnes qui ont droit à l'aide financière. Vingt-cinq d'entre elles vivent sur place; évidemment, vous allez essayer de leur verser l'aide financière à elles, puis ensuite vous vous occuperez des autres. Il y a une liste d'attente. Ce n'est pas une question de méchanceté ou de discrimination ou de je ne sais quoi encore. C'est simplement qu'il n'y a pas suffisamment d'argent.

Une des questions que le CPA a souvent soulevées, à l'exemple d'autres intervenants, c'est que les provinces doivent commencer à faire leur part pour l'éducation des Autochtones. Il n'y a pas que le gouvernement fédéral qui est responsable.

Le sénateur Eaton : Le chef Atleo a dit une chose qui m'a paru intéressante quand il a répondu à une partie de ma question et surtout à la question du sénateur Brazeau. À propos des comptes qui seraient créés pour chaque enfant autochtone, il a dit que, oui, ce serait envisagé, mais il tenait à une bande intergouvernementale. Il m'a donné l'impression de vouloir traiter avec les chefs indiens. Il n'a pas parlé d'inclure Mme Lavallée ou d'inclure tout le monde. C'était : « Parlez aux bandes, parlez-nous sur la réserve, ne parlez pas à la communauté au sens large. » C'est l'impression que j'ai eue.

M. Hunka : C'est la réponse naturelle que donnerait le grand chef, qui est chef de l'Assemblée des Premières Nations et qui représente les 632 bandes du pays. Mme Lavallée, quant à elle, parle des personnes qui vivent en dehors des réserves. C'est là que les représentants entrent en scène. Nous ne sommes que des représentants. Nous n'avons pas l'argent administratif nécessaire pour nous occuper des gens en dehors des réserves.

Le sénateur Eaton : Je vais vous poser une question à propos de l'éducation. Vous avez parlé de l'expérience d'une vie, de la naissance à la mort. Je suis tout à fait d'accord avec ce point de vue. Mon premier travail bénévole, je l'ai fait dans une clinique rattachée à une prémaman, où nous donnions aux femmes enceintes pauvres des renseignements sur la nutrition. Je sais l'importance de la chose.

What two or three things would you ask each provincial government to do, to begin with? Is it early childhood education or mentoring? What two or three support systems would you like provincial education ministers to start looking at?

Mr. Hunka: At the preschool level, when there is an Aboriginal mother with an Aboriginal child, let those preschools have Aboriginal content, such as an Aboriginal elder or mother sharing the culture and the language. One of the greatest barriers is the fear of losing cultural identity. In other words, if you would have provinces support preschool systems and recognize the diversity of Aboriginal peoples or that of anyone in this country, but focus on Aboriginal childhood. Have a grandpa come in, tell some stories and say a few words. That child feels a sense of belonging, too, and that they are special and separate because their cultural identity is nurtured as it is at home. That is the first part.

Second, many provinces are just getting around to celebrating history month for various Aboriginal peoples. We still do not have that across Canada for all Aboriginal people. It is a very simple thing to do. Let other children in elementary and high schools know that there is an Aboriginal history. We have 73 nations of Aboriginal people with 53 languages all across this nation. It is things like that which allow the child to have a good sense of self-esteem.

At the same time, one must respect that there are differences in learning. People say a child learns. No, every child learns differently. There are the visuals and those who learned better by hearing, translations and oratory skills. Aboriginal children are more tactile and learn best by experience. Have that available.

Also, when getting into science, there is nothing wrong with seeing that there is an Aboriginal world view and a scientific world view. The two are just as important. Share those.

Those are the three things I would do at the school level. That way, getting into the post-secondary level, you have already a sense of self-esteem, a sense of cultural identity and a sense of a different way of doing things.

Senator Eaton: Thank you.

Mr. Hunka: I am not saying anything new. These have all been documented.

The Chair: Let me close this discussion off by returning to something I said a few moments ago, chief, that was relevant to the Canada Student Loans Program. I was under the impression that those who were off-reserve, particularly those who were not registered — but I understand the point that you are making about even registered off-reserve people — were able to apply for the Canada Student Loans Program. I wonder if you could clarify

Quelles sont les deux ou trois choses que vous demanderiez à chaque gouvernement provincial de faire au départ? Faut-il s'occuper de mentorat ou d'éducation à la petite enfance? Quels sont les deux ou trois systèmes de soutien sur lesquels vous aimeriez voir des ministres provinciaux de l'Éducation se pencher?

M. Hunka : Au niveau préscolaire, dans le cas de la mère autochtone qui a un enfant autochtone, faites qu'il y ait des éléments autochtones, par exemple un aîné ou une mère autochtone qui vient transmettre la culture et la langue. La peur de perdre son identité culturelle constitue un des plus grands obstacles. Autrement dit, que les provinces soutiennent les systèmes préscolaires et reconnaissent la diversité des Autochtones ou de quiconque au pays, mais en mettant l'accent sur l'enfance chez les Autochtones. Demandez à un grand-papa de venir raconter des histoires et dire quelques mots aux enfants. L'enfant éprouve alors un sentiment d'appartenance, il a l'impression de compter et d'être distinct du fait que son identité culturelle est cultivée comme c'est le cas à la maison. Voilà pour la première partie.

En deuxième lieu, bon nombre de provinces commencent à peine à célébrer le mois de l'histoire des divers peuples autochtones. Ça ne s'applique pas encore dans tout le Canada et à tous les Autochtones. C'est une chose très simple à réaliser. Faites que les enfants à l'école élémentaire et secondaire sachent qu'il y a une histoire autochtone. Il y a 73 nations autochtones et 53 langues autochtones au pays. C'est le genre de chose qui favorise l'estime de soi chez l'enfant.

En même temps, il faut respecter le fait qu'il y a des différences sur le plan de l'apprentissage. On dit qu'un enfant est fait pour apprendre. Non, chaque enfant apprend différemment. Il y a les visuels et il y a ceux qui apprennent mieux en écoutant, avec les traductions et les techniques verbales. Les enfants autochtones sont davantage tactiles; ils apprennent mieux par l'expérience. Faites que cela soit possible.

Aussi, lorsqu'il est question de sciences, il n'y a rien de mal à dire qu'il existe un point de vue autochtone et un point de vue scientifique sur le monde. Les deux sont d'une importance égale. Faites-en part.

Ce sont les trois choses que je ferais au niveau scolaire. À ce moment-là, une fois qu'il est arrivé au niveau postsecondaire, le jeune a déjà une bonne estime de soi, une identité culturelle bien ancrée et le sentiment de faire les choses différemment.

Le sénateur Eaton : Merci.

M. Hunka : Je n'invente rien. Tout cela est documenté.

Le président : Permettez-moi de clore la discussion en revenant à une remarque qui a été faite il y a quelques instants, chef, et qui portait sur le Programme canadien de prêts aux étudiants. Je me demande si vous pourriez éclaircir la question. Est-ce une question de prêts plutôt que de bourses, par exemple? Est-ce pour cela que les Autochtones ne présentent tout simplement pas de demande : il faut plus d'argent pour les bourses, par

that. Is it a question of loans versus grants, for example? Is that why they do not apply because more grant money is needed versus loan money? Or do they just not qualify?

Ms. Lavallée: In most cases, the parents' income levels and such are usually figured into the application. In a lot of cases, it is the income of the parents that sometimes influences whether the child gets access to the funding and loans.

The other issue is the thought of having large student loans when finishing their education and the fact that they are being treated differently than their brothers and sisters. You have situations right now where you might have one child in a family that is registered and can access post-secondary education through Indian and Northern Affairs Canada, and another brother or sister who cannot because they are not registered.

The Chair: I see. It is unequal treatment, is it, even within a family?

Ms. Lavallée: Even within families.

The Chair: How exactly is the parents' income or asset level coming into play here? Does that mean if it is too low, they will not give them the loan?

Ms. Lavallée: If they happen to be over a certain threshold, then they do not qualify.

The Chair: How is that different from the general population?

Ms. Lavallée: We call it our working poor. A lot of these students are not young. As I said, a lot of our people go to school later in life and are on social assistance. Unfortunately, in some cases, the province will claw back dollar for dollar. That is another barrier. It is sort of a vicious circle type of thing.

The Chair: I understand those points. Is there anything else in closing from either of you?

Mr. Hunka: I would like to just follow up on that point. It is also about the prospects. If I do get educated, what are my prospects of getting a job and being able to pay back that loan? There are still certain areas that make things difficult. You are native or not, or you cannot speak such and such a language. There is that whole area that we noted on page 5: "What are my chances?"

The Chair: Good points. Thank you very much. I appreciate your coming. With that, our meeting is adjourned. We are back on the subject of post-secondary education again tomorrow, but tomorrow's focus is disabled Canadians, and we have disabled students coming in tomorrow.

(The committee adjourned.)

opposition aux prêts. Sinon, est-ce simplement qu'ils n'y ont pas droit?

Mme Lavallée : Dans la plupart des cas, les revenus des parents entrent en considération dans la demande. Dans de nombreux cas, c'est le revenu des parents qui détermine si l'enfant reçoit l'aide financière et le prêt.

Sinon, il y a l'idée d'avoir un important prêt étudiant à rembourser une fois les études terminées et le fait d'être traité différemment de ses frères et soeurs. Il y a des situations en ce moment où c'est peut-être un enfant seulement au sein d'une famille qui est inscrit et qui a accès à l'éducation postsecondaire par le truchement d'Affaires indiennes et du Nord Canada, mais c'est interdit à l'autre frère ou soeur, du fait de n'être pas inscrit.

Le président : Je vois. C'est un traitement inégal, n'est-ce pas, même à l'intérieur d'une même famille?

Mme Lavallée : Même à l'intérieur des familles.

Le président : En quoi le revenu ou les actifs des parents entrent-ils en jeu? Est-ce dire que si c'est trop faible, le prêt ne sera pas accordé?

Mme Lavallée : Si ça se situe au-dessus d'un certain seuil, l'étudiant n'a pas droit à l'aide financière.

Le président : En quoi est-ce différent de la population générale?

Mme Lavallée : Ce sont nos petits salariés. Souvent, l'étudiant dont il est question n'est pas jeune. Comme je l'ai dit, bon nombre d'Autochtones fréquentent l'école plus tard que les autres membres de la population générale et sont des assistés sociaux. Malheureusement, dans certains cas, la province déduira de la prestation d'assistance sociale toute somme versée sous forme d'aide financière à l'étudiant. Voilà un autre obstacle. C'est comme un cercle vicieux.

Le président : Je comprends. L'un d'entre vous a-t-il quelque chose à ajouter pour terminer?

M. Hunka : J'aimerais simplement donner suite à ce qui a été dit. Il y a aussi la question des perspectives. Si je m'instruis, quelles sont mes chances d'obtenir un emploi et d'être en mesure de rembourser ce prêt? Il y a encore certains points qui font que c'est difficile. Vous êtes Autochtone ou vous ne l'êtes pas, vous ne parlez pas telle ou telle langue. C'est l'ensemble de questions que nous notons à la page 5, qui dit : « Quelles sont mes perspectives? »

Le président : Bien dit. Merci beaucoup. J'apprécie le fait que vous soyez venus. Sur cela, notre séance est sur le point de se terminer. Nous allons nous pencher à nouveau demain sur la question de l'éducation postsecondaire, mais, demain ce sera du point de vue des Canadiens handicapés. Nous allons accueillir des étudiants handicapés demain.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, April 15, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:29 a.m. to give consideration to the issue of the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We continue with our examination today of accessibility to post-secondary education in Canada. Our particular theme today is students with disabilities.

I want to welcome two of our colleagues who are here in substitute capacities, Senator Dawson and Senator Plett.

Welcome to the witnesses that we will hear from today. First let me introduce Yolanda Muñoz, Coordinator, Quebec Association of Post-Secondary Students with Disabilities. She works with the Quebec Association of Post-Secondary Students with Disabilities, which advocates for post-secondary education accessibility for all students. She has worked as a professor at McGill University on gender and disability issues.

Yolaine Ruel, Past President, and Gordon Dionne, Secretary Treasurer, are from the Canadian Association of Disability Service Providers in Post-Secondary Education — very specific to the topic. It is a national group of professionals committed to the ongoing creation of accessible, equitable and inclusive post-secondary learning environments for students with disabilities.

Ms. Ruel has worked at the University of Ottawa since 1988, and Mr. Dionne is an access service adviser in the Office of Students with Disabilities, OSD, at McGill. He is a psychologist and has also been an advisor in the OSD for five years.

Welcome, also, to Claudette Larocque, Director of Public Policy and Programs for the Learning Disabilities Association of Canada. It is a national voice for persons with listening disabilities and those who support them. Their membership is about 10,000. She is also a member of several federal advisory committees and consults with provincial and territorial learning disabilities associations.

Our final group is our public servants — Nancy Milroy-Swainson, Director General, Office for Disability Issues, and Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program at Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC. Ms. Graham is here in a supporting role and the seven minutes will be taken up by Ms. Milroy-Swainson.

OTTAWA, le jeudi 15 avril 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 29, pour faire étude sur la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous poursuivons notre étude de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada et notre thème de la journée est celui des étudiants ayant des incapacités.

Je souhaite la bienvenue à deux de nos collègues qui sont ici à titre de remplaçants, soit le sénateur Dawson et le sénateur Plett.

Bienvenue à nos témoins d'aujourd'hui. Je vous présente tout d'abord Yolanda Muñoz, coordonnatrice à l'Association québécoise des étudiants ayant des incapacités au postsecondaire. Elle travaille donc pour cette association qui milite en faveur de l'accessibilité à l'enseignement postsecondaire pour tous les étudiants. Elle a été professeure à l'Université McGill, où elle a enseigné sur les thèmes de la sexospécificité et de l'invalidité.

Yolaine Ruel, présidente sortante, et Gordon Dionne, secrétaire trésorier, représentent quant à eux l'Association canadienne des conseillers en services aux étudiants handicapés au postsecondaire, ce qui rejoint tout à fait notre thème du jour. Il s'agit d'un groupe national de professionnels qui se sont mobilisés pour favoriser l'instauration de milieux d'apprentissage au postsecondaire qui soient accessibles, équitables et inclusifs pour les étudiants avec incapacités.

Mme Ruel travaille à l'Université d'Ottawa depuis 1988 et M. Dionne est conseiller en matière d'accès aux services au Bureau de service aux personnes handicapées de McGill. Il est psychologue et occupe ce poste de conseiller depuis cinq ans.

Bienvenue également à Claudette Larocque, directrice, Politiques publiques et programmes à l'Association canadienne des troubles d'apprentissage. Cette association se veut la voix nationale des personnes ayant des difficultés d'apprentissage et de celles qui les soutiennent. Elle compte environ 10 000 membres. Mme Larocque siège également à plusieurs comités consultatifs fédéraux et elle consulte des associations provinciales et territoriales dans le domaine.

Notre dernier groupe est constitué de fonctionnaires. Il s'agit de Nancy Milroy-Swainson, directrice générale au Bureau de la condition des personnes handicapées, et de Glennie Graham, directrice principale du Programme canadien de prêts aux étudiants à Ressources humaines et Développement des compétences Canada, RHDCC. Mme Graham sera là pour aider à répondre aux questions, mais les sept minutes seront utilisées par Mme Milroy-Swainson.

That is it. Welcome to all of you. It would be appreciated if you could keep as close to seven minutes as possible in your opening remarks. I will go in the same order unless you prefer another order. I will start with Ms. Muñoz.

[Translation]

Yolanda Muñoz, Coordinator, Quebec Association of Post-Secondary Students with Disabilities: Honourable Senators, on March 11, 2010, when Canada ratified the Convention on the Rights of Persons with Disabilities, it demonstrated its responsibility towards citizens with disabilities. The ratification of this convention addresses the fact that, here as elsewhere, there is still a long way to go to ensure dignity and equal opportunities for persons with disabilities. In Quebec, post-secondary students with disabilities face many challenges in spite of the efforts of schools, the government and other bodies to support equal opportunities in education.

At present, the reasonable accommodation model dominates the everyday life of students with disabilities. This means that disabilities are still considered individual “problems” and are resolved retroactively and temporarily on a case-by-case basis. This vision of persons with disabilities is highly medicalized, requiring that students undergo medical examinations — at their own or their families’ expense — to determine whether they should receive the necessary accommodations to pursue their studies. Finally, since accommodations are granted individually, students find themselves isolated through special treatment, or forced to use facilities or access routes reserved for persons with disabilities.

However, the Convention on the Rights of Persons with Disabilities has handed Canada a new challenge: to implement an approach encompassing “universal design” and inclusive education so that accommodations may become a solution of last resort, and above all, to ensure equality among emerging client groups, meaning students with learning disabilities.

At present, several measures have been taken to guarantee equal opportunities in education for persons with learning disabilities, but access to services is complicated and costly. Moreover, the Quebec Association of Post-secondary Students with Disabilities, or QAPSD, has found that target groups generally don’t know about assistance programs that support post-secondary students with disabilities and promote equal opportunities in relation to students without disabilities.

The Convention defines the “universal design” model as “. . . the design of products, environments, programmes and services to be usable by all people, to the greatest extent possible, without the need for adaptation or specialized design. ‘Universal design’ shall not exclude assistive devices for particular groups of persons with disabilities where this is needed.” As such, the “patient” is the environment and not the individual; solutions are useful for

Voilà, c’est tout. Je vous souhaite la bienvenue. Nous apprécierions que vous respectiez le plus possible les sept minutes prévues pour vos remarques liminaires. Je vais vous céder la parole en respectant le même ordre, à moins que vous ne préfériez une autre formule. Je cède donc la parole à Mme Muñoz.

[Français]

Yolanda Muñoz, coordonnatrice, Association québécoise des étudiants ayant des incapacités au postsecondaire : Honorables sénateurs, le 11 mars 2010, le Canada a fait preuve de responsabilité envers les citoyens et les citoyennes ayant des incapacités lors de la ratification de la Convention des Nations-Unies relative aux droits des personnes handicapées. La ratification de cette convention répond au fait que, ici comme ailleurs, il y a encore beaucoup de chemin à faire afin d’assurer l’égalité des chances et la dignité des personnes ayant des incapacités. Au Québec, les étudiants ayant des incapacités au postsecondaire font face à plusieurs obstacles malgré les efforts des écoles, du gouvernement et d’autres instances qui travaillent pour l’égalisation des chances en éducation.

Actuellement, le modèle des accommodements raisonnables domine la vie quotidienne des étudiants ayant des incapacités. Cela signifie que les incapacités sont encore considérées comme des problèmes « individuels », qui sont résolus au cas par cas de façon rétroactive et non durable. Cette vision des personnes ayant des incapacités est très médicalisée et exige des étudiants de subir des examens médicaux — à leurs frais ou aux frais de leur famille — pour déterminer s’ils auront accès aux accommodements nécessaires pour étudier. Finalement, comme les accommodements sont individuels, les étudiants se trouvent isolés par des traitements spéciaux ou bien sont obligés d’utiliser des installations ou des accès réservés aux personnes ayant des incapacités.

Pourtant, la Convention relative aux droits des personnes handicapées lance un nouveau défi au Canada : mettre en œuvre une approche de conception universelle et d’éducation inclusive, afin que les accommodements deviennent une solution de dernier recours, surtout pour assurer l’égalité parmi les clientèles émergentes, c’est-à-dire les étudiants ayant des troubles d’apprentissage.

Actuellement, plusieurs mesures ont été prises afin de garantir l’égalité des chances en éducation pour les personnes qui ont un trouble d’apprentissage, mais la façon d’avoir accès aux services est compliquée et coûteuse. De plus, l’AQEIPS a constaté que, en général, le public cible ne connaît pas les programmes d’aide pour appuyer les étudiants ayant des incapacités au postsecondaire et promouvoir l’égalité des chances par rapport aux étudiants sans incapacité.

La convention définit le modèle de conception universelle comme la conception de produits, d’équipements, de programmes et de services qui puissent être utilisés par tous, dans toute la mesure du possible, sans nécessiter ni adaptation ni conception spéciale. La conception universelle n’exclut pas les appareils et accessoires fonctionnels pour les catégories particulières des personnes handicapées là où ils sont nécessaires. Ainsi, le

everyone, not just for one person, and are therefore permanent. This way of understanding and resolving issues related to functional diversity is a proactive social project that aims to stop accessibility problems before they occur.

The reasonable accommodation means that each student is considered as an individual case. However, this also means that each individual student has to deal with several issues simultaneously: transportation, housing, negotiating with each professor, et cetera. This situation involves enormous effort, something that students without disabilities don't have to face, of course.

Quebec's Loans and Bursaries Program is a great help for students with disabilities, as is the Allowance for Special Needs Program. Nevertheless, the latter program has become a problem for university students, who all of a sudden become employers. This means that they have to find trustworthy employees, know how to defend themselves against abuse, or simply have the disposition to terminate a working relationship that does not serve their interests. Previously, offices serving disabled students managed financial resources, hired staff and, if necessary, assisted students in the event of conflicts.

The QAPSD conducted a survey of its members in June 2009 which found that post-secondary students with disabilities are very isolated from other students. They don't often participate in extracurricular activities (study groups, parties, sports groups, et cetera), and obstacles related to transportation and accessibility make their inclusion in the school environment more difficult. Survey participants said that prejudice is the greatest hurdle they face. In fact, disability awareness is not a part of students' general education at the primary, secondary or even post-secondary levels.

Quebec universities do not offer programs of study on disability, such as exist elsewhere in Canada. Courses concerning disability are peripheral, and most research activities are related to medicine rather than human rights. Ignorance and indifference are the most obvious results of this serious flaw in the education of Quebec's new generations. As such, when we speak of "diversity," we think of religion, culture, ethnic groups, political opinion, et cetera. Functional diversity, however, is not mentioned as an important part of the wealth of a society built on the ideals of equal opportunities and justice.

To implement the "universal design" model, changes need to be made at all levels of the education system. We must help students and teachers without disabilities understand that equal opportunity measures are not privileges but essential conditions to guarantee access to education to all members of society.

« patient » est l'environnement et non l'individu. Les solutions sont utiles à tous, et non seulement à une personne, et, par conséquent, sont durables. Cette façon de comprendre et résoudre les enjeux relatifs à la diversité fonctionnelle est un projet social proactif qui vise à mettre fin aux problèmes d'accessibilité avant qu'ils ne se produisent.

Le modèle d'accommodement raisonnable implique aussi que chaque étudiant est considéré comme un cas individuel. Pourtant, en même temps cela signifie qu'un seul étudiant doit régler plusieurs dossiers à la fois : transport, logement, négociation avec chaque professeur, et cetera. Cette situation représente des efforts énormes que, certes, les étudiants sans incapacité n'ont pas à affronter.

Le Programme de prêts et bourses représente une aide énorme pour les étudiants ayant des incapacités, ainsi que le Programme d'allocations pour des besoins particuliers. Pourtant, ce dernier est devenu un problème pour les étudiants universitaires qui, tout à coup, deviennent des employeurs. Cela implique qu'ils doivent trouver des employés fiables, savoir se défendre des abus ou simplement avoir le tempérament pour mettre fin à une relation de travail qui ne convient pas aux intérêts de l'étudiant. Avant, les bureaux des étudiants handicapés géraient les ressources financières, embauchaient le personnel et, au besoin, aidaient les étudiants en cas de conflit.

Un sondage mené par l'AQEIPS parmi ses membres en juin 2009 révèle que les étudiants ayant des incapacités au postsecondaire sont des personnes très isolées des autres étudiants. Ils ne participent pas fréquemment aux activités extrascolaires (groupes d'étude, fêtes, groupes sportifs, et cetera) et les obstacles liés au transport et à l'accessibilité rendent plus difficile leur inclusion dans le milieu scolaire. Les répondants au sondage ont mentionné les préjugés comme étant les obstacles les plus grands qu'ils doivent surmonter. En effet, la sensibilisation à la question du handicap ne fait pas partie de la formation régulière des élèves du primaire, du secondaire ou même des étudiants de niveau postsecondaire.

Au Québec, il n'y a pas de programme d'étude sur l'incapacité dans les universités, comme il en existe ailleurs au Canada. Les cours liés à l'incapacité sont marginaux et la majorité des activités de recherche sont reliées au domaine médical et non aux droits de la personne. L'ignorance et l'indifférence sont les résultats les plus évidents de cette grave erreur dans la formation des nouvelles générations de Québécois et de Québécoises. Ainsi, quand on parle de diversité, on pense à la religion, la culture, les groupes ethniques, l'opinion politique, et cetera. Cependant, la diversité fonctionnelle n'est pas mentionnée comme une partie importante de la richesse d'une société bâtit sur les idéaux d'égalité des chances et de justice.

Pour mettre en marche le modèle de conception universelle, il faut faire des changements à tous les niveaux du système éducatif. Il faut faire comprendre aux étudiants et professeurs sans incapacités que les mesures d'égalisation des chances ne sont pas des privilèges, mais des conditions indispensables pour garantir l'accès à l'éducation pour tous les membres de la société.

What we propose is a profound transformation of society, in which people with or without disabilities clearly understand the value of functional diversity as an indisputable expression of the human condition. We must share the responsibility of building an environment for everyone. As long as society in general and the education system in particular refuse to accept this profound transformation, the situation of persons with disabilities in Quebec will lag behind that of other provinces. It is our hope that the commitment Canada has made by ratifying the Convention on the Rights of Persons with Disabilities will serve as the first step in ensuring equal opportunities in education throughout Canada.

The Chair: Thank you very much.

[English]

We will now proceed to the two witnesses who will split their time. They are both from the Canadian Association of Disability Service Providers in Post-Secondary Education.

[Translation]

Yolaine Ruel, Past President, Canadian Association of Disability Service Providers in Post-secondary Education: Our association represents post-secondary institutions, career colleges and universities. I do not think that I need to repeat the previous comments. They accurately reflect the situation.

Over the past few years, we have noted a significant increase in the number of people with one or more disabilities in our post-secondary institutions. This is very good news.

However, it does have an impact on the resources available for the provision of services. These resources are often fragmented. Allow me to summarize the situation for the benefit of you all. In some provinces, financial assistance is given directly to the individuals themselves rather than to the entity providing the program to the student. Eligibility rules governing specific programs mean that one disabled student will be able to access the services while another in the same program and university will not.

This is worrying, especially in light of the fact that the type of disabilities our student population now comes to us with has changed. In the past, we mainly dealt with students with mobility or sensory disabilities. Now we are witnessing a major increase in the number of students with learning difficulties. They now make up one of the largest groups. For the first time this year, British Columbia is seeing more students with mental health issues.

Indeed, the Ontario College Health Association has issued a report, which while not alarmist, does deal with the issue in a very serious manner. The report calls for concerted action in the post-secondary sector to tackle the issue at source. The Association points to the devastating impact of mental health on the post-secondary population. Often mental health issues manifest

Ce que nous proposons, c'est une transformation sociale profonde où les personnes avec et sans incapacités comprennent pleinement la valeur de la diversité fonctionnelle comme une expression incontestable de la condition humaine. Il est nécessaire de partager la responsabilité de bâtir ensemble un environnement pour tous. Tant que la société en général et le système éducatif en particulier n'acceptent pas cette transformation profonde, la situation des personnes ayant des incapacités au Québec accusera un retard par rapport aux autres provinces. Nous souhaitons que l'engagement pris par le Canada lors de la ratification de la Convention relative aux droits des personnes handicapées des Nations Unies soit le point de départ pour assurer l'égalité des chances en éducation partout au pays.

Le président : Merci beaucoup.

[Traduction]

Nous passons à présent aux deux témoins qui vont partager leur temps. Tous deux représentent l'Association canadienne des conseillers en services aux étudiants handicapés au postsecondaire.

[Français]

Yolaine Ruel, ancienne présidente, Association canadienne des conseillers en services aux étudiants handicapés au postsecondaire : Notre association parle au nom des institutions postsecondaires, les collèges professionnels et les universités. Je n'ai pas besoin de répéter ce qui vient d'être dit, je pense que c'est un constat réel.

Au cours des dernières années, nous avons constaté une forte augmentation du nombre de personnes qui ont un ou des handicaps dans nos institutions postsecondaires. C'est donc une très bonne nouvelle.

Par contre, cela a un impact sur les ressources disponibles pour donner les services. Ces ressources sont souvent fragmentées. Dans certaines provinces — j'essaie de résumer pour tout le monde —, ces ressources sont données aux individus plutôt qu'au service qui fait le lien entre l'étudiant et son programme. Selon l'admissibilité à certains programmes, un étudiant handicapé va obtenir des services alors qu'un autre, dans la même université, dans le même programme, n'en aura pas.

Ce sont des situations inquiétantes, d'autant plus que la situation générale de la population qui arrive sur nos campus a changé. Avant, c'était principalement des gens avec des handicaps sensoriels ou des handicaps de mobilité. Maintenant, nous voyons une augmentation importante du nombre d'étudiants avec des troubles d'apprentissage. Il s'agit d'une des populations les plus importantes. En Colombie-Britannique, pour la première fois cette année, on peut dénombrer plus d'étudiants avec des problèmes de santé mentale.

D'ailleurs, l'Ontario College Health Association a sorti un rapport, pas alarmant, mais qui aborde la question de façon très sérieuse en disant qu'on doit absolument se concerter au niveau postsecondaire pour s'attaquer à la question à la source. On témoigne des effets dévastateurs de la santé mentale sur la population au niveau postsecondaire. Souvent, l'apparition de

themselves in early adulthood and our institutions are not currently equipped to accommodate and properly support these students.

Failure by health services, disabled-student assistance entities and Federal and Provincial programs to co-ordinate action results in students who have been let down by the support system, have failed to complete their studies, in whom a significant amount of money has been invested to get them to university and who ultimately often become a burden. This situation is replicated within the family and employment setting, which leads to significant health care costs. These peoples' lives will quite possibly be a bit more miserable than they would have been had more been invested in diagnosis and strategies. The recent report, which came out in December 2009, clearly states that needs must be identified earlier. The focus must be on tightening up the system and on co-operation.

I would like to deal with one last issue before I give the floor to my colleague. One of the most harmful aspects of the current systems — and this does not only apply to universities and governments — is fragmentation. It costs the same — but is a lot less effective — to provide resources in a fragmented, piecemeal fashion as it does to pool them together to tackle the issues in a more comprehensive manner. What is required is a change in culture and an end to handouts and this piecemeal approach. While this might often look good, it is not sustainable in the long term and does not result in students finishing their studies. They end up floundering about in the system and there is no return on the investment in them.

[English]

Gordon Dionne, Secretary Treasurer, Canadian Association of Disability Service Providers in Post-Secondary Education: I will talk about three specific issues we have come across in our work. They seem to perpetuate year after year.

Across Canada, the various provinces, through legislation and charters, can all agree on what constitutes a disability. However, when we get into the provincial funding that is given to students with disabilities, each province has a different definition of what constitutes a disability and what level of funding that individual may receive.

That reduces mobility of students across the country. If they were to change residences, then of course a student from B.C. may not necessarily be recognized as having a learning disability if he or she comes to Quebec, because there is no funding for students with learning disabilities at present; they are not recognized for funding purposes in Quebec, for example.

That is one of the issues we face across the country. As we work with different students from different provinces, they all fall under different regulations and jurisdictions.

troubles arrive au stade de jeune adulte et actuellement, nos institutions ne sont pas équipées pour recevoir et bien servir les étudiants.

Ne pas coordonner les efforts entre les services de santé, les services d'aide aux étudiants qui ont des handicaps et les programmes fédéraux-provinciaux fait en sorte qu'une personne qui a été mal desservie, qui n'a pas réussi à terminer ses études, sur qui on a quand même investi un certain montant d'argent pour l'amener à l'université, va souvent être un poids. La situation va se perpétuer sur le marché du travail et dans la famille, ce qui va coûter très cher sur le plan des soins de santé. Cette personne va possiblement mener une vie un peu plus misérable que si on avait investi davantage pour le diagnostic ou certainement pour des stratégies. Il faudrait identifier les besoins plus tôt. Le rapport le mentionne très bien. C'est un rapport tout récent qui date de décembre 2009. L'emphasis doit être mise sur le resserrement et la collaboration.

J'aimerais aborder un dernier élément avant de laisser la parole à mon collègue. Une des choses qui est la plus néfaste dans les systèmes actuellement, et pas seulement dans les universités et dans les gouvernements, c'est vraiment la fragmentation. Pour le même montant que l'on fragmente et que l'on distribue un peu partout, le résultat est vraiment moindre que si on mettait ensemble des ressources pour aborder les questions beaucoup plus en profondeur. Il faut un changement de culture; il faut changer la charité et le saupoudrage. Souvent, cela donne une belle impression, mais ce n'est pas durable dans le temps et les étudiants ne terminent pas leurs études. Ils finissent par flotter dans le système et finalement, il n'y a aucun retour sur cet investissement.

[Traduction]

Gordon Dionne, secrétaire trésorier, Association canadienne des conseillers en services aux étudiants handicapés au postsecondaire : Je vais vous entretenir de trois questions en particuliers qui se sont posées dans le cadre de notre travail, questions qui semblent se répéter d'année en année.

Au Canada, les lois et les chartes des différentes provinces concordent assez sur ce qui constitue un handicap ou une invalidité. Toutefois, les avis diffèrent d'une province à l'autre quant à la définition de l'invalidité et au genre de financement auquel chacun peut avoir droit dès qu'il est question de financer des étudiants.

À cause de cela, les étudiants ne peuvent pas facilement passer d'une province à l'autre. En effet, l'étudiant de Colombie-Britannique qui désire déménager au Québec ne sera pas forcément reconnu par cette province comme ayant des troubles d'apprentissage parce que cette province ne finance actuellement pas les étudiants de cette catégorie; ils ne sont pas reconnus dans les cadres de financement du Québec.

Voilà un des problèmes auxquels nous sommes confrontés à l'échelle du territoire canadien. Les étudiants auprès de qui nous intervenons sont régis par différents règlements selon leur province ou territoire de résidence.

The population has also changed. More and more students are entering into master's, doctoral and post-doctoral degrees and they have disabilities. Often, because they have taken reduced course loads throughout their undergraduate degree, they have less money available for them for their master's and doctoral degrees, or they run out of funding halfway through because they have run out of semesters of eligibility for money. Therefore, they get halfway through a program and have to take part-time jobs or abandon their degree for a couple of years and try to come back. That is another issue currently facing students with disabilities with regard to higher levels of education.

Currently, there are difficulties with access to skilled service providers across the country. There is a large problem with the availability of sign language interpreters, for example. Every province is decrying that they do not have enough. It is difficult to find interpreters for students who have hearing impairments and require sign language interpretation, or it might be difficult to get them to move or to come to your campus.

For that issue, it must be brought about that sign language interpretation is a viable career; it is a useful occupation, and training programs should be encouraged and brought forward.

Finally, there is the issue with regard to access to print materials. Students with print disabilities include those with vision impairment, reading disabilities and other learning disabilities. Currently, access to print materials is done on an ad hoc basis, campus by campus. They are adapting materials for students by essentially turning them into digital text. The students can use a computer which will read materials to them via a voice program.

There is a lack of coordination between publishers and campuses. Some provinces have a sort of provincial repository for these digital texts, but not all. There is a lack of resources, a lot of wasted time and a doubling of efforts. The same textbook might be adapted in four different universities in three different provinces, and that sort of thing. There needs to be some coordination there.

The Chair: Thank you both very much. Now we will go to Claudette Larocque from the Learning Disabilities Association of Canada.

Claudette Larocque, Director of Public Policy and Programs, Learning Disabilities Association of Canada: Good morning, honourable senators, witnesses and members of the audience. The Learning Disabilities Association of Canada is pleased to be a witness at this Senate committee. Our presentation will relate to barriers for post-secondary students with learning disabilities.

The Learning Disabilities Association of Canada, LDAC, is the country's oldest not-for-profit organization that provides a national voice for persons with learning disabilities. We are

Et puis, la population a changé. De plus en plus d'étudiants se retrouvent au niveau de la maîtrise, du doctorat et du post-doctorat et ils sont aussi plus nombreux à avoir un handicap. Or, comme la plupart d'entre eux ont opté pour des charges de cours allégées au premier cycle, quand ils arrivent à la maîtrise ou au doctorat, ils ont moins d'argent en poche quand le financement auquel ils ont droit s'est tari à mi-parcours parce qu'ils ont épuisé tous leurs crédits. Dans ce cas, ils ne peuvent faire que la moitié d'un programme d'études et doivent ensuite travailler à temps partiel ou carrément abandonner leurs études pendant deux ou trois ans pour les reprendre plus tard. C'est là un autre problème auquel sont actuellement confrontés les étudiants en situation de handicap qui sont inscrits aux études supérieures.

Il y a actuellement des problèmes d'accès aux services offerts par les prestataires spécialisés un peu partout au pays. On constate, par exemple, un problème très répandu dû au manque d'interprètes gestuels. Toutes les provinces se plaignent de cette situation. Il est difficile de trouver de tels interprètes pour les étudiants malentendants qui bénéficieraient de l'interprétation gestuelle et, quand il y en a, il peut être difficile de les faire venir sur nos campus.

À ce propos, il convient d'insister sur le fait que l'interprétation gestuelle constitue une profession viable et utile. Il faudrait mettre sur pied et promouvoir des programmes de formation dans ce domaine.

Enfin, il y a la question de l'accès aux documents imprimés. Ce phénomène concerne les étudiants malvoyants, ceux qui ont des difficultés à lire ou qui ont d'autres troubles d'apprentissage. Pour l'instant, l'accès aux documents imprimés est ponctuel et se fait campus par campus, chacun adaptant les documents destinés aux étudiants en les numérisant pour les transférer sur support numérique. Les documents ainsi adaptés peuvent ensuite être lus par un logiciel de synthèse vocale.

On note un manque de coordination entre les éditeurs et les campus. Seules quelques provinces se sont dotées d'une sorte de dépôt central de textes numérisés. La situation actuelle est caractérisée par un manque de ressources, un gaspillage de temps et un dédoublement des efforts. Un même manuel scolaire peut être adapté par quatre universités différentes dans trois provinces. Il faut coordonner ce genre d'activités.

Le président : Merci beaucoup. C'est au tour de Claudette Larocque, de l'Association canadienne des troubles d'apprentissage.

Claudette Larocque, directrice de politiques publiques et de programmes, Association canadienne des troubles d'apprentissage : Bonjour, honorables sénateurs, chers témoins et membres de l'auditoire. L'Association canadienne des troubles d'apprentissage est heureuse d'avoir été invitée à témoigner devant votre comité sénatorial. Dans notre exposé, nous vous parlerons des obstacles au postsecondaire, auxquels se heurtent les étudiants souffrant de troubles d'apprentissage.

L'Association canadienne des troubles d'apprentissage, l'ACTA, est la plus vieille organisation canadienne à offrir une voix nationale aux personnes souffrant de troubles

membership based and represent a diverse mixture of individuals, families, professionals, and provincial, territorial and community-based learning disability, LD, organizations.

You have copies of my presentation, so I will not go into detail as to what a learning disability is. I will say that, as the name implies, a learning disability interferes with the ability to learn and often results in a person performing below his or her ability level.

Learning disabilities are invisible; they are lifelong and they may run in families. Learning disabilities can occur with other disorders — mental health conditions, attention deficit disorder or any other mobility as well. Learning disabilities are not the same as mental retardation, autism, deafness, blindness, behavioural disorders or laziness. Learning disabilities are not the result of economic disadvantage, environmental factors or cultural differences. Living with a learning disability can have an ongoing impact on friendships, school, work, self-esteem and daily life. People with learning disabilities can succeed when solid coping skills, accommodations and strategies are developed.

Currently, according to the 2006 participation and activity limitation survey of Statistics Canada, PALS, learning disabilities underwent a large increase between 2001 and 2006, not only for children but for adults with learning disabilities as well. Among children ages five to fourteen, learning disabilities joined chronic conditions as the most common form of disability.

According to PALS 2006, of all the children with disabilities in this country, more than half have a learning disability. In terms of post-secondary students with learning disabilities, 13.9 per cent of people have learning limitations. According to the PALS definition, a learning disability is difficulty learning because of a condition such as dyslexia and attention or hyperactivity problems. People with learning limitations ages 15 to 64, regardless of severity, were enrolled in a school or university with 81.8 per cent attending on a full-time basis. Three-quarters of them in school were between the ages of 15 and 24. PALS 2006 also reported that 14.7 per cent held a college or non-university certificate or diploma, 10.6 per cent held a trade or registered apprenticeship certificate, 4.4 per cent had a bachelor degree, and 4 per cent had obtained education above a bachelor's degree.

Ontario is the only known province where statistics are recorded by disability service offices, DSOs, on students with disabilities at post-secondary institutions. It is reported that in 2008, at the college level, 7,785 students with learning disabilities

d'apprentissage. Nous sommes composés de membres et représentons tout un éventail de particuliers, de familles, de professionnels ainsi que d'organisations communautaires, provinciales ou territoriales, spécialisées dans les troubles de l'apprentissage.

Comme on vous a remis des copies de mon exposé, je ne vais pas rentrer dans le détail de ce que constitue un trouble d'apprentissage. Je me contenterai de vous indiquer que, comme ce syntagme le sous-entend, le trouble d'apprentissage est un phénomène qui entrave la capacité d'apprendre au point que, très souvent, celui ou celle qui en est atteint n'obtient pas des résultats en rapport avec sa capacité.

Les troubles d'apprentissage sont invisibles, ils sont permanents et peuvent même courir au sein d'une même famille. Les troubles d'apprentissage peuvent être assortis d'autres troubles, comme les troubles de santé mentale, le syndrome hypercinétique ainsi que des troubles de la mobilité. Il ne faut pas confondre troubles d'apprentissage et débilité mentale, autisme, surdité, cécité, troubles du comportement ou indolence. Les troubles d'apprentissage ne sont pas le produit de la pauvreté, de facteurs environnementaux ou de différences culturelles. Ils peuvent avoir des répercussions permanentes sur les relations personnelles, sur les études, sur le travail, sur l'estime de soi et la vie au quotidien. Les personnes qui en sont atteintes peuvent tout de même réussir à condition d'acquérir de solides habiletés d'adaptation, de bénéficier de mesures d'adaptation et d'appliquer des stratégies.

D'après l'EPLA de 2006 de Statistique Canada, soit l'Enquête sur la participation et les limitations d'activités, les troubles d'apprentissage ont très nettement augmenté entre 2001 et 2006, non seulement dans le cas des enfants, mais aussi dans celui des adultes. Chez les enfants âgés de cinq à 14 ans, ces troubles constituent désormais, avec les états chroniques, la forme d'invalidité la plus courante.

Toujours selon cette enquête de 2006, de tous les enfants canadiens souffrant d'invalidités, plus de la moitié étaient atteints de troubles d'apprentissage. De tous les étudiants du postsecondaire ayant des troubles d'apprentissage, 13,9 p. 100 avaient des capacités d'apprentissage limitées. L'EPLA définit le trouble d'apprentissage comme étant une « difficulté à apprendre due à l'existence d'un état tel que des problèmes d'attention, l'hyperactivité ou la dyslexie ». Les personnes âgées de 15 à 64 ans souffrant de limitations en matière d'apprentissage, sans égard à la gravité de leur cas, suivaient des études à temps plein au niveau scolaire ou universitaire dans 81,8 p. 100 des cas. Les trois quarts d'entre eux ont été scolarisés entre 15 et 24 ans. L'EPLA de 2006 nous apprend aussi que 14,7 p. 100 des personnes interrogées avaient un certificat ou un diplôme collégial ou non universitaire, 10,6 p. 100 avaient un certificat professionnel ou d'apprentissage enregistré, 4,4 p. 100 un baccalauréat et que 4 p. 100 avaient poursuivi leurs études après le bac.

À notre connaissance, l'Ontario est la seule province à tenir des statistiques sur les étudiants du postsecondaire en situation d'invalidité grâce au travail des bureaux du Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées. La province

were registered with their disability service offices — triple the number from any other disabilities. This is an increase of 10.1 per cent over a five-year period. At the Ontario university level, for the year 2008, 5,546 students with learning disabilities were registered with their disability service office, double the number from any other disabilities. This is an increase of 17.9 per cent over a five-year period.

Regarding current barriers to sources of funding for students with learning disabilities, an amount of support received from one funding source is frequently determined by a student's eligibility and amount received from another source. For example, in Ontario, students with disabilities who are not eligible to receive support through the Ontario student assistance program, OSAP, may not be eligible to receive disability-related support such as the Ontario disability support program, the Canada study grant for the accommodation of students with permanent disabilities, the Canada access grant for students with permanent disabilities, the OSAP bursary for students with disabilities, or the Ontario special bursary plan.

This practice places students with significantly different expenses, due partly to their disability, at a disadvantage in terms of addressing their educational-related expenses. Funds to pay for disability-related accommodations are often difficult to find once a student is deemed ineligible for federal and provincial financial aid packages. For graduate students, scholarship and grant applications do not permit taking into account disability-related expenses or the reduced course load by students with learning disabilities.

Students with learning disabilities have to put extraordinary efforts into school work, leaving them little or no time for part-time employment to supplement their income as most post-secondary students do. If they choose to work, it is often to the detriment of their studies, highlighting the risk of burnout and poor academic performance. Expectations that students with disabilities work to supplement their costs must be reduced.

Typical accommodations and services required for students with learning disabilities are an up-to-date assessment for learning disabilities, extended time, tutoring services, note-taking services, learning strategies workshops, audio textbooks, prolonged program due to their disability, and adaptive technology. This may include laptops, speech recognition software, text to speech software, organizational software, talking calculators, electronic dictionaries, et cetera.

signale qu'en 2008, 7 785 étudiants du collégial, ayant des troubles d'apprentissage, s'étaient inscrits auprès des bureaux locaux du Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées, soit trois fois plus que les étudiants ayant d'autres handicaps. Cela représente une augmentation de 10,1 p. 100 sur cinq ans. Toujours en 2008, 5 546 étudiants universitaires ayant des troubles d'apprentissage étaient inscrits auprès des bureaux du programme d'aide aux personnes handicapées, soit deux fois plus que les étudiants ayant d'autres types de handicaps. Cela représente une augmentation de 17,9 p. 100 en cinq ans.

S'agissant des obstacles à l'accès au financement auxquels les étudiants en situation de handicap se heurtent actuellement, il faut savoir que les sommes qu'il leur est possible d'obtenir d'une source sont souvent déterminées par ce qu'ils reçoivent d'une autre source. En Ontario, par exemple, ces étudiants qui ne sont pas admissibles à un financement au titre du Régime d'aide financière aux étudiantes et étudiants de l'Ontario, le RAFFO, peuvent ne pas avoir droit à une aide pour personne handicapée comme celle du Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées ou comme la Subvention canadienne visant les mesures d'adaptation pour les étudiants ayant une incapacité permanente, la Subvention canadienne d'accès pour étudiants ayant une incapacité permanente, la bourse du RAFFO destinée aux étudiants ayant une incapacité ou encore le Régime spécial de bourses de l'Ontario.

À cause de cela, les étudiants handicapés qui doivent assumer des dépenses nettement supérieures à celles de leurs camarades, en partie à cause de leur handicap, sont désavantagés sur le plan des frais de scolarisation. Il est souvent difficile de trouver les fonds nécessaires pour répondre aux besoins des étudiants en situation de handicap si le système les a déclarés inadmissibles aux programmes d'aide financière fédéraux ou provinciaux. Les demandes de bourses et de subventions au second cycle ne permettent pas de tenir compte des dépenses liées à une incapacité ni d'une réduction de la charge de cours dans le cas de ceux qui souffrent de troubles d'apprentissage.

Les étudiants ayant de tels troubles doivent déployer des efforts extraordinaires pour faire leur travail scolaire, ce qui ne leur laisse que peu ou pas de temps pour occuper un emploi à temps partiel, par ailleurs nécessaire pour compléter leur revenu, comme le font la plupart des étudiants au postsecondaire. S'ils décident de travailler, c'est souvent au détriment de leurs études, ce qui augmente le risque d'épuisement et de mauvais résultats scolaires. Il ne faut donc pas s'attendre qu'un étudiant en situation de handicap travaille autant que les autres pour arrondir ses fins de mois.

Les mesures d'adaptation et les services offerts aux étudiants ayant des troubles d'apprentissage sont généralement les suivants : la tenue d'évaluations récentes des troubles d'apprentissage; majoration du temps nécessaire pour les examens; services de préceptorat; services de prise de notes; ateliers portant sur les stratégies d'apprentissage; manuels scolaires parlants; prolongation des programmes justifiée par le handicap et technologies d'adaptation. À cet égard, il peut s'agir

Due to this invisible disability, students with learning disabilities must get an up-to-date assessment that must be no more than three years old to prove their disability. This is unlike the more visible disabilities that are not required to provide the same level of documentation.

Students can access the Canada study grant for up to 75 per cent of the costs for an assessment up to a maximum of \$1,200. It is some help, but not the full cost of assessment, which can be in excess of \$3,000 in some areas. The student has to pay for the assessment, which is a barrier, and can be reimbursed only if they are confirmed to have a learning disability. Any other diagnosis is invalid for reimbursement, which is also another barrier.

Service providers struggle with this because the Canada study grant is linked to the student assistance program and requires parents to use whatever resources they have available, including their RRSPs. This linkage eliminates students every year from having assessments covered.

According to PALS 2006, individuals with learning disabilities used far more assistive devices than any other type of disability. The average was 3.8 different types of assistive technology per person.

The issue of costs associated with the prolonged program is compounded by the definition of 'part-time' and 'full-time' studies for students with disabilities. There are certain policies for students with disabilities where a full course load is less than that of the overall student population.

A student with a disability taking a reduced course load of 40 per cent will take 10 years to complete a standard four-year university undergraduate program. This is six years longer than his or her non-disabled peers taking a regular 100-per-cent course load. This is a concern for LDAC as it is an issue of equity of access for students with disabilities.

The Chair: May I ask you to go to your recommendations. We are well past the seven minutes allocated.

Ms. Larocque: Regarding financial aid and debt repayment, we recommend balance and more grant aid than loan aid to students with disabilities.

d'ordinateurs portables, de logiciels de reconnaissance de la voix, de logiciels de synthèse vocale, de logiciels d'organisation, de calculatrices parlantes, de dictionnaires électroniques et ainsi de suite.

À cause du caractère non apparent du handicap, les étudiants ayant des troubles d'apprentissage doivent, pour prouver leur état, produire le résultat d'une évaluation récente ne remontant pas à plus de trois ans, ce qui est différent de ce qui se passe dans le cas des handicaps plus visibles, puisque ceux qui en sont atteints n'ont pas à se plier aux mêmes contraintes.

Les étudiants peuvent demander une aide au titre de la Subvention canadienne visant les mesures d'adaptation pour les étudiants ayant une incapacité permanente qui couvre 75 p. 100 des coûts de l'évaluation jusqu'à un maximum de 1 200 \$. C'est une aide, c'est vrai, mais elle ne représente pas le prix complet de l'évaluation qui, dans certaines régions, peut dépasser les 3 000 \$. L'étudiant doit donc payer de sa poche pour son évaluation, ce qui est un obstacle, et il ne sera remboursé que s'il est établi qu'il souffre bien d'un trouble d'apprentissage. Les autres diagnostics n'ouvrent pas droit à un remboursement, ce qui est un autre obstacle.

Les prestataires de services se débattent avec ce problème parce que la Subvention canadienne visant les mesures d'adaptation est liée au programme de soutien des étudiants et que les parents doivent puiser dans leurs économies, y compris leurs REER. Ce lien entre la subvention et le programme empêche, tous les ans, que des étudiants soient remboursés pour les évaluations nécessaires.

Selon l'EPLA de 2006, les personnes ayant des troubles d'apprentissage ont beaucoup plus recours à des appareils et accessoires fonctionnels que celles atteintes d'autres types d'invalidités. La moyenne s'établit à 3,8 types d'appareils et accessoires fonctionnels différents par personne.

Dans le cas des étudiants handicapés, les coûts associés à la prolongation des études sont augmentés par les définitions courantes d'études à temps partiel et d'études à temps plein. En vertu de certaines politiques concernant les étudiants de cette catégorie, les charges de cours complètes sont inférieures à celles reconnues pour la population estudiantine en général.

Il faut 10 ans à un étudiant en situation de handicap qui suit une charge de cours réduite de 40 p. 100 pour boucler un premier cycle universitaire de quatre ans. Cela représente six ans de plus que pour un autre étudiant non handicapé pouvant assumer une charge de cours complète. Cette situation préoccupe l'ACTA, puisqu'elle touche à la question de l'équité d'accès pour les étudiants en situation de handicap.

Le président : Puis-je vous demander de passer à vos recommandations, parce que nous avons déjà largement dépassé les sept minutes prévues.

Mme Larocque : S'agissant de l'aide financière et du remboursement des dettes, nous recommandons de viser l'équilibre et d'offrir une assistance financière se présentant davantage sous la forme de subventions que de prêts pour les étudiants en situation d'incapacité.

Students with disabilities are often required to take reduced course loads for full-time status, thus prolonging their time in school and their debt. Consider extending access to financial assistance over a longer period of time with an incremental reduction in loans and an increase in grants as they continue to work satisfactorily towards their degree.

Reconsider requirements for financial aid specific to students with disabilities, even if they are not eligible for basic provincial or federal assistance.

Adjust funding formulas for students with multiple disabilities that require separate and distinct accommodations and assistive aid instead of basing funding on the assumption of a singular disability.

Consider including longer grace periods for loan repayment, partial loan forgiveness for this population, income tax breaks on direct loan payments from paycheques, loan interest reduction or elimination options, income and/or employment contingency loan payment scales.

Regarding assessment of disabilities, the recommendation is to build a subsidized amount, non-loan, into their financial aid package. For institutions that conduct disability assessments for their students, provide a government grant to fully or partially subsidize the costs associated with the assessments and any infrastructure cost, such as personnel, equipment, instrumentation, et cetera.

Provide a tax break for a considerable portion or all of the cost for a disability assessment if the assessment determines a disability and not just a learning disability.

The Chair: Thank you very much. We will now hear from our officials from Human Resources and Skills Development Canada.

Nancy Milroy-Swainson, Director General, Office for Disability Issues, Human Resources and Skills Development Canada: Good morning, and thank you for the opportunity to speak with you today.

[Translation]

I am accompanied by my colleague Glennie Graham, Acting Director of the Canada Student Loans Program at the Department of Human Resources and Skills Development Canada.

Les étudiants handicapés doivent souvent suivre des charges de cours réduites pour obtenir le statut d'étudiant à temps plein, ce qui prolonge leurs études et accroît leur endettement. Il faut envisager de prolonger la période durant laquelle l'aide financière peut être offerte, la part constituée par les prêts devant être progressivement réduite pour être remplacée par des subventions tandis que les étudiants poursuivent leurs études jusqu'au diplôme.

Il faut revoir les exigences imposées à l'obtention d'une aide financière dans le cas des étudiants en situation d'invalidité, même s'ils ne sont pas admissibles à une aide provinciale ou fédérale de base.

Il y a lieu d'ajuster les formules de financement dans le cas des étudiants atteints de handicaps multiples qui ont besoin de mesures d'adaptation distinctes et d'appareils et accessoires fonctionnels, plutôt que de calculer le financement sur la base d'un handicap unique.

Il y a lieu, pour cette population d'étudiants, d'envisager de prolonger les périodes de grâce pour le remboursement des prêts, d'exonérer en partie le remboursement des prêts, d'accorder des allègements fiscaux sur le remboursement direct des prêts effectué par prélèvements automatiques sur la paie, d'offrir des options de réduction ou d'élimination des intérêts sur les prêts et d'appliquer des calendriers de remboursement de prêts qui soient fonction du revenu ou de l'emploi.

Pour ce qui est de l'évaluation des incapacités, nous recommandons le versement de subventions plutôt que de prêts dans le cadre des mesures d'aide financière destinées à cette population d'étudiants. Il y a lieu de verser aux établissements qui se chargent des évaluations destinées à déterminer le handicap des étudiants une subvention gouvernementale couvrant en totalité ou en partie les coûts associés à ces évaluations ainsi que les coûts d'infrastructures s'y rattachant, comme pour le personnel, le matériel et l'instrumentation.

Il faut accorder un allègement fiscal portant pour une partie très importante, voire pour la totalité des coûts d'évaluation des handicaps dès lors que ces évaluations établissent un diagnostic de handicap et pas simplement un trouble d'apprentissage.

Le président : Merci beaucoup. Nous allons à présent céder la parole aux fonctionnaires de Ressources humaines et Développement des compétences Canada.

Nancy Milroy-Swainson, directrice générale, Bureau de la condition des personnes handicapées, Ressources humaines et Développement des compétences Canada : Bonjour, et merci de nous donner l'occasion de vous parler aujourd'hui.

[Français]

Je suis accompagnée de ma collègue, Glennie Graham, directrice intérimaire du Programme canadien de prêts aux étudiants au ministère des Ressources humaines et Développement des compétences Canada.

[English]

The office for disability issues works with key stakeholders to promote the participation of people with disabilities in all aspects of community life, including education. The Canada student loans program, which Ms. Graham represents, provides financial aid to students, including students with disabilities.

You have already heard from many other witnesses, and I am sure you are aware that the issue is complex in terms of supporting students with disabilities. Students with disabilities face a number of barriers and challenges while attending college and university, including financial barriers, accessibility and accommodation barriers, and barriers to social inclusion. They also face employment and income disparities after graduation, which may pose a challenge for students who need to repay loans.

[Translation]

Student financial assistance is the main tool available to the federal government's in promoting access to education and the elimination of financial barriers.

[English]

The Canada student loans program has a mandate to improve access to post-secondary education by removing financial barriers. The program provides both loans and grants to students with a demonstrated financial need.

[Translation]

The program assists groups that are underrepresented in post-secondary education establishments, such as students with permanent disabilities, students from low and middle-income families and those with children.

[English]

In the last two years, there have been significant changes to the Canada student loans program, including the introduction of the new Canada student grants program and the new repayment assistance plan.

Under the Canada student grants program, the federal government provides predictable, broad-based grants to targeted groups of students, including students with permanent disabilities, students from low and middle income, and students with children.

[Translation]

The Permanent Disability Repayment Assistance Plan enables borrowers to make reasonable repayments based on income and size of family. The Canada Student Loans Program pays the

[Traduction]

Le Bureau de la condition des personnes handicapées collabore avec les principaux intervenants du domaine afin de promouvoir la participation des personnes en situation d'invalidité dans tous les aspects de la vie collective, y compris l'enseignement. Le Programme canadien de prêts aux étudiants, représenté par Mme Graham, offre une aide financière aux étudiants, y compris à ceux qui sont atteints d'invalidités.

Comme vous l'ont déjà dit de nombreux autres témoins et comme vous le savez, j'en suis certaine, la question du soutien à offrir aux étudiants en situation d'invalidité est complexe. Ces étudiants se heurtent à de nombreux obstacles et défis au collège et à l'université, notamment à des obstacles de nature financière, à des obstacles liés à l'accessibilité et aux mesures d'adaptation, de même qu'à des difficultés sur le plan de l'inclusion sociale. Ils sont aussi victimes de disparités sur les plans de l'emploi et du revenu après l'obtention de leur diplôme, ce qui complique d'autant la situation des étudiants devant rembourser des prêts.

[Français]

Le principal outil dont dispose le gouvernement fédéral pour favoriser l'accès aux études est l'élimination des obstacles financiers au moyen de l'aide financière aux étudiants.

[Traduction]

Le Programme canadien de prêts aux étudiants a pour mandat d'améliorer l'accès à l'enseignement postsecondaire par la suppression des obstacles financiers. Il offre à la fois des prêts et des subventions aux étudiants qui font la preuve d'un besoin financier.

[Français]

Le programme aide les groupes sous-représentés dans les établissements d'enseignement postsecondaire, dont les étudiants ayant une invalidité permanente, les étudiants des familles à revenus faibles ou à revenus moyens et les étudiants qui ont des enfants.

[Traduction]

Au cours des deux dernières années, le Programme canadien de prêts aux étudiants a été profondément modifié, notamment par l'introduction du Programme canadien de subventions aux étudiants et du nouveau Programme d'aide au remboursement.

En vertu du programme de subventions aux étudiants, le gouvernement fédéral offre des subventions générales dont les montants sont prévisibles à des groupes ciblés d'étudiants, y compris les étudiants atteints d'une invalidité permanente, les étudiants à faible ou à moyen revenu et les étudiants ayant des enfants.

[Français]

Le Programme de remboursement pour les emprunteurs ayant une invalidité permanente permet à l'emprunteur de rembourser un montant raisonnable de son prêt en fonction du revenu et de la

interest and capital not covered by the borrower's reasonable monthly instalments — even if they are zero — to ensure that the repayment period does not exceed ten years.

[English]

The office for disability issues is also exploring ways it can help make post-secondary education more accessible to current and future students with disabilities in order to improve participation and completion rates, as well as enhance their social and academic experiences.

For example, to that end, the office for disability issues is considering the creation of an accessibility guide for use by post-secondary institutions. The guide will serve as an information, awareness and planning tool to promote campus and education accessibility for students with disabilities across Canada. It will also help to provide guidance to service providers who are looking to create or improve disability policies and services at their institutions.

[Translation]

I would like to conclude by emphasizing the fact that the federal government is aware that students with disabilities face additional barriers. As a result, specific steps have to be taken to help them access post-secondary education and to increase the number who graduate. The government is using the mechanisms available to it within its jurisdiction to eliminate barriers and to provide equal opportunities for all.

[English]

This concludes my opening remarks. Ms. Graham and I will be happy to answer the questions that the committee has. If you wish, before questions, Ms. Graham could provide you with more detail on the programs.

The Chair: Thank you very much.

We have heard from some of the experts who have appeared before us previously that more than just financial barriers are involved in limiting access to post-secondary education. There has been a fair bit of emphasis on things like parental education and motivation, or their preparation in secondary level for post-secondary education.

As you have said today, and as others have said, people with disabilities experience unique barriers. Living expenses would probably be higher for them, for example, or it might take a longer period of time to complete their education. Getting summer or part-time jobs is not as easy for people with disabilities. Specialized supports that they need may not always be readily available. Perhaps, also, a lack of institutional sensitivity can be a factor in whether they stay and complete

taille de sa famille. Le Programme canadien de prêt aux étudiants paie les intérêts et le capital qui ne sont pas couverts par le versement mensuel raisonnable de l'emprunteur; même si ces versements sont de zéro dollar, de manière à ce que la période de remboursement ne dépasse pas dix ans.

[Traduction]

Notre bureau étudie également les façons de rendre plus accessible l'enseignement postsecondaire aux étudiants ayant une incapacité, qu'ils soient inscrits ou envisagent de l'être, afin d'améliorer leurs taux de participation et d'obtention de diplômes, de même que leur expérience universitaire et sociale.

C'est ainsi que le Bureau envisage de produire un guide sur l'accessibilité à l'usage des établissements postsecondaires. Celui-ci servira d'outil d'information, de sensibilisation et de planification pour promouvoir l'accessibilité sur les campus et l'accessibilité à l'enseignement, partout au Canada, pour les étudiants en situation de handicap. Il sera aussi un guide aux prestataires de services désireux de formuler ou d'améliorer les politiques et les services aux handicapés au sein de leurs établissements.

[Français]

J'aimerais terminer en soulignant que le gouvernement fédéral est conscient du fait que les étudiants ayant une incapacité font face à des obstacles supplémentaires et que des mesures particulières doivent être prises à leur intention pour favoriser l'accès aux études postsecondaires et pour augmenter le taux de diplômés. Il utilise les mécanismes à sa disposition dans le cadre de son mandat pour éliminer les obstacles et offrir des chances égales à tous.

[Traduction]

Voilà qui met un terme à mes remarques liminaires. Mme Graham et moi serons heureuses de répondre à vos éventuelles questions. Si vous le désirez, avant que nous ne passions aux questions, Mme Graham pourra vous donner davantage de précisions sur nos programmes.

Le président : Merci beaucoup.

Des témoins qui vous ont précédés nous ont dit que les obstacles financiers ne sont pas les seuls à limiter l'accès à l'enseignement postsecondaire. Ils ont beaucoup insisté sur des aspects comme l'encadrement familial et la motivation ou encore la préparation des élèves handicapés au secondaire en vue d'éventuelles études au postsecondaire.

Comme vous venez de le dire, et comme d'autres l'ont dit avant vous, les personnes ayant une invalidité se heurtent à des obstacles tout à fait particuliers. Par exemple, leurs frais de subsistance sont sans doute plus élevés et il peut leur falloir plus longtemps pour terminer leurs études. Il n'est pas facile à celui ou celle qui a un handicap de trouver un emploi d'été ou à temps partiel. Les services de soutien spécialisés dont ils peuvent avoir besoin ne sont pas toujours facilement accessibles. Et puis, il est possible

their post-secondary education. I am sure there are others, but these are amongst the unique barriers.

You also talked about the financial barriers. Are the financial barriers bigger than perhaps they are in some other sectors of the population?

Since we have federal officials here at the other end of the table, the second part of my question is what do you think the federal government can do to deal with the immediate priorities, the most difficult challenges that you would say disabled people possess with respect to getting into post-secondary education?

Ms. Muñoz: As I said before, it is important to put an end to, and overcome, all the cultural prejudices against people with disabilities. It is very important to work with non-disabled, people without disabilities who have still not acquired disability, to learn that they are equal. The equalization of opportunities is not a privilege. Most of the other students make them feel a little bit isolated. Why does this person have more time to take examinations? Why do they have more time to deliver their papers? They do not understand that it is a matter of social justice. They do not see it like that. That is in cultural terms.

In financial terms, from what I have heard so far and what we have heard as an organization of students with disability, and I am talking on behalf of them, is that they have a really hard time tracking how to have access to the available programs. The programs are there, but they sometimes do not know that they exist. Our work is to inform them, but it is a huge labyrinth for them to have access to the rights that have been put in place.

The Chair: Tracking and cultural change are two excellent points.

[Translation]

Ms. Ruel: When I refer to a change of culture, I am talking about the way people perceive disability. I have made numerous presentations recently on the new Accessibility for Ontarians with Disabilities Act. People really only think about this issue when it affects them and continue to consider disability as something that only happens to others. However, in actual fact, it can happen to any one of us. By the age of 65, 47 per cent of Canadians have a disability. For instance, I might trip on the rug on my way out and I will be one of the 47 per cent. Then of course death affects 100 per cent of Canadians. No one escapes that. We have to recognize everyone's abilities.

A culture change means that we have to start seeing disability as diversity. We are all people and students with different ways of learning, reading and living. If we recognize our differences we

que le manque de sensibilité des institutions dans de telles situations influe sur la capacité des étudiants handicapés de poursuivre et de terminer des études postsecondaires. Je suis certain qu'il y a d'autres obstacles, mais ceux-là sont spécifiques.

Vous avez aussi parlé d'obstacles financiers. Sont-ils plus importants que ceux auxquels se heurtent d'autres segments de la population?

Comme nous avons parmi nous des fonctionnaires fédéraux, je vais aussi vous demander ce que le gouvernement pourrait faire pour s'attaquer aux priorités les plus urgentes, aux défis les plus difficiles auxquels se heurtent, selon vous, les personnes handicapées désireuses de suivre des études postsecondaires?

Mme Muñoz : Comme je l'ai dit, il est important de mettre un terme à tous les préjugés culturels dont sont victimes les personnes ayant un handicap. Il est important de travailler avec les non-handicapés, avec ceux qui ne sont pas encore atteints de déficiences, pour qu'on se rende compte que tout le monde est égal. L'égalité des chances ne doit pas être un privilège. La plupart des étudiants en situation de handicap se sentent un peu isolés à cause de l'attitude de leurs camarades qui ne sont pas invalides. Ces derniers se demandent pourquoi certains ont plus de temps pour rédiger leurs examens. Pourquoi leur donne-t-on plus de temps pour rendre leurs devoirs, se demandent-ils. Ils ne comprennent pas que ce décalage est une simple affaire de justice sociale. Ils ne le voient pas ainsi. C'est culturel.

Sur le plan financier, d'après ce que j'ai entendu jusqu'ici et d'après ce que nous savons en tant qu'organisation qui représente des étudiants en situation de handicap — et je m'exprime ici en leur nom — ces gens-là éprouvent beaucoup de difficulté à savoir comment s'y prendre pour se prévaloir des différents programmes offerts. Les programmes existent, mais cette partie de la population étudiante peut l'ignorer. Notre tâche consiste à les renseigner, mais ils doivent ensuite se livrer à un véritable parcours du combattant pour bénéficier des droits qui sont les leurs à ce chapitre.

Le président : Comment s'y prendre et les changements culturels, voilà deux remarques excellentes.

[Français]

Mme Ruel : Quand on reparle de changements culturels, c'est par rapport à la perception que l'on a du handicap. J'ai fait beaucoup de présentations dernièrement sur la nouvelle Loi sur l'accessibilité des personnes handicapées de l'Ontario, et c'est toujours quand c'est proche de nous que l'on s'en préoccupe. Et tant et aussi longtemps que l'on considérera le handicap comme quelque chose qui est ailleurs, c'est à eux, on fait cela pour les personnes qui ont un handicap alors qu'on le fait pour nous. À 65 ans, 47 p. 100 de la population a un handicap. Tout à l'heure, je peux m'accrocher les pieds dans le tapis et je vais faire partie du 47 p. 100 et la mort, c'est 100 p. 100 et c'est l'immobilité totale. On s'en va tous vers cette finalité. Il s'agit de reconnaître les capacités de chacun.

Le changement de culture, c'est arrêter de voir le handicap et voir la diversité. Nous sommes des personnes, des apprenants qui ont différentes façons d'apprendre, de lire, de vivre. Reconnaître

accept that some people will do more, others less and some will do things differently. However, they all represent the complex nature of our society. This new approach will better equip us to deal with the increasingly complex nature of life. Changing culture goes well beyond any one system.

[English]

The Chair: How can the federal government help in some of these areas that you are identifying?

Mr. Dionne: There is a framework that comes out of disability studies called the social model of disability that talks about disability as a difference, and it just becomes part of diversity at that point as opposed to being “less than” in some ways. It becomes part of the mosaic of Canada.

It is more about promoting that in that way and getting away as much as possible from the charity model, which is somewhat that these poor people need this extra money and cannot survive without it, as opposed to that they have a right to it. It is a switch in that way.

The Chair: A switch in the approach.

Ms. Larocque: I agree with what Ms. Muñoz and Ms. Ruel said about cultural differences. Public education and attitudinal change are what is needed. Also, there is great difficulty separating educational-related needs and disabilities-related needs. That is where the confusion starts. Unless you have that understanding of the barriers and the impact that they have, it is very difficult to move forward.

The Chair: Ms. Milroy-Swainson and Ms. Graham, how can the federal government help with culture, tracking, and getting the information to people who do not seem able to get it?

Ms. Milroy-Swainson: I will speak to a couple of things we are doing on the non-financial side and then Ms. Graham can speak to the financial side.

The government's and Canada's recent ratification of the UN convention is an important step and will help create a culture that is more inclusive and will normalize everyone.

We also manage a program called the social development partnership program, disability component. That program has as an objective supporting both organizations' capacity and projects that are intended to address and remove barriers to social inclusion. So we do support a number of organizations that work directly, both with people in the disability community and outside the disability community to foster awareness, acceptance and social inclusion.

la différence va nous permettre d'avoir des gens qui vont en faire plus, qui vont en faire moins, qui vont le faire différemment et qui vont représenter la complexité de notre société. Cet investissement va nous habiliter à mieux répondre à la complexité de la vie qui est là et de plus en plus présente. Le changement de culture est plus profond qu'un simple système.

[Traduction]

Le président : Quel rôle le gouvernement fédéral pourrait-il jouer pour contribuer à régler certains des problèmes que vous avez soulevés?

M. Dionne : Il existe un cadre, qui découle d'études sur la condition des personnes handicapées, celui du modèle social de handicap en vertu duquel on considère qu'il faut voir dans l'incapacité une simple différence, une partie de la diversité, plutôt qu'un « déficit ». Le handicap doit donc être vu comme un élément de la mosaïque canadienne.

Il est donc question de promouvoir cette façon de voir les choses et de ne pas appliquer le modèle de la charité en se disant que ces pauvres gens ont besoin de plus d'argent et qu'ils ne s'en sortiraient pas sans cela. Il faut plutôt reconnaître que c'est un droit qu'ils possèdent. Il faut prendre le contrepied.

Le président : Il faut changer l'approche.

Mme Larocque : Je suis d'accord avec ce que Mmes Muñoz et Ruel ont dit au sujet des différences culturelles. Ce qu'il faut, c'est sensibiliser la population et favoriser un changement d'attitude. En outre, il est très difficile de faire la part entre les besoins en matière d'enseignement et les besoins en matière de handicaps. C'est de là que vient la confusion. À moins que vous ne compreniez les obstacles et leurs impacts, il est très difficile de progresser.

Le président : Mesdames Milroy-Swainson et Graham, quelle contribution le gouvernement fédéral pourrait-il apporter sur les plans de la culture et du suivi, ainsi que de la communication d'informations à ces gens qui ne semblent pas être en mesure d'en obtenir?

Mme Milroy-Swainson : Je vais vous parler de deux ou trois choses que nous faisons sur un plan autre que financier et Mme Graham pourra vous parler finances.

La récente ratification de la convention de l'ONU par le gouvernement et par le Canada représente une étape importante qui favorisera l'instauration d'une culture plus inclusive et plus normalisatrice.

Nous administrons aussi le volet « handicap » d'un programme appelé Programme de partenariat en développement social. Celui-ci a pour objet de financer les projets qu'entreprennent les organisations pour abattre les obstacles à l'inclusion sociale. Ce faisant, nous finançons un certain nombre d'organisations qui travaillent directement auprès de personnes handicapées et de personnes non handicapées de sorte à mieux sensibiliser la population, à favoriser l'acceptation du handicap et à stimuler l'intégration sociale.

The Chair: What about the communications aspect? Ms. Muñoz was saying that people just do not know how to get a handle on what is available and possible. Perhaps Canada student loans is part of it.

Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program, Human Resources and Skills Development Canada: I want to give the committee a sense of some of the new measures that were put in place in September 2009 that address some of the concerns people have put on the table.

First, we have a grant for students with disabilities in the amount of \$2,000 per school year. Second, we have a secondary grant for students with permanent disabilities that is up to \$8,000 to help with the costs of the equipment and services they need to help them with their studies.

So far this year, we have given 16,700 students a grant for a total of about \$30 million a year. Ms. Milroy-Swainson touched on our new grants for low- and middle-income students. Those grants are available for each year of undergrad studies, so it is about access and ensuring they have the resources needed to complete their studies. Our data shows that 67 per cent of the students who receive grants for permanent disabilities also received the grants for low and middle income.

That is a positive step in that it is non-repayable finance and it is for each year of study. The grant for low-income students is \$250 per month over an eight-month study period, and the middle-income grants are about \$100 a month for a regular eight-month period. That is a big improvement in the amount of non-repayable student assistance that they have. That also reduces the amount of loans they need to acquire.

We are very interested in giving students with disabilities and students in general money up front to help them access, but we know that they also have trouble in repayment, so repayment is a big part of what we are interested in assisting students with.

This year we have put in place a stronger safety net than has ever been in place for students in general, and for students with permanent disabilities in particular. It is a two-part program. The first part is a permanent disability grant. Once a student who has a permanent disability that prevents them from working or further study is out of school, they can apply to have their loans forgiven. This year, I believe that over 900 students with a disability have had their loans forgiven.

Le président : Que faites-vous sur le plan de la communication? Mme Muñoz dit que les gens ne savent tout simplement pas comment se prévaloir des possibilités qui leur sont offertes. Il est possible que les prêts étudiants soient un élément de l'équation.

Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants, Ressources humaines et Développement des compétences Canada : Je me propose de donner au comité une idée des nouvelles mesures adoptées en septembre 2009, précisément en vue d'atténuer certaines des préoccupations qui viennent d'être exprimées.

Il existe tout d'abord une subvention pour étudiants en situation d'invalidité qui se chiffre à 2 000 \$ par année scolaire. Deuxièmement, nous offrons une subvention secondaire aux étudiants en situation d'invalidité permanente qui peut atteindre 8 000 \$, cela pour les aider à payer une partie des coûts en matériel et en services qu'ils doivent assumer dans le cadre de leurs études.

Depuis le début de l'année, nous avons ainsi accordé pour 30 millions de dollars de subventions annuelles à 16 700 étudiants. Mme Milroy-Swainson vous a parlé de nos nouvelles subventions destinées aux étudiants à faible ou à moyen revenu. Comme ces subventions sont offertes pour chaque année d'études au premier cycle, elles favorisent l'accès à l'enseignement et font en sorte que les étudiants disposent des ressources nécessaires pour mener leurs études à terme. Nos statistiques indiquent que 67 p. 100 des étudiants bénéficiant de subventions au titre d'une invalidité permanente reçoivent aussi des subventions pour faible ou moyen revenu.

Cette mesure est positive, puisque ce genre de financement n'est pas remboursable et qu'il est accordé pour chaque année d'études. La subvention offerte aux étudiants à faible revenu s'élève à 250 \$ par mois et elle est consentie pour des périodes d'études de huit mois; la subvention pour revenu moyen est d'environ 100 \$ par mois et elle porte aussi sur une période normale de huit mois. Cela constitue une augmentation non négligeable des sommes non remboursables consenties sous la forme d'une aide aux étudiants. Ces mêmes sommes permettent à ceux qui en bénéficient de ne pas avoir à emprunter autant.

Nous voulons verser aux étudiants en situation d'invalidité et aux étudiants en général des sommes en bloc pour favoriser leur accès à l'enseignement, mais nous sommes par ailleurs conscients qu'ils peuvent avoir des difficultés à les rembourser, si bien que nous cherchons également beaucoup à les aider dans leur remboursement.

Cette année, nous avons mis en place le meilleur filet de sécurité que nous ayons eu pour les étudiants en général et en particulier pour les étudiants souffrant d'invalidités chroniques. Il s'agit d'un programme en deux volets. Le premier volet est constitué par une subvention permanente pour invalidité chronique. L'étudiant ayant une invalidité chronique qui l'empêche de travailler ou de poursuivre ses études peut demander une annulation du remboursement. Cette année, si je ne m'abuse, plus de 900 étudiants en situation d'invalidité ont ainsi été exemptés de remboursement.

The repayment assistance program for persons with disabilities is an additional program. We also have a repayment assistance program for students without disabilities, and it is somewhat income contingent.

We assume that many students with disabilities go into the workforce and are able to pay back their student loans. We know that their incomes are often lower and they may not work full time, so we have adjusted the repayment assistance program for persons with disabilities to ensure that they never pay more than 20 per cent of their monthly income on a student loan. If their income is less than \$20,000 a year, they have a zero payment and the government will begin immediately to pay down the interest and the principal. The loans of students with disabilities will never take more than 10 years to pay off. For students without disabilities, it will never take longer than 15 years. In our view, that is a very innovative and important program.

We are also interested in non-financial barriers from a program point of view. We have put in place two projects. One is giving students entering into the Canada student loans program an entrance module which we take them through. It gives them information about their loans because, often, students do not understand the complexities. They do not really understand that they have to pay their student loans back, so it is an educative process.

We also do exit interviews to help them with their payments so that they know what is available to them should they get into trouble.

The second interesting thing we are doing with respect to non-financial barriers is embarking on an experiment with the Province of British Columbia, wherein we are choosing a number of high schools in lower socioeconomic areas and doing a hands-on intervention with the students. We are talking to them about student financial assistance, what is available to them, helping them hands on, taking them through websites to show them the careers that are available, the assistance that is available, and helping them to apply for both financial assistance and university.

This is a two-year program. We are starting in the fall, and we want to see whether the groups that we do the interventions with are in school a year later and how they are doing. We have a control group as well, and we will see whether it makes a difference.

We are very concerned about the non-financial barrier aspect as well.

Senator Eaton: My question is easy and basic: Are we talking about learning disabilities or physical disabilities or both?

Vient ensuite le programme d'assistance remboursement qui s'adresse aux personnes handicapées. Nous administrons également un programme d'assistance remboursement pour les étudiants non handicapés qui est fonction du revenu.

Nous partons du principe que les étudiants en situation de handicap vont intégrer le marché du travail et seront en mesure de rembourser leurs prêts étudiants. Nous sommes conscients que leurs revenus sont souvent inférieurs à ceux de la population moyenne et qu'ils peuvent ne pas être en mesure de travailler à temps plein, si bien que nous avons adapté notre programme d'assistance au remboursement dans le cas des personnes handicapées pour s'assurer qu'elles n'aient jamais à payer plus que 20 p. 100 de leur revenu mensuel en remboursement d'un prêt étudiant. Si ce revenu est inférieur à 20 000 \$ par an, les remboursements sont nuls et le gouvernement prend immédiatement à son compte le remboursement des intérêts et du capital. Les prêts accordés aux étudiants invalides ne sont jamais remboursés en plus de 10 ans. Dans le cas des étudiants valides, la période maximale est de 15 ans. Nous estimons qu'il s'agit là d'un programme particulièrement novateur et digne d'intérêt.

Nous voulons aussi abattre les obstacles non financiers. C'est ainsi que nous avons lancé deux projets. Le premier est constitué par un module d'information s'adressant aux étudiants qui contractent un prêt étudiant, afin de les renseigner sur la procédure. On les informe sur ce que représente leur prêt parce que, souvent, les étudiants ne comprennent pas toute la complexité de ce genre de dossier. Ils ne comprennent pas vraiment qu'ils devront rembourser leurs prêts étudiants et il y a donc lieu de les éclairer en la matière.

Nous donnons aussi des entrevues de fin d'études pour les aider dans leurs remboursements afin qu'ils sachent de quels services ils peuvent se prévaloir pour ne pas éprouver des difficultés.

L'autre chose intéressante que nous faisons pour nous attaquer aux obstacles non financiers est un projet pilote que nous avons lancé en collaboration avec la Colombie-Britannique en vertu duquel nous sélectionnons un certain nombre d'écoles secondaires dans les régions socioéconomiquement défavorisées et où nous intervenons directement auprès des élèves. Nous leur présentons le genre d'assistance financière s'adressant aux étudiants, les programmes dont ils peuvent se prévaloir. Nous les prenons par la main notamment pour leur faire visiter des sites Internet sur les professions, nous leur parlons de l'assistance offerte et les aidons à faire des demandes d'aide pour des études universitaires et des demandes d'inscription à l'université.

Il s'agit d'un programme de deux ans que nous avons lancé à l'automne et nous allons voir si les groupes auprès desquels nous sommes intervenus au secondaire ont poursuivi leurs études un an plus tard et comment ils se débrouillent. Nous avons un groupe témoin qui va nous permettre d'établir la comparaison.

Les obstacles non financiers nous préoccupent également beaucoup.

Le sénateur Eaton : Je veux simplement savoir si l'on parle de troubles d'apprentissage ou de handicaps physiques ou des deux?

Ms. Milroy-Swainson: We are talking about both.

Senator Eaton: Are there numbers for learning disabilities and physical disabilities across Canada? Do we know what percentages there are even in the student body?

Ms. Muñoz: No, and as a matter of fact, this is an issue that shows the lack of interest in this population. The last census that I found through a lot of research is from 1997. It is a lot of time. There is a huge gap in the information available regarding the population.

Senator Eaton: It seems you can hardly proceed if you do not have the basic numbers.

Ms. Milroy-Swainson: We have a little information. We know data about the number of people in the population with disabilities, which is 14.3 per cent, up from 12 per cent five years ago.

Senator Eaton: Regarding that 14 per cent, what percentage is of an age that would be looking to access higher education?

Ms. Milroy-Swainson: That is of the whole Canadian population, so I would say the population between 15 and I am not sure what the upper end is in terms of looking for education.

Senator Eaton: Would half of that be the potential population?

Ms. Milroy-Swainson: I do not have those figures. I know that, in 2009, 8 per cent of university students reported having a disability, and 11 per cent of college students reported having a disability. In 2009, 2 per cent of university students had a learning disability, and 3 per cent had a mental health disability. That is over half of all students in universities that report having a disability.

Senator Eaton: Do we know how many university students there are? Can we figure it out roughly? Do we know what we are dealing with?

Ms. Milroy-Swainson: I do not have those figures with me.

Ms. Graham: I have more of a breakdown in terms of ages 15 to 24. The rate was 4.7 per cent. That is about 195,000 Canadians. When you use 15 to 64, the rate rises to 11.5 per cent.

Ms. Ruel: Across Canada, it is more or less 3 per cent, depending on the program.

[Translation]

Senator Eaton: In the student population?

Ms. Ruel: The student body on campus. For example, the University of Ottawa has roughly 38,000 students. More than 1,000 students are registered with access services. More than 50 per cent of them have learning difficulties. If you include those with mental health issues and attention deficit disorders, then you are talking about three quarters of them. In other words, 750 of the 1,000 on a campus of 30,000.

Mme Milroy-Swainson : Des deux.

Le sénateur Eaton : Avez-vous des chiffres pour ce qui est des troubles d'apprentissage et des handicaps physiques au Canada? En connaissons-nous la prévalence parmi la population étudiante?

Mme Muñoz : Non et cela montre d'ailleurs le manque d'intérêt pour cette population. Le dernier recensement sur lequel j'ai pu mettre la main après beaucoup de recherches remonte à 1997. Il date. Il présente d'importantes lacunes sur le plan de l'information concernant la population.

Le sénateur Eaton : On peut difficilement agir si l'on n'a pas les bonnes statistiques de départ.

Mme Milroy-Swainson : Nous n'avons que peu d'information. Nous connaissons le nombre de personnes handicapées au sein de la population, soit 14,3 p. 100 ou encore une augmentation de 12 p. 100 par rapport à il y a cinq ans.

Le sénateur Eaton : Quelle proportion de personnes faisant partie de ce 14 p. 100 est en âge de faire des études supérieures?

Mme Milroy-Swainson : Comme on parle de la population complète du Canada, je pense que ça commence à 15 ans, mais je ne connais pas l'âge maximal de ceux qui pourraient vouloir faire de telles études.

Le sénateur Eaton : Pourrait-on dire que la moitié de ces gens constituerait la population potentielle?

Mme Milroy-Swainson : Je n'ai pas ces chiffres. Je sais qu'en 2009, 8 p. 100 des étudiants d'université déclaraient être en situation d'invalidité contre 11 p. 100 au niveau collégial. En 2009, 2 p. 100 des étudiants d'université avaient des troubles d'apprentissage et 3 p. 100 souffraient de problèmes de santé mentale. Cela représente plus de la moitié de tous les étudiants d'université ayant signalé avoir une incapacité quelconque.

Le sénateur Eaton : Savons-nous combien il y a d'étudiants à l'université? Pouvons-nous le savoir, grosso modo? A-t-on une idée de ce à quoi nous avons affaire?

Mme Milroy-Swainson : Je n'ai pas ces chiffres avec moi.

Mme Graham : J'ai la ventilation pour les 15 à 24 ans. Le taux était de 4,7 p. 100, ce qui représente environ 195 000 Canadiens. Quand on retient les 15 à 64 ans, le taux passe à 11,5 p. 100.

Mme Ruel : Pour l'ensemble du Canada, cela représente plus ou moins 3 p. 100, selon le programme dont on parle.

[Français]

Le sénateur Eaton : Dans la population étudiante?

Mme Ruel : La population étudiante sur les campus. Par exemple, à l'Université d'Ottawa, il y a autour de 38 000 étudiants, donc il y a plus de 1 000 étudiants inscrits aux services d'accès, et de ce nombre, on parle de trouble d'apprentissage pour plus de la moitié; et si on ajoute la santé mentale, le déficit d'attention, on parle des trois quarts. Sur 1 000 personnes, on parle d'à peu près 750 sur un campus de 30 000.

If financial assistance is on an individual basis, it means that all of those 1,000 students have to make applications. They all have to fill out one, two, three forms each to access the services. The bodies authorized to help them fill out the forms are completely overwhelmed because funding has not kept pace with demand for services. Of course, I represent those services on campus. Now that we are dealing with students with mental health issues, we are totally ill-equipped to accommodate and support these students or to apply for medical certificates.

The huge amount of red tape involved means that we are able to spend less time on developing strategies and raising awareness on campus. A shortage of time and resources make these initiatives very difficult. Universities are in deficit at the moment and are not providing the extra funding which would enable us to take on skilled staff and to provide adequate services to keep up with demand.

On the other hand, money is available. Do not misunderstand me, support is available but for each student, we have to make several applications. It goes without saying that we advocate a systemic approach and greater investment in support services to ensure that more time is actually spent properly supporting students instead of filling out individual forms for each service required.

[English]

Senator Eaton: You are talking about universities. Does it also include colleges and trade schools?

Ms. Ruel: Absolutely, and colleges and trade schools have a higher number.

Senator Eaton: Would it be possible to have one registry in Canada? You are talking about an Internet system where people look at the trade school or university and see what is available.

Would there ever be a registry for people with disabilities? For instance, if I have a disability in X and I apply to the University of Ottawa, I just give them my reference number. Meanwhile, I have gone to the main registry and I am accepted as a person with disabilities. It would go for drivers' licences and educational help. It would be a national registry, so all the universities would not have to go through and verify everything. Has anybody thought of doing something like that? Is that a possibility?

Mr. Dionne: I will go back to your statistics question briefly. I can speak for Quebec, and at the Quebec association of universities, which I think has 18 members, we do statistics yearly, so we have statistics on the breakdown of different disabilities of students who have registered with our offices. We have been doing that for the past five years. We have those numbers, at least in Quebec. I am sure other provincial associations do similar things.

Quand on parle de financement et quand le financement est individuel, on parle de 1 000 personnes qui font des démarches, qui remplissent chaque fois, un, deux, trois formulaires pour avoir accès à des services et les services qui sont habilités à remplir les formulaires sont complètement débordés parce que le financement ne suit pas pour les services. Évidemment, je représente les services sur les campus. Avec l'arrivée de la santé mentale, on n'est absolument pas équipé pour recevoir, confirmer, faire les demandes pour les certificats médicaux.

Ce travail est un travail bureaucratique énorme, qui enlève beaucoup de temps au plan des stratégies, du travail de sensibilisation sur les campus. On a énormément de difficulté à faire cela par manque de temps et de ressources. Les universités sont en déficit présentement, et ne viennent pas avec le financement additionnel pour avoir des gens compétents, des services adéquats pour gérer toutes les demandes.

D'un autre côté, il y a de l'argent — il ne faut pas dire qu'il n'y a pas de support —, il y a de l'argent, mais chaque fois, pour chaque individu, c'est plusieurs démarches à faire. Évidemment, nous, on promeut une démarche systémique, d'investir davantage sur l'environnement, permettre à l'environnement de mieux s'équiper pour accueillir les étudiants et mettre moins d'efforts sur chaque individu pour remplir chaque formulaire pour avoir droit à chaque petit service.

[Traduction]

Le sénateur Eaton : Vous parlez des universités, mais cela comprend-il également les collèges et les écoles de métiers?

Mme Ruel : Tout à fait et, dans les collèges et les écoles de métiers, les proportions sont plus élevées.

Le sénateur Eaton : Serait-il possible d'avoir un registre pancanadien? Vous parlez d'un système Internet grâce auquel les élèves peuvent faire le tour des écoles de métiers et des universités et de savoir quels programmes sont offerts.

Ne pourrait-il pas y avoir un registre pour les personnes handicapées? Si j'étais handicapée, je pourrais, par exemple, simplement donner mon numéro de référence pour m'inscrire à l'Université d'Ottawa. Comme mon nom apparaîtrait au registre, je serais automatiquement acceptée en tant que personne en situation d'incapacité. Ce registre servirait aussi pour les permis de conduire et pour l'aide en éducation. Il s'agirait d'un registre national de sorte que toutes les universités pourraient s'en servir et ainsi vérifier tout ce qu'il y a lieu de vérifier. Quelqu'un a-t-il pensé à créer un outil de ce genre? Est-ce envisageable?

M. Dionne : Je vais brièvement revenir sur la question que vous avez posée au sujet des statistiques. Je peux vous parler pour le Québec et pour l'Association des universités du Québec qui, si je ne m'abuse, compte 18 membres. Nous tenons des statistiques annuelles et nous avons donc une ventilation des différents types de handicaps pour les étudiants inscrits auprès de nos bureaux. Nous faisons cela depuis cinq ans. Nous avons donc ces chiffres, du moins pour le Québec. Je suis certain que d'autres associations provinciales font la même chose.

With respect to the national registry, the difficulty is that, given that at least for educational purposes every province defines things differently, it becomes difficult, and every school has different levels of requirement as well. It will make it difficult to do that, especially for the more hidden disabilities and complex things.

Senator Eaton: Like what, for example?

Mr. Dionne: Like learning disabilities and/or mental health conditions that can be chronic in nature but episodic in crises. It could make it more difficult in that a student may be fine except for the two weeks of final exams, for example. It becomes more difficult to know what the needs are, and that is why they list them out, that they require these things on a daily basis and that sort of thing.

Ms. Larocque: I agree with Mr. Dionne. It would be more difficult to track those students. You also find across the country that a lot of the disability service offices that universities and colleges have are asking students to present themselves to their offices so they can provide the documentation that says they have a legitimate disability.

Senator Eaton: Would they not trust a national registry that had pre-vetted them? I am thinking of the myriad of paperwork that must follow a person with disabilities all through their life, whether it is getting a driver's licence or a home loan. One could simplify the whole thing, like your driver's licence, so that you go in, you present it, and you are accepted. It is a bona fide passport.

Ms. Larocque: Many people with disabilities do not need accommodations at the university. Many people who have disabilities do not present themselves at the disability service offices.

For those people, they would have a hard time saying that they have a disability at the university level.

Senator Eaton: I have a child with a learning disability and he has been tested. The results of that test would go into a national registry and be available whenever he needed or wanted it, instead of going through a second, third, fourth time of being vetted.

Ms. Graham: I was going to go back to a parochial point on what we know about how many people with disabilities are at university. Our program services about 365,000 students and 4.3 per cent, I believe, of our clientele who get Canada student loans are people with permanent disabilities. Our data is not great, but one thing we want to look at is perhaps figuring out what kind of disabilities and get a better sense of who those students are. It is a small piece but, certainly, from our perspective it is important to get a sense of who the students with disabilities are and their needs.

Pour ce qui est de l'idée d'un registre national, le problème tient au fait qu'à cause des définitions différentes retenues par chaque province dans le domaine de l'éducation, une telle chose serait complexe, d'autant que chaque établissement d'enseignement a ses exigences. Ce serait difficile à faire, surtout dans le cas des handicaps cachés et de troubles plus complexes.

Le sénateur Eaton : Comme quoi, par exemple?

M. Dionne : Comme les troubles d'apprentissage ou les problèmes de santé mentale qui peuvent être chroniques, mais qui sont caractérisés par des crises épisodiques. Ce serait beaucoup plus difficile dans ces cas-là, parce qu'un étudiant présentant de tels troubles pourrait très bien fonctionner toute l'année sauf pour les deux dernières semaines consacrées aux examens finaux, par exemple. Il devient plus difficile de savoir quels sont les besoins de ces étudiants et c'est pour ça qu'ils les énumèrent, qu'ils exigent ceci ou cela sur une base quotidienne.

Mme Larocque : Je suis d'accord avec M. Dionne. Il serait plus difficile de recenser ces étudiants. Vous constaterez également à l'échelle du Canada qu'un grand nombre de bureaux de services aux personnes handicapées dans les universités et les collèges demandent aux étudiants de se présenter sur place et de produire des documents attestant de leur handicap.

Le sénateur Eaton : Ces services-là ne feraient pas confiance à un service national qui aurait filtré ces étudiants? Je pense ici à la masse de papier que doit remplir une personne handicapée tout au long de sa vie, que ce soit pour obtenir un permis de conduire ou un prêt hypothécaire. On pourrait simplifier le tout, comme pour le permis de conduire, de sorte que vous pourriez simplement vous présenter à un bureau qui vous accepterait automatiquement. Il s'agirait d'un véritable passeport.

Mme Larocque : Beaucoup de personnes handicapées n'ont pas besoin de mesures d'adaptation à l'université. Beaucoup de ces gens-là ne se présentent même pas aux bureaux de services aux handicapés.

À l'université, ces gens-là auraient beaucoup de difficulté à dire qu'ils ont un handicap.

Le sénateur Eaton : J'ai un enfant qui a des troubles d'apprentissage et qui a été testé. Eh bien, les résultats de ce test seraient versés sur un registre national et mis à disposition de tous ceux qui en auraient besoin, ce qui éviterait à mon enfant de devoir subir un deuxième, un troisième ou un quatrième filtre.

Mme Graham : J'allais un peu prêcher pour notre paroisse en vous disant ce que nous savons au sujet du nombre de personnes en situation d'incapacité au niveau universitaire. Notre programme sert environ 365 000 étudiants et 4,3 p. 100, je crois, de nos clients qui obtiennent des prêts aux étudiants ont une invalidité permanente. Les données dont nous disposons ne sont pas fabuleuses, mais il y a une chose qui nous intéresse, c'est de déterminer à quel genre de handicaps nous avons affaire pour avoir une meilleure idée de qui sont ces étudiants. C'est un petit élément du puzzle, mais quant à nous c'est un élément important qui nous permet d'avoir une idée de qui sont les étudiants handicapés et de ce que sont leurs besoins.

Ms. Milroy-Swainson: Certainly, there have been discussions about whether or not the federal government could issue a national identity card for people with disabilities. We have looked at that and had discussions with stakeholders. The issue is the one that was first raised. Because different programs both at the federal and provincial levels have different criteria, there is no one definition of disability and that is a challenge in trying to have a registry or an identity card. Until there is more harmonization on that front, I think it would be a challenge.

Senator Seidman: We can see how difficult it is to define disability to begin with, to say nothing of the type of disability and then to quantify them. It is clear another issue along this line of discussion would be there would be many who would not want to be stigmatized by a label and be in a registry, so that just adds a further complication.

We know that in defining “disability” a lot depends on medical classification systems and the like, so we are into a whole morass of multidisciplinary issues. I would like to focus on the situation, Ms. Muñoz, that you described in Quebec, where post-secondary students with disabilities face many challenges that are not being met and which seriously restrict their access and participation. You presented a rather powerful description of so many basic inadequacies from the perspective of the students themselves, which is what I am interested in.

You did a survey in 2009 and I am curious about your membership, the number in this association, the Quebec Association of Post-Secondary Students with Disabilities, and what regions of Quebec they might come from.

If we look a bit at the socio-demographic breakdown, do they all have the same problems with access or are there different issues? We talk about access issues for people with disabilities and I am thinking it is just not with disabilities; there are a whole series of subgroups of people with disabilities. Are there different issues in the cities, perhaps in the regions, in the linguistic communities in Quebec, for example? Are there different issues among different age categories?

Then — and you may have already touched on this with Senator Eggleton’s question — do you have recommendations to increase access and normalize, rather than isolate students from the students’ perspective themselves, and perhaps just a couple of really pragmatic items that might be especially relevant from the vantage of the federal government?

Ms. Muñoz: Thank you for that interesting question and the opportunity to speak about it.

We have a very limited membership now because we are a small association. We do not have many members. We have about 120 members. However, we have the capacity to go before the ministry of education to advocate for the rights of students with

Mme Milroy-Swainson : Il a été question de savoir si le gouvernement fédéral devait émettre une carte d’identité nationale aux personnes handicapées. Nous avons examiné la question et en avons parlé avec les différents intervenants. Le problème est celui qui a été soulevé en premier lieu. À cause des différents programmes provinciaux et fédéraux, les critères diffèrent, il n’existe pas une seule définition pour la notion de handicap, ce qui complique la création d’un registre ou l’émission de cartes d’identité. À moins que nous n’harmonisons nos politiques à cet égard, je crois que tout cela risque d’être très difficile.

Le sénateur Seidman : On peut voir à quel point il peut être difficile de définir la notion d’incapacité pour commencer et cela, c’est sans parler des genres de handicaps et de leur quantification. L’autre problème à ce chapitre, c’est que beaucoup d’étudiants n’apprécieraient pas d’être stigmatisés, étiquetés, en se retrouvant dans un registre, ce qui ne fait que compliquer les choses.

La définition de ce qu’il faut entendre par « incapacité » dépend beaucoup des systèmes de classification médicale et des choses de ce genre et l’on se retrouve dès lors dans un imbroglio de problèmes multidisciplinaires. Madame Muñoz, j’aimerais m’arrêter à la situation que vous avez décrite au Québec où les étudiants du postsecondaire qui ont un handicap font face à de nombreux problèmes auxquels on n’apporte pas de solutions et se heurtent à de grosses difficultés pour accéder aux études supérieures et pour participer aux programmes offerts. Vous nous avez fait une description assez convaincante des actuelles insuffisances fondamentales, par ailleurs très nombreuses, du point de vue des étudiants. C’est ce qui m’intéresse.

Vous avez fait un sondage en 2009 et j’aimerais connaître combien vous avez d’étudiants inscrits au postsecondaire au sein de votre association et de quelles régions ils viennent au Québec.

Du point de vue sociodémographique, peut-on dire que tous éprouvent les mêmes problèmes d’accès ou sont confrontés aux mêmes difficultés? Quand on parle de problèmes d’accès pour les personnes handicapées, je pense qu’il n’y a pas que le handicap qui fait problème; il existe toute une série de sous-groupes de personnes en situation d’incapacité. Trouve-t-on des problèmes différents dans les villes, peut-être même dans les régions ou d’un groupe linguistique à l’autre, par exemple? Les problèmes diffèrent-ils selon les groupes d’âge?

Puis — et vous en avez déjà parlé en réponse à la question du sénateur Eggleton — auriez-vous des recommandations à faire en vue d’améliorer l’accès et de normaliser l’intégration plutôt que de permettre l’ostracisation des étudiants, à la façon dont eux-mêmes voient les choses. Auriez-vous deux ou trois suggestions à nous faire d’un point de vue vraiment pragmatique quant au genre de choses que pourrait faire le gouvernement fédéral?

Mme Muñoz : Merci pour cette intéressante question et merci de m’inviter à y répondre.

Notre association est très petite et elle compte peu de membres. Nous n’avons que 120 membres environ. Cependant, il nous est toujours possible d’aller défendre le droit des étudiants handicapés au ministère de l’Éducation. Nous travaillons aussi

disabilities. We network with other associations. We make enquiries as to whether someone is a student, and ask whether there is a problem and inform them of their rights. We try to let everyone know in all the small associations with whom we network that there are many programs available for financial support and counselling. As well, we try to empower them to disclose their disability because sometimes it is stigmatized and they do not really want to speak about it. They are afraid that they will be mistreated. There is a lot of hate speech related to disability in general — labels such as “retard” and others.

Of course they are afraid, and this is mainly people with psychiatric conditions that they really do not want to disclose. I agree with Ms. Ruel and Mr. Dionne that it is very important to make a shift of paradigm, to work more on universal access than on reasonable accommodation alone, first, because it is more cost effective. If you adapt a new building from the beginning, the price would be 1 per cent of the entire cost of building. These are formulas created by the World Bank and the Inter-American Development Bank, where I also had a chance to work. It is much cheaper to plan everything in order to make it accessible for all than to make accommodations.

What is happening now is that the solutions come after. A person must ask for the accommodation for the accommodation to be provided in Quebec. That is how it works now. If there is no one who needs a ramp, it will not be built. There is a law that says every new building has to be accessible, but at some point there is always something that will not be considered, and we always have these problems.

Senator Seidman: I am just curious, to go back to your 150 members, have you done any socio-demographic breakdown of these members in terms of where they live in Quebec and what linguistic groups they are from? Then, I would like to know if there is a difference among these different socio-demographic groups in terms of their needs, in terms of their barriers to access?

Ms. Muñoz: Yes, most of our members are in urban areas because we have more opportunity to reach them, but we are also trying to get to the Gaspésie. However, we have a very limited budget. We function with \$68,000 per year for salaries, rent and everything, so we do not have the ability, but we are trying to use new technologies to reach those populations because, obviously, the new generation is more accustomed to virtual classrooms and such things to become informed of their rights and how to navigate the system.

Also, I think Ms. Larocque as well has detected this. People with learning disabilities have a hard time understanding what they have to do to have access, because the process is so complicated. That is an important point.

en réseau avec d'autres associations. Nous nous renseignons pour savoir si untel ou untel est étudiant afin de l'informer éventuellement de ses droits. Nous essayons de faire savoir à toutes les petites associations avec qui nous travaillons en réseau qu'il existe de nombreux programmes de soutien financier et de services de counseling. Par ailleurs, nous essayons de donner aux étudiants handicapés le moyen de divulguer leur handicap parce qu'ils sont parfois stigmatisés et qu'ils n'ont pas vraiment envie d'en parler. Ils craignent d'être maltraités ensuite. Le discours ambiant relatif au phénomène du handicap est souvent haineux et l'on entend des étiquettes du genre « demeuré ».

Les étudiants concernés ont peur, surtout ceux qui souffrent de troubles psychiatriques et ils ne veulent donc pas divulguer leur état. Je suis d'accord avec ce qu'ont dit Mme Ruel et M. Dionne, soit qu'il est très important de changer de paradigme, de travailler beaucoup plus à l'universalité de l'accès qu'à l'application de mesures d'adaptation raisonnables, surtout parce que c'est plus rentable. Le prix de l'adaptation d'un bâtiment neuf ne représente que 1 p. 100 du coût de construction. Ce sont des formules qui ont été établies par la Banque mondiale et par la Banque interaméricaine de développement, où j'ai eu la chance de travailler. Il est beaucoup plus économique de tout planifier dès le départ afin de rendre un établissement accessible à tous que de prendre des mesures d'adaptation après coup.

Or, actuellement, les solutions sont appliquées après coup. Pour bénéficier de mesures d'adaptation au Québec, il faut d'abord en faire la demande. C'est ainsi que les choses fonctionnent actuellement. Si personne n'a besoin de rampe d'accès, on n'en construit pas. Pourtant, une loi dit que tout nouveau bâtiment doit être accessible, mais à un moment donné, on finit toujours par passer à côté et on se retrouve constamment aux prises avec de tels problèmes.

Le sénateur Seidman : Pour en revenir à vos 150 membres, avez-vous établi une ventilation sociodémographique pour savoir qui vit au Québec et à quels groupes linguistiques les gens appartiennent? De plus, j'aimerais savoir s'il y a une différence entre les divers groupes sociodémographiques pour ce qui est de leurs besoins et des obstacles à l'accès auxquels ils se heurtent?

Mme Muñoz : La plupart de nos membres vivent dans des régions urbaines parce que c'est là que nous avons le plus de facilité à les atteindre, mais nous essayons aussi d'être plus présents en Gaspésie. Toutefois, notre budget est très limité. Nous fonctionnons avec 68 000 \$ par an pour les salaires, le loyer et tout le reste et nous avons donc de petits moyens, mais nous essayons de recourir aux nouvelles technologies pour atteindre notre clientèle cible parce que, de toute évidence, la nouvelle génération est davantage rompue aux cours virtuels et aux programmes de la sorte. C'est grâce à de tels outils que les jeunes s'informent de leurs droits et qu'ils apprennent à naviguer dans le système.

Je crois savoir que Mme Larocque a constaté la même chose. Les personnes ayant une incapacité ont de la difficulté à savoir ce qu'il leur faut faire pour accéder à l'enseignement supérieur parce que les processus sont très complexes. C'est un aspect important.

Linguistically and from age, there is also a group that has been underrepresented here — students that do not go to the CEGEP. They are adults as well. This is post-secondary. In general, we have heard there are no persons with disabilities there and that is not true. There are many people with disabilities there, with few resources devoted to them. As well, we have many immigrants and many people who have acquired a disability later in life who are trying to acquire new skills to regain employment.

The Chair: Does anyone else want to weigh in on this?

Senator Martin: Thank you so much for your presentations today. We have just scratched the surface. Other senators have alluded to the complexity of this population of Canadians who have physical as well as learning disabilities, and some of those hidden disabilities that we do not necessarily like to talk about, such as mental illness.

As an educator in high schools and middle schools, I have come across many students with such specific cases as well as home situations where they may have a lot of support or very minimal support. You then also introduce language gaps and cultural differences and it becomes very complex indeed.

I have one question to pose to you that makes us look at it from a different perspective. We often look to our universities and colleges to take the lead, and it is higher education. In my career in education, I started in high school and then went to middle school. In terms of dealing with students with disabilities, physical or learning or other, in an elementary school a student with a learning disability may be in a class of nine with a team of two or three teachers and aides who work with those students. Then you get to the middle school and it may be 1 in 30, maybe 1 in 20, depending on the classes they are in. In high school it may be 1 in 150. If it is that grade or even higher, the ratio becomes much greater. I think there is an even greater leap and gap when you get to the university and college levels because we make these assumptions that now they are adults when, really, certain dependencies and support must be always in place for people with disabilities.

Have you as an organization or other representatives thought about looking at the models that are in the elementary and high school lower levels? What is being done to look at ways that this can be carried on? These gaps are too big. We talk about access, but once they get there the support may not be there, and then we are looking at many dropouts because the challenges increase.

Have you done any kind of bridging in that sense? I almost see you being the advocate for these students because that does not exist in university and colleges, as far as I know. What role do you see yourself playing? Could this kind of communication help students access as well as be successful in post-secondary institutions?

Ms. Ruel: I do not know what the ratio is, but it varies from one institution to the other. Some institutions benefit from funding from students. There is student dollar for the tuition fees,

Quant aux dimensions que sont la langue et l'âge, il existe un groupe qui est sous-représenté, celui des étudiants qui ne vont pas au cégep. Ce sont pourtant des adultes et ce sont des études postsecondaires. On nous dit en général qu'il n'y a pas d'handicapés dans ces établissements, ce qui n'est pas vrai. Il y en a beaucoup, mais on leur consacre très peu de ressources. De plus, il y a de nombreux immigrants et beaucoup de personnes qui, après avoir subi un handicap plus tard dans leur vie, essaient d'acquérir de nouvelles compétences pour retrouver un emploi.

Le président : Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter?

Le sénateur Martin : Merci beaucoup pour vos exposés. Nous avons à peine effleuré la surface. D'autres sénateurs ont parlé de la complexité de cette population de Canadiens qui ont des incapacités physiques ou qui éprouvent des troubles d'apprentissage ou qui ont d'autres handicaps cachés dont nous n'aimons pas forcément parler, comme la maladie mentale.

Comme j'ai enseigné au secondaire et à l'intermédiaire, je suis tombée sur de nombreux élèves appartenant à ces catégories, à l'école ou chez eux où le soutien va de minime à très bon. Vous avez ajouté à cela le problème des difficultés linguistiques et des différences culturelles, si bien que tout cela est très complexe.

Dans ma question, je vais vous inviter à aborder la chose sous un angle différent. On estime souvent que ce sont nos universités et nos collèges qui doivent prendre les choses en main, autrement dit des établissements d'enseignement supérieur. Or, au cours de ma carrière d'enseignante, j'ai commencé au secondaire, puis j'ai poursuivi à l'intermédiaire. Pour ce qui est des élèves en situation d'incapacité, qu'il s'agisse d'un handicap physique, de troubles d'apprentissage ou autres, il faut savoir qu'à l'élémentaire, celui qui a des difficultés d'apprentissage peut se retrouver au milieu d'une classe de neuf et être encadré par une équipe de deux ou trois enseignants avec des assistants. À l'intermédiaire, le ratio passe à un pour 30, peut-être à un pour 20, selon la taille des classes. Au secondaire, le rapport passe à un pour 150. À partir du secondaire, la proportion diminue de beaucoup. Je pense d'ailleurs que le pourcentage d'étudiants handicapés diminue considérablement à l'université et au collège parce qu'on se dit qu'on a affaire à des adultes alors qu'en réalité, il faut continuer à les encadrer et à leur offrir un soutien.

Vos organisations ont-elles réfléchi au genre de modèles en vigueur à l'élémentaire ou au secondaire? Que pourrait-on faire pour suivre cette population d'étudiants? Les écarts actuels sont trop importants. C'est bien de parler d'accès, mais après cela, les étudiants ne reçoivent pas forcément le soutien dont ils ont besoin et l'on constate que beaucoup décrochent parce qu'ils se heurtent à de plus en plus de problèmes.

Avez-vous essayé d'atténuer ce phénomène? Je vous perçois un peu comme les défenseurs de ces étudiants, parce qu'il n'existe rien au niveau universitaire ou collégial, du moins pas à ce que je sache. Quel rôle pourriez-vous jouer? Est-ce que ce genre de communication pourrait aider les étudiants à accéder et à réussir au postsecondaire?

Mme Ruel : Je ne connais pas le ratio, mais il varie d'un établissement à l'autre. Certains établissements bénéficient des frais de scolarité payés par les étudiants et certaines petites

so some smaller institutions benefit from funding from students because they would not be able to operate properly. With my experience of 10 years as a manager of a service, I know that professors need more training, that students need to access more money to pay for assessments and for note-takers, and we try more and more to empower. There is a good thing in empowerment because, if it is a permanent disability, it allows the person to develop skills that will be useful in the workforce. It is not always easy and not always feasible because they have at the same time to do homework; on top of that, they have to advocate, to meet with the professors, to fill the paper form. There is money and there is no doubt about it, but it is always complicated. For any student it would be complicated. We are not talking about it being complicated only for people with disabilities.

It is the same with accommodation. They have to register in advance to write their examination with accommodation. Many, many students miss the deadline. Some people say that they are not taking their responsibility. I always say that, if you would ask the 35,000 other students to register in advance for their final examination, half of them would fail the deadline. There are always more things to do for students with disabilities. Some institutions invest more in their accessibility or disability offices. I see the difference. There is more education, more awareness done with professors. The environment is better equipped to welcome people and there is less stigmatization as students do not have to always ask, to always prove, and the pressure is always on the students. If we have structures and services on campus that are fully staffed, skilled and trained, much work could be done before, and when students come into the classroom it would be much easier and success would be higher. The return on the investment would come much faster.

Coming back to mental health, we ask what the campuses are doing about mental health issues. We are talking about anxiety. When tuition fees are high, when the workforce is difficult to enter, and when the environment is just not going so well and there is not always good news, anxiety is the pressure. Being at university is no longer a privilege. It is not just high-class, achieving students from rich families. Now it is a necessity. If you are not going to university, you will have a hard time accessing jobs for the rest of your life. Opening the door and letting students with disabilities access university but not being diagnosed, not being supported, not being equipped with all the strategies that are necessary for the rest of their lives, they will be a burden in the workforce. The social cost will just go on and on and on with children, with education, et cetera.

institutions ont besoin de cet apport financier sans lequel elles ne pourraient pas fonctionner correctement. Forte de mes 10 années à la tête d'un service, je sais que les professeurs ont besoin de plus de formation à cet égard, que les étudiants doivent pouvoir mettre la main sur beaucoup plus d'argent afin de payer leurs évaluations et les preneurs de notes. Nous essayons de plus en plus de renforcer leur autonomie. L'autonomisation d'une personne souffrant d'une invalidité chronique a cela de bon qu'elle lui permet d'acquérir des compétences qui lui seront utiles en milieu de travail. Ce n'est pas toujours facile à faire et ce n'est pas toujours faisable parce que les étudiants handicapés doivent également faire leurs devoirs, outre qu'ils doivent plaider leur cause, rencontrer les professeurs et remplir des formulaires. Certes, il y a de l'argent, mais tout est toujours compliqué. C'est déjà compliqué pour n'importe quel étudiant et nous ne sommes pas en train de dire que seuls les étudiants handicapés sont aux prises avec de telles difficultés.

C'est la même chose dans le cas des mesures d'adaptation. Les étudiants handicapés doivent s'inscrire d'avance pour bénéficier de conditions spéciales à l'examen. Or, beaucoup d'entre eux ne respectent pas les délais imposés pour cela. D'aucuns affirment qu'ils n'assument pas leur responsabilité. Moi, je dis toujours que si l'on demandait aux 35 000 autres étudiants de s'inscrire d'avance pour passer leur examen final, la moitié raterait l'échéance. Un étudiant en situation d'incapacité a toujours beaucoup plus de choses à faire que ses camarades. Certains établissements investissent de plus en plus dans les programmes d'accessibilité ou dans les bureaux d'aide aux personnes handicapées. Les choses évoluent. On sensibilise davantage les enseignants. Les établissements sont mieux équipés pour accueillir les personnes handicapées et les étudiants de cette catégorie sont de moins en moins stigmatisés, car ils n'ont pas à devoir systématiquement réclamer, à toujours devoir prouver et à subir des pressions. Si nous avons les structures nécessaires et si les services sur campus étaient pleinement dotés d'un personnel formé et compétent, il serait possible de faire beaucoup plus de travail de préparation, il serait ainsi plus facile pour les étudiants handicapés de se présenter en salle de cours et les taux de réussite seraient supérieurs. Dans ces conditions, on rentrerait beaucoup plus rapidement dans notre argent.

Pour en revenir à la question de la santé mentale, nous demandons aux campus ce qu'ils font à cet égard. Nous sommes aux prises avec des problèmes d'anxiété. Quand les frais de scolarité sont élevés, qu'il est difficile d'entrer sur le marché du travail, que le milieu n'est pas parfait et que les nouvelles ne sont pas toujours bonnes, l'étudiant en situation d'incapacité souffre d'anxiété. Le fait de faire des études universitaires n'est plus un privilège. Ce n'est pas l'apanage des enfants de la haute société, des rejetons de familles fortunées. Aujourd'hui, faire des études universitaires est une nécessité. Si vous n'allez pas à l'université, vous aurez de la difficulté à trouver un travail pour le restant de vos jours. Si on ouvre la porte des universités à des étudiants en situation d'incapacité, mais qu'on ne diagnostique pas leur état, qu'on ne les appuie pas et qu'on ne les outille pas grâce aux

Of course, I have a pro-systemic and a pro-environment approach. It is the universal design principle, moving away from the medical model with medical certification proving all the time that I deserve to have extra time instead of just looking at different training. It was proven that, just for examinations, students would not need extra time if you would say that, for the next five questions, just answer three. Just having the choice and the empowerment would change very much.

Senator Martin: In terms of the file that each student may have, because it does follow them through the years, I am curious how accurately it gets transferred to university professors that teach them. As a classroom teacher, I would be able to go back and access these files and know what the record showed. For certain students who cannot write but have to do oral examinations, unless the teachers are aware, those things can get missed. How accurately would those files follow these university students? That would make a big difference in their success.

Ms. Ruel: At the post-secondary level, the files remain at the access service. It is very important; it is crucial. All students are admitted based on their marks. There is no admission based on charity or needing a certain number of persons with disabilities in our campus. It does not work this way. Since 1982, in the human rights code, all students are admitted at an equal level. As soon as they are admitted, we need to accommodate.

The point is that they are adults. It is neither a rehabilitation centre nor a hospital. They are students with a disability. The accessibility or disability office keeps the records. It is something that stays within the service; it never goes to professors. A person might say, "We need to know that there is a diagnosis," but we are not obliged to know what that diagnosis is. However, we need to know about the impact on the learning environment. That is the most important thing. That is what we disclose, and that is what we hope the student discloses to the professor by saying, "I am allowed to have extra time. I have a disability that is well documented." The information does not go to the professor, but the student is welcome to discuss it with the professor.

Senator Martin: That is an important piece of information. I understand they are adults, but it is only one summer between high school graduation and first year of university. That is critical information to a teacher with respect to how that student may be given certain considerations with assignments, and tests, and so on. That could make quite a difference for their success. It may involve educating the students who are in post-secondary

stratégies dont ils auront besoin pour le restant de leur vie, ils finiront par être un fardeau pour la population active. Dans ces conditions, le coût social se perpétue et se répercute sur les enfants, sur l'enseignement et sur tout le reste.

Je préconise bien sûr un modèle prosystémique et pro-environnemental, soit le modèle universel qui diffère du modèle médical où l'on exige de prouver tout le temps, certificats à l'appui, qu'un tel ou une telle doit bénéficier de plus de temps plutôt que d'envisager la problématique sous l'angle d'une formation différente. Il a été établi que, pour les examens uniquement, les étudiants n'auraient pas besoin de temps supplémentaire si l'on exigeait simplement des réponses à trois questions sur cinq, par exemple. Le simple fait de leur donner le choix et de les habilitier changerait beaucoup.

Le sénateur Martin : Je me demande dans quelle mesure le dossier qui suit chaque élève durant toutes ses années d'études est transféré aux professeurs d'université qui vont prendre le relais de l'enseignement. Les enseignants devraient pouvoir consulter ce genre de dossier pour savoir ce qu'il contient. En effet, ils risquent de passer à côté du fait que certains étudiants, dans l'impossibilité d'écrire, doivent être testés oralement. Dans quelle mesure le dossier personnel suit-il l'étudiant à l'université? Cela pourrait être déterminant dans sa réussite.

Mme Ruel : Au postsecondaire, les dossiers sont conservés au service d'accès. C'est important, c'est même capital. Tous les étudiants sont admis en fonction de leurs notes. Aucune admission n'est fondée sur des critères de charité ou selon des quotas de personnes handicapées imposés aux campus. Ça ne fonctionne pas ainsi. Depuis 1982, à cause de la Charte des droits, tous les étudiants doivent être admis selon les mêmes critères. Tout de suite après l'admission, il faut répondre à leurs besoins.

Il ne faut pas perdre de vue que ce sont des adultes et qu'un campus n'est ni un centre de réadaptation ni un hôpital. Ce sont des étudiants en situation d'incapacité. Le bureau de l'accessibilité ou d'aide aux personnes handicapées tient donc les dossiers. Ces dossiers sont conservés au service et ne sont jamais remis aux enseignants. Un professeur pourrait toujours dire : « Je dois savoir s'il s'agit d'un cas médical », mais nous ne serions pas obligés de lui communiquer le diagnostic. Il faut toutefois connaître l'impact du handicap sur l'enseignement. C'est ce qu'il y a de plus important. C'est ce que nous divulguons et c'est ce que, nous l'espérons, l'étudiant va divulguer à son professeur en lui disant « j'ai droit à une période supplémentaire, car j'ai une incapacité qui est solidement documentée ». Le détail n'est pas communiqué au professeur, mais l'étudiant est invité à lui en parler.

Le sénateur Martin : Il s'agit d'un renseignement important. Je comprends bien que ces étudiants sont adultes, mais il n'y a qu'un été qui s'écoule entre l'obtention du diplôme du secondaire et la première année d'université. C'est là un renseignement essentiel pour un enseignant qui doit savoir quel genre de devoirs ou de tests il peut donner à l'étudiant. Une telle information pourrait être déterminante dans la réussite des étudiants. On

education institutions to ensure that they advocate for themselves, but, if they cannot do so, organizations like yours and others could do that. That would be critical.

The Chair: I need to move on. We have next Senator Callbeck from Prince Edward Island.

Senator Callbeck: Welcome. Thank you for your presentations.

Mr. Dionne, you mentioned a lack of skilled service providers. How big is that problem? Do you feel there are things that the federal government could be doing here to improve the situation?

Mr. Dionne: Sensitizing or publicizing the availability of these kinds of careers would be beneficial. One of the main shortages is in the area of service providers in sign language. The federal government can assist by supporting promotional campaigns through employment and the creation of training programs or opportunities to engage in training programs at that level.

Senator Callbeck: Do we have any statistics on that? Do we have any idea how many more people we could use in the area of sign language?

Mr. Dionne: We did a survey and we designed an ad hoc committee for sign language interpretation issues. I did not bring the statistics with me today, but we can certainly forward them to the clerk for you.

Senator Callbeck: That would be great because I was wondering how major this issue is.

You spoke about key government ministries coordinating their efforts. You also talked about the definition of "disability." Have there been efforts made to do this? Has this ever been on the agenda of the Council of Ministers of Education when they meet?

Mr. Dionne: I am not sure. I do not know that answer. I work at McGill, which is an institution that takes information from all the provinces. I often see different sorts of forms and have to fill in different kinds of funding requests and deal with different definitions. I know that there are different ones in existence across the country, but I do not know that there has been a lot of pull together to say, "Let us unify this system." The issue is at the level of funding. All the provinces have a similar definition of "disability" as a person and as a society, but when you get into the funding of them in post-secondary education, that is where the difficulties arise as to how they are defined.

Senator Callbeck: Have there been discussions on this with officials in the Canada Student Loans Program?

Ms. Graham: I was about to interject on that. We have been working with our provincial colleagues on having a common definition for purposes of student financial assistance. In fact, we have a fairly strong federal-provincial committee that governs the Canada Student Loans Program, because the provinces deliver

pourrait envisager, sur ce point, de sensibiliser les étudiants au niveau postsecondaire pour s'assurer qu'ils vont eux-mêmes faire valoir leur position et que, s'ils ne sont pas en mesure de le faire, des organisations comme la vôtre et d'autres puissent le faire à leur place. C'est fondamental.

Le président : Nous devons passer à quelqu'un d'autre. J'ai ensuite le sénateur Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Callbeck : Bienvenue et merci pour vos exposés.

Monsieur Dionne, vous avez dit qu'on manque de fournisseurs de services compétents. Quelle est l'ampleur du problème? Pensez-vous que le gouvernement fédéral pourrait faire certaines choses afin d'améliorer la situation?

M. Dionne : Il serait avantageux de faire savoir que ces carrières sont ouvertes. C'est du côté des interprètes gestuels que les besoins sont les plus criants. Le gouvernement fédéral pourrait contribuer financièrement à des campagnes de recrutement et au lancement de programmes de formation ou encore il pourrait donner aux gens la possibilité de s'inscrire à des programmes de formation dans ce domaine.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous des statistiques? A-t-on une idée du nombre d'interprètes gestuels qu'on pourrait employer?

M. Dionne : Nous avons fait un sondage et mis sur pied un comité spécial chargé du dossier de l'interprétation gestuelle. Je n'ai pas les statistiques ici, mais je pourrai les faire parvenir à votre greffière par la suite.

Le sénateur Callbeck : Ce serait merveilleux, parce que j'aimerais avoir une idée de l'ampleur de ce problème.

Vous avez parlé de coordination entre les principaux ministères. Vous avez également parlé de la question de la définition de « handicap ». A-t-on fait des efforts pour régler ces questions-là? Les a-t-on déjà inscrites à l'ordre du jour du Conseil des ministres de l'Éducation?

M. Dionne : Je ne suis pas certain. Je n'ai pas la réponse. Je travaille à McGill qui reçoit des informations de toutes les provinces. Je vois passer les différents types de formulaires utilisés un peu partout au Canada et je dois remplir différentes demandes de financement ou composer avec différentes définitions. Je sais qu'il y a des variations au Canada, mais je ne sais pas si l'on a beaucoup cherché à unifier le tout. Le problème c'est le financement. Aucune province n'applique la même définition au mot « handicap » que ce soit dans le cas des personnes ou dans celui de la société en général, mais c'est quand on aborde la question du financement du handicap au niveau postsecondaire que la multiplicité de définitions pose problème.

Le sénateur Callbeck : A-t-il été question de cela avec les fonctionnaires chargés du Programme canadien de prêts aux étudiants?

Mme Graham : J'allais justement intervenir à ce sujet. Nous travaillons avec nos homologues provinciaux à l'établissement d'une définition commune relativement à l'aide financière versée aux étudiants. D'ailleurs, nous bénéficions des travaux d'un comité fédéral-provincial qui s'occupe du Programme canadien de

the front end of our program. Reporting to that committee is a special committee looking at issues of disability. One of the things involved there is the definition and ensuring that there is consistency across the country.

Senator Callbeck: Is that a committee that has been set up or has it been in existence for some time?

Ms. Graham: The Canada Student Loans Program has been in existence since 1964.

Senator Callbeck: I know that.

Ms. Graham: The committee on disability has been in place since about 2000 when we went to direct loan programs. An issue that is foremost for that committee is all-around learning disabilities. It is a fairly new issue that we are dealing with. The committee looks at a variety of issues centred on disability.

Senator Callbeck: I was reading about the on-site support services at universities, colleges and so on. I thought it said that they are only used by 30 per cent of university students with disabilities, although studies have shown that the students who have used these services have benefited greatly from them.

Can you tell me why only 30 per cent would use them?

Ms. Ruel: The disability, by itself, is neutral. Having a disability does not mean that you will have an obstacle or a barrier to education. Most people in a wheelchair at the University of Ottawa campus find it to be 85 per cent to 90 per cent accessible. Having a declared official disability does not mean that you need special accommodation. In many cases, there is a spectrum of disability. For example, someone with mental health issues can be safe for many years if the environment prevents them from becoming more stressed, or if people are better trained to avoid behaviour that would provoke or make more problems. The person does not have to disclose or does not need any accommodation.

In addition, they are young adults; they have lived with the disability. With technology, medication or the environment, sometimes there is no need to disclose. There are also stigmas, but that is another problem.

Ms. Muñoz: There are other types of people, namely, people with chronic illnesses, who are also starting to learn that they can have access to the benefits of being part of the services because they need more time to sleep or they need medicines, and so on. They are not aware that they can have access to these services.

Senator Callbeck: How do you suggest that we make them aware?

prêts aux étudiants parce que ce sont les provinces qui se chargent des formalités initiales pour le programme que nous offrons. Un comité spécial a été chargé des questions de handicap et il fait rapport à ce comité. Il est notamment question de s'entendre sur une définition commune et d'instaurer une certaine uniformité à l'échelle du pays.

Le sénateur Callbeck : Ce comité existe-t-il depuis longtemps?

Mme Graham : Le Programme canadien de prêts aux étudiants existe depuis 1964.

Le sénateur Callbeck : Ça, je le savais.

Mme Graham : Le comité, quant à lui, existe depuis 2000 environ, soit depuis que nous sommes passés aux programmes de prêts directs. La question qui préoccupe notre comité au premier chef, c'est celle du trouble d'apprentissage généralisé. C'est un problème relativement nouveau auquel nous sommes confrontés. Le comité examine donc les différents enjeux qui tournent autour de la question de l'incapacité.

Le sénateur Callbeck : J'ai lu quelque chose au sujet des services de soutien offerts sur place dans les universités, les collèges et autres. Je pense qu'on y disait que 30 p. 100 seulement des étudiants d'université en situation de handicap, même si des études ont démontré que les étudiants ayant effectivement utilisé ces services en ont grandement bénéficié.

Pouvez-vous me dire pourquoi 30 p. 100 seulement de ces étudiants ont recours aux services offerts?

Mme Ruel : En soi, le handicap est neutre. Le fait d'être handicapé ne veut pas dire qu'on se heurte à un obstacle sur le plan scolaire. La plupart des étudiants handicapés de l'Université d'Ottawa qui se déplacent en fauteuil roulant jugent que le campus est accessible à 85 au 90 p. 100. Le fait que l'on soit atteint d'une incapacité officiellement déclarée ne veut pas dire qu'on doit bénéficier de conditions spéciales. La notion de handicap est très vaste. Par exemple, la personne qui souffre de problèmes de santé mentale peut évoluer en toute sécurité pendant de nombreuses années si son milieu lui évite de stresser ou si le personnel est suffisamment formé pour ne pas afficher de comportements provocateurs sources de problèmes. La personne n'a pas à divulguer la nature de son état et elle n'a pas non plus besoin de mesures d'adaptation.

En outre, les jeunes adultes ont généralement toujours vécu avec leur handicap. Grâce à la technologie, à l'arsenal de la pharmacopée et au milieu de vie, il n'est parfois pas nécessaire de préciser la nature du handicap. Et puis, il y a la question du stigmate, mais c'est un autre problème.

Mme Muñoz : Il y a une autre catégorie de personnes, celles qui souffrent de maladies chroniques. Elles découvrent les avantages que présentent les services offerts, parce qu'elles ont besoin de plus de temps pour dormir le matin ou qu'elles doivent prendre des médicaments et ainsi de suite. Elles ne savent pas toujours qu'elles peuvent se prévaloir de ces services.

Le sénateur Callbeck : Comment, selon vous, pourrait-on les renseigner?

Ms. Muñoz: We must think about education not only in terms of disability and so on, but also in terms of thinking about disability as a social issue and about not putting everything on the individual's shoulders. We must understand that disability is a relationship between individual functions and how the environment is conceived. That is why I insisted during my presentation that we need to work more on disability studies.

In the United States, there are disability centre studies everywhere. Here, disability studies are a marginal field of study that does not deserve a lot of attention. We need to work harder in terms of constructing more disability theories.

Senator Callbeck: I wanted to ask about the assessment fee because it has been mentioned a couple of times. The student has to pay for the assessment. Is that a barrier? How much money are we talking about?

Ms. Larocque: We are talking about a lot of money. For learning disabilities, in order to get an assessment done, you need a psychologist who specializes in the field. Assessments run anywhere between \$1,200 and sometimes up to \$3,000.

Many of the students who come to the universities or colleges do not have the assessment because the public education system in their province or territory did not provide them with that assessment. They know they are a student at risk, so they provide them with resources. In order to identify them with a diagnosis, they would have to provide them with actual services. In order to not do that, they only identify them as a student at risk.

Many of the students do come without the assessment at the college and university and that is why there is such a huge influx of students requesting an assessment at the college and university level.

The Chair: Does HRSDC provide funding for that assessment?

Ms. Graham: Through the program I am not exactly sure about that. I know that, when they do apply for the programs for repayment on disability, they do need a doctor's certificate or whatnot. I have not heard that as an issue in my program, but I can certainly get back to the committee with that.

The Chair: If you could get back to the clerk, and we will provide that information. That sounds like a fair barrier. Many of these people have low-income levels, and to have to put out that kind of money is a barrier and needs attention.

Mme Muñoz : Il ne faut pas seulement envisager l'enseignement par rapport au handicap ou au reste, mais il faut aussi voir le handicap comme un enjeu social qui ne doit pas consister à tout remettre sur les épaules de la personne handicapée. Il faut comprendre que le handicap correspond au lien qu'il y a entre la façon donc fonctionne la personne handicapée et la manière dont le milieu est conçu. C'est pour cela que, dans mon exposé, j'ai insisté sur le fait que nous devons effectuer davantage d'études sur le handicap.

Aux États-Unis, il existe un peu partout des centres d'études sur la condition des personnes handicapées. Ici, les études sur la condition des personnes handicapées constituent un domaine marginal auquel on s'intéresse peu. Il y a donc lieu de travailler plus fort pour élaborer davantage de théories relatives au handicap.

Le sénateur Callbeck : Je voulais vous poser la question des frais d'évaluation dont il a été question à deux ou trois reprises. C'est l'étudiant qui doit assumer ce genre de frais. Est-ce un obstacle? De combien d'argent parle-t-on?

Mme Larocque : Cela coûte très cher. Dans le cas des troubles d'apprentissage, il faut faire appel à un psychologue spécialisé dans le domaine. Une évaluation coûte de 1 200 \$ à 3 000 \$.

Un grand nombre d'étudiants qui se présentent à l'université ou au collège n'ont pas subi d'évaluation auparavant parce que le système d'éducation public de leur province ou de leur territoire ne leur en a pas fait bénéficier. Les autorités scolaires savent qu'il s'agit d'étudiants à risque et c'est pour cela qu'elles leur débloquent des ressources. Toutefois, pour diagnostiquer leur état, il faudrait les soumettre à des évaluations. Pour contourner le problème, on se contente de préciser qu'il s'agit d'étudiants à risque.

Beaucoup d'étudiants arrivent donc au collège ou à l'université sans avoir subi d'évaluation et c'est pour ça qu'ils sont très nombreux à en réclamer une à ce moment-là.

Le président : Est-ce que RHDCC fournit des fonds pour ce genre d'évaluation?

Mme Graham : Je ne suis pas certaine que ça se fasse dans le cadre du programme. Je sais que l'étudiant qui fait une demande de remboursement au titre de son handicap dans le cadre du programme doit soumettre un certificat médical et d'autres documents. Je n'ai pas entendu dire que cela faisait problème en ce qui concerne mon programme, mais je vais me renseigner et je recommuniquerai avec le comité.

Le président : Je vous invite à communiquer avec la greffière pour que nous ayons cette information. J'ai l'impression que c'est un obstacle non négligeable. Beaucoup de ces étudiants sont issus de familles à faible revenu et comme le déboursé nécessaire pour une telle évaluation constitue un obstacle, il faut s'y intéresser.

[Translation]

Senator Dawson: There have been comments about solutions. Just our being here today and the broadcasting of this hearing is an opportunity to educate members of Parliament, who are an important target audience. It is an opportunity for them to send a message about an issue that is neither exclusively federal nor provincial jurisdiction, but rather shared jurisdiction.

Unfortunately, despite post-secondary education being a shared jurisdiction, nine times out of ten federal initiatives are not implemented in Quebec. Are the Heritage Canada partnerships and programs implemented in Quebec? Is the situation one where federal government funding is transferred to the Quebec government and where co-operation and implementation to do not apply in the case of Quebec? Can any of you answer that question?

Mr. Dionne: I can give you a very specific answer. Disabled students wishing to take advantage of grants and financial assistance for services require a medical certificate filled out by a physician. There are four possible types of disabilities that students may have; visual, hearing, motor or organic. Organic disabilities cover impairments to any part of the body other than the brain.

As a result, students with mental health issues, attention deficits or learning difficulties are not eligible for these grants or financial assistance with services. Some of these students get help, while others do not. However, the Act does not provide for mental health issues and the Quebec Ministry of Education, which has been assessing the situation for some time now, considers this to be an emerging constituency.

Senator Dawson: Therefore, Heritage Canada funding is not available to these people?

Mr. Dionne: No, not for this segment of the student body. However, assistance is available in other areas of the country. In Quebec, students are not able to apply for this financial assistance.

Senator Dawson: Quebec universities, CEGEPS and associations provide assistance but is there federal-provincial co-operation? Is there a forum for the Quebec Ministry of Education to sit down with Heritage Canada or the other provinces to look at how the various institutions can share best practices?

Are students who decide to "cross the river" to study out of province at either the University of Ottawa or the Université du Québec à Gatineau faced with even more impediments or are things made easier for them?

Ms. Ruel: Financial assistance is different in Ontario and Quebec. In Ontario, out-of-province students are eligible for the same services as anyone else. It is not the student's home province that matters but rather where they are studying. As far as access is concerned, you would have to ask the ministry.

[Français]

Le sénateur Dawson : Des commentaires ont été faits au sujet des solutions. Juste le fait d'être ici aujourd'hui et d'être diffusé donne l'occasion d'éduquer les parlementaires qui représentent une cible importante. Cela leur donne la possibilité de diffuser un message sur une problématique qui n'est pas exclusivement de juridiction fédérale ou provinciale, mais de juridiction mixte.

Malheureusement, malgré le fait que l'éducation postsecondaire soit de juridiction mixte, neuf fois sur 10 l'application d'une décision canadienne ne s'applique pas au Québec. Est-ce que les associations et les programmes du ministère du Patrimoine canadien s'appliquent au Québec? Est-ce qu'on est dans la situation où une participation financière du gouvernement fédéral est transférée au gouvernement du Québec et où la coordination ou les applications canadiennes ne s'appliquent pas au Québec? Est-ce que quelqu'un veut répondre?

M. Dionne : Je peux répondre de façon très concrète. Pour bénéficier des bourses et du paiement des services pour les étudiants ayant un handicap, il faut passer par un certificat médical rempli par un médecin. Il y a quatre types de handicap qu'un étudiant peut avoir, soit le handicap visuel, auditif, moteur ou organique. Le handicap organique englobe tout ce qui concerne le corps sauf le cerveau.

Les étudiants ayant des troubles de santé mentale, de déficit de l'attention ou des difficultés d'apprentissage n'ont donc pas accès à ces bourses ni à l'argent pour payer leurs services. Des fois ça passe, des fois ça ne passe pas, mais selon les termes de la loi, les troubles de santé mentale ne sont pas reconnus et le ministère de l'Éducation du Québec, qui évalue la situation depuis longtemps, considère cette clientèle comme étant émergente.

Le sénateur Dawson : Les fonds du ministère du Patrimoine ne sont donc pas disponibles pour ces gens?

M. Dionne : Pour cette partie de la population étudiante, non, tandis qu'à travers le Canada il y a de l'argent disponible. Mais au Québec, l'étudiant ne peut pas faire une demande pour bénéficier de cet argent.

Le sénateur Dawson : Puisqu'il y a une participation des universités québécoises, des cégeps et des associations québécoises, est-ce qu'il y a une coordination fédérale-provinciale qui se fait? Y a-t-il une place où le ministère de l'Éducation du Québec s'assoie avec Patrimoine canadien ou avec les autres provinces pour voir de quelle façon il est possible de partager de meilleures pratiques entre les différentes institutions?

Que ce soit l'Université d'Ottawa avec l'Université du Québec à Gatineau, si un étudiant « traverse la rivière » pour changer de province, est-ce qu'on lui donne des handicaps supplémentaires ou est-ce qu'on essaie de lui faciliter la vie?

Mme Ruel : Les fonds de l'Ontario sont différents de ceux du Québec. En Ontario, un étudiant qui arrive a droit aux mêmes services que tout le monde. Ce n'est pas sa province d'origine qui importe, mais l'endroit où il étudie. Pour ce qui est de l'accès, des réponses pourraient provenir du ministère.

The forms are different as are the definitions and the ways of accessing information. We currently have students from New Brunswick, Alberta, Western Canada and of course Quebec. Each time the forms, definitions and financial assistance available are all different.

In some provinces, no financial assistance is available for specific services while in others money is no object. The issue now is whether the provinces are talking about this situation. It would be desirable for them to do so because the services are highly fragmented.

Instead of dividing up the money, a better strategy would be to pool it and to agree on a way of investing it to get more positive results. In my opinion, this is a very important recommendation.

[English]

Ms. Graham: With respect to student financial assistance, the Province of Quebec and the territories of NWT, Northwest Territories, and Nunavut do not participate in our program but participate on the intergovernmental FPT, federal-provincial-territorial, committee. They are there, and they interact in terms of the issues around disability.

The Province of Quebec receives compensation in the form of an alternative payment, in lieu of participating in the Canada Student Loans Program. Within that context they have received in the past — and I assume they will continue to receive in the future — compensation for our grants and programs for persons with disabilities and for our loan program in general.

Senator Dawson: That is without any assurance that it will be used in that context?

Ms. Graham: No, in our legislation there is a reference to the fact that, in order to receive an alternative payment, the jurisdiction must provide programming that has substantially the same effect as the federal programs. Each year, there is a process that we embark on with the Province of Quebec and they indicate their legislation, the kinds of programs they have, and we then look at that and determine how much their alternative payment will be.

It is always after the school year. For example, for this school year, 2009-10, we have begun a process where we have written a letter to Quebec, they will give us an assessment of their programs against ours, and then under legislation we must pay them by January 2011.

The Chair: Getting people into post-secondary education starts with them becoming graduates of high school. We are told that twice as many people with disabilities have not completed high school as compared to those without disabilities.

Pour ce qui est des formulaires, ils sont différents. Les définitions et la façon d'accéder à l'information sont différentes. On a présentement des étudiants du Nouveau-Brunswick, de l'Alberta, de l'Ouest canadien et du Québec, bien sûr. Et chaque fois, ce sont des formulaires différents, des définitions différentes, des sommes d'argent différentes.

Et pour certains services, il n'y a pas d'argent dans certaines provinces, pour d'autres c'est illimité. La question est de savoir si les gens de chaque province s'assoient ensemble pour en discuter. Ce serait très souhaitable parce qu'il y a beaucoup de fragmentation dans ces services.

Au lieu de fragmenter l'argent, on devrait regrouper les sommes et s'entendre sur une façon d'investir pour avoir des résultats plus positifs. C'est une recommandation qui, selon moi, est très importante.

[Traduction]

Mme Graham : Pour ce qui est de l'aide financière aux étudiants, le Québec et les Territoires du Nord-Ouest ainsi que le Nunavut ne participent pas à notre programme mais siègent au comité fédéral-provincial-territorial, ce qui leur permet de dialoguer avec les autres.

La province de Québec perçoit un dédommagement sous la forme d'un montant compensatoire parce qu'elle ne participe pas au Programme canadien de prêts aux étudiants. Dans le passé — et je suppose que ça continuera dans l'avenir — le Québec a été dédommagé au regard de nos subventions et programmes que nous offrons aux personnes handicapées, de même que de notre programme de prêts en général.

Le sénateur Dawson : Et cela sans garantie en contrepartie que les sommes versées seront utilisées aux mêmes fins?

Mme Graham : En fait, notre loi précise qu'afin de recevoir un montant compensatoire, la province ou le territoire bénéficiaire doit offrir un programme produisant à peu près le même résultat que les programmes fédéraux. Tous les ans, nous nous asseyons avec des représentants du Québec pour faire le tour des lois et des programmes de la province et de fixer le montant compensatoire.

Nous faisons toujours cela à la fin de l'année scolaire. Cette année, par exemple, pour 2009-2010, nous avons entamé le processus en adressant une lettre au Québec qui nous fera parvenir un tableau établissant la comparaison entre ses programmes et les nôtres. Nous serons ensuite tenus par la loi de payer le montant compensatoire avant janvier 2011.

Le président : Pour que les gens fassent des études postsecondaires, ils doivent d'abord obtenir leur diplôme d'études secondaires. On nous a dit que le nombre d'élèves qui ne terminent pas leur secondaire est deux fois plus élevé chez les handicapés que chez les non handicapés.

How do we get people through the secondary level so we have a better chance of getting them into the post-secondary level? Is there a role for the federal government? We know the further down the educational ladder we go, it is more provincial jurisdiction. Who would like to comment on that?

Ms. Muñoz: The ratification of the UN Convention on the Rights of Persons with Disabilities has created a common ground with respect to the commitment the whole country has towards the international community and its citizens regarding inclusive education, which is Article 24.

This is the first and the most important thing because, eventually, the federal government will have to provide a report to the steering committee in the United Nations, and you will have to work together to create these reports for the steering committee. There might be alternate reports from the NGOs, non-governmental organizations, regarding what is going on here.

The Chair: You are saying that, eventually, they will have to address this high school graduation program because it is part of the reporting mechanism.

Ms. Ruel: Yes, because Article 24 of the convention clearly talks about improving the graduation level, so there is a concrete commitment.

Ms. Milroy-Swainson: That point underscores that education for students with disabilities at any age is a complex matter, and requires not only accessible and welcoming institutions but also communities which are accessible and cultural environments that are appropriate.

The federal government has programs in place to support this broader approach. For example, again, the social development partnerships program provides three kinds of funding that support this. First, we provide funding on an annual basis to 18 organizations representing people with disabilities, and the goal of this funding is to support these organizations in identifying and helping society respond to issues related to people with disabilities, so creating more of a social inclusion, cultural awareness.

It also supports the community inclusion initiative, which specifically is intended to support social inclusion for people with intellectual disabilities, and really works hard to both raise awareness outside the disability community about disabilities and improve attitudes. It also tries to encourage and support the involvement of people with disabilities in various types of social, educational, economic and sport activities.

The third part of that funding is project funding where we provide resources to a broad range of organizations for initiatives specifically intended to support inclusive education, support transition between school and work, and create supports for people with disabilities. All of these help foster the social inclusion of people with disabilities, which then in many ways creates

Comment faire pour permettre à ces jeunes de réussir au secondaire pour qu'ils puissent s'inscrire au postsecondaire? Le gouvernement fédéral a-t-il un rôle à jouer sur ce plan? On sait que plus on descend l'échelle du système éducatif et plus les provinces ont de compétence. Qui veut répondre à cette question?

Mme Muñoz : L'article 24 de la Convention des Nations Unies relative aux droits des personnes handicapées, convention que nous avons ratifiée, impose des obligations communes à toutes les provinces et à tous les territoires envers leurs citoyens et envers la communauté internationale en ce qui a trait à l'intégration scolaire.

C'est la chose la plus importante entre toutes parce qu'à terme le gouvernement fédéral devra produire un rapport au comité directeur des Nations Unies et que vous devrez travailler ensemble à la préparation de ce rapport. De leur côté, les ONG, les organisations non gouvernementales, pourraient aussi publier leur propre rapport au sujet de ce qui se passe.

Le président : Vous dites qu'il faudra bien un jour s'attaquer à la question du taux d'obtention du diplôme d'études secondaires parce que cette question fait partie du mécanisme de rapport.

Mme Ruel : Effectivement, parce que l'article 24 de la Convention exige l'amélioration des taux d'obtention de diplôme et que cela constitue donc un engagement très concret.

Mme Milroy-Swainson : Cela souligne à quel point la scolarisation d'étudiants handicapés, quel que soit leur âge, est une question complexe qui exige non seulement que les établissements soient accessibles et ouverts, mais aussi que les collectivités soient accessibles et que les milieux culturels soient adaptés.

Le gouvernement fédéral a mis en œuvre des programmes pour aller dans le sens de cette vision générale. Permettez-moi de citer le Programme de partenariat pour le développement social qui prévoit un financement à cet égard. Premièrement, nous finançons annuellement 18 organisations représentant des personnes handicapées afin de les aider à cerner les interventions nécessaires et à épauler la société face à la problématique que représentent les personnes handicapées, cela pour favoriser l'intégration sociale et la sensibilisation culturelle.

Nous appuyons aussi l'initiative destinée à favoriser l'inclusion au sein de la collectivité des personnes souffrant de déficiences intellectuelles et nous travaillons d'arrache-pied pour essayer de sensibiliser la population en dehors du milieu des personnes handicapées au sujet du handicap et de la nécessité d'améliorer nos attitudes. Le programme vise également à inciter les personnes handicapées à participer aux différents types d'activités sociales, éducatives, économiques et sportives.

Le troisième volet est celui du financement des projets pour lequel nous offrons des ressources à toute une série d'organisations au titre des initiatives visant à favoriser l'intégration scolaire, la transition de l'école au travail et à assister les personnes handicapées. Tout cela contribue à l'intégration sociale des personnes handicapées et, de bien des

attitudes that support them, even wanting them to go forward on that front, so that is an important program.

A second program is the enabling accessibility fund which was renewed in the past budget. This program is eligible for various organizations, not actually universities, but it helps ensure that the community is more accessible to people with disabilities, whether it is information and communication technology, physical accessibility or transportation accessibility. If you cannot get to a school, it is hard to be part of that school community, so we use those tools available to us to support that broader cultural inclusion.

The Chair: Those things you have just described you are saying are not only applicable at the post-secondary level but also at the secondary and post-secondary level, so they should help out to get more high school graduates?

Ms. Milroy-Swainson: As well, there are a number of programs that target children and education in primary levels.

Ms. Graham: One other thing announced in the last budget is pathways to education Canada, and it is specific to children with disabilities, students with disabilities, but certainly for underrepresented individuals. That is community based to get into the high schools, mentor them and so forth. Part of that constituency will be students with disabilities.

Ms. Ruel: In Ontario for many years, there has been money for transition programs, and the experience of transition programs is showing us that, more and more now, we have students with learning disabilities at the university level who mentor at the high school level to teach how to use the learning technologies.

We have a project with OCRI, Ottawa Centre for Research and Innovation, with the University of Ottawa, and we realize that the training of high school teachers about learning technologies is not enough which impacts the students. First of all, they have to be successful in high school to be admitted to university, so if they do not have access to those technologies, they can hardly make it at university. We now try to pair students from the university to work with high school students, and they also work as role models, so we hope in the future, by having the students talking to each other, it will improve at least the perspective of those students.

Senator Callbeck: I have one question, Ms. Larocque, on your recommendations that I would like you to clarify. Number 3 said to reconsider requirements for financial aid specific to students with disabilities, even if they are not eligible for basic provincial or federal assistance. Can you give me an example of what you might be talking about?

façons, à l'amélioration des attitudes envers ces personnes au point qu'on veuille qu'elles se prennent en main. Il s'agit donc d'un programme important.

Le second programme que nous offrons est celui du Fonds pour l'accessibilité, qui a été renouvelé dans le dernier budget. Ce programme s'adresse à différentes organisations qui ne sont pas des universités et il se veut un outil pour que les personnes handicapées aient un meilleur accès à la collectivité, que ce soit grâce à des technologies d'information et de communication, à l'amélioration de l'accès physique ou de l'accès au transport. Quand on ne va pas à l'école, il est difficile de faire partie du milieu scolaire et nous avons donc recours à ces outils pour aller dans le sens d'une intégration culturelle plus large.

Le président : Vous venez de dire que tout ce que vous avez décrit ne s'applique pas uniquement au postsecondaire, mais aussi au niveau secondaire et qu'il est question de contribuer à augmenter le nombre de jeunes obtenant leur diplôme du secondaire?

Mme Milroy-Swainson : Il y a aussi un certain nombre de programmes qui ciblent les enfants et l'enseignement primaire.

Mme Graham : Dans le dernier budget, il a aussi été question du programme Passeport pour ma réussite Canada qui s'adresse tout particulièrement aux enfants handicapés, aux étudiants en situation d'incapacité et très bien évidemment à ceux et celles qui sont sous-représentés. C'est un programme d'intérêt collectif qui consiste à intervenir dans les écoles secondaires pour guider les jeunes parmi lesquels il y a des élèves handicapés.

Mme Ruel : Depuis de nombreuses années, l'Ontario finance des programmes de réorientation et, à l'expérience, on a constaté que de plus en plus d'étudiants universitaires ayant des troubles d'apprentissage font office de précepteurs auprès d'élèves du secondaire pour leur enseigner l'utilisation des technologies d'apprentissage.

Nous avons lancé un projet avec l'OCRI, le Centre de recherche et d'innovation d'Ottawa, en collaboration avec l'Université d'Ottawa, qui nous a amenés à constater que le fait de former les enseignants du secondaire aux technologies d'apprentissage ne suffit pas et que cette situation a des conséquences pour les élèves. Tout d'abord, ces élèves doivent réussir leur secondaire pour être admis à l'université, ce qui est peu probable s'ils ne sont pas en mesure d'utiliser ces technologies. Nous nous efforçons maintenant d'apparier avec des étudiants d'université qui font office de modèles de comportement auprès de ces élèves du secondaire et nous espérons que, dans l'avenir, grâce au dialogue instauré entre les jeunes, nous améliorerons ne serait-ce que la perspective de ces élèves.

Le sénateur Callbeck : Madame Larocque, j'aimerais obtenir une précision sur une de vos recommandations. En troisième lieu, vous avez recommandé de revoir les exigences imposées à l'obtention d'une aide financière dans le cas des étudiants en situation d'invalidité, même s'ils ne sont pas admissibles à une aide provinciale ou fédérale de base. Pouvez-vous me donner un exemple de ce que vous entendez par là?

Ms. Larocque: There was an example given in my presentation, I believe on page 3, where, for instance in Ontario, a student did not qualify for a Canada study grant for the accommodation of students with permanent disabilities. Because they do not qualify for the Ontario student loan, they do not qualify for the grant. You need to qualify for one in order to get access to all the other ones, so it is very difficult for those who do not qualify for that one program to be able to go to school and get the financial funding to help with their expenses, both their disability and educational expenses.

Senator Callbeck: What is the main reason they do not qualify for that?

Ms. Larocque: They may not qualify because, when they make application, their parents may be making too much money. There are different reasons why they may not qualify, but it comes down to there is money there from parents. They may not qualify because their parents make too much money, but the parents do not have the money to provide them with all the educational accommodations they need, especially with adaptive technology. Many parents are left having to take money from their RRSPs in order to purchase the adaptive technology for their child to attend university or college.

Ms. Graham: To qualify for the grant programs that I described, you have to first qualify for a Canada student loan, and essentially you need to be assessed on your financial need. The premise of the Canada Student Loans Program is that it is to make up a shortfall in funds. We expect parents and students to contribute to financing their education. Based on an assessment that is done at the provincial level, it is determined whether you can access a loan based on financial need.

The Chair: Is it sufficiently sensitive to the concern that Ms. Larocque raises?

Ms. Graham: You can appeal a decision, so you can go back to a provincial government. We do not do the front-end assessments and applications, but certainly provinces are willing to reassess based on information that maybe was not provided, or exceptional circumstances, that sort of thing. There is a bit of flexibility in that.

Senator Martin: Ms. Graham, you mentioned that you will be testing or launching a program in British Columbia this September. With the success of that, are there plans to continue in other schools in B.C. or perhaps across Canada? That is a bridge that would fill a gap between high school and university.

Ms. Graham: We are excited about it. It is based on an experiment done in the U.S. to great success. We are piloting it with the Province of B.C. which allows us to go in the schools.

Mme Larocque : J'ai donné un exemple dans mon exposé; je crois que c'est à la page 3. En Ontario, on avait refusé à quelqu'un le versement de la subvention canadienne visant les mesures d'adaptation pour les étudiants ayant une incapacité permanente. Comme cette personne n'avait pas eu droit au Régime de prêts aux étudiants de l'Ontario, elle n'avait pu prétendre à la subvention. Il faut être admissible à l'un pour avoir droit à l'autre, raison pour laquelle il devient très difficile pour ceux qui n'ont pas droit à un programme de poursuivre leurs études et d'obtenir ensuite une aide financière susceptible de les aider à faire face à leurs dépenses, qu'elles soient liées à leur handicap ou à leurs études.

Le sénateur Callbeck : Quelle est la principale raison pour laquelle ils ne sont pas admissibles?

Mme Larocque : Il est possible qu'au moment du dépôt de leur demande, leurs parents gagnaient trop d'argent. Il peut y avoir différentes raisons au rejet de leur demande, mais en fin de compte, la question est de savoir si les parents ont de l'argent. Dans l'affirmative, le demandeur risque d'être exclu, ce qui n'empêche que ses parents n'ont pas forcément les moyens nécessaires pour assumer les frais de tous les aménagements pédagogiques dont il aura besoin en cours de route, surtout quand on parle de technologies d'adaptation. De nombreux parents doivent même puiser dans leurs REER pour acheter ce genre de technologies afin que leurs enfants puissent aller à l'université ou au collège.

Mme Graham : Pour être admissible aux programmes de subventions que je vous ai décrits, vous devez d'abord être admissible au Programme canadien de prêts aux étudiants, ce qui exige une évaluation de vos besoins financiers. Pour le Programme canadien de prêts aux étudiants, on part du principe qu'il s'agit de combler un manque de fonds. Nous nous attendons à ce que les parents et les étudiants contribuent au financement des études. Une évaluation réalisée à l'échelon provincial permet de déterminer si le demandeur est admissible à un prêt en fonction de ses besoins financiers.

Le président : Cela répond-il suffisamment aux préoccupations soulevées par Mme Larocque?

Mme Graham : Il est possible de faire appel de la décision et donc de retourner devant le gouvernement provincial. Nous ne nous occupons pas des formalités initiales ni des demandes, mais les provinces sont toujours prêtes à réévaluer leur décision sur la foi d'informations qui n'auront pas forcément été soumises plus tôt ou en fonction de circonstances exceptionnelles. Il y a toujours une certaine souplesse.

Le sénateur Martin : Madame Graham, vous avez dit que vous alliez tester ou lancer un programme pilote en Colombie-Britannique, en septembre prochain. Si l'expérience est probante, envisagez-vous de l'étendre à d'autres écoles en Colombie-Britannique et peut-être même à l'ensemble du Canada? Vous vous trouveriez ainsi à jeter une passerelle entre le secondaire et l'université.

Mme Graham : Nous sommes emballés par ce projet. Nous nous sommes inspirés d'une expérience très réussie aux États-Unis. Nous avons lancé un projet pilote dans la province de la

Our contractors will go into the schools. We will assess the outcome and evaluate that to see whether it makes a difference. From our discussions with other provinces, there is a real interest in looking at how and if and how much it would cost to implement that across the board.

Senator Martin: It sounds like a worthwhile program.

The Chair: That is it. We have reached the end of our meeting. Thank you to all of you who have come today. You have provided us with valuable, thought-provoking information that we will have to consider as we go down the path towards recommendations. We still have many meetings to go and hope to have a report out in the fall.

With that, I will officially adjourn this meeting.

(The committee adjourned.)

Colombie-Britannique qui nous permet de faire le tour des écoles. Les entrepreneurs que nous avons engagés se présentent dans toutes les écoles et nous allons évaluer les résultats de cette expérience pour voir dans quelle mesure elle a permis de changer les choses. D'après les entretiens que nous avons eus avec les autorités d'autres provinces, celles-ci sont vraiment intéressées à examiner les mécanismes de mise en œuvre et les coûts d'une application généralisée à l'échelle du Canada.

Le sénateur Martin : Cela semble être un programme valable.

Le président : C'est tout. Nous sommes arrivés au terme de notre réunion. Merci à vous tous de vous être déplacés. Vous nous avez communiqué des informations valables, inspirantes, dont nous tiendrons compte dans la formulation de nos recommandations. Il nous reste encore beaucoup de séances à tenir et nous espérons pouvoir produire notre rapport à l'automne.

Sur ce, je lève officiellement la séance.

(La séance est levée.)

Earning Disabilities Association of Canada:

Claudette Larocque, Director of Public Policy and Programs.

Human Resources and Skills Development Canada:

Nancy Milroy-Swainson, Director General, Office for Disability Issues;

Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program.

Association canadienne des troubles d'apprentissage :

Claudette Larocque, directrice de politiques publiques et de programmes.

Ressources humaines et Développement des compétences Canada :

Nancy Milroy-Swainson, directrice générale, Bureau de la condition des personnes handicapées;

Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, April 14, 2010

Assembly of First Nations:

Shawn A-in-chut Atleo, National Chief.

Metis National Council:

Marc Leclair, Senior Policy Adviser.

Gabriel Dumont Institute:

Lisa Wilson, Program Director.

Congress of Aboriginal Peoples:

Betty Ann Lavallée, National Chief;

Roger Hunka, National Bilateral Director.

Thursday, April 15, 2010

Quebec Association of Post-Secondary Students with Disabilities:

Yolanda Muñoz, Coordinator.

Canadian Association of Disability Service Providers in Post-secondary Education:

Yolaine Ruel, Past President;

Gordon Dionne, Secretary Treasurer.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 14 avril 2010

Assemblée des Premières Nations :

Shawn A-in-chut Atleo, chef national.

Ralliement national des Métis :

Marc Leclair, conseiller politique senior.

Gabriel Dumont Institute :

Lisa Wilson, directrice de programmes.

Congrès des Peuples Autochtones :

Betty Ann Lavallée, chef national;

Roger Hunka, directeur national bilatéral.

Le jeudi 15 avril 2010

Association québécoise des étudiants ayant des incapacités postsecondaire :

Yolanda Muñoz, coordonnatrice.

Association canadienne des conseillers en services aux étudiants handicapés au postsecondaire :

Yolaine Ruel, ancienne présidente;

Gordon Dionne, secrétaire trésorier.

(Suite à la page précédente)





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, April 21, 2010
Thursday, April 22, 2010

Le mercredi 21 avril 2010
Le jeudi 22 avril 2010

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Seventh and eighth meetings on:

The study on the accessibility of
post-secondary education in Canada

Septième et huitième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à l'éducation
postsecondaire au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Eaton
Champagne, P.C.	Keon
Cordy	* LeBreton, P.C.
* Cowan	(or Comeau)
(or Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Champagne, P.C., replaced the Honourable Senator Plett (*April 17, 2010*).

The Honourable Senator Merchant replaced the Honourable Senator Dawson (*April 15, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Eaton
Champagne, C.P.	Keon
Cordy	* LeBreton, C.P.
* Cowan	(ou Comeau)
(ou Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Champagne, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 17 avril 2010*).

L'honorable sénateur Merchant a remplacé l'honorable sénateur Dawson (*le 15 avril 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, April 21, 2010
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:23 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

As individuals:

Teresa Abada, Associate Professor, Department of Sociology, University of Western Ontario;

Robert Sweet, Professor Emeritus, Lakehead University;

Miles Corak, Professor, Graduate School of Public and International Affairs, University of Ottawa.

The chair made a statement.

Mr. Sweet, Ms. Abada, and Mr. Corak each made a statement and, together, answered questions.

At 6:09 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, April 22, 2010
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:29 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 21 avril 2010
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 23, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (11).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Teresa Abada, professeure agrégée, département de sociologie, Université Western Ontario;

Robert Sweet, professeur émérite, Université Lakehead;

Miles Corak, professeur, École supérieure d'affaires publiques et internationales, Université d'Ottawa.

Le président fait une déclaration.

M. Sweet, Mme Abada et M. Corak font chacun une déclaration, puis, ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 9, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 22 avril 2010
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 29, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (11).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Canadian Alliance of Student Associations:

Rick Theis, Government Relations Officer.

Canadian Association of Student Financial Aid Administrators:

Joshua Mitchell, President.

Canadian Federation of Students:

Katherine Giroux-Bougard, National Chairperson.

Fédération étudiante universitaire du Québec:

Louis-Philippe Savoie, Vice-President of University Affairs and Incoming President.

The chair made a statement.

Mr. Theis, Mr. Mitchell, Ms. Giroux-Bougard and Mr. Savoie each made a statement and, together, answered questions.

At 12:30 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Alliance canadienne des associations étudiantes :

Rick Theis, agent des relations gouvernementales.

Association canadienne des responsables de l'aide financière aux étudiants :

Joshua Mitchell, président.

Fédération canadienne des étudiantes et étudiants :

Katherine Giroux-Bougard, présidente nationale.

Fédération étudiante universitaire du Québec :

Louis-Philippe Savoie, vice-président aux affaires universitaires et président entrant.

Le président ouvre la séance.

M. Theis, M. Mitchell, Mme Giroux-Bougard et M. Savoie font chacun une déclaration, puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, April 21, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, met this day at 4:23 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. Today, we continue with our study on accessibility of post-secondary education, with the particular theme being on immigrants and visible minorities.

Let me introduce our three witnesses. Robert Sweet is Professor Emeritus of the Faculty of Education at Lakehead University. His research interests include home-school connections, school-work transitions, school engagement and immigrant student integration. He has published extensively on post-secondary education in general and on the experience of immigrants in particular.

Teresa Abada is Associate Professor, Department of Sociology at the University of Western Ontario. Her current research interests focus on selected aspects of the experiences of children and youth, including the integration experiences of children of immigrants. Currently, she is investigating the social, cultural and human capital factors that shape the children of immigrants' economic and social integration. She has published several articles on the educational attainment of immigrant youth, including ethnic differences in educational attainment among children of Canadian immigrants.

Miles Corak, Professor, Graduate School of Public and International Affairs at the University of Ottawa, is no stranger to our committee. He has been here before; he helped us in our poverty, housing and homelessness study. He has published numerous articles on topics dealing with child poverty, access to university education, intergenerational earnings, education mobility and unemployment. His most recent research deals with the definition of poverty, with child poverty in the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, and with the socio-economic status of immigrants and children of immigrants.

Thank you to all three of you, and welcome. I will start with Professor Sweet. If the three of you could take about seven minutes each, that would be great.

Robert Sweet, Professor Emeritus, Lakehead University, as an individual: I will refer to three studies and make three broad points. I will highlight them at this point, and presumably we will get to more detail when we talk about them.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 21 avril 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 23 pour examiner l'accessibilité aux études postsecondaires au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude sur l'accessibilité des études postsecondaires et nous mettons l'accent sur les immigrants et les membres de minorités visibles.

Je vous présente nos trois témoins. Robert Sweet est professeur émérite à la faculté d'éducation de l'Université Lakehead. Dans ses recherches, il s'intéresse aux liens entre le foyer et l'école, aux transitions entre l'école et le travail, à la participation scolaire et à l'intégration des étudiants immigrants. Il a publié beaucoup de textes sur les études postsecondaires, en général, et sur l'expérience des immigrants, en particulier.

Teresa Abada est professeure agrégée au département de sociologie de l'Université Western Ontario. Ses recherches actuelles portent surtout sur certains aspects des expériences des enfants et des jeunes, en particulier les expériences d'intégration des enfants d'immigrants. Actuellement, elle examine les facteurs sociaux, culturels et liés au capital humain qui influent sur l'intégration économique et sociale des enfants d'immigrants. Elle a publié plusieurs articles sur le niveau d'instruction des jeunes immigrants, y compris les différences à cet égard entre les groupes ethniques dont font partie les enfants d'immigrants au Canada.

Miles Corak, professeur à l'École supérieure d'affaires publiques et internationales de l'Université d'Ottawa, n'est pas étranger au comité. Il a déjà comparu devant nous; il nous a aidés dans notre étude sur la pauvreté, le logement et le sans-abrisme. Il a publié de nombreux articles traitant de la pauvreté infantile, de l'accès aux études universitaires, de la rémunération intergénérationnelle et de la mobilité pédagogique ainsi que du chômage. Ses toutes dernières recherches portent sur la définition de la pauvreté, sur la pauvreté infantile vue par l'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OSCE, ainsi que sur la situation socioéconomique des immigrants et des enfants d'immigrants.

Je vous remercie tous les trois d'être venus et vous souhaite la bienvenue. Monsieur Sweet, vous serez notre premier témoin. Si vous pouviez tous les trois prendre environ sept minutes chacun, ce serait très bien.

Robert Sweet, professeur émérite, Université Lakehead, à titre personnel : Je vais faire référence à trois études et souligner trois principaux points. Je vais commencer par les décrire généralement, et nous aurons probablement la chance d'en parler de manière plus détaillée plus tard.

I assume you have the handout that I sent. This frames the discussion of the three issues of access that I would like to address within a life course framework, from which we take the post-secondary segment and bracket it by the two transitions of access and graduation.

When we look at the first transition, I would like to talk a little about the first study that we have recently completed. In the Toronto District School Board, TDSB, with the immigrant students, we are looking at the variability in not necessarily the post-secondary pathways that they follow, but the post-high school pathways. Many of them do not go to university or to college, and it is as interesting — or maybe even more interesting — to find out what the antecedents and correlates of those two pathways are, dropout and simply graduation.

The next study, looking at adults, has to do with the role of Canadian post-secondary credentials in the settlement process of highly educated recent immigrants, using the Longitudinal Survey of Immigrants to Canada, LSIC.

The third study has to do with immigrant parents' investments in their children's post-secondary education. There we are talking about savings as the basic strategy, and the use of instruments such as Registered Educational Savings Plans, RESPs. The issue is how savings is framed within a broader parental investment strategy, which in the popular press is referred to as "intensive parenting." I will talk a little about that.

In the first study, immigrant youth and post-high school pathways, the first thing to note is the importance of disaggregating the immigrant category. Many of the studies we have to refer to make a comparison between immigrants and non-immigrants. Typically, we find no differences exist between the two. On average, their academic engagement and achievement are pretty much the same, but it masks real variability within the immigrant groups.

We try to tease these out by looking at two dimensions. One is immigrant generation — first, second and third immigrant generation — and the second is region of origin. We begin to look at some of the cultural dimensions and distinctions among immigrant families.

I have laid out a little table that will give you some notion of the variability in the pathways that kids of these different groups follow. You can see that there are real differences — for example, Caribbean and East Asian. There, the comparison is not really one of preference because we are looking at dropout and university participation; it is really a question of performance, which raises the next important question.

When we begin to look at the basis for these distinctions, they go back a long way. They go back to the early years of school. In fact, when we look at programs such as the Human Early Learning Partnership, HELP, on the West Coast, we are looking

Je présume que vous avez le document que je vous ai envoyé. Ce document reflète et structure les trois enjeux liés à l'accès dans le cadre d'une vie. Dans ce cadre, les études postsecondaires sont segmentées. Les deux transitions que constituent l'accès aux études postsecondaires et la diplomation marquent le début et la fin de ce cheminement.

En ce qui concerne la première transition, j'aimerais parler un peu de la première étude que nous avons récemment terminée. Nous avons examiné la variabilité des cheminements des jeunes immigrants du conseil scolaire du district de Toronto. Ce qui nous intéressait, c'était non pas nécessairement les études postsecondaires qu'ils font, mais le cheminement qu'ils adoptent après leurs études secondaires. Un grand nombre d'entre eux ne fréquentent pas l'université ni le collège, et il est aussi intéressant — voire plus intéressant — de découvrir ce que sont les antécédents et les corrélats de ces deux parcours, à savoir le décrochage et l'obtention du diplôme.

La deuxième étude porte sur les adultes et sur le rôle des titres scolaires du niveau postsecondaire dans le processus d'établissement des nouveaux arrivants très instruits. Cette étude se fonde sur l'Enquête longitudinale auprès des immigrants du Canada, l'ELIC.

La troisième étude porte sur les investissements des parents immigrants dans les études postsecondaires de leurs enfants. Dans cette étude, nous étudions les stratégies d'épargne et l'utilisation d'outils comme les régimes enregistrés d'épargne-études, c'est-à-dire les REEE. On voulait déterminer comment les épargnes s'inscrivent dans une stratégie plus large d'investissement parental, que la presse a surnommée le « parentage intensif ». Je parlerai un peu de cela.

Dans la première étude, qui porte sur les cheminements des jeunes immigrants qui terminent ou qui arrêtent leurs études secondaires, la première chose à souligner est qu'il est important de désagréger la catégorie des immigrants. Un grand nombre des études disponibles comparent les immigrants et les non-immigrants. Typiquement, ces études ne révèlent aucune différence entre les deux. En moyenne, leur taux de participation aux études universitaires et leur taux de réussite dans ces études sont à peu près les mêmes, mais cela masque une véritable variabilité entre les groupes d'immigrants.

Pour faire ressortir ces différences, on examine deux dimensions. La première est la génération — immigrants de première, deuxième et troisième générations — et la seconde est la région d'origine. Nous commençons à comprendre les dimensions et les distinctions culturelles parmi les familles immigrantes.

J'ai préparé un petit tableau qui vous donne un aperçu de la variabilité dans les cheminements adoptés par les jeunes appartenant à ces différents groupes. Vous pouvez voir qu'il y a de réelles différences — par exemple, entre les Caraïbes et l'Asie orientale. Dans ce cas, la comparaison ne porte pas vraiment sur la préférence puisqu'il s'agit du décrochage et de la participation aux études universitaires; il s'agit véritablement du rendement, ce qui soulève la prochaine question importante.

Quand nous commençons à examiner la source de ces distinctions, nous comprenons qu'elles remontent à très loin. Elles remontent aux premières années de scolarité. En fait, les programmes comme le Human Early Learning Partnership,

at antecedents that are really involved not in preschool but in infancy. Therefore, you get studies and evidence now of the long-term effects between investments in early-education programs and infant-education programs. You begin to see this, in this data, with the importance of the at-risk category to post-secondary pathways and the selection to post-secondary.

The at-risk indicator is the cumulative index of school engagement and achievement at entry to middle school or junior high school. It tells us that much of the story has really been told and is over in the elementary school. That is reinforced by policies of tracking or streaming, which are based almost exclusively on performance, not on preference and not on interest in vocational work or anything such as that.

One of the issues that that raises has to do with the business of vulnerability. A rich and interesting literature begins to point to some interventions and solutions to this business of a deterministic view of who goes to university and college.

I have totally lost track of time, but I can stop there or go on to the second one.

The Chair: You have another minute or two.

Mr. Sweet: Perhaps we will skip then to the third study because it is more closely related to the young child. This is immigrant family savings for children's post-secondary education. In this study, we were using a national survey, the Survey of Approaches to Educational Planning, the 2002 iteration of that information or data or survey.

We were interested in the strategies that immigrant parents employ to finance their education. If you have been looking, and I understand you have, at Canada Student Loans and that area, you probably know as much as one needs to from this particular study. The Canadian financial support system is primarily a loans system. It is primarily student-centred. It is increasingly moving, though, to a different weighting involving parents. You can see that with the tax credit notions and the Canada Education Savings Grant, CESG, program, which involves parents and assumes a parental responsibility for financing children's post-secondary education.

One of the really important issues in looking at savings is to view it as embedded in this broader strategy of parenting. The parents invest in many different ways. Childhood vulnerability is importantly related to the amount and quality of time that parents, mostly mothers, have to invest in the growth and development of their young children. The major finding to come out of the early development studies that Keating and these people are doing and the HELP program, the research consortium in Vancouver, has centred around the home employment balance and the difficulties women have in finding enough time to invest in their kids.

HELP, sur la côte Ouest, nous permettent de comprendre que, avant même la maternelle, dès la petite enfance, il y a des facteurs qui peuvent influencer sur le futur cheminement de l'enfant. Par conséquent, il y a maintenant des études et des données qui montrent les effets à long terme d'investissements dans des programmes d'apprentissage pour la petite enfance. Ces données montrent l'incidence des indicateurs de risque sur les cheminements et les choix en matière d'études postsecondaires.

L'indicateur de risque est l'index cumulatif de la participation et de la réussite scolaires au moment où les élèves commencent leurs études intermédiaires. Il montre que le profil de l'élève ne change pas beaucoup après les études primaires. Cela est renforcé par les politiques de répartition ou de groupement par aptitudes, qui sont presque exclusivement fondées sur le rendement, et non sur les préférences ou les intérêts pour un métier ou toute autre chose.

Cette situation soulève plusieurs questions, dont celle de la vulnérabilité. La documentation à cet égard est de plus en plus riche et de plus en plus intéressante, et elle commence à mettre de l'avant des interventions et des solutions possibles pour éliminer cette vision déterministe à l'égard des jeunes qui fréquenteront ou non l'université ou le collège.

J'ai complètement perdu la notion du temps, mais je peux m'arrêter ou passer à la seconde étude.

Le président : Il vous reste une minute ou deux.

M. Sweet : Je vais peut-être passer directement à la troisième étude parce qu'elle porte davantage sur les jeunes enfants. Dans cette étude, on se penche sur l'épargne des familles immigrantes en vue des études postsecondaires de leurs enfants. Nous avons utilisé une enquête nationale, à savoir l'Enquête sur les approches en matière de planification des études, dont le questionnaire de 2002 a permis de collecter de nouveaux renseignements ou de nouvelles données.

Nous nous intéressons aux stratégies adoptées par les parents immigrants pour financer les études postsecondaires de leurs enfants. Si vous avez étudié, comme j'ai cru le comprendre, le Programme canadien de prêts aux étudiants et ce genre de choses, vous savez probablement tout ce qu'il y a à savoir sur cette étude particulière. Le système canadien d'aide financière est principalement un système de prêts. Ce système est principalement axé sur l'étudiant. Pourtant, de plus en plus, il tient compte des parents. Les crédits d'impôt et la Subvention canadienne pour l'épargne-études, la SCEE, le montrent bien. Ces mesures concernent les parents et supposent une responsabilité parentale à l'égard du financement des études postsecondaires de leurs enfants.

Il est très important d'examiner l'épargne dans le contexte d'une stratégie parentale plus large. Les parents investissent dans l'avenir de leurs enfants de bien des manières. La vulnérabilité des enfants est très étroitement liée au temps de qualité que les parents, surtout les mères, consacrent à l'éducation et au développement de leurs jeunes enfants. Les conclusions majeures des études sur le développement de la petite enfance de Keating et de ses associés, ainsi que de HELP, qui est le consortium de recherche, à Vancouver, concernent l'équilibre travail-famille et les difficultés que les femmes éprouvent dans la recherche de temps pour leurs enfants.

I will conclude with a quick run around the business of investment. Most of the analysis of this issue of parental investment has to do with asking the question of whether it is a function of wealth or a function of culture. There they are referring to cultural capital. The evidence that we have here is that the answer is no, or if you like, a tentative answer is no, it is not. In fact, as you can see from the top row of the table, that argument that culture trumps income, that cultural capital is more important than income, works only for the reference group, which is the native population. It does not work with the immigrant groups. It is overwhelmed or overtaken by the high levels of post-secondary aspirations amongst the parents and the fact that probably in setting this question, we pay far too much attention to highbrow culture. Many things that parents do, particularly mothers, in investing in their kids' early schooling and socializing them to the role of student do not require high levels of parental education or access to so-called highbrow culture.

Many other issues and questions emerge from this, but I will stop at this point.

The Chair: We can get more into them as we get into questions and dialogue with the members.

Teresa Abada, Associate Professor, Department of Sociology, University of Western Ontario, as an individual: I would like to focus on a study that examines the ethnic differences in university completion rates among the children of immigrants. We are referring to a group of kids who came here at a young age, before age 12, as well as those who were born in Canada but whose parents were born in a foreign country or immigrants. The premise is that they would have been exposed to the same values and at least opportunities as kids of native-born parents. To that end, we examined to what extent there are ethnic differences in university completion rates, what accounts for these group variations and how the kids are doing relative to their parents.

In terms of accounting for these group variations, is it the parents' levels of education? Is it different forms of social capital, such as having a strong sense of belonging to one's ethnic group, or having a greater network of ethnic friends or even having feelings of exclusion while growing up in Canada because of one's race or ethnicity? All of this can either facilitate or hinder the pursuit of higher education.

One has to keep in mind the different circumstances of the settlement experiences of each of these groups that set them apart from other groups. Some, for example, may come with high levels of financial capital and can buy into a middle-class neighbourhood and then be exposed to good schools and good neighbourhoods. That is quite different from someone who may settle in a low-income neighbourhood or whose parents' generation may be stuck in low-

Je vais conclure en parlant rapidement de la question de l'investissement. La plupart des chercheurs qui ont analysé cette question de l'investissement parental se sont demandé s'il s'agissait d'une question d'argent ou d'une question de culture. Dans le deuxième de ces cas, ils font allusion au capital culturel. Selon les données auxquelles nous avons accès, la réponse est non, ou, si vous le préférez, la réponse provisoire est non. En fait, la première rangée du tableau montre que l'argument selon lequel la culture l'emporte sur le revenu, c'est-à-dire que le capital culturel est plus important que le revenu, ne fonctionne que pour le groupe de référence, qui est la population originale du Canada. Cet argument ne s'applique pas aux groupes immigrants. Cet argument est réfuté par les taux élevés d'aspirations aux études postsecondaires parmi les parents et par le fait que, en formulant cette question, nous mettons probablement trop l'accent sur la culture intellectuelle. Un grand nombre des gestes posés par les parents, particulièrement par les mères, pour investir dans les premières années d'études de leurs enfants et dans leur socialisation en tant qu'élèves n'exigent pas des niveaux de scolarité parentale élevés ni un accès à ce que l'on appelle la culture intellectuelle.

Cela soulève de nombreuses autres questions et de nombreux enjeux, mais je vais m'arrêter.

Le président : Nous pouvons en parler davantage quand les membres du comité poseront leurs questions, au moment d'ouvrir le dialogue.

Teresa Abada, professeure agrégée, département de sociologie, Université de Western Ontario, à titre personnel : L'étude dont je vais parler porte sur les différences ethniques dans les taux de diplomation universitaire des enfants d'immigrants. Les enfants visés par cette étude sont arrivés au Canada à un jeune âge, avant 12 ans, ou sont nés ici, nés de parents immigrants ou nés à l'étranger. Le postulat veut qu'ils aient été exposés aux mêmes valeurs et qu'ils aient, tout au moins, les mêmes chances de réussir que les enfants dont les parents sont nés au Canada. À cette fin, nous avons tenté de déterminer dans quelle mesure il y a des différences ethniques dans les taux de diplomation universitaire des enfants d'immigrants, ce qui explique ces variations entre les groupes et les taux de réussite des enfants par rapport à ceux de leurs parents.

Peut-on expliquer les variations entre les groupes par le niveau de scolarité des parents? Ou encore par les diverses formes de capital social, comme le fort sentiment d'appartenance à son groupe ethnique, un réseau solide d'amis du même groupe ethnique ou même les sentiments d'exclusion que certains jeunes vivent pendant qu'ils grandissent au Canada en raison de leur race ou de leur appartenance ethnique? Tous ces facteurs peuvent faciliter la poursuite d'études supérieures ou y nuire.

Il est important de tenir compte des diverses circonstances des expériences d'établissement de chacun de ces groupes et de la manière dont ces expériences les distinguent des autres groupes. Certains, par exemple, arrivent au Canada avec beaucoup de capitaux et achètent une propriété dans un quartier de classe moyenne. Les enfants de ces immigrants fréquentent donc habituellement de meilleures écoles et vivent dans de meilleurs

skilled, low-waged jobs. We have to keep in mind the settlement experiences of the parental generation and how these advantages or disadvantages are transmitted to the subsequent generation.

Table 1 is a study using the Ethnic Diversity Survey that allows us to examine a wide range of social capital factors. Well over 90 per cent, for example, have graduated from high school. However, when we look at these university completion rates, we see a wide range in group variations, ranging from about 21 per cent among the Dutch second generation to well over almost 60 per cent among the Chinese. When we look at the intergenerational mobility here, we can see that most kids achieve upward mobility across generations in the sense that they have been able to exceed their fathers' levels of education. We can see a substantial margin among the Portuguese and Italian youth. We can see that twice as many Polish and Chinese second generations achieve a university degree relative to their parents. We see that most groups do achieve upward mobility, but some also show signs of stagnation. We see that, for example, among the Blacks and the Filipinos. In fact, they are also the only two groups that do not exceed their fathers' levels of education.

What accounts for some of these differences? When you take into account these group variations in family background characteristics, we find that parents' education, especially fathers' education, was an important predictor, as was the social capital factor, such as family structure, growing up in a two-parent household. Studies show that having close parental supervision can be beneficial for university completion. Certain studies in the U.S. have also shown that.

We find that the family background characteristics do account for some of the disadvantages amongst some of the European groups. In particular, we found that parents' level of education was the most important factor that explains the lower university completion rates among Italian and Portuguese immigrant youth. That is not surprising as we have a lower proportion, especially among Portuguese immigrants, in management and professional occupations. Here, we are looking again at the economic integration of the parental generation.

We also found that Asians, except for Filipinos, also have higher university completion rates in comparison to European groups. What accounts for this, we could not explain, but some of the social capital factors, as I mentioned earlier, tend to increase university completion rates among visible minority youth. However, ethnic capital, as measured by the lower, average earnings of the father's generation, tends to reduce the university completion rate among visible minorities. Also, there is a larger concentration of the father's generation, within the visible

quartiers. La situation de ces jeunes est très différente de celle d'un enfant dont les parents s'établiront dans un quartier pauvre et ne pourront obtenir que des emplois peu spécialisés et peu rémunérés. Il est important de tenir compte des expériences d'établissement de la génération des parents et de la manière dont ces avantages ou ces inconvénients sont transmis à la génération suivante.

Le tableau 1 est fondé sur l'Enquête sur la diversité ethnique et nous permet d'examiner un large éventail de facteurs liés au capital social. Par exemple, plus de 90 p. 100 des enfants d'immigrants terminent leurs études secondaires. Toutefois, quand nous examinons les taux d'obtention d'un diplôme universitaire, nous constatons qu'il y a des différences importantes entre les groupes. Environ 21 p. 100 des Hollandais de deuxième génération et près de 60 p. 100 des Chinois de cette même génération obtiennent un diplôme universitaire. Si nous examinons la mobilité intergénérationnelle à cet égard, nous pouvons constater que la plupart des jeunes démontrent une mobilité ascendante puisqu'ils dépassent les niveaux de scolarité de leur père. Ce sont les enfants d'immigrants portugais et italiens qui affichent l'amélioration la plus marquée par rapport à leur père. Les Polonais et les Chinois de deuxième génération sont deux fois plus nombreux que leurs parents à obtenir un diplôme universitaire. La plupart des groupes démontrent une mobilité ascendante, mais il y en a également qui montrent des signes de stagnation. C'est le cas, par exemple, des Noirs et des Philippins. En fait, il s'agit également des deux seuls groupes qui ne dépassent pas les niveaux de scolarité de leur père.

Qu'est-ce qui explique certaines de ces différences? Quand on tient compte de ces variations entre les groupes sur le plan des caractéristiques familiales, on constate que le niveau de scolarité des parents, surtout celui des pères, est une variable prédictive importante, tout comme le facteur du capital social que constitue la structure familiale ou le fait de grandir dans un foyer biparental. Les études montrent qu'une supervision parentale étroite peut favoriser l'obtention d'un diplôme universitaire. Certaines études américaines ont permis de tirer la même conclusion.

On constate que les caractéristiques liées aux antécédents familiaux expliquent certains des désavantages subis par quelques groupes européens. En particulier, le niveau de scolarité des parents était le facteur le plus important relativement aux taux de jeunes immigrants italiens et portugais qui obtenaient un diplôme universitaire. Cela n'est pas surprenant quand on tient compte du fait que les membres de ces groupes, surtout les immigrants portugais, sont moins nombreux à exercer une profession libérale ou de gestion. Il est encore une fois question de l'intégration économique de la génération des parents.

On a également constaté que les Asiatiques, à l'exception des Philippins, sont plus nombreux que les groupes européens à obtenir un diplôme universitaire. Nous n'avons pas pu en expliquer les causes, mais certains des facteurs liés au capital social, comme je l'ai mentionné, ont tendance à faire grimper le nombre de jeunes de minorités visibles qui obtiennent un diplôme universitaire. Toutefois, le capital ethnique, mesuré selon la rémunération moyenne moins élevée de la génération du père, a tendance à faire baisser ce taux parmi les membres des minorités visibles. De

minority, in the larger metropolitan areas that tends to be an advantage for them as well.

Going back to the point about some groups, once you account for these group variations, we found that Blacks and Filipinos are at a disadvantage when you compare them to the British reference group. Certainly among Filipinos, it is striking that the immigrant parents are among the most educated of all the immigrant groups yet their kids do not achieve the same level of education as the parents. This raises a question. A study by Philip Kelly says that Filipinos are the most segmented immigrant group in Canada. They tend to be stuck in lower-skilled, low-wage jobs, such as the hotel industry, service industry and health care. This leads to the question of the extent of the devaluation of the parents' foreign credentials and how this disadvantage might be transmitted to the next generation. We did not look at that in the study, but it does bring to light those questions.

We also found that second generation Blacks remain at the bottom for university completion rates. To some extent, we found that ethnic capital tends to contribute to that disadvantage, although we could not explain that disadvantage in its entirety. We need to examine these certain communities further to understand some of the disadvantages, obstacles or challenges that these kids might face early on in their schooling. For example, if the parents' generation has lower rates of return to schooling, how is that disadvantage transmitted to the next generation? It raises many such questions.

As I mentioned earlier on the settlement experience of the parents' generation, we found that the rural residence of the father's generation is the most important factor that explains the lower university completion rates among the second generation. We need to consider that the earlier immigrants perhaps were recruited for their agricultural skills, and they established farmlands in Ontario and out West. The second generation would have benefited from these viable agricultural enterprises, which might have reduced the demand for university completion.

Returning to the educational advantage among other visible minority groups, in particular among the Chinese, we need to look further at the roles of ethnic social institutions. We could not determine this from the study. However, past studies show that the Chinese communities tend to be more organized in their social structures, such as ethnic language schools, and that the role of some of these social institutions facilitate these types of formal networks of support for the children of immigrants. At least, they help them to overcome some of the disadvantages or deficiencies that they might face in their school years.

plus, les pères de ces jeunes qui sont membres de minorités visibles habitent, en majorité, dans les régions métropolitaines, ce qui a tendance à s'avérer un avantage pour eux, également.

J'aimerais revenir sur certains groupes. Une fois ces variations entre les groupes expliquées, nous avons constaté que les Noirs et les Philippins sont désavantagés par rapport au groupe de référence d'origine britannique. Ce qui est marquant, en ce qui concerne les Philippins, c'est que les parents immigrants sont parmi les plus instruits de tous les groupes d'immigrants. Pourtant, leurs enfants n'atteignent pas le même niveau de scolarité qu'eux. Cela soulève une question. Selon une étude de Philip Kelly, les Philippins présentent les modèles de professions les plus segmentés au Canada. Ils ont tendance à se cantonner dans des emplois peu spécialisés et peu rémunérés, dans les industries hôtelières, des services et des soins de santé, par exemple. On peut donc se demander dans quelle mesure les titres scolaires étrangers des parents sont dévalués et de quelle manière ce désavantage est transmis à la génération suivante. Nous ne nous sommes pas penchés sur cette question dans l'étude, mais ce sont, sans aucun doute, des questions que l'on doit se poser.

Nous nous sommes également aperçus du fait que les taux d'obtention d'un diplôme universitaire des Noirs qui sont des immigrants de deuxième génération demeurent les plus bas. Dans une certaine mesure, nous avons réalisé que le capital ethnique contribue à ces désavantages, mais nous n'avons pas pu expliquer ce désavantage dans son intégralité. Il faut que nous examinions ces communautés particulières de manière plus poussée afin de comprendre certains des désavantages, des obstacles ou des défis que doivent surmonter ces jeunes dès le début de leur parcours scolaire. Par exemple, si les taux de retour aux études des parents sont peu élevés, de quelle manière ce désavantage est-il transmis à la génération suivante? La situation soulève de nombreuses questions de ce genre.

Comme je l'ai mentionné plus tôt relativement à l'expérience d'établissement de la génération des parents, nous avons découvert que la résidence rurale de la génération des pères est le facteur le plus important qui explique les taux peu élevés d'obtention d'un diplôme universitaire parmi la deuxième génération. Il faut tenir compte du fait que les immigrants de première génération ont peut-être été recrutés pour leurs compétences en agriculture, et qu'ils se sont installés sur des terres agricoles, en Ontario et dans l'Ouest. La deuxième génération aurait bénéficié de ces entreprises agricoles viables, ce qui a peut-être rendu l'obtention d'un diplôme universitaire moins attrayante.

Pour revenir à l'avantage pédagogique dont jouissent d'autres groupes de minorités visibles, en particulier les Chinois, il faut examiner davantage les rôles des établissements sociaux ethniques, ce que nous n'avons pas pu déterminer dans le cadre de l'étude. Cependant, des études antérieures montrent que les communautés chinoises ont tendance à être mieux organisées en ce qui concerne leurs structures sociales, comme les écoles de langue. De plus, le rôle de certains de ces établissements sociaux facilite ces types de réseaux d'appui officiels pour les enfants d'immigrants. À tout le moins, ils les aident à surmonter certaines des lacunes ou des désavantages auxquels ils font face à l'école.

Miles Corak, Professor, Graduate School of Public and International Affairs, University of Ottawa: Thank you. I am pleased to be here today. I would like to use my seven minutes perhaps to leave you with just two facts and a couple of cautions. I believe the clerk of the committee has given you a couple of figures from some of my research.

The first fact is that we should take time now and again to celebrate our accomplishments. With respect to immigrant integration and immigrant education, Canada stands out positively in the OECD. In figure 1, the figure along the vertical axis indicates the educational attainment of a group of citizens by birth in years of schooling. Thus, 12 years would approximate a high-school education. Along the horizontal axis, the figure indicates the educational attainment of their parents, who were not born in this country. We are talking about immigrants versus second-generation Canadians.

I have also put a couple of dotted lines on the graph. The horizontal dotted line indicates the average education level of Canadians with Canadian-born parents. The vertical dotted line indicates the previous generation. All the squares represent the average educational attainment for different countries of origin. For example, if the father came from Portugal, on average that particular cohort of Portuguese had fewer than seven and a half years of education. Their Canadian-born sons went on to attain about 14 years of schooling. The fact that all of these squares are above that horizontal dotted line means that all these second-generation Canadians have more education than the average Canadian with Canadian-born parents. The second generation are a relatively advantaged group in our society in terms of education.

The other thing to notice is that all of these squares are concentrated in the upper right-hand corner, which means that their parents came with above-average education. People with above-average education, whether Canadian-born or other, have a good ability to pass higher education on to their children. That is no less true for these immigrant communities.

We are selecting a group of individuals who are relatively well educated. When they come to this country, they have children who go on to be relatively well educated. On average, this is a success story. It has something to do with the type of people that come here, their attitudes, their values and their aspirations. It also has something to do with the institutions that they encounter, in particular the education systems at the primary and secondary levels, which should be applauded. When you make these comparisons across OECD countries, you find that Canada sticks out as one of the leaders. All that said, some groups we should worry about. There is a good deal of diversity under these numbers, and I will touch on those in conclusion.

The second fact that I want to leave with you is highlighted in figure 3. Here, we are talking about a different group of people who are at the other extreme. These people come to this country as child immigrants who face a slightly different situation than the group we were just talking about.

Miles Corak, professeur, École supérieure d'affaires publiques et internationales, Université d'Ottawa : Merci. Je suis heureux d'être ici aujourd'hui. J'aimerais me servir de mes sept minutes pour vous faire connaître deux faits et vous lancer quelques avertissements. Je crois que le greffier du comité vous a distribué quelques figures tirées de mes recherches.

Premièrement, je crois que, de temps en temps, nous devrions nous arrêter pour célébrer nos réussites. En ce qui concerne l'intégration des immigrants et leurs niveaux de scolarité, le Canada compte parmi les pays les mieux positionnés dans l'OCDE. Dans la figure 1, l'axe vertical indique le niveau de scolarité d'un groupe de citoyens, selon leur lieu de naissance, en années d'études. Ainsi, douze ans correspondent approximativement à la fin des études secondaires. L'axe horizontal indique le niveau de scolarité de leurs parents, qui ne sont pas nés au Canada. Il s'agit donc d'une comparaison entre les enfants d'immigrants et leurs parents.

Le graphique comprend également deux lignes pointillées. La ligne pointillée horizontale indique le niveau de scolarité moyen des Canadiens dont les parents sont nés ici. La ligne pointillée verticale indique le niveau de scolarité de la génération précédente. Tous les carrés représentent le niveau de scolarité moyen, selon le pays d'origine. Par exemple, en moyenne, la cohorte des pères venus du Portugal a terminé moins de sept ans et demi d'études. Leurs fils nés au Canada ont, en moyenne, terminé 14 années d'études. Les nombreux carrés qui sont au-dessus de la ligne pointillée horizontale montrent que tous ces enfants d'immigrants ont fait plus d'études que le Canadien moyen dont les parents sont nés ici. Les enfants d'immigrants au Canada constituent un groupe relativement avantagé dans notre société sur le plan du niveau de scolarité.

L'autre chose qu'il est important de souligner, c'est que tous les carrés qui sont dans le coin supérieur droit indiquent que les parents sont arrivés ici avec un niveau de scolarité supérieur à la moyenne. Les gens qui ont un niveau de scolarité supérieur à la moyenne, qu'ils soient nés ici ou ailleurs, sont bien placés pour transmettre cela à leurs enfants. Cela s'applique aussi bien à ces communautés d'immigrants qu'aux personnes d'origine canadienne.

Nous choisissons un groupe de personnes qui sont relativement bien instruites. Quand elles arrivent ici, elles ont des enfants qui deviennent relativement bien instruits. En moyenne, il s'agit d'une réussite. Cela est lié au type de gens qui viennent ici, à leurs attitudes, à leurs valeurs et à leurs aspirations. Les établissements qu'ils fréquentent y sont également pour quelque chose, en particulier des systèmes d'enseignement aux niveaux primaire et secondaire. On devrait s'en réjouir. Quand on compare les pays de l'OCDE à cet égard, on constate que le Canada se démarque comme l'un des chefs de file. Cela dit, certains groupes soulèvent des inquiétudes. Ces chiffres sont assez diversifiés, et j'aimerais parler brièvement de cela, en conclusion.

Le deuxième fait que je voulais souligner est représenté à la figure 3. Ce graphique porte sur un autre groupe de personnes, qui se situent à l'autre extrême. Les membres de ce groupe arrivent ici à l'enfance, et leur situation est quelque peu différente de celle du groupe que nous venons de parler.

The horizontal axis indicates their ages when they arrived in the country. It extends from 0-17 years of age. The vertical axis indicates the chances of being a high-school dropout. If you look at the left panel for men, it shows that if they came to Canada before the age of 9 years, the chances that they will not obtain a high-school diploma are about 15 per cent. That is roughly the Canadian average. Interestingly enough, it does not seem to matter at what age you came in those early years. Whether the child came as a newborn, as a five-year old, or as a nine-year old, the probability of not getting a high school degree is about the same.

A distinct change occurs in that relationship. In the technical literature, we refer to this pattern as a hockey stick. The chances of being a high-school dropout increase incrementally with each age of arrival past about 10 years. There is a distinct change in risks after this point.

That also applies to women, although the levels are different. You see a distinct pattern. It would be interesting to know the reasons behind this. We can talk about that in detail later.

In conclusion, I want to echo what the two previous speakers implied in their subtext. From my reading of the academic literature, the factors that determine access to post-secondary schooling are less monetary and much more non-monetary with respect to the chance that someone who is 17 or 18 years old will go on to university given the current configuration of our support to students. It is all the things that get you to that age in which you can legitimately make a choice. You have made it through high school and instilled in you are the aspirations and the motivation to go on. Given the current situation in financial support, those are the important factors that drive access.

I will leave it at that. We can explore this more later if you wish.

The Chair: Thank you to all three witnesses.

The Canadian Federation of Students-Ontario, CFS, released a report recently by the Task Force on Campus Racism. Much of it deals with incidents occurring on campus by people already registered within educational institutions. Our focus, however, is access to post-secondary education. If this is a hindrance to people staying in post-secondary education, it would be interesting to hear your comments on that.

The main aspect of their recommendations and thoughts on access comes out in a statement that they make in the report. As identified in this report, financial barriers to post-secondary education affect racialized students in a disproportionate way. The high fees and high debt model of post-secondary education in Ontario is discriminatory because racialized students are less likely to afford the upfront cost of tuition fees and will often find themselves paying more than their non-racialized counterparts for the same education through compound interest on student loans.

L'axe horizontal indique leur âge à leur arrivée ici. Cet âge varie de zéro à 17 ans. L'axe vertical indique leur taux d'abandon des études secondaires. L'encadré de gauche montre que 15 p. 100 des hommes qui sont arrivés au Canada avant l'âge de neuf ans n'obtiendront pas leur diplôme d'études secondaires. Cela équivaut plus ou moins à la moyenne canadienne. Ce qui est intéressant, c'est que, à l'intérieur de ce groupe, l'âge d'arrivée importe peu. Que l'enfant soit arrivé ici en tant que nouveau-né, à cinq ans ou à neuf ans, ses chances d'obtenir un diplôme d'études secondaires sont à peu près les mêmes.

Après neuf ans, cette relation change de façon draconienne. Dans les textes techniques, on appelle cela la courbe en bâton de hockey. Les risques d'abandonner les études secondaires augmentent progressivement, selon l'âge d'arrivée, après 10 ans. Les risques augmentent de façon marquée après cet âge.

Cela s'applique également aux femmes, bien que les niveaux soient différents. Une tendance marquée s'observe. Il serait intéressant d'en connaître les raisons. Nous pourrions en parler davantage plus tard.

En conclusion, j'aimerais répéter ce que les deux autres témoins ont laissé entendre. Selon les lectures de textes universitaires, les facteurs qui déterminent l'accès aux études postsecondaires ne sont pas, en général, monétaires. L'aide que nous offrons actuellement aux étudiants permet aux jeunes de 17 ou 18 ans de faire des études universitaires. Ce qui importe, c'est tout ce qui se passe avant cet âge et qui mène les jeunes à faire un choix éclairé. Ils ont réussi leurs études secondaires, et leurs aspirations aux études et leur motivation de continuer sont bien ancrées en eux. Compte tenu de la situation actuelle en matière d'aide financière, ce sont ces facteurs importants qui déterminent l'accès aux études postsecondaires.

Je vais m'arrêter ici. Nous pourrions explorer cette question de manière plus poussée plus tard, si vous le souhaitez.

Le président : Merci à nos trois témoins.

La Fédération canadienne des étudiantes et étudiants — Ontario, la FCEE, a récemment publié un rapport par l'intermédiaire du Groupe de travail sur le racisme dans les campus. Ce rapport traite principalement d'incidents qui ont eu lieu dans les campus et qui ont été vécus par des personnes qui étaient déjà inscrites dans un établissement d'enseignement. Aujourd'hui, nous portons toutefois notre attention sur l'accès aux études postsecondaires. Si le racisme empêche les étudiants de rester dans les établissements d'enseignement postsecondaire, il serait intéressant que vous nous en parliez.

L'élément principal des recommandations des auteurs du rapport et de leurs réflexions sur l'accès ressort dans une déclaration qu'ils ont faite. Tel qu'indiqué dans ce rapport, les obstacles financiers aux études postsecondaires se dressent, de manière disproportionnée, contre les étudiants racialisés. Les frais de scolarité élevés et le modèle d'endettement des études postsecondaires en Ontario sont discriminatoires parce que les étudiants racialisés sont moins susceptibles de pouvoir déboursier les coûts initiaux des frais de scolarité. Ils finissent souvent par payer leurs études plus cher que leurs confrères qui ne sont pas racialisés, à cause des intérêts composés qui s'appliquent aux prêts étudiants.

I want your comment on whether you agree with that statement, and what your general thoughts are on this report with respect to that matter.

Given the government divisions within our country constitutionally, what do you think the federal government can do to help immigrants and visible minority youth to access post-secondary education?

Mr. Corak: I have not read that study, so I am not familiar with it.

As I said in discussing some of my findings, there is a great deal of diversity in situations. Some ethnic groups succeed quite remarkably. Ms. Abada has talked about those. Others have more challenges. According to my findings, all of these groups tend to have higher education than their Canadian counterparts. At a first and broad brush stroke, I do not see financial issues at the core of that.

It is an issue of what happens in the labour market after they graduate. Some groups may have difficult and discriminatory experiences in the labour market. You can imagine them calculating that if their earnings are to be less than average and the return on education is not there for them, then why should they go? I could see that factor occurring. However, I do not see financial issues driving access.

On the question of what the federal government can do, I have two points. The first has been alluded to in that the family is crucial. An individual's starting point in life is important. The federal government's support to low-income families contributes to this. The work-life balance that Mr. Sweet discussed is an important aspect that helps all Canadians and, in particular, immigrants.

We should also realize that immigration policy is also social and education policy. We make decisions with respect to immigration and selection rules. That will impact provinces and, over the medium to long term, the education system.

I am somewhat worried by the focus on the Temporary Foreign Worker Program, for example. We talked about the importance of the family. It will be interesting to see how this large number of temporary workers begins to fit into our society and how this program actually functions.

We have invited people to Canada temporarily and presumably taken them away from their families. A mother is no longer nurturing her children; she may be nurturing someone else's children in Canada, for example. That breaks up the important family capital. If these temporary workers eventually become permanent residents in Canada — as some have in the past —

J'aimerais savoir si vous êtes d'accord avec les auteurs et ce que vous pensez généralement de ce rapport en ce qui concerne cette question.

Compte tenu de la répartition des compétences prévue dans la Constitution de notre pays, selon vous, que peut faire le gouvernement fédéral pour aider les immigrants et les jeunes qui sont membres d'une minorité visible à accéder aux études postsecondaires?

M. Corak : Je n'ai pas lu cette étude, alors je ne la connais pas très bien.

Comme je l'ai dit au moment d'expliquer mes conclusions, il y a un large éventail de situations différentes. Certains groupes ethniques réussissent très bien. Mme Abada en a parlé. D'autres doivent surmonter des défis plus nombreux. Selon mes conclusions, tous ces groupes ont tendance à avoir un niveau de scolarité plus élevé que leurs homologues canadiens. De prime abord, je ne crois pas que des questions financières en soient la cause.

Leur expérience sur le marché du travail après l'obtention du diplôme y est pour quelque chose. Certains groupes ont de la difficulté à se tailler une place et vivent des expériences discriminatoires sur le marché du travail. Comme vous pouvez l'imaginer, s'ils déterminent que le montant de leurs épargnes est inférieur à la moyenne et que le rendement de leur investissement dans les études n'est pas suffisant, ils ne sont pas motivés à poursuivre leurs études. Je crois que ce facteur joue un rôle. Cependant, je ne crois pas que la question financière influe sur l'accès aux études.

En ce qui concerne ce que peut faire le gouvernement fédéral, j'ai deux propositions. On a fait allusion à la première quand on a dit que la famille joue un rôle essentiel. Le point de départ d'une personne est important. L'aide financière que le gouvernement fédéral fournit aux familles à faible revenu contribue à cela. L'équilibre travail-famille dont M. Sweet a parlé est un facteur important qui aide tous les Canadiens et, en particulier, les immigrants.

Il faut également comprendre que les politiques d'immigration sont également des politiques en matière d'enseignement et des politiques sociales. Nous prenons des décisions concernant les règles d'immigration et de sélection. Ces décisions ont des répercussions sur les provinces et, à moyen et à long terme, sur le système d'éducation.

Par exemple, le Programme des travailleurs étrangers temporaires m'inquiète. Nous avons parlé de l'importance de la famille. Il sera intéressant de voir comment ce grand nombre de travailleurs temporaires s'intégrera dans notre société et comment ce programme fonctionne, dans les faits.

Nous avons invité des gens au Canada temporairement et les avons probablement enlevés à leur famille. Ces mères ne sont plus là pour élever leurs enfants; elles élèvent peut-être les enfants de quelqu'un d'autre, au Canada, par exemple. Cela nuit gravement au capital familial, qui est très important. Si ces travailleurs temporaires deviennent, au bout du compte, des résidents

they will then sponsor their families, and their children will have a much rougher ride as a result.

You see echoes of that in some of these data from previous attempts, such as with some Jamaican immigrants. The children had a much rougher time when those families were broken up. Policies can inadvertently have effects we did not intend over the medium to longer term.

I encourage you to think hard about the long-term implications of selection rules. I hinted at that with my second figure. When people come in, it changes the risk pattern for graduating from high school. You need to address or offer supports in different ways, depending upon the mix of immigrant children.

The Chair: That was helpful.

Ms. Abada: Can you repeat the statement made in that study?

The Chair: You have all talked about whether parents — the father or the mother — had post-secondary education and cultural aspects as an influence in children continuing their education. This CFS report says that financial barriers to post-secondary education affect racialized students in a disproportionate way. The high fees and high debt model of post-secondary education in Ontario is discriminatory because racialized students are less likely to afford the upfront cost of tuition fees and loan debt. I think I read in this document that there are difficulties with family income, supports from the family and their ability to get jobs if they suffer from discrimination.

Do you agree with that, or is there something we should look at further?

Ms. Abada: I did not read the study, but I would like to comment on the issue.

When immigrants come to Canada, they have high aspirations for their children. This was also echoed by Mr. Corak.

You can have all the aspirations and optimism, but if you cannot afford it — if you have to work to help contribute to the family — that can have an impact on how you do in your academic work.

You raised the point about racialized students not being able to afford post-secondary education. There might be something to this. For example, one can look at it in terms of their performance in their university courses. Do the students stop at the undergraduate level? Who are the ones more likely to go on to do a masters or to other professional schools? How do they do in their academic work?

One can look further at who is more likely to work 20, 25 or even 30 hours per week. If you look, for example, at their part-time work patterns, and you do find that visible minority students or racialized students work more hours, that might tell you a story — I do not know.

permanents au Canada — comme ça a été le cas par le passé — ils parraineront leur famille, et leurs enfants devront affronter des temps difficiles, en conséquence.

Les données sur les programmes semblables qui ont été mis en œuvre par le passé le montrent bien. Certains immigrants jamaïcains, par exemple, l'ont vécu. Les enfants vivaient des temps beaucoup plus difficiles quand leur famille avait été divisée. Les politiques peuvent avoir des répercussions négatives imprévues à moyen ou à long terme.

Je vous encourage à réfléchir longuement aux répercussions à long terme des règles de sélection. J'ai touché à cette question dans ma deuxième figure. L'âge d'arrivée des gens modifie les taux de risque de décrochage. Il faut aborder ce problème ou offrir de l'aide de diverses manières, selon les caractéristiques des enfants d'immigrants.

Le président : C'était très utile.

Mme Abada : Pouvez-vous répéter la déclaration qui a été faite dans cette étude?

Le président : Vous avez tous dit que le niveau de scolarité des parents — qu'il s'agisse du père ou de la mère, de même que les aspects culturels ont une incidence sur la décision des enfants de poursuivre leurs études. Ce rapport de la FCEE indique que les étudiants racialisés sont touchés, de manière disproportionnée, par les obstacles financiers aux études postsecondaires. Les frais élevés et le modèle d'endettement des études postsecondaires en Ontario sont discriminatoires, parce que les étudiants racialisés sont moins susceptibles de pouvoir déboursier les coûts initiaux des frais de scolarité et rembourser leurs dettes d'études. Je crois avoir lu, dans ce document, qu'il y a des difficultés liées au revenu familial, à l'aide fournie par la famille et à la capacité d'obtenir un emploi en raison de la discrimination.

Croyez-vous que cela est juste ou y a-t-il d'autres facteurs que nous devrions examiner?

Mme Abada : Je n'ai pas lu l'étude, mais j'aimerais commenter la question.

Quand les immigrants arrivent au Canada, ils ont de grandes aspirations pour leurs enfants. M. Corak en a parlé, lui aussi.

Malgré toutes ces aspirations et cet optimisme, si les jeunes n'ont pas les moyens — s'ils doivent travailler pour aider à subvenir aux besoins de la famille — cela peut avoir des répercussions sur leurs résultats scolaires.

Vous avez indiqué que les étudiants racialisés n'ont pas les moyens de faire des études postsecondaires. Cela n'est peut-être pas entièrement faux. Par exemple, il faudrait tenir compte de leur rendement dans leurs cours universitaires. Les étudiants s'arrêtent-ils après le premier cycle? Quels sont ceux qui font une maîtrise ou qui fréquentent d'autres écoles professionnelles, par la suite? Quels sont leurs résultats scolaires?

On peut également tenter de déterminer qui est plus susceptible de travailler 20, 25 ou même 30 heures par semaine. Par exemple, si on détermine que les étudiants racialisés sont plus nombreux à travailler à temps partiel et à avoir plus d'heures de travail, cela pourrait expliquer certaines choses — je ne sais pas.

There is also the notion about the family; for example, among immigrant communities, growing up in two-parent households really facilitates the pursuit of a university education. The point Mr. Corak was making about the temporary worker program, what happens then is the breakdown of the family unit temporarily; so when the kids do come, you have a reunification of strangers rather than family members. Often, in that instance, you tend to question the parent's authority.

For example, many of these kids would have been raised by extended family members back home. When they come here, this conflict happens between parents and children, which might affect their academic work. I think that is something to be considered.

Mr. Sweet: Perhaps I can start with your second question and work backward. I did some work with the LSIC. These are recent adult immigrants — in fact, the group that came in 2000.

One of the areas that we started to look at — and we are about to do an analysis in greater depth — concerns the role of women and education in the labour market, perhaps talking about what the government can do in relation to a particular problem. Among immigrants, the issue may be more one of gender than race at that point. Obviously they intersect, but to look at race in the absence of gender, considering the family as a unit, is probably not the best definition.

The other aspect concerns the role of language in allowing women to access education and training so that they can make their way into the labour market. That is a significant barrier, given the information we have now. It is also supported by many qualitative studies. On that notion of intersectionality, the feminist literature has certainly addressed it as qualitative.

The other aspect about what the federal government can do is not look exclusively at post-secondary access, but go back to the other end and look at support for families. What form would that support take? We have pretty strong evidence now that one is embedded in the other, given the large body of work in the United States and also work in Canada on the second- and third-generation research on the old nature versus nurture debate. Much of our intellectual potential, which is what we appear to be so interested in within our schools — and which is the basis for many of our expectations and predictions, whether we are parents or teachers — is a function of socialization and social conditions.

We have summaries of research, for example, entitled “From Network to Neighbourhood.” I do not know if you are familiar with that work, but it is being developed in Canada. It goes back to the work of J.D. Willms on vulnerable children in Canada and his notion of the socioeconomic gradient and socioeconomic status, SES, and the work that Keating and other people are doing subsequent to that. The evidence is there, and I think the

Il y a également la notion de famille; par exemple, parmi les communautés d'immigrants, le fait de grandir dans un foyer biparental facilite beaucoup la poursuite d'études universitaires. Ce que M. Corak a dit sur le programme des travailleurs temporaires est pertinent. L'unité familiale est alors brisée temporairement; alors, quand les enfants arrivent enfin, ce sont des étrangers qui se retrouvent, plutôt que des membres d'une même famille. Souvent, dans ces cas, on a tendance à mettre en doute l'autorité des parents.

Par exemple, un grand nombre de ces enfants ont été élevés par des membres de la famille élargie, dans leur pays d'origine. Quand ils arrivent ici, il y a des conflits entre les parents et les enfants, ce qui nuit à leurs résultats scolaires. Je crois qu'il faut en tenir compte.

M. Sweet : Si vous me le permettez, je vais commencer par votre deuxième question, puis revenir à la première. J'ai travaillé pour l'ELIC. Cette enquête porte sur les nouveaux arrivants adultes — en fait, le groupe visé est la cohorte arrivée en 2000.

L'une des questions que nous avons commencé à examiner — et nous allons bientôt réaliser une analyse plus poussée — concerne le rôle des femmes et du niveau de scolarité sur le marché du travail. Nous aborderons peut-être les mesures que le gouvernement peut prendre pour régler un problème particulier. Chez les immigrants, le problème est peut-être davantage lié au sexe qu'à la race, à cet égard. Il y a évidemment regroupement, mais le fait de tenir compte de la race sans égard au sexe et d'envisager la famille en tant qu'unité n'est probablement pas la meilleure approche à adopter.

L'autre question concerne le rôle de la langue dans l'accès à l'enseignement et à la formation pour les femmes qui souhaitent intégrer le marché du travail. Il s'agit d'un obstacle important, selon l'information dont nous disposons actuellement. Cette constatation est appuyée par un grand nombre d'études qualitatives. Les textes féministes ont, en tout cas, qualifié cette notion de regroupement de qualitative.

L'autre mesure que peut prendre le gouvernement fédéral, c'est de ne pas seulement se pencher sur l'accès aux études postsecondaires, mais de retourner en arrière et d'examiner l'aide offerte aux familles. Quelle forme devrait prendre cette aide? De nombreuses recherches américaines et canadiennes sur les enfants et les petits-enfants d'immigrants, et sur les caractéristiques innées par rapport aux caractéristiques acquises montrent de plus en plus que l'accès aux études postsecondaires et l'aide offerte aux familles sont interreliés. Une grande partie de notre potentiel intellectuel, qui est le principal domaine d'intérêt dans nos écoles — et qui est à la base d'un grand nombre de nos attentes et de nos prévisions, que nous soyons parents ou enseignants — est une fonction de la socialisation et de conditions sociales.

Il y a des sommaires de recherche, comme celle sur le réseau et le quartier. Je ne sais pas si vous la connaissez, mais elle est en cours d'élaboration, au Canada. Elle fait référence aux travaux de J.D. Willms sur les enfants vulnérables au Canada et sa notion du gradient et du statut socioéconomiques ainsi qu'aux travaux réalisés ultérieurement par Keating et d'autres personnes. La preuve est là, et je pense que les politiques doivent vraiment être

policy response really does have to do with support to young families, with a focus on the mother because the roles are quite different for mother and father in relation to socializing the child.

On your first question about the CFS, their argument in relation to the racial dimension of the loans system — principally the loans system, but the needs-based grant system as well — is probably an extension of their earlier critique of income, or an SES argument that we are directing Canada Student Loans monies to people who do not need it and not getting enough to those who do.

Ross Finnie made the best critique of that in his call for a new architecture for the Canada Student Loans Program: Fairness to low-income people moves grants in offsetting monies up front instead of feeding it to pay off existing debt. If it is a social position as much as a racial category, then functions that fit you at a certain level of social address may be the most effective way to address that. Mr. Finnie has some suggestions.

Senator Callbeck: Thank you for coming today and for your presentations. I have some questions on those presentations. First, Mr. Sweet, you did not discuss all of your second study because of time limits. When I look at that chart, it is talking about a sample of immigrants who had source-country university degrees. However, when I read the description of the largest, the 54 per cent, it says, “No formal education.”

Mr. Sweet: That is my mistake. What I meant there was what type of educational activity they engage in after coming to Canada. It is not a description of their current educational credentials. Many of them — the non-participants — do engage in education, but it is not driven by a need to rebuild or augment or supplement their existing credentials. Most of them presented their credentials, negotiated it in the labour market and are happy with their position. They are engaging in informal, continuing education and non-formal, much as the rest of the workforce is.

Senator Callbeck: Many of them have presented their credentials and are not happy.

Mr. Sweet: When you look at the LSIC, which goes over four years, you see that just about everyone gets a job by wave two. Shortly after they come here, they are employed, but they are not happy with the jobs they have. There is a mismatch with how they feel their credentials should be employed.

However, they are in the labour market, and many of them gain access not through the post-secondary education system but employer-supported training and the ways that one can move forward in a career path in the labour market. The ones who do opt for university or college in this sample tend to be those who

axées sur l'aide offerte aux jeunes familles, particulièrement sur la mère, parce que les rôles de la mère et du père sont vraiment très différents en ce qui concerne la socialisation de l'enfant.

Concernant votre première question au sujet de la FCEE, son argument relatif à la dimension raciale du système de prêts — principalement du système de prêts, mais également le système de subventions fondé sur les besoins — vient probablement appuyer sa critique antérieure relative au revenu, qui est un argument socioéconomique selon lequel, dans le cadre du Programme canadien de prêts aux étudiants, nous versons des sommes à des gens qui n'en ont pas besoin, tandis que ceux qui en ont véritablement besoin ne reçoivent pas une aide suffisante.

Ross Finnie a formulé la meilleure des critiques à cet égard lorsqu'il a demandé qu'une nouvelle architecture soit mise en place pour le Programme canadien des prêts aux étudiants : par souci d'équité pour les personnes à faible revenu, les sommes devraient être versées sous forme de subventions dès le début des études, au lieu d'être fournies plus tard pour rembourser une dette existante. S'il s'agit autant d'une question sociale que d'une question raciale, alors il faudrait adopter des solutions qui s'adressent à une certaine classe sociale. M. Finnie a certaines suggestions à cet égard.

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venus aujourd'hui et merci de vos exposés. J'ai certaines questions sur ces exposés. Premièrement, monsieur Sweet, vous n'avez pas parlé de votre deuxième étude, faute de temps. Le tableau semble faire état des immigrants qui ont obtenu un diplôme universitaire dans leur pays d'origine. Toutefois, la description de la cohorte la plus importante, celle qui représente 54 p. 100 des immigrants visés par l'étude, indique que les membres de cette cohorte n'ont pas fait d'études.

M. Sweet : C'est mon erreur. Ce dont je voulais parler, c'est du type d'activités pédagogiques qu'ils entreprennent après leur arrivée au Canada. Il ne s'agit pas d'une description de leurs titres actuels en matière d'études. Un grand nombre d'entre eux — les non-participants font des études, mais ils ne le font pas pour se recycler, ou pour améliorer leurs titres de compétence. La plupart d'entre eux ont présenté leurs titres, les ont négociés sur le marché du travail et sont satisfaits du poste qu'ils occupent. Ils suivent une formation continue et informelle, tout comme le reste de l'effectif.

Le sénateur Callbeck : Un grand nombre d'entre eux ont présenté leurs titres de compétence et ne sont pas satisfaits.

M. Sweet : L'ELIC, qui s'étend sur quatre ans, montre que presque tous les membres de la vague deux avaient obtenu un emploi. Peu après leur arrivée ici, ils ont un travail, mais ils ne sont pas satisfaits du travail qu'ils font. Il n'y a pas de concordance entre l'emploi qu'ils ont et l'emploi qu'ils croient devoir exercer en raison de leurs titres de compétence.

Cependant, ils sont sur le marché du travail, et un grand nombre d'entre eux y accèdent, non par l'entremise du système d'enseignement postsecondaire, mais grâce à de la formation parrainée par l'employeur et par les moyens d'avancement courants dans le marché du travail. Les membres de cet

were not successful in getting a foothold so that there can be a career ladder, or they are blocked in some way.

Senator Callbeck: I have talked to many taxi drivers, for example, who are very unhappy with the job that they have. Their credentials from their home country were not accepted, for one reason or another. I talked to someone the other day who had returned to college for two years, expecting to get a job and still cannot get one. He is an engineer. Is there anything more we can be doing for these people?

Mr. Sweet: I do not know. The literature has some thoughts on it. One argument is that it is not a problem uniquely of immigrants but that the problem is with our economy and that we under-employ just about everyone. You see some of that evidence from the results of the National Graduates Survey. It is David Livingston's argument that we do not make use of the skill level that we are able to generate in the country.

The Chair: Does anyone else from the panel want to tackle that question?

Mr. Corak: I would draw your attention to a study by a University of British Columbia economist, Philip Oreopoulos. He did an audit study in which he had his research assistants apply for jobs with a series of fake resumé. He sent out hundreds of these resumé, and all he did was change the sound of the last name or the origin of the last name. He did several experiments of this sort. He also changed where the education was received, whether in Canada or Mumbai, and then they tracked the number of call backs they received for interviews. It was clear from their study — and this has been corroborated with Swedish and German studies — that these details send a signal. It is quite clear that your first step in the door is much easier if your name sounds right or if your education was received from an institution with which the employer was familiar. On the one hand, this could be overt discrimination, or it could be a network and information problem. It is also clear that these types of problems will be more severe when the economy is functioning at less than optimum for employment.

Also, in particular sectors, clear barriers exist. You mentioned engineering. I do understand that the federal government is involved in negotiations with these sectors, but clearly education in medicine requires interventions and the setting of standards. If it is an information signalling problem, then it is clear to rank international universities according to the knowledge that they give. That information should be clear. My understanding is that we are moving in that direction, but perhaps not fast enough. If it is information, the federal government can play more of a role in providing that information, offering a network for many of these people. Specific barriers can exist in some occupations that have

échantillon qui choisissent de faire des études universitaires ou collégiales sont plus souvent ceux qui ne réussissent pas à mettre le pied dans la porte pour enfin grimper les échelons. Ils sont bloqués par quelque chose.

Le sénateur Callbeck : J'ai parlé à de nombreux chauffeurs de taxi, par exemple, qui sont très insatisfaits de leur travail. Les titres de compétence qu'ils ont acquis dans leur pays d'origine n'ont pas été acceptés, pour une raison quelconque. L'autre jour, j'ai parlé à quelqu'un qui était retourné au collège pendant deux ans en s'attendant à pouvoir trouver un emploi dans son domaine, ce qu'il n'a toujours pas réussi à faire. Il est ingénieur. Y a-t-il autre chose que nous pouvons faire pour ces gens?

M. Sweet : Je ne sais pas. Les études à cet égard présentent quelques idées là-dessus. Selon l'un des arguments présentés, il ne s'agit pas d'un problème qui touche seulement les immigrants. Il s'agirait d'un problème lié à notre économie, et presque tout le monde serait sous-employé. Les résultats de l'Enquête nationale auprès des diplômés fournissent certains renseignements à ce sujet. Selon David Livingston, nous ne faisons pas usage du niveau de compétence que nous sommes capables de générer au Canada.

Le président : Est-ce qu'il y a d'autres témoins qui aimeraient faire des commentaires sur cette question?

M. Corak : J'aimerais porter à votre attention une étude réalisée par un économiste de l'Université de la Colombie-Britannique, Philip Oreopoulos. Il a fait une étude de vérification dans laquelle il a demandé à ses adjoints de recherche de postuler des emplois en utilisant une série de faux curriculum vitae. Il a envoyé des centaines de ces curriculum vitae, et n'a changé que la consonance ou l'origine du nom de famille. Il a fait plusieurs expériences de ce genre. Il a également changé le lieu d'étude, qu'il s'agisse du Canada ou de Mumbai, enregistré le nombre de convocations à des entrevues. Son étude démontre clairement — et d'autres études réalisées en Suède et en Allemagne appuient la même conclusion — que ces détails envoient un signal. Il est très clair qu'il est plus facile de mettre le pied dans la porte quand son nom a la bonne consonance. C'est également le cas quand l'employeur connaît l'établissement d'enseignement indiqué dans le curriculum vitae. Il pourrait s'agir de discrimination flagrante, mais il pourrait également y avoir un problème de réseau et d'information. Il est également clair que ces types de problèmes seront d'autant plus graves durant des périodes où l'économie n'est pas propice à l'emploi.

De plus, dans certains secteurs, il y a des obstacles très clairs. Vous avez mentionné l'ingénierie. Je crois que le gouvernement fédéral a entrepris des négociations avec ces secteurs, mais il est clair que les études de médecine doivent faire l'objet d'interventions et que des normes doivent être établies. S'il s'agit d'un problème d'information, il est clair qu'il faut classer les universités étrangères selon les connaissances qu'elles dispensent. Cette information devrait être claire. Je crois que nous faisons des progrès à cet égard, mais ça ne se fait peut-être pas assez vite. Si le problème concerne l'information, le gouvernement fédéral peut jouer un rôle plus important en fournissant cette information et en offrant un

to be negotiated down. Frankly, sometimes employers are doing things that we would call discriminatory.

Ms. Abada: A study was also done in France on segmented assimilation, specifically on the children of immigrants as well. They found that those who have foreign last names also faced disadvantages in the labour market. Some of them are even third generation. However, those who have, for example, West Asian last names experienced disadvantages as well in the labour market, despite the fact that they were born there or their parents were actually born in France. I do not know to what extent that may or may not play out here.

Mr. Sweet: I have a couple of thoughts about discrimination and hiring. The Oreopoulos study is interesting. It might be read in relation to the traditional historical work on social distance theory. That would mean that one would want to discount the effects because they operate not only on skin colour but also on height and gender. If they are not available, as human beings, we will find something else with ever-finer distinctions to mark differences amongst ourselves in hiring. The underlying dimension of it all is familiarity. It is a type of mechanism, perhaps, that is fairly general.

The other notion is that if we look at hiring and successful labour market entry, historically, the highly educated immigrants — and perhaps Mr. Corak would know more about this than I — were quite successful in the 1960s and 1970s. One of the reasons given for a decline in take-up in employment and in income is competition. The penny finally dropped among the native-born students, and they thought, “Gee, I better go to school.” They did, so now you have the native-born with much higher levels of skill than they had before.

The other more focused thought, perhaps, concerns language. When you look in the LSIC, which spans a four-year period, when self-assessed language skills improve, the relationship to the labour market changes dramatically. It will change for other reasons, too, but self-assessed language is pretty important in the change in that four-year period.

Senator Merchant: Welcome. I want to tell you something about my own story. I was born in Greece. I came to Canada just as I finished elementary school in Greece, which goes up to grade 6. My own experience corresponds with what you have said, and you have already answered some of my questions. We moved to Western Canada. We went to Saskatchewan because we had some family there, so some support for us was there already. It was a very small Greek community in Regina as compared to Toronto. The Greek community was a close community.

réseau pour un grand nombre de ces personnes. Certains obstacles qui existent dans des domaines particuliers peuvent être négociés à la baisse. En toute franchise, certains employeurs agissent d’une manière qui doit être qualifiée de discriminatoire.

Mme Abada : En France, on a également réalisé une étude sur l’assimilation segmentée, surtout chez les enfants d’immigrants. L’étude a montré que les enfants dont les noms de famille étaient étrangers étaient désavantagés sur le marché du travail. Certains de ces enfants sont de la troisième génération. Toutefois, ceux qui avaient, par exemple, des noms de famille provenant de l’Asie occidentale étaient également désavantagés, malgré le fait qu’ils soient nés en France ou que leurs parents y soient nés. Je ne sais pas dans quelle mesure cela s’applique ici.

M. Sweet : J’ai quelques points à soulever en ce qui concerne la discrimination et l’embauche. L’étude réalisée par M. Oreopoulos est intéressante. On peut la relier aux recherches historiques et traditionnelles sur la théorie de la distance sociale. Ainsi, on pourrait faire abstraction des effets parce qu’ils s’appliquent non seulement à la couleur de la peau, mais également à la taille et au sexe. Si ces facteurs ne sont pas différents, nous trouverons des distinctions encore plus subtiles pour établir des différences entre les candidats, au moment de l’embauche. La dimension qui sous-tend tout cela est la familiarité. Il s’agit d’un type de mécanisme qui est peut-être très généralisé.

L’autre chose que je voulais souligner, c’est que, si nous examinons l’embauche et l’intégration réussie au marché du travail, traditionnellement, les immigrants très instruits — et peut-être M. Corak en sait-il davantage que moi à ce sujet — s’en tiraient à merveille dans les années 1960 et 1970. L’une des raisons avancées pour expliquer les taux à la baisse relatifs à l’emploi et au revenu est la concurrence. Les jeunes qui sont nés ici ont enfin compris et se sont dit : « Je fais mieux d’aller à l’école ». Ils l’ont fait, et les jeunes d’ici ont maintenant des taux de compétence beaucoup plus élevés qu’auparavant.

Un autre facteur, qui est peut-être beaucoup plus clair, concerne la langue. Selon l’ELIC, qui s’étend sur quatre ans, lorsque les niveaux de compétence linguistique autoévalués augmentent, la relation avec le marché du travail change de façon draconienne. Elle changera pour d’autres raisons également, mais les compétences linguistiques autoévaluées sont assez importantes en ce qui concerne le changement de la situation au cours de cette période de quatre ans.

Le sénateur Merchant : Bienvenue. Je voudrais vous parler un peu de ma propre expérience. Je suis née en Grèce. Je suis arrivée ici tout de suite après avoir terminé ma sixième année en Grèce, ce qui marquait la fin de mes études primaires. Mon expérience correspond à ce que vous avez dit, et vous avez déjà répondu à certaines de mes questions. Nous nous sommes installés dans l’Ouest canadien. Nous nous sommes installés en Saskatchewan parce que nous avions de la famille là-bas, alors il existait déjà un certain soutien pour nous là-bas. À Regina, la communauté grecque était très petite par rapport à celle de Toronto. C’était une communauté très proche.

When we immigrated, one of the special things was that we came as a family. My mother and father came here with their five children, along with many other people from the same area in Greece. Most of people who came to Regina at the same time in the late 1950s and early 1960s were not much older than I was. Some of them might have been 17 or 18 years old. They came without their families to work. Those young people did not have the same advantages that I had, even though I was just a few years younger, because I had my family to support me.

I went to school. There was no possibility that I would go out to work. Most Greeks were in the service industry because they did not speak the language when they came here, but working in a restaurant was possible for them. Someone told my mother that I should sell ice cream or do other work in the restaurant. My mother told them that we came to Canada so that I could go to school. It was a great advantage for me to have such family support.

The community was small and homogeneous, and life centred around the Greek Orthodox Church. This is an advantage, but it also applies certain pressures because everyone knew what was happening and what you were doing. You felt that you had to succeed because you had to please more than just your parents. Other eyes were upon you, so that helped as well.

You touched on foreign names. When we went to school, grade 7 for me, I had a kind teacher, and I spoke hardly any English. I had taken some English lessons in Greece, but I did not speak much at all, and they cut our names down to anglicize them. This was a common pattern. We did not have the names that you mentioned a few moments ago. My name was Panayiota but my teacher said that I would be called Pana. My brother, who was Constantine, was told that he would be called Stan. Automatically, we were saved from having names that sounded foreign. I do not know whether that was a help to me, but I have never looked upon that as malevolent. That was the way life turned out for me. I had that family support. Both my parents had to work, but they were very supportive of us. As well, the community was supportive, and you have touched on that.

One observation was that some of the groups that you have shown on your chart speak English when they arrive here. They have come from countries where English is the spoken language. Is there a great difference in what happens to the children of immigrants based on the language spoken by the parents when they first arrive? Do you have comparisons between English-speaking immigrants versus non-English-speaking immigrants?

You touched on gender, Professor Sweet, but do you have any studies that show differences between what happens to female immigrant students versus male immigrant students?

Mr. Sweet: Certainly, if you come to Ontario or British Columbia speaking English or to Quebec speaking French, it is an advantage. However, it does not seem to hold entirely, and you see that in the Toronto District School Board with English-speaking Caribbean students. Their region of origin and the

Mon expérience d'immigration a été spéciale, en partie parce que je suis venue avec ma famille. Mon père et ma mère sont venus ici avec leurs cinq enfants, et il y avait beaucoup d'autres personnes qui venaient de la même région, en Grèce. La plupart des gens qui sont arrivés à Regina à la même époque, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, n'étaient pas beaucoup plus vieux que moi. Certains n'avaient que 17 ou 18 ans. Ils sont venus sans leur famille, pour travailler. Ces jeunes n'ont pas eu les mêmes avantages que moi, même si je n'avais que quelques années en moins, parce que ma famille était là pour m'appuyer.

Je suis allée à l'école. Il était clair que je n'allais pas travailler. La plupart des Grecs étaient dans l'industrie des services parce qu'ils ne parlaient pas la langue quand ils sont arrivés, mais il était possible pour eux de travailler dans un restaurant. Quelqu'un a dit à ma mère que je devrais vendre de la crème glacée ou faire un autre travail dans le restaurant. Ma mère lui a dit que nous sommes venus au Canada pour que je puisse faire des études. Cet appui familial était un grand avantage pour moi.

La communauté était petite et homogène, et l'Église orthodoxe grecque était au centre de la vie. C'était un avantage, mais c'était également une source de pression parce que tout le monde savait ce qui se passait et ce que je faisais. Nous avions l'impression de devoir réussir parce qu'il fallait faire plaisir à tout le monde et pas seulement à nos parents. Les yeux de tout le monde étaient braqués sur nous, et ça nous a aidés.

Vous avez parlé des noms étrangers. Quand nous sommes arrivés à l'école, j'étais en septième année. Mon enseignante était gentille, et je ne parlais presque pas l'anglais. J'avais pris des cours d'anglais, en Grèce, mais je ne le parlais pas beaucoup, et on a raccourci nos noms pour les angliciser. Cela était courant. Nous n'avions pas des noms comme ceux que vous avez mentionnés tout à l'heure. Mon nom était Panayiota, mais mon enseignante a décidé qu'on m'appellerait Pana. Mon frère, qui s'appelait Constantine, se faisait appeler Stan. Automatiquement, nous avons été libérés de ce fardeau que constitue un nom étranger. Je ne sais pas si cela m'a aidée, mais je n'ai jamais cru qu'il s'agissait de malveillance. C'est ce que la vie m'a donné. J'avais l'appui de ma famille. Mes deux parents devaient travailler, mais ils nous appuyaient beaucoup. La communauté aussi nous appuyait. Vous en avez parlé un peu.

Il a été souligné que certains des groupes dans votre tableau parlent l'anglais quand ils arrivent ici. Ils viennent de pays où l'anglais est la langue parlée. Le sort des enfants d'immigrants varie-t-il beaucoup en fonction de la langue parlée par leurs parents à leur arrivée? Avez-vous des comparaisons entre les immigrants anglophones et les immigrants non anglophones?

Vous avez soulevé la question du sexe, monsieur Sweet, mais y a-t-il des études qui montrent des différences entre le sort des étudiantes immigrantes et celui de leurs homologues masculins?

M. Sweet : Il est clair que, si vous parlez déjà anglais quand vous arrivez en Ontario ou en Colombie-Britannique, ou si vous parlez déjà français avant d'arriver au Québec, c'est un avantage. Toutefois, ce n'est pas le seul facteur qui compte, et la situation des élèves anglophones des Caraïbes qui étudient à la Commission

cultural differences seem to offset what we perceive as a linguistic advantage. This is a real cautionary tale as we get excited about the role of ESL — English as a second language — in language because it is clearly a necessary investment and probably not done early enough or extensively enough, or maintained long enough.

Language becomes a difficulty amongst middle-school students and high-school students because they opt out of ESL. The data in British Columbia show that when they leave, their school marks drop. They leave ESL for very interesting reasons, and, depending on the ethnic group, it is often parental pressure. Parents do not want their sons and daughters in the ESL program because they think it is a waste of time. They want them in the core subject classes such as math and science because they want to get on and begin to build up the curriculum pattern needed for university.

I do have some information on gender that follows the basic debate amongst native-born about boys' underachievement, which is really girls' overachievement, although one cannot truly overachieve. My colleagues, I think, would have more information on gender than I do.

Ms. Abada: I want to comment on your experience growing up in Saskatchewan and about ethnic homogenous communities. That same pattern is observed among certain Vietnamese communities. A study was done in New Orleans that showed a tightly knit community was characterized as having a greater sense of solidarity and an ability to maintain a certain level of expectation of and vigilance over community members.

I wrote a paper on the gender differences in educational attainment among the children of immigrants using the Ethnic Diversity Survey, EDS. We found some differences exist in the sense that some of the social capital, such as family structure and growing up in a two-parent family, played a more important role for women than for men. That is also in line with a similar study in the U.S. The female second generation seem closer to their families, so the parents are able to keep a watchful eye on them and are able to maintain greater supervision over them, which is why they succeed academically. The U.S. study produced the same results.

We also found that second-generation women, who experience exclusion while growing up in Canada because of their race, ethnicity or religion, were more likely to pursue a university education, whereas for men, it was not significant and moved

scolaire du district de Toronto le montre bien. Leur région d'origine et les différences culturelles semblent faire contrepoids à ce que nous considérons comme un avantage linguistique. Cela sert donc d'avertissement, car nous sommes très excités par le rôle de programme d'apprentissage de l'anglais, langue seconde. Pourtant, il est clair qu'il s'agit d'un investissement nécessaire et que cet apprentissage devrait probablement se faire plus tôt, de manière plus poussée ou même être poursuivi plus longtemps.

La langue devient une difficulté lorsque les élèves arrivent à l'école intermédiaire et secondaire parce qu'ils choisissent de ne pas poursuivre le programme d'anglais langue seconde. Les données en Colombie-Britannique montrent que, lorsqu'ils quittent le programme, leurs notes baissent. Ils quittent le programme pour des raisons très intéressantes. Dans certains groupes ethniques, les jeunes quittent le programme en raison de la pression exercée par leurs parents. Les parents ne veulent pas que leurs enfants demeurent dans le programme d'anglais langue seconde parce qu'ils croient que c'est une perte de temps. Ils veulent que leurs enfants suivent les cours des matières principales, comme les mathématiques et les sciences, parce qu'ils veulent les voir avancer et acquérir le bagage d'études nécessaire aux études universitaires.

J'ai certaines informations sur la différence entre les sexes qui entrent dans la lignée du débat fondamental parmi les Canadiens d'origine sur la sous-performance des garçons ou la surperformance des filles, même s'il est vrai que l'on ne peut pas vraiment surperformer. Je crois que mes collègues ont peut-être plus d'information à ce sujet que moi.

Mme Abada : J'aimerais faire un commentaire sur votre expérience en Saskatchewan et sur les communautés ethniques homogènes. On peut observer la même chose au sein de certaines communautés vietnamiennes. Une étude réalisée en Nouvelle-Orléans a montré qu'une collectivité très unie se caractérisait par un sentiment de solidarité plus fort, par une vigilance soutenue à l'égard des membres du groupe et par la capacité de faire en sorte que ces membres répondent aux attentes de la communauté.

J'ai rédigé un document sur les différences entre les sexes dans la réussite scolaire parmi les enfants d'immigrants en m'appuyant sur l'Enquête sur la diversité ethnique, ou l'EDE. Nous avons remarqué certaines différences très intéressantes entre les sexes. Par exemple, le capital social, comme la structure familiale et le fait de grandir au sein d'une famille biparentale, jouait un rôle plus important chez les filles que chez les garçons. Cette constatation est également conforme à une étude semblable qui a été réalisée aux États-Unis. Les filles d'immigrants semblent plus proches de leur famille, ce qui fait en sorte que les parents sont capables de les surveiller de plus près et de les superviser davantage, ce qui explique que leur niveau de réussite scolaire est supérieur à celui des garçons. L'étude américaine a eu les mêmes résultats.

Nous avons également constaté que les filles d'immigrants qui avaient grandi au Canada et qui avaient vécu l'exclusion en raison de leur race, de leur origine ethnique ou de leur religion, étaient plus nombreuses à faire des études universitaires. Chez les

them in a negative direction. There is something about that sense of exclusion growing up in Canada that facilitates the pursuit of higher education.

Mr. Corak: I appreciate your story, senator, and I am sure it has been played out many times in many different communities in Canada, including my own. To speak to the differences by language, that was the major hypothesis that we wanted to pursue in this study and whether this pattern of an increasing risk after a certain age has to do with language acquisition. Psychologists will talk about it being much easier to learn a new language at a younger age than at an older age. The ability to learn a second language is associated with the onset of puberty, being somewhat more challenging afterward.

We categorized these data by language and country of origin. In fact, you do not see this pattern for people coming from English speaking countries such as the U.S. or the U.K., or the rest of the world for that matter, rich or poor. These patterns are distinct to communities in which there is a challenge to learn the new language. If that starts happening early in life, there is no problem.

It would seem, from these statistics, that you were on the cusp of that; and language is part of that. Many things happen in children's lives in the teenage years that change risks.

On girls versus boys, I reiterate again that one of the great success stories has happened to second-generation women. The most educated groups in our society are second-generation women whose parents came from an East Asian background. They are more educated than anyone. The majority of the most recent cohort has a university degree.

On the other hand, the real challenge is with boys. The children that do not make progress tend to be Black males from the Caribbean. That is not only in education. Even if they make it through the education system, it is when they hit the labour market that trouble occurs. Solving an access problem will not solve the longer-term problem if the labour market does not function in a non-discriminatory way.

Senator Martin: I find this session very interesting because much of what you talk about speaks to me from my own experience. I want to test some of my observations over the years growing up in Vancouver as a young immigrant. I was born in Korea, and we moved to Canada when I was seven years old.

I had an interesting conversation with a friend who was a francophone living in British Columbia. He indicated that he does not stand out until he opens his mouth. He speaks with a French accent. People then ask him if he is from Quebec or France. I stand out if I stay silent. However, as soon as I start speaking, people realize I must have been born in Canada. We compared this difference in the way people perceive us based on what they hear and see. We are visible minorities because we wear it on the exterior.

hommes, cette expérience avait moins d'importance et avait tendance à leur faire adopter une voie négative. Pour une raison quelconque, ce sentiment d'exclusion chez les filles qui grandissent au Canada favorise la poursuite d'études supérieures.

M. Corak : J'ai apprécié votre histoire, madame, et je suis certain qu'il y a eu des histoires semblables dans de nombreuses communautés au Canada, y compris la mienne. En ce qui concerne les différences linguistiques, il s'agissait d'une des hypothèses principales que nous voulions explorer dans le cadre d'une autre étude afin de déterminer si cette tendance relative à l'augmentation des risques après un certain âge était liée à l'acquisition de la langue. Les psychologues affirment qu'il est beaucoup plus facile d'apprendre une nouvelle langue à un jeune âge que plus tard dans la vie. Certaines personnes ont établi des liens entre la capacité d'apprendre une deuxième langue et le début de la puberté, car cet apprentissage semble être un peu plus difficile après cet âge.

Nous avons catégorisé ces données par langue et par pays d'origine. En fait, cette tendance ne s'applique pas aux gens qui arrivent de pays anglophones, comme les États-Unis ou le Royaume-Uni, ou tout autre pays anglophone, qu'il soit riche ou pauvre. Ces tendances sont propres aux communautés pour lesquelles il est difficile d'apprendre la nouvelle langue. Si cet apprentissage se fait dans les premières années de vie de l'enfant, il n'y a pas de problème.

Selon ces statistiques, il semblerait que vous étiez au seuil de ce phénomène; et la langue en fait partie. Les adolescents vivent beaucoup de changements, ce qui modifie les niveaux de risque.

En ce qui concerne la question des sexes, je répète que les filles d'immigrants sont véritablement un modèle de réussite. Dans notre société, les personnes les plus instruites sont des filles d'immigrants venus de l'Asie orientale. Leur groupe est le plus instruit de tous. La majorité de la cohorte la plus récente a un diplôme universitaire.

Les garçons, pour leur part, représentent un réel défi. Les garçons noirs des Caraïbes sont moins nombreux. Cela ne s'applique pas seulement aux études. Même s'ils réussissent dans le système scolaire, ils rencontrent des problèmes lorsqu'ils arrivent sur le marché du travail. Même si nous réglons le problème de l'accès aux études, le problème à plus long terme que constitue la discrimination dans le marché du travail persistera.

Le sénateur Martin : Je trouve la séance très intéressante parce que beaucoup de choses que vous dites me rappellent ma propre expérience. Je voudrais mettre à l'essai certaines des observations que j'ai faites en tant que jeune immigrante qui a grandi à Vancouver. Je suis née en Corée, et nous sommes arrivés au Canada quand j'avais sept ans.

J'ai eu une conversation intéressante avec un ami francophone qui habitait en Colombie-Britannique. Il m'a expliqué qu'on ne remarquait sa différence jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche. Il a un accent français. Les gens lui demandent s'il vient du Québec ou de la France. Pour ma part, les gens me remarquent si je ne dis rien. Cependant, dès que je commence à parler, les gens pensent que je suis née au Canada. Nous avons comparé ces différentes perceptions des gens selon ce qu'ils entendent et selon ce qu'ils voient. Nous sommes des minorités visibles parce que notre différence se voit.

In terms of gender difference, there seems to be two groupings in the charts and statistics you provided: visible minorities or immigrants that clearly have barriers to access post-secondary education; then the vast majority of immigrants for whom the issue is not about accessing post-secondary education, but accessing the labour market. It is less about overachievement or underachievement.

Based on my observations of men from my cultural community, they work as hard, but they say — including my own brother — societal norms or societal tolerance varies. Visible minority women experience less discrimination than men. I have watched some of the men that I have grown up with struggle with greater discrimination.

Do you agree with that? What were your observations from your studies on gender difference?

Ms. Abada: We did not look at gender differences in labour market outcomes. A Statistics Canada study — I cannot remember the author's name — looks at earnings of second-generation females; they tend to be higher.

Going back to what Mr. Corak said, you are correct that second-generation females have high levels of educational attainment, particularly those of Asian background. Whether and how that translates to the labour market in being more accepted, literature indicates that immigrant females have greater acculturation rates than males perhaps. I do not know what those factors may be; I would have to examine it in relation to labour market outcomes.

On discrimination, I agree with you, but I have not looked at it systematically.

Senator Martin: My mother used to say that she thought it was because many women from different countries have a lesser voice in a culture that is more patriarchal. Although men and women are both educated, opportunities for women are less. When they come to Canada, women suddenly gain more opportunities whereas men are losing ground. My mother and other women talk about finding their voice in Canada.

That is simply an interesting observation to share with you.

Ms. Abada: You may be correct that growing up in a patriarchal household may lead you to be an overachiever. It may be a way to prevent social reproduction of culture and, perhaps, to escape some of these cultural norms.

Mr. Sweet: I think the notion of immigrant girls going to schools in Canada and finding opportunities for expression are much greater. ESL teachers are very familiar with this at all levels of school from elementary through secondary.

One explanation — it is probably quite speculative — for why women have a warmer reception in the labour market than men is about sexual roles. Masculinity is defined by culture. A woman

En ce qui concerne la différence entre les sexes, il semble y avoir deux groupements dans les tableaux et les statistiques que vous avez fournis : les minorités visibles ou les immigrants qui doivent clairement affronter des obstacles pour accéder aux études postsecondaires, d'une part, et la grande majorité des immigrants pour qui le problème est non pas l'accès aux études postsecondaires, mais l'accès au marché du travail. Il ne s'agit pas tant d'une question de surperformance ou de sous-performance.

J'ai eu l'occasion d'observer les hommes de ma communauté culturelle. Ils travaillent dur, mais ils affirment — y compris mon propre frère — que la tolérance ou les normes sociétales varient. Les femmes qui font partie d'une minorité visible sont moins souvent victimes de discrimination que les hommes. J'ai vu certains des hommes avec qui j'ai grandi mener un combat beaucoup plus dur contre la discrimination.

Êtes-vous d'accord avec moi? Qu'avez-vous observé dans vos études sur les différences entre les sexes?

Mme Abada : Nous n'avons pas étudié les différences entre les sexes sur le marché du travail. Dans une étude de Statistique Canada — je ne me souviens pas du nom de l'auteur —, on se penche sur le revenu des filles d'immigrants; elles ont tendance à avoir un revenu plus élevé que leurs homologues masculins.

Pour revenir sur ce que M. Corak a dit, vous avez raison de dire que les filles d'immigrants ont des niveaux de scolarité élevés, particulièrement celles d'origine asiatique. En ce qui concerne les répercussions sur leur acceptation sur le marché du travail, les recherches indiquent que les immigrantes ont des taux d'acculturation plus élevés que les immigrants. Je ne sais pas ce qui cause cela; il faudrait que j'examine la question en tenant compte des statistiques sur le marché du travail.

À l'égard de la discrimination, je suis d'accord avec vous, mais je n'ai pas étudié la question de manière systématique.

Le sénateur Martin : Ma mère disait toujours que les femmes étrangères n'avaient pas souvent le droit de parole dans une culture plus patriarcale. Même si les femmes étaient aussi instruites que les hommes, moins de possibilités s'offraient à elles. Quand elles arrivent au Canada, les femmes ont soudainement plus de possibilités, tandis que les hommes perdent du terrain. Ma mère et d'autres femmes m'ont dit qu'elles avaient trouvé leur voix au Canada.

Je voulais simplement vous faire part de cette observation parce qu'elle est intéressante.

Mme Abada : Vous avez peut-être raison de dire que le fait de grandir dans un foyer patriarcal favorise la surperformance. Il pourrait s'agir d'un moyen de prévenir la production sociale de la culture et, peut-être, d'échapper à certaines de ces normes culturelles.

M. Sweet : Je pense qu'il est vrai que les jeunes immigrantes qui vont à l'école au Canada découvrent souvent qu'elles peuvent s'exprimer. Les enseignants d'anglais langue seconde du primaire et du secondaire connaissent bien ce phénomène.

Une explication possible — et elle est hypothétique — de l'accueil plus chaleureux que reçoivent les femmes sur le marché du travail concerne les rôles sexuels. La masculinité est définie par

may wear a sari, which is more easily accommodated in an office than perhaps a turban or a beard. These gender or sex markers move outside of the culture; they can become more difficult for men than women.

The other argument has to do with preferences. One of our groups in Vancouver, Marie Adamuti-Trache and Lesley Andres, has done a study on women's choices of field of study. The article is entitled "You've come a long way, baby?" and appears in a recent issue of *Canadian Public Policy*. Women continue to opt toward the non-sciences, social sciences, humanities and fine arts. The only counterevidence we have was work we did earlier in which immigrant girls had much greater strength in mathematics and tended to go into engineering and such more than native-born women.

The interesting gender notion, gender and ethnicity, perhaps goes back to your question as well. It is part of this, when Ms. Abada said that girls are more easily acculturated.

If you go back and look at compliance, it is important to do your homework in school. Homework has a positive effect on achievement under certain conditions at certain levels, particularly high school; and girls put an inordinate amount of time into science homework.

We did a study using the School Achievement Indicators Program, SAIP, science data; and they are rewarded by their teachers. They get As and A-pluses in their assignments in science. Then they write the SAIP objective tests, and the boys do way better than they do. That is just not fair; how can that happen? It is because they lead different lives outside the school; their leisure activities are embedded in contexts and situations that promote quantitative reasoning that benefits them.

Gender is really complicated. It interacts with the curriculum in the school, and it interacts with hiring practices in the labour market. It is pretty hard to pin it down.

Senator Martin: I will ask the question and maybe have just one panellist answer. With visible minorities in cities versus outside of cities where they may be more isolated, I have had parents ask whether their child would be more successful being isolated and, therefore, forced to integrate faster. Does the rate of acculturation effect the eventual success, whether it is obtaining post-secondary degrees or access to the labour market? I am curious about the difference between those who are with others in cities in larger groups and those in rural areas.

Ms. Abada: When they are in a place where there is a very small proportion of people who are of the same ethnic group as them, immigrant kids are very strategic, whether they realize it or not, in the sense that they would unpack those characteristics and

la culture. Une femme qui porte un sari est peut-être plus facilement acceptée dans un bureau qu'un homme qui porte un turban ou une barbe. Ces marqueurs de sexe sont extraculturels; ils peuvent rendre les choses plus difficiles pour les hommes que pour les femmes.

L'autre argument est lié aux préférences. L'un de nos groupes à Vancouver, composé de Marie Adamuti-Trache et Lesley Andres, a fait une étude sur les champs d'étude que choisissent les femmes. L'article est intitulé : « You've come a long way, baby? » et a été publié dans un numéro récent de *Canadian Public Policy*. Les femmes continuent de choisir des domaines d'étude non scientifiques, comme les sciences sociales, les humanités et les beaux-arts. La seule preuve contradictoire que nous avons découlaît d'un travail antérieur que nous avons fait, qui montrait que les jeunes immigrantes étaient beaucoup plus fortes en mathématiques et avaient plus souvent tendance à faire des études en génie et dans des domaines semblables que les femmes nées ici.

La question intéressante du sexe et de l'appartenance ethnique est peut-être également liée à votre question. La déclaration de Mme Abada selon laquelle les filles sont plus facilement acculturées que les garçons fait partie de cela.

Si l'on se penche sur la question de l'obéissance, il est clair qu'il est important de faire ses devoirs à l'école. Les devoirs ont des effets positifs sur le rendement scolaire, sous certaines conditions et à certains niveaux, particulièrement à l'école secondaire; les filles consacrent beaucoup de temps à leurs devoirs de sciences.

Nous avons fait une étude en utilisant les données sur les sciences du Programme d'indicateurs du rendement scolaire ou le PIRS; les filles sont récompensées par leurs enseignants. Elles reçoivent des notes de A et de A+ dans leurs devoirs de sciences. Puis, elles passent les épreuves du PIRS, et les garçons réussissent beaucoup mieux qu'elles. Ce n'est tout simplement pas juste; comment est-ce possible? Les garçons mènent une vie très différente à l'extérieur de l'école; les situations et les contextes liés à leurs loisirs favorisent le raisonnement quantitatif, ce qui les avantage.

Les différences entre les sexes sont très compliquées. Le sexe des étudiants a un rôle à jouer dans le programme d'études, et le sexe des travailleurs influe sur les pratiques d'embauche dans le marché du travail. Il est très difficile de comprendre cette question dans toute sa complexité.

Le sénateur Martin : Je vais poser une question et je vais peut-être demander à seulement l'un des témoins d'y répondre. Ma question porte sur les minorités visibles dans les villes et celles à l'extérieur des villes, dans les régions plus isolées. Des parents m'ont demandé si leur enfant réussirait mieux dans une région isolée où ils seraient obligés de s'intégrer plus rapidement. Est-ce que le niveau d'acculturation influe sur le niveau de réussite finale, qu'il s'agisse de l'obtention de diplômes postsecondaires ou de l'accès au marché du travail? Je suis curieuse de savoir comment les membres de minorités visibles qui sont entourés de gens comme eux dans les grandes villes se distinguent de ceux dans les régions rurales.

Mme Abada : Quand ils se retrouvent dans un endroit où il y a très peu de gens du même groupe ethnique qu'eux, les jeunes immigrants sont très stratégiques, qu'ils s'en rendent compte ou non. Ils choisissent les caractéristiques qu'ils peuvent afficher et se

bury those that may not be so favourable. I think they would be forced to assimilate much faster in the sense that they would have to shed some of their ethnic characteristics just to be accepted.

That situation may be different if they were living in a larger metropolitan area. We found in our study that visible minorities living in larger metropolitan areas tended to benefit from that. It is exposure through an ethnic group. If you live among your own kind, there might very well be an advantage to that as opposed to living in a smaller town, where you are not exposed to people of the same ethnic background.

Senator Cordy: I will ask my two or three questions all in one so the chair will let me continue.

Ms. Abada, you talked in your presentation — and you just made reference to it again — about when you grow up with friends of the same ethnic background, it is positive when related to university education. For immigrant children particularly, would this be giving them a sense of community, a sense of belonging, of fitting in, all of those aspects? Would that be the driver in making them successful in continuing on to post-secondary education?

Ms. Abada: Yes; I would not say that that would be the only factor, but it certainly speaks to a much broader question. It really does reflect your parents' networks and makes you part of that community.

A study in the U.S. shows that if parents know that you are hanging out with their friends' kids, they feel much more secure. It does give you that sense of community. Given that, when the parents are within that community, they can rebuild their co-ethnic ties and pretty well share their aspirations for their kids. It speaks to a much broader question about being part of this particular community and benefiting from the strength of some of those community resources.

Senator Cordy: One thing I found interesting was when I travelled to Israel and had the opportunity to go into what I will call an "immigration school" — I am not sure what the real title was. It was fortunate because the whole group of immigrants was from Africa, so they were all from the same area, and they all spoke the same language.

They had a school for parents and children, where they not only taught them the language — they had language classes all day long — they also taught them cultural things. It was not to say that they had to change to the other culture, but it was just things to help them fit in — community things so that they understood simple things such as grocery shopping and preparing foods that they would find in the grocery store.

Are we doing enough similar to that to ensure that people do not just come to Canada and here they are? If they have family or friends already here, they certainly have a step up.

débarrassent de celles qui leur seront peut-être plus défavorables. Je pense qu'ils sont obligés de s'assimiler à leur milieu plus rapidement en se débarrassant de certaines de leurs caractéristiques ethniques pour être acceptés.

Cette situation n'est peut-être pas celle des jeunes qui vivent dans de grandes métropoles. Dans le cadre de notre étude, nous avons découvert que les membres des minorités visibles qui vivent dans de grandes régions métropolitaines ont tendance à tirer profit de leur situation. Ils sont exposés à leur nouveau milieu par l'entremise d'un groupe ethnique. Le fait de vivre avec d'autres personnes comme vous peut très bien être un avantage par rapport au fait de vivre dans une plus petite ville, où vous n'êtes pas exposé à des gens du même groupe ethnique.

Le sénateur Cordy : Je vais poser mes deux ou trois questions tout en même temps, pour que le président me laisse continuer.

Madame Abada, dans votre exposé, vous avez parlé — et vous y avez seulement fait allusion — du fait qu'il est avantageux pour les jeunes — du point de vue des études universitaires, d'avoir des amis du même groupe ethnique. Pour les jeunes immigrants en particulier, cela leur donne-t-il le sentiment d'appartenir à une communauté et d'être acceptés? Est-ce qu'il s'agit là du facteur qui leur permet de poursuivre leurs études postsecondaires?

Mme Abada : Oui; je ne crois pas qu'il s'agisse du seul facteur, mais il est, à coup sûr, lié à une question beaucoup plus large. Les réseaux des parents et le sentiment d'appartenance à une communauté sont vraiment très importants.

Une étude réalisée aux États-Unis montre que, si les parents savent que leurs enfants fréquentent les enfants de leurs amis, ils sont beaucoup plus en confiance. Cela favorise les sentiments d'appartenance à une communauté. Compte tenu de cela, quand les parents font partie de cette communauté, ils peuvent créer des attaches avec d'autres personnes de leur groupe ethnique et leur faire part de leurs aspirations concernant leurs enfants. Il s'agit donc d'une question très large liée à l'appartenance à une communauté particulière et au fait de pouvoir tirer profit de certaines des ressources utiles de cette communauté.

Le sénateur Cordy : Lorsque je suis allée en Israël, j'ai eu l'occasion de visiter ce que j'appellerais une « école d'immigrants » — je ne sais pas trop comment on l'appelle — et c'était très intéressant. Ce qui était bien, c'est que tous les immigrants provenaient d'Afrique, de la même région, et ils parlaient tous la même langue.

Il y avait une école pour les parents et les enfants, où on leur apprenait la langue — ils suivaient des cours de langue toute la journée — et d'autres choses culturelles. Ils n'étaient pas obligés d'adopter l'autre culture, mais cette école visait à les aider à s'intégrer. On leur apprenait des choses simples sur leur communauté, comme la manière de faire l'épicerie et la manière de cuisiner les aliments qu'ils trouveraient au supermarché.

Prenons-nous assez de mesures de ce genre pour garantir que les gens ne sont pas laissés pour compte quand ils arrivent au Canada? S'ils ont de la famille ou des amis ici, ils ont certainement une longueur d'avance.

Ms. Abada: Some communities, whether they have support from the wider community or not, just come together. You are referring to these ethnic social institutions, in terms of the language school. This is quite large in the U.S., where parents come from across all class lines. Those who come from lower-income groups can benefit from families of high-income groups, and ask what they can do to send their kids to school.

It can be in the form of language school. In the Korean community, for example, the church is the anchor of the immigrant community. The social structures provide a place for academic enrichment and rebuilding of the social ties. It can be in the form of other associations or sports clubs.

It goes beyond just teaching them their own minority language. It goes beyond teaching them about culture, because it really is for the parents. There is this indirect benefit, so the parents can also learn from that.

In fact, a study in the U.S. shows that these ethnic language schools are not just for the kids. For instance, the parents can join seminars on how to invest in the stock market; that is an example of the purpose that these ethnic communities serve.

Senator Cordy: Mr. Sweet, I was an elementary school teacher, so I was quite taken with your comments about how much of the story is told in elementary school. We cannot suddenly get students in grade 11 and 12 and ask what they will do. It is the investments in early childhood literacy.

I was at a breakfast the other morning with the Canadian Teachers' Federation and had a lengthy discussion with the president of the Nova Scotia Teachers Union on this very issue, the types of things we are hearing about in post-secondary education that say that we cannot start in high school, we have to go back.

Can you comment a little further on investing in early learning and the importance of it in post-secondary education?

Mr. Sweet: Much of the literature, argument and debate comes out of the attempt to improve the lot of low-income families. It comes out of the children in poverty programs, where we were supposed to have reduced childhood poverty by the year 2000. That was a major policy undertaking many years ago. It is one of the more durable features of the social landscape.

What has changed about that now is that the biological development in research in that area has driven down the level at which we think we ought to start. They had preschool programs that were designed to compensate. It is now evident that we need to begin much earlier than that, in infancy. The return gradients are dramatic for infant investment as opposed to investment in high school, for example. The question is how we go about doing

Mme Abada : Certaines communautés s'organisent naturellement, qu'elles obtiennent de l'aide de la communauté plus large ou non. Vous avez fait allusion à des institutions sociales ethniques quand vous avez mentionné l'école de langue. Cela est très populaire aux États-Unis, où les parents font partie de toutes les classes sociales. Ceux qui font partie des groupes à faible revenu peuvent tirer profit des familles à revenu plus élevé en leur demandant, par exemple, ce qu'ils doivent faire pour envoyer leurs enfants à l'école.

Cela peut prendre la forme d'une école de langue. Dans la communauté coréenne, par exemple, l'église est le point d'ancrage de la communauté immigrante. Les structures sociales fournissent un lieu pour l'enregistrement des connaissances et la reconstruction de liens sociaux. Cela peut prendre la forme d'autres associations ou de clubs sportifs.

Cela va au-delà de l'enseignement de leur langue maternelle ou de leur culture parce que c'est aussi pour les parents. Il y a un avantage indirect puisque les parents peuvent également apprendre des choses.

En fait, une étude américaine montre que ces écoles de langue ethniques n'existent pas uniquement pour les enfants. Par exemple, les parents peuvent participer à des séminaires sur les investissements dans le marché boursier; c'est un exemple du rôle joué par ces communautés ethniques.

Le sénateur Cordy : Monsieur Sweet, j'ai été enseignante au primaire. Vos commentaires sur l'importance de l'école primaire m'ont donc beaucoup intéressée. On ne peut pas soudainement demander aux élèves en 11^e et en 12^e années ce qu'ils vont faire. On doit investir dans l'alphabétisation des jeunes enfants.

L'autre jour, j'ai assisté à un déjeuner avec la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants, et j'ai eu une longue discussion à ce sujet avec la présidente du Syndicat des enseignants de la Nouvelle-Écosse. Nous avons parlé des études postsecondaires et du fait qu'il est de plus en plus reconnu que nous devons commencer à déployer des efforts avant l'école secondaire.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur la nécessité d'investir dans l'apprentissage des jeunes enfants et sur l'importance des investissements relativement aux études postsecondaires?

M. Sweet : Un grand nombre des documents, des arguments et des débats à ce sujet tournent autour de la nécessité d'améliorer le sort des familles à faible revenu. Les enfants ciblés par les programmes visant à contrer la pauvreté juvénile en sont un exemple. Nous étions censés réduire le taux de pauvreté chez les enfants avant l'an 2000. C'était une politique majeure adoptée il y a de nombreuses années. Il s'agit de l'une des caractéristiques les plus durables du paysage social.

Ce qui a changé, c'est que les avancées dans les recherches biologiques ont fait baisser l'âge auquel nous devons commencer. Des programmes préscolaires avaient été conçus pour aider ces enfants. Il est maintenant clair que nous devons commencer beaucoup plus tôt, dès les premières années de vie. Les résultats sont bien meilleurs lorsque l'on investit dans les enfants en très bas âge au lieu d'investir seulement dans les jeunes au niveau

it. We then get into the business of whether or not we have a parenting policy. What is the role of the state? If you tell people how to raise their kids, that meets a great deal of resistance.

When you begin with small children, think about immigrants or newcomers. I used to teach kindergarten. I started with that level. You did not teach math or language arts until the child was happy, settled and accepted. The whole notion of inclusion was critical for the individual, and it probably is for groups, too.

Within schools, if we look at immigrant concepts and distinguish between bonding and bridging — this has to do with your question on ethnic enclaves and school enrichment — for example, when they are 80 per cent Mandarin-speaking, should there be one or the other? Is this a problem? It turns out that you should both bond and bridge. You have a range of repertoires. How you build that with little people in preschool programs or in the primary grades and on is by distinguishing between achievement and engagement, academic and social engagement. Social engagement is the extracurricular programs. They are not a frill. They are the first areas we cut. In Vancouver, they are axing the music programs now because they do not have enough money to run them.

The role of these extracurricular programs is to have the child identify with the norms and the values of the school. It is there that they begin, because they can identify with the football team or with the band or with whatever it might be and the kids with whom they are working, with the principles that underlie academic engagement — persistence, concentration, attendance, delay of gratification. That is what parents do in the link between home and school. It is a necessary loop to bring people back and build the basis for achievement.

Senator Dyck: My first question is directed to Professor Corak. You were unable to go through figure 2, comparing years of schooling for second generation sons and daughters.

Mr. Corak: That is right.

Senator Dyck: Unless I am misreading it, it looks to me as though there are big differences with a couple of countries, one being what you refer to as "other East Asia." For daughters, the average years of schooling is about 14, but for sons it is about 16. In terms of policy, if we see things such as this, do we need to be concerned? Do any studies indicate why this might be so? I was surprised. I was thinking that it might be flipped and that the daughters would have a higher degree and longer years of education, based on what Senator Martin said. Quite often in school systems, at least for my generation, the boys were picked on or bullied or discriminated against much more so than the

secondaire, par exemple. Nous devons maintenant nous demander comment il faut procéder. Cela entraîne la question d'une politique parentale. Quel est le rôle de l'État? Il y aura beaucoup de résistance si l'on dit aux gens comment ils doivent élever leurs enfants.

On doit commencer quand les enfants sont très jeunes, surtout chez les immigrants ou les nouveaux arrivants. J'ai été enseignant à la maternelle. J'ai fait mes débuts à ce niveau. On n'a commencé à enseigner les mathématiques, les langues ou les arts que lorsque l'enfant était heureux, et qu'il se sentait à l'aise et accepté. La notion de l'inclusion était essentielle pour l'enfant, et elle l'est probablement pour les groupes aussi.

Il y a deux notions liées à l'immigration : celle du regroupement et celle de la construction des ponts entre les groupes. Dans les écoles, et cela est lié à votre question sur les enclaves ethniques et l'enrichissement scolaire — par exemple, quand il y a 80 p. 100 des élèves qui parlent le mandarin, devrions-nous favoriser le regroupement ou la création de ponts? Le regroupement est-il un problème? En fait, on devrait favoriser les deux. Il y a un large éventail de répertoires. Ce que l'on doit faire en ce qui concerne les tout-petits dans les programmes préscolaires ou au primaire, c'est d'établir une distinction entre la réussite scolaire et l'engagement social. Les programmes parascolaires font partie de l'engagement social. Ils ne sont pas superflus. C'est pourtant dans ce domaine que l'on coupe en premier. À Vancouver, on coupe actuellement les programmes de musique parce qu'on n'a plus d'argent pour les poursuivre.

Ces programmes parascolaires permettent à l'enfant de se reconnaître dans les normes et les valeurs de l'école. C'est là que tout commence parce que les enfants ont un sentiment d'appartenance à l'égard de leur équipe de football, de l'harmonie ou de quelque autre groupe que ce soit, ils s'identifient aux enfants avec qui ils font ces activités et ils se reconnaissent dans les principes qui sous-tendent la participation scolaire — la persistance, la concentration, l'assiduité et la gratification dans l'immédiat. Ces activités permettent aux parents d'établir des liens entre la maison et l'école. Il s'agit d'une boucle nécessaire à l'attachement et à la réussite.

Le sénateur Dyck : Ma première question s'adresse à M. Corak. Vous n'avez pas pu nous parler de la figure 2, qui présente une comparaison des années d'études réalisées par les fils et les filles d'immigrants.

M. Corak : C'est vrai.

Le sénateur Dyck : J'ai peut-être mal compris, mais il me semble qu'il y a des différences importantes entre les sexes pour certains pays, dont ceux compris dans la catégorie des autres pays de l'Asie orientale. Les filles font, en moyenne, 14 années d'études, tandis que les garçons en font 16, en moyenne. Du point de vue stratégique, devrions-nous nous préoccuper de telles différences? Y a-t-il des études qui expliquent ce phénomène? J'ai été très surprise. Je pensais que la situation serait l'inverse et que les filles auraient un niveau de scolarité plus élevé, selon ce que le sénateur Martin a dit. Souvent, dans les systèmes scolaires, c'est du moins le cas de ma génération, les garçons étaient beaucoup

girls. It is type of a double whammy there. Is my interpretation of the graphs correct?

Mr. Corak: Two messages come out of the graphs. One is sort of a global. We should celebrate that, on average, things look great. The other is the one you noted, that in spite of how the average looks, a great deal of diversity occurs in experiences. We talked about the importance of a sense of community, culture and family. You can imagine how that heritage plays out and interacts with the Canadian reality. It would be very different across communities. It is different in the Greek community than in the Taiwanese or Jamaican community, and so on. These graphs are also meant to draw your attention to particular communities that should be the focus of attention or where the hot spots are. Your careful eye has looked at this and pointed out something that I did not notice at first look.

I would like to take this opportunity to suggest that some hot spots exist in spite of the average. I appreciate that the committee's role is to talk about access to education, but as I have repeated, we have to layer on that the experience in the labour market. The real threat that our society faces, the same as the one that France is experiencing, is a sense of achievement in education and the expectations that raises, but that is not realized in the standard of living that is acceptable. That is the group that was behind some of the riots in some of the suburbs in Paris years ago. Part of the objective of this study was to take a critical eye underneath these averages and underscore the communities in which these hot spots exist.

When we looked at it, it did not seem to us that we saw any of these communities that concerned us, when we looked at it through the lens of daughters. This is just a positive story overall. When we looked at it through the lens of sons, we saw communities in which the sons, just as their fathers, got higher than average education but in which the fathers had lower than average earnings; and they, in turn, saw their children experience the same situation.

You think of the experience of an immigrant who came here. I came here certainly for a better life for myself but in large measure for the kids. My credentials, for whatever reason, were not recognized. I accept that, but I have hopes for my children. My children, who are Canadian-born after all, succeeded in the Canadian system. They did better than average. However, the labour market blocks them, and they are earning less than average. Those communities are people who came in a previous generation from Barbados, Colombia, Granada, Guinea, Haiti, Jamaica, Saint Lucia, Trinidad and parts of West Africa. They have in common a certain skin colour.

That said, when we look at these generational studies, by necessity, it is backward looking. I am looking at the attainments of people once they grow up. Our challenge is to recognize where the new hot spots are and where they are coming along. We can see a bit of that, perhaps. There have been outbreaks in Montreal.

plus souvent victimes d'intimidation et de discrimination que les filles. Ils étaient deux fois victimes, en quelque sorte. Est-ce que j'ai bien interprété les graphiques?

M. Corak : Les graphiques disent deux choses. L'une de ces choses est très globale. Nous devrions célébrer le fait que, en moyenne, les choses se passent bien. L'autre chose est celle que vous avez soulignée, c'est-à-dire que, malgré les moyennes, les expériences varient beaucoup. Nous avons parlé de l'importance du sentiment d'appartenance à une communauté, à une culture et à une famille. On peut très bien imaginer comment ce patrimoine se manifeste dans la réalité canadienne et interagit avec elle. Les scénarios sont très différents, selon la communauté. La communauté grecque n'a pas la même expérience que les communautés taïwanaise ou jamaïcaine. Ces graphiques visent également à attirer votre attention sur des communautés particulières qui doivent être ciblées. Vous avez un bon œil et avez décelé quelque chose que je n'avais même pas remarqué au premier coup d'œil.

J'aimerais saisir l'occasion pour vous dire qu'il y a certains groupes problématiques, malgré la moyenne. Je reconnais que le rôle du comité est de parler de l'accès aux études, mais, je le répète, il faut également tenir compte de l'expérience sur le marché du travail. La vraie menace pour notre société est la même que celle qui pèse sur la France. Il s'agit du niveau de réussite scolaire des immigrants et des attentes que cela soulève, lesquelles sont déçues dans le niveau de vie que l'on considère comme acceptable. C'est ce qui a provoqué les émeutes dans les banlieues de Paris, il y a quelques années. L'un des objectifs de l'étude était de voir ces moyennes d'un œil critique et d'attirer l'attention sur les communautés qui ont le plus de difficulté.

Aucune de ces communautés ne nous préoccupait en ce qui concerne le sort des filles. Globalement, il s'agit d'un modèle de réussite. Mais quand nous avons adopté le point de vue des garçons, nous avons constaté qu'il y a des communautés dans lesquelles le revenu moyen des pères était inférieur à la moyenne malgré le fait qu'ils ont, comme leurs fils, un niveau de scolarité plus élevé; malheureusement, ces pères voient leurs enfants vivre la même situation qu'eux.

Il faut considérer l'expérience d'un immigrant. Il vient ici dans l'espoir d'une vie meilleure pour lui-même, bien évidemment, mais dans une plus grande mesure, pour ses enfants. Ses titres de compétence, pour une raison quelconque, n'ont pas été reconnus. Il conserve des espoirs pour ses enfants. Ses enfants, après tout, sont nés ici et ont réussi dans le système canadien. Ils ont même eu des résultats supérieurs à la moyenne. Toutefois, le marché du travail leur met des bâtons dans les roues, et leur revenu est inférieur à la moyenne. Les membres de ces communautés qui sont arrivés à la génération précédente viennent de la Barbade, de la Colombie, de la Grenade, de la Guinée, d'Haïti, de la Jamaïque, de Sainte-Lucie, de la Trinité et de l'Afrique de l'Ouest. Ce qu'ils ont en commun, c'est la couleur de leur peau.

Cela dit, nous sommes obligés d'examiner ces études générationnelles en regardant en arrière. J'examine les acquis de ces personnes une fois qu'elles sont adultes. Notre défi, c'est de reconnaître les nouvelles communautés que nous devrions cibler et de déterminer comment elles s'en tirent. Nous en voyons peut-

That reflects not just the Haitian community but also some of the communities of Arabic background. Focusing on these new hot spots in the early years is important in recognizing them. On average, we should be proud of what we have accomplished. We stand out internationally as a positive experience. However, that is not to say that particular groups do not still have some road to travel. Part of that has to do with family background. All of these experiences, if you listened to our discussion, in a sense tell us as much about ourselves as they tell about immigrant communities. Why are credentials not being recognized, and who are the groups that are able to protect and block new entrants? Why do names and colour still matter? It is very much a two-way street.

Senator Dyck: As a follow-up to name and colour, in your estimation, is there anything that would support or suggest the idea that those factors become more exaggerated during a recession? When the economy is tight and jobs are harder to come by, could employers tend to focus on hiring who they see as familiar and the same?

Mr. Corak: There is good evidence to suggest that is the case. If we look back to the 1990s recession, which was a long recession focused in Ontario, the group that fared the worst in the early 1990s were the new immigrants. These people were shunted, because of the lack of jobs, into occupations that they would not have otherwise taken. That has a longer-term scarring effect. We are fortunate that the current recession will not be as long. However, when the queue is long at the factory, jobs are rationed, and they can be rationed according to criteria other than ability.

The Chair: Does anyone else have anything to add in response to Senator Dyck's question? I have a supplementary question from Senator Champagne.

Senator Champagne: It is a big problem for immigrants who try to have their diplomas recognized in Canada. I know of a case of a man from Morocco who did his studies in France. He is a doctor with a degree from France. He immigrated to Quebec because he thought he would have no problem with the language as he spoke French. It has been two and a half years, and he had to go back to university for one year, which made it difficult given that he has a wife and child.

Can we do anything to help facilitate that transition when people arrive and are well educated? God knows, we need family doctors. Can you suggest anything that we can do? The provinces have something to say in choosing their immigrants, but could the federal government do something to encourage better practice? I am sure many such immigrants are in that same situation of driving a cab instead of working at a family clinic. Do you have any suggestions?

être un peu les effets. Il y en a eu des éclats à Montréal. La communauté haïtienne n'est pas la seule. Les communautés arabes ont également été touchées. Il faut porter attention à ces communautés dès les premières années de vie des enfants. En moyenne, nous devrions être fiers de ce que nous avons accompli. Nous nous démarquons à l'échelle internationale pour l'expérience positive vécue par nos immigrants. Cependant, certains groupes ont du chemin à faire. Cela est dû, en partie, aux antécédents familiaux. Toutes ces expériences, si vous m'avez bien écouté, nous en apprennent autant sur nous-mêmes que sur les communautés immigrantes. Pourquoi les titres de compétence ne sont-ils pas reconnus, et qui sont les groupes capables de protéger les nouveaux arrivants et de leur nuire? Pourquoi la couleur de peau et les noms ont-ils encore de l'importance? Ça va vraiment dans les deux sens.

Le sénateur Dyck : Au sujet des noms et de la couleur de la peau, selon vous, est-il possible que ces facteurs soient exacerbés durant une récession? Quand l'économie ne va pas bien et que les emplois sont plus difficiles à trouver, les employeurs ont-ils tendance à embaucher des gens qui leur ressemblent?

M. Corak : Il est assez clair que c'est le cas. Si nous revenons en arrière, à la récession des années 1990, qui a été très longue et qui s'est principalement concentrée en Ontario, le groupe qui s'en est le moins bien tiré est celui des nouveaux arrivants. Ces gens ont été redirigés, en raison du manque d'emplois, vers des professions qu'ils n'auraient pas acceptées, autrement. Cela les a marqués pendant longtemps. Nous sommes très chanceux parce que la récession actuelle ne sera pas aussi longue. Toutefois, quand la file est longue à l'usine et que le nombre d'emplois est limité, le niveau de compétence n'est peut-être pas le seul critère d'embauche.

Le président : Est-ce que quelqu'un d'autre aimerait répondre à la question du sénateur Dyck? J'ai une question complémentaire de la part du sénateur Champagne.

Le sénateur Champagne : La reconnaissance des diplômes au Canada est un problème considérable pour les immigrants. Je connais un homme marocain qui a fait des études en France. Il est médecin et a un diplôme français. Il a immigré au Québec parce qu'il pensait qu'il n'aurait pas de problèmes avec la langue, puisqu'il parle français. Il est arrivé depuis deux ans et demi et il a dû retourner à l'université pendant un an, ce qui a été très difficile puisqu'il a une femme et un enfant.

Que pouvons-nous faire pour faciliter la transition des gens bien instruits qui arrivent ici? Dieu sait que nous avons besoin de médecins de famille. Pouvez-vous suggérer quelque chose? Les provinces ont leur mot à dire en ce qui concerne la sélection des immigrants, mais le gouvernement fédéral pourrait-il faire quelque chose pour favoriser de meilleures pratiques? Je suis certaine qu'il y a de nombreux immigrants qui conduisent un taxi au lieu de travailler dans une clinique de médecine familiale. Avez-vous des suggestions?

Mr. Corak: I am under the impression that the federal government is moving on this file. Part of that involves information and an appreciation that degrees obtained in different universities across the world can be ranked in terms of quality and to get that information into the workplace in an effective way.

As we have discussed, part of it reflects the rigidities in our labour market and the groups that have formed around those interests to effectively block newcomers. Medicine is often talked about in this respect. I am not sure what role the federal government could have in that. It is that sort of unnecessary credential that keep groups out. I appreciate the urgency, but I am not sure that I am in a position to offer you any suggestions.

Senator Champagne: If that person could practice as a doctor, he would make money, and the children, whom he brought from Morocco and the other one who was born here, would become newcomers who would eventually go to university. It is a vicious circle, in my opinion.

Mr. Corak: I do not want to say that the intergenerational consequences of that should be overstated. Even though that parent faces those constraints, his or her children will still do well because he passes on other things that matter. In the long run, it seems to work itself out. However, that is no consolation.

It says less about that individual than it says about how our labour market is structured.

Senator Champagne: Let us hope we can help.

The Chair: One of the focuses that we have is on Aboriginal people in terms of access to post-secondary education. We have been told that Aboriginal people who graduate from high school are about as likely to go on to post-secondary education as the rest of the population. The problem is that they drop out in big numbers at the elementary or high-school levels.

I know immigrants face many challenges. However, are there any success stories that we could transpose to the Aboriginal population?

Mr. Sweet: The Aboriginal area is not mine. Studying immigrants in the metropolitan areas, increasingly organizations such as Metropolis are being forced to look at not only immigrants but also Aboriginal people.

Some parallels do exist. A recent study by the Environics Research Group, which you might have seen, paints a more optimistic picture than does some of the analysis of Aboriginal peoples done previously. One of the striking features of their survey was the high post-secondary aspirations held by Aboriginal youth. I recognize that as the vehicle for social mobility for establishing themselves. That was the key finding. Issues around access and vulnerability are important. The dropout rates in some of the ethnic groups that we have looked at in the TDSB approximate or are higher than the Aboriginal

M. Corak : J'ai l'impression que le gouvernement fédéral travaille à ce dossier. Une partie du problème est le manque d'information et l'absence d'un système de classification des diplômes étrangers. Il faudrait que cette information soit communiquée aux milieux de travail de manière plus efficace.

Comme nous l'avons dit, la rigidité de notre marché du travail et les groupes d'intérêt qui se sont formés pour empêcher ces nouveaux arrivants de se tailler une place font partie du problème. À cet égard, la médecine est souvent mentionnée. Je ne sais pas trop quel rôle le gouvernement fédéral pourrait jouer relativement à cette question. Ces titres, qui ne sont pas nécessaires, tiennent les immigrants à l'écart. Je sais qu'il s'agit d'une situation urgente, mais je ne crois pas être bien placé pour vous offrir des suggestions.

Le sénateur Champagne : Si cet homme pouvait pratiquer la médecine, il ferait de l'argent, et ses enfants, qu'il a amenés du Maroc de même que le plus petit, qui est né ici, iraient, tôt ou tard, à l'université. C'est un cercle vicieux, à mon avis.

M. Corak : Je ne veux pas surestimer les conséquences intergénérationnelles de cette situation. Même si ce parent se voit imposer des contraintes, ses enfants réussiront bien parce qu'il leur transmettra d'autres choses qui comptent. Au bout du compte, les choses semblent s'arranger. Ce n'est toutefois pas une consolation.

La personne est moins souvent en cause que la structure de notre marché du travail.

Le sénateur Champagne : J'espère que nous pouvons aider.

Le président : L'une des choses sur lesquelles nous devons nous pencher est l'accès aux études postsecondaires pour les Autochtones. On nous a dit que les Autochtones qui obtiennent un diplôme d'études secondaires ont autant de chances d'accéder aux études postsecondaires que le reste de la population. Le problème est que leur taux de décrochage aux niveaux primaire et secondaire est très élevé.

Je sais que les immigrants sont confrontés à de nombreux obstacles. Cependant, y a-t-il des modèles de réussite que nous pouvons appliquer à la population autochtone?

M. Sweet : Je ne suis pas spécialiste des Autochtones. Mais dans le cadre de mes études sur les immigrants dans les régions métropolitaines, j'ai remarqué que de plus en plus d'organisations, comme Metropolis, doivent maintenant également se pencher sur la situation des Autochtones.

Il y a certaines ressemblances. Une étude récente réalisée par le groupe de recherche Environics — vous l'avez peut-être lue — dresse un tableau plus optimiste que certaines des analyses précédentes des Autochtones. Entre autres, une enquête a révélé que les jeunes Autochtones aspirent beaucoup aux études postsecondaires, ce qui est très intéressant. Je considère cela comme le véhicule de mobilité sociale qui leur permettra de s'établir. C'était le résultat clé de l'enquête. Les questions liées à l'accès et à la vulnérabilité sont importantes. Les taux de décrochage de certains groupes ethniques que nous avons

dropout rates. There is probably a large amount of commonality in institutional response for all of these groups.

The Chair: Are there more questions? If not, thank you for being part of this today. The information that you brought is most appreciated. We now stand adjourned.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, April 22, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:29 a.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We are continuing our study on accessibility of post-secondary education, PSE, in Canada. Today, we will focus on the federal support programs for PSE.

We have four panellists to assist us in this and give us the opinions of the various organizations that they are here on behalf of today.

We have Rick Theis, Government Relations Officer, Canadian Alliance of Student Associations. The association was founded in 1995 and has 25 member organizations representing over 300,000 students nationwide. Rick Theis is responsible for relations with government. We have met before in that capacity.

Joshua Mitchell is President of the Canadian Association of Student Financial Aid Administrators, an association formed to represent financial aid administrators and awards officers in universities and colleges across Canada.

Katherine Giroux-Bougard, National Chairperson, Canadian Federation of Students, CFS, was also the former president of the students' union of Memorial University. The CFS was founded in 1981, and today more than half a million students at over 80 universities and colleges in Canada are CFS members.

Finally, we have Louis-Philippe Savoie, Vice-President of University Affairs and Incoming President of the Quebec Federation of University Students. It has 14 member associations, approximately 120,000 student members and was founded in 1989. Its main purpose is to defend the rights and interests of students in relations with governments, education authorities and civil society stakeholders.

étudiés dans la Commission scolaire du district de Toronto s'approchent des taux de décrochage des Autochtones ou les dépassent. Il y a probablement beaucoup de points communs en ce qui concerne la réaction de ces groupes aux institutions.

Le président : Y a-t-il d'autres questions? Sinon, je vous remercie d'être venus aujourd'hui. L'information que vous avez fournie nous sera très utile. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 22 avril 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 29 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous poursuivons aujourd'hui notre étude sur l'accès à l'éducation postsecondaire au Canada. Aujourd'hui, nous nous intéressons tout particulièrement aux programmes fédéraux d'aide financière en matière d'éducation postsecondaire.

Nous recevons aujourd'hui quatre témoins qui vont nous aider à mieux comprendre la situation en présentant les vues des organismes qu'ils représentent.

Nous accueillons donc Rick Theis, agents des relations gouvernementales pour l'Alliance canadienne des associations étudiantes. Cette association a été fondée en 1995 et compte 25 organismes membres qui représentent plus de 300 000 étudiants d'un bout à l'autre du pays. Rick Theis est responsable des relations gouvernementales. D'ailleurs, il a déjà comparu précédemment à ce titre-là.

Joshua Mitchell est président de l'Association canadienne des responsables de l'aide financière aux étudiants, qui a été créée afin de représenter les responsables de l'aide financière et les agents aux subventions dans les universités et collèges du Canada.

Katherine Giroux-Bougard, présidente nationale de la Fédération canadienne des étudiantes et étudiants, soit la FCE, est également l'ancienne présidente de l'Association étudiante de l'Université Memorial. La FCE a été fondée en 1981, et représente à présent plus d'un demi-million d'étudiants dans 80 universités et collèges du Canada.

Enfin, nous accueillons Louis-Philippe Savoie, vice-président aux affaires universitaires et président entrant de la Fédération étudiante universitaire du Québec. Cette dernière, qui a été fondée en 1989, compte 14 associations membres, et représente environ 120 000 étudiants. Elle a pour principale mission de défendre les droits et les intérêts des étudiants auprès des gouvernements, des autorités scolaires et des membres de la société civile.

Welcome to all four of you. We will now hear from each one of you in opening remarks. Please keep it to no more than seven minutes. We will start with Rick Theis.

Rick Theis, Government Relations Officer, Canadian Alliance of Student Associations: On behalf of the 315,000 students represented by the Canadian Alliance of Student Associations, I would like to express my sincere appreciation to you for providing me with the opportunity to appear before your committee today, and as well for conducting this timely and critically important study into post-secondary education access in Canada.

Like my associates today, I will focus my comments on the federal student financial aid system, outline areas of strength and weakness in the existing regime and perhaps address potential remedies during the course of the question period.

As you are already aware, the federal government invests billions of dollars each year into student financial assistance programs to make post-secondary education affordable and accessible to all qualified students. However, fulfilling those two goals depends not only on investments of appropriate financial resources but also ensuring that said resources are targeted to meet those goals.

The Chair: I am sorry to interrupt; this is almost an impossible situation. I know I have only given you seven minutes, but do not talk too fast because we have to get everything translated.

Mr. Theis: No problem; I will slow down. I apologize.

I will address a few areas where we find some issues exist. First, the level of financial assistance provided must be of sufficient quantity to meet a student's anticipated need. Generally speaking, the funding a student is provided through the Canada Student Loans Program is adequate in meeting average costs, including tuition and fees, books, travel and living expenses, that a student would face in attending post-secondary education.

However, as was pointed out in the 2008 Actuarial Report on the Canada Student Loans Program, an increasing proportion of Canada's students experience unmet needs, whereby their financial need exceeds the amount of assistance available to them through the financial aid system. Several factors, either alone or in combination, contribute to the creation of unmet need: attending high-cost education programs, residing in large urban areas with elevated costs of living, or attending school while caring for dependent children, to name a few. Regardless of its origins, unmet need is a significant issue across the country.

Currently, average unmet need in Canada ranges from a low of \$1,191 in Ontario, to a high of \$5,214 in Nova Scotia, with the national average sitting at approximately \$3,400.

Bienvenue à vous quatre. Nous vous invitons maintenant à faire vos remarques liminaires et à vous en tenir à un maximum de sept minutes chacun. Le premier intervenant sera Rick Theis.

Rick Theis, agent des relations gouvernementales, Alliance canadienne des associations étudiantes : Au nom des 315 000 étudiants qui sont représentés par l'Alliance canadienne des associations étudiantes, je voudrais exprimer mes sincères remerciements pour l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui de comparaître devant le comité, dans le contexte de son étude à la fois opportune et essentielle sur l'accès à l'éducation postsecondaire au Canada.

Comme mes collègues, je vais surtout vous parler du système fédéral d'aide aux étudiants, en cherchant à mettre en relief les forces et les faiblesses du régime actuel, quitte à parler des solutions potentielles au cours de la période des questions.

Comme vous le savez certainement, le gouvernement fédéral investit des milliards de dollars chaque année dans les programmes d'aide financière aux étudiants, afin que l'éducation postsecondaire soit abordable et accessible à tous les étudiants qualifiés. Toutefois, la réalisation de ces deux objectifs dépend, non seulement d'investissements appropriés de ressources financières, mais aussi de la bonne affectation des ressources de façon à atteindre les objectifs fixés.

Le président : Excusez-moi de vous interrompre; je me rends compte que c'est une situation presque impossible. Il est vrai que je vous ai donné sept minutes seulement, mais je vous demande de ne pas parler trop vite car tout est interprété.

M. Theis : Pas de problème; je m'en excuse et je vais ralentir.

Je voudrais aborder deux ou trois domaines où il existe des problèmes. Premièrement, le niveau d'aide financière doit être suffisant pour répondre aux besoins éventuels de l'étudiant. En général, le financement accordé à l'étudiant par l'entremise du Programme canadien de prêts aux étudiants est suffisant pour répondre aux dépenses moyennes d'un étudiant qui fréquente un établissement postsecondaire, y compris les frais de scolarité et autres frais scolaires, le coût des livres, les frais de transport et les frais de subsistance.

Cependant, comme le signalait le Rapport actuariel de 2008 sur le Programme canadien de prêts aux étudiants, pour une proportion grandissante d'étudiants canadiens, certains besoins restent insatisfaits, étant donné que leurs besoins financiers dépassent le montant d'aide qu'ils peuvent obtenir par l'entremise du système d'aide financière. Plusieurs facteurs, agissant soit isolément, soit en combinaison avec les autres, sont à l'origine de ces besoins insatisfaits : le fait de participer à des programmes d'éducation à frais élevés, de vivre dans de grands centres urbains où les coûts de la vie sont élevés ou d'avoir à s'occuper d'enfants à charge pendant qu'on fait ses études, pour ne nommer que ces facteurs-là. Mais, quelle que soit sa source, le problème des besoins insatisfaits demeure entier.

À l'heure actuelle, ces besoins insatisfaits correspondent à un manque de financement allant de 1 191 \$ en Ontario à 5 214 \$ en Nouvelle-Écosse, la moyenne nationale étant de l'ordre d'environ 3 400 \$.

Second, financial assistance programs should be targeted to meet the programs' goals of accessibility and affordability. To this end, our system can boast of several strong programs, in addition to several ineffectual ones. In the former case, two new assistance programs introduced by the federal government in 2009, the Canada Student Grants Program, which provides up-front non-repayable grants to low- and middle-income students, as well as the innovative Repayment Assistance Plan, RAP, which provides meaningful support to students who experience difficulty paying back their loans, represent significant new investments in accessibility and affordability.

In the latter case, however, two issues emerge. Currently, the federal government spends approximately \$2.1 billion on education related tax credits each year, making tax credits the largest component of federal spending on student financial assistance each year. However, because these credits are non-refundable, their impact both on access and affordability is negligible. Most often these credits are not used by students during their study terms, rather they are carried over into future years or transferred to parents or spouses, regardless of whether those people helped to pay for a learner's education or not.

Second, while part-time attendance in post-secondary education is on the rise across the country, federal financial assistance to those students remains dismally low. Of the 269,910 part-time students studying in Canada currently, only around 1,400 students, or approximately 0.005 per cent, of all eligible borrowers apply for part-time Canada Student Loans.

A partial explanation for this low uptake is a result of the existence of student lines of credit, which are similar in many regards to federal student loans except that they have lower interest rates and provide a higher level of funding to borrowers. As a result, many part-time students miss out on access to non-repayable grants and repayment assistance programs offered alongside government loans because the cost of borrowing money from the government as a part-time student can be prohibitively high.

Third, potential aid recipients must be suitably aware of the assistance programs that are available to them. In a recent survey conducted by the Canadian Alliance of Student Associations, CASA, in partnership with the Canada Education Project, students were asked series of questions about their understanding of the financial assistance program offered by the government. In almost every question proffered, either large pluralities or outright majorities of students with student loans were unable to correctly answer basic questions surrounding topics such as interest accrual, non-repayable assistance eligibility, needs assessment criteria and the like.

Deuxièmement, les programmes d'aide financière devraient surtout viser à atteindre les objectifs fixés pour ces programmes, soit l'accessibilité et l'abordabilité. À cet égard, le régime actuel compte plusieurs programmes bien solides, dont nous pouvons nous enorgueillir, de même qu'un certain nombre de programmes inefficaces : dans la première catégorie, il s'agit de deux nouveaux programmes d'aide mis sur pied par le gouvernement fédéral en 2009, soit le Programme canadien de subventions aux étudiants, qui offre des subventions immédiates non remboursables aux étudiants à revenu faible et moyen, ainsi qu'un programme novateur appelé le Plan d'aide au remboursement, ou PAR, qui fournit une aide réelle aux étudiants ayant du mal à rembourser leurs prêts. Ces deux programmes correspondent à d'importants nouveaux investissements dans l'accessibilité et l'abordabilité.

Par contre, deux problèmes sont apparus par rapport à la deuxième catégorie. À l'heure actuelle, le gouvernement fédéral consacre chaque année environ 2,1 milliards de dollars aux crédits d'impôt liés à l'éducation, si bien que les crédits d'impôt représentent la plus importante enveloppe fédérale en matière d'aide financière aux étudiants. Cependant, comme il s'agit de crédits non remboursables, leur effet sur l'accès et l'abordabilité est négligeable. Bien souvent ces crédits ne sont pas utilisés par les étudiants au cours de la période où ils étudient; ils sont plutôt reportés à des années futures ou encore transférés à des parents ou à un conjoint, que ces derniers aient ou non aidé à payer les études.

Deuxièmement, bien que le nombre d'étudiants inscrits à temps partiel à des programmes d'enseignement postsecondaire soit en hausse dans l'ensemble du pays, l'aide financière offerte par le gouvernement fédéral à ces étudiants est extrêmement faible. Sur les 269 910 étudiants à temps partiel au Canada à l'heure actuelle, seulement 1 400 étudiants — soit environ 0,005 p. 100 des emprunteurs admissibles — présentent une demande de prêts aux étudiants pour des études à temps partiel.

Cette faible participation aux programmes en question s'explique en partie par la disponibilité de marges de crédit pour étudiants, qui sont semblables, à bien des égards, aux prêts fédéraux aux étudiants, sauf que les taux d'intérêt sont plus faibles et l'emprunteur a aussi accès à un financement accru. Par conséquent, bon nombre d'étudiants à temps partiel ne profitent pas de subventions non remboursables et de programmes d'aide au remboursement dont ils pourraient se prévaloir en obtenant un prêt du gouvernement, tout simplement parce qu'il peut coûter extrêmement cher d'emprunter de l'argent au gouvernement.

Troisièmement, les bénéficiaires d'aide potentiels doivent nécessairement être au courant des programmes d'aide qui leur sont accessibles. Dans le cadre d'un récent sondage mené par l'Alliance canadienne des associations étudiantes, ou l'ACAE, de concert avec le Canada Education Project, une série de questions a été posée aux étudiants au sujet du programme d'aide financière qu'offre le gouvernement. À presque toutes les questions qui ont été posées, un nombre important, voire même la majorité des répondants titulaires de prêts, ont fourni des réponses incorrectes, alors qu'il s'agissait de questions générales concernant l'accumulation d'intérêts, l'admissibilité à l'aide non remboursable, les critères d'évaluation des besoins, et cetera

However, most concerning is that students were shockingly unaware of repayment assistance options that were available to them upon graduation, suggesting that those students who might potentially run into issues with paying their loans would lack the information necessary to access the resources available to them.

Finally, the process of applying for student financial assistance cannot act as a barrier to accessing aid resources. This comment may seem rather rudimentary, yet the current structure of the student financial assistance application forms provides unique comprehension barriers for many potential applicants.

According to a 2007 Government of Canada and Province of Manitoba joint consultation on First Nations, Metis post-secondary participation and outcomes, respective First Nation students, particularly those who speak English as a second language, abstained from applying for loans due to language barriers encountered both when filling out the application forms and when speaking to staff at student loan offices.

Similar findings were reported following a review of student aid applications in Alberta, Saskatchewan, Manitoba and Nova Scotia, where the average reading level needed to comprehend these forms well exceeded the levels likely to be exhibited by the average grade 11 or grade 12 student. Naturally CASA has ideas about what can be done to address some of these issues, but I will leave that for the discussion to follow.

In closing, our thanks again to the committee for allowing us to present before you, and I look forward to answering any questions that senators might have.

Joshua Mitchell, President, Canadian Association of Student Financial Aid Administrators: Thank you to the committee for providing myself and the Canadian Association of Student Financial Aid Administrators, CASFAA, with the opportunity to appear before you today.

Over the past five years, I have worked in financial aid at the University of British Columbia and, more recently, at Kwantlen Polytechnic University.

CASFAA is the national professional association representing financial aid administrators at Canada's colleges and universities. Our members administer a large spectrum of student financial aid programs. These include government-sponsored student aid programs, such as the Canada Student Loans Program, various provincial student assistance programs, institutional scholarships and bursaries, and work-study programs. We also provide budgeting and financial counselling assistance to students.

Cependant, l'élément le plus inquiétant est le fait que les étudiants étaient très mal informés sur les possibilités d'aide au remboursement dont ils pourraient se prévaloir à la fin de leurs études, ce qui laisse entendre que les étudiants qui pourraient éventuellement avoir du mal à rembourser leurs prêts ne possèdent pas les renseignements essentiels qui leur permettraient d'accéder aux ressources qui sont disponibles.

Enfin, il est essentiel que le processus de demande d'aide financière ne constitue pas un obstacle à l'obtention des ressources nécessaires. Cette observation peut sembler couler de source, mais le fait est que la structure actuelle des formulaires de demande d'aide financière présente, pour bon nombre de demandeurs potentiels, des obstacles particuliers au niveau de la compréhension.

Selon les résultats de consultations menées conjointement en 2007, par le gouvernement du Canada et la province du Manitoba, auprès des membres des Premières nations et des Métis au sujet de leur participation aux études postsecondaires et des résultats de cette participation, des étudiants potentiels membres des Premières nations, surtout ceux qui parlent l'anglais comme langue seconde, se sont abstenus de présenter une demande de prêt en raison d'obstacles linguistiques qu'ils ont rencontrés au moment de remplir les formulaires de demande et de parler au personnel aux bureaux chargés d'administrer le Programme de prêts aux étudiants.

Des conclusions semblables ont été signalées à la suite de l'examen de demandes d'aide financière présentées par des étudiants en Alberta, en Saskatchewan, au Manitoba et en Nouvelle-Écosse, où la capacité de lecture nécessaire pour bien comprendre les formulaires dépassait de loin celle de l'étudiant moyen de 11^e ou de 12^e année. Évidemment, l'ACAE a certaines idées sur les mesures qui permettraient de régler certains de ces problèmes, mais je vais attendre la discussion qui suivra pour les aborder.

En terminant, je voudrais de nouveau remercier le comité de nous avoir donné l'occasion de vous faire part de nos vues, et je suis à votre disposition pour répondre à vos questions.

Joshua Mitchell, président, Association canadienne des responsables de l'aide financière aux étudiants : Au nom de l'Association canadienne des responsables de l'aide financière aux étudiants, soit l'ACAFE, je voudrais remercier le comité de me donner l'occasion de présenter aujourd'hui les vues des membres de l'Association.

Au cours des cinq dernières années, j'ai administré des programmes d'aide financière à l'Université de la Colombie-Britannique et, plus récemment, à l'Université polytechnique Kwantlen.

L'ACAFE est l'association professionnelle canadienne qui représente les responsables de l'aide financière des collèges et universités du Canada. Nos membres administrent un large éventail de programmes d'aide financière aux étudiants, entre autres, des programmes gouvernementaux comme le Programme canadien de prêts aux étudiants, divers programmes provinciaux d'aide aux études, des bourses octroyées par les établissements et les programmes de travail-études. Nous offrons également aux étudiants des conseils en matière de finance et de gestion budgétaire.

The primary objective of the association is to advocate on behalf of Canadian students. Because of our roles within our educational institutions, we are uniquely positioned to directly witness not only the success of the Canada Student Loans Program but also its gaps.

On the matter of success, while each of us will have suggestions for changes and improvements to the program today, we know thousands of Canadians attend colleges and universities each year because of the assistance provided through the Canada Student Loans Program, and the provincial and territorial financial assistance programs that supplement it.

The Canada Student Loans Program plays an important role in supporting access to post-secondary education for Canadians. On a personal note, my own participation in post-secondary education was supported with federal and provincial student loans. At a minimum, I would not have been able to attend in the same way without that support.

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has been authorized to examine a broad range of topics related to the accessibility of post-secondary education in Canada. For the purposes of our time here today, I will centre on the complexity of current financial assistance programs, the introduction of tax measures in lieu of direct financial assistance, and student debt levels.

On the topic of program complexity, each province and territory maintains distinct application processes, program information and administrative processes. The application process and the needs assessment methodology are cumbersome.

The amount of funding and type of funding, loan or grant, can vary considerably from one jurisdiction to another, as can other program elements such as interest rates, resource thresholds and debt-relief measures. As an example, CASFAA produces an annual document for its membership that summarizes the federal and provincial funding that is available through each province and territory.

This year's publication requires just over one page to summarize the new Canada Student Grants Program, but 16 pages to describe the mix of funding available to students in each province or territory. To be clear, this document only goes as far as to summarize basic program elements, such as the maximum amount of funding available, the type of funding — loan or grant — interest rates and repayment assistance information, yet requires 16 pages because of the vast differences in what is available to students in each jurisdiction.

L'objectif premier de l'Association consiste à défendre les intérêts des étudiants canadiens. Grâce aux rôles que nous jouons au sein des établissements d'enseignement, nous sommes des témoins privilégiés non seulement du succès, mais des failles, du Programme canadien de prêts aux étudiants.

Concernant le succès du programme, même si chacun d'entre nous voudra vous proposer aujourd'hui d'éventuels changements et améliorations, nous savons pertinemment que, si des milliers de Canadiens fréquentent chaque année les collèges et universités du pays, c'est grâce à l'aide qui leur est assurée par l'entremise du Programme canadien de prêts aux étudiants et des programmes d'aide financière provinciaux et territoriaux qui le complètent.

Ainsi le Programme canadien de prêts aux étudiants joue un rôle important pour ce qui est de faciliter l'accès aux études postsecondaires. D'ailleurs, je peux vous dire, à titre personnel, que ma participation aux études postsecondaires a été possible grâce à l'aide que j'ai reçue sous forme de prêts aux étudiants à la fois fédéraux et provinciaux. Le fait est que ma participation n'aurait pas été la même en l'absence de cette aide financière.

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie a reçu le mandat d'examiner une vaste gamme de sujets liés à l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. Aujourd'hui, je compte utiliser le temps qui m'est imparti pour vous parler essentiellement de la complexité des programmes actuels d'aide financière, des mesures fiscales adoptées en remplacement de l'aide financière directe et du niveau d'endettement des étudiants.

S'agissant de la complexité des programmes, chaque province et territoire a ses propres mécanismes de demande, d'information sur les programmes et d'administration. Le mécanisme de demande et les méthodes d'évaluation des besoins s'accompagnent de lourdes formalités administratives.

Le montant et la forme du financement — c'est-à-dire prêt ou subvention non remboursable — peuvent varier considérablement d'une province ou d'un territoire à l'autre, comme c'est le cas pour d'autres composantes des programmes, comme les taux d'intérêt, les seuils de ressources exigées et les mesures d'allègement de la dette. Par exemple, l'ACRAFE publie à l'intention de ses membres un document annuel qui présente un résumé des principaux mécanismes de financement fédéraux et provinciaux dans chaque province et territoire.

Le document de cette année consacre un peu plus d'une page à une explication sommaire des modalités du nouveau Programme canadien de subventions aux étudiants, par rapport aux 16 pages qui sont nécessaires pour décrire les différents mécanismes de financement dont peuvent se prévaloir les étudiants dans chaque province et territoire. Je précise que nous nous contentons dans ce document de résumer les principaux éléments du programme — par exemple, le financement maximum disponible, le type de financement, prêt ou subvention, les taux d'intérêt et les modalités du programme d'aide au remboursement; malgré tout, ce sommaire remplit 16 pages en raison des importantes différences entre ce qui est disponible dans chaque province et territoire.

It is because of the differences of provincial and territorial resources, cost of living, political factors, and social and demographic factors that provincial and territorial governments have supplemented the Canada Student Loans Program with such a vast array of provincially funded financial aid programs. That said, the Canada Student Loans Program has historically updated its needs assessment thresholds infrequently and with little accounting for regional differences.

With respect to the issue of tax measures, the government has increasingly allocated resources toward student financial support in the form of fiscal measures introduced through the tax system. These include items such as credits for tuition fees and full-time enrolment, as well as contributions to RESP plans.

Our concern here is that these measures are distributed without regard to financial need or family income, and studies have shown that they disproportionately benefit families with higher incomes. This is not to say that the programs are not of any benefit, but it calls into question their objective. They do not provide for timely financial assistance, nor do they assist high-needs students and under-represented groups; for example, students from low-income families, students with disabilities or Aboriginal students.

To put this in perspective, the 2009 Canada Millennium Scholarship Foundation publication, *The Price of Knowledge: Access and Student Finance in Canada*, reported that in 2007-08, the Canadian government provided \$4.4 billion in student financial aid while providing \$3 billion over the same period in education-related tax measures.

With respect to student debt levels, growing evidence suggests that those who are most at risk with post-secondary participation, in particular students from low-income families, first generation students and Aboriginal students, will abandon post-secondary education if their loan debt is too high. At the same time, more students are qualifying for higher amounts of student loans with a corresponding increase in the number of students whose financial need exceeds the amount of financial assistance available — unmet need.

Where the gap between financial resources and the cost of education is too vast, students will abandon their educational pursuits. The danger here is an important one to consider: Not only does this create the potential for students to be stepping out from their studies with large amounts of debt, but studies have indicated that students in this position are most likely to look back at post-secondary education as a negative experience, and they are the group who is most likely to default on the repayment of student loans.

C'est justement à cause des différences qui existent entre les provinces et territoires en ce qui concerne leurs ressources, le coût de la vie, les facteurs politiques, sociaux et démographiques que les administrations provinciales et territoriales ont cru bon de suppléer au Programme canadien de prêts aux étudiants en finançant une vaste gamme de programmes d'aide financière qui relève de leur responsabilité. À cet égard, il convient de signaler, en ce qui concerne le Programme canadien de prêts aux étudiants, que les seuils établis pour l'évaluation des besoins n'ont été révisés par le passé que rarement et sans vraiment tenir compte des différences régionales.

S'agissant de mesures fiscales, le gouvernement consacre de plus en plus de ressources à des mesures d'aide financière pour les étudiants qui prennent la forme de mesures fiscales. Il s'agit, entre autres, de crédits pour les frais de scolarité et les études à plein temps, de même que les cotisations aux REEE.

Notre préoccupation à cet égard concerne le fait que ces mesures sont mises à la disposition de la population sans qu'on tienne compte des besoins ou du revenu familial, et certaines études indiquent qu'elles profitent de manière disproportionnée aux familles mieux nanties. Cela ne signifie pas que ces programmes ne sont pas utiles, mais on peut néanmoins remettre en question leur finalité. Ces derniers n'assurent pas l'obtention d'une aide financière en temps opportun et ne profitent aucunement aux étudiants ayant des besoins importants et aux groupes sous-représentés — par exemple, les étudiants issus de familles à faible revenu, les étudiants ayant une incapacité ou les étudiants autochtones.

Pour considérer la situation objectivement, rappelons qu'une étude publiée en 2009 par la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire, intitulée *The Price of Knowledge : Access and Student Finance in Canada* signalait qu'en 2007-2008, le gouvernement canadien a consacré 4,4 milliards de dollars à l'aide financière aux étudiants, par rapport à un investissement de 3 milliards de dollars, au cours de la même période, dans des mesures fiscales liées à l'éducation.

S'agissant maintenant des niveaux d'endettement chez les étudiants, il existe de plus en plus de preuves indiquant que les personnes les plus à risque, en ce qui concerne la participation aux études postsecondaires — soit les étudiants issus de familles à faible revenu, les immigrants de première génération et les Autochtones — abandonneront leurs études postsecondaires si leur dette d'études est trop élevée. En même temps, nous constatons une augmentation du nombre d'étudiants admissibles à des prêts plus élevés, et une augmentation correspondante du nombre d'étudiants dont les besoins dépassent le montant de l'aide financière disponible — le problème des besoins insatisfaits.

Le fait est que si le fossé entre les moyens financiers et le coût des études s'élargit trop, les étudiants abandonneront leurs études. Voilà qui présente un danger important dont il faut tenir compte : non seulement cela crée-t-il la possibilité que les étudiants abandonnent leurs études en ayant un niveau élevé d'endettement, mais les études indiquent que de tels étudiants sont les plus susceptibles de considérer que leur expérience des études postsecondaires était négative et ainsi ils sont également les plus susceptibles de ne pas rembourser leurs prêts.

In response to the items that I have outlined here today, CASFAA has the following recommendations: Means-tested student financial assistance should be accessible through a simplified application process; the weekly assistance limits for the Canada Student Loans Program should be increased via an annual indexing or, at minimum, be reviewed on a three-year basis; funding limits should take regional differences into account.

We also recommend that the needs assessment methodology undergo a comprehensive review; the federal government review its education-related tax credits and give serious consideration to redirecting a portion of the funding toward means-tested programs that support low-income and under-represented groups; use of non-repayable grant assistance be expanded as a means of providing timely financial assistance, promoting access, promoting persistence and reducing student debt levels; the Canada Student Loans Program reinstate interest-free status for students during the six months following the completion of their studies; and the Canada Student Loans Program reduce interest rates charged on student loans to a maximum of prime.

In conclusion, I want to thank the committee once again for this opportunity. CASFAA strongly believes that investing in post-secondary education will help to ensure that all citizens, as individuals in Canada, as a nation, can compete effectively in the global economy.

Also, I have one last recommendation: In addition to other measures that CASFAA and others will present today, the federal government should continue to invest in research that both provides critical analysis on the effectiveness of financial assistance programs and help to facilitate and foster continued engagement with a national conversation on this topic.

[Translation]

Katherine Giroux-Bougard, National Chairperson, Canadian Federation of Students: Mr. Chair, I would like to thank the Committee for giving me this opportunity to discuss the accessibility of post-secondary education in Canada. The Canadian Federation of Students is the largest student organization in Canada, representing more than half a million students in all the provinces.

The Canadian Federation of Students and the organizations which preceded it have been representing students in Canada since 1927. It is particularly appropriate for this Committee to be studying the accessibility of post-secondary education in Canada, because our future as a society and as a country depends on it.

Donc, par rapport à l'ensemble des éléments que j'ai évoqués aujourd'hui, l'ACRAFE voudrait faire les recommandations suivantes : d'abord, nous estimons que les étudiants devraient avoir accès à une aide financière, en fonction de leurs besoins, par le biais d'un mécanisme de demande simplifié; nous recommandons que les limites hebdomadaires d'aide du PCPE soient rajustées annuellement à la hausse ou, à tout le moins, révisées tous les trois ans; et selon nous, les limites de financement doivent tenir compte des différences régionales.

Nous recommandons également au gouvernement d'examiner en profondeur ses méthodes d'évaluation des besoins, de réviser ses crédits d'impôt aux étudiants et d'envisager sérieusement de réaffecter une partie des crédits aux programmes éprouvés axés sur l'évaluation des besoins qui aident les étudiants à faible revenu et les groupes sous-représentés. Nous estimons également qu'il y aurait lieu d'élargir le programme de subventions non remboursables afin de fournir aux étudiants une aide financière en temps opportun, de favoriser l'accès aux études, de promouvoir la persévérance scolaire et de réduire les niveaux d'endettement chez les étudiants. Nous proposons également que le Programme canadien de prêts aux étudiants rétablisse les mécanismes d'exonération d'intérêt pour la période de six mois suivant l'obtention du diplôme et que le PCPE réduise au maximum du taux préférentiel les taux d'intérêt imposés aux étudiants.

En conclusion, je désire de nouveau remercier le comité de nous avoir donné l'occasion de lui exposer notre point de vue. L'ACRAFE est fermement convaincue que les investissements des pouvoirs publics dans l'éducation postsecondaire permettront de donner à l'ensemble des citoyens canadiens, individuellement et collectivement, les moyens d'affronter la concurrence mondiale.

Et j'ai une dernière recommandation : en plus de donner suite aux mesures recommandées par l'ACRAFE et d'autres qui comparaissent aujourd'hui, le gouvernement fédéral devrait continuer à investir dans la recherche afin de profiter d'analyses critiques sur l'efficacité des programmes d'aide financière et de contribuer à faciliter et à favoriser l'intérêt du public pour un débat national sur la question.

[Français]

Katherine Giroux-Bougard, présidente nationale, Fédération canadienne des étudiantes et étudiants : Monsieur le président, j'aimerais remercier le comité de me donner l'occasion de comparaître au sujet de l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada. La Fédération canadienne des étudiantes et étudiants est l'organisation étudiante la plus importante au Canada, réunissant plus d'un demi-million d'étudiants de toutes les provinces.

La Fédération canadienne des étudiantes et étudiants et les organisations qui ont été ses prédécesseurs représentent les étudiants au Canada depuis 1927. Il est particulièrement opportun que ce comité examine l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada, parce que notre futur comme société et comme pays en dépend.

More than 70 per cent of new jobs require at least two years of post-secondary education, which means that a college or university diploma is quickly becoming a prerequisite for full participation in our economy.

[English]

Although Canada prides itself on being a fair and equitable society, current enrolment data suggest that students from the highest income quintile are more than twice as likely to participate in post-secondary education as those from the lowest quintile.

When discussing participation rates between Aboriginal and non-Aboriginal Canadians, the gap is even more pronounced. Of those who are able to access post-secondary studies, students who have to borrow the most to participate and, as a result, carry more debt are twice as likely to drop out of their studies as students with little to no debt.

This is an embarrassment for a country as rich as Canada. Ensuring a just society means developing a system where no one is left behind, regardless of income, race, gender, ability or social status. The federal government's main policy focus should be on how to close the gap in participation and create an equitable and high-quality system of post-secondary education.

The Canadian Federation of Students has long advocated that post-secondary education should be paid through a progressive system of taxation rather than through up-front fees. Without creating financial barriers and burning students with massive student debt, progressive income taxes recover the cost of an individual's education many times over while also supporting the post-secondary system for the upcoming generation.

However, in little over a decade, the funding of post-secondary education has increasingly shifted from a collective responsibility to an individual responsibility. Federal cuts to cash-transfer payments to the provinces in the mid-1990s have caused tuition fees to nearly triple, and student debt loads have more than doubled as a result. In fact, tuition fees are currently the single largest expense for most college and university students, and are increasing more rapidly than any other cost faced by students.

We have also noticed that a student's place of residency is increasingly becoming an important factor in determining whether a student can afford to attend college and university. Because there is no national vision for post-secondary education, a student from Nova Scotia pays almost three times as much as a student from neighbouring Newfoundland and Labrador.

Plus de 70 p. 100 des nouveaux emplois requièrent au moins deux années d'éducation postsecondaire, ce qui signifie qu'un diplôme d'études collégiales ou universitaires devient rapidement un pré requis pour participer pleinement à notre économie.

[Traduction]

Bien que le Canada s'enorgueillisse d'être une société juste et équitable, les données actuelles sur les inscriptions laissent entendre que les étudiants issus du quintile de revenu le plus élevé sont deux fois plus susceptibles de poursuivre des études postsecondaires que ceux issus du quintile le plus faible.

S'agissant des taux de participation des Canadiens autochtones et non autochtones, l'écart entre les deux groupes est encore plus important. Parmi les étudiants qui ont accès à l'éducation postsecondaire, ceux qui doivent emprunter le plus pour financer leurs études et qui ont donc un niveau d'endettement plus élevé, sont deux fois plus susceptibles d'abandonner leurs études que les personnes qui n'ont aucune dette ou seulement un faible niveau d'endettement.

À notre avis, il s'agit là d'une réalité embarrassante pour un pays aussi riche que le Canada. Créer une société juste suppose que l'on crée un système où personne n'est laissé pour compte, quels que soient son revenu, sa race, son sexe, ses capacités ou sa situation sociale. La politique du gouvernement fédéral dans ce domaine doit surtout viser à éliminer l'écart entre les différents groupes en ce qui concerne les niveaux de participation et à créer un système d'enseignement postsecondaire équitable et de qualité élevée.

La Fédération canadienne des étudiants préconise depuis longtemps l'adoption d'un système d'impôt progressif pour le financement des études postsecondaires, plutôt que l'imposition de frais de scolarité. Sans créer des barrières financières ou arnaquer les étudiants en leur imposant des dettes massives, un système d'impôt progressif permet de recouvrer maintes fois le coût des études d'une personne, tout en soutenant le système d'enseignement postsecondaire au profit d'une future génération.

Mais en un peu moins d'une décennie, le financement des études postsecondaires, qui était autrefois une responsabilité collective, est devenu de plus en plus une responsabilité individuelle. Suite à la réduction des transferts fédéraux aux provinces au milieu des années 1990, les frais de scolarité ont presque triplé et les niveaux d'endettement chez les étudiants ont plus que doublé. En fait, les frais de scolarité constituent à présent la dépense la plus importante pour la plupart des étudiants collégiaux et universitaires, et augmentent plus rapidement que n'importe quelle autre dépense que doivent supporter les étudiants.

Nous avons également remarqué que le lieu de résidence d'un étudiant devient un facteur de plus en plus important pour ce qui est de déterminer si un étudiant peut se permettre de fréquenter un collège ou une université. Étant donné qu'il n'existe pas de vision nationale relative à l'éducation postsecondaire, un étudiant de Nouvelle-Écosse paie presque trois fois plus qu'un étudiant de Terre-Neuve-et-Labrador, qui est pourtant situé dans la région avoisinante.

We have seen, in the past few years, substantial investments in post-secondary education. However, without a national vision, there is no guarantee that these investments make it into the hands of students and their families.

I speak today about tuition fees because it is an important discussion to have at the federal level when we are talking about student financial assistance. Any tuition fee increases devalue any federal investments in student financial assistance.

[Translation]

The sharp rise in tuition fees and student loans has pushed student debt levels to historic highs. Students enrolled in a four-year program will finish with an average debt between \$21,000 and \$28,000, depending on the province and the program.

In the fall of 2009, 386,000 students in Canada were forced to go into debt to finance their post-secondary education. Last month, national student debt reached a record high of \$13.5 billion, and it continues to rise by \$1.2 million a day. That debt only reflects amounts owed under the Canada Student Loans Program and does not include debts contracted through provincial aid programs or private student programs.

[English]

Canada currently has a confusing patchwork of student financial aid programs, many of which focus on debt management rather than debt reduction.

The federal government currently spends substantial amounts on expensive tax credits that predominantly benefit those who need it the least. These non-refundable education and tuition-fee tax credits cost the federal government over \$2 billion a year. Tax credits are a poor instrument to improve access or reduce student debt, and they are not available when students are required to pay tuition fees or living expenses.

A much more effective way to ensure federal funding and improve student financial assistance would be to shift all funding from back-ended measures, such as tax credits, to upfront grants. Just doing that would be a cost-neutral measure for the federal government and would reduce student debt by 75 per cent.

I will end my presentation there and look forward to providing more in-depth information during the question period. Thank you for the opportunity to speak to you.

Au cours des dernières années, les pouvoirs publics ont investi des sommes considérables dans l'éducation postsecondaire. Cependant, en l'absence d'une vision nationale, rien ne permet de garantir que ces investissements profiteront aux étudiants et à leurs familles.

Si je vous parle aujourd'hui des frais de scolarité, c'est parce qu'il est important d'en discuter au niveau fédéral dès lors qu'il est question d'aide financière aux étudiants. Toute augmentation des frais de scolarité dévalorise les investissements fédéraux dans l'aide financière aux étudiants.

[Français]

La montée en flèche des frais de scolarité et des prêts d'aide financière a poussé les niveaux d'endettement étudiant à des sommets historiques. Aujourd'hui, les étudiantes et étudiants qui poursuivent un programme d'études de quatre ans contracteront une dette moyenne de 21 000 à 28 000 dollars selon la province et le programme d'étude.

À l'automne 2009, 386 000 étudiantes et étudiants au Canada étaient contraints de contracter un emprunt pour financer leurs études postsecondaires. Le mois dernier, l'endettement étudiant national a atteint une somme record de 13,5 milliards de dollars et continue d'augmenter de 1,2 million de dollars par jour. Cette dette ne représente que les sommes dues dans le cadre du Programme canadien des prêts et bourses et ne tient pas compte des sommes dues pour les programmes d'aide provinciaux et les programmes étudiants privés.

[Traduction]

Le Canada possède à l'heure actuelle un ensemble de programmes d'aide financière aux étudiants — dont bon nombre privilégient la gestion plutôt que la réduction de la dette — qui est actuellement source de confusion.

De plus, le gouvernement fédéral consacre à présent des sommes considérables à des crédits d'impôt coûteux qui profitent surtout à ceux qui en ont le moins besoin. Ces crédits d'impôt non remboursables au titre de l'éducation et des frais de scolarité représentent une dépense annuelle de plus de 2 milliards de dollars pour le Trésor fédéral. Or, comme moyen d'améliorer l'accès ou de réduire les niveaux d'endettement chez les étudiants, les crédits d'impôt ne sont guère satisfaisants et ne sont pas disponibles quand les étudiants doivent payer des frais de scolarité ou leurs frais de subsistance.

Un moyen bien plus efficace de garantir un apport fédéral et d'améliorer l'aide financière consisterait à abandonner des mesures qui s'appliquent à la fin des études, comme les crédits d'impôt, en faveur de subventions immédiates. Un tel changement ne coûterait rien au gouvernement fédéral et permettrait, à lui seul, de réduire de 75 p. 100 les niveaux d'endettement chez les étudiants.

Je vais donc conclure là-dessus et je serais heureuse de vous fournir des renseignements plus détaillés, le cas échéant, pendant la période des questions. Merci encore de m'avoir invitée à comparaître.

[Translation]

Louis-Philippe Savoie, Vice-President of University Affairs and Incoming President, Fédération étudiante universitaire du Québec: Mr. Chair, on behalf of the Fédération étudiante du Québec, I would like to thank you for the invitation to appear today.

My name is Louis-Philippe Savoie and I am Vice-President, Academic, for the Federation. I will assume the position of President of the Federation on May 1. I am accompanied today by Lysiane Boucher, who is Coordinator of International and Federal Affairs, as well as Olivier Beaulieu-Mathurin, Chair of the National Graduate Studies Council.

First let me tell you a little bit about the Federation. For about 20 years, the FEUQ has been defending the interests of Quebec university students through its relations with all governments, both federal and provincial. Our approach involves examining the various issues facing students with a view to developing concrete and pragmatic solutions. For example, we are currently carrying out a comprehensive study of funding sources and methods for undergraduate studies in Quebec. This is the first time such a study has been conducted in relation to the undergraduate level. It has been done twice in the past for graduate studies.

Our presentation today will be somewhat special. We are a group representing primarily Quebec university students. Quebec students have access to a program which is different from the one aimed at students in the rest of the country. We have had the right to opt out of federal financial aid programs since the 1960s. That being the case, our comments will be somewhat different. We have made a point of emphasizing the need to provide some flexibility to the provinces, other than Quebec, to ensure that programs are geared to the different circumstances of each province.

In our presentation, we will be addressing four major points. First, we will be looking at access to education, and particularly how access to a university education should be defined. Then we will discuss direct student funding programs. We will provide a brief overview of federal transfers, and conclude with comments on subsidized research.

Access to education is a relatively complex dynamic in which several factors are at play. There are non-financial factors, such as the educational attainment of parents, age and gender. Other factors, of a financial nature, are extremely important. Tuition fees and student debt have an impact on the accessibility of education. Both the literature and practical experience have shown that this remains an important lever for governments. In order to enhance the accessibility of education, we should be investing in tuition fees, to make them relatively affordable. There is also a need to invest in financial assistance programs that will limit student debt levels.

Access to education should not be examined only in relation to the period during which a person is pursuing his or her studies. It should also be considered in relation to the period that precedes and follows these studies. In the pre-study period, the focus is on

[Français]

Louis-Philippe Savoie, vice-président aux affaires universitaires et président entrant, Fédération étudiante universitaire du Québec : Monsieur le président, au nom de la Fédération étudiante du Québec, je vous remercie de l'invitation que vous nous avez lancée.

Je suis Louis-Philippe Savoie, vice-président aux affaires universitaires à la fédération. J'occuperai le poste de président de la fédération dès le 1^{er} mai prochain. Je suis accompagné de Lysiane Boucher, qui est coordonnatrice aux affaires fédérales internationales et Olivier Beaulieu-Mathurin, président du conseil national des cycles supérieurs.

Permettez-moi tout d'abord de vous parler brièvement de la fédération. Depuis plus de 20 ans, la FEUQ défend les intérêts des étudiants universitaires québécois auprès de tous les gouvernements, tant au fédéral qu'au provincial. Notre démarche est d'étudier les différents problèmes auxquels les étudiants sont confrontés, pour en arriver à des solutions concrètes et pragmatiques. Par exemple, nous menons présentement une large étude sur les sources et modes de financement pour les études de niveau premier cycle au Québec. C'est la première fois qu'une telle étude est menée au niveau du premier cycle. On l'avait fait à deux reprises pour les cycles supérieurs.

Notre intervention est quelque peu particulière. Nous sommes un regroupement composé principalement d'étudiants universitaires québécois. Les étudiants québécois bénéficient d'un programme qui diffère de celui qui s'adresse aux étudiants du reste du pays. Nous exerçons un droit de retrait aux programmes fédéraux d'aide financière depuis les années 1960. De ce fait, nos commentaires seront quelque peu différents. Nous avons beaucoup insisté sur l'importance d'accorder une certaine latitude aux différentes provinces, autres que le Québec, afin de s'assurer que les programmes soient adaptés aux différentes réalités de chaque province.

Dans notre présentation, nous aborderons quatre grands points. D'une part, nous examinerons la question de l'accessibilité aux études, plus particulièrement à savoir comment définir l'accessibilité aux études universitaires. Puis, nous parlerons des programmes de financement direct aux étudiants. Nous ferons un bref survol des transferts fédéraux, pour finalement nous pencher sur les questions de recherches subventionnées.

L'accessibilité aux études est une dynamique relativement complexe où plusieurs facteurs entrent en jeu. On retrouve certains facteurs non financiers tels la scolarité des parents, l'âge et le sexe. D'autres facteurs, d'ordre financier, sont très importants. Les frais de scolarité et l'endettement étudiants ont un impact sur l'accessibilité aux études. La littérature et l'expérience concrète ont démontré que cet aspect constitue un levier important pour les différents gouvernements. Pour augmenter l'accessibilité aux études, on doit investir dans les frais de scolarité afin de les rendre relativement abordables. On doit aussi investir dans des programmes d'aide visant à limiter l'endettement étudiant.

L'accessibilité aux études ne doit pas être considérée que pour la période durant laquelle on suit ses études. Elle doit également être considérée pour la période précédant et suivant ces études. Avant de poursuivre des études, on parle de l'entrée au diplôme et de la

the diploma and upstream success. During the study period, it is the actual program. And once studies have been completed, the focus is social integration and the school-to-work transition. If that integration fails, for whatever reason, particularly if the program is not suited to the student's needs, then it can hardly be said that education is accessible.

With respect to education funding — in other words, direct financial assistance for students enrolled in a post-secondary program of study — Quebec's situation is relatively unique, in that it has the right to opt out. Quebec has its own financial assistance program, which includes the aid component and the loans and grants component. That structure, which is quite generous and effective, limits student debt levels.

In 2009, the data show an average student debt level among Quebec graduates of approximately \$15,102, compared to \$26,680 on average for Canadian students.

Financial assistance programs, such as the Canada Student Grants Program, with respect to which Quebec has had the right to opt out since January, are now in place. When these kinds of programs are established, the FEUQ believes it is very important that all provinces have the right to opt out with full compensation, if they do not wish to participate. Quebec is not alone in that regard. Some territories have also chosen to exercise their right to opt out and manage their own financial assistance program, to ensure that the program they offer is geared to the specific needs and realities of their population.

Therefore, accessibility is something that occurs before, during and after. An important issue with respect to what happens after studies have been completed has to do with students from remote areas.

An interesting idea was proposed in Bill C-288, which actually picks up on legislation that has been in effect in Quebec for several years now. It allows graduates who return to a remote area to receive a tax credit during the first few years of the transition from school to work, in order to help them get settled in that area. In Quebec, this measure has proven effective. In 2004, 9,000 graduates availed themselves of the tax credit program to return to the regions. This is particularly attractive to universities in the regions, which often have trouble attracting students. It is also an attractive idea for students from more remote areas who wish to pursue a particular program of study in one of the major urban centres that is not offered in their region. Those students are then supported if they decide to go back to that region to live and work. The FEUQ believes the federal government should introduce a similar program to encourage students to go back to the regions.

Our third point has to do with federal transfers. The provinces, and particularly Quebec, are still feeling the effects of budget cuts that were made in the mid-1990s. Those budget cuts had important repercussions for universities. In most provinces, the decision was made to increase tuition fees and change university funding structures, so that students would receive a larger share of the funding.

réussite en amont. Pendant la poursuite des études, on parle du programme en tant que tel. Après les études, on parle d'insertion socioprofessionnelle. Si cette insertion échoue, pour diverses raisons, notamment si le programme n'est pas adapté aux besoins de l'étudiant, on peut difficilement parler d'accessibilité aux études.

Pour ce qui est du financement des études, c'est-à-dire l'aide financière directe offerte aux étudiants inscrits à un programme d'études postsecondaires, on retrouve au Québec une situation relativement unique : le droit de retrait. Le Québec a son propre programme d'aide financière. Celui-ci est constitué du Programme d'aide financière aux études et le Régime de prêts et bourses. Cette structure, plutôt efficace et généreuse, limite l'endettement étudiant.

En 2009, les données révèlent une moyenne d'endettement chez les étudiants québécois diplômés d'environ 15 102 \$, contre environ 26 680 \$ chez la moyenne des étudiants canadiens.

Des programmes d'aide financière, tel le Programme canadien de bourses aux étudiants, auquel le Québec a droit de retrait depuis janvier dernier, existent. Lorsque de tels programmes sont créés, il est très important pour la FEUQ qu'un droit de retrait avec pleine compensation soit assuré pour les provinces qui ne souhaitent pas participer au programme. Le Québec n'est pas unique dans cette situation. Certains territoires ont aussi choisi d'exercer leur droit de retrait et de gérer eux-mêmes leur programme d'aide financière afin de s'assurer d'avoir un programme qui soit bien adapté aux besoins et réalités de leur population.

L'accessibilité aux études se fait donc avant, pendant et après. Une question importante concernant ce qui se produit après les études vise les étudiants provenant de régions éloignées.

Une idée intéressante fut mise sur la table avec le projet de loi C-288, qui, en fait, reprend une loi qui est en place au Québec depuis quelques années. Cette provision permet aux étudiants diplômés qui choisissent de retourner dans une région éloignée d'obtenir un crédit d'impôt au cours des premières années de leur insertion socioprofessionnelle afin de les aider à s'établir dans la région éloignée. Au Québec, cette mesure s'est avérée efficace. En 2004, 9 000 personnes ont bénéficié du programme de crédit d'impôt pour le retour en région. Cet avantage est intéressant pour les universités en région qui ont souvent de la difficulté à attirer des étudiants. L'idée est intéressante pour les étudiants qui viennent de régions éloignées et qui désirent suivre un programme dans un grand centre alors que celui-ci n'est pas offert en région. Ces étudiants bénéficient alors d'un appui s'ils désirent retourner vivre et travailler en région. La FEUQ estime qu'il serait important que le gouvernement fédéral mette en place un programme similaire pour assurer le retour en région des étudiants.

Troisièmement, j'aimerais parler des transferts fédéraux. Les différentes provinces, notamment le Québec, ressentent encore les effets des compressions budgétaires effectuées au milieu des années 1990. Ces compressions budgétaires ont eu des répercussions importantes dans les universités. Dans la plupart des provinces, on a choisi d'augmenter les frais de scolarité et de changer les modalités de financement des universités afin que les étudiants reçoivent une plus grande part de financement.

In Quebec, the decision was made to maintain tuition fees at more affordable levels. However, the situation which has resulted is problematic. According to our estimates, there is still a \$3.5 billion shortfall in federal transfers, particularly as regards the Canada Social Transfer. Quebec's share is \$820 million.

Of course, we commend the federal government for its recent efforts to increase funding for post-secondary education. However, a great deal remains to be done in terms of restoring federal transfers to 1994 levels.

Furthermore, the FEUQ feels it is important that transfers be unconditional. Every province has its own realities. Quebec has its own university system, which is also the case for other Canadian provinces. So, it is important that those special characteristics be preserved. In Quebec, tuition fees are much lower. They currently stand at an average of \$1,968 a year, compared to \$4,917 in the rest of Canada. As mentioned, the debt level in Quebec is lower. It is currently approximately \$15,000 per graduate, compared to about \$27,000 for graduates in the rest of Canada.

In terms of research, access to education continues at the graduate level. It is therefore important to provide appropriate funding for graduate students, in order to create a solid knowledge society.

Since 2005, we have noted a funding increase of about \$367 million for the various federal granting agencies.

However, many students who apply to granting agencies do not receive any, even though funding has been recommended. That is a serious issue. Students with excellent records end up not receiving funding for their graduate studies. The FEUQ is therefore recommending that the budgets of granting agencies be adjusted to allow them to meet their requirements, as expressed by the three granting councils, and thereby ensure that university-recommended applicants receive funding.

Thank you for your attention. We are now available to take your questions.

[English]

The Chair: We have quite a wide range of federal programs: the Canada Student Loans Program; the student loan Repayment Assistance Plan; the Canada Student Grants Program; the Registered Education Saving Plan; grants; the Canada Learning Bond; the tax measures; the Canada Social Transfer, where we transfer to the provinces; and the various student employment programs, particularly for summer student employment.

Au Québec, on a plutôt choisi de maintenir les frais de scolarité à des taux plus abordables. Toutefois, cela crée une situation parfois problématique. La FEUQ estime qu'il reste un manque à gagner se chiffrant à environ 3,5 milliards de dollars dans les transferts fédéraux, notamment en ce qui a trait à l'enveloppe du transfert canadien pour les programmes sociaux. La part du Québec s'élève à environ 820 millions de dollars.

Nous saluons bien sûr les efforts du gouvernement fédéral, au cours des dernières années, pour rehausser son financement en éducation postsecondaire. Par contre, il reste beaucoup à faire pour rétablir les transferts fédéraux à un niveau équivalent à celui de 1994.

La FEUQ estime également qu'il est important que ces transferts se fassent sans condition. Chaque province possède ses propres réalités. Le Québec a un système universitaire qui lui est propre, comme c'est le cas pour les autres provinces canadiennes. Il est donc important que ces différentes particularités puissent être préservées. Au Québec, les frais de scolarité sont beaucoup moins élevés. Le chiffre s'élève cette année à une moyenne de 1 968 \$ par année, contre une moyenne de 4 917 \$ pour le reste du Canada. Tel que mentionné, l'endettement au Québec est inférieur. Il s'élève à environ 15 000 \$ pour les diplômés, contre environ 27 000 \$ pour les diplômés du reste du Canada.

Au niveau de la recherche, l'accessibilité aux études se poursuit aux cycles supérieurs. Il est donc important de garantir un bon financement aux étudiants de cycles supérieurs afin d'assurer une société du savoir qui soit forte.

Depuis 2005, on a remarqué une augmentation d'environ 367 millions de dollars dans les enveloppes budgétaires des différents organismes subventionnaires fédéraux.

Par contre, pour plusieurs étudiants qui font une demande auprès d'organismes subventionnaires, le financement est recommandé, mais n'est pas financé. Cette situation est plutôt problématique. Des étudiants possédant d'excellents dossiers ne sont finalement pas financés pour leurs études de cycle supérieur. Par conséquent, la FEUQ recommande que les budgets des organismes subventionnaires soient ajustés de sorte à répondre aux besoins exprimés par les trois organismes subventionnaires, pour assurer le financement pour les demandes recommandées par les universités.

Je vous remercie de votre attention. Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions.

[Traduction]

Le président : Nous parlons aujourd'hui d'une vaste gamme de programmes fédéraux : le Programme canadien de prêts aux étudiants; le Programme d'aide au remboursement des prêts d'études; le Programme canadien de bourses aux étudiants; le Régime enregistré d'épargne-études; les subventions; le Bon d'études canadien; le Transfert canadien en matière de programmes sociaux, en vertu duquel nous transférons des crédits aux provinces; et les divers programmes d'emploi destinés aux étudiants, notamment les programmes d'emplois d'été.

Of those programs, what do you think works, what does not work, what could use improvement and what do we need to completely redo? I recognize that some of you — I am thinking of Ms. Giroux-Bougard — come more from a position of major revamping. However, I would like to zero in on those programs and get some sense of what works, what does not and what you would fix or change.

Mr. Theis: One of the things that Ms. Giroux-Bougard mentioned, and that we would agree with, is the absence of a national strategy. Those resources tend to operate without much connection to one another.

The first thing that needs to be done is to define what exactly you want the system to achieve, then ensure that those programs that exist are all working to that purpose. It seems to me that the one thing that is identified overwhelmingly that we do not do particularly well is not increasing the representation of under-represented groups — Aboriginal students, low-income students — in our system. Not only is there a moral issue involved in that but also an economic imperative. We simply must have more people in our economy and our workforce to survive, economically speaking, over the next few years.

In doing that, the one thing that I would point out as a singular lever that you could pull, is that more information must be made available to students and at a much younger age, in terms of what they can expect and what resources will be made available to them. Then we start to deal with some of the aspirational goals that we know provide some significant barriers to attending post-secondary education.

That spans all things, not just university. We do not do a particularly good job of letting young people know about trades and what pathways they can follow in that regard.

Quite generally, you need to ensure that the resources you provide — this is something you heard about from everyone on this panel — simply must meet the costs that a student can expect to face.

Mr. Mitchell: To hear some of the themes coming from the four of us, you would think that we went for coffee together this morning, and I can assure you we did not. Mr. Theis took the words out of my mouth, quite frankly.

It is difficult to achieve and support a national strategy on post-secondary education through a financial assistance program that has such a myriad and complex mosaic of programs supporting it. CASFAA is also participating in the Task Force on Financial Literacy. One of our executive members presented in Moncton yesterday. The issue with respect to awareness amongst our youth — and I mean younger than university age, early on in high school — is a serious one. The programs are complex and difficult to understand. Frankly, it is easier for me to understand

Parmi tous ces programmes, lesquels vous semblent efficaces ou inefficaces et lesquels ont besoin d'amélioration ou d'être complètement restructurés? Je sais que certains d'entre vous — je songe en particulier à Mme Giroux-Bougard — estiment qu'une restructuration complète s'impose, mais je voudrais qu'on parle des programmes individuels et que vous me disiez ce qui marche, ce qui ne marche pas et ce qui devrait être rectifié ou changé.

M. Theis : L'un des éléments évoqués par Mme Giroux-Bougard concerne l'absence d'une stratégie nationale, et nous sommes d'accord à ce sujet. Les ressources sont distribuées selon des modalités différentes sans guère d'intégration entre les différentes composantes.

Dans un premier temps, il convient de définir de façon précise la finalité du système et de s'assurer ensuite que tous les programmes permettent vraiment de la réaliser. Il me semble que tous s'accordent à reconnaître que le système actuel est déficient du point de vue de sa capacité à augmenter la représentation des groupes sous-représentés, c'est-à-dire les Autochtones, et les étudiants à faible revenu. Il s'agit là non seulement d'un problème moral mais d'un impératif économique. Afin de garantir notre survie économique, il faut absolument accroître la participation des Canadiens à la population active et au marché du travail au cours des prochaines années.

Pour y parvenir, je dirais que l'un des moyens privilégiés serait de fournir plus d'information aux étudiants, et à un âge inférieur, sur à quoi ils peuvent s'attendre et sur les ressources dont ils pourront se prévaloir. À ce moment-là, on peut commencer à s'attaquer au problème du manque d'aspiration ou d'objectif particulier, étant donné qu'il est déjà établi que cela peut constituer une barrière importante en ce qui concerne la décision de poursuivre des études postsecondaires.

Et c'est le cas pour les études de toutes sortes — pas uniquement les études universitaires. Le fait est que nous ne communiquons pas très efficacement avec les jeunes au sujet des métiers et des différentes filières, et les possibilités qui existent à cet égard.

De façon générale, il faut aussi s'assurer — et tous les témoins aujourd'hui vous ont dit la même chose — que les ressources que vous fournissez aux étudiants sont suffisantes pour leur permettre de supporter leurs dépenses.

M. Mitchell : Étant donné les thèmes que vous aborderez tous les quatre, on pourrait penser que nous en avons déjà discuté ce matin autour d'un café, mais je peux vous garantir que ce n'est pas le cas. Mais je n'exagère pas en vous disant que M. Theis a dit exactement ce que je voulais dire.

Il est difficile d'appliquer et de soutenir une stratégie nationale sur l'éducation postsecondaire qui passe par un régime d'aide financière composé d'autant de programmes complexes. L'ACRAFE participe aussi aux activités du Groupe de travail sur la littératie financière. L'un des membres de l'exécutif a fait un exposé hier à Moncton. Le problème de la sensibilisation des jeunes — et je veux dire par là des jeunes qui n'ont pas encore l'âge d'aller à l'université, qui en sont à leurs premières années d'études secondaires — est grave. Les programmes sont

and file my taxes every year than it is to understand and complete a student loan application. I brought a package with me if you want to see it.

That is a serious challenge. Studies have indicated that if the intent of the Canada Student Loans Program is to address access for under-represented groups and low-income groups, it is not doing its job. That is not an indictment necessarily of the program. It is that, in particular, low-income groups may not be aware of it, or frankly may be scared of the notion of taking on debt.

For me, that is the biggest single problem. I will leave it at that.

Ms. Giroux-Bougard: In your question, you mentioned a number of programs that currently exist in Canada around post-secondary education, so I will comment on a few.

I would not necessarily recommend a full overhaul of our current system. Some aspects work very well, and those should be improved. For example, as I mentioned earlier, federal investments go to the provinces in the form of social transfers that help finance both universities and colleges and programs to improve accessibility to post-secondary education.

One of the proposals that the Canadian Federation of Students has been putting forward for a number of years is to have a dedicated transfer payment specifically for post-secondary education. Then we can ensure that we do not end up in a similar same situation to a few years ago where investments such as the \$800 million was supposed to go to the Government of British Columbia, and a few weeks later that same government cut \$50 million to universities and colleges. Without a framework for the Canada Social Transfer, we can anticipate similar situations in the future. We recommend a post-secondary education act that would outline what our vision is for post-secondary education nationally.

On the Canada Student Loans Program, CFS was very excited a few years ago with the announcement of the new Canada Student Grants Program and the investments in ensuring that students would receive upfront grants when they need it the most, when they are paying tuition fees, books and rent at the beginning of the year.

My colleagues here have mentioned several times the ineffectiveness of certain tax credits. Therefore, simply phasing out some of these tax credits and enrolling in this program that already has a solid foundation would substantially improve the accessibility of post-secondary education.

complexes et difficiles à comprendre. Pour vous dire la vérité, je dirais que j'ai moins de mal à comprendre et à remplir ma déclaration d'impôt chaque année qu'à comprendre et à remplir une demande de prêt d'études. J'ai apporté avec moi les documents en question, si vous souhaitez les voir.

Il s'agit donc d'un défi de taille. Les études indiquent que, si le Programme canadien de prêts aux étudiants a pour objet de favoriser l'accès des groupes sous-représentés et à faible revenu, il n'y arrive absolument pas. Ce n'est pas nécessairement une condamnation du programme, car les personnes à faible revenu, notamment, peuvent ne pas être au courant de son existence ou être très réticentes à s'endetter.

En ce qui me concerne, il s'agit là du plus gros problème. Je vais m'en tenir à cela.

Mme Giroux-Bougard : Comme vous avez fait allusion, en posant votre question, à plusieurs programmes qui existent actuellement au Canada dans le domaine de l'éducation postsecondaire, je voudrais faire quelques observations sur certains d'entre eux.

Je ne recommande pas nécessairement la restructuration complète du système actuel. Certaines composantes sont très efficaces, et il faudrait les améliorer. Je reviens sur l'exemple que j'ai cité tout à l'heure, à savoir les crédits fédéraux versés aux provinces sous forme de transfert social qui aident à financer les universités, les collèges et les programmes qu'ils offrent, ce qui favorise l'accès aux études supérieures.

Depuis quelques années, la Fédération canadienne des étudiants propose la création d'un transfert qui serait réservé exclusivement à l'éducation postsecondaire. Ainsi nous pourrions éviter une situation comme celle qui s'est présentée il y a quelques années : on a annoncé l'octroi de 800 millions de dollars au gouvernement de la Colombie-Britannique qui a décidé, quelques semaines plus tard, de réduire le financement des universités et collèges de 50 millions de dollars. En l'absence de balises pour le Transfert canadien en matière de programmes sociaux, on peut s'attendre à ce que des situations semblables surgissent à l'avenir. Nous recommandons l'adoption d'une loi sur l'éducation postsecondaire qui définirait notre vision nationale dans ce domaine.

S'agissant maintenant du Programme canadien de prêts aux étudiants, la FCE était ravie de l'annonce, il y a quelques années, de la création du nouveau Programme canadien de subventions aux Étudiants et d'investissements fédéraux destinés à garantir que les étudiants bénéficieraient de subventions immédiates au moment où ils en ont le plus besoin — c'est-à-dire lorsqu'ils doivent payer leurs frais de scolarité, acheter des livres et payer leur loyer au début de l'année.

Les autres collèges qui sont présents aujourd'hui ont évoqué à plusieurs reprises l'inefficacité de certains crédits d'impôt. Ainsi l'élimination progressive de ces crédits d'impôts et le remplacement par ce programme, qui a déjà de solides assises, permettraient d'améliorer considérablement l'accessibilité de l'éducation postsecondaire.

[Translation]

Mr. Savoie: There are three main points to be made with respect to the various federal programs. First of all, under the new programs, the provinces must have the right to opt out with full compensation. That was the case for the Canada Student Grants Program. However, negotiations between governments proved to be quite difficult, which meant that the transfer was made late, thereby placing the Government of Quebec and students in a difficult position, as it was not known whether funding of more than \$115 million would be there for Quebec students. That is a significant amount of money for a financial assistance program.

There were significant delays during the negotiations, which meant that, at one point, we were not sure whether the money would be transferred at the appropriate time. This caused some concerns, as \$115 million for the Quebec financial assistance program is a great deal of money.

So, in terms of the right to opt out, some may recall the very difficult negotiations that preceded the creation of the Canada Millennium Scholarship Foundation. The federation played an important role in that context, ensuring that there would be an agreement allowing Quebec students to avail themselves of the program, and new monies were injected at that time.

The second point relates to federal transfers. We believe federal transfers should be restored to a level equivalent to what they were in 1994. That means that federal transfers must be unconditional. Governments must be accountable to their electorate. Education is a provincial area of jurisdiction and it is up to the provinces to take charge of their university system. Having said that, when new federal programs are introduced, the provinces must have a guaranteed right to opt out.

We did not mention tax credits in our presentation. We are currently reviewing this at the federation. We do have some data, but they are starting to be dated. However, it is clear that certain tax credits, which are not necessarily very effective, would benefit from a review, particularly the RESP, which does not target the right people. At the same time, some tax measures are helpful — for example, the scholarship income tax exemption introduced by the federal government in 2006 which, in practical terms, means students have more money. It is important to maintain these kinds of measures.

[English]

Senator Cordy: Mr. Theis, you were speaking about how student loans are designed to meet the average needs of a student, and you talked a great deal about unmet costs. I was trying to jot down your figures but did not get them down fast enough; you spoke of a low in Ontario. I am from Nova Scotia. You talk about a high of over \$5,000 in Nova Scotia for student unmet costs. Is that specifically related to tuition costs?

[Français]

M. Savoie : Il y a trois grands points pour ce qui est des différents programmes fédéraux; d'une part, avec les nouveaux programmes, il faut s'assurer qu'il y a un droit de retrait avec pleine compensation assurée pour les provinces. Cela a été le cas pour les programmes canadiens de bourses aux étudiants. Par contre, les négociations entre les gouvernements ont été relativement ardues, ce qui fait que le transfert a été fait tardivement, ce qui a placé le gouvernement du Québec et les étudiants dans une situation problématique où l'on ne savait pas si on parlait de plus de 115 millions de dollars pour les étudiants du Québec et c'est significatif dans le programme d'aide financière.

Il y a eu des délais importants en cours de négociation qui ont fait qu'à un moment donné, on n'était pas certain si l'argent était transféré à un moment opportun. Cela cause des inquiétudes, 115 millions de dollars dans le programme d'aide financière québécois, c'est beaucoup d'argent.

Donc, pour assurer un droit de retrait, pour ceux qui s'en souviennent, il y a eu des négociations très ardues à la création de la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire. La fédération avait joué un rôle important pour s'assurer d'une entente et que les étudiants québécois puissent bénéficier du programme et des nouvelles sommes injectées à ce moment.

Deuxième point, les transferts fédéraux; pour nous, il faut que les transferts fédéraux soient rétablis à un niveau équivalent à 1994. Pour ce faire, les transferts fédéraux ne doivent pas contenir de conditions. Les gouvernements doivent être responsables devant leurs propres électeurs. L'éducation est un champ de compétence provinciale et c'est aux provinces de prendre en charge leur système d'éducation universitaire. Cela dit, lorsqu'il y a des nouveaux programmes fédéraux créés, il faut s'assurer qu'il y a un droit de retrait assuré pour les provinces.

On n'a pas mentionné dans notre présentation les crédits d'impôt. On est actuellement à se pencher sur cette question à la fédération. On a certaines données qui commencent à dater. Toutefois, il est clair qu'il y a certains crédits d'impôt qui mériteraient d'être révisés et qui ne sont pas nécessairement très efficaces, en particulier celui pour le REEE qui ne vise pas les bonnes populations. Par contre, certaines mesures fiscales sont intéressantes, par exemple, l'exonération fiscale des bourses d'études assurées depuis 2006 au fédéral et qui concrètement donne plus d'argent aux étudiants. Il faut s'assurer que de telles mesures soient maintenues.

[Traduction]

Le sénateur Cordy : Monsieur Theis, vous parliez tout à l'heure du fait que les prêts d'études sont censés répondre aux besoins moyens de l'étudiant, et vous avez beaucoup insisté sur les coûts que ce dernier ne peut pas supporter. J'essayais de noter les chiffres, mais je n'ai pas pu le faire assez vite; vous disiez que c'est en Ontario qu'ils sont les plus faibles. Je suis de la Nouvelle-Écosse. Vous disiez que c'est en Nouvelle-Écosse que les coûts sont les plus élevés, soit plus de 5 000 \$. Parlez-vous spécifiquement des frais de scolarité?

Ms. Giroux-Bougard talked about tuition costs in Nova Scotia being three times higher than Newfoundland and Labrador. Is that specifically related to tuition costs? I ask specifically for Nova Scotia, but perhaps you will give a more generalized answer. Is it specifically related to tuition costs, or are other things involved, such as where students live and so on?

Mr. Theis: A large percentage of that comes from tuition costs. It is important to understand that those numbers, when you look at unmet need, not every single person who borrows will have unmet need. It is sort of titrated, but tuition, especially in Nova Scotia, certainly will drive that. As Ms. Giroux-Bougard mentioned in her presentation, tuition has become a larger percentage of overall costs that students have.

The chief problem that walks concomitantly with that — and Mr. Mitchell mentioned this, and it is something we deal with — is that the limit on loans and the amount of grants provided are not keeping pace. Therefore, tuition fees rise rather quickly in Nova Scotia, but loan limits and so on have simply not kept pace with the rate of inflation on those costs; so acceleration is seen in a province such as Nova Scotia.

Simply, the places many people go to school in Nova Scotia tend to be the most expensive places you could live. We have two fine universities in Halifax, but the cost of living in Halifax as opposed to living in some of the more rural communities is quite different.

Senator Cordy: In Nova Scotia, we do have the top undergraduate universities in the country. I would make that plug before the committee.

I have three questions all related to communication — and I mean communication by the federal government or by provincial governments — and how we can change it. You talked about part-time student loans, and I think you said 0.0005 per cent of people studying part-time actually apply for a student loan. In one way, that is good news because they are struggling to make the payments as they are working, or for whatever reason. However, you made a valid point that people are missing out on grants when they do not apply.

You also talked about people being unaware of the reasonable repayment assistance. Are we not communicating?

I was struck by the reading level for student application forms being grade 11 and 12. I know you mentioned this earlier, Mr. Mitchell, but we need to make some changes if we are to promote post-secondary education in — I do not know if the right

Mme Giroux-Bougard a dit que les frais de scolarité en Nouvelle-Écosse sont trois fois plus élevés qu'à Terre-Neuve-et-Labrador. Est-ce attribuable exclusivement aux frais de scolarité? Je vous ai parlé plus précisément de la Nouvelle-Écosse, mais peut-être voudrez-vous me faire une réponse plus générale. Est-ce lié spécifiquement aux frais de scolarité, ou d'autres éléments sont-ils également inclus — par exemple, là où vit l'étudiant, et cetera?

M. Theis : Les frais de scolarité représentent un pourcentage considérable de ces coûts. En ce qui concerne ces chiffres, il importe de comprendre que, lorsqu'on parle de besoins insatisfaits, il est évident que tous ceux qui font des emprunts n'ont pas nécessairement des besoins insatisfaits. La proportion varie, mais il ne fait aucun doute que les frais de scolarité, notamment en Nouvelle-Écosse, représentent une partie importante des coûts. Comme l'a dit Mme Giroux-Bougard dans son exposé, les frais de scolarité correspondent à présent à un pourcentage plus important des dépenses globales des étudiants.

L'autre problème important qui y est associé — M. Mitchell l'a mentionné tout à l'heure, et c'est un problème avec lequel nous sommes obligés de composer — concerne le fait que le plafond fixé pour les prêts et les subventions ne suit pas l'évolution des coûts. Ainsi les frais de scolarité augmentent rapidement en Nouvelle-Écosse, mais le plafond fixé pour les prêts et tout le reste n'a pas suivi le taux d'inflation qui vise ces autres coûts; par conséquent, nous assistons à une accélération des dépenses dans une province comme la Nouvelle-Écosse.

Le fait est que les villes où vivent bon nombre d'étudiants qui poursuivent leurs études en Nouvelle-Écosse sont parmi les villes les plus chères. Nous avons deux excellentes universités à Halifax, mais le coût de la vie à Halifax, par rapport à des localités plus rurales, est bien différent.

Le sénateur Cordy : En Nouvelle-Écosse, nous avons effectivement certaines des meilleures universités pour les programmes de premier cycle. Je me suis permis de faire cette publicité gratuite devant le comité.

J'ai trois questions qui portent toutes sur les communications — et par là je veux dire les communications dont le gouvernement fédéral ou les gouvernements provinciaux sont les instigateurs — et les changements qui s'imposent dans ce domaine. Vous avez parlé de prêts pour les étudiants à temps partiel, et si je ne m'abuse, vous avez dit que seulement 0,0005 p. 100 de ceux qui étudient à temps partiel présentent une demande de prêt d'études. D'une certaine manière, c'est une bonne nouvelle, car on peut supposer que ces derniers ont du mal à supporter leurs dépenses grâce à leur travail, ou peut-être ont-ils d'autres raisons. Quoi qu'il en soit, vous avez raison de dire que ceux qui n'en demandent pas manquent l'occasion d'obtenir une subvention.

Vous avez également dit que les étudiants ne sont pas toujours au courant des modalités d'aide au remboursement. Doit-on conclure que la communication ne passe pas?

J'ai été frappée par votre affirmation selon laquelle la capacité de lecture requise pour remplir les formulaires de demande correspond à celle d'un étudiant de 11^e ou de 12^e année. Je sais que vous avez mentionné cela tout à l'heure, monsieur Mitchell,

term — underutilized groups, groups of people within our society who are not going on to post-secondary education; you talked about Aboriginals and those from low-income families.

I remember getting help from my parents to fill out application forms for student loans or other things when I was in high school because that is what teenagers do. However, if the forms are at that high of a reading level and that complicated, it does not seem to make sense.

If we consider part-time students not applying and missing out on grants, people unaware of repayment assistance and application forms being so complicated that one would have to go to a lawyer to fill them out, it does not seem to make much sense to me. Could you comment on those things?

I put it under the umbrella of communication. You might put it under something else. “User-friendly” is a better term.

The Chair: You can all jump in on any of these unless it is a directed question.

Mr. Mitchell: I have a short comment on the part-time assistance issue. One of the issues, from our perspective, is that the program certainly appears to possibly be underutilized. The other issue that CASFAA and its members have focused on recently is that the amount of assistance that is available through that program was just increased, in the last program year if I recall correctly. However, a corresponding increase to the grant portion of that program did not occur. It is also a program that typically I do not feel has been promoted well.

On the complicated nature of the applications, it could be clearer. I have had the experience you described as well as a 17-, 18-, 19-year-old sitting down with my mom and dad to fill out those forms. That part of it is fine. The difficulty is a student understanding, first, what they are signing up for and, second, as part of that, their obligations.

The third and perhaps most important issue, from my perspective, is that, as someone who may or may not be thinking about post-secondary education as something to do after high school or at whatever point in your life, you have to wait until very close to the start of your studies to determine how much assistance you will be eligible for.

It is a difficult position to be in for a low-income family to find out in July or August how much assistance will be available for studies that start in the first week of September. That is probably their focus. Their focus is not necessarily repayment assistance,

mais il est évident que des changements s'imposent si nous souhaitons faire la promotion des études postsecondaires auprès de — et je ne sais pas si c'est le bon terme — groupes sous-utilisés ou de certains membres de la société qui ne poursuivent pas d'études postsecondaires; vous avez parlé des Autochtones et des personnes issues de familles à faible revenu.

Je me souviens d'avoir demandé à mes parents de remplir les formulaires de demande pour les prêts d'études et dans d'autres cas, lorsque j'étais encore à l'école secondaire, car c'est ce que font habituellement les adolescents. Mais, si les formulaires sont à ce point compliqués qu'ils exigent une capacité de lecture de ce niveau-là, il est vrai que cela n'a pas beaucoup de sens.

Par rapport au problème des étudiants à temps partiel qui, du fait de ne pas présenter de demandes, n'obtiennent pas de subventions et au fait que les jeunes ne sont pas au courant des modalités d'aide au remboursement, d'une part, ou alors qu'ils doivent s'adresser à un avocat pour être en mesure de remplir les formulaires de demande, puisqu'ils sont à ce point compliqués, j'avoue que tout cela ne semble pas avoir beaucoup de sens. Qu'en pensez-vous?

J'ai regroupé tous ces éléments dans la rubrique des communications. Peut-être préférez-vous autre chose. Peut-être devrions-nous parler de « convivialité ».

Le président : Vous pouvez tous répondre, à moins que la question ne soit adressée à une personne en particulier.

M. Mitchell : Je voudrais faire un bref commentaire au sujet de l'aide qui est disponible pour les études à temps partiel. L'un des problèmes, en ce qui nous concerne, est le fait que le programme semble être sous-utilisé. De même, les membres de l'ACRAFE ont constaté récemment que le montant de l'aide qu'on peut obtenir par l'entremise de ce programme vient d'être augmenté — au cours de la dernière année du programme, si ma mémoire est bonne. Par contre, la partie subvention n'a pas augmenté en conséquence. De plus, je dirais qu'on n'a pas déployé suffisamment d'efforts pour promouvoir ce programme.

S'agissant de la nature compliquée des formulaires de demande, je pense effectivement qu'on pourrait les rendre plus clairs. J'ai eu la même expérience que vous, quand j'avais 17, 18 ou 19 ans, et que je devais obtenir l'aide de ma mère et de mon père pour remplir les formulaires. Cet aspect-là ne pose pas problème. La difficulté concerne davantage la nécessité pour l'étudiant de comprendre les conditions qu'il accepte de respecter en s'inscrivant au programme, d'une part, et les obligations qui en découlent, d'autre part.

Le troisième élément — et peut-être le plus important, me semble-t-il — concerne le fait qu'une personne qui songe éventuellement à poursuivre des études postsecondaires après l'école secondaire ou une autre étape de sa vie doit presque attendre le moment où il commence pour savoir à quel montant d'aide il est admissible.

Pour une famille à faible revenu, il est difficile d'apprendre au mois de juillet ou août seulement quelle somme d'argent sera disponible pour des études qui commencent dès la première semaine de septembre. Selon moi, c'est sans doute cela qui les intéresse —

interest rates, interest-free status, et cetera, which are also important program elements.

Mr. Theis: To follow up on the point about part-time students, it is also important to consider that a part-time student loan is not subsidized in the same way as a full-time student loan. As a full-time student, when you are studying, the interest on your loan is paid by the government. In the case of a part-time student loan — even this is a change — the interest accrues although you are not expected to pay it. Before these changes were made last summer, a student was expected to pay monthly the interest accruing on their part-time loan. That really does keep people away because, in comparison, you are dealing with a much lower interest rate through a line of credit.

The issue with forms we see as being a significant issue. Some interesting studies have been done in the United States about whether or not all the information necessary in an application could fit on the size of a postcard. Something a little more robust than that would probably be necessary, but certainly the evidence suggests that that very complicated information can be provided in very plain language. We have been pushing for those improvements.

To follow up on Mr. Mitchell's important point about families knowing what levels of assistance they can expect to receive, we need to discuss providing families with an idea of a package over the course of studies that might go up or down. Families would know exactly what they would have to save, what they would have to contribute and how much work a student would conceivably have to do. However, it would be predictable and in front of you before you ventured out in your studies.

Senator Cordy: None of you talked about summer employment for students today. I know you are dealing with finances, but students are expected to have a certain portion saved, and last year was the lowest student employment rate on record since statistics have been kept. Fewer dollars than ever were available; since we started keeping statistics for summer students. Has that had a major effect on students enrolling in universities because they have not been able to find summer employment?

Ms. Giroux-Bougard: As a result of the high unemployment numbers last summer, we have seen an increase in the number of students who have applied for the Canada Student Loans Program. Students in the past who were able to save money for the school year are now applying for the first time, and those who

pas nécessairement les modalités du programme d'aide au remboursement, les taux d'intérêts, la période d'exonération d'intérêt, et cetera, qui sont également des éléments importants du programme.

M. Theis : Toujours sur la question des étudiants à temps partiel, il est important de rappeler qu'un prêt d'études à temps partiel n'est pas subventionné de la même façon qu'un prêt d'études à plein temps. En tant qu'étudiant à plein temps, tant que vous poursuivez vos études, les intérêts sur votre prêt sont payés par le gouvernement. Par contre, si vous étudiez à temps partiel — et il s'agit d'un autre changement — les intérêts sur le prêt d'études à temps partiel continuent à s'accumuler, même si vous n'êtes pas obligé de les payer. Avant que ce changement ne soit apporté au programme l'été dernier, on s'attendait à ce que l'étudiant paie chaque mois les intérêts courus sur le prêt d'études à temps partiel. Voilà quelque chose qui décourage les gens car, en comparaison, les taux d'intérêt liés à une marge de crédit sont bien inférieurs.

À notre avis, la question des formulaires est très importante. Des études intéressantes ont été menées aux États-Unis concernant la possibilité de faire entrer tous les renseignements exigés sur le formulaire de demande dans un document qui ne serait pas plus grand qu'une carte postale. J'imagine qu'il faudrait sans doute quelque chose d'un peu plus robuste, mais selon des données probantes, il est possible de présenter des renseignements très compliqués dans un langage clair et simple. Nous insistons justement sur de telles améliorations.

Dans le même ordre d'idées que l'argument de M. Mitchell concernant la nécessité pour les familles de savoir quel niveau d'aide sera possible, il convient d'envisager d'offrir aux familles, et ce pour la durée des études, un montage financier pouvant correspondre au versement de sommes variables, selon la situation. Ainsi les familles sauraient exactement combien elles auraient à économiser, à combien se monterait leur apport et dans quelle mesure l'étudiant serait obligé de travailler. Mais tout cela serait prévisible et les intéressés auraient accès à toutes les données pertinentes avant le début des études.

Le sénateur Cordy : Aucun d'entre vous n'a parlé du programme d'emplois d'été des étudiants. Je sais que vous traitez surtout la question financière, mais on s'attend à ce que les étudiants économisent une certaine somme d'argent, alors que nous avons connu l'an dernier le plus faible taux de recrutement des étudiants jamais observé depuis que l'on tient des statistiques à cet égard. Moins d'argent était disponible que jamais auparavant — depuis que nous avons commencé à tenir des statistiques au sujet des étudiants qui travaillent l'été. Est-ce que le fait de ne pas avoir réussi à obtenir un emploi d'été aurait eu une incidence importante sur les étudiants qui s'inscrivent à l'université?

Mme Giroux-Bougard : En raison du taux élevé de chômage l'été dernier, nous constatons une augmentation du nombre d'étudiants qui demandent à s'inscrire au Programme canadien de prêts aux étudiants. Un certain nombre d'étudiants qui avaient réussi par le passé à faire des économies en prévision de leur année

have applied in the past are now applying for greater sums of money to be able to make it through the year.

Mr. Mitchell: We have seen a corresponding increase in applications to Canada Student Loans Program or federal-provincial assistance. We have seen an increase in unmet need over this past academic year as well.

The notion of student income is a complicated one, at least from my perspective, when we take into account particularly some of the cultural issues around that. In the region where my university is and where I live, student income is part of the family and household income. When you take into account regional differences in the cost of living — I live in Vancouver, and it is extremely expensive to live there — it is a very practical issue. Students may be generating income, and the family may need it to get by.

The Chair: Does anyone else have anything to add?

[Translation]

Mr. Savoie: We have seen some impact in terms of participation in the loans and grants program. We have also noted a lengthening of the study period. Given the weakness of the labour market, students have been choosing to pursue their studies for longer periods. This year in Quebec, the graduate studies participation rate went up. A partial explanation for that is the fact that students completing a bachelor's program had the option of extending their studies, by completing a certificate or enrolling in a graduate program, when they could in fact have decided simply to enter the labour market. That is an additional factor that should be considered.

[English]

Mr. Theis: When students do not make enough money over the summer, they will try to work more during the year. For students with loans, there is a perverse disincentive to work, namely, if you make more than \$50 a week, you suffer a clawback. You lose earnings, and the student loan system expects that you will have made a minimum contribution from summer earnings anyway, regardless of your situation. When you go into the school year and attempt to work to compensate for that, you cannot over a certain amount. That \$50 a week has not been changed since 2001.

Senator Keon: I want you to zero in on the tax credits. This has been kicked around and abused for a very long time. Two billion dollars is a large amount of money if it is targeted. In my own career, I exploited tax credits a great deal in my relationship with

scolaire présentent une demande pour la première fois, et ceux qui s'étaient déjà inscrits au programme par le passé demandent à présent des sommes plus importantes pour être en mesure de finir leur année.

M. Mitchell : De même, nous constatons que le nombre d'étudiants qui présentent une demande au Programme canadien de prêts aux étudiants ou une demande d'aide fédérale-provinciale augmente en conséquence. Nous avons également observé une hausse des besoins insatisfaits au cours de la dernière année scolaire.

La notion du revenu de l'étudiant est compliquée, du moins selon moi, du moment qu'on tient compte de certains aspects culturels. Dans la région où est située mon université et où j'habite, le revenu des étudiants fait partie intégrante du revenu de la famille et du ménage. Si l'on tient compte des différences régionales au niveau du coût de la vie — j'habite Vancouver, qui est une ville extrêmement chère — on se rend compte qu'il s'agit surtout d'un problème pratique. Les étudiants peuvent générer un certain revenu, et la famille peut en avoir besoin pour s'en sortir.

Le président : Y en a-t-il d'autres qui voudraient ajouter quelque chose?

[Français]

M. Savoie : On a pu observer des impacts au niveau de la participation au programme de prêts et bourses. On a aussi remarqué un allongement de la durée des études. Étant donné la faiblesse du marché du travail, des étudiants ont choisi d'étudier plus longtemps. Au Québec, cette année, on a vu une augmentation du taux de participation aux études postsecondaires. Cela s'explique en partie par le fait que les étudiants qui terminaient un baccalauréat ont pu choisir de prolonger leurs études, en faisant un certificat ou en entrant au cycle supérieur alors qu'ils auraient pu opter pour aller directement sur le marché du travail. C'est un facteur qui entre aussi en ligne de compte.

[Traduction]

M. Theis : Quand les étudiants ne gagnent pas suffisamment d'argent pendant l'été, ils vont essayer de travailler davantage pendant l'année. Par contre, les étudiants qui ont un prêt subissent, par un effet pervers, un effet de contre-incitation à travailler, car lorsqu'on gagne plus de 50 \$ par semaine, on est visé par la disposition de récupération. Ainsi on perd des gains, et les modalités du système de prêts d'études sont telles que, quelle que soit votre situation, on va supposer que vous pouvez faire un apport minimal grâce aux gains que vous avez réalisés pendant l'été. Au moment d'entamer la nouvelle année scolaire, si vous voulez travailler pour compenser ce manque à gagner, vous n'avez pas le droit de gagner plus d'un certain montant. Et cette condition concernant les 50 \$ par semaine n'a pas changé depuis 2001.

Le sénateur Keon : Je voudrais que vous nous parliez des crédits d'impôt. C'est quelque chose qui fait l'objet d'attaques et d'abus depuis fort longtemps. Deux milliards de dollars représentent une très grosse somme d'argent, s'il s'agit de

industry, but I also felt that they were not effective compared to targeted funding.

I would like to have an in-depth discussion of what really should be done about this. I would like to see it dealt with in the report, even though I will have moved on before the report comes out. It does not matter who wants to start first, but I would like an in-depth discussion of whether this phenomenon should continue, how it could be improved and what you could do with \$2 billion if it was targeted.

Mr. Theis: That is an excellent question. My colleagues here have made several suggestions about what you can do. You could become inventive with what you can do. The chief problem for students is that the money is not available to them, if at all, until after they actually incur costs.

Could you tweak the system to provide some of that money perhaps upfront, to put against the loan? Could you use some of those credits against your debt instead of cash and reimbursement? Some things can be done about that.

Mr. Savoie made a good point that I am amiss I did not make, which is that the government fairly recently allowed for grants and things of that nature to be tax-free. That did some wonderful things toward putting more money into students' pockets. I think you do have to draw some circles around areas of the tax code that actually work in favour of students because they benefit everyone.

I think there is some real strength in taking some of that money and providing grants. Let us understand what happened with the grant system. There was this great, new low-income grant that benefited low- and middle-income students, but students with high need are left out of the mix, students who would have received grants under the Canada Millennium Scholarship Foundation that would have reduced their overall debt, and we know debt is an issue. Therefore, there is an opportunity to take some of that funding and put it toward a non-repayable grant for students who exhibit extremely high need.

[Translation]

Mr. Savoie: With respect to tax credits, this is a relatively complex issue that warrants further study. One example would be tax credits through Registered Education Savings Plans, which are well intentioned, but do not tend to help the students most in need.

In fact, they tend to do exactly the opposite — to help families who are already saving to save even more. Saving money is a good thing. However, in a context where a lot of students are not able

financement ciblé. Au cours de ma propre carrière, j'ai bien exploité les crédits d'impôt dans le contexte de mes rapports avec l'industrie, mais en même temps, j'estimais qu'ils n'étaient pas efficaces, comparativement à un financement bien ciblé.

Je voudrais donc que nous discussions en profondeur de ce qui serait préférable. J'aimerais vraiment que nous en parlions dans le rapport, même si je ne serai plus là au moment de la diffusion du rapport. Peu importe la personne qui va ouvrir la discussion; j'aimerais que nous parlions en détail de ce phénomène, c'est-à-dire, convient-il de continuer à faire cela, y a-t-il moyen de faire mieux et à quoi pourrait-on consacrer ces 2 milliards de dollars, s'il s'agissait de financement ciblé?

M. Theis : C'est une excellente question. Mes collègues vous ont déjà fait plusieurs propositions à ce sujet. Vous pourriez faire preuve de créativité pour ce qui est de l'affectation de ces crédits. Le vrai problème pour les étudiants est le fait que les crédits ne leur sont disponibles — quand ils le sont — qu'après le moment où ils engagent des frais.

Serait-il possible de modifier le système de façon à verser une partie des fonds tout de suite, de façon à les faire appliquer au solde du prêt? Serait-il possible d'appliquer ce crédit au solde de la dette, plutôt que de recourir à ces liquidités ou d'avoir à rembourser par la suite? Il y a tout de même un certain nombre de possibilités dans ce domaine.

M. Savoie a présenté un bon argument que j'ai eu tort de ne pas avancer moi-même, à savoir que le gouvernement a récemment prévu que les subventions et octrois de cette nature soient exonérés d'impôt. C'était un très grand progrès pour ce qui est de mettre plus d'argent dans les poches des étudiants. Je pense qu'il conviendrait vraiment de cibler certaines dispositions du régime fiscal qui favorisent les étudiants, parce qu'en réalité, elles profitent à tout le monde.

Pour moi, ce serait vraiment très intéressant de consacrer une partie de cet argent aux subventions. Il faut bien comprendre ce qui s'est produit au sein du système de subventions. On a créé cette merveilleuse nouvelle subvention qui profitait aux étudiants à faible et à moyen revenu, mais le fait est que cette nouvelle mesure exclut les étudiants ayant des besoins importants — c'est-à-dire, ceux qui auraient reçu des subventions par l'entremise de la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire, ce qui aurait permis de réduire leur niveau d'endettement général. Or, nous savons que les niveaux d'endettement posent problème. Par conséquent, nous avons la possibilité de consacrer une partie de ce financement à la création d'une subvention non remboursable à l'intention d'étudiants dont les besoins sont très importants.

[Français]

M. Savoie : Pour ce qui est des crédits d'impôt, c'est une situation relativement complexe qui mériterait d'être étudiée. Je prends l'exemple des crédits d'impôt pour les REÉÉ qui partent d'une intention vertueuse, mais qui ne tendent pas à aider les étudiants qui sont le plus dans le besoin.

En fait, cela tend à faire l'inverse, c'est-à-dire à aider les familles qui épargnent déjà à le faire davantage. C'est une bonne chose d'épargner. Par contre, dans un contexte où beaucoup d'étudiants

to access university because their parents simply cannot pay the fees, and where programs are not effective enough or are created specifically to encourage savings that are probably not occurring in many cases, this is obviously an issue.

Another issue has also been noted with respect to tax credits for various educational expenses. I am thinking of tax credits for tuition fees, which tend to disadvantage those provinces that choose to have lower tuitions.

That is Quebec's case. For example, it suffers significant losses because tax credits are more generous when tuition fees are higher. This tends to create an odd situation, in that we have a tax credit helping those jurisdictions where tuition fees are higher. That is a rather unusual way of doing things.

[English]

Ms. Giroux-Bougard: If the discussion here is about how to improve accessibility of post-secondary education, tax credits are a pretty poor policy tool to achieve that goal. I can name a few tax credits from which students can benefit. We have a number of them, which does not help with the complexity of the current system. We have a textbook tax credit, a scholarship tax credit, the Registered Education Savings Plan, the Canada Education Savings Grant, tuition fees and education tax credits. All these different tax credits have a pretty high price tag for the federal government. Again, as my peers mentioned, not everyone benefits from those tax credits, and those that do benefit do so later on in their studies. Therefore, they do not help with debt reduction, which I think should be our main goal.

Mr. Mitchell: I have similar comments. As a parent, I contribute to RESPs, but that is a financial planning tool. In my opening remarks, I alluded to benefiting from the federal and provincial student loan program in pursuing my own studies. The important distinction there is that I was almost predestined to go anyway. It may have been in a different way, but I was going. The reason for this is because my mom and dad went.

With respect to RESPs specifically, I will say that to some degree they have stimulated conversation amongst groups such as this but also amongst the population with respect to the cost of post-secondary education and the need to save for it. To some degree, it has achieved that.

I share the same concerns you have heard expressed from the three other witnesses beside me, that those funds could be directed toward funding the full cost of education for those students who need it and reducing overall student debt. We have seen debt start

n'accèdent pas à l'université parce que leurs parents sont tout simplement incapables de payer les frais, où les programmes ne sont pas suffisamment efficaces et sont créés spécifiquement pour assurer une épargne qui n'existe probablement pas dans de nombreux cas, c'est une situation problématique.

Il y a une autre situation problématique observable sur le plan des crédits d'impôt pour les différentes dépenses pour études. Je pense aux crédits d'impôt pour les frais de scolarité qui tendent à désavantager les provinces qui choisissent des frais de scolarité plus bas.

C'est le cas pour le Québec. Par exemple, il y a des pertes importantes à assumer parce que les crédits d'impôt sont plus généreux lorsque les frais de scolarité sont plus élevés. On tend à créer une espèce de situation étrange où l'on a un crédit d'impôt qui avantage les juridictions où les frais de scolarités sont plus élevés. C'est un peu particulier comme façon de fonctionner.

[Traduction]

Mme Giroux-Bougard : Si nous cherchons le moyen d'améliorer l'accessibilité de l'éducation postsecondaire, les crédits d'impôt représentent certainement un moyen d'intervention inefficace relativement à cet objectif. Je peux vous nommer quelques crédits d'impôt qui profitent aux étudiants. Il en existe quelques-uns, ce qui n'est pas utile du point de vue de la complexité du régime actuel. À l'heure actuelle, il existe un crédit d'impôt pour les manuels scolaires, un crédit d'impôt pour frais de scolarité, le Régime enregistré d'épargne-études, la Subvention canadienne pour l'épargne-études, les frais de scolarité et les crédits d'impôt pour études. Tous ces différents crédits d'impôt coûtent assez cher au gouvernement fédéral. Encore une fois, comme mes collègues vous l'ont déjà dit, tout le monde ne profite pas de ces crédits d'impôt, et ceux qui y sont admissibles le font quand leurs études sont plus avancées. En conséquence, ils n'aident pas à réduire la dette de l'étudiant, alors que c'est cela qui devrait être notre objectif premier.

M. Mitchell : Mes observations sont de même nature. En tant que parent, je cotise à mon REEE, mais il s'agit d'un outil de planification financière. Dans mon exposé liminaire, j'ai parlé du fait que j'ai profité des programmes fédéral et provinciaux de prêts aux étudiants dans le cadre de mes propres études. Mais il convient de faire une distinction importante : j'étais presque prédestiné à fréquenter l'université, de toute façon — de façon différente, peut-être, mais il était certain que je ferais des études universitaires, et ce parce que ma mère et mon père en ont fait.

S'agissant des REEE plus précisément, je dirais que, jusqu'à un certain point, ils ont suscité un débat devant des instances comme le vôtre, mais également au sein de la population générale, concernant le coût des études postsecondaires et la nécessité d'économiser en prévision de cela. Jusqu'à un certain point, cette mesure a permis de réaliser ce progrès-là.

Je partage les préoccupations des trois autres témoins, à savoir que ces crédits pourraient être réaffectés de façon à financer l'intégralité du coût des études des étudiants qui ont besoin de cette aide et à réduire l'endettement général des étudiants. Nous

to creep up once again. In 2005, the average debt for a university graduate was just under \$25,000. In 2009, that has crept up to just under \$27,000.

Senator Keon: The point is, you have all addressed the subject, but there is no real solution. What could this committee do to move this agenda, find a solution and define whether they are in fact useful, where they are useful and where this process should be abandoned? Have you any idea how the committee could access that type of information?

Mr. Mitchell: To touch on a potentially sensitive topic, without touching on the issue of the funding programs that the Canada Millennium Scholarship Foundation, which was disbanded recently, provided, CASFAA has been a strong supporter of the research the Canada Millennium Scholarship Foundation was doing. That was the final point in my opening remarks. An ongoing effort with respect to analysis of the effectiveness of targeted programs, new ideas and new initiatives needs to be continued. I am worried that the work of the Canada Millennium Scholarship Foundation has been lost or will be lost as a result of the sunset of that group. Not everyone agreed unanimously with their positions or with some of their research, but, at a minimum, they facilitated a very good conversation from coast to coast on the types of funding programs offered and the issue of access to post-secondary education generally.

Senator Ogilvie: I have a couple of overall observations, including a specific example and a specific question.

The issue of access that we are hearing about, in particular from student leaders, is focused nearly entirely on the issue of cost, which is not at all surprising. I also understand why you do not get into some of the other aspects because the resident time in a university environment does not give you time to deal with some of the more substantial issues. One of the critical aspects to access is what we are accessing and the quality of the programs that the students with debt loads tend to gravitate toward. Student leaders rarely address that. I am not diminishing the importance of student debt. However, the average debt load is the average debt of students who have debt, which is roughly 50 per cent of the students who graduate from post-secondary education.

The other observation is the issue of comprehension of programs and forms. I am no fan of government forms, so that is not what I am defending. I know this form particularly well, and it is an issue that reflects on other aspects of student success in university; and I will come back to that.

constatons que les niveaux d'endettement commencent à augmenter de nouveau. En 2005, la dette moyenne d'un diplômé universitaire était d'un peu moins de 25 000 \$. En 2009, ce montant était passé à un peu moins de 27 000 \$.

Le sénateur Keon : Ce que je retiens, c'est que même si vous avez tous commenté ce problème, il n'y a pas de véritable solution. Selon vous, que pourrait faire le comité pour faire avancer ce dossier, c'est-à-dire trouver des solutions, déterminer dans quel contexte ces solutions seraient utiles et quelles mesures devraient éventuellement être abandonnées? Savez-vous comment le comité pourrait recueillir ce genre d'information?

M. Mitchell : Si je peux me permettre d'aborder une question potentiellement délicate, je voudrais préciser, sans soulever la question du financement qui était disponible précédemment par l'entremise de la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire, qui a récemment été dissoute, que l'ACRAFE appuyait vivement les recherches menées par la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire. C'est le dernier point que je comptais aborder dans mes remarques liminaires. Le fait est qu'il est très important de continuer à analyser l'efficacité des programmes visant les étudiants, de même que de nouvelles idées et de nouvelles initiatives. Je crains que la recherche menée par l'entremise de la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire ne soit perdue maintenant que cette dernière a été démantelée. Il est évident que tout le monde n'acceptait pas ses prises de position ou les résultats de ses recherches, mais au moins la fondation favorisait un excellent échange de vues d'un bout à l'autre du Canada au sujet des programmes de financement et de l'accessibilité des études postsecondaires en général.

Le sénateur Ogilvie : J'ai une ou deux observations générales, de même qu'un exemple précis et une question spécifique.

S'agissant du problème de l'accessibilité, les responsables des associations étudiantes nous parlent presque exclusivement des coûts dans ce contexte, ce qui n'est guère surprenant. D'ailleurs, je comprends pourquoi vous ne pouvez pas vraiment vous attarder à d'autres aspects du problème, car le temps que vous passez dans l'environnement universitaire ne vous donne pas le temps de vous attaquer aux questions de fond. L'un des aspects critiques de l'accessibilité est ce à quoi nous avons accès et la qualité des programmes dont se prévalent les étudiants qui s'endettent. Les dirigeants étudiants en parlent rarement. Par contre, je ne souhaite pas sous-estimer l'importance du problème de l'endettement des étudiants. Mais quand on parle du niveau d'endettement moyen, on parle de la dette moyenne d'étudiants qui se sont endettés, soit environ 50 p. 100 des étudiants qui obtiennent un diplôme d'un établissement postsecondaire.

Mon autre observation concerne le degré de compréhension des programmes et des formulaires y afférents. Je ne suis pas un grand amateur des formulaires qu'utilise le gouvernement, et il ne faut donc pas croire que je le défends. Par contre, je connais très bien ce formulaire et j'estime que ce problème a des conséquences pour d'autres aspects du succès que les étudiants peuvent ou non connaître à l'université; j'y reviendrai.

I would like to give you a specific example, followed by my question. There was a time when I had the opportunity to deal with some of these issues directly in a specific university. We determined that we would set up a situation where no student was denied access on the basis of financial need. In order to do that, we set up a deliberate effort. I would like to tell you about three things that we observed.

First, many of the students who had significant financial debt had access to sufficient funding but had poor financial management skills. This was a substantial issue that we were dealing with. By the way, we set up a financial adviser, but they came to us with student debt and these poor skills.

Second, we found that the students had very poor time management skills. Studies show that if a full-time student becomes involved in part-time work, a point is reached where additional part-time work has a decreasing net value to the student relative to their accomplishments and their financial needs.

Third, and most striking, we found that the student leaders at the time recognized that any money that the university was putting into financial aid, portions of it came from university revenues. Therefore, they determined that they had the right to a clear interest in how the funds were being dispensed. That is a reasonable point of view, and so we worked carefully with them. I found it fascinating that they were concerned with not wanting their money being spent in the way that government money was spent on financial aid. In other words, there is a clear recognition among students as to how a large amount of financial aid is expended. They worked with us to develop a substantial set of requirements to deal with this. I should say that the real issue arose when a student had to submit to a full analysis of what they were doing.

The observation was that many of the students gravitated increasingly toward programs because their study skills and time management skills were not good. They gravitated to programs of study that were less likely to give them an opportunity to benefit from the “knowledge-based economy” in the end. We identified a major deficiency once students had accessed post-secondary education, namely, that counselling or information advice to students in this category in particular was of enormous importance and potential value.

Do you see a similar need for such advice? If so, would you see that as a requirement for those students attempting to access such funding?

Mr. Mitchell: Thank you for the questions. To be succinct, I can say that, absolutely, I would support that. It is a complicated issue. That is a period in the life of most young adults when they will start managing their own finances. Some of them trip and fall, and, to some degree as a society, we allow them to do so. It is easy

Je voudrais vous citer un exemple précis avant de poser ma question. Il fut un temps où j'avais l'occasion de traiter directement ces questions dans une université en particulier. Nous avons donc décidé de faire en sorte que l'accès aux études ne soit refusé à aucun étudiant pour des raisons financières. Cela nous a obligés à prendre des mesures à cette fin. J'aimerais donc vous faire part de trois observations à ce sujet.

D'abord, bon nombre des étudiants qui avaient un niveau d'endettement élevé avaient accès au financement nécessaire, mais possédaient peu de capacités en matière de gestion financière. Voilà donc un des problèmes importants auxquels nous nous sommes heurtés. D'ailleurs, nous leur avons fourni un conseiller financier, mais nous avons constaté que les capacités de gestion financière de ceux qui s'adressaient à nous pour les aider à régler leur problème d'endettement laissaient à désirer.

Deuxièmement, nous avons constaté que les étudiants arrivaient mal à bien gérer leur temps. Les études indiquent que, si un étudiant à plein temps commence à travailler à temps partiel, il arrive un moment où, s'il commence à travailler davantage, la valeur nette de ce travail pour l'étudiant diminue de plus en plus par rapport à ses réalisations et ses besoins financiers.

Troisièmement — et c'est l'aspect le plus frappant — nous avons constaté que les dirigeants d'étudiants reconnaissaient à l'époque que les crédits consacrés par l'université à l'aide financière venaient en partie de ses revenus. Par conséquent, ils estimaient avoir tout à fait le droit de savoir comment les crédits étaient utilisés. C'est une position tout à fait raisonnable, et nous avons donc travaillé en étroite collaboration avec eux. J'ai trouvé fascinant qu'ils ne souhaitent pas que les crédits consacrés à l'aide financière soient utilisés de la même façon que les fonds gouvernementaux. En d'autres termes, les étudiants comprennent très bien comment une bonne partie des crédits consacrés à l'aide financière est utilisée. Ils ont donc travaillé de concert avec nous pour élaborer une série d'exigences dans ce domaine. Je devrais vraiment préciser que c'est quand un étudiant devait soumettre une analyse complète de ses activités que nous avons compris qu'il y avait un vrai problème.

Ce que nous avons observé, c'est que bon nombre d'étudiants avaient de plus en plus recours à ces programmes, étant donné que leurs techniques d'étude et leurs capacités de bien gérer leur temps laissaient à désirer. Ainsi ils optaient pour des programmes d'études qui étaient moins susceptibles de leur permettre de profiter de « l'économie du savoir ». Nous nous sommes rendu compte d'une grande déficience chez les étudiants qui avaient pu poursuivre des études postsecondaires, soit que les conseils ou l'information revêtaient une très grande importance pour ces étudiants-là et leur étaient potentiellement très utiles.

Avez-vous observé ce même besoin de conseils? Dans l'affirmative, conviendrait-il d'en faire une exigence pour les étudiants qui cherchent à obtenir ce genre de financement?

M. Mitchell : Merci pour ces questions. Pour vous répondre succinctement, je dirais que je suis tout à fait en faveur de cela. C'est une question complexe. C'est également au cours de cette période de la vie que la plupart des jeunes adultes commencent à gérer leurs propres finances. Certains d'entre eux font des erreurs et se

to access bank loans, credit cards and other forms of credit. For a young adult accessing those resources for the first time, it is easy to make some mistakes and to regret some of their choices later. The financial counselling component is absolutely important. Some schools in the U.S. have tried mandatory entrance and exit counselling. I do not have the data with me today, and I do not know what level of success they experienced.

Mr. Theis: I will state at the outset that many of the issues you pose are very Canadian in that not any one level of government is responsible but rather multiple levels. You need everyone with their hands on the lever pulling simultaneously. Whether we are talking about quality or about information, it is about what is happening from the youngest of ages and up throughout the system. That is important to note.

To your specific questions, I agree that counselling is fundamentally important. How we do it becomes interesting. Perhaps it is time to create a new granting agency whose responsibility is to provide funding for those organizations that can do some of these things well in terms of pathway projects. Government would not direct what should be done but would provide incentive money to put programs in place that are based on best practice.

Tangential to another point, the counsellors need to pull the data together so they know what labour markets are suggesting as the best pathways and how to get there. They are feeders of information. I suggest that, along with that, you cannot have a cookie-cutter approach because the needs of those in an Aboriginal community will be different than the needs of those in another community. You need someone in a community on the ground whose sole function is to connect those students with the opportunities. You have to allow people to establish that, and you have to provide the funding to allow them to do that.

Ms. Giroux-Bougard: Your question raised a number of issues of student experience on campus. We have more solid data around students who are borrowing from the Canada Student Loans Program in terms of repayment and their financial management. However, the issue you raise is more about ensuring good student service and support programs on campus for all students not only those who need to borrow.

retrouvent en mauvaise posture et, jusqu'à un certain point, nous, comme société, leur permettons de le faire. Il est tellement facile d'obtenir un prêt bancaire, une carte de crédit et d'autres formes de crédit. Un jeune adulte qui a accès à ces ressources pour la première fois peut facilement commettre des erreurs et regretter ces choix par la suite. Les conseils financiers sont extrêmement importants dans ce contexte. Certaines écoles aux États-Unis ont opté pour des conseils obligatoires à l'arrivée et à la sortie de l'établissement. Je n'ai pas les données avec moi aujourd'hui, et je ne sais pas jusqu'à quel point ces mesures ont atteint les objectifs fixés.

M. Theis : Je dirais, d'entrée de jeu, que bon nombre des problèmes que vous évoquez sont typiquement canadiens, en ce sens que de multiples paliers de gouvernement sont responsables, plutôt qu'un seul. Or, il faut que tous tirent sur le levier en même temps. Qu'on parle de la qualité ou de l'information, il faut s'intéresser à l'évolution qui se produit entre le moment où ils sont très jeunes et à chaque étape, jusqu'à ce qu'ils sortent du système. C'est un élément important.

Pour répondre à vos questions précises, je dirais que l'accès aux conseils est tout à fait critique. Il s'agit de savoir comment répondre à ce besoin. Peut-être faudrait-il mettre sur pied un nouvel organisme subventionnaire qui aurait pour mission de financer le travail de certains organismes qui ont l'expertise nécessaire pour bien s'acquitter de ces tâches-là, notamment en ce qui concerne les projets axés sur les parcours d'étude et de vie pour les jeunes. Le gouvernement n'aurait pas à décider des mesures à prendre; il se contenterait de fournir un financement d'encouragement en vue de la création de programmes basés sur les meilleures pratiques.

Par rapport avec une autre question qui a été soulevée, nous sommes d'avis que les conseillers doivent rassembler toutes les données pertinentes, afin de savoir, d'après l'état du marché du travail, quels sont les parcours les plus intéressants et ce qu'il faut faire pour être en mesure de les suivre. Ils doivent être des distributeurs d'information. En même temps, il ne convient pas d'adopter une approche qui fait entrer tout le monde dans le même moule, car les besoins des Autochtones sont nécessairement différents de ceux d'une autre communauté. Il faut donc avoir des gens sur le terrain, dans les différentes localités, qui aient pour seule fonction de s'assurer que les étudiants profitent des possibilités qui existent. Il faut créer les conditions qui encourageront l'établissement de ce genre de services et il faut en même temps fournir le financement requis.

Mme Giroux-Bougard : Votre question soulève un certain nombre d'éléments qui sont liés à l'expérience des étudiants sur le campus. À l'heure actuelle, nous avons de solides données sur les étudiants qui font des emprunts par l'entremise du Programme canadien de prêts aux étudiants relativement au remboursement des prêts et à leur capacité de gérer leurs finances. Mais le problème que vous évoquez est davantage lié à la nécessité de s'assurer que tous les étudiants — pas seulement ceux qui doivent faire des emprunts — aient accès à de bons services et à de bons programmes de soutien sur les campus.

You raise an interesting point about what programs people decide to direct themselves toward based on their level of debt. Actually, some interesting work is being done in Ontario, particularly around the deregulation of tuition fees in professional programs, on who, following the deregulation of fees, starts attending programs in medicine and law, for example.

We saw, despite enrolment numbers remaining the same or slightly increasing, a pretty substantial shift in who was deciding to attend. Those from lower-income backgrounds were less likely to pursue studies in medicine, and those from rural areas were less likely to pursue those studies, as well as those from more marginalized groups. We could spend the day discussing the other issues around the table, but I will stop there.

Senator Seidman: We have some really interesting issues here. I would like to go back to the basic premise of all your presentations, namely, that tuition is the primary barrier or certainly a major barrier to accessing post-secondary education.

I would like to imagine what outcomes we could look at that would help us evaluate the extent of this. Perhaps it follows well from the question we just focused on. Ms. Giroux-Bougard started to touch on where I am going with it, and all of you may have comments about this.

If I tried to think about this and look at the outcomes we might consider, it is very complicated. Roughly, I can imagine the number of years it takes to complete a degree or the dropout rate or various other things that you already started talking about.

Given that provinces control factors that affect tuition, the first part of the question would be whether there is any data, for example from Statistics Canada, that might provide provincial breakdowns; very simple cross tabulations that might help us understand the effects of tuition costs on university attendance. We could look at the academic program, university dropout rates and completion rates.

Then, to get beyond that, is there any real research that addresses these issues?

[Translation]

Mr. Savoie: I would like to comment on that. Two things have generally been acknowledged in terms of the impact of tuition fees on access to education. It is a relatively complex area and access to education, as we pointed out, is a complex dynamic where a number of different factors are in play. However, tuition fees do have an impact on accessibility, since upfront costs tend to discourage students. To a certain point, that is a normal result, because when you raise the cost of a service, fewer people will use it. Having said that, there are a number of Canadian, Quebec and American studies that deal with this. What was acknowledged in a

Vous avez fait une observation intéressante au sujet des programmes que les étudiants décident de suivre en raison de leur niveau d'endettement. En fait, des recherches intéressantes sont en cours en Ontario, dans le contexte notamment de la déréglementation des frais de scolarité pour les programmes professionnels — sur les personnes qui optent pour des études de médecine et de droit, par exemple, après la déréglementation des frais de scolarité.

À ce chapitre, même si le nombre d'étudiants est resté le même ou a légèrement augmenté, des changements importants ont été observés en ce qui concerne le type de personnes qui optent pour ces programmes : les étudiants issus de familles à faible revenu étaient moins susceptibles d'étudier la médecine, et il en allait de même pour les étudiants venant d'un milieu rural ou pour des membres de groupes plus marginalisés. Nous pourrions passer la journée à examiner tous les autres enjeux importants, mais je vais m'arrêter là.

Le sénateur Seidman : Les questions dont nous discutons ce matin sont très intéressantes. Je voudrais revenir sur la prémisse fondamentale de tous vos exposés, à savoir que les frais de scolarité constituent le principal obstacle, ou du moins, un obstacle important à l'accessibilité des études postsecondaires.

Je voudrais essayer d'imaginer quels résultats nous pourrions viser afin de nous aider à évaluer l'ampleur du problème. C'est peut-être la suite logique de la question qu'on vient d'examiner. Mme Giroux-Bougard a évoqué un peu ce que j'ai à l'esprit, et peut-être aurez-vous tous des observations à faire à ce sujet.

Quand je réfléchis à tout cela en essayant de voir quels résultats nous pourrions viser, je me rends compte que c'est très compliqué. J'ai une idée approximative du nombre d'années qu'il faut pour terminer un diplôme, et il en va de même pour le taux de décrochage et d'autres éléments que vous avez abordés tout à l'heure.

Étant donné que les provinces contrôlent un certain nombre de facteurs qui influent sur les frais de scolarité, la première partie de ma question porte sur la possibilité d'obtenir des données — par exemple, de Statistique Canada — qui présenteraient une ventilation par province; il s'agirait de simples tabulations recoupées qui nous aideraient éventuellement à comprendre l'incidence des frais de scolarité sur la participation aux études universitaires. Nous pourrions ainsi examiner le type de programme scolaire, les taux de décrochage et les taux d'achèvement des études.

Et, pour aller un peu plus loin, peut-être pourriez-vous nous dire s'il existe des études qui examinent ces différentes questions?

[Français]

M. Savoie : Je vais commenter ce point. Pour ce qui est de l'effet des frais de scolarité sur l'accessibilité aux études, deux choses sont généralement reconnues. C'est un domaine relativement complexe, l'accessibilité aux études, comme nous l'avons mentionnée, c'est une dynamique complexe, où plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. Par contre, les frais de scolarité ont un impact sur l'accessibilité, les coûts à l'entrée tendent à décourager les étudiants. C'est jusqu'à un certain point normal, quand on hausse les coûts d'un service, moins de gens vont en profiter. Cela dit, plusieurs études ont été menées, aux

publication by the Council of Ministers of Education for Canada is that when those studies are fleshed out, and when they consider a number of factors, they tend to demonstrate that yes, tuition fees do have an impact on access to education and tend to reduce access. Studies that consider few factors often arrive at the opposite conclusion.

There is a need to exercise caution when looking at accessibility, because it is complex. It tends to disrupt the other factors that are all part of the system. From the federal standpoint, in terms of tuition fees, there is an odd coincidence: hikes in tuition fees coincided with significant cuts to federal transfers in the mid-1990s. The best way for the federal government to limit increases in tuition fees is to provide adequate basic funding for post-secondary education; otherwise, there is a strong risk that this responsibility will again fall to students, whose funding sources are often saturated.

[English]

Mr. Mitchell: To follow up on Mr. Savoie's comments around complexity, we potentially open a can of worms here as well. The issue of tuition is also directly tied to the ability of colleges and universities to be able to maintain their operations and run.

As you all know, serious cuts are happening presently at universities and colleges. There are mandatory furloughs and losses of entire programs and faculties at some of our universities across this country right now.

Tuition is a very real and important revenue source for universities and colleges. I think it is important to introduce that into the conversation.

I will leave it at that for now.

Ms. Giroux-Bougard: I will address the point of Mr. Mitchell and then touch on the senator's questions.

Sometimes we hear this myth that when we see increases in tuition fees, we see a corresponding increase in the quality of universities and colleges. However, that is not what we have seen, particularly in the case of Ontario. Ontario finally beat Nova Scotia in having the highest tuition fees in the country this year, but Ontario has the lowest funding level per student. We have not seen a corresponding increase in quality at universities and colleges in Ontario.

On your question about research on tuition fees, Statistics Canada has done some research around tuition fees and the impact of debt, but comprehensive research has not been done by Statistics Canada. The federation has been recommending an increase in the level of funding for Statistics Canada, particularly to do research on tuition fees and the impact of debt.

niveaux pancanadien, québécois et américain. Ce qui avait été reconnu dans une revue produite par le Conseil des ministres de l'Éducation du Canada c'est que lorsque les études sont étoffées, lorsqu'elles prennent en compte plusieurs facteurs, il tend à y avoir une démonstration que oui, les frais de scolarité ont un impact sur l'accessibilité aux études et tendent à réduire l'accessibilité. Les études qui prennent en compte peu de facteurs souvent vont en venir à la conclusion inverse.

Il faut faire attention à l'accessibilité, c'est quelque chose de complexe. Elle tend à dérégler les différents facteurs qui composent un système d'accessibilité aux études. D'un point de vue fédéral, pour les frais de scolarité, il y a une étrange coïncidence : les hausses de frais de scolarité ont coïncidé avec les importantes réductions qu'il y a eu dans les transferts fédéraux au milieu des années 1990. La meilleure façon de limiter les frais de scolarité au fédéral, c'est d'assurer un financement de base pour l'éducation postsecondaire qui soit suffisant, sinon, cela risque fort de retomber sur les épaules des étudiants dont les sources de financement sont souvent saturées.

[Traduction]

M. Mitchell : Pour faire suite aux remarques de M. Savoie concernant la complexité de cette question, je suppose que ce serait peut-être ouvrir la boîte de Pandore. Les frais de scolarité sont également directement liés à la capacité des collèges et universités de mener l'ensemble de leurs activités.

Comme vous le savez tous, les universités et collèges font actuellement l'objet de compressions budgétaires importantes. Dans certaines universités canadiennes, les administrateurs optent pour des congés forcés et font disparaître des facultés et des programmes tout entiers.

Les frais de scolarité constituent, pour les universités et les collèges une source de revenus très réelle et très importante. Selon moi, il faut en tenir compte dans la discussion.

Je vais en rester là pour le moment.

Mme Giroux-Bougard : Je voudrais aborder le point soulevé par M. Mitchell et répondre ensuite aux questions du sénateur.

Parfois nous entendons ce mythe selon lequel une augmentation des frais de scolarité donne lieu à une augmentation correspondante de la qualité de l'enseignement dans les universités et collèges. Ce n'est malheureusement pas ce que nous avons observé, notamment en Ontario. L'Ontario a fini par dépasser la Nouvelle-Écosse, pour ce qui est d'avoir les frais de scolarité les plus élevés du Canada cette année; par contre l'Ontario assure le plus faible niveau de financement par étudiant. Et nous n'avons pas observé d'augmentation correspondante de la qualité de l'enseignement dans les universités et collèges de l'Ontario.

Pour ce qui est de votre question sur les recherches liées aux frais de scolarité, Statistique Canada a mené un certain nombre d'études sur les frais de scolarité et l'incidence des niveaux d'endettement, mais il ne s'agit pas d'études exhaustives. La Fédération recommande, d'ailleurs, que le financement de Statistique Canada soit relevé pour lui permettre, notamment, de mener d'autres recherches sur les frais de scolarité et l'incidence de l'endettement.

One province that is interesting to look at is the province where I study, Newfoundland and Labrador. The province has been doing some very different things in comparison to other provinces. In that province, we have actually seen a reduction and freezes in tuition fees since 1999. We have seen the introduction of a grants program, and the amount of grants for students increase yearly. We also have seen an increase of funding for both the universities and colleges.

Newfoundland and Labrador is one of the only provinces where we have seen the level of student debt decrease, instead of increase, on a yearly basis. We have seen a number of Nova Scotian students increase at a rapid rate as well. Enrolment of Nova Scotian students has increased over 1,000 per cent. We have also seen an increase in enrolment of Newfoundland and Labrador students attending colleges and universities as a result of measures now in place. Interesting work happening in that province is having the results that the government was hoping to have with these policy measures.

Senator Seidman: I had one quick additional question, if I might.

The Chair: I can put you down for a second round, but we are running out of time now.

[Translation]

Senator Champagne: Thank you very much. At the beginning of the meeting, when you were making your presentations, and each of you seemed to be in a contest to see who could speak the fastest, I know that one of you mentioned at one point that the educational attainment of the parents could be a factor in terms of access to different programs. I am wondering what the parents' educational attainment has to do with that decision. If they have a higher educational level, will they need less money?

I was trying to understand what you meant, and it really surprised me. I believe it was you, Mr. Savoie, who mentioned this at the beginning.

Mr. Savoie: Yes, I believe I was the one who raised this. It is generally acknowledged that when the parents have a post-secondary education, they will encourage their children to do the same. That is something that can be seen in the literature. There are many reasons for this, if only that parents who have post-secondary education have a higher income. There is also the sociological component. If parents have previous experience with a university education, they will have an additional incentive to encourage their own children to go to university.

Senator Champagne: I see the other side of the coin, in the sense that parents who did not have an opportunity to pursue post-secondary studies but want their children to go further and do better than they did, may have less money — it seems to me that their children are the ones who should be given access to loans and grants ahead of the others, rather than saying that the other ones are okay and will have a greater desire to go to university

Une province qui nous fournit un exemple intéressant est celle où j'étudie actuellement, soit Terre-Neuve-et-Labrador. Cette province a pris des initiatives très différentes, comparativement à d'autres provinces. D'ailleurs, les frais de scolarité dans cette province font l'objet de réductions et de gels depuis 1999. De même, un programme de subventions a été créé en vertu duquel le montant de la subvention augmente chaque année. Le financement des universités et collèges a également été relevé.

Terre-Neuve-et-Labrador est l'une des seules provinces où nous avons assisté à une diminution, plutôt qu'à une augmentation, de l'endettement des étudiants, et ce chaque année. En même temps, il y a eu une hausse très rapide du nombre d'étudiants en Nouvelle-Écosse. Le nombre d'étudiants inscrits à des établissements en Nouvelle-Écosse a augmenté de plus de 1 000 p. 100. Il en va de même pour le nombre d'étudiants qui fréquentent les collèges et universités de Terre-Neuve-et-Labrador, en raison des mesures qui ont été adoptées. Donc, différentes initiatives qui ont été lancées par les pouvoirs publics dans cette province donnent d'ores et déjà les résultats escomptés.

Le sénateur Seidman : Je voudrais poser une dernière question complémentaire, si vous me permettez.

Le président : Je devrai inscrire votre nom pour une deuxième tour, car nous commençons à manquer de temps.

[Français]

Le sénateur Champagne : Merci beaucoup. Au tout début, lors de vos présentations initiales, où tout un chacun semblait être dans un concours à savoir qui allait parler le plus rapidement, je sais qu'un d'entre vous, un ou une, nous a dit à un moment donné que le degré de scolarité des parents pouvait devenir un facteur pour ce qui est de l'accès aux différents programmes des étudiants. Je me demande ce que le degré de scolarité des parents a à faire avec cette décision. S'ils ont un degré de scolarité plus élevé, est-ce qu'ils auront besoin de moins d'argent?

J'essayais de comprendre, cela m'a étonné beaucoup. Je pense que c'est vous, monsieur Savoie, qui nous disiez cela au tout début.

M. Savoie : Je pense que c'est moi qui ai abordé cette question. C'est généralement assez reconnu que lorsque des parents ont fait des études postsecondaires, ils vont inciter leurs enfants à poursuivre des études postsecondaires. C'est quelque chose qui a été observé dans la littérature. Les facteurs explicatifs sont multiples, ne serait-ce que parce que les parents qui ont fait des études postsecondaires ont un revenu plus élevé. Il y a aussi une question sociologique. Si un parent a une expérience précédente en éducation universitaire, il va y avoir une incitation supplémentaire pour pousser ses enfants à poursuivre des études universitaires.

Le sénateur Champagne : Je vois l'autre côté de la médaille, je me dis que les parents qui n'ont pas eu l'occasion de faire des études postsecondaires et qui veulent que leurs enfants aillent plus loin et fassent mieux qu'eux, mais qui ont peut-être moins d'argent, ces jeunes devraient être les premiers à qui on donnerait accès à ces prêts et bourses au lieu de dire que les autres, ça va, ils vont vouloir davantage y aller parce que les parents sont allés à

because their parent did. Do you not think that children whose parents did not attend university should have priority access to loans and grants?

[English]

Mr. Theis: I think you are right about some things. However, to clarify a point, when a parent goes to university, they also serve as a very powerful beacon to their children about opportunities, and they create motivational goals for that learner, not just in encouraging them to go but the child sees what is possible. If you remove that, you do not have the socialization process, and that has a very powerful effect. It is important to make that distinction.

Mr. Mitchell: I think some of the research on this probably requires some further regression or analysis. Some research has been showing that the value of a post-secondary education sustains itself. In other words, over the long term, it still pays to get a university degree; you will make more money over your lifetime. Following from that, it is assumed that you will have a better quality of life.

The Youth in Transition Survey — I believe, in 2008 — by Statistics Canada showed that, in the 10-year period between 1996 and 2006, participation from students from families with high-income levels hovered between 75 per cent and 80 per cent, and participation from students with incomes in the lowest quartile hovered between 45 per cent and 50 per cent. Therefore, we see a disparity there.

However, some research shows that the children of especially new Canadians who may or may not have had a post-secondary education experience themselves are very likely to attend post-secondary education. That is among new Canadians and not necessarily among second-, third- or fourth-generation Canadian citizens.

[Translation]

Senator Champagne: In my own mind, parents who were unable to go to university will be saying, “Look at the way we ended up, but if you go to university you will go further.” That is the way I see it.

Mr. Savoie, you were saying that last year or in recent years, a lot of people who were completing their studies tended to want to continue studying for a Ph.D. or Master’s degree, rather than entering the labour market. Do you think that is really due to the recent problems caused by the recession, or is this something that our young people are going to continue to want to do, always going further? Should we be acknowledging that access to the world of work is becoming increasingly difficult?

Mr. Savoie: Clearly, a major factor is the fact that the labour market is less dynamic during a recession, which has a very detrimental effect on young people. When the labour market is more difficult to access, it becomes more difficult to secure a first job. Thus, there is therefore an incentive to remain in school longer.

l’université. Les enfants qui viennent d’une famille dont les parents ne sont pas universitaires, est-ce qu’ils ne devraient pas avoir un accès prioritaire aux prêts et bourses?

[Traduction]

M. Theis : Je crois que vous avez raison à certains égards. Mais, si je peux me permettre d’apporter une petite précision, un parent qui a fréquenté l’université envoie également un signal très puissant à ses enfants concernant les possibilités qui en découlent, ce qui les motive — ce n’est pas simplement un encouragement à faire des études universitaires, en ce sens que l’enfant voit ce qui est possible. Si vous supprimez cela, le processus de socialisation disparaît également, alors que son effet est très puissant. C’est une distinction qu’il est important de faire.

M. Mitchell : Selon moi, il faudrait sans doute effectuer une analyse de régression de certaines de ces données. D’après un certain nombre d’études, on profite de la valeur d’une éducation postsecondaire toute la vie. Autrement dit, un diplôme universitaire est rentable à long terme, étant donné que les diplômés gagnent plus d’argent au cours de leur vie. À partir de là, on présume qu’ils ont également une meilleure qualité de vie.

L’Enquête auprès des jeunes en transition menée par Statistique Canada — en 2008, si je ne m’abuse — montrait que, entre 1996 et 2006 — une période de 10 ans — la participation d’étudiants issus de familles à revenu élevé fluctuait entre 75 et 80 p. 100, alors que celle des étudiants du plus faible quartile de revenu fluctuait entre 45 et 50 p. 100. Déjà, nous constatons un écart.

Par contre, les résultats de certaines recherches indiquent qu’il y a une très forte probabilité que les enfants, surtout de néo-Canadiens qui n’ont pas nécessairement fait d’études supérieures, étudient dans un établissement postsecondaire. Là il s’agit de néo-Canadiens, et pas nécessairement de citoyens canadiens de deuxième, de troisième ou de quatrième génération.

[Français]

Le sénateur Champagne : Dans ma tête, les parents qui n’ont pas eu l’occasion d’aller à l’université vont dire : « Vois comment nous, on doit vivre, tu vas à l’université et tu feras davantage. » Je le vois de cette façon.

Monsieur Savoie, vous disiez que l’année dernière, ou dans les dernières années, beaucoup de gens qui terminaient leurs études, au lieu d’entrer sur le marché du travail, avaient tendance à continuer des études, à aller plus loin vers un doctorat, une maîtrise. Est-ce que c’est vraiment causé récemment par les problèmes de récession ou si vous croyez que c’est une voie vers laquelle nos jeunes vont vouloir suivre et continuer beaucoup plus loin? Doit-on reconnaître que l’accès au monde professionnel est de plus en plus difficile?

M. Savoie : Il y a évidemment un aspect très axé sur le fait qu’étant donné qu’il y a une récession, le marché du travail est moins dynamique, cela affecte très lourdement les jeunes. Lorsque le marché du travail est plus difficile, cela va être plus difficile d’obtenir un premier emploi. Donc il y a une incitation à rester plus longtemps sur les bancs d’école.

Having said that, the phenomenon of students going on to do graduate studies is a trend we have been seeing for a number of years now — in Quebec, since the year 2000 at least, there has been a significant increase in the graduate study participation rate. The number of programs offered at the graduate level has also increased. There are more and more short programs being offered at the Master's or Ph.D. levels, to provide additional training or to meet new labour market requirements that often mean greater specialization than what is available at the undergraduate level.

This is a significant trend that has been noted and that is likely to continue. At the same time, having more graduates pursue Masters and Ph.D. level studies is necessary to develop the knowledge society in Canada. This is becoming more and more of a necessity for an innovative economic system and for developing research.

[English]

Senator Merchant: Thank you very much for your presentations. You alluded to malaise in our system in that students are not given the tools to be able to access and know about the programs and the monies that are available to them. We have a general culture. I know when my children were in school, for instance, that I could never really find out how their performance measured against others' in the school system. You were not allowed to ask this question. You were supposed to just look at your own child and how they performed relevant to the expectations you might have of them. You did not really prepare them to be a little more understanding of the competitiveness and the world for which you were preparing them.

Apart from not being able to follow the forms and all the things that you have alluded to, is there a performance requirement once you get to university and once you can access these loans? Is there then an onus on the student to perform to a certain degree — I do not know how you set the standard — before they can continue to have access to the monies?

In that way, apart from the type of program you are directed to go into, which should also play a role, the people who are serious about their studies perhaps could get more help than those who are just there because that is what you do; you go to university, that is how you fill in the time. Of course, it is always of value to further your education.

The amount of money that you can access is limited, so I am wondering whether a performance requirement exists once the student progresses along or whether that is anathema; you do not talk about those things?

Mr. Mitchell: Speaking broadly, because some variances exist across the country, some measures are in place. They typically have to do with unsuccessful periods of studies or withdrawal from study. If you are asking about a benchmark performance based on a letter grade or things of that nature, no, I am not aware of a program — certainly not the Canada Student Loans Program — where that is required.

Cela dit, le développement des études de cycle supérieur, c'est quand même une tendance que l'on voit depuis plusieurs années, au moins depuis les années 2000, au Québec, il y a une forte croissance de la participation au cycle supérieur; il y a aussi une augmentation des programmes offerts de cycle supérieur. On voit de plus en plus des programmes courts offerts au deuxième ou troisième cycle, pour offrir des compléments de formation ou pour répondre aux nouvelles exigences du marché du travail qui demandent souvent une spécialisation plus grande que ce qui est offert au premier cycle.

C'est une tendance importante qu'on peut déceler et qui risque de se poursuivre. Augmenter le nombre de diplômés au niveau des études de deuxième ou troisième cycle, c'est aussi une nécessité pour assurer le développement de notre société du savoir au Canada. Cela devient de plus en plus une nécessité pour avoir un système économique innovant et pour le développement de la recherche.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : J'aimerais vous remercier pour vos exposés. Vous avez évoqué le malaise qui existe au sein du système actuel du fait qu'on ne donne pas aux étudiants les outils qui leur permettraient de se renseigner sur les différents programmes et de savoir quelle somme d'argent ils peuvent obtenir. Nous avons une culture générale. Je sais que, quand mes propres enfants allaient à l'école, il ne m'était pas vraiment possible de savoir comment leur performance se comparait à celle des autres. On n'avait pas le droit de poser cette question. Il fallait se contenter d'évaluer la performance de son enfant par rapport à ses propres attentes vis-à-vis de lui. Donc, on ne les préparait pas vraiment à comprendre ce qu'est la compétitivité et la nature du monde qui les attendaient.

À part l'incapacité à bien comprendre les formulaires et tous les autres éléments que vous avez mentionnés, l'étudiant qui arrive à l'université et qui obtient un prêt doit-il ensuite remplir certaines exigences en ce qui concerne ses résultats scolaires? L'étudiant a-t-il l'obligation d'obtenir certains résultats scolaires — et je ne sais pas du tout comment on établirait une norme à cet égard — pour avoir le droit de continuer à bénéficier de financement?

Mis à part le type de programme auquel on s'inscrit — même si cela devrait également être pris en compte — les personnes qui étudient sérieusement pourraient obtenir plus d'aide que d'autres qui sont à l'université simplement parce que c'est ce que fait tout le monde; on va à l'université parce qu'on n'a rien d'autre à faire de son temps. Bien sûr, il est toujours utile de poursuivre ses études.

Comme le montant d'argent qu'on peut obtenir est limité, je me demande si on impose certaines exigences à l'étudiant au cours de ses études en matière de résultats scolaires ou si ce genre de choses serait jugé tout à fait inadmissible; parlez-vous de cette possibilité-là?

M. Mitchell : De façon générale — car il existe des différences d'une région à l'autre du pays — il existe certaines mesures qui concernent normalement des périodes d'études infructueuses ou le retrait d'un programme d'études. Mais si vous parlez d'un repère de performance qui serait lié à l'obtention d'une certaine note ou ce genre de choses, je peux vous dire que, personnellement, je ne connais aucun programme — et certainement pas le Programme canadien de prêts aux étudiants — qui impose une telle exigence.

The only performance measures in place are limits with respect to timely completion of your studies; the fact that you are only able to borrow so much money over your lifetime; et cetera.

Senator Merchant: Would you, as student bodies, approve of having some performance measures; do you discuss that? Are you fearful that, at some point, the taxpayer and the government might demand something more from the students themselves?

Mr. Mitchell: I am fearful of it in the sense that it may prove to be more of disincentive to participate than it would be an incentive to persist and persist well. Research across North America clearly shows that many students show up at college and university who sometimes take two or three years to figure out what they are there to do. That is normal, and that is part of the process. In the end, for those who graduate, it has still been a worthwhile and valuable experience.

From personal experience in the institution where I currently work, we see many students struggle through their first or second year, not perform well in terms of their grades, and through counselling and other types of support find what they are best suited to. Therefore, they can turn that performance around remarkably.

They may have been accessing government-funded programs in that process. In the end, society is probably better off to try to shepherd them through that than to close the door on them.

Senator Merchant: I would like some clarification. When you talked about the program complexity, one recommendation was to simplify the application process. You spent a great deal of time discussing forms. Therefore, are you only talking about forms, or are there other ways that we can help?

Mr. Theis: We spent time talking about forms because it is an easy thing to improve upon at a low cost, and it is a significant barrier for some people. I see changes to forms working in lockstep with several other things. We encourage harmonization between the federal and provincial governments so that only one application is needed instead of two. In determining when aid packages go out — and we touched on this earlier — if you can provide information about the available resources as early as possible and try to predict that over time, you lower the complexity of the process the student will go through. This is especially true for someone coming from a background where this is a very new experience.

Les seules mesures de performance qui s'appliquent concernent la durée des études, qui est limitée, et le fait qu'on ne peut emprunter qu'une certaine somme d'argent au cours de sa vie — ce genre de choses.

Le sénateur Merchant : En tant que représentant d'association étudiante, approuveriez-vous l'imposition de mesures de performance? En discutez-vous? Craignez-vous que les contribuables et les gouvernements n'imposent des exigences encore plus rigoureuses aux étudiants à un moment donné?

M. Mitchell : Cela me fait peur en ce sens que ce genre d'exigences pourrait finir par constituer davantage une désincitation qu'une incitation à faire des études et à les réussir. La recherche menée en Amérique du Nord indique clairement que bon nombre d'étudiants qui vont au collège ou à l'université ne finissent par comprendre pourquoi ils sont là que deux ou trois ans plus tard. C'est normal; cela fait partie intégrante du processus. Il reste que c'est une expérience utile et intéressante pour ceux qui décrochent un diplôme.

Selon mon expérience personnelle dans l'établissement où je travaille actuellement, beaucoup d'étudiants ont des problèmes pendant leur première ou deuxième année ou n'obtiennent pas de bonnes notes mais, grâce à des services de conseil et d'autres formes de soutien, ils réussissent à déterminer ce à quoi ils sont le mieux adaptés. Ils arrivent ensuite à améliorer de façon remarquable leurs résultats scolaires.

Peut-être ont-ils eu accès à certains programmes financés par le gouvernement au cours de cette période. Le fait est qu'il est préférable que la société les aide à se retrouver, plutôt que de leur fermer la porte.

Le sénateur Merchant : Je voudrais vous demander un éclaircissement. Quand vous parliez tout à l'heure de la complexité des programmes, une de vos recommandations consistait à simplifier le processus de demande. Vous avez beaucoup insisté sur les formulaires. Donc, parlez-vous uniquement des formulaires ou y a-t-il d'autres mesures à prendre qui permettraient d'améliorer la situation?

M. Theis : Si nous avons insisté sur les formulaires, c'est parce que c'est quelque chose qu'on peut améliorer facilement et à faible coût, alors qu'il s'agit d'une barrière importante pour certaines personnes. Pour moi, la modification des formulaires fait partie d'un ensemble de mesures qui doivent être prises en même temps. Par exemple, nous encourageons l'harmonisation entre les gouvernements fédéral et provinciaux, afin qu'un seul formulaire de demande soit exigé, plutôt que deux. S'agissant du moment auquel les trousseaux d'information sur l'aide financière sont envoyées aux intéressés — et nous en avons parlé tout à l'heure — si on communique l'information pertinente au sujet des ressources disponibles aussi tôt que possible en essayant de prédire ce que cela signifiera au cours de la période concernée, du point de vue de l'étudiant, le processus sera moins complexe. C'est d'autant plus vrai pour quelqu'un dont les origines sont telles que tout cela représente une expérience tout à fait nouvelle.

Senator Dyck: When I was a student, we looked at income versus expenses. We wanted to increase our income and decrease our expenses. The way to increase my income was through summer employment. There may be limits to what can be done for summer employment.

Is there a way to increase opportunities for students to find summer employment both within and outside of the university? Employment within the university in the program I was in was a definite asset. It helped me to train in the field that I chose to study.

With respect to expenses, we talked about tuition. However, the other big expense is housing. Is there any subsidized housing, particularly for students with low incomes? We used to have four or five students live in a one- or two-bedroom house crammed in similar to sardines. Is there a way to decrease housing expenses, and should that be part of a national strategy?

Mr. Mitchell: On your question about work, I did not include in my opening remarks today that CASFAA has long advocated a federal work-study program. I do not know that it is the solution, but it accomplishes a couple of things.

The more students are engaged with the university or college that they are attending, the more likely they are to be successful and to persist with their studies. Some institutions and jurisdictions maintain a work-study program. British Columbia had a provincially funded program until 2002. It was a fantastic way to engage learners in the university community, campus life and to provide them with help toward the means required for the cost of their education.

Ms. Giroux-Bougard: A current federal program, the Canada Summer Jobs program, helps fund small- to medium-sized businesses and not-for-profit organizations, often outside of big cities, to hire students for the summer. Those often provide good opportunities for students to gain experience outside of the service industry in places closer to home. We have been very supportive of that program.

It is difficult to address subsidized housing, in some ways, because it is more difficult to regulate the housing market than it is for the federal government and provinces to regulate tuition fees. One measure that students have advocated locally is to increase funding for residences and ensure residence costs are kept at a minimum to assist students.

In terms of a national strategy, it is much easier to talk about tuition fees and to address tuition fees than it is to talk about housing prices and the cost of living.

Le sénateur Dyck : Quand j'étais étudiante, il s'agissait de comparer les revenus aux dépenses. Nous voulions augmenter nos revenus et réduire nos dépenses. Pour moi, le moyen d'augmenter mes revenus était d'obtenir un emploi l'été. Mais il y a peut-être des limites à ce qu'on peut faire du côté des emplois d'été.

À votre avis, y aurait-il moyen de créer d'autres possibilités pour les étudiants qui cherchent un emploi d'été, à la fois sur le campus universitaire et en dehors? Dans mon cas, c'était vraiment un atout d'avoir pu obtenir un emploi à l'université qui était rattachée au programme auquel j'étais inscrite. Cela m'a permis de bénéficier d'une certaine formation dans mon domaine d'études.

S'agissant des dépenses, nous avons déjà parlé des frais de scolarité. L'autre grande dépense est celle du logement. Existe-t-il des logements subventionnés, notamment pour les étudiants à faible revenu? De mon temps, nous vivions à quatre ou cinq dans une maison avec une ou deux chambres à coucher, si bien que nous étions vraiment serrées comme des sardines. Serait-il possible de réduire les dépenses liées au logement, et cela devrait-il faire partie d'une stratégie nationale?

M. Mitchell : En réponse à votre question au sujet du travail, je n'ai pas mentionné dans mon exposé liminaire que l'ACRAFE préconise depuis longtemps la création d'un programme fédéral travail-études. Je ne sais pas si un tel programme serait nécessairement la solution, mais il présente néanmoins certains avantages.

Plus les contacts entre l'étudiant et l'université ou le collège qu'il fréquente sont étroits, plus il a de chance de réussir et de poursuivre ses études. Il existe des programmes travail-études dans certains établissements et dans certaines provinces. La Colombie-Britannique avait un tel programme, financé par la province, jusqu'en 2002. C'était un moyen privilégié d'intéresser les apprenants à la vie universitaire et à la vie de campus, et de les aider à gagner l'argent qu'il leur fallait pour payer leurs études.

Mme Giroux-Bougard : Emplois d'été Canada, qui est le programme fédéral actuellement en vigueur, accorde des fonds aux petites et moyennes entreprises ainsi qu'aux organismes à but non lucratif, souvent en dehors des grandes villes, pour les aider à engager des étudiants pendant l'été. Ces emplois représentent l'occasion rêvée pour les étudiants d'acquérir de l'expérience dans un secteur autre que celui des services, et ce dans une localité plus près de chez eux. Nous sommes tout à fait en faveur de ce programme.

La question des logements subventionnés est plus ardue, car pour le gouvernement fédéral et les provinces, il est plus difficile de réglementer le marché de l'habitation que les frais de scolarité. Au niveau local, les étudiants recommandent, entre autres, de relever le financement des résidences et de s'assurer que le coût des résidences est maintenu à un niveau aussi faible que possible afin d'aider les étudiants.

Du point de vue d'une stratégie nationale, il est beaucoup plus facile de s'attarder aux frais de scolarité et de concevoir une solution axée là-dessus que d'essayer d'agir sur le prix des logements et le coût de la vie.

Mr. Theis: If you change some of the earning rules, you allow students who have loans to access many interesting projects that happen on campus, such as working in close collaboration with professors as research assistants, et cetera. Those experiences are helpful in the mid-part of your studies to open doors to what you can achieve and the connections you need with people inside the institution to get you to that next level, whether it is a master's degree or a professional certification. Many of those opportunities are probably closed to students because they will earn more money than they are allowed, and they suffer a net negative effect for doing that.

I am not qualified to talk about housing, but many of the houses that I lived in during university, which you described, are being knocked down — and thankfully so. The organization taking their place is the universities. That is good because you have safe and modern housing that students can live in, but we all know where the price will go for those accommodations. Universities have costs to meet. Affordable but awful housing is being replaced by very nice but rather expensive housing.

Senator Martin: My colleagues have asked many good questions, and you have touched on some of the areas I was curious about. Your contemporaries are well served by you, your organizations and the advocacy work that you do.

As I was listening, I was also reminded of my university experience, as I am sure everyone around this table was. I am also a University of British Columbia, UBC, graduate. I benefited from the provincial work-study program. I received a portion of my funding and was able to work for the rest of it, which was very helpful. That is an excellent point.

I would like to go beyond the discussion about financial barriers or needs, although I see why we must talk about that. Your recommendations that analyze what we are doing well and what we can improve on are very important and noted.

However, the barriers you mentioned were similar to my own experience. I want to ask you if the list I generated, if I go back to those days, is the same. What other barriers have been added in this 21st century where we live in a global economy, a global village?

My 14-year-old daughter interacts, does homework and lives in a very different digital age than I could ever have imagined for her. I know the pressures on her are different. What are some of the additional barriers to which you alluded?

M. Theis : Si les règles relatives aux gains étaient modifiées, les étudiants qui ont des prêts pourraient participer à toutes sortes de projets intéressants qui se déroulent sur le campus, par exemple la possibilité de travailler en étroite collaboration avec des professeurs, en tant qu'adjoints à la recherche, et cetera. Ces expériences sont utiles, vers le milieu de la période d'études, pour ouvrir des portes par rapport à ce qu'on peut réaliser et aux liens qu'on peut tisser avec des personnes qui travaillent dans l'établissement et qui peuvent vous aider à passer à l'étape suivante, qu'il s'agisse d'une maîtrise ou d'une accréditation professionnelle. Il est probable que certains étudiants ne puissent pas profiter de bon nombre de ces possibilités, étant donné qu'ils risqueraient de gagner plus d'argent que le montant autorisé et d'en subir les conséquences négatives par la suite.

Je suis mal placée pour vous parler de logement, car bon nombre des logements où j'ai vécu pendant mes études universitaires, comme vous l'aviez expliqué, sont en train d'être rasés — et c'est une très bonne chose. Ils sont remplacés par des installations universitaires. C'est bien, parce que les étudiants auront désormais accès à des logements modernes et sécuritaires, même si nous savons tous ce qu'ils coûteront. Il faut bien que les universités supportent leurs dépenses. Les logements abordables, mais horribles, sont maintenant remplacés par de très beaux logements qui coûtent cher.

Le sénateur Martin : Mes collègues ont déjà posé beaucoup de bonnes questions, et vous avez abordé un certain nombre de domaines qui m'intriguaient. Vos contemporains sont très bien servis par vous, vos organismes et votre travail de promotion et de défense.

En vous écoutant, je me suis rappelé ma propre expérience universitaire, comme c'était certainement le cas pour tous ceux et toutes celles qui sont autour de la table. Je suis, moi aussi, diplômée de l'Université de la Colombie-Britannique. J'ai profité du programme provincial de travail-études. J'ai reçu une partie du financement dont j'avais besoin, et j'ai pu travailler pour réunir le reste, ce qui m'a beaucoup aidée. C'est une excellent point.

Pour ma part, je voudrais élargir la discussion pour parler de questions autres que les barrières ou les besoins financiers, même si je comprends qu'il faut en parler. Vos recommandations indiquant les mesures qui sont efficaces et celles qu'il faut améliorer sont très importantes et j'en ai pris bonne note.

Cependant, les barrières que vous mentionnez sont semblables à celles que j'ai moi-même connues. Je voudrais donc vous demander si la liste que j'ai dressée, en me fondant sur ma propre expérience, correspond à la réalité actuelle. En ce XXI^e siècle, où nous vivons dans une économie mondialisée, un village planétaire, quelles autres barrières s'y sont greffées?

En ce qui concerne ma fille de 14 ans, par exemple, je peux dire que l'ère numérique qui correspond à ses réalités en ce qui concerne ses interactions, ses devoirs et sa vie, est très différente de celle que j'aurais pu imaginer pour elle. Je sais que les pressions qui s'exercent sur elle sont différentes. Donc, quelles sont les autres barrières auxquelles vous faisiez allusion?

The barriers that I personally faced or witnessed others facing were, first, that the entry requirements for some programs were very stringent. I also had 21 years of teaching experience where I saw students limited in their access because of the competition.

We can talk about accessing university, but I witnessed a 60-per-cent failure rate in that first year. I remember the people who were not with us in the second year. I had a very tough first year myself. Sometimes it is because you may be in the wrong program because of external pressures or whatever the case may be. Also depression is a reality, the emotional strain on students, especially for someone such as me, going from a small, private school to a university such as UBC. The sense of isolation, the academic pressures because of the expectations from home, the gap between high school life and university campus life are all factors. The sudden independence that you gain in university compared to the structures that are in high school and what students are not able to handle as a result has an effect.

In terms of tuition, I come from a culture and the old-school experience where my father had to feed his entire family after a war. He worked three jobs to do that. Sometimes you cannot go into university right away; you have to work a few summers or a year or two. It is not about being unable to access but rather a question of timing. The reality for those individuals is that it may take longer to access education. That is okay. We should not measure success by how quickly we enter university, how quickly we get our degree or how many degrees we get because it could be that, in trades, people can be equally successful.

These are some of my own experiences. Can you identify new, emerging barriers from the members to whom you have spoken, as well as perhaps confirming the list that I have given? I am sure that the more things change, the more things stay the same.

Mr. Theis: In terms of when a student gets there, what happens in the system is that we tend to treat every student exactly the same. We have this discussion about whether or not a large class or a small class is better for the individual learning experience. It is a more complicated answer. The answer is that it depends. We lack a very good sorting mechanism to identify students who are coming into the system who will need the extra help that you identified and to ensure that we connect them to it, as opposed to those people who can sit in a 500-person class and do just fine because they have the motivation necessary to seek out information that will make them successful. I would put a pin in that point.

S'agissant des barrières qui m'ont touchée, personnellement, ou qui ont touché d'autres personnes, je pourrais dire, tout d'abord, que les conditions d'admission à certains programmes étaient extrêmement rigoureuses. J'ai également 21 ans d'expérience comme enseignante, pendant lesquels j'ai constaté que certains étudiants avaient un accès limité en raison de la concurrence.

On peut toujours parler de l'accessibilité des études universitaires, mais pour ma part, j'ai constaté que le taux d'échec au cours de la première année d'études était de 60 p. 100. Je me souviens des personnes qui n'étaient plus là au cours de ma deuxième année. J'ai eu une première année très difficile. Parfois, c'est parce qu'on s'est inscrit au mauvais programme, en raison de pressions externes ou pour d'autres raisons. La dépression est également une réalité, de même que le stress émotionnel que ressentent les étudiants, surtout quelqu'un comme moi, qui arrivait dans un établissement comme l'Université de la Colombie-Britannique après avoir fréquenté une petite école privée. Le sentiment d'isolement, la pression qu'on ressent de la part de ses parents pour ce qui est de ses résultats scolaires, à cause de leurs attentes, et l'écart entre la vie à l'école secondaire et la vie de campus sont autant de facteurs qui peuvent avoir un effet. Il en va de même pour l'indépendance qu'on acquiert soudainement à l'université, comparativement à la structure qu'on connaît à l'école secondaire — ce à quoi certains étudiants arrivent difficilement à s'adapter — qui peut également avoir un effet.

En ce qui concerne les frais de scolarité, je suis issue d'une culture et d'une famille ayant connu un autre monde, où mon père a dû nourrir toute sa famille après la guerre. Il a travaillé à trois emplois différents pour être en mesure de le faire. Il arrive parfois qu'on ne puisse pas aller directement à l'université; il faut travailler un an ou deux pendant l'été. L'enjeu est moins la capacité d'accéder à l'université que le moment auquel on peut y avoir accès. Pour ces personnes, l'accès aux études supérieures peut prendre plus longtemps. Mais ce n'est pas un problème. Il ne faut pas mesurer le succès par la rapidité avec laquelle on entre à l'université, on obtient un diplôme ou le nombre de diplômes qu'on obtient, parce que les gens qui optent pour les métiers peuvent connaître tout autant de succès.

Voilà donc pour mes propres expériences. Pourriez-vous me parler des nouvelles barrières auxquelles se heurtent les membres de votre association à qui vous avez parlé, et peut-être me confirmer que la liste que je vous ai donnée est toujours d'actualité? Je suis convaincue que, plus ça change, plus c'est la même chose.

M. Theis : Pour ce qui est de l'expérience de l'étudiant qui arrive à l'université, la nature de notre système est telle que nous avons tendance à traiter chaque étudiant de la même façon. Nous nous demandons s'il est préférable, du point de vue de l'expérience d'apprentissage individuelle, s'il est préférable d'avoir un petit nombre ou un grand nombre d'étudiants dans chaque classe. Mais la réponse est plus compliquée que cela. En réalité, ça dépend. Il nous manque un bon mécanisme de triage qui nous permettrait de savoir quels étudiants, parmi ceux qui entrent au système, auront besoin de plus d'aide, comme vous le disiez, et de les aiguiller vers les diverses sources de cette aide, par rapport aux autres étudiants qui se débrouillent très bien dans une classe de 500 personnes, parce

[Translation]

Mr. Savoie: One of the barriers worth exploring which we have pointed to is the fact that students may live in more remote areas. In order to pursue their studies, some have to leave the family home, which can have both a psychological impact, in terms of being away from the family, and a financial impact. This results in additional costs for the student, who has to completely change his environment, as well as getting used to university life.

There is also the issue of social integration and the school-to-work transition when people return to their regions. It is possible to help out those students who are anxious to work in their home area. That factor has an impact.

A researcher by the name of Marc Frenette from Statistics Canada has done a great deal of work in the area of geographical access to education, and he concluded that it has a significant impact. For example, a student from Abitibi who wants to undertake a program of study that is not offered at UQAT will have to leave his environment and go and study in Montreal, Quebec, Sherbrooke or even another Canadian province. He may even decide not to go through with his educational plans because it is simply too far away or he cannot afford it. That is something that should be looked at.

[English]

Senator Eaton: Minister Flaherty made the remark that high schools would do a better job to prepare students to be competent financially. All of you have addressed that. The more I hear on this committee, the more it seems that we have to start before university. We have to go back to high school.

I watched guidance counsellors help my children, as we all do as parents. Would it be possible to get guidance counsellors to start in grades 9, 10 and 11 to direct students to a university and help them with whatever examinations they need to get to university? Could they not also be an excellent source to help to fill out those forms?

Several of you have made the remark that many times parents if they have not gone to university themselves, perhaps are not financially sophisticated because they have not had to take out big loans or run businesses. Therefore, maybe the best place to teach financial skills is in high school.

Mr. Mitchell: Thank you for the question. It builds nicely on the comments and discussions around the last series of questions.

This is an issue that starts before university or college. In British Columbia, we have a Planning 10 course as part of our curriculum for kindergarten to grade 12. That is probably a good place to start. I would argue that it needs to be expanded on. As

qu'ils sont suffisamment motivés pour aller retrouver l'information qui va leur permettre de réussir leurs études. Pour moi, c'est un élément important qu'il convient de retenir.

[Français]

M. Savoie : L'une des barrières à explorer et que l'on a soulignée, c'est la question de l'éloignement des étudiants. Pour poursuivre leurs projets d'étude, certains doivent quitter le domicile familial, ce qui entraîne non seulement un impact psychologique au niveau de l'éloignement, mais également un impact financier. L'étudiant doit assumer des coûts supplémentaires, doit changer complètement d'environnement, en plus d'avoir à s'intégrer à la vie universitaire.

Il y a aussi toute la question de l'insertion socioprofessionnelle dans le cas d'un éventuel retour en région. C'est possible de donner un coup de pouce aux étudiants qui souhaitent travailler dans leur région d'origine. Ce facteur a un impact.

Le chercheur Marc Frenette, de Statistique Canada, a beaucoup travaillé sur cette question de l'accessibilité géographique aux études, et il en était venu à la conclusion que cela avait un impact significatif. Par exemple, un étudiant de l'Abitibi qui souhaite suivre un programme qui n'est pas offert à l'UQAT devra quitter son milieu pour se tourner vers Montréal, Québec, Sherbrooke, ou même une autre province canadienne. Il peut carrément décider d'abandonner son projet d'étude initial parce que c'est tout simplement trop loin ou qu'il ne dispose pas des moyens nécessaires pour le faire. C'est un facteur à explorer.

[Traduction]

Le sénateur Eaton : Le ministre Flaherty a déclaré que les écoles secondaires devraient mieux préparer les étudiants à bien gérer leurs finances. Vous avez tous abordé ce problème. Plus j'entends ce qui se dit devant le comité, plus je me dis qu'il faut commencer cette préparation avant l'arrivée à l'université.

J'ai suivi le travail des conseillers d'orientation professionnelle qui ont aidé mes enfants, et c'est ce que font tous les parents. Serait-il donc possible de faire en sorte que ces conseillers d'orientation professionnelle commencent, dès la neuvième, la 10^e ou la 11^e année, à aiguiller les étudiants vers une université afin de les aider à passer les examens qu'il leur faut pour y entrer? Ne pourraient-ils pas constituer une excellente source d'aide quand vient le moment de remplir les formulaires?

Plusieurs d'entre vous ont signalé que, si les parents n'ont pas eux-mêmes fait d'études universitaires, souvent ils n'ont peut-être pas la sophistication financière requise dans ce domaine, étant donné qu'ils n'ont jamais eu à demander un prêt important ou à diriger une entreprise. Dans ce cas, peut-être faut-il apprendre aux jeunes, dès l'école secondaire, à bien gérer leurs finances.

M. Mitchell : Merci pour cette question. Elle permet de développer les observations qui ont été faites en réponse à la dernière série de questions.

Nous parlons effectivement de quelque chose qui doit se faire avant l'arrivée à l'université ou au collège. En Colombie-Britannique, nous avons un cours qui s'appelle « Planning 10 » qui fait partie du programme d'études pour la période de la

part of that curriculum, grade 10 students are learning about post-secondary options. They are learning about entrance requirements and funding options. I would argue that it needs to happen sooner than that.

Senator Eaton: Should they not also learn to become financially competent? In other words, they can learn to read a loan agreement and know what they are getting into.

Mr. Mitchell: Yes, they should, and that is part of that curriculum. It probably needs to be extended in some capacity beyond the student himself or herself to incorporate the rest of the family. If it is not being supported in the home, it will not be as effective.

In certain parts of the world, which direction you are headed, whether it is college, university or a technical institute, is determined as early as grade 8. I am not suggesting we do the same, but we can do a better job of helping students understand their options and what is required earlier on. Something similar to the Planning 10 course in British Columbia is a good place to start or a good program to look at as a potential launching pad for some initiatives that go beyond what it already accomplishes.

Mr. Theis: It seems to be the case this afternoon that I agree with everything that Mr. Mitchell says.

If you are talking about giving that responsibility — and it is an important one — to our guidance counsellors, it is important to be aware of the workloads that guidance counsellors-gym teachers, in my case, have in terms of responsibilities. How do you resource that to ensure it is not just one more task that gets put into a list of growing tasks so that they can do effectively?

Senator Eaton: Part of this report is looking at how we can make access easier for students. We have discussed what systems should be put perhaps in high schools, such as mentoring, especially for boys. Maybe that is a recommendation that can go in the report, not just to pile it on to the high schools but rather something that is added.

Mr. Theis: I agree. That is a fantastic recommendation.

Ms. Giroux-Bougard: Though I do not disagree about the importance of financial literacy, we need to look at it in conjunction with the fact that increasingly we are expecting students to take on incredible levels of debt. As people have mentioned, for a four-year degree, we are expecting students at a

maternelle à la 12^e année. Je dirais que c'est sans doute là qu'il faut commencer. Je dirais même qu'il faut élargir les programmes de ce genre. Dans le contexte de ce programme d'études, les étudiants en 10^e année se renseignent sur les différentes possibilités en matière d'études postsecondaires. On les met au courant des conditions d'admission et des possibilités de financement. Selon moi, cela doit se faire même plus tôt.

Le sénateur Eaton : Ne devraient-ils pas également acquérir certaines compétences financières? Autrement dit, on pourrait leur apprendre à lire un contrat de prêt et à savoir à quoi ils s'engagent.

M. Mitchell : Oui, tout à fait, et cela fait partie du programme. Mais il faudrait sans doute l'élargir pour inclure, non seulement l'étudiant, mais le reste de la famille. S'il n'y a pas d'encouragement à la maison, ce genre de formation sera moins efficace.

Dans certaines régions du monde, le parcours de l'étudiant, que ce soit le collège, l'université ou un institut technique, est parfois déterminé dès la huitième année. Je ne recommande pas nécessairement que nous fassions la même chose, mais nous pouvons certainement faire mieux pour ce qui est d'aider les étudiants à comprendre plus tôt en quoi consistent leurs options ainsi que les exigences qui en découlent. Un programme semblable au cours « Planning 10 » en Colombie-Britannique serait un bon début et on pourrait s'appuyer là-dessus pour lancer dans ce domaine d'autres initiatives qui vont encore plus loin.

M. Theis : On dirait que je suis d'accord avec tout ce que dit M. Mitchell cet après-midi.

Si vous envisagez de confier cette responsabilité — qui est une responsabilité importante — aux conseillers d'orientation professionnelle, il faut tout de même être conscient de la charge de travail et des responsabilités qui incombent déjà aux conseillers d'orientation professionnelle/professeurs d'éducation physique. Comment assurer de prévoir suffisamment de ressources pour que cela ne soit pas simplement une tâche de plus qui vient s'ajouter à une longue liste de responsabilités, pour que l'action de ces personnes soit vraiment efficace?

Le sénateur Eaton : En étudiant cette question en vue d'un rapport, nous cherchons à faciliter l'accès aux étudiants. Nous avons parlé de mesures qui devraient être prises à l'école secondaire — par exemple, un service de mentorat, à l'intention des garçons surtout. Voilà une recommandation que nous pourrions éventuellement faire dans notre rapport — il ne s'agit pas de tout mettre sur le dos des écoles secondaires, mais cet élément-là pourrait être ajouté.

M. Theis : Je suis d'accord. C'est une excellente recommandation.

Mme Giroux-Bougard : Même si je ne suis pas en désaccord avec vous concernant l'importance de la littératie financière, selon moi, il faut également tenir compte du fait que, de plus en plus, nous demandons aux étudiants d'assumer un niveau de dette très important. Comme d'autres l'ont déjà dit, à la fin d'un

young age to be taking on close to \$27,000 in debt. Carrying that level of debt at that young age has long-term repercussions.

Senator Eaton: Ms. Giroux-Bougard, you have brought it up now. Have you looked at a country or jurisdiction that does a better job, and if so, what country or jurisdiction does a better job or does the best job?

Ms. Giroux-Bougard: I just want to clarify; do you mean a better job in terms of access or something else?

Senator Eaton: Giving students loans, whether it is tax breaks, whether it is incentives, grants, scholarships, is there a better way than what we are doing now?

Ms. Giroux-Bougard: Scandinavian countries have done an incredible job of ensuring access to post-secondary education. In Sweden, for example, not only are there no tuition fees for students but there are also living expense grants for students to ensure they are fully supported throughout their studies. Actually, many countries employ a different model from Canada to ensure access to post-secondary education.

Senator Eaton: I suppose I might have a long argument — and we do not have time — that tuition is not the only barrier to higher education.

Senator Callbeck: In view of time, I will be very specific with my questions. We have talked extensively about these tax credits and have heard before from other witnesses that they are ineffective. This morning, we heard that they tend to benefit those who need it the least and that some of these tax credits are ineffective. We have a long list of tax credits, and Ms. Giroux-Bougard read out some of them.

If you had to decide which ones are ineffective, which would they be in your view? Maybe you are not prepared to do that this morning, but I think it would be helpful to the committee if we could really get specific about this because it is \$2 billion. That is a large amount of money. If they are ineffective, why do we have them?

Ms. Giroux-Bougard: I am not in a position at this point to rate them on their levels of effectiveness. I think, overall, the idea of tax credits serve a certain purpose, but they are not the most effective way to provide student financial assistance when they need it the most. For example, with a textbook tax credit, the idea was to help with increasing costs of textbooks, so in itself it is not necessarily a bad idea. However, students pay for the textbooks usually in August or September and can only apply for this tax credit starting in the following March.

programme d'études de quatre ans, des étudiants qui sont encore très jeunes ont déjà à leur charge une dette de presque 27 000 \$. Supporter un niveau d'endettement de cette ampleur lorsqu'on est encore jeune a nécessairement des conséquences à long terme.

Le sénateur Eaton : Puisque vous soulevez la question, madame Giroux-Bougard, pouvez-vous me dire si vous êtes au courant d'un autre pays, province ou territoire qui fait mieux les choses et, dans l'affirmative, de qui s'agit-il et qui fait le meilleur travail dans ce domaine?

Mme Giroux-Bougard : Permettez-moi de vous demander une précision : parlez-vous d'accès ou d'autres choses en demandant qui fait éventuellement un meilleur travail?

Le sénateur Eaton : Je parle de l'octroi de prêts d'études, de dégrèvements fiscaux, d'incitations, de subventions et de bourses — en d'autres termes, y a-t-il un meilleur modèle que celui que nous appliquons actuellement?

Mme Giroux-Bougard : Les pays scandinaves ont réussi à merveille pour ce qui est de garantir l'accès aux études postsecondaires. En Suède, par exemple, non seulement les étudiants ne paient pas de frais de scolarité, mais ils bénéficient de subventions pour leurs frais de subsistance, ce qui veut dire qu'ils ont l'appui qu'il leur faut tout au cours de leurs études. En réalité, bon nombre de pays du monde appliquent un modèle différent de celui du Canada afin de favoriser l'accessibilité de l'éducation postsecondaire.

Le sénateur Eaton : Je suppose que je pourrais faire valoir toutes sortes d'arguments — alors que nous n'avons pas le temps aujourd'hui — pour soutenir ma thèse que les frais de scolarité ne constituent pas la seule barrière aux études supérieures.

Le sénateur Callbeck : Vu l'heure, je vais vous poser des questions bien précises. Nous avons déjà longuement parlé des crédits d'impôt, et d'autres témoins nous ont également dit qu'ils sont inefficaces. Ce matin, vous nous avez expliqué qu'ils tendent à profiter à ceux qui en ont le moins besoin et que certains de ces crédits d'impôt sont inefficaces. La liste de ces crédits d'impôt est longue, et Mme Giroux-Bougard nous en a mentionné quelques-uns.

Si vous aviez à décider lesquels, parmi ces crédits d'impôt, sont inefficaces, que nous diriez-vous? Peut-être n'êtes-vous pas prêts à vous prononcer sur la question ce matin, mais je pense que le comité aurait intérêt à faire des recommandations précises à ce sujet, étant donné qu'il s'agit d'une dépense de 2 milliards de dollars. C'est beaucoup d'argent. S'ils sont inefficaces, à quoi est-ce qu'ils nous servent?

Mme Giroux-Bougard : Je ne suis pas en mesure de les évaluer individuellement en fonction de leur degré d'efficacité. Dans l'ensemble, je dirais que les crédits d'impôt peuvent être utiles dans certains contextes, mais ils ne constituent pas le moyen le plus efficace de fournir une aide financière aux étudiants lorsqu'ils en ont le plus besoin. Par exemple, le crédit d'impôt pour les manuels scolaires devait aider les étudiants à supporter le coût des manuels qu'ils doivent acheter, ce qui n'est pas une mauvaise idée en soi. Mais les étudiants doivent payer leurs manuels en août ou en septembre normalement, alors qu'ils ne peuvent demander le crédit d'impôt qu'au mois de mars suivant.

Mr. Mitchell: It is important that the question is being asked and is receiving some attention. It requires further analysis. At least from my perspective, that is the recommendation. What is the intent of any of the tax credits that we have talked about today? If it is to promote access to groups who typically do not participate and low-income families, then a serious question is on the table of whether or not it is accomplishing that.

It is not that it is accomplishing nothing; it is serving some purposes. However, if the focus is to be on under-represented groups and low-income families, then the question has been raised of whether it is accomplishing that, and I would argue that it is not.

[Translation]

Mr. Savoie: I tend to agree that, as a general rule, there should be a much more in-depth analysis of the federal tax credits that are currently in place.

Having said that, I would like to come back to the example of Registered Education Savings Plans, because investments in programs like this tend not to be effective. For example, in households with an income of less than \$30,000, only 20 per cent of families save money for their children's education, and in households with an income of \$80,000 or more, it is 50 per cent. It is commendable to want to create an incentive. And it is a good idea to help parents save for their children's education. However, this is not necessarily the most effective investment.

One investment that is effective, however — and I want to repeat this, because it is an important measure that should be introduced and maintained, even though changes were brought in in the last federal budget — is the scholarship income tax exemption which has had a real and practical impact on students, in terms of the funding available for university students across the country.

[English]

Senator Callbeck: If you have further thoughts, certainly I would be happy if you would send them to the committee. As I say, it is a large amount of money, and we hear that it is ineffective. You are the people who should be helpful in telling us what to do about it.

I was interested in Quebec. They have a tax credit there if you return to rural areas. How long has that been in effect? Is that universities, colleges or trade schools?

[Translation]

Mr. Savoie: I am not sure whom it is aimed at exactly. It has been in place since 2004. At a minimum, it is aimed at university graduates and allows students who decide to return to a remote region to receive an \$8,000 tax credit for the first three years they remain in their home area. In 2004, almost 9,000 people took advantage of that credit. It is an extremely valuable measure. For example, students who return to their home area are then able to

M. Mitchell : Ce qui est important, c'est que la question a été posée et qu'on s'y intéresse. Il conviendrait de faire d'autres analyses à cet égard. Voilà ce que je recommanderais. À quoi servent les crédits d'impôt dont nous avons parlé aujourd'hui? Eh bien, s'ils ont pour objet de promouvoir l'accessibilité auprès de groupes qui ne participent pas normalement et de familles à faible revenu, on peut vraiment se demander s'ils atteignent cet objectif.

On ne peut pas dire qu'ils ne servent à rien; ils permettent d'atteindre certains objectifs. Mais si nous visons les groupes sous-représentés et les familles à faible revenu, on peut vraiment se demander si ces crédits d'impôt donnent le résultat escompté; à mon avis, la réponse est non.

[Français]

M. Savoie : J'aurais tendance à croire également qu'en général, il faudrait analyser de manière beaucoup plus fine les différents crédits d'impôt offerts au fédéral.

Cela dit, je reviendrai avec l'exemple des régimes enregistrés d'épargne-étude, parce que les investissements faits dans ces programmes ne tendent pas à être efficaces. Par exemple, chez les ménages de moins de 30 000 \$, seulement 20 p. 100 des familles épargnent en vue des études de leurs enfants et chez les ménages de 80 000 \$ et plus, on parle de 50 p. 100. On vient créer une incitation qui est louable. C'est intéressant d'aider les parents à épargner en vue des études de leurs enfants. Cela dit, ce n'est pas nécessairement l'investissement le plus efficace.

Un investissement, par contre, qui est efficace — et je tiens à le répéter parce que c'est une mesure importante à mettre en place et qui doit être maintenue même s'il y a eu certaines modifications dans le dernier budget fédéral —, c'est l'exonération fiscale des bourses d'études pour les étudiants qui a eu un impact concret, réel sur le financement disponible pour les étudiants universitaires partout au Canada.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Si vous avez d'autres idées à ce sujet, je vous serais reconnaissante de bien vouloir les transmettre au comité. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est une grosse somme d'argent, alors qu'on nous dit que cette dépense est inefficace. C'est vous qui devriez pouvoir nous dire ce qu'on peut faire pour rectifier la situation.

Je m'intéresse à ce qui se fait au Québec. Cette province accorde un crédit d'impôt aux étudiants qui retournent vivre en milieu rural. Depuis combien de temps existe-t-il? S'applique-t-il aux personnes qui fréquentent une université, un collège ou une école de métiers?

[Français]

M. Savoie : Je ne suis pas certain qui il vise exactement. Il est en place depuis 2004. Il vise minimalement les diplômés universitaires et permet aux étudiants qui choisissent de retourner dans une région éloignée de bénéficier d'un crédit d'impôt de 8000 \$ pour les trois premières années quand ils retournent dans leur région d'origine. En 2004, près de 9 000 personnes ont bénéficié de cette mesure. C'est une mesure extrêmement intéressante. Par exemple, pour un

more easily repay their accumulated student debt, since their debt will not be as high. And, coming back to the example of the student in Abitibi who wants to go and study in Montreal, that student needs a place to live and will have to travel, because one can assume that he will want to go back to Abitibi once in a while, which is a good 12-hour drive. So, those are all expenses he will incur just in order to pursue his studies.

In all these cases, because the debt level is higher, a program aimed at students who choose to return to their home area is extremely beneficial.

[English]

Senator Callbeck: I agree with you. There is such a concern about rural Canada today that I think this would be a very good idea, but you say it only covers universities. Does it not cover community colleges?

[Translation]

Mr. Savoie: I am not sure. I will have to check to see exactly how it works. Because we are a group of university students, unfortunately, we sometimes tend to forget about our colleagues at other educational levels. But I am sure they are affected by this.

[English]

Senator Callbeck: I have a question on the Canada Summer Jobs program. It has been said that last year there were 128,000 fewer jobs for students. This year more money has gone into the budget for that program, but it will only provide roughly 3,500 new jobs.

Are you happy with that program as it is, or are there any changes you would like to make? I know you would like to have more money, but are there any other changes?

Ms. Giroux-Bougard: From what we have heard about it, generally students seemed to be satisfied with that program in that it does give them the opportunity to move back closer to home, especially if it is in rural areas where there is not a multitude of jobs to pick from throughout the summer. It provides opportunities to work in not-for-profit organizations or in small and medium-sized businesses. Therefore, it is a win-win situation because it provides jobs for students and also helps out community groups, and smaller businesses benefit from the experience of having a student around for the summer.

Mr. Theis: The one thing you need to perhaps look at is the speed with which funding announcements actually happen. Students want to know if they will have a job when they are finished school. In some circumstances that happens, where funding announcements go out to NGOs, and they can start to hire. However, something should be done to expedite that process so that students have the peace of mind when they have written

étudiant qui retourne en région, cela lui permet de rembourser plus facilement les dettes d'études qu'il aura accumulées, étant donné que ces dettes seront plus élevées. Si je reprends mon exemple de l'étudiant en Abitibi qui va étudier à Montréal, il doit avoir un logement, il a des déplacements, parce qu'on présume qu'il voudra retourner en Abitibi une fois de temps en temps, et c'est un bon 12 heures de route. Ce sont toutes des dépenses à prendre en charge pour pouvoir simplement poursuivre ses études.

Donc, dans ces cas, étant donné que l'endettement est plus élevé, l'implantation d'une mesure pour les étudiants qui choisissent de retourner en région est extrêmement intéressante.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Je suis d'accord avec vous. La situation du Canada rural suscite tellement d'inquiétude à l'heure actuelle que je dirais que c'est une très bonne idée, sauf que cette mesure ne vise que les universités, d'après ce que vous nous dites. Donc, les collèges communautaires ne sont pas inclus?

[Français]

M. Savoie : Je ne suis pas certain. Il faudrait que je vérifie exactement comment cela fonctionne. Nous sommes un regroupement d'étudiants universitaires, donc nous avons parfois tendance à malheureusement oublier nos collègues des autres ordres d'enseignement, mais je suis certain qu'ils sont affectés par ces mesures.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : J'ai une question au sujet du programme Emplois d'été Canada. On dit que, l'an dernier, il y a eu 128 000 moins d'emplois pour les étudiants. Cette année, le budget de ce programme a été relevé, mais le nombre de nouveaux emplois ne dépassera pas 3 500 malgré tout.

Êtes-vous satisfaits du programme actuelle, ou faudrait-il le changer? Je sais que vous aimeriez avoir plus d'argent, mais y a-t-il d'autres changements qui vous semblent nécessaires?

Mme Giroux-Bougard : D'après ce que nous avons entendu dire, les étudiants sont généralement satisfaits du programme, en ce sens qu'il leur donne l'occasion de se rapprocher de leur localité d'origine, notamment si elle est située dans une région rurale où le nombre d'emplois disponibles en était limité. Ce programme leur permet de travailler pour des organismes à but non lucratif ou pour de petites et moyennes entreprises. Donc, tout le monde y trouve son compte, car les étudiants profitent des emplois qui sont faits et les groupes communautaires et les PME profitent de la présence d'un étudiant pendant l'été.

M. Theis : Vous devriez peut-être vous intéresser à la question de la rapidité avec laquelle les annonces de financement sont faites. Les étudiants veulent savoir s'ils auront un emploi à la fin de l'année scolaire. Dans certains cas, les ONG sont informées du financement qu'elles vont recevoir, si bien qu'elles peuvent commencer à faire du recrutement. Mais il faudrait tout de même accélérer ce processus, pour que les étudiants sachent, au moment où ils ont passé leurs

their final exam and have packed up their stuff for the year to know there is funding and a job waiting there for them. I would identify that.

The Chair: Okay, that brings us to the end of the meeting, and it brings me to a point of thanking our four panellists. Thank you very much. You have engaged in terrific dialogue with many of the committee members and much good information has come our way; appreciate that.

With that, I will say that this meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

derniers examens et ont emballé toutes leurs affaires en prévision de la prochaine année scolaire, que le financement nécessaire a été accordé et qu'ils ont une emploi. Je crois qu'il conviendrait de mettre en relief ce problème-là.

Le président : Très bien. Voilà qui marque la fin de cette réunion. Je voudrais donc remercier nos quatre témoins pour leur présence. Vous avez eu un excellent dialogue avec bon nombre de membres du comité, ce qui nous a permis d'obtenir beaucoup d'information intéressante; nous tenons donc à vous en remercier.

Sur ce, la séance est levée.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, April 21, 2010

As individuals:

Teresa Abada, Associate Professor, Department of Sociology,
University of Western Ontario;

Robert Sweet, Professor Emeritus, Lakehead University;

Miles Corak, Professor, Graduate School of Public and
International Affairs, University of Ottawa.

Thursday, April 22, 2010

Canadian Alliance of Student Associations:

Rick Theis, Government Relations Officer.

Canadian Association of Student Financial Aid Administrators:

Joshua Mitchell, President.

Canadian Federation of Students:

Katherine Giroux-Bougard, National Chairperson.

Fédération étudiante universitaire du Québec:

Louis-Philippe Savoie, Vice-President of University Affairs and
Incoming President.

TÉMOINS

Le mercredi 21 avril 2010

À titre personnel :

Teresa Abada, professeure agrégée, département de sociologie,
Université de Western Ontario;

Robert Sweet, professeur honoraire, Université Lakehead;

Miles Corak, professeur, École supérieure d'affaires publiques et
internationales, Université d'Ottawa.

Le jeudi 22 avril 2010

Alliance canadienne des associations étudiantes :

Rick Theis, agent des relations gouvernementales.

*Association canadienne des responsables de l'aide financière
aux étudiants :*

Joshua Mitchell, président.

Fédération canadienne des étudiantes et étudiants :

Katherine Giroux-Bougard, présidente nationale.

Fédération étudiante universitaire du Québec :

Louis-Philippe Savoie, vice-président aux affaires universitaires et
président entrant.



C26
851

Publication



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, April 28, 2010
Thursday, April 29, 2010

Le mercredi 28 avril 2010
Le jeudi 29 avril 2010

Issue No. 4

Fascicule n° 4

Ninth and tenth meetings on:

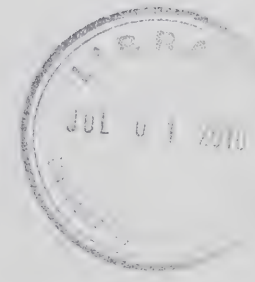
The study on the accessibility of
Post-Secondary Education in Canada

Neuvième et dixième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à
l'éducation postsecondaire au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Callbeck	Eaton
Champagne, P.C.	Keon
Cordy	* LeBreton, P.C.
* Cowan	(or Comeau)
(or Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Seidman

*Ex officio members
(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Eaton replaced the Honourable Senator Raine (*April 29, 2010*).

The Honourable Senator Raine replaced the Honourable Senator Eaton (*April 26, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES ET
DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Eaton
Champagne, C.P.	Keon
Cordy	* LeBreton, C.P.
* Cowan	(ou Comeau)
(ou Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Seidman

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Eaton a remplacé l'honorable sénateur Raine (*le 29 avril 2010*).

L'honorable sénateur Raine a remplacé l'honorable sénateur Eaton (*le 26 avril 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, April 28, 2010
(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Ogilvie, Raine and Seidman (9).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:

Canadian Apprenticeship Forum:

Allison Rougeau, Executive Director.

Canadian Association for University Continuing Education:

Andrew Cochrane, Past President.

National Association of Career Colleges:

Anne Burns, Executive Director.

Skills Canada:

Shaun Thorson, Executive Director.

The chair made a statement.

Ms. Rougeau, Mr. Cochrane, Ms. Burns and Mr. Thorson each made a statement and, together, answered questions.

At 6:15 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, April 29, 2010
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:29 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Ogilvie and Seidman (9).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 28 avril 2010
(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Ogilvie, Raine et Seidman (9).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :

Forum canadien sur l'apprentissage :

Allison Rougeau, directrice exécutive.

Association canadienne pour l'éducation permanente universitaire :

Andrew Cochrane, président sortant.

Association nationale des Collèges Carrières :

Anne Burns, directrice exécutive.

Compétences Canada :

Shaun Thorson, directeur exécutif.

Le président prend la parole.

Mme Rougeau, M. Cochrane, Mme Burns et M. Thorson font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 29 avril 2010
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 29, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Ogilvie et Seidman (9).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

The committee considered two draft special study budget applications.

The Honourable Senator Ogilvie moved:

That the following special study budget application (post-secondary education in Canada) for the fiscal year ending March 31, 2011, in the amount of \$ 11,840, be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Summary of Expenditures

Professional and Other Services	\$ 11,840
Transportation and Communications	0
All Other Expenditures	<u>0</u>
TOTAL	\$ 11,840

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Martin, moved:

That the following special study budget application (current social issues pertaining to Canada's largest cities) for the fiscal year ending March 31, 2011, in the amount of \$ 31,364, be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Summary of Expenditures

Professional and Other Services	\$ 14,750
Transportation and Communications	6,614
All Other Expenditures	<u>10,000</u>
TOTAL	\$ 31,364

The question being put on the motion, it was adopted.

At 10:34 a.m., pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Human Resources and Skills Development Canada:

Kathryn McDade, Assistant Deputy Minister, Learning Branch;
 Marc LeBrun, Director General, Canada Education Savings Program;
 Martin Green, Director General, Workplace Partnerships Directorate;
 Catherine Adam, Director General, Aboriginal Affairs;
 Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program.

The chair made a statement.

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Le comité examine deux projets de budget pour étude spéciale.

L'honorable sénateur Ogilvie propose :

Que le budget suivant pour l'étude spéciale (éducation postsecondaire au Canada) pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2011, d'un montant de 11 840 \$, soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	11 840 \$
Transport et communications	0
Autres dépenses	<u>0</u>
TOTAL	11 840 \$

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Martin propose :

Que le budget suivant pour l'étude spéciale (questions d'actualité des grandes villes canadiennes) pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2011, d'un montant de 31 364 \$, soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	14 750 \$
Transport et communications	6 614
Autres dépenses	<u>10 000</u>
TOTAL	31 364 \$

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 34, conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ressources humaines et Développement des compétences Canada :

Kathryn McDade, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'apprentissage;
 Marc LeBrun, directeur général, Programme canadien pour l'épargne-études;
 Martin Green, directeur général, Direction des partenariats en milieu de travail;
 Catherine Adam, directrice générale, Affaires autochtones;
 Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants.

Le président prend la parole.

Ms. McDade made a statement and, together with Mr. Lebrun, Mr. Green, Ms. Adam and Ms. Graham, answered questions.

At 12:05 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Mme McDade fait une déclaration puis, avec M. LeBrun, M. Green, Mme Adam et Mme Graham, répond aux questions.

À 12 h 5, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, April 28, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, met this day at 4:16 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, I call this meeting to order. Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. We are continuing with our study on access to post-secondary education in Canada. Today, we will focus on apprenticeship, other post-secondary technical education and adult education.

We have four witnesses who will help us through this discussion. We also have Senator Raine from British Columbia who has joined the committee today.

Let me introduce the witnesses, who I will ask to present in this order unless they wish otherwise. We have Allison Rougeau, Executive Director of the Canadian Apprenticeship Forum, which is a national body of stakeholders with an interest in apprenticeship training. Its principal activities are to implement pan-Canadian apprenticeship strategies through research, discussion and collaboration, and to promote apprenticeship as an effective model for training and education, contributing to the development of a skilled, high quality, productive, inclusive and mobile labour force.

Among the forum's key issues are perceived barriers to training, the business case for apprenticeship and the importance of promoting apprenticeship training as a valued and respected choice for post-secondary education. Ms. Rougeau has been its executive director since 2006 and spent some 20 years working in the apprenticeship field.

Andrew Cochrane is Past President of the Canadian Association for University Continuing Education, which is a professional association made up of deans, directors, senior administrative personnel and practitioners whose professional careers are in university continuing education programs. Its mission is to enlarge the scope and quality of educational opportunities for adults at the university level. Andrew Cochrane is the dean of the College of Continuing Education at Dalhousie University.

Anne Burns is Executive Director of the National Association of Career Colleges, which was established in 1896 and serves private career colleges and their students. It is an umbrella organization for affiliated provincial career college associations.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 28 avril 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 16 pour étudier l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Soyez les bienvenus à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et la technologie. Nous poursuivons notre étude sur la question de l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada. Aujourd'hui, nous allons nous intéresser en particulier aux programmes d'apprentissage, à d'autres programmes d'études techniques postsecondaires et à l'éducation des adultes.

Nous accueillons quatre témoins qui nous aideront dans nos discussions. Nous accueillons également le sénateur Raine, de la Colombie-Britannique, qui se joint au comité aujourd'hui.

Permettez-moi de vous présenter les témoins, et je vais leur demander de présenter leurs exposés dans cet ordre, à moins qu'ils ne proposent autre chose. Nous avons ici Allison Rougeau, directrice exécutive du Forum canadien sur l'apprentissage, un organisme national formé d'intervenants qui s'intéressent à la formation par apprentissage. Il veille principalement à mettre en oeuvre des stratégies d'apprentissage pancanadiennes par l'entremise de la recherche, des échanges et de la collaboration au sein de la communauté de l'apprentissage et à promouvoir l'apprentissage comme un modèle efficace de formation et d'éducation qui contribue au développement d'une main-d'oeuvre qualifiée, productive, inclusive et mobile.

Parmi les grands dossiers qui intéressent le forum, il faut mentionner les obstacles apparents à la formation, les analyses de rentabilisation sur l'apprentissage et l'importance de promouvoir la formation par apprentissage comme méthode utile précieuse et respectée d'éducation postsecondaire. Mme Rougeau est directrice exécutive depuis 2006 et elle a travaillé pendant une vingtaine d'années dans le domaine de l'apprentissage.

Andrew Cochrane est le président sortant de l'Association canadienne pour l'éducation permanente universitaire, une association professionnelle composée de doyens, de directeurs, de membres du personnel administratif supérieur et d'enseignants qui font carrière dans le secteur des programmes d'éducation permanente des universités. Sa mission consiste à accroître la portée et la qualité des possibilités d'éducation pour les adultes en niveau universitaire. Andrew Cochrane est le doyen du College of Continuing Education, à l'Université Dalhousie.

Anne Burns est directrice exécutive de l'Association Nationale des Collèges Carrières, une organisation créée en 1896 et qui sert les établissements de formation professionnelle et leurs étudiants. Il s'agit d'une organisation-cadre pour les associations provinciales de collèges d'enseignement professionnel qui lui sont associées.

We also have Shaun Thorson, the Executive Director of Skills Canada, which is a national, not-for-profit organization that actively promotes careers in skilled trades and technologies to Canadian youth. Since its inception in 1989, it has evolved into a pan-Canadian organization offering skills, trade and technology competitions at the regional, territorial, national and international levels. It also offers other awareness programs for thousands of young Canadians.

Welcome to the committee. I would ask that you try to keep your presentations to seven minutes or less if you can. Then we will enter into dialogue with the rest of the committee.

I will start with Ms. Rougeau.

Allison Rougeau, Executive Director, Canadian Apprenticeship Forum: On behalf of the Canadian Apprenticeship Forum, CAF, board of directors, thank you very much for having us here. It is especially wonderful for our organization, which continuously promotes apprenticeship training as a form of post-secondary education, to be included in the panel. We are very pleased to be here.

We receive our funding as an organization from the federal government's Sector Council Program, but we also have other sources of funding provided by the Canadian apprenticeship community.

As was noted in the introduction, we have a multi-stakeholder board of directors primarily including business, labour and the apprenticeship board chairs from provincial-territorial boards. The Canadian Council of Directors of Apprenticeship, CCDA, also sits at the table in an ex officio manner.

We had 360,000 registered apprentices in Canada, based on the latest statistics from 2007. That is up more than 9.3 per cent from 2006. We are moving in a positive direction, but we have also an under-representation of women, which is no surprise, as well as Aboriginal youth. Sixty-four per cent of women, although under-represented, are participating in trades that are predominantly in the service sector, which are usually lower-paying sectors.

It is important to note that the individuals in apprenticeship trades are one of the oldest — in age — workforces in Canada, so impending retirements are of considerable issue.

Apprenticeship training is predominantly a workplace-based training program and therefore requires a willing employer to provide the opportunity. A portion of that training does take place in a training centre, usually a community college, but the predominant experience is in the workplace. It is important to continue to support and enhance mechanisms that will encourage more employers to find ways to provide apprenticeship opportunities because less than 20 per cent of employers in Canada that could train do so.

Nous entendrons aussi Shaun Thorson, directeur exécutif de Compétences Canada, une organisation nationale sans but lucratif qui encourage les jeunes Canadiens à faire carrière dans les métiers et technologies spécialisés. Créée en 1989, l'organisation est devenue pancanadienne et organise maintenant des compétitions de compétences, de métiers et de technologies aux niveaux régional, territorial, national et international. Elle offre en outre divers programmes de sensibilisation à des milliers de jeunes Canadiens.

Soyez les bienvenus. Je vous demande de limiter vos exposés à un maximum de sept minutes, si vous le pouvez. Nous engagerons ensuite le dialogue avec les membres du comité.

Commençons par Mme Rougeau.

Allison Rougeau, directrice exécutive, Forum canadien sur l'apprentissage : Au nom du conseil d'administration du Forum canadien sur l'apprentissage, FCA, je vous remercie infiniment de nous avoir invités. Pour une organisation comme la nôtre, qui ne cesse de promouvoir la formation par l'apprentissage au niveau postsecondaire, il est particulièrement satisfaisant de faire partie de ce groupe de discussion. Nous sommes très heureux d'être ici.

Notre organisation est financée par le Programme des conseils sectoriels du gouvernement fédéral, mais nous avons aussi d'autres sources de financement dans la communauté canadienne de l'apprentissage.

Comme vous l'avez indiqué dans l'introduction, notre conseil d'administration réunit de nombreux intervenants, qui viennent principalement du monde des affaires et du monde du travail, ainsi que les présidents des commissions d'apprentissage provinciales et territoriales. Le Conseil canadien des directeurs de l'apprentissage, le CCDA, siège également d'office à cette tribune.

D'après les plus récentes statistiques, il y avait en 2007 360 000 apprentis inscrits au Canada. Cela représente une augmentation de plus de 9,3 p. 100 relativement à 2006. Nous progressons, mais nous devons aussi reconnaître que les femmes sont sous-représentées, ce qui n'a rien d'étonnant, et les jeunes Autochtones aussi. Soixante-quatre pour cent des femmes, bien qu'elles soient sous-représentées, exercent des métiers qui relèvent principalement du secteur des services, un secteur où les emplois sont généralement moins bien rémunérés.

Il importe de signaler que les personnes qui exercent des métiers d'apprentis forment l'une des mains-d'oeuvre les plus âgées au Canada, et les départs prochains à la retraite constituent un véritable problème.

La formation par l'apprentissage est un programme de formation principalement offert dans les lieux de travail et qui est donc tributaire de la bonne volonté des employeurs qui offrent ces occasions aux apprentis. Une partie de la formation se déroule dans un centre de formation, généralement un collège communautaire, mais l'expérience primordiale est acquise en milieu de travail. Il faut continuer d'appuyer et d'améliorer les mécanismes qui encouragent les employeurs à trouver offrir des occasions d'apprentissage, car au Canada, moins de 20 p. 100 des employeurs qui seraient en mesure d'offrir de la formation le font.

There is a significant opportunity here. Employers who participate in apprenticeship training find it is a value that provides a competitive advantage for employers and increases their productivity by 29 per cent.

Various reports suggest that in an economic downturn, apprentices are often the first to be laid off. Many of them leave the industry as a lost generation of apprentices despite the significant investment already made in their training. Previous experiences have shown that it generally takes seven to 10 years to get back to pre-recession registrations.

Therefore, in this recovery, it will be more challenging given, as previously stated, the demographics: Workers in skilled trades are of an older age group and are also facing impending retirement.

Considerable efforts have been made by our organization and others to promote trades training to youth. However, challenges exist in finding viable opportunities for them to train with employers, and this can often set people up for disappointment.

It takes about seven months for a potential apprentice to find an employer willing to provide the training. Despite this, research done by our organization to address the perceived barrier of cost of training has demonstrated that for every dollar invested in training by an employer, there is a \$1.47 return on investment, on average, at the end of the four years. Therefore, we know that there is a business case for training.

This is particularly important as a result of an economic downturn because this could have consequences on our youth. Disadvantaged youth and Aboriginal youth are particularly at risk; this is a growing demographic. They may lack education — basic reading and other essential skills. Combine this with the fact that we know that failure to keep a first work experience has significant negative consequences, a scarring effect, and if a disadvantaged youth has that bad experience in their first job, their socio-economic challenges spiral downward.

Often the general policy thought in these circumstances is to ensure the individual gets back into school and acquires the skills to enter the workforce later. Research suggests this particular group learns better and is more successful when learning in an environment linked directly to the workplace. This has considerable policy implications for apprenticeship training because such training provides an excellent opportunity to acquire skills and work experience.

There are also important implications for enhancing mechanisms that support school-to-work transition programs. We need to ensure that we link youth from school to work, and apprenticeships will play an important role. Of particular

Nous avons une belle occasion ici. Les employeurs qui participent à des programmes de formation par apprentissage considèrent que cela leur donne un avantage concurrentiel et augmente leur productivité de 29 p. 100.

Divers rapports indiquent qu'en période de ralentissement économique, les apprentis sont souvent les premiers mis à pied. Nombre d'entre eux quittent l'industrie, et c'est une génération perdue d'apprentis malgré l'important investissement qui a déjà été consenti pour leur formation. Nous savons d'expérience qu'il faut généralement de 7 à 10 ans pour ramener les inscriptions au niveau antérieur à la récession.

Au cours de la présente période de reprise économique, cela sera donc plus difficile en raison, comme indiqué précédemment, des caractéristiques démographiques de ce groupe : les travailleurs qui exercent des métiers d'apprentis forment un groupe plus âgé et bon nombre approchent de la retraite.

Notre organisation et diverses autres ont déployé des efforts considérables pour promouvoir les métiers d'apprentis auprès des jeunes. Toutefois, il est difficile de trouver des occasions viables de suivre une formation auprès d'un employeur, et cela provoque souvent des déceptions.

Il faut environ sept mois avant qu'un candidat apprenti trouve un employeur disposé à lui offrir la formation. Malgré tout, les études réalisées par notre organisation au sujet de l'obstacle que semble représenter le coût de la formation ont montré que chaque dollar investi dans la formation par un employeur produisait un rendement moyen de 1,47 \$ au bout de quatre ans. Nous savons donc que l'on peut justifier la formation en termes de rentabilité.

Cela vaut tout particulièrement après une période de ralentissement économique, puisqu'il peut y avoir des conséquences pour les jeunes. Les jeunes défavorisés et les jeunes Autochtones sont plus particulièrement à risque, et ce groupe démographique est en expansion. Ses membres manquent parfois d'éducation — en termes d'alphabétisation et d'autres compétences essentielles. Nous savons toutefois qu'une première expérience de travail qui se termine par un échec a de sérieuses conséquences, un effet de scarification, et lorsqu'un jeune défavorisé fait cette expérience de travail négative, ses difficultés socioéconomiques s'aggravent.

La politique générale dans de telles circonstances est souvent de veiller à ce que l'intéressé retourne à l'école et acquiert les habiletés nécessaires pour s'intégrer ultérieurement à la population active. Les études montrent que les membres de ce groupe particulier apprennent mieux et réussissent mieux lorsqu'ils se trouvent dans un contexte directement lié au milieu de travail. Cette caractéristique a des effets considérables en termes de politique pour la formation d'apprentis, car cette formation offre une excellente occasion d'acquérir des habiletés et une expérience de travail.

L'amélioration des mécanismes qui appuient les programmes de transition entre l'école et le travail aurait également des répercussions importantes. Il nous faut construire un pont entre l'école et le travail pour les jeunes, et l'apprentissage a une

importance are workplace training experiences that lead to a valuable and recognized certification — in Canada's case, a Certificate Of Qualification and a Red Seal endorsement.

A huge degree of caution needs to be exercised, however, because supports for such programs and to employers and individuals in terms of linking learning and workplace education are paramount and cannot be done in isolation. We cannot put someone in the workplace without basic and essential skills. Employers will expect those. Gone are the days of "if you cannot succeed in school, go work with your hands." The terminology "low skill" is no longer acceptable.

This is important to note especially given the pace of technological advances, the importance of understanding document use, the high cost of equipment in the workplace and, perhaps the most important, the health and safety risks associated with weak skills, language and comprehension. As an illustrative example, the reading level required of a construction electrician is a level 5, which is the same as that of an engineer.

Whatever the policy result, it must consider coordination amongst the education system, labour market and employers. It is important to consider supports to employers and youth in the context of work and learning and not in isolation of each other.

This is particularly important for Aboriginal people who suggest that an apprenticeship model of training appears to resonate well with the Aboriginal community in the context of a journeyed person mentoring an apprentice. Workplace-based learning is supported by the Aboriginal community. Often, research suggests that one of the barriers to post-secondary education is financial, and that is a disincentive for the Aboriginal learner. Apprenticeships offer an opportunity to work and learn and apply the skills being learned.

Considerable barriers to apprenticeship exist, as Mr. Thorson will continue to speak about. Young people are not motivated to enter careers in the trades due to negative perceptions and attitudes. Parents are least likely to influence a young person to enter trades due to the perception that they are low-skilled, dirty occupations. However, the reality is that careers in trades provide respect, opportunity and good pay.

Lack of resources is also a concern, especially in rural and remote locations. This is a disincentive for individuals who need an economic base to be entering the workplace. In a rural or remote area, having access to an employer and sponsor is challenging, particularly in Aboriginal communities.

fonction importante à remplir. Les expériences de formation en milieu de travail sont particulièrement utiles lorsqu'elles débouchent sur une accréditation valable et reconnue — dans le cas du Canada, une carte de compétence et un certificat portant le Sceau rouge.

Il faut toutefois être extrêmement prudent, parce qu'il est essentiel de fournir des appuis à de tels programmes ainsi qu'aux employeurs et aux intéressés en termes de liens entre l'apprentissage et le lieu de travail et que cela ne peut pas se faire isolément. Nous ne pouvons pas placer quelqu'un dans un lieu de travail sans le doter d'abord d'habiletés fondamentales et essentielles. Les employeurs s'y attendent. À notre époque, on ne peut plus se dire que lorsqu'on échoue à l'école on peut toujours se tourner vers les métiers manuels. L'expression « faible compétence » n'est plus de mise.

Il est important de le mentionner, en particulier parce que la technologie progresse rapidement. Il faut être capable d'utiliser les documents, il faut comprendre le coût élevé du matériel utilisé au travail et, plus important encore peut-être, il faut connaître les risques que des compétences insuffisantes et des faiblesses sur les plans linguistique et de la compréhension représentent pour la santé et la sécurité. À titre d'exemple, mentionnons que le niveau d'aptitude en lecture exigé d'un électricien en bâtiment est le niveau 5, soit le même que pour un ingénieur.

Quel que soit le résultat stratégique recherché, il faut assurer la coordination entre le système d'éducation, le marché du travail et les employeurs. Il est important d'envisager des appuis pour les employeurs et les jeunes dans le contexte du travail et de l'apprentissage et non pas isolément les uns des autres.

Cela est particulièrement important pour les Autochtones, qui considèrent qu'un modèle de formation par l'apprentissage semble bien convenir à la communauté autochtone parce que l'apprenti est encadré par un compagnon. L'apprentissage en milieu de travail est appuyé par la communauté autochtone. Souvent, les études révèlent que l'un des obstacles à l'éducation postsecondaire est d'ordre financier et que le coût constitue un facteur dissuasif pour l'apprenant autochtone. La formation par l'apprentissage donne l'occasion de travailler et d'apprendre ainsi que d'appliquer les compétences ainsi apprises.

Il existe des obstacles de taille à la formation par l'apprentissage, comme M. Thorson vous l'expliquera. Les jeunes hésitent à choisir un carrière dans les métiers en raison de perceptions et d'attitudes négatives. Les parents ne veulent pas encourager les jeunes à choisir un métier parce qu'ils ont l'impression qu'il s'agit d'emplois ingrats et peu spécialisés. En réalité, pourtant, les métiers sont une source de respect, de perspectives d'avenir et d'une rémunération adéquate.

L'absence de ressources est également une préoccupation, en particulier dans les zones rurales et éloignées. Cela décourage les personnes qui ont besoin d'une base économique pour s'intégrer au monde du travail. En région rurale ou éloignée, il est plus difficile de trouver un employeur et un commanditaire, en particulier dans les collectivités autochtones.

Additionally, a significant barrier is the lack of essential skills. It is considered a barrier; you need those to succeed in apprenticeship training, and employers are saying this all the time. Aboriginal youth, who traditionally have lower basic skills, face this as a significant barrier. Our organization is very pleased to be undertaking some work to address that.

As my biography says, I have worked in the apprenticeship field for roughly 20-odd years, and never have I seen such a contribution by the federal, provincial and territorial governments than in the last few when it comes to apprenticeship training incentives and grants. The board of directors feels strongly that one of the issues facing the apprenticeship community is the concern over completing programs. Any opportunities to support and continue apprenticeship incentives that are linked to completing the program would be considered valuable.

The Chair: Thank you very much. I am sure you have more to tell us, and we will hear that during the questions that will follow.

Andrew Cochrane, Past President, Canadian Association for University Continuing Education: Thank you, Mr. Chair. Likewise, I am very pleased to be able to represent my association in front of this committee and help in a small way to make a contribution to your deliberations on this very important subject.

Adult education is defined by Statistics Canada as all educational processes engaged in by adults that supplement or replace initial education. It is a very broad map.

Programs and services targeted to adult or lifelong learners are also provided across the spectrum that includes universities; colleges; school boards; not-for-profit organizations; professional associations; governments at all levels; and, of course, the private sector.

University continuing education represents a subset of adult education and over 50 universities in Canada provide modest to extremely significant levels of programming directed at this audience.

There are a number of ways to define and describe the breadth of programs offered to the adult learner in the university segment. Access programs, for example, include basic literacy, numeracy, and upgrading prerequisites necessary to qualify for admission to credit programs. English as a Second Language, ESL, is prevalent across Canada for increasing numbers of audiences and may or may not lead to further study in the credit stream.

Most people are familiar with degree credit, which is part-time undergraduate or occasionally graduate studies available through distance online education, face to face, or some compressed or

De plus, l'absence de compétences de base constitue un obstacle non négligeable. Cela est considéré comme un obstacle; vous avez besoin de ces compétences pour réussir votre formation d'apprentis, et les employeurs ne cessent de le répéter. Les jeunes Autochtones, dont les compétences de base sont généralement plus faibles, se heurtent à ce sérieux obstacle. Notre organisation est fière d'organiser des activités afin de corriger cet état de choses.

Comme ma notice biographique l'indique, je travaille dans le domaine de l'apprentissage depuis une vingtaine d'années, et je n'ai jamais vu une telle contribution de la part du fédéral, des provinces et des territoires depuis quelques années, en termes de programmes d'encouragement et de subventions pour la formation par l'apprentissage. Notre conseil d'administration est convaincu que l'un des problèmes pour les milieux de l'apprentissage vient de l'inquiétude suscitée par le décrochage en cours de programme. Toute mesure qui appuierait l'apprentissage et encouragerait la réalisation complète du programme serait utile.

Le président : Merci beaucoup. Je suis certain que vous auriez encore bien des choses à nous dire, et vous pourrez le faire pendant la période de questions.

Andrew Cochrane, président sortant, Association canadienne pour l'éducation permanente universitaire : Merci, monsieur le président. Moi aussi, je suis très heureux de pouvoir prendre la parole au nom de mon association devant votre comité et ainsi contribuer modestement à vos délibérations sur ce très important sujet.

L'éducation des adultes est définie par Statistique Canada comme tout processus éducatif dans lequel des adultes s'engagent pour compléter ou remplacer l'éducation élémentaire. C'est une définition très vaste.

Les programmes et services qui ciblent les adultes ou les apprenants permanents sont offerts par tout un éventail d'organisations, ce qui comprend les universités, les collèges, les commissions scolaires, les organisations sans but lucratif, les associations professionnelles, les gouvernements de tous ordres et, évidemment, le secteur privé.

L'éducation permanente universitaire forme un sous-ensemble de l'éducation des adultes, et plus de 50 universités au Canada administrent des programmes modestes ou très grande ampleur qui s'adressent à ce public.

Il y a diverses façons de définir et de décrire l'envergure des programmes offerts à l'apprenant adulte dans le monde universitaire. Les programmes d'accès, par exemple, comprennent la littératie élémentaire, la numératie et l'acquisition des connaissances nécessaires pour être admis à des programmes réguliers qui offrent des crédits. Le cours d'anglais langue seconde, l'ALS, est offert dans tout le Canada à des publics de plus en plus nombreux et il peut mener à des études dans un programme régulier.

La plupart des gens connaissent bien les cours à crédits qui débouchent sur un diplôme, c'est-à-dire les études de premier cycle ou même de deuxième cycle, suivies à temps partiel, à

alternate scheduled program. Also on the list are certificate and diploma credits. They vary in definition from institution to institution, but they are typically collections of courses focused in a subject area such as management or personnel; or directed to a constituent group such as fire department administration, municipal administrators, and so on. They are offered in modes and at times and in formats that may or may not be accepted as degree credit.

There is non-credit continuing education, which includes certificate packages, seminars, workshops, just-in-time learning and a bevy of other learning experiences.

Also we have mandatory professional development, which is usually provided by the professional faculties at the institutions — or by professional associations in some jurisdictions — to ensure practitioners are current, for example, dentistry, medicine and law. There are licensure issues around those in many jurisdictions as well.

In addition to those are the whole package of personal interest programs that may range from engagement in academic programs by participation through an audit process to pursuit of pure personal interest, which may include photography, wine tours and conversational Spanish, for example.

The funding landscape is the root of the issue here. Given the variety of programs described earlier, it is not surprising that the funding landscape for university-level adult education programs is a patchwork quilt of diverse approaches. In the past two decades, we have seen wild — negative — fluctuations in funding for adult education at the provincial government level, particularly in Ontario but also elsewhere. With the continued transfer of federal programs and money from Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC — formerly Human Resources and Social Development Canada — and Service Canada, to provincial departments, new money should be creating and has created some new opportunities. Nova Scotia was one of the latter ones in this transfer. The department responsible for labour force development is just in the midst of identifying priorities for this program money, and new program money is not easily available at this. Interestingly, where provincial or federal program money is available, the parameters for funding typically define the programs available. For example, if a student loan requires a minimum of 12 weeks of full-time attendance, institutions provide programs that have 12 weeks of full-time attendance, not coincidentally.

distance, en ligne, en personne ou dans le cadre d'un programme à horaire comprimé ou alternatif. Les crédits qui débouchent sur un certificat ou un diplôme font également partie de la liste. Leur définition varie selon l'établissement, mais il s'agit généralement d'un ensemble de cours axés sur un domaine comme la gestion ou le personnel, ou destinés à un groupe donné, par exemple l'administration des services d'incendie, les administrateurs municipaux, et cetera. En raison de la formule ou de l'horaire de ces cours, ils ne s'accompagnent pas nécessairement de crédits menant à un diplôme.

Il y a l'éducation permanente sans crédit, qui comprend des cours menant à des certificats, des séminaires, des ateliers, l'apprentissage juste-à-temps et un ensemble d'autres expériences d'apprentissage.

Nous offrons en outre des cours de perfectionnement professionnel obligatoires, qui sont généralement donnés dans les facultés professionnelles des établissements — ou par des associations professionnelles dans certaines compétences —, pour veiller à ce que les connaissances des spécialistes, par exemple les dentistes, les médecins ou les avocats, soient à jour. Dans de nombreuses compétences, cette formation est aussi liée au permis d'exercer.

En outre, il existe tout un éventail de programmes d'intérêt personnel, qui vont des programmes d'études suivis en qualité d'auditeur libre à la poursuite d'intérêts purement personnels, que ce soit la photographie, les vins ou l'espagnol de conversation, par exemple.

C'est le financement qui est à la base du problème. Vu la diversité des programmes décrits précédemment, on ne peut pas s'étonner du fait que les formules de financement des programmes d'éducation aux adultes au niveau universitaire soient très variées. Depuis une vingtaine d'années, nous avons connu d'énormes fluctuations — négatives — du financement de l'éducation des adultes au niveau provincial, en particulier en Ontario mais pas seulement dans cette province. Ressources humaines et Développement des compétences Canada, RHDCC — l'ancien Ressources humaines et Développement social Canada — et Service Canada ne cessent de transférer des programmes et des fonds fédéraux vers les ministères provinciaux, et cet argent neuf devrait créer et a effectivement créé certaines possibilités. La Nouvelle-Écosse a été l'une des dernières provinces à participer à ce transfert. Le ministère chargé du perfectionnement de la main-d'œuvre est en voie de définir les priorités pour ces fonds de programme, et il n'est pas facile d'obtenir de nouveaux fonds de programme. Il est intéressant de constater que lorsque la province ou le fédéral offre des fonds de programme, ce sont les paramètres de financement déterminent généralement les programmes offerts. Si par exemple un prêt étudiant est accordé uniquement pour suivre un cours de 12 semaines à temps plein, les établissements créent des programmes qui offrent des cours de 12 semaines à temps plein. Ce n'est pas par hasard.

In different jurisdictions, there are slightly different targets for much of the available government funding. I have been in this business for 30 years; these targets have changed little. This fact might well form the basis of a separate investigation by this or another committee.

Government funds can be available for program sponsorship where specific audiences are targeted for intervention based on government identified priorities from time to time. The result is that some universities have created customized programs that are developed to address needs specific to a particular audience. Some universities follow a similar approach to government in providing financial support to address the specific needs of specific audiences. I use one close to my own programming as an example, namely, the Transition Year Program at Dalhousie University. Nearly all of these programs have at least one underlying assumption, that is, identified financial need.

The most frequently used model for financial assistance for adult learners is the sponsorship of individuals as they pursue professional development opportunities as they identify them in a university setting. If individuals qualify in one of the targeted groups for government funding, they may qualify for scholarships, bursaries or sponsorships where a seat is effectively purchased in a program for them. Others may qualify for student loans, depending on a number of factors that vary from province to province. That is becoming more and more diverse.

For those individuals who do not qualify for specific government- or university-sponsored programs, the vast majority in our world are either employer-sponsored or self-financed. Depending on the nature of the program, the employer may or may not support their employee's learning by providing paid time off to pursue their studies or payment or reimbursement for program fees. Usually, these types of support result in a taxable benefit for the employees — but that is not always the case — who also get the tax receipt, and that should always be the case. However, that is an interesting issue by itself.

Individuals who are self-financed may qualify for the Lifelong Learning Plan, LLP, which presumes that they have a Registered Retirement Savings Plan against which to draw, which is not always the case. This dramatically reduces the potential.

Any notion that federal and provincial supports for university somehow flow through university accounts to support continuing education and adult learning in Canada is less true now than ever. Continuing education, or CE, units are becoming small businesses unto themselves within the university environment with little or no university funding. One result of this fiscal reality is that CE units are becoming less socially driven, which is where most of us got our start; and becoming more market oriented.

Dans différentes compétences, les cibles varient légèrement pour une grande partie du financement gouvernemental disponible. Je travaille dans ce milieu depuis 30 ans et je sais que les cibles n'ont pratiquement pas changé. Cela pourrait bien être l'objet d'une nouvelle étude de votre comité.

Le gouvernement offre des fonds pour commanditer des programmes qui ciblent des publics précis à des fins d'interventions fondées sur des priorités que le gouvernement lui-même définit de temps à autre. Par conséquent, certaines universités ont créé des programmes sur mesure pour répondre aux besoins précis d'un public donné. Certaines universités adoptent une approche similaire à celle du gouvernement et offrent un soutien financier pour répondre à des besoins précis des publics visés. J'utilise un exemple dans mon propre environnement : le Programme de transition d'un an à l'Université Dalhousie. Presque tous ces programmes reposent sur au moins une hypothèse sous-jacente, et c'est un besoin financier.

La formule la plus souvent utilisée pour accorder une aide financière aux apprenants adultes est le parrainage de personnes qui profitent des occasions de perfectionnement professionnel qu'elles ont repérées dans un cadre universitaire. Si les personnes font partie de l'un des groupes cibles du financement gouvernemental, elles peuvent avoir droit à des bourses d'études, et une place leur est effectivement achetée dans un programme. D'autres peuvent être admissibles à des prêts étudiants, selon divers critères qui varient d'une province à l'autre. Ce paysage est de plus en plus diversifié.

Certaines personnes ne sont pas admissibles aux programmes parrainés par le gouvernement ou l'université. La très grande majorité de nos clients sont parrainés par un employeur ou financent leurs propres études. Selon la nature du programme, l'employeur peut appuyer l'apprentissage de son employé en lui accordant des congés payés pour poursuivre les études ou en payant ou en remboursant les frais de scolarité du programme. En général, ce type d'appui crée pour l'employé un avantage imposable — mais ce n'est pas toujours le cas — qui donne également droit à un reçu aux fins d'impôt, et en principe c'est toujours le cas. La question ne manque pas d'intérêt.

Les personnes qui financent elles-mêmes leurs études peuvent avoir droit de participer au Régime d'encouragement à l'éducation permanente, le REEP, ce qui suppose qu'elles ont un régime enregistré d'épargne-retraite dans lequel puiser des fonds, mais ce n'est pas toujours le cas. Cela limite très considérablement les possibilités.

La notion que l'aide fédérale ou provinciale pour les universités aboutit d'une façon quelconque dans les comptes de l'université pour appuyer l'éducation permanente et l'apprentissage des adultes au Canada a moins de validité que jamais. Les services d'éducation permanente sont de plus en plus souvent de petites entreprises en soi au sein de l'université, et ils ne reçoivent que peu sinon pas du tout de financement de l'université. Un des résultats de cette réalité financière est que les services d'éducation

I entitled the next short category as “(re) Stating the Obvious” — and “obvious” is a relative term, of course. The government has set objectives to increase the number of people in post-secondary education. Clearly, there is an opportunity to achieve the goal with adult learners. It is well known and highly regarded that university education leads to career success for individuals and creates economic success for society. University education provides opportunity to develop competencies that are highly valued by employers. Traditionally, funding has been focused on full-time undergraduate education for the 18 to 23 year olds and those in targeted groups, which are typically what we would define as pre-service types of interventions. Most adult learners are in-service in the workplace and pursue university education on a part-time basis while they are working and contributing to the economy.

I typically define our participants at Dalhousie as “mids.” They are mid-career, mid-life, mid-mortgage, mid-family and mid-everything in-service. Much of the existing funding requires drastic circumstances such as the person being unemployed in order to qualify. This forces a reactive rather than a proactive approach to learning.

Skills shortages are looming as the boomers are heading out the door. We all know this; it is a steamroller headed in our direction. Canada needs to foster a culture of lifelong learning if we are to remain competitive in the long term.

I have not provided any particular recommendations or requests, but we offer some considerations and suggestions. Incentives should be developed to encourage more support of adult learning at the university level and at all levels. Subsidies should be available for employers to encourage them to provide the time and opportunity for employees. Additional bursary or grant programs for employees to pursue education should be available, as should interest-free loans not requiring an RRSP to draw against it; and, as a plug for support of infrastructure, university CE units could create a stable platform from which to address national issues.

Anne Burns, Executive Director, National Association of Career Colleges: Thank you for allowing the National Association of Career Colleges, NACC, to make a presentation to this committee. Your committee's work is crucial for Canada. Our country's ability to grow and continue to compete on the international stage will parallel our capacity to help Canadians have access to quality education and training.

permanente sont moins motivés par les besoins sociaux, alors que c'est sous cet angle que la majorité d'entre nous avons commencé; ils sont de plus en plus axés sur le marché.

Je pourrais placer la petite section suivante sous la rubrique « Ce qui va sans dire » — et c'est évidemment relatif. Le gouvernement a fixé des objectifs pour accroître le nombre d'inscrits au niveau postsecondaire. Bien sûr, les apprenants adultes contribuent à l'atteinte de cet objectif. On sait bien et l'on admire le fait que les études universitaires sous-tendent la réussite professionnelle des individus et la réussite économique de la société. Les études universitaires sont une occasion d'acquérir des compétences très prisées par les employeurs. Par le passé, le financement mettait l'accent sur les études de premier cycle à temps plein, suivies par des personnes de 18 à 23 ans et des membres des groupes cibles. C'est ce que nous définissons généralement comme une intervention préalable à l'activité professionnelle. La plupart des apprenants adultes sont déjà intégrés dans le milieu de travail et ils font des études universitaires à temps partiel, pendant qu'ils travaillent et qu'ils contribuent à l'économie.

Selon moi, les participants aux programmes de Dalhousie en sont, en règle générale, au milieu de leur carrière, au milieu de leur vie. Leur hypothèque est à moitié payée, leur famille est à moitié élevée, ils sont au milieu de leur vie. La majorité du financement existant n'est accordé que dans des situations dramatiques, par exemple une période de chômage. Il faut donc adopter une approche réactive plutôt que proactive en matière d'apprentissage.

Des pénuries de compétences sont inévitables, car les baby-boomers s'apprentent à partir à la retraite. Nous le savons tous; la tempête s'annonce déjà à l'horizon. Le Canada doit encourager l'apprentissage permanent s'il veut demeurer compétitif à long terme.

Je n'ai formulé aucune recommandation ni demande particulière, mais nous présentons quelques remarques et suggestions. Il faudrait mettre au point des encouragements pour stimuler le soutien à l'apprentissage des adultes au niveau universitaire et à tous les niveaux. Il faudrait offrir des subventions aux employeurs pour les encourager à accorder du temps et des possibilités aux employés. Il serait bon de créer des programmes de bourses d'études ou de subventions pour les employés afin de leur permettre de faire des études, et il devrait exister des prêts sans intérêt qui ne nécessitent pas d'avoir un REER pour financer ses études. Et parlons nous aussi d'infrastructure : les services d'éducation permanente des universités pourraient créer une plateforme stable pour s'attaquer à des questions nationales.

Anne Burns, directrice exécutive, Association nationale des Collèges Carrières : Merci d'avoir permis à l'Association nationale des Collèges Carrières, de présenter un exposé à votre comité. Les travaux de votre comité sont essentiels pour le Canada. La capacité de notre pays de croître et de continuer à soutenir la concurrence sur la scène internationale reflètera notre capacité d'aider les Canadiens à se prévaloir d'occasions d'éducation et de formation de qualité.

They will need this to be able to meet the challenges of an increasingly global economy. Private career colleges have provided quality education to Canadians since the beginning of Confederation. In fact, the first recorded private career college was set up in 1830. Today, our more than 400 members train annually over 100,000 students for a wide range of careers in fields such as health care, trades, multimedia, engineering technology, computer sciences, child care, animation and more. We are at the forefront of Canada's efforts to help people get meaningful jobs through education after high school or retraining.

Some of our students, not unlike those who attend community colleges and universities, come from high school to take specific programs that allow them to find meaningful employment. A good proportion of our students are also people who are looking to enter a second career. Their reasons can vary. They may have decided to train for a new career more in tune with their own aspirations or may have been forced to retrain for a new job due to changes in the economy.

In fact, the Second Career strategy in Ontario has certainly increased the interest in training in Ontario. We can effectively help retrain people because of our ability to adapt to the new demands of our economy. We adapt quickly. This allows students to get better and more meaningful jobs.

Our members work with a number of national and provincial organizations that certify students to allow them to practice in their field, including apprenticeship programs, trades training and so on.

Private career colleges are proud to have partnered with government institutions in retraining programs. We have been asked to work with the federal government and provincial governments to help retrain people in some communities, especially after major layoffs or plant closures.

We have partnered with the Government of Canada to attract international students to Canada. We have participated in trade missions. We were at the Canadian Village at the Vancouver International Trade Fair a few years ago and were asked to participate in the trade show during the meeting of the Commonwealth Ministers of Education in Halifax.

If we are good enough to partner with the government to provide education and training to Canadians, you would think that the government would have no problem letting us promote ourselves under their educational brand called Imagine Education au/in Canada. Well, that is not the case. We are not able to use

Ils en auront besoin pour pouvoir relever les défis d'une économie de plus en plus mondialisée. Les collèges d'enseignement professionnel privés dispensent une éducation de qualité aux Canadiens depuis les débuts de la Confédération. De fait, le premier collège d'enseignement professionnel privé a été fondé en 1830. Aujourd'hui, notre association compte plus de 400 membres qui forment annuellement plus de 100 000 étudiants dans un large éventail de carrières dans des domaines comme la santé, les métiers, le multimédia, les techniques du génie, les sciences informatiques, les soins à la petite enfance, l'animation, et cetera. Nous sommes à la fine pointe des efforts déployés par le Canada pour aider les gens à trouver des emplois valables grâce à l'éducation postsecondaire ou aux cours de recyclage.

Certains de nos étudiants, un peu comme ceux qui fréquentent les collèges communautaires et les universités, arrivent de l'école secondaire pour suivre des programmes précis qui leur permettront de trouver de bons emplois. Une forte proportion de nos étudiants envisagent une seconde carrière. Leurs raisons peuvent varier. Ils ont peut-être décidé de retourner aux études pour entreprendre une nouvelle carrière qui correspond mieux à leurs aspirations ou ils sont obligés de se recycler en raison de changements survenus dans l'économie.

De fait, la Stratégie d'aide pour une deuxième carrière en Ontario a certainement stimulé l'intérêt à l'égard de la formation dans cette province. Nous pouvons effectivement aider à recycler les gens parce que nous sommes en mesure de nous adapter aux nouvelles exigences de l'économie. Nous nous adaptons rapidement. Cela permet aux étudiants de trouver de bons emplois stables.

Nos membres travaillent en collaboration avec un certain nombre d'organisations nationales et provinciales pour accréditer les étudiants afin de leur permettre d'exercer dans leur domaine, y compris des programmes d'apprentissage, la formation technique, et cetera.

Les collèges privés d'enseignement professionnel sont fiers d'avoir établi des partenariats avec des organisations gouvernementales en matière de programmes de recyclage. On nous a demandé de collaborer avec le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux pour faciliter le recyclage des travailleurs dans certaines collectivités, en particulier après des vagues de mises à pied ou des fermetures d'usine.

Nous avons aidé le gouvernement du Canada à attirer des étudiants étrangers au Canada. Nous avons participé à des missions commerciales. Nous étions au Village canadien, à la Foire commerciale internationale de Vancouver, il y a quelques années, et l'on nous a demandé de participer à la foire commerciale organisée en parallèle à la réunion des ministres de l'Éducation du Commonwealth, à Halifax.

Si nous sommes en mesure de travailler de concert avec le gouvernement pour offrir de l'instruction et de la formation aux Canadiens, on pourrait croire que le gouvernement n'aura aucune difficulté à nous laisser promouvoir nos services sous sa bannière de l'éducation, appelée Imagine Education au/in Canada. Eh

that brand. We are not even able to know why we cannot use the brand.

While we train and educate Canadian students, the government does not provide temporary work permits to foreign students who are registered in private career colleges. This reduces our ability to attract more students and increases costs to all of our students in Canada. Why are foreign students registered at community colleges and universities able to benefit from those work permits while our students cannot? We cannot get a response, but maybe you can.

If the government agrees that we provide education and that we are useful to help Canadians face the challenges of a new economy, why are we not given the same GST rebates as community colleges and universities?

All of these issues have a negative impact on our ability to provide better access to education to a greater number of Canadians. We want to participate in a barrier-free education and training system for Canadian students that will allow them to compete and shine on the international stage.

We are a willing partner to help government achieve its goals in education. The government should help us increase accessibility to programs in career colleges. It is in our interests to attract the greatest number of Canadians to our institutions to help them pursue their educational goals. It is in your interests to have the greatest number of Canadians benefit from a quality education.

Honourable senators, we are not asking for a special deal. We are asking for the government to take steps that will not cost money but will allow us to increase accessibility to education and training in our facilities. We look forward to recommendations in your report that will deal with these two issues.

Shaun Thorson, Executive Director, Skills Canada: I thank the committee for the opportunity to present to you on this important topic. Our organization, both nationally and all of our provincial members, are appreciative of this opportunity.

I will start by talking about one of the major challenges we face in engaging young people in skilled trades and technology training, namely, ongoing negative perceptions about the opportunities that are available in those careers.

A study was undertaken by Skills Canada and the Canadian Apprenticeship Forum between 2004-06 looking at the perceptions of some of the occupations. One of the interesting statistics that came out of that was that 69 per cent of parents when asked if they thought skilled trades and technology were valuable careers and if they encouraged their sons or daughters to

bien, ce n'est pas le cas. Nous ne pouvons pas utiliser cette marque. Nous ne pouvons même pas savoir pourquoi nous ne pouvons pas l'utiliser.

Nous formons et nous instruisons des étudiants canadiens, mais le gouvernement n'accorde pas de permis de travail temporaires aux étudiants étrangers qui sont inscrits dans les collèges privés d'enseignement professionnel. Cela limite notre capacité d'attirer des étudiants et cela augmente les coûts pour tous nos étudiants au Canada. Pourquoi les étudiants étrangers inscrits dans les collèges communautaires et les universités peuvent-ils obtenir de tels permis de travail alors que nos étudiants ne le peuvent pas? Nous n'arrivons pas à obtenir de réponse, mais vous pourriez peut-être en avoir.

Si le gouvernement accepte que nous fournissions des services d'éducation et reconnaît que nous aidons les Canadiens à relever les défis d'une nouvelle économie, pourquoi n'avons-nous pas droit aux mêmes remboursements de TPS que les collèges communautaires et les universités?

Tous ces facteurs ont des effets négatifs sur notre capacité de faciliter l'accès à l'éducation pour un plus grand nombre de Canadiens. Nous voulons participer à un système d'éducation et de formation sans obstacle pour les étudiants canadiens, un système qui leur permettra de soutenir la concurrence et de briller sur la scène internationale.

Nous sommes tout à fait disposés à aider le gouvernement à atteindre ses objectifs en matière d'éducation. Le gouvernement devrait nous aider à améliorer l'accessibilité des programmes dans les collèges d'enseignement professionnel. Il est dans votre intérêt d'attirer le plus grand nombre possible de Canadiens dans nos établissements, pour les aider à atteindre leurs objectifs en matière d'éducation. Il est dans votre intérêt qu'un maximum de Canadiens puissent bénéficier d'une éducation de qualité.

Mesdames et messieurs les sénateurs, nous ne demandons pas de traitement de faveur. Nous demandons que le gouvernement prenne des mesures qui ne coûteront rien mais qui nous permettront d'améliorer l'accessibilité à l'éducation et à la formation dans nos établissements. Nous sommes impatients de lire les recommandations que vous formulerez dans votre rapport pour traiter de ces deux questions.

Shaun Thorson, directeur exécutif, Compétences Canada : Je remercie le comité de nous donner l'occasion de lui exposer nos points de vue sur cet important sujet. Notre organisation nationale et tous nos membres provinciaux vous sont reconnaissants de nous avoir invités.

Je vais commencer par traiter de l'un des grands défis auxquels nous sommes confrontés pour attirer des jeunes dans les métiers spécialisés et la technologie, c'est-à-dire les impressions négatives au sujet des occasions qu'offrent ces professions.

Entre 2004 et 2006, Compétences Canada et le Forum canadien sur l'apprentissage ont réalisé pour examiner l'image de certaines de ces professions. L'une des statistiques intéressantes dégagées par cette étude était que 69 p. 100 des parents, quand on leur demandait s'ils croyaient que les métiers et la technologie offraient des carrières intéressantes et s'ils encourageaient leurs

pursue them, indicated that they did. However, when the children of those parents were asked if their parents had indeed encouraged them to consider those occupations, the percentage dropped down to 28 per cent. Obviously, there is a disconnect there. We need to ensure that we are delivering the proper message and that students are aware of the opportunities.

I want to talk a bit about our organization and some of our initiatives and activities. We are a national organization that started in 1998. We did have some provincial-territorial offices that were in operation as far back as 1989. We have offices now across the country in all 10 provinces and three territories. Skills Canada is a member organization to WorldSkills International.

Our goal is to actively promote careers in skilled trades and technologies to Canadian youth because we want to raise the profile of and awareness around the opportunities available to young people to give them an idea of all the career options available to them, specifically in the trades and technology areas. We do that through a number of activities beginning in elementary school, through high school and into post-secondary education.

Skills discovery activities, such as cardboard boat races and model wind turbine challenges, give students an opportunity to do some problem solving, work together as teams, do on-the-ground thinking and develop some of those essential skills that have been identified as required for success.

Skills camps are very similar to a summer camp, where we bring young people in to listen to presentations and participate in hands-on practical challenges from industry professionals, individuals with a high level of technical expertise that can give them a basic introduction as to what is involved in trades and technology careers. Maybe that will ignite that spark in some of those young people to look a little further and consider trades or technologies as a potential career choice.

We do First Nations career events, skills conferences for young women, Try-a-Trade and Try-a-Technology interactive demonstrations and skills clubs. We are probably most known for our skills competitions, and I will talk about a couple of these activities in a little more detail.

The sectors that we are really targeting are construction, information-communication technology, manufacturing, service, transportation sector, and leadership. Obviously, leadership is an important element of all of those other sectors that I have identified.

I want to talk a little about the competitions. All of our activities are targeted at something very interactive, a very hands-on sensory experience to try to provide that experience that we feel young people will take away. They will remember that activity, the touch and the sounds and the smells involved with

filis ou leurs filles à s'engager dans ces carrières, ont indiqué qu'ils le faisaient. Toutefois, lorsqu'on demandait aux enfants de ces parents si leurs parents les avaient effectivement encouragés à envisager de telles carrières, le pourcentage tombait à 28 p. 100. De toute évidence, quelque chose cloche. Il nous faut diffuser un message approprié et faire connaître ces possibilités aux étudiants.

Je veux parler un peu de notre organisation et de certaines de nos initiatives et de nos activités. Nous sommes une organisation nationale qui a été créée en 1998, mais nous avons déjà bureaux dans quelques provinces ou territoires en 1989. Nous avons maintenant des bureaux dans tout le pays, dans les 10 provinces et les 3 territoires. Compétences Canada est membre de WorldSkills International.

Notre but est de promouvoir auprès des jeunes Canadiens les carrières dans les métiers et technologies spécialisés, parce que nous voulons faire mieux connaître ces possibilités, en particulier dans les domaines des métiers et de la technologie. Nous y arrivons grâce à un certain nombre d'activités qui commencent à l'école primaire et se poursuivent aux niveaux secondaire et postsecondaire.

Les activités de découverte d'habiletés, par exemple les courses de bateaux en carton et les concours de construction de maquettes d'éolienne, donnent aux étudiants l'occasion de résoudre des problèmes, de travailler en équipe, de réfléchir concrètement et d'acquérir certaines compétences de base considérées comme essentielles à la réussite.

Les camps d'acquisition de compétences sont très semblables aux camps d'été, et nous y amenons des jeunes pour qu'ils écoutent des exposés et participent à des défis concrets sous la direction de professionnels de l'industrie, de personnes qui ont de grandes compétences techniques et qui peuvent expliquer brièvement en quoi consistent les carrières du secteur des métiers et de la technologie. Cela peut parfois faire naître une vocation chez des jeunes qui voudront fouiller un peu et envisager une carrière dans les métiers et la technologie.

Nous organisons des activités professionnelles pour les Premières nations, des colloques sur les compétences pour les jeunes femmes, des démonstrations interactives où l'on peut se faire une idée plus concrète d'un métier ou d'une technologie, et nous avons aussi des clubs de compétences. Nous sommes sans doute surtout connus pour nos concours de compétences, et je parlerai de deux ou trois de ces activités un peu plus en détail.

Les secteurs que nous ciblons surtout sont le bâtiment, la technologie de l'information et des communications, la fabrication, les services, le secteur des transports, et le leadership. Évidemment, le leadership est un important élément de tous ces autres secteurs que je viens de nommer.

Je veux parler un peu des concours. Toutes nos activités sont axées sur quelque chose de très interactif, une expérience vraiment concrète, et nous espérons ainsi faire découvrir des choses que les jeunes retiendront. Ils se souviendront de cette activité, des sensations, des sons et des odeurs qui accompagnaient l'activité.

that activity, and that memory will be left with them. We hope they will be encouraged by this to maybe pursue something in the future.

Approximately 100,000 youth participate in our competition process every year in approximately 40 different contest areas. That begins at the school level, which may be a mechanical cab design project starting at a school level. That will lead to a school board competition, on to a provincial competition, then a national competition, and every two years Canada sends a team of young people to represent us at international competitions.

Most recently, Canada was the host to the WorldSkills Calgary 2009 competition, where we welcomed participants from 53 countries participating in 45 contest areas. We took over Stampede Park and had 800,000 square feet of event space. Approximately 151,000 people went through over the four days. It provided opportunities for people who are perhaps not familiar with trades and technology careers to gain an understanding of the complexities involved with those careers, while at the same time measuring Canada against world standards in some of those areas.

We have recently introduced Try-a-Trade and Try-a-Technology demonstrations. Our competitions are set up in a convention-style format that is very conducive for media and the public to come in and have an opportunity to see what is involved in the competitions. However, we also want something available for those visitors who come to the competition site, something for them to do that will provide an opportunity for them to gain appreciation for what is involved in those occupations.

The focus around the Try-A-Trade and technology demonstrations is that they provide an opportunity for visitors to build a brick wall, wire a circuit board, colour someone's hair or mix some baking dough. Many different opportunities are available; we have a wide range. You would be amazed by the comments from people who think these occupations are easy before they try them. After trying to build a brick wall that is straight and plumb, they realize they are not. It is a great activity for visitors.

Skill clubs are also something that has started to grow with some of our organizations in the territories and dealing with some of the Northern communities. In areas where they do not have as formalized a system of education, our organization has started to offer skills clubs. They are interactive, hands-on, practical experiences that draw on the expertise of technical experts in the communities. It gives them the ability to take that learning out to remote areas to promote trades and technology careers that try to meet the needs of the community. Maybe the demand in the community is for hair stylists or for CNC — computer numerical controlled — machinists or welders. Whatever the demand is, the clubs provide an opportunity for that type of education to be delivered.

Ce souvenir leur restera. Nous espérons qu'ils seront ainsi encouragés à se lancer dans une carrière de ce genre.

Environ 100 000 jeunes participent à nos concours chaque année, dans environ 40 domaines de compétition distincts. Cela commence à l'école, il peut s'agir d'un projet de conception d'une cabine mécanique, au niveau de l'école. Il y aura ensuite un concours à l'échelle de la commission scolaire, puis au niveau provincial et enfin au niveau national. Tous les deux ans, le Canada envoie une équipe de jeunes nous représenter à des concours internationaux.

Récemment, le Canada a été l'hôte du concours WorldSkills 2009, à Calgary. Nous avons accueilli des participants de 53 pays qui étaient inscrits dans 45 domaines de compétition. Nous avons envahi le Stampede Park, où nous occupons une superficie de 800 000 pieds carrés. Environ 151 000 personnes sont venues sur une période de quatre jours. L'activité permettait aux gens qui connaissaient peut-être mal les métiers et les carrières en technologie de se familiariser avec la complexité de ces carrières et nous avons aussi pu mesurer le Canada en fonction de normes mondiales dans certains de ces secteurs.

Nous venons aussi de lancer des démonstrations Try-a-Trade et Try-a-Technology, qui permettent d'essayer concrètement un métier ou une technologie. Nos concours sont menés suivant la formule du congrès, et les médias et le public peuvent venir constater ce que nous faisons lors de ces compétitions. Toutefois, nous voulons aussi donner à ces visiteurs qui viennent sur les lieux des compétitions une activité qu'ils peuvent mener et qui leur permet de mieux comprendre ces professions.

Nos démonstrations de métier et de technologie offrent aux visiteurs la possibilité de construire un mur de brique, de fabriquer un circuit imprimé, de teindre les cheveux de quelqu'un ou de préparer de la pâte à pain. Il y a de multiples possibilités; notre éventail est très large. Vous seriez étonnés des commentaires que font les personnes qui étaient convaincues que ces professions étaient faciles avant d'essayer de les exercer. Après avoir essayé de construire un mur de brique bien droit, elles constatent que c'est bien plus compliqué qu'il n'y paraît. C'est une belle activité pour les visiteurs.

Les clubs de compétences sont également de plus en plus populaires auprès de certaines de nos organisations dans les territoires, en particulier dans les collectivités du Nord. Dans les régions où le système d'éducation n'est pas aussi officiel, notre organisation a commencé à créer des clubs de compétences. Ce sont des activités interactives, concrètes, qui font appel au savoir-faire des spécialistes techniques dans les collectivités. Cela leur donne la possibilité de diffuser ces connaissances dans des régions éloignées, pour promouvoir les carrières dans les métiers et la technologie et pour tenter de répondre aux besoins de la collectivité. La collectivité a peut-être besoin de coiffeurs ou d'opérateurs de dispositifs à commande numérique contrôlés par ordinateur — des machinistes ou des soudeurs. Quelle que soit la demande, les clubs offrent l'occasion de dispenser ce type d'instruction.

Our programs work due to the delivery of these programs and activities by partnerships, dedicated individuals and organizations at national, provincial and territorial levels. We bring in people with diverse experience who provide great opportunity to build effective programs that deal with both employer and industry demands but are also focused at a proper educational level.

Interactive elements are important. As I said, sensory experience is the key behind all of our activities; we look for hands-on activities and things that will be truly special experiences for our participants. We must also ensure the programs are relevant to what industry is looking for and at the appropriate educational levels.

We believe our programs are appealing to youth because they obtain practical experience, work with technical experts, access hands-on experience, ask questions, receive feedback on how they can improve and have new experiences. They are also meeting new friends and industry representatives. A lot of teamwork and problem-solving is involved. When you have hands-on practical projects, you have tangible results. Young people can see that they have accomplished something, and many times they can take that home and show their parents, which also has a huge impact.

In terms of benefits, we see increased levels of pride and confidence in youth who have participated in our programs. They have the opportunity to network with industry and education professionals and contacts. They develop a peer group because now they are not the only person interested in wiring a circuit board or in building a doghouse or a playhouse for the backyard. They identify that other young people have that same interest, and they develop a strong bond with that group.

Our activities touch on essential-skills development, which is key. It is also a social and cultural experience when they participate in activities. For many, they are leaving their community, getting on a plane and going to a city for the first time. Therefore, great life learning takes place there.

We have some recommendations for consideration by the committee. We would like to see exposure to a broad spectrum of careers, including apprenticeable trades and technical occupations; experiential learning opportunities and a practical hands-on approach to introducing young people to the opportunities that are out there for them in trades and technology careers; an equal emphasis of importance placed on skills trades, technical education as well as academic streams.

A couple of these recommendations are targeted more toward rural and remote communities: It would be helpful to have some bridging programs or activities from secondary to post-secondary education, and possibly looking at mobile training facilities. Instead of asking young people to come to locations and have training delivered there, let us try to take training out to some of those remote communities.

Nos programmes fonctionnent parce qu'ils sont exécutés en partenariats, ils sont axés sur les personnes et les organisations aux niveaux national, provincial et territorial. Nous faisons venir des gens qui sont parfaitement capables de mettre sur pied des programmes efficaces qui répondent aux exigences des employeurs et de l'industrie mais qui sont aussi du niveau éducatif voulu.

Les éléments interactifs sont importants. Comme je l'ai dit, l'expérience sensorielle est la clé de toutes nos activités. Nous voulons offrir des activités concrètes, des choses qui assurent une expérience vraiment spéciale à nos participants. Il faut aussi que les programmes soient pertinents, qu'ils répondent aux besoins de l'industrie et qu'ils soient offerts au niveau d'éducation approprié.

Nous croyons que nos programmes sont attrayants pour les jeunes parce qu'ils y trouvent une expérience concrète, ils travaillent avec des spécialistes, ils acquièrent une expérience pratique, ils posent des questions, ils reçoivent une rétroaction qui leur indique comment ils peuvent s'améliorer et faire de nouvelles expériences. Ils se font aussi de nouveaux amis et ils rencontrent des représentants de l'industrie. La réalisation de ces activités exige un travail d'équipe et il faut régler de nombreux problèmes. Lorsque vous menez des activités pratiques, vous obtenez des résultats concrets. Les jeunes peuvent voir ce qu'ils ont accompli, et souvent ils peuvent le rapporter chez eux et le montrer à leurs parents, ce qui a également énormément d'impact.

En termes d'avantages, nous constatons un regain de fierté et de confiance chez les jeunes qui ont participé à nos programmes. Ils ont pu établir des contacts avec des représentants de l'industrie et dans les milieux de l'enseignement professionnel. Ils se créent un groupe de camarades parce que maintenant ils ne sont plus les seuls à s'intéresser aux circuits imprimés, à la construction d'une niche ou d'une cabane au fond de la cour. Ils peuvent constater que d'autres ont les mêmes intérêts et ils nouent des relations solides avec d'autres membres de ce groupe.

Nos activités portent sur l'acquisition de compétences de base, et c'est là le secret. Ces activités ont également un aspect social et culturel. Pour nombre de participants, il faut sortir de la collectivité, prendre un avion et aller en ville pour la première fois. C'est une expérience inoubliable.

Nous avons formulé quelques recommandations que nous demandons au comité d'examiner. Nous aimerions pouvoir faire connaître un large éventail de carrières, y compris les métiers d'apprenti et les professions techniques, les occasions d'apprentissage expérientiel et l'approche pratique pour initier les jeunes aux occasions que leur proposent les métiers et la technologie. Il faut accorder autant d'importance aux métiers spécialisés et à la formation technique qu'à la filière générale.

Deux ou trois de ces recommandations visent les collectivités rurales et éloignées : il serait utile d'offrir des programmes ou des activités de transition entre le secondaire et le postsecondaire, et peut-être aussi d'envisager la création de services de formation mobiles. Plutôt que de demander aux jeunes de venir et de suivre une formation, essayons de leur amener la formation dans leurs collectivités éloignées.

The Chair: Thank you, all four of you, for your opening comments.

I have a question for Mr. Cochrane and Ms. Rougeau, but the other two can jump in on either of these questions.

My question to you, Mr. Cochrane, has to do with mature students. Recent data shows a high demand in the 25 to 64 years age group for education and training opportunities. However, many of these people say that they have a problem being able to obtain that education. Some of the reasons they give are family responsibilities, having to schedule education with their work and sometimes their employers do not give them much support.

I would like you to comment on those or any other barriers you see as the main barriers for mature students.

What do you think the federal government can do about it? In particular, do you think the federal government should provide financial assistance for mature students?

Mr. Cochrane: I am happy to respond as best I can. As I said in my opening remarks, the vast majority of the people who we serve through our college are mid-life, mid-career and so on. The struggles are many: balancing family, community, a job while trying to advance learning. Just on the clock, that is challenging, let alone adding financial burdens and implications.

Some of the issues are financial, and I realize that is the root of why we are here. Some of the reasons are also structural. You can work your way through several possible chains. As an example of a simple one, an employer may consider providing reimbursement or funding sponsorship for education in the university environment — that is the only area I can speak to with any familiarity. They may do so if it is credit toward a degree because a degree has cachet, value and currency.

That may or may not be attainable, practical or desirable from many perspectives, or even valuable to the employer ultimately, as much as some other type of learning opportunity may be. Most post-secondary educational institutions have a relatively prescribed notion of what education is. Most of it is laddering credits toward a diploma, degree or second degree.

Through continuing education, it is not an “all or none” deal. Many of my colleagues across the country are engaged in providing that extension function for their institutions where credit is advanced to adult learners and others in various other targeted groups. In many other institutions, the credit stream is the purview of the faculties only, and the continuing education units are involved primarily in non-credit. Therefore, it is a mixed bag, to put it lightly.

Le président : Je vous remercie, tous les quatre, de ces commentaires préliminaires.

J'ai une question à poser à M. Cochrane et une autre pour Mme Rougeau, mais nos deux autres témoins peuvent aussi intervenir et répondre à ces deux questions.

La question que je vous pose, monsieur Cochrane, se rapporte aux étudiants adultes. Des données récentes montrent que chez le groupe des 25 à 64 ans la demande d'occasions d'instruction et de formation est forte. Toutefois, nombre des membres de ce groupe affirment qu'ils ont de la difficulté à trouver des programmes éducatifs. Pour expliquer cette situation, ils mentionnent les responsabilités familiales, la nécessité de coordonner l'éducation et le travail et, parfois, le fait que leur employeur ne les appuie pas beaucoup.

J'aimerais savoir ce que vous pensez de ces obstacles et d'autres, également, que vous voyez comme les principales entraves pour les étudiants adultes.

Que pensez-vous que le gouvernement fédéral peut faire à ce sujet? Croyez-vous, notamment, que le gouvernement fédéral devrait offrir une aide financière aux étudiants adultes?

M. Cochrane : Je vais répondre de mon mieux. Comme je l'ai dit dans mon introduction, la grande majorité des gens que nous aidons dans nos collèges en sont au milieu de leur vie, à mi-carrière, et cetera. Les obstacles sont nombreux : équilibrer la vie familiale, la collectivité, le travail, tout en cherchant à améliorer ses connaissances. Simplement en termes de temps, cela est difficile, et je ne parle pas du fardeau et des conséquences sur le plan financier.

Certaines questions sont financières, et je sais que c'est vraiment pour cela que nous sommes ici. Certaines raisons sont en outre structurelles. Vous avez bien des choix. Je vous en propose un exemple tout simple : un employeur peut envisager de rembourser ou de financer l'éducation dans un contexte universitaire — je ne peux pas vraiment parler avec assurance des autres cadres. Ils peuvent le faire si la personne accumule des crédits en vue d'obtenir un diplôme, parce qu'un diplôme a un certain attrait, une valeur.

Cela n'est pas nécessairement réaliste, pratique ou souhaitable de bien des points de vue, ni même important pour l'employeur, au bout du compte, pas autant que d'autres occasions d'apprentissage pourraient l'être. La majorité des établissements d'enseignement postsecondaire ont une idée relativement figée de ce qu'est l'éducation. L'essentiel consiste à accumuler des crédits en vue d'obtenir un diplôme, un certificat, un deuxième diplôme.

L'éducation permanente n'est pas une entreprise où tout est « noir ou blanc ». Nombre de mes collègues dans tout le pays travaillent pour offrir des services de formation permanente qui donnent des crédits aux apprenants adultes et aux membres de divers groupes cibles. Dans de nombreux établissements, la filière des crédits est réservée aux facultés, et l'éducation permanente oeuvre essentiellement en dehors du système des crédits. La situation peut donc beaucoup varier.

In terms of funding, if there were more consistency and similarity between and amongst the needs of the clients, it would be an easier question to answer. I am not purposely dodging your question. However, the answer depends on whether someone is interested and would find value in pursuing a full degree credential, or someone requires something so that they can move to the next level in the employment ladder. That may be something as simple as understanding how the books are done, which may or may not be a full credit course in accounting. It may be as simple as a series of workshops where a person can gain those skills.

Most of the funding arrangements, even the tax relief that students receive, focus on the credit study. Although it is changing, credit study typically is what I would call the “come all ye” approach: Universities know; if you want to know, you come, and we will tell you. That is for blocks of time that are 12 weeks at a time, which may or may not be practical if you are balancing community, family and career. In my part of the world, we have many people who are mobile. Many military personnel are coming and going, and to commit to a regular stream of academic activity is not simple. Therefore, various institutions have attempted to adjust delivery modes. They have compressed mode schedules for various courses and all of the varieties that are possible through continuing education. However, that may or may not be funded, depending on the employer.

The Chair: Ms. Rougeau, we have a chart that shows that the number of registrations for registered in apprenticeship training in 2007 was 358,555; yet the number of completions was only 24,495. This has been a pattern for a number of years. Can you explain such a wide variation between those who register for apprenticeship and those who complete it?

Ms. Rougeau: First, you need to have the context that every jurisdiction is responsible for the counting of completions and the counting of registrations, and sometimes definitions get in the way. Regardless of quibbling over percentages, the completion rate is lower. It is because of a combination of factors.

Our organization and other organizations have been looking at this across the country. One of the factors is that it is a workplace-based training program tied to an economic cycle. When it is busy, employers and apprentices alike do not want to be released to go to the school portion of their training, which is part of the requirement of the entire program. There are X number of hours of on-the-job training and X number of hours of in-school completion. When the economy was busy such as it was in British Columbia and Alberta not long ago, apprentices do not want to go to school, and employers are reluctant to release them because they need them on the job. In an economic downturn, apprentices are the first to go; they are often laid off. Therefore, if they are not in the program or working or in school, they often drop out. They

Pour ce qui est du financement, si les besoins des clients étaient plus cohérents et similaires, il serait plus facile de répondre à la question. Je n'essaie pas d'éviter votre question, mais la réponse variera selon que quelqu'un a un intérêt et juge utile d'obtenir un diplôme en bonne et due forme ou qu'il veut plutôt une formation qui lui permettra de passer au niveau supérieur dans la structure de son entreprise. Il lui faut peut-être simplement comprendre comment les livres sont tenus, ce qui ne nécessite pas toujours un vrai cours de comptabilité. Il suffit peut-être de suivre une série d'ateliers pour acquérir les compétences voulues.

La plupart des dispositions de financement, même les crédits d'impôt que les étudiants reçoivent, mettent l'accent sur les programmes qui permettent d'accumuler des crédits. Les choses évoluent cependant. Les études fondées sur les crédits sont ce que j'appelle en général l'approche universelle : les universités possèdent les connaissances; si vous voulez apprendre, vous venez à nous et nous vous les enseignerons. L'enseignement est dispensé pendant des périodes étalées sur 12 semaines, ce qui n'est pas toujours pratique si vous avez aussi une vie communautaire, familiale et professionnelle. Dans ma région du monde, les gens sont souvent très mobiles. Il y a beaucoup de militaires qui vont et qui viennent, et il ne leur est pas facile de s'engager dans une filière d'activités éducatives régulières. En conséquence, divers établissements ont tenté de modifier leur formule. Ils ont comprimé les horaires de divers cours et offrent tout l'éventail des activités que permet l'éducation permanente. Mais ces activités ne sont pas toujours financées, cela dépend de l'employeur.

Le président : Madame Rougeau, nous avons un tableau qui montre que le nombre d'inscriptions pour la formation par apprentissage en 2007 s'élevait à 358 555; pourtant, il n'y en a que 24 495 qui ont terminé les programmes. Cette tendance se maintient depuis un certain nombre d'années déjà. Pouvez-vous nous expliquer ce vaste écart entre ceux qui s'inscrivent à une formation par l'apprentissage et ceux qui terminent la formation?

Mme Rougeau : Premièrement, il faut savoir que chaque compétence est chargée de comptabiliser les inscriptions et les taux d'achèvement, et que parfois les définitions créent des difficultés. Nous n'allons pas ergoter au sujet des pourcentages, les taux de succès sont effectivement faibles. Cela s'explique par une combinaison de facteurs.

Notre organisation et d'autres organisations se sont penchées sur ce phénomène dans tout le pays. Disons d'abord que le programme de formation en milieu de travail s'inscrit dans un cycle économique. Quand les affaires vont rondement, les employeurs ne veulent pas libérer les apprentis, et les apprentis ne veulent pas être libérés pour effectuer la partie scolaire de leur formation, qui est pourtant une condition de réussite du programme. Il faut effectuer un nombre X d'heures de formation en cours d'emploi et un nombre X d'heures de formation en classe. Lorsque l'économie chauffait, comme c'était le cas il n'y a pas si longtemps en Colombie-Britannique et en Alberta, les apprentis ne voulaient pas aller à l'école et les employeurs hésitaient à les laisser partir parce qu'ils en avaient

may stay in the system; they may be working, but they are not actually completing the program. I am referring to the lost generation.

Often, an individual who goes to an apprenticeship program is an individual working in a more applied context. The schooling component of their program is measured in an academic context. As well, their completion is measured in one format currently, which is a sit-in class examination that is also done in an academic context. Anecdotal discussions with apprentices tell us that they fear, in that context, writing an exam. That is why they moved into an applied workforce in the first place.

A variety of factors is to blame, but certainly the economic cycle is one. The other issue that apprentices tell us about is the need for a strong mentoring context on the job. All journeypersons are not teachers. Often, you are learning in the context of the person who is applying and showing you. Discussion takes place often within the apprenticeship community about supports needed for that mentoring context, whether it is tools or incentives to journeypersons to help those apprentices in the training context. Those are the three top-of-mind responses.

Mr. Thorson: I want to reinforce this idea around recognition of work and skills. If someone is working through an apprenticeship or has completed their apprenticeship and are a journeyperson, we are trying to look at career development. We are not just talking about a job where a young person perceives that they may be a carpenter for 35 years. There is nothing wrong with that if that is what someone wants to do. However, many young people are wondering how that can lead to a career interest. Can that lead to becoming an estimator, or a foreman or a project manager on a job site? This supports the idea of recognizing credentials and transferring that into people being able to take a few other courses to be able to move into some other positions in companies.

Ms. Burns: I would like to support what Mr. Thorson has said about this ability to come in at a specific level and to be able to move forward. Certainly, the issue of funding always exists. In a recent national survey of career colleges that was done with HRSDC and the Canada Millennium Scholarship Foundation, 39 per cent of our students had household incomes of less than \$20,000, and 53 per cent had household incomes of less than \$40,000. There is a huge need, and there is also the difficulty that was recognized in a study — I cannot remember who conducted that study — where they found that people in lower-income brackets tended to overestimate the costs involved in post-secondary education, and that in itself became a barrier.

besoin dans leurs installations. En période de ralentissement économique, les apprentis sont les premiers touchés; ils sont souvent mis à pied. En conséquence, s'ils ne sont pas inscrits au programme, au travail ou à l'école, ils abandonnent souvent. Ils peuvent demeurer dans le système; ils peuvent travailler, mais ils ne terminent pas le programme. Je dis que c'est une génération perdue.

Souvent, une personne qui suit un programme de formation par l'apprentissage travaille dans un environnement plus concret. Le volet scolaire du programme est mesuré dans un contexte scolaire, et la réussite est mesurée d'une seule façon à l'heure actuelle, c'est-à-dire par un examen en classe, qui se déroule lui aussi dans un contexte scolaire. Des discussions avec les apprentis nous apprennent qu'ils ont peur de passer un examen dans ce contexte. C'est pour cette raison qu'ils ont choisi un métier pratique, au départ.

Divers facteurs entrent en jeu, mais le cycle économique intervient certainement. L'autre question que les apprentis mentionnent est la nécessité d'un encadrement solide au travail. Tous les compagnons d'apprentissage ne sont pas nécessairement des pédagogues. Souvent, vous apprenez parce que la personne vous montre comment faire. Dans les milieux de l'apprentissage, on discute souvent des appuis nécessaires à cet encadrement, qu'il s'agisse d'offrir des outils ou des encouragements aux compagnons d'apprentissage pour qu'ils aident les apprentis dans un contexte de formation. Ce sont là les trois réponses qui me viennent immédiatement à l'esprit.

M. Thorson : Je veux confirmer cette notion, au sujet de la reconnaissance du travail et des compétences. Si quelqu'un participe à un programme d'apprentissage ou qu'il a terminé son apprentissage et est devenu compagnon, nous essayons d'envisager sa progression professionnelle. Nous ne parlons pas seulement d'une profession que le jeune pense exercer pendant 35 ans, la profession de menuisier, par exemple. Il n'y a rien de mal à cela, si c'est ce que vous voulez faire. Toutefois, bien des jeunes se demandent comment cela peut les mener à une carrière intéressante. Est-ce qu'ils pourront un jour devenir préposé aux devis, superviseur ou chef de projet sur un chantier? C'est pour cela qu'il faut reconnaître les certificats et les utiliser pour permettre aux gens de suivre quelques autres cours pour pouvoir changer de poste dans leur entreprise.

Mme Burns : Je veux appuyer ce que M. Thorson a dit au sujet de cette capacité d'arriver à un niveau précis et de pouvoir progresser. Certes, la question du financement ne disparaîtra pas. Dans une enquête nationale récemment réalisée après des collèges d'enseignement professionnel en collaboration avec RHDC et la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire, 39 p. 100 de nos étudiants vivent dans un ménage dont le revenu est inférieur à 20 000 \$, et 53 p. 100 dans un ménage dont le revenu est inférieur à 40 000 \$. Le besoin est criant, et il y a aussi cette difficulté qui a été reconnue dans une étude — je ne me souviens plus qui a produit cette étude — qui concluait que les personnes à faible revenu surestimaient souvent les coûts de l'éducation postsecondaire ce qui, en soi, devient un obstacle.

Senator Ogilvie: My first question is for Ms. Burns; the second one is jointly to Ms. Rougeau and Mr. Thorson. I am not ignoring Mr. Cochrane; I know a great deal about his area and some of his comments reflect what I will ask in the other areas.

Ms. Burns, you referred to some challenges that career colleges have. You correctly pointed out the long history of career colleges in Canada. Over time, they have been tremendously successful and important, but they also have developed generally in a manner different from the so-called university sector. You have been more private-sector oriented in how you operate. Just as universities are fiercely tied to the public purse, you have often been very much private sector.

Over the last 25 years, career colleges have been quick to get into some of the new and greater opportunity areas such as information technology, pilot training and business, to take three different types of areas. However, we have seen some spectacular failures and disappointments to the students enrolled.

Do you see any opportunity in the association of evaluation process that ensures society will have a greater confidence in the stability of these new areas? We have seen how popular career colleges are when they get into these new areas. Obviously, there is a tremendous opportunity and need, but it undermines the confidence of potential students when we see some of these failures. I do not want to paint the whole career college area with the same brush, but it has been quite dramatic in a number of communities.

Ms. Burns: Yes; I understand what you are saying. We are concerned about those situations as well.

We have strongly supported standards in career training. We have been involved in that since the beginning. NACC's one and only mandate was to provide standardized curricula and to test students as a quality issue in its mechanism. We have been involved with the Ontario Ministry of Training, Colleges and Universities in around their qualifications framework. We strongly support what is happening there because it is based on learning outcomes and not on lengths of programs. We are told it will permit the kind of step-by-step moving forward should someone wish to do so all the way up to a postgraduate degree.

One of our success stories is the Personal Support Worker Program that we now offer in provinces other than Ontario. To date, since we began to offer an exam to test the theory portion of the program in 1998, 40,000 students have graduated from colleges who signed the agreement to deliver the program in accordance with our standards and guidelines — not necessarily the ministry's, but ours. In fact, quality assurance measures are in place for our particular programs where we visit schools, check them out and ensure that they are following our guidelines. We

Le sénateur Ogilvie : Ma première question s'adresse à Mme Burns, et ma seconde, à Mme Rougeau et à M. Thorson. Je ne veux pas avoir l'air d'ignorer M. Cochrane, mais je connais assez bien son domaine et certains de ses commentaires reflètent ce que je vais demander aux autres secteurs.

Madame Burns, vous avez parlé de certains défis auxquels les collèges d'enseignement professionnel sont confrontés. Vous avez à juste titre signalé le long passé de ces établissements au Canada. Au fil des ans, ils ont connu d'immenses succès et leur contribution a été importante, mais ils se sont aussi développés en général différemment de ce que l'on appelle le secteur universitaire. Vous menez vos activités plutôt en fonction du secteur privé. Tout comme les universités sont étroitement liées au trésor public, vous entretenez des liens étroits avec le secteur privé.

Au cours des 25 dernières années, les collèges d'enseignement professionnel n'ont pas hésité à s'engager dans les nouveaux secteurs qui semblaient prometteurs, par exemple la technologie de l'information, la formation des pilotes et les affaires, pour n'en nommer que trois. Toutefois, nous avons assisté à quelques échecs et à des déceptions spectaculaires pour les étudiants qui s'étaient inscrits.

Est-ce que vous pensez qu'il serait utile d'adopter un processus qui donnerait à la société plus de confiance dans la stabilité dans ces nouveaux secteurs? Nous avons vu à quel point la popularité des collèges d'enseignement professionnel augmente lorsqu'ils s'engagent dans ces nouveaux secteurs. Évidemment, il y a de belles perspectives et un grand besoin, mais lorsque de tels échecs surviennent, ils ébranlent la confiance des étudiants éventuels. Je ne veux pas dire que c'est le cas de tous les collèges d'enseignement professionnel, mais cela a eu des effets très marqués dans un certain nombre de collectivités.

Mme Burns : Oui, je comprends ce que vous dites. Nous nous inquiétons aussi de ces cas.

Nous avons fermement appuyé les normes de formation professionnelle. Nous avons participé à ces activités depuis les débuts. Le seul et unique mandat de l'ANCC était d'offrir un programme normalisé et de tester les étudiants pour contrôler la qualité. Nous avons collaboré avec le ministère ontarien de la Formation et des Collèges et Universités relativement au cadre de classification des titres de compétences. Nous appuyons fermement ce qui se passe, parce que cela repose sur les résultats d'apprentissage et non pas sur la durée des programmes. On nous dit que cela permettra le genre de progression étape par étape que certains aimeraient suivre pour finir par obtenir un diplôme d'études supérieures.

L'une de nos réussites est le Programme de formation des préposés aux soins personnels, que nous offrons maintenant dans d'autres provinces que l'Ontario. Jusqu'à maintenant, depuis que nous offrons un examen pour tester la partie théorique du programme, depuis 1998 donc, 40 000 étudiants sont sortis des collèges qui ont adhéré à l'entente et offrent le programme conformément à nos normes et lignes directrices — pas nécessairement à celles du ministère, mais aux nôtres. De fait, lorsque nous visitons les écoles, nous constatons que des mesures

have endorsed the accreditation process set up by the Canadian Education and Training Accreditation Commission as the one we see as best fitted to assess quality in the private career-college sector.

Senator Ogilvie: Thank you. I would like to go down the route of dealing with the financial stability and security of career colleges, but that may take us into another discussion. I will not take the time to do that.

Now I would like to come to an issue that I observed throughout my lifetime in the education sector. As a society, it is my observation that, in Canada, we tend to devalue trade and technical college experience or apprenticeship programs relative to the degree programs. Mr. Cochrane referred to it indirectly with respect to even employers wanting training to be related to a degree, which may not just be in the interests of either the employee or the employer down the road.

I had the opportunity to go on a benchmarking exercise in Europe about a decade ago for technical trades that supply the automotive industry. Particularly in Germany, Austria and Switzerland, these are impressive organizations. Families would rather get their children into these programs than have them go to university. Their issue is dealing with those who go through the programs and how they interface with perhaps an engineering degree down the road once they build up experience and so on.

Then I looked at our situation here in Canada. One issue that strikes me as being a tremendous difference, with the result that we cannot automatically apply experience elsewhere, is the vastness of this country and the sparseness of our population, which means not only people but industries. You have talked about specific things. You gave the example of the competitions. Those have been enormously successful. However, the issue is how we reach both the student and the employer and bring those two groups together in this area in this vast country. We need to have a different model. How can you help us find the way to help you meet that need?

Ms. Rougeau: The silver bullet would be so wonderful. Our board is committed to this. We have just reviewed our strategic plan. Employer engagement is the top priority for the board. That means not just our ability to influence employers, as we know it, but also our ability to influence those that influence employers, such as associations.

We just recently had the opportunity to work with two or three employer associations in their strategic planning of their organizations to talk about how apprenticeship is vital. Our research suggests that the way to encourage employer engagement in training is to develop the business case. It is partly incentives,

d'assurance de la qualité sont en place pour nos programmes, nous les vérifions et nous veillons à ce que nos lignes directrices soient respectées. Nous avons entériné le processus d'accréditation établi par la Commission canadienne d'accréditation des établissements d'enseignement et de formation parce que nous le considérons comme le plus apte à évaluer les qualités dans le secteur des collèges privés d'enseignement professionnel.

Le sénateur Ogilvie : Merci. J'aimerais bien aborder la question de la stabilité et de la sécurité financières des collèges d'enseignement professionnel, mais cela risque de nous entraîner dans une autre discussion. Je n'ai pas le temps de faire cela.

Je veux maintenant traiter d'une question que j'ai toujours observée dans le secteur de l'éducation. Je constate que la société canadienne accorde beaucoup moins de valeur à l'expérience acquise dans les écoles de métiers et techniques ou dans les programmes d'apprentissage qu'aux programmes qui mène à un diplôme. M. Cochrane en a parlé indirectement lorsqu'il a dit que même les employeurs voulaient que la formation aboutisse à un diplôme, ce qui n'est pas nécessairement dans l'intérêt de l'employé ni de l'employeur, à long terme.

J'ai eu l'occasion de participer à un exercice d'analyse comparative en Europe, il y a une dizaine d'années, pour les métiers techniques de l'industrie de l'automobile. En Allemagne, en Autriche et en Suisse, en particulier, les organisations sont impressionnantes. Les familles préfèrent que leurs enfants s'inscrivent à ces programmes plutôt que de fréquenter l'université. Leur problème, c'est d'aider ceux qui suivent ces programmes à ensuite faire la transition, pour obtenir peut-être un diplôme de génie, après avoir accumulé de l'expérience.

J'ai ensuite examiné notre situation ici, au Canada. Je constate une différence énorme, qui explique que nous ne pouvons pas automatiquement appliquer l'expérience étrangère, et c'est l'immensité de notre pays et la faible densité de notre population. Ce facteur touche non seulement les personnes mais aussi les industries. Vous avez parlé de questions précises. Vous avez donné l'exemple des compétitions. Elles ont remporté un immense succès. Toutefois, il s'agit de savoir comment nous pouvons rejoindre aussi bien l'étudiant que l'employeur et rapprocher les deux groupes dans ce domaine, dans un pays aussi vaste que le nôtre. Il nous faut un modèle distinct. Comment pouvez-vous nous aider à trouver des moyens de vous aider à combler ce besoin?

Mme Rougeau : Si seulement il y avait une solution miracle! C'est précisément ce que notre conseil veut faire. Nous venons de réviser notre plan stratégique, et la mobilisation de l'employeur est la priorité absolue du conseil. Cela englobe non seulement la capacité d'influencer les employeurs, telle que nous la concevons, mais aussi la capacité d'influencer ceux qui influencent les employeurs, notamment les associations.

Nous avons eu récemment l'occasion de travailler auprès de deux ou trois associations d'employeurs qui établissaient la planification stratégique de leurs organisations, pour leur expliquer le caractère essentiel de l'apprentissage. Nos études indiquent que pour stimuler l'adhésion des employeurs à l'égard

but it is also talking about why it makes good business sense and why it is a competitive advantage to provide opportunities for those who are training to share their experience and try to influence those that are not, to understand that there is a value and a business case. Hence, our study on the return-on-training investment, which was a significant study and is being copied internationally.

We are also looking at what other organizations and countries are doing. It is an issue not just in Canada. Although employers have opportunities to address their skills shortage issue through immigration and other avenues, those cannot be the sole solutions. We are using those messages to communicate with industry.

One of the biggest challenges is that employers in apprenticeship and skilled trades are predominantly small businesses, and getting to small businesses is a significant challenge. They do not have human-resource infrastructure. They are not thinking about the future; they are thinking about today. We are starting discussions with organizations that are working with small businesses to try to understand what would resonate and what would work well with small businesses to help them develop a training culture. They do not have the resources. I do not have the answer, but we are working on it.

Mr. Thorson: In response to that, I do not think there is one solution to this challenge. We are trying to create opportunities where we can bring employers and educators together to identify the needs in specific communities. I talked about the skills-club approach. With our offices across the country, in all the provinces and territories, programs are developed specifically based on the needs of those communities.

In the development of the programs that we deliver, we call upon industry to be a voice at the table and provide information on whether we are going in the right direction with this program and whether we are touching on the key elements that would make these people employable when they are finished participation in these activities. It is a huge challenge. We are trying to create as many opportunities as possible at the community level where we can get community people out networking together and actually discussing some of these issues. I think that is part of the solution.

Ms. Rougeau mentioned small and medium-sized enterprise. They are probably the industries being impacted the most by the skills shortages initially. Larger companies tend to have a stronger offering for benefits plans and salaries for workers. Probably the first group being impacted by a lack of skilled labour is the small and medium-sized businesses.

de la formation, il faut présenter des analyses de rentabilisation. C'est bien joli, les encouragements, mais il faut aussi expliquer pourquoi il est logique, sur le plan commercial, et pourquoi cela donne un avantage concurrentiel que d'offrir aux employés qui suivent une formation des occasions de partager leur expérience et d'essayer d'influencer ceux qui n'en suivent pas. Il faut faire comprendre que cela est important et que c'est une question de rentabilité. C'est pour cette raison que nous avons réalisé notre étude sur le rendement de l'investissement en formation. Il s'agissait d'une étude importante, et elle est reprise ailleurs dans le monde.

Nous examinons aussi ce que d'autres organisations et d'autres pays sont en train de faire. Le problème n'est pas propre au Canada. Même si les employeurs peuvent réussir à régler leurs problèmes de pénurie de main-d'oeuvre grâce à l'immigration et d'autres façons, il ne peut pas y avoir que ces solutions. Nous communiquons ces messages à l'industrie.

L'un des grands défis vient du fait que pour les métiers spécialisés ou qui s'acquièrent par l'apprentissage les employeurs sont surtout de petites entreprises et qu'il est difficile de rejoindre les petites entreprises. Elles n'ont pas d'infrastructure de gestion des ressources humaines. Elles ne sont pas tournées vers l'avenir; elles sont solidement ancrées dans le présent. Nous entamons maintenant des discussions avec des organisations qui travaillent avec les petites entreprises afin d'essayer de comprendre ce qui les accrocherait et ce qui donnerait de bons résultats pour les petites entreprises, pour les aider à développer une culture de formation. Elles n'ont pas de ressources. Je n'ai pas de réponse à vous offrir, mais nous y travaillons.

M. Thorson : Pour vous répondre, je dirais que selon moi il n'y a pas une solution unique à ce problème. Nous essayons de créer des occasions de rapprocher les employeurs et les éducateurs pour cerner les besoins dans des communautés précises. J'ai parlé de l'approche des clubs de compétences. Avec nos bureaux, partout au pays, dans toutes les provinces et tous les territoires, nous élaborons des programmes précisément pour répondre aux besoins de ces collectivités.

Pour l'élaboration des programmes que nous exécutons, nous faisons appel à l'industrie. Nous lui demandons de participer à la discussion et de nous fournir de l'information pour nous indiquer si nous sommes sur la bonne voie pour un programme donné et si nous tenons compte des éléments clés qui feront que ces personnes seront aptes à l'emploi après avoir participé à cette activité. C'est un immense défi. Nous essayons de créer un maximum de possibilités au niveau communautaire, où nous pouvons encourager la population locale à réseauter et à discuter de certaines de ces questions. Je crois que c'est un élément de solution.

Mme Rougeau a mentionné la petite et moyenne entreprise. Ce sont probablement les industries qui souffrent le plus des pénuries de compétences, initialement. Les grandes entreprises ont souvent de meilleurs régimes d'avantages sociaux et de rémunération pour les travailleurs. Le premier groupe qui se ressent des pénuries de main-d'oeuvre spécialisée est celui des petites et moyennes entreprises.

It is difficult to get those people out to participate in activities because they are small companies and small organizations, and they are trying to work on their core business. We are starting to get the message out there that opportunities exist for them to have the chance to influence what is happening in the education system and influence the direction of what is happening in their communities.

The Chair: I will need to move on, but if you have further response, maybe you can add it in your response to the next round of questions. I will move to Senator Keon, the deputy chair emeritus of this committee for many years, from Ontario.

Senator Keon: He is being very kind. I retire next week.

Thank you for your presentations. They were fascinating.

This afternoon, we had a lengthy discussion in the Senate about the ratio of men and women in various sectors of society. An interesting fact is surfacing in that the ratio of young women is much higher in the traditional academic circles. I was fascinated, Ms. Rougeau, when you said that you have the flip side. Very quickly, because my other question will take time, is this the experience of all of you? Are there more males than females in your educational and training systems?

Mr. Thorson: The quick answer is yes. We are definitely seeing, in what would be considered traditional trade areas, a larger percentage of males than females across the board.

Ms. Rougeau: I echo that, yes; exactly.

Mr. Cochrane: The post-secondary education university sector is the reverse. There was a significant push some years ago — I hope it was not this committee that did it. There was a push; namely, where are the girls in science, technology and engineering? Significant efforts were put into the school systems to encourage, mentor and role model young girls to consider the sciences. That was very effective. They are certainly the dominant population.

Ms. Burns: I would like to comment on the issue of women in trades. I know one of our colleges in Newfoundland was involved with a project to encourage young girls between 10 and 12 years of age to come in and work on a project where they built go-carts. They had a race and then took pictures of all these amazing go-carts they had made. It appears to be a small project, but I think projects such as that really work and really get people thinking and looking at things in a different way. They feel they can do it.

I thought it was a terrific idea. I do not know if it was part of Skills Canada or not but it was terrific.

Il est difficile d'inciter ces gens à participer aux activités parce que ce sont de petites entreprises, de petites organisations, et elles essaient de concentrer leurs efforts sur leurs activités de base. Nous commençons à diffuser notre message, à faire savoir qu'il y a des occasions pour elles d'influer sur ce qui se passe dans le système d'éducation et sur l'évolution de leurs collectivités.

Le président : Nous devons continuer, mais si vous avez d'autres réponses à nous fournir, vous pourriez peut-être les ajouter pendant la prochaine série de questions. Je donne maintenant la parole au sénateur Keon, qui est depuis des années vice-président émérite de notre comité. Il est de l'Ontario.

Le sénateur Keon : Vous êtes trop aimable. Je prends ma retraite la semaine prochaine.

Je vous remercie de ces exposés. Ils étaient passionnants.

Cet après-midi, nous avons eu une longue discussion au Sénat au sujet des pourcentages d'hommes et de femmes dans divers segments de la société. Il s'avère que le pourcentage de jeunes femmes est beaucoup plus élevé dans les milieux universitaires traditionnels. J'ai été fascinée, madame Rougeau, lorsque vous avez dit que c'était le contraire pour vous. Brièvement, car mon autre question demande une réponse longue, est-ce que c'est l'expérience que vous avez tous? Est-ce qu'il y a plus d'hommes que de femmes dans vos systèmes d'éducation et de formation?

M. Thorson : Oui. Nous constatons effectivement que dans ce que l'on pourrait considérer comme les métiers traditionnels le pourcentage d'hommes est toujours supérieur au pourcentage de femmes.

Mme Rougeau : Je fais écho à cette réponse; oui.

M. Cochrane : C'est l'inverse dans le secteur universitaire de l'éducation postsecondaire. Il y a eu une percée importante il y a quelques années — j'espère que vous n'en étiez pas responsables. Il y a eu une percée; c'est-à-dire qu'on s'est demandé où étaient les filles dans les domaines des sciences, de la technologie et du génie. D'importants efforts ont été investis dans les systèmes scolaires pour encourager, encadrer et inspirer les jeunes femmes pour qu'elles envisagent les carrières scientifiques. Cela a été très efficace. Elles sont certainement devenues l'élément dominant de notre population.

Mme Burns : J'aimerais parler des femmes dans les métiers. Je sais que l'un de nos collèges, à Terre-Neuve, a participé à un projet pour encourager les jeunes filles de 10 à 12 ans à venir réaliser un projet qui consistait à construire de petites voitures. Elles ont participé à une course et elles ont pris des photos et toutes étaient émerveillées par les karts qu'elles avaient construits. Cela peut sembler modeste comme projet, mais je crois que ce genre de projets donne vraiment des résultats et font réfléchir les gens, ils leur montrent les choses sous un autre angle. On a l'impression qu'on peut y arriver.

J'ai trouvé l'idée fabuleuse. Je ne sais pas si c'était organisé par Compétences Canada ou non, mais c'était fabuleux.

Senator Keon: Would you have a hypothesis as to why this is the case with the trades?

Ms. Rougeau: Historically, it is the same issue you were facing in the sciences and technologies. Young women have very few role models in the trades with whom they can identify. The negative attitudes are exacerbated for women; they are perceived to be dirty jobs. However, experienced women in trades have very positive experiences. Employers working with women in trades also have positive experiences because they bring a different skill set and experience to the workplace.

Therefore, lack of role models, young women not seeing themselves in the trades and no opportunities to mentor are the predominant reasons.

Senator Keon: Between your organizations and traditional universities, colleges and academia, you are collectively producing the workforce, are you not?

What interface do you have with traditional academia as to who links the dots?

Mr. Cochrane: I cannot speak from a national perspective on this, though I do have some knowledge about the Nova Scotia sector. I could be trumped by at least one other person around the table who has more knowledge.

In Nova Scotia, going back several years, the vocational school system was the trade school system through the 1960s, 1970s and so on. That organization underwent a massive shift into what is more traditionally known as the community college model across the country. It continues to offer some trades training, but it has a different and broader focus. Although I have never seen the mandate of the Nova Scotia Community College, they have an eye to do exactly what you suggested, to start to connect the dots. In that way, it becomes more linear as opposed to being disjointed, as had been the case historically.

I know universities in Nova Scotia and elsewhere have linkages between the community college system and the university system, whereby students might take a one- or two-year degree program. To Senator Ogilvie's point about the vastness of our geography, they might be able to take the first year or two at the community college in or close to their community before they venture off to a university somewhere else to finish their degree.

I think those linkages are coming, and the consumers, the people we serve, are much more demanding than they have been. Ultimately, they will drive it.

Ms. Rougeau: Canada has some examples. The one that comes to mind is Royal Roads University. They are looking at trade certification and comparing that and finding mechanisms to ladder that into other forms of post-secondary education in a way

Le sénateur Keon : Est-ce que vous avez une hypothèse à nous proposer pour expliquer cet état de choses dans le domaine des métiers?

Mme Rougeau : Par le passé, vous étiez confronté au même problème dans le domaine des sciences et des technologies. Les jeunes femmes ont très peu de modèles auxquels s'identifier dans les métiers. Les attitudes négatives sont exacerbées pour les femmes. Ces métiers sont perçus comme des emplois ingrats. Pourtant, les femmes qui travaillent dans le secteur des métiers ont des expériences très positives. Les employeurs qui travaillent avec des femmes dans les métiers ont également des expériences positives, parce qu'en milieu de travail, elles appliquent un ensemble de compétences et d'expériences distinct.

On peut donc dire que les principales raisons sont l'absence de modèles et le fait que les jeunes femmes ne se voient pas exercer un métier et n'ont pas d'occasion de mentorat.

Le sénateur Keon : Vos organisations, les universités, les collèges et les établissements d'enseignement traditionnel contribuent tous à former la main-d'oeuvre, n'est-ce pas?

Quelles relations entretenez-vous avec les milieux d'enseignement traditionnel pour avoir une bonne idée de la situation?

M. Cochrane : Je ne peux pas parler d'un point de vue national à ce sujet, mais je connais assez bien la situation en Nouvelle-Écosse. Il y a au moins une personne ici qui a plus de connaissances que moi.

En Nouvelle-Écosse, il y a déjà quelques années, le système des écoles de métiers remontait aux années 1960, 1970, et cetera. Cette organisation a été transformée et intégrée dans ce que l'on appelait autrefois le modèle des collèges communautaires dans l'ensemble du pays. Il offre encore de la formation dans certains métiers, mais sa mission est différente et plus vaste. Même si je n'ai jamais vu le mandat du Collège communautaire de la Nouvelle-Écosse, on semble vouloir y faire exactement ce que vous proposez, c'est-à-dire commencer à établir des liens. Le système devient alors plus linéaire et non pas dispersé, comme il l'était autrefois.

Je sais que les universités de la Nouvelle-Écosse et d'ailleurs ont des liens avec le système des collèges communautaires et le système universitaire, et que les étudiants peuvent suivre des programmes d'un an ou deux qui mènent à un diplôme. Le sénateur Ogilvie mentionnait l'immensité du territoire. Les étudiants peuvent être en mesure de faire un an ou deux au collège communautaire qui se trouve dans leur collectivité ou à proximité avant de poursuivre leurs études dans une université quelque part pour obtenir leur diplôme.

Je crois que ces liens sont en train de s'établir, et les consommateurs, le public que nous servons, sont beaucoup plus exigeants que par le passé. En fin de compte, ce sont eux qui vont amener le changement.

Mme Rougeau : Le Canada offre quelques exemples. Je pense notamment à l'Université Royal Roads. Là-bas, on examine les programmes de métiers et on les compare et on met au point des mécanismes pour les relier à d'autres formes d'enseignement

that provides recognition of prior learning for individuals who have trade certificates. It is a valuable and important thing. Other countries, from my understanding, are doing much better job of that than we are in Canada.

It is important to address the issue of completion, as well as — Mr. Thorson's comment — the career pathway and also address the economic downturn with workers in transition. It is critical for people to know that the steps to take to get to the next form of post-secondary credential are a smaller endeavour than having to start over. There are some examples, but it is very slow.

Ms. Burns: I would just like to talk about the interface. Right now, as far as our sector is concerned, it is done on an individual college-to-college or college-to-university basis. No real system exists.

However, some affinity groups have come out of the public college system around the unregulated health care worker and the early child care affinity group as well, partnering with sector councils that our colleges and our sector have been involved in.

I think it is starting to grow, but it is a question of trust from one group to another. It takes time to establish that trust on both sides. That is something we are continuing to work on.

Senator Keon: Let me press a little further.

Do you share any of your curricula? Let us take a geographic area, one of the small provinces, for example. Is there any milieu for your organizations to come together with the traditional academic organizations and share the curricula so that you get maximum interface and fill the holes that must exist with the lack of communication? I do not think there is, which is why I am asking the question. However, I think it would be very important.

Mr. Thorson: Yes, with the development of our activities, we have our technical committees, which I have talked about as technical experts from across the country. In certain cases, we have had people from both the university system and the community college or technical institution system working together to develop criteria along with industry around some of those activities. However, that has been on a case-by-case basis, and we do not have a formalized structure through our activities right now to do that.

Mr. Cochrane: I just want to finish off on that thought. The root behind the question of this notion of interconnectedness between and amongst the various participants in education, trades, universities, career colleges or whatever it might be infers the existence of some broader collaboration afoot between and among universities. I cannot speak for the others, but there is no such thing as universality of credit, for example. One would think

postsecondary d'une façon qui permet de reconnaître l'apprentissage préalable des intéressés qui ont une carte de compétence. Cela est précieux et important. D'autres pays, d'après ce que je sais, sont beaucoup plus efficaces que nous, au Canada.

Il est important de s'attaquer au problème du taux de réussite, ainsi que — et je reviens au commentaire de M. Thorson — à la question de la progression professionnelle et du ralentissement économique pour les travailleurs en transition. Il est essentiel que les gens sachent que les étapes à suivre pour passer au niveau suivant d'éducation postsecondaire sont moins exigeantes que de tout reprendre depuis le début. Il y a certains exemples, mais c'est très lent.

Mme Burns : J'aimerais parler de l'interface. À l'heure actuelle, du moins dans notre secteur, cela se fait individuellement, entre deux collèges ou entre un collège et une université. Il n'existe pas de système véritable.

Toutefois, il y a des groupes d'affinités qui sont issus du système des collèges publics dans le secteur non réglementé des travailleurs préposés aux soins de santé et il y a aussi un groupe d'affinités formé des travailleurs de la petite enfance, qui crée des partenariats avec les conseils sectoriels avec lesquels nos collèges et notre secteur ont eu des contacts.

Je crois que les choses commencent à bouger, mais c'est une question de confiance entre les groupes. Il faut du temps pour établir cette confiance des deux côtés. C'est une évolution que nous continuons d'encourager.

Le sénateur Keon : Permettez-moi d'approfondir un peu la question.

Est-ce que vous partagez certaines parties de vos programmes? Sur le plan géographique, par exemple, prenons une des petites provinces. Est-ce qu'il y a un milieu où vos organisations peuvent rencontrer des organisations d'enseignement traditionnel et présenter les programmes afin d'optimiser l'interface et de combler les lacunes qui doivent exister, faute de communication? Je ne crois pas que cela existe, et c'est pour cela que je pose la question. Toutefois, il me semble que ce serait très important.

M. Thorson : Oui, pour l'élaboration de nos activités, nous avons les comités techniques dont j'ai parlé, formés de spécialistes techniques de tout le pays. Dans certains cas, nous avons collaboré avec des représentants du système universitaire et du système des collèges d'enseignement professionnel ou technique pour définir, de concert avec l'industrie, des critères applicables à certaines de ces activités. Toutefois, cela s'est fait au cas par cas, nous n'avons pas de structure officielle permettant de mener nos activités de cette façon.

M. Cochrane : Je veux ajouter un dernier point à ce sujet. Au fond, le problème sous-jacent à cette question d'interconnectivité entre les divers éléments du système d'éducation, les écoles de métiers, les universités, les collèges d'enseignement professionnel, quoi que ce soit, sous-entend une collaboration plus étroite entre les universités. Je ne peux pas parler pour les autres, mais il n'y a pas, par exemple, une quelconque universalité des crédits. On

you could apply a course from Simon Fraser University to any other reasonable degree equivalent anywhere in the country, but that is not the case.

I always say that there is no such thing as free trade in education in Canada. You have to justify your case at every provincial border and, frequently, at every educational institution. Prior learning assessment is coming, but it is moving very slowly. However, not enough incentive exists for the system to provide the ladders yet for people to make moves from one place to another. Again, I speak from personal experience. In Halifax, we have half of Canada's navy sitting in our front yard. They can navigate a vessel around the world. What is that worth toward a university degree? Not much, unless they can articulate some very specific skills that they have extracted from those experiences that are applicable in a meaningful way toward a degree.

Senator Callbeck: Mr. Thorson, I want to ask you a couple of questions about Skills Canada. The money comes from the federal government and is governed by a board of directors. Is there a representative from each province and territory on the board?

Mr. Thorson: Yes. In terms of the funding model, we have support from the federal government as well as the private sector to deliver our programs.

In response to the question on the governance, yes, the national board of directors does have a representative from each of the territorial and provincial organizations that are members of our association. Those are the individuals that are at the table representing each province and territory.

Senator Callbeck: You receive some private funding. What, roughly, would be the federal government portion?

Mr. Thorson: That depends across the country. Some of our offices are heavily funded from the private sector; some are supported virtually 100 per cent by the federal government. That is a difficult question to answer on behalf of all our offices because the situation is different from region to region.

Senator Callbeck: You have the overall board of directors for Canada, but what about in the province? Who determines what takes place in that province?

Mr. Thorson: Each of the provincial and territorial organizations is an independent entity. They also have a board of directors that determines their provincial and territorial activities.

Senator Callbeck: I notice they are volunteer boards.

Mr. Thorson: Yes.

Senator Callbeck: How do you become a member or a director of the overall organization?

Mr. Thorson: Do you mean of the provincial-territorial organization?

Senator Callbeck: Yes.

pourrait croire qu'il est possible d'utiliser un cours suivi à l'Université Simon Fraser pour un autre diplôme équivalent partout au pays, mais tel n'est pas le cas.

Je dis toujours qu'il n'y a pas de libre-échange en matière d'éducation au Canada. Vous devez justifier votre situation à chaque frontière provinciale et, souvent, à l'entrée de chaque établissement d'enseignement. L'évaluation de l'apprentissage antérieur se fera un jour, mais les choses vont très lentement. Toutefois, l'on n'encourage pas suffisamment le système à établir des liens pour que les gens puissent se déplacer. Là encore, je me fonde sur mon expérience personnelle. À Halifax, la moitié de la marine canadienne est amarrée devant la ville. La marine peut envoyer un navire n'importe où dans le monde. Qu'est-ce que cela a comme valeur dans un contexte d'études universitaires? Pas grand-chose, à moins de pouvoir démontrer que certaines habiletés très précises, acquises grâce à ces expériences, se rapportent dans une large mesure au domaine d'études.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Thorson, j'aimerais vous poser deux ou trois questions au sujet de Compétences Canada. Vos fonds viennent du gouvernement fédéral et sont administrés par un conseil d'administration. Est-ce qu'il y a des représentants de chaque province ou territoire qui siègent à ce conseil?

M. Thorson : Oui. En termes de modèle de financement, nous avons l'appui du gouvernement fédéral ainsi que du secteur privé pour exécuter nos programmes.

En réponse à votre question sur la gouvernance, oui, le conseil d'administration national compte un représentant de chacune des organisations territoriales ou provinciales qui sont membres de notre association. Ce sont les personnes qui représentent chaque province ou territoire au sein du conseil.

Le sénateur Callbeck : Vous recevez un financement privé. Quelle serait, en gros, la part du gouvernement fédéral?

M. Thorson : Elle varie selon la région du pays. Certains de nos bureaux sont largement financés par le secteur privé; d'autres sont appuyés presque uniquement par le gouvernement fédéral. Il est difficile de répondre à cette question pour l'ensemble de nos bureaux, car la situation est différente dans chaque région.

Le sénateur Callbeck : Vous avez un conseil d'administration pour l'ensemble du Canada, mais qu'est-ce qui se passe au niveau des provinces? Qui détermine ce qui se passe dans la province?

M. Thorson : Chaque organisation provinciale ou territoriale est une entité indépendante. Elle est dotée elle aussi d'un conseil d'administration qui détermine les activités menées dans la province ou le territoire.

Le sénateur Callbeck : Je constate qu'il y a des conseils bénévoles.

M. Thorson : Oui.

Le sénateur Callbeck : Comment pouvez-vous devenir membre de l'organisation-cadre?

M. Thorson : Vous voulez dire l'organisation provinciale-territoriale?

Le sénateur Callbeck : Oui.

Mr. Thorson: There are different methods, but the organization goes out to look for key individuals within the community to help move the idea of trades and technology promotion forward. An election process takes place; they are elected boards of directors in each of the regions.

Senator Callbeck: My other questions are on apprenticeship. Apprenticeship is really a provincial jurisdiction. Every province has a board, therefore does every province have differences in what the apprenticeship should involve?

Ms. Rougeau: You are absolutely right. One of the wonderful things about Canada and one of the challenges is that apprenticeship is both a provincial and a territorial responsibility. Not every jurisdiction has a board, so even that adds an interesting aspect. For example, Quebec does not have an apprenticeship board and Ontario is in the midst of creating a college of trades that will then lead to a board. Therefore, technically, those two large jurisdictions do not have boards. Those jurisdictions have the mandate, authority and responsibility for how curriculum is developed, how training is delivered and how funding for various programs and transfer payments to community colleges for certain components are made.

Two mechanisms bring the stakeholders together; our board is one. We bring in the jurisdictions, as well as business and labour from a broader perspective. There is also the Canadian Council of Directors of Apprenticeship. Whoever has the provincial or territorial responsibility in a jurisdiction comes together from a national perspective and works together toward harmonizing their own jurisdictional training into the Red Seal certification. An endorsement in Red Seal demonstrates a national mobility.

Senator Callbeck: To how many trades does that Red Seal apply?

Ms. Rougeau: Roughly 50 trades.

Senator Callbeck: I often hear the complaint from students that they cannot get apprenticeships; that is, they cannot get anyone to take them on. Does the institution that they are attending have any obligation to find them one, or is it up to the student?

Ms. Rougeau: The first step is finding the opportunity with the employer.

Senator Callbeck: Do they have to do that?

Ms. Rougeau: Yes, they have to do that. Various organizations within communities provide support to do that, which varies from province to province and territory.

Senator Callbeck: What is the employer's commitment?

Ms. Rougeau: I worked in Ontario for a number of years, so I will give you that as my reference point. The individual signs a contract of apprenticeship, which is an agreement between the employer, the apprentice and the provincial body that is administering the program. However, there is no enforcement in

M. Thorson : Il y a différentes méthodes, mais l'organisation cherche dans la collectivité des personnes clés qui feront progresser la cause des métiers et de la technologie. Il y a des élections; il y a des conseils d'administration élus dans chaque région.

Le sénateur Callbeck : Mes autres questions portent sur l'apprentissage. La formation par apprentissage, en fait, relève de la compétence provinciale. Chaque province a un conseil, et on peut donc dire que chaque province a un point de vue distinct sur ce que la formation par apprentissage doit comprendre?

Mme Rougeau : Vous avez parfaitement raison. Ce qu'il y a de bien, au Canada, et l'un des défis que présente la formation par apprentissage, c'est qu'il s'agit d'une responsabilité provinciale et territoriale. Il n'y a pas de conseil dans toutes les compétences, et cela même ajoute un aspect intéressant. Le Québec, par exemple, n'a pas de conseil de l'apprentissage, et l'Ontario crée actuellement un collège des métiers, ce qui mènera ensuite à la création d'un conseil. C'est donc dire, techniquement, que ces deux importantes administrations n'ont pas de conseil. Ces provinces ont le mandat, le pouvoir et la responsabilité de veiller à ce qu'un programme soit établi et de déterminer les modalités de la formation et celles du financement des divers programmes et des paiements de transfert aux collèges communautaires pour certains volets.

Deux mécanismes rapprochent les intervenants; notre conseil en est un. Nous rapprochons les compétences ainsi que, de façon plus générale, les entreprises et les syndicats. Il existe également un Conseil canadien des directeurs de l'apprentissage. Le responsable provincial ou territorial participe aux activités nationales et travaille en vue d'harmoniser la formation dans sa compétence dans le cadre de l'accréditation Sceau rouge. Le certificat Sceau rouge est un système de mobilité nationale.

Le sénateur Callbeck : À combien de métiers est-ce que le Sceau rouge s'applique?

Mme Rougeau : Une cinquantaine.

Le sénateur Callbeck : J'entends souvent des étudiants se plaindre du fait qu'ils ne peuvent pas effectuer d'apprentissage; c'est-à-dire qu'ils ne trouvent personne qui veuille les embaucher. Est-ce que l'établissement qu'ils fréquentent a l'obligation d'en trouver pour eux ou est-ce que c'est la responsabilité de l'étudiant?

Mme Rougeau : La première étape consiste à trouver une occasion chez un employeur.

Le sénateur Callbeck : Et ils doivent faire cela?

Mme Rougeau : Oui, ils doivent le faire. Diverses organisations dans les collectivités offrent du soutien à cet égard, et cela varie selon la province ou le territoire.

Le sénateur Callbeck : À quoi s'engage l'employeur?

Mme Rougeau : J'ai travaillé en Ontario pendant plusieurs années, je vais donc me fonder sur mon expérience dans cette province pour vous répondre. L'intéressé signe un contrat d'apprentissage. C'est une entente entre l'employeur, l'apprenti et l'organisme provincial qui administre le programme. Toutefois,

the context that if the employer's circumstances change, then that individual can be laid off regardless of the contract of apprenticeship. It is based on their employment needs.

Senator Callbeck: If they are laid off, do they then try to find another employer?

Ms. Rougeau: Most recently, supports have been put in place to assist laid-off workers, including journeypersons and apprentices. Mechanisms are in place to try to get the apprentice into an in-school training environment while they are laid off to take advantage of the down time so that when the economy picks up, they can get back with the employer. That does present challenges.

Senator Callbeck: What is the commitment to the employer for the person taking the training? If they have signed up for six months can they just leave?

Ms. Rougeau: Yes, they can leave.

Senator Callbeck: Are there no penalties?

Ms. Rougeau: No. Some employers say that they do not invest in apprenticeships because they are fearful that they will invest in someone who will move to someone else. The employers to whom we spoke said that that was not an overall concern for them. However, a young person can move from province to province and from employer to employer. They will go where they see opportunities.

Senator Callbeck: You mentioned the Red Seal endorsement for roughly 50 trades. What is the certificate of qualification?

Ms. Rougeau: When an individual completes all the requirements for their training, on-the-job requirements as well as the technical in-school component, they write an exam and that becomes their ticket. In the world of a trades person, it is the ticket that allows them to work. That is their certificate of qualification.

Senator Callbeck: Can they work anywhere in Canada?

Ms. Rougeau: Regardless of whether it is Red Seal, the Agreement on Internal Trade says that any trade certificate from one province will be recognized by another. That is contained in Chapter 7.

Senator Cordy: Thank you very much. The presentations have been excellent this afternoon.

Mr. Thorson and Ms. Rougeau talked about the negative perception for trades and apprenticeship programs being a challenge. You gave the example of parents thinking that they might encourage their children to go into the trades, but the children often said that that was not the case. How can we build a more positive attitude toward the trades? You think that it is built because you hear about the amount of money that trades people can make, and so on. You would think that would be an incentive for parents to encourage their children.

il n'y a pas de mesure d'application, car si la situation change pour l'employeur alors l'apprenti peut être mis à pied malgré l'existence de ce contrat d'apprentissage. Cela est fonction des besoins du poste.

Le sénateur Callbeck : S'ils sont mis à pied, est-ce qu'ils peuvent essayer de trouver un autre employeur?

Mme Rougeau : Récemment, des appuis ont été instaurés pour aider les travailleurs licenciés, y compris les compagnons et les apprentis. Des mécanismes sont en place pour essayer de placer l'apprenti dans un cadre de formation scolaire pendant sa période de chômage, pour profiter de ce temps mort afin qu'au moment de la reprise économique, il soit prêt à recommencer à travailler pour un employeur. Cela présente certaines difficultés.

Le sénateur Callbeck : À quoi s'engage la personne qui suit la formation à l'égard de l'employeur? Si elle a signé pour six mois, est-ce qu'elle peut simplement partir?

Mme Rougeau : Oui, elle peut partir.

Le sénateur Callbeck : Il n'y a pas de pénalités?

Mme Rougeau : Non. Certains employeurs disent qu'ils n'investissent pas dans l'apprentissage parce qu'ils craignent de financer quelqu'un qui partira travailler pour un autre employeur. Les employeurs à qui vous avons parlé ont dit que cela ne les préoccupait pas terriblement. Toutefois, un jeune peut passer d'une province à l'autre et d'un employeur à l'autre. Les jeunes vont là où ils perçoivent des possibilités.

Le sénateur Callbeck : Vous avez mentionné l'accréditation du Sceau rouge pour une cinquantaine de métiers. Qu'est-ce que ce certificat de compétence?

Mme Rougeau : Lorsqu'une personne satisfait à toutes les exigences de la formation, les exigences en cours d'emploi et celles du volet scolaire technique, elle peut passer un examen et obtenir ainsi son certificat. Dans le monde des métiers, c'est ce qui permet de travailler. C'est la carte de compétence.

Le sénateur Callbeck : Et ils peuvent travailler partout au Canada?

Mme Rougeau : Que l'on ait un certificat du Sceau rouge ou pas, l'Accord sur le commerce intérieur stipule que toutes les cartes de compétence d'une province sont reconnues dans les autres. Cela est indiqué au chapitre 7.

Le sénateur Cordy : Merci beaucoup. Vos exposés d'aujourd'hui étaient fort intéressants.

M. Thorson et Mme Rougeau ont parlé de l'image négative des métiers et des programmes d'apprentissage, qui constitue un obstacle. Vous avez mentionné l'exemple des parents qui croient qu'ils pourraient encourager leurs enfants à s'orienter vers les métiers, mais les enfants disent souvent que tel n'est pas le cas. Comment pouvons-nous donner aux métiers une image plus positive? On pourrait penser y arriver en parlant des salaires que peuvent gagner les gens de métier, et cetera. On pourrait croire que cela inciterait les parents à encourager leurs enfants à choisir cette voie.

Mr. Cochrane talked about Nova Scotia and how we went from vocational schools to community colleges. The current president of Acadia University, Ray Ivany, was working at that time in community colleges and did a tremendous job of promoting community colleges in Nova Scotia and the importance of them. He seemed to be everywhere, both on television and on billboards. He still is on a billboard, but this time he is promoting Acadia University. I thought he did an excellent job of promoting skills, apprenticeship programs and community colleges, and he did a great deal of work in coordination with the universities within Nova Scotia and, in particular, within the Halifax area.

I know apprenticeships are under provincial jurisdiction. However, can the federal government play a role in promoting and espousing the positive aspects of trades programs?

Mr. Thorson: I thank you for your question. We are battling some long-held perceptions that careers in trades are not valuable. They do not seem to be valued. It is difficult to change those perceptions overnight. It takes a sustained effort to try to get the message out that these are positive careers that definitely contribute to the Canadian economy.

Everyone in this room, and every Canadian, is impacted by a lack of skilled trades people. We would not have a number of things in this room without skilled trades people. Without skilled trades people, we would not have the design of this simple microphone cover. This is a message we need to get out to people so that they understand that the lack of these people has a significant impact on society.

I was talking to a group of career counsellors yesterday and saying that we are concerned that we have qualified people in our health care system — doctors, nurses, the entire health care system. We want to ensure there are qualified people working. To go to that meeting yesterday and have a discussion with the career counsellors, I flew on a plane, and I was equally concerned that the aircraft maintenance technician who worked on the plane was also qualified and knew exactly what he was doing.

We need to get the message out that this does impact all Canadians. It takes a sustained effort. You do that by doing the things that have been talked about earlier, such as the success stories. We need to profile successful people who are working now in these occupations or who started in a skilled trade or technical occupation and moved on and are now working in another career path as a result of their past experience. It does take a sustained promotion effort to do that.

We need to ensure that we have the key people at the table and that we have engagement with employers, career counsellors, parents and, most importantly, the young people so that they get the message that those careers have changed. They are not the “get your hands dirty careers.” They are high tech. Technology

M. Cochrane a parlé de la Nouvelle-Écosse et de la façon dont nous sommes passés des écoles techniques aux collèges communautaires. L'actuel président de l'Université Acadia, Ray Ivany, oeuvrait à l'époque dans les collèges communautaires et il a fait un travail exceptionnel pour faire connaître les collèges communautaires en Nouvelle-Écosse et souligner leur importance. Il semblait être partout, à la télévision et sur les affiches. Il est encore sur les affiches, mais maintenant il fait la promotion de l'Université Acadia. Je crois qu'il a fait un excellent travail pour promouvoir les compétences, les programmes d'apprentissage et les collèges communautaires, et il a beaucoup fait pour la coordination avec les universités en Nouvelle-Écosse, en particulier dans la région de Halifax.

Je sais que la formation par l'apprentissage relève des provinces. Toutefois, est-ce que le gouvernement fédéral peut jouer un rôle pour promouvoir et renforcer les aspects positifs des programmes de métiers?

M. Thorson : Je vous remercie de cette question. Nous luttons contre la perception bien ancrée que les carrières dans les métiers ne sont pas intéressantes. On ne semble pas leur accorder de valeur. Il est difficile de modifier ces perceptions du jour au lendemain. Il faut un effort soutenu pour essayer de faire comprendre que ce sont des carrières positives, qui apportent une nette contribution à l'économie canadienne.

Nous tous ici, et tous les Canadiens, pourrions souffrir d'une pénurie de gens de métier. Il manquerait bien des choses dans cette pièce, s'il n'y avait pas de gens de métier. Sans gens de métier, vous n'auriez pas ce simple protège-microphone. C'est un message que nous devons transmettre à la population, pour qu'elle comprenne que les pénuries de ces travailleurs spécialisés ont des conséquences marquées sur la société.

Je parlais à un groupe de conseiller d'orientation professionnelle, hier, et je leur disais que nous tenons à avoir du personnel qualifié dans notre système de soins de santé — des médecins, des infirmières... dans tout le système de soins de santé. Nous voulons nous assurer que les travailleurs sont qualifiés. Pour aller à cette réunion, hier, et discuter avec des conseillers d'orientation professionnelle, j'ai dû prendre un avion, vous pouvez être certains que j'espérais que les techniciens de maintenance d'aéronef qui avaient préparé cet avion étaient également qualifiés et savaient bien ce qu'ils faisaient.

Il faut faire comprendre que cela intéresse tous les Canadiens. Il faut déployer un effort soutenu. Et à cette fin, vous prenez les mesures dont nous avons parlé précédemment, dont la diffusion d'exemples de réussite. Il nous faut présenter des personnes qui ont réussi et qui exercent maintenant ces métiers ou qui ont commencé dans un métier ou un poste technique, qui ont gravi les échelons et qui peuvent maintenant poursuivre une autre carrière en raison de l'expérience qu'ils ont acquise. Il faut faire un effort de promotion soutenue pour y arriver.

Nous devons réunir des intervenants clés et conclure des ententes avec les employeurs, les conseillers d'orientation professionnelle, les parents et, surtout, les jeunes, pour qu'ils comprennent bien que ces carrières ont changé. Ce ne sont plus des métiers où l'on se salit les mains. La technologie y joue un rôle

has made a significant impact on traditional trade areas, as it has on all occupations. We need to continue to deliver that message to young people through some sustained marketing and promotion.

Ms. Rougeau: The Canadian Apprenticeship Forum and Skills Canada did have a sustained marketing campaign for a number of years that relied on champions, commercials, radio, television, videos, posters, and products and services for young people, as well as products and services for those that influence young people. For example, we had articles in *Reader's Digest* and *Maclean's* that tried to change perceptions and attitudes, and we worked with educators to develop products and services that they could use to help change attitudes within the school system.

One of our biggest challenges, working in a lower-key context, is with our own apprenticeship community. At our national conferences every two years, we talk about the importance of the apprenticeship community to act as champions. Some of the biggest challenges are trades people themselves and the messaging that our own trades people give. They give their own children advice about careers in trades as well.

Mr. Cochrane: I will venture way out of my personal experience to make an observation. This situation in terms of the nobility of trades or lack thereof is not a historic phenomenon in Canada. I would observe that in industrial towns, which made up much of the fabric of this country for a long time, to get a trade and work at the local mill as a pipefitter or welder was certainly a noble endeavour. They were frequently leaders in the community.

Paired with that was a willingness of employers to host those apprentices and get them through to their journeyman status; frequently it meant a job for life. A job for life in terms of the European model that Senator Ogilvie talked about was common in significant parts of Asia as well, where they have vibrant apprentice and apprentice-like programs. There is a loyalty and an assumed permanence to the relationship.

This does spill over into the university sector as well, in that the current mobility of the Canadian workforce has its pluses and minuses. Why would I invest in you if you will end up moving from Halifax to Vancouver because now you have more skills and are going to greener pastures or whatever the case may be? Not to be lost here is the notion that the workforce is very mobile.

The economy is very volatile. The potential for these small mill towns to actually incubate trades or university education or whatever the case may be and the notion of a long-term pay back for the mill, for the employer, has been seriously eroded by the fluctuations we have seen in the Canadian economy over the last few decades.

important. La technologie a eu un impact considérable dans le secteur des métiers, comme dans toutes les autres professions. Il nous faut continuer à communiquer ce message aux jeunes, au moyen d'activités soutenues de marketing et de promotion.

Mme Rougeau : Le Forum canadien sur l'apprentissage et Compétences Canada ont mené une campagne de marketing soutenue pendant quelques années, en faisant appel à des champions, à des publicités, à la radio, à la télévision, à la vidéo, aux affiches et à divers produits et services pour les jeunes ainsi qu'à des produits et services destinés à ceux qui influencent les jeunes. Nous avons par exemple fait paraître des articles dans le *Reader's Digest* et le magazine *Maclean's* pour tenter de modifier l'image et les attitudes et nous avons travaillé avec des éducateurs pour élaborer des produits et des services qui pouvaient être utilisés pour modifier les attitudes dans le système scolaire.

L'un de nos plus grands défis, dans un contexte plus terre-à-terre, est le contact avec notre propre communauté de l'apprentissage. Lors de nos conférences nationales, tous les deux ans, nous parlons de l'importance de la communauté de l'apprentissage, qui doit intervenir à titre de champion. Certains des grands défis viennent des gens de métier eux-mêmes, et des messages qu'ils communiquent. Eux aussi, ils donnent à leurs enfants des conseils au sujet des carrières dans les métiers.

M. Cochrane : Je vais m'aventurer bien loin de mon expérience personnelle pour faire un commentaire. Cette situation en ce qui concerne la noblesse des métiers ou leur absence de noblesse n'est pas un phénomène historique au Canada. Je vous ferai remarquer que dans les villes industrielles, qui forment une bonne partie du tissu de notre pays depuis un bon moment déjà, le fait d'apprendre un métier et de travailler dans une usine locale comme tuyauteur ou soudeur était certainement fort noble. Ces gens étaient souvent des leaders de la collectivité.

Combiné à cet aspect, il y avait le fait que des employeurs étaient disposés à accueillir des apprentis pour qu'ils deviennent des compagnons. Souvent, cela se traduisait par un emploi pour la vie. Un emploi pour la vie, dans le modèle européen dont parlait le sénateur Ogilvie, c'était également courant dans de grandes parties de l'Asie, où l'on trouve des programmes d'apprentissage et de formation professionnelle très dynamiques. La relation est caractérisée par la loyauté et une permanence supposée.

Cela vaut aussi dans le secteur universitaire, car la mobilité actuelle de la main-d'œuvre canadienne comporte des avantages et des inconvénients. Pourquoi devrais-je investir dans votre formation si vous finissez par quitter Halifax pour Vancouver, parce que maintenant vous avez des compétences et que les perspectives vous semblent meilleures là-bas, ou quelles que soient vos raisons? Il ne faut pas oublier que la main-d'œuvre est très mobile.

L'économie est très instable. La possibilité que, dans ces petites villes industrielles, l'on puisse encourager la formation dans les métiers ou l'acquisition d'un diplôme universitaire, quel que soit le cas, et que l'usine ou l'employeur en tire un rendement à long terme, tout cela a été sérieusement érodé par les fluctuations qu'a connues l'économie canadienne ces dernières décennies.

Senator Cordy: Mr. Cochrane, you deal with lifelong learning. As a former teacher, I applaud that. You talked about the targets for government funding having changed little over the years. Some incentives are provided for apprenticeship programs, which would not be at the university level, but you have considerations and suggestions in the document that you gave. Is that related specifically to targets for government funding? Perhaps you can expand on that. You threw it out and said that it was a question for a longer period of time. However, can you expand on the need for change if we are to look at continuing education?

Mr. Cochrane: Thank you. I did just throw it out there, and I am pleased that someone picked it up. I personally find it regrettable that, in 30 years of working in and around continuing education, we are still remediating the same circumstances that we have been remediating forever, for the same target audiences. There is something fundamentally wrong. My colleagues and I have made very good careers out of remediating mistakes and problems from somewhere else, so I am shooting myself in the foot, but at some point I will retire too and leave it to others.

The recent information released around literacy is disheartening. We have invested millions of dollars across this country to address literacy issues, and we are no better off than when we started. That is the short and sweet of it. The fact that the target audiences on the target audience list for funding continues to be exactly the same target audience 30 years down the road points to something basically and fundamentally flawed. We should not be continuing down this path. I do not have a recommendation except that when something is broken, I know it is broken.

Senator Raine: What do you mean by “target audience”?

Mr. Cochrane: If you go to virtually any targeted audience list provided by what used to be Human Resources and Social Development Canada, previously the Department of Manpower and Immigration, and Employment and Immigration Canada — they have changed their names several times — the targeted listing for funding, and I am at risk of missing some from the list, is consistently persons with disabilities, Aboriginals, youth, women and, in my part of the world, people from African ancestry. It has been the same list forever. That is my point. Please do not misunderstand that I do not think these audiences deserve to be addressed; they do. However, we are not doing them any favours by addressing them constantly and forever in a remedial way. We need to get in at the base and fix it before it gets broken. My hope would be that one of these groups would drop off the list in my lifetime.

Senator Martin: I also echo the comments made by the other honourable senators about the quality of your presentations and the important work that you are doing. One of the first things that

Le sénateur Cordy : Monsieur Cochrane, vous travaillez dans le domaine de l'éducation permanente. À titre d'ancienne enseignante, je suis tout à fait en faveur. Vous avez parlé des cibles de financement gouvernemental qui ont peu évolué au cours des ans. Il y a des encouragements qui sont offerts pour les programmes d'apprentissage, et donc pas au niveau universitaire, mais vous avez fait des commentaires et des suggestions dans le document que vous nous avez remis. Est-ce que cela touche précisément les cibles du financement gouvernemental? Vous pourriez peut-être nous en dire un peu plus à ce sujet. Vous avez avancé cela, vous avez dit que c'était une question à long terme, mais j'aimerais que vous nous parliez de la nécessité du changement en relation avec l'éducation permanente.

M. Cochrane : Merci. C'est vrai, j'ai simplement avancé l'idée, et je suis heureux que quelqu'un l'ait remarqué. Personnellement, il me semble regrettable qu'après 30 ans dans le domaine de l'éducation permanente, nous en soyons encore à tenter de corriger les mêmes problèmes pour les mêmes publics cibles. Quelque chose ne va vraiment pas. Mes collègues et moi-même avons bâti nos carrières sur la correction d'erreurs et de problèmes qui viennent d'ailleurs, alors ce n'est vraiment pas dans mon intérêt, mais moi aussi je vais un jour prendre ma retraite et passer la main.

Les données qui viennent d'être publiées au sujet de la littératie sont décourageantes. Nous avons investi des millions de dollars dans tout le pays pour relever les niveaux d'alphabétisation, et nous sommes au même point que lorsque nous avons commencé. C'est vrai. Le fait que les publics cibles du financement inscrits sur la liste soient exactement les mêmes qu'il y a 30 ans révèle que quelque chose ne va pas du tout. Nous ne devrions pas continuer dans cette voie. Je n'ai pas de recommandation à vous proposer, mais lorsque quelque chose est cassé, je suis capable de le reconnaître.

Le sénateur Raine : Qu'est-ce que vous entendez par « public cible »?

M. Cochrane : Si vous prenez à peu près n'importe laquelle ses listes de publics cibles établies par ce qui était autrefois Ressources humaines et Développement social Canada, et précédemment le ministère de la Main-d'œuvre et de l'Immigration, et Emploi et Immigration Canada — le nom a changé à plusieurs reprises —, les listes de cibles de financement, et je risque d'en oublier, font toujours mention des handicapés, des Autochtones, des jeunes, des femmes et, dans ma région du monde, des personnes d'origine africaine. Ces listes n'ont pas changé depuis une éternité. C'est ce que je vous dis. Comprenez-moi bien, je ne dis pas que ces publics ne méritent pas d'être ciblés : ils le méritent. Toutefois, nous ne les aidons pas en leur appliquant constamment une approche correctrice. Il nous faut aller à la source, régler le problème avant que le système ne dérape. J'espère que l'un de ces groupes disparaîtra de la liste avant ma mort.

Le sénateur Martin : Je veux aussi faire écho aux commentaires de mes honorables collègues concernant la qualité de vos exposés et l'importance du travail que vous effectuez. Ce qui me frappe

came to my mind while listening to your presentations was that there are many options for students. You are filling the gaps, so to speak, in all of the different trades and other opportunities that exist.

I was at a training centre, UFCW, in New Westminster. It was a 12-week program, and a successful graduate spoke and gave testimony about how he had been in prison for five years and there were barriers to employment. In completing this program, he was able to take other skills in a college and, as a result, has become employed. I think these success stories are important, as you say.

We have talked about how boys learn differently from a very young age. With the promotion marketing that your organizations and your members are doing in not just high schools but even earlier on in middle school, those differences really emerge in how boys learn; it is much more hands-on. That is generalizing, but many of these trades are attractive to boys who enjoy getting their hands dirty or being interactive in their learning.

Accessing your programs would be important to the students who may not choose a traditional route. I am curious about what has been done and what could be done with the types of promotion and partnerships you are doing with high schools and even middle schools.

Mr. Thorson: Moving down, starting in the elementary school system, some of those activities that I mentioned in my presentation are our skills discovery activities — cardboard boat races, the turbine challenges, go-cart races and things of that nature. We think those are important, and those give us the opportunity to start making that initial introduction into this different type of work and different type of interaction between people.

I started out working for the provincial association in Alberta 16 years ago, where we began offering cardboard boat races. To give you the context of what it is very quickly, we provide students with limited materials, such as cardboard, duct tape, contact cement and string. They have an hour and a half to actually make a boat that they then get in. There is a race component, a weight component and a design component that is judged by industry experts, typically from a community college or technical institute.

The first year when students heard about that challenge, they showed up with their team of four. They did not have a plan. They knew what they were going to work with but had no plan. I am sure at the school they thought that they would get to spend some time in the pool for the afternoon, so they would work on this project for an hour and a half and see what they could come up with.

They were moderately successful — they came up with some interesting designs — but as we continued to offer that type of activity, we started seeing students showing up with computer-aided design or CAD drawings of what they had tested at the

d'abord, en écoutant vos exposés, c'est la multitude des options qui s'offrent aux étudiants. Vous comblez les lacunes, pour ainsi dire, dans les différents métiers et les autres possibilités.

J'étais dans un centre de formation, l'UFCW, à New Westminster. On y offre un programme de 12 semaines, et un diplômé a pris la parole. Il a expliqué qu'il avait fait de la prison pendant cinq ans et qu'il s'était heurté à des obstacles à l'emploi. Parce qu'il a suivi ce programme avec succès, il a pu acquérir d'autres compétences dans un collège et il s'est trouvé du travail. Je crois que ces témoignages de réussite sont importants, comme vous le dites.

Nous avons dit que les garçons apprenaient différemment dès leur plus jeune âge. Avec le marketing que font vos organisations et vos membres non seulement à l'école secondaire mais même avant, à la fin du primaire, ces différences dans les modes d'apprentissage des garçons deviennent très évidentes; les garçons ont l'esprit beaucoup plus pratique. C'est une généralisation, mais nombre de ces métiers attirent les garçons qui aiment se salir les mains et apprendre de façon dynamique.

Il me semble important que les étudiants qui pourraient ne pas choisir une méthode traditionnelle aient accès à vos programmes. Je me demande ce qui a été fait et ce qui pourrait être fait grâce à la promotion et aux partenariats que vous préconisez dans les écoles secondaires et même les écoles primaires.

M. Thorson : Au bas de l'échelle, en commençant à l'école élémentaire, certaines de ces activités que j'ai mentionnées dans mon exposé sont des activités qui font découvrir les compétences — les courses de bateaux en carton, les défis de construction de turbine, les courses de kart, ce genre de choses. Nous croyons qu'elles sont importantes, et elles nous donnent l'occasion de présenter des types de travail différents et des types de contact différents entre les personnes.

J'ai fait mes débuts dans ce domaine à l'association provinciale de l'Alberta, il y a 16 ans, et c'est là que nous avons commencé à organiser des courses de bateaux en carton. Je vous explique rapidement de quoi il s'agit. Nous donnons aux étudiants des matériaux, par exemple du carton, du ruban à conduits, de la colle de contact et de la ficelle. Ils ont une heure et demie pour fabriquer un bateau dans lequel ils peuvent tenir. Il y a un volet course, un volet poids et un volet concept qui est évalué par des spécialistes de l'industrie, généralement du personnel de collège communautaire ou d'institut technique.

La première fois que nous avons organisé cette activité, lorsque les étudiants ont entendu parler de ce défi ils sont venus en équipes de quatre. Ils n'avaient pas de plan. Ils savaient ce qu'ils devraient faire, mais ils n'avaient pas de plan. Je suis convaincu qu'à l'école, ils s'étaient dit qu'ils allaient passer de temps dans la piscine pendant l'après-midi et qu'ils allaient bricoler un peu sur ce projet pendant une heure et demie pour voir à quoi ils arriveraient.

Ils ont eu un certain succès — ils ont produit quelques concepts intéressants —, mais les années suivantes, quand nous avons à nouveau organisé cette activité, nous avons commencé à voir arriver des étudiants qui avaient un concept assisté par

school. They had put a design together, tested it at the local pool, gone back to the school, redesigned it and started asking the teachers if they could stay a little longer after school to try something else — for example, to look at how the buoyancy would work. They started to look at formulas.

We started to see a real progression in the enthusiasm around that activity. I had many teachers tell me that they had never seen such passion from the students: They had been asking the teachers if they could stay after school to work on the projects.

That is part of this hands-on, interactive piece, to provide a sensory experience at a young age so that young people can start to see the different possibilities for interaction and different ways to learn that will maybe lead them, linking that to other opportunities, as they continue to move through the education system.

With those projects, we saw that teachers started to take those and incorporate them into the curriculum at their schools. Indirectly, were influencing some of the curriculum development at the school level. It was very interesting.

Senator Martin: In terms of curriculum, I really love the phrase “nobility of trade.” I think that is something that can be introduced in the schools to change the perceptions and attitudes. I am wondering if your organizations may collaborate on something similar in working with the Ministry of Education. You are absolutely right; many cultures have that tradition of trade that is passed on from father to son, and so on.

Ms. Rougeau: To respond to that, the campaign that our organizations worked jointly on was “careers equal respect, opportunity and good pay.” That was something that youth indicated resonated with them. We focus-tested it, and it was a very popular tag line. Everything we did around marketing careers in trades was linked to that message.

Building on some of the good work that Skills Canada does, our organization focused on educators. Our role was to try to influence the passion in the teachers through these educator guides, which was a turnkey product developed by teachers and tradespeople on how to demonstrate practical experiences in the classroom to engage young people in the idea of careers in trades. They do a career-training portion, and our focus has been mainly on teachers of Grade 9 students.

Interestingly, teachers would tell us that they noticed a change in the results of the students in the classroom when they started to see how they were applying math in a measurement context. Their grades would increase because of the applied context. All of the Grade 9 teachers in Prince Edward Island and Manitoba are using that educator’s guide in their classrooms.

ordinateur, des dessins de CAO qu’ils avaient testés à l’école. Ils avaient produit leur dessin, ils l’avaient testé dans la piscine locale, ils étaient retournés à l’école pour perfectionner le concept et ils avaient même demandé aux enseignants s’ils pouvaient rester un peu après l’école pour essayer autre chose — par exemple la flottabilité. Ils ont commencé à chercher des formules.

Avec le temps, cette activité a suscité de plus en plus d’enthousiasme. De nombreux enseignants m’ont dit qu’ils n’avaient jamais vu une telle passion chez les étudiants : ils demandaient aux enseignants s’ils pouvaient rester après l’école pour faire avancer leurs projets.

C’est un effet de cette activité pratique et interactive que d’offrir une expérience sensorielle très tôt dans la vie, pour que les jeunes commencent à apercevoir différentes possibilités d’interaction et différentes façons d’apprendre, et cela les mènera peut-être à d’autres possibilités, à mesure qu’ils poursuivront leur progression dans le système d’éducation.

Nous avons constaté que les enseignants commençaient à intégrer ce genre de projets dans leur programme scolaire. Indirectement, nous avons influencé l’élaboration d’une partie des programmes de l’école. C’était très intéressant.

Le sénateur Martin : Pour ce qui est des programmes, j’aime beaucoup l’expression « noblesse des métiers ». Je crois que c’est une formule que nous pouvons utiliser dans les écoles pour modifier les perceptions et les attitudes. Je me demande si vos organisations ne pourraient pas collaborer à quelque chose de ce genre avec le ministère de l’Éducation. Vous avez tout à fait raison; de nombreuses cultures ont cette tradition des métiers qui se transmettent de père en fils.

Mme Rougeau : À cet égard, la campagne que nos organisations ont menée de concert était fondée sur le thème de la carrière comme source de respect, de débouchés et de salaires décents. Ce thème était très bien accueilli par les jeunes. Nous avons fait des essais auprès de groupes cibles et notre slogan était accrocheur. Tout ce que nous avons fait pour promouvoir les carrières dans le secteur des métiers s’appuyait sur ce message.

En s’appuyant sur une partie de l’excellent travail réalisé par Compétences Canada, notre organisation a mis l’accent sur les éducateurs. Nous voulions inspirer la passion chez les enseignants grâce à ces guides pour les éducateurs, des produits élaborés par des enseignants et des gens de métier et qui expliquaient comment mener des expériences pratiques en classe pour sensibiliser les jeunes à la possibilité d’une carrière dans le secteur des métiers. Ils s’occupent de la partie sur la formation professionnelle, et nous concentrons nos efforts principalement sur les enseignants des classes de 9^e année.

De fait, les enseignants nous disaient qu’ils avaient remarqué un changement dans les résultats des étudiants en classe quand ils commencé à saisir comment les mathématiques s’appliquent dans le contexte des mesures. Leurs notes étaient meilleures en raison du contexte concret. Tous les enseignants de 9^e année dans l’Île-du-Prince-Édouard et au Manitoba utilisent dans leur classe le guide de l’éducateur.

Senator Raine: I find this very interesting. I also sit on the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples, and we are studying Aboriginal education from kindergarten to grade 12. Some of the aspects you have touched on are coming up there as well.

I would like to start with you, Ms. Rougeau, on the apprenticeship program. I understand students must finish Grade 12 before they start an apprenticeship. Is that right?

Ms. Rougeau: It depends on the occupation and the jurisdiction, but generally speaking, employers ask for Grade 12.

Senator Raine: I spent two years in Switzerland with my family, and our children were in Grades 7 and 8 at the time. We saw how they worked in Switzerland. The system was fascinating because they have an orientation cycle. They have elementary school and when students finish that, if their grades are good, they go into one stream and if they are not as good, they go into another stream. They finish a curriculum over either two or three years, depending on their speed, so that they finish at the same point with the same education level. They then go into three streams, academic, technical or vocational, and they pick. A large amount of counselling happens at that Grade 8 and 9 levels. Normally, the students who have gone through the A stream go into the academic course; and those who have finished the same program — so they have a good base — in the other streams either go into vocational or technical.

As they go through, they can ladder back. If they decide not to take plumbing, but they want to learn how glues work, then they go over into the technical side. Then, if they want to be a scientist, they can go back over into the academic side. However, they would probably have to go back a year and catch up.

I brought it up because I wonder if any thought is being given to that. I see a big dropout rate occurs at that level. When you talk about hands-on learning, are we missing an opportunity to keep the kids in school doing something that will be better for them?

Ms. Rougeau: I am not in the best position to comment on how the K-to-12 systems work in all jurisdictions. Some jurisdictions do have more streaming — I think Ontario is an example. They are working in Ontario with various sectors; at the end of your high school graduation, you can end up with an endorsement, if you will, in a transportation technology; they are laddering courses that are linked to transportation, such as maths, sciences and some applied context.

Interesting things are happening in various jurisdictions, but I could not speak as knowledgeably as I wish I was able to tell you what is happening in each province around K to 12.

Le sénateur Raine : Tout cela est très intéressant. Je siège également au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, et nous nous penchons sur l'éducation des Autochtones, du jardin d'enfance à la 12^e année. Certains des éléments que vous avez mentionnés sont présents dans ce contexte aussi.

J'aimerais commencer par vous, madame Rougeau, et parler du programme d'apprentissage. Je vois que les étudiants doivent terminer la 12^e année avant de commencer une formation par l'apprentissage. Est-ce exact?

Mme Rougeau : Cela dépend de la profession et de la province ou du territoire, mais en règle générale les employeurs demandent une 12^e année.

Le sénateur Raine : J'ai passé deux ans en Suisse avec ma famille, et nos enfants étaient en 7^e et en 8^e année à l'époque. Nous avons vu comment on travaillait en Suisse. Le système était fort intéressant, parce qu'il comportait un cycle d'orientation. Il y avait l'école primaire, et à la fin du primaire, si les élèves avaient de bonnes notes, ils étaient dirigés vers une filière et si leurs notes étaient moins bonnes, on les plaçait dans une autre filière. Ils terminaient un programme en deux ou trois ans, selon leur aptitude, de sorte qu'ils avaient tous le même niveau d'instruction. Ils avaient ensuite trois choix : la formation générale, la formation technique ou la formation professionnelle. L'activité de consultation est particulièrement intense au niveau des 8^e et 9^e années. Normalement, les étudiants de la filière A poursuivent des études générales; ceux qui ont terminé le même programme — pour avoir une base solide — dans les autres filières continuent leurs études dans les domaines professionnel ou technique.

La progression n'est pas linéaire, ils peuvent revenir en arrière. S'ils décident de ne pas faire la plomberie, mais qu'ils veulent comprendre l'utilisation des colles, ils peuvent passer au volet technique. Puis, s'ils veulent devenir scientifiques, ils peuvent réintégrer la filière générale, mais ils devront alors probablement reculer d'un an pour acquérir certaines connaissances.

J'en parle parce que je me demande si on a envisagé un tel système. Je vois que le taux d'abandon est très élevé à ce niveau. Lorsque vous parlez d'apprentissage pratique, est-ce que nous ne laissons pas échapper une occasion de garder les jeunes à l'école pour faire quelque chose qui leur sera plus utile?

Mme Rougeau : Je ne suis pas vraiment en mesure de commenter la façon dont fonctionnent les systèmes du jardin à la 12^e année dans toutes les provinces et tous les territoires. Certaines compétences répartissent avec plus de précision les élèves — je pense que l'Ontario en est un exemple. En Ontario, on collabore avec divers secteurs. À la fin du secondaire, vous pouvez être appuyé, en quelque sorte, dans une technologie des transports. On échelonne des cours qui sont nécessaires dans le domaine des transports, les mathématiques par exemple, les sciences et une certaine expérience concrète.

Il se passe des choses intéressantes dans diverses compétences, mais je ne suis pas vraiment en mesure d'en parler en profondeur et je ne peux pas vous dire ce qui se passe dans chaque province entre le jardin et la 12^e année.

Senator Raine: That makes it difficult. I was interested in what you were saying about continuing education and how, after 30 years, nothing has changed. At another meeting I was at, someone pointed out that we do not have a national education strategy. We spend huge amounts of money, yet the outcomes we get when measured against the rest of the world, in some cases we are doing really well, but in others we are not. It is a big challenge.

Mr. Cochrane: Everyone is figuring it out separately, which is the scary part. Each province and territory is doing it on its own.

Senator Raine: They do have interprovincial ministerial meetings. Does this subject come up?

Mr. Cochrane: I have never been to one. I will not likely be invited after this either.

Mr. Thorson: I do not know the education system intimately in Quebec, but I believe it is a little different than some of the other jurisdictions across the country. Some opportunities happen for some streaming at a younger age, beginning at level three of the secondary level, which is the equivalent of a Grade 9 or 10. At that point, students can start to specifically stream to technical education or vocational education, then they can move through that and into different systems. If they decide at some point that they would like to move into the university system, mechanisms are in place for them to do that. However, I do not know all the intricacies of that.

Senator Raine: In Switzerland, when you finish your high school, no matter which stream you are in, you have your basic numeracy skills, literacy skills, as well as social studies and history. That is all part of it. It does not matter which stream you are in. You are much better formed, and I would suspect they have a very low dropout rate.

Ms. Rougeau: you mentioned that Royal Roads University has a system. I am not sure that is the right university. I am the chancellor at Thompson Rivers University, and we pride ourselves on being the one in British Columbia that does that. Our university has, on the same campus, vocational, technical and academic courses that are all ladderred together. You can go back and forth.

We are also the centre for open learning in British Columbia. We specialize in the open-learning section in the prior-learning assessment, which is proving to be an interesting specialty. I find that very interesting. A university doing what we are doing is the way of the future. Maybe I can get your comment on that.

Ms. Rougeau: I think any mechanism to focus on learner focus is worthwhile. Our board has made a decision that apprenticeship is important for the Canadian economy, but it also needs to take into account the needs of the learner. The needs of the learner are changing in our society, and any mechanism that is able to

Le sénateur Raine : Cela complique les choses. J'ai écouté avec intérêt ce que vous avez dit au sujet de l'éducation permanente et du fait qu'au bout de 30 ans rien n'a changé. Lors d'une autre réunion à laquelle j'assistais, quelqu'un a mentionné que nous n'avions pas de stratégie nationale de l'éducation. Nous consacrons d'énormes sommes d'argent à ce secteur, mais les résultats que nous obtenons lorsqu'on les mesure à ceux du reste du monde sont excellents dans certains cas, mais déplorables dans d'autres. C'est un grave problème.

M. Cochrane : Chacun essaie de comprendre de son côté, et c'est ce qui est le plus terrible. Chaque province, chaque territoire travaille isolément.

Le sénateur Raine : Il y a des réunions interprovinciales au niveau des ministres. Est-ce que le sujet est parfois abordé?

M. Cochrane : Je ne suis jamais allé à ces réunions. Il est fort probable qu'on ne m'invitera pas non plus après ce que j'ai dit aujourd'hui.

M. Thorson : Je connais mal le système d'éducation du Québec, mais je crois qu'il est un peu différent de celui de certaines autres compétences au pays. Il offre des possibilités de regroupement par aptitude beaucoup plus tôt, dès le troisième niveau du secondaire, ce qui équivaut à la 9^e ou à la 10^e année. À cette étape, les étudiants peuvent commencer à s'orienter dans le secteur technique ou le secteur professionnel, pour ensuite accéder à différents systèmes. S'ils décident qu'ils veulent aller à l'université, il y a des mécanismes qui leur permettent de le faire. Toutefois, je ne connais pas les détails du système.

Le sénateur Raine : En Suisse, lorsque vous terminez le secondaire, quelle que soit votre orientation, vous possédez des compétences de base en numératie, en littératie, et vous avez fait des sciences sociales et de l'histoire. Cela fait partie du programme. Peu importe votre orientation. Vous avez une formation beaucoup plus solide, et j'imagine que le taux d'abandon est beaucoup plus faible.

Madame Rougeau, vous avez parlé de l'Université Royal Roads, qui a un système. Je ne sais pas si c'est la bonne université. Je suis chancelière de l'Université de Thompson Rivers, et nous sommes fiers d'être parmi les établissements qui ont adopté cette méthode en Colombie-Britannique. Notre université a, sur le même campus, des cours professionnels, des cours techniques et des cours généraux qui s'échelonnent. L'étudiant peut passer de l'un à l'autre.

Nous sommes aussi le centre d'apprentissage ouvert de la Colombie-Britannique. Nous sommes spécialistes de la section de l'apprentissage ouvert dans un contexte d'évaluation préalable à l'apprentissage, ce qui s'avère une spécialité intéressante. Cela me paraît très intéressant. Une université qui fait ce que nous faisons, c'est la voie de l'avenir. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Mme Rougeau : Je crois que tous les mécanismes qui mettent l'accent sur l'apprenant sont valables. Notre conseil a décidé que la formation par l'apprentissage était importante pour l'économie canadienne, mais il doit aussi tenir compte des besoins de l'apprenant. Les besoins de l'apprenant sont en train d'évoluer

accommodate the student moving in and out and that respects different forms of learning through prior-learning assessment and still values and recognizes that, is fantastic. I will be looking into that for my next presentation.

Senator Raine: It is interesting because they definitely go up when the jobs are weak. Then, as soon as the job market picks up, they go down again and go back into the trades with which they are training. The linkage between the employers is key.

When you told us about the study that has been done on the economic value of apprenticeships and that you can only get 25 per cent of employers involved; I was shocked. I wish you the very best of luck on progressing there.

Ms. Rougeau: Thank you.

Senator Seidman: Thank you for coming here to talk about such an important subject. There are so many reasons why we ought to take this subject seriously. I think you mentioned the changing workplace, the need to retrain older workers, new technologies and industries changing. However, I am hearing around the table how underappreciated, underutilized, misunderstood and how poorly promoted this whole aspect of education is.

I would like to go back to the Statistics Canada 2006 census. They looked at the proportion of the population with apprenticeship or trades certificates and diplomas in the age category of 25 to 64 years. It is quite interesting that, if you look at the breakdown by province, Ontario has only 9 per cent of the population with apprenticeship or trade certificates, yet Quebec has 18 per cent.

I think Mr. Thorson has touched on the Quebec situation. I think it is particularly an interesting one in this regard. Perhaps that is because of the CEGEP — the collège d'enseignement général et professionnel — system, which regulates, standardizes, promotes and ensures quality. As a result, students seriously consider the trades. Clearly the CEGEPs have a relationship with the high schools, as well, so that they can educate students through guidance counselling.

Could we discuss this aspect as one means, perhaps, of promoting and ensuring a certain degree of quality for students?

Ms. Rougeau: That statistic was very interesting to many. As part of our governance structure at our board, we have a board of directors that is participating on various committees. Our research committee has been informed of the various statistics, and this interesting success happening in Quebec is one that jumped out at us. We are looking at the factors and structures that contribute to that, education wise, as well as the training environment and what is happening in the workplace.

I cannot give you the answer, but I can tell you that it is on the radar of our board as a priority project. We want to look at not just what is happening in other countries but what is happening

dans notre société, et tout mécanisme qui permet d'aider l'étudiant à progresser et de respecter les différents modes d'apprentissage grâce à une évaluation préalable, de reconnaître la valeur de cela, c'est fantastique. Je vais examiner la question en vue de mon prochain exposé.

Le sénateur Raine : C'est intéressant, parce que la participation augmente lorsque le secteur de l'emploi faiblit. Puis, dès que le marché du travail reprend de la vigueur, elle diminue et les apprentis reviennent dans les métiers où ils suivent la formation. Le lien entre les employeurs, c'est le secret.

Quand vous nous avez parlé de l'étude qui portait sur la valeur économique de la formation par l'apprentissage et que vous nous avez dit que seulement 25 p. 100 des employeurs se mobilisaient, j'ai été renversée. Je vous souhaite bonne chance dans ce domaine.

Mme Rougeau : Merci.

Le sénateur Seidman : Merci d'être venus nous parler d'un thème aussi important. Il y a bien des raisons pour prendre ce sujet au sérieux. Je crois que vous avez mentionné l'évolution du monde du travail, la nécessité de recyclage pour les travailleurs âgés, les nouvelles technologies et l'évolution de l'industrie. Toutefois, ce qu'on nous dit ici, c'est à quel point tout ce volet de l'éducation est sous-évalué, sous-utilisé, incompris et mal présenté.

J'aimerais revenir aux données du recensement de 2006 de Statistique Canada. On a examiné le segment de la population qui possède des cartes de compétence ou des certificats de métiers dans le groupe des 25 à 64 ans. Il est très intéressant de constater, dans la ventilation par province, que seulement 9 p. 100 de la population de l'Ontario possède une carte de compétence ou un certificat d'apprentissage, alors qu'au Québec c'est 18 p. 100.

Je crois que M. Thorson a parlé de la situation au Québec. Je pense qu'elle est particulièrement intéressante à cet égard. C'est peut-être parce que le cégep — le collège d'enseignement général et professionnel — régularise, normalise, fait connaître et garantit la qualité de l'éducation. Par conséquent, les étudiants envisagent sérieusement les métiers. De toute évidence, les cégeps ont un lien avec les écoles secondaires aussi, de sorte qu'ils peuvent informer les étudiants lors des consultations d'orientation.

Est-ce que nous pourrions voir dans cet aspect un moyen, peut-être, de promouvoir la qualité et, dans une certaine mesure, de la garantir pour les étudiants?

Mme Rougeau : Cette statistique n'est pas passée inaperçue. Dans notre structure de gouvernance, le conseil d'administration participe aux travaux de divers comités. Notre comité de recherche a été informé des diverses statistiques, et cette réussite intéressante, au Québec, ne nous a pas échappé. Nous examinons les facteurs et les structures qui y contribuent, en termes d'éducation, et aussi le contexte de formation et ce qui se passe dans le milieu de travail.

Je n'ai pas de réponse à vous proposer, mais je peux vous dire que c'est quelque chose qui intéresse énormément notre conseil. Nous voulons examiner non seulement ce qui se passe dans

with this dynamic, with that 18 per cent. It is on our radar as an important consideration.

Ms. Burns: I would like to make a comment that goes back to the recognition of the value of trades and trades training and in thinking about the elementary and secondary system. We were talking about the various streams. This is just a personal comment based on my experience in the elementary school system. If we provide enough exposure to students to try different things, even if they are not very good at it themselves, they can recognize someone else's ability and respect it. I think that is the type of thing I would like to see us doing more of.

When you talked about ensuring quality for students, one thing I would like to comment on about private career colleges is that they are highly regulated and that most of the instances that seem to hit the media tend to be schools that are not operating legally at all. They are not registered with the ministry and are not regulated under the provincial act. Those issues of quality are always there.

Mr. Thorson: Canada obviously has a diverse economy. I support what Ms. Burns has said in terms of the opportunities. Youth need a full understanding of all of the career options, that there are not careers hidden away that we do not talk about which they could pursue. We want to provide experiences and opportunities for them to have a broad spectrum of what careers are available and let them make decisions based on that experience.

From the perspective of Skills Canada, if we have a young person who comes to our events and participates in a Skills Canada activity and decides they are not interested in that career, that is still a success because at least they will turn the page and look at another option for them to find a valuable career. I support Ms. Burns' comments on that.

Senator Seidman: One piece of my question was whether you actually have relationships with the high schools and secondary schools. Do you do anything to build in information and promotion?

Ms. Rougeau: Many of the high schools in various jurisdictions in Canada have school-to-work programs that are linked directly to apprenticeship. This is the first time our organization has brought all of the administrators of the school-to-work programs together for a national conversation to share best practices and experiences in developing programs. Many activities are happening in the country connecting high schools and apprenticeship.

Senator Champagne: It does help that after secondary school in Quebec, they have CEGEP. Therefore, they have the choice as soon as they finish secondary school to go into CEGEP. To get young people who do not want to go into the trades for one reason or another, I will tell you one thing, a music teacher will

d'autres pays, mais aussi ce qui se passe dans cette situation particulière, les causes de ces 18 p. 100. C'est quelque chose que nous allons examiner de près.

Mme Burns : J'aimerais faire un commentaire et revenir à la reconnaissance de la valeur des métiers et de la formation pratique, en relation avec les systèmes élémentaire et secondaire. Nous avons parlé des diverses possibilités de groupement. C'est un commentaire personnel, fondé sur mon expérience dans le système d'éducation primaire. Si nous mettons les étudiants dans des situations où ils peuvent essayer diverses choses, même s'ils n'y excellent pas eux-mêmes ils peuvent reconnaître que quelqu'un a un talent particulier et le respecter. Je crois que c'est le genre de chose que nous devrions faire de façon plus systématique.

Vous avez parlé d'assurer la qualité pour les étudiants, et j'aimerais faire valoir que les établissements d'enseignement professionnel privés sont strictement réglementés mais que, la plupart du temps, les médias n'en parlent que si des établissements ne sont pas du tout légitimes. Ils ne sont pas inscrits auprès du ministère et ils ne sont pas assujettis à la loi provinciale. Ces questions de qualité sont toujours présentes.

M. Thorson : Le Canada a évidemment une économie diversifiée. Je suis d'accord avec Mme Burns pour ce qui est des occasions à offrir. Les jeunes ont besoin de bien comprendre toutes leurs options de carrière, il ne faut pas qu'il y ait des carrières cachées dont nous ne parlons pas et qu'ils pourraient choisir. Nous voulons leur offrir des expériences pour qu'ils connaissent l'existence d'un large éventail des carrières, puis les laisser prendre leurs décisions en conséquence.

Du point de vue de Compétences Canada, si un jeune assiste à nos manifestations, qu'il participe aux activités de Compétences Canada et qu'il décide qu'une telle carrière ne l'intéresse pas, c'est encore une réussite parce que cet étudiant pourra au moins tourner la page et chercher d'autres options pour trouver ce qui l'intéresse. Le commentaire de Mme Burns est tout à fait pertinent.

Le sénateur Seidman : Je voulais aussi savoir si vous avez des liens concrets avec les écoles secondaires. Est-ce que vous essayez d'intégrer l'information et la promotion dans vos activités?

Mme Rougeau : De nombreuses écoles secondaires dans les provinces et territoires du Canada offrent des programmes d'insertion professionnelle qui sont directement liés à la formation par l'apprentissage. C'était la première fois que notre organisation réunissait tous les administrateurs des programmes d'insertion professionnelle dans le cadre d'un dialogue national, afin de mettre en commun les pratiques exemplaires et les expériences d'élaboration de programme. Il y a dans le pays de nombreuses activités qui rapprochent les écoles secondaires et la formation par l'apprentissage.

Le sénateur Champagne : Au Québec, après le secondaire il y a le cégep, et c'est utile. Les étudiants peuvent choisir d'entrer au cégep immédiatement après le secondaire. À l'intention des jeunes qui, pour une raison ou pour une autre, ne veulent pas choisir un métier, je vous dirai une chose. Un professeur de musique

teach music because he or she loves music and wants young people to get to know music but will probably charge them \$25 an hour. However, if you call a plumber, he will charge \$60 an hour. Therefore, it might be good for the young people to be aware of that. That is just a slogan for you.

Senator Raine: In your presentation, you mentioned your disappointment in not being able to obtain the Imagine Education certificate. Could you explain that?

Ms. Burns: It is the brand.

Senator Raine: With all the regulation and registrations that the schools go through in your organization, why are you not branded?

Ms. Burns: We have not had a specific answer on that. We keep asking the question.

Senator Raine: That may be something for follow-up research by the committee. It does not seem right. These schools are doing a very legitimate job to train and educate Canadians. They should be part of the system.

Ms. Burns: We absolutely hope to be.

The Chair: We will have a meeting scheduled on that subject.

We have come to the end of this session. Thank you very much to the four witnesses who have enlightened us and given us some valuable information. We will continue with access to post-secondary education tomorrow. This meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, April 29, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, met this day at 10:29 a.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Colleagues, the first item is the budget.

Let me draw your attention to two documents, starting with the simple one. It is a single page entitled, Special Study on Post-secondary Education.

There are suggestions that we will need editing services, and these services are a standard kind of thing. Do you want any further explanation of that item, or do you want to say anything about it?

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: I worked with the appropriate person at the Library of Parliament to come up with the rates. I looked at all the substantive reports the committee prepared over the last five years, and I spoke about having Mr. Thompson come up with the average length the report is

enseigne la musique parce qu'il l'aime et veut que les jeunes apprennent à la connaître, mais il vous demandera sans doute 25 \$ de l'heure. Par contre, si vous appelez un plombier, il vous demandera 60 \$ de l'heure. Il faudrait peut-être que les jeunes soient conscients de cela. Vous pourriez en faire un slogan.

Le sénateur Raine : Dans votre exposé, vous dites que vous étiez déçue de ne pas pouvoir obtenir le certificat Imagine Education. Pourriez-vous nous en dire plus à ce sujet?

Mme Burns : C'est l'image de marque.

Le sénateur Raine : Avec toute la réglementation et les inscriptions auxquelles les écoles doivent se soumettre dans votre organisation, pourquoi n'avez-vous pas cette image de marque?

Mme Burns : Nous n'avons pas de réponse à vous fournir à ce sujet. Nous posons constamment la question.

Le sénateur Raine : Le comité devrait peut-être faire des recherches un peu plus poussées à ce sujet. Cela me semble injuste. Ces écoles font un travail très légitime, elles forment et éduquent les Canadiens. Elles devraient faire partie du système.

Mme Burns : C'est vraiment ce que nous souhaitons.

Le président : Nous tiendrons une réunion à ce sujet.

Notre séance tire à sa fin. Je remercie nos quatre témoins, ils nous ont éclairés et ils nous ont communiqué de l'information précieuse. Nous poursuivrons demain nos discussions sur l'accès à l'éducation postsecondaire. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 29 avril 2010

Le comité permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 29 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Chers collègues, le premier point concerne le budget.

Veuillez vous référer aux deux documents, en commençant par le plus simple. Il s'agit d'un document d'une page intitulé Étude spéciale sur l'éducation postsecondaire.

Certains ont fait remarquer que nous aurons besoin de services de rédaction, et ces derniers sont une sorte de norme. Voulez-vous obtenir de plus amples explications sur ce point ou le commenter?

Jessica Richardson, greffière du comité : Avec la personne responsable à la Bibliothèque du Parlement, nous avons convenu des tarifs. J'ai regardé tous les rapports importants préparés par le comité au cours des cinq dernières années, j'ai parlé de demander à M. Thompson d'évaluer la longueur probable du rapport, j'ai

likely to be, translated that into words, figured out roughly how many hours will be needed and added a few extra hours, of course, because you never know. The rate is \$65 an hour, and then I added taxes on top of that.

Senator Ogilvie: I so move.

The Chair: Are there any further questions or discussions? Are we agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

The other budget document is for the cities studies, and in play, again, is an item for editing and revision services.

What is that item specifically for?

Havi Echenberg, Analyst, Library of Parliament: It is for the next cities report.

The Chair: These items are relevant to the fiscal year that goes to the end of March, so somewhere down the line we will return to the next segment of the cities study. That item is another one of those expenses, \$11,800.

The next item is \$9,500. Last December, when we filed the report on *Poverty, Housing and Homelessness*, we filed it in a traditional form, and we received special permission to try something different. You all received a copy of the executive summary and the foreword that Senator Segal and I signed, and in the middle was a compact disc with the full report. It is a much better read and it has taken off like wildfire. We are out of copies. We need a reprint. This amount is for the reprint.

Then we have the Federation of Canadian Municipalities conference coming up, and we are providing for the possibility of two senators going. We are not sure who wants to go. I usually go every year, but it is in Toronto, so it will not cost me anything, unless it is conference fees. They frequently invite me as a speaker to talk about what we have been studying on cities. There is room for another senator, if anybody wants to go, and for one staff. I believe Ms. Echenberg will go to that conference.

Is anybody interested in the possibility of going to the Federation of Canadian Municipalities conference? It is a big conference of mayors and counsellors across the country, and usually the Prime Minister and the leaders of the parties go and make speeches.

I used to be an executive member of the association, so I have a long history with them. If anybody is interested, let Ms. Richardson know. We have provided for another senator, and the transportation is for any senator who might come from out of town.

That takes us to other expenditures, which is \$500 for miscellaneous, whatever that is.

converti cela en mots et j'ai évalué le nombre d'heures requises, auxquelles j'ai ajouté quelques heures pour les imprévus, bien entendu. Il en coûte 65 \$ l'heure, et j'ai ajouté les taxes.

Le sénateur Ogilvie : J'en fais la proposition.

Le président : Y a-t-il d'autres questions ou discussions? Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

L'autre document relatif au budget concerne les études sur les villes, et le point en jeu traite aussi des services de révision et de rédaction.

À quoi servira-t-il précisément?

Havi Echenberg, analyste, Bibliothèque du Parlement : C'est pour le prochain rapport sur les villes.

Le président : Ces points s'appliquent à l'exercice financier qui se termine en mars. Donc, d'ici là, nous traiterons de l'autre partie de l'étude sur les villes. Des frais de 11 800 \$ y sont associés.

Le prochain point totalise des frais de 9 500 \$. En décembre dernier, lorsque nous avons déposé le rapport intitulé *Pauvreté, logement et itinérance*, nous l'avions déposé dans un format traditionnel, et une permission spéciale nous a été accordée pour essayer quelque chose de nouveau. Vous avez tous reçu une copie du résumé et l'avant-propos signé par le sénateur Segal et moi-même, ainsi qu'un disque compact avec le rapport complet qui se trouvait au milieu. Il se lit beaucoup mieux, et les exemplaires se sont envolés comme des petits pains chauds. Nous les avons tous écoulés, et il faut une réimpression. Ce montant servira à couvrir ces dépenses.

Ensuite, la conférence de la Fédération canadienne des municipalités s'en vient, et nous donnons l'occasion à deux sénateurs de s'y rendre. Nous ne savons pas qui cela intéresse. J'y vais normalement chaque année, mais elle a lieu à Toronto, alors il ne m'en coûtera rien, si ce n'est que les frais rattachés à la conférence. J'y suis souvent invité comme conférencier pour parler des sujets de nos études sur les villes. Il reste une place pour un autre sénateur, si quelqu'un d'autre veut venir, et un collaborateur. Je crois que Mme Echenberg sera présente à cette conférence.

Est-ce que quelqu'un souhaite assister à la conférence de la Fédération canadienne des municipalités? Il s'agit d'une conférence importante regroupant des maires et des conseillers du pays, et le premier ministre et les chefs des partis y participent normalement et font des discours.

Par le passé, j'ai été membre du comité exécutif de l'association. Notre relation ne date donc pas d'hier. Si cela intéresse quelqu'un, veuillez le faire savoir à Mme Richardson. Il y a des fonds pour un autre sénateur, et le transport est fourni si le sénateur vient de l'extérieur.

Pour ce qui est des frais, ils s'élèvent à 500 \$ pour des frais divers, peu importe ce que cela veut dire.

Ms. Richardson: That item is in case there is anything we could not foresee. It is a modest amount.

The Chair: The total is \$31,000, and \$11,800 is for editing and revision, so that amount has to be about the lowest budget of any committee.

We have no specific travel plans and are still working on our agenda. Our agenda between now and the end of the session in June is based on meetings that will take place here, no travelling: finishing up the post-secondary education study; reviewing Bill C-268; the user fees in health care; and we might have the autism day.

Senator Martin: I move the adoption.

The Chair: Agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

[Translation]

Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[English]

Today we continue with our topic of post-secondary education accessibility in Canada.

We have witnesses from Human Resources and Skills Development Canada. Heading up the team is Kathryn McDade, Assistant Deputy Minister, Learning Branch; Marc LeBrun, Director General, Canada Education Savings Program; Martin Green, Director General, Workplace Partnerships Directorate; Catherine Adam, Director General, Aboriginal Affairs; and Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program.

Welcome to all of you. Ms. McDade will give the opening remarks, and then we will have an opportunity to ask questions.

Kathryn McDade, Assistant Deputy Minister, Learning Branch, Human Resources and Skills Development Canada: Thank you chair, and good morning, senators. It is a pleasure to be here with you today to discuss access to post-secondary education and the support that the Government of Canada provides in this area.

I know that during the course of your study to date on the issue, you have heard how important post-secondary education is to both individual success in the labour market, and, more broadly, to our national capacity to compete in the knowledge-based economy.

Recent research suggests that roughly two thirds of all job openings now require some type of post-secondary credential, and, as you know, higher educational attainment has also been linked to a wide array of social benefits; everything from lower crime rates to better health outcomes.

Mme Richardson : C'est pour pallier les imprévus. C'est un petit montant.

Le président : Les frais s'élèvent à 31 000 \$, dont 11 800 \$ servent à la révision et à la rédaction. Pour un budget, ce montant est sûrement le plus petit de tous les comités.

Nous n'avons pas de projets de déplacements précis et nous travaillons toujours à notre programme. D'ici la fin de la session en juin, nos séances auront lieu ici, donc pas de déplacements : nous terminerons l'étude sur l'éducation postsecondaire; nous examinerons le projet de loi C-268; nous étudierons les tickets modérateurs dans le milieu de la santé, et nous aurons peut-être une journée consacrée à l'autisme.

Le sénateur Martin : J'en fais la proposition.

Le président : Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

[Français]

Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[Traduction]

Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Nous accueillons des témoins de Ressources humaines et Développement des compétences Canada. Le groupe se compose de Kathryn McDade, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'apprentissage; Marc LeBrun, directeur général, Programme canadien pour l'épargne-études; Martin Green, directeur général, Direction des partenariats en milieu de travail; Catherine Adam, directrice générale, Affaires Autochtones; et Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants.

Bienvenue à tous. Mme McDade fera la déclaration préliminaire, puis nous pourrions poser des questions.

Kathryn McDade, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'apprentissage, Ressources humaines et Développement des compétences Canada : Merci, monsieur le président, et bonjour, mesdames et messieurs les sénateurs. C'est avec plaisir que je viens m'entretenir avec vous aujourd'hui de l'accès aux études postsecondaires et du soutien offert par le gouvernement du Canada dans ce domaine.

Je sais que, jusqu'à présent au cours de votre étude sur cette question, vous avez entendu parler de nombreuses reprises de l'importance des études postsecondaires, autant pour assurer le succès des personnes au sein du marché du travail que pour, dans une perspective plus large, assurer notre capacité nationale à innover et à rester concurrentiels dans l'économie du savoir.

D'après une étude récente, environ les deux tiers des emplois disponibles exigent désormais des études postsecondaires et, comme vous le savez, le niveau d'instruction supérieur a été rattaché à une vaste gamme d'avantages sociaux allant des faibles taux de criminalité à de meilleures statistiques en matière de santé.

The federal government plays a crucial role in promoting and supporting higher education through a variety of instruments, including direct transfers to provinces, tax-based supports and support for research. We will not focus on any of these pieces, but we will talk today about one dimension of the federal efforts, which is programs designed to ensure that post-secondary education and apprenticeship training are accessible and affordable for Canadians. I will provide a brief overview of the several HRSDC programs that support that objective: loans and grants for current students; incentives to save for post-secondary education; incentives for apprenticeship training; and targeted supports for Aboriginal learners.

I will start with a few remarks on the Canada Student Loans Program. It was first established as a statutory program in 1964. Over the past four and a half decades, it has disbursed close to \$30 billion in loans and grants to 4 million students. This year alone, the program will provide approximately \$2.5 billion in loans and grants to support approximately 385,000 students, or 40 per cent of all full-time post-secondary students across Canada.

[Translation]

The funding model used for the CSLP has evolved over time. Under the current regime, which has been in place since August 2000, the Government of Canada directly finances student loans while a service provider handles administration of the loan and loan repayment.

These loans are delivered in concert with provincial student financial assistance programs — with the federal government providing 60 per cent of a student's assessed financial need and the provincial governments covering the other 40 per cent. For a typical 8 month school year, this translates into a maximum of \$7,140 in Canada Student Loans.

All provinces and territories participate in the Canada Student Loans Program except Quebec, the Northwest Territories and Nunavut, which receive alternative payments from the federal government to operate their own student financial assistance programs.

[English]

The program has undergone significant improvements over the past few years. Budget 2008, for example, announced a variety of new initiatives that were implemented in the 2009-10 school year. These initiatives included a new Canada Student Grants Program targeted at under-represented groups, such as students from lower- and middle-income families, students with dependents and students with a permanent disability.

Le gouvernement fédéral joue un rôle essentiel pour promouvoir et soutenir les études postsecondaires au moyen de divers instruments, y compris les transferts directs aux provinces, le soutien fiscal et le soutien à la recherche. Nous ne mettrons pas l'accent sur ces points, mais nous sommes plutôt ici aujourd'hui pour nous pencher sur l'une des dimensions de ces efforts fédéraux, c'est-à-dire des programmes conçus pour assurer que les études postsecondaires et l'apprentissage sont accessibles et abordables pour les Canadiens. Permettez-moi de vous présenter un bref aperçu de plusieurs programmes de RHDC qui visent cet objectif : les subventions et les prêts offerts aux étudiants actuels; les mesures d'encouragement à l'épargne en vue des études postsecondaires; les mesures d'encouragement à l'apprentissage; et les mesures de soutien ciblées pour les apprenants autochtones.

Je parlerai en premier du Programme canadien de prêts aux étudiants. Il a tout d'abord été établi à titre de programme statutaire en 1964. Au cours des quatre dernières décennies et demie, près de 30 milliards de dollars en prêts et en subventions ont été versés dans le cadre de ce programme à environ quatre millions d'étudiants. Cette année seulement, le programme versera environ 2,5 milliards de dollars en prêts et en subventions à environ 385 000 étudiants, soit 40 p. 100 de tous les étudiants à temps plein faisant des études postsecondaires au Canada.

[Français]

Le modèle de financement utilisé par le PCPE a évolué avec le temps. Dans le cadre du régime actuel, qui est en place depuis août 2000, le gouvernement du Canada finance des prêts aux étudiants, tandis qu'un fournisseur de services s'occupe de l'administration des prêts et du remboursement de ces derniers.

Ces prêts sont consentis conjointement avec des programmes provinciaux d'aide financière aux étudiants, le gouvernement fédéral répondant à 60 p. 100 des besoins financiers évalués des étudiants et les gouvernements provinciaux versant les 40 p. 100 restants. Pour une année scolaire normale de huit mois, cela se traduit par des prêts canadiens maximaux aux étudiants de 7 140 \$.

Tous les territoires et les provinces participent au Programme canadien de prêts aux étudiants, sauf le Québec, les Territoires du Nord-Ouest et le Nunavut, qui reçoivent des paiements du gouvernement fédéral sous une autre forme pour offrir leurs propres programmes d'aide financière aux étudiants.

[Traduction]

Le programme s'est beaucoup amélioré au cours des dernières années. Dans le budget de 2008, par exemple, diverses nouvelles initiatives ont été mises en œuvre pour l'année scolaire 2009-2010, notamment un nouveau Programme canadien de bourses aux étudiants visant les groupes sous-représentés, comme les étudiants provenant de familles à revenu faible ou moyen, les étudiants avec personnes à charge et les étudiants aux prises avec une incapacité permanente.

To give you an example under the Canada Student Grants Program, a student can qualify for more than one grant. For example, a student with a permanent disability from a low-income family with one child, one dependent, qualifies for three different types of grants totalling \$5,600 for the typical eight-month school year. The same student can receive a further grant of up to \$8,000 for disability-related equipment and services, and that student may be eligible for up to \$7,140 in Canada student loans.

Other improvements from Budget 2008 included a new repayment assistance plan designed to make it easier for student borrowers to manage their debt. One of my colleagues, Glennie Graham, was here two weeks ago and discussed these recent program changes.

The efforts through the Canada Student Loans Program to promote accessible and affordable post-secondary education are complemented by another HRSDC initiative, the Canada Education Savings Program. This program was created in 1998, and was developed to encourage families to save for their children's post-secondary education by investing in Registered Education Savings Plans. It provides a universal grant, called the Canada Education Savings Grant for all RESP subscribers. Savings in RESPs attract a 20 per cent matching grant, to a maximum of \$500 per year.

Cumulatively, as of December 31, 2009, over three and a half million children had received over \$5 billion in grant payments to assist them with their post-secondary education costs. This funding is supplemented by two grants targeted specifically to lower income families, the additional Canada savings education grant and the Canada Learning Bond. It is important to note that low-income families can receive a CLB without contributing any of their own funds to an RESP.

The CESP delivers these educational savings through an innovative public-private partnership between the Government of Canada and over 75 financial institutions. Financial institutions open RESPs and apply for the CESP grant on behalf of their clients and are responsible for receiving and distributing grant payments. The financial institutions do not receive compensation from the Government of Canada for their delivery of savings incentives.

As with the CSLP, recent budgets have announced improvements to the program. Budget 2007 expanded the program by increasing the lifetime limit on RESP contributions from \$42,000 to \$50,000.

Budget 2008 built on that improvement by extending the time that RESPs can remain open from 25 years to 35 years.

Je vais vous donner un exemple en vertu du Programme canadien de bourses aux étudiants. Un étudiant peut être admissible à plus d'une subvention. À titre d'exemple, un étudiant aux prises avec une incapacité permanente, qui est issu d'une famille à faible revenu et qui a un enfant à sa charge est admissible à trois différents genres de subventions totalisant 5 600 \$ pour une année scolaire normale de huit mois. Ce même étudiant pourrait également recevoir une autre subvention pouvant atteindre 8 000 \$ pour du matériel et des services relatifs à son incapacité et il pourrait être admissible à des prêts d'études canadiens pouvant atteindre 7 140 \$.

Parmi les autres améliorations provenant du budget de 2008, mentionnons également un nouveau Programme d'aide au remboursement conçu pour faire en sorte qu'il soit plus facile pour les emprunteurs de gérer leur dette. L'une de mes collègues, Glennie Graham, était ici il y a deux semaines pour parler de ces changements apportés récemment au programme.

Les efforts du Programme canadien de prêts aux étudiants pour rendre les études postsecondaires accessibles et abordables sont complétés par une autre initiative de RHDC : le Programme canadien pour l'épargne-études. Ce programme, qui a été créé en 1998, vise à encourager les familles à épargner en vue des études postsecondaires de leurs enfants en investissant dans un Régime enregistré d'épargne-études. Ce régime prévoit une subvention universelle pour tous les cotisants au REEE, appelée la Subvention canadienne pour l'épargne-études. Les épargnes dans les REEE sont accompagnées d'une subvention de contrepartie de 20 p. 100 pouvant atteindre un maximum de 500 \$ par année.

Au 31 décembre 2009, plus de trois millions et demi d'enfants avaient reçu plus de 5 milliards de dollars en paiements de subvention pour les aider à payer le coût de leurs études postsecondaires. Ce financement est complété par deux subventions s'adressant tout particulièrement aux familles à faible revenu : la Subvention canadienne pour l'épargne-études supplémentaire et le Bon d'études canadien. Il est important de souligner que les familles à faible revenu peuvent recevoir le Bon d'études canadien sans contribuer à un REEE.

Le PCEE incite à réaliser des économies en vue des études au moyen d'un partenariat public-privé novateur entre le gouvernement du Canada et 75 institutions financières. Les institutions financières ouvrent les REEE et font une demande de Subvention canadienne pour l'épargne-études au nom de leurs clients. Elles assument la responsabilité de recevoir et de distribuer les paiements de la subvention. Les institutions financières ne sont pas rémunérées par le gouvernement pour offrir ces mesures d'encouragement à l'épargne.

Comme dans le cas du PCPE, des améliorations au programme ont été annoncées dans les budgets récents. Le budget de 2007, par exemple, élargissait le programme en augmentant la limite pour la durée d'une vie des contributions à un REEE de 42 000 à 50 000 \$.

Le budget de 2008 va plus loin en prolongeant la période durant laquelle les REEE peuvent rester ouverts de 25 à 35 ans.

In 2009, for a single year, over 250,000 students withdrew about \$1.8 billion from their RESPs to support their education. As the program matures, more payments will be made, thereby benefiting an increasing number of Canadians by helping them to attain a post-secondary education.

Before moving on to a different topic, I note that in addition to providing direct financial support through the CSLP and savings incentives through the CESP, the Government of Canada offers the Canada Summer Jobs program. The program provides students opportunities to gain work experience and earn money to defray the costs of their education. In 2009-10, 37,500 students obtained summer jobs through the program.

[Translation]

I would like to turn to HRSDC programs that support apprenticeships. Apprenticeship is a key component of Canada's learning system and several federal measures provide financial support to Canadian apprentices.

For example, HRSDC provides regular income support benefits through the Employment Insurance (EI) system to eligible apprentices during their periods of in-school technical training.

In addition, through EI "Part II" programming, approximately 60,000 apprentices are supported each year for additional classroom-related expenses.

Through the Apprenticeship Incentive Grant (AIG), the government provides a cash grant of \$1,000 per year to apprentices in the first two years of an apprenticeship program in one of the designated Red Seal trades.

Since the AIG was implemented in January 2007, over 145,000 grants have been issued. In Budget 2009, the government launched the Apprenticeship Completion Grant (ACG), which provides apprentices who complete their Red Seal Certification with a \$2,000 completion grant. Over 19,000 ACGs were issued in 2009-10.

[English]

I understand that the committee has expressed considerable interest in the skills development of Aboriginal people in Canada. I know you have heard from colleagues at the Department of Indian and Northern Affairs on this topic. The government invests significant resources to deliver a range of education upgrading and up-skilling services that support the development of foundational skills for employment and access to post-secondary education for Aboriginal Canadians. A recent five-year investment of close to \$2 billion in Aboriginal skills and employment training will help Aboriginal people prepare for meaningful employment and assist Aboriginal youth to make

En 2009, au cours d'une même année, plus de 250 000 étudiants ont retiré 1,8 milliard de dollars de leur REEE pour payer leurs études. À mesure que le programme avance, plus de paiements seront faits, au bénéfice d'un nombre accru de Canadiens pour aider ces derniers à faire des études postsecondaires.

Avant de passer à un sujet différent, je tiens à souligner qu'en plus de fournir une aide financière directe aux étudiants par l'entremise du PCPE et des mesures d'encouragement à l'épargne par l'entremise du PCEE, le gouvernement du Canada offre également le programme Emplois d'été Canada. Ce programme donne aux étudiants la possibilité d'acquérir une expérience de travail et de gagner de l'argent pour payer leurs études. En 2009-2010, 37 500 étudiants ont obtenu des emplois d'été dans le cadre de ce programme.

[Français]

Permettez-moi maintenant de vous parler des programmes de RHDCC qui soutiennent l'apprentissage. La formation des apprentis est une composante clé du système d'apprentissage du Canada et plusieurs mesures fédérales fournissent un soutien financier aux apprentis canadiens.

À titre d'exemple, RHDCC offre des prestations ordinaires de soutien du revenu par l'entremise du Régime d'assurance-emploi aux apprentis admissibles durant leur période de formation technique en milieu scolaire.

En outre, grâce au programme de la partie II de l'assurance-emploi, environ 60 000 apprentis reçoivent des subventions chaque année pour payer leurs dépenses additionnelles liées à la formation en salle de classe.

Par l'entremise de la Subvention incitative aux apprentis, le gouvernement offre une subvention en espèces de 1 000 \$ par année aux apprentis les deux premières années d'un programme d'apprentissage dans un des métiers de Sceau rouge.

Depuis la création de la SIA en 2007, plus de 145 000 SIA ont été émises. Dans le budget de 2009, le gouvernement a lancé la subvention à l'achèvement de la formation d'apprenti qui permet aux apprentis, qui terminent leur certificat du Sceau rouge, d'obtenir une subvention de 2 000 \$ pour terminer leur apprentissage. Plus de 19 000 SAFA ont été émises en 2009-2010.

[Traduction]

Je crois comprendre que le comité a manifesté un vif intérêt à l'égard du perfectionnement des compétences des Autochtones au Canada. Je sais que vous avez entendu des collègues du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien sur ce sujet. Le gouvernement investit des ressources importantes pour dispenser une gamme de services d'amélioration et de perfectionnement des compétences qui favorisent le perfectionnement des compétences fondamentales pour l'emploi et pour l'accès des Canadiens autochtones aux études postsecondaires. Un investissement récent de plus de deux milliards de dollars, échelonné sur cinq ans dans une formation pour les compétences et l'emploi destinée

successful transitions from school to work or prepare for opportunities requiring some post-secondary or apprenticeship training.

Through collaborative partnerships, HRSDC also delivers the Aboriginal Skills and Employment Partnership program. This project-based program supports multi-year training strategies to ensure that Aboriginal people acquire the skills, including apprenticeship training, required to secure long-term employment. Since 2007, the government has provided an additional \$205 million to this program.

Canada's Economic Action Plan provides additional temporary support for skills development activities through the two-year \$75 million Aboriginal Skills and Training Strategic Investment Fund, and some of these projects support construction activities leading to Aboriginal people entering into the trades, some of whom will become indentured apprentices.

Thank you for your patience with the opening remarks. I have with me the managers responsible for all the programs referenced in my remarks. We will be happy to answer your questions.

The Chair: Thank you very much.

There are a number of areas I want to explore with you, but I want to focus on tax credits. This tax credit system is the biggest single expenditure of the federal government. The responsibility might not be directly with your department, but the government provides over \$2 billion annually in tax credits, and we heard people suggest that the credits are not effective. They are an ineffective way of encouraging enrolment, particularly amongst lower income people. In fact, lower income people receive much less advantage from this these credits than higher income people.

Many lower income people have an opportunity, perhaps, to carry the credit forward, but that does not do much good in terms of paying for their education now if they are struggling to find the money to do that.

Some people have even said this policy regressive. They have suggested that the money in foregone taxes can be better spent, perhaps, in grants or in expanding the student loan program.

Has the federal government evaluated the effectiveness of these measures? What do you say to the people who have been rather negative about the tax credit system?

Ms. McDade: To my knowledge, we have not. I cannot speak for the government writ large. I am certain that Finance Canada has prepared analysis of the progressiveness or the effectiveness of the various tax measures that support post-secondary education, but we have not looked at that issue specifically, so I cannot comment on their behalf.

aux Autochtones, les aidera à se préparer en vue d'un emploi valable et aidera les jeunes Autochtones à faire une transition efficace de l'école au travail ou à se préparer à des perspectives d'avenir qui exigent des études postsecondaires ou une formation d'apprentissage.

Grâce à des partenariats de collaboration, RHDCC offre également le programme Partenariat pour les compétences et l'emploi des Autochtones. Ce programme fondé sur des projets soutient des stratégies de formation sur plusieurs années pour assurer que les Autochtones acquièrent les compétences nécessaires, y compris la formation en apprentissage, pour décrocher un emploi à long terme. Depuis 2007, le gouvernement a versé 205 millions de dollars de plus dans ce programme.

Le *Plan d'action économique du Canada* prévoit un soutien temporaire additionnel de 75 millions de dollars pendant deux ans pour les activités de perfectionnement des compétences dans le cadre du Fonds d'investissement stratégique pour les compétences et la formation des Autochtones. Quelques-uns de ces projets soutiennent des activités de construction qui incitent les Autochtones à se spécialiser dans un métier, et certains d'entre eux deviendront des apprentis.

Merci de votre patience au cours de ma déclaration préliminaire. Les gestionnaires responsables de chacun des programmes dont je viens de vous parler m'accompagnent. Nous serons heureux de répondre à vos questions.

Le président : Merci beaucoup.

J'aimerais discuter avec vous de certains sujets, mais je vais m'en tenir aux crédits d'impôt. Ce système de crédits d'impôt s'avère la plus grande dépense du gouvernement fédéral. Cela ne touche peut-être pas directement votre service, mais le gouvernement a donné plus de deux milliards de dollars en crédits d'impôt, et nous entendons des gens dire qu'ils ne fonctionnent pas. Ils n'encouragent pas efficacement l'accès à la scolarité, particulièrement pour les gens à faible revenu. En fait, ces derniers bénéficient moins de ces crédits que les personnes à revenu élevé.

Bon nombre de gens à faible revenu ont l'occasion, peut-être, de reporter les crédits, mais cela ne les aide pas vraiment à payer leurs études maintenant, s'ils n'arrivent pas à trouver l'argent pour le faire.

D'autres personnes ont même dit qu'il s'agissait d'une politique régressive. Ils affirment que l'argent des crédits d'impôt serait, peut-être, mieux investi dans des bourses ou dans l'augmentation du programme de prêts aux étudiants.

Le gouvernement fédéral a-t-il évalué l'efficacité de ces mesures? Que répondez-vous aux gens qui dénigrent le système de crédits d'impôt?

Mme McDade : Selon moi, il n'y pas eu d'évaluation, mais je ne sais pas pour le reste du gouvernement en général. Je suis persuadée que le ministère des Finances a analysé la progression ou l'efficacité des différentes mesures fiscales qui encouragent l'éducation postsecondaire, mais nous n'avons pas étudié cette question précise. Je ne peux donc pas parler en leur nom.

Your comment with respect to the alternative policy of channelling money out of some of these tax credit vehicles into loans and grants is not an area where we have been asked to provide analysis. I am sorry not to be able to answer in any greater depth, but I have not seen any of that area.

The Chair: I am sorry, too, because I think it has to be looked at in a comprehensive way.

You mentioned summer employment. People that have come to us in the process of these hearings said last year was a particularly bad year — we all know that — because of the economic downturn. They say if they try to make up for lack of summer employment with part-time jobs during the year that there is a clawback provision if they earn more than \$50 a week, so that provision becomes a disincentive. Why do you have this \$50 limit and why do you not have more flexibility to deal with changes in the economy such as the downturn we had last summer?

Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program, Human Resources and Skills Development Canada: The Canada Student Loans Program is based on needs assessment. We look at resources and costs. We have a provision for a \$50-a-week maximum in terms of earnings, and it does reduce the need because resources go up.

We are aware that the earnings maximum is an issue, and we have had conversations with some of the stakeholders about it.

We have a process in place through the provinces where an individual can appeal and ask for a reassessment of need. Essentially, the program is set up to be based on needs assessment, so if they have more income, they have less need for loans and grants. That is the simple answer.

The Chair: It does not sound too simple. We also heard from people saying that there is a lot of complexity in the system in applying for those student loans, so you are making the process more complex.

You have, as I understand it — as we have been told — an expectation that people will earn money during the summer for part of their education. You agree that last summer was not a normal summer, and many were not able to do that. Yet, you are putting them through more hoops on appeals in a system they say is already a complex system.

Ms. Graham: The system is complex and is set up to look at their costs, needs and resources. We have an appeal system in place. We recognize that the recession means they are not necessarily able to earn the income that we expect them to contribute as part of our needs assessment. There is an ability for them to appeal that expectation and have a reassessment.

The Chair: What are you doing to make the system simpler?

En ce qui concerne votre proposition d'une nouvelle politique qui consisterait à extraire une somme des crédits d'impôt et à la verser en bourses ou en subventions, nous n'avons pas examiné cette possibilité. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous fournir une réponse adéquate, mais je ne connais pas le domaine.

Le président : Vous m'en voyez navré aussi, parce que je crois que ce domaine mérite qu'on s'y attarde en profondeur.

Vous avez parlé des emplois d'été. Au cours des audiences du comité, des gens sont venus nous dire à quel point l'année dernière avait été très mauvaise — nous le savons tous — à cause du ralentissement économique. Ils disent que s'ils tentent de compenser leur manque à gagner de l'été en travaillant à temps partiel durant l'année, la disposition de récupération les pénalise s'ils gagnent plus de 50 \$ par semaine. Cette disposition a alors un effet dissuasif. Pourquoi avez-vous instauré une limite de 50 \$, et pourquoi n'êtes-vous pas plus conciliants en fonction des changements économiques comme le ralentissement vécu l'été dernier?

Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants, Ressources humaines et Développement des compétences Canada : Le Programme canadien de prêts aux étudiants évalue les besoins. Nous évaluons les ressources et les besoins. Il y a une disposition qui permet de gagner jusqu'à 50 \$ par semaine, et cela réduit les besoins, parce que les ressources augmentent.

Nous savons que le revenu maximum est un enjeu, et nous en avons discuté avec certaines personnes concernées.

Nous avons, par l'entremise des provinces, un processus selon lequel une personne peut faire appel et demander que ses besoins soient réévalués. Bref, le programme évalue les besoins. Donc, pour répondre simplement, plus les revenus augmentent, moins les gens ont besoin de bourses et de subventions.

Le président : Cela ne m'a pas l'air si simple. Des gens nous ont également dit qu'il était compliqué de faire une demande de prêts étudiants. Vous rendez donc le processus plus complexe.

Selon ce que j'ai compris — selon ce que nous avons entendu —, les étudiants sont tenus de gagner de l'argent durant l'été pour contribuer au financement de leurs études, et vous êtes d'accord pour dire que l'été dernier n'avait rien de normal et que bon nombre de personnes n'ont pas pu travailler. Or, vous leur mettez des bâtons dans les roues en rajoutant un processus d'appel à un système qu'ils trouvent déjà compliqué.

Mme Graham : Le système est complexe et conçu pour tenir compte de leurs coûts, de leurs besoins et de leurs ressources. Nous avons un mécanisme d'appel. Nous reconnaissons que la récession puisse les empêcher d'avoir le revenu qui entre dans le calcul de leur contribution, quand nous évaluons les besoins. Ils ont la possibilité de faire appel à ce titre, et de faire procéder à une réévaluation.

Le président : Que faites-vous pour simplifier le système?

Ms. Graham: We have a number of things in place. We are looking at our forms and the information that we put out there. We have commissioned somebody to look at the simplicity of the language of our application forms and such. We do want to make the process easier. We are a legislated program, and we have a legal contract with students, so some things, by necessity, have to be complex.

We provide a fair amount of outreach. We work with the student financial officers at universities to try to ensure that information is relayed to students on how to access post-secondary education and to fill in the forms.

We also have an outreach program with students, where we go to universities and colleges, and we have kiosks and talk to people about the student loan process and how it works.

One thing announced recently in Budget 2008 is a service delivery vision initiative, where we want to improve the ability of students to manage their loans online and use more technology that they are comfortable using: looking at reducing the amount of paper they have to fill in, going to one application for all years of study, electronic confirmation of enrolment and so forth. We are looking at ways to simplify the system because we recognize that it is complex.

The Chair: You say you go to colleges. What about high school? People who are dissuaded and think it is too complex and will not meet their needs may not go to the college. What are you doing at the high school level?

Ms. Graham: High schools are provincial jurisdiction. We are limited in our access. However, we are working with the Province of British Columbia at the moment on an experiment where we go into high schools to provide hands-on assistance with students to show them how to look for post-secondary education courses and how to access student financial assistance. We will help them through that process. That will begin this fall. If it is successful, we think that program is an opportunity to approach other provinces about providing the same assistance.

We are targeting schools that are in lower socioeconomic areas, so we want to reach those students who do not necessarily know how to access post-secondary education, or may overestimate the costs and underestimate the benefits. It is an area that we are interested in working in, and we are making progress with provinces on moving into that area.

As well, we talk to YMCAs and YWCAs in terms of getting the word out to their constituencies about the benefits of post-secondary education and what is available to help them.

Mme Graham : Nous faisons plusieurs choses. Nous menons un examen de nos formulaires et de l'information que nous diffusons. Nous avons chargé quelqu'un d'évaluer la simplicité du langage employé dans nos formulaires de demande et autres documents. Nous voulons vraiment faciliter le processus. Nous dirigeons un programme établi par la loi, et nous avons un contrat légal avec les étudiants. Alors inévitablement, il y a certaines choses qui sont complexes.

Nous faisons pas mal de sensibilisation. Nous travaillons avec les agents préposés à l'aide financière aux étudiants dans les universités pour nous assurer que l'information est transmise aux étudiants sur les modes d'accès à l'éducation postsecondaire et la façon de remplir les formulaires.

Nous avons aussi un programme de sensibilisation des étudiants. Nous allons dans les universités et collèges, où nous dressons des kiosques et nous y expliquons le fonctionnement des prêts aux étudiants.

Il n'y a pas très longtemps, une initiative a été annoncée dans le budget de 2008, la Vision de la prestation de services. Nous voulons accroître la capacité des étudiants de gérer leurs prêts en ligne et de mieux exploiter la technologie avec laquelle ils sont à l'aise : nous réfléchissons aux moyens de réduire la quantité de formulaires qu'ils ont à remplir, de ramener le nombre de demandes à une seule pour l'ensemble de leurs années d'études, d'envoyer les confirmations d'inscription par voie électronique, et cetera. Nous cherchons à simplifier le système parce que nous reconnaissons qu'il est complexe.

Le président : Vous dites aller dans les universités. Et qu'en est-il des écoles secondaires? Les gens qui ne veulent pas faire des demandes en pensant qu'elles sont trop complexes et que les programmes en place ne combleront pas leurs besoins n'iront peut-être pas à l'université. Que faites-vous au niveau secondaire?

Mme Graham : Les écoles secondaires relevant de la compétence des provinces, nous n'y avons qu'un accès limité. Nous préparons néanmoins un projet-pilote avec le gouvernement de la Colombie-Britannique. Nous irons dans les écoles secondaires pour montrer aux étudiants comment effectuer leurs recherches pour les cours de niveau postsecondaire et comment accéder à l'aide financière aux étudiants. Nous pourrions les aider de cette manière. Ce projet doit commencer cet automne. S'il réussit, nous pensons pouvoir proposer le même genre d'aide à d'autres provinces.

Nous ciblons les écoles qui sont dans les régions de plus faible niveau socioéconomique. Nous voulons donc atteindre les étudiants qui ne savent pas nécessairement comment accéder à l'éducation postsecondaire ou qui pourraient en surestimer les coûts ou en sous-estimer les avantages. C'est un domaine qui nous intéresse, et nos démarches auprès des provinces progressent en ce sens.

Aussi, nous avons des échanges avec les YMCA et YWCA pour qu'ils informent leurs membres des avantages de l'éducation postsecondaire et des programmes susceptibles de les aider.

Senator Eaton: In your presentation, you talked about a billion dollars of investment in Aboriginal skills and other monetary aid.

Does that money go directly to the students, or is that given as a complete number to the Assembly of First Nations or to bands?

Catherine Adam, Director General, Aboriginal Affairs, Human Resources and Skills Development Canada: The references to the Aboriginal Skills and Employment Training Strategy, which was introduced in April of this year, is a successor to the Aboriginal Human Resources Development Strategy.

In this program, the money goes directly to Aboriginal organizations, and the organizations identify the client needs. They design the program and they help deliver the programs.

Rather than going to a national Aboriginal organization necessarily, it goes to service providers, Aboriginal organizations at a community level that are able to assist Aboriginal people in accessing post-secondary education support, skills and training.

Senator Eaton: Do these associations have a proven ability to deliver the programs?

Ms. Adam: Absolutely, and the Aboriginal Human Resources Development Strategy, AHRDS, ran for 10 years, so we have seen remarkable success in many of the indicators on the success of the strategy, and with Aboriginal Skills and Employment Training Strategy, ASETS, which is looking at building on the success of the Aboriginal Human Resources Development Strategy.

The new strategy will focus now on being demand driven, so we will ask the Aboriginal organizations to identify labour market information — what are the industries in their region that are looking for employees — to help make sure that we have a match between the labour market demands and the Aboriginal population in a given region. The strategy will build on partnerships, so Aboriginal organizations will strengthen partnerships with provincial and territorial governments, with industry, with educational institutes and other Aboriginal organizations.

Senator Eaton: If I was a young status Indian native, and I wanted to take forestry, where would I go to access the money?

Ms. Adam: Different avenues are open to a young Aboriginal person interested in taking skills or education training in the forestry industry.

One avenue is through what has been known as the Aboriginal Human Resource Development Strategy, now the Aboriginal Skills and Employment Training Strategy, and this money is accessed through the Aboriginal organizations by going to the local office and meeting with an employment counsellor.

Le sénateur Eaton : Dans votre exposé, vous parlez d'un investissement d'un milliard de dollars dans les compétences des Autochtones et d'autres mesures d'aide financière.

Est-ce que cet argent est directement versé aux étudiants ou la somme totale est-elle versée à l'Assemblée des Premières Nations ou aux bandes?

Catherine Adam, directrice générale, Affaires autochtones, Ressources humaines et Développement des compétences Canada : Il s'agit de la Stratégie pour la formation, l'emploi et les compétences des Autochtones, qui a été lancée en avril cette année. Elle remplace la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones.

Dans le cadre de cette stratégie, les fonds sont directement versés aux organisations autochtones, lesquelles cernent les besoins de leur clientèle. Elles conçoivent les programmes et contribuent à leur exécution.

Au lieu d'être accordé à une organisation autochtone, cet argent est versé aux fournisseurs de service, c'est-à-dire les organisations autochtones qui peuvent aider les Autochtones à acquérir les compétences et la formation au niveau postsecondaire.

Le sénateur Eaton : Ces associations ont-elles fait la preuve de leur capacité de livrer ces programmes?

Mme Adam : Absolument. La Stratégie de développement des ressources humaines autochtones, la SDRHA a duré 10 ans, et de nombreux indicateurs ont pu en confirmer le succès remarquable; avec la Stratégie pour la formation, l'emploi et les compétences des Autochtones, la SFECA, on veut exploiter le succès de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones.

Comme la nouvelle stratégie sera désormais axée sur la demande, nous demanderons aux organisations autochtones de recueillir les renseignements sur le marché du travail — quelles industries dans leur région sont à la recherche d'employés — pour essayer d'assurer une correspondance entre les besoins du marché du travail et la main-d'œuvre autochtone dans une région donnée. La stratégie s'appuiera sur des partenariats. Alors, les organisations autochtones renforceront les partenariats avec les gouvernements des provinces et territoires, avec l'industrie, avec les établissements d'enseignement et avec d'autres organisations autochtones.

Le sénateur Eaton : Si j'étais un jeune Indien inscrit intéressé à faire des études en foresterie, où est-ce que je m'adresserais pour avoir accès à l'aide financière?

Mme Adam : Différentes possibilités s'offrent à un jeune Autochtone qui souhaite acquérir des compétences ou suivre une formation dans le secteur forestier.

Il y a par exemple la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones, qui est maintenant la Stratégie pour la formation, l'emploi et les compétences des Autochtones, dont les fonds sont accessibles par l'intermédiaire des organisations autochtones; il faut pour cela s'adresser au bureau local et rencontrer un conseiller en emploi.

They would look at speaking with the individual, taking a history, education, what their area of interest is for employment, what kind of training they need to obtain employment in that field. They look at what programs are available for the skills development, and then there are financial supports to gain those skills and training.

Senator Eaton: It is not only a matter of finishing high school, having the marks, filling out a university application form and then being supported?

Ms. Adam: I do not mean to give the impression that they have to access one of the Aboriginal service delivery sites. That program is one program that is available to Aboriginal people. Other programs that we have representatives here to talk about today support access into college or university. This program is one that is also open to Aboriginal people who have not necessarily completed secondary education and are looking to gain the skills and training that are required at post-secondary education or through another training program. These Aboriginal organizations are able to assist the individual in gaining either the post-secondary education supports or in taking General Educational Development, GED, to acquire the credits that may be required to enter the field they are interested in.

Senator Eaton: We are entering a period where the baby-boomer crush is over in terms of schools. We will have extraordinary labour shortages in the next five to ten years. Have we begun the discussion of trying to recruit younger immigrants, or do we give any kind of financial help to non-Canadian students in schools here whom we want to encourage to stay here?

Ms. Graham: To be eligible for a Canada student loan they have to be a resident of Canada.

Senator Eaton: They do not have to be a citizen; they can a resident?

Ms. Graham: Yes, a permanent resident: Immigrants are eligible to access Canada student loans and grants if their program of study is 36 weeks. We have heard that some programs for skills upgrading are shorter than 36 weeks, in which case they would not be eligible. However, in general they have full access to the Canada Student Loans and Grants Program.

Senator Eaton: Non-full-time residents do not have access?

Ms. Graham: That is right.

Senator Eaton: We have no special programs geared to attract younger people to Canada? I am not saying that we should; I am only posing the question. We will have huge labour shortages, and our immigrants now are middle-aged. What will we do to attract younger people?

On voudra parler avec l'intéressé, connaître ses antécédents, son éducation et les domaines professionnels qui l'intéressent ainsi que déterminer le genre de formation qu'il lui faudra pour pouvoir travailler dans ce domaine. On s'informe sur les programmes de formation qui sont offerts, et ensuite, et un soutien financier est fourni pour l'acquisition de ces compétences et de cette formation.

Le sénateur Eaton : Il ne suffit donc pas d'achever le secondaire, d'avoir les notes requises et de remplir une demande d'admission à l'université pour obtenir ce soutien?

Mme Adam : Je ne voudrais pas donner l'impression qu'il faut absolument passer par un des bureaux de prestation de services aux Autochtones. Ce programme est l'un de ceux qui sont accessibles aux Autochtones. Il en existe d'autres, dont nous avons des représentants ici aujourd'hui pour en parler et qui soutiennent l'accès au collège ou à l'université. Ce programme est aussi offert aux Autochtones qui n'ont pas nécessairement achevé leurs études secondaires et qui cherchent à acquérir les compétences et la formation nécessaires, soit au niveau postsecondaire, soit au moyen d'un autre programme de formation. Ces organisations autochtones peuvent aider l'intéressé à bénéficier des mesures de soutien à l'éducation postsecondaire ou encore à la formation générale, afin qu'il puisse obtenir les crédits préalables à l'admissibilité au programme d'études qui l'intéresse.

Le sénateur Eaton : Nous entrons dans une nouvelle ère, maintenant que la vague des baby-boomers a fini de déferler dans les établissements d'enseignement. Nous allons connaître des pénuries extraordinaires de main-d'œuvre d'ici 5 ou 10 ans. Est-ce que nous avons amorcé la réflexion sur les moyens de recruter de jeunes immigrants, ou y a-t-il des programmes d'aide financière pour les étudiants étrangers qui sont dans nos écoles, afin de les encourager à rester ici?

Mme Graham : Il faut être résidant au Canada pour être admissible au Programme canadien de prêts aux étudiants.

Le sénateur Eaton : Il n'est pas nécessaire d'être citoyen; il suffit d'être résidant?

Mme Graham : Oui, résidant permanent : les immigrants sont admissibles aux prêts et subventions d'études du Canada s'ils sont inscrits à un programme d'études d'une durée de 36 semaines. Nous avons appris que certains programmes de perfectionnement des compétences durent moins de 36 semaines, auquel cas ils ne seraient pas admissibles. Cependant, en général, ils ont pleinement accès aux programmes canadiens de prêts et de subventions aux étudiants.

Le sénateur Eaton : Les résidents non permanents n'y ont donc pas accès?

Mme Graham : C'est exact.

Le sénateur Eaton : Nous n'avons aucun programme spécial qui vise à attirer des jeunes au Canada? Je ne dis pas que nous devrions en avoir; je ne fais que poser la question. Nous allons connaître d'énormes pénuries de main-d'œuvre, et nos immigrants, maintenant, sont d'âge mûr. Qu'allons-nous faire pour attirer des gens plus jeunes?

Ms. McDade: If colleagues from Citizenship and Immigration Canada were here, they would tell you, in terms of immigrant selection, about changes the government has made to speed up the processing to make it easier for students who have come to Canada to study, to remain in Canada if they meet certain eligibility criteria.

Your specific question is around financial incentives and financial support. The short answer is no, from a Government of Canada standpoint. I am not familiar with the full range of provincial support. In particular professions, through the Provincial Nominee Program, for instance, there may be financial incentives. I am not aware of any.

Martin Green, Director General, Workplace Partnerships Directorate, Human Resources and Skills Development Canada: I do not think that there are incentives through the Provincial Nominee Program. I do know, although I do not have the numbers here, that the number of foreign students in Canada is increasing. It is a seriously big business for Canadian universities.

We work with Citizenship and Immigration Canada on the many aspects of foreign credential recognition. Through the "Going to Canada" portal, if young people want to come here who already have some educational background, we have sophisticated tools that will tell them what they will need to do when they arrive in Canada in terms of up-skilling or re-skilling to join the labour market in a certain area. There has been a lot of success there. I am not responsible for that area, but there are big efforts there and positive things taking place.

Senator Callbeck: Welcome, and thank you for all the information.

A number of witnesses have told us that the level of financing that they can access under the Canada Student Loans Program is not sufficient. You say this program is based on needs assessment and cost. How often is that level of financing adjusted or considered?

Ms. Graham: In 2005, we raised the loan limit from \$165 per week to \$210 per week. Some students are already at the loan limit. As a result of the introduction of grants this past fall, they can access more in loans if their assessed need is higher. There is a little more for them, but it is true that our loan limit is \$210 a week, and about 40 per cent of students are accessing the loan limit now.

From time to time, we look at raising the loan limit, but at this time there is no plan to raise it beyond the \$210.

Senator Callbeck: You say "from time to time." In other words, you do not do it every three or five years but whenever you get around to it?

Mme McDade : Si mes collègues de Citoyenneté et Immigration Canada étaient ici, ils vous expliqueraient, à propos de la sélection des immigrants, les changements que le gouvernement a apportés pour accélérer le traitement des demandes de manière à ce qu'il soit plus facile aux gens venus faire des études au Canada d'y rester s'ils satisfont à certains critères d'admissibilité.

Votre question porte sur les incitatifs financiers et le soutien financier. En un mot, non, pas en ce qui concerne le gouvernement du Canada. Je ne connais pas toute la gamme des mesures de soutien qu'offrent les gouvernements des provinces. Il se peut qu'il y ait des incitatifs financiers pour certaines professions, notamment avec le Programme des candidats des provinces. Moi, je n'en connais pas.

Martin Green, directeur général, Direction des Partenariats en milieu de travail, Ressources humaines et Développement des compétences Canada : Je ne pense pas que le Programme des candidats des provinces offre des incitatifs financiers. Je sais par contre, bien que je n'aie pas les chiffres ici, que le nombre d'étudiants étrangers au Canada est en hausse. C'est une importante source de revenus pour les universités canadiennes.

Nous nous penchons avec Citoyenneté et Immigration Canada sur les nombreux aspects de la reconnaissance des titres de compétence étrangers. Avec le portail « Se rendre au Canada », les candidats ayant déjà une certaine instruction ont à leur disposition des outils perfectionnés pour les renseigner sur ce qu'ils devront faire en arrivant au pays afin de parfaire leurs compétences ou d'en acquérir d'autres en vue d'entrer sur le marché du travail, dans un domaine particulier. C'est très efficace. Je ne suis pas responsable de cet aspect, mais d'énormes efforts ont été déployés, qui ont des retombées positives.

Le sénateur Callbeck : Je vous souhaite la bienvenue et vous remercie pour cet échange des plus instructifs.

Plusieurs témoins nous ont dit que l'aide financière que peut leur fournir le Programme canadien de prêts aux étudiants ne suffit pas. Vous dites que ce programme s'appuie sur une évaluation des besoins et des coûts. À quelle fréquence est-ce que le niveau de financement est révisé ou examiné?

Mme Graham : En 2005, nous avons relevé le plafond des prêts de 165 à 210 \$ par semaine. Certains étudiants reçoivent déjà le montant maximal. En conséquence de la création des subventions l'automne dernier, ils peuvent avoir droit à un plus gros montant si on détermine que leurs besoins le justifient. On a quelques réserves pour eux, mais il est vrai que le montant maximal de prêts est de 210 \$ par semaine, et environ 40 p. 100 des étudiants atteignent ce plafond en ce moment.

De temps à autre, nous déterminons s'il faut relever le plafond des prêts, mais pour l'instant, il n'est pas prévu de le remonter au-delà de 210 \$.

Le sénateur Callbeck : Vous dites « de temps à autre ». Autrement dit, ce n'est pas tous les trois ou tous les cinq ans, mais quand vous en avez le temps?

Ms. Graham: I would not say it is when we get around to it. We look at tuition costs and at the program from a policy perspective and recommend an increase. As I said, we looked at it last in 2005. We know that a high percentage of students are at the maximum limit, so it is currently on our minds in terms of what the implications of raising loan limits will be.

Senator Callbeck: There is no set time? In other words, you do not look at this issue every three or five years?

Ms. McDade: Ms. Graham is saying that an increase in the loan limit is a policy decision of the government, and there is no legislated requirement for a review within a certain time frame, which I think is what you are wondering. Those loan limits can be changed as frequently or as rarely as the government feels is appropriate.

Senator Callbeck: You said there is an appeal mechanism. Do many students appeal?

Ms. Graham: Appeals are made through the provincial government, so I do not have those numbers. I can see if we can forward the numbers to you.

If at any time during the year a student's income or their parents' income changes, there is an appeal mechanism. We can give you a sense of that number, if that is of interest.

Senator Callbeck: That will be helpful to the committee.

With regard to part-time students, it says here that only .005 receive any financing under the Canada Student Loans Program. Why is that?

Ms. Graham: I am not sure what you are referring to. In the past year we raised the limit. It is true that few people access part-time loans and grants. In August of last year, we increased the amount of loan available to students in part-time studies from \$4,000 to \$10,000. We will be interested to see whether that change increases access to part-time student financial assistance.

Senator Callbeck: Do you think that statistic is so low because the amount was low, or are there other reasons?

Ms. Graham: Our view is that if someone is going to university part time, often they have a full-time job and have no need to access student financial assistance, or when we look at their income compared to their need, we see that they do not qualify for assistance because their income is high enough to support the expenses that they incur going to university part-time. That is the simple answer.

Obviously, because of the current economic circumstances, we are interested in whether the increase in part-time loans that we put forward will assist people.

Mme Graham : Je ne dirais pas que c'est quand nous en avons le temps. Nous faisons un examen prenant en compte les frais de scolarité et le programme, en fonction des politiques établies, et nous recommandons une augmentation. Comme je le disais, la dernière fois, c'était en 2005. Nous savons qu'un gros pourcentage d'étudiants atteint la limite maximale. Alors, nous y pensons actuellement, et nous réfléchissons aux répercussions qu'aurait un relèvement du plafond des prêts.

Le sénateur Callbeck : Il n'y a pas d'échéance fixe? Autrement dit, vous ne revenez pas sur cette question tous les trois ans ou tous les cinq ans?

Mme McDade : Ce que dit Mme Graham, c'est que la hausse du plafond des prêts relève de la politique établie par le gouvernement, et la loi n'impose pas d'examen à une fréquence donnée, si je comprends bien votre question. Ces limites de prêts peuvent être modifiées aussi souvent ou aussi rarement que le gouvernement le juge approprié.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit qu'il existe un mécanisme d'appel. Est-ce que beaucoup d'étudiants y recourent?

Mme Graham : Les appels se font par l'intermédiaire des gouvernements provinciaux. Je n'en ai donc pas les chiffres. Je peux voir si je peux les obtenir pour vous.

Un mécanisme d'appel existe au cas où, à un moment donné pendant l'année, les revenus d'un étudiant ou de ses parents changeraient. Nous pouvons vous donner des chiffres, si cela vous intéresse.

Le sénateur Callbeck : Ce serait utile au comité.

En ce qui concerne les étudiants à temps partiel, je vois ici que seulement 0,005 p. 100 d'entre eux obtiennent un emprunt du Programme canadien de prêts aux étudiants. Pourquoi cela?

Mme Graham : Je ne suis pas sûre de savoir exactement de quoi vous parlez. Nous avons relevé le plafond l'année dernière. Il est vrai que peu d'étudiants à temps partiel accèdent aux prêts et subventions. En août dernier, nous avons fait passer le montant du prêt accessible aux étudiants à temps partiel de 4 000 \$ à 10 000 \$. Nous voulons savoir si, avec ce changement, plus d'étudiants à temps partiel obtiendront de l'aide financière.

Le sénateur Callbeck : Croyez-vous qu'ils sont si peu nombreux parce que peu de demandes sont faites, ou pourrait-il y avoir d'autres raisons?

Mme Graham : Selon nous, si une personne fait des études à temps partiel à l'université, c'est souvent parce qu'elle a un emploi à temps plein et n'a pas besoin de l'aide financière aux étudiants. Quand on compare les revenus de ces étudiants à leurs besoins, on constate également qu'ils ne sont pas admissibles à l'aide financière parce que leur revenu suffit à couvrir les dépenses liées aux études à temps partiel. C'est la réponse toute simple.

Bien évidemment, dans la conjoncture actuelle, nous voulons savoir si l'augmentation des prêts aux étudiants à temps partiel aidera ceux-ci.

Senator Callbeck: Are there statistics on the number of part-time students who have applied?

Ms. Graham: Yes.

Senator Callbeck: And for those who have been turned down?

Ms. McDade: We may not have the precise number with us. We know that there are roughly 396,000 part-time students in any given month. We can provide the statistics on the number of applications for part-time loans. The proportion rejected is probably modest. I think what you really want to know is, of the students in part-time studies, what proportion try to access this program and use it for their studies. We can provide that information.

Senator Callbeck: That would be great.

One witness talked about the Registered Education Savings Plans and the Canada Education Savings Grants, saying that these programs benefit the families that need it the least. What are your comments on that view?

Marc LeBrun, Director General, Canada Education Savings Program, Human Resources and Skills Development Canada: The program was introduced in 1998. It underwent an evaluation, and in 2002 the evaluation showed that specific factors were indicative of people participating or not participating in the program. One factor was general awareness and another was income level. The likelihood that those in low-income families were aware of, or participating in, this program was low, so in 2004 changes were introduced that were targeted specifically to low- and middle-income families.

In 2005, we introduced the Canada Learning Bond and an additional grant which gives low- and middle-income families additional incentives to save. The matching rate was raised for those families to create additional incentive. We are currently evaluating those changes and expect to know by the end of this year whether they have been effective in incenting low-income families to save for post-secondary education.

Senator Callbeck: You said you introduced changes in 2004 and you mentioned the bond in 2005. What were the other changes?

Mr. LeBrun: The basic match rate is 20 per cent for saving for your children's education. The government gives low-income families 40 per cent on the first \$500 as an additional grant. There is no specific program name for it; it is a higher incentive based on income.

Senator Callbeck: You are evaluating those changes now?

Mr. LeBrun: That is correct.

Le sénateur Callbeck : Est-ce qu'il y a des statistiques sur le nombre d'étudiants à temps partiel qui ont fait des demandes de prêt?

Mme Graham : Oui.

Le sénateur Callbeck : Et sur les demandes qui ont été rejetées?

Mme McDade : Nous n'avons peut-être pas les chiffres précis avec nous. Nous savons qu'il y a chaque mois environ 396 000 étudiants à temps partiel. Nous pouvons vous communiquer les statistiques sur le nombre de demandes de prêts émanant d'étudiants à temps partiel. La proportion de demandes rejetées est probablement modeste. Je crois que ce que vous voulez vraiment savoir, c'est la proportion des étudiants à temps partiel qui essaient de souscrire à ce programme et comptent dessus pour leurs études. Nous pouvons vous faire parvenir ces chiffres.

Le sénateur Callbeck : Cela nous serait très utile.

Un témoin a parlé du Régime enregistré d'épargne-études et de la Subvention canadienne pour l'épargne-études, en disant que ces programmes avantagent les familles qui en ont le moins besoin. Qu'en pensez-vous?

Marc LeBrun, directeur général, Programme canadien pour l'épargne-études, Ressources humaines et développement des compétences Canada : Le programme a été créé en 1998. Il a subi une évaluation et, en 2002, celle-ci a conclu que certains facteurs particuliers déterminaient si des gens souscrivaient ou non au programme. Au nombre de ces facteurs, il y avait le fait d'être au courant de son existence et le revenu familial. La probabilité que les familles à faible revenu connaissent le programme ou y participent était faible. En 2004, des changements y ont donc été apportés pour cibler spécifiquement les familles à revenu faible et moyen.

En 2005, nous avons créé le Bon d'études canadien ainsi qu'un autre type de subvention, à titre d'incitatifs supplémentaires à l'épargne pour les familles à revenu faible et moyen. Le taux correspondant a été augmenté pour ces familles afin de créer un nouvel incitatif. Nous sommes en train d'évaluer ces changements et pensons savoir d'ici la fin de l'année s'ils suffisent à inciter les familles à faible revenu à épargner pour l'éducation postsecondaire.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit avoir apporté des changements en 2004, et vous parlez de Bon d'études créé en 2005. Est-ce qu'il y a eu d'autres changements?

M. LeBrun : Le taux correspondant de base est de 20 p. 100 des cotisations au régime d'épargne-études. Le gouvernement verse aux familles à faible revenu 40 p. 100 pour la première tranche de 500 \$ d'épargne, en guise de subvention supplémentaire. Ce n'est pas un programme qui a un titre particulier; c'est un incitatif supplémentaire qui est fonction du revenu.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que vous évaluez les effets de ces changements en ce moment?

M. LeBrun : Oui.

Senator Cordy: I want to talk about the unmet needs. In 2008, the actuarial report showed that a number of students require far more money than they are receiving from their student loan, ranging from a low of \$1,191 in Ontario to a high of \$5,219 in Nova Scotia. I am from Nova Scotia, so when I see numbers like that I become alarmed. When I asked a similar question last week, the response was that it could be because of higher tuition costs in Nova Scotia.

Do you look at regional differences when determining what amounts students are eligible to borrow?

Ms. Graham: The provinces provide the up-front needs assessment, and they consider income, family size, where students live and the costs there. Each province assesses needs in its own way. Provinces look at parental income for dependent students, and they look at whether the family has more than one child in post-secondary education. It varies across the country in terms of what the contribution of the parents can be and what the assessed need is.

To answer your question directly, yes, regional differences are taken into account in the needs assessment.

Senator Cordy: Why is there such a difference in a needs assessment between Ontario and Nova Scotia? I would think that if a needs assessment were done those numbers would be close. There is a big difference between \$1,000 and 5,000.

Ms. Graham: The cost of tuition is a factor, as is the cost of living.

Senator Cordy: I understand the factors, but if a needs assessment is done, why is there a difference in the amount of the unmet need? I would guess that with a needs assessment, the unmet need may vary by a couple of hundred dollars between provinces rather than by \$4,000, as is the difference between Ontario and Nova Scotia. The needs assessment does not seem to meet the needs of the various provinces.

Ms. Graham: What study are you referring to?

Senator Cordy: The 2008 actuarial report.

Ms. Graham: I will get back to you on that answer. The question is a fairly complicated one.

Senator Cordy: That is fine. The difference seems big if you have a needs assessment. The range seems to be broad.

Moving on to summer employment, some students in Nova Scotia have unmet needs of \$5,200, and last year the summer unemployment rate was the highest ever recorded. That unemployment rate left the students in a dilemma for this past year. Hopefully the employment rate will increase this summer.

I want to go back to the chair's question about the \$50 maximum for part-time work. Of course, if students do not have a job in the summer they will try to find a job during the year. The \$50 maximum earning is five hours of work at \$10 an

Le sénateur Cordy : J'aimerais que nous parlions des besoins qui ne sont pas comblés. En 2008, selon le rapport de l'analyse actuarielle, les besoins financiers d'un certain nombre d'étudiants dépassent de beaucoup le montant des prêts qu'ils reçoivent. L'écart est de 1 191 \$ en Ontario et atteint 5 219 \$ en Nouvelle-Écosse. Je viens de la Nouvelle-Écosse. Alors, quand je vois des chiffres comme ceux-là, je m'en inquiète. Quand j'ai posé une question semblable la semaine dernière, la réponse que j'ai reçue, c'est que cet écart pourrait être attribuable à des frais de scolarité plus élevés en Nouvelle-Écosse.

Examinez-vous les différences régionales lorsque vous déterminez les montants que les étudiants ont droit d'emprunter?

Mme Graham : Ce sont les responsables des provinces qui évaluent les besoins. Ils tiennent compte des revenus, de la taille de la famille et des coûts liés à l'endroit où vivent les étudiants. Les provinces évaluent les besoins différemment l'une de l'autre. Elles regardent le revenu parental pour les étudiants à charge et elles prennent en compte le nombre d'enfants qui poursuivent des études postsecondaires. La contribution des parents et les besoins sont évalués de manière différente selon la province.

Pour répondre sans détour à votre question, oui, les différences régionales sont prises en considération dans l'évaluation des besoins.

Le sénateur Cordy : Pourquoi la différence est-elle si grande entre l'évaluation des besoins de l'Ontario et celle de la Nouvelle-Écosse? Selon moi, les chiffres devraient se ressembler. Il y a une grande différence entre 1 000 et 5 000 \$.

Mme Graham : Les frais de scolarité et le coût de la vie sont aussi considérés.

Le sénateur Cordy : Je comprends, mais je ne vois pas pourquoi il y a une différence entre les montants qui correspondent aux besoins non comblés. Je conçois qu'il puisse y avoir une différence de 200 à 300 \$ entre les besoins non comblés des étudiants selon la province. Par contre, il y a une différence de 4 000 \$ entre l'Ontario et la Nouvelle-Écosse. Les évaluations ne semblent pas répondre aux besoins des étudiants des diverses provinces.

Mme Graham : De quelle étude parlez-vous?

Le sénateur Cordy : Du rapport actuariel de 2008.

Mme Graham : Je devrai vous en reparler. C'est une question assez compliquée.

Le sénateur Cordy : Très bien. La différence est importante si on mène une évaluation des besoins. L'écart entre les besoins non comblés est grand.

Pour ce qui est des emplois d'été, des étudiants de la Nouvelle-Écosse ont des besoins non comblés de 5 200 \$. L'été dernier, on a enregistré un taux de chômage record. L'an dernier, les étudiants ont été confrontés à un dilemme en raison de ce facteur. Espérons qu'il y aura plus d'emplois cet été.

Je veux revenir sur la question du maximum de 50 \$ pour le travail à temps partiel qu'a soulevée la présidence. Évidemment, les étudiants qui ne travaillent pas l'été essaient de le faire durant l'année scolaire. Le revenu maximum de 50 \$ représente cinq

hour. Many students living in the Halifax area and going to university are working at jobs in retail, because that area is flexible for them. However, not many retail outlets will hire a student who can work only five hours a week.

When was the last time the \$50 was adjusted?

Ms. Graham: I do not think it has been looked at in the years that I have been working in this area.

Senator Cordy: Which began when?

Ms. Graham: In 2000.

Senator Cordy: So that was at least 10 years ago.

Ms. Graham: Yes.

Ms. McDade: To clarify, the \$50 is the limit before the student is expected to contribute funds, so it is not taken into account in terms of their income contribution. There is no bar on —

Senator Cordy: I understand that. They can earn \$250 a week, but everything above \$50 will be clawed back from a student loan, will it not?

Ms. McDade: It will be considered part of their contribution to their own education, as opposed to funds provided by the federal and provincial governments.

Senator Cordy: If we look back at the \$5,200 of unmet needs in Nova Scotia, \$50 a week will not cover those needs. Fifty dollars is not much.

I want to go back to the complexity of the forms. We hear people say that people from the government are not much help. We heard about the complexity of the forms last week. We heard that they are at the level of expertise of Grade 11 or 12. The target for student loans tends to be students whose parents are not necessarily university educated. The target group is first-generation post-secondary students; low-income students; and Aboriginals, who have low rates of graduation from high school and much lower rates of graduation from post-secondary institutions.

When we look at the complexity of the forms and at the students applying for student loans, the situation does not seem to be a good fit. Are you looking at making the forms easier to fill out? I know you said earlier that if students do not receive enough funding they can reapply or appeal, but that process only adds to the complexity. I am concerned when I see complex forms for people in the target groups, who are the ones looking for student loans.

Ms. Graham: It is a concern of ours. As I mentioned earlier, we are looking at applying plain language principles to our documents. The documents that students have to sign are contractual and there are obligations and legislation around the things we must put in the documents. In terms of explaining to students what the applications are and why certain information is required, we are running a pilot project on having entrance and

heures de travail à 10 \$ l'heure. Bien des étudiants universitaires de la région d'Halifax travaillent dans la vente au détail parce que c'est un secteur peu contraignant. Toutefois, peu de responsables de commerces au détail vont embaucher un étudiant qui ne peut travailler que cinq heures par semaine.

Quelle est la dernière fois où le montant de 50 \$ a été ajusté?

Mme Graham : Je ne crois pas qu'on se soit penché là-dessus depuis que je travaille dans ce domaine.

Le sénateur Cordy : Quand avez-vous commencé?

Mme Graham : En 2000.

Le sénateur Cordy : Le montant n'a donc pas été ajusté depuis au moins dix ans.

Mme Graham : En effet.

Mme McDade : Pour apporter des éclaircissements, les 50 \$ sont la limite au-delà de laquelle les étudiants doivent contribuer au financement de leurs études. Ce montant n'est pas pris en considération dans leurs revenus. Il ne constitue pas un obstacle...

Le sénateur Cordy : Je comprends. Les étudiants peuvent gagner 250 \$ par semaine, mais ils recevront des prêts étudiants moins importants si leurs revenus excèdent 50 \$, n'est-ce pas?

Mme McDade : Au-delà de 50 \$, les revenus des étudiants serviront à financer leurs études et diminueront la contribution des gouvernements fédéral et provincial.

Le sénateur Cordy : Par rapport aux 5 200 \$ de besoins non comblés d'étudiants de la Nouvelle-Écosse, ces 50 \$ par semaine sont trop peu. C'est une somme bien modeste.

Je veux parler à nouveau de la complexité des formulaires. On nous dit que les gens du gouvernement ne sont pas d'un grand secours. La semaine dernière, on nous a mentionné que les formulaires étaient difficiles à remplir et qu'ils ne correspondaient pas au niveau de connaissances d'un étudiant de la cinquième secondaire. En général, les prêts étudiants sont destinés à ceux dont les parents n'ont pas nécessairement fait des études universitaires. Les groupes cibles sont les étudiants qui sortent du secondaire, ceux qui ont un faible revenu et les Autochtones, une communauté dont peu de membres terminent le secondaire et encore moins des études postsecondaires.

La complexité des formulaires semble inappropriée pour les étudiants qui demandent des prêts. Envisagez-vous de simplifier les formulaires? Comme vous l'avez dit plus tôt, les étudiants qui ne reçoivent pas assez de financement peuvent en redemander ou faire appel. Cependant, ces démarches ne rendent le processus que plus complexe. Je suis préoccupée par la complexité des formulaires que doivent remplir les gens qui cherchent à obtenir des prêts étudiants.

Mme Graham : Cela nous préoccupe aussi. Comme je l'ai mentionné plus tôt, nous examinons la possibilité d'utiliser un langage simple pour les documents. Les formulaires que signent les étudiants sont un contrat qui comprend des obligations en vertu de la loi. Nous sommes tenus d'y mettre certaines choses. Pour ce qui est d'expliquer aux étudiants ce que représentent les formulaires et pourquoi certaines informations sont nécessaires,

exit interviews with students. We take them through their obligations under the application and the student loan program and assist them to better understand what they are entering into. They are entering a complex financial arrangement and it is the first time that many of them will do so. We want them to know that the commitment is a serious and long-term one.

We want to help them to understand what the forms are and why they need to sign them. At the other end, when they graduate and their loans are consolidated, we will have another interview with them to tell them how to manage their loans and what to do if they get into trouble in terms of being able to repay.

We are putting that pilot project in place in B.C. Our objective and hope is to implement that process across the country and make it a mandatory part of applying for student loans.

Senator Cordy: Do you hold individual meetings?

Ms. Graham: Yes.

Mr. LeBrun: Some of the questions you are asking are tied to financial capability or financial literacy, that is, whether students signing for a student loan understand what they are getting into. Ms. Graham spoke of the entrance-exit tool, which is one thing we will pilot. Other initiatives are in place in the government that look at financial capability. In December of last year, Statistics Canada released survey results on the financial capability baseline of Canadians. We are drawing on that data now to see whether specific factors lead to general understanding of financial concepts and what the baseline is for students and families based on income levels, et cetera. That capability baseline is one area of interest for us.

The Financial Consumer Agency of Canada is partnering with provincial security agencies and provincial departments of education in formulating web tools for students to build financial capability into the curricula at the high school level. They deal with concepts like student loans, insurance, budgeting, et cetera. A number of initiatives relate to some of the questions that you are asking.

Senator Cordy: This process must start in high school; it cannot start in the first year of post-secondary education.

Senator Martin: Thank you very much for being here today. Senator Cordy asked a question that was on my mind about how students are able to access the available programs. We have been talking about identifying the barriers to accessing post-secondary education and eliminating, or at least reducing, them. However, the question here today is, what are the barriers to students to accessing funds?

nous rencontrons des gens au début et à la fin de leurs études dans le cadre d'un projet pilote. Nous aidons les étudiants à comprendre les obligations qui leur incombent aux termes des formulaires et des programmes de prêts étudiants. Pour bien des étudiants, c'est la première entente financière complexe qu'ils passent. Nous voulons que ces personnes comprennent qu'il s'agit d'un engagement à long terme sérieux.

Nous voulons aider les étudiants à comprendre la signification des formulaires et pourquoi ils doivent les signer. Nous rencontrons les personnes à la fin de leurs études, lorsqu'elles obtiennent leur diplôme et que leurs prêts sont regroupés, pour leur dire comment gérer leurs prêts et quoi faire si elles ne sont pas en mesure de les rembourser.

Nous mettons en place un projet pilote en Colombie-Britannique. Nous espérons mettre en œuvre ce processus dans l'ensemble du pays et le rendre obligatoire dans le cadre des demandes de prêts étudiants.

Le sénateur Cordy : Rencontrez-vous les étudiants un à un?

Mme Graham : Oui.

M. LeBrun : Certaines des questions que vous soulevez ont trait aux capacités financières des étudiants, qui doivent comprendre les conséquences qu'il y a à contracter des prêts étudiants. Mme Graham a parlé des entrevues de début et de fin d'études, un moyen que nous mettrons à l'essai. Le gouvernement a mis en place d'autres initiatives pour examiner les capacités financières. En décembre de l'année dernière, Statistique Canada a rendu publics les résultats d'un sondage sur le montant de référence qui correspond aux capacités financières des Canadiens. Nous employons maintenant ces données pour voir si des facteurs particuliers permettent d'avoir une idée d'ensemble des concepts financiers et du montant de référence pour les étudiants et les familles en fonction des revenus et ainsi de suite. Nous nous intéressons entre autres au montant de référence qui correspond aux capacités financières.

L'Agence de la consommation en matière financière du Canada collabore avec les organismes de sécurité sociale et les ministères provinciaux de l'Éducation à la création d'outils en ligne destinés à améliorer les capacités financières des étudiants, qui seront intégrés aux programmes d'études secondaires. Ces outils traitent de matières comme les prêts étudiants, les assurances, l'établissement d'un budget, et cetera. Certaines initiatives concernent des points que vous avez soulevés.

Le sénateur Cordy : Ce processus doit commencer au secondaire, et non à la première année des études postsecondaires.

Le sénateur Martin : Merci beaucoup d'être ici aujourd'hui. Comme le sénateur Cordy, je veux parler de l'accès aux programmes disponibles pour les étudiants. Nous avons dit qu'il fallait cerner les obstacles à l'accès aux études postsecondaires et de les éliminer, ou au moins les réduire. Toutefois, la question ici aujourd'hui est de savoir quels sont les obstacles auxquels sont confrontés les étudiants qui veulent obtenir des fonds.

You have outlined a number of programs that are available, but the question is whether students are able to identify what programs they are eligible for, because there are different eligibility criteria and there is a range of programs. I know how complex that process can be, especially if English or French is not their first language or if they live in a remote rural community where there is also a virtual divide.

I hope that situation is better than it was 30 years ago when I was in school, but the forms are still complex. We can have the best programs, but if people cannot access them, that is the greatest barrier.

I am glad to hear about the program that you are launching in high school. We have all heard of *Computers for Dummies* and *French for Dummies*. There are all sorts of kits with easy-to-read instructions, and perhaps something like those kits can be implemented. I know that schools have a shortage of counsellors and they cannot meet with the hundreds of students they are responsible for, so it is up to the students to navigate the system. That is a huge barrier. If they are rejected, they need to know what the appeal process is. Studying English as a Second Language and working part time due to other financial commitments are also barriers.

Are we improving on lowering those barriers to allow better access for students?

Mr. LeBrun: On the education savings side, to increase families' awareness of savings programs we have undertaken a number of promotional and outreach activities in July for the last few years in partnership with the Canada Revenue Agency. Every July over 3 million families receive updates on their Canada Child Tax Benefit statements, and in the last few years we have included an insert about savings for post-secondary education.

Senator Martin: Recently, a community group translated into Korean the government material for Korean veterans whose first language is not English. It is good that the information is disseminated in partnership with other departments. However, I imagine that families who may not be able to read English fluently would put that information into the garbage bin.

Mr. LeBrun: We have a basic insert with the Canada Child Tax Benefit that outlines the programs that are available to give families an incentive to start thinking about planning for their kids' education. We have a quarterly mail-out for low-income families. They apply for other government benefits and we gather that information and send them specific information about other programs available. We have brochures available through Service Canada Centres and online. Many of the key brochures talk about savings for education in 8 to 10 languages. The brochures are available online. We base ourselves on census data to identify the most common languages that Canadians speak. Those pamphlets are available to families.

Vous avez fait mention d'un certain nombre de programmes disponibles. Cela dit, il faut savoir si les étudiants sont capables de déterminer ce à quoi ils ont accès, parce qu'il y a un certain nombre de programmes et que leurs critères d'admissibilité ne sont pas les mêmes. Je sais à quel point le processus peut être complexe, en particulier pour les étudiants dont le français ou l'anglais n'est pas la langue maternelle ou pour les gens des régions éloignées.

J'espère que la situation est meilleure qu'il y a 30 ans, quand j'étais à l'école. Cependant, les formulaires sont toujours complexes. Nous avons beau offrir les meilleurs programmes, si les gens ne peuvent pas y avoir accès, l'obstacle est majeur.

Je suis heureuse d'entendre que vous lancez un programme au secondaire. Nous avons tous entendu parler des livres pour les nuls. Il y a toutes sortes de trousseaux qui comprennent des instructions simples, et quelque chose dans le genre pourrait être mis en œuvre. Je sais qu'il y a une pénurie de conseillers dans les écoles et qu'ils ne peuvent pas rencontrer les centaines d'étudiants dont ils sont responsables. Les étudiants doivent donc se débrouiller eux-mêmes dans le système, ce qui constitue tout un obstacle. Si leur demande est rejetée, les étudiants doivent connaître le processus d'appel. D'autres obstacles sont l'étude de l'anglais langue seconde et le travail à temps partiel en raison d'autres engagements financiers.

Y a-t-il de l'amélioration dans la réduction des obstacles auxquels se heurtent les étudiants pour l'accès aux prêts?

M. LeBrun : Concernant l'épargne pour les études, nous avons tenu ces dernières années des activités de sensibilisation des familles aux programmes d'épargne, en partenariat avec l'Agence du revenu du Canada. Chaque année, plus de trois millions de familles reçoivent en juillet la mise à jour de leur État des revenus aux fins de la Prestation fiscale canadienne pour enfants. Ces dernières années, nous avons ajouté à cette mise à jour un document sur l'épargne pour les études postsecondaires.

Le sénateur Martin : Dernièrement, une association communautaire a traduit des documents du gouvernement en coréen pour les anciens combattants de la guerre de Corée dont la langue maternelle n'est pas l'anglais. La communication de l'information avec l'aide d'autres ministères est une bonne chose. Néanmoins, j'imagine que les familles incapables de lire l'anglais facilement jettent les documents à la poubelle.

M. LeBrun : Nous ajoutons à l'État des revenus aux fins de la Prestation fiscale canadienne pour enfants un document général qui met en évidence les programmes disponibles pour inciter les parents à commencer à planifier les études de leurs enfants. Chaque trimestre, nous envoyons une communication aux familles à faible revenu. Les familles demandent des prestations gouvernementales, et nous leur envoyons des informations précises sur les autres programmes. Nous mettons à leur disposition des brochures dans les Centres Service Canada et sur Internet. Un grand nombre de brochures essentielles sur l'épargne pour les études sont disponibles dans huit à dix langues. On les trouve d'ailleurs sur Internet. Nous nous fions aux données de recensement pour déterminer les principales langues parlées par les Canadiens. Les familles ont accès à ces brochures.

In an effort to reach some of the low income, Aboriginal and recent immigrant groups, there is an additional grants and contributions program. We work with community organizations, and currently have 16 agreements across the country that talk about the importance of planning for post-secondary education. These organizations hold workshops on how to fill out an RESP application, how to obtain a social insurance number, how to apply for a birth certificate, and so on. There are a number of measures to make these programs known to Canadians.

Ms. Graham: We provide a number of services. We have an online presence called canlearn.ca. On that website, we have tools that help students determine what level of support they might be able to receive. We also have information about the labour market in terms of the kinds of jobs and where courses are available for them. There are interactive tools on that site and a lot of students use it.

Students can also ask questions from the CanLearn website. We respond directly to the students with information on what is available. We have a 1-800 number where people can call to ask for information about what we can provide. We try to provide as much one-on-one help as possible in that respect. In person, we have a lot of outreach activities on university campuses. We have a third-party service provider who has a presence on campus through their kiosks. The service provider is there to answer questions and to take students through what might be available.

In terms of our grants, a person only has to apply for a Canada student loan and they are automatically assessed as to whether they are eligible for any one of our suite of grants. That assessment is provided through the provinces. In terms of our stakeholders, we are actively engaged in discussing with stakeholders how to deliver the message to students about what is available. We have worked closely over the past year with the Canadian Alliance of Student Associations, CASA, with the student federation, and with the association of student financial officers who are on campus and there to talk to students. We work closely with them to try to use them to deliver the message as well.

We have a couple of other special things. We work with the rural exhibits program at Agriculture Canada to outreach to students in rural areas as well, and with both the YMCA and the YWCA. That is the area of things we do.

Senator Seidman: I want to talk more about the Canada Registered Education Savings Program. We know that it has become more popular and more important over the last number of years. I think we ought to congratulate the minister and the government on their ongoing analysis and on the improvements they are making to this program.

Afin d'aider les groupes à faible revenu, les Autochtones et les immigrants récents, il existe un programme de prêts et bourses supplémentaire. Nous travaillons avec des organisations communautaires, avec lesquelles nous avons conclu 16 ententes pour qu'elles parlent de l'importance qu'il y a à planifier les études postsecondaires. Ces organisations donnent des ateliers pour montrer comment remplir un formulaire de REEE, obtenir un numéro d'assurance sociale, demander un acte de naissance et ainsi de suite. Il y a un certain nombre de mesures qui visent à faire connaître ces programmes aux Canadiens.

Mme Graham : Nous offrons certains services. Nous avons un site Internet appelé canlearn.ca, où se trouvent des outils pour aider les étudiants à déterminer le niveau de soutien qu'ils pourraient recevoir. Il y a aussi de l'information sur le marché du travail concernant les emplois et les cours disponibles. Ce site utilisé par beaucoup d'étudiants contient des outils interactifs.

Les étudiants peuvent aussi poser des questions sur le site Internet CanLearn. Nous répondons directement aux étudiants en leur disant quels sont les programmes disponibles. Les gens peuvent également composer un numéro 1-800 pour demander ce qui est offert. À cet égard, nous essayons le plus possible d'aider les gens de manière individuelle. Nous menons aussi nombre d'activités de sensibilisation sur les campus. Des représentants d'un fournisseur de services tiers donnent de l'information aux étudiants qui se présentent aux kiosques dans les universités. Ils répondent aux questions et disent ce à quoi les étudiants pourraient avoir accès.

Concernant les bourses, les provinces évaluent l'admissibilité de toutes les personnes qui demandent un prêt d'études canadien. Par ailleurs, nous discutons activement avec les intervenants pour déterminer comment faire savoir aux étudiants ce qui est disponible. L'an dernier, nous avons travaillé en étroite collaboration avec l'Alliance canadienne des associations étudiantes, l'ACAE, la fédération étudiante et l'Association of Student Financial Officers, dont les représentants vont sur les campus pour parler aux étudiants. Nous travaillons avec ces regroupements notamment pour qu'ils fassent connaître les programmes.

Nous avons deux autres partenariats qui sortent de l'ordinaire. Nous cherchons à intéresser les étudiants des régions éloignées dans le cadre du Programme d'expositions rurales d'Agriculture Canada et nous travaillons avec le YMCA et le YWCA. Voilà le genre de choses que nous faisons.

Le sénateur Seidman : Je veux parler davantage du Programme canadien de régime enregistré d'épargne-études. Nous savons que le programme gagne en popularité depuis un certain nombre d'années. Je crois que nous devons féliciter la ministre et le gouvernement d'effectuer une analyse continue et d'améliorer le programme.

Important features are the 20-per-cent matching grant per year and the Canada Learning Bond for low income families, who do not have to contribute any of their own funds. In Budget 2007, you expanded the program by increasing the lifetime limit; in 2008, you extended the time RESPs can remain open.

Can you tell me more about how you plan more information and communication on that program? Along the same lines of educating Canadians and families about saving for their education and about the possibilities of government programs to encourage them and to help them, how would you promote this program?

Do you have any other such innovative programs in the works?

Mr. LeBrun: What are we doing in terms of the possibility for Canadians? We have an ongoing analysis, where we look at take-up rates; that is, the overall impact for Canadians. For example, the Canada Learning Bond was introduced recently for children born after a certain period. They have to be born after 2003. We will not know if that program is effective for another 15 years.

On the Canada Learning Bond side, because low income families are a target audience, we are looking at ways to increase their participation rate. We have mail-outs and we go directly to families. This year, we are testing different ways of reaching these families, for example, with a voucher. What is the most effective way to reach these families? Is it by means of a self-addressed envelope with the child's name on it and something like, We understand that Sarah was born recently; congratulations; you may be eligible for this program.

This year, we are looking at a voucher. We will give families an actual piece of paper with Sarah's name on it. It does not have a value but it has the child's name on it. The message is, bring this voucher into a financial institution and they can receive \$500. We will test those families that receive a voucher with those that receive only a letter or those that do not receive anything to determine the most effective means of reaching those families.

We also look at program design features. We understand that the program is complex; it is a complex financial savings vehicle. There are barriers. Many families do not feel comfortable going into a bank. We work with a broad array of financial institutions — credit unions, the caisse desjardins, banks, and scholarship trusts — in any way we can to facilitate access to those savings. We look at analysis to see how to improve current work programs. We look at international examples as well. A child trust fund was introduced in the U.K. a number of years ago. We question what we can learn from international examples as well.

All of these things are part of our work.

Des éléments importants du programme sont la subvention de contrepartie annuelle de 20 p. 100 et le Bon d'études canadien pour les familles à faible revenu, qui n'ont pas à contribuer au financement des études. Dans le budget de 2007, vous avez assoupli le programme en augmentant l'âge limite d'admissibilité; en 2008, vous avez prolongé le temps où un REEE peut demeurer ouvert.

Pouvez-vous me dire comment vous comptez faire connaître le programme? Dans le même objectif de sensibiliser les Canadiens et les familles à l'épargne-études et aux programmes gouvernementaux disponibles pour les encourager et les aider, comment feriez-vous la promotion du programme?

Élaborez-vous d'autres programmes innovateurs de ce genre?

M. LeBrun : Que faisons-nous pour offrir différentes possibilités aux Canadiens? Nous menons une analyse continue et nous examinons les taux d'adhésion au programme dans l'ensemble de la population canadienne. Par exemple, le Bon d'études canadien a été mis en œuvre dernièrement pour les enfants nés après 2003. Nous ne saurons si le programme est efficace que dans 15 ans.

Concernant le Bon d'études canadien, nous cherchons des moyens d'augmenter la participation des familles à faible revenu, un groupe cible. Nous avons une liste de diffusion et nous communiquons directement avec les familles. Cette année, nous essayons différents moyens d'établir le contact avec les familles. Par exemple, nous leur offrons un coupon. Quel est le meilleur moyen de faire connaître les programmes aux familles? C'est d'envoyer une lettre qui dit quelque chose comme : « Nous savons que Sarah est née dernièrement. Félicitations, vous êtes peut-être admissible à ce programme. »

Cette année, nous allons donner aux familles un coupon sur lequel figure le nom de l'enfant. Aucun montant d'argent ne sera inscrit sur le coupon, mais il y aura le nom de l'enfant. Le message d'accompagnement dira d'amener le coupon dans une institution financière pour recevoir 500 \$. Nous allons déterminer quelle est la meilleure façon de prendre contact avec les familles en comparant celles qui reçoivent un coupon à celles qui ne reçoivent qu'une lettre ou encore à celles qui ne reçoivent rien du tout.

Nous examinons aussi les caractéristiques de conception du programme. Nous savons que le programme est un moyen complexe d'épargner de l'argent. Il y a des obstacles. Bien des familles ne se sentent pas à l'aise à l'idée d'aller dans une banque. Nous travaillons avec toute une panoplie d'institutions financières — des coopératives de crédit, la Caisse Desjardins, des banques et des fonds fiduciaires de bourses d'études — pour faciliter l'accès à ces moyens d'épargne de toutes les manières possibles. Nous nous penchons sur des analyses pour voir comment améliorer les programmes de travail actuels. Nous regardons aussi les exemples sur le plan international. Il y a un certain nombre d'années, un fonds fiduciaire pour enfants a été mis en œuvre au Royaume-Uni. Nous nous demandons aussi ce que nous pouvons retenir des exemples qu'on voit dans les autres pays.

Toutes ces choses font partie de notre travail.

[Translation]

Senator Champagne: Ms. McDade, at the beginning of your presentation, you said that, as part of the Canada Student Loans Program, Quebec used their right to opt out and receive the payments directly instead, and that it created its own loan program.

My first question is the following: is there some coordination between the federal and provincial levels to ensure that everything is in order for Quebec students?

My second question has to do with the fact that, even if the loan program is administered by Quebec for Quebec students, Quebec parents are still entitled to the federal government's Registered Education Savings Plan. Could you tell me what exactly is available to Quebec parents and students compared to what is available in the other Canadian provinces and territories?

[English]

Ms. Graham: With respect to Quebec, they receive an alternative payment from the Government of Canada for the programs that they provide to their students. Our legislation stipulates that they must provide programs that have substantially the same effect as the Canada Student Loans Program.

Historically, since 1964 they have received an alternative payment each year for their loans and for some of the grants. In February, we indicated publicly that we would compensate Quebec in an incremental amount of \$115 million for the new grant program we introduced in September of last year.

The short answer is that we ensure that our contribution to Quebec students is made directly through the Province of Quebec.

[Translation]

Senator Champagne: So parents can still take advantage of the Registered Education Savings Plan?

Mr. LeBrun: As you have pointed out in your question, the grant is available to all Canadians. But a new incentive was introduced in Quebec a few years ago, a new tax credit — Quebec Education Savings Incentive (QESI). Revenue Québec administers the program. It offers Quebec parents an additional incentive of 50 per cent of the total amount the federal government would have provided. If a family had contributed \$2,000 this year, the feds would have given them 20 per cent or the equivalent of \$400. Families are also eligible for a provincial tax credit of \$200. It is a new program that started in 2007.

It is Revenu Québec, not the federal level, that is responsible for the administration. But the two programs are linked. Quebec parents are entitled to those two programs.

Senator Champagne: Even if it is administered differently — in any case, Quebec is always different from everyone else — the assistance is similar. I wanted to make sure that Quebec parents and students have the same benefits. Thank you very much.

[Français]

Le sénateur Champagne : Madame McDade, au début de votre présentation, vous disiez qu'en ce qui concerne le Programme canadien de prêts aux étudiants, le Québec aurait utilisé son droit de retrait et recevrait directement les sommes et organiserait son propre programme de prêts.

Ma première question est la suivante : est-ce qu'il y a une certaine coordination entre ces deux paliers afin d'assurer que tout soit correct pour les étudiants du Québec?

Ma deuxième question : même si le programme de prêts est administré par le Québec pour les étudiants québécois, les parents québécois ont quand même droit au Régime enregistré d'épargne-études du gouvernement fédéral. J'aimerais savoir exactement ce qui est possible pour les parents et les étudiants du Québec en comparaison de ce qui existe dans les autres provinces et territoires du Canada.

[Traduction]

Mme Graham : Concernant le gouvernement du Québec, il reçoit un montant compensatoire du gouvernement du Canada pour les programmes offerts aux étudiants. La loi dit que le Québec doit offrir des programmes qui ont un effet semblable à celui du Programme canadien de prêts aux étudiants.

Depuis 1964, le Québec a reçu chaque année un paiement compensatoire pour les prêts et certaines bourses. En février, nous avons annoncé que nous allions donner une compensation supplémentaire de 115 millions de dollars au gouvernement du Québec pour le nouveau programme de bourses que nous avons mis en œuvre en septembre de l'an dernier.

Bref, nous aidons les étudiants québécois en donnant des fonds au gouvernement du Québec.

[Français]

Le sénateur Champagne : Cela n'empêche pas les parents de bénéficier du Régime enregistré d'épargne-études?

M. LeBrun : Comme vous l'avez souligné dans votre question, la subvention est accessible à tous les Canadiens. Même que depuis quelques années on a introduit un nouvel incitatif au Québec, un nouveau crédit d'impôt — Quebec Education Savings Incentive —, le QESI. C'est le ministère du Revenu qui administre le programme. Il offre aux parents québécois un incitatif additionnel de 50 p. 100 du montant que le fédéral aurait versé. Si une famille avait cotisé 2 000 \$ cette année, le fédéral lui aurait versé 20 p. 100, soit 400 \$. La famille est admissible également à un crédit d'impôt de 200 \$ de la province. C'est un nouveau programme depuis 2007.

L'administration ne se fait pas au palier fédéral, mais revient au ministère du Revenu. Cependant, les deux programmes sont liés. Les parents au Québec ont droit à ces deux programmes.

Le sénateur Champagne : Même si c'est administré différemment — de toute façon, le Québec ne fait rien comme tout le monde —, l'aide est similaire. Je voulais m'assurer que les parents et les étudiants québécois aient les mêmes avantages. Merci beaucoup.

[English]

Senator Keon: Canada is one of the most highly educated countries in the world. Yet, these problems seem to unfold as we hold these hearings. Can you, collectively or individually, give me a snapshot of where we stand vis-à-vis Scandinavia and America — they are the two extremes — in assistance for post-secondary education?

Ms. McDade: I doubt that we can provide that information here. We are familiar with our general ranking, as you are, in terms of the other countries of the Organisation for Economic Co-operation and Development. The most recent data on post-secondary education attainment were released by the OECD. However, in terms of specific comparisons on student financial assistance, which I think is your question, we will get back to you.

Ms. Graham: A lot of countries in Europe provide free post-secondary education. Recently, the U.S. decided to go to a direct lending approach, which is similar to what Canada has in place right now. We can give you a better sense of how we compare or what other countries are doing with respect to student financial assistance. We will be happy to give you a more comprehensive answer in a written submission.

The Chair: Please see that anything that you provide to us subsequently as a written submission is sent to the clerk.

Senator Keon: That is fine.

The Chair: That completes round one. Let me go to round two and start with a question.

I asked you a question earlier that we will ask the finance officials to answer with respect to the tax credit system. Senator Seidman also raised questions relating to the Registered Education Savings Plan, RESP; the Canada Education Savings Grant, CESG; and the Canada Learning Bond, CLB, which is to help low income people.

The Canada Learning Bond goes back to someone born in 2003 and later. I understand that we are talking about kids who are seven years old now. However, there is a need now for low-income people to access the funds they need for post-secondary education. We have heard that, with programs like the tax credit, the higher income people can take advantage of them and not so much the low-income people.

Have you completed an evaluation on the effectiveness of this program for low-income people? Are you doing anything now that will help low-income people to take advantage of these programs?

Mr. LeBrun: I can start with your question about what we are doing now to offer help to low income families.

[Traduction]

Le sénateur Keon : La population canadienne est une des plus éduquées au monde. Malgré tout, les problèmes semblent se révéler quand nous tenons des audiences. Pouvez-vous, vous tous ou chacun de vous, me donner un aperçu d'où nous en sommes par rapport aux pays scandinaves et aux États-Unis — il s'agit des deux extrêmes — pour l'aide aux études postsecondaires?

Mme McDade : Je doute que nous puissions présenter cette information ici. Tout comme vous, nous connaissons le rang du Canada dans le classement général des pays de l'OCDE. Cette organisation a rendu publiques les plus récentes données sur l'accès aux études postsecondaires. Toutefois, pour ce qui est des comparaisons précises concernant l'aide financière aux étudiants, je vais vous en reparler, si c'est bien ce sur quoi portait votre question.

Mme Graham : Les études postsecondaires sont gratuites dans bien des pays d'Europe. Récemment, les États-Unis ont adopté une approche consistant à accorder des prêts directs, qui ressemble à ce que le Canada a en place actuellement. Nous pouvons vous donner une meilleure idée de la situation qui a cours au Canada par rapport à ce qui se fait dans les autres pays pour aider financièrement les étudiants. C'est avec plaisir que nous vous donnerons une réponse plus complète par écrit.

Le président : Veuillez à ce que tous documents que vous nous fournirez après la rencontre soient envoyés à notre greffière.

Le sénateur Keon : Très bien.

Le président : Le premier tour est terminé. Permettez-moi de prendre la parole pour commencer le deuxième.

Tout à l'heure, je vous ai posé une question sur le système de crédit d'impôt. Nous demanderons également aux représentants de l'Agence du revenu d'y répondre. Le sénateur Seidman a aussi posé des questions sur le régime enregistré d'épargne-études, le REEE, la Subvention canadienne pour l'épargne-études, la SCEE, et le Bon d'études canadien, le BEC, qui aide les gens à faible revenu.

Le Bon d'études canadien est destiné aux gens nés en 2003 ou après. Nous parlons donc d'enfants qui ont maintenant sept ans. Toutefois, les gens à faible revenu ont présentement besoin d'avoir accès à des fonds d'études postsecondaires. On nous a dit que les programmes comme celui des crédits d'impôt profitent surtout aux gens aisés plutôt qu'aux gens à faible revenu.

Avez-vous effectué une évaluation sur l'efficacité du programme pour les gens à faible revenu? À l'heure actuelle, prenez-vous des mesures qui aideront les gens à faible revenu à profiter des programmes?

M. LeBrun : Je peux commencer par répondre à votre question sur ce que nous faisons maintenant pour aider les familles à faible revenu.

The learning bond is given only to kids born after 2003. For the existing program, the flat rate 20 per cent, has been available since 1988. As you point out, this program offers an initial \$500, plus \$100 every year. That program can add up to \$2,000. It is for kids going through the system now.

With the introduction of the recent changes in the 2008 Canada Student Grant Program, which is targeted to low-income families, programs will target students as they are going through the system and attending post-secondary education 15 years from now. Other measures are in place right now, for example, the Canada Grants for Students from Low-income Families.

In terms of evaluation of these programs, for example, the Canada Learning Bond, we undertook an evaluation of these programs in 2009. We should see the results of that evaluation later this year.

The Chair: We are concerned about access to post-secondary education. The people that take advantage of these programs are, by and large, the people that can afford post-secondary education and the ones that are higher in the statistics in terms of being in post-secondary education.

With the monies that we have, we need to target bringing more people into the system; that target involves low-income people as well.

Mr. LeBrun: In terms of distribution or participation in the program, you have heard from prior witnesses that much of the money going out in education savings programs is going to higher income families. In terms of their proportion of the Canadian population — and, I can use a number but I want to confirm this number in writing — let us say that families earning over \$125,000 in terms of family income represent maybe 13 per cent of the Canadian population. However, they are participating in the program at closer to 40 per cent. Participation is tied to savings. One can draw the conclusion that if they are higher income they have greater capability to save. That is correct. Surprisingly, however, there are still good numbers in terms of participation of low- and middle-income families.

We are looking at the distribution now. Low income families do save for their kids' education. About 40 per cent of all kids have an RESP and are receiving a grant. I do not have the exact numbers for the low-income families, but there is still good participation.

Families are saving for their kids' education. When you ask families, what are you doing to save, regardless of income levels, families want their kids to have post-secondary education. That desire is universal. It is in their ability to save. We look at the matching rate but there is also the learning bond that is not tied to actual saving. The government supports those families in building up their assets.

Through a written submission, I can give you a greater description of that support.

Le bon d'études n'est accordé qu'aux enfants nés après 2003. Pour le programme actuel, le taux fixe de 20 p. 100 est disponible depuis 1988. Comme vous l'avez souligné, le programme offre un montant initial de 500 \$ auquel s'ajoutent 100 \$ chaque année. L'aide de ce programme peut totaliser jusqu'à 2 000 \$. Le programme est destiné aux enfants qui sont présentement dans le système.

Grâce aux changements apportés en 2008 au Programme canadien de subventions aux étudiants, qui s'adresse aux familles à faible revenu, les programmes serviront aux étudiants dans 15 ans, lorsqu'ils feront des études postsecondaires. D'autres mesures sont en place à l'heure actuelle. Par exemple, il y a les bourses canadiennes pour étudiants de famille à faible revenu.

Nous avons entrepris une évaluation de ces programmes, par exemple, du Bon d'études canadien, en 2009. Les résultats devraient être dévoilés plus tard cette année.

Le président : L'accès à l'éducation postsecondaire demeure un sujet d'inquiétude. Les étudiants qui profitent de ces programmes sont ceux qui, de façon générale, peuvent se payer des études postsecondaires et qui, statistiquement parlant, sont les plus susceptibles d'en faire.

Il faut, à l'aide des fonds disponibles, amener un plus grand nombre de personnes dans le système, et aussi cibler les familles à faible revenu.

M. LeBrun : Pour ce qui est de la participation, certains témoins ont affirmé qu'une bonne partie de l'argent investi dans les programmes d'épargne-études est attribué aux familles à revenu élevé. Or, et je peux citer un chiffre, mais je veux le confirmer par écrit, les familles dont le revenu dépasse 125 000 \$ représentent peut-être 13 p. 100 de la population canadienne, mais leur taux de participation aux programmes approche les 40 p. 100. La participation étant liée à la capacité d'épargne, on peut conclure à juste titre qu'il est plus facile pour les foyers à revenu élevé d'économiser de l'argent. Il est quand même étonnant de voir qu'un grand nombre de familles à revenu faible et moyen participent aux programmes.

Nous sommes justement en train de revoir le taux de participation. Les familles à faible revenu économisent en vue des études de leurs enfants. Environ 40 p. 100 des enfants souscrivent à un REEE et reçoivent une subvention. Je ne connais pas le chiffre exact, mais le taux de participation chez les ménages à faible revenu est assez élevé.

Les familles mettent de l'argent de côté pour l'éducation de leurs enfants. Quand nous leur demandons comment elles s'y prennent pour y arriver, nous constatons que, peu importe le niveau de revenu, les familles souhaitent que leurs enfants fassent des études postsecondaires. Ce désir est universel. Elles font des efforts pour économiser. Une subvention supplémentaire est prévue, sauf dans le cas du bon d'études. Le gouvernement aide donc ces familles à accroître leurs avoirs.

Je vous soumettrai un document qui décrit plus en détail le type de soutien qui est offert.

Ms. McDade: I asked Mr. LeBrun to give you a couple of examples of the income eligibility for the low- and middle-income Canada student grant. We do not have numbers of Canadian families, but this information will give you a sense of the thresholds at which families or students are receiving that maximum support.

Ms. Graham: We introduced the low-income and middle-income grants last year, so I do not have the take-up data yet. These grants were introduced to address that issue, namely, that we want to attract and support low-income families in accessing post-secondary education. The grants are available for each year of undergraduate studies, so for four years. Grants are based on family size and on where they live.

In Ontario, the income threshold to receive the low-income grant, which is \$250 a month or approximately \$2,000 a year, is \$22,241; for two persons, it is \$27,615. For the middle-income grant, for a two-person family size it is \$56,131. That grant provides about \$800 a year in support for middle-income families.

Ms. McDade: That assistance is non-repayable, so it is grants and not loans. As Ms. Graham said, we are in the first academic year of the program, so she does not have take-up data. Judging by the funds, the take-up is exceeding what has been forecast for low- and middle-income.

Senator Callbeck: You gave us the figures for Ontario but can you submit to the committee the figures for the provinces?

Ms. Graham: Yes; we have them for all provinces.

Senator Callbeck: In the Canada Registered Education Savings Program, you talked about having agreements with 16 community organizations. Can you talk about those agreements?

Mr. LeBrun: In terms of promotion and outreach, we have agreements with 16 organizations. I am looking for the actual names of the organizations.

Senator Callbeck: Give me one example of what the agreement involves.

Mr. LeBrun: The aim of that contribution program is to build understanding and participation in education savings. We might work with Momentum, for example. That organization will have a workshop and they will send out the invitation across the community. They will invite Service Canada to have a mobile social insurance number kiosk there. They will invite someone from a local financial institution, for example RBC or CIBC; and they will walk through the process with that family. They will say, Here is how you can open up a Registered Education Savings Plan; you will need a birth certificate and a social insurance number; we will walk you through the application for an RESP.

Mme McDade : J'ai demandé à M. LeBrun de vous donner quelques exemples des critères relatifs au revenu qui s'appliquent aux subventions accordées aux étudiants de milieu à faible et moyen revenu. Nous ne savons pas combien de familles canadiennes sont visées, mais ces renseignements vous permettront d'avoir une idée des seuils de revenus qui donnent droit à l'aide maximale.

Mme Graham : Les subventions pour étudiants de familles à faible et moyen revenu ont vu le jour l'an dernier. Nous ne savons pas encore combien d'étudiants en bénéficient. Ces subventions ont été introduites dans le but d'aider les foyers à faible revenu à avoir accès à l'éducation postsecondaire. Elles sont disponibles pendant toute la durée des études de premier cycle, c'est-à-dire quatre ans. Elles sont fonction de la taille de la famille et de l'endroit où celle-ci vit.

Par exemple, en Ontario, le seuil de faible revenu donnant droit à une subvention de 250 \$ par mois, ou d'environ 2 000 \$ par année, est fixé à 22 241 \$; il est de 27 615 \$ pour un ménage de deux personnes. Le seuil de revenu moyen pour un ménage de deux personnes est de 56 131 \$. La subvention accordée à ces familles s'élève à environ 800 \$ par année.

Mme McDade : Cette aide n'a pas à être remboursée. Il s'agit donc d'une subvention et non d'un prêt. Comme l'a mentionné Mme Graham, le programme en est à sa première année. Il n'existe encore aucune donnée sur le taux de participation. Si l'on se fie aux subventions qui ont été accordées, la participation est supérieure à ce qui avait été prévu pour les familles à revenu faible et moyen.

Le sénateur Callbeck : Vous nous avez donné les chiffres pour l'Ontario, mais qu'en est-il des autres provinces?

Mme Graham : Nous pouvons vous fournir les chiffres pour toutes les provinces.

Le sénateur Callbeck : Concernant le Régime enregistré d'épargne-études, vous avez dit avoir conclu des ententes avec 16 organisations communautaires. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet?

M. LeBrun : Côté promotion, nous avons conclu des ententes avec 16 organisations. Je cherche la liste des noms.

Le sénateur Callbeck : Donnez-moi un exemple de ce que prévoit l'entente.

M. LeBrun : L'initiative a pour but d'améliorer la compréhension du régime d'épargne-études et d'encourager la participation à celui-ci. Nous allons, par exemple, travailler avec Momentum, qui va organiser un atelier à l'intention de tous les membres de la communauté. Elle va encourager Service Canada à établir un kiosque mobile d'information sur le numéro d'assurance sociale, inviter un représentant d'une institution financière locale, comme la BRC ou la CIBC, qui va expliquer tout le processus à la famille. Il va lui dire que pour investir dans un régime enregistré d'épargne-études, il faut un certificat de naissance et un numéro d'assurance sociale. Il va également l'aider à remplir le formulaire d'ouverture de compte REEE.

It is a hands-on workshop.

Other organizations have translated their materials into multiple languages. They work with local immigrant community services and invite members of that community in. They break down some of the barriers of working with big financial institutions. We are working at the ground level with these institutions.

Senator Callbeck: If a community organization of Prince Edward Island wants to become involved, the federal government will give them funding and assistance?

Mr. LeBrun: There are 16 agreements in place. We are now completing a review. We went out with a call for proposals in January of this year. We are trying to extend that program across Canada in specific targeted groups such as recent immigrants. We are looking at rural participation rates. It was a pan-Canadian request, so I do not know if anyone from Prince Edward Island applied, but they would have been eligible to apply for that program.

Senator Callbeck: With respect to students with learning disabilities, they need an up-to-date assessment that must be no more than three years old. If the student starts a four-year program, they need an assessment at the beginning. Let us say they have an assessment for the first year. Must they provide another assessment for the fourth year? Is it every three years?

Ms. Graham: I am not sure about that, senator. That requirement could be something to do with the universities. I am not familiar with that requirement in terms of the Canada Student Loans Program. We can find out for you, though.

Senator Callbeck: We have been told that the Canada Student Grants Program will pay up to 75 per cent of the costs for an assessment to a maximum of \$1,200. However, these assessments can cost in excess of \$3,000.

Ms. Graham: I do not think we pay for assessments.

Senator Callbeck: It says a student grant for learning disabilities.

The Chair: I understood that it is a requirement for the program. The student must provide the assessment, but it costs them more money than you are allowing for. That is the problem.

Ms. McDade: Given that it is not an insured service?

The Chair: Yes, for people with learning disabilities, not physical disabilities.

Ms. Graham: We pay up to \$1,200 if it is not covered under their private insurance.

Senator Callbeck: That issue has not been looked at in terms of increasing the amount you pay?

Ms. Graham: No, we have not looked at increasing that amount.

C'est un atelier pratique.

D'autres organismes offrent des documents dans plusieurs langues, collaborent avec les centres communautaires locaux qui viennent en aide aux immigrants. Ils éliminent certaines barrières, favorisent le contact avec les grandes institutions financières. Nous travaillons sur le terrain avec celles-ci.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que l'organisme communautaire de l'Île-du-Prince-Édouard qui souhaite participer à cet effort va recevoir des fonds et de l'aide du gouvernement fédéral?

M. LeBrun : Il y a seize ententes qui ont été conclues. Nous sommes en train de les passer en revue. Nous avons lancé un appel d'offres en janvier de cette année. Nous essayons d'étendre le programme à tout le pays et de cibler des groupes précis, comme les nouveaux immigrants. Nous procédons également à une analyse des taux de participation dans les régions rurales. Il s'agissait d'un appel d'offres pancanadien. Je ne sais pas si un organisme de l'Île-du-Prince-Édouard s'est manifesté, mais il aurait eu droit de présenter une demande.

Le sénateur Callbeck : Les étudiants qui ont des difficultés d'apprentissage doivent obtenir une évaluation à jour, datant des trois dernières années au maximum. S'ils s'inscrivent à un programme de quatre ans, ils doivent se faire évaluer au tout début de celui-ci. S'ils se font évaluer la première année, est-ce qu'ils doivent répéter l'exercice la quatrième année? Est-ce que l'évaluation se fait tous les trois ans?

Mme Graham : Je n'en suis pas certaine. Il se peut que cette exigence vienne des universités. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un critère dans le cas du Programme canadien de prêts aux étudiants. Nous allons nous renseigner.

Le sénateur Callbeck : On nous a dit que le Programme canadien de prêts aux étudiants couvre jusqu'à 75 p. 100 des coûts liés à une évaluation, pour un maximum de 1 200 \$. Or, ces évaluations peuvent coûter plus de 3 000 \$.

Mme Graham : Je ne crois pas que l'on paie pour les évaluations.

Le sénateur Callbeck : Il est question ici d'une subvention pour étudiants ayant des troubles d'apprentissage.

Le président : Je pensais qu'il s'agissait là d'une exigence du programme. L'étudiant doit fournir une évaluation, sauf que le coût de celle-ci dépasse le montant d'aide prévu. D'où le problème.

Mme McDade : Compte tenu du fait qu'il ne s'agit pas d'un service assuré?

Le président : Oui, pour les personnes qui ont des troubles d'apprentissage, pas des déficiences physiques.

Mme Graham : Nous versons jusqu'à 1 200 \$ si le service n'est pas couvert en vertu du régime d'assurance privée.

Le sénateur Callbeck : Vous n'avez pas envisagé d'accroître ce montant?

Mme Graham : Non.

Senator Callbeck: You will send us the information about whether they need to provide this assessment every three years?

Ms. Graham: Yes.

The Chair: Before I go to Senator Cordy, colleagues, I have a couple of housekeeping matters to discuss as soon as we finish with our guests.

Senator Cordy: I want to talk about making Canadians aware. You talked earlier about some of the innovative things taking place in the high schools and about the pilot project that you have in British Columbia, which is a good thing. You talked about the learning bond, and sending a voucher letter to see what the uptake is. That is a good idea. With changing technologies, we are never sure if things are working or not. That is a positive thing.

In Nova Scotia, a wonderful literacy program was started by Dr. Richard Goldbloom at the Izaak Walton Killam Hospital. When children are born, they receive a package of books to take home, so the program starts right away. Have you looked at giving out information about the learning bond in maternity hospitals as soon as children are born?

Along the same line, the government brought forward a repayment assistance option in 2008 or 2009, which I thought was a positive thing, particularly in light of the economy. Graduates may not have the ability to pay back but this option is available to them. However, we heard last week that people are not aware of that program so the uptake is low, which can be seen as a positive thing, if people do not need it. It is not necessarily a program that we want a high uptake on but we heard last week that people are not aware of it.

Going back to the part-time students, we know that because they are only part-time and may be employed that they may not need loans. However, again we heard that people are not necessarily aware that part-time students qualify for loans and some of them who could apply for a loan are eligible to receive a grant, which is something they might not be aware of.

What other types of innovative things are you doing in terms of giving information to Canadians, specifically on the repayment assistance option, part-time students and learning bonds? I know you mentioned a couple of things, but are you providing that information in maternity hospitals?

Mr. LeBrun: We look at international examples. One program we look at carefully is the Child Trust Fund in the U.K. The U.K. has looked at an automatic enrolment feature. If, after one year, the parent has not opened their plan, the U.K. has set up contracts with a number of firms that automatically open the plans for those families. We have been looking at the program for a number

Le sénateur Callbeck : Vous allez nous indiquer s'ils doivent obtenir une évaluation tous les trois ans?

Mme Graham : Oui.

Le président : Chers collègues, avant de céder la parole au sénateur Cordy, je tiens à vous rappeler que nous allons devoir nous pencher sur deux ou trois questions de régie interne quand nos invités vont partir.

Le sénateur Cordy : Je voudrais parler de la nécessité d'informer les Canadiens au sujet des programmes. Vous avez fait allusion, plus tôt, aux initiatives innovatrices entreprises par des établissements d'enseignement secondaire, au projet pilote lancé en Colombie-Britannique, ce qui est une bonne chose, au bon d'études, à l'envoi d'une lettre pour confirmer le taux de participation. Je trouve l'idée excellente. Les technologies évoluent, et il est parfois difficile de savoir ce qui fonctionne et ne fonctionne pas. C'est là un geste positif.

En Nouvelle-Écosse, le Dr Richard Goldbloom a mis sur pied un merveilleux programme d'alphabétisation à l'hôpital Izaak Walton Killam. L'enfant reçoit dès sa naissance une série d'ouvrages, de sorte que le programme commence immédiatement. Avez-vous songé à diffuser de l'information sur le bon d'études dans les maternités, dès que les enfants viennent au monde?

Dans le même ordre d'idée, le gouvernement a mis sur pied un programme d'aide au remboursement en 2008 ou 2009, que j'ai trouvé très utile, compte tenu surtout de la conjoncture économique. Les diplômés ne sont peut-être pas en mesure de rembourser leur prêt, mais c'est une option dont ils peuvent se prévaloir. Or, nous avons appris la semaine dernière que les gens ne sont pas au courant de l'existence de ce programme, d'où le faible taux de participation. Remarquez que s'ils n'en ont pas besoin, tant mieux. Ce n'est pas nécessairement un programme que l'on souhaite vraiment voir utilisé, mais nous avons entendu dire, la semaine dernière, que ce programme était méconnu du public.

Pour revenir aux étudiants à temps partiel, il se peut qu'ils n'aient pas besoin de prêts parce qu'ils étudient à temps partiel et qu'ils travaillent. Encore une fois, nous avons entendu dire que les étudiants à temps partiel ne sont pas nécessairement au courant du fait qu'ils peuvent recevoir des prêts ou que certains ont droit à une subvention.

Quelle autre mesure novatrice avez-vous adoptée pour renseigner les Canadiens, notamment sur le programme d'aide au remboursement, l'aide offerte aux étudiants à temps partiel et le bon d'études? Vous avez fourni quelques exemples, mais est-ce que vous diffusez cette information dans les maternités?

M. LeBrun : Nous regardons ce qui se fait dans les autres pays. Prenons, par exemple, le Child Trust Fund, lancé au Royaume-Uni. L'inscription se fait de manière automatique. Si, au bout d'un an, le parent n'a pas ouvert de compte, un plan est automatiquement ouvert pour la famille par une des institutions avec lesquelles le Royaume-Uni a conclu un contrat. Cela fait

of years and waiting for results to come out, hoping that they will indicate that participation rates go up.

What we are seeing in the early literature is saying that although families are opening up the plans, the program is not leading to additional savings. It is almost like a passive approach. Families sit back and wait for the plan to be opened but then they do not contribute. We look at that program because we have been looking at automatic enrolment features; looking at tying it into maternity wards, if you will. I think we have a 96 per cent or 97 per cent penetration rate with the Canada Child Tax Benefit form. The form is right there at the hospital. Can we add a check box, if you will?

Senator Cordy: The form is at the hospital?

Mr. LeBrun: It is. The actual learning bond is not part of that form. The form is for the Canada Child Tax Benefit. We have looked at partnering with the Canada Revenue Agency to add a box on that form that says, "I would like information on the Canada Learning Bond."

Senator Cordy: That would be an easy addition.

Mr. LeBrun: They are easy things we can do, at least a soft pull of information. We do not open the plan for them, but at least they know about it.

In the interim, not being able to work with CRA to finalize that addition, we are working with our own Service Canada centres. When a person comes in to request parental benefits, we can tell them about the Canada Learning Bond, RESPs and the Canada Education Savings Program. Some things like that occur today at the Service Canada level.

Ms. Graham: In terms of making sure that students know they may be eligible for grants for part-time studies, was your question, how we do that?

Senator Cordy: Yes.

Ms. Graham: Anybody applying for a part-time loan will be assessed automatically to determine whether they are eligible also for a part-time grant.

In terms of the Repayment Assistance Plan, a robust part of the CanLearn website provides information on that plan. We have a tool where people can see whether they are eligible for assistance under that program. That interactive tool calculates what their affordable payment might be.

In terms of our service provider, we have a third-party service provider that gives repayment seminars throughout the year at universities in conjunction with the student financial aid officers on campus. There is a fair amount of outreach in terms of trying

plusieurs années que nous suivons l'évolution du programme, et nous attendons de voir les résultats. Nous espérons qu'ils vont faire état d'une hausse de la participation.

Les premières données publiées laissent entendre que les familles ouvrent des comptes, mais que les sommes économisées n'augmentent pas. Les familles semblent adopter une approche passive. Elles attendent que le compte soit ouvert, mais elles ne contribuent pas à celui-ci. Nous avons examiné ce programme parce que nous avons envisagé instaurer un système d'inscription automatique dans les maternités. Je pense que le taux de participation dans le cas de la prestation fiscale canadienne pour enfants est de 96 ou de 97 p. 100. Le formulaire est distribué à l'hôpital même. Serait-il possible d'ajouter une case pour ce programme-ci?

Le sénateur Cordy : On trouve le formulaire à l'hôpital même?

M. LeBrun : Oui. Le formulaire ne fait pas mention du bon d'études. Il porte uniquement sur la prestation fiscale canadienne pour enfants. Nous avons demandé à l'Agence du revenu du Canada s'il était possible d'ajouter au formulaire une case qui dit, « J'aimerais avoir de l'information sur le Bon d'études canadien. »

Le sénateur Cordy : Ce devrait être assez simple.

M. LeBrun : Ce sont des choses simples que nous pouvons faire, du moins pour renseigner les gens. Nous ne nous chargeons pas d'ouvrir un compte pour eux, mais au moins, ils en prennent connaissance.

Comme nous n'avons pas été en mesure de nous entendre avec l'ARC, nous avons décidé de passer par nos propres centres Service Canada. Quand une personne vient nous voir pour obtenir des renseignements sur les prestations parentales, nous en profitons pour lui parler du bon d'études canadien, des régimes enregistrés d'épargne-études et du programme canadien pour l'épargne-études. C'est le genre d'information que diffuse aujourd'hui Service Canada.

Mme Graham : Est-ce que votre question portait sur les mesures que nous prenons pour sensibiliser les étudiants au fait qu'il existe des subventions pour les études à temps partiel?

Le sénateur Cordy : Oui.

Mme Graham : La personne qui demande un prêt pour études à temps partiel fait automatiquement l'objet d'une évaluation afin de déterminer si elle a également droit à une subvention.

Pour ce qui est du programme d'aide au remboursement, le site Web Ciblétudes fournit des renseignements précis à ce sujet. On y trouve un outil interactif qui permet aux gens de voir s'ils ont droit à de l'aide en vertu du programme, et aussi de calculer les paiements abordables pouvant être consacrés au remboursement de la dette.

Concernant le fournisseur de services, nous avons un tiers qui offre tout au long de l'année des séances d'information sur les modalités de remboursement aux étudiants d'université. Ces séances sont organisées de concert avec les responsables de l'aide

to ensure that people understand that they can avail themselves of these programs if they are facing financial issues.

The Chair: Thank you very much to all of you for coming — good teamwork. Thank you for answering all our questions. Please send any further information to the clerk of the committee.

I will now adjourn this portion of the meeting but will ask my colleagues to stay for a couple of housekeeping matters.

(The committee continued in camera.)

aux étudiants. Nous essayons de faire en sorte que les gens sachent qu'ils peuvent se prévaloir de ce programme s'ils éprouvent des difficultés financières.

Le président : Merci à tous d'être venus. Ce fut un beau travail d'équipe. Je vous invite à transmettre toute autre information au greffier du comité.

Voilà qui met fin à cette partie-ci de la réunion. Je demande aux collègues de rester, car nous avons quelques questions de régie interne à régler.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, April 28, 2010

Canadian Apprenticeship Forum:

Allison Rougeau, Executive Director.

Canadian Association for University Continuing Education:

Andrew Cochrane, Past President.

National Association of Career Colleges:

Anne Burns, Executive Director.

Skills Canada:

Shaun Thorson, Executive Director.

Thursday, April 29, 2010

Human Resources and Skills Development Canada:

Kathryn McDade, Assistant Deputy Minister, Learning Branch;

Marc LeBrun, Director General, Canada Education Savings Program;

Martin Green, Director General, Workplace Partnerships Directorate;

Catherine Adam, Director General, Aboriginal Affairs;

Glennie Graham, Senior Director, Canada Student Loans Program.

TÉMOINS

Le mercredi 28 avril 2010

Forum canadien sur l'apprentissage :

Allison Rougeau, directrice exécutive.

Association canadienne pour l'éducation permanente universitaire :

Andrew Cochrane, président sortant.

Association nationale des Collèges Carrières :

Anne Burns, directrice exécutive.

Compétences Canada :

Shaun Thorson, directeur exécutif.

Le jeudi 29 avril 2010

Ressources humaines et Développement des compétences Canada :

Kathryn McDade, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'apprentissage;

Marc LeBrun, directeur général, Programme canadien pour l'épargne-études;

Martin Green, directeur général, Direction des partenariats et milieu de travail;

Catherine Adam, directrice générale, Affaires Autochtones;

Glennie Graham, directrice principale, Programme canadien de prêts aux étudiants.



1
26
551

Gouvernement
Publication



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

**Social Affairs,
Science and
Technology**

**Affaires sociales,
des sciences
et de la technologie**

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, May 5, 2010
Thursday, May 6, 2010

Le mercredi 5 mai 2010
Le jeudi 6 mai 2010

Issue No. 5

Fascicule n° 5

Eleventh and twelfth meetings on:

The study on the accessibility of
post-secondary education in Canada

Onzième et douzième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à
l'éducation postsecondaire au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Champagne, P.C.	Hubley
Cordy	Keon
* Cowan	* LeBreton, P.C.
(or Tardif)	(or Comeau)
Demers	Martin
Dyck	Merchant
Eaton	Seidman

*Ex officio members
(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Dyck replaced the Honourable Senator Peterson (*May 6, 2010*).

The Honourable Senator Peterson replaced the Honourable Senator Dyck (*May 4, 2010*).

The Honourable Senator Hubley replaced the Honourable Senator Callbeck (*May 4, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES ET
DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Champagne, C.P.	Hubley
Cordy	Keon
* Cowan	* LeBreton, C.P.
(ou Tardif)	(ou Comeau)
Demers	Martin
Dyck	Merchant
Eaton	Seidman

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Dyck a remplacé l'honorable sénateur Peterson (*le 6 mai 2010*).

L'honorable sénateur Peterson a remplacé l'honorable sénateur Dyck (*le 4 mai 2010*).

L'honorable sénateur Hubley a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 4 mai 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 5, 2010
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie, Peterson and Seidman (10).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:

Association of Canadian Community Colleges:

Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs.

Association des universités de la francophonie canadienne:

Kenneth McRoberts, President;

Christophe Kervégant-Tanguy, Director General.

Association of Universities and Colleges of Canada:

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer.

The deputy chair made a statement.

Mr. McRoberts, Ms. Boyles, and Mr. Davidson each made a statement and, together with Mr. Kervégant-Tanguy, answered questions.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 6, 2010
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (9).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 5 mai 2010
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie, Peterson et Seidman (10).

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :

Association des collèges communautaires du Canada :

Terry Anne Boyles, vice-présidente, Affaires publiques.

Association des universités de la francophonie canadienne :

Kenneth McRoberts, président;

Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général.

Association des universités et collèges du Canada :

Paul Davidson, président-directeur général.

Le vice-président ouvre la séance.

M. McRoberts, Mme Boyles et M. Davidson font chacun une déclaration puis, avec M. Kervégant-Tanguy, répondent aux questions.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 6 mai 2010
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (9).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:

Canadian Association for Graduate Studies:

Douglas Peers, President.

Canadian Association of University Teachers:

James Turk, Executive Director.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec:

Olivier Beaulieu-Mathurin, President.

National Graduate Caucus:

Andrea Balon, National Executive Representative.

The deputy chair made a statement.

Mr. Peers, Mr. Turk, Mr. Beaulieu-Mathurin and Ms. Balon each made a statement and, together, answered questions.

At 12:24 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :

Association canadienne pour les études supérieures :

Douglas Peers, président.

Association canadienne des professeures et professeurs d'université :

James Turk, directeur exécutif.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec :

Olivier Beaulieu-Mathurin, président.

Caucus national des deuxième et troisième cycles :

Andrea Balon, représentante à l'exécutif national.

Le vice-président ouvre la séance.

MM. Peers, Turk et Beaulieu-Mathurin ainsi que Mme Balon font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 24, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 5, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Deputy Chair: Welcome to the Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today, we are continuing our study under an order of reference from the Senate, with regard to post-secondary education, PSE. We are looking at the indirect financing issues and as they relate to PSE. We are pleased to have with us today three representatives of important organizations in this regard.

From the Association of Canadian Community Colleges, we have Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs; from l'Association des universités de la francophonie canadienne, we have Kenneth McRoberts, President, and Christophe Kervégant-Tanguy, Director General; and from the Association of Universities and Colleges of Canada, we have Paul Davidson, President and Chief Executive Officer.

We have agreed on the order of presentation. Mr. McRoberts will go first, followed by Ms. Boyles and then by Mr. Davidson. Following their presentations, we will open the floor to questions.

Please proceed.

[*Translation*]

Kenneth McRoberts, President, Association des universités de la francophonie canadienne: First, I must thank the honourable committee members for their invitation to testify on the crucially important problem of the accessibility of university education in French outside Quebec.

In May 2005, the Standing Senate Committee on Official Languages recommended to the Government of Canada: "The establishment of a well-coordinated, pan-Canadian system of post-secondary education in the French language."

The committee showed that post-secondary education in French was vitally important in enabling the francophone communities and Canada to develop the next generation and dynamic leaders and players in the country's economic, political and cultural sectors.

A number of studies have shown that university education must be understood as one of the points on the education continuum where the minority context raises numerous challenges that are still to be met, and attention must be paid to the constraints on access and to the needs of francophone and

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 5 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 16 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue au Comité des affaires sociales, de la science et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous poursuivons aujourd'hui, en vertu d'un ordre de référence du Sénat, notre étude sur l'éducation postsecondaire. Nous allons notamment nous pencher sur la question des financements indirects. Nous avons le plaisir d'accueillir les représentants de trois importantes organisations nationales.

L'Association des collèges communautaires du Canada est représentée par Terry Anne Boyles, sa vice-présidente pour les Affaires publiques. Nous accueillons au nom de l'Association des universités de la francophonie canadienne, Kenneth McRoberts, président et Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général, et nous entendrons, au nom de l'Association des universités et collèges du Canada, Paul Davidson, président-directeur général.

Nous avons convenu de l'ordre dans lequel vont nous être présentés les exposés. M. McRoberts prendra la parole en premier. Il sera suivi de Mme Boyles, puis de M. Davidson. Après les exposés, nous passerons aux questions.

Je vais donc vous demander de commencer.

[*Français*]

Kenneth McRoberts, président, Association des universités de la francophonie canadienne : D'abord, je dois remercier les honorables membres du comité de l'invitation qui nous donne l'occasion de présenter un témoignage sur un problème crucial, à savoir l'accessibilité aux études universitaires en français à l'extérieur du Québec.

Déjà, en mai 2005, le Comité sénatorial permanent des langues officielles recommandait au gouvernement du Canada : « La mise en place d'un système pancanadien d'établissements d'enseignement postsecondaires de langue française. »

Le comité a montré que l'éducation postsecondaire en français est vitale pour que les communautés francophones et pour que le Canada puisse préparer la relève et compter sur des chefs de file et acteurs dynamiques dans les secteurs économique, politique et culturel du pays.

Plusieurs études ont démontré qu'il faut considérer l'université comme un des paliers de continuum de l'éducation, où le contexte minoritaire comporte plusieurs obstacles à surmonter, de l'attention portée aux contraintes d'accès aux besoins des étudiants francophones et bilingues. Il y a aussi des étudiants

bilingual students. There are also francophiles students, who come from the immersion programs and depend on the accessibility of programs in French. The degree of vitality of the francophone communities is the future of the Canadian Francophonie, an intrinsic component of Canada.

I should say a little about the Association des universités de la francophonie canadienne. The Association represents 13 francophone and bilingual institutions outside Quebec.

They include the Université Sainte-Anne in Nova Scotia, the Université de Moncton in New Brunswick, and seven universities in Ontario: the Collège universitaire dominicain in Ottawa, the Collège universitaire Glendon of York University in Toronto, the Université de Hearst at the University of Sudbury, the University of Ottawa, Laurentian University and the Université Saint-Paul. There is also the Institut français de l'Université de Regina, le Collège universitaire Saint-Boniface and, lastly, the Saint-Jean campus of the University of Alberta.

These are the only institutions offering French-language programming outside Quebec that are open to francophone students, but also to francophile and foreign students. The programs offered cover various disciplines such as the arts, sciences, social sciences, engineering, law, management and health.

Some 30,000 students have taken courses with us in French, particularly at the undergraduate level. I believe it has to be acknowledged that our institutions operate on francophone islands, and that they are an asset for the development of intellectual, professional, social and linguistic skills.

As a result, students experience linguistic duality on a day-to-day basis, demonstrating that bilingualism is an essential skill in various sectors such as health, education, research and public administration. We know that the federal government, like other governments, is facing the challenges involved in renewing the public service, schools administration, the language industry and tourism. It must be said that the francophone communities live in a symbiotic relationship with these universities.

I would like to address two topics: access for francophones and francophiles to university education outside Quebec and the situation with regard to research in French at our member institutions.

With regard to access for francophones and francophiles to university education outside Quebec, the report that Bob Rae prepared for the Ontario government a number of years ago showed that francophones and francophiles are still under-represented in certain undergraduate programs in Ontario.

In their recent report, which was well supported by quantitative and qualitative analysis, the author notes:

The percentage of young francophones from Ontario who have access to post-secondary education has increased slightly over the years, but the vast majority go to college

francophiles, qui sont issus des programmes d'immersion et qui dépendent de l'accessibilité aux programmes en français. Le degré de vitalité des communautés francophones est l'avenir de la francophonie canadienne, une composante intrinsèque du Canada.

Il faut que je parle un peu de l'Association des universités de la francophonie canadienne. L'association regroupe 13 institutions francophones ou bilingues situées à l'extérieur du Québec.

Il y a l'Université Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse, l'Université de Moncton au Nouveau-Brunswick, il a sept universités en Ontario : le Collège universitaire dominicain à Ottawa; le Collège universitaire Glendon de l'Université York à Toronto; l'Université de Hearst, l'Université de Sudbury, l'Université d'Ottawa, l'Université Laurentienne et l'Université Saint-Paul. Il y a également l'Institut français de l'Université de Regina, le Collège universitaire Saint-Boniface et, enfin, le campus Saint-Jean de l'Université d'Alberta.

Ce sont les seules institutions qui offrent une programmation en français à l'extérieur du Québec, qui sont ouvertes aux étudiants francophones mais aussi aux étudiants francophiles et aux étudiants étrangers. Les programmes offerts couvrent diverses disciplines telles que les arts, les sciences, les sciences sociales, le génie, le droit et la gestion et la santé.

Quelque 30 000 étudiants ont suivi des cours chez nous en français, surtout au niveau du baccalauréat. Je crois qu'il faut reconnaître que nos institutions fonctionnent dans des îlots de la francophonie, qu'ils forment un tout pour le développement de compétences intellectuelles, professionnelles, sociales et linguistiques.

La dualité linguistique est ainsi vécue par les étudiants au quotidien, démontrant que le bilinguisme est une compétence essentielle dans divers secteurs tels la santé, l'éducation, la recherche et l'administration publique. On sait que le gouvernement fédéral, comme d'autres gouvernements, fait face aux défis du renouvellement de la fonction publique, de l'administration scolaire, de l'industrie de la langue et du tourisme. Il faut dire que les communautés francophones vivent dans une symbiose avec ces universités.

Je voudrais traiter de deux sujets, soit l'accès des francophones et des francophiles aux études universitaires à l'extérieur du Québec et la situation de la recherche en français dans nos institutions membres.

Pour ce qui est de l'accès des francophones et des francophiles aux études universitaires à l'extérieur du Québec, le rapport que Bob Rae a préparé pour le gouvernement ontarien il y a plusieurs années a démontré que les francophones et les francophiles demeurent sous-représentés dans certains programmes de premier cycle en Ontario.

Dans une récente étude bien étoffée sur le plan quantitatif et qualitatif, l'auteur mentionne :

La proportion des jeunes francophones de l'Ontario ayant accès aux études postsecondaires a légèrement augmenté au cours des ans, mais la grande majorité se

rather than university and the proximity or, on the contrary, the distance from post-secondary institutions is a decisive factor in students' choices.

Students can study in English at universities virtually everywhere in Canada outside Quebec. Where a challenge still remains is in being able to get a university education in French. For many francophones, the issue of geographic access to francophone institutions is fundamentally important.

This same report concludes that geographic proximity to programs seems to be the most important factor in the decision young francophones make as to whether they will study at university in English or in French. Many graduates do not have a lot of options and have to move to another region at extra expense to them. Perhaps they will decide to study in English or simply abandon their education plans. These are real options for them.

Francophone students do not have access equal to that of students who wish to pursue a university education in English because funding sources do not help offset these constraints. Available financial aid in pursuing an education in French is distinctly inadequate, and this is one of our recommendations. One has to consider the situation of francophones outside Quebec, who live in areas where they cannot study in French and who need scholarships and bursaries.

In conclusion, I will simply say that our institutions are well positioned to offer anglophone students who have attended immersion schools the opportunity to study in French. If they do not use French in their post-secondary studies, they will lose their language skills and the investment by the federal and provincial governments will be lost. I believe this is a central issue, and it is essentially our institutions that are able to respond to this situation.

There are clearly a number of barriers to French-language research at our institutions, including their small size and remoteness. Greater support must be provided for what has already been accomplished for our institutions to have French-language research capacity.

We propose that scholarships and bursaries be made available to francophone and francophile students so they can study at university in French. We also suggest that the programming offered in French be expanded and that consideration be given to the various options for supporting research in French at our institutions.

[English]

The Deputy Chair: Thank you. Ms. Boyles, you have the floor.

dirige vers les études collégiales bien davantage que vers les études universitaires et que la proximité ou, au contraire, l'éloignement des établissements postsecondaires constituent un facteur déterminant dans le choix des jeunes.

Effectivement, il y a moyen de faire des études universitaires en anglais à peu près partout au Canada et à l'extérieur du Québec. Là où il reste un défi à relever, c'est sur le plan de la possibilité de faire ces études en français. Pour beaucoup de francophones, la question de l'accès géographique aux institutions francophones est d'une importance capitale.

En effet, cette même étude a conclu que c'est la proximité géographique du programme qui semble le facteur le plus important dans la prise de décision des jeunes francophones à savoir s'ils feront des études universitaires en anglais ou en français. Beaucoup de finissants n'ont pas beaucoup d'options et doivent déménager dans une autre région et cela leur cause des frais supplémentaires. Peut-être décideront-ils de suivre des études en anglais ou tout simplement d'abandonner leur projet d'études. Ce sont pour eux des options réelles.

Les étudiants francophones n'ont pas un accès égal à celui des étudiants qui désirent poursuivre leurs études universitaires en anglais parce que les sources de financement ne permettent pas de corriger de telles contraintes. L'aide financière disponible visant la poursuite des études en français est nettement insuffisante et c'est une de nos recommandations. Il faut penser à la situation des francophones hors-Québec, qui vivent dans une localité où il n'est pas possible de faire des études en français et qui ont besoin de bourses d'études.

Pour conclure, je dirai simplement que nos institutions sont bien positionnées pour offrir aux jeunes anglophones, qui sont passés par les écoles d'immersion, la possibilité de faire des études en français. Aussi, s'ils n'utilisent pas le français dans leurs études postsecondaires, ils perdront leurs capacités linguistiques et l'investissement du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux sera perdu. Je pense que c'est une question centrale et, essentiellement, ce sont nos institutions qui sont en mesure de répondre à cette situation.

Il est évident que la recherche en français dans nos institutions fait face à plusieurs obstacles, dont la petite taille de nos institutions et leur éloignement. Il faut renforcer le soutien de ce qui a déjà été accompli pour qu'il y ait une capacité de recherche en français dans nos institutions.

Nous proposons l'accessibilité à des bourses pour que les étudiants francophones et francophiles puissent faire des études universitaires en français. Nous proposons également d'élargir la programmation offerte en français et de réfléchir aux diverses possibilités pour soutenir la recherche en français au sein de nos institutions.

[Traduction]

Le vice-président : Merci. Madame Boyles, vous avez la parole.

Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs, Association of Canadian Community Colleges: It is a pleasure for the association to again appear before the committee. Patricia Lang, president of Confederation College, appeared before you on our behalf on rural and remote access to post-secondary education. You have that brief and those recommendations as well.

Today, I will focus primarily on the question of post-secondary transfers and touch a bit on areas of access for disadvantaged learners to reinforce that point.

Our association is the national and international voice for a range of institutions under different names. We use the word "colleges," which is an inclusive term. Our membership base includes institutes of technology; specialized institutes, such as the Justice Institute of British Columbia and the Fisheries and Marine Institute attached to Memorial University of Newfoundland; the polytechniques, CEGEPs and about eight francophone colleges outside of Quebec; a number of the First Nations colleges; and the Canadian Coast Guard College, which is a federal institution.

There are campuses in over 1,000 communities. The college mandates are really tied to the economic, social and cultural futures of their communities.

I will speak to the issue of post-secondary education transfers in funding, within the context of the crisis in advanced skills for the country. There is an organization that has come together called the Employers' Coalition for Advanced Skills. This is a group of business associations and the Canadian Labour Congress, which have come together because they are concerned about the capacity of colleges to meet their needs for advanced skills education into the future.

Even before the recession, two years ago, when we spoke to the finance committee briefs, they raised the spectre of the skills crisis facing their industries, whether from demographic reasons or advancements of technology. For many of their industries that did not go down during this recent economic recession. They met again this morning because of their fear. The spectre is still dominant in industries. It includes 21 national industry associations, such as the Canadian Healthcare Association; the Railway Association of Canada; the Tourism Industry Association of Canada; the Canadian Federation of Independent Business; the Canadian Construction Association, which is the major voice; and the Canadian Manufacturers & Exporters, et cetera. They have serious concerns about their future and what it will mean in terms of the drivers of the economy, and the ability of the country as a whole to be able to maintain the social programs which are so critical to all of us as Canadians.

Terry Anne Boyles, vice-présidente, Affaires publiques, Association des collèges communautaires du Canada : Notre association est heureuse d'avoir à nouveau l'occasion de prendre la parole devant vous. Patricia Lang, présidente du Confederation College, a déjà comparu devant votre comité pour parler de l'accès à l'enseignement postsecondaire pour les populations rurales et les personnes habitant des régions éloignées. Notre mémoire sur la question vous a, je crois, été remis, avec les recommandations qu'il contient.

Aujourd'hui, je souhaite essentiellement me pencher sur la question des transferts à l'enseignement postsecondaire, évoquant aussi ne serait-ce que rapidement, afin de bien faire ressortir l'importance de ce sujet, la question des élèves désavantagés.

Notre association représente, sur le plan national et international, tout un éventail d'établissements, diversement dénommés. Nous employons en effet le mot « collège » dans une acception très large. Notre association regroupe des instituts de technologie, des instituts spécialisés tels que le Justice Institute of British Columbia, et le Fisheries and Marine Institute rattaché à l'Université Memorial de Terre-Neuve, les polytechniques, les cégeps, huit collèges francophones établis hors Québec, plusieurs collèges des Premières nations ainsi que le Collège de la Garde côtière canadienne, établissement fédéral.

Les campus de nos établissements membres sont répartis entre plus de 1 000 localités. La mission menée par ces collèges est étroitement liée à l'avenir économique, social et culturel des communautés dans lesquelles ils sont implantés.

Je voudrais maintenant passer à la question des transferts financiers aux établissements d'enseignement postsecondaire, et plus précisément vous parler de cela dans le contexte de la pénurie de compétences avancées que l'on constate actuellement au Canada. Une organisation s'est créée sous le nom de Coalition des employeurs pour les compétences avancées. Il s'agit d'un regroupement d'associations commerciales et du Congrès du travail du Canada, qui ont uni leurs efforts en réaction aux inquiétudes qu'ils éprouvent, car ils craignent que les collèges ne soient pas en mesure de répondre à terme aux besoins de pays en matière de formations spécialisées.

Il y a deux ans, avant même la récession, lorsque nous avons pris la parole devant le Comité des finances, ils avaient déjà évoqué la pénurie de main-d'oeuvre spécialisée à laquelle risquaient d'avoir à faire face leurs industries, soit pour des raisons essentiellement démographiques, soit en raison des progrès de la technologie. Les craintes éprouvées à cet égard par les divers secteurs ne se sont pas atténuées au cours de la récente récession. C'est justement en raison de ces inquiétudes qu'ils se sont à nouveau réunis ce matin. Ce risque continue à préoccuper l'ensemble des secteurs d'activité. La coalition à laquelle je viens de faire allusion regroupe 21 associations industrielles nationales, telles que l'Association canadienne des soins de santé, l'Association des chemins de fer du Canada, l'Association de l'industrie touristique du Canada, la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, l'Association canadienne de la construction et les Manufacturiers et Exportateurs du Canada. Ces divers secteurs s'inquiètent pour

Even before the downturn, colleges had massive waiting lists; many are multi-year in nature. Nova Scotia Community College, for example, has a two-year wait list for their electrical programs and electrical technician programs, which are critical to the manufacturing sector, mining and fishing.

They are even greater with the economic downturn.

I will look at it in terms of post-secondary transfers. In 2001, we finally got back to the same level as 1992-93 in real dollars on the nominal post-secondary education transfer. That is in real dollars, so I am not taking inflation into account. There have been some increases: \$800 million per year added and there is an escalator, but they are nominal within the CHST, Canada Health and Social Transfer.

The government's position has been that the transparency for post-secondary transfers within the CST, Canada Social Transfer, as well as for early childhood and social programs, has been assured through the nominal allocation for each of those three sectors. It is our view that the reality has led to a lack of transparency and accountability back to Parliament; that Canadians, just like in the health care sector, want to see how their monies are being used; and they want to see clear objectives and measurable outcomes.

The view of our business partners is that, with the critical advanced skills crisis in the country, the total dollar value, even if they could be assured the monies were going for post-secondary education, are inadequate to meet that looming advanced skills crisis in the country.

The people on employment insurance, EI, particularly as the result of the recession that has been upon us, are now coming to the end of their EI benefits. They are unable to continue in their post-secondary education programs. They are falling, to a great extent, onto the social assistance roles. Indications are that there are cuts in the post-secondary funding across the country that are directly related to the increasing costs on the social welfare rolls. With the post-secondary education transfer blended into the

l'avenir, s'interrogent quant aux perspectives des divers moteurs de l'économie et se demandent si le pays va parvenir à préserver l'ensemble des programmes sociaux qui revêtent, pour l'ensemble des Canadiens, une si grande importance.

Même avant le début de la récession, il y avait dans les collèges canadiens, de longues listes d'attente et, dans certains établissements, l'attente pouvait même durer plusieurs années. C'est ainsi, par exemple, que les étudiants attendent deux ans avant de pouvoir être admis au Nova Scotia Community College, dans le programme d'études en électricité et dans les programmes d'électrotechnicien, deux types de formation absolument essentiels, tant au secteur manufacturier, qu'aux secteurs des mines et à celui des pêcheries.

La mauvaise conjoncture économique n'a fait qu'aggraver la situation.

C'est sous l'angle des transferts à l'enseignement postsecondaire que je me propose d'aborder la question. Ce n'est qu'en 2001, qu'en monnaie constante, les transferts à l'enseignement postsecondaire ont retrouvé leur niveau de 1992-1993. Je dis bien à monnaie constante, c'est-à-dire que ce calcul ne tient pas compte de l'inflation. Il y a eu, certes, certaines augmentations : 800 millions de dollars par an ont été rajoutés, et puis il y a aussi une échelle mobile, mais cela ne joue que peu dans le cadre du Transfert canadien en matière de santé et de programmes sociaux.

Le gouvernement part du principe que la transparence des transferts au postsecondaire dans le cadre du Transfert canadien en matière de programmes sociaux, y compris les transferts aux programmes sociaux et aux programmes de développement des jeunes enfants, est assurée compte tenu des crédits affectés à chacun de ces trois secteurs. Or, d'après nous, ce mode de transfert et de répartition entraîne en fait un manque de transparence et sape les fondements de l'obligation redditionnelle envers le Parlement. Comme c'est le cas pour le secteur des soins de santé, les Canadiens souhaiteraient avoir une idée plus précise de l'usage fait de l'argent des contribuables. Ils souhaitent également voir des objectifs clairs et des résultats mesurables.

Les entreprises qui nous ont rejoints dans le cadre de ce partenariat estiment que, compte tenu de la pénurie de compétences avancées dans notre pays, l'ensemble des crédits affichés, même si l'on pouvait s'assurer que les sommes en question sont intégralement affectées à l'enseignement postsecondaire, ne permettront pas de faire face à la pénurie de main-d'oeuvre spécialisée.

Les personnes touchant l'assurance-emploi, et en particulier celles qui ont perdu leur emploi en raison de la récession, vont bientôt arriver en fin de prestations. Elles n'auront, par conséquent, pas les moyens de poursuivre leurs études postsecondaires. Dans une large mesure, elles vont même devoir recourir à l'aide sociale. Or, tout semble indiquer que l'augmentation du nombre de prestataires de l'aide sociale a entraîné une baisse des crédits à l'enseignement postsecondaire.

social transfer, we are seeing significant declines and concerns in that area.

We see that as a lose-lose situation in unemployment but also because there are already wait lists for post-secondary education, particularly in the colleges of the country. It is also a lose-lose for the other part of the population who are ineligible for EI in the first place, but who are on wait lists to get into post-secondary programs and who are people the economy needs.

Our brief also addresses access for disadvantaged learners. With the demographic changes that you are well aware of, Canada needs all of the people who are able to enter into the workforce, and who choose to go there, to be able to participate.

There are a number of funding mechanisms, particularly for the disadvantaged groups. There is a confusing complexity. There is incongruence as well as inequities between the funding programs, which are characterized by fragmentation in those inequities. There is also a huge issue of literacy: 42 per cent of working Canadians lack the literacy skills they need to engage in employment in the country.

In our last appearance, we addressed other concerns. Certainly, our goal is 5 per cent of applied research for the colleges and institutes. The Employers' Coalition for Advanced Skills is saying that. They need their employees to come in with those problem-solving and technology-transfer skill sets, and small- and medium-sized businesses can access those partnerships from the colleges of the country. We spoke to the cap on post-secondary monies for status Indian and Inuit students, and our ongoing concern about the capital infrastructure of our colleges and institutes, which were built with the federal Technical and Vocational Training Assistance Act in the early 1960s, so they are institutions paid for by federal funding and most of that funding, under the partnership of the provinces, is falling apart.

We recommended a dedicated post-secondary transfer. We also believe there is a need to work with provinces and territories to ensure that the transfer payments allocated for post-secondary education are allocated on a proportional basis with the colleges and other post-secondary institutions in the country, and that they are tied to the advanced skills needs of the economy.

There is a serious need for the examination of all federal programs, particularly those targeted at disadvantaged learners, to eliminate the fragmentation in equities and the inadequacy of those funding programs.

Les transferts à l'enseignement postsecondaire ayant été groupés avec le transfert en matière de programmes sociaux, nous constatons une baisse sensible des financements accordés à l'enseignement.

Cela crée d'après nous une situation de double contrainte au niveau du chômage, car les établissements d'enseignement postsecondaire et plus particulièrement les collèges ont déjà de longues listes d'attente. Il en va de même pour le secteur de la population qui n'était pas admissible à l'assurance-emploi, mais qui est inscrit sur les listes d'attente d'établissements d'enseignement postsecondaire et de qui l'économie ne peut pas se passer.

Nous souhaitons en outre aborder la question des élèves désavantagés. Compte tenu de l'évolution démographique de notre pays, il est clair que le Canada va avoir besoin de toutes les personnes arrivant sur le marché du travail.

Il existe un certain nombre de mécanismes de financement dans l'intérêt notamment des groupes désavantagés. Ces mécanismes sont tellement complexes cependant qu'on a du mal à s'y retrouver. Cet ensemble de mécanismes est caractérisé non seulement par un manque de cohérence, mais également par un manque d'équité. La littératie pose elle aussi de graves problèmes, car 42 p. 100 des travailleurs canadiens ne possèdent pas les capacités de lecture et d'écriture nécessaires.

Lors de notre dernière comparution, nous avons aussi eu l'occasion de nous parler sur divers autres problèmes. Nous souhaiterions, par exemple, que les collèges et instituts touchent 5 p. 100 des crédits affectés aux recherches appliquées. C'est ce que demande la Coalition des employeurs pour les compétences avancées. Il faut en effet que les employés de ces divers secteurs acquièrent les compétences et les transferts d'expertise nécessaires. Or, les petites et moyennes entreprises sont les plus à même de profiter de ces partenariats conclus avec les divers collèges de notre pays. Nous avons évoqué le plafonnement des crédits à l'enseignement postsecondaire destinés aux étudiants inuits et aux étudiants indiens de plein droit et les préoccupations que nous éprouvons au sujet des infrastructures de nos collèges et instituts, dont la plupart ont été bâtis au début des années 1960 en vertu de la Loi sur l'assistance à la formation technique et professionnelle. C'est dire qu'il s'agit d'établissements dont la construction a été financée par le gouvernement fédéral, mais maintenant, les financements accordés dans le cadre de partenariats avec les provinces, sont en train de s'atrophier.

Nous recommandons par conséquent un transfert unique consacré à l'enseignement postsecondaire. Nous estimons en outre qu'il faudrait se concerter avec les provinces et territoires afin de s'assurer que les paiements de transfert destinés à l'enseignement secondaire sont effectivement répartis de manière proportionnelle entre les collèges et autres établissements postsecondaires du pays afin qu'ils puissent dispenser les formations nécessaires à notre économie.

Il y aurait en outre lieu de se pencher sur l'ensemble des programmes fédéraux, et notamment sur ceux qui ont été mis en place à l'intention des élèves désavantagés, afin de supprimer les inégalités et pallier l'insuffisance des financements.

I will be pleased to answer any other questions. I know there was a question last time about the Neil Squire Foundation and I actually have worked with him if there is a question on that.

[Translation]

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer, Association of Universities and Colleges of Canada: When I last appeared in October, I started my presentation by describing the success of post-secondary education in Canada and the similarities with the success Canada is experiencing.

[English]

I want to use my opportunity today to talk about how higher education will help position Canada for the future and how universities, through their teaching, discovery and engagement, fuel Canada's economy. More Canadians than ever want a university education. There is a good reason for that. There has been a 40 per cent increase in the number of places at universities since 1999. However, the reason Canadians want the university education is because that is where the jobs are. Canadians recognize that university graduates continue to be among the most in demand in Canada's employment market.

I will just underscore that — through the depth of the worst recession in the last 60 years, from September 2008 to March 2010, there were 150,000 net new jobs in Canada for university graduates. At the same time, there were 680,000 fewer jobs for those without a university education. That talks about the changing nature of our economy.

It is not just a recent phenomenon. Since 1990, jobs filled by university graduates have doubled from 1.9 million to 4.2 million in 2009. There is a huge demand for university graduates.

Again, the value of the degree is recognized in a variety of ways. For example, it is estimated that, over a lifetime career, someone with a university degree will earn, on average, \$1 million more than those without a degree. Therefore, there are economic reasons to be hiring and producing university graduates.

At the same time, students benefit directly from the research conducted at universities. I know it is part of your committee's mandate to look at how the research mechanisms work.

The successful operation of the federal mechanisms that support university R&D is critical to ensure Canada's continued prosperity. When I was last here in early October, we talked about student aid and broader questions of accessibility, but I will just speak briefly about some of the challenges on the R&D front and

C'est très volontiers, maintenant, que je répondrai à vos questions. La dernière fois une question a été posée au sujet de la Société Neil Squire et je pense être à même d'y répondre ayant moi-même travaillé auprès de lui.

[Français]

Paul Davidson, président-directeur général, Association des universités et collèges du Canada : Lors de ma dernière comparution en octobre, j'ai commencé mon exposé en relatant le succès de l'enseignement supérieur au Canada et ses similitudes avec le succès que connaît le Canada.

[Traduction]

Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée de prendre la parole devant vous pour parler de la contribution essentielle de l'enseignement supérieur à l'avenir du Canada. Par l'enseignement qu'elles dispensent, les découvertes qu'elles font et le rôle qu'elles jouent au sein de notre société, les universités sont elles aussi des locomotives de notre économie. De plus en plus de Canadiens souhaitent bénéficier d'une éducation universitaire. Il y a pour cela de très bonnes raisons. Depuis 1999, le nombre de places dans les universités a augmenté de 40 p. 100. Si les Canadiens sont de plus en plus nombreux à vouloir aller à l'université c'est, cependant, surtout parce qu'ils savent que cela leur ouvre les portes d'une carrière. Les Canadiens savent que sur le marché du travail, les diplômés universitaires sont parmi les plus recherchés.

Permettez-moi d'insister sur ce point. Malgré la pire récession des 60 dernières années, entre septembre 2008 et mars 2010, 150 000 nouveaux emplois ont été créés à l'intention de diplômés universitaires. Au cours de cette même période, notre économie a, en revanche, perdu 680 000 emplois occupés auparavant par des gens n'étant pas allés à l'université. C'est un signe de l'évolution de notre économie.

Ce phénomène n'a d'ailleurs rien de récent. Depuis 1990, le nombre d'emplois occupés par des diplômés universitaires a doublé, passant de 1,9 million à 4,2 millions en 2009. C'est dire que la demande en diplômés de l'enseignement supérieur va croissante.

La valeur d'un diplôme universitaire est aussi démontrée de diverses autres manières. C'est ainsi, par exemple, que, sur l'ensemble de sa carrière, un diplômé gagnera en moyenne un million de dollars de plus que les non-diplômés. La formation universitaire, et le recrutement de diplômés répondent donc à de solides motifs d'ordre économique.

Ajoutons que les étudiants profitent très directement des recherches menées dans les universités. Je dis cela, car je sais que votre comité a également pour mission de se pencher sur l'état des mécanismes mis en place dans le domaine de la recherche.

Le fonctionnement correct des mécanismes fédéraux mis en place pour soutenir les programmes de recherche et développement menés dans les universités est essentiel à la prospérité de notre pays. Lorsque, au début du mois d'octobre, j'ai comparu devant votre comité, nous avons parlé de l'aide

then link that back to questions of federal-provincial funding. As this committee prepares to look into the federal R&D mechanisms, I want to share some of the things we already know.

First, Canada's granting councils are among the best in the world. They have recently all undergone the federal strategic review process, and they conduct regular peer reviews of their programs and structures. We have a strong foundation of granting councils.

Moreover, in the last decade, the councils have come together to jointly manage a number of programs, from scholarships for graduate students to the flagship research chairs and multi-year cross-sectoral research networks. These tri-council programs recognize and reward our strongest minds at each stage of their career.

In some cases, such as the newly established business-led Networks of Centres of Excellence, it is still too early to gauge their overall success, but we know that programs like the Canada Research Chairs are clearly making a difference in the quality of the research happening on Canada's universities and the linkages to the teaching experience.

It is important to note as well that, on the tenth anniversary, of the Canada Foundation for Innovation, CFI, an international panel conducted a rigorous review of the agency and concluded that the CFI is the most successful and effective research funding organization of its kind in the world. It is easy to denounce the shortcomings and to find fault, but we have a pretty strong foundation to our research and innovation agenda in this country.

Together, these federally funded mechanisms support a comprehensive system that addresses all stages of a researcher's career and the necessary supporting infrastructure. There is, of course, ongoing concern with the level of resources provided to cover all the research costs, but universities are able to, and do, make a significant contribution through research for the benefit of all Canadians.

One of the things we also know is that the face of innovation is a changing one, and so we welcome the federal budget's commitment to review federal R&D spending. We look forward to discussing how to improve the impact of these investments, how to drive higher levels of innovation and productivity in the private sector, and in particular to examine where university research intersects with the private sector and knowledge-sharing technology transfer and commercialization that takes place, because innovation is about more than patents, licences and spinoff companies.

financière aux étudiants et plus généralement de l'accès aux études. Je tiens cependant à vous parler à nouveau, ne serait-ce que brièvement, des difficultés qui se posent à nous en matière de recherche et développement, et puis de revenir à cet égard sur les questions concernant le financement fédéral-provincial. Étant donné que votre comité doit bientôt se pencher sur le financement fédéral de la recherche et développement, je souhaite vous faire part d'un certain nombre de choses.

D'abord, je tiens à dire que les organismes subventionnaires du Canada sont les meilleurs du monde. Ils ont tout récemment été soumis à la révision de la stratégie fédérale et procèdent régulièrement au contrôle interne de leurs programmes et structures. Nos organismes subventionnaires reposent sur des bases très solides.

Ajoutons qu'au cours des 10 dernières années, ces organismes ont uni leurs efforts pour administrer un certain nombre de programmes, qu'il s'agisse des bourses attribuées aux étudiants diplômés, des grandes chaires de recherche ou des réseaux de recherche pluriannuelle intersectorielle. Ces programmes administrés par les trois conseils servent à accorder reconnaissance et récompenses à chaque étape de la carrière de nos meilleurs spécialistes.

Dans certains cas, tels que les nouveaux Réseaux de centres d'excellence lancés par les entreprises, il est encore trop tôt pour se prononcer au niveau des résultats, mais nous pouvons d'ores et déjà constater que des programmes tels que le Programme des chaires de recherche du Canada ont permis d'augmenter très sensiblement la qualité des recherches menées dans nos universités et de renforcer les liens entre la recherche et l'enseignement.

Il convient en outre de relever que pour le 10^e anniversaire de la Fondation canadienne pour l'innovation, un panel international s'est livré à un examen rigoureux du fonctionnement de cet organisme et a conclu que la FCI est l'organisme de subvention à la recherche le plus efficace du monde. Il est facile de critiquer, mais je dirais qu'en matière de recherche et d'innovation, les moyens mis en oeuvre par le Canada reposent sur des bases très solides.

Ces mécanismes financés par le gouvernement fédéral sont les fondements d'un système qui englobe tant la carrière des chercheurs que les infrastructures nécessaires. Il est clair que le niveau des ressources affectées à la recherche continue à nous préoccuper, mais les universités continuent à contribuer très sensiblement à des travaux de recherche dont bénéficient l'ensemble des Canadiens.

Nous savons en outre que l'innovation est elle-même en train de changer de caractère et nous accueillons donc avec satisfaction l'engagement pris dans le cadre du budget fédéral de procéder à un examen de la manière dont les crédits fédéraux sont répartis entre les diverses activités de recherche et développement. Nous souhaitons discuter des moyens qui permettraient d'améliorer le rendement de ces investissements, de stimuler davantage l'innovation et la productivité du secteur privé, et nous pencher en particulier sur le point de rencontre entre les recherches universitaires et le secteur privé, là où se rejoignent le progrès

This committee is incredibly well equipped to address some of these questions. I am thinking of Senators Ogilvie, Seidman, Dyck and Keon. It is wonderful that you are here today as you wrap up your senatorial careers. You are all former university researchers yourselves, who have done both applied and discovery research, and you know the tremendous importance that this brings to Canada and to the world.

I understand that Senator Demers has other commitments, and we are all hoping he is successful in his work in bringing a Stanley Cup to Montreal. I hope to see Senator Raine when I visit Thompson Rivers University later this spring. These two senators would certainly understand how the research and innovation in Canada's sporting life has improved Canada's performance at the sporting level.

We all take great pride in what happened at the Vancouver Olympics but I will reference, in passing, visiting the University of Calgary's Olympic facilities this year, 22 years afterwards, and seeing how those investments have turned into private-sector applications, improved quality of life and health care, and improved competitive sport performance.

The final element in the innovation process is sharing new knowledge in the commercialization of products and services. Senators in this room — Senators Cordy, Martin and Merchant — will appreciate the work of researchers at McGill, Concordia, Wilfrid Laurier and Lethbridge, who have designed interactive web-based programs that improve literacy across Canada. This free tool offers resources for teachers and is fun and engaging for students.

Innovation can be found through crises. For example, following the outbreak of H1N1 in Mexico last year, the University of Manitoba researchers realized the first complete genome sequence of H1N1, and this critical step enabled public health officials to bring the vaccine to market in a matter of months. I was in Phoenix in March of this year, speaking with university presidents from the United States. The international advisor to the president of Mexico publicly congratulated Canada for the tremendous work that was done in isolating the genome sequence, and in helping fast-track the development of the vaccine.

Having spoken about the R&D side, I will now speak about students. I have mentioned already that the number of places in university has increased by 40 per cent since 1999, and that is a reflection of the demand for those places.

technique et la commercialisation, car, en effet, l'innovation ne se limite pas uniquement aux brevets, aux licences d'exploitation et à la création d'entreprises dérivées.

Votre comité est particulièrement bien placé pour étudier ces diverses questions. Je pense notamment en disant cela, aux sénateurs Ogilvie, Seidman, Dyck et Keon. C'est un plaisir de vous voir tous ici alors que vous achevez une brillante carrière sénatoriale. Vous êtes tous vous-mêmes d'anciens chercheurs universitaires, à la fois dans les domaines de la recherche appliquée et de la découverte, et vous n'ignorez pas l'importance cruciale de ces activités pour le Canada, certes, mais aussi pour le reste du monde.

Je crois savoir que le sénateur Demers a d'autres occupations pressantes et nous espérons tous qu'il parviendra effectivement à ramener la Coupe Stanley à Montréal. J'espère avoir l'occasion de rencontrer le sénateur Raine lorsque, dans les semaines qui suivent, je vais me rendre à l'Université de Thompson Rivers. Il est clair que ces deux sénateurs comprennent fort bien la contribution que la recherche et l'innovation ont faite au sport canadien.

Nous sommes tous très fiers des résultats obtenus aux Jeux olympiques de Vancouver, et je dois dire en passant qu'en me rendant cette année aux installations olympiques de l'Université de Calgary, 22 ans après les jeux qui y ont eu lieu, j'ai pu constater que les investissements consentis à l'époque ont été d'une grande utilité sur le plan social, puisqu'ils ont permis d'améliorer la qualité de la vie et des soins de santé et d'améliorer, en outre, la compétitivité de nos athlètes.

Le dernier élément que je souhaite évoquer au sujet de l'innovation est la transmission des nouvelles connaissances pour parvenir à la commercialisation de produits et services. Les sénateurs ici présents — les sénateurs Cordy, Martin et Merchant — sont tout à fait conscients du travail des chercheurs à McGill, à Concordia, à Wilfrid Laurier et à Lethbridge. Ces travaux ont permis de diffuser sur Internet des programmes interactifs qui ont contribué à une amélioration de la littératie dans l'ensemble du pays. Cet outil gratuit est très utile aux enseignants et il permet aux étudiants d'apprendre sans s'ennuyer.

L'innovation naît parfois de conditions de crise. C'est ainsi que l'année dernière, après la poussée épidémique du virus de la grippe H1N1, des chercheurs de l'Université du Manitoba ont établi la première carte génomique complète du virus. Cette étape essentielle a permis aux responsables de la santé publique de mettre, en quelques mois seulement, le vaccin à la disposition de la population. En mars de cette année, j'ai eu l'occasion de m'entretenir, à Phoenix, avec des présidents d'universités américaines. Le conseiller international du président du Mexique a publiquement félicité le Canada pour ses travaux au niveau de la séquence génomique du virus, car c'est cela qui a permis d'accélérer le développement du vaccin.

J'ai parlé jusqu'ici de la recherche et développement, mais je souhaite maintenant dire quelques mots aussi au sujet des étudiants. Je disais tout à l'heure que depuis 1999, le nombre de places dans les universités a augmenté de 40 p. 100 et s'il en est ainsi, c'est en réponse à la demande.

We are also looking at the demographic challenges facing Canada. The global competition for highly qualified personnel will grow, making it increasingly difficult to maintain the growth we have achieved using highly educated new immigrants. I think we are all coming to terms with the economic challenges facing this country, their impact on health, and the productivity challenges underlined there.

Let me close by speaking about federal-provincial transfers. We are pleased that the government, through this economic downturn, has committed to maintain the transfers at the current levels. We recognize that as an important policy choice they have made. We are also aware that the demands for accessibility and quality will continue to grow. Collectively, federally and provincially, we need to work together to identify a way to secure investments in higher education to make sure we have the most skilled, best educated and most innovative population in the world.

The Deputy Chair: Thank you. We will now move to the questioning segment of our meeting.

Senator Eaton: Ms. Boyles, could you go over the social transfer? In the social transfer from the federal government to the provinces, is there not a separate envelope for education?

Ms. Boyles: The social transfer is one transfer. There are indicative amounts for early childhood investment, for social programs and for post-secondary education. In the documentation they are called nominal allocations, but the provinces and territories are at liberty within the social transfer to move some allocations.

Senator Eaton: In this report, we could recommend that there be a separate envelope where the provinces could distribute the money as they wished, but it would have to go to education — would it?

Ms. Boyles: We certainly believe there is a necessity for money for early childhood education, for people who are trained in our institutions, the educators, and for the social transfer. The monies for post-secondary education should be designated for post-secondary education in a way that they can be accounted for back to Parliament and back to the broader Canadian public, so that the institutions providing the post-secondary education have a predictable funding mechanism.

Senator Eaton: Are you saying that the provinces should have the discretion to decide how much is going to the University of Toronto and how much is going to you, but it should be designated specifically to higher education?

Nous ne pouvons pas en effet ignorer l'évolution démographique de notre pays. La concurrence internationale au niveau des compétences les plus avancées va continuer à croître et le Canada va avoir de plus en plus de mal à assurer son développement en attirant des immigrants hautement qualifiés. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur les défis économiques auxquels le pays doit faire face, et sur les incidences que ces difficultés vont avoir au niveau de la santé publique et de la production nationale.

Permettez-moi, pour terminer, de dire un mot au sujet des transferts fédéraux-provinciaux. Nous relevons avec satisfaction que pendant cette récession le gouvernement s'est engagé à maintenir le niveau de ces transferts. C'est à nos yeux une orientation politique extrêmement importante. Nous savons aussi que la demande au plan de l'accessibilité et de la qualité des études va continuer à croître. Il nous faut, collectivement, unir nos efforts au niveau tant fédéral que provincial, pour trouver les moyens d'augmenter les sommes investies dans l'enseignement supérieur pour faire en sorte que la population canadienne compte parmi la mieux éduquée et la plus innovatrice du monde.

Le vice-président : Je vous remercie. Nous allons maintenant passer aux questions.

Le sénateur Eaton : Madame Boyles, pourriez-vous revenir un peu sur ce que vous disiez tout à l'heure au sujet du transfert en matière de programmes sociaux? Ce transfert, du gouvernement fédéral aux provinces, ne comporte-t-il pas une enveloppe distincte pour l'enseignement?

Mme Boyles : Le transfert en matière de programmes sociaux se fait en bloc. Le montant des crédits destinés à la petite enfance, aux programmes sociaux et à l'enseignement postsecondaire est effectivement chiffré à titre indicatif. Dans la documentation, on appelle cela des affectations nominales, mais les provinces et territoires sont libres d'en modifier la répartition.

Le sénateur Eaton : Comment pourrions-nous, dans notre rapport, recommander que le financement de l'enseignement fasse l'objet d'une enveloppe distincte? Les provinces pourraient répartir les crédits comme elles l'entendent, mais il faudrait néanmoins que l'enveloppe soit dans l'ensemble affectée à l'enseignement, n'est-ce pas cela?

Mme Boyles : Il est nécessaire certes que des crédits soient affectés à l'éducation préscolaire, aux personnes subissant une formation dans nos divers établissements, aux éducateurs et au transfert en matière de programmes sociaux. Cela dit, les crédits destinés à l'enseignement postsecondaire devraient être affectés d'une manière qui permette au Parlement et aux contribuables de voir quelles sont les sommes effectivement engagées et aussi d'une manière qui permette aux établissements d'enseignement postsecondaire de faire des prévisions budgétaires.

Le sénateur Eaton : Est-ce à dire que, selon vous, les provinces devraient pouvoir décider librement de l'argent qui va être affecté à l'Université de Toronto, et l'argent qui va vous être affecté à vous, mais que l'enveloppe prévue pour l'enseignement postsecondaire devrait effectivement être intégralement affectée à ce secteur?

Ms. Boyles: Our proposal is that the allocation be proportional. Just as there is allocation on a per-capita basis, there should be a proportional allocation based on the nature of the post-secondary structure within the respective provinces.

Senator Eaton: I wonder how the provinces would take that politically. It is something this committee can think about as part of our recommendations. Thank you.

Senator Martin: I have a quick question. Are we hearing from Mr. Kervégant-Tanguy?

The Deputy Chair: We have heard the representatives of the three organizations. They can participate in the discussions as they see fit with regard to the issues that they wish to address.

Senator Martin: Thank you all for being here and for your presentations today.

I am interested in finding out about the universities and colleges for the francophone community. Is it safe to assume that, because there are fewer universities and colleges in your membership, the tuition rates would generally be a bit more expensive if they are smaller institutions, or are they comparable?

Mr. McRoberts: They are comparable. Typically, the tuition rates are set by the provincial governments, and certainly that is the case in Ontario. It is standard throughout our members in Ontario.

Senator Martin: When you talk about access to your institutions, is it largely geographical access?

Mr. McRoberts: Yes, that is our concern. Many would be in localities where there is not a bilingual or francophone institution. Otherwise, they opt for education elsewhere.

Senator Martin: Do you have any satellite campuses on other institutions or locations, perhaps in the urban centres, or have you thought about that option?

Mr. McRoberts: Some of our members do have satellite campuses, such as the University of Moncton.

[Translation]

Christophe Kervégant-Tanguy, Directeur Général, Association des universités de la francophonie canadienne: We have the universities of Hearst and Sainte-Anne. So the problem, which is to get closer to the clientele, is more spread around in this way since people are often located far away from urban and highly urbanized areas.

Another factor that could be useful with regard to the campus is the use of new information technologies and their integration into teaching, not just giving courses. This would permit better distribution and thus make it possible to bring the clientele and the university closer together.

Mme Boyles : Selon nous, cette affectation devrait être proportionnelle. Étant donné que l'allocation est calculée par habitant, nous estimons qu'elle devrait être répartie proportionnellement en fonction des structures de l'enseignement postsecondaire des diverses provinces.

Le sénateur Eaton : Je me demande comment, politiquement, les provinces réagiraient à cela. Le comité pourrait se pencher sur la question dans le cadre de ses recommandations. Merci.

Le sénateur Martin : J'aurais une question très brève à poser. Allons-nous avoir droit à un exposé de M. Kervégant-Tanguy?

Le vice-président : Nous avons eu un exposé de chacune des trois organisations. Leurs représentants peuvent maintenant prendre part à la discussion en fonction des questions qu'ils souhaitent aborder.

Le sénateur Martin : Je tiens d'abord à vous remercier d'avoir répondu à notre invitation et des exposés que vous nous avez présentés.

Je souhaiterais maintenant obtenir des précisions au sujet des universités et collèges francophones. J'imagine que dans la mesure où vos établissements d'enseignement sont moins nombreux que les établissements de langue anglaise, les frais d'inscription devraient, en ce qui concerne du moins les établissements plus petits, être plus élevés, ou sont-ils, dans l'ensemble, comparables?

M. McRoberts : Ils sont comparables. D'une manière générale, et c'est tout à fait le cas en Ontario, les frais d'inscription sont fixés par les gouvernements provinciaux. Ils sont donc les mêmes dans tous nos établissements de l'Ontario.

Le sénateur Martin : Lorsque vous parlez d'accès à vos établissements, parlez-vous d'un accès sur le plan géographique?

M. McRoberts : Oui, c'est effectivement ce qui nous préoccupe. En disant cela, je songe essentiellement aux endroits qui ne possèdent pas d'établissement francophone ou bilingue. Sinon, ils décident de faire leurs études sur place.

Le sénateur Martin : Avez-vous des campus satellites situés au sein d'autres établissements, ou dans les centres urbains? Avez-vous envisagé cette possibilité?

M. McRoberts : Certaines de nos institutions membres, telles que l'Université de Moncton, ont effectivement des campus satellites.

[Français]

Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général, Association des universités de la francophonie canadienne : Nous avons les Universités de Hearst et de Sainte-Anne. Le problème, qui consiste à se rapprocher de la clientèle, est ainsi mieux réparti puisque les gens sont souvent situés loin des milieux urbains ou à forte urbanisation.

Un autre élément qui pourrait être intéressant par rapport au campus c'est l'utilisation des nouvelles technologies de l'information et leur intégration en termes de pédagogie et non pas de seulement donner des cours. Cela permettrait une meilleure distribution et donc un rapprochement de la clientèle avec l'université.

[English]

Senator Martin: I am curious about how best we can support the institutions that do teach post-secondary education in French, especially for students not just from the francophone community. I was in French immersion in both middle school and high school. Other than the obvious challenge of geography, in what innovative ways would you be reaching out, and how best can we support your institutions?

Mr. McRoberts: It is critically important that students who have gone through French immersion programs continue to use French at the university level. Otherwise, that investment is just being wasted. Geography is important, so we are asking for some consideration like bursaries so students can get to an institution that can offer a university education in French.

We are also concerned with the range of programs that some of our institutions can offer, which is quite limited. This takes us back to federal-provincial agreements and the official languages and education agreements set for each province. If there are ways to increase support for institutions in that way, that would make the possibility of studying in French more attractive, certainly to graduates from immersion schools, but also for francophones who might be otherwise tempted to opt for English.

Ms. Boyles: In addition to the geographic barriers, our francophone member institutions outside of Quebec have a real concern with the lack of financial support for the translation of existing curricular materials, particularly in some of the sophisticated, new, leading-edge technological applications that have been developed in their counterpart anglophone institutions. It is one of the things they bring to our annual meeting every year.

Mr. Davidson: When I was last here, I spoke about the importance of international opportunities for Canadian students as global citizens. At that point, I said that fewer than 3 per cent of Canadian university students have an opportunity internationally in pursuit of their degree. It is also interesting to note domestic student mobility. It applies certainly to francophone students, but also to students right across the country. Fewer than 10 per cent of Canadians will study outside their province. If we are talking about creating globally engaged Canadian citizens who are fully equipped, it would be worthwhile to consider ways to increase the mobility of Canadian students in pursuit of their degrees in either or both official languages.

[Traduction]

Le sénateur Martin : Je m'interroge quant aux moyens permettant de financer l'action des établissements d'enseignement postsecondaire de langue française en particulier dans l'optique des étudiants qui n'habitent pas au sein d'une communauté francophone. J'ai suivi un programme de cours immersifs en français à l'école intermédiaire ainsi qu'à l'école secondaire. Outre les difficultés d'ordre géographique à résoudre, quelles seraient de nouvelles manières d'assurer un enseignement aux étudiants qui n'ont pas actuellement accès à l'enseignement postsecondaire, et quel serait le meilleur moyen de soutenir l'action de vos établissements?

M. McRoberts : Il faudrait que les étudiants qui ont suivi des programmes d'immersion en langue française puissent continuer à étudier en français à l'université. Sans cela le temps et l'effort investis pour apprendre le français seront perdus. La géographie impute des contraintes particulières et c'est pour cela que nous vous demandons d'envisager des bourses permettant aux étudiants d'aller étudier dans des établissements universitaires de langue française.

Nous sommes en outre préoccupés par le fait que certains de nos établissements membres ne sont pas en mesure d'assurer un éventail complet de cours. Cela nous ramène aux ententes fédérales-provinciales, aux langues officielles et aux ententes conclues en matière d'éducation avec les diverses provinces. Il s'agirait, je pense, de soutenir les établissements de langue française, facilitant ainsi le choix des étudiants qui souhaiteraient étudier en français. Ce serait manifestement le cas de ceux qui ont suivi des programmes d'immersion en français, mais également des francophones qui, sans cela, pourraient en fin de compte décider de poursuivre leurs études en anglais.

Mme Boyles : Outre les obstacles géographiques, nos établissements membres de langue française hors Québec butent sur le manque de moyens financiers pour faire traduire le matériel d'enseignement, ce qui est particulièrement vrai des nouvelles applications technologiques d'avant-garde développées dans les établissements de langue anglaise. Il s'agit d'un problème qui est chaque année évoqué à nouveau lors de notre réunion annuelle.

M. Davidson : Lors de ma dernière comparution devant votre comité, j'ai insisté sur l'importance d'offrir aux étudiants canadiens la possibilité d'étudier à l'étranger. J'ai dit, à cette occasion, que moins de 3 p. 100 des étudiants des universités canadiennes ont effectivement l'occasion d'accomplir une partie de leurs études à l'étranger. Un mot, maintenant, au sujet de la mobilité de notre population estudiantine. Ce que je vais dire est vrai des étudiants francophones, mais également, d'une manière générale, des étudiants canadiens. En effet, moins de 10 p. 100 des Canadiens effectuent leurs études hors de leur province d'origine. Or, si nous souhaitons former des citoyens canadiens engagés sur la scène mondiale, il serait bon d'envisager des moyens d'accroître la mobilité des étudiants canadiens au niveau de leurs études, qu'elles se déroulent en français ou en anglais.

Senator Peterson: I assume you are aware that the First Nations University of Canada in Regina is on the verge of closing its doors. Could you give your thoughts as to what impact this would have on the accessibility of post-secondary education for First Nations students?

Ms. Boyles: First Nations University is not one of our members, although a number of other First Nations institutions are. I also sit on the board of the Aboriginal Human Resource Council. At an Aboriginal human resource conference last week in Toronto, there was an across-the-board concern by the members, by our college members; by the business community, by the Aboriginal institutions, about the closure of the First Nations institution.

In Saskatchewan, though, the Saskatchewan Indian Institute of Technologies, which is also part of the Federation of Saskatchewan Indian Nations, FSIN, has a very strong reputation. They have been looking at ways, through the FSIN, to have complementarity with the University of Regina, to ensure specialized degree access and bridging between diplomas and degrees, and into degree programs in the colleges as well.

Mr. Davidson: When I was here in October, we spoke about access for Aboriginal students, and success for Aboriginal students is one of our key priorities. It continues to be a key priority. I would remind you that the Aboriginal population is the fastest growing in Canada, three times the national average, and university attainment is one-third the national average, so we have a national issue to address here.

The approaches that the AUCC have been recommending include increased financial support for students, increased support for the universities to provide an environment in which students can succeed in, and reach-back programs for the primary and elementary school systems to create a track for Aboriginal students.

With regard to the First Nations University of Canada, I visited their campus in January at the request of the university. They are a member of our association, as is the University of Regina and the University of Saskatchewan. One of the hopeful signs to be seen from the difficult circumstances they have gone through is that there is tremendous goodwill amongst the various parties to ensure the success of that institution. There have been some very difficult days in the last three months, but the University of Regina and the university have made a remarkable agreement in terms of how to proceed. The provincial government is back at the table. The federal government has offered some transitional assistance, and they are continuing efforts to expand the federal involvement.

Le sénateur Peterson : Vous savez sans doute que la First Nations University of Canada à Regina est sur le point de fermer. Quelles vont être, d'après vous, les incidences de cette fermeture sur l'accès des étudiants des Premières nations aux études postsecondaires?

Mme Boyles : La First Nations University n'est pas membre de notre association, même si celle-ci compte plusieurs autres établissements d'enseignement des Premières nations. Je siège moi-même au conseil d'administration du Conseil des ressources humaines autochtones. La semaine dernière, à Toronto, à une conférence du Conseil des ressources humaines autochtones, on a constaté un sentiment général d'inquiétude de la part de nos membres, des établissements membres, des représentants du monde de l'entreprise, et des institutions autochtones au sujet de la fermeture de cet établissement.

Je précise, cependant, que le Saskatchewan Indian Institute of Technologies, qui fait lui aussi partie de la Federation of Saskatchewan Indian Nations, la FSIN, jouit d'une excellente réputation. Cette institution étudie actuellement les moyens de conclure, par l'intermédiaire de la FSIN, une entente de complémentarité avec l'Université de Regina, afin d'ouvrir l'accès aux études spécialisées, de créer des passerelles entre les diplômes d'enseignement secondaire et les diplômes universitaires et de faciliter l'accès aux études collégiales.

M. Davidson : Lors de ma comparution devant le comité en octobre dernier, nous avons évoqué la question de l'accès des étudiants autochtones aux études et la réussite pédagogique de ces étudiants est une de nos grandes priorités. Cela reste vrai. Je rappelle en passant que la population autochtone est celle qui croît le plus vite au Canada, son taux d'augmentation étant trois fois la moyenne nationale. Pourtant, le taux de succès pédagogiques chez les étudiants autochtones n'est que d'un tiers la moyenne nationale et il est donc clair qu'il y a là un problème qui doit retenir notre attention.

Pour y remédier, l'AUCC recommande notamment une augmentation de l'aide financière accordée aux étudiants et des crédits affectés aux universités afin de leur permettre d'assurer aux étudiants un environnement d'étude améliorant leurs chances de succès. Il conviendrait en outre d'instaurer des programmes de rattrapage au primaire afin d'ouvrir aux étudiants autochtones les voies d'accès à l'enseignement postsecondaire.

J'ai visité en janvier le campus de la First Nations University of Canada, qui m'avait invité. Cet établissement est membre de notre association, comme le sont également l'Université de Regina et l'Université de la Saskatchewan. Malgré les difficultés rencontrées par cet établissement, j'ai pu constater de la part des parties intéressées une solide volonté d'assurer le succès de l'établissement. Il y a eu, en effet, ces trois derniers mois, de grandes difficultés, mais l'Université de Regina et l'université ont conclu un accord remarquable permettant d'y faire face et le gouvernement provincial entend, lui aussi, faire ce qu'il peut. Le gouvernement fédéral a offert une aide de transition et on espère obtenir de lui une participation accrue.

It is important to keep in mind here that we need to ensure greater access and greater success for Aboriginal students. There are a variety of models and mechanisms to achieve that. Interesting work is happening right across the country on this, and we need to take those lessons and apply them across the country.

Senator Peterson: I would make the comment that it would be a tragic loss of capacity, with all the challenges being faced by the educational facilities in Canada.

Senator Eaton: You remarked about how few Aboriginal students actually get to post-secondary education. A few weeks ago, we heard testimony from AFN, Assembly of First Nations, Chief Shawn Atleo who was saying that, in the next five years, they hope to graduate 65,000 Aboriginals out of post-secondary education or to post-secondary education. When I asked him what concrete steps he was taking, he embarked on a conversation about negotiations with the government. Have you had any conversations with Chief Atleo about how to move young Aboriginals into the post-secondary education system?

Mr. Davidson: Yes. We work closely with both Shawn Atleo and the AFN. We are involved in a number of ways, including a meeting of 20 Canadian universities with Aboriginal leadership, to discuss within existing resources and powers what more can be done to improve access. That is a continuing process. We are working with the National Aboriginal Achievement Foundation to stretch further within our own institutions to meet the ambitious goals that Shawn Atleo has set out. We support his ambition, focus and clarity on the critical need to increase the access and success rate for Aboriginal students.

Senator Eaton: Will you come up with definite steps?

Mr. Davidson: Absolutely. Within the existing resources and powers, the universities are working together to improve both the accessibility and success. There are impressive case studies, but they have been done individually.

Senator Eaton: If you do so by the time this report gets out, would you mind sending to the chair the steps that you are taking? It would be interesting and we could all learn from it.

Mr. Davidson: I will follow up with the chair. The federal government indicated in its budget a commitment to examine the architecture of support for Aboriginal students. That is critically important because the funding has been capped since 1996. It is not keeping pace. We have to ensure that we have the right mechanisms, but we will need to invest in this area.

Il ne faut pas en effet perdre de vue qu'il est essentiel d'assurer l'accès des étudiants autochtones aux études et de leur offrir les moyens d'y réussir. Il existe pour cela, plusieurs modèles et mécanismes possibles. Des travaux intéressants sont en cours dans certaines régions du pays et il s'agit d'en tirer les enseignements et de les appliquer ailleurs.

Le sénateur Peterson : Je considère que ce serait, autrement, une perte tragique, étant donné les défis auxquels doivent faire face les établissements d'enseignement du Canada.

Le sénateur Eaton : Vous nous disiez tout à l'heure que rares sont les étudiants autochtones ayant fait des études postsecondaires. Il y a quelques semaines, nous avons accueilli le témoignage de l'Assemblée des Premières Nations. Le chef Shawn Atleo nous a dit alors qu'au cours des cinq prochaines années, ils espèrent que le nombre d'étudiants autochtones diplômés de l'enseignement postsecondaire atteindra 65 000 personnes. Lorsque je lui ai demandé quelles étaient les mesures pratiques qu'il entendait prendre pour assurer ce résultat, il a parlé des négociations en cours avec le gouvernement. Vous êtes-vous vous-même entretenu avec le chef Atleo quant aux moyens d'augmenter l'accès des jeunes autochtones à l'enseignement postsecondaire?

M. Davidson : Oui. Nous travaillons en étroite collaboration avec Shawn Atleo et l'Assemblée des Premières Nations. Nous avons notamment organisé une réunion entre les dirigeants autochtones et les représentants de 20 universités canadiennes afin de discuter de ce qui peut être fait pour améliorer l'accès compte tenu des moyens et des ressources actuellement disponibles. Les efforts en ce sens se poursuivent. Nous oeuvrons également de concert avec la Fondation nationale des réalisations autochtones afin de trouver, au sein de nos établissements, des moyens d'atteindre les objectifs ambitieux définis par Shawn Atleo. Nous le soutenons dans ses ambitions, dans la clarté des buts qu'il s'est fixés quant au besoin essentiel d'améliorer l'accès des étudiants autochtones à l'enseignement postsecondaire et de leur donner les moyens de réussir.

Le sénateur Eaton : Allez-vous préciser les étapes de cette démarche?

M. Davidson : Tout à fait. Dans le cadre des ressources et compétences existant actuellement, les universités unissent leurs efforts afin d'améliorer à la fois l'accès et le taux de succès. Il y a des études de cas tout à fait remarquables, mais il ne s'agit pour l'instant que d'exemples individuels.

Le sénateur Eaton : Si vous y parvenez avant que notre rapport soit rendu public, pourriez-vous envoyer à la présidence un exposé des mesures que vous entendez prendre? Je pense que cela nous serait très utile.

M. Davidson : Je ne manquerai pas de le transmettre à la présidence. Dans son budget, le gouvernement fédéral s'est engagé à examiner les modalités de soutien aux étudiants autochtones. Il s'agit là d'une mesure d'une importance cruciale étant donné que le financement a été plafonné en 1996. Le montant des aides n'est pas adapté à l'évolution des besoins. Il nous faut assurer que les mécanismes nécessaires sont en place, mais il va également falloir augmenter les ressources.

Ms. Boyles: Similar to UCC, we are working closely with the national Aboriginal organizations and are joining with them on some of their meetings on the Hill, with not only the AFN but also the Congress of Aboriginal Peoples and the Inuit.

I was president of the college in Saskatoon at one point in time. About 65 per cent of the student body were Aboriginal. We are worried now, as is the AFN, about the deskilling that is happening. There are now about 27,000 students who are eligible for post-secondary, either at college or at university, in the country that have not been able to get in. They are losing their skills, particularly their math and science skill sets. We are concerned with reverse role modelling. In the goal of 65,000 to complete high school, the Aboriginal youth are saying that many of the early role models have not been able to get on with post-secondary education, so why should we continue with our education? It is a crisis at this point.

Senator Hubley: I also wanted to touch base on this issue. I believe there is a gender issue involved also with the Aboriginal community, in that the female population appears to be more successful at achieving academic goals than the male population. How will you be addressing that disparity or gap?

Ms. Boyles: There are two ways. Certainly, the colleges deal with it directly because they have campuses in over 1,000 Canadian communities, and many are serving the rural remote northern areas. We have a symposium on serving rural and remote Aboriginal communities in Yellowknife this fall. I am dealing with the urban agenda with the various business and industry partners. This morning I mentioned the Employers' Coalition for Advanced Skills; Aboriginal participation in post-secondary education; engagement of Aboriginal youth, particularly male youth; and the provision of internship and practical applications, for example, in the mining communities where they can see that direct application right away. They can then get advanced standing and credit. If they are not able to get the post-secondary funding, they can do that.

The other program is the Aboriginal skills employment framework through HRSDC, Human Resources and Skills Development Canada, which has additional Aboriginal resource agreement money. It is partnering at the local community level in rural and urban Canada to keep Aboriginal youth engaged and moving forward.

Mme Boyles : Comme l'AUC, nous travaillons nous aussi en étroite collaboration avec les organisations autochtones nationales et nous participons avec elles à certaines de ces rencontres avec des parlementaires, non seulement, bien sûr, avec l'Assemblée des Premières Nations, mais également avec le Congrès des Peuples Autochtones et les Inuits.

À une certaine époque, j'étais présidente d'un collège à Saskatoon. Les étudiants autochtones comptaient pour environ 65 p. 100 du corps étudiant. Or, nous nous inquiétons actuellement, tout comme l'Assemblée des Premières Nations, car nous constatons non pas un accroissement des compétences, mais une véritable déqualification. Environ 27 000 étudiants qui seraient admissibles à l'enseignement postsecondaire, soit dans un collège, soit dans une université, n'ont pas pu trouver de place. Ils risquent donc de perdre leurs aptitudes, notamment en mathématiques et en sciences. Nous y voyons là le risque d'une sorte de modèle inverse de comportement. En ce qui concerne cet objectif de 65 000 étudiants autochtones qui parviendraient à la fin de leurs études secondaires, les jeunes autochtones répondent que les gens qui leur avaient auparavant servi de modèles ne semblent pas avoir pu terminer leurs études postsecondaires et ils se demandent à quoi ça pourrait bien leur servir d'entreprendre de telles études. Nous jugeons que la situation est actuellement et critique.

Le sénateur Hubley : Je souhaitais moi aussi aborder cette question. J'ai l'impression qu'au sein des communautés autochtones, les femmes semblent mieux que les hommes parvenir à atteindre leurs objectifs en matière d'études. Comment envisagez-vous de corriger cette disparité des taux de succès entre les hommes et les femmes?

Mme Boyles : Il y aurait deux moyens de procéder. Il est clair que les collèges interviennent directement étant donné qu'ils ont des campus dans plus de 1 000 localités canadiennes, et de nombreux collèges desservent les populations de régions éloignées dans le Nord. Nous allons nous réunir à Yellowknife à l'automne, dans le cadre d'un symposium sur les moyens, justement, de mieux desservir, en matière d'enseignement, les communautés autochtones rurales et éloignées. Pour les villes, nous oeuvrons de concert avec nos partenaires du monde des entreprises et de l'industrie. Ce matin, j'ai parlé de la Coalition des employeurs pour les compétences avancées; de la participation des Autochtones à l'enseignement postsecondaire; de la motivation des jeunes autochtones, et en particulier des jeunes hommes; et de l'organisation de stages pratiques, par exemple dans des communautés minières où les jeunes peuvent immédiatement voir les résultats de leur travail. Ce genre de stage leur permet en outre d'obtenir des équivalences de cours et cela est particulièrement important pour ceux qui ne reçoivent aucune aide pour leurs études postsecondaires.

L'autre programme est le programme de partenariat pour les compétences et l'emploi des Autochtones, organisé par l'entremise de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, car ce programme dispose d'une partie des crédits de l'accord sur les ressources autochtones. Il s'agit d'un partenariat à l'échelle des communautés rurales et urbaines, le but étant de retenir l'intérêt des jeunes autochtones et de les aider à préparer leur avenir.

The Deputy Chair: Thank you very much.

[Translation]

Senator Champagne: I would like to go back to the problems of young minority francophones. They very often live in smaller communities and, for them, getting a post-secondary education means moving, living far away from their families and habits.

Mr. Davidson, earlier you said you had financial assistance through student loans and bursaries, which differ from province to province. Are the universities and colleges making an effort to help students adjust to their new environment, often very different from what they have known?

[English]

Mr. Davidson: Mr. McRoberts may have more first-hand experience because he is involved in the day-to-day work of ensuring students can adapt to new environments.

It is a fact that students are coming to university younger than before, with the elimination of Grade 13 and other advances in education. The need to provide a supportive learning and living environment for students is something that universities take seriously. A number of universities across the country have adapted their programs to ensure that, in that first year, there is attention and support to help people adjust to the realities of living away from the home, living in a new part of the country, living in a new community, and living as young adults. These are real challenges for today's young people. Mr. McRoberts might have more to offer.

[Translation]

Mr. McRoberts: You are right to emphasize the importance of universities for the francophone minority communities. It is the future of those communities that is at stake. The leadership of these populations has to be renewed.

Our institutions are generally very close to their communities. They have been designed by the communities, historically. They are of moderate, often limited size. Consequently, adjustment is not a particular problem for these students.

However, you mentioned the situation of students who have to go to another place because there is no francophone or bilingual institution in their community. The problem, of course, is financial. It is essential that we find additional ways to enable these students to attend a francophone institution.

I do not get the impression there are any special problems associated with the students, since the institutions are of limited size. They live in residence, which gives them the opportunity to get settled in a francophone environment.

Le vice-président : Je vous remercie.

[Français]

Le sénateur Champagne : J'aimerais revenir aux problèmes de nos jeunes francophones qui vivent en situation minoritaire. Très souvent ils habitent dans de plus petites communautés et pour eux tenir à une éducation postsecondaire veut dire aussi déménager, vivre loin de la famille et de ses habitudes.

Vous disiez tout à l'heure, monsieur Davidson, que vous aviez de l'aide financière grâce à des bourses et à des prêts étudiants, lesquels sont différents selon les provinces. Un effort est-il fait par les universités et les collèges pour aider les étudiants à s'acclimater à leur nouveau milieu souvent fort différent de celui qu'ils ont connu?

[Traduction]

M. Davidson : M. McRoberts a peut-être davantage d'expérience pratique étant donné qu'il s'active quotidiennement pour que les étudiants parviennent à s'adapter à leur nouvel environnement.

En effet, les étudiants entrent à l'université à un plus jeune âge qu'avant étant donné que la 13^e année a été supprimée et que les programmes du secondaire ont été renforcés. Les universités prennent donc tout à fait au sérieux le besoin d'offrir aux étudiants des conditions de vie et de travail qui les encouragent et les soutiennent dans leurs efforts. Plusieurs universités ont, justement, adapté leurs programmes d'études afin d'aider les étudiants de première année à s'adapter à l'éloignement de leur famille, à la vie dans une nouvelle région et à cette nouvelle autonomie de jeunes adultes. Pour les jeunes, cela peut en effet ne pas être facile. M. McRoberts souhaite peut-être nous en dire un peu plus à cet égard.

[Français]

M. McRoberts : Vous avez raison de souligner l'importance des universités pour les communautés minoritaires francophones. C'est l'avenir de ces communautés qui est en jeu. Il faut un renouvellement du leadership de ces populations.

Nos institutions sont généralement très liées à leurs communautés. Elles ont été conçues historiquement par les communautés. Leur taille est moyenne, plutôt limitée. L'adaptation n'est donc pas un problème particulier pour ces étudiants.

Toutefois, vous avez parlé de la situation des étudiants qui doivent aller dans une autre localité, car il n'y a aucune institution francophone ou bilingue dans la leur. Le problème est, bien sûr, financier. Il est capital de trouver des moyens supplémentaires pour que ces étudiants puissent aller dans une institution francophone.

Je n'ai pas l'impression qu'il y a des problèmes particuliers associés à ces étudiants puisque les institutions sont de taille limitée. Ils vivent en résidence, ce qui leur donne la possibilité de s'établir dans un milieu francophone.

Mr. Kervégant-Tanguy: These university institutions provide assistance, on their own scale, through loans and bursaries. They definitely do not have a variety of bursaries or the framework to make these students more mobile or to assist them in gaining access to university.

Senator Champagne: A few months from now, my granddaughter will be going to Cegep, an educational institution that stands between high school and university. As a grandmother, I am already concerned about seeing her leave her suburb, where everything is going well, to go to a big city. I think about these young people who live in a small parish, in Manitoba or Saskatchewan, and who really have to move to the big city.

Her mother and grandmother would really like her to be in a safe place, where we can keep an eye on her and where she knows what time she has to go home. This troubles me, and yet it is so important for these young people who live in a place where French is less vibrant.

They are the ones who will continue the language, and it is important for them to be welcomed with open arms, to have the necessary funding to pursue their education and to feel right when they leave their village for the big city. In my opinion, these are enormous responsibilities for you.

Mr. McRoberts: I agree. In general, I think our institutions are able to discharge those responsibilities. It is indeed important for these centres to be welcoming for students who come from small places.

They will always have the opportunity to go to another institution, closer to home, but anglophone. That would be a more affordable solution, but one that ultimately would not help renew francophone society.

Senator Champagne: People who believe in the French fact in Canada, as I do, will prefer them to attend a francophone university somewhere.

[English]

Senator Cordy: Thank you very much for being here; it is helpful to us.

Mr. Davidson, thank you. You certainly did your homework on the committee. I did not realize we had so many teachers and researchers on our committee until you started naming everyone. Teachers are always interested in social affairs and ensuring that people are doing well.

I would like to talk about the dedicated post-secondary transfer, rather than all the money coming in under the social transfer. I meet with a number of students every year, both university and high school students. Perhaps because I am from Nova Scotia, tuition costs are at the forefront of everyone contemplating going to university. The issue that comes up next is dedicated post-secondary transfer. We always have this federal-provincial jurisdiction problem in Canada.

M. Kervégant-Tanguy : Ces établissements universitaires ont des moyens nettement différents de ceux de plus grosse taille, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas apporter, selon leur propre mesure, de l'aide par le biais de prêts et de bourses. La variété des bourses n'est certainement pas là, ni le cadre pour rendre plus mobiles ces étudiants et les aider à avoir accès à l'université.

Le sénateur Champagne : Dans quelques mois, ma petite-fille ira au cégep, établissement scolaire qui se situe entre l'école secondaire et l'université. La grand-mère que je suis s'inquiète déjà de la voir quitter sa banlieue où tout va bien pour aller dans sa grande ville. Je pense à ces jeunes qui vivent dans une petite paroisse, au Manitoba ou en Saskatchewan, et qui doivent vraiment déménager dans la grande ville.

La mère et la grand-mère voudraient bien qu'elle soit dans un endroit sécuritaire, où on aura un œil sur elle et où elle saura à quelle heure elle doit rentrer. Ça m'inquiète et pourtant, c'est tellement important pour ces jeunes qui habitent dans un coin où le français est moins vivant.

Ce sont eux qui feront continuer la langue et il est important qu'ils soient accueillis à bras ouverts, qu'ils aient les fonds nécessaires pour poursuivre leurs études et qu'ils se sentent bien lorsqu'ils quittent leur petit village pour la grande ville. À mon avis, ce sont pour vous d'énormes responsabilités.

M. McRoberts : Je suis d'accord. En général, je pense que nos institutions sont en mesure de répondre de ces responsabilités. Effectivement, il est important que ces centres soient accueillants pour les étudiants qui viennent des petites localités.

Il y aurait toujours la possibilité pour eux d'aller dans une autre institution, plus près de leur localité, mais qui serait anglophone. Ce serait une solution plus abordable, mais qui, en bout de ligne, ne contribuerait pas au renouvellement de la société francophone.

Le sénateur Champagne : Ceux qui comme moi croient au fait français au Canada voudront plutôt qu'ils fréquentent une université francophone quelque part.

[Traduction]

Le sénateur Cordy : Merci d'avoir répondu à notre invitation; tout ce que vous dites est pour nous du plus grand intérêt.

Monsieur Davidson, je vous remercie d'avoir si bien préparé votre intervention. Avant que vous ne les distinguiez, je n'étais pas consciente du nombre d'enseignants et de chercheurs que nous abritons au sein de ce comité. Les enseignants s'intéressent toujours vivement aux questions sociales et au bien-être de la population.

J'aimerais revenir à la question des transferts destinés particulièrement à l'enseignement postsecondaire et non au transfert global en matière de programmes sociaux. Chaque année, j'ai l'occasion de m'entretenir avec des étudiants, à la fois des étudiants d'université et des élèves du secondaire. La question revêt peut-être une importance particulière en Nouvelle-Écosse, mais tous ceux qui envisagent des études universitaires s'intéressent de très près aux droits d'inscription. Après cela, ce

I understand exactly what you said about the openness and transparency. I remember having this discussion when the committee was studying health care. It was the same type of thing: Just giving the money to the provinces but not necessarily knowing how it was spent and whether it was being spent for health care.

How do we “square the circle”? If we were to have dedicated post-secondary transfers, how do we get the openness and accountability? Do we put strings on it, which the provinces detest, or do we just ask for reports every year or every quarter?

Have you thought about that part of it? It is not the first time I have heard this, but I am not sure how we go about doing it in our confederation.

Ms. Boyles: I have a couple of points. We are not informed on all the behind-the-scenes activity. However, our members say that, just as there were goals and objectives around the health accord and the early childhood accord, similar goals and mutual principles could be ascribed to post-secondary transfers. The Council of the Federation has set out underlying principles as have council ministers of education for post-secondary education in the country, which could provide a basis of agreement and then have the reporting.

They are high-level goals; they leave the flexibility for the provinces and territories to do the adaptations they need in terms of the economic and social realities of their province. However, you still get the accountability for the greater good of the country, and the economic and social future of the country.

Senator Cordy: Have you had discussions with the federal government regarding this?

Ms. Boyles: Oh, yes, for many years with the AUCC.

Mr. Davidson: This is a tough question. I would put it in a couple of contexts. Why is the federal government engaged in this area at all? If you are talking about jurisdictional purity, there would be an argument that the feds should not be there at all. We obviously do not subscribe to that view. We think it is critical to the future of Canada to have a robust higher education sector. It is important for our economic, social and demographic needs. In a competitive world, Canada is being outpaced in a number of

qui les intéresse le plus, c’est la question des crédits spécifiquement destinés à l’enseignement postsecondaire. Au Canada, nous avons toujours eu ce problème qui découle de la répartition des compétences entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Je vous comprends tout à fait lorsque vous parlez de transparence. Nous avons déjà discuté de cela lorsque le comité se livrait à une étude des soins de santé. Le problème se posait également en ce domaine. En effet, l’argent est transféré aux provinces, mais on ne sait pas exactement à quoi il est affecté, ni même si, en fait, il va aux soins de santé.

Cela étant, il s’agit un peu de la quadrature du cercle. Dans la mesure où une certaine partie du transfert en matière de programmes sociaux est effectivement destinée à l’enseignement postsecondaire, comment assurer la transparence à cet égard? Faut-il accompagner ce transfert de certaines conditions, ce que les provinces détestent, ou pourrait-on plutôt simplement leur demander chaque année ou chaque trimestre de rendre compte de la manière dont les fonds ont été engagés?

Avez-vous réfléchi à cet aspect de la question? Ce n’est pas la première fois que le problème est soulevé, mais je ne vois pas très bien comment le résoudre dans le cadre de notre système confédéral.

Mme Boyles : Permettez-moi de répondre. Nous ne savons pas tout ce qui se passe dans les coulisses. Nos membres estiment simplement que des buts et des objectifs ont été fixés dans le cadre d’un accord sur la santé, et d’un accord sur la petite enfance et qu’il conviendrait donc, dans un même ordre d’idées, de définir des objectifs et de s’entendre sur les principes concernant les transferts à l’enseignement postsecondaire. Le conseil de la fédération a défini un certain nombre de principes de base et c’est le cas également du Conseil des ministres de l’Éducation en ce qui concerne l’enseignement postsecondaire. Ces principes pourraient servir de base à un accord en ce domaine et nous pourrions, en effet, prévoir en plus des redditions de comptes.

Il s’agit d’objectifs globaux qui laissent aux provinces et territoires la marge de manoeuvre nécessaire pour s’adapter aux réalités sociales et économiques de leur province. Cela dit, il est bon que les divers ressorts aient à rendre compte de la manière dont ils engagent les crédits transférés par le gouvernement central, étant donné que cela intéresse l’avenir social et économique du pays.

Le sénateur Cordy : Vous êtes-vous entretenus de cela avec le gouvernement fédéral?

Mme Boyles : Oh, oui, depuis de nombreuses années déjà, dans le cadre de l’AUCC.

M. Davidson : La question n’est pas facile et il y a plusieurs aspects dont il convient de tenir compte. D’abord, pourquoi le gouvernement fédéral doit-il intervenir dans ce domaine? Vous avez parlé tout à l’heure de la répartition des compétences et ne pourrait-on pas dire que, finalement, le gouvernement fédéral ne devrait pas s’occuper de cela. Il est clair que ce n’est pas du tout notre avis. Nous estimons en effet que l’avenir de notre pays exige un système d’enseignement performant. L’enseignement supérieur

ways. We are twentieth amongst the OECD, Organisation for Economic Co-operation and Development, in terms of students in four-year university programs. Our participation rate is about 23 per cent. Korea has about 45 per cent.

We have some really important national challenges to meet on the higher education front. The more we can create a policy environment and discussion, where we speak about the aspirations of higher education, its value and the whole spectre of higher education, the better informed choices Canadians can make about how they want their tax dollars used.

As you consider the medium term in higher education, there is a tremendous pressure that health care spending is putting on every operating budget across the country. I saw one report recently which says that, because of the aging demographics, we are moving from 7.5 per cent of GDP, gross domestic product, for health care to 11 per cent in the next 10 years. Imagine the crowding that will put on higher education and, with respect, I am at the tail end of the baby boom. People behind me will be working harder and longer to support the quality of life that Canadians have enjoyed over the years. We need to think about health spending as a form of consumption, and higher education as an investment in the competitive strengths and the product of skills we need to have.

If we look to have a prosperous, competitive and fair society, we will have to do more on the higher education front just to sustain the quality of life that Canadians have come to expect.

Senator Cordy: You are right. We do have to invest in education for the betterment of our country.

The Deputy Chair: Are you going on to a different question because Senator Eaton would like a supplementary? Please tell me when you are done.

Senator Cordy: Before moving on, I want to say that we do have to invest in education. Maybe we have to do a better sales job to Canadians on that. I know you talked about health funding. A friend of mine was finance minister in Nova Scotia. He said every time he thought the budget was great, the health minister would come to his office and there went all his plans.

revêt une importance essentielle au regard de nos besoins économiques, sociaux et démographiques. Dans un monde ultra concurrentiel, le Canada est en passe d'être distancé. Par la proportion d'étudiants inscrits dans des programmes universitaires de quatre ans, nous occupons la 20^e place au sein des pays de l'OCDE, l'Organisation de coopération et de développement économiques. Notre taux de participation est d'environ 23 p. 100 alors qu'en Corée, il atteint 45 p. 100.

C'est dire que dans le domaine de l'enseignement supérieur, notre pays a fort à faire. Si nous parvenons à engager le débat sur ce point, afin de discuter de la valeur de l'enseignement supérieur et de tout ce que cela suppose, les Canadiens seront mieux à même de décider de la manière dont ils souhaitent voir dépenser l'argent des contribuables.

Lorsqu'on songe à l'avenir de l'enseignement supérieur à moyen terme, il ne faut pas bien sûr perdre de vue les très fortes pressions que le budget de la santé publique exerce sur tous les paliers de gouvernement. Selon un rapport qui m'a été communiqué récemment, au cours des 10 prochaines années, en raison du vieillissement de la population, le budget de la santé publique qui représente actuellement 7,5 p. 100 du PIB, va passer à 11 p. 100. Songez aux pressions que cela va exercer au niveau de l'enseignement supérieur et je parle de cela avec une modestie particulière, car je me situe dans la dernière cohorte de la génération d'après-guerre. Cela veut dire que la génération qui vient après moi va devoir travailler plus fort et plus longtemps pour maintenir la qualité de vie dont les Canadiens jouissent depuis des années. Il nous va falloir commencer à concevoir les dépenses de santé comme une forme de consommation et l'enseignement supérieur comme une forme d'investissement dans les avantages compétitifs et les compétences que nous devons nous assurer.

Si nous souhaitons demeurer prospères, concurrentiels et justes en tant que société, il va nous falloir faire davantage d'efforts en faveur de l'enseignement supérieur afin de préserver la qualité de vie voulue par les Canadiens.

Le sénateur Cordy : Vous avez parfaitement raison. L'intérêt du pays exige que nous investissions davantage dans l'enseignement.

Le vice-président : Entendez-vous passer à une autre question, car le sénateur Eaton aurait une question complémentaire à poser? Laissez-moi savoir quand vous aurez terminé

Le sénateur Cordy : Avant de passer à une autre question, je tiens en effet à insister sur le fait qu'il va nous falloir investir dans l'enseignement. Peut-être allons-nous devoir pour cela faire davantage d'efforts pour en convaincre les Canadiens. Vous venez de parler du financement de notre système de soins de santé. Un de mes amis était ministre des Finances de Nouvelle-Écosse. Il m'a dit un jour qu'à chaque fois qu'il était parvenu à établir un budget qui se tenait à peu près, le ministre de la Santé venait le voir et remettait en cause tous ses calculs.

[Translation]

Mr. McRoberts: Even in the case of targeted transfers such as the federal-provincial Official Languages in Education Program, the question often arises as to whether the funding goes to the right place.

In the case of the Official Languages in Education Program, the federal government has a special constitutional responsibility toward the minority francophone communities, toward the minority anglophone communities and with regard to the matter of linguistic duality. So there are good reasons to focus on developing quite clear conditions.

[English]

Senator Eaton: To follow on Senator Cordy's question, Mr. Davidson and Mr. McRoberts: As said, we will face labour shortages due to baby boomers retiring and low birth rates, et cetera. Have we, or have your organizations, considered making higher education attractive to younger immigrants? I am looking at immigrating to a country, and I have children who are at high school level. I would like to know there are attractive programs if I immigrate to the country before I become a citizen; I want to know I will be welcomed to higher institutions. This might be attractive to people looking at where to immigrate.

Mr. Davidson: Again, this is a welcome question because one of our priority issues in the last budget cycle was to look at what more can be done to attract and recruit international undergraduate and graduate students in a very competitive environment for top talent.

In recent years, the government has done a number of important things. The changes to the immigration process have really helped in our ability to attract international students. The fact that students can work while on campus, stay beyond their graduation and, in some cases, identify themselves to be fast-tracked for citizenship are all helpful initiatives.

The next big step is to market in a more aggressive and sophisticated way. Both the federal and provincial governments, along with the higher education community, have finally determined a national brand that they wish to market internationally. What we need now are resources to do that. It is a remarkable area of consensus when you have, within the federal and all provincial governments, and with the higher education sector broadly represented, saying now is the time to do more on recruiting and attracting top talent, precisely to address the productivity issues that they have raised.

Ms. Boyles: Our association members are partners in that process. More specifically with regard to immigrants, our association has the contract with the federal government — initially for three pilot countries with offices in Guangzhou, China; Manila; and Delhi — for immigrants between the time they have

[Français]

M. McRoberts : Même dans les cas de transfert ciblé comme le programme fédéral-provincial des langues officielles en éducation, souvent la question se pose à savoir si les fonds arrivent à bon port.

Dans le cas du Programme des langues officielles en éducation, le gouvernement fédéral a une responsabilité constitutionnelle particulière envers les communautés francophones minoritaires, envers les communautés anglophones minoritaires et en ce qui concerne la question de la dualité linguistique. Il y a donc de bonnes raisons d'insister sur l'élaboration de conditions assez claires.

[Traduction]

Le sénateur Eaton : Pour en revenir, monsieur Davidson et monsieur McRoberts, à la question que posait le sénateur Cordy : il va y avoir une pénurie de main-d'oeuvre en raison du départ à la retraite des générations d'après-guerre, d'une baisse de la natalité, et cetera. Vos organisations envisagent-elles d'inciter davantage les jeunes immigrants à faire des études supérieures? J'imagine qu'un candidat à l'immigration, dont les enfants sont actuellement à l'école secondaire, prendra en compte, dans sa décision d'émigrer ou non, les possibilités d'accomplir des études supérieures. Cela pourrait être un bon moyen d'attirer de nouveaux arrivants.

M. Davidson : La question est parfaitement légitime, car au cours du dernier exercice budgétaire, nous avons effectivement accordé une importance prioritaire à la recherche de moyens susceptibles d'attirer au Canada des étudiants, de premier et de deuxième cycles, que tous les pays cherchent à attirer.

Au cours de ces dernières années, le gouvernement a pris à cet égard un certain nombre de mesures importantes. Les modifications apportées aux procédures d'immigration nous ont beaucoup aidés à attirer des étudiants internationaux. En permettant à ces étudiants de travailler au cours de leurs études, et de rester au Canada une fois leur diplôme obtenu et, dans certains cas, de bénéficier d'une procédure accélérée d'obtention de la citoyenneté. Toutes ces mesures ont été utiles.

Ensuite, il va s'agir d'affiner et d'améliorer nos campagnes de recrutement. Les gouvernements fédéral et provinciaux, de concert avec les établissements d'enseignement supérieur, ont fini par s'entendre sur une marque nationale qu'ils entendent lancer sur le marché international. Il va falloir pour cela dégager les ressources nécessaires. Il est remarquable en effet que nous soyons parvenus à nous entendre tous, le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et les établissements d'enseignement, pour dire que le moment est venu de faire un grand effort de recrutement et d'attirer au Canada les meilleures compétences afin justement de répondre aux difficultés que l'on prévoit au niveau de la productivité de notre économie.

Mme Boyles : Les membres de notre association sont en cela partie prenante. En ce qui concerne notamment les immigrants, notre association a obtenu les contrats du gouvernement fédéral — avec au départ des bureaux installés dans trois pays, Guangzhou, en Chine, Manille et Delhi — à l'intention des immigrants. Il s'agit

been accepted to immigrate and when they move to Canada, to do advanced work with them in terms of understanding the regulatory framework and to get recognition of their credentials with a regulatory agency, college or university in the country. We have been awarded the expansion to take that to 26 more countries, priority countries from which immigrants come to Canada. We are in the process of expanding that program. If you would like more detail, my counterpart who heads up the program would be pleased to share information on that program, which has been very successful to date.

[Translation]

Mr. McRoberts: Our association is already active in the area of foreign francophone students. I have noticed an interest among students in France in coming to Canada, in starting their education in their language, but also starting their studies in English, which is offered as an option at our institutions in Ontario. However, our Director General could talk about our involvement in that undertaking.

Mr. Kervégant-Tanguy: What is very interesting is that we very recently took part in a specific mission to Paris involving a number of students from Europe.

I would like to emphasize two fundamental points on this topic, which are absolutely consistent with what Mr. Davidson said. The first is that the trademark image has been marketed by a number of players, in particular Foreign Affairs, but also CMEC, and it is true that an entire promotional effort still remains to be made.

The other point that was also a surprise — and I think we in Canada have great potential in this regard, and this was mentioned by Mr. McRoberts, among others — was building this bridge between two communities, two worlds, which are both values that many foreign students seek, but also moving toward English through a program in French. This means that this in fact goes much further. We are also an entry point more than values, which presupposes a knowledge of the Francophonie. What we have realized is that the francophone world outside Canada — in Canada, it is perhaps more or less known through its communities — is not very well known.

It is not simply a market; it is more than that. It is also a way of knowing, a way of being which constitutes Canada's specificity. The brand image is also being adapted to promise a little more with regard to the programs we are putting in place.

The other point, and I have also mentioned it to the communities, is that it is true that our institutions are pillars of the communities, that they live in a completely symbiotic relationship, as Mr. McRoberts mentioned. Consequently, with regard to immigration, this is a job to be done with CIC and with a lot of other partners around the table who can help us.

en effet d'intervenir auprès de candidats à l'immigration, dans l'intervalle entre le dépôt de leur demande et leur départ pour le Canada, et de les aider, dans la perspective de leur déménagement, à mieux comprendre la réglementation applicable et à obtenir l'équivalence de leur diplôme auprès des organismes de réglementation, des collèges ou des universités au Canada. Nous avons été autorisés à étendre ce programme à 26 autres pays, considérés comme prioritaires sur le plan de l'immigration. Nous sommes d'ailleurs en train d'élargir le programme. Si vous souhaitez obtenir des précisions à cet égard, c'est très volontiers que mon homologue qui est en charge de ce programme, vous fournira des détails supplémentaires sur ce programme qui, jusqu'ici, a donné d'excellents résultats.

[Français]

M. McRoberts : Notre association est déjà active dans le domaine des étudiants francophones de l'extérieur. J'ai remarqué parmi les étudiants en France un intérêt à venir au Canada, commencer leurs études dans leur langue mais aussi commencer des études en anglais, ce qui est offert comme possibilité par nos institutions en Ontario. Mais notre directeur général pourrait parler de notre participation dans cette entreprise.

M. Kervégant-Tanguy : Ce qui est très intéressant c'est que, effectivement, très récemment, nous avons participé à une mission spécifique qui se tenait à Paris mais qui regroupait bon nombre d'étudiants venant de l'Europe.

Je voudrais souligner deux points fondamentaux à ce sujet, qui rejoignent tout à fait ce que M. Davidson a indiqué. Le premier, c'est que l'image de marque a été mise en marche par un certain nombre d'acteurs, notamment les affaires étrangères mais également le CMEC, et il est vrai qu'il y a maintenant toute une promotion à faire.

L'autre point qui a été aussi une surprise — et je pense qu'on a là un très grand potentiel au Canada, et qui a été entre autres mentionné par M. McRoberts —, c'est faire ce pont entre deux communautés, deux mondes, qui sont à la fois des valeurs que beaucoup d'étudiants étrangers recherchent, mais également par l'entrée dans un programme en français d'aller également vers l'anglais. Ce qui veut dire qu'en fait, cela pousse beaucoup plus loin. Nous sommes également un point d'entrée plus que des valeurs, ce qui suppose une connaissance de la francophonie. Ce dont nous nous sommes aperçu, c'est que la francophonie hors-Canada — au Canada, elle est peut-être plus ou moins connue par ses communautés — n'est pas très connue.

Ce n'est pas simplement un marché, c'est plus que cela. C'est aussi un savoir-faire, un savoir-être qui fait la spécificité du Canada. L'image de marque est en train également de s'adapter pour promettre un peu plus par rapport aux programmes que l'on peut mettre en place.

L'autre point, je l'ai mentionné également aux communautés, c'est qu'il est vrai que nos institutions sont des piliers des communautés, qu'elles vivent en symbiose totale, comme l'a déjà mentionné M. McRoberts. Donc au niveau de l'immigration, c'est un travail avec CIC et avec beaucoup d'autres partenaires autour de la table qui peuvent nous aider. Et c'est là que nous

And that perhaps is where we would be looking for assistance from your part, recommendations to make things smoother, simpler for the clientele wishing to come here and who, quite obviously, would meet the conditions to come to Canada.

[English]

Senator Cordy: I am interested in the Employers' Coalition for Advanced Skills that you talked about. We know there is an advanced skills crisis. We felt it during the recession, and we are going to feel it even more so when we are coming out of the recession.

I am familiar with the community colleges in Nova Scotia. They do a wonderful job. However, there is a two-year waiting list for some programs. You spoke about electrical programs. There is something wrong. We have needs to meet, and yet we are not getting the students in to help meet those needs.

What is the employers' coalition? What do they do? Do they deal with recognizing credentials or apprenticeships? Could you clarify that for me?

Ms. Boyles: The employers' coalition is the national industry associations, representing most of the industrial and health sectors in the country. It was initiated by Paul Charette, President of Bird Construction, when he was chair of the board of the Canadian Construction Association, which represents the non-residential, commercial building sector in the country.

Because of their concern, they felt other industry associations probably shared the concern, so other partners came around the table, around a shared interest. It is a coalition to speak specifically about the concerns for advanced skills, both in terms of education skills in the colleges in the country and in terms of access to applied research. They make appearances before House of Commons committees, Senate committees, et cetera. Nationally, but also provincially, their members speak about this real concern that they have. Some associations have a regional distribution and others do not.

There are 21 national associations. We can provide the list. For example, Pamela Fralick, President of the Canadian Healthcare Association, was with us this morning. She appeared at the finance committee on behalf of the industry. The list of associations also includes the Railway Association of Canada; the Certified General Accountants Association of Canada; the Canadian Chamber of Commerce, which also has a commitment to the universities; the Canadian Manufacturers & Exporters; the Canadian Labour Congress; the Cement Association of Canada;

rechercherions peut-être une aide de votre part, des recommandations pour que ce soit plus fluide et plus simple pour la clientèle qui souhaiterait venir, et qui, bien évidemment, répondrait aux conditions pour venir au Canada.

[Traduction]

Le sénateur Cordy : Je m'intéresse vivement à la Coalition des employeurs pour les compétences avancées, dont vous nous avez parlé tout à l'heure. Nous sommes en effet conscients de cette pénurie des compétences. Nous l'avons éprouvée au cours de la récession, mais elle se manifestera encore davantage au fur et à mesure que la conjoncture se rétablit.

Je suis au courant des activités des collèges communautaires en Nouvelle-Écosse. Ces établissements font de l'excellent travail, mais il est vrai que, pour certains programmes, la liste d'attente est de deux ans. Vous nous avez parlé tout à l'heure des programmes en électricité. Il y a quelque chose qui ne va pas. Il y a des besoins auxquels il faut répondre, mais pourtant nous n'admettons pas dans ces programmes les étudiants qui permettraient, justement, de répondre à ces besoins.

Que pouvez-vous nous dire de cette coalition d'employeurs? Dans quel sens agit-elle? S'occupe-t-elle de la reconnaissance des diplômes ou des stages d'apprentissage? Pourriez-vous nous donner quelques précisions à cet égard?

Mme Boyles : La Coalition des employeurs est une association industrielle nationale, représentant la plupart des secteurs de l'industrie et de la santé. Elle a été lancée par Paul Charette, président de Bird Construction, à l'époque où il était président du conseil de l'Association canadienne de la construction, association qui représente les entreprises de construction d'immeubles commerciaux non résidentiels.

Or, ce secteur se préoccupait de la pénurie de main-d'oeuvre et a estimé que d'autres secteurs de l'activité nationale éprouvaient peut-être à cet égard le même sentiment. C'est comme cela que d'autres partenaires ont été réunis autour de ce dossier. La coalition s'intéresse spécifiquement aux compétences avancées à la fois au niveau des formations qui peuvent être assurées dans les collèges et aussi au niveau de l'accès aux recherches appliquées. Ces représentants viennent prendre la parole devant des comités de la Chambre des communes ou du Sénat. À l'échelle nationale, mais aussi à l'échelle provinciale, les membres de l'association s'expriment sur les questions qu'ils trouvent problématiques. Certaines associations agissent à l'échelon régional, d'autres pas.

Il y a 21 associations nationales. Nous pourrions vous communiquer la liste. Ainsi, ce matin nous étions accompagnés de Pamela Fralick, présidente de l'Association canadienne des soins de santé. Elle a pris la parole au nom de son secteur devant le comité des finances. Cette liste d'associations comprend également l'Association des chemins de fer du Canada, l'Association des comptables généraux accrédités du Canada, la Chambre de commerce du Canada qui a pris un certain nombre d'engagements envers les universités, les Manufacturiers et

the Food and Consumer Products Association of Canada; and the Retail Council of Canada.

Senator Cordy: They are advocates for advanced skills development?

Ms. Boyles: Advanced skills development, with concern about the capacity of the colleges of the country. From their perspective, on their particular skill shortages, the majority of their skill gap needs are people who are educated within the colleges and institutes.

Senator Cordy: Are they the canary in the mine to say this is what we will need?

Ms. Boyles: Exactly. For example, Pamela Fralick, from the Canadian Healthcare Association, talked this morning about the impact of the U.S. agreement on health care and that, with 32 million more people who will be covered, which is more or less the population of Canada, what will that mean in terms of the draw of health professionals from the Canadian context? What will that mean in terms of post-secondary education into the future, for both colleges and universities?

Senator Cordy: I had not thought about that. That is certainly something to think about, because we went through a lot of health care workers moving to the United States.

Mr. Davidson: I am not sure if I heard you correctly when you said that student places have increased by 40 per cent. Do you mean at universities?

Mr. Davidson: Yes. We are careful in terms of the federal-provincial jurisdictional realities at the AUCC, so we have been focused in talking with you over the last many years about the growth of research funding and the importance that has played. It is critically important. However, in fact, since 1999 there have been 40 per cent more students at universities across Canada.

Senator Cordy: Are there pockets of this?

Mr. Davidson: There is tremendous growth in the GTA, Greater Toronto Area, and Southern Ontario, but there has been growth right across the country. I know that Atlantic Canada faces particular demographic challenges, and they have met and are meeting some of that by attracting top international students. The growth is remarkable right across the country because of the recognition of the importance of a university education to a strong competitive economy and a successful career in life.

Exportateurs du Canada, le Congrès du travail du Canada, l'Association canadienne du ciment, les Fabricants de produits alimentaires et de consommation du Canada et le Conseil canadien du commerce de détail.

Le sénateur Cordy : Toutes ces associations oeuvrent-elles pour le développement de compétences avancées?

Mme Boyles : Oui, et elles s'intéressent beaucoup à la question de savoir dans quelle mesure les collèges canadiens sont à même d'assurer la formation nécessaire. En ce qui concerne leurs divers secteurs, la pénurie de compétences avancées se manifeste essentiellement au niveau des diplômés des divers collèges et instituts.

Le sénateur Cordy : Les inquiétudes qu'ils manifestent à cet égard peuvent-elles être considérées comme un indicateur avancé des besoins qui vont se manifester au sein de notre économie?

Mme Boyles : Tout à fait. Ainsi, Pamela Fralick, de l'Association canadienne des soins de santé, a parlé ce matin des incidences de l'accord qui vient d'être conclu aux États-Unis en matière de soins de santé. Elle se demande dans quelle mesure ces 32 millions de personnes nouvellement assurées, chiffre qui correspond plus ou moins à la population totale du Canada, ne va pas avoir pour effet d'attirer vers les États-Unis certains de nos professionnels de la santé. Quelles peuvent être en effet les incidences sur notre système d'enseignement postsecondaire, au niveau des collèges et des universités?

Le sénateur Cordy : Je n'ai pas encore réfléchi à cet aspect du problème, mais il est clair que la question va se poser, car on a déjà vu beaucoup de professionnels canadiens de la santé aller travailler aux États-Unis.

Monsieur Davidson, vous ai-je bien compris que c'est dans les universités que le nombre de places a augmenté de 40 p. 100?

M. Davidson : Oui. À l'AUCC, nous sommes attentifs à la répartition des compétences entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux, et donc quand nous prenons la parole devant vous, nous insistons sur l'importance de l'aide à la recherche et sur le rôle crucial des mesures en ce sens. C'est un fait, cependant, que depuis 1999, les universités canadiennes accueillent 40 p. 100 d'étudiants de plus.

Le sénateur Cordy : Cette augmentation se concentre-t-elle dans certaines régions?

M. Davidson : L'augmentation a été extrêmement forte dans la région du Grand Toronto et le Sud de l'Ontario, mais toutes les provinces ont éprouvé une augmentation à cet égard. Je sais que la région des Maritimes a dû faire face à un certain nombre de problèmes liés à l'évolution démographique. Leurs établissements d'enseignement ont réagi en attirant un plus grand nombre d'étudiants internationaux de haut niveau. Cette augmentation du nombre d'étudiants au Canada est due à une meilleure compréhension de l'importance que revêtent les études universitaires, car, dans le cadre d'une économie très compétitive, c'est un facteur essentiel de succès.

Senator Merchant: I live in Saskatchewan, so I would like to explore the challenges of the francophone community in a province like Saskatchewan. We have a very small francophone community. I think 1.2 per cent of our people are francophone. We have a vibrant francophile community. My three children went to immersion and it has been beneficial to them. However, they did not pursue their studies in French beyond high school.

When it comes to colleges in particular, what do you envisage? What would you like us to recommend for students at that point to pursue education in French, supposedly within Saskatchewan? Of course, they can always go somewhere else, if they are able. In Saskatchewan itself, if we are not able to have French colleges and institutions, do you perhaps think we could have instructors offer these courses in French? Is that viable because of our small population? Do you think there would be a demand for these courses in French so that we could recommend that perhaps our own institutions could offer some courses in French? How many students would we need to make this viable? Would we be able to get instructors to come out West to do this?

Mr. McRoberts: Are you talking specifically about colleges, or universities and colleges?

Senator Merchant: Colleges specifically, because we do have some possibilities for universities, but not for colleges.

Mr. McRoberts: In the case of universities for Saskatchewan, there is the Institut Français at the University of Regina, and it provides some support for francophone students. There would be a role for expanding the programming that they can offer.

It is important that francophone students —

[Translation]

It is important that francophone and francophile students have the opportunity to study at an institution that is francophone too. Giving two or three courses in French at an anglophone institution does not offer the same experience or opportunity at all. These students have to have the opportunity to live in French and to have francophone colleagues.

So at the university level, I believe the Institut français offers the best opportunity.

[English]

Senator Merchant: That is fine for universities but when it comes to colleges, would there be enough of a demand for us to be able to recommend that we set it up? A total French immersion environment would be ideal because I know from my own experience, if I had the opportunity to speak French in Saskatchewan, my French would be a lot better than it is. I understand French very well, but I cannot always express myself in French. Ideally, yes, it would be nice to have the whole institution and environment in French. As a recommendation for

Le sénateur Merchant : Je vis en Saskatchewan, et je voudrais que vous nous parliez un peu des obstacles auxquels se heurtent les communautés francophones d'une province telle que la Saskatchewan. Notre population francophone est très petite puisqu'elle correspond à environ 1,2 p. 100 de la population de la province. Cela dit, la francophilie se porte très bien dans notre province. Mes trois enfants ont suivi un programme d'immersion et ça été pour eux une excellente chose. Ils n'ont pas, cependant, continué en français au-delà de l'école secondaire.

Qu'envisagez-vous, au juste, au niveau des collèges notamment? Que nous recommanderiez-vous pour les étudiants qui souhaiteraient, en Saskatchewan, par exemple, poursuivre leurs études en langue française? Ils peuvent, bien sûr, toujours aller étudier ailleurs, s'ils en ont les moyens. Dans la mesure où en Saskatchewan il ne serait guère pratique de créer des collèges et des établissements francophones, pensez-vous que nous pourrions peut-être accueillir des professeurs capables d'enseigner en français? Serait-ce une bonne solution étant donné la taille de notre population? Pensez-vous qu'il y aurait pour cela une demande et que nous pourrions donc effectivement recommander que nos établissements d'enseignement dispensent certains de leurs cours en français? Combien d'étudiants faudrait-il pour justifier une telle mesure? Pourrions-nous attirer les enseignants nécessaires?

M. McRoberts : Vous parlez là des collèges en particulier ou des collèges et des universités?

Le sénateur Merchant : Non des collèges en particulier, car les universités sont, à cet égard, mieux pourvues que les collèges.

M. McRoberts : Il y a, par exemple, à l'Université de Regina, l'Institut Français qui dessert dans une certaine mesure les étudiants francophones. Les programmes qu'offre cet institut pourraient être élargis.

Il importe en effet que les étudiants francophones...

[Français]

Il est important que les étudiants francophones ou francophiles aient la possibilité de faire des études dans une institution qui est aussi francophone. Donner deux ou trois cours en français dans une institution anglophone n'offre pas du tout la même expérience ou la même possibilité. Ces étudiants doivent avoir la possibilité de vivre en français et d'avoir des collègues francophones.

Donc au niveau universitaire, je pense que l'Institut français présente la meilleure possibilité.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Cette méthode me semble convenir pour les universités, mais en ce qui concerne les collèges, la demande éventuelle est-elle suffisante pour que nous puissions effectivement recommander l'adoption d'un tel système? Les programmes d'immersion totale en français seraient peut-être le bon moyen, car je sais, en ce qui me concerne, que si j'avais l'occasion de parler français en Saskatchewan, mon français serait bien meilleur qu'il ne l'est actuellement. Je comprends le français, mais j'ai parfois du mal à m'exprimer dans cette langue. Donc,

provinces like mine, is it at all acceptable to you, or at all possible, to just offer some skills to those students, offer their skills in French, as a compromise or as a way of at least giving an opportunity for francophones and francophiles to pursue a trade, not necessarily a university education but a college education in French?

Mr. McRoberts: I will defer to my colleague.

Ms. Boyles: Saskatchewan does use the brokerage approach to bring courses and programs from the colleges and universities in Saskatchewan out to the rural and remote areas. There is a community process of identifying which courses or programs would be viable, where you would have enough students in a particular community to broker those programs out. I presume you could do it within Saskatchewan from the francophones, from the institute.

One approach used in B.C. is a similar institution in southern B.C. that is like an unincorporated francophone college, which partners with the public mainstream colleges. In Prince George, for example, they had one example that I know of. They really wanted to have a program offered over a condensed period of time for early childhood educators in French. The College of New Caledonia in Prince George then partnered with the francophone institution in southern B.C. and brokered it on a condensed framework for a particular group of students. You need to have enough students to make that viable, and because of the federal responsibility relative to francophones outside of Quebec on the minority language, then it would be part of the Saskatchewan-federal agreement on how some funding mechanisms could be put in place to make that possible.

Senator Merchant: The problem is that it is a double-edged sword. In order to have demand for these programs, you have to have these programs available. There will not to be any demand if the program is not available. I do not know how you can approach it, what we can recommend, how we can look at it.

[Translation]

Mr. Kervégant-Tanguy: That is precisely the fundamental issue. You mentioned supply and demand, and it is true that if there is no supply, there will probably be people prepared to demand it, but who will not dare to do so. That is the first point.

I am not just talking about the move from Grade 12 to university; it is by starting much younger, at the primary and secondary levels, which you also mentioned. I think that the typical example of the Institut Français is a very good one and a very good approach because they are very much associated with the community — we come back to the community — which

idéalement, ce serait une bonne chose de disposer d'un établissement où tout se passe en français. Pour les provinces telles que la mienne, pensez-vous qu'il serait souhaitable ou possible d'offrir à ces étudiants certains cours en français. Il s'agirait d'une sorte de mesure de compromis qui permettrait aux étudiants francophones et francophiles pas nécessairement de pouvoir effectuer des études universitaires en français, mais au moins de recevoir une partie de leur formation dans cette langue?

M. McRoberts : Je vais demander à ma collègue de vous répondre sur ce point.

Mme Boyles : La Saskatchewan a effectivement mis en place un mécanisme permettant aux collèges et aux universités de la province d'assurer des cours et des programmes dans des régions rurales et des zones éloignées. La localité concernée décide des cours et des programmes susceptibles d'attirer un nombre suffisant d'étudiants pour justifier de telles mesures. J'imagine que cela pourrait également se faire en Saskatchewan à partir de l'Institut Français.

En Colombie-Britannique, dans le sud, un établissement analogue, en l'occurrence un collège francophone non constitué en personne morale, agit en partenariat avec des collèges publics. Ainsi, à Prince George, la population souhaitait pouvoir bénéficier d'un programme de formation accéléré en français à l'intention des enseignants se spécialisant dans l'éducation des jeunes enfants. Le College of New Caledonia, à Prince George, a conclu un partenariat avec cet établissement francophone du Sud de la Colombie-Britannique pour offrir une formation accélérée à un groupe très précis d'étudiants. Il faut que le nombre d'étudiants justifie ce genre de mesures, mais, compte tenu des responsabilités fédérales envers les francophones hors Québec, au niveau de l'enseignement de la langue de la minorité, il faudrait, pour en assurer le financement, que ce genre de mécanismes s'inscrivent dans le cadre d'un accord entre le gouvernement fédéral et la Saskatchewan.

Le sénateur Merchant : Le problème est qu'il s'agit d'une épée à double tranchant, car pour que la demande se manifeste, il faut que ces programmes soient disponibles. En effet, si les programmes ne sont pas là, personne ne demandera à en bénéficier. Je ne vois pas vraiment quelle serait la solution et quelle serait la recommandation que nous devrions formuler à cet égard.

[Français]

M. Kervégant-Tanguy : C'est exactement la question fondamentale. Vous avez indiqué l'offre et la demande et c'est vrai que s'il n'y a pas déjà l'offre, il y aura probablement des personnes qui seraient prêtes à la demander, mais qui n'oseraient pas. C'est le premier point.

Je ne parle pas simplement du passage de la 12^e année vers l'université, c'est en commençant beaucoup plus jeune, donc le primaire et le secondaire dont vous faites également mention. Je pense que l'exemple typique de l'Institut français est une très belle et une très bonne démarche, parce qu'ils ont associé très fortement la communauté — on en revient à la communauté —, ce qui

makes it possible to make the language live so we can encourage people to think in French. It also helps people who probably come from immersion programs.

The goal of immersion today, after 37 years of a very good project — and I think this is now what is being sought by the children and the anglophone parents who put their children in French immersion — is to be able to think completely and to be able to take university courses in French.

Because francophone parents ask themselves the question: what will our children do if we put them in a francophone academic environment after Grade 12? And what offers will be available to them? That is where we see the necessary investment, probably by the province but also by the federal government, to offer a minimum number of courses. What is that minimum? What kind of courses will they be?

And the second factor is critical mass. And here we cannot ask how many students are required by class to make this viable. I do not know whether this is viable at the outset, but, in any case, I think it is priming the pump. Are these answers? I do not know, but this is the issue we encounter. If the community is strong, things are possible. And I believe that is also the case for our universities? This has been their luck for a great many years.

[English]

Senator Seidman: Thank you for coming to discuss these issues with us this afternoon. I would like to explore the subject of funding and the role of tuition fees in universities and colleges.

If I look at the most recent Statistics Canada data, I see that approximately 60 per cent of university research expenditures are government funded, and approximately two-thirds of that is from the federal government. Then, if I look at the operating expenditures, I see that governments contribute about twice that of tuition.

I am struggling here. Maybe this is more of a philosophical question to all of you. What do you see as the role of tuition fees in funding universities and colleges? I preface my question to you by telling you that, if I think about Quebec, for example, we have community colleges that have virtually no tuition, and we have universities that probably have the lowest tuition in the country.

Ms. Boyles: Our position is that there is a shared responsibility between the individual, society and the institution. In general, tuition fees will vary between 20 per cent and 30 per cent, getting closer to the 30 per cent of the actual costs at this point in time.

Our premise and position is that there should be full grants for low-income, disadvantaged students because we know that, if they can get support for participating in post-secondary

permet de faire vivre la langue pour amener à penser en français. Cela aide également les gens qui viennent probablement de l'immersion.

L'objectif de l'immersion aujourd'hui, après 37 années d'un très beau projet — et je pense que, maintenant, c'est ce que recherchent les enfants et les parents anglophones qui mettent leurs enfants en immersion francophone —, c'est de pouvoir penser complètement et de pouvoir suivre des cours universitaires en français.

Parce que les parents francophones eux-mêmes se posent la question : que va faire mon enfant si je le mets dans un milieu francophone scolaire après la 12^e année? Et quelles seront les offres qui lui seront disponibles? C'est là qu'on voit l'investissement nécessaire probablement par la province mais par le gouvernement fédéral pour offrir un minimum de cours. Quel est ce minimum? Quelle est la typologie des cours?

Et le deuxième élément, c'est la masse critique. Et là, on ne pourra pas demander combien d'étudiants il faut par classe pour que ce soit viable. Je ne sais pas si, dès le départ, c'est viable, mais en tout cas, je pense que ça amorce la pompe. Est-ce que ce sont des réponses? Je ne sais pas, mais c'est la problématique que nous rencontrons. Si la communauté est forte, les choses sont possibles. Et je crois que c'est également le cas pour nos universités, cela a été leur chance pendant de très nombreuses années.

[Traduction]

Le sénateur Seidman : Je vous remercie d'être venus cet après-midi nous entretenir de ces diverses questions. J'aurais moi-même quelques questions à poser au sujet du financement et, aussi, des frais de scolarité dans les universités et les collèges.

Selon les chiffres les plus récents publiés par Statistique Canada, 60 p. 100 de la recherche universitaire est subventionnée par les divers gouvernements, dont environ les deux tiers par le gouvernement fédéral. Puis, en ce qui concerne les frais de fonctionnement des établissements d'enseignement, je constate que les gouvernements contribuent pour cela une somme égale au double du montant des frais de scolarité.

J'ai un peu de mal à comprendre et ma question a peut-être quelque chose de théorique. Quel doit, d'après vous, être le rôle des frais de scolarité dans le financement des activités des universités et des collèges? Peut-être devrais-je dire avant cela qu'au Québec il existe des collèges communautaires qui ne sont pour ainsi dire pas payants et des universités où les frais de scolarité sont sans doute les moins élevés de tout le pays.

Mme Boyles : Selon nous, la charge financière, doit être partagée entre l'individu concerné, la société et l'établissement en cause. D'une manière générale, les frais de scolarité comptent pour 20 à 30 p. 100 des coûts de fonctionnement d'un établissement, et, aujourd'hui, c'est le plus souvent 30 p. 100.

Nous estimons que les étudiants qui sont désavantagés ou qui n'ont pas les moyens devraient recevoir une bourse d'études complète, car nous savons que si l'on parvient à les aider à

education, particularly in the first two years, then they will continue through to the end, but that is a shared responsibility.

Within Quebec and within the Cégeps, there are certainly other add-on fees that perhaps in other provinces are included in the core operational costs. Lab fees, et cetera, might be within the core tuition in another jurisdiction. From what our members are telling us, however, it is not quite as free with some of the political statements that are said about it.

Senator Seidman: I think you are quite right. There are a lot of add-on fees; that is quite true.

Mr. Davidson: I will certainly participate in this. It is a shame we are near the end of discussion because it is important. It plays out differently across the country and each jurisdiction has wrestled with it in different ways. We are intrigued about the discussions now in Quebec after many decades of tuition fees being frozen. That has certainly enabled and facilitated accessibility. However, real trade-offs have been made in terms of the total amount of funding available to support the higher education system. I think it is a useful debate to be having as Quebec considers the role of higher education in its development going forward.

In jurisdictions where tuition fees have increased over time, careful and good work has been done, both by governments and institutions, to ensure there are other ways of achieving accessibility. That includes the universities themselves contributing in terms of scholarships and other forms of support to students. It includes the combination of federal and provincial mechanisms that provide additional support.

There is a view that the net costs, even in those jurisdictions where tuition fees have increased over the last decade — that is, after you have taken out the tax changes that have been made and the opportunities for bursaries and scholarships — are similar to where they were before the tuition increased. It is a terrain that needs to be considered carefully. Certainly, tuition plays an important part of the financing of universities. Universities take it seriously to ensure that they can remain accessible and deliver a high-quality educational experience.

The Deputy Chair: Thank you.

Senator Keon: Mr. Davidson, you opened this earlier and Senator Seidman popped the question to you, but this is something that requires careful study because I think it is really hurting our Canadian universities.

As you said, we are not educating enough young people. There is another phenomenon, namely, that young people, if they feel they want to be the very best in education, tend to leave the country. We have excellent education facilities here in Canada. The University of Toronto has the largest medical school in the

terminer leurs études postsecondaires, et en particulier les deux premières années, il y a de fortes chances qu'ils poursuivront après cela. Cela dit, d'après nous la responsabilité à cet égard est partagée entre les diverses parties intéressées.

Je précise qu'au Québec et dans les cégeps, les étudiants sont en plus tenus d'acquitter divers droits qui sont dans les autres provinces peut-être inclus dans les frais de scolarité. Les droits de laboratoire, et cetera sont peut-être, dans certains autres ressorts, compris au départ. D'après ce que nous disent nos membres, l'enseignement n'y est pas tout à fait aussi gratuit que certaines déclarations politiques pourraient porter à le penser.

Le sénateur Seidman : Vous avez raison. Les étudiants doivent effectivement acquitter un certain nombre de droits supplémentaires.

M. Davidson : Je voudrais, si vous me le permettez, intervenir sur ce point. Il est tout à fait dommage que nous arrivions à la fin de la séance, car la question me paraît particulièrement importante. La situation varie d'une région à l'autre, et chaque ressort a bien dû faire face à la question. Nous nous intéressons de près aux discussions qui ont actuellement lieu au Québec, où les frais de scolarité sont gelés depuis des décennies. Il est clair que cela a facilité l'accès aux études. Cela a cependant exigé des arbitrages délicats au niveau de l'enveloppe budgétaire destinée à l'enseignement supérieur. Le débat sur la question me paraît utile au moment où le Québec se penche justement sur le rôle de l'enseignement supérieur dans le contexte de son développement et de son avenir.

Dans les ressorts où les frais de scolarité ont augmenté progressivement, les gouvernements et les établissements concernés ont tout de même pris des mesures pour préserver l'accès aux études. Les universités, par exemple, ont elles-mêmes accordé aux étudiants des bourses et divers autres types d'aide. S'y ajoutent divers mécanismes d'aide mis en place par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Il semblerait que, même dans les ressorts où les frais de scolarité ont augmenté au cours des 10 dernières années — compte tenu des mesures fiscales qui ont été adoptées et du système de bourses d'études — le niveau des frais d'inscription est demeuré à peu près constant. Il s'agit effectivement d'une question sur laquelle il y a lieu de se pencher avec attention. Il est clair que les frais de scolarité contribuent très sensiblement au financement des universités. Celles-ci veulent à la fois maintenir l'accessibilité des études et avoir les moyens d'assurer un enseignement de qualité.

Le vice-président : Merci.

Le sénateur Keon : Monsieur Davidson, vous avez évoqué la question tout à l'heure, et le sénateur Seidman vous a demandé des précisions à cet égard, mais il s'agit d'un sujet qui mérite réflexion, car cela fait du tort à nos universités.

Vous nous avez dit, tout à l'heure, que nous n'avons pas assez de diplômés. Il y a, toutefois, un autre phénomène qui est celui des jeunes qui estiment que, pour faire de vraiment bonnes études, il leur faut aller ailleurs. Or, les établissements d'enseignement canadiens sont excellents. La faculté de médecine de l'Université

world. Yet, people will leave Toronto after their undergraduate degrees and go to Oxford, or to Harvard, or you name it, and pay big bucks. I did it myself. Having cycled through three Canadian universities, I went south for the icing on the cake. All three of my children did it. One went to Oxford; the two boys went to the U.S. They had their Master's degrees before they left, however.

I want to make another point: Two of them did not come back. The third one would not have come back had he not fallen in love and married someone in Canada who was tied to Canada.

I think the universities really need some salesmen. They are not presenting themselves at all as good as they are. When I was young, I could have stayed in university forever. It was the most exciting thing in my life as I moved from one university to another, until my wife refused to keep me any longer. I probably would still be there.

Somehow, we must get the message out, particularly to young males, about how exciting it is to be in university — especially when you are doing something that is leading edge in university. We do not do that in Canada. We look at the way the Americans sell their Ivy League schools or their West Coast schools and the way that the Brits sell Oxford and Cambridge. We have wonderful schools. McGill is a miracle for what it has gone through and it is still one of the best universities in the world. No one is saying that, though. How are you going to get that message out? That is an easy question, is it not?

Senator Champagne: We will hire you, senator.

Mr. Davidson: I was going to suggest that you may have more time shortly. You are a wonderful champion and ambassador for everything about higher education in this country. I do not think we should be embarrassed about people going overseas for their education. That is part of being a global citizen in the 21st century. The trick is to ensure that they come back. Strides have been made in the last decade — for example, the creation of the Canada Research Chairs did reverse the brain drain. We need to point to that and ensure people know there is a place for people in Canada and you can be the best in the world in Canada. We need to do more, both as Canadians and as a higher education sector in Canada, to be unashamedly proud of the success of this system — not only in terms of academic excellence but also in terms of accessibility.

The development of universities post-war in Canada has enabled Canadians from all walks of life to become world leaders. If you speak to people who were involved in the creation of the University of Moncton and Laurentian University or in the creation of Thompson Rivers University — not always seen amongst the top in the world — you would realize how those

de Toronto est la plus grande du monde. Et pourtant, armés de leur diplôme de premier cycle, il y en a qui quittent Toronto pour aller étudier à Oxford ou à Harvard, où cela va leur coûter fort cher. C'est ce que j'ai moi-même fait. Après être passé par trois universités canadiennes, je me suis rendu aux États-Unis pour parfaire mon éducation. Mes trois enfants ont fait de même. L'une est allée à Oxford, et les deux garçons aux États-Unis. Je précise que c'est leur maîtrise en poche qu'ils ont quitté le Canada.

J'ajoute ceci, cependant : deux d'entre eux ne sont jamais revenus. Le troisième ne serait pas revenu non plus s'il n'était pas tombé amoureux d'une Canadienne qu'il est revenu épouser.

Je pense donc que les universités doivent améliorer leurs techniques publicitaires. Elles ne vantent pas suffisamment leurs avantages. Lorsque j'étais étudiant, je n'avais pas envie de quitter l'université. J'aurais pu y rester toute ma vie, car, allant d'une université à une autre, c'était une existence passionnante. Si ma femme n'avait pas refusé de m'entretenir plus longtemps, j'y serais probablement encore.

Nous devons donc arriver à faire comprendre, et notamment aux jeunes gens, que les études universitaires ont quelque chose de passionnant, surtout dans les disciplines de pointe. Or, au Canada, nous ne faisons pas cela. Regardez comme les Américains savent s'y prendre pour vanter les avantages de leurs universités de l'Ivy League ou des universités de la côte Ouest des États-Unis. Voyez aussi comment les Britanniques savent défendre les marques Oxford et Cambridge. Nous avons d'excellentes universités. McGill a fait de véritables prouesses, parvenant, malgré de sérieuses difficultés, à demeurer une des meilleures universités du monde. Personne ne semble le dire. Comment faire comprendre cela? C'est une question facile, non?

Le sénateur Champagne : On va vous engager pour le faire.

M. Davidson : J'allais le dire, étant donné que vous allez bientôt avoir davantage de temps. Vous êtes un ardent défenseur de l'enseignement supérieur au Canada et avez tout pour lui servir d'ambassadeur. Cela dit, je ne pense pas qu'il nous faille éprouver la moindre gêne du fait que certains de nos étudiants vont poursuivre leurs études à l'étranger. Cela me paraît conforme à l'idée de citoyen du monde. Ce qu'il faudrait, par contre, c'est faire en sorte qu'ils reviennent. Ces 10 dernières années, on a pris des mesures en ce sens. C'est ainsi que la création des chaires de recherche du Canada a permis d'inverser la fuite des cerveaux. Il s'agit de le faire savoir et de convaincre les gens qu'il y a, au Canada, tout ce qu'il faut pour qu'ils fassent une brillante carrière. À la fois en tant que Canadiens et en tant que responsables d'établissements d'enseignement, il nous faut manifester notre fierté à l'endroit de ce système d'enseignement et faire connaître non seulement l'excellence des études qu'on peut y faire, mais également l'accessibilité des établissements d'enseignement.

Le développement des universités au Canada dans la période d'après-guerre a permis à des étudiants issus de toutes les couches de la société de percer dans les divers domaines. En s'entretenant avec des gens qui ont pris part à la création de l'Université de Moncton, de l'Université Laurentienne ou de l'Université de Thompson Rivers — établissements qui ne sont pas toujours

institutions have an effect on the lives of individuals and communities and create a pathway to global excellence. I completely agree that we must set ambitious goals going forward.

That is part of what I find so important about the work you are doing. It has been a long time since a group of people with time, intellect and capacity has put audacious goals in front of all of us, federal and provincial governments, universities and colleges, the whole sector; we need to be inspirational again.

Senator Eaton was asking about the immigration side. I mentioned this in October. There are only 2,800 students from India studying in Canada; there are 28,000 studying in Australia; and there are 28,000 studying in the U.K. If we think of where the world is going in the 21st century, we need to be more engaged with the world. We need to have audacious goals and to expect our students to be able to travel the country and travel the world and come back and have a range of opportunities. From undergraduate through to graduate, the opportunities that exist in Canada now are good. The federal government announced post-doctorates this spring. This is an important initiative to say that you can be the world's best right here in Canada.

I would not be embarrassed for a minute to say, "I went away." That is great and we are delighted that you came back.

Ms. Boyles: Our institutions are also proud but many call themselves grade schools for some of the universities. The fastest growing numbers of registrants in the college system in Canada are among university grads. It is a multi-dimensional process. Eighty of our member institutions also offer degrees, some as university colleges but others like Humber, SIAST, Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, or other institutions in the country.

In picking up on the Indian students, there is a lack of data on colleges in this country. Federal departments, such as Statistics Canada and HRSDC, invest way more in data on our university counterparts, which is great, but the lack of information on the college system is a policy gap in the country. For example, if we use the India example of 2,800 Indian students, because of a new pilot program with Citizenship and Immigration Canada, CIC, we know we just brought 1,300 Indian students this past year to Centennial College in Toronto alone. That partnership with CIC to accelerate the visa processing for international students is

considérés parmi les grandes universités du monde — on s'aperçoit de l'influence que ces établissements ont sur la vie des individus et des communautés environnantes et on constate que les études qu'on y effectue ouvrent la porte à l'excellence dans tous les domaines. Je suis tout à fait d'accord avec vous qu'il nous faut nous entendre sur des objectifs ambitieux.

C'est pourquoi l'étude que vous êtes en train d'effectuer me paraît revêtir une telle importance. Cela faisait longtemps qu'un groupe de personnes ayant à la fois le temps, l'intelligence et les capacités intellectuelles nécessaires avait défini pour l'ensemble du secteur, c'est-à-dire les gouvernements fédéral et provinciaux, les universités et les collèges, des objectifs ambitieux. Il nous faut retrouver la voie de l'inspiration.

Le sénateur Eaton a soulevé tout à l'heure la question de l'immigration. J'en avais parlé en octobre. Nous ne comptons au Canada, que 2 800 étudiants provenant de l'Inde. Or, il y en a 28 000 qui poursuivent leurs études en Australie et 28 000 aussi au Royaume-Uni. Si l'on réfléchit un peu aux perspectives que nous offre le XXI^e siècle, il nous va falloir nous ouvrir davantage au monde. Il nous faut définir des objectifs audacieux et il nous faut aussi nous attendre à ce que nos étudiants se déplacent, pour leurs études, d'une région à l'autre du Canada, ou aillent à l'étranger compléter leur formation avant de revenir ici pour se prévaloir des occasions qui leur sont offertes. Que ce soit dans le premier cycle ou dans le deuxième cycle, les occasions et conditions d'enseignement au Canada sont excellentes. Ce printemps, le gouvernement fédéral a annoncé de nouvelles mesures de soutien aux études postdoctorales. C'est une mesure importante, car c'est un signe que pour étudier au plus haut niveau, il n'est pas nécessaire de quitter le Canada.

Il n'y a absolument aucune honte à être allé faire des études à l'étranger, mais nous sommes heureux que vous soyez revenus.

Mme Boyles : Nous sommes, nous aussi, fiers de nos établissements, mais bon nombre d'entre eux se considèrent comme des écoles préparatoires aux études universitaires. Je précise cependant que la catégorie des inscriptions qui augmente le plus vite est celle des diplômés d'universités. C'est dire que la situation a des aspects très divers. Quatre-vingts de nos établissements membres accordent des diplômes, certains en tant que collèges universitaires, mais il y a aussi Humber College, le Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, et divers autres établissements qui sont habilités à conférer des grades.

Je dois dire en ce qui concerne les étudiants originaires de l'Inde, qu'on manque de données précises concernant le nombre de ces étudiants inscrits dans nos collèges. Les ministères fédéraux tels que Statistique Canada ou RHDCC s'intéressent davantage aux données concernant nos homologues universitaires. Je veux bien, mais l'insuffisance de renseignements concernant nos collèges se fait sentir. En ce qui concerne ces 2 800 étudiants originaires de l'Inde, je dois dire que, dans le cadre d'un nouveau programme pilote mené en partenariat avec Citoyenneté et Immigration Canada, nous avons pu, cette année, attirer au

making a dramatic difference. We are expanding that to China, as well.

The other thing is Canada's colleges and institutes are better known in the international domain in terms of helping to establish college systems in Jordan, Vietnam, China, Senegal, Mali, Bolivia and Chile. It is one of the exports of the Canadian capacity that is little known. The international globalization dimension is critical. Most young people being educated now — at least one in nine — will be working with a company or organization that will have an international dimension, and so they need that globalized experience.

Mr. McRoberts: There is a lot to be said for going away at some point and doing university studies in other countries. Canadians do come home. I came home. We have hired more than 50 people over the last 10 years who are primary Canadian who have gone to Harvard, Oxford, U.S.C. and Yale and have come home. There is an appeal to coming back to Canada. Canada has a lot to offer relative to other settings. I would not despair of the situation.

Senator Keon: I did not mean to indicate that. If I did, I will correct it because this is a live broadcast. I am a great believer in cross-fertilization. From my own experience as a teacher, I delighted in having foreign students with me. I learned more from them than they learned from me.

Senator Martin: My one quick follow-up question was to ask how many Indian students are here versus in Australia or the United States. What are some of the strategies they are using? Perhaps we could then look at ways that Canada can put our stamp on it.

I absolutely agree with you that we have an education system that can compare to any other jurisdiction. If we speak with some of the international education representatives who do go abroad, I think the interesting challenge for Canada is that we have the individual school districts and provinces that often go to these fairs. Is there a national brand or approach? Is that the kind of coordination we could have?

However, it would be beneficial to look at what the other countries are doing and to examine those strategies to see what we can do. I agree with everything you say and it has been a most interesting discussion today.

Mr. Davidson: I would be happy to follow up privately but I will say, first, that Australia has about a 15-year head start in terms of universities and the higher education community working together. We are now doing that, and doing so effectively. Second, they addressed immigration issues and put architecture in place to make it work. Third, they put resources behind it. They are spending \$20 million a year in marketing their university experience. Canada is spending \$1 million a year. We have member institutions spending more than the Government of Canada to market to international students.

Centennial College de Toronto, 1 300 étudiants indiens. Ce partenariat avec CIC a permis d'accélérer l'examen des demandes de visa émanant d'étudiants étrangers et cela a fait toute la différence. Ce programme va en outre être élargi à la Chine.

J'ajoute que les collèges et instituts canadiens ont, sur le plan international, une excellente réputation en matière de mise en place de réseaux de collèges, que ce soit en Jordanie, au Vietnam, en Chine, au Sénégal, au Mali, en Bolivie et au Chili. C'est un de nos grands produits d'exportation, même peu de gens le savent. Il est essentiel de répondre aux défis de la mondialisation. Sur neuf étudiants, au moins un finira par travailler pour une entreprise ou une organisation ayant une activité internationale, et nous devons donc pour cela mondialiser l'enseignement.

M. McRoberts : C'est une excellente chose de pouvoir effectuer une partie de ses études à l'étranger. Cela a été mon cas, mais ça ne m'a pas empêché de revenir. Au cours des 10 dernières années, nous avons engagé plus de 50 personnes ayant fait l'essentiel de leurs études au Canada, mais s'étant après cela rendues à Harvard, Oxford, U.S.C. ou Yale avant de revenir ici. Comparé à d'autres pays, le Canada a de nombreux avantages et la situation n'a rien de désespérant.

Le sénateur Keon : Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Si, cependant, c'est l'impression que j'ai donnée, je tiens tout de suite à la corriger puisque cette séance est diffusée en direct. Je suis tout à fait partisan de la fécondation réciproque. En tant qu'enseignant, j'ai beaucoup apprécié la présence d'étudiants étrangers. J'ai appris d'eux plus qu'ils n'ont pu apprendre de moi.

Le sénateur Martin : J'aurais voulu, très rapidement, savoir quel est le nombre d'étudiants originaires de l'Inde qui étudient ici, par rapport à ceux qui étudient en Australie ou aux États-Unis. Ces deux derniers pays ont-ils recours en ce domaine à des stratégies particulières? Peut-être pourrions-nous nous en inspirer.

Je suis tout à fait d'accord que notre système d'enseignement n'a rien à envier à celui des autres pays. Je constate, en m'entretenant avec les gens qui représentent notre enseignement à l'étranger que, dans les grandes réunions internationales, le Canada avance un peu en ordre dispersé, les diverses provinces et établissements étant représentés individuellement. Ne pourrions-nous pas unir nos efforts en ce domaine? Pourrions-nous, en effet, coordonner notre action internationale en ce domaine?

Il serait bon cependant de voir un peu ce que font les autres pays, d'examiner leurs stratégies. Je suis entièrement d'accord avec ce que vous nous avez dit et la discussion d'aujourd'hui a été des plus intéressantes.

M. Davidson : C'est très volontiers que je vous ferai parvenir les détails qui vous seraient utiles, mais je tiens à dire que l'Australie a une avance de 15 ans au niveau de la coordination de l'action de ses universités et autres établissements d'enseignement supérieur. Cela dit, nous nous y sommes mis, nous aussi, avec de bons résultats. Deuxièmement, l'Australie a pris un certain nombre de décisions en matière d'immigration et instauré les mécanismes nécessaires à leur mise en oeuvre. Troisièmement, l'Australie a consenti l'effort financier nécessaire. En effet, les Australiens consacrent 20 millions de dollars par an à la publicité vantant leurs universités. Or, le budget du Canada s'élève pour

We look to you and your report to encourage a more robust approach. We are ready with a national brand, with a consortium approach to higher education, and with a huge market opportunity to pursue.

Senator Champagne: I spent most of my last 40 years in the world of classical music. If my husband were here today, he would tell you that 50 or 60 years ago, all our talented young musicians would go to Europe, study there, starve there for three to six years, and then come back to Canada.

He would ask why we send them again to Europe. We were taught all there was to learn and we can teach it in Canada. Why spend the money to send them to Europe again? Now we have some young students from Europe who come here to study music.

I guess we are getting there. Thank you, Senator Keon. That was a comment based on your comments.

The Deputy Chair: With the assembly we have here today, I would love to be able to take a lot of time to discuss this issue with you. You are people who not only have experience but you have been, and are, running organizations, so you know the reality as well as the political philosophies and enthusiasms that surround the issue of post-secondary education.

I will limit my questions to two. You have all spoken or touched on the issue of the transfer of funding from federal treasuries to provincial systems, and the lack of transparency within that in terms of how money flows through to education, if it does in the appropriate ways, or the ways it was originally intended when appropriations were made at the federal budget level. This is tied up in the whole issue of the provincial responsibility for education, and the federal attempts to develop a national level of opportunity and quality by transferring funds to the province from the federal treasury.

One of the aspects of today's session is the issue of funding for research and development within universities. I have always found it interesting that the provinces do not seem to have any difficulty at all with the idea that the federal government will create, first, the granting agencies that have been in operation for a very long time and, more recently, a number of highly successful funding operations such as the CFI and other organizations, which are giving substantial amounts of money to institutions in the provinces with regard to R&D. That really goes toward the post-graduate education and other forms of education. The provinces do not seem to have any difficulty with that kind of situation.

cela à un million de dollars. Certains établissements membres de notre association dépensent chaque année plus que le gouvernement du Canada pour attirer des étudiants étrangers.

Nous espérons que votre rapport et vos recommandations encourageront donc l'adoption d'une approche plus dynamique. Nous sommes prêts à lancer une marque nationale, à agir dans le cadre d'un consortium universitaire afin de tirer parti des occasions que nous offre le marché international.

Le sénateur Champagne : J'ai consacré une grande partie de mes 40 dernières années à la musique classique. Si mon mari était avec nous aujourd'hui, il pourrait vous dire qu'il y a 50 ou 60 ans, nos jeunes musiciens les plus talentueux se rendaient en Europe pour étudier. Ils y passaient de trois à six ans à tirer le diable par la queue avant de retrouver la route du Canada.

Il se demandait pourquoi envoyer nos étudiants en Europe étant donné que nous avions appris là-bas tout ce qu'il y avait à apprendre et que nous pouvions enseigner cela au Canada. Pourquoi dépenser de l'argent à les envoyer en Europe? Or, aujourd'hui, il y a des étudiants européens qui viennent au Canada étudier la musique.

J'estime que nous sommes bien partis. Je vous remercie, sénateur Keon. C'est ce que vous avez dit tout à l'heure, qui m'a portée à ajouter cela.

Le vice-président : Étant donné le véritable aréopage que vous formez ici, il serait formidable de pouvoir poursuivre nos discussions sur la question. Non seulement possédez-vous l'expérience nécessaire, mais, chargés d'administrer ces organisations, vous êtes à la fois au contact de la réalité et conscient des philosophies politiques que sous-tend l'enseignement postsecondaire.

J'aurais simplement deux questions à poser. Vous avez tous évoqué la question des transferts entre le gouvernement fédéral et les provinces et le manque de transparence quant au montant des crédits affectés à l'enseignement, la question étant de savoir si l'argent va effectivement à ce qui était prévu dans le budget fédéral. La question concerne bien sûr les responsabilités incombant aux provinces en matière d'enseignement et les efforts du gouvernement fédéral en vue d'harmoniser au niveau national les conditions d'accès à l'enseignement et la qualité des établissements.

Nous avons également parlé aujourd'hui du financement de la recherche et développement dans les universités. J'ai toujours trouvé curieux que les provinces n'aient aucune peine à admettre que le gouvernement crée, d'abord ces organismes subventionnaires qui existent depuis longtemps, et plus récemment, un certain nombre d'autres organismes tels que la FCI. Je parle là d'organisations de financement qui ont versé aux établissements dans les diverses provinces des sommes tout à fait considérables pour subventionner la recherche et développement et qui, à cet égard, ont obtenu des résultats tout à fait probants. Ces sommes concernent bien sûr l'enseignement de deuxième cycle et autres programmes de ce genre. Les provinces ne semblent éprouver aucune difficulté à cet égard.

Is there anything within that manner of operation that could lead us into a new dimension with regard to the way in which education funding gets transferred from the federal treasury to the provinces?

Mr. Davidson: I will jump in and others may want to add their comments.

The federal government has played a leadership role and it has reinvigorated the research agenda in Canada over the last 15 years. It has also established mechanisms through the granting councils that are internationally viewed as excellent. They are peer reviewed. They are a foundation to our research and development success.

Interestingly, in the interval, a number of provinces have followed suit. Within the Government of Quebec, there is a robust research granting council mechanism and funds are flowing that, in some ways, match and contribute to the federal leadership and address other priorities in other ways. Ontario has a similar research program now for which we all pushed to increase support.

To come to your broader question, we are a few years away from re-negotiating what the transfer mechanism could and should be. It is critically important to have the discussion about the importance of higher education in light of competing pressures. We are already told about the serious fiscal situation Canada is in. That is true. However, compared to other jurisdictions, we have the fiscal capacity to make strategic choices. Is Canada prepared to make strategic choices, both at the federal and provincial levels?

In some ways, I am "agnostic" about what the final mechanism is, because in the history of federal-provincial relations in Canada, sometimes it is more hands-on and sometimes more hands-off. Having a shared vision of what we are trying to achieve is most important, as is being able to work towards that vision.

Ms. Boyles: There are also some lessons learned in the recent knowledge infrastructure program, where the federal government identified the core priorities and what they were actually driving to achieve, and then the provinces came in as partners because they wanted the money. In some cases, that offset some of their other investments. It was a collaborative approach that was able to be mobilized very quickly with the institutions. There are knots on it, but it is an area worth looking at in terms of lessons learned.

In terms of jurisdiction, the federal government has jurisdictional responsibility in a number of areas relative to post-secondary education. Anything under international Law of the Sea, broadcasting, aviation, et cetera, the standards,

Ces genres de mécanismes ne pourraient-ils pas servir de modèle pour les sommes transférées aux provinces par le gouvernement fédéral en matière d'enseignement?

M. Davidson : Permettez-moi de répondre. Mes collègues auront sans doute quelque chose à ajouter.

Au cours des 15 dernières années, le gouvernement fédéral a, par ses initiatives, redynamisé la recherche au Canada. Il a également mis en place, dans le cadre des organismes subventionnaires, des mécanismes dont l'excellence est reconnue dans le monde entier. Les décisions prises par ces organismes en matière de subventions font l'objet d'une évaluation fiable et impartiale. Ces organismes sont la base même des succès que nous avons remportés en matière de recherche et développement.

Il est intéressant de noter que, dans l'intervalle, plusieurs provinces ont fait de même. Le gouvernement du Québec a, en effet, créé un solide organisme subventionnaire chargé de répartir les crédits de recherche. L'action de tels organismes va parfois dans le même sens que celle du gouvernement fédéral, et parfois, répond à d'autres priorités. L'Ontario a, lui aussi, lancé un programme de recherche et nous tentons tous actuellement d'obtenir une augmentation des moyens qui lui sont accordés.

Mais, pour revenir à votre question, il va falloir quelques années encore avant que soient renégociées les conditions de ces transferts. En raison des contraintes budgétaires, il est essentiel que nous nous entendions avant cela sur l'importance de l'enseignement supérieur. On nous a déjà rappelé l'état des finances publiques. C'est indéniable. Cela dit, comparé à d'autres pays, nous avons tout de même une marge financière qui nous permet d'effectuer les choix stratégiques qui s'imposent. La question est plutôt de savoir si le Canada est disposé tant au niveau fédéral qu'au niveau provincial, à effectuer ces choix stratégiques.

Je n'ai pas d'idée arrêtée sur la forme que devrait prendre le mécanisme permettant d'effectuer ces transferts, car si l'on retrace l'histoire des relations fédérales-provinciales au Canada, on constate que parfois le gouvernement fédéral intervient davantage, et parfois moins. Ce qui me paraît important c'est de développer une vision commune des buts à atteindre et de travailler ensemble pour les atteindre.

Mme Boyles : Il y a également des enseignements à tirer du récent programme dans le cadre duquel le gouvernement fédéral a défini les priorités essentielles et les objectifs à atteindre. Les provinces y ont adhéré en tant que partenaires, car elles souhaitaient obtenir une partie des crédits débloqués à cet effet. Dans certains cas, ces crédits ont compensé les ressources qu'elles avaient affectées à d'autres domaines. Il s'est agi d'un grand effort de collaboration qui a permis aux parties prenantes, y compris les établissements d'enseignement, de se mobiliser très rapidement. Il y a certes eu des difficultés, mais on a pu effectivement en tirer un certain nombre d'enseignements.

Divers domaines concernant l'enseignement postsecondaire relèvent, il convient de le préciser, des compétences du gouvernement fédéral. En effet, tout ce qui est du domaine du droit international public de la mer, la radiodiffusion, l'aviation,

certification processes and educational curricular content is driven by the federal government, either under the constitutional responsibility or under international law.

Third, it is not just post-secondary education transfers where the federal government invests in post-secondary education in the country, or the research money, and certainly research for colleges is critically important. We did get a doubling of our small amount in the college and community innovation program this year. It is also in the programs through a number of other mechanisms, such as the First Nations funding mechanism and the labour market development agreements, which are equally complex. It is devolved to the provinces, but there are accountability mechanisms within the legislative frameworks for the labour market development and labour market partners agreements that the provinces have agreed to.

It makes it more complex when trying to do pan-Canadian planning with industry on how a province is then using the money, but the accountability and transparency mechanisms are stronger there. They are not as good as they could be, but they are stronger there than they are on the post-secondary transfer question, so there are some lessons there. Other areas, like national defence, purchase a lot of training from the colleges and institutes. Corrections Canada purchases education from us as well.

The Deputy Chair: The indirect costs of research, I would think, would be one area where it comes close to getting into the idea of jurisdiction.

My second question goes to the issue of access at the college and undergraduate levels. One of the concepts that has been talked about over time, but of which we have heard very little in our hearings to this point, is the idea of transferring government support for undergraduate and college education directly to the student, through giving the government subsidy grant in that sense, directly to the student and allowing him or her to make the choice of where they go with it.

You have all talked about the difficulty in matching. Which comes first? Do you make something available or do you try to find a demand such as in minority education areas, all the way through to new development, particularly at the college level and, to a substantial degree, at the university level?

I want to put the question directly to you: Do you see a potential or are you in favour of the idea of funding the student, and then having the student choose the institution to which he or she will go?

et cetera, les normes, les procédures de certification et le contenu des programmes scolaires relèvent du gouvernement fédéral, soit en raison de la répartition constitutionnelle des pouvoirs, soit en vertu du droit international.

Troisièmement, il ne s'agit pas seulement des transferts aux provinces par lequel le gouvernement fédéral investit dans l'enseignement postsecondaire, ou des crédits à la recherche, même si, pour les collèges, la recherche est quelque chose d'essentiel. Cette année, nous avons, certes, obtenu que soit doublée la modeste somme affectée au programme d'innovation dans les collèges et la communauté. Des crédits fédéraux sont également dispensés dans le cadre de divers autres programmes ou mécanismes, tels que le mécanisme de financement des Premières nations et les ententes sur le développement du marché du travail, deux types de mécanismes qui sont eux aussi complexes. Cet argent est donc promis aux provinces, mais là il existe des mécanismes redditionnels acceptés par les provinces, tant pour les ententes sur le développement du marché du travail que pour les ententes de partenariat sur le marché du travail.

Cela, bien sûr, complique les choses lorsqu'il s'agit de savoir, dans le cadre d'une planification pancanadienne effectuée avec le secteur industriel, l'usage que telle ou telle province fait des crédits en question, mais sur ce plan-là, les mécanismes de transparence et de reddition de comptes sont plus efficaces. Je ne dis pas qu'ils sont aussi bons qu'ils devraient l'être, mais ils sont plus efficaces que pour les transferts à l'enseignement postsecondaire. Il y aurait donc peut-être là une leçon à tirer. D'autres secteurs de l'activité nationale, tels que la défense, se tournent vers les collèges et les instituts pour assurer une partie de la formation dont ils ont besoin. Cela est également vrai du Service correctionnel du Canada.

Le vice-président : La question de la répartition des compétences doit aussi, me semble-t-il, être prise en compte au niveau des coûts indirects de la recherche.

Ma deuxième question concerne l'accès aux études collégiales et aux études universitaires de premier cycle. Nous n'avons guère évoqué, dans le cadre de nos séances, une idée avancée cependant depuis un certain temps déjà. Il s'agit de l'idée de transférer directement aux étudiants l'aide à l'enseignement collégial et aux études universitaires de premier cycle. La subvention irait directement à l'étudiant, lui permettant ainsi de décider de l'établissement où il entend s'inscrire.

Vous avez tous parlé des difficultés qu'il y a à assurer l'adéquation entre les ressources et les besoins. Quel est le point de départ? Doit-on d'abord mettre en place les moyens ou d'abord tenter de cerner la demande, par exemple, dans les régions où se trouvent des minorités linguistiques. Je parle notamment des cours et programmes des collèges et aussi des universités.

Que pensez-vous de cette idée de subventionner directement l'étudiant, et de lui permettre ainsi de choisir dans quel établissement il entend s'inscrire?

Ms. Boyles: We have a blend of that right now in our institutions. About 50 per cent of the institutional budgets come through the core funding mechanism, which will include the post-secondary education transfer. The other portion of the programs comes through purchase of individual seats, either by a student, in some provinces, using a quasi-voucher process, and in other cases where there is the discussion of which programs and where.

I was president of a college that was pretty much entrepreneurial. Only about 25 per cent of our monies came through that core mechanism. It is incredibly difficult for an institution and their economic development partners to do the strategies around which programs are strategically needed for their community and for the future of their community, and knowing that the decision points on how that program will be funded rests with an individual who may or may not choose to go into the programs that are needed for the economic and social success of the country.

Mr. McRoberts: As I understand it, you are raising the prospect of the federal government directly funding students, providing vouchers.

The Deputy Chair: Federal and provincial governments would both have a role, in other words, the amount of taxpayers' money, whether provincial or federal, that goes directly into the undergraduate cost. Not so much the infrastructure and deferred maintenance and all of that, but when you break down the cost of university education, you get direct post-secondary education grants, usually from the provinces. Whether that money comes from the federal transfer or the provincial treasury, those monies go to providing the institution's capability of delivering its programs, largely at the undergraduate level, seeing some or all of that taxpayer money — which could be counted as supporting the undergraduate education — going as a direct grant to the individual student so that they would choose which institution to take that chit to.

Mr. McRoberts: This presumably would be justified under the federal spending power that the Queen can make gifts for any purpose.

The Deputy Chair: Let us not worry how we work out the federal-provincial aspect. I want to come to the core issue, the idea of funding a student versus funding the institution directly through taxpayer funding.

Mr. McRoberts: As I recall, this was discussed under the Trudeau regime, and it did not happen even under the Trudeau government. I think this would be seen as quite provocative, to become so directly involved in funding students, with the prospect perhaps of funding students differently depending on which program they go into. What counts is to have a national vision that the governments can agree upon, and then the mechanism becomes secondary.

Mme Boyles : Cette possibilité existe déjà dans nos établissements. En effet 50 p. 100 environ de nos budgets proviennent des mécanismes de financement de base qui comprennent, bien sûr, les transferts à l'enseignement postsecondaire. L'autre part des programmes est assurée par l'achat de places dans les établissements, soit par l'étudiant lui-même, dans certaines provinces au moyen d'une sorte de système de coupons, et dans d'autres cas, après une discussion concernant les programmes offerts dans tel ou tel établissement.

J'étais présidente d'un collège qui, à certains égards, était géré comme une entreprise. Vingt-cinq pour cent seulement de notre budget provenaient de ces mécanismes de financement de base. Il est, pour un établissement, et ses partenaires économiques, extrêmement difficile de définir une stratégie au niveau des programmes dont la communauté a besoin, soit aujourd'hui ou à l'avenir, si le financement dépend d'un individu qui pourrait ne pas choisir de s'inscrire à un programme d'étude dont dépend cependant le succès économique et social du pays.

M. McRoberts : Vous parlez de la possibilité de voir le gouvernement fédéral subventionner directement les étudiants par un système de coupons.

Le vice-président : Le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux auraient chacun un rôle à jouer en cela pour décider de la part des crédits à l'enseignement qui serait versée directement aux étudiants. Je n'entends pas par cela des crédits destinés aux coûts d'infrastructure ou d'entretien différé, mais il existe déjà des bourses d'enseignement postsecondaire, généralement accordées par les provinces. Que l'argent qui finance ces bourses provienne d'un transfert fédéral ou des recettes provinciales, il s'agit d'argent donnant aux divers établissements les moyens d'assurer leur enseignement, généralement au niveau du premier cycle, et c'est dans cette optique-là qu'une partie de l'argent du contribuable, affecté à l'enseignement de premier cycle, serait remise directement à l'étudiant afin qu'il puisse choisir dans quel établissement il entend s'inscrire.

M. McRoberts : Rien n'interdit au gouvernement fédéral de procéder ainsi en vertu de son pouvoir de dépense puisque la Couronne peut effectivement faire des dons comme elle l'entend.

Le vice-président : Ne nous inquiétons pas pour l'instant de la question de la répartition des pouvoirs entre le gouvernement fédéral et les provinces. Je voudrais en arriver à la question essentielle qui est celle de choisir entre une subvention accordée directement aux étudiants, et des subventions globales accordées aux établissements d'enseignement.

M. McRoberts : Si j'ai bonne mémoire, cela avait déjà été envisagé à l'époque de M. Trudeau, mais même sous son gouvernement, cela ne s'est pas fait. D'après moi, une telle initiative ferait figure de provocation. Le montant de la subvention varierait-il en fonction du programme choisi? L'essentiel, me semble-t-il, est de définir une vision nationale sur laquelle les divers gouvernements puissent s'entendre. Dans cette optique, le détail des mécanismes à mettre en oeuvre a une importance secondaire.

The Deputy Chair: I know all the background to this. I want to hear your views, not the views of Trudeau or anyone else.

Mr. McRoberts: I just do not think it is viable.

The Deputy Chair: Thank you. That is where I am going with this.

Mr. Davidson: I would pick up on the point of Mr. McRoberts. Even if it were appealing, the viability of it would be a real challenge.

The other point I would make is that community colleges and universities are very market driven, frankly. They do respond to the needs and interests of students and of the economy.

With a voucher system, you can say, "Let the students vote with their feet." They are voting with their feet. In some cases they are choosing to leave Canada, and we want to do something to change that. In some cases they are choosing to pursue certain institutions over others. The market is already there without using a voucher or chit system, as you have suggested.

You also floated the question of indirect costs. You will notice I have been careful not to use that phrase today, until now. Right now, the indirect costs of research are funded at a rate of about 23 per cent in Canada. The international standard is about 40 per cent to 80 per cent. There is a big gap there. It is worth about \$325 million a year. If the federal government were to choose to fully fund the cost of research, that would free up \$325 million in universities across the country that could go from the research enterprise to the undergraduate teaching enterprise. There is some thought to be given to the federal government recognizing the full cost of research to enable the universities to reapply the funds that they have been cross-subsidizing from the teaching experience over to the research side.

The Deputy Chair: Thank you very much. I did want to hear your direct views. I am not at all surprised by what I heard, but I wanted to get on the record what your views would be with regard to the question of whether or not you allow the student to make the choice.

We are very near our time. We have had a very good session today. Unless I see a real desire for one last question from my colleagues, I want to take this opportunity, on behalf of the committee, to thank you for a thorough discussion today and for the frankness of your answers in the various areas. We covered quite a range of issues, from the broad spectrum of post-secondary education, to the college system, through to the university and into the research area.

I want to thank you all for taking the time to come and meet with us today. Your comments have been very helpful to the committee. I declare the committee ended.

(The committee adjourned.)

Le vice-président : Non, je connais l'historique de la question. C'est votre avis qui m'intéresse, et non les avis qui se sont exprimés autrefois.

M. McRoberts : L'idée ne me semble pas viable.

Le vice-président : Je vous remercie. C'est ce que je voulais savoir.

M. Davidson : J'ajouterais, à ce qu'a dit M. McRoberts, que même si l'idée paraissait séduisante, elle serait irréalisable.

J'ajoute que les universités et les collèges communautaires collent de très près au marché. Ils sont donc en phase avec les besoins et les intérêts à la fois des étudiants et de l'économie.

En instaurant un système de coupons, vous dites « Laissons tout cela dépendre du libre choix des étudiants ». Dans certains cas, ils choisiront de quitter le Canada. Or, nous souhaitions justement faire quelque chose à cet égard. Dans certains cas, ils opéreraient pour tel établissement par rapport à tel autre. Toutes ces possibilités existent déjà sans qu'il y ait lieu d'introduire un système de coupons.

Vous avez également évoqué la question des coûts indirects. Notez que c'est une expression que j'ai soigneusement évitée. En effet, actuellement au Canada, les coûts indirects de la recherche ne sont financés qu'à hauteur de 23 p. 100. La norme internationale en ce domaine se situe entre 40 et 80 p. 100. Vous voyez que l'écart est sensible. Cet écart correspond à environ 325 millions de dollars par an. Si le gouvernement décidait de financer intégralement les coûts de la recherche, les universités canadiennes auraient tout d'un coup 325 millions de dollars de plus qui pourraient être affectés aux programmes de premier cycle. Il en serait ainsi, si le gouvernement, prenant en compte combien coûtent effectivement les travaux de recherche, permettait aux universités de réaffecter au côté enseignement les fonds employés jusque-là pour financer les travaux de recherche.

Le vice-président : Je vous remercie. Je tenais effectivement à recueillir vos avis. Je ne suis pas surpris par ce que j'ai entendu, mais je souhaitais que soit consigné au compte rendu votre avis sur la question de savoir s'il y avait lieu ou non de laisser le choix entièrement à l'initiative de l'étudiant.

Nous avons presque épuisé le temps dont nous disposions. J'estime que nous avons fait du bon travail. À moins qu'un de mes collègues souhaite vraiment vous poser une dernière question, je vais saisir l'occasion, au nom du comité, pour vous remercier de votre examen approfondi des questions abordées aujourd'hui, et pour la franchise avec laquelle vous avez répondu aux questions qui vous étaient posées. La discussion a porté sur tout un éventail de sujets concernant l'enseignement postsecondaire, les collèges, les universités et la recherche.

Je tiens à vous remercier du temps que vous nous avez consacré. Vos observations nous sont de la plus grande utilité. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, May 6, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Deputy Chair: I would like to welcome you to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today, the committee continues its study under an order of reference from the Senate of Canada on post-secondary education in Canada and related key issues, including the financing, both direct and indirect, of post-secondary education.

I remind the committee that we have an official end time today. We need to finish on time. Since this meeting is unique with regard to one of our distinguished senators, I want to take a few minutes before we finish in recognizing that senator's contributions. We expect the senator to arrive momentarily.

The first presenter will be Mr. Peers. Please proceed.

Douglas Peers, President, Canadian Association for Graduate Studies: Thank you. I want to extend my appreciation to the committee for inviting me to speak.

I am here representing the Canadian Association for Graduate Studies. We represent 60 institutions across Canada, 165,000 students and approximately 6,000 post-doctoral students.

The important point I want to make in my opening remarks is to emphasize how profound the period of transition is at this point in time with regard to graduate education in Canada and globally. It is a radically different world than it was even three years ago and much different than when I was a graduate student. In the last three years, we have seen a tremendous expansion in the number of graduate students admitted to Canadian universities and, at the same time, we were hit by a recession, which is having tremendous impacts on what we are able to deliver to our students and the kind of futures our students can experience once they graduate.

I think it behooves all of us in higher education to take notice that the nature of graduate studies is different today than it was 10 or 15 years ago. The typical student today is different than the typical student of 20 years ago. When I was a graduate student, most students tended to be young, white, middle class and generally male. We engaged in an act almost of self-reproduction since we were to become the next stream of academics.

OTTAWA, le jeudi 6 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 30 heures pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, le comité poursuit son étude en vertu d'un ordre de renvoi du Sénat du Canada sur l'éducation postsecondaire et les enjeux principaux connexes, y compris le financement direct et indirect de l'éducation postsecondaire.

Je rappelle au comité que nous avons une heure de fin officielle aujourd'hui. Nous devons finir à temps. Notre rencontre d'aujourd'hui est unique en ce qui concerne un de nos distingués sénateurs, et je vais prendre quelques minutes avant la fin pour souligner la contribution de ce sénateur. Il arrivera bientôt.

Le premier témoin sera M. Peers. Veuillez débiter.

Douglas Peers, président, Association canadienne pour les études supérieures : Merci. Je veux remercier le comité de m'avoir invité à comparaître.

Je suis ici au nom de l'Association canadienne pour les études supérieures. Nous représentons 60 institutions au Canada, 165 000 étudiants et environ 6 000 étudiants postdoctoraux.

Dans mes remarques liminaires, je veux souligner l'ampleur de la période de transition actuellement pour l'éducation supérieure au Canada et ailleurs dans le monde. La situation est complètement différente de ce qu'elle était il y a trois ans et très différente de quand je faisais des études supérieures. Au cours des trois dernières années, il y a eu une augmentation considérable du nombre d'étudiants de deuxième et troisième cycles inscrits aux universités canadiennes, et en même temps, nous avons été frappés par une récession qui a des conséquences énormes sur ce que nous pouvons offrir à nos étudiants et le type d'avenir dont pourront profiter nos étudiants une fois diplômés.

Je crois qu'il nous incombe tous dans le domaine des études supérieures de constater de quelle façon ces études sont différentes aujourd'hui comparativement à il y a 10 ou 15 ans. L'étudiant typique d'aujourd'hui est différent de l'étudiant typique d'il y a 20 ans. Lorsque je faisais des études supérieures, la plupart des étudiants étaient jeunes, blancs, issus de la classe moyenne et généralement des hommes. Il s'agissait presque d'une situation d'autoreproduction puisque nous allions devenir la prochaine cohorte d'universitaires.

Today's graduate student is likely very different from that profile. The student can be in mid career, have a family or have a different life expectancy and expectations.

Increasing numbers of our graduate students will not necessarily go on to academic careers. The research skills, aspirations and experiences they gain in graduate school will be leveraged in a variety of environments: public sector, private sector, industry, et cetera. The statistics are stunning when we look at where graduate students work today. Much of that variety is driven by the student's own expectations.

I will note a couple of other changes briefly. First is the increasing importance of post-doctoral fellowships and those students in Canada. They were typically constrained largely to medicine and the sciences. We are seeing more fellowships taking root in the social sciences and humanities as part of a career training path. Canada's graduate numbers are increasing, but they lag behind the U.S. There is tremendous pressure across Canada to increase graduate students.

Second, I want to emphasize the international context. The international environment is dynamic. The need for increased collaboration is clear. The knowledge economy does not know boundaries. We co-publish and co-research with one another. We need to facilitate that collaboration more for Canada to participate. This trend has also led to intensified competition in other fronts. Canada became rather confident about 20 years ago and we still are. We have a lot to offer the world, but there is danger in complacency.

I was in India in December. We visited various institutions representing Canadian graduate schools. The response was often that we were 10 years or 15 years too late. The Germans, French and others are already on the ground. These countries are not simply recruiting foreign students; they actively seek partnerships to benefit the students.

Regarding Europe and the Bologna Process, I was in Berlin last week. The development of a European educational area that spans from the Caucasus to the Atlantic allows for the mobility of students. It creates dynamic opportunities for students in Europe. Over time, I suspect it will become attractive for many students to participate.

Canada needs to think about how we can participate in that process and offer a viable alternative to foster mobility.

With that participation in mind, the national strategy I advocate is that Canada first needs to have the balance right. We need to support basic research. We must ensure we have faculty members in place to support students. We need to ensure

Les étudiants de deuxième et de troisième cycles d'aujourd'hui ne correspondent probablement pas à ce profil. Les étudiants ont peut-être une carrière, une famille, ou ils ont une espérance de vie et des attentes différentes.

Un nombre croissant de ces étudiants ne poursuivront pas nécessairement une carrière universitaire. Les compétences, aspirations et expériences en matière de recherche qu'ils acquerront pendant les études supérieures seront utilisées dans divers environnements : le secteur public, le secteur privé, l'industrie, et cetera. Nous sommes stupéfaits de voir les statistiques qui révèlent où les étudiants de deuxième et troisième cycles travaillent aujourd'hui. Une grande partie de cette diversité est due aux attentes des étudiants eux-mêmes.

Je vais souligner brièvement deux autres changements. Premièrement, il y a l'importance croissante des bourses de recherche postdoctorales et des étudiants titulaires de ces bourses au Canada. Ces bourses étaient réservées en grande partie à la médecine et aux sciences dans le passé. Il y a désormais de plus en plus de bourses de recherche dans les sciences sociales, les lettres et les sciences humaines qui font partie de la formation professionnelle. Le nombre de diplômés des cycles supérieurs augmente au Canada, mais nous sommes en retard par rapport aux États-Unis. On exerce d'énormes pressions partout au Canada pour augmenter le nombre d'étudiants des cycles supérieurs.

Deuxièmement, je veux souligner le contexte international. L'environnement international est dynamique. Il faut clairement augmenter la coopération. L'économie du savoir ne connaît pas de frontières. Nous publions des ouvrages et faisons des recherches avec d'autres. Nous devons faciliter cette coopération pour que le Canada puisse plus y participer. Cette tendance a mené à l'intensification de la concurrence sur d'autres fronts. Le Canada est devenu assez confiant il y a environ 20 ans et nous le sommes toujours. Nous avons beaucoup à offrir au reste du monde, mais la complaisance peut être un piège.

Je suis allé en Inde en décembre. Nous avons visité diverses institutions représentant des écoles d'études supérieures canadiennes. On nous a souvent dit que nous étions 10 ou 15 ans trop tard. Les Allemands, les Français et d'autres sont déjà présents sur le terrain. Ces pays ne font pas que recruter des étudiants étrangers; ils cherchent activement à établir des partenariats qui profiteront aux étudiants.

En ce qui concerne l'Europe et le processus de Bologne, je suis allé à Berlin la semaine dernière. Le développement d'une zone européenne de l'éducation, qui va du Caucase à l'Atlantique, permet la mobilité des étudiants. Elle offre des possibilités dynamiques aux étudiants en Europe. Je crois que cette zone deviendra très attirante pour de nombreux étudiants à l'avenir.

Le Canada doit songer à comment il peut participer à ce processus et offrir une solution de rechange viable afin d'encourager la mobilité.

C'est en gardant cette participation à l'esprit que je propose la stratégie nationale selon laquelle le Canada doit d'abord trouver le bon équilibre. Nous devons appuyer la recherche fondamentale. Nous devons nous assurer d'avoir les professeurs en place pour

our students receive adequate support to continue their studies, particularly to undertake studies without being distracted by having to take time-consuming employment. Post-doctoral fellowships are a critical issue. They are vital to what Canada can do in the knowledge economy and for an innovation strategy.

Finally, more attention needs to be paid to greater mobility: to allow students to move within Canada; to experience different labs, libraries, supervisors and colleagues to work with; and to gain international experience. The kinds of exchanges in which we engage in academic life today are becoming increasingly borderless.

James Turk, Executive Director, Canadian Association of University Teachers: Honourable senators, it is a pleasure to be with you today. I distributed to you a packet of information containing documents I will reference.

I am doing something unconventional. I did not give you notes for my presentation. Given the number of issues we will talk about, I will make available to the committee a more elaborated set of comments on issues following our discussion. I look forward to a conversation around the issues you are dealing with.

The Canadian Association of University Teachers is a federation of academic staff associations of 122 universities and colleges across Canada. We represent 65,000 academic staff.

There is not a politician in this country that does not talk about the importance of post-secondary education, and how the future of Canada is tied, in many ways, to building an educated population for a knowledge economy. Unfortunately, there is a shortfall in our support for post-secondary education. This is what I want to talk with you about.

There are five items on the list of subjects we are dealing with. I will focus on items C and D on the list in my remarks about evaluating mechanisms for funding research and the transfer mechanism.

In terms of funding research, I want to raise two issues. First is the amount of funding provided. Second is the targeting of funding. Let me explain both issues.

In terms of the federal government's funding of academic research, I preface it by saying that academic research in Canada is probably more important than in any other major industrialized country. The private sector conducts relatively less research in Canada than in any other industrialized country. We have known this situation for 30 years. There has been a greater reliance on university-based research in Canada than anywhere else. The amount of funding for that research becomes vital.

aider les étudiants. Il faut que nos étudiants reçoivent l'appui nécessaire pour poursuivre leurs études, surtout pour entreprendre des études sans être distraits par un emploi qui accapare leur temps. Les bourses de recherche postdoctorales sont un enjeu essentiel. Elles sont vitales pour le Canada dans le cadre d'une économie du savoir et d'une stratégie d'innovation.

Enfin, nous devons nous attarder davantage à accroître la mobilité : permettre aux étudiants de se déplacer au Canada; de travailler dans des bibliothèques et des laboratoires différents et avec des superviseurs et des collègues différents; et d'obtenir une expérience internationale. Le type d'échanges dans la vie universitaire d'aujourd'hui connaît de moins en moins de frontières.

James Turk, directeur exécutif, Association canadienne des professeures et professeurs d'université : Mesdames et messieurs les sénateurs, je suis ravi d'être ici aujourd'hui. Je vous ai distribué une trousse d'information contenant des documents auxquels je ferai référence.

Je fais quelque chose qui n'est pas conventionnel. Je ne vous ai pas fourni de notes pour mon exposé. Étant donné le nombre de questions dont nous allons discuter, je ferai parvenir au comité une série de commentaires plus détaillés sur ces questions à la suite de notre discussion. J'ai hâte de m'entretenir avec vous de ces sujets.

L'Association canadienne des professeures et professeurs d'université est une fédération d'associations de personnel de 122 universités et collèges au Canada. Nous représentons 65 000 membres du personnel d'université.

Il n'y a pas un politicien au pays qui ne parle pas de l'importance de l'éducation postsecondaire, et comment l'avenir du Canada est lié, de nombreuses façons, au développement d'une population instruite pour l'économie du savoir. Malheureusement, il y a des lacunes à notre appui à l'éducation postsecondaire. Voilà ce dont je veux vous parler.

Il y a cinq points sur la liste des sujets que nous examinons. Je me concentrerai sur les points C et D dans mes commentaires portant sur l'évaluation des mécanismes de financement de la recherche et des mécanismes de transfert.

Au sujet du financement de la recherche, je veux soulever deux points : premièrement, le financement offert, et deuxièmement, la cible de ce financement. Permettez-moi d'aller plus en détail.

En ce qui concerne le financement du gouvernement fédéral pour la recherche universitaire, je débiterai en disant que la recherche universitaire au Canada est probablement plus importante que dans tout autre grand pays industrialisé. Le secteur privé mène relativement moins de recherche au Canada que dans tout autre pays industrialisé. Nous vivons cette situation depuis 30 ans. Le Canada dépend plus de la recherche universitaire que partout ailleurs. Le financement disponible pour cette recherche est donc vital.

From 1993-94 until 1997-98, we had a net decline year by year in the funding for academic research in Canada in real-dollar terms. From 1998-99 to 2006-07, there was a significant increase in funding, and since that time it has been flat.

In 2009, our government cut funding for the three granting councils that provide the bulk of funding for academic research — the Social Sciences and Humanities Research Council, SSHRC, the Natural Science and Engineering Research Council, NSERC and the Canadian Institutes of Health Research, CIHR — by \$147.9 million over three years. In 2009, the American government increased funding for its two granting councils by over \$13 billion. In 2010, there was an increase to the three granting councils in Canada of less than the rate of inflation. At the same time, the Obama administration has proposed an increase to their granting councils of over 6 per cent.

One result of that funding is that we lose some scientists. The more serious result, I fear, is that we lose some of our young PhDs who take jobs in the United States where there are more serious possibilities to have their research funded, particularly in the natural sciences and in capital-intensive areas.

One issue is the amount of funding and another is the targeting of funding, that is, the Government of Canada directing where and how the granting councils can allocate the research funds they have received. For example, in 2007 the government provided \$85 million in resources to the granting councils. Of the \$35 million that went to NSERC, they were allowed to use it only for funding research in energy, the environment and information communications technologies. No other scientists could access money for anything else from that funding. In the social sciences and humanities, the total money that went to SSHRC could be used only in management, business and finance. Consider that this council is the granting council that funds all the philosophers, historians, anthropologists and so forth.

It was similar in 2008. NSERC's new money in 2008 could be used only for research into the needs of Canada's automobile manufacturing, forestry and fishing industries. The Social Sciences and Humanities Research Council money could be used only for research into environmental effects on the lives of Canadians and social and economic development needs in northern communities.

The problem with targeting was solved in 2009 because there was no new money; they actually cut the money. However, they had money for the Canada Graduate Scholarships Program, and the government specified that for the social sciences and

De 1993-1994 à 1997-1998, il y a eu une diminution nette du financement annuel pour la recherche universitaire au Canada en dollars réels. De 1998-1999 à 2006-2007, il y a eu une augmentation importante du financement, et depuis, il est demeuré stable.

En 2009, le gouvernement a réduit de 147,9 millions de dollars sur trois ans le financement des trois conseils subventionnaires qui offrent la majorité du financement pour la recherche universitaire — le Conseil de recherches en sciences humaines, le CRSH, le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie, le CRSNG, et les Instituts de recherche en santé du Canada, les IRSC. En 2009, le gouvernement américain a augmenté le financement pour ces deux conseils subventionnaires de plus de 13 milliards de dollars. En 2010, l'augmentation pour les trois conseils subventionnaires du Canada était plus basse que le taux d'inflation. Pour la même période, l'administration du président Obama a proposé une augmentation de plus de 6 p. 100 pour les conseils subventionnaires américains.

Un résultat de ce financement, c'est que nous perdons des scientifiques. Le résultat le plus grave, je crains, c'est que nous perdons certains de nos jeunes qui viennent d'obtenir un doctorat et qui décident d'aller travailler aux États-Unis où ils ont de meilleures chances d'obtenir des fonds pour leur recherche, particulièrement dans le domaine des sciences naturelles et des activités à haut coefficient de capitaux.

Il y a la question du montant du financement et aussi la question du ciblage du financement, c'est-à-dire que le gouvernement du Canada détermine où et comment les conseils subventionnaires peuvent allouer les fonds de recherche qu'ils ont reçus. Par exemple, en 2007, le gouvernement a accordé 85 millions aux conseils subventionnaires. Des 35 millions de dollars qui sont allés au CRSNG, ce dernier n'a pu utiliser ces fonds que pour financer la recherche dans le domaine de l'énergie, de l'environnement et des technologies de l'information et des communications. Aucun autre scientifique n'a pu avoir accès à des fonds pour quoi que ce soit d'autre à partir de cet argent. Dans le domaine des sciences sociales et des sciences humaines, les fonds qui ont été accordés au CRSH n'ont pu être utilisés que pour la gestion, les affaires et les finances. Il faut tenir compte du fait qu'il s'agit d'un conseil subventionnaire qui finance tous les philosophes, les historiens, les anthropologues, et cetera.

C'était la même chose en 2008. Tous les fonds que le CRSNG a reçus en 2008 n'ont pu être utilisés que pour la recherche sur les besoins des industries de la pêche, des forêts et de l'automobile au Canada. Le Conseil de recherches en sciences humaines n'a pu utiliser les fonds qu'il a reçus que pour la recherche portant sur les effets environnementaux sur la vie des Canadiens et les besoins des collectivités du Nord en matière de développement social et économique.

Le problème en ce qui concerne le ciblage a été résolu en 2009 car il n'y avait pas de nouvel argent; ils ont en fait réduit les subventions. Cependant, ils avaient des fonds pour le Programme de bourses d'études supérieures du Canada, et le gouvernement a

humanities, those scholarships could be spent only on students studying in business-related degrees.

As well, in the last four budgets, in addition to targeting where the money to the granting councils was to go, they are also directing money to research institutes — not through a peer review process, not through the granting councils, but by the government specifying in the budget who is to receive the money. For example, in the last budget, the Rick Hansen Foundation received 50 per cent more money directly from the government than the entire Social Sciences and Humanities Research Council of Canada. TRIUMF, which is an important major subatomic physics laboratory in British Columbia, received almost double the amount that the entire Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada received.

The government has targeted not only the agencies it prefers but also those it does not like. The Canadian Foundation for Climate and Atmospheric Sciences, the main funding body for university-based research on climate, atmospheric and related oceanic work in Canada, received no new money in 2010, threatening Canada's capacity to continue research in these vital areas.

We are concerned about the government targeting funding in that way, and we find it ironic that a government that acknowledges that it cannot pick winners and losers in business thinks that it can direct where research money goes. We think that targeting is a serious mistake. I am sure by this targeting the government wants to ensure that the public money is spent in ways that will provide practical benefits, but in reality we know that the real benefits, commercial as well as practical, come largely out of basic research.

Think of all the things we use that come from basic research: computers, lasers, medical imaging devices like MRIs and CT scans, global positioning systems, encryption systems that allow us to do our banking, Teflon, and the Internet. The list goes on and on. The best way we know to benefit a country is to build in funding for basic research, and that has not been happening.

Mike Lazaridis, businessman, founder and co-CEO of Research in Motion, commented on this issue. He said:

I keeps hearing that there is something fundamentally wrong with the university research system in Canada. Some very influential people believe that we are not getting the proper “bang for the buck” from our investment in university R&D. In fact, having done some R&D, some say we should take upwards of \$100-million from the annual budgets of the granting councils and focus instead on commercializing the knowledge we already have. What a dreadful mistake that would be. . . . The number one reason to fund basic research well and with vision is to attract the

précisé que pour ce qui est des sciences sociales et humaines, seuls les étudiants dans le domaine des affaires pouvaient se prévaloir de ces bourses.

Par ailleurs, au cours des quatre derniers budgets, en plus de cibler où l'argent des conseils subventionnaires devait aller, le gouvernement dirigeait également des fonds vers les instituts de recherche — non pas selon le processus d'examen par les pairs, non pas par l'intermédiaire des conseils subventionnaires, mais en précisant dans le budget qui devait recevoir les fonds. Par exemple, dans le dernier budget, la Fondation Rick Hansen a reçu directement du gouvernement 50 p. 100 plus d'argent que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. TRIUMF, qui est un important laboratoire de physique des particules subatomiques en Colombie-Britannique, a reçu presque le double du montant total qu'a reçu le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada.

Le gouvernement a ciblé non seulement ses organismes préférés, mais aussi ceux qu'il n'aime pas. La Fondation canadienne pour les sciences du climat et de l'atmosphère, le principal organisme de financement pour la recherche universitaire sur le climat, l'atmosphère et l'océan au Canada, n'a reçu aucun nouvel argent en 2010, ce qui menace la capacité du Canada à poursuivre ses recherches dans ces domaines vitaux.

Nous sommes préoccupés par la façon dont le gouvernement cible ses fonds, et nous trouvons ironique qu'un gouvernement qui reconnaît qu'il ne peut pas choisir des gagnants et des perdants dans le domaine des affaires pense qu'il puisse décider où vont les fonds pour la recherche. Nous sommes d'avis que ce ciblage constitue une erreur grave. Je suis certain que le gouvernement veut ainsi s'assurer que les fonds publics sont dépensés de façon à pouvoir en retirer des avantages pratiques, mais en réalité, nous savons que les avantages réels, autant sur le plan commercial que pratique, proviennent en grande partie de la recherche fondamentale.

Songez à tout ce que nous utilisons qui provient de la recherche fondamentale : les ordinateurs, les lasers, les appareils d'imagerie médicale comme pour les IRM et les tomographes, les systèmes de positionnement global, les systèmes de chiffrement qui nous permettent d'effectuer des transactions bancaires, le téflon et l'Internet. La liste est longue. Nous savons que ce qui est le plus avantageux pour un pays, c'est d'accroître le financement pour la recherche fondamentale, et ce n'est pas ce que l'on a fait.

Mike Lazaridis, homme d'affaires, fondateur et co-chef de direction de Research in Motion, a fait des commentaires à ce sujet. Il a dit :

J'entends constamment dire qu'il y a quelque chose de fondamental qui ne va pas avec le système de recherche universitaire au Canada. Il y a des gens qui ont beaucoup d'influence et qui estiment que nous n'avons pas un bon rendement sur notre investissement dans la R-D universitaire. En fait, en matière de R-D, certains disent que nous devrions prendre jusqu'à 100 millions des fonds annuels que nous affectons aux conseils subventionnaires pour nous concentrer plutôt sur la commercialisation du savoir dont nous disposons déjà. Quelle erreur terrible ce

very best researchers from around the world. Once here, they can prepare Canada's next generations of graduates, masters, PhDs and post-doctorates, including the finest foreign students. All else flows from that.

There needs to be a refocus on both the amount of money and the funding of it.

The second issue I want to raise is the funding transfer for post-secondary education. Canada now transfers less, on a per-student constant-dollar basis, than it did in 1993-94. The Council of the Federation says that there must be an increase of at least 4.5 per cent per year to meet the needs adequately. The Canadian Association of University Teachers takes the position that we should go back to the level of funding that we were at in the late 1970s and early 1980s when the federal government put one half of one per cent of gross domestic product into post-secondary education; that is, one half of a penny of every dollar earned by the economy.

That will not happen. In fact, there will be no significant increase until we change the mechanism by which we fund post-secondary education. All our federal funding goes in block transfers that provinces can spend or not spend as they want, and they do not have to spend it on post-secondary education.

I do not think there is a cabinet of government that will make the significant increases that are necessary until there is some assurance that the money will actually be spent, and that is why we are proposing the introduction of a Canada post-secondary education act, a copy of which is in the kit that I have given you. This act will create a system modeled on the Canada Health Act with predictable guidelines, some assurance for the federal government that the money will be spent on post-secondary education, and some assurance for the provinces of predictable and sustainable funding for post-secondary education.

That assurance is vital. Without a movement to a different mechanism, we will not have an adequate level of funding.

[Translation]

Olivier Beaulieu-Mathurin, Président, Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec: Thank you for your invitation Mr. Chairman, and I would like to repeat that the Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec is the only organization representing graduate students in Quebec and although it is part of the association, it has a unique status within that association.

serait... La raison principale pour laquelle nous devons bien financer la recherche fondamentale, et le faire avec vision, c'est pour attirer les meilleurs chercheurs de partout dans le monde. Une fois ici, ils peuvent préparer les prochaines générations de diplômés canadiens, au niveau de la maîtrise, du doctorat et du post-doctorat, y compris les meilleurs étudiants étrangers. Tout le reste découle de cela.

Il faut donc réorienter à la fois le financement et les montants.

La deuxième question que je voulais aborder est celle du transfert de fonds pour les études postsecondaires. Le Canada transfère maintenant moins d'argent, par étudiant et en dollars constants, qu'il ne le faisait en 1993-1994. Le Conseil de la Fédération soutient qu'il doit y avoir une augmentation d'au moins 4,5 p. 100 par an pour répondre aux besoins de façon adéquate. L'Association canadienne des professeures et professeurs d'université est d'avis que nous devrions revenir au niveau de financement que nous avions vers la fin des années 1970 et au début des années 1980, alors que le gouvernement fédéral investissait un demi pour cent du PIB dans l'éducation postsecondaire, c'est-à-dire un demi cent pour chaque dollar gagné dans l'économie.

Cela ne se fera pas. En fait, il n'y aura aucune augmentation importante tant que nous n'aurons pas changé le mécanisme de financement des études postsecondaires. Tous les fonds fédéraux sont transférés en bloc aux provinces qui peuvent dépenser ou non ces fonds comme bon leur semble, et elles ne sont pas obligées de les dépenser pour les études postsecondaires.

À mon avis, aucun cabinet du gouvernement n'augmentera ces fonds au niveau requis tant que nous ne serons pas certains que cet argent sera en fait dépensé, et c'est pour cette raison que nous proposons l'adoption d'une loi canadienne sur l'enseignement postsecondaire, dont vous trouverez un exemplaire dans la trousse d'information que je vous ai remise. Cette loi créera un système qui s'inspire de la Loi canadienne sur la santé et qui sera doté de lignes directrices prévisibles et de garanties pour le gouvernement fédéral selon lesquelles cet argent sera dépensé pour l'enseignement postsecondaire, ainsi que de garanties pour les provinces selon lesquelles il y aura des fonds prévisibles et durables pour l'enseignement postsecondaire.

De telles garanties sont absolument nécessaires. Si on n'adopte pas un mécanisme différent, on ne pourra pas obtenir un niveau de financement adéquat.

[Français]

Olivier Beaulieu-Mathurin, président, Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec : Merci, monsieur le président de votre invitation, j'aimerais réitérer que le Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec est la seule instance représentant les étudiants des cycles supérieurs au Québec, qui s'est intégrée au sein de l'association mais qui a un statut particulier à l'intérieur de l'association.

I would like to begin by saying that our organization supports the recommendation put forward by the FEUQ on April 22 at this same committee's meeting, and that is the recommendation regarding opting out, C-288 federal transfers, and funding.

From our perspective education falls under provincial jurisdiction, however we acknowledge that the federal government plays an important role with respect to funding, more specifically in the area of research. Our position on funding research is that this has to be done through funding bodies that already exist, with their peer review process. Funding must occur together with the evaluation of funding body strategic plans. The ultimate goal is that all applications recommended by the various committees — which have not been funded because of a lack of funds — receive funding. There is excellent research but unfortunately there is no funding to support it.

The other issue I would like to raise is that of international students. We are of the opinion that there has to be an overall strategy for international students in Canada. We have to make access to post-secondary education easier for international students by improving access to information and the quality of that information. For example, in order for Citizenship and Immigration Canada to be able to set up a chat service, their website has to be developed so that foreign students can easily and quickly find what they are looking for, and the data and advice provided have to be standardized by providing more training to Citizenship and Immigration Canada's officers.

The other issue is the number of accredited doctors in countries that are a significant source of foreign students. We think that more doctors should be accredited abroad. It would facilitate the process for them to come here and it would facilitate the process from embassies and from Canada. What is apparent is that this is a kin to a market. When these individuals apply, they do not necessarily apply only to come to Canada, but also to other countries. Given everything that is happening with the Bologna process, Canada could be more competitive in attracting foreign students. This is an area that should not be neglected and we have to move ahead because there is added value in having more foreign students here.

All this must be done, of course, in the spirit of complementing each others' areas and respecting the jurisdictions of federal and provincial governments. Procedures must be facilitated for foreign students, a more international outlook for universities must be fostered, and links between organizations must be created.

We would also like to raise the issue of post-doctoral studentships. Since 2009 the CNCS has been representing post-doctoral trainees in Quebec. Two of our main associations have created representation for them within their structure.

Je me permets de dire que notre organisation appuie ce que la FEUQ, le 22 avril, à une réunion de ce même comité, a mis de l'avant comme recommandation, à savoir la question du droit de retrait, des transferts fédéraux de C-288 et du financement subventionnaire.

Pour nous, l'éducation est de compétence provinciale mais nous sommes conscients de l'importance du gouvernement fédéral en matière de financement, particulièrement dans la recherche. Notre position dans le financement de la recherche est qu'il doit se faire au travers des organismes subventionnaires qui existent déjà avec le processus d'évaluation par les pairs. Le financement doit être fait en évaluant les plans stratégiques des organismes subventionnaires. L'objectif est que toutes les demandes recommandées par les différents comités — qui faute de fonds ne sont pas financées — trouvent à être financées. D'excellentes recherches sont reconnues, malheureusement, on ne peut pas avoir des fonds pour les financer.

L'autre question sur laquelle je m'attarderai est celle des étudiants internationaux. D'après nous, on doit avoir une stratégie globale des étudiants internationaux au Canada. Il faut faciliter l'accessibilité aux études universitaires pour les étudiants internationaux en facilitant l'accès à l'information et la qualité de celle-ci. Par exemple, pour mettre sur pied un service de clavardage en ligne, offert par Citoyenneté et Immigration Canada, il faut développer davantage leur site afin que l'étudiant étranger trouve facilement et rapidement ce qu'il recherche, et standardiser les données et les conseils offerts en offrant davantage de formations aux agents de Citoyenneté et Immigration Canada.

L'autre question est le nombre de présence de médecins accrédités dans les pays où il y a une provenance importante d'étudiants internationaux. On croit qu'il faudrait augmenter le nombre d'accréditations de ces médecins à l'étranger. Cela faciliterait le processus pour qu'ils viennent ici et cela faciliterait les démarches auprès des ambassades et à partir du Canada. La vision que l'on retrouve dans tout cela, c'est qu'on se retrouve dans un marché. Quand ils font une demande, ce n'est pas juste au Canada qu'ils le font, mais aussi dans d'autres pays. Avec ce qui se fait au niveau du processus de Bologne, la compétitivité du Canada, en termes d'attraction des étudiants internationaux, pourrait être augmentée. C'est un endroit qu'il ne faudrait pas laisser, et il faut aller de l'avant car il y a une valeur ajoutée à recevoir plus d'étudiants internationaux ici.

Le tout, bien sûr, doit se faire dans une optique de complémentarité, dans le respect des champs de compétences respectifs des gouvernements fédéral et provinciaux. On doit favoriser les démarches des étudiants internationaux et l'internationalisation des universités et faciliter les liens entre les organismes.

Comme autre point, on mentionne les stagiaires postdoctoraux. Le CNCS, depuis 2009, représente les stagiaires postdoctoraux au Québec. Deux de nos principales associations ont été créées dans leur structure. L'Université de Montréal et

The Université de Montréal and McGill University have accommodated post-doctoral trainees within their institutions. We are following the situation very closely.

Since the last federal budget the status of these students has been clearer; prior to the budget it was not clear whether they were students or employees. At the same time, the real debate, which is whether or not their grants are taxed, is also taking place elsewhere.

This represents several thousands of dollars more or less in the pockets of these doctoral fellows. The academic aspect to this question is whether or not this is training. Despite the federal government's recent decision, one has to acknowledge that there is strong and tangible recognition of the educational nature of post-doctoral fellowships. Quebec's Ministry of Education recognizes this in its funding formulas for post-doctoral fellowships.

The Association des universités au Québec and the Association des doyens des établissements d'enseignement supérieur officially support the fellows being included as students. Apart from the unionization of some post-doctoral fellows in two Ontario universities, there is little support for post-doctoral fellows being considered as employees. Sometimes there is ambiguity because of the common definition. That is an important aspect to this. Work has to be done in that regard. On the other hand, each of these universities has to decide and there has to be some coordination between them.

I would like to add another measure that we support, whose purpose is to stem the exodus of young people from resource-rich regions, and that is to establish a type of tax credit for new graduates who decide to go back to live in the regions.

Tax credits can sometimes be complex. The FEUQ, however, supports tax credits. For example, we recommended that the Quebec government establish tax credits for international students. International students who decide to stay and settle here — in Quebec at least — would be reimbursed for a part of the fees they paid for their studies. This would allow us to attract individuals who already have a network within our universities and who have been trained in this country and therefore do not encounter the same kind of credential recognition problems that other immigrants from other countries encounter.

[English]

Andrea Balon, National Executive Representative, National Graduate Caucus: Thank you for this opportunity to speak to you today about graduate student issues. The National Graduate Caucus is Canada's largest graduate student organization, representing over 70,000 students at over 30 campuses across the country.

l'Université McGill ont, à l'intérieur de leurs instances, une place pour les postdoctoraux. On suit la situation de très près.

Lors du dernier budget fédéral, on peut trancher la question du statut de ces étudiants, car il y avait une ambiguïté à savoir s'ils étaient des étudiants ou des employés. En même temps, le réel débat de dire qu'ils n'étaient pas éligibles à la non imposition de leur bourse se trouve aussi ailleurs.

L'importance que cela représente pour les stagiaires, c'est plusieurs milliers de dollars de plus ou de moins dans leurs poches. La question à se poser sur la nature académique est la suivante : s'agit-il ou non d'une formation? À ce chapitre, malgré la récente décision du gouvernement fédéral, on est forcé d'admettre que le caractère formatif du stage postdoctoral jouit d'un appui tangible et incontournable. Le ministère de l'Éducation du Québec le reconnaît dans ses formules de financement des stagiaires postdoctoraux.

L'appui officiel de l'Association des universités au Québec et l'Association des doyens des établissements d'enseignement supérieur sont en faveur de la reconnaissance à titre d'étudiants. Mise à part la syndicalisation de quelques stagiaires postdoctoraux dans deux universités ontariennes, peu d'appui concret milite en faveur du stage postdoctoral en tant qu'employé. Il faut savoir qu'il y a parfois de l'ambiguïté en raison de la définition commune. Cela serait un aspect important. Un travail doit se faire. D'un autre côté, il faut reconnaître que trancher cette décision revient à chacune des universités et il doit y avoir une certaine concertation entre elles.

J'ajouterais l'appui en faveur d'une mesure, qui viserait à faciliter ou régler l'exode des jeunes des régions ressources, d'offrir une sorte de crédits d'impôt pour les nouveaux diplômés qui décident de retourner vivre en région.

La question des crédits d'impôt est parfois complexe. La FEUQ est quand même en faveur des crédits d'impôt. Par exemple, on recommande au gouvernement québécois la mise en place de crédits d'impôt pour les étudiants internationaux. Les étudiants internationaux, qui décident de rester et de s'établir au pays — au Québec dans ce cas — se verraient rembourser une partie des frais forfaitaires payés pour leurs études. Cela permet d'attirer des gens qui ont déjà un réseau de stabilisation à l'intérieur des universités, et qui ont une formation faite à l'intérieur du pays et qui se trouvent à ne pas avoir autant de problèmes de reconnaissance des compétences que d'autres immigrants venant de pays étrangers.

[Traduction]

Andrea Balon, représentante à l'exécutif national, Caucus national des étudiantes et des étudiants de deuxième et troisième cycles : Je vous remercie de cette occasion de venir vous parler aujourd'hui des étudiants des cycles supérieurs. Le Caucus national des étudiants de deuxième et troisième cycles est le plus grand organisme d'étudiants des cycles supérieurs au Canada. Nous représentons plus de 70 000 étudiants dans plus de 30 campus universitaires au pays.

As an organization, we see the investment in graduate students and their research as an essential investment in the future needs of the Canadian economy. Graduate students are the drivers of long-term innovation through their research and also go on to become a highly skilled and highly qualified workforce that is needed in a knowledge-based economy.

There have been modest improvements in graduate student funding in the recent federal budgets. However, these improvements still have not made up for the cuts to the granting councils from the early 1990s. The latest increases in funding and the Canada Graduate Scholarships were geared toward specific areas of private industry, a policy that limits long-term innovation. The short-term increase in the 2009 federal budget in the number of scholarships distributed under the Social Sciences and Humanities Research Council were directed only towards business-related degrees.

Canada's research community responded negatively as the move ultimately undermines the independence of the council and the internationally recognized peer review standards within academia. This short-sighted research policy undermines Canada's world-class reputation and damages our world-class research community.

Also in the latest federal budget, this council received an increase of less than 1 per cent, following a trend of underfunding to the social sciences, even though the vast majority of graduate students are in this sector of academia.

According to recent studies carried out by the Organisation for Economic Co-operation and Development, Canada is falling far behind other industrialized countries in the area of private-sector research, development and innovation. Using public tax resources to subsidize private-sector-driven commercialization projects in universities, however, negatively affects incentives for the private sector to invest in in-house research and development. This policy also reduces the job opportunities for graduate students after they graduate.

We are of the opinion that public-sector funding for university research is essential to reverse this trend.

Today's graduate students face increased challenges. Graduate studies have expanded 37 per cent in the past decade as the demand for workers with advanced degrees has grown with the shift to a more knowledge-based economy. Despite this growth, there has not been an adequate increase in funding for graduate students. This lack of funding reduces not only the affordability of graduate school but also the quality of research.

Notre organisme considère qu'il est essentiel d'investir dans les étudiants des cycles supérieurs et leurs recherches pour les besoins futurs de l'économie canadienne. Les étudiants des cycles supérieurs sont les moteurs de l'innovation à long terme grâce à leurs recherches et deviennent par la suite une main-d'œuvre hautement qualifiée et spécialisée dont on a besoin dans une économie fondée sur le savoir.

Au cours des derniers budgets fédéraux, il y a eu des améliorations modestes dans le financement des étudiants de deuxième et troisième cycles. Cependant, ces améliorations n'ont pas compensé les compressions qu'ont subies les conseils subventionnaires depuis le début des années 1990. Les dernières augmentations de financement et les bourses d'études supérieures du Canada visaient précisément certains domaines du secteur privé, une politique qui limite l'innovation à long terme. L'augmentation à court terme dans le budget fédéral de 2009 du nombre de bourses distribuées par le Conseil de recherches en sciences humaines ne visait que les diplômés dans le domaine des affaires.

La réaction des chercheurs canadiens était négative car cette décision mine en fin de compte l'indépendance du conseil et les normes d'examen par les pairs reconnues à l'échelle internationale dans le milieu universitaire. Cette politique à courte vue en matière de recherche mine la réputation mondiale du Canada et nuit à nos chercheurs de renommée internationale.

Par ailleurs, dans le dernier budget fédéral, le CRSH a reçu une augmentation de moins de 1 p. 100, ce qui maintient la tendance de sous-financement des sciences sociales, même si la grande majorité des étudiants de deuxième et troisième cycles proviennent de ce secteur universitaire.

Selon des études récentes effectuées par l'Organisation de coopération et de développement économiques, le Canada accuse un retard important par rapport à d'autres pays industrialisés dans le domaine de la recherche, du développement et de l'innovation dans le secteur privé. Cependant, l'utilisation des ressources fiscales publiques pour subventionner les projets de commercialisation du secteur privé dans les universités n'encourage pas le secteur privé à investir dans la recherche et le développement à l'interne. Cette politique réduit par ailleurs les possibilités d'emploi des étudiants des cycles supérieurs une fois qu'ils ont obtenu leur diplôme.

Nous sommes d'avis que le financement du secteur privé pour la recherche universitaire est essentiel si nous voulons renverser cette tendance.

Les étudiants des cycles supérieurs de nos jours doivent faire face à de plus en plus de défis. Leur nombre a augmenté de 37 p. 100 au cours de la dernière décennie alors que la demande pour des travailleurs ayant des diplômes d'études supérieures a augmenté et que nous sommes passés à une économie du savoir. Malgré cette croissance, le financement des étudiants des cycles supérieurs n'a pas augmenté suffisamment. Ce manque de financement réduit non seulement l'abordabilité des études supérieures, mais aussi la qualité de la recherche.

Graduate students incur increased debt loads during their programs and face a faster rise in tuition fees than undergraduates. In addition, a Statistics Canada report released early this year showed that PhD graduates can look forward to increasing their pay only an average of \$4,000 a year over that of a master's graduate, despite studying and paying tuition fees for an extra five years.

Basic curiosity-driven research that graduate students carry out is the foundation for the future economy, and establishes the long-term innovation possibilities for enterprises.

Countries such as those in Europe, the U.S. and growing economies like China and India have invested heavily in university research in response to the global recession.

Canada has been ranked by an international panel to have one of the most efficient and effective discovery grants programs in the world in producing innovative and top-tier research. However, investment by the federal government in the councils that fund university research was cut by \$148 million in the 2009 budget and not restored in the recent budget.

Since 2006, the federal government has provided little in the way of upfront grants to graduate students. For example, the 2008 Budget increase in the number of Canada Graduate Scholarships did not reflect the enrolment trends in graduate studies. Only 15 per cent of the new scholarships in 2008 went to graduate students studying under the social sciences, humanities and the arts, where approximately 50 per cent of graduate students study.

The 2009 Budget continued this trend, with only \$17 million of the \$88 million going to SSHRC, and earmarking all of that \$17 million for those in "business-related degrees," thereby excluding well over 90 per cent of graduate students in the social sciences, humanities and the arts.

Moreover, there was barely any mention of graduate student research in the 2010 federal budget, with paltry and asymmetrical increases to the granting councils favouring market-driven research.

Our recommendation to the pre-budget consultations was to restore the \$148 million to the granting councils and increase, in both proportion and amount, funding to go to basic research by graduate students. We recommended that this money be asymmetrically allocated through the Social Sciences and Humanities Research Council to make up for the historical underfunding of these programs.

Par rapport aux étudiants de premier cycle, les étudiants des cycles supérieurs sont confrontés à un niveau d'endettement accru et à des frais de scolarité qui augmentent plus rapidement. Par ailleurs, un rapport publié par Statistique Canada au début de l'année révèle que les titulaires d'un doctorat ne peuvent espérer recevoir en moyenne que 4 000 \$ de plus par an qu'un titulaire d'une maîtrise, même s'ils ont étudié et payé des frais de scolarité pendant cinq ans de plus.

La recherche fondamentale motivée par la curiosité que les étudiants des cycles supérieurs effectuent est le fondement de l'économie future et crée des possibilités d'innovation à long terme pour les entreprises.

Les pays européens, les États-Unis et les économies en croissance comme la Chine et l'Inde ont considérablement investi dans la recherche universitaire pour combattre la récession mondiale.

Selon un groupe international, le Canada a l'un des programmes subventionnaires de découverte les plus efficaces et efficaces au monde pour ce qui est de produire la meilleure recherche novatrice. Cependant, l'investissement du gouvernement fédéral dans les conseils qui financent la recherche universitaire a été réduit de 148 millions de dollars dans le budget de 2009 et l'investissement n'a pas été rétabli dans le dernier budget.

Depuis 2006, le gouvernement fédéral a accordé très peu de subventions directes aux étudiants des cycles supérieurs. Par exemple, l'augmentation dans le nombre des bourses d'études supérieures du Canada dans le budget de 2008 ne reflétait pas les tendances d'inscription dans des programmes d'études supérieures. Seulement 15 p. 100 des nouvelles bourses ont été décernées en 2008 à des étudiants de deuxième et troisième cycles dans les domaines des sciences sociales, des sciences humaines et des arts, tandis que 50 p. 100 des étudiants de deuxième et de troisième cycles sont inscrits dans ces programmes.

Le budget de 2009 a maintenu cette tendance, alors que seulement 17 millions de dollars sur les 80 millions ont été accordés au CRSH et que la totalité de ce montant est allée aux étudiants dans le domaine des affaires, excluant ainsi plus de 90 p. 100 des étudiants de deuxième et de troisième cycles dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts.

Par ailleurs, on a à peine mentionné la recherche effectuée par les étudiants des cycles supérieurs dans le budget fédéral de 2010, des augmentations asymétriques et négligeables ayant été accordées aux conseils subventionnaires qui favorisaient la recherche axée sur le marché.

Lors des consultations prébudgétaires, notre recommandation était de remettre en place les 148 millions de dollars pour les conseils subventionnaires et d'augmenter le financement accordé à la recherche fondamentale faite par des étudiants des cycles supérieurs tant en montant réel que proportionnellement. Nous avons recommandé que ces fonds soient alloués de façon asymétrique par le CRSH afin de compenser le sous-financement de ces programmes par le passé.

Our second recommendation to government was to double the amount of Canada graduate students that receive direct funding for their studies through the Canada Graduate Scholarships Program.

I hope that when this committee considers issues pertaining to access to post-secondary education and graduate studies, you consider how graduate students are funded.

With that, I will end my presentation. I look forward to the question period, where I can provide more in-depth answers.

The Deputy Chair: Thank you to all our presenters.

I will now open the floor to our colleagues.

[Translation]

Senator Champagne: Mr. Beaulieu-Mathurin, forgive me for being somewhat curious; you stated in your opening remarks that your organization has unique status within the Fédération étudiante universitaire du Québec. Why and what is it?

Mr. Beaulieu-Mathurin: The CNCF is an organization that represents graduate students, and that, contrary to other members of the Fédération étudiante universitaire du Québec, has its own president, budget and the ability to take political positions. Within the federation, only the president of the Fédération étudiante universitaire du Québec can do that.

Senator Champagne: A few weeks ago Mr. Savoie appeared before this committee and I heard him again on the radio this morning; allow me to bring you up to date on Quebec news with respect to post-secondary education.

At this point, McGill University would like to substantially increase its tuition fees for its MBA program. In Quebec, the freeze on tuition fees was lifted in 2007 and since then they have been going up by \$100 per year. That is not a huge amount. But this time we are talking about a very significant amount.

This morning I heard that the Minister of Education in Quebec, Ms. Courchesne, challenged McGill University and stated that if the university demands such high amounts from its students, then they will collect, from each student, the amounts they usually allocate.

Where do we stand? Of course McGill University's MBA program is one of the most well known in America, but there is also a program offered by the Hautes Études Commerciales; why does McGill University, when it attracts so many international students, want to increase its fees so substantially? Are they right or wrong? How will we manage that, both at the provincial level and at the federal level, the federal government being the one that transfers significant funds to Quebec for university education?

La deuxième recommandation que nous avons faite au gouvernement était de doubler le montant de l'aide directe que reçoivent les étudiants de deuxième et troisième cycles pour leurs études, et ce, par l'entremise du Programme de bourses d'études supérieures du Canada.

J'espère que, lorsque votre comité étudiera les questions liées à l'accès aux études postsecondaires et aux études supérieures, vous vous pencherez sur la façon dont on aide les étudiants de deuxième et troisième cycles.

Je m'arrête là, et je suis impatiente de répondre aux questions, pour pouvoir vous fournir plus de détails.

Le vice-président : Merci à tous nos témoins.

Je vais maintenant donner la parole à nos collègues.

[Français]

Le sénateur Champagne : Monsieur Beaulieu-Mathurin, permettez-moi d'être un peu curieuse; vous disiez tout à l'heure dans votre présentation que votre organisme a un statut particulier au sein de la Fédération étudiante universitaire du Québec. Pourquoi et cela consiste en quoi?

M. Beaulieu-Mathurin : Le CNCF est une organisation qui représente les cycles supérieurs et qui, comparativement à d'autres commissions de la Fédération étudiante universitaire du Québec, a son propre président, son budget et la possibilité de faire de la représentation politique. Tandis qu'à l'intérieur de la structure, ce n'est que le président de la Fédération étudiante universitaire du Québec qui peut le faire.

Le sénateur Champagne : Nous recevions M. Savoie il y a quelques semaines et je l'entendais à la radio ce matin; alors, permettez-moi de vous transporter au centre de l'actualité québécoise concernant l'éducation postsecondaire.

En ce moment, l'Université McGill pour son programme MBA veut augmenter de façon importante les frais de scolarité. Au Québec, nous savons que le gel des frais de scolarité a cessé en 2007, et qu'ils augmentent depuis de 100 \$ par année. Ce n'est quand même pas énorme. Mais là, on parle vraiment d'une augmentation importante.

J'entendais ce matin que la ministre de l'Éducation du Québec, Mme Courchesne, met l'Université McGill au défi en déclarant que si l'université demande des sommes aussi importantes à ses élèves, ils devront prélever, pour chaque étudiant, les sommes qu'ils octroient normalement.

Où est-ce qu'on se situe? Le programme MBA de l'Université McGill est, bien sûr, l'un des plus reconnus en Amérique, mais on a quand même le programme offert aux Hautes Études Commerciales; pourquoi l'Université McGill, qui attire beaucoup d'étudiants étrangers, veut exiger des frais de scolarité aussi élevés? Ont-ils raison ou tort? Comment va-t-on pouvoir gérer cela, autant au niveau provincial qu'en relation avec le gouvernement fédéral, qui effectue des transferts de fonds importants au Québec pour l'éducation universitaire?

Mr. Beaulieu-Mathurin: With respect to McGill University, I understand that they want to deregulate and go beyond the ministry's threshold. I should point out that up until 2012 fees will not be frozen and there will be an increase.

At that point there will be further consultations and what McGill University is doing in fact is trying to force a move ahead and go beyond what has been decided.

McGill University also provides a program in partnership with the HEC. It is called an EMBA; an executive MBA that costs approximately \$60,000. They are allowed to offer that program but when they try to change their entire MBA program for all students and increase all fees, that is deregulate them, then the Ministry of Education refuses.

McGill University also wanted to turn that program into a self-financing program so that they would no longer have to comply with the ministry's rules. One needs authorization to do that and one needs to provide grounds for the change based on the market.

There are two or three self-financing programs in Quebec. This boils down to a confrontation between the Ministry of Education and McGill University. In our opinion, that is not the path to take for now. The McGill Students' Society and the GSS are also uncomfortable with this decision.

Senator Champagne: This would be a form of privatization in a university in Quebec; at least in one of its programs.

Mr. Beaulieu-Mathurin: There is some concern about a domino effect. The rector of Laval University stated that, in relation to their medical program for which there is huge demand and for which they turn away many students, they might also like to increase their fees. That is currently the concern of several groups.

Senator Champagne: I would like you to confirm something for me: Is it true that foreign students pay tuition fees that are much higher than Canadian or Quebec students?

Mr. Beaulieu-Mathurin: There are three differences, between Quebec, Canadian and foreign students in Quebec, with respect to funding.

Senator Champagne: I will give the floor to my colleagues.

[English]

Senator Seidman: Thank you for coming to talk to us this morning. I have come from the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources, where we are hearing from witnesses concerned with a vision for the future of the Canadian energy sector.

I was struck by something I heard this morning. We heard from witnesses who said that there is a growing crisis in electrical engineering university programs in this country. They said there

M. Beaulieu-Mathurin : Je comprends qu'en ce qui concerne l'Université McGill, on parle de déréglementer et d'aller au-delà du plafond du ministère. Il faut savoir que, jusqu'en 2012, nous sommes dans une situation où les frais sont dégelés et qu'il y aura une augmentation.

Par la suite, il y aura consultation à nouveau et ce que l'Université McGill fait, c'est tenter de forcer la main et d'essayer d'aller au-delà.

L'Université McGill offre également un programme en partenariat avec le HEC. Il s'agit du EMBA; un MBA exécutif qui coûte près de 60 000 \$. Elle peut offrir ce programme, mais lorsqu'elle tente de changer l'entièreté de son programme MBA pour tous les étudiants et en augmenter les frais, les déréglementer, c'est là où le ministère de l'Éducation refuse.

L'Université McGill voulait également effectuer ce transfert de programme afin d'aller vers un programme autofinancé, pour ne plus être soumis à la règle du ministère. Pour ce faire, il faut obtenir une autorisation et fournir des justifications par rapport au marché.

Il y a deux ou trois programmes autofinancés au Québec. C'est, au fond, un affrontement entre le ministère de l'Éducation et l'Université McGill. À notre avis, ce n'est pas la voie pour l'instant. L'Association des étudiants de McGill et de GSS est aussi inconfortable avec cette décision.

Le sénateur Champagne : Ce serait en fait une forme de privatisation d'une université au Québec; dans un des programmes en tout cas.

M. Beaulieu-Mathurin : Il y a un peu la crainte d'un effet domino. Le recteur de l'Université Laval dit aussi que, concernant leur programme de médecine pour lequel il y a une grande demande et pour lequel ils doivent refuser beaucoup d'étudiants, qu'ils pourraient aussi vouloir augmenter les frais. C'est la crainte que plusieurs groupes vivent en ce moment.

Le sénateur Champagne : J'aimerais que vous me confirmiez une chose : est-ce que les étudiants étrangers ne paient pas des frais de scolarité beaucoup plus élevés que les étudiants canadiens ou québécois?

M. Beaulieu-Mathurin : Il y a effectivement une différence en trois volets; entre les étudiants québécois, canadiens et étrangers au Québec, dans le système de financement.

Le sénateur Champagne : Je vais céder la parole à mes collègues.

[Traduction]

Le sénateur Seidman : Merci d'être venus nous rencontrer ce matin. J'arrive du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, où nous entendons des témoins qui souhaitent que nous ayons une vision pour l'avenir du secteur énergétique canadien.

J'ai été frappée par quelque chose que j'ai entendu ce matin. Nous avons entendu des témoins nous dire que les programmes de génie électrique dans les universités canadiennes sont en proie à

were fewer and fewer students, and that this situation was having a profound influence on research and development and the development of new technologies in Canada.

They were speaking specifically as it related to the energy field and our challenges there. Among the reasons they put forward for this crisis of fewer and fewer students was what we have often heard and discussed around this table from our eminent senator, Senator Keon, that there is an ever-decreasing number of young men opting for post-secondary education, for some reason. The electrical engineering programs and the whole area of R&D and new technologies development appeal more to young men than to young women. I was struck by the crossover between what I heard on another committee this morning and our subject today. I would appreciate your comment on this issue.

Mr. Peers: I can try. I have been in my current institution for three years. Previously, I was at the University of Calgary, where we saw a noticeable trend, in particular with the oil sands. Young males, my nephew, for example, can make \$140,000 per year as a roofer so why go to university? It speaks to a deeper problem that is not unique to Canada, as evidenced by the data from the U.S. and the U.K. In areas of hard science in general, we are becoming more dependent on international students. In the U.S., for example, 35 per cent of the graduate students in physics and math are international students. We face much the same problem here. There is a gender dimension beyond that but generally speaking, sciences are not attracting students in the way they once were. This issue has to be addressed through the K to 12 system as well as the universities.

Engineering has further challenges in persuading students to take on a research career when the private-sector opportunities are good. Often, they can go from a bachelor of engineering straight into a prospective job and they are not necessarily going into a master's level education. Talking with grad deans across Canada, that is a further pressure on universities to seek international students to work in the labs of faculty members.

Coming back to what other people at the table pointed out, to support graduate students in those areas, we need well-funded labs and researchers that are active, and we have to keep those researchers in Canada. There are multiple elements, but real efforts need to be taken to encourage more men and women generally to look at science as a valuable career. That effort has to start at the high school and junior high school levels.

une crise qui prend de l'ampleur. On nous a dit que ces programmes attirent de moins en moins d'étudiants et que la situation a une incidence profonde sur la recherche et le développement ainsi que sur la mise au point de nouvelles technologies au Canada.

On nous parlait plus précisément des répercussions sur le secteur énergétique étant donné les défis que nous avons à relever dans ce domaine. Parmi les raisons évoquées pour expliquer cette pénurie d'étudiants, il y avait notamment le phénomène dont nous avons souvent entendu parler autour de cette table de la part de notre éminent collègue, le sénateur Keon, de ces jeunes hommes qui sont de moins en moins nombreux à poursuivre des études postsecondaires, sans qu'on sache trop pourquoi. Les programmes de génie électrique et tout le domaine de la recherche et du développement et de la mise au point de nouvelles technologies attirent davantage les jeunes hommes que les jeunes femmes. J'ai été frappée par les rapprochements que l'on peut faire entre ce que j'ai entendu à un autre comité ce matin et le sujet qui nous occupe aujourd'hui. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Peers : Je peux essayer de répondre. J'en suis à ma troisième année dans l'établissement que je fréquente. Auparavant, j'étais à l'Université de Calgary, où nous avons remarqué une tendance qui se dessinait notamment par rapport aux sables bitumineux. Les jeunes hommes, comme mon neveu, peuvent gagner 140 000 \$ par an en tant que couvreur. Alors, pourquoi aller à l'université? Cet état de fait nous ramène à un problème plus profond qui ne se limite pas au Canada, à en croire les données provenant des États-Unis et du Royaume-Uni. De manière générale, la population étudiante dans les sciences exactes est constituée de plus en plus d'étudiants étrangers. Aux États-Unis, par exemple, 35 p. 100 de ceux qui sont inscrits en physique et en mathématiques au deuxième et au troisième cycles sont des étudiants étrangers. Le problème est à toutes fins utiles le même ici. Il y a aussi une dimension liée aux différences entre les sexes, mais de manière générale, les sciences n'attirent pas autant d'étudiants qu'autrefois. Il faut tenter de résoudre ce problème, non pas seulement au niveau universitaire, mais dans les écoles primaires et secondaires.

Dans le domaine du génie, on a encore plus de mal à inciter les étudiants à vouloir devenir un chercheur quand ils ont tellement de possibilités qui leur sont offertes dans le secteur privé. Bien souvent, dès qu'ils obtiennent leur baccalauréat en génie, ils peuvent se trouver un emploi, si bien qu'ils ne poursuivent pas leurs études au niveau de la maîtrise. C'est ce qui explique, d'après ce que m'ont dit les doyens des facultés d'études supérieures dans les universités canadiennes, que les universités doivent chercher à attirer des étudiants étrangers pour travailler dans les laboratoires de leurs professeurs.

Si je peux revenir à ce que d'autres ont fait remarquer autour de la table, pour appuyer les étudiants de deuxième et troisième cycles dans ces domaines, il nous faut des laboratoires bien financés et des chercheurs actifs, et il nous faut garder ces chercheurs au Canada. De nombreux éléments entrent en ligne de compte, mais il faut vraiment déployer des efforts pour encourager un plus grand nombre d'hommes et de femmes à

Mr. Turk: There are a number of aspects to the question that you asked. Mr. Peers mentioned several of them. It is wrong to say that men are more likely to want to go into engineering than women. First, there is a significant surplus of men vis-à-vis women, but much research shows that there are numerous disincentives to women going into engineering. The tradition in engineering is that of a male culture, and women who begin in engineering, even when there are creative programs for that purpose, often leave. A number of universities have been wrestling with how to attract and keep more women, and there has been an increase in the percentage of women. Part of the solution to the problem is resolving some of the gender disincentives to women so that they enter the program, stay with it and succeed in the field.

Second, there is a lesser enrolment in the sciences generally, which has been discussed a lot. Mr. Peers is right: We have to look at that issue partly in terms of elementary and secondary education for a solution. Third, especially in fields like engineering, for people who want to go on to become academics in the field and to teach and do research, the field is capital-intensive. With the underfunding of NSERC, the reality is that it is difficult to obtain adequate funding in Canada. It is much more difficult here than it is in the United States. Of course, we have many top students who go on to the United States to do their PhDs because there is more funding for their graduate work. Then, they often stay in the United States because there is more opportunity for jobs and funding for those jobs. A complex set of issues is at the base of the problem.

Senator Seidman: If we can pursue this a little more, you talked about better information at the secondary level. Can the universities do something in terms of marketing and public relations?

Mr. Turk: The issue is not primarily a public relations issue or a marketing issue. If students do not come to university with a background in mathematics and the sciences, they will not be able to study engineering. The elementary and secondary curricula in the different provinces have been wrestling with how to strengthen curricula in maths and sciences to attract students to those fields. Sometimes educators have made missteps, as in Ontario, where they altered the curriculum in such a way that algebra in Grade 11 was so difficult, it discouraged many students from going forward. The focus needs to be on the secondary level curricula in terms of preparing more people to go into the field at the university level. That is my recommendation.

envisager une carrière dans les sciences comme étant une perspective attrayante. Il faut commencer dans les écoles secondaires et les écoles intermédiaires.

M. Turk : Il y a plusieurs aspects à la question que vous avez posée. M. Peers en a évoqué quelques-uns. Il n'est pas juste de dire que les hommes sont plus susceptibles de vouloir étudier le génie que les femmes. Tout d'abord, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes, mais une bonne part des recherches montrent qu'il y a de nombreux facteurs qui dissuadent les femmes de vouloir étudier le génie. Traditionnellement, c'est la culture masculine qui domine dans le domaine du génie, et les femmes qui se lancent en génie, même quand il existe des programmes novateurs pour les y inciter, ne terminent bien souvent pas leur programme. Plusieurs universités cherchent depuis un certain temps à attirer plus de femmes et à les garder, si bien que le pourcentage de femmes a augmenté. Pour résoudre le problème, il faudrait notamment éliminer certains facteurs qui ont un effet dissuasif sur les femmes, afin qu'elles soient plus nombreuses à s'inscrire à des programmes de génie, à terminer leurs études et à réussir dans le domaine.

Deuxièmement, il y a généralement moins d'étudiants qui s'inscrivent en sciences, et nous en avons déjà beaucoup parlé. M. Peers a raison : Nous devons notamment chercher une solution du côté des écoles primaires et secondaires. Troisièmement, et c'est particulièrement le cas dans des domaines comme le génie, ceux qui veulent devenir ensuite professeurs, qui veulent enseigner et faire de la recherche, doivent investir beaucoup d'argent. Étant donné le sous-financement du CRSNG, le fait est qu'il est difficile pour eux d'obtenir une aide financière suffisante au Canada. C'est bien plus difficile ici qu'aux États-Unis. Bien entendu, beaucoup de nos meilleurs étudiants s'en vont aux États-Unis pour faire leur doctorat parce que les études supérieures y sont mieux financées. Puis, il arrive souvent qu'ils y restent parce qu'ils y trouvent plus facilement un emploi et une aide financière pour leurs travaux. Le problème s'explique par un ensemble complexe de facteurs.

Le sénateur Seidman : Poursuivons un peu dans cette veine. Vous avez parlé de mieux informer les jeunes du secondaire. Les universités pourraient-elles faire quelque chose du côté du marketing et des relations publiques?

M. Turk : La question n'est pas principalement une question de relations publiques ou de marketing. Si les jeunes arrivent à l'université et qu'ils n'ont pas une bonne base en mathématiques et en sciences, ils ne pourront pas faire des études de génie. Dans les différentes provinces, on cherche à renforcer les programmes d'études en mathématiques et en sciences aux niveaux primaire et secondaire afin d'attirer plus d'étudiants. Il y a eu des erreurs de parcours par le passé. En Ontario, par exemple, on a instauré un nouveau programme qui a rendu l'algèbre en onzième année tellement difficile que beaucoup d'étudiants n'ont pas voulu poursuivre. À mon avis, il faut mettre l'accent sur les programmes d'études au niveau secondaire pour qu'ils préparent plus de jeunes à poursuivre leurs études dans ce domaine au niveau universitaire. Voilà ce que je recommande.

Mr. Peers: I agree. Many people in Canada are actively trying to promote science in high school. One can point to the recently installed President of the University of Calgary, Elizabeth Cannon, who is an engineer. She has been active in bringing more women to science and engineering. One of my female associate deans is a mathematician, and she is active. There is a growing recognition that we need many more role models and mentors going out to the schools. Universities are stepping up, but it comes back to the curriculum, parental expectations, et cetera.

Senator Seidman: Do Ms. Balon or Mr. Beaulieu-Mathurin have anything to add?

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: Several universities offer initiation studentships for research to undergraduate students. These students are paired up with master's or doctoral students in various research groups that they work with during the summer. That serves as an initiation and can motivate them to undertake post-graduate studies, which represents an added value in training. That is why students may make that choice.

One of the main reasons why there are fewer graduate students in natural sciences or engineering is that it is easier to find a job in those areas with an undergraduate degree. Students realize that it is not really worthwhile pursuing graduate studies. They may go on if they have a passion for it or if they want to work with a particular professor. Many of my colleagues from the Association des étudiants de l'École Polytechnique (AEP) would say that for now they do not want to undertake graduate studies.

[English]

Ms. Balon: Funding is a huge issue. In the last federal budget, funding was directed at infrastructure and building labs. As Mr. Turk said, little funding has been directed at graduate student researchers who conduct this research. That situation has huge implications for why students are not continuing in the science sectors.

We also have to consider that students are coming out of their undergraduate degrees with high debt loads as well. As Mr. Beaulieu-Mathurin said, they are moving into their graduate research and have to decide whether they should take a job to pay off their debt or accumulate more debt.

With regard to international students working in the sciences, international students pay twice as much in fees. If they are given scholarships or grants, they are not allowed work permits on most of the scholarships, to my understanding. They too struggle at higher amounts because they are isolated when they come here to study. Funding is a huge issue.

M. Peers : Je suis d'accord. Il y a bien des gens au Canada qui cherchent activement à faire la promotion des sciences au niveau secondaire. Il n'y a qu'à voir ce que fait la nouvelle rectrice de l'Université de Calgary, Elizabeth Cannon, qui est elle-même ingénieure. Elle s'efforce d'attirer plus de femmes dans les programmes de sciences et de génie. Je peux aussi donner l'exemple d'une de mes collègues doyenne associée, qui est elle-même mathématicienne. Nous sommes de plus en plus conscients du fait qu'il faut que nous ayons davantage de modèles et de mentors qui puissent se rendre dans les écoles. Les universités font leur part, mais tout revient aux programmes d'études, aux attentes des parents, et cetera.

Le sénateur Seidman : Mme Balon ou M. Beaulieu-Mathurin auraient-ils quelque chose à ajouter?

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin : Plusieurs universités offrent des stages d'initiation à la recherche pour les étudiants du premier cycle. Ces étudiants sont jumelés à des étudiants à la maîtrise ou au doctorat dans divers groupes de recherche et ils travaillent pendant l'été. Cela peut les initier et peut-être les inciter à faire des études supérieures, ce qui peut avoir une grande valeur ajoutée dans une formation. C'est pourquoi l'étudiant pourrait favoriser ce choix.

Une des principales raisons pour laquelle il y a moins d'étudiants aux cycles supérieurs en sciences naturelles et en génie, c'est qu'il est plus facile de se trouver un emploi à la sortie du baccalauréat dans ces domaines. Les étudiants trouvent alors qu'il ne vaut pas la peine de poursuivre des études supérieures. Ils vont décider d'y aller s'ils ont la passion ou s'ils ont été accrochés par un professeur. Beaucoup de mes collègues de l'Association des étudiants de l'École Polytechnique (AEP) vont dire qu'ils ne souhaitent pas étudier aux cycles supérieurs pour le moment.

[Traduction]

Mme Balon : Le financement est un problème de taille. Dans le dernier budget fédéral, on a prévu des fonds pour l'infrastructure et la construction de laboratoires, mais comme l'a fait remarquer M. Turk, on en a prévu très peu pour les étudiants des cycles supérieurs qui font de la recherche. C'est ce qui explique en grande partie que les étudiants ne poursuivent pas leurs études en sciences.

Il ne faut pas oublier non plus que les jeunes sont lourdement endettés quand ils terminent leurs études de premier cycle. Comme l'a expliqué M. Beaulieu-Mathurin, ils doivent ensuite choisir entre se trouver un emploi pour rembourser leurs dettes ou poursuivre leurs études et s'endetter encore davantage.

En ce qui concerne les étudiants étrangers dans les programmes de sciences, ils paient deux fois plus en frais de scolarité. S'ils reçoivent des bourses d'études ou de l'aide financière, le plus souvent, ils n'ont pas le droit d'obtenir un permis de travail. Ils éprouvent aussi d'autres difficultés du fait qu'ils se sentent isolés quand ils viennent étudier ici. Le financement est un problème énorme.

Senator Cordy: My first question relates to the intense competition for international postgraduate students. Mr. Peers, you spoke about going to India and said that you arrived and were told that you were too late because European countries are offering partnerships for study in their countries. We have not been able to offer these partnerships.

We heard yesterday that the same challenges exist for the recruitment of undergrad students. We heard that Australia spends \$20 million per year to promote Australia to international students. Canada spends \$1 million, which is less than what some universities spend. I had the opportunity a few years ago to talk to officials in our embassy in Malaysia, where I brought this up. They said that Australia has what I will call university information days that the students from Asia — either China or India — attend. They are accepted to the university, and at the same time they receive their student visas.

We have a challenge because what I heard at the time — and I gather from talking to some of the university people in Halifax the situation has not changed for Canada — is that students are applying to universities in Canada and being accepted, but after months and months, they still have not heard whether they have been granted a student visa. Rather than wait until the end of August or early September to make their decision, they are either studying at home or going to places like Australia or European countries that offer the visas in a more timely way.

What do we do about that situation? We have the public relations aspect, but also the student visa aspect. What kinds of measures should we recommend as a committee?

Mr. Peers: It is interesting. I was here on Tuesday for a meeting with Department of Foreign Affairs and International Trade and we talked about this issue. Canada has been slower at processing visas and it has been a long-standing complaint for many of us. I wish we were not that slow but, on the other hand, Australia has inherited a number of problems. The instances of fraud are high. Several months ago in the U.K., they were not accepting any student visas from Northern India due to serious problems of fraud.

Australia was aggressive in going abroad, pursuing students and setting up branch campuses. That approach has led to certain quality concerns. One thing we have done well in Canada is to maintain the quality of our programs.

The real challenge with international graduate students is not so much the visas — though they can be a hassle — it is supporting those students. The days when students come in with money and pay for the privilege of being a graduate student — like I did when I was a graduate student — are long since gone.

Le sénateur Cordy : Ma première question concerne le fait que la concurrence est très vive à l'échelle internationale pour ce qui est d'attirer des étudiants des cycles supérieurs. Monsieur Peers, vous nous avez dit que vous étiez allé en Inde et qu'on vous avait dit que vous arriviez trop tard parce que les pays européens offrent des partenariats pour qu'on vienne étudier dans leurs pays. Nous n'avons pas pu offrir ces partenariats.

Hier, on nous a expliqué que la situation est semblable pour ce qui est de recruter des étudiants de premier cycle. On nous a dit que l'Australie dépense 20 millions de dollars par an pour promouvoir ses universités auprès des étudiants étrangers. Le Canada dépense un million de dollars, ce qui est inférieur à ce que dépensent certaines universités. Il y a quelques années de cela, j'ai eu l'occasion de discuter de cette question avec des représentants de notre ambassade en Malaisie. Ils m'ont expliqué que l'Australie tient des journées d'information sur les universités auxquelles sont invités les étudiants d'Asie, c'est-à-dire de la Chine ou de l'Inde. Dès qu'ils sont acceptés à l'université, ces étudiants reçoivent leur visa d'étudiant.

Nous avons un problème à cet égard puisque, d'après ce qu'on m'a dit à l'époque — et la situation n'a pas changé au Canada, d'après les représentants universitaires que j'ai rencontrés à Halifax —, les étudiants qui sont acceptés dans des universités au Canada doivent souvent attendre des mois avant de savoir s'ils ont obtenu leur visa d'étudiant. Au lieu de devoir attendre jusqu'à la fin ou au début septembre pour prendre leur décision, ils préfèrent étudier dans leur pays ou encore en Australie ou dans des pays européens où ils peuvent obtenir plus rapidement leur visa d'étudiant.

Que pouvons-nous faire pour régler ce problème? Il y a la dimension relative aux relations publiques, mais il y a aussi celle du visa d'étudiant. Quelles mesures devrions-nous recommander en tant que comité?

M. Peers : C'est une question intéressante. J'étais ici mardi pour rencontrer des représentants du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et nous avons justement discuté de cette question. Le traitement des demandes de visa est plus lent au Canada, et beaucoup d'entre nous s'en plaignent depuis longtemps. J'aimerais bien que ce ne soit pas aussi lent, mais l'Australie a pour sa part hérité d'un certain nombre de problèmes. Il y a eu de nombreux cas de fraude. Le Royaume-Uni a annoncé il y a plusieurs mois de cela qu'il n'accepterait plus de visa d'étudiant du Nord de l'Inde à cause de sérieux problèmes de fraude.

L'Australie déployait beaucoup d'efforts à l'étranger pour recruter des étudiants et installer des campus satellites. Cette approche a entraîné certaines préoccupations en ce qui concerne la qualité. Ce que nous faisons de bien au Canada, c'est que nous avons su conserver la qualité de nos programmes.

Le véritable problème qui se pose pour les étudiants étrangers des cycles supérieurs, ce n'est pas tellement le visa d'étudiant, même s'il peut être difficile d'en obtenir un, mais c'est plutôt l'aide qui est offerte à ces étudiants. Elle est révolue depuis longtemps l'époque où les étudiants arrivaient chez nous avec l'argent

For any good graduate student — a PhD-research student, and it does not matter whether they are in history, political science, chemistry or whatever — we need to be able to fund them.

There are scholarship programs, like the China scholarship program, for example. We now have the Vanier scholarships and we have been using them to bring in top international students, but we have to be able to fund them. Depending upon provincial jurisdiction, that funding can be difficult for an institution. We are competing with the top institutions. Several of my own master's students have gone to the U.S. for their PhDs and are receiving lucrative packages. We need to be able to offer the same.

Mr. Turk: Every university wants international students because broadening the diversity of the student body is valuable for all sorts of reasons.

Let us be frank. The desire of most countries to attract large numbers of graduate students — and Australia is the most extreme, especially for undergraduates — is that they see it as a way of funding their post-secondary system. As a result of difficult economic times, competing challenges in health care and social assistance, there has been, worldwide, in varying degrees, underfunding and a desire by virtually every industrialized country to see international students as a way to bring money into the system. There is vigorous competition.

If you look at literature in the U.K., Ireland, Australia or New Zealand, you see the same rhetoric as here: We want to be the destination for international students. They are all out recruiting.

At the end of the day, this recruiting is a mug's game. We want to have information programs and visas available appropriately, but thinking that somehow we will be able to lure more students away from the U.K. or Australia, at the end of the day, that is not how to build our post-secondary system. We will all get our share. There is too much of a false belief. If we were the only country recruiting it could be a possibility, but we are not. Everyone is asking the same questions. There are discussions going on, I imagine, in every equivalent committee in every capital of every major industrialized country.

We must ask more basic questions. We want international students. How do we make it possible for them to come here? How do we sustain them when they are here? How do we have adequate funding?

I will pick up on something Mr. Peers said because it is my experience too. I know loads of Canadians undergraduates who have gotten their BAs in Canada and have left Canada because there was not adequate funding for them to do their PhD studies.

nécessaire et étaient prêts à payer pour le privilège d'être étudiant de deuxième ou de troisième cycles, comme je l'ai fait moi-même. Les étudiants qui ont du talent, qu'ils fassent de la recherche au niveau du doctorat ou qu'ils étudient en histoire, en science politique, en chimie ou dans quelque autre matière, ont besoin que nous les aidions financièrement.

Il existe des programmes de bourses d'études, comme celui pour les étudiants chinois. Nous avons maintenant les bourses Vanier dont nous nous servons pour faire venir les meilleurs étudiants étrangers, mais nous devons pouvoir les financer. Dans certaines provinces, ce financement peut être problématique pour les universités. Nous sommes en concurrence avec les établissements d'enseignement les plus réputés. Plusieurs de mes étudiants à la maîtrise sont allés faire leur doctorat aux États-Unis où on leur offre des conditions financières très intéressantes. Nous devons pouvoir faire de même.

M. Turk : Toutes les universités veulent attirer des étudiants étrangers car il peut être intéressant pour toutes sortes de raisons de diversifier la population étudiante.

Parlons franchement. La plupart des pays souhaitent attirer un grand nombre d'étudiants de deuxième et troisième cycles — l'Australie est l'exemple le plus extrême, surtout pour les étudiants du premier cycle — pour pouvoir ainsi financer leur système postsecondaire. En raison de la conjoncture économique difficile et des problèmes qu'il a à financer les soins de santé et l'aide sociale, presque tous les pays industrialisés sous-financent à des degrés divers leur système d'éducation postsecondaire et considèrent les étudiants étrangers comme un moyen de combler le manque à gagner, d'où la concurrence très vive qu'ils se livrent.

Au Royaume-Uni, en Irlande, en Australie et en Nouvelle-Zélande, on tient le même discours qu'ici : Nous voulons être la destination de choix pour les étudiants étrangers. Ils cherchent tous à recruter ces étudiants.

Au bout du compte, on se leurre en misant ainsi sur le recrutement. Il est important d'avoir des programmes d'information et de traiter les demandes de visa en temps opportun, mais il ne faut pas nous imaginer que nous allons attirer chez nous des étudiants qui seraient allés au Royaume-Uni ou en Australie. Ce n'est pas ainsi que nous allons renforcer notre système postsecondaire. Nous allons tous avoir notre part d'étudiants. À mon avis, nous mison à tort sur le recrutement. Si nous étions le seul pays à recruter, peut-être que ce serait une possibilité, mais nous ne le sommes pas. Tout le monde se pose les mêmes questions. Je soupçonne que dans des comités comme le vôtre dans les capitales de tous les grands pays industrialisés, les discussions sont les mêmes.

Nous devons poser des questions plus fondamentales. Nous voulons attirer les étudiants étrangers, alors comment pouvons-nous leur faciliter la tâche? Comment pouvons-nous leur venir en aide une fois qu'ils sont ici? Comment pouvons-nous financer convenablement l'aide à ces étudiants?

Je vais revenir à quelque chose dont parlait M. Peers car je suis, moi aussi, arrivé à la même conclusion. Je connais beaucoup d'étudiants canadiens qui ont quitté le Canada après avoir obtenu leur baccalauréat parce qu'ils ne pouvaient pas compter sur

The amount of money available for scholarships and research in the U.S. is drawing them away. We must look more basically at the funding before we focus on international students somehow and take the issue out of the larger context.

Senator Cordy: The suggestion seems to be to take a balanced, practical approach.

I want to talk about the funding for research. Funding for research is vital, but a number of you have talked about the 2009 Budget funding cuts for funding councils, whereas the U.S. increased funding by \$13 billion. In 2010, our increase was less than inflation while the U.S. increased by 6 per cent. In addition to the cuts, funding was targeted. You itemized where it was targeted, so I will not repeat that.

Ms. Balon spoke about how some agencies seemed to be favoured. Some received 50 per cent more; some received no increases or less money.

We tend to have winners and losers. Should we have strings attached to funding? How will those strings attract postgraduate students to Canada? It does not seem to me that they will be helpful.

Mr. Turk: The federal government puts considerable money into research. We argue the funding is not adequate and leaves us disadvantaged vis-à-vis the United States, which is the place that we can lose most faculty and students to.

The government, in funding, understandably is concerned about appropriate use of significant public money. Where government makes its mistake is in thinking it should be the body that decides who receives the money and what kinds of focus there should be for the money that it gives to various granting councils; or that it should bypass the granting councils altogether and give money to certain research centres.

Our argument, to put it simply, is that there is ample evidence over many years that the best decisions about how to allocate research money is made best by the scientific community through a peer-review process that is properly accountable. I made the comment that our current federal government acknowledges that it is difficult for governments to pick winners and losers in the business world. It is even more difficult to pick winners and losers in research.

un financement suffisant pour leurs études de doctorat. Ils choisissent de poursuivre leurs études aux États-Unis parce qu'il y a plus d'argent pour les bourses d'études et les travaux de recherche. Nous devons explorer plus avant la question de base qui est celle du financement avant que nous ne décidions de miser sur les étudiants étrangers et de nous concentrer sur un aspect seulement de la question.

Le sénateur Cordy : Vous semblez préconiser une approche équilibrée et pragmatique.

J'aimerais qu'on parle du financement de la recherche. C'est là quelque chose d'essentiel, mais plusieurs d'entre vous ont parlé du fait que les budgets des conseils subventionnaires avaient été réduits dans le budget de 2009, alors qu'aux États-Unis, ils ont été augmentés de 13 milliards de dollars. En 2010, l'augmentation chez nous a été inférieure au taux d'inflation alors qu'aux États-Unis, elle a été de 6 p. 100. Outre les réductions, le financement a été ciblé. Vous avez bien indiqué toutes les composantes qui avaient été touchées, alors je ne vais pas les répéter.

Mme Balon a donné à entendre que certains organismes ont reçu 50 p. 100 de plus, alors que d'autres ont reçu moins d'argent ou n'ont eu droit à aucune augmentation.

En règle générale, il y a des gagnants et des perdants. Le financement devrait-il être assorti de conditions? En quoi ces conditions seraient-elles attrayantes pour les étudiants des cycles supérieurs étrangers? Il me semble qu'elles ne nous aideraient guère.

M. Turk : Le gouvernement fédéral investit des sommes considérables dans la recherche. Nous croyons que le financement n'est pas suffisant et qu'il nous place dans une position désavantageuse par rapport aux États-Unis, où nous risquons de voir la plupart de nos professeurs et de nos étudiants se retrouver.

Nous comprenons que le gouvernement soit préoccupé par la bonne utilisation de ces sommes importantes de fonds publics pour la recherche. Mais le gouvernement se trompe lorsqu'il croit que c'est lui qui devrait décider qui reçoit l'argent et quelle devrait être l'utilisation des fonds qu'il donne aux divers conseils subventionnaires; ou qu'il devrait se passer des conseils subventionnaires et donner l'argent à certains centres de recherche.

Nous disons simplement qu'une abondance de preuves recueillies au cours de nombreuses années ont démontré que les meilleures décisions sur l'affectation du financement en recherche sont prises par la communauté scientifique dans le cadre d'un processus d'examen par les pairs assorti d'un mécanisme de reddition de comptes approprié. J'ai dit que le gouvernement fédéral actuel reconnaît qu'il est difficile pour les gouvernements de choisir des gagnants et des perdants dans le monde des affaires. Il est encore plus difficile de le faire dans le domaine de la recherche.

Research advances by failure as well as by success. Many things we try do not work out, but we learn from that experience. Experts in the field, and expert scientists generally, are in the best position to advise as to priorities and, within those priorities, which applications are most meritorious.

For all three granting councils now, fewer than 20 per cent of the applications that come in for funding from academics are able to be granted. Difficult decisions must be made. When the government targets by saying all the money for the humanities and social scientists can go only for research in business administration and finance, it means that granting councils are not able to consider potentially important applications in other fields. We think that decision should be made by the research community in an accountable way.

Mr. Peers: As someone who has enjoyed multiple perspectives on the peer-review process, I am one of the most outspoken defenders of it. However, it is important to realize that one of the unique things about the research landscape in Canada is how dependent we are on those three councils. Other countries have multiple councils, agencies and private-sector foundations. A researcher in another country like the U.S. will have more opportunities for funding. We tend to be much more dependent on those three councils.

Ms. Balon: The targeting of funds to produce marketable, commercial research is concerning, especially with the granting councils. The universities have had a poor track record in producing marketable products. In fact, there has been a consistent reduction in the rate of return on investment in the commercialization of university research. We spend more money at most universities maintaining these commercialization programs than we receive in royalties from selling the intellectual property. That situation is something we need to consider.

I will echo the previous comments that we need to respect the peer-review process and we need to respect curiosity-driven research.

Senator Hubley: Welcome, and thank you for your presentations this morning. My question will follow upon Senator Cordy's question. I was interested in your review of the 2010 Budget, where the government has moved money out of the granting councils and into the budget to have the opportunity to give monies to specific organizations or foundations. That may be the reason why that happened.

Do you feel the federal government has a role to play in ensuring that research conducted in the universities meets the needs of society and the Canadian economy? The government may be looking at funding through a different lens. Can you comment on that, please?

Mr. Turk: The federal government has the right, if not the obligation, to be concerned that the money it provides for research serves the needs of Canadians. The question is how best to serve the needs of Canadians. I suggest that the best way to do that may be counterintuitive. It is not for the government to say: Spend it in this area; spend it on that project; or give it to this

Les échecs tout comme les succès font avancer la recherche. Nombre de choses que nous essayons ne fonctionnent pas, mais nous apprenons de cette expérience. Les experts du domaine et les scientifiques en général sont les mieux placés pour recommander les priorités et quelles demandes méritent le plus d'être financées.

Moins de 20 p. 100 de toutes les demandes de financement provenant d'universitaires et présentées aux trois conseils subventionnaires sont acceptées. Des décisions difficiles doivent être prises. Lorsque le gouvernement dit que tout l'argent des sciences humaines et sociales doit être utilisé dans le domaine des finances et de l'administration des affaires, cela signifie que les conseils subventionnaires ne peuvent pas examiner les demandes qui pourraient être importantes dans d'autres secteurs. Nous croyons que la décision devrait être prise par les chercheurs d'une façon responsable.

M. Peers : À titre de personne qui a profité de différentes perspectives dans ce processus d'examen par les pairs, je suis l'un de ses plus ardents défenseurs. Cependant, il est important de comprendre qu'un aspect unique de la recherche au Canada est le fait que nous dépendons de ces trois conseils. D'autres pays ont de nombreux conseils, agences et fondations du secteur privé. Un chercheur dans un autre pays, comme les États-Unis, se trouve devant plus de possibilités de financement. Nous avons tendance à dépendre beaucoup plus de ces trois conseils.

Mme Balon : Utiliser ces fonds pour obtenir de la recherche commercialisable est inquiétant, surtout pour les conseils subventionnaires. Les universités ont un mauvais dossier en ce qui concerne la production de résultats commercialisables. En fait, le taux de rendement sur l'investissement dans la commercialisation de la recherche universitaire diminue constamment. Nous dépensons plus d'argent dans la plupart des universités pour conserver ces programmes de commercialisation que nous recevons en redevances de la vente de la propriété intellectuelle. Nous devrions examiner cette situation.

Je répéterai ce qui a été dit plus tôt, nous devons respecter le processus d'examen par les pairs et la recherche motivée par la curiosité.

Le sénateur Hubley : Bienvenue, et merci de vos exposés ce matin. Ma question fait suite à la question du sénateur Cordy. Je m'intéresse à votre analyse du budget de 2010, alors que le gouvernement a retiré de l'argent aux conseils subventionnaires pour pouvoir offrir du financement à des organisations ou à des fondations précises. C'est peut-être pourquoi il l'a fait.

Croyez-vous que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer pour faire en sorte que la recherche menée dans les universités réponde aux besoins de la société et de l'économie canadienne? Le gouvernement cherche peut-être une façon différente de financer la recherche. Pourriez-vous me dire ce que vous en pensez?

M. Turk : Le gouvernement fédéral a le droit, peut-être même l'obligation, de s'assurer que l'argent qu'il fournit pour la recherche réponde aux besoins des Canadiens. Il faut se demander comment mieux répondre à ces besoins. Je pense que la meilleure façon d'y arriver va peut-être à l'encontre de notre intuition. Il ne s'agit pas que le gouvernement dise : Dépensez

centre. It is not to say, we will focus on things where researchers can tell us that the funding will have an impact within six months or a year. That might seem the obvious way to provide funding, but that is not how scientific research proceeds successfully.

I have a friend who is a senior researcher at the Montreal Neurological Institute. He says that every time he fills out a grant application, he has to lie because the application asks him to talk about what benefit will come out of this research. He says that he is a scientist pursuing various issues in neurology that he thinks are scientifically important, that he does not know where the issues will lead, yet he has to make up some explanation of where they will lead.

I will give you one example. Some of you may know this one. Paul Berg, who received the Nobel Prize for work at Stanford in the mid-1970s that laid the groundwork for splicing DNA to make hybrid molecules, which arguably helps underwrite a multi-billion-dollar biotech industry today, said that when he was doing this work, they did not have any sense of where it would lead or what value there would be. He said that if he had had to pass through a commercialization screen, he would not have received a dime.

We do not have time here, but I can give you dozens of examples. In my presentation, I read off all sorts of things that came out of basic research that are important to us: computers, lasers, medical imaging devices, global positioning systems, encryption, Teflon, the Internet, and so forth.

The point is that the best way for the government to ensure that its funding benefits Canadians is to give money to granting councils that, through a rigorous peer-review process, identify what they think is the best science, and out of that process, benefits will flow. There is no better way to achieve the end. Trying to tell scientists how to research or trying to tell the council where to spend the money we know will not benefit Canadians in the same way. The desire they have is right; the method is wrong.

Senator Hubley: My next question relates to involvement of the private sector. How involved is the Canadian private sector compared to other countries? What is your role in perhaps inviting more participation from the private sector in our educational systems?

Mr. Peers: From the graduate education perspective, probably the area where the private sector is most involved is through donations, fellowships and scholarships. We actively pursue these sources, and they have become an important area of funding in many of our institutions. There is a risk to that funding, as we discovered with the recent economic crisis, when the payout from our endowments diminishes. It showed in my bottom line. That is one important area.

dans ce domaine; financez ce projet; ou donnez l'argent à ce centre. Il ne s'agit pas de dire que nous allons nous concentrer sur des choses pour lesquelles les chercheurs peuvent nous dire que le financement produira des résultats dans six mois ou un an. Cela peut sembler une façon évidente de distribuer les fonds, mais ce n'est pas de cette façon que la recherche scientifique réussit à avancer.

Un de mes amis est chercheur principal à l'Institut neurologique de Montréal. Il dit qu'à chaque fois qu'il remplit une demande de subvention, il doit mentir parce que le formulaire lui demande de parler des bienfaits qui résulteront de sa recherche. Il dit qu'il est un scientifique étudiant diverses questions en neurologie qui, d'après lui, sont importantes au plan scientifique, qu'il ne sait pas où mèneront ses recherches, mais qu'il doit inventer une explication à ce sujet.

Je vais vous donner un exemple. Certains d'entre vous l'ont peut-être déjà entendu. Paul Berg, qui a reçu le prix Nobel pour le travail qu'il a fait à Stanford au milieu des années 1970 et qui a jeté les bases pour l'épissage de l'ADN pour former des molécules hybrides, qui sous-tend aujourd'hui l'industrie de la biotechnologie qui vaut des milliards de dollars, a dit que lorsqu'il faisait ce travail, il ne savait pas du tout quels seraient les résultats ou quelle en était la valeur. Il a dit que s'il avait eu à se soumettre à une évaluation en fonction de critères de commercialisation, il n'aurait pas reçu un sou.

Je pourrais vous donner des dizaines d'exemples, mais nous n'avons pas le temps. Dans mon exposé, j'ai parlé de toutes sortes de choses provenant de la recherche fondamentale et qui nous sont importantes : les ordinateurs, les lasers, les appareils d'imagerie médicale, le système de positionnement mondial, le cryptage, le Téflon, Internet, et cetera.

Ce qu'il faut retenir, c'est que la meilleure façon pour le gouvernement de s'assurer que son financement profite aux Canadiens, c'est de donner l'argent aux conseils subventionnaires qui, par l'entremise d'un processus d'examen par les pairs rigoureux, choisiront les meilleurs projets scientifiques, et des bienfaits découleront de ce processus. Il n'y a pas de meilleure façon d'en arriver à ce résultat. Essayer de dire à des scientifiques comment faire la recherche ou aux conseils comment dépenser l'argent ne profitera pas autant aux Canadiens. Ils ont de bonnes intentions, mais pas la bonne méthode.

Le sénateur Hubley : Ma prochaine question concerne la participation du secteur privé. Quelle est la participation du secteur privé au Canada comparativement aux autres pays? Quel est votre rôle pour peut-être inviter le secteur privé à participer de façon plus importante à nos systèmes d'éducation?

M. Peers : Dans le domaine des études supérieures, le secteur privé participe surtout au chapitre des dons, des bourses de recherche et des bourses d'études. Nous faisons une recherche active de ces sources, et elles sont devenues une partie importante du financement dans nombre de nos institutions. Avec le rendement de nos fondations qui a diminué lors de la crise économique récente, nous avons découvert que ce financement présentait un risque. Cela s'est reflété sur notre situation financière. C'est un aspect important.

Another area is through various partnerships. Many graduate schools in Canada are looking at internships. One of the most telling statistics that we have to keep reminding ourselves of, as graduate deans, is that the majority of our students, even at the PhD level, will not become academics for a variety of reasons.

In chemistry, for example, colleagues at my institution have told me that about 90 per cent of their chemistry PhDs will seek work in industry. Part of the training for them, in my view, ought to be greater attention to outfitting them with the skills and networks. We are responding to that need, in cooperation with industry, through internships and various partnerships.

There will always be issues. One of the most pressing issues at our institutions is intellectual property. If a student is working on something, then who owns the intellectual property to that work? This issue can become messy and complicated. I spend too much of my time speaking to lawyers these days as we try to pick our way through this issue.

This area is evolving in new ways. Again, I am a historian and I look backwards, but looking forward, I think we will see a lot more activity in that respect.

Senator Hubley: I have a short question relating to international students. Ms. Balon might respond to this question.

Is there a fear that the number of seats that international students are given will interfere with Canadian students and those seeking higher education?

Ms. Balon: To my knowledge, there is no fear amongst students.

Senator Merchant: Thank you very much, and welcome to all of you.

I was looking at material given to us by the Library of Parliament. I will switch the emphasis a little bit. Canada ranked twentieth in the OECD in the number of new PhD graduates per million population.

First, can you help us understand how we can improve this number? From the point of view of students, I am interested to know what kind of debt levels a PhD student has at the completion of the program. Perhaps you can compare that debt level to the debt level that someone who is taking only a master's or post-secondary education incurs.

Is that a disincentive for people to go into a PhD program? How does that situation affect women? Why are fewer women pursuing PhD studies in Canada? You mentioned a nephew who prefers to stay a roofer than to go into graduate studies.

Un autre aspect concerne les divers partenariats. De nombreuses écoles d'études supérieures au Canada examinent la possibilité de stages. Nous, les doyens des études supérieures, devons garder à l'esprit l'une des statistiques les plus révélatrices, c'est-à-dire que la majorité de nos étudiants, même au doctorat, ne deviendront pas des professeurs universitaires pour diverses raisons.

En chimie, par exemple, des collègues de mon université m'ont dit qu'environ 90 p. 100 des doctorants en chimie chercheront à travailler dans l'industrie. D'après moi, une partie de leur formation devrait consister à mieux les outiller à acquérir les compétences et les réseaux nécessaires. Nous répondons à ce besoin, en collaboration avec l'industrie, par l'entremise de stages et de divers partenariats.

Il y aura toujours des problèmes. Un des problèmes les plus pressants concerne la propriété intellectuelle. Si un étudiant travaille sur un projet, à qui appartient la propriété intellectuelle? La situation peut devenir complexe. Je passe trop de temps dernièrement à en parler à des avocats pour clarifier la situation.

Ce domaine évolue dans de nouvelles directions. Comme je suis historien, j'examine le passé, mais pour l'avenir, je crois que nous verrons une augmentation des activités dans ce domaine.

Le sénateur Hubley : J'ai une brève question concernant les étudiants étrangers. Mme Balon pourra peut-être y répondre.

Avez-vous peur que le nombre de places offertes à des étudiants étrangers empêchera des étudiants canadiens de faire des études supérieures?

Mme Balon : À ma connaissance, les étudiants n'ont pas cette crainte.

Le sénateur Merchant : Merci beaucoup, et bienvenue à tous.

J'examinais les documents fournis par la Bibliothèque du Parlement. Je veux parler d'autres aspects. Le Canada est au vingtième rang des pays de l'OCDE en ce qui a trait au nombre de nouveaux titulaires de doctorat par tranche de million d'habitants.

Pourriez-vous nous expliquer premièrement comment améliorer cette situation? Du point de vue des étudiants, j'aimerais savoir quel est le niveau d'endettement d'un étudiant au doctorat à la fin de son programme. Peut-être pourriez-vous comparer ce niveau d'endettement à celui d'une personne qui ne fait qu'une maîtrise ou d'autres études postsecondaires.

Est-ce que cela décourage les gens de s'inscrire à un programme de doctorat? Comment les femmes sont-elles touchées par cette situation? Pourquoi y a-t-il moins de femmes doctorantes au Canada? Vous avez parlé d'un neveu qui préfère demeurer couvreur de revêtement de toiture plutôt que de faire des études supérieures.

Mr. Peers: If the OECD study you referred to is the one I think it is, I have serious problems with the data. The study uses a snapshot of a cohort that I believe is up to age 27. Most of our PhDs in Canada will not convocate until they are 30 or 31. Therefore, our numbers probably look more comparable.

The study is also skewed by the fact that in America they tend to have a lot more master's degree and PhD degree students for areas of study that we do not necessarily have here. I tend to use that data with a certain degree of caution.

Financial concerns are obviously a big matter, particularly for women. A PhD program typically will take five to eight years, and that time tends to correspond to the time when many women are looking at having a family. Our systems and structures internally, as well as the funding process externally, have to be made much more flexible.

Ms. Balon: When we talk about PhD graduates, we need to look at the big picture. Undergraduates, once they graduate, come out with an average debt load of \$20,000 to \$28,000, depending on where one studies in Canada. If they go into a master's program, they incur more debt. Despite some programs that fund well, overall, 95 per cent of graduate students do not receive direct funding for their research; only 5 per cent do. Funding is a huge issue.

I do not have the statistics with me with regard to the debt load after completing a PhD program, but it takes five to seven years to complete a degree. They are at a different stage in their life. They may have dependents. They may need to pay off their debt and take a job. To be frank, if a PhD student realizes that a master's degree graduate earns only \$4,000 less than someone who has a PhD degree, and the job market to teach within the institutions is slim and competitive, it is discouraging. I do not know about the study or the statistics, but I can understand why we rank low.

Mr. Turk: In that bilious green folder I gave you is an almanac we publish each year, which has all the quantitative data available in Canada on post-secondary education. For example, on page 35 is table 3.19, "Doctorates Awarded by Major Discipline, Field of Study and Sex, Canada, 2006." It talks about levels of indebtedness. You or your staff may find this information useful in answering some of those questions.

One thing we know about student debt is that it is particularly onerous in the professional fields. I was at a committee two years ago with the Canadian Medical Association, the Canadian Dental Association and a professional engineers association. Dentistry has the highest tuition of any professional field. I remember the head of the Canadian Dental Association saying that there are

M. Peers : Si l'étude de l'OCDE à laquelle vous faites référence est celle à laquelle je pense, les données utilisées me posent un grave problème. L'étude a utilisé une cohorte d'un âge maximum de 27 ans. La plupart de nos doctorants au Canada ne termineront pas leurs études avant l'âge de 30 ou 31 ans. Par conséquent, notre situation est en réalité meilleure que ce qu'elle paraît être.

Il y a aussi d'autres distorsions dans cette étude parce que les États-Unis ont tendance à avoir plus d'étudiants à la maîtrise et au doctorat dans des domaines d'études que nous n'avons pas nécessairement ici. J'utilise ces données avec une certaine prudence.

Les questions financières sont évidemment importantes, surtout pour les femmes. Des études au doctorat prendront typiquement de cinq à huit ans, et cette période correspond à la période pendant laquelle de nombreuses femmes cherchent à fonder une famille. Il faudrait que nos systèmes et structures internes, de même que le processus externe de financement, soit beaucoup plus souple.

Mme Balon : Lorsque l'on parle des diplômés du troisième cycle, il faut examiner l'ensemble de la situation. Les diplômés du premier cycle ont une dette moyenne de 20 000 à 28 000 \$, selon l'endroit où ils étudient au Canada. Si l'on fait des études de deuxième cycle, on accumule encore plus de dettes. Malgré certains programmes qui offrent un bon financement, 95 p. 100 des étudiants de deuxième et troisième cycles ne reçoivent pas de financement direct pour leur recherche; seulement 5 p. 100 en reçoivent. Le financement constitue un énorme problème.

Je n'ai pas les statistiques avec moi en ce qui concerne le niveau d'endettement après un programme de doctorat, mais il faut entre cinq et sept ans pour obtenir un diplôme. Ils sont à différentes étapes de leur vie. Ils ont peut-être des personnes à charge. Ils ont peut-être besoin de rembourser leurs dettes et de trouver un travail. Franchement, si un étudiant au doctorat se rend compte qu'avec une maîtrise, on ne gagne que 4 000 \$ de moins qu'avec un doctorat, et que les possibilités d'emploi pour enseigner au sein des institutions sont limitées et concurrentielles, cela est décourageant. Je ne sais pas ce qu'on dit dans cette étude ou dans les statistiques, mais je peux comprendre pourquoi nous n'avons pas une meilleure cote.

M. Turk : Dans ce dossier vert bilieux que je vous ai remis, il y a un almanach que nous publions chaque année et qui contient toutes les données quantitatives qui existent au Canada en ce qui a trait aux études postsecondaires. Par exemple, à la page 35, il y a le tableau 3.19 « Doctorats, selon la discipline principale, le Programme d'étude et le sexe, Canada, 2006 ». On parle des niveaux d'endettement. Les membres de votre personnel et vous trouverez peut-être ces renseignements utiles pour répondre à certaines de ces questions.

Une chose que nous savons au sujet de l'endettement des étudiants, c'est que les coûts sont particulièrement élevés dans les domaines professionnels. J'étais à un comité il y a deux ans avec l'Association médicale canadienne, l'Association dentaire canadienne et une association d'ingénieurs professionnels. De tous les domaines professionnels, c'est la médecine dentaire pour

two problems with the high tuition fees and the anticipated high debt load. They have an effect on who goes into the field. Students from poorer families with less experience in dealing with debt will be discouraged by \$20,000 tuition fees, and incurring a \$50,000 or \$100,000 debt by the time they graduate. What I found interesting in his presentation, and it was echoed by others, is that it also affects Canadians in the choice of fields that the students who do enrol go into. He said at the time he was a student in dentistry, tuition was \$400 a year and he came out with no appreciable debt. Now students typically come out with over \$100,000 in debt so they do not want to practise in smaller communities. He was from Alberta. He said that dentists do not want to practise in Red Deer; they want to practise in Edmonton, Calgary or Toronto where they can be part of a large existing practice to pay back their debt. The Canadian Medical Association says that, in part, fewer people go into family medicine when they have big debt loads; they go into specialties and they want to practise in large urban centres. In law school, we were told of students shifting into areas of corporate law and others, where the University of Toronto led the way in raising its tuition fee for law to \$22,000 a year. We see students, because of the debt ahead of them or the debt they have incurred, choosing areas of study and choosing places to locate that have negative effects on the ability to have people locate in smaller communities or undertake certain fields. That aspect is another one that is not often talked about.

laquelle les frais de scolarité sont les plus élevés. Je me souviens que le président de l'Association dentaire canadienne disait qu'il y avait deux problèmes : les frais de scolarité élevés et le niveau d'endettement anticipé élevé. Ces facteurs ont une incidence sur ceux qui se dirigent dans ce domaine. Les étudiants issus de familles plus pauvres qui ont moins d'expérience pour ce qui est de faire face à une dette seront découragés par les frais de scolarité de 20 000 \$ et l'accumulation d'une dette de 50 000 \$ ou de 100 000 \$ lorsqu'ils auront obtenu leur diplôme. Ce que j'ai trouvé intéressant dans son exposé, et d'autres l'ont dit également, c'est que cela a également une incidence sur les domaines dans lesquels les Canadiens choisissent d'étudier. Il a dit qu'à l'époque où il étudiait la médecine dentaire, les frais de scolarité étaient de 400 \$ par an et qu'à la fin de ses études, il n'avait pas accumulé de dettes considérables. Aujourd'hui, typiquement, les étudiants accumulent plus de 100 000 \$ de dettes de sorte qu'ils ne veulent pas pratiquer dans de plus petites collectivités. Il venait de l'Alberta. Il a dit que les dentistes ne veulent pas pratiquer à Red Deer; ils veulent pratiquer à Edmonton, à Calgary ou à Toronto où ils peuvent se joindre à un cabinet dentaire plus important et rembourser leurs dettes. L'Association médicale canadienne dit que dans une certaine mesure, il y a moins d'étudiants qui choisissent la médecine familiale lorsqu'ils ont un niveau d'endettement élevé; ils choisissent des spécialités et ils veulent pratiquer dans de grands centres urbains. À la faculté de droit, on nous a parlé des étudiants qui choisissaient plutôt des domaines comme le droit corporatif et autres, et l'Université de Toronto a augmenté ses frais de scolarité à 22 000 \$ par an à la faculté de droit. Nous constatons que les étudiants, soit en raison de la dette qu'ils prévoient accumuler, soit en raison de la dette qu'ils ont déjà accumulée, choisissent des domaines d'étude et des endroits qui ont une incidence négative sur la capacité des gens de s'installer dans des plus petites collectivités ou de se lancer dans certains domaines. C'est là un autre aspect dont on ne parle pas souvent.

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: There is a perception that debt weighs enormously in the decision to undertake further studies or not. Other factors are more personal, for example wanting to have a family, relationship, et cetera. One of the measures we have put forward is to include a provision in the Quebec system of parental insurance, that would provide funding during maternal or paternal leave, for both men and women. When you undertake a five- or eight-year doctorate, there is a limit to how long you can put off your family plans, that is when you will have children. We could improve conditions for student researchers and we would in so doing increase the number of people who make that choice.

The other issue with respect to the number of doctoral students we train in Canada is that of employment opportunities for doctoral graduates. No one will be underemployed or will have to undertake two or three postdocs in order to have an academic career. The number of professors being hired in universities should increase. However, the increase in the number of doctorates and the number of positions in universities have not

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin : Il y a la perception de la dette qui met un poids énorme sur le fait de poursuivre ou non les études. L'autre élément vient aussi des souhaits d'accomplissement personnel, tant pour avoir une famille, les relations de couple, ainsi de suite. Une des mesures que nous proposons et que nous mettons de l'avant, c'est une sorte d'inclusion au régime québécois d'assurance parentale, qui offre un financement lors d'une maternité ou d'un congé de parentalité, tant pour l'homme que la femme. Le projet familial qu'on conçoit, entre cinq et huit ans de doctorat, a une certaine limite jusqu'où on peut le repousser, le moment où on décide d'avoir des enfants. On peut travailler pour améliorer les conditions de vie des étudiants chercheurs et le nombre de personnes qui vont y travailler.

L'autre partie, par rapport au nouveau nombre de doctorats qu'on forme au Canada, c'est celle de la question des perspectives d'emploi que ces doctorats auront. Personne n'aura de sous-emploi ou n'aura à passer à deux ou trois postdoctorats pour avoir une carrière académique. Le nombre de professeurs engagés dans les universités devrait pouvoir croître. Disons que l'augmentation du nombre de doctorats produit et du nombre

been equivalent and most studies prove this: most graduates will not work in the academic field. There is also the issue of receptiveness on the part of the private sector. Areas that have to be developed are professional skills, team supervision, and several research and communication projects.

There could potentially be problems with respect to granting agencies, that have to fund the development of these teams. Universities also have to do their share of the work. Some universities are more committed than others. But there can be several choices.

[English]

Senator Merchant: You mentioned, Mr. Turk, that there are students from backgrounds who do not have much financial support. Do the granting councils then ever take need into consideration in awarding bursaries or are they awarded simply on merit? How does that process work?

Mr. Turk: I imagine the two student representatives can answer this question better than I. Canada, in terms of supporting students, is focused primarily on a loan program, more than most countries. In fact, the present government was the first to introduce, finally, a national needs-based grant system. We were complimentary to the government when it did that. A loan-based system serves as a disincentive to certain types of students, depending on their background. We favour much more of a needs-based grants system. I am talking primarily about undergraduates.

For PhD students at the major research universities, by and large there is an expectation — I know this expectation exists at the University of Toronto — that the department will provide equivalent of tuition funding for all the PhD students. There is a limit to how many students universities can take in, depending on the amount of money they have. At all the leading American universities, a PhD student in their program pays no tuition. Students are charged, but the cost is covered in other ways. It has proven a challenge for Canada to meet that funding. We lose students again to the U.S. where we do not have the funds.

Dr. Peers will know better than I whether the majority of Canadian universities at the PhD level remit the graduate tuition fees.

The Deputy Chair: Ms. Balon indicated she wanted to answer this question, and then I will turn to Mr. Peers.

Ms. Balon: On graduate tuition fees, it is my understanding that faculties of graduate studies at universities across the country are now looking at ways to scale back because of constraints in these times. We are hearing of cuts from 5 per cent to 10 per cent across the board. That situation ultimately may come down to covering the tuition fees of PhD students.

de places à l'université n'a pas suivi et la majorité des études le prouve : la plupart n'iront pas dans le milieu académique. Il y a aussi la réceptivité du secteur privé. On parle du développement des compétences professionnelles, la supervision d'équipe et plusieurs projets de recherche et de communication qui sont à développer.

Pour cela il peut y avoir des problèmes au niveau des organismes subventionnaires, qui financent carrément le développement des équipes. Il y a aussi du travail à faire de la part des universités. Certaines universités s'y sont attelées plus que d'autres. Mais il peut y avoir un grand choix.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Vous avez mentionné, monsieur Turk, qu'il y a des étudiants qui proviennent de milieux où ils n'ont pas beaucoup de soutien financier. Est-ce que les conseils subventionnaires tiennent compte du besoin lorsqu'ils décernent des bourses ou est-ce que ces dernières sont tout simplement octroyées selon le mérite? Comment fonctionne ce processus?

M. Turk : J'imagine que les deux représentants des étudiants peuvent mieux répondre à la question que moi. Au Canada, plus que dans la plupart des autres pays, les étudiants doivent compter surtout sur un programme de prêts. En fait, le gouvernement actuel a été le premier à enfin mettre en place un programme national de subventions fondées sur les besoins. Nous avons félicité le gouvernement lorsqu'il l'a fait. Un système qui se fonde sur les prêts a tendance à désinciter certains types d'étudiants, selon leurs antécédents. Nous encourageons davantage un système de subventions fondées sur les besoins. Je parle ici surtout des étudiants de premier cycle.

Pour ce qui est des étudiants au niveau du doctorat dans les grandes universités de recherche, de façon générale, on s'attend — et je sais que c'est le cas à l'Université de Toronto — à ce que la faculté offre à tous les étudiants au doctorat un financement équivalent pour les frais de scolarité. Le nombre d'étudiants que les universités peuvent accepter est limité, selon l'argent dont elles disposent. Dans toutes les grandes universités américaines, au niveau du doctorat, il n'y a aucuns frais de scolarité à payer. Les étudiants reçoivent une facture, mais le coût est payé d'autres façons. Cela s'est avéré un problème pour le Canada qui ne peut pas offrir la même chose aux étudiants. Encore une fois, nous perdons des étudiants qui s'en vont aux États-Unis car nous n'avons pas les fonds nécessaires.

M. Peers saura mieux que moi si la majorité des universités canadiennes paient les frais de scolarité au niveau des études de doctorat.

Le vice-président : Mme Balon a dit qu'elle voulait répondre à cette question, et je donnerai ensuite la parole à M. Peers.

Mme Balon : En ce qui concerne les frais de scolarité pour les études supérieures, je crois comprendre que les facultés d'études supérieures des universités partout au pays sont en train d'examiner la façon dont elles pourraient réduire ces frais de scolarité en raison des contraintes que l'on connaît dans le climat économique actuel. On entend parler de compressions générales

In regard to the needs-based grants, in 2009 this federal government introduced the Canada Student Grants Program, much to the benefit of students. Unfortunately, graduate students do not have access to this program. The position of the National Graduate Caucus is to call for graduate students to have access to this needs-based grants program. We call for the tax credits for scholarships to be used to fund the upfront needs-based grants for graduate students.

Mr. Peers: Most Canadian graduate schools will either waive fees or try to increase other funds to compensate for them, the assumption being that the PhD level is not a revenue-generating mechanism. As far as the scholarships go from the councils, those scholarships are all merit-based. There are no needs-based scholarships. Most institutions, such as my own and others, have a separate bursary fund that we try to use to ameliorate some of the problems. Obviously, the fund is not enough, but we try to use bursaries to offset some of the other costs.

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: The system of financial assistance in Quebec is based on loans and bursaries. Bursaries maintain a certain level of debt and are allocated according to need. The system is well designed in that way. In some universities in Quebec, a certain level of funding is guaranteed to students who undertake graduate studies.

Grants are based entirely on merit and it should remain like that. The systems should not be mixed.

Bursaries for graduate students should continue to be free of taxation. In our opinion, given the amount that government would gain compared to what the students provide as added value, it would not be worth changing the system because the situation is already a positive one.

Most of funding involves indirect funding. The funding that researchers receive allows them to hire students from within the university, which is also fundamental. The issue still is to increase funding for research.

[English]

Senator Keon: I will focus on the so-called crème de la crème. I hate to do that but I want to focus on it for a reason.

qui pourraient varier entre 5 et 10 p. 100. Ultimement, les universités pourraient décider de payer les frais de scolarité des étudiants au niveau du doctorat.

En ce qui a trait aux subventions en fonction des besoins, en 2009, le gouvernement fédéral a mis en place le Programme canadien de subventions aux étudiants qui profitent à tous les étudiants. Malheureusement, les étudiants des cycles supérieurs n'ont pas accès à ce programme. La position du Caucus national des étudiantes et des étudiants de deuxième et troisième cycles, c'est de demander que les étudiants des cycles supérieurs aient accès à ce programme de subventions axé sur les besoins. Nous demandons que les crédits d'impôt pour les bourses servent à financer des bourses immédiates axées sur les besoins pour les étudiants des cycles supérieurs.

M. Peers : La plupart des écoles d'études supérieures canadiennes dispensent les étudiants des frais de scolarité ou tentent d'augmenter d'autres fonds pour compenser, partant du principe que les études au niveau du doctorat ne constituent pas un mécanisme qui génèrent un revenu. En ce qui concerne les bourses d'études provenant des conseils, elles sont toutes décernées selon le mérite. Il n'y a pas de bourses d'études décernées selon les besoins. La plupart des institutions, comme la mienne et d'autres, ont un fonds distinct pour les bourses que nous tentons d'utiliser pour atténuer certains des problèmes. Naturellement, le fonds n'est pas suffisant, mais nous tentons d'utiliser des bourses d'études afin de compenser certains autres coûts

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin : Le système d'aide financière au Québec est basé sur les prêts et les bourses. Les bourses arrivent à créer un certain niveau d'endettement et sont en fonction des besoins. Le système est bien créé de cette façon. Dans certaines universités au Québec, pour le financement intégré, un certain niveau de financement est garanti aux différents étudiants qui arrivent au niveau des études supérieures.

Les aides subventionnaires sont basées entièrement sur le mérite et cela doit rester comme cela. Il ne faut pas non plus mélanger les systèmes.

La non imposition des bourses pour les étudiants au cycle supérieur doit être maintenue. À notre avis, les sommes que le gouvernement gagnerait et ce que les étudiants ont comme valeur ajoutée, c'est déjà une bonne chose et il ne vaut pas la peine de changer le système.

La grande majorité de la question du financement, c'est un financement indirect. Ce que les chercheurs reçoivent leur permet d'embaucher des étudiants à l'intérieur de l'université, ce qui est aussi fondamental. C'est encore la question de financer davantage la recherche.

[Traduction]

Le sénateur Keon : Je voudrais parler surtout de ce qu'on appelle la crème de la crème. Je déteste faire cela, mais je veux en parler pour une raison.

Post-secondary education is an enormously complex subject when we look at the entry students and the bachelor students, but when we focus on the PhDs, this is where the rubber hits the road in education. I do not mean at all to subdue the importance of education for the average young Canadian to find a job, but PhDs are where the rubber hits the road.

I am convinced that, frankly, I have never met an elected politician of any political persuasion or in any jurisdiction who really understands this point. They have to have been in it to understand, because what drives the frontier of knowledge is the peer-review process. They lay down a grant and the researchers must be peer-reviewed. Enough people cannot be found in Canada or in America, so in Germany someone reviews the grant and once the grant is awarded, the reviewer is on the computer saying, this is fantastic stuff; I can complement what you are doing. Then, we have the birth of a consortium. Out of that relationship, the wave of new knowledge grows and grows.

Politicians, some of whom I have known well over the years, some of whom were ministers of health provincially and federally, cannot get this point through their heads. Therefore, I wonder how the scientific community has failed them that we cannot educate them. Politicians throw these pots of money at things but fundamentally, that is a waste of time, right? It receives political kudos, but from a scientific point of view it is a waste of time.

There are occasions, particularly with more time, where targeted research has paid off. However, that research has paid off because the aces in the scientific community were collected and put in a single room and told to solve this problem. Throwing a pot of money at some foundation that is not disbursing that money by the peer-review process is a waste of time.

I am too old now to do this, so how will you convince the political community — it does not matter what party it is, and it does not matter what jurisdiction it is because all the provinces now have their own granting bodies — and how will you educate them on what new knowledge is all about? How will you educate them on what it takes to develop that little piece of new knowledge that falls out of the big funnel that started with the undergraduate students who moved up to master's, who moved up to PhDs?

I believe educating politicians is a major challenge. Money is not the major challenge. Education of politicians is the major challenge.

L'éducation postsecondaire est un sujet extrêmement complexe lorsqu'on parle des étudiants qui entrent à l'université, des étudiants au niveau du baccalauréat, mais lorsqu'on parle des étudiants au niveau du doctorat, ce sont eux qui sont les plus prometteurs. Je ne veux pas diminuer l'importance de l'éducation pour le jeune Canadien moyen qui veut se trouver un emploi, mais là où cela compte, c'est au niveau du doctorat.

Je suis convaincu que, franchement, je n'ai jamais rencontré un politicien élu de quelque parti politique que ce soit, de quelque compétence que ce soit qui comprenne vraiment ce concept. Il faut s'être retrouvé dans la situation pour le comprendre, car ce qui fait avancer la frontière des connaissances, c'est le processus d'examen par les pairs. On donne une subvention et les chercheurs doivent se soumettre à un examen par les pairs. On n'arrive pas à trouver suffisamment de gens pour le faire au Canada ou aux États-Unis, de sorte qu'en Allemagne, il y a quelqu'un qui examine la subvention et une fois que la subvention est accordée, la personne qui a fait l'examen écrit à l'ordinateur dit que c'est quelque chose de fantastique, qu'elle peut compléter ce qu'ils font. On a ensuite la naissance d'un consortium. De cette relation, il y a une vague de nouvelles connaissances qui ne cesse de prendre de l'ampleur.

Les politiciens, et j'en ai connu quelques-uns très bien au fil des ans, dont certains étaient ministres de la Santé à l'échelle provinciale et fédérale, n'arrivent pas à comprendre ce concept. Par conséquent, je me demande comment la communauté scientifique les a laissés tomber puisque nous n'arrivons pas à les éduquer. Les politiciens investissent de l'argent dans toutes sortes de choses, mais fondamentalement, c'est une perte de temps, n'est-ce pas? Ils en tirent des dividendes politiques, mais du point de vue scientifique, c'est une perte de temps.

Il arrive parfois, particulièrement lorsqu'on a plus de temps, que la recherche thématique donne des résultats. Cependant, cette recherche a donné des résultats parce qu'on a réuni les as du milieu scientifique et on leur a dit de résoudre le problème. Le simple fait de donner de l'argent à une fondation qui ne va pas déboursier cet argent selon le processus d'examen par les pairs constitue une perte de temps.

Je suis trop âgé maintenant pour faire cela, alors je vous demande comment vous allez convaincre les hommes et les femmes politiques — peu importe leur parti, peu importe qu'ils soient élus au provincial ou au fédéral, car toutes les provinces ont maintenant leurs propres organismes subventionnaires — et comment vous allez les éduquer et leur expliquer ce que représente les nouvelles connaissances? Comment allez-vous leur expliquer ce qu'il faut pour développer ces petits éléments des nouvelles connaissances que l'on a pu obtenir, en commençant par les étudiants de premier cycle qui sont passés au niveau de la maîtrise puis au niveau du doctorat?

Je crois que l'éducation des politiciens constitue un défi majeur. Ce n'est pas l'argent qui pose problème. C'est l'éducation des politiciens qui est un défi de taille.

Mr. Turk: We wrestle with that question every day of our lives. You might say you are too old, but in many societies, it is the older folks who are valued because of their knowledge.

One thing I think we have failed at is explaining the importance of basic research. There is a common-sense view that money is expended and we are told what we should do, without knowing the research has to be based on work others have done. As you said, sometimes we bring all the best players together but even then they draw on a lot of the basic research that went before them to solve concrete problems.

One direction I know we have to go in — and I keep hoping to have the time to do this — is to write a popular book about basic research and what it has meant; how putting money into a granting council through a peer-review process that goes out to study all sorts of things that do not make sense to a particular politician or to a particular member of the public nevertheless is important.

I remember many times after one of the granting councils announced its grants, someone standing up in the House of Commons mocking some of the grants, saying this grant is going for the study of a kind of pigeon in the Northwest Territories. They ask, why are we wasting our money on that study, without understanding that kind of research underlies a series of questions that need to be answered that have broader scientific importance.

Part of the issue is being clearer about how science proceeds, as you suggested, and how, much of the time, it is our failures we learn from. It is not a simple matter of saying, I want to go from A to B and here is money for you to tell me how to go from A to B. Science does not work that way.

Mr. Peers: We must also take a lot of responsibility ourselves. As a community, we are guilty of a number of sins, one of which is obfuscation. Another one is speaking down to people. Another one is defensiveness and a tendency to whine that sometimes creeps in; all of which is perfectly understandable in a human relationship. However, we need to go out there and remind people of the value of basic research, and also of the fact that too much planning — and I am not speaking of a government particularly because universities can be guilty of it too — is wrapped up in the short term. We are trying to solve this week's problem, when it is the long-term problems that will jump up and bite us.

The example I often use is that my own field of research is specialized and not terribly strategic. It was not strategic on September 10, 2001. I work on the British frontier with Afghanistan as a historian. That is rare. After 9/11, suddenly my research became important. Strategically, two weeks before,

M. Turk : Nous devons nous battre avec cette question tous les jours. Vous dites peut-être que vous êtes trop âgé, mais dans bien des sociétés, ce sont les personnes âgées qui sont les plus valorisées en raison de leurs connaissances.

Une chose que nous n'avons pas réussi à faire, à mon avis, c'est d'expliquer l'importance de la recherche fondamentale. Il y a un point de vue tout à fait sensé selon lequel l'argent est dépensé et on nous dit ce qu'on devrait faire, sans savoir que la recherche doit être fondée sur le travail que d'autres ont fait. Comme vous l'avez dit, parfois nous réunissons tous les meilleurs intervenants, mais même eux s'inspirent énormément de la recherche fondamentale qui a été faite avant eux pour résoudre des problèmes concrets.

Une chose que je sais que nous devons faire — et je continue d'espérer que nous aurons le temps de le faire —, c'est d'écrire un livre populaire au sujet de la recherche fondamentale et de ce que cela comporte; comment investir de l'argent dans un conseil subventionnaire par un processus d'examen par les pairs afin d'étudier toutes sortes de choses qui ne semblent pas être sensées pour un politicien en particulier ou pour un membre du public en particulier, mais qui sont néanmoins importantes.

Je me souviens qu'à plusieurs reprises, après que l'un des conseils subventionnaires ait annoncé ses subventions, quelqu'un se soit levé à la Chambre des communes pour se moquer de ces subventions en disant qu'elles serviraient à faire une étude sur une sorte de pigeon dans les Territoires du Nord-Ouest. Les gens demandent pourquoi est-ce que nous gaspillons notre argent pour faire une telle étude, sans comprendre que ce type de recherche est sous-jacent à une série de questions auxquelles nous devons avoir des réponses et qui ont une importance scientifique plus large.

La solution consiste en partie à expliquer plus clairement le processus scientifique, comme vous l'avez dit, et jusqu'à quel point, très souvent, nous apprenons de nos échecs. Il ne s'agit pas tout simplement de dire, « Je veux me rendre du point A au point B et voici de l'argent pour que vous me disiez comment m'y prendre ». La science ne fonctionne pas de cette façon.

M. Peers : Nous devons également prendre beaucoup de responsabilités nous-mêmes. En tant que collectivité, nous sommes coupables d'un certain nombre de choses, notamment d'obscurcissement. Nous avons aussi tendance à parler avec condescendance. Nous pouvons aussi être sur la défensive et avoir tendance à nous plaindre; tout cela est parfaitement compréhensible dans les relations humaines. Cependant, nous devons rappeler aux gens la valeur de la recherche fondamentale et aussi le fait qu'à court terme, nous faisons trop de planification — et je ne parle pas ici d'un gouvernement particulier car les universités sont parfois coupables d'une telle chose également. Nous tentons de résoudre le problème de cette semaine alors que ce sont les problèmes à plus long terme qui reviendront nous hanter.

L'exemple que j'utilise souvent est mon propre domaine de recherche qui est spécialisé et qui n'est pas terriblement stratégique. Ce n'était pas stratégique le 10 septembre 2001. Je travaille comme historien à la frontière britannique avec l'Afghanistan, ce qui est rare. Après le 11 septembre, tout à

there was no sense in supporting what I was researching because what was it going to do? Now, suddenly, they could not find people in Canada that were working in the area, and I am not as expert as some are; I am somewhat peripheral to the area. We saw that in the U.S. too. They were running around trying to find people who could speak Farsi or Pashto. They had not trained in that area. Allowing people to conduct that basic research is important because the problems that will hit us five or ten years from now are probably best addressed through basic research, not through a strategic plan where we cannot plan for the future.

The Deputy Chair: Senator Keon, is there another question?

Senator Keon: No; I only want you to go home and solve that problem.

Mr. Turk: Dr. Peers mentioned something where we are at fault. I believe we are at fault in another sense. In our desire, as educators and as universities, to get money, when the government says we need this, we say, yes, giving money to universities will benefit the economy and do all these things.

We give the impression that if they give us money, we will solve the problem. That leads to the notion that for us to solve their problem, then they will have to tell us what problems need to be solved. It is similar to when I call in a plumber because I need my toilet fixed. That is not the way science works. Yet, in our desperation to get funding, we often give credence to that notion by saying, yes, we will do what you want. Give us the money and we will deliver.

We see our granting councils doing that. The Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada has set up a Strategy for Partnerships and Innovation where they basically say, we can solve your problems. They have a new Engaged Grants Program where they say, we will use this money so that scientists can be brought in to solve company-specific problems. They have another program on their website where they state, "We are helping to organize 'speed dating' events to bring interested researchers and companies into brief and structured contact to discuss needs and capabilities."

It is like scientists are this core of fixers who can be brought in. That impression contributes to part of the problem.

Senator Martin: Thank you for being here today. Listening to the questions and the conversation around this circle has enabled me to cross out things I wanted to say and to reframe a few things.

coup ma recherche est devenue importante. Sur le plan stratégique, deux semaines auparavant, il n'était pas logique d'appuyer ma recherche car à quoi est-ce que cela aurait bien pu servir? Or, tout à coup, ils ne pouvaient pas trouver des gens au Canada qui travaillaient dans le domaine, et je ne suis pas aussi expert que d'autres; je suis en quelque sorte périphérique dans ce domaine. La même chose s'est produite aux États-Unis. Ils couraient partout pour essayer de trouver des gens qui parlaient le farsi ou le pashto. Ils n'avaient pas étudié dans ce domaine. Il est important de permettre aux gens de faire cette recherche fondamentale car c'est la meilleure façon de faire face aux problèmes qui nous frapperont dans cinq ou dix ans, plutôt que d'essayer de le faire avec un plan stratégique qui ne nous permet pas de planifier pour l'avenir.

Le vice-président : Sénateur Keon, avez-vous une autre question?

Le sénateur Keon : Non; je veux seulement que vous retourniez chez vous pour résoudre ce problème.

M. Turk : M. Peers a mentionné une chose dont nous sommes coupables. Je pense que nous sommes coupables dans un autre sens. Parce que nous souhaitons, en tant qu'éducateurs et en tant qu'universités, obtenir de l'argent, lorsque le gouvernement dit que nous avons besoin de ceci, nous disons, oui, donner de l'argent aux universités profitera à l'économie et nous permettra de faire toutes ces choses.

Nous donnons l'impression que s'ils nous donnent de l'argent, nous allons résoudre le problème. Cela laisse entendre que pour que nous puissions résoudre leurs problèmes, ils devront alors nous dire quels problèmes doivent être résolus. C'est comme lorsque j'appelle un plombier pour réparer ma toilette. Ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent dans le domaine scientifique. Pourtant, parce que nous voulons désespérément obtenir du financement, nous cautionnons cette notion en disant, oui, nous ferons ce que vous voulez. Donnez-nous l'argent et nous allons le faire.

C'est ce que font nos conseils subventionnaires. Le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada a mis en place une stratégie en matière de partenariats et d'innovations en disant essentiellement nous pouvons résoudre vos problèmes. Il y a un nouveau Programme de subventions d'engagement partenarial dans le cadre duquel ils disent qu'ils utiliseront cet argent pour demander à des scientifiques de résoudre des problèmes propres à une entreprise. Ils ont un autre programme qu'ils affichent sur leur site Web où ils disent : « Il contribue à l'organisation de rencontres éclair, afin que les chercheurs et les entreprises intéressés puissent établir un contact bref et structuré pour discuter de leurs besoins et de leurs capacités. »

C'est comme si les scientifiques étaient des gens qu'on pouvait faire venir pour tout arranger. Cette impression contribue en partie au problème.

Le sénateur Martin : Je vous remercie d'être ici aujourd'hui. En écoutant les questions et la conversation, cela m'a permis d'éliminer certaines choses que je voulais dire et de reformuler certaines autres.

While my glass is half empty, I can look at it being half full. Today, there is a lot to celebrate. In Canada, we have innovation and places like TRIUMF that is world-class. I live in Vancouver and I went to the University of British Columbia. When you mentioned TRIUMF, Mr. Turk, I thought: Yes, this is something that we must all celebrate and be proud of because outside Canada, people recognize our achievements.

In answer to Senator Keon, Mr. Turk, you talked about educating politicians. I also think we need to deliver the message to the public, because we serve our constituents and the Canadian people. Talking to groups that represent the colleges, the private institutions, the Aboriginal communities, and so on, packaging, branding and marketing seem to arise at different sessions. I find the package you gave to us interesting. We have not talked at length, and I am sorry I missed some of the presentations this morning.

Many of you call for a national vision — that is, the leadership of the federal government — but I am mindful of the important jurisdiction that the provinces have with education. I will read this draft of the post-secondary education act you propose with great interest. In the Introduction on page II, you state that to address potential provincial concerns, we need “A declaration that the legislation does not alter or encroach upon the provinces’ jurisdiction of post-secondary education.” You continue by calling for an advisory council and by talking about the concept of bringing the provinces, the federal government, academics and other stakeholders together.

How much consultation have you had with the ministers of education in the provinces in drafting this act? How realistic is something like this proposed legislation? That is an important conversation to have.

Mr. Turk: You ask an important question. Our starting point, as I mentioned in my remarks, is that we do not think there is a solution to the funding of post-secondary education in Canada without some version of this kind of arrangement. The federal government will always be short on money for all the thousands of causes it supports so to put money into post-secondary education, the government will need assurance that the money will be spent on post-secondary education.

The provinces have an interest — and this brings in the realism part — in having more sustainable, predictable funding from the feds. There is a trade-off here. We have had experience in Canada. It is always a challenge when we talk about something where there are clearly pan-Canadian needs, as there is in post-secondary education. At the end of the day, the provincial responsibility comes from the British North American Act that talked about education. There was no concept of post-secondary education in those days. It has been interpreted that post-secondary education

Bien que mon verre soit à moitié vide, je peux le considérer à moitié plein. Aujourd’hui, nous avons beaucoup de choses à célébrer. Au Canada, nous avons de l’innovation et des endroits comme TRIUMF, une entreprise de renommée mondiale. Je vis à Vancouver et je suis allée à l’Université de la Colombie-Britannique. Lorsque vous avez mentionné TRIUMF, monsieur Turk, j’ai pensé : « Oui, c’est quelque chose que nous devons tous célébrer et dont nous pouvons être fiers car à l’extérieur du Canada, les gens reconnaissent nos réalisations.

En réponse au sénateur Keon, monsieur Turk, vous avez parlé d’éduquer les politiciens. Je suis également d’avis que nous devons transmettre le message au public, car nous desservons nos commettants et les Canadiens. Lors de différentes séances, on a dit qu’il fallait parler à des groupes qui représentaient les collèges, les établissements privés, les communautés autochtones, et cetera, qu’il fallait faire du marketing, présenter une image de marque. Je trouve vos propositions intéressantes. Nous n’avons pas parlé longuement, et je suis désolée d’avoir manqué certains exposés ce matin.

Beaucoup d’entre vous proposent une vision nationale — c’est-à-dire le leadership du gouvernement fédéral; cependant je n’oublie pas la question importante, soit que les provinces ont compétence dans le domaine de l’éducation. Je lirai ce texte de projet de loi sur l’éducation postsecondaire avec beaucoup d’intérêt. Dans l’introduction, à la page II, vous dites que pour répondre aux préoccupations des provinces, la loi prévoirait « une déclaration selon laquelle la loi ne modifierait pas la compétence des provinces en matière d’enseignement postsecondaire ni n’empiéterait sur cette compétence ». Vous poursuivez en proposant la création d’un conseil consultatif indépendant où seraient représentées les provinces, le gouvernement fédéral, le milieu universitaire et les autres groupes d’intervenants.

Avez-vous consulté les ministres de l’éducation des provinces lors de la rédaction de cette ébauche de loi? Est-ce que cette proposition est vraiment réaliste? C’est une conversation qu’il faut absolument avoir.

M. Turk : Vous posez une question importante. Comme je l’ai mentionné dans mes commentaires, nous avons proposé cette mesure législative parce que nous ne pensons pas qu’il y ait vraiment de solution au problème du financement de l’éducation postsecondaire au Canada sans qu’il n’y ait une entente du genre. Le gouvernement fédéral sera toujours à court d’argent pour financer les milliers de programmes qu’il appuie; ainsi, avant d’investir de l’argent dans le secteur de l’éducation postsecondaire le gouvernement devra être convaincu que cet argent sera utilisé pour l’éducation postsecondaire.

Il y a une sorte de compromis. Nous avons déjà vécu la situation au Canada. C’est toujours un défi lorsqu’on cerne un secteur où il existe clairement des besoins pancanadiens, comme c’est le cas dans le secteur de l’éducation postsecondaire. Tout compte fait, la responsabilité accordée aux provinces découle de la Loi sur l’Amérique du Nord britannique qui mentionnait l’éducation. L’éducation postsecondaire n’était pas un concept qui existait à l’époque. On a décidé que l’éducation postsecondaire relevait des provinces. C’est le cas, mais il s’agit

is provincial. It is, but the system is a global system. It is not even a provincial or a national system. We cannot operate as if every province is different. I think provinces understand that but want to find a mechanism where, in return for agreeing to certain kinds of things, they receive something in return; that is, predictable, adequate funding and mechanisms that are set up. We base this proposed act in part on the Canada Health Act, where there was a similar need to deal with things nationally and to ensure, on a pan-Canadian basis, certain predictable and accessible factors for all Canadians. We have had discussions about that need.

Concerns are expressed particularly in Alberta and Quebec. Any meeting of ministers on federal-provincial relations becomes testiest vis-à-vis Quebec and Alberta. On the other hand, we think there is a mood to move ahead with this legislation.

I want to share one other thing with you. CAUT conducts two national public opinion polls each year through the Harris-Decima polling firm. The sample size that we have them use is twice the normal sample size for a public opinion poll so that we can have regional breakdowns. In the poll they conducted for us last month, one of the questions was: Should conditions be attached to federal transfers for post-secondary education?

Sixty-eight per cent of Canadians indicated that the federal government should set conditions; 29 per cent said the provinces should use the money as they want.

I can send your committee the poll results. The breakdown across Canada is interesting. In every single province, the majority of Canadians said that the federal government should set conditions. It varied from 58 per cent in Quebec to 72 per cent in Ontario. In Alberta, 69 per cent of Albertans favoured the federal government setting conditions on post-secondary education.

There is a base of support for this legislation among the population. At the end of the day, politicians do pay attention to their constituents. There is recognition that we have to find some way. We do have a glass that is half full. We have a wonderful public post-secondary educational system, and that is one of our strengths. It is a public system, unlike the United States, which is a hodgepodge. There is recognition that we have to deal with this issue now, in the 21st century, on a pan-Canadian basis and find a mechanism to deal with it that is fair to the provinces and recognizes their role, while, at the same time, gives the federal government assurance that substantial money invested in post-secondary education will be used for post-secondary education.

Senator Martin: I have a question regarding Quebec and challenges for international students who want to study in Canada — and, Quebec is one option — with regard to the

d'un système international. Ce n'est même pas un système provincial ou national. Nous ne pouvons pas fonctionner comme si chaque province était différente. Je crois que les provinces en sont conscientes, mais désirent tout de même trouver un mécanisme qui leur permet de recevoir quelque chose en retour de leur engagement à certains égards; j'entends ici un financement adéquat et prévisible et des mécanismes afférents. Nous nous sommes inspirés en partie, pour la rédaction de ce projet de loi, de la Loi canadienne sur la santé, car il existe dans ce secteur également un besoin de s'attaquer aux problèmes de façon nationale afin d'assurer, sur une base pancanadienne, certains facteurs de prévisibilité et d'accessibilité pour tous les Canadiens. Nous avons justement discuté de ce besoin.

On s'inquiète de la situation surtout en Alberta et au Québec. Lors des réunions de ministres chargés des relations fédérales-provinciales, les choses s'enveniment dès qu'il s'agit du Québec ou de l'Alberta. Cependant, je pense que toutes les provinces veulent que nous allions de l'avant avec cette mesure législative.

J'aimerais vous faire part d'une autre chose. L'ACPPU réalise deux sondages d'opinion publique chaque année par l'entremise de la société Harris-Decima. L'échantillon choisi est deux fois plus important que les échantillons habituels pour un sondage d'opinion publique, ce qui nous permet d'avoir des ventilations selon les régions. Lors du sondage effectué en notre nom le mois dernier, parmi les questions posées était la suivante : Les transferts du gouvernement fédéral en matière d'éducation postsecondaire devraient-ils être assortis de conditions?

Soixante-huit pour cent des Canadiens ont indiqué que le gouvernement fédéral devrait imposer des conditions; 29 p. 100 ont dit que les provinces devraient utiliser cet argent comme elles le désirent.

Je peux vous faire parvenir les résultats du sondage. La ventilation au Canada est assez intéressante. Dans chaque province, la majorité des Canadiens ont dit que le gouvernement fédéral devrait établir des conditions. Ce taux allait de 58 p. 100 au Québec à 72 p. 100 en Ontario. En Alberta, 69 p. 100 des personnes consultées jugeaient que le gouvernement fédéral devrait assortir son aide financière pour l'éducation postsecondaire de conditions.

La population appuie cette mesure législative. Tout compte fait, les politiciens s'intéressent à ce que désirent leurs électeurs. Les Canadiens reconnaissent qu'il nous faut trouver une solution au problème. Nous n'avons qu'un verre qui est à moitié plein. Nous avons un merveilleux système d'éducation postsecondaire, ce qui est un des grands atouts du Canada. C'est un système public, contrairement au système américain qui est confus. Nous reconnaissons qu'il faut s'attaquer à ce problème maintenant, au XXI^e siècle, sur une base pancanadienne, et trouver un mécanisme qui soit juste à l'égard des provinces et qui reconnaisse leur rôle, tout en donnant au gouvernement fédéral une garantie, soit que les montants importants investis dans l'éducation postsecondaire seront utilisés à cette fin.

Le sénateur Martin : J'aimerais poser une question sur le Québec et les défis que doivent relever les étudiants étrangers qui veulent étudier au Canada — et, le Québec est une option — en

language issue. In B.C., for instance, a large proportion of our international students are from Asia and from countries where French is not the first language. How do you address that challenge in Quebec?

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: The issue of involvement in post-secondary education is a very sensitive one for Quebec. I know that those I represent are certainly very uncomfortable with that. It would create more tension that we do not need right now.

With respect to foreign students, Quebec universities do not recruit in the same market that most other Canadian universities do their recruiting in.

There is another important factor to consider with respect to students of Indian or Chinese origin. It is important to understand the significance of McGill University and Concordia University in Montreal, because they bring another dimension to the recruiting market that is different from other universities in Quebec.

With respect to the government side, clearly there is the issue of promoting French, and making it possible to reunite families.

We think that a type of reimbursement or tax credit for those who decide to settle would also attract more students.

[English]

Senator Eaton: I am the chair of a post-graduate institute, which is the Pontifical Institute of Mediaeval Studies at the University of Toronto. I am well aware of how difficult it is to access research money. That said, I read with great interest the part of your introduction where you say, fewer faculty, larger classes, fewer offerings, reduced library holdings, et cetera.

However, my other hat is as a taxpayer. I am offended when I read about strikes at universities over tenure and hours of teaching. Although I would love to have a federal envelope that funnelled money expressly to post-graduate degrees and basic research in each province, I think there must be some kind of reform within your institutions before we will try to support funding from the federal government directly to them. You were talking about perhaps how your image in the greater Canadian public is not all that it should be. Have you thought about that aspect, or does that aspect come up?

Mr. Turk: I would be happy to answer that question. The issue does come up. Let me address it in several ways, if I may.

matière de langue. En Colombie-Britannique, par exemple, un grand nombre de nos étudiants étrangers viennent d'Asie ou de pays où le français n'est pas la langue officielle. Comment composez-vous avec ce défi au Québec?

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin : La question d'un axe sur l'éducation postsecondaire est très sensible pour le Québec. Je sais que pour ceux que je représente, ils sont certainement inconfortables avec cela. Cela apporterait un élément de tension dont on n'a pas besoin en ce moment.

Sur la question des étudiants étrangers, le recrutement que les universités québécoises font n'est pas dans le même marché que la plupart des autres universités canadiennes.

Il y a un autre aspect à considérer pour les étudiants d'origine indienne ou chinoise. Il faut comprendre la présence de McGill et Concordia à Montréal, qui apporte au marché un aspect très important dans leur recrutement et qui est différent de celui des autres universités du Québec.

En ce qui a trait au volet gouvernemental, c'est clair qu'il peut toujours y avoir la question de la francisation et des reconnaissances et des facilitations pour réunir les familles.

La mesure de proposer un remboursement ou un crédit d'impôt pour les frais de scolarité différenciés pour ceux qui décident de s'établir favoriserait aussi une attraction à notre avis.

[Traduction]

Le sénateur Eaton : Je suis président d'un institut postuniversitaire, le Pontifical Institute of Mediaeval Studies, à l'Université de Toronto. Je sais à quel point il est difficile d'obtenir le financement des travaux de recherche. Cela dit, j'ai été fort intéressé par votre commentaire lorsque vous avez dit qu'en raison d'un manque de financement il y avait moins de professeurs, plus d'étudiants dans les salles de classe, moins de choix au niveau des cours, moins de livres disponibles en bibliothèque et toutes sortes d'autres problèmes.

Cependant, je suis également contribuable. Je suis choqué lorsque j'entends parler de grève déclenchée dans les universités en raison des heures d'enseignement et de la permanence. J'aimerais bien qu'on ait des montants du gouvernement fédéral qui seraient affectés exclusivement aux études de deuxième cycle et à la recherche fondamentale dans chaque province, je crois cependant qu'il doit y avoir une certaine réforme au sein des institutions avant que le gouvernement fédéral soit disposé à offrir ce genre de financement directement. Vous avez dit que le public canadien n'avait peut-être pas la meilleure impression possible des universitaires. Avez-vous pensé à cette question? Est-ce que la question a été soulevée?

M. Turk : Je serais heureux de répondre à cette question. On soulève ce problème à l'occasion. J'aimerais répondre à votre question de diverses façons si vous voulez bien.

Yesterday, Statistics Canada released faculty salaries. Faculty salaries at the University of Toronto are the highest in the country, averaged at \$122,000. I think the lowest salaries were at some small institutions at \$80,000.

One question comes up, and you mentioned strikes. Our faculty at the University of Toronto, which has the highest salaries in the country, is not unified. What sets faculty salaries more than anything else is the market.

Senator Eaton: I am thinking of York University, for instance.

Mr. Turk: What I am saying, though, is that faculty salaries are primarily driven by the market. Therefore, salaries at the major research universities are higher than at the smaller and undergraduate institutions; salaries are lower in the Maritimes than in Ontario; and so forth.

However, academics, especially good academics, have job offers all the time from other places. I do not think faculty salaries are out of line. In fact, I argued in the media that faculty salaries, if anything, are less than salaries of equivalent professionals in other fields with the same degree. You were talking about money.

Senator Eaton: I am not talking about money so much as the idea that, for that money, you do not have to teach but three or four hours a week and you have the summers off.

Mr. Turk: Can we address that issue?

Senator Eaton: It is not the money. I do not think you are overpaid. I am not sure you are accountable for the same hours that most people work.

Mr. Turk: CAUT is right now finishing the largest workload study conducted in Canada, but there have been studies of academics in other countries. Academics typically work between 50 and 65 hours a week, which is far more than most Canadians. When one teaches a course at university, it is not like teaching a course in high school. I taught for many years at the University of Toronto and it was not three hours a week. I had three courses, so nine hours a week.

Typically, I spent six to ten hours writing a one-hour lecture. We are expected to be advancing our knowledge. It is not only rote learning. The reason the hours in university are different than in high school is that the university lecturer is supposed to bring forth advances in their fields.

Also, only 40 per cent of an academic's time is in teaching; 40 per cent is supposed to be research and 20 per cent service to the university and community. When we look at the actual workload of academic staff, it is higher than most other Canadian jobs.

Hier, Statistique Canada a publié le salaire des membres du corps professoral. À l'Université de Toronto, il est le plus élevé au pays, soit 122 000 \$ en moyenne. Je pense que le salaire le plus bas, 80 000 \$, était payé par certaines petites institutions.

Il y a des questions qui sont posées, par exemple, les grèves. Je peux signaler que les professeurs à l'Université de Toronto, qui sont les mieux payés au pays, ne sont pas syndiqués. C'est vraiment le marché qui dicte le salaire des professeurs.

Le sénateur Eaton : Je pense par exemple à l'Université York.

M. Turk : Je dis simplement, toutefois, que les salaires versés aux professeurs sont pratiquement imposés par le marché. Ainsi, les salaires versés dans les grandes universités de recherche sont plus élevés que ce qu'on retrouve dans les plus petites universités ou pour les professeurs de premier cycle; et les salaires sont plus faibles dans les Maritimes qu'en Ontario; et cetera.

Cependant, les universitaires, tout particulièrement les bons universitaires, ont sans cesse des offres d'emploi d'autres institutions. Je ne pense pas que les salaires des professeurs d'université soient trop élevés. En fait, j'ai eu des discussions avec des journalistes sur les salaires des professeurs et j'ai dit qu'ils étaient moins élevés tout compte fait que les salaires d'autres professionnels équivalents dans d'autres domaines. Vous parliez d'argent.

Le sénateur Eaton : Je ne parle pas simplement d'argent, je pense plutôt que pour l'argent que vous recevez vous n'avez qu'à enseigner trois ou quatre heures par semaine et vous avez tous vos étés de congé.

M. Turk : Pouvons-nous répondre à ces commentaires?

Le sénateur Eaton : Ce n'est pas une question d'argent. Je ne pense pas que vous êtes trop payés. Je ne suis cependant pas convaincue que vous devez travailler autant que le reste des gens.

M. Turk : L'ACPPU termine actuellement la plus importante étude effectuée au Canada sur la charge de travail, mais il y a eu des études sur les professeurs d'université dans d'autres pays. Les professeurs travaillent en moyenne entre 50 et 65 heures par semaine, ce qui est beaucoup plus que les Canadiens. Lorsqu'on a un cours à enseigner à l'université, ce n'est pas comme si on enseignait à l'école secondaire. J'ai enseigné pendant de nombreuses années à l'Université de Toronto, et je peux vous dire que ce n'était pas trois heures semaine. J'avais trois cours; j'enseignais donc neuf heures par semaine.

Je passais habituellement de 6 à 10 heures à rédiger un cours d'une heure. De plus, l'université s'attend à ce qu'on acquière d'autres connaissances. Ce n'est pas simplement l'apprentissage par mémorisation. La raison pour laquelle les heures de travail à l'université sont différentes de celles des enseignants du secondaire est que le professeur à l'université doit en fait faire avancer son domaine d'intérêt.

De plus, environ 40 p. 100 du temps du professeur est réservé à l'enseignement; 40 p. 100 doit être consacré à la recherche et 20 p. 100 au service de l'université et de la collectivité. Quand on se penche sur la charge de travail réelle des professeurs, elle est plus lourde que pour la majorité des Canadiens.

Senator Eaton: I think you have a big public relations problem.

Mr. Turk: That is interesting. In our poll, which I will send you, we asked whether university and college teachers earn too much. Twenty-six per cent of Canadians said yes; 48 per cent said no; and 16 per cent were neutral. When asked the question: Do you have trust in university and college teachers? Seventy-two per cent of Canadians agreed; and 12 per cent disagreed.

I will mention on last question: Who do you trust on post-secondary issues? They were given the choice of student organizations, university and college teacher organizations, presidents, the provincial government or the federal government. Ms. Balon will be happy with the results: 39 per cent said they trusted student organizations; 20 per cent said they did not. Second in that group were university and college teacher organizations at 38 per cent. Twenty-seven per cent trusted university and college presidents; 23 per cent trusted the provincial government; and 22 per cent trusted the federal government.

I suggest we do not have the public relations problem you are suggesting. The polling data suggests that is not the case. Most of our members will agree with you, however. They think their neighbours are always joking about how they do not work in the summer and how they only teach six hours or whatever. However, the reality is different. When we conduct polling, it is not the public's perception of us.

Mr. Peers: There is always a danger of arguing on the basis of the cartoon academic character. I am ribbed by friends that I have four months off every summer, et cetera. One can single out other professions and find examples of other professionals that do not exemplify the whole profession but can often be used to caricature it.

Much of the problem with strikes hinges upon the biggest change happening across the higher education sector — I will let others speak to it — which is the earlier, seamless transition between being a graduate student and then achieving a tenure track and eventually a tenure job.

That transition has been substantially ruptured. With the kind of growth in higher education, when we look at the growth in universities and the numbers of students coming in, the number of permanent faculty positions has not kept pace for a number of reasons. We have created this new culture. The problem also exists in the U.S. The U.K. and Germany are also experiencing it.

As we move to more of a mass education model — and that is what they are experiencing in Europe, and having serious troubles with — how do we increase teaching capacity to cover that model

Le sénateur Eaton : Je crois que vous avez un gros problème de relations publiques.

M. Turk : C'est intéressant. Dans le sondage, que je vous ferai parvenir, nous avons demandé si les professeurs d'université et de collège étaient rémunérés à un niveau trop élevé. Vingt-six pour cent des Canadiens ont dit oui; 48 p. 100 ont dit non; et 16 p. 100 étaient neutres. Lorsque l'on a demandé s'ils avaient confiance dans les professeurs d'université ou de collège, 72 p. 100 des Canadiens ont dit oui et 12 p. 100, non.

J'aimerais mentionner une dernière question. On leur a demandé à qui ils faisaient confiance quand on parle de questions d'éducation postsecondaire. Ils ont eu le choix entre les organisations d'étudiants, les organisations de professeurs d'université et de collège, les présidents ou doyens d'université, le gouvernement provincial ou le gouvernement fédéral. Mme Balon sera très heureuse des résultats : 39 p. 100 des personnes consultées ont dit qu'elles avaient confiance dans les organisations d'étudiants; 20 p. 100 ont dit non. Au deuxième rang venaient les organisations représentant les professeurs d'université et de collège à 38 p. 100. Vingt-sept pour cent des personnes consultées avaient confiance dans les présidents ou doyens d'université et de collège; 23 p. 100 avaient confiance dans le gouvernement provincial et enfin 22 p. 100 dans le gouvernement fédéral.

Contrairement à ce que vous dites, je ne crois pas que nous ayons un problème de relations publiques. Les données obtenues lors du sondage indiquent que ce n'est pas le cas. La majorité de nos membres seront d'accord avec vous cependant. Ils pensent que leurs voisins rigolent toujours quand ils pensent qu'ils n'ont pas beaucoup de travail à faire l'été et qu'ils n'enseignent que six heures semaine ou quelque chose du genre. Cependant, la réalité est bien différente. Lorsque nous effectuons des sondages, ce n'est pas le message que semble communiquer le grand public.

M. Peers : Il faut bien se garder de fonder ses arguments sur la caricature du professeur d'université. Mes amis me disent sans cesse que j'ai quatre mois de congé chaque été, des choses du genre. On peut mentionner d'autres professions et trouver d'autres exemples de professionnels dont on peut donner une version de caricature.

Les grèves sont attribuables dans une large mesure aux changements plus généraux qui se produisent dans le secteur de l'enseignement supérieur — je laisserai d'autres personnes en parler —, ce qui est une transition sans heurt entre un étudiant de deuxième cycle et l'obtention d'un poste non permanent, puis d'un poste permanent.

Cette transition ne se fait plus comme avant. Compte tenu la croissance que connaît le secteur de l'enseignement supérieur, le nombre de postes de professeurs permanents n'a malheureusement pas suivi cette évolution, et ce, pour plusieurs raisons. Nous avons créé cette nouvelle culture. Le problème existe également aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Allemagne.

À mesure que nous nous rapprochons d'un modèle d'éducation de masse — c'est ce qui se produit en Europe où cela cause de sérieux problèmes —, comment pouvons-nous accroître la

and not create the kind of tenure and tenure stream positions? We are facing this problem across Canada. It is a structural problem. It is not unique to any one particular institution, though it may manifest itself in those places.

The Deputy Chair: Thank you very much. I think I will forego the opportunity to exercise the prerogative of a last question, because of certain other possible uses of our time. Also, I think a substantial number of critical aspects of post-secondary education issues have been brought out today. Our witnesses have touched on aspects of those issues that were important for us to hear.

I thank you all for your presentations, for the frankness and directness of your answers, and for keeping those answers focused so that we could have the entire committee participate thoroughly in the discussion.

I thank you all on the committee's behalf for your appearance here today and your contributions. We will welcome any additional information you want to provide us.

You were also here at a historic time on the Hill and in this room, in fact. One of the most distinguished senators ever is attending his last meeting of a committee that he has served long, well and in an exemplary fashion. I refer to Senator Keon of Ontario. He has been involved, as I said, with this committee over a long time. My overlap with him has been way too brief. I have known of his enormous contributions to Canadian science and medicine, indeed to world science and medicine, for a long time, and have considered him a colleague at a distance for a long time. Nevertheless, I must express regret at this moment because my personal time interacting with him here in this venue is far too short. Others at the table have had a far greater opportunity to benefit from his wisdom, experience, genuine enthusiasm for the country we call Canada and the contributions he has made to attempting to identify characteristics that will lead us to solve major issues that we face as a country. We are a leading, well-educated country in general, a country blessed with great natural resources, but nevertheless we still face the challenges that all countries face in a democratic system.

You have made an enormous contribution to us. I know that you have heard that from more senior members of this committee recently, and you will hear it in depth next week in the Senate of Canada. On behalf of your current colleagues on a committee on which you have served so long, so well, and with such enormous contribution, I want to, on their behalf, pay tribute to you today on this, your last day. I am sure we will welcome any final sage words you might have to us as you leave us with the remaining duties we may face in the future.

Senator Keon: Thank you very much, chair. Nothing can be much nicer in life than to have nice things said about you by your colleagues. That counts for more than anything else I can think of, because they know you. It has been a real pleasure serving on this committee. We have completed numerous reports. I have not

capacité d'enseignement que suppose ce modèle sans créer ce genre de permanence et de poste menant à la permanence? Nous avons ce problème partout au Canada. C'est un problème structurel qui n'est pas propre à un établissement en particulier, bien qu'il puisse s'y manifester.

Le vice-président : Merci beaucoup. Je pense que je vais renoncer à la prerogative de poser une dernière question, car nous avons autre chose à faire de notre temps. En outre, je pense qu'un grand nombre d'aspects essentiels de l'enseignement postsecondaire ont été soulevés aujourd'hui. Nos témoins ont abordé certains aspects de ces questions qu'il est important que nous entendions.

Je vous remercie tous de vos exposés, de votre franchise et de vos réponses directes, et d'avoir donné des réponses concises, ce qui a permis à tous les membres du comité de participer pleinement à la discussion.

Je vous remercie tous au nom du comité de votre comparution et de votre contribution à notre étude. Si vous avez d'autres informations à nous fournir, nous serons heureux de les recevoir.

Vous êtes ici sur la Colline et dans cette pièce à un moment historique. L'un de nos sénateurs les plus distingués participe à sa dernière réunion d'un comité où il a servi longtemps et de manière exemplaire. Je vous parle du sénateur Keon, de l'Ontario. Comme je le disais, il est membre de notre comité depuis longtemps. Nos chemins se sont croisés beaucoup trop brièvement. J'étais au courant de son énorme contribution à la science et à la médecine canadiennes, en fait à la science et à la médecine mondiales, depuis longtemps, et depuis longtemps je le considère comme un collègue de loin. Néanmoins, je regrette que le temps où j'ai pu travailler à ses côtés au sein de notre comité ait été beaucoup trop bref. D'autres autour de la table ont eu la chance de bénéficier pendant beaucoup plus longtemps de sa sagesse, de son expérience, de son enthousiasme sincère pour ce pays que nous appelons le Canada, et des contributions qu'il a faites pour aider à déterminer les caractéristiques qui nous permettront de régler les grands problèmes auxquels nous faisons face. De manière générale, nous sommes un pays de premier plan, avec une population bien instruite, un pays doté d'immenses ressources naturelles, mais néanmoins nous faisons face aux défis que tous les pays démocratiques doivent relever.

Votre contribution à notre comité a été immense. Je sais que des membres plus anciens du comité vous l'ont dit récemment et vous l'entendrez à maintes reprises la semaine prochaine au Sénat du Canada. Au nom de vos collègues qui sont actuellement membres de notre comité, où vous avez servi si longtemps, si bien et où votre contribution a été immense, je tiens, en leur nom, à vous rendre hommage aujourd'hui puisque c'est votre dernier jour. Nous serions très heureux que vous nous fassiez bénéficier de vos sages conseils une dernière fois sur les travaux que nous aurons à entreprendre à l'avenir.

Le sénateur Keon : Merci beaucoup, monsieur le président. Il n'y a rien de plus agréable dans la vie que d'entendre ses collègues dire des choses aimables à notre sujet. Cela compte plus que tout le reste, puisqu'ils vous connaissent. Cela a été un réel plaisir pour moi d'être membre du comité. Nous avons rédigé de nombreux

yet counted the number of reports my name is on, although I have them all. I have to cart them out of here and up to my cottage, and then I will count them.

It has been enlightening. As you look around the table, you see a wonderful blend of a great Canadian social mosaic. We have people from all different disciplines, and together we have come to do some truly great work. This committee has had tremendous credibility. Much of what they have written has been implemented by governments of different political persuasions, and sometimes in continuity. One government starts it and the next one continues it, which is of enormous importance. Who can notice that better than the scientific community?

Senator Ogilvie is an outstanding scientist in his own right, topped up with tremendous administrative experience as a university president. It was straight out of heaven that someone parachuted him in here, because all I have to say now about everything I am leaving behind is: Just call Senator Ogilvie.

The Deputy Chair: There are downsides of your leaving, I can tell you. With that, and having noted on your behalf this historic moment and the deep gratitude we have, I declare the meeting adjourned.

(The committee adjourned.)

rapports. Je n'ai pas encore compté le nombre de rapports dans lesquels mon nom figure, mais je les ai tous. Je vais devoir les transporter jusqu'à mon chalet où je vais les compter.

Cela a été très instructif. Lorsque je regarde autour de cette table, je vois une merveilleuse représentation de la grande mosaïque sociale canadienne. Nous avons des gens de différentes disciplines qui collaborent pour faire un travail vraiment remarquable. Notre comité a énormément de crédibilité. Une grande partie des idées contenues dans nos rapports ont été réalisées par des gouvernements de différentes allégeances politiques qui se sont succédé. Un gouvernement commence et le suivant continue, ce qui est énormément important. Qui est mieux placé pour le constater que la collectivité scientifique?

Le sénateur Ogilvie est lui-même un grand scientifique qui, à titre de président d'université, a acquis une immense expérience de l'administration. Il est un cadeau du ciel car tout ce que j'ai à dire maintenant sur tout ce que je laisse dernière moi c'est : « Vous n'avez qu'à appeler le sénateur Ogilvie ».

Le vice-président : Je dois vous dire, il y a des inconvénients à votre départ. Sur ce, et ayant souligné, en votre nom, ce moment historique et la profonde gratitude que nous ressentons, la séance est levée.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 5, 2010

Association of Canadian Community Colleges:

Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs.

Association des universités de la francophonie canadienne:

Kenneth McRoberts, President;

Christophe Kervégant-Tanguy, Director General.

Association of Universities and Colleges of Canada:

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer.

Thursday, May 6, 2010

Canadian Association for Graduate Studies:

Douglas Peers, President.

Canadian Association of University Teachers:

James Turk, Executive Director.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec:

Olivier Beaulieu-Mathurin, President.

National Graduate Caucus:

Andrea Balon, National Executive Representative.

TÉMOINS

Le mercredi 5 mai 2010

Association des collèges communautaires du Canada :

Terry Anne Boyles, vice-présidente, Affaires publiques.

Association des universités de la francophonie canadienne :

Kenneth McRoberts, président;

Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général.

Association des universités et collèges du Canada :

Paul Davidson, président-directeur général.

Le jeudi 6 mai 2010

Association canadienne pour les études supérieures :

Douglas Peers, président.

Association canadienne des professeures et professeurs d'université :

James Turk, directeur exécutif.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec :

Olivier Beaulieu-Mathurin, président.

Caucus national des deuxième et troisième cycles :

Andrea Balon, représentante sur l'exécutif national.



A1
C26
S51

Gouvernement
du Canada



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:
The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :
L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, May 12, 2010
Thursday, May 13, 2010

Le mercredi 12 mai 2010
Le jeudi 13 mai 2010

Issue No. 6

Fascicule n° 6

First and second meetings on:
The study on User Fees and Service
Standards for Human Drugs and
Medical Devices Programs

Première et deuxième réunions concernant :
L'étude des frais d'utilisation et des normes
de service pour les programmes des médicaments
pour usage humain et des matériels médicaux

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Mahovlich
(or Tardif)	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Raine
Greene	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Mahovlich replaced the Honourable Senator Callbeck (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Martin (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Greene replaced the Honourable Senator Demers (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Raine replaced the Honourable Senator Keon (*May 12, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Hubley (*May 6, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie

et

Les honorables sénateurs :

Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Mahovlich
(ou Tardif)	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Raine
Greene	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Mahovlich a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Martin (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Greene a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Raine a remplacé l'honorable sénateur Keon (*le 12 mai 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Hubley (*le 6 mai 2010*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, April 13, 2010:

The Honourable Senator Comeau tabled the following:

Copy of Health Canada's Proposal to Parliament for User Fees and Service Standards for Human Drugs and Medical Devices Programs, dated April 2010, pursuant to the *User Fees Act*, S.C. 2004, c. 6, sbs. 4(2).—Sessional Paper No. 3/40-136.

(Pursuant to Rule 28(3.1), this document is deemed referred to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology)

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 13 avril 2010 :

L'honorable sénateur Comeau dépose sur le bureau ce qui suit :

Copie de la proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux, datée avril 2010, conformément à la *Loi sur les frais d'utilisation*, L.C. 2004, ch. 6, par. 4(2). —Document parlementaire n° 3/40-136.

(Conformément à l'article 28(3.1) du Règlement, ce document est réputé renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie)

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 12, 2010
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:17 p.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Dyck, Eaton, Martin, Merchant, Ogilvie, Raine and Seidman (9).

In attendance: Havi Echenberg and Odette Madore, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, April 13, 2010, the committee began its study on Health Canada's Proposal to Parliament for User Fees and Service Standards for Human Drugs and Medical Devices Programs.

WITNESSES:

Health Canada:

Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch;

Dr. Supriya Sharma, Director General, Therapeutic Products Directorate, Health Products and Food Branch;

Étienne Ouimette, Acting Director, Strategic Horizontal Policy Division.

The deputy chair made a statement.

Ms. Ballantyne made a statement and, together with Dr. Sharma and Mr. Ouimette, answered questions.

At 5:27 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 13, 2010
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Dyck, Eaton, Greene, Mahovlich, Merchant, Ogilvie, Plett, Raine and Seidman (11).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 12 mai 2010
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 17, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Dyck, Eaton, Martin, Merchant, Ogilvie, Raine et Seidman (9).

Également présentes : Havi Echenberg et Odette Madore, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 13 avril 2010, le comité entreprend son étude sur la proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux.

TÉMOINS :

Santé Canada :

Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments;

Dre Supriya Sharma, directrice générale, Direction des produits thérapeutiques, Direction générale des produits de santé et des aliments;

Étienne Ouimette, directeur par intérim, Division des politiques stratégiques horizontales.

Le vice-président prend la parole.

Mme Ballantyne fait une déclaration puis, avec Mme Sharma et M. Ouimette, répond aux questions.

À 17 h 27, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 13 mai 2010
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Dyck, Eaton, Greene, Mahovlich, Merchant, Ogilvie, Plett, Raine et Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Odette Madore, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, April 13, 2010, the committee continued its study on Health Canada's Proposal to Parliament for User Fees and Service Standards for Human Drugs and Medical Devices Programs.

WITNESSES:

Canadian Generic Pharmaceutical Association:

Jody Cox, Director, Federal Government Relations;

John Hems, Chair, Scientific Affairs Committee.

Consumer Health Products Canada:

Gerry Harrington, Director of Public Affairs;

Robert White, Director of Scientific and Regulatory Affairs.

MEDEC:

Klaus Stitz, Vice-President, Regulatory Affairs.

Rx&D:

Russell Williams, President;

Loretta Del Bosco, Vice-Chair, Regulatory Standing Committee.

The deputy chair made a statement.

Ms. Cox, Mr. Hems, Mr. Stitz, Mr. Harrington and Mr. Williams each made a statement and, together with Mr. White and Ms. Del Bosco, answered questions.

At 11:32 a.m., the committee suspended.

At 11:37 a.m., pursuant to rule 92(2)(f), the committee proceeded in camera to discuss a draft report.

It was moved:

That the committee report to the Senate recommending the approval of Health Canada's Proposal to Parliament for User Fees and Service Standards for Human Drugs and Medical Devices Programs.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was agreed that the committee not append observations to its report.

It was agreed:

That the deputy chair be authorized to prepare a draft letter for approval by committee members to the President of the Treasury Board outlining the committee's concerns that revenues raised through the proposed increased user fees not be offset by a reduction in funding to the department from the consolidated revenue fund.

Également présentes : Havi Echenberg et Odette Madore, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 13 avril 2010, le comité poursuit son étude sur la proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux.

TÉMOINS :

Association canadienne du médicament générique :

Jody Cox, directrice, Relations gouvernementales fédérales;

John Hems, président, Comité des affaires scientifiques.

Produits de santé consommateurs du Canada :

Gerry Harrington, directeur, Affaires publiques;

Robert White, directeur, Affaires scientifiques et réglementaires.

MEDEC :

Klaus Stitz, vice-président, Affaires réglementaires.

Rx&D :

Russell Williams, président;

Loretta Del Bosco, vice-présidente, Comité permanent sur la réglementation.

Le vice-président prend la parole.

Mme Cox ainsi que MM. Hems, Stitz, Harrington et Williams font chacun une déclaration puis, avec M. White et Mme Del Bosco, répondent aux questions.

À 11 h 32, la séance est suspendue.

À 11 h 37, conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, la séance se poursuit à huis clos pour étudier un projet de rapport.

Il est proposé :

Que le comité fasse rapport au Sénat et lui recommande d'approuver la proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu que le comité ne joindra pas d'observations à son rapport.

Il est convenu :

Que le vice-président soit autorisé à écrire une lettre, qui sera soumise à l'approbation des membres du comité, au président du Conseil du Trésor afin de lui faire part de la crainte du comité que les recettes tirées de l'augmentation proposée des frais d'utilisation soient annulées par une réduction du financement que le Trésor accorde au ministère.

At 12:08 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

À 12 h 8, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 12, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:17 p.m. to study Health Canada's Proposal to Parliament for User Fees and Service Standards for Human Drugs and Medical Devices Programs, dated April 2010, pursuant to the User Fees Act, S.C. 2004, c. 6, sbs. 4(2).

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Deputy Chair: I would like to welcome you to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

I will ask each senator to introduce themselves. I will start on my left.

[*Translation*]

Senator Champagne: I am Andrée Champagne, from Quebec.

Senator Eaton: I am Nicole Eaton, from Ontario.

[*English*]

Senator Martin: I am Yonah Martin of British Columbia.

Senator Raine: Nancy Greene Raine from British Columbia.

Senator Seidman: Judith Seidman, Montreal.

Senator Merchant: I am Pana Merchant, and I am from Saskatchewan.

Senator Dyck: Senator Lillian Dyck, also from Saskatchewan.

Senator Cordy: I am Jane Cordy, and I am from Nova Scotia.

The Deputy Chair: I am Kelvin Ogilvie and I will chair today's meeting.

Today, we start our study of Health Canada's proposal to Parliament regarding user fees and service standards for human drugs and medical device programs.

We have three witnesses with us today, led by the Assistant Deputy Minister. I will ask our witnesses to identify themselves, starting with Ms. Ballantyne.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 12 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 17, pour étudier une proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux, datée avril 2010, conformément à la Loi sur les frais d'utilisation, L.C. 2004, ch. 6, par. 4(2).

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Je vais inviter chaque sénateur à se présenter en commençant par ma gauche.

[*Français*]

Le sénateur Champagne : Je suis Andrée Champagne, du Québec.

Le sénateur Eaton : Je suis Nicole Eaton, de l'Ontario.

[*Traduction*]

Le sénateur Martin : Je m'appelle Yonah Martin et je suis de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Raine : Je m'appelle Nancy Greene Raine, de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Seidman : Judith Seidman, de Montréal.

Le sénateur Merchant : Je m'appelle Pana Merchant, de la Saskatchewan.

Le sénateur Dyck : Je suis le sénateur Lillian Dyck, également de la Saskatchewan.

Le sénateur Cordy : Je m'appelle Jane Cordy et je suis de la Nouvelle-Écosse.

Le vice-président : Je m'appelle Kelvin Ogilvie et je présiderai la séance d'aujourd'hui.

Nous entamons notre étude de la proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux.

Nous accueillons trois témoins sous la direction de la sous-ministre adjointe. Je les invite d'ailleurs à se présenter à commencer par Mme Ballantyne.

Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch, Health Canada: I am Meena Ballantyne, and I am the Assistant Deputy Minister of the Health Products and Food Branch, which is the regulator of all sorts of health products and the food side, as well.

Dr. Supriya Sharma, Director General, Therapeutic Products Directorate, Health Products and Food Branch, Health Canada: I am Dr. Supriya Sharma, the Director General of the Therapeutic Products Directorate. Our directorate has the regulatory responsibility for drugs, pharmaceuticals and medical devices.

[Translation]

Étienne Ouimette, Acting Director, Strategic Horizontal Policy Division, Health Canada: My name is Étienne Ouimette and I am director of the branch's cost recovery initiative.

[English]

The Deputy Chair: We will begin hearing from our witnesses. It is my understanding that Ms. Ballantyne will make a presentation. During the answers, she will determine among her colleagues who will focus on the answer.

Ms. Ballantyne: Thank you for the opportunity to provide an overview of Health Canada's proposal to update current user fees charged to industry for regulatory activities related to drugs and medical devices. These user fees are charged to industry as per the User Fees Act of 2004.

As mandated by the Food and Drugs Act, the Health Products and Food Branch of Health Canada is responsible for regulating the safety, efficacy and quality of therapeutic products. To give you an idea of the range of products we regulate, we regulate cancer and cardiovascular drugs; vaccines, such as the H1N1 vaccine approved last fall; and medical devices, which can range from toothbrushes and Q-tips to pacemakers. We regulate a range of products in this branch.

[Translation]

Our regulatory activities include scientific evaluation before products are authorized for sale, monitoring products once available to Canadians and inspections to assess compliance by industry.

[English]

Since the mid-1990s, we have been charging user fees to industry to cover a portion of the costs of our services. Regulators in other countries also charge user fees for similar services. However, the fees to industries have not been updated since they were established over a decade ago, even though the costs have increased.

Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments, Santé Canada : Je m'appelle Meena Ballantyne et je suis sous-ministre adjointe à la Direction générale des produits de santé et des aliments qui se charge de réglementer toutes sortes de produits de santé et d'aliments.

Dre Supriya Sharma, directrice générale, Direction des produits thérapeutiques, Direction générale des produits de santé et des aliments, Santé Canada : Je m'appelle Supriya Sharma et je suis directrice générale des Produits thérapeutiques. Notre direction est chargée de réglementer les drogues, les produits pharmaceutiques et les instruments médicaux.

[Français]

Étienne Ouimette, directeur par intérim, Division des politiques stratégiques horizontales, Santé Canada : Mon nom est Étienne Ouimette, je suis le directeur de l'initiative de recouvrement des coûts de la direction générale.

[Traduction]

Le vice-président : Nous allons donc céder la parole à nos témoins. J'ai cru comprendre que c'est Mme Ballantyne qui fera l'exposé et qu'à l'étape des questions, elle désignera celui de ses collaborateurs qui nous répondra.

Mme Ballantyne : Je vous remercie de me permettre de donner un aperçu de la proposition de Santé Canada visant à actualiser les frais d'utilisation actuels imputés à l'industrie pour les activités de réglementation reliées aux médicaments et aux matériels médicaux. Ces frais d'utilisation sont imposés à l'industrie aux termes de la Loi sur les frais d'utilisation de 2004.

Comme le prescrit la Loi sur les aliments et drogues, la Direction générale des produits de santé et des aliments de santé est responsable de la réglementation de la sécurité, de l'efficacité et de la qualité des produits thérapeutiques. Pour vous donner une idée de la gamme des produits que nous réglementons, sachez qu'on retrouve les médicaments pour traiter le cancer et les maladies cardiovasculaires, les vaccins, comme le vaccin contre la grippe (A) H1N1 qui a été homologué à l'automne dernier, et les appareils médicaux qui vont de la simple brosse à dents au stimulateur cardiaque en passant par les cotons-tiges. Nous réglementons tout un éventail de produits.

[Français]

Nos activités réglementaires incluent des évaluations scientifiques avant que des produits soit autorisés pour la vente, et leur surveillance une fois qu'ils sont mis à la disposition des Canadiens et des inspections pour vérifier la conformité de l'industrie.

[Traduction]

Depuis le milieu des années 1990, nous imputons des frais d'utilisation à l'industrie afin de financer une part des coûts de nos services. Les législateurs d'autres pays imputent eux aussi des frais pour des services similaires. Cependant, les frais imputés à l'industrie n'ont pas été mis à jour depuis qu'ils ont été établis il y a plus d'une décennie, malgré une augmentation des coûts.

In today's regulatory environment, Health Canada is dealing with an increased volume and complexity of products. This situation has increased our costs of doing business and placed pressure on our ability to deliver services.

Since 2003, our increased costs have been covered by governments through time-limited funding, pending the modernization of user fees. However, we found in recent years that the absence of a stable and predictable funding base has prevented us from eliminating persistent submission backlogs. This absence results in delayed access to Canadians of safe and effective new therapies. Moreover, the initial 50:50 cost sharing ratio between the government and industry has eroded over the years to a point where taxpayers fund 75 per cent of our activities compared to 25 per cent shared by industry.

Unlike our international counterparts, Canada is the only country that has not kept fees up to date. Revenues from fees cover 100 per cent of the similar costs for regulatory services in Australia and the United Kingdom. Revenues cover 60 per cent to 70 per cent in Europe, and 50 per cent in the United States.

In 2004 and 2006, the Auditor General expressed concern about Health Canada's capacity to protect the health and safety of Canadians under the existing user-fee framework. The user-fee proposal before you addresses these issues. Guided by the process outlined in the 2004 act, this proposal sets out updated fees based on the costs of our regulatory activities. They are linked to performance standards and they are internationally comparable. In addition, the way we use our fees will be reported annually to Parliament to ensure accountability to Canadians.

In preparing this proposal, we consulted extensively with over 5,000 stakeholders from industry as well as health professionals, patients and consumers. We also had recommendations made to us by independent advisory panels.

The updated fees will restore the 50:50 government-to-industry cost-sharing formula by increasing our revenues from \$47 million currently to \$112 million per year. By retaining these revenues and maintaining our current level of public funding, we will be better positioned to carry out our health and safety mandate within established performance standards.

Modernizing user fees makes sense. It means greater access for Canadians to safe and effective therapies to maintain and improve their health. It means greater predictability for industry in the regulatory process.

Before we take your questions on the proposal, I want to close by squarely addressing a perception that, by charging user fees, Health Canada's decisions will be driven by the fee payers. Nothing could be further from the truth, senators. We work for

Dans le contexte réglementaire actuel, Santé Canada doit composer avec un nombre accru de produits plus complexes. Ceci a imposé davantage de pressions sur les coûts de nos opérations et a imposé des pressions sur nos capacités d'assurer la prestation de services.

Depuis 2003, nos coûts accrus ont été compensés par le gouvernement, par le biais d'un financement à durée limitée dans l'attente de la modernisation des frais d'utilisation. Cependant, nous avons observé ces dernières années que l'absence d'une base de financement stable et prévisible nous a empêchés d'éliminer le travail en retard persistant relié aux soumissions. Ceci a comme conséquence des délais à l'accès à de nouvelles thérapies sûres et efficaces pour les Canadiens. De plus, le ratio initial de partage des coûts de 50-50 entre le gouvernement et l'industrie a été érodé au cours des années, au point où les payeurs de taxes financent 75 p. 100 de nos activités, comparativement à seulement 25 p. 100 par l'industrie.

Contrairement à nos partenaires internationaux, le Canada est le seul pays à ne pas avoir gardé ses frais à jour. En fait, les revenus des frais couvrent 100 p. 100 d'activités similaires en Australie et au Royaume-Uni, 60 à 70 p. 100 en Europe et 50 p. 100 aux États-Unis.

La vérificatrice générale a fait part de préoccupations dans ses rapports de 2004 et de 2006 au sujet de la capacité de Santé Canada à protéger la santé et la sécurité des Canadiens sous le cadre actuel de frais d'utilisation. La proposition de frais d'utilisation devant vous répond à ces aspects. Guidée par le processus décrit par la Loi sur les frais d'utilisation de 2004, cette proposition décrit des frais actualisés qui sont basés sur les coûts de nos activités réglementaires, qui sont liés à des normes de rendement et qui sont comparables sur le plan international. De plus, nous rapporterons annuellement au Parlement la façon dont nous utiliserons nos frais afin de démontrer notre imputabilité envers les Canadiens.

La proposition a été informée par des consultations exhaustives faites auprès de plus de 5 000 intervenants de l'industrie, des professionnels de la santé, des patients et des consommateurs ainsi que par les recommandations des comités consultatifs indépendants faites à notre égard.

Les frais actualisés rétabliraient le ratio de partage des coûts entre le gouvernement et l'industrie de 50-50 en augmentant nos revenus de 47 millions de dollars à 112 millions de dollars annuellement. En conservant les recettes provenant des frais révisés et nos niveaux actuels de crédit, nous serions mieux positionnés afin d'acquitter notre mandat de santé et de sécurité tout en respectant les normes de service bien établies.

Il est logique de moderniser les frais d'utilisation. Pour les Canadiens, cela signifie un meilleur accès à des thérapies sécuritaires et efficaces pour maintenir et améliorer leur santé. Pour l'industrie, cela signifie une meilleure prévisibilité du processus réglementaire.

Avant de répondre à vos questions sur la proposition, j'aimerais conclure par carrément me prononcer sur la perception que les payeurs de frais imputés dicteront les décisions de Santé Canada. Rien ne pourrait être plus loin de la

Canadians and not for drug or medical device companies. The health and safety of Canadians remains, and will continue to be, our top priority at Health Canada. We do not authorize products whose safety efficacy and quality cannot be scientifically substantiated. Our decisions are rigorous and independent, and fees are paid, even if a drug or medical device is not approved.

Our commitment to regulating in the best interests of Canadians is important. We are well respected as a regulator internationally and here at home. Canadians expect and deserve no less.

[Translation]

Thank you once again for the opportunity to present Health Canada's User Fees Proposal. We welcome any questions this Committee may have.

[English]

The Deputy Chair: Thank you very much. We will now begin our questions.

Senator Cordy: Thank you for being here to educate us on the user fee system.

You said that you run a wide gamut; you said Q-tips, for instance. We have information about disinfectants, medical devices and drugs all under the umbrella of user fees that have not been updated in a decade. How do you determine what the fees are; does every organization pay the same fee or does someone selling Q-tips pay less of a fee than someone selling a medical device or drugs?

Ms. Ballantyne: I will invite Mr. Ouimette to answer your question in terms of the fee structure itself.

There is a range of ways to calculate the fee structure. It is based on risk and the amount of time we have to spend in reviewing the products. The activities are costed out based on the amount of time we spend.

Mr. Ouimette: Back when we consulted with the industry, the fees that we consulted on were set according to our costs of doing business. We worked with a contractor to determine those fees. The approach we used was an activity-based costing model. Over a period of one fiscal year, we costed every activity our branch is involved with in regulating the safety and quality of products.

Senator Cordy: Did you calculate the cost of all the activities per category? I am still not clear on this calculation.

Does someone selling Q-tips pay the same fee as someone selling a medical device?

réalité. Nous travaillons pour les Canadiens, pas pour les compagnies de médicaments et de matériels médicaux. La santé et la sécurité des Canadiens restent et continueront d'être notre priorité ultime à Santé Canada. Nous n'autoriserons aucun produit dont la sécurité, l'efficacité et la qualité ne peuvent être démontrées scientifiquement. Nos décisions sont rigoureuses et indépendantes et les frais sont payés même si un médicament ou un matériel médical n'est pas approuvé.

Notre engagement à réglementer dans le meilleur intérêt des Canadiens est important. Internationalement et ici à la maison, nous sommes des législateurs très respectés. Les Canadiens ne s'attendent à rien de moins et ne méritent rien de moins.

[Français]

Je vous remercie encore une fois de m'avoir donné l'occasion de vous présenter la proposition de frais d'utilisation de Santé Canada. Nous répondrons maintenant à toutes les questions que les membres du comité aimeraient nous poser.

[Traduction]

Le vice-président : Merci beaucoup. Nous allons tout de suite passer à nos questions.

Le sénateur Cordy : Merci de vous être déplacés pour nous renseigner au sujet du régime des frais d'utilisation.

Vous nous avez indiqué que vous réglementez tout un éventail de produits parmi lesquels vous avez mentionné les cotons-tiges. D'après des renseignements dont nous disposons, les frais concernant les désinfectants, les instruments médicaux et les médicaments, tous visés par le régime de frais d'utilisation, n'ont pas été modifiés depuis 10 ans. Comment déterminez-vous ces frais; est-ce que tous les organismes acquittent les mêmes frais ou est-ce que celui qui vend des cotons-tiges paie moins que celui qui vend un instrument médical ou un médicament?

Mme Ballantyne : Je vais inviter M. Ouimette à répondre à votre question pour ce qui est du barème.

Le barème est établi à partir de plusieurs variables. Il est fondé sur le risque ainsi que sur le temps que nous consacrons à examiner les produits. Les activités font l'objet d'un calcul du prix de revient en fonction du temps que nous consacrons à chaque étape.

M. Ouimette : À l'époque, quand nous avons consulté l'industrie, les frais étaient fixés en fonction de nos coûts de fonctionnement. Nous avons engagé une firme à contrat afin de déterminer les frais en question. Pour cela, nous avons appliqué un modèle de calcul du prix de revient de chaque activité. Sur une période d'une année financière, nous avons ainsi calculé le prix de revient de chaque activité de la direction générale ayant trait à la réglementation de la sécurité et de la qualité des produits.

Le sénateur Cordy : Avez-vous calculé les coûts de toutes ces activités par catégorie? Je ne comprends encore pas bien ce calcul.

Celui qui vend des cotons-tiges paie-t-il les mêmes frais que celui qui vend des instruments médicaux?

You said it is activity-based. Do you put them all together in a pool and say this is the average, or do you have different categories?

Dr. Sharma: There is such a huge range of products and a huge range of types of submissions. Looking at medical devices as a group might help to provide an example. Looking at all the medical devices, we are talking about hundreds of thousands.

Q-tips, for example, is a Class 1 device. They do not go through a review process, but we have to ensure the place they are manufactured is inspected. There is a fee for that inspection. For a pacemaker, manufacturers have to ensure they are manufacturing their product in an appropriate facility, but also, before they market it, they come in and submit data to us. We conduct a full review of that product.

That is a Class 4 device, which is the highest risk device, and a Q-tip is the lowest risk device. There are also Class 2 devices, and we do not conduct a full review of those devices, but there is a process by which the company comes in and give us an attestation as to the quality of manufacturing of the product as well as additional information. There are also Class 3 devices.

Based on the risk of the product, we have different activities associated with them. Each activity then has a cost. However, fees are definitely risk based. If the product is lower risk, they pay fewer fees in general.

Senator Cordy: Thank you; that was clear.

I received information, and I am sure all committee members received it, from the Canadian Consumer Specialty Products Association. I will read what they sent to me. They support the principle of cost recovery but "we believe the fees should reflect costs associated with that service and not provide a subsidy for other products, unrelated." They are speaking specifically about household and institutional disinfectants.

Can you comment on what they have said? They said it is inappropriate to spread the costs across all regulated products, when low-level disinfectant products are less than 1 per cent of the products. We receive information from people. What do we say to them about it?

Dr. Sharma: Disinfectants belong to a category that places them in the drug category if manufacturers make certain claims. If it is a cleaner or sanitizer, different classifications are based on what is in the product and the claims made. If a disinfectant comes in as a drug, a review happens for those products, and depending on the level of review, it can be something quick or something more in-depth. I will not speak for CCSPA because they can speak for themselves.

Referring to what we call the authority to sell, each company will pay a standard fee on a yearly basis, and we have standardized that fee across a number of product categories.

Vous avez dit que c'était fondé sur chaque activité. Regroupez-vous tout cela dans une seule et même catégorie et faites-vous ensuite un calcul de moyenne ou avez-vous différentes catégories?

Dre Sharma : L'éventail des produits et des types de présentations est énorme. Pour vous donner un exemple, prenons la catégorie des instruments médicaux. Celle-ci regroupe des centaines de milliers de produits.

Les cotons-tiges appartiennent à la 1^{re} catégorie. Ils ne sont pas soumis à la procédure d'examen, mais nous veillons à ce que les lieux de production soient inspectés et nous exigeons des frais pour cela. Pour les stimulateurs cardiaques, par exemple, les fabricants doivent fabriquer leurs produits dans des installations appropriées, mais avant de les mettre sur le marché, ils doivent nous soumettre toutes les données exigées. C'est à partir de là que nous effectuons un examen complet du produit.

Dans ce cas, on parle d'un instrument de 4^e catégorie, qui est la catégorie où le risque est le plus élevé, tandis que le coton-tige appartient à la catégorie des instruments à risques les moins élevés. Il y a aussi les instruments de 2^e catégorie que nous ne soumettons pas à un examen complet, mais que nous agréons au vu d'une attestation de qualité que le fabricant nous soumet en même temps que d'autres renseignements. Et puis, il y a des instruments de 3^e catégorie.

Nos activités sont fonction du risque que présente chaque produit. Si un prix de revient est établi pour chaque activité, c'est surtout le risque qui détermine les frais que nous imposons. Un produit présentant un risque faible est en général soumis à des frais d'utilisation faibles.

Le sénateur Cordy : Merci, c'était clair.

J'ai reçu des informations de l'Association canadienne des produits de consommation spécialisés et je suis certaine que tous les membres du comité ont reçu la même chose. Je vais vous lire ce que l'association m'a envoyé. Elle est favorable au principe du recouvrement des coûts mais ajoute : « Nous estimons que les frais doivent être le reflet des coûts associés au service offert et qu'ils ne doivent pas servir à subventionner d'autres produits entièrement différents ». L'association mentionne tout particulièrement les désinfectants ménagers et industriels.

Pouvez-vous réagir à la position de l'association? Elle estime déplacé de répartir les coûts sur l'ensemble des produits réglementés quand les désinfectants de base représentent moins de 1 p. 100 du total. Que devons-nous dire aux gens qui nous envoient ce genre d'informations?

Dre Sharma : Les désinfectants peuvent tomber dans la catégorie des drogues selon les allégations des fabricants. Pour les nettoyants ou désinfectants, il existe différentes catégories selon les allégations du fabricant. Si le désinfectant est présenté comme une drogue, nous devons le soumettre à un examen complet et, selon le niveau d'intervention nécessaire, la procédure est alors plus ou moins poussée. Je ne parlerai pas au nom de l'ACPCS, parce qu'elle est la mieux placée pour le faire.

Pour en revenir à ce que nous appelons le droit de vendre, chaque entreprise paie des frais moyens sur une base annuelle et nous avons normalisé les frais en question pour un certain

That fee is partly for us to take the submission and make the annual notification and the entries in the database, and that fee is the same for all products. It also covers some activities, should there be an issue that might come up in the post-market environment, and absolutely, disinfectants fall within a category that in general have less complications associated with them, but they are not completely risk free. Issues around sterilization of products have come up.

It is striking the right balance, setting a separate fee for every single category and then bringing them together. To give context, that authority-to-sell fee has gone up, but it has been \$720 for the last decade or so. It is moving to approximately \$3,000. The scope of that fee in terms of the overall product is still not a large dollar amount although the percentages can be perceived as a big jump.

Senator Cordy: The user-fee panel's recommendations was to keep the authority-to-sell fees at the 1995 levels, but you have not adhered to that recommendation, and I know you have adhered to a number of panel's recommendations. Was there a reason why you accepted some recommendations but not this specific one?

Ms. Ballantyne: It goes back to what Dr. Sharma said. For every submission we receive, there is some work involved. Some sort of review takes place, and all of these products have some kind of risk. They might be low risk but they are not risk-free, so there is work we have to do. We felt that this fee may be a big percentage increase, but if we look at it in the context of the last 10 to 15 years when it was approximately \$700, it warrants a flat fee structure. We make sure we allow access to the market of some product that is safe, and we are able to monitor any kind of adverse reactions that occur.

For example, in disinfectants last fall with the H1N1 vaccine, we had issues with some products that we had to look at and monitor adverse reactions. There is always work, and we cannot predict what will happen in a year, so the post-market surveillance has to continue. We felt that instead of figuring out differences in the various products, we would go toward a flat-fee structure and that would be acceptable. We recognize that the panel said not to do that, to maintain the same structure of fees, but we felt it was time to modernize and go toward this regime.

Senator Cordy: Who would have thought hand sanitizers would be this popular?

Senator Merchant: My questions were almost identical to Senator Cordy's, so I will not go to the flat-fee rationale since you explained it.

nombre de catégories de produits. Ces frais couvrent en partie le fait que nous prenons en compte les présentations de produits et que nous nous occupons des notifications annuelles ainsi que de l'administration de la base de données publique; ces frais sont les mêmes pour tous les produits. Ils couvrent aussi d'autres activités, comme en cas de problème après la mise sur le marché parce qu'il est évident que, même si les désinfectants appartiennent à une catégorie où on enregistre généralement moins de complications que d'autres, à l'usage, ils ne sont pas complètement exempts de risques. Il y a déjà eu des problèmes de stérilisation.

Nous voulons réaliser un équilibre en imposant des frais distincts par catégorie et en regroupant ensuite toutes les catégories. Pour vous situer en contexte, sachez que les frais associés au droit de vendre ont augmenté, mais qu'ils sont demeurés collés à 720 \$ pendant à peu près 10 ans. Ils viennent de passer à environ 3 000 \$. Par rapport au prix des produits, ce n'est pas énorme, même si en pourcentage absolu l'augmentation peut sembler importante.

Le sénateur Cordy : Le groupe chargé des frais d'utilisation avait recommandé de maintenir les frais afférents au droit de revendre aux niveaux de 1995, mais vous n'avez pas repris cette recommandation même si je sais que vous avez suivi un grand nombre de recommandations de ce groupe. Pourquoi avez-vous accepté certaines recommandations mais pas celle-là?

Mme Ballantyne : C'est à cause de ce que la Dre Sharma vous a dit. Nous devons effectuer un certain travail pour chaque présentation que nous recevons. Il faut soumettre les produits à un certain examen parce que tous les produits présentent un risque. Le risque peut être faible, mais il n'y a pas de risque zéro, si bien que nous devons effectuer un certain contrôle. Certes, les nouveaux frais représentent une forte augmentation en pourcentage absolu, mais quand on considère qu'ils ont été d'environ 700 \$ pendant 10 ou 15 ans, il était nécessaire d'implanter un barème de frais forfaitaires. Nous veillons à faire en sorte que des produits sûrs soient écoulés sur le marché et nous surveillons ensuite s'il y a des effets indésirables.

Par exemple, à l'automne dernier, à la faveur de la vaccination H1N1, nous avons dû examiner la situation et étudier les effets indésirables occasionnés par des désinfectants. Il y a toujours du travail à faire et nous ne pouvons prévoir ce qui va se passer dans l'année, raison pour laquelle nous devons maintenir notre surveillance après la mise sur le marché. Nous nous étions dit que, plutôt que d'essayer de dégager des différences entre les produits, il valait mieux adopter un barème tarifaire forfaitaire, que cette formule serait plus acceptable. Nous reconnaissons que ce n'est pas ce que désirait le groupe consultatif qui voulait maintenir le même barème, mais nous nous sommes dit qu'il était temps de moderniser ce barème et d'adopter un nouveau régime.

Le sénateur Cordy : Qui aurait pu penser que les gels désinfectants allaient connaître un tel succès?

Le sénateur Merchant : Comme mes questions étaient presque identiques à celles que vous a posées le sénateur Cordy, je ne vous demanderai pas pourquoi vous avez adopté un barème forfaitaire, puisque vous venez de nous l'expliquer.

Your presentation gave us the impression that what we do here in Canada is similar to what was done in the major European countries and Australia, and our fees are the same, the percentages that we charge.

Ms. Ballantyne: In terms of the overall picture, as I said in the remarks, the U.K. and Australia charge 100 per cent. Industry pays 100 per cent; government does not pay anything. In Europe, it is 60 per cent to 70 per cent, and the United States is going through another review of their user fees act, and it is about 50 per cent.

It is hard to make international comparisons of the way they calculate because of legislative structures, regulatory structures and what activities they put under which costs, so it is hard to say. In some cases we are lower than the U.S. and some of the other countries, and in other cases we are a little bit higher. However, overall we are comparable, and all of us are using the same international performance standards, so everyone adheres to the same standards. Industry pays the same sort of fees in other countries as they would in Canada under this new proposal.

Senator Eaton: Are natural health products or veterinarian products included in your mandate?

Ms. Ballantyne: No, they are not. This proposal is only for human drugs and devices. This proposal does not add any new fees. The fees are the same fees we were charging in 1995, and we have updated them to reflect the current costs of doing business.

In natural health products and vet drugs, we have been working on the backlog reduction, which we have had for a while and continue to have in the natural health products side. In vet drugs, we cleared the backlog at March 31, 2009, and we have set performance targets now to ensure we review the vet drugs according to international comparable timelines. As part of this proposal, we felt our major cost drivers were the human drugs and medical devices so this proposal updates only those existing fees to reflect the current cost of doing business.

Mr. Ouimette reminded me about our mandate. Is that your question or the proposal itself?

Senator Eaton: Were they included in the proposal and are they part of your mandate?

Ms. Ballantyne: They are definitely part of our mandate, so we regulate natural health products and veterinary drugs as well. They are not part of this proposal. This proposal looks only at human drugs and medical devices.

Dans votre exposé, vous nous avez donné l'impression que nous faisons à peu près la même chose au Canada que dans les grands pays européens et en Australie, que nos frais sont les mêmes et que nous appliquons le même pourcentage de recouvrement.

Mme Ballantyne : Comme je le disais dans mes remarques d'introduction, le Royaume-Uni et l'Australie récupèrent la totalité de leurs frais de fonctionnement. L'industrie paie 100 p. 100 et le gouvernement ne paie rien. En Europe, c'est 60 à 70 p. 100 et, aux États-Unis, où l'on est en train de réexaminer la loi sur les frais d'utilisation, le recouvrement est d'environ 50 p. 100.

Il est difficile de nous comparer à d'autres pays en ce qui concerne le calcul des frais d'utilisation à cause de la structure de nos lois, de nos règlements et des activités qui sont prises en compte dans le calcul des coûts. C'est difficile à dire. Dans certains cas, nous facturons moins que les Américains et que certains autres pays, mais dans d'autres cas, nous facturons un peu plus. Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble, nous sommes à peu près comparables et nous appliquons tous les mêmes normes fonctionnelles internationales de sorte que tout le monde applique les mêmes règles du jeu. Ailleurs dans le monde, l'industrie paie la même chose que ce qu'elle va payer au Canada en vertu de cette proposition.

Le sénateur Eaton : Les produits de santé naturels et les produits vétérinaires font-ils partie de votre mandat?

Mme Ballantyne : Non. Cette proposition concerne uniquement les médicaments à usage humain et les instruments médicaux. Elle ne crée pas de nouveaux frais. Les rubriques sont les mêmes que celles que nous avions en 1995; nous nous sommes contentés de les actualiser pour tenir compte de nos actuels frais de fonctionnement.

S'agissant des produits de santé naturels et des médicaments vétérinaires, nous essayons d'éliminer le travail en souffrance qui ne cesse de s'accumuler dans le cas des produits de santé naturels. Pour ce qui est des médicaments vétérinaires, nous avons éliminé l'arriéré le 31 mars 2009 et avons depuis établi des objectifs de rendement pour veiller à examiner ces médicaments dans des délais comparables à ceux d'autres pays. Dans notre proposition, nous avons estimé qu'un des principaux inducteurs de coûts est associé aux médicaments à usage humain et aux instruments médicaux, si bien que notre proposition ne vise qu'à augmenter ces frais en fonction des coûts que représentent nos activités.

M. Ouimette m'a rappelé que vous avez parlé de mandat. Était-ce votre question ou vouliez-vous parler de la proposition?

Le sénateur Eaton : Ces produits ont-ils été inclus dans la proposition et font-ils partie de votre mandat?

Mme Ballantyne : Ils font effectivement partie de notre mandat, car nous réglementons les produits de santé naturels et les médicaments vétérinaires. En revanche, ils ne sont pas visés par cette proposition. Celle-ci ne concerne que les médicaments à usage humain et les instruments médicaux.

Senator Eaton: Will we see you again next year coming before us for the same restructuring of vet and homeopathic products?

Ms. Ballantyne: That is something we will have to assess. Part of this proposal is that we should not wait another 10 years or 15 years before we update the fees. As we clear the backlogs and meet performance standards, we will look at the ratio of government to industry. For Canadians, in terms of health and safety, timely access to these products is important.

Senator Eaton: I agree completely. Thank you very much.

Senator Martin: Looking at the thickness of these documents, it is evident that you have done extensive work on this proposal. You mentioned that your consultations involved about 5,000 stakeholders. We have heard in other committee sessions from witnesses that appear before us — stakeholders that may not have had a chance to be at the table — about the question of adequate consultation. Can you expand on the consultative process undertaken? I imagine it was extensive but can you give us more in-depth information?

Ms. Ballantyne: Yes, absolutely: The first step in the cost-recovery proposal was to cost it out. As Mr. Ouimette said, we costed out the proposal with external consultants. Then we took that proposal and put it on the web and invited comments. We also went to a number of face-to-face meetings across Canada with a number of folks. We have the list; we can provide you with a complete list of who was consulted when, even as recently as preparing this proposal to Parliament, so we have all that information.

We had the intense consultations in 2007-08. As part of the User Fees Act, the stakeholders were invited to submit complaints — that is what they call them — issues they feel are important. We have had a number of issues. The complaints have come in and we have the numbers.

We then convened an independent advisory panel for human drugs and for medical devices. The three-part panel included one member from industry and one member from government who collectively chose a chair. We went through the proposal, and the panel made recommendations. We reviewed those recommendations and made our decisions, such as the one on disinfectant that we talked about earlier. The proposal was ready but we were not able to share it until we were ready to bring this proposal forward for consideration by this committee as part of the parliamentary process.

I invite Mr. Ouimette to give you details about who was consulted at the time, if that will be helpful.

Le sénateur Eaton : Est-ce qu'on vous reverra l'année prochaine en train de nous proposer le même genre de restructuration dans le cas des produits vétérinaires et des produits homéopathiques?

Mme Ballantyne : C'est à voir. L'un des enseignements de cette proposition, c'est qu'il ne faudrait pas attendre 10 ou 15 autres années avant d'augmenter les frais. Une fois que nous aurons éliminé les arriérés et que nous respecterons les normes de rendement, nous nous pencherons sur le ratio gouvernement-industrie. Pour les Canadiens, il est important, tant pour leur santé que pour leur sécurité, de pouvoir accéder à ces produits dans des délais raisonnables.

Le sénateur Eaton : Je suis entièrement d'accord. Merci beaucoup.

Le sénateur Martin : À en juger d'après l'épaisseur de ces documents, il est évident que vous avez fait un énorme travail sur cette proposition. Vous avez dit avoir consulté quelque 5 000 intervenants du milieu. À l'occasion d'autres réunions de notre comité, nous avons entendu des témoins — des intervenants n'ayant pas eu la chance d'être consultés — sur la question de l'adéquation des consultations. Pouvez-vous nous expliquer un peu mieux votre démarche consultative? J'imagine que vous avez tenu des consultations poussées, mais pourriez-vous nous en dire davantage à ce sujet?

Mme Ballantyne : Bien sûr. La première étape de notre proposition de recouvrement des coûts a consisté à calculer le prix de revient de chaque activité, ce que nous avons fait comme M. Ouimette vous l'a expliqué, en faisant appel à des conseillers externes. Puis, nous avons affiché la proposition sur le web pour inviter les intervenants à la commenter. Nous avons aussi organisé un certain nombre de rencontres individuelles au Canada. Nous pourrions vous remettre une liste complète de ceux et de celles que nous avons consultés jusqu'à tout récemment en préparation de notre proposition au Parlement, puisque nous voulions que tout le monde soit bien informé.

Nous avons tenu des consultations poussées en 2007 et 2008. Aux termes de la Loi sur les frais d'utilisation, les intervenants ont été invités à nous faire part de leurs plaintes — c'est ainsi qu'on appelle ça —, c'est-à-dire des problèmes qu'ils jugeaient importants. Nous avons reçu un certain nombre de plaintes et avons d'ailleurs des statistiques à cet égard.

Puis, nous avons mis sur pied un groupe consultatif sur les médicaments à usage humain et sur les instruments médicaux. Ce groupe de trois membres était composé d'un représentant de l'industrie et d'un représentant du gouvernement qui ont désigné le président. Après avoir lu notre proposition, le groupe nous a adressé des recommandations que nous avons examinées en vue de prendre certaines décisions, comme celle concernant les désinfectants dont nous avons parlé tout à l'heure. Notre proposition était dès lors prête à être diffusée, mais nous ne pouvions le faire avant que votre comité l'ait examinée, comme le prévoit la procédure.

Si cela peut vous être utile, je vais demander à M. Ouimette de vous préciser qui nous avons consulté à l'époque.

Senator Martin: Thank you.

Mr. Ouimette: As Ms. Ballantyne said, this process started in 2007. By way of background, we reached about 5,000 stakeholders. We developed a consultation document and through consultation activities, such as face-to-face meetings or surveys, we requested and received comments in the documents. The User Fees Act requires that an official notice be published as a result of the consultation. In July 2007, as a result of the extensive consultation, Health Canada published an official notice of fee proposal. The User Fees Act is clear such that at that point in the process, if there are complaints about the official notice, independent advisory panels should be established to hear complainants and address them through recommendations to Health Canada and provide options to Health Canada as to how to address these complaints.

Our official notice received complaints about both human drugs and medical devices. While we disagree on the recommendation about the authority-to-sell fee, we agree with most other recommendations. We had to go through each recommendation and assess its feasibility from a financial and policy perspective. We received the report of the panel at the beginning of 2008, after which we started the development of a parliamentary proposal.

Senator Martin: You answered my second question as well about the period beyond the initial consultation and whether stakeholders were able to give continuous feedback throughout the rest of the process. Hearing complaints and addressing them was an effective approach.

Mr. Ouimette: The Health Products and Food Branch is definitely involved in ongoing discussions not only with the industry that we regulate but also with patients and consumer groups. We are involved in regular meetings to provide updates on our cost recovery proposal and our user-fee proposal. When we came closer to knowing that our user-fee proposal would be tabled, we engaged more actively in providing updates to our consultees — the companies that pay the fees. This proposal is solely about updating current fees. We have been pro-active in providing information and have been transparent since then.

[Translation]

Senator Champagne: I do not think that anyone would challenge the usefulness of the work you do. I would even go so far as to say it is essential. In your presentation, you raised an issue that is a recurring theme. It takes a long time to get new drugs approved in Canada. In your presentation you say the following:

Le sénateur Martin : Merci.

M. Ouimette : Comme l'a dit Mme Ballantyne, le processus a été entamé en 2007. Permettez-moi de situer le contexte dans lequel nous avons consulté 5 000 intervenants du milieu. Nous avons préparé un document de consultation et, à la faveur des activités de consultation, comme des rencontres individuelles ou des sondages, nous avons sollicité et reçu des commentaires qui apparaissent dans les documents. La Loi sur les frais d'utilisation exige qu'un avis officiel soit publié à la suite des consultations. En juillet 2007, après des consultations poussées, Santé Canada a donc publié un avis officiel de proposition concernant les frais d'utilisation. La loi indique très clairement qu'en cas de plainte relative à l'avis officiel, il faut mettre sur pied des groupes consultatifs indépendants chargés d'entendre les plaintes et de recommander à Santé Canada des façons de les régler.

L'avis officiel que nous avons émis a fait l'objet de plaintes tant pour ce qui est des médicaments à usage humain que des instruments médicaux. Même si nous n'avons pas retenu la recommandation concernant la tarification du droit de vendre, nous avons été dans le sens de la plupart des autres recommandations. Nous avons dû examiner chaque recommandation et évaluer dans quelle mesure elle était réalisable d'un point de vue financier et du point de vue des politiques. Nous avons reçu le rapport du groupe consultatif au début de 2008 et c'est par la suite que nous avons entamé la préparation de notre proposition au Parlement.

Le sénateur Martin : Vous avez également répondu à ma deuxième question concernant la période qui s'est écoulée après les premières consultations et la rétroaction éventuelle des intervenants tout au long du processus. La prise en compte et le suivi des plaintes ont été efficaces.

M. Ouimette : La Direction générale des produits de santé et des aliments entretient des échanges permanents non seulement avec l'industrie qu'elle réglemente, mais aussi avec des groupes de patients et de consommateurs. Nous tenons des rencontres régulières lors desquelles nous faisons le point sur notre proposition de recouvrement de coûts et notre proposition relative aux frais d'utilisation. Quand nous en sommes arrivés au point de déposer notre proposition, nous avons fait plus régulièrement le point avec ceux que nous consultons — c'est-à-dire les entreprises qui paient les frais d'utilisation — afin de les tenir au courant. Cette proposition ne vise qu'à actualiser les actuels frais d'utilisation. Nous avons été proactifs dans la communication de l'information et, depuis lors, nous sommes transparents.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je pense que personne ne mettrait en doute l'utilité de votre travail. Je pense qu'on peut parler d'un travail essentiel. Dans votre présentation, vous avez soulevé un point qui revient souvent. Au Canada, cela prend beaucoup de temps avant l'approbation d'un nouveau médicament. Vous dites, dans votre présentation :

[English]

It placed “pressure on our ability to deliver services” and it “prevented us from eliminating from persistent submission backlogs.”

[Translation]

Therefore, the length of the certification process for a drug, surgical device and the like is problematic. Are the delays and long processing times due to a lack of money?

Mr. Ouimette: I will have first crack at answering that question and then will ask Ms. Sharma to fill in the details. The reality is that our regulatory activities cover areas such as the review of drugs and medical devices. This all requires money. A significant portion of our budget is allocated to experts who review these submissions. One of the main reasons is that fees have not been updated. The current drug-fee level dates back fifteen years to 1995 when fees were first implemented. While our fees have not been adjusted, the cost of our activities has risen. This increase has not necessarily been due to inflation but also to volume of submissions and inspections as well as the complexity of products we have been dealing with since the 1990s. Ms. Sharma is in a better position to provide more details.

[English]

Dr. Sharma: Often, the binders of data for one new drug submission or one new medical device would fill this room. That is why it takes such a length of time. Depending on the product, it can take a different amount of time.

As Mr. Ouimette said, we are based on people being able to evaluate the safety, how the product works and the quality of the product. At times, we see an increased number of products coming in. Over the past few years, we have seen a 57-per-cent increase in the numbers of submissions for new drugs, a 143-per-cent increase in submissions for generics and a 30-per-cent increase in submissions for medical devices. Including all the other things that come along and the additional information requests, the total increase has been 93 per cent. On volume alone, we have seen many more and, because we shoulder a higher percentage of that volume than other jurisdictions, we feel it.

As well, the complexities are changing. It is safe to say that the submissions for products coming through a number of years ago were smaller. Today, we see studies on different populations, more geriatric studies, more paediatric studies and more studies on pregnant women. We also see new types of cardiac studies. Internationally, one new cardiac study requires certain kinds of products.

[Traduction]

« Ceci a imposé des pressions sur notre capacité à assurer la prestation des services » et « nous a empêchés d'éliminer le travail en retard persistant relié aux soumissions ».

[Français]

Donc, il y a un problème à un moment donné concernant le temps que cela vous prendra pour donner la certification à un médicament ou à un outil chirurgical ou quelque chose comme cela. Est-ce le manque d'argent qui fait que vous avez des retards et que cela prend tant de temps?

M. Ouimette : Je vais probablement vous donner le début de la réponse et Mme Sharma donnera plus de détails. La réalité est qu'on a des activités réglementaire à faire pour, entre autres, la revue de médicaments et de matériel médical et cela prend des ressources. Une grande partie de notre budget est basée sur des experts, qui font la revue de ces présentations. Un des éléments est vraiment que les frais n'ont pas été mis à jour. Pour les médicaments, on parle de 1995, la première date à laquelle les frais ont été mis en place, donc 15 ans. Les frais n'ont pas été mis à jour et le coût de nos activités a augmenté, pas nécessairement à cause de l'inflation mais à cause du volume de soumissions que nous recevons et du nombre d'inspections que nous devons faire, mais aussi de la complexité des produits auxquels on a affaire depuis les années 1990. Mme Sharma peut donner plus de détails.

[Traduction]

Dre Sharma : La plupart des monographies qui accompagnent les présentations de drogues nouvelles ou de nouveaux instruments médicaux pourraient remplir cette pièce. C'est pour cela qu'il faut tant de temps. Cependant, le temps que nous consacrons à chaque dossier peut varier d'un produit à l'autre.

Comme M. Ouimette l'a dit, nous dépendons de la capacité du personnel à évaluer la sécurité de même que le fonctionnement et la qualité des produits. Il arrive que le nombre de produits soumis à notre évaluation augmente. Au cours des dernières années, nous avons ainsi enregistré une augmentation de 57 p. 100 du nombre de présentations de drogues nouvelles, une augmentation de 143 p. 100 du nombre de présentations de médicaments génériques et de 30 p. 100 du nombre de demandes applicables aux instruments médicaux. Si l'on tient compte de tout cela de même que des demandes de renseignements complémentaires, l'augmentation totale de notre charge de travail a été de 93 p. 100. En volume seulement, le pourcentage de présentations que nous recevons est plus élevé que celui auquel d'autres pays ont affaire.

Par ailleurs, la complexité des dossiers évolue. On peut affirmer sans craindre de se tromper qu'il y a quelques années, le nombre de présentations de produits était moindre. De nos jours, nous recevons des études sur différentes populations, davantage d'études en gériatrie, davantage d'études en pédiatrie et plus d'études sur les femmes enceintes. Nous voyons aussi des nouveaux types d'études en cardiologie. À l'échelle internationale, toute nouvelle étude dans le domaine cardiaque entraîne l'apparition de nouveaux produits.

The work that we are doing costs more because it is more intense, while we maintain the same standards in terms of protecting the health and safety of Canadians. It is a resource issue for us because of the salaries and the work required to perform the reviews.

[Translation]

Senator Champagne: You have hit on a key term for someone from Quebec. You mentioned the difference between patented and generic drugs. As you will be aware, there is a huge battle going on between the two in Quebec. Generic drugs are supposed to be equivalent to patented drugs once the latter's patent has expired. Do you have to go through the process again in cases where there is a difference between the generic and the previously patented drug? Are there any times where the process would have to be repeated?

[English]

Dr. Sharma: For a new drug submission, it usually takes from 15 to 20 years, depending on the development, from the time it is a molecule, until it goes through all the lab testing, animal testing and human testing.

The information we see for that product to go on the market is much like what I showed you. If it is a generic product, it goes through a different pathway.

A company that wants to sell the generic product does not have to conduct all those studies all over again, but it does have to show that the drug it wants to manufacture is basically the same as another drug; that it contains the same active ingredient, the same basic medication and, if someone uses it in the body, that it performs in the same way. That is called bio-availability.

That pathway is about two years in length, but the submission is different, the test we ask them to go through is different and there is a different set of use fees because the type of submission and review is different, as well.

[Translation]

Senator Champagne: I could see why the process would be long in the case of drugs available in the United States or elsewhere but not yet on sale in Canada. In order to avoid having to hike fees significantly from \$700 to \$3,000, fees need to be updated on a more regular basis. If certification costs are higher, manufacturers will increase the price of their drugs. People will think that it is due to a lack of investment by Government. Anyway you cut it, the Government cannot win. I get what you are saying. You have explained it very well. However, hiking fees from \$700 to \$3,000 will raise a lot of eyebrows, will it not? I am not denying that an increase is not required but it will undoubtedly come as a surprise to many people.

Mr. Ouimette: I totally agree with you. This will undoubtedly be the reaction despite the fact that fees have remained unchanged for fifteen years. The fact of the matter is that companies have been paying out-of-date fees for all that time while other

Le travail que nous effectuons coûte davantage parce qu'il est plus intense, mais nous maintenons les mêmes normes en ce qui concerne la protection de la santé et de la sécurité des Canadiens. Pour nous, c'est une question de ressources, à cause des salaires et du travail exigé pour les examens.

[Français]

Le sénateur Champagne : Vous avez prononcé un mot magique pour quelqu'un du Québec, vous avez parlé de la différence entre un médicament breveté et un médicament générique. En ce moment, il y a une énorme bataille, comme vous le savez au Québec, entre les deux. Un médicament générique est censé, à l'expiration du brevet, être la même chose que le médicament breveté. Vous recommencez au cas où il y a une différence entre le médicament générique et le médicament original qui était breveté? Il faut recommencer à neuf selon le cas?

[Traduction]

Dre Sharma : Dans le cas d'une drogue nouvelle, il faut de 15 à 20 ans, selon sa durée de mise au point qui va de l'étape de la molécule à celle des essais sur des animaux ou sur l'homme, en passant par les essais en laboratoire.

L'information que nous voyons passer au sujet d'un produit destiné à être mis en marché ressemble beaucoup à ce que je vous ai montré. Dans le cas d'un produit générique, le parcours est différent.

Le laboratoire qui veut vendre un produit générique n'a pas à recommencer toutes les études, mais il doit faire la preuve que la drogue qu'il veut fabriquer est essentiellement la même qu'une autre drogue brevetée, qu'elle contient le même ingrédient actif, que c'est la même substance de base ayant les mêmes effets sur l'organisme. C'est ce qu'on appelle la bioéquivalence.

Dans ce cas, il faut environ deux ans, mais la présentation est différente de même que les essais que nous imposons, et puis les frais d'utilisation sont également différents parce que les présentations et les examens ne sont pas les mêmes.

[Français]

Le sénateur Champagne : Si on attend l'arrivée au Canada d'un médicament qui est déjà en vente aux États-Unis ou ailleurs, je comprendrais pourquoi cela peut prendre du temps. Si l'écart entre les frais se situe entre 700 \$ à 3 000 \$, il faudrait le faire plus souvent pour éviter cette situation, la différence est énorme. Si la certification coûte plus cher, les fabricants augmentent le coût de leurs médicaments. Les gens croiront que c'est dû au fait que le gouvernement n'a pas mis assez d'argent. De toute façon, le gouvernement ne peut pas gagner. Je le comprends et vous l'avez bien expliqué. Mais passer de 700 \$ à 3 000 \$ ferait sourciller n'importe qui, n'est-ce pas? Je ne dis pas que vous n'en avez pas besoin, mais je sais que cela surprendra beaucoup de gens.

M. Ouimette : Je suis tout à fait d'accord, malgré que les frais n'aient pas changé depuis 15 ans. En réalité, les compagnies payaient des frais désuets depuis ce temps alors que dans d'autres juridictions ces frais ont été mis à jour automatiquement tous les

jurisdictions have automatically adjusted fees on an annual basis. Companies expect annual fee hikes in other jurisdictions. However, these annual increases are a lot less than what we are advocating.

Fees came into force in 1995. A review in 2000 recommended that fees be updated. Great pains were taken to ensure the hike was warranted. The enactment of the User Fees Act in 2004 created a formal fee-update process. We were required to comply with the process. There are reasons for the current situation but at the same time we should have done better.

Senator Champagne: I realize that this increase is necessary but allow me as a layperson to give you a piece of advice on this issue. Do not wait ten years and until there is a huge disparity to increase the fees.

[English]

Senator Raine: This is fascinating. I am curious to know why you chose to set your fees at a level intended to return approximately 50 per cent of the cost recovery, when Australia and the U.K., for instance, aim for 100 per cent. How did you determine that fee percentage?

Ms. Ballantyne: It is an issue about public good and private benefit. According to any user fee act anywhere in the world, it is about trying to find that right balance of what gives that value of public good as well as what equates with private benefit.

We could have gone for 100 per cent. However, in 1995, when the user fees came into place, we, as a country, decided the right proportion in this country was the 50:50 ratio. We felt that balance is the right way to go.

For the public good, Canadians can have timely access to safe products. Instead of waiting for four years for that same product in Canada, we want to ensure the performance standards hold us to timely access. Safety comes first and speed will come second. Canadians can be assured of that.

By the same token, industry is interested in predictability, because industry wants to provide the same product access to Canadians and also have the market share. It is a private benefit that industry also receives through the market access and market share. For this country, 50:50 was chosen in the past to strike the right balance.

This proposal is before you and subject to the will of Parliament. It is up to your consideration to say what the right balance should be in this country.

Senator Raine: I am curious because I am sure, from the companies' point of view, they are happy that they are not paying 100 per cent. We might be criticized for not charging what they obviously are willing to pay in the U.K. and Australia.

ans. Dans d'autres juridictions, les compagnies s'attendent à une augmentation annuelle des frais. Une augmentation sur une base annuelle est beaucoup moindre.

On a implanté les frais à partir de 1995. En l'année 2000, après révision, il a été recommandé de mettre les frais à jour. On a fait beaucoup de travail pour s'assurer que l'augmentation soit justifiée. En 2004, l'arrivée de la Loi sur les frais d'utilisation a imposé un processus rigoureux de mise à jour des frais. On a dû passer à travers ce processus. On a des excuses et en même temps on n'en a pas.

Le sénateur Champagne : Je suis très consciente de la nécessité de faire cela, mais, si vous permettez un conseil provenant d'une profane en la matière : n'attendez pas dix ans avant d'augmenter les frais, l'écart est trop grand.

[Traduction]

Le sénateur Raine : C'est fascinant. J'aimerais savoir pourquoi vous avez fixé vos frais à un niveau qui devrait vous permettre de récupérer environ la moitié de vos coûts, tandis que l'Australie et le Royaume-Uni, par exemple, visent un recouvrement de 100 p. 100. Comment en êtes-vous arrivés à ce pourcentage, à cette répartition?

Mme Ballantyne : C'est une question d'équilibre entre le bien public et les intérêts du secteur privé. C'est la même chose partout ailleurs dans le monde. Les lois sur les frais d'utilisation visent à trouver un équilibre entre le bien public et les intérêts privés.

Nous aurions pu viser 100 p. 100, mais, en 1995, quand les frais d'utilisation ont été adoptés, le Canada a décidé qu'il convenait d'adopter un ratio de 50-50. Nous avons estimé que l'équilibre était la bonne solution.

En ce qui concerne le bien public, les Canadiens ont accès à des produits sûrs dans des délais raisonnables. Plutôt que d'attendre quatre ans pour obtenir le même produit au Canada, nous voulons nous assurer que nos normes de rendement permettent un accès aux produits dans des délais raisonnables. La sécurité prime et la rapidité vient en second. Les Canadiens peuvent en avoir la certitude.

D'un autre côté, l'industrie a besoin de prévisibilité parce qu'elle souhaite que les Canadiens aient accès aux mêmes produits que ceux offerts ailleurs dans le monde et que c'est aussi une question de parts de marché. Comme elle a accès au marché et à des parts de marché, l'industrie y voit un intérêt. Au Canada, on a décidé il y a bien des années que la bonne répartition était de 50-50.

Vous êtes saisis de cette proposition dont l'avenir est sujet à la volonté du Parlement. C'est à vous de décider, en dernière analyse, du genre de ratio que nous devons retenir au Canada.

Le sénateur Raine : Je m'interroge un peu parce que je suis certaine que les compagnies ne se plaignent pas de ne pas avoir à payer 100 p. 100. Nous pourrions être critiqués pour ne pas leur facturer ce qu'elles sont, de toute évidence, prêtes à payer au Royaume-Uni et en Australie.

Ms. Ballantyne: You are absolutely right, and I am sure you will hear from them tomorrow. However, given the public good and benefit that we derive, we felt that this percentage is the right proportion of government to industry ratio for Canada.

It has worked for the last 15 years. We are only updating it and trying to maintain the same access. However, it is entirely up to you to decide, as part of the parliamentary review process.

Senator Raine: Do you feel this level will raise enough money to allow Health Canada to do the job efficiently and to do it well?

Ms. Ballantyne: Yes, as long as we do not wait another 10 to 15 years, and we ensure that these percentages do not erode over time to where we have come to, which is 25:75. As long as we can do that, we feel this proposal is a rigorous one, as you have noted; it has gone through consultations and we have stuck to the spirit and letter of the law in terms of the User Fees Act. We proposed this percentage to be the right balance for Canada, and we will see what happens when we move forward.

Senator Raine: Is there a proposal in the fee structure for an indexing and a regular adjustment?

Ms. Ballantyne: Yes, we have asked for an annual adjustment of 2 per cent, which is the rate of inflation and nothing more. That adjustment is to prevent us from eroding over time.

I point out, senators, that this parliamentary proposal talks about the 50:50 ratio. After your review of this proposal, the next step is for us to go to Treasury Board and ask if we can retain the money that will be generated by this proposal. That is government policy, and Treasury Board ministers will decide whether they will retain it.

When we increase user fees and increase contributions by the industry, government could claw back the government appropriation, which means we would be in the same place we are now. We are proposing, and we have stated, that we retain this 50:50 balance, which means governments cannot decrease their levels of funding because industry has increased theirs.

That is the important next step in this proposal. Once your review is complete, we will go to the Treasury Board ministers and make the compelling case as to why we need to keep those monies. As we said, this process is all about people. We do not provide grants or contributions. We need people to review these products and we are trying to do things as efficiently as possible. We are trying to generate efficiencies in a number of ways, but efficiencies cannot make up for the actual resource shortfall.

Mme Ballantyne : Vous avez tout à fait raison et je suis certaine que vous entendrez ce que les gens de l'industrie en pensent demain. Toutefois, compte tenu du bien public qu'on retire de tout cela, nous nous sommes dit que ce ratio donnait un bon équilibre entre la partie que doit assumer le gouvernement et celle qui revient à l'industrie.

Ce ratio a fonctionné pendant 15 ans. Nous ne faisons qu'actualiser le barème des frais en essayant de maintenir le même niveau d'accès. Toutefois, il vous appartient entièrement de rendre la décision finale, à la faveur de l'examen parlementaire.

Le sénateur Raine : Estimez-vous que ce ratio vous permettra de récupérer suffisamment d'argent pour que Santé Canada fasse du bon travail, un travail efficace?

Mme Ballantyne : Oui, dans la mesure où nous n'attendons pas 10 à 15 autres années, que les choses ne s'érodent avec le temps et qu'on en vienne à 25-75. Dans la mesure où c'est ce qu'elle nous permettra de faire, nous estimons que cette proposition est rigoureuse, comme vous l'avez constaté; elle a fait l'objet de consultations et nous avons respecté la Loi sur les frais d'utilisation, dans son esprit et la lettre. Le Canada a estimé dans le passé que ce ratio constituait le bon équilibre pour notre pays et nous verrons ce qu'il va advenir.

Le sénateur Raine : Votre barème prévoit-il une indexation des frais et donc des ajustements réguliers?

Mme Ballantyne : Oui, nous avons demandé un ajustement annuel de 2 p. 100, ce qui correspond au taux d'inflation et pas plus. Cet ajustement est destiné à éviter que les avantages de l'augmentation se perdent au fil du temps.

Sénateurs, j'attire votre attention sur le fait que cette proposition au Parlement s'articule autour d'un ratio de 50-50. Après votre étude, nous devons nous adresser au Conseil du Trésor pour demander à conserver les sommes que la mise en œuvre de cette proposition permettra de dégager. La politique gouvernementale donne aux ministres du Conseil du Trésor le pouvoir de conserver les recettes obtenues de cette façon.

Même après une augmentation des frais d'utilisation et du niveau de contribution de l'industrie, le gouvernement pourrait reprendre le crédit correspondant, ce qui veut dire que nous nous retrouverions dans la même situation qu'aujourd'hui. Comme nous l'avons déclaré, nous proposons de conserver cet équilibre de 50-50, ce qui veut dire que les gouvernements ne doivent pas réduire leurs niveaux de financement au moment où l'industrie augmente sa contribution.

C'est ça la prochaine étape importante dans le cadre de cette proposition. Quand vous aurez terminé votre étude, nous bâtirons un dossier solide à l'intention des ministres du Conseil du Trésor pour les convaincre de la nécessité de laisser cet argent au ministère. Comme nous vous l'avons dit, tout ce processus repose sur les ressources humaines. Notre activité ne consiste pas à verser des subventions ou des contributions. Notre personnel doit examiner les produits qui nous sont soumis et nous nous

Senator Seidman: We all understand how critical Health Canada's role is in protecting and promoting the health and safety of Canadians, especially as it relates to the development of new drugs and medical devices.

We also understand how critical innovation and research and development are to the future of medical treatment. Can you tell us what measures you are taking to ensure that small research and development companies, for example of medical devices, will not be at a disadvantage, given these increases in fees and these increases will not discourage or be disincentive for such research and development?

Ms. Ballantyne: I will invite Mr. Ouimet to talk to you about the specific mitigation measures, but this proposal took into consideration the fact that some companies will not be able to pay this fee, particularly at the beginning of their cycle, so we have mitigating measures in place. We have reduced the amount, I think we have about \$23 million of mitigating measures, for companies who cannot meet these fees, and the companies are particularly in the medical devices sector as well. We are not going by the size of the company but rather by the volume of sales. The company can be small but have a large volume of sales.

Mr. Ouimet can provide more detail on what the specific mitigating measures are.

Mr. Ouimet: As Ms. Ballantyne pointed out, we have a series of fee reduction measures that, as stated, will result in about \$23 million worth of money that the branch will not receive in fees from companies. However, we can anticipate this reduction and have anticipated it in our user fee proposal, and we have established the fact that we will be able to meet the performance standards.

Fee reduction measures are usually linked to the products per se based on the volume of sale. It is not because the company is small that the company will not make a profit. That is our rationale. Profit is linked to the sale of that particular product. If a company has 10 products with low sales volumes for each, it can apply 10 times. It can apply for fee reduction for each of its products. There are also fee mitigation strategies for start-up companies. A company within its first fiscal year does not have to pay some of the fees and can have a delayed payment of those fees.

efforçons de faire tout cela de la façon la plus efficace qui soit. Nous essayons d'être efficaces de différentes façons, mais nos gains d'efficacité ne compenseront pas notre actuel manque de ressources.

Le sénateur Seidman : Nous comprenons tous l'importance du rôle de Santé Canada dans la protection et la promotion de la santé et de la sécurité des Canadiens, surtout en ce qui concerne la mise au point de drogues nouvelles et d'instruments médicaux.

Nous comprenons aussi à quel point l'innovation, la recherche et le développement sont importants pour l'avenir des traitements médicaux. Pouvez-vous nous dire quelles mesures vous prenez pour vous assurer que les petites entreprises de recherche et de développement, par exemple celles qui fabriquent des instruments médicaux, ne soient pas désavantagées à cause de ces augmentations de frais; comment vous assurez-vous que ces augmentations ne décourageront pas la recherche et le développement?

Mme Ballantyne : Je vais demander à M. Ouimet de vous parler des mesures d'atténuation que nous avons prévues, mais sachez que notre proposition tient compte du fait que certaines entreprises ne seront pas en mesure de payer les frais que nous exigeons, surtout celles qui débutent, et c'est pour cela que nous avons adopté des mesures d'atténuation. Nous avons prévu une réduction des frais grâce à des mesures d'atténuation d'environ 23 millions de dollars pour aider les entreprises qui ne peuvent payer les frais exigés, entreprises qu'on retrouve surtout dans le secteur des instruments médicaux. Les décisions ne sont pas prises en fonction de la taille des entreprises, mais plutôt de leur chiffre d'affaires. Une compagnie peut être petite, mais avoir un important chiffre d'affaires.

M. Ouimet va vous donner plus de détails sur nos mesures d'atténuation.

M. Ouimet : Comme Mme Ballantyne vient de l'indiquer, nous avons adopté une série de mesures visant à réduire les frais qui équivaldront à environ 23 millions de dollars. C'est une somme que la direction générale ne recevra pas des compagnies sous la forme de frais d'utilisation. Cependant, nous sommes prêts à ce genre de réduction et nous l'avons prévue dans notre proposition relative aux frais d'utilisation, puisque nous avons déterminé que nous pourrions tout de même respecter nos normes de rendement.

Les mesures de réduction des frais d'utilisation sont généralement liées aux produits, mais elles sont aussi fonction du chiffre d'affaires. Nous nous sommes dit que, ce n'est pas parce qu'une entreprise est petite qu'elle ne va pas réaliser de bénéfices. Les bénéfices sont liés à la vente des produits. Si une compagnie a 10 produits lui rapportant peu, elle pourra faire 10 demandes de réduction de frais. Elle pourra faire une demande de réduction pour chacun de ses produits. Nous avons aussi prévu des stratégies d'atténuation des frais pour les entreprises en démarrage. Dans leur premier exercice, les compagnies n'auront pas à payer la totalité des frais et pourront même différer leur paiement.

In terms of innovation, with some of our regulatory activities we have clearly decided not to proceed with collecting user fees so as not to affect innovation, such as clinical trials. In any of our activities that relate to clinical trials, such as applications for clinical trials or inspection of sites conducting clinical trials, we will not proceed with fees so as not to impede innovation.

Dr. Sharma: To add a piece on the medical devices sector, according to Industry Canada, when we look at R&D costs for medical devices, Canada has the lowest R&D costs of any country in the G7, so it is a favourable climate to work in. We have a small and vibrant medical devices industry with sales of over \$7 billion, and it is actually a trade deficit situation. They are manufacturing and shipping. There is an innovation component; absolutely we have that context, but we still have to perform our reviews. We are trying to finding that balance, and then we have the mitigation measures Mr. Ouimette has gone through.

Senator Seidman: Thank you; balance is important and I am reassured.

Senator Dyck: Thank you for your presentations. I was looking through the material at the different fees proposed, and the really big fees relate to new active substances under the drug categories. You said that you do not apply user fees towards clinical trials. With the high fees associated with approving new active substances, what types of activities are you undertaking? Are they lab based or do you review what the company has done to show that its new drug is safe and effective?

Dr. Sharma: For the new active substances, to give the context, the fee proposed is about \$300,000 for the review of the entire submission. If that same submission went to the U.S. Food and Drug Administration, the user fee would be over \$1 million, to give context in terms of the review.

We look at information submitted by the manufacturer to support their marketing. They give us the lab studies, the preclinical toxicology studies they conduct, all the studies they have conducted in animals as well, and then the clinical trials held, whether the outcome is positive or negative on that study. We focus on two pivotal trials, the two largest trials often that support the use of the product. Data is submitted by the company, and then we review it and ask a number of questions for clarification and for additional information.

As a result of all of that research, we look at the labelling. We decide what the product will be used for, under what conditions, how it will be labelled, et cetera. Again, we look at three main components of safety in terms of the risk side; efficacy, that it does what it is supposed to do; and quality, which is how the

Afin de ne pas freiner l'innovation, comme les essais cliniques, nous avons clairement décidé de ne pas percevoir de frais d'utilisation dans le cadre de certaines de nos activités. Nous n'imposerons de frais pour aucune de nos activités ayant trait aux essais cliniques, comme le traitement des demandes d'essais cliniques ou d'inspection des établissements effectuant des essais cliniques, justement pour ne pas freiner l'innovation.

Dre Sharma : Je vais ajouter une petite chose au sujet du secteur des instruments médicaux. D'après Industrie Canada, quand nous avons examiné les coûts de R-D associés aux instruments médicaux, le Canada arrivait au dernier rang des pays du G7, ce qui veut dire que nous offrons un climat favorable à la R-D. Nous avons une petite industrie des instruments médicaux très dynamique dont le chiffre d'affaires total dépasse les 7 milliards de dollars et qui accuse actuellement un déficit commercial. Cette industrie fabrique et expédie ses produits. Il y a une dimension innovation. Nous sommes bien dans ce contexte, ce qui n'empêche que nous devons effectuer nos examens. Nous tentons de réaliser cet équilibre grâce aux mesures d'atténuation que M. Ouimette vous a décrites.

Le sénateur Seidman : Merci. L'équilibre est important et je suis rassuré.

Le sénateur Dyck : Merci pour votre exposé. À la lecture des différents frais que vous proposez, je me suis aperçue que le plus important concerne les nouvelles substances actives dans la catégorie des drogues. Vous avez dit que vous n'imposez pas de frais dans le cas des essais cliniques. Étant donné que les frais associés à la procédure d'homologation des nouvelles substances actives sont élevés, quel genre d'activités effectuez-vous à ce titre? S'agit-il d'essais en laboratoire ou examinez-vous ce que la compagnie a fait pour démontrer l'innocuité et l'efficacité de sa nouvelle drogue?

Dre Sharma : Dans le cas des nouvelles substances actives, les frais proposés sont d'environ 300 000 \$ pour l'examen du dossier complet. Un dossier du même genre soumis à la Food and Drug Administration aux États-Unis coûte 1 million de dollars. Voilà qui vous situe un peu en ce qui concerne les examens effectués.

Nous examinons les données que nous transmettent les fabricants à l'appui de leur projet de mise en marché. Ils nous communiquent leurs études en laboratoire, leurs études de toxicologie au stade préclinique, toutes les études qu'ils ont effectuées sur des animaux ainsi que les essais cliniques et cela que les résultats soient positifs ou négatifs. Nous nous attardons sur deux essais charnières, les deux plus importants qui étayent le plus souvent l'utilisation du produit. Nous examinons donc les données que nous soumettent les compagnies à qui nous posons un certain nombre de questions pour obtenir des clarifications ou des informations additionnelles.

À la suite de toute cette recherche, nous examinons la question de l'étiquetage. Nous décidons ce pour quoi le produit pourra être utilisé, dans quelles conditions, comment il sera étiqueté et ainsi de suite. Nous examinons les trois principaux aspects de la sécurité au regard du risque, de l'efficacité — le produit fait-il ce

product is manufactured. That whole separate section of the submission is in terms of how it is manufactured and all the facilities that go into producing the product.

Senator Dyck: My second question is with regard to manufacturing. Does the new active substance have to be manufactured within Canada or can it be manufactured in the United States, Germany or wherever?

Dr. Sharma: It can be manufactured in a variety of different places, and the way global manufacturing is going in many places means part of it, the bulk product, may be manufactured in one place and transported to another place to be finished. All these user fees will govern anything sold in Canada; the product can come from other places and we do see that.

Senator Dyck: If our user fees are lower here for a new drug than in the United States, does that lower fee benefit Canadians in terms of more drugs available to Canadians, or is it likely that there may be a larger variety of drugs available in Canada?

Dr. Sharma: It is part of a complex picture of decisions that a company must make to bring a product to market. Part of the other situation in Canada is we are approximately 3 per cent of the global market. When we review a product and it is for sale in Canada, it is available to the population. In the United States, with 10 times the population, the market is different.

When we went through times where we were not able to meet performance standards, that situation was a disincentive for companies coming in because there was no predictability of the process and there might be delays. During a period of time when we met performance standards, we saw companies' submissions coming in at around the same time they were submitting to other countries as well, which meant more timely access for Canadians.

Senator Dyck: With regard to the user fee in new drugs, do you see raising the user fee to 100 per cent, as Senator Raine suggested — getting back more — as a disincentive by industry to produce a drug here in Canada?

Dr. Sharma: If we look at a new drug, for example, and we look at the 20-year development program — and on average the statistics will say investment is over \$1 billion for each drug that comes to market — I am not sure how much a user fee in Canada will affect that development. It is a drop in the bucket in terms of the overall development kind of fees. As I said, many factors are involved in a company's decision to bring something to market and to bring it to market in Canada.

Mr. Ouimette: I have a point of clarification in terms of the cost-sharing ratio, especially in the case of drug submissions. When we say that the user fee proposal and the updated fees will

qu'il est censé faire — et de la qualité — c'est-à-dire la façon dont le produit est fabriqué. Il s'agit là d'un volet distinct de la présentation qui traite de la façon dont le produit est fabriqué et des installations qui servent à sa production.

Le sénateur Dyck : Ma deuxième question concernera la fabrication. Est-ce qu'une nouvelle substance active doit être fabriquée au Canada ou peut-elle l'être aux États-Unis, en Allemagne ou ailleurs?

Dre Sharma : Elle peut être fabriquée en divers endroits et, compte tenu de la mondialisation de la production, la fabrication peut se faire en plusieurs endroits; le plus gros du produit pouvant être fabriqué en un lieu et être transporté ailleurs pour l'assemblage final. Nous appliquons des frais d'utilisation pour tout ce qui sera vendu au Canada et, même si le produit vient d'un autre pays, nous l'examinons.

Le sénateur Dyck : Si les frais d'utilisation sont inférieurs au Canada qu'aux États-Unis, cela veut-il dire que les Canadiens auront accès à plus de médicaments ou qu'on peut s'attendre à un élargissement de l'éventail des médicaments disponibles ici?

Dre Sharma : Tout cela procède d'un ensemble de décisions complexes que doit prendre tout laboratoire désireux d'écouler un produit sur notre marché. Par ailleurs, le Canada représente environ 3 p. 100 du marché mondial. Quand nous examinons un produit qui finit par être vendu au Canada, c'est toute la population qui en bénéficie. Aux États-Unis, qui a une population 10 fois supérieure à la nôtre, le marché est différent.

Dans les périodes où il nous a été impossible de respecter nos normes de rendement, cette situation a dissuadé les compagnies de s'adresser à nous parce qu'elles n'étaient pas en mesure de faire des prévisions et qu'elles risquaient de se heurter à des délais. En revanche, dans les périodes où nous avons respecté les normes de rendement, les compagnies nous ont adressé leurs présentations en même temps qu'elles le faisaient dans d'autres pays, ce qui veut dire que les Canadiens ont eu accès plus rapidement aux produits candidats à l'homologation.

Le sénateur Dyck : S'agissant des frais d'utilisation applicables aux drogues nouvelles, ne pensez-vous pas que le fait d'augmenter ces frais pour parvenir à un recouvrement de 100 p. 100, comme le sénateur Raine l'a suggéré — c'est-à-dire pour aller chercher davantage — pourrait décourager l'industrie de produire des médicaments ici au Canada?

Dre Sharma : Dans le cas d'une drogue nouvelle, par exemple, avec un programme de développement de 20 ans — et d'après les statistiques, on sait que l'investissement moyen dépasse le milliard de dollars entre la phase de développement et la phase de mise en marché — je ne vois pas vraiment en quoi les frais d'utilisation en vigueur au Canada pourraient constituer un frein. Par rapport aux coûts de développement, nos frais représentent une goutte d'eau dans l'océan. Comme je le disais, de nombreux facteurs interviennent dans la décision d'une compagnie de mettre un produit en vente sur le marché canadien.

M. Ouimette : Je dois apporter une précision au sujet du ratio de partage de coûts, surtout dans le cas des présentations concernant les drogues. Quand nous disons que la proposition

bring the cost ratio back to 50-50, it is based on the money the branch will receive from those fees. This money accounts for the fact that companies will request fee reductions, and I talked about the \$23 million. It accounts for those fee reductions.

The fees in this proposal will not necessarily cover 50 per cent of our costs. For drug submissions, they might cover about 75 per cent. I believe this is the case for a new drug submission. However, because of the fee reduction and the revenues received by the branch, cost-sharing is 50-50 given that we are accounting for \$23 million not coming in because of fee reduction.

Ms. Ballantyne: If I may add to your point, it also depends on whether we perform the lab testing. We also regulate vaccines, which are covered by this proposal. Because vaccines are given to healthy individuals, we perform some of the testing ourselves. For example, in the H1N1 vaccine, the manufacturer GlaxoSmithKline was conducting the testing, but we tested each lot before it went out to the provinces and territories. Dr. Elwyn Griffiths is also here today to answer specific questions on this vaccine. Last fall, we went into backlog on the biological side because we spent so much time and effort on ensuring that the approval process and the rollout of the campaign went smoothly and safely. With vaccines, we often have lot releases, which is our testing as well.

Even now, as part of the post-market surveillance, we are monitoring the vaccine. You might have heard about the shelf life of the vaccine changing. That is because we asked for testing to be conducted by GSK. We continued to perform our own testing, matched the results and found that the vaccine was going down, which normally happens, after which it stabilizes. We needed to dialogue with GSK about the results. We perform that testing because it is a critical area.

Senator Eaton: Can you explain for the record something that Senator Cordy raised? With all the submissions you receive, from Q-tips to floor polish, sanitizers, heart medications, heart devices and medical devices of all kinds, are the submissions grouped according to risk?

Ms. Ballantyne: Yes.

Senator Eaton: I will pick up on a question about the sanitizer. That product falls into one group and medical devices are in another group. Depending on the sophistication of the drug or the

relative aux frais d'utilisation et l'actualisation de nos barèmes nous ramèneront à un ratio de coûts de 50-50, c'est que nous partons des sommes que la direction générale touchera effectivement. Cela tient compte du fait que certaines compagnies demanderont des réductions de frais pour un total, comme je le disais, de 23 millions de dollars. Les recettes projetées tiennent compte de ces réductions.

Les frais dont il est question dans cette proposition ne couvriront pas nécessairement la moitié de nos coûts. Dans le cas des présentations concernant les drogues, ils pourraient dépasser les 75 p. 100. Je crois que c'est d'ailleurs le cas pour une présentation de drogue nouvelle. Cependant, compte tenu des réductions de frais et donc des recettes globales de la direction générale, le ratio de partage de coûts est de 50-50 étant entendu que nous aurons un manque à gagner de 23 millions de dollars à cause des mesures d'atténuation.

Mme Ballantyne : Permettez-moi d'ajouter une chose. Cela dépendra aussi si nous effectuons les essais en laboratoire. Les vaccins, que nous réglementons également, sont visés par cette proposition. Comme la vaccination s'adresse à des personnes saines, nous effectuons nous-mêmes certains essais. Par exemple, dans le cas du vaccin H1N1, le fabricant GlaxoSmithKline a effectué des essais en amont, mais nous avons testé chaque lot avant de le distribuer aux provinces et territoires. Le Dr Elwyn Griffiths est aussi avec nous aujourd'hui pour répondre à toute question particulière que vous auriez au sujet de ce vaccin. À l'automne dernier, nous avons commencé à accuser des retards du côté des produits biologiques parce que nous avons dû consacrer beaucoup de temps et d'efforts à faire en sorte que le processus d'approbation et la campagne de lancement du nouveau vaccin se déroulent sans heurt et sans danger. Avec les vaccins, il arrive souvent que nous autorisions des lots complets après les avoir testés.

Aujourd'hui encore, nous continuons de contrôler les vaccins dans le cadre de notre activité de surveillance après la mise sur le marché. Vous avez peut-être entendu dire qu'il faut modifier le délai de péremption du vaccin. C'est parce que nous avons demandé à GSK d'effectuer des essais. Nous poursuivons les nôtres, de notre côté, qui ont recoupé les résultats de GSK et établi que la qualité du vaccin s'altère au bout d'un certain temps, ce qui est normal, puis qu'elle se stabilise. Il nous fallait donc parler de ces résultats avec GSK. Nous nous chargeons de ce genre de tests parce que c'est un aspect critique.

Le sénateur Eaton : Pourriez-vous, pour mémoire, nous expliquer une chose à laquelle le sénateur Cordy a fait allusion. Compte tenu de toutes les présentations que vous recevez — des cotons-tiges aux instruments médicaux, comme les appareils cardiaques, en passant par les encaustiques, les agents d'assainissement et les médicaments pour le cœur —, est-ce que les présentations sont regroupées par catégorie de risques?

Mme Ballantyne : Oui.

Le sénateur Eaton : Je vais enchaîner sur la question des agents d'assainissement. Ce produit appartient à une catégorie et les instruments médicaux à une autre. La classification est fonction

medical device, they are all classified, which determines the risk, the time it takes and the tracking needed. Therefore, no group subsidizes another group. Is that right?

Dr. Sharma: Yes.

Ms. Ballantyne: That is fair to say. We are organized such that our scientists are grouped according to their specific expertise. Some are from an academic background, some are physicians, some are toxicologists and others are biologists. For example, Dr. Sharma looks after cancer drugs, others look after gastroenterology and others look after disinfectants and medical devices separately. Within those groups, we divide them based on risk for our review. Disinfectants will not have a big group of people looking after the same products. The volume is different and the risks are different. To be clear in terms of one part subsidizing the other, you can look at it that way but we look at it exactly the way that you articulated.

Senator Cordy: You have been most helpful this afternoon. If we implement the user fees, in some cases they will increase substantially, and I am not arguing for or against that increase. In the published data, the current fee is \$2200 and it could increase to \$17,000. To change a drug from prescription to non-prescription or over-the-counter could go from \$17,000 to \$41,000.

I want to know that the additional resources being brought in will be used well. You made me a little nervous when you said that you will have discussions with the government to ensure that their contribution to the Department of Health will not drop significantly. Will you hire more staff to expedite the evaluations and reviews to assess the benefits and risks before they are made available to Canadians?

If I am a company and my user fees increase substantially, I want to feel that I am receiving a benefit from that increase. If I submit a drug, a medical device or a hand sanitizer, I expect that my services from the Department of Health will also increase to the same level.

When you talked about discussing user fees with the department, it made me nervous. Can you expand on that part, please?

Ms. Ballantyne: Under the User Fees Act, the money that we receive has to be spent on the services provided, and we have to report on this expenditure annually. There is no question that the money from user fees will be spent on those services.

Discussions with the government are simply Government of Canada policy. The Treasury Board ministers discuss this and any user fee proposal. Currently, any such proposal has to go through the parliamentary review process and then through the Treasury

de la sophistication du médicament ou de l'instrument médical, c'est-à-dire des risques et du temps nécessaire à l'examen et au suivi. Dans ces circonstances, aucune catégorie n'en subventionne une autre, n'est-ce pas?

Dre Sharma : Oui.

Mme Ballantyne : C'est ce qu'on peut dire. Nos scientifiques sont regroupés en fonction de leurs compétences particulières. Certains sont des chercheurs universitaires, d'autres sont des médecins, certains sont des toxicologues et d'autres des biologistes. La Dre Sharma, par exemple, s'occupe des médicaments pour le cancer tandis que d'autres s'intéressent à tout ce qui touche à la gastroentérologie ou aux désinfectants ou encore aux instruments médicaux. Au sein de ces groupes d'examineurs, nous effectuons une autre répartition en fonction des risques associés à nos examens. Pour les désinfectants, nous ne mobilisons pas énormément de gens pour s'occuper des mêmes produits. On ne parle pas du même volume, ni des mêmes risques. Il y en a qui peuvent estimer que certaines catégories servent à en subventionner d'autres, mais nous voyons la chose exactement comme vous venez de l'exprimer.

Le sénateur Cordy : Vous nous avez beaucoup aidés cet après-midi. La mise en œuvre du nouveau barème signifiera une augmentation marquée des frais dans bien des cas, mais je ne suis ni en faveur ni contre cette augmentation. Selon le barème actuel, les frais sont de 2 200 \$ et ils pourraient passer à 17 000 \$. Pour faire reclassifier une drogue, de médicament vendu sur ordonnance à médicament en vente libre, les frais pourraient passer de 17 000 \$ à 41 000 \$.

Je veux être certaine que les ressources additionnelles que tout cela procurera seront bien utilisées. Vous m'avez rendue un peu nerveuse quand vous avez dit que vous devrez rencontrer le gouvernement pour vous assurer qu'il ne réduira pas de beaucoup le budget qu'il accorde au ministère de la Santé. Allez-vous engager plus de personnel pour accélérer les évaluations et les examens et peser les avantages et les risques de chaque produit avant d'en permettre la mise sur le marché au Canada?

Si j'étais responsable d'une compagnie constatant que ses frais d'utilisation vont augmenter de beaucoup, j'aimerais en avoir pour mon argent. Si je faisais une présentation pour une drogue, un instrument médical ou un gel désinfectant, je m'attendrais à ce que le niveau de service offert par le ministère de la Santé augmente dans la même proportion que mes frais.

Vous m'avez rendue nerveuse quand vous avez dit que vous alliez devoir parler des frais d'utilisation avec le gouvernement. Pourriez-vous nous en dire davantage à ce sujet?

Mme Ballantyne : La Loi sur les frais d'utilisation porte que l'argent que nous recevons doit être consacré aux services offerts et que nous devons faire rapport de ces dépenses annuellement. Il est évident que les fonds dérivés des frais d'utilisation seront consacrés aux services correspondants.

Les entretiens avec le gouvernement s'inscrivent simplement dans le cadre de la politique du gouvernement du Canada. Les ministres du Conseil du Trésor discutent de ce genre de chose et de toute proposition relative à des frais d'utilisation. Pour l'heure,

Board process, which is where we make the case with parliamentary approval and support. It enhances our case to say that we have a program integrity issue in this branch where we need resources and we need to retain the revenues.

That is not under our control because it is government policy. We have to take this step in the process and we will do our best in terms of making the most compelling argument. Then, it is the prerogative of the Government of Canada to make the decision about whether we keep the money. If we are not able to keep the money, then we will be in a tough spot, which is where we are today, in terms of our increasing backlogs and not being able to meet the international performance standards. That situation ultimately means that Canadians are denied access to some of these needed therapies. If it were up to us, we would definitely ensure that we could retain the money. I invite Mr. Ouimette to add clarification.

Mr. Ouimette: We were also nervous about appearing before this committee before knowing whether we were able to keep the money. To be technically correct, we will need the authority of Treasury Board to collect additional revenues.

The concern is more about our public funding. To be fair to Treasury Board and their policy about departments that increase their fees not necessarily keeping the money, it makes sense. The government needs to be sure that a department will not collect more money for the sake of collecting money. They want to see a business case providing the rationale for a department to keep the money.

We are nervous, but we spent the last 18 months working with central agencies and with the Treasury Board Secretariat. We told our story; provided information to make sure that we had a good story line. We believe we have that, but we have to follow due process, which is to seek the views of parliamentarians before proceeding to Treasury Board. We have done our homework.

Senator Cordy: You have been open and I appreciate that. I understand that the money you bring in from fees has to be used and reported annually. That is good common sense because everything should be open and accountable. I hope that if the fees increase substantially, it will not mean the government pulling back their current level of funding. I hope that companies that will pay substantially increased fees will receive enhanced services for their money. Thank you very much for your openness.

toute proposition de ce type doit être soumise à un examen parlementaire avant de passer devant le Conseil du Trésor. C'est à ce moment-là que nous établissons le bien-fondé de notre proposition en partant de l'approbation et de l'appui du Parlement. Le fait que notre direction générale soit aux prises avec un problème d'intégrité du programme, qu'elle ait besoin de plus de ressources et qu'elle doive bénéficier des recettes additionnelles envisagées sont autant d'éléments qui apportent de l'eau à notre moulin.

La décision ne nous appartient pas parce que c'est une question de politique gouvernementale. Nous n'avons d'autre choix que de passer par cette étape et nous ferons de notre mieux pour avancer des arguments convaincants. Il appartiendra ensuite au gouvernement du Canada de décider si nous pouvons ou non conserver cet argent. Si ce n'est pas possible, nous nous retrouverons alors dans la même situation délicate que celle que nous connaissons aujourd'hui parce que nos arriérés augmenteront et que nous ne serons pas en mesure de respecter les normes de rendement internationales. À terme, cela voudra dire que les Canadiens n'auront pas accès à certaines thérapies dont ils ont besoin. S'il n'en était que de nous, nous ferions en sorte que cet argent nous revienne. Je vais demander à M. Ouimette de vous apporter quelques précisions à ce sujet.

M. Ouimette : Nous étions également nerveux à l'idée de nous présenter devant votre comité avant de savoir si nous pourrions conserver cet argent. Pour être précis d'un point de vue technique, il faut dire que nous avons besoin de l'autorisation du Conseil du Trésor pour percevoir des recettes additionnelles.

Ce qui nous inquiète davantage, c'est le financement public. Il faut être juste envers le Conseil du Trésor et sa politique consistant à ne pas systématiquement laisser aux ministères qui augmentent leurs droits d'utilisation la possibilité de conserver les fonds ainsi récupérés. C'est logique, car on ne peut permettre qu'un ministère augmente ainsi ses recettes si ce n'est pas nécessaire. Le Conseil du Trésor veut que les ministères justifient la récupération des sommes ainsi obtenues.

Nous sommes un peu nerveux, mais nous avons passé les 18 derniers mois à travailler avec les organismes centraux et avec le Secrétariat du Conseil du Trésor. Nous avons donné notre version que nous avons étayée des informations voulues. Nous pensons que notre dossier est solide, mais nous devons suivre la procédure établie qui consiste à solliciter le point de vue des parlementaires avant d'aller devant le Conseil du Trésor. Nous avons fait notre part du travail.

Le sénateur Cordy : Vous avez été ouverts et je l'apprécie. Je crois comprendre que vous devez utiliser et déclarer annuellement les sommes que vous rapportent les frais d'utilisation, ce qui se tient tout à fait parce que tout doit être transparent et faire l'objet d'une reddition de comptes. J'espère que, si les frais augmentent de beaucoup, le gouvernement ne diminuera pas son niveau de financement actuel. J'espère que les compagnies qui paieront des frais d'utilisation nettement supérieurs recevront des services améliorés. Merci beaucoup pour votre ouverture.

Senator Raine: If there is off-label use of a pharmaceutical drug in Canada, is that use somehow reported and does that drug then come back for review again for the off-label use of the pharmaceutical?

Ms. Ballantyne: Off-label use is a practice of medicine. We regulate a drug for a specific purpose. We will say it is used in this population in this way at this dosage, or whatever the case is. Then physicians and other health care professionals use it and they decide — based on whatever other information they have — if they will prescribe it for some other purpose for which it is not intended. That use comes under the practice of medicine, which is regulated by the provinces and territories. We do not have anything to do with that use.

However, we also collect adverse reactions reporting, so when the drug is out in the real world in terms of how it is playing out. Are there significant, serious issues coming up that require hospitalization? It is called post-market surveillance activities.

We gather information from actual usage, and that information sometimes leads us to send out guidance or, as a regulator, use whatever moral suasion, whatever public urging, to say these drugs should be used for their recommended purpose and try to get at the practice that way.

We talk with the provinces and territories to find out why the drug is being used off label and what the issues are around it, but we cannot regulate it. I will invite Dr. Sharma to add more.

Dr. Sharma: As Ms. Ballantyne said, when we look at a submission we receive all this information and then we label it. The labelling reflects the information that we have seen, and the label will talk about how to use the product and the potential side effects. If something happened around off-label use that was negative — that was a risk — it can be reflected in the label.

For example, if we see off-label use of a product and it is not for a certain type of disease and we are seeing adverse events coming in, we may then label that product not to be used in that population.

Conversely, there are situations where there is off-label use for products and that information can be gathered and supported by additional data, clinical trial or other information. That submission comes in to us, and we say, based on this use we think it is a good thing and we think it should be labelled as such.

Unless the submission comes in, and it is related to how the product is used, it is practice of medicine. However, we will step in if there is a safety issue in that off-label use that warrants regulatory action.

Le sénateur Raine : Est-ce que des produits pharmaceutiques au Canada sont prescrits à des fins non indiquées sur l'étiquette et est-ce que ce genre d'utilisation non prévue fait l'objet d'une nouvelle étude de votre part?

Mme Ballantyne : Les utilisations hors étiquette sont une pratique médicale. Nous homologuons les drogues pour des fins particulières. Nous en précisons le mode d'emploi et la posologie. Puis, les médecins et d'autres professionnels de la santé peuvent décider de l'utiliser différemment — en fonction de renseignements qu'ils obtiennent par ailleurs — autrement dit pour des fins non indiquées sur l'étiquette. Il s'agit là d'une pratique médicale qui est réglementée par les provinces et les territoires et avec laquelle nous n'avons rien à voir.

Toutefois, nous recueillons les déclarations d'effets indésirables, c'est-à-dire des données qui nous renseignent sur les résultats de l'utilisation d'une drogue. Par exemple, a-t-on constaté des problèmes graves exigeant une hospitalisation? On parle alors d'activités après la mise sur le marché.

Nous recueillons donc des données sur l'utilisation effective des médicaments, données que nous utilisons parfois pour émettre des avis, en notre qualité d'organisme de réglementation, afin de rappeler aux praticiens, par la persuasion ou par le biais de pressions, qu'il faut respecter les usages recommandés.

Nous dialoguons avec les provinces et les territoires afin de déterminer pour quelle raison un médicament peut être utilisé hors étiquette et quels problèmes cela peut engendrer, mais nous ne pouvons pas réglementer cet aspect. Je vais maintenant inviter la Dre Sharma à vous en dire un peu plus.

Dre Sharma : Comme vous l'a dit Mme Ballantyne, quand nous étudions une présentation, nous avons en main toutes les données nécessaires et nous réglementons l'étiquetage. L'étiquette est le reflet des données qui nous ont été communiquées et elle précise le mode d'emploi du produit ainsi que ses éventuels effets secondaires. En cas de problème à cause d'une utilisation hors étiquette — soit en cas de concrétisation du risque — nous l'indiquons éventuellement sur l'étiquette.

Par exemple, si nous constatons qu'une utilisation hors étiquette ne permet pas de traiter certains types de maladies ou qu'elle a occasionné des effets indésirables, nous pouvons l'indiquer sur l'étiquette pour préciser qu'il ne faut pas employer le produit de cette façon.

À l'inverse, il peut y avoir des utilisations hors étiquette qui sont justifiées, ce que nous confirmons grâce à certaines données supplémentaires et à des essais cliniques ou à d'autres informations. Quand la présentation nous parvient, nous décrétons qu'au vu des données dont nous disposons, l'utilisation hors étiquette peut être une bonne chose et qu'il y a lieu de le préciser sur l'étiquette.

À moins que l'usage de la drogue soit spécifié dans la présentation, tout est question de pratique médicale, ce qui n'empêche que nous intervenons en cas de problème de sécurité relativement à un usage hors étiquette nécessitant une action réglementaire de notre part.

Senator Raine: You are regulating a certain use of a product, and if the product is used by the medical field for other uses, there is no obligation on Health Canada to blow the whistle, to do anything or to say, we want to recall and test the product for the other uses?

Dr. Sharma: That is the choice of the individual practitioner, based on the patient he or she has in front of them. If a safety issue came up as a result of that use, then we would step in.

Senator Raine: I think Viagra, if I am not mistaken, started being used as an off-label product.

Dr. Sharma: The vast majority of medications used in children are used off label first before they have an approved indication as well. There are different types of off-label use as well.

The Deputy Chair: In going through your documentation, one thing that impressed me was that the summary documents you prepared, in my opinion, very well reflected the depth of the study that you had conducted.

I realize that whenever there is an attempt to increase the cost to anyone, no one jumps up and volunteers to pay more, but I think we have to recognize that in the issue of regulation in these materials, it is not only an issue of safety to the consumer — which of course is the end importance — but the time it takes for you to deal with these materials affects the competitive position of industry.

With regard to the ongoing issues of the time it takes for products to be approved, which you referred to clearly in the documentation, and we know that not all of your industry clients are happy with the speed of the process, my guess is you have considerable support for the idea that you need the resources to perform the reviews in a timely fashion.

Again, I felt, from my reading of the documents, that you were able to fairly reflect, even in the summary document, the fact that there were criticisms of the idea of raising some of the fees. I have some understanding of this area and I know how important it is, both to the industry and ultimately to the protection of the Canadian consumer.

On behalf of the committee, I want to thank you for the frankness with which you have answered the questions — at least it appears to be frank. We will probably find out tomorrow whether that interpretation is correct. Nevertheless, I thank you, on behalf of the committee, for appearing before us today.

(The committee adjourned.)

Le sénateur Raine : Vous réglementez un certain usage et si le produit est utilisé à d'autres fins par le milieu médical, Santé Canada n'est pas tenu de tirer la sonnette d'alarme, de faire ou de dire quoi que ce soit, d'exiger le rappel du produit et la tenue de nouveaux essais pour l'utilisation hors étiquette?

Dr. Sharma : Ce choix revient à chaque médecin, en fonction du patient qu'il traite. En revanche, nous intervenons si le traitement atypique cause des problèmes.

Le sénateur Raine : Si je ne m'abuse, au début le Viagra a été utilisé hors étiquette.

Dr. Sharma : La grande majorité des médicaments destinés aux enfants sont d'abord utilisés hors étiquette, le nouvel usage étant agréé par la suite. De plus, il existe différents types d'utilisations hors étiquette.

Le vice-président : À la lecture de vos documents, j'ai été impressionné par votre résumé qui, selon moi, illustre très bien l'ampleur de l'étude que vous avez effectuée.

Il est évident que chaque fois qu'on veut augmenter des frais d'utilisation, personne ne se porte volontaire pour payer davantage, mais j'estime qu'il faut reconnaître qu'en matière de réglementation de ces types de produits, il n'est pas uniquement question de viser l'innocuité pour le consommateur — ce qui est évidemment de la plus haute importance — mais aussi du temps que vous passez pour examiner ces produits et qui a un effet sur la compétitivité de l'industrie.

Pour ce qui est des problèmes permanents des délais nécessaires à l'approbation des produits — délais dont vous parlez très clairement dans votre documentation — nous sommes conscients que tous vos clients de l'industrie ne sont pas satisfaits du temps que prend le processus, mais j'ai l'impression que beaucoup seront d'accord avec vous sur le fait que vous avez besoin de ressources afin d'effectuer les examens dans des délais raisonnables.

À la lecture de vos documents, et même de votre résumé, j'ai eu le sentiment que vous avez su tenir compte du fait que vous seriez critiqués de vouloir augmenter les frais d'utilisation. Je comprends un peu le domaine et je sais à quel point celui-ci est important pour l'industrie et, au final, pour la protection des consommateurs canadiens.

Au nom du comité, je tiens à vous remercier pour la franchise avec laquelle vous avez répondu à nos questions — du moins, vos réponses nous ont semblé franches. Nous découvrirons sans doute demain si mon interprétation est bonne. Quoi qu'il en soit, au nom du comité, je vous remercie pour vos témoignages.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, May 13, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology is meeting today at 10:30 a.m. to study Health Canada's Proposal to Parliament for User Fees and Service Standards for Human Drugs and Medical Devices Programs, dated April 2010, pursuant to the User Fees Act, S.C. 2004, c. 6, sbs. 4(2).

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Deputy Chair: Honourable Senators, welcome to the Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

I am Senator Kelvin Ogilvie from Nova Scotia, and I will chair today's meeting. I would ask senators to introduce themselves.

Senator Seidman: Senator Judith Seidman from Quebec.

Senator Mahovlich: Senator Frank Mahovlich from Nova Scotia replacing Senator Callbeck.

Senator Dyck: Senator Lillian Dyck from Saskatchewan.

Senator Merchant: Senator Pana Merchant from Saskatchewan.

Senator Champagne: Senator Andrée Champagne from Quebec.

Senator Plett: Senator Don Plett from Manitoba.

Senator Greene: Senator Stephen Greene from Nova Scotia.

Senator Eaton: Senator Nicole Eaton from Ontario.

Senator Raine: Senator Nancy Greene Raine from British Columbia.

Senator Cordy: Senator Jane Cordy from Nova Scotia.

The Deputy Chair: Today we are continuing our study of Health Canada's proposal to Parliament with regard to user fees and service standards for human drugs and medical device programs. We have a number of witnesses, whom I will ask to introduce themselves.

Loretta Del Bosco, Vice-Chair, Regulatory Standing Committee, Rx&D: My name is Loretta Del Bosco. I am Director of Regulations and Quality Assurance for Abbott Laboratories. Today, I am here as the vice-chair of the Rx&D Regulatory Affairs Committee.

OTTAWA, le jeudi 13 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour étudier une proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux, datée avril 2010, conformément à la Loi sur les frais d'utilisation, L.C. 2004, ch. 6, par. 4(2).

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le vice-président : Honorables sénateurs, je vous souhaite la bienvenue au Comité des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Je suis le sénateur Kelvin Ogilvie, de la Nouvelle-Écosse, et je présiderai la séance d'aujourd'hui. J'invite mes collègues à se présenter à tour de rôle.

Le sénateur Seidman : Je suis le sénateur Judith Seidman, du Québec.

Le sénateur Mahovlich : Je suis le sénateur Frank Mahovlich et je remplace le sénateur Callbeck, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Dyck : Je suis le sénateur Lillian Dyck, de la Saskatchewan.

Le sénateur Merchant : Je suis le sénateur Pana Merchant, de la Saskatchewan également.

Le sénateur Champagne : Je suis le sénateur Andrée Champagne, du Québec.

Le sénateur Plett : Je suis le sénateur Don Plett, du Manitoba.

Le sénateur Greene : Je suis le sénateur Stephen Greene, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Eaton : Je suis le sénateur Nicole Eaton, de l'Ontario.

Le sénateur Raine : Je suis le sénateur Nancy Greene Raine, de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Cordy : Je suis le sénateur Jane Cordy, de la Nouvelle-Écosse.

Le vice-président : Nous poursuivons aujourd'hui notre étude de la proposition de Santé Canada soumise au Parlement au sujet des frais d'utilisation et des normes de service pour les programmes des médicaments pour usage humain et des matériels médicaux. Nous recevons plusieurs témoins. Si vous voulez bien vous présenter.

Loretta Del Bosco, vice-présidente, Comité permanent sur la réglementation, Rx&D : Je m'appelle Loretta Del Bosco. Je suis directrice de la réglementation et de l'assurance de la qualité pour les laboratoires Abbott. Je suis ici aujourd'hui à titre de vice-présidente du Comité permanent sur la réglementation de Rx&D.

Russell Williams, President, Rx&D: I am Russell Williams, President of Rx&D, representing innovative pharmaceutical research companies in Canada.

Robert White, Director of Scientific and Regulatory Affairs, Consumer Health Products Canada: Robert White, Consumer Health Products Canada.

Gerry Harrington, Director of Public Affairs, Consumer Health Products Canada: Gerry Harrington, Director of Public Affairs, Consumer Health Products Canada.

Klaus Stitz, Vice-President, Regulatory Affairs, MEDEC: Klaus Stitz, Vice-President, Regulatory Affairs, MEDEC, Canada's Medical Technology Companies.

Jody Cox, Director, Federal Government Relations, Canadian Generic Pharmaceutical Association: Jody Cox, Director of Federal Government Relations for the Canadian Generic Pharmaceutical Association.

John Hems, Chair, Scientific Affairs Committee, Canadian Generic Pharmaceutical Association: John Hems, Director of Regulatory Intelligence for Apotex. I am here today as Chair of the Scientific Affairs Committee for the Canadian Generic Pharmaceutical Association.

The Deputy Chair: We did not work out an order of presentation before the meeting. Therefore, I will ask Ms. Cox to begin.

Ms. Cox: The Canadian Generic Pharmaceutical Association, CGPA, thanks honourable senators for this opportunity to provide comments on Health Canada's proposals. The generic pharmaceutical industry plays a vital role in Canada's health care system by bringing important cost-saving competition to the market for prescription drugs. Our products saved the Canadian health care system more than \$4 billion in 2009 alone.

CGPA represents a dynamic group of nine leading companies that specialize in the development and production of high-quality and affordable generic medicines. Our member companies employ about 12,000 Canadians in highly skilled jobs and reinvest about 15 per cent of domestic sales into domestic research and development activities.

Canada's generic industry is highly competitive. This was confirmed in two recent studies by the Competition Bureau of Canada. This high level of competition has contributed to an increasing number of generic drug submissions and an increasing number of generic products available to Canadians over the past decade.

It is common for CGPA member companies to have more than 300 prescription medicines within their product portfolios available on the Canadian market. Many of our member

Russell Williams, président, Rx&D : Je m'appelle Russell Williams, président de Rx&D, et je représente les sociétés de recherche pharmaceutiques novatrices au Canada.

Robert White, directeur, Affaires scientifiques et réglementaires, Produits de santé consommateurs du Canada : Robert White, Produits de santé consommateurs du Canada.

Gerry Harrington, directeur, Affaires publiques, Produits de santé consommateurs du Canada : Gerry Harrington, directeur des affaires publiques, Produits de santé consommateurs du Canada.

Klaus Stitz, vice-président, Affaires réglementaires, MEDEC : Je suis Klaus Stitz, vice-président, Affaires réglementaires, MEDEC, représentant l'industrie canadienne des technologies médicales.

Jody Cox, directrice, Relations gouvernementales fédérales, Association canadienne du médicament générique : Jody Cox, directrice des relations gouvernementales fédérales pour l'Association canadienne du médicament générique.

John Hems, président, Comité des affaires scientifiques, Association canadienne du médicament générique : Je m'appelle John Hems et je suis directeur de la veille réglementaire pour Apotex. Je compare aujourd'hui à titre de président du Comité des affaires scientifiques de l'Association canadienne du médicament générique.

Le vice-président : Nous n'avons pas établi l'ordre des exposés avant la réunion. Je vais demander à Mme Cox de partir le bal.

Mme Cox : L'Association canadienne du médicament générique (ACMG) remercie les honorables sénateurs de lui donner l'occasion de se prononcer sur les propositions formulées par Santé Canada. Le secteur des produits pharmaceutiques génériques joue un rôle vital dans le système de santé canadien en lui offrant des solutions de rechange aux médicaments d'ordonnance d'origine coûteux. Nos produits ont permis des économies de plus de 4 milliards de dollars en 2009 seulement pour le système de santé canadien.

L'ACMG représente un groupe dynamique de neuf sociétés de pointe qui se spécialisent dans la fabrication de produits pharmaceutiques génériques de grande qualité. Nos sociétés membres procurent du travail à quelque 12 000 Canadiens dans des emplois très spécialisés et réinvestissent environ 15 p. 100 du produit des ventes réalisées au Canada dans des activités de recherche et développement menées au pays.

Le secteur canadien du médicament générique est fortement concurrentiel. Le Bureau de la concurrence du Canada l'a d'ailleurs confirmé dans deux études récentes. Au cours de la dernière décennie, cette forte capacité concurrentielle a contribué à l'augmentation du nombre de médicaments génériques qui sont proposés à la population canadienne.

Il n'est pas rare que les sociétés membres de l'ACMG comptent plus de 300 médicaments d'ordonnance dans le catalogue de leurs produits offerts sur le marché canadien. Bon nombre des sociétés

companies are also filing more than a dozen Abbreviated New Drug Submissions, ANDS, in any given year. Some companies are filing closer to two or three dozen application per year.

Performance for all regulatory activities undertaken by the branch is a critical issue for the generic industry. The branch has been underfunded for many years, and funding has not been increased as workload demands have risen substantially. For example, the ANDS submission review workload for the Therapeutic Products Directorate, TPD, has increased by more than 200 per cent over the past 10 years. The result of this chronic underfunding, not surprisingly, is missed performance targets and increasing backlogs. Core program integrity within the branch is now in jeopardy, in our view.

The situation has continued to worsen. Thirty-five per cent of ANDS submissions under review at TPD in the fourth quarter of 2009 were in backlog. This growing capacity gap must be addressed. The branch requires a stable, permanent increase in its resource base. This can be addressed through either an increase in the A-base funding, increased user fees paid by industry, or some combination of the two. Regardless, in our view, a solution is needed and is long overdue.

John Hems will provide specific comments on the proposals.

Mr. Hems: Honourable senators, CGPA member companies are prepared to pay reasonable fees to ensure that the branch's regulatory programs are adequately funded. However, this comes with two main caveats. First, there must be assurances that existing A-base funding will not be impacted once fees paid by industry are increased. Such assurances currently do not exist, and Treasury Board has not yet made its views known. A clawback would prevent the branch from meeting its performance standards and continuously improving its performance. CGPA hopes the committee will see fit to include a strong recommendation in this area in its report to Parliament.

Second is the inclusion of clear performance standards applicable to individual submissions and filings. This does not exist in the current proposals. For example, the current performance standard for a full cycle review of an ANDS submission — from filing to decision — is 235 days. However, the performance standard in the proposal is only for the review component, which is 180 days. The proposal remains silent on the important performance standards associated with processing and screening a submission. Industry needs assurances that these other important functions and activities will be adequately resourced. Without such assurances, this provides a loophole that creates an essentially limitless performance standard.

que nous représentons soumettent également plus d'une douzaine de présentations abrégées de drogues nouvelles (PADN) chaque année. Dans certains cas, on se rapproche davantage de deux ou trois douzaines de présentations par année.

L'efficacité avec laquelle sont menées toutes les activités réglementaires entreprises par la direction générale est une question primordiale pour l'industrie du médicament générique. La direction générale souffre de sous-financement depuis de nombreuses années; son financement n'a jamais été augmenté alors que le volume de cas s'accroissait considérablement. Par exemple, le volume de travail pour l'examen des PADN à la Direction des produits thérapeutiques a augmenté de plus de 200 p. 100 au fil des 10 dernières années. Ce sous-financement chronique a bien évidemment eu pour résultat des objectifs de rendement non atteints et des arriérés croissants. Selon nous, l'intégrité des principaux programmes de la direction générale est désormais menacée.

La situation n'a pas cessé de se détériorer. Trente-cinq pour cent des PADN soumises à l'examen de la Direction des produits thérapeutiques au cours du quatrième trimestre de 2009 se retrouvaient dans l'arriéré. Ce manque de plus en plus criant de capacité doit être comblé. La direction générale a besoin d'une augmentation stable et permanente de sa base de ressources. Pour ce faire, on peut hausser le budget des services votés, majorer les frais d'utilisation payés par l'industrie, ou combiner ces deux moyens. Quelle que soit l'avenue choisie, nous estimons qu'une solution aurait dû être apportée il y a longtemps déjà.

John Hems va vous faire part de nos observations concernant les propositions.

M. Hems : Honorables sénateurs, les sociétés membres de l'ACMG sont prêtes à payer des frais raisonnables pour assurer un financement adéquat aux programmes de réglementation de la direction générale. Nous avons toutefois deux mises en garde à formuler. Premièrement, il faudrait qu'on nous garantisse que le budget des services votés ne sera pas touché lorsque les frais payés par l'industrie augmenteront. Nous n'avons pas actuellement de telles garanties et le Conseil du Trésor n'a toujours pas fait connaître son point de vue. La récupération des crédits empêcherait la direction générale de respecter ses normes de rendement et d'améliorer sans cesse ses activités. L'ACMG ose espérer que votre comité jugera bon d'inclure une recommandation ferme à cet effet dans son rapport au Parlement.

Notre deuxième mise en garde concerne l'inclusion de normes de rendement claires s'appliquant de façon individuelle aux présentations et aux demandes soumises. Ce n'est pas ce qui est proposé actuellement. Par exemple, la norme de rendement en vigueur pour le cycle complet d'examen d'une PADN — du dépôt de la présentation jusqu'à la décision — est de 235 jours. Cependant, la norme de rendement indiquée dans la proposition ne vise que la portion examen, ce qui la situe à 180 jours. La proposition ne dit rien au sujet des importantes normes de rendement pour le traitement et l'examen préliminaire de la demande. L'industrie doit obtenir l'assurance que ces autres fonctions et activités importantes liées à nos présentations

In addition, the revised performance standard is for an average time and not for individual submissions. This represents a significant departure from the existing performance standard.

CGPA asks the committee to recommend the inclusion of clearer, more inclusive performance standards in proposals. We also ask that the committee recommend the removal of the word "average" from the proposed standards to ensure that it would be applied to each individual submission, as is currently the case.

Several other recommendations are included in our brief, which we would be pleased to address during the question and answer portion of this hearing.

However, I want to draw your attention to one proposal quickly. One significant difference between the branch's 2007 proposal and the proposal currently under review is the removal of notifiable change submissions. CGPA strongly objects to the removal of these submissions. The performance standard for review for notifiable changes is currently 90 days. Current performance for these submissions can only be described as abysmal. In the fourth quarter of 2009, only 8 per cent of changes were reviewed within the 90-day standard. In the third quarter of 2009, just 2 per cent were within the target.

It is critical to our industry that changes requiring regulatory approval can be implemented in a timely manner in order to ensure generic companies can remain competitive and are able to make improvements. In our view, removal of notifiable changes from proposals is the wrong approach.

CGPA proposes a more creative solution. We want to see notifiable changes included in the proposal with the implementation of fee mitigation measures to be deferred for a set period of two to three years. This would enable the activity to be properly resourced before fee mitigation measures are in effect and would be beneficial to both industry and the branch.

Ms. Cox: We wish to thank honourable senators once again for providing us with the opportunity to share our views on these proposals. We are pleased to answer any questions you may have.

The Deputy Chair: Thank you.

Mr. Stitz: Good morning, honourable senators. MEDEC is the national association of the medical technology industry, which comprises about 2,000 corporations. I appreciate the opportunity to present today at this meeting. Our industry employs

disposent de ressources suffisantes. En l'absence de telles garanties, on créera une faille permettant des délais de traitement pour ainsi dire illimités.

En outre, la norme de rendement révisée s'applique à une période moyenne, plutôt qu'aux présentations prises individuellement. On s'éloigne ainsi considérablement de la norme de rendement actuellement applicable.

L'ACMG souhaiterait que le comité recommande l'intégration de normes de rendement plus claires et davantage inclusives dans les propositions. Nous voudrions aussi que vous recommandiez la suppression de l'expression « en moyenne » dans les normes proposées de telle sorte qu'elles puissent s'appliquer à chacune des présentations considérées individuellement, comme c'est le cas actuellement.

Notre mémoire comporte plusieurs autres recommandations dont nous serons heureux de discuter avec vous lors de la période réservée aux questions et réponses.

J'aimerais toutefois attirer brièvement votre attention sur l'une de ces propositions. L'une des différences marquées entre la proposition soumise par la direction générale en 2007 et celle actuellement à l'étude réside dans le retrait des présentations de modifications à déclaration obligatoire. L'ACMG est en désaccord total avec cette décision. La norme de rendement pour l'examen de ces présentations est actuellement de 90 jours. Le rendement actuel dans ce cas est tout simplement consternant. Au cours du quatrième trimestre de 2009, à peine 8 p. 100 des modifications à déclaration obligatoire ont pu être examinées dans le délai de 90 jours prescrit. Pour le troisième trimestre de 2009, le taux de rendement était seulement de 2 p. 100.

Il est indispensable pour notre industrie que des modifications exigeant l'approbation réglementaire puissent être apportées en temps opportun, de telle sorte que les fabricants de médicaments génériques puissent rester concurrentiels en étant capables d'apporter des améliorations. À notre avis, il n'est pas justifié de soustraire des propositions les présentations de modifications à déclaration obligatoire.

L'ACMG a une solution plus novatrice à proposer. Nous souhaitons que les modifications à déclaration obligatoire soient incluses dans la proposition via la mise en œuvre de mesures d'atténuation des frais qui seraient reportées pour une période fixe de deux à trois ans. On pourrait ainsi se doter des ressources nécessaires pour atteindre les normes de rendement avant que des mesures d'atténuation des frais n'entrent en vigueur, ce qui profiterait tout autant à l'industrie qu'à la direction générale.

Mme Cox : Nous tenons à remercier à nouveau le comité de nous avoir donné cette occasion de présenter nos points de vue au sujet de ces propositions. Nous serons heureux de répondre à toutes vos questions.

Le vice-président : Merci.

M. Stitz : Bonjour, honorables sénateurs. MEDEC est l'association nationale de l'industrie canadienne des technologies médicales qui compte environ 2 000 entreprises. Je me réjouis de cette occasion de prendre la parole devant vous aujourd'hui.

35,000 Canadians, mostly small and medium-sized companies and a few large companies. “Large” is still small in other industries’ dimensions.

Ninety per cent of the products that we provide to Canadians are distributed, but not manufactured, in Canada. Manufacturing often happens abroad — 40 per cent in the U.S. and about 30 per cent in Europe. Those products come to us from abroad. Our sales are recorded at about \$7 billion per year.

As you heard yesterday, medical devices include a large variety of therapeutic and diagnostic items. I do not want to go into all of them, because that would take too much time that we do not have. The list of medical devices provided by Health Canada just for classification purposes is many pages long. I believe you have my presentation before you that you could follow.

The specialty of medical devices is that, first, they are classified by risk. There are four classes, of which Class I is not licensed or regulated through Health Canada. The licensing activity is restricted on Classes II, III and IV, and we heard yesterday that the focus is on Classes III and IV.

Those licences can come in various types. They can be single devices, device groups, device families and so on. That may also add to the complexity of a licensing process, because there may be lots to it.

Another topic specific to medical devices is that the life cycle of medical devices is often described as 18 to 24 months. That means that innovation and improvement happens very rapidly, which of course then causes either amendment or new application.

MEDEC accepts fees and supports Health Canada’s demand for more resources, as we know that the activities in the pre-market and in the post-market have increased and are of high demand. We share the responsibility for those activities with Health Canada, and we consider that all the activities that are under establishment licensing, under product licensing or under authority to sell are in dire need to deal with the activities that Health Canada has to perform. However, we have an issue of understanding with the definition of benefit to our industry as it is used in the proposal, as we do not see that this fits in the description of “benefit” as it is in the User Fees Act.

Second, we see that we have a couple of participants in this market — in particular Class I devices — that are not partaking in many of the fee deliveries but are partaking in the responsibilities of Health Canada, in particular in the post-market.

Notre industrie procure de l’emploi à 35 000 Canadiens, principalement au sein de petites et moyennes entreprises, mais aussi de quelques sociétés de plus grande taille, lesquelles seraient considérées comme petites suivant les barèmes d’autres industries.

Quatre-vingt-dix pour cent des produits que nous distribuons au Canada ne sont pas fabriqués ici. Plus souvent qu’autrement, ils ont été fabriqués aux États-Unis (40 p. 100) et en Europe (environ 30 p. 100). Ces produits nous viennent donc de l’étranger. Nos ventes atteignent environ 7 milliards de dollars par année.

Comme on vous l’a dit hier, les dispositifs médicaux incluent une grande variété d’instruments thérapeutiques et de diagnostic. Je ne vais pas tous vous les citer, car le temps nous est compté. La liste des dispositifs médicaux fournie par Santé Canada uniquement à des fins de classification comporte plusieurs pages. Je crois que vous avez en main le texte de ma présentation que vous allez pouvoir suivre.

Il faut savoir que les dispositifs médicaux sont classés dans un premier temps en fonction du risque. Ils sont divisés en quatre catégories, mais la classe I n’est pas visée par la réglementation de Santé Canada. Les activités de délivrance de licences se limitent aux classes II, III et IV, ces deux dernières faisant l’objet d’une attention particulière, comme on nous l’a indiqué hier.

Il existe divers types de licences. Elles peuvent notamment être délivrées pour un dispositif unique, un ensemble de dispositifs ou une famille d’ensembles de dispositifs. Toutes ces possibilités peuvent contribuer à la complexité du processus de délivrance des licences.

Il faut également noter que les dispositifs médicaux ont un cycle de vie que l’on situe généralement entre 18 et 24 mois. Cela signifie que les innovations et les améliorations se succèdent à un rythme très soutenu, ce qui se traduit bien évidemment par des modifications ou de nouvelles demandes.

MEDEC est en faveur des frais et appuie Santé Canada dans sa demande visant à augmenter les ressources, car nous savons qu’il en faut beaucoup dans le contexte de l’intensification des activités avant et après la mise en marché. Nous partageons la responsabilité de ces activités avec Santé Canada et nous considérons que les besoins sont criants pour toutes les activités que doit réaliser Santé Canada dans les catégories agrément des établissements, licence de mise en marché ou autorisation de vendre. Nous avons toutefois certaines réserves quant à la définition d’avantage pour notre industrie utilisée dans la proposition, car nous n’estimons pas qu’elle cadre avec la description qu’on en fait dans la Loi sur les frais d’utilisation.

Par ailleurs, nous constatons que certains participants au sein de ce marché — surtout pour les dispositifs de classe I — ne contribuent pas à l’effort de recouvrement des frais à la hauteur de la part des responsabilités de Santé Canada qu’ils assument, notamment après la mise en marché.

We understand that activities in the pre- and post-market are funded in part by three fees, and we agree that more resources should be given to Health Canada and should be shared, and we support the concept of user fees as it gives, also, the responsibility to Health Canada to report on fee use and performance.

However, the performance we have seen over the past three years is far from satisfactory. It is known that in 2009 Health Canada delivered Class II devices 65 per cent on time, on average. Again, my predecessor said something about this topic already.

With Class III, it was 52 per cent that were decided on average on time, and in Class IV it was 49 per cent on average on time. This is of course a huge problem to our industry. Applications spend more time in queue than in assessment. We can talk about the causes of backlog during the question and answer period in more detail.

MEDEC and our members have others with the fee proposal as well. We agree that there is an increase of workload and in particular of complexity. However, chart 12 in my file shows the different activities and applications, and you can easily see that there was an increase of workload between 2001 and 2004, and there is a flattening of workload with an oscillation around a stable number up to 2009.

Exhibits 13 and 14 show medical devices cost development. The cost in 2005-06 for the medical devices program was roughly \$13 million and was expected to increase in 2007-08 — two years later — to \$36 million. That is an increase of 174 per cent on cost, and it is an expectation based on prognosis and not on actual figures.

Now we are talking, in 2010, about a fee increase on a higher level of cost. Unfortunately, this level of cost is only given to us for drugs and devices in total, although both sectors have their own fee structure and revenue stream. It is \$227 million cost 2010 compared to \$154 million cost 2007, which is, as a total, another increase of about 50 per cent.

We wonder whether anyone who sees this increase of cost has an accounting of the budget coming in, the expenses and where this is going. We see the cost and the revenue stream growing apart.

We have an issue with the international comparison as it was described yesterday. It is clear in the documentation that for medical devices — we always have to separate between devices and drugs, which is not always transparent in the proposal — the U.S. Food and Drug Administration, FDA, charges 22 per cent

Nous sommes conscients que les activités préalables et ultérieures à la mise en marché sont financées en partie au moyen de trois types de frais et nous convenons que davantage de ressources devraient être octroyées à Santé Canada pour fins de distribution. Nous sommes donc favorables au concept des frais d'utilisation, car il oblige également Santé Canada à rendre compte de l'utilisation des sommes ainsi perçues et du rendement à cet égard.

Cependant, le rendement que nous avons pu constater au cours des trois dernières années est loin d'être satisfaisant. En 2009, Santé Canada a rendu sa décision dans les délais prévus pour l'homologation des dispositifs de classe II dans 65 p. 100 des cas, en moyenne. Ce sujet de la moyenne a également été abordé par mon prédécesseur.

Pour les dispositifs de classe III, la moyenne atteignait 52 p. 100, alors qu'elle était de 49 p. 100 pour la classe IV. Il s'agit bien sûr d'un problème énorme pour notre industrie. Le temps d'attente est plus long que le temps nécessaire à l'évaluation des demandes. Nous pourrions parler plus en détail des causes de cet arriéré lors de la période de questions et réponses.

La proposition de frais soulève d'autres préoccupations pour notre association et nos membres. Nous convenons que la charge de travail augmente et que les cas deviennent plus complexes. Cependant, le graphique 12 de mon document illustre l'évolution des différents types d'activités et de demandes, et vous pouvez facilement constater qu'il y a eu augmentation de la charge de travail entre 2001 et 2004, mais que celle-ci s'est stabilisée par la suite, si ce n'est d'une légère oscillation, jusqu'en 2009.

Les diapositives 13 et 14 traitent de l'évolution du coût des dispositifs médicaux. Le coût du programme qui se situait aux environs de 13 millions de dollars en 2005-2006 devait augmenter pour atteindre en 2007-2008 — à peine deux ans plus tard — pas moins de 36 millions de dollars. Il s'agit d'une hausse de 174 p. 100 des coûts, selon cette estimation fondée sur des pronostics, plutôt que sur les chiffres réels.

En 2010, il est maintenant question d'augmenter les frais pour la tranche la plus élevée des coûts. Malheureusement, ce statut ne nous est accordé que pour le total des médicaments et dispositifs médicaux, bien que chacun de ces secteurs ait sa propre structure de frais et son propre flux de revenus. Les coûts totaux atteignent 227 millions de dollars en 2010, comparativement à 154 millions de dollars en 2007, ce qui équivaut au total à une autre augmentation d'environ 50 p. 100.

Nous nous demandons comment on peut justifier cette hausse de frais compte tenu du budget disponible et de l'accroissement des dépenses. Nous constatons une disparité croissante entre les volets coûts et revenus.

Nous avons des réserves quant aux comparaisons internationales que l'on vous a décrites hier. Comme l'indique bien la documentation, dans le cas des dispositifs médicaux — il faut toujours établir la distinction entre ces dispositifs et les médicaments, ce qui n'est pas toujours fait dans la proposition —

of fees for their activities, and the increase may go up another 5 per cent or so, but it will not change the world dramatically.

In Europe we do not even have regulatory fees for medical devices to a certain amount because these fees in Europe are paid to third parties who do the investigation. The examples given in the presentations yesterday referred to situations that are not comparable.

May I go to my proposals just quickly?

The Deputy Chair: If that is your last submission.

Mr. Stitz: That is my last statement.

The Deputy Chair: Thank you.

Mr. Stitz: We see that the fees need to be increased in a reasonable way. However, we expect Health Canada to commit to eliminating the current backlog. We expect that the fee increase should coincide with the backlog removal; that the fees be dedicated to the program and not withheld by Treasury Board and not flow into the Health Canada portfolio as funding; and that the cost sharing stay at 50 per cent for appropriation and for fees.

I have detailed proposals regarding the different fees that are concerned here, but I will go into those during the question and answer period. Thank you.

Mr. Harrington: Thank you, Mr. Chair and members of the committee, for allowing us this opportunity to comment on Health Canada's proposals on cost recovery.

Consumer Health Products Canada is a national industry association representing manufacturers, marketers and distributors of consumer health products. The association's members range from very small businesses to large corporations and account for the vast majority of sales in Canada's \$4.7-billion market for these products.

Our member sales are pretty much equally divided between the two main categories of consumer health products, those being over-the-counter medications and natural health products. Our association has been the leading advocate of the consumer health products industry for more than 110 years.

The industry's position on the issue of cost recovery has not changed fundamentally since the idea was first proposed to Parliament in the 1990s. It is our view that the legislative basis for food, health product and cosmetic regulation is founded upon the need to protect the public from fraud and danger. We believe that this public benefit should fundamentally be paid for through the general revenue streams and federal taxation.

la Food and Drug Administration des États-Unis (FDA) a recouvré 22 p. 100 des coûts de ses activités, avec une augmentation qui pourrait ajouter un autre 5 p. 100 environ, mais sans changer considérablement les choses.

En Europe, il n'y a même pas de frais réglementaires pour les dispositifs médicaux d'un certain montant, car ces frais sont payés là-bas à des organismes externes qui mènent les enquêtes. Les exemples fournis dans les exposés présentés hier faisaient état de situations non comparables.

Puis-je présenter rapidement nos propositions?

Le vice-président : Si cela conclut votre exposé.

M. Stitz : Ce sera ma conclusion.

Le vice-président : Merci.

M. Stitz : Nous croyons que les frais doivent être augmentés de façon raisonnable. Nous nous attendons toutefois à ce que Santé Canada s'engage à rattraper le travail en retard. Nous estimons que l'augmentation de frais devrait coïncider avec l'élimination de l'arriéré; que les frais devraient être utilisés pour le programme lui-même et non pas conservés par le Conseil du Trésor pour servir au financement du portefeuille de Santé Canada; et que les coûts devraient continuer à être partagés à parts égales entre crédits parlementaires et frais.

J'ai des propositions détaillées concernant les différents frais en cause, mais j'y reviendrai au cours de la période de questions et réponses. Je vous remercie.

M. Harrington : Merci, monsieur le président et honorables sénateurs, de nous permettre de commenter aujourd'hui les propositions de Santé Canada concernant la récupération des coûts.

Produits de santé consommateurs du Canada est l'association nationale représentant les fabricants, les commerçants et les distributeurs de produits de santé consommateurs. Parmi les membres de l'association, on retrouve aussi bien de très petites entreprises que de grandes sociétés qui sont responsables de la vaste majorité des ventes de ces produits pour un marché total de 4,7 milliards de dollars au Canada.

Les ventes de nos membres sont divisées à peu près à parts égales entre les deux principales catégories de produits de santé consommateurs, à savoir les médicaments en vente libre et les produits de santé naturels. Notre association est le chef de file dans la défense des intérêts de l'industrie des produits de santé consommateurs depuis plus de 110 ans.

Relativement à la récupération des coûts, la position de notre industrie n'a pas vraiment changé depuis que cette idée a été proposée pour la première fois au Parlement dans les années 1990. Nous estimons que la réglementation en matière d'aliments, de produits de santé et de produits de beauté trouve son fondement législatif dans la nécessité de protéger la population contre la fraude et les risques pour la santé. Nous croyons que c'est le régime fiscal fédéral et les recettes générales qui devraient servir au financement de ces activités d'intérêt public.

On the other hand, we do support the need for pre-market review of products in order to ensure that their safety, quality and efficacy are adequately monitored. Such a system provides the best approach to a level playing field and consumer protection. Thus, the industry has consistently been on record as supporting a fee structure of cost recovery that would provide Health Canada with sufficient resources to perform its duties and execute that pre-market authorization function in a timely and efficient manner.

Therefore, Consumer Health Products Canada supports a fee-based approach to ensure that these products get to the market sooner, providing a benefit to our membership. To that end, we want to add our voice to the chorus of support for Health Canada's application to Treasury Board to ensure that these fees are, in fact, directed to these program activities, along with the existing A-base funding.

That being said, we must also bring to your attention some inconsistencies and concerns in this proposal. As I mentioned earlier, our industry products sold by our members divide into two basic categories: natural health products and over-the-counter medications. Each of these is subject to its own set of regulations. I am sure everyone around the table is somewhat familiar with the Natural Health Products Regulations, whereas over-the-counter medications are regulated under the same regulations as prescription drugs.

Scientifically, however, there is no appreciable net difference in the benefit-to-risk profiles of natural health products and over-the-counter medications, and in fact they must meet the exact same criteria, at Health Canada's assessment, in order to become available as consumer health products.

The only concrete difference between these two product categories within the consumer health product field is a source of active ingredients in the formulations. In fact, when the Natural Health Products Regulations were created in 2004, a large number of over-the-counter medications migrated from the drug regulations to the Natural Health Products Regulations, simply because the latter were created and simply because their ingredients are naturally sourced.

In the long term, we support the inclusion of natural health products in a cost-recovery program in order to ensure that Health Canada has the resources necessary to perform its function adequately and in a timely manner. I remind you that when those products migrated from the drug regulations to the Natural Health Products Regulations, they migrated from a cost-recovered scenario to a non-cost-recovered scenario.

When the time is right to develop a natural health products cost-recovery program, we will be actively engaged in those consultations to ensure that those fees are consistent and tied to

Par ailleurs, nous estimons nécessaire de procéder à une évaluation préalable à la mise en marché pour s'assurer de l'innocuité, de la qualité et de l'efficacité des produits. C'est la meilleure façon d'offrir des règles de jeu égales pour tous tout en garantissant la protection des consommateurs. Notre industrie a donc toujours favorisé un barème de frais pour la récupération des coûts qui procurerait à Santé Canada suffisamment de ressources pour s'acquitter de son mandat et mener à bien sa fonction d'approbation avant la mise en marché de façon rapide et efficiente.

Par conséquent, Produits de santé consommateurs du Canada appuie une approche basée sur des frais qui assure une mise en marché plus rapide de ces produits dans l'intérêt de nos membres. À cette fin, nous voulons joindre notre voix à celles qui soutiennent la demande adressée par Santé Canada au Conseil du Trésor de telle sorte que les frais ainsi perçus soient utilisés pour les activités de programme correspondantes en s'ajoutant au budget de services votés existant.

Cela dit, nous devons également porter à votre attention certaines incohérences que contient cette proposition et les préoccupations qu'elle soulève. Comme je l'ai déjà mentionné, les produits que vendent nos membres appartiennent à deux catégories : les produits de santé naturels et les médicaments en vente libre. Chaque catégorie est assujettie à ses propres règlements. Je suis certain que tout le monde ici a entendu parler du Règlement sur les produits de santé naturels; les médicaments en vente libre sont régis par le même règlement que les médicaments sur ordonnance.

Toutefois, sur le plan scientifique, il n'y a pas de différence nette entre les produits de santé naturels et les médicaments en vente libre en ce qui a trait au profil avantages-risques et, de fait, ils doivent répondre aux mêmes critères d'évaluation de Santé Canada pour devenir produits de santé de grande consommation.

La seule différence concrète entre ces deux types de produits de santé de grande consommation, ce sont les principes actifs dans les préparations. De fait, lorsque le Règlement sur les produits de santé naturels a été établi en 2004, un grand nombre de médicaments en vente libre qui étaient régis par le Règlement sur les aliments et drogues, ont été assujettis au Règlement sur les produits de santé naturels, tout simplement parce que ce dernier avait été créé et que les ingrédients de ces produits sont de source naturelle.

À long terme, nous appuyons l'intégration des produits de santé naturels dans un programme de recouvrement des coûts afin de faire en sorte que Santé Canada ait les ressources nécessaires pour jouer son rôle convenablement et respecter des délais raisonnables. Je vous rappelle que lorsque ces produits sont passés sous le Règlement sur les produits de santé naturels, ils sont passés d'une situation de recouvrement des coûts à une situation de non-recouvrement des coûts.

Lorsque le temps sera venu d'élaborer un programme de recouvrement des coûts, nous participerons activement aux consultations pour nous assurer que ces frais sont établis de

the level of complexity of the review process and the risk to consumers, so that we have a consistent approach across all areas of the department's mandate.

In the meantime, we strongly urge the committee to consider ways that this proposal could be made more equitable. For example, we draw your attention to Health Canada's proposal of an annual market authorization fee of just over \$1,000 to maintain a drug or consumer health product licence on the Canadian market. I believe the committee has heard from the department that the overall approach here is to be risk-based and consistent with other international jurisdictions. I put it to you that this proposal fails on both of those particular counts.

On that score, I draw your attention to the table we provided in our package. This comparison shows that under the current proposal, the fees for prescription drugs versus consumer health products, which had been different and are different under the current status quo, will now be the same. Therefore, we are seeing a much more significant increase in the cost for consumer health products than we are seeing for other products covered by the proposal.

Equally key, this proposal will make Canada the first jurisdiction internationally that fails to distinguish between the market authorization fees for consumer health products and the greater complexity and higher risk associated with prescribed products. If you look at the cases of Australia, the U.K. and the United States, in all those instances there is a difference in the cost-recovery fee associated with consumer health products versus prescribed products.

This very issue was reviewed by the independent advisory panel that was convened by the department. That panel did in fact recommend that the current differential between higher-risk and lower-risk market authorizations be continued. Therefore, we recommend to the committee that Health Canada be directed to honour that recommendation of the independent advisory panel to restore equity to this proposal.

A further issue I would like to raise briefly is that some of the challenges that the consumer health products industry faces arise from the fact that with the creation of the Natural Health Products Regulations, the vast majority of the remaining work for the directorate within the department that deals with these fees is related to prescription drugs. There are implications in terms of the standards attached to that and in the complexity of applications. In the longer term, the department has indicated that a regulatory approach more consistent with other consumer health products will be in the offing, and I think that is a key aspect of where we are going.

With that, I will end my comments, and I look forward to our discussion.

façon cohérente selon le niveau de complexité du processus d'examen et les risques pour les consommateurs, pour que nous ayons une approche cohérente dans tous les volets du mandat du ministère.

Entre-temps, nous incitons fortement le comité à se pencher sur des façons de rendre cette proposition plus équitable. Par exemple, nous attirons votre attention sur le fait que Santé Canada a proposé l'imposition de frais annuels d'autorisation de mise sur le marché d'un peu plus de 1 000 \$ pour maintenir un médicament ou un produit de santé de grande consommation sur le marché canadien. Je crois que le ministère a dit au comité que l'approche globale doit être fondée sur le risque et être conforme à celle d'autres pays. À mon sens, cette proposition échoue sur ces deux aspects.

À cet égard, j'attire votre attention sur le tableau que nous vous avons fourni. Il indique qu'en vertu de la proposition actuelle, les frais pour les médicaments sur ordonnance en comparaison avec ceux pour les produits de santé de grande consommation, qui avaient été différents et qui sont différents dans la situation actuelle, seront désormais les mêmes. Donc, nous constatons une augmentation des coûts plus importante pour les produits de santé de grande consommation que pour tout autre produit visé par la proposition.

Par ailleurs, cette proposition fera du Canada le premier pays au monde à ne pas faire la distinction entre les frais d'autorisation de mise sur le marché pour les produits de santé de grande consommation et la plus grande complexité et les plus grands risques associés aux produits sur ordonnance. Si vous prenez l'exemple de l'Australie, du Royaume-Uni et des États-Unis, dans chaque cas, on fait la distinction entre les frais de recouvrement des coûts associés aux produits de santé de grande consommation et ceux des produits sur ordonnance.

Cette question a été examinée par le comité consultatif indépendant qui a été établi par le ministère. Ce comité a recommandé que la différence actuelle entre les autorisations de mise sur le marché à haut risque et celles à faible risque soit maintenue. Donc, nous recommandons au comité d'enjoindre à Santé Canada de respecter cette recommandation du comité consultatif indépendant pour rétablir l'équité dans cette proposition.

Une autre question que je voudrais soulever rapidement, c'est que certaines difficultés auxquelles l'industrie de produits de santé de grande consommation fait face découlent du fait que par la création du Règlement sur les produits de santé naturels, la plus grande partie du travail qu'il reste à accomplir par la direction du ministère qui s'occupe de ces frais est liée aux médicaments sur ordonnance. Il y a des répercussions en ce qui a trait aux normes associées à cela et à la complexité des demandes. À plus long terme, le ministère a indiqué qu'un mode de réglementation qui concorde mieux avec d'autres produits de santé de grande consommation est en vue, et je crois qu'il s'agit d'un aspect important de ce vers quoi nous nous dirigeons.

Cela dit, j'ai terminé mon exposé et j'ai hâte de discuter avec vous.

The Deputy Chair: Thank you very much, Mr. Harrington. I will now turn to Rx&D.

[Translation]

Mr. Williams: Rx&D is the national voice of Canada's innovative pharmaceutical sector, representing over 15,000 employees in close to 50 companies. We are a leader in private sector research and development spending, with investments of more than \$1 billion annually.

We are also a catalyst for the entire life sciences value chain, which includes small biotechnology start-ups such as contract research firms, as well as partnerships with universities, hospitals, and other health care stakeholders.

Above all, our objective is to discover and develop innovative drugs and vaccines to support better health outcomes for Canadians.

[English]

The concept of cost recovery and the proposal currently before the committee are important elements of a larger process by which our industry makes applications to the Minister of Health to review our products for both safety and efficacy.

Rx&D agrees with the principle of cost recovery and supports the User Fees Act. In fact, our industry has supported the concept of cost recovery since a previous federal proposal on the subject as early as 1986.

Our members pay fees, depending on the type of product, to the Therapeutic Products Directorate or the Biologic and Genetic Therapies Directorate to offset the costs of reviewing drug submissions. In turn, the directorates are required to analyze the submission for safety and effectiveness aspects and issue a Notice of Compliance when appropriate.

To ensure accountability to Canadian taxpayers, Health Canada is required to report on performance in meeting the standard of service attached to the collection of fees and associated budget. For our products, the process is not an abstract consideration. The performance of Health Canada, for which a fee is being paid and tax dollars used, directly impacts the availability of innovative treatments for Canadian patients. Performance has an impact on the quality of life and the quality of our economy.

[Translation]

As a 2010 Fraser Institute report has demonstrated, from 2004 to 2008, approval times improved somewhat but still fell short of the targets specified by the cost recovery framework. At the same

Le vice-président : Merci beaucoup, monsieur Harrington. Je cède maintenant la parole à Rx&D.

[Français]

M. Williams : Rx&D est le porte-parole national d'environ 50 compagnies qui comptent plus de 15 000 employés qui travaillent dans la recherche pharmaceutique. Nous sommes le chef de file en matière d'investissements dans la recherche et le développement privé où nous investissons actuellement plus d'un milliard de dollars.

Nous sommes également un catalyseur pour l'ensemble de la chaîne de valeur des sciences de la vie, laquelle comprend de jeunes entreprises telles que des entreprises de recherche sous contrat ainsi que des partenariats avec des universités, des hôpitaux et autres intervenants du domaine de la santé.

D'abord et avant tout, notre objectif était de découvrir et d'élaborer des médicaments et des vaccins novateurs qui favorisent l'amélioration de la santé des Canadiens.

[Traduction]

Le concept du recouvrement des coûts et la proposition actuellement devant le comité sont des éléments importants du processus général par lequel notre industrie présente au ministre de la Santé des demandes d'examen de nos produits pour en assurer l'innocuité et l'efficacité.

Rx&D est d'accord avec les principes de recouvrement des coûts et appuie la Loi sur les frais d'utilisation actuellement en vigueur. En fait, notre industrie a appuyé la notion de recouvrement des coûts depuis une proposition précédente du gouvernement fédéral, c'est-à-dire dès 1986.

Selon le type de produit, nos membres paient des frais à la Direction des produits thérapeutiques ou à la Direction des produits biologiques et des thérapies génétiques afin de compenser les coûts d'examen des présentations de médicaments. À leur tour, les deux directions sont tenues d'analyser l'innocuité et l'efficacité des médicaments faisant l'objet des présentations et de délivrer un avis de conformité le cas échéant.

Afin d'assurer de rendre des comptes aux contribuables canadiens, Santé Canada doit faire état de son rendement quant au respect des normes de service qui se rattachent à la perception des frais et à la gestion du budget qui en découle. Pour nos produits, ce processus n'est pas une considération abstraite. Le rendement de Santé Canada, pour lequel des frais sont exigés et des dollars provenant des impôts sont utilisés, a une incidence directe sur la disponibilité des traitements novateurs pour les patients canadiens. Le rendement a donc des conséquences sur la qualité de vie des Canadiennes et des Canadiens ainsi que sur la qualité de notre économie.

[Français]

Comme il l'a été démontré dans le récent rapport de l'Institut Fraser, publié en 2010, le délai d'approbation a vu une légère amélioration entre 2004 et 2008, mais nous n'avons malgré tout

time, overall Canadian approval times continue in general to fall short of other international jurisdictions, specifically the United States and the European Union.

[English]

Health Canada itself reports that in 2009, approximately one third of new product reviews exceeded the department's targets, and indications of performance are getting worse, despite good efforts, in 2010. Canadian patients are forced to wait longer than necessary and longer than other countries for the same products. Clearly this does not sit just with Health Canada. This is coupled with delays with the Common Drug Review and provincial reimbursement programs that make Canada, in our recent review, come in 20 out of 25 of countries when it comes to the accessibility of new medicines.

The observations are important background to our association's qualified support for Health Canada's proposal currently before this committee. Indeed, we are still supportive of a revised user fee framework to provide sound financial footing to keep Health Canada's reviews and programs as efficient as possible for Canadian patients. However, we remain concerned about the lack of performance in these programs.

Rx&D agrees that the department's cost-recovery framework should be put on a more solid financial footing to ensure efficient reviews of submissions. We agree that without any change, the current model we have today is unsustainable.

At the same time, any increase in funding must be tied to meeting clear performance standards and must be implemented in such a way to as maintain effective and accountable review processes. I would like to highlight four recommendations in our time period.

First, the proposal should be amended to include a recommendation for Health Canada to identify and implement readily available efficiency measures, such as the use of outside experts, electronic tools and enhanced quality management of the review process and increase use of foreign reviews where appropriate.

I think we should stop for a moment and highlight, as I mentioned before, that there has been effort and that some of this work is being done. Often we do not highlight the excellent work of our departments in health and other departments in public. Sometimes we should stop and say there has been effort. We have seen some improvement, and we need to take the next steps forward.

pas toujours atteint les objectifs précisés dans le cadre des recouvrements de coûts. En outre, le temps d'approbation global au Canada continue d'être à la traîne d'autres collectivités publiques et internationales, ce qui fut le cas particulièrement dans le passé avec les États-Unis et l'Union européenne.

[Traduction]

Santé Canada déclare elle-même qu'en 2009, environ le tiers des examens de nouveaux produits ont dépassé les objectifs du ministère, et il semble que le rendement empirera en 2010, malgré les efforts soutenus. Les patients canadiens sont forcés d'attendre plus que nécessaire et davantage que les patients d'autres pays pour obtenir les mêmes produits. Il est clair que ce n'est pas uniquement Santé Canada. En plus, il y a des retards provenant du Programme commun d'évaluation des médicaments et des programmes provinciaux de remboursement, ce qui place le Canada, d'après notre dernière évaluation, au 20^e ou au 25^e rang mondial en ce qui a trait à l'accessibilité de nouveaux médicaments.

Ces observations constituent le contexte essentiel sur lequel s'appuie le soutien nuancé à l'égard de la proposition de Santé Canada actuellement examinée par le comité. En effet, nous sommes toujours en faveur d'une révision du cadre de travail sur les frais d'utilisation afin d'offrir une assise financière solide visant à maintenir aussi élevée que possible l'efficacité des évaluations et des programmes de Santé Canada pour les patients canadiens. Cependant, nous sommes préoccupés par le faible rendement de ces programmes.

Rx&D convient que le cadre de recouvrement des coûts du ministère doit être doté d'une assise financière plus stable afin d'assurer l'examen efficace des présentations. Nous reconnaissons qu'en l'absence de modifications, le modèle actuel n'est pas viable.

Par ailleurs, toute augmentation du financement doit être reliée à l'atteinte de normes de rendement précises et doit être mise en œuvre de manière à maintenir l'efficacité et la responsabilisation du processus d'examen. Je tiens à porter à votre attention quatre recommandations maintenant.

Premièrement, faire en sorte de modifier la proposition afin d'inclure l'exigence que Santé Canada détermine et mette en œuvre des mesures courantes d'amélioration du rendement comme l'emploi d'experts indépendants, le recours à des outils électroniques, l'amélioration de la gestion de la qualité du processus d'évaluation et l'augmentation de l'emploi d'examen menés à l'étranger dans les cas appropriés.

Je crois que nous devrions nous arrêter un moment et souligner, comme je l'ai fait plus tôt, qu'on a fait des efforts et qu'une partie de ce travail a été accomplie. Souvent, nous ne soulignons pas l'excellent travail que font nos ministères en matière de santé et d'autres services publics. Parfois, nous devrions nous arrêter et nous dire que des efforts ont été déployés. Nous avons constaté certaines améliorations et il nous faut passer aux prochaines étapes.

We are looking to include explicit requirements relating to the measures I just mentioned. At the end of the day, the department should strive — and I know it is, but we should build this into the plan — to be at the forefront of international best practices in this respect.

The second recommendation is about the automatic yearly fee increase. We suggest that this should be eliminated and increases should be conditional on whether or not there has been a review of service standards and performance has been achieved, and then we take steps forward.

The third recommendation is that the proposal for the three-year program review, which we agree with, should be amended to mandate that the performance standards be assessed and internationally aligned as part of such a review. The new service standards should take both qualitative and quantitative forms, as we do in other jurisdictions.

The fourth and final recommendation — which we have heard also from other colleagues — is that we amend the proposal to ensure the government maintain the A-base funding of the Health Products and Food Branch at Health Canada. We agree with the proposal that fees collected should stay within the branch. However, any increase in fees, tied to improved performance, should not be offset by reductions in Health Canada's funding from the Consolidated Revenue Fund. Otherwise, we would negate the objective of the efficient regulatory review and negate exactly what we are trying to achieve here. That is a basic comment.

Canada deserves and is working towards a high standard of drug regulatory review that we have and want to maintain and continue to improve during the changes of complexity of review. We need to keep pace with both drug development and the evolution of best practices of regulatory practices around the world.

In summary, Rx&D supports the need for increased fees, but these increases must be tied to performance. Accountability must be paramount. Simply returning the fees if standards are not met will not contribute to a more effective regulation and ultimately would not contribute to better health care in the system.

We are looking for performance, for accountability, and then we very much are supportive of the cost-recovery proposals presented to us.

The Deputy Chair: Thank you very much to all of our presenters for being very clear in your presentations.

Before going questions, I want to remind my colleagues, as well as the total assembly, that because of our agenda today I will need to suspend the meeting at 12 noon sharp. With regard to questions, I hope to be able to give all the senators who wish to speak an opportunity, and therefore I hope you will be focused. We will assume roughly a five-minute time period for the question and the answer.

Nous voulons que ces mesures soient exigées explicitement. Je viens de les mentionner. En fin de compte, le ministère — et je sais que c'est le cas, mais nous devrions intégrer cela dans le plan — devrait s'efforcer d'être à l'avant-garde internationale en matière de pratiques exemplaires dans ces domaines.

Deuxièmement, une autre de nos recommandations a trait à l'augmentation systématique des frais chaque année. Nous recommandons que cette disposition soit éliminée et que les augmentations dépendent de la tenue d'un examen du service et du rendement obtenu, et qu'ensuite des mesures soient prises.

Troisièmement, nous recommandons que la proposition d'un examen trisannuel du programme, que nous approuvons, soit modifiée de manière à exiger que les normes de rendement soient évaluées et fassent l'objet d'une harmonisation internationale dans le cadre de cet examen. Les nouvelles normes de service doivent prendre une forme qualitative et quantitative, comme c'est le cas dans d'autres collectivités publiques.

Quatrièmement, nous recommandons — comme d'autres collègues l'ont fait — de modifier la proposition pour nous assurer que le gouvernement maintient le financement des services votés de la Direction générale des produits de santé et des aliments de Santé Canada. Nous sommes d'accord avec la proposition que les frais perçus doivent demeurer au sein de la direction. Cependant, toute augmentation des frais liée au rendement ne doit pas être contrebalancée par des réductions du financement de Santé Canada provenant du Trésor. Cela irait à l'encontre de l'objectif de mener des examens réglementaires efficaces et de ce que nous tentons d'accomplir. C'est essentiel.

Le Canada mérite et vise un système d'examen réglementaire des médicaments de haut niveau, que nous avons et que nous voulons maintenir et continuer à améliorer durant les changements complexes découlant de l'examen. Nous devons soutenir le rythme à la fois du développement des médicaments et de l'évolution des meilleures pratiques réglementaires internationales.

Bref, Rx&D convient qu'il est nécessaire d'augmenter les frais, mais ces augmentations doivent être liées au rendement. La reddition des comptes est impérative. Simplement rembourser les frais si les normes ne sont pas atteintes ne contribuerait pas à rendre la réglementation efficace et, en fin de compte, à offrir de meilleurs soins de santé dans le système.

Nous tenons au rendement et à la reddition de comptes, et ensuite, nous serons très favorables aux propositions sur le recouvrement des coûts qui nous ont été présentées.

Le vice-président : Merci beaucoup à tous les présentateurs d'avoir donné des exposés très clairs.

Avant de passer aux questions, je veux rappeler à mes collègues, ainsi qu'à tout le monde ici présent, qu'en raison du programme d'aujourd'hui, je dois suspendre la séance à midi tapant. Concernant les questions, j'espère pouvoir donner l'occasion à tous les sénateurs qui le souhaitent de prendre la parole et, aussi, j'espère que vous serez précis. Les périodes de questions et de réponses dureront environ cinq minutes.

Senator Cordy: You have given us a lot of good information today. As you probably know, we met with the department yesterday. I was quite astounded when I asked about where the fees would go and the deputy minister who was with us said that they are currently in negotiations with Treasury Board to ensure that the fees remain within the department.

Mr. Stitz, in the documentation you provided to us earlier, you talked about the definition of a user fee. It says a user fee is cited as a fee that results in a direct benefit or advantage to the person paying the fee. I think that is a very credible definition, but what each and every one of you were saying, I think, is that you do not mind an increase in the fees. I think 10 years is too long a period of time, because then the businesses have to absorb substantial increases in one shot.

I believe you are all saying that we have to have some type of monitoring of the services that are being provided. What I have read before today and what you have all said today is that the waiting times are substantial. I think Mr. Stitz said it is pretty bad when the queue times are longer than the time it actually takes to evaluate the medical device or the drug.

You all made a good argument in that regard. Mr. Williams, you gave us some good things that perhaps we as a committee should append to whatever we present to the Senate.

Would any of you like to follow up? I am not sure whether I read this beforehand or I heard it today, but in many cases the wait times are three times longer than the time that is projected when you first bring it in.

I would like to be specific about what this committee should recommend regarding accountability for the user fees to ensure that Treasury Board does not absorb the money so that it goes into another department. What specific things do you suggest? Mr. Williams, you gave us some. Could anyone else give us specific things that perhaps we as a committee could recommend?

Mr. Harrington: There is one other element in my full comments that I submitted to the committee in which this is addressed — the way the regulations are administered and the costs associated with that. There I am even speaking to where within the department they are addressed so that we take advantage of all the efficiencies of a common mindset. An issue I raised in our testimony is that right now consumer health products are divided between two areas of the department; one area has a very strong focus on self-care and consumer-oriented products, risk-based, lower-risk products; in the other area, overwhelmingly, 90 per cent to 95 per cent of the workload is associated with prescription drugs of a higher risk.

The impact of those two different environments on the thinking that goes into the review process, and the complexity, is not insignificant. Therefore it is not directly a cost-recovery

Le sénateur Cordy : Vous nous avez donné beaucoup de renseignements aujourd'hui. Comme vous le savez probablement, nous avons rencontré le ministère hier. Lorsque j'ai demandé où iraient les frais, j'ai été étonnée d'entendre la sous-ministre dire que le ministère est présentement en train de négocier avec le Conseil du Trésor pour s'assurer que les frais demeurent au ministère.

Monsieur Stitz, dans la documentation que vous nous avez fournie un peu plus tôt, vous définissez les frais d'utilisation. Vous dites que ce sont des frais qui entraînent un avantage direct à la personne qui les paie. C'est une définition très crédible, mais ce que chacun d'entre vous a dit, je crois, c'est que vous ne voyez pas d'objection à ce qu'on augmente les frais. Je pense que 10 ans, c'est une période trop longue, car les entreprises devront prendre en charge des augmentations importantes d'un seul coup.

À mon avis, vous dites tous qu'il nous faut surveiller d'une certaine façon les services qui sont fournis. D'après ce que j'ai lu avant aujourd'hui et ce que vous avez tous dit aujourd'hui, les temps d'attente sont longs. Je crois que M. Stitz a dit qu'il est mauvais que le temps d'attente soit plus long que le temps qu'il faut pour évaluer les matériels médicaux ou les médicaments.

Vous avez tous présenté de bons arguments à cet égard. Monsieur Williams, vous nous avez fourni de bons éléments que nous, en tant que membres du comité, devrions peut-être ajouter à ce que nous présentons au Sénat.

Est-ce que certains d'entre vous désireraient poursuivre? Je ne suis pas certaine si j'ai lu cela auparavant ou si je l'ai entendu aujourd'hui, mais dans bien des cas, le temps d'attente est trois fois plus long qu'on avait prévu d'abord.

J'aimerais être précise sur ce que le comité devrait recommander au sujet de la reddition de comptes concernant les frais d'utilisation pour que le Conseil du Trésor ne prenne pas l'argent et le donne à un autre ministère. Quelles sont vos recommandations précises? Monsieur Williams, vous nous en avez donné quelques-unes. Quelqu'un d'autre pourrait-il formuler des recommandations précises que nous pourrions faire en tant que comité?

M. Harrington : Il y a un autre élément dans ce que j'ai remis au comité qui porte là-dessus — la façon dont les règlements sont administrés et les coûts qui y sont liés. Je mentionne même l'endroit où on s'en occupe au ministère pour que nous puissions profiter de toute l'efficacité d'une mentalité commune. L'une des questions que j'ai soulevées dans notre témoignage, c'est qu'actuellement les produits de santé de grande consommation sont divisés entre deux secteurs du ministère; le premier est très axé sur les produits d'autosoins et les produits adaptés au consommateur, des produits qui présentent de hauts risques ou de faibles risques; pour ce qui est du deuxième, dans l'ensemble, entre 90 et 95 p. 100 de la charge de travail est liée aux médicaments sur ordonnance qui présentent de plus grands risques.

Les conséquences qu'ont ces deux différents milieux sur l'idée derrière le processus d'examen et la complexité ne sont pas négligeables. Ce n'est donc pas directement une question de

matter, but it is an administrative issue that definitely could impact on the equitability of the proposals and the efficiency of the overall process.

Mr. Stitz: It has been said that the delay times are reported as an average, which is of course a problem by itself, because if the average is exceeding the target times by 200 per cent, what is the expectation that the utmost outlier would take? It can be a multiple of that even, so it is then going into years where we account for a completion of a review within 100 days. That is one problem.

When we look at the causes of the issue, we as a medical device industry refer of course also to the question of what we can do to improve that. We have provided examples, and I also mentioned this in my deposit to you, that Canada has 90 per cent of its devices coming from abroad with review before the devices touch our soil. We feel that the basing of decision making and review on existing review that has already been performed, either in Europe or in the United States or in any other market that it deems comparable to our safety standards, is not considered sufficiently.

For example, the Australian market has a much higher basing of their decision making on the European approval. An EU-marked or CU-marked product in Australia has an abbreviated review and an abbreviated cost to it.

There are models for how to base decisions. My colleagues also mentioned dependency or reliance on international review that has not been done before, and scientists around the world are not doing different things in science, so it can be a cost saving and can make our program more sustainable than it is today. It has been missed when we were seeing those increases for fees; a 300 per cent increase in fees is dramatic. It is not just an increase — it is a new level of fee.

Ms. Cox: You cannot meet performance targets without having enough bodies to do the work. One of our observations, which is in our submission as well, is that we see a little bit of firefighting — I apologize for the term — where, if there is an urgent need, the staff is reallocated. We feel strongly that there needs to be an increase in resources, just for the staff. We need more bodies to conduct the appropriate reviews and to meet performance targets.

Ms. Del Bosco: Their performance is public from Health Canada on an annual basis, so those numbers are available. It is a question of qualitative and quantitative performance. To look at a more qualitative performance, you might look at a toolbox that Health Canada and industry use together that includes, as Mr. Williams said, things such as foreign reviews or expert reviews, but it is about building that toolbox as well and keeping track of how that is helping the process. You do add resources, but it is also about how well you use those resources to make that final decision in the time frame that the cost recovery specifies.

recouvrement des coûts, mais une question administrative qui pourrait certainement avoir des répercussions sur l'équité des propositions et l'efficacité du processus général.

M. Stitz : On a dit que le temps d'attente est indiqué par une moyenne, ce qui constitue bien sûr un problème en tant que tel, car si la moyenne excède le temps qu'on a fixé de 200 p. 100, quelle est la valeur aberrante la plus extrême à laquelle on pourrait s'attendre? Comme ce pourrait même être multiplié, il faudrait des années pour rendre des comptes sur la réalisation d'un examen qui se fait en 100 jours. Il s'agit là d'un problème.

Lorsque nous examinons les causes du problème, nous, en tant que représentants de l'industrie des matériels médicaux, faisons bien entendu également référence aux améliorations que nous pouvons apporter. Nous vous avons fourni des exemples et j'ai indiqué dans la documentation que je vous ai remise qu'au Canada, 90 p. 100 du matériel qui vient de l'étranger est examiné avant d'entrer au pays. Nous sommes d'avis qu'on ne prend pas suffisamment en considération le fait de fonder le processus décisionnel et l'examen sur un examen qui a déjà été effectué, en Europe, aux États-Unis ou dans tout autre marché dont les normes de sécurité sont jugées comparables aux nôtres.

Par exemple, la base du processus décisionnel du marché australien est beaucoup plus élevée avec l'approbation de l'Europe. Un produit ayant le marquage UE ou CU en Australie fait l'objet d'un examen plus court et les coûts sont moindres.

Il existe des modèles sur la façon de prendre des décisions. Mes collègues ont également indiqué l'idée d'avoir recours à un examen international qui n'a pas été fait auparavant, et comme les scientifiques partout au monde ne font pas de choses différentes en science, nous pourrions ainsi réduire les coûts et rendre notre programme plus stable qu'il l'est aujourd'hui. Nous avons raté une occasion lorsque nous avons vu ces frais augmenter; une augmentation de 300 p. 100, c'est dramatique. Ce n'est pas seulement une augmentation — c'est un nouveau seuil de frais.

Mme Cox : On ne peut atteindre des cibles de rendement sans avoir le nombre de personnes nécessaires pour faire le travail. L'une de nos remarques, qui est également énoncée dans notre exposé, c'est qu'on constate une certaine lutte contre le feu — je m'excuse pour l'expression — où, s'il y a un besoin urgent, le personnel est réaffecté. Nous croyons fermement qu'il faut augmenter les ressources, seulement en ce qui a trait au personnel. Il nous faut plus de personnes pour mener les examens qui conviennent et atteindre les cibles de rendement.

Mme Del Bosco : Comme leur rendement est rendu public chaque année par Santé Canada, ces chiffres sont accessibles. C'est une question de rendement qualitatif et quantitatif. Pour évaluer un rendement plutôt qualitatif, on pourrait se pencher sur des outils utilisés par Santé Canada et l'industrie qui incluent, comme M. Williams l'a dit, des examens menés à l'étranger ou menés par des spécialistes, mais il s'agit également de créer ces outils et d'évaluer de quelle façon ils sont utiles aux processus. Oui, on ajoute des ressources, mais la question est également de savoir à quel point on les utilise bien pour prendre cette décision finale dans les délais imposés pour le recouvrement des coûts.

Senator Eaton: Mr. Stitz, you were talking about foreign reviews and how we could help Health Canada speed things up. Does the U.S. accept foreign reviews in the assessment of its drugs?

Mr. Stitz: No. I do not believe it does, but the situation is also different because a much higher percentage of reviews of U.S.-based products are being done in the United States.

Senator Eaton: Would the U.S. not sell a product based on an assessment that Health Canada has done? Do you have to take a product back and then through the U.S. channels?

Mr. Stitz: Currently, the Canadian products do not go that way. We have a trade deficit on medical devices with the international market, particularly with the U.S., so that question poses itself very little.

Senator Eaton: But does it, if it does?

Mr. Stitz: Reciprocally accepting each other's reviews would be a point of negotiation between the two regulators. This is an opportunity that could be used, but in the example just given, Australia did not insist that Europe take Australia's products, because it has the same situation. Australia is a country of just over 22 million people, and the flow of products from the outside — Europe — into Australia is overwhelming compared to the benefit Australia would have by being recognized as an equal partner.

I fully support your question, and it should be the target, but first, what is the goal?

Senator Eaton: It is not reciprocity, however.

Mr. Stitz: No, it is clearly not.

Senator Eaton: Mr. White, regarding the timelines, does Health Canada not have performance standards, and if it does not meet those standards, is there not a lowering of the cost? Is that not part of the original act?

Mr. White: You are correct. The fees can be reduced. It depends. If a target is missed by 10 per cent, fees for the next year would be reduced by 10 per cent, to a maximum of 50 per cent.

Mr. Williams: My point is that, ultimately, we are not interested in getting back lower fees. We are very interested in a better system. We acknowledge that that check and balance is in there, but if we get other performance reviews and balances, it would be more effective than giving back some of the money. We are all trying to do that.

With respect to your first question, my understanding is that there is a lot of informal exchange right now between regulators, and if I understood the basis of your question, ultimately, the decision must be a Canadian decision. There is no doubt about that. However, if it is the same molecule, the same science and the same regulatory review, is there not a more formalized system so

Le sénateur Eaton : Monsieur Stitz, vous avez parlé d'examens menés à l'étranger et de la façon dont nous pourrions aider Santé Canada à accélérer les choses. Les États-Unis acceptent-ils des examens menés à l'étranger pour l'évaluation de leurs médicaments?

M. Stitz : Non, je ne crois pas, mais la situation est également différente parce qu'un pourcentage plus élevé d'examens des produits américains est fait aux États-Unis.

Le sénateur Eaton : Les États-Unis ne vendraient-ils pas un produit selon une évaluation que Santé Canada a faite? Doit-on reprendre un produit et ensuite le faire passer par le processus américain?

M. Stitz : Actuellement, cela ne se passe pas ainsi pour les produits canadiens. Comme nous accusons un déficit commercial au chapitre des matériels médicaux sur le marché international, en particulier les États-Unis, on ne s'interroge pas beaucoup à ce sujet.

Le sénateur Eaton : Mais, sinon, est-ce le cas?

M. Stitz : Accepter les examens réalisés de part et d'autre ferait l'objet de négociations entre les deux autorités. Il serait possible de recourir à ce moyen, mais dans l'exemple donné précédemment, l'Australie n'a pas insisté pour que l'Europe prenne les produits australiens parce qu'elle est dans la même situation. L'Australie est un pays d'à peine un peu plus de 22 millions de personnes, et la quantité de produits de l'extérieur — de l'Europe — qui entrent en Australie est énorme comparée aux avantages qu'aurait l'Australie si elle était reconnue comme partenaire égal.

J'appuie votre question et c'est ce qu'on devrait cibler, mais tout d'abord, quel est l'objectif?

Le sénateur Eaton : Ce n'est pas la réciprocité, en fait.

M. Stitz : Non, c'est clair.

Le sénateur Eaton : Monsieur White, concernant les délais, Santé Canada n'a-t-il pas des normes de rendement, et s'il ne se conforme pas aux normes, réduit-on les coûts? Cela ne fait-il pas partie de la loi originale?

M. White : Vous avez raison. On peut réduire les frais. Cela dépend. Si l'on manquait une cible de 10 p. 100, les frais pour l'année suivante seraient réduits de 10 p. 100; le maximum est de 50 p. 100.

M. Williams : Ce que je dis, c'est qu'en fin de compte, nous ne voulons pas revenir à une baisse des frais. Nous voulons vraiment un meilleur système. Nous reconnaissons que cet équilibre est là, mais ce sera plus efficace pour nous d'obtenir d'autres examens de rendement et un équilibre, que de rendre une partie de l'argent. Nous tentons tous de faire cela.

En ce qui concerne votre première question, je crois comprendre que les autorités font beaucoup d'échanges non officiels, et si j'ai bien compris le fondement de votre question, en fin de compte, il faut que la décision soit prise par le Canada. Cela ne fait aucun doute. Toutefois, s'il s'agit de la même molécule, de la même science et du même examen réglementaire, n'existe-t-il

that we can be assured it is accurate? Could we not get a more formalized system of benefiting from each other's reviews, saving money and time? Ultimately, however, the decision must be Canadian.

Senator Eaton: Mr. White, how much does it cost to take an over-the-counter product from development to market, in other words, through the review process?

Mr. White: The development costs can vary. Clinical trials could be required to ensure that the product can be used by the consumer, so there would be development costs there. Those clinical trials could range anywhere from half a million to several million dollars, depending on what type of clinical trials were conducted. I believe the submission review fees at Health Canada would be around \$47,000 to have that done. Those are just round estimates. In terms of times, switching a product from prescription to over-the-counter status would probably take three to five years from conception.

Mr. Harrington: Regarding the point raised about the science required to be reviewed by Health Canada for switching from prescription to over-the-counter, we also face a challenge whenever introducing a new product that may be a combination of two established products.

Senator Eaton: An example could be from a perfume to a hand sanitizer.

Mr. Harrington: Yes, it could be that kind of thing, exactly. Let us talk about combining two active ingredients, aloe with a sunscreen, both of which are regulated products with claims associated with them. Under the drug regulation, that automatically gets kicked into new-drug status, which means an expensive full review by Health Canada, even though those are two innocuous, well-established and well-understood ingredients. It is an automatic process. One of the fundamental issues we have is having consumer products in this divided status, where some are treated as drugs, and others are treated as natural health products.

Senator Eaton: Since you raised the issue of the cost of an over-the-counter drug, which is \$1,000 — in England, it is \$1,600 — I guess I was trying to find that that is a very small percentage of what it costs you to take it from development to market.

Mr. White: Thank you for clarifying the question. We are talking about an annual licence for every single product. Therefore, if we suppose a company has a thousand products, they pay \$500,000 per year. Under the proposals, that would double, so that a company would then have to pay about \$1 million. It has nothing to do with the development of the product to bring it to market; it is just the ability to have it on the market each year.

Senator Eaton: That is the tracking, because it must be a product with a certain amount of risk.

pas un système plus officialisé qui nous garantit que c'est fiable? Ne pourrions-nous pas obtenir un système plus officialisé qui nous permettrait de profiter des examens effectués de part et d'autre et ainsi d'économiser de l'argent et du temps? En fin de compte, cependant, il faut que la décision soit prise par le Canada.

Le sénateur Eaton : Monsieur White, combien coûte le passage du développement d'un produit en vente libre à sa mise en marché, en d'autres mots, par le processus d'examen?

M. White : Les frais de lancement peuvent varier. Comme on peut exiger des essais cliniques pour s'assurer que le consommateur peut utiliser le produit, des frais de lancement y sont liés. Les coûts des essais cliniques peuvent osciller entre un demi-million et plusieurs millions de dollars selon le type d'essai clinique mené. Je crois qu'à Santé Canada, les frais d'examen de la présentation seraient de 47 000 \$ pour le faire. Ce ne sont que des estimations. En ce qui concerne le temps, le passage de la prescription d'un produit à sa vente libre nécessiterait de trois à cinq ans à partir du moment de sa conception.

M. Harrington : J'ai mentionné que Santé Canada doit examiner les données scientifiques pour qu'un produit en vente sur ordonnance puisse être offert en vente libre. Introduire un nouveau produit qui combinerait deux produits utilisés depuis longtemps présente aussi son lot de difficultés.

Le sénateur Eaton : Par exemple, il pourrait s'agir de la combinaison d'un parfum et d'un désinfectant pour les mains.

M. Harrington : Oui, c'est exactement ce dont je parle. Prenons l'exemple de la combinaison de deux ingrédients actifs, comme l'aloès et un écran solaire, deux substances assujetties à un règlement et qui possèdent des propriétés revendiquées. En vertu de la réglementation des médicaments, ce genre de produit tombe automatiquement dans la catégorie des nouveaux médicaments, ce qui signifie que Santé Canada doit procéder à un examen complet et coûteux, même si les deux ingrédients ne comportent aucun danger, sont utilisés depuis longtemps et sont bien connus. C'est automatique. L'un des problèmes fondamentaux est que certains produits de consommation ne se retrouvent pas tous dans la même catégorie : certains sont considérés comme des médicaments et d'autres, comme des produits de santé naturels.

Le sénateur Eaton : Vous avez parlé du coût d'un médicament en vente libre, qui est de 1 000 \$ — en Angleterre, c'est plutôt 1 600 \$. Je crois que cela ne représente en fait qu'un très faible pourcentage du coût de toutes les étapes qui vont de la mise au point à la mise en marché.

M. White : Merci de donner cette précision. Il s'agit de la licence annuelle pour chacun des produits. Donc, une entreprise qui détiendrait mille produits devrait déboursier 500 000 \$ par année. Aux termes des propositions dont nous sommes saisis, ce montant doublerait; la même entreprise devrait alors payer 1 million de dollars. Cela n'a rien à voir avec la mise au point du produit et sa mise en marché; la licence permet simplement de le mettre en vente chaque année.

Le sénateur Eaton : C'est ce qui permet d'assurer un certain suivi dans le cas des produits qui présentent un certain risque.

Mr. White: You are exactly right. That is why, when you look at the other regulatory jurisdictions, such as Australia, the U.S. and the U.K., their fees are based on risk. They have done some costing, and they have found that the risks are higher with, perhaps, new chemical entities or prescription drugs, and they have a fee associated with that. The fee in those countries is lower for over-the-counter medications because they believe there is not as much activity or risk associated with those products. For example, if you have a new chemical entity that has never been on the Canadian market before, a lot of post-marketing surveillance must be done to ensure that consumers are getting and using that product correctly. We believe there is a big difference where something has been on the market for decades and is well-established and well-known. The other jurisdictions that have cost recovery recognize that and do a risk-based approach for the fees.

Senator Eaton: If you add something to that old product, for example a scent or anything else, do you think it should be considered the same old product?

Mr. White: That is essentially correct.

Senator Merchant: Thank you. I will go back to many of the concerns we heard this morning. I thought I heard that an increase in fees does not necessarily mean you will get better performance levels from Health Canada than you are getting right now. I think you are all saying you have not seen in the past the correlation between an increase in fees and an appropriate increase in performance by Health Canada.

In private enterprise, where you are producing things, you can understand a little bit better what you are getting for your money. However, governments manage ideas, and it is difficult to measure the performance there.

I am a little concerned, because we are talking about sums of money, and you are all quite prepared to see an increase in fees. However, if you increase your fees, the price of your product goes up. If a car company makes a car and it will now cost \$5,000 more because there is a gadget in it, then the consumer has a choice to make. Maybe sales will go down or something like that.

However, with you, we want Canadians to have very good health care, and everyone wants to be protected. Eventually, with these costs for the user fees or those the Canadian government collects through taxes, there is another component. I think a lot of the health costs are borne by the provinces, because they use many of the things Mr. Stitz is talking about, not only the medicines.

How do we come to terms with raising all these costs and yet getting the performance we expect for the money we pay? In the final analysis, the consumer and the provinces have to bear all these expenses.

M. White : Vous avez absolument raison. C'est pourquoi d'autres pays, comme l'Australie, les États-Unis et le Royaume-Uni, se basent sur le risque pour déterminer les frais de licence. Ils ont établi le coût de revient et ont découvert que les nouvelles substances chimiques ou les nouveaux médicaments sur ordonnance présentent peut-être un risque plus élevé, et ils ont établi les frais en conséquence. Dans ces pays, les frais pour les médicaments en vente libre sont bas, puisqu'ils comportent peu de risque. Au Canada, si, par exemple, une nouvelle substance chimique est mise en marché pour la première fois, il y aura beaucoup de surveillance post-commercialisation pour s'assurer que les consommateurs utilisent correctement les produits en question. Nous croyons que la situation est grandement différente lorsqu'un produit est sur le marché depuis des dizaines d'années, qu'on l'utilise depuis longtemps et qu'on le connaît bien. Les pays dotés d'un système de recouvrement des coûts en sont conscients et se basent sur le risque pour établir les frais.

Le sénateur Eaton : Si vous ajoutez une substance à un ancien produit, comme un parfum ou autre chose, croyez-vous qu'il s'agit encore du même produit?

M. White : Essentiellement, c'est ce que je crois.

Le sénateur Merchant : Merci. Je vais revenir à de nombreuses inquiétudes qui ont été soulevées ce matin. Je crois avoir compris qu'une augmentation des frais ne signifie pas nécessairement une amélioration du rendement actuel de Santé Canada. Je crois qu'aucun d'entre vous n'a remarqué, dans le passé, qu'une augmentation des frais avait entraîné une amélioration du rendement de Santé Canada.

Dans le cas des entreprises privées qui fabriquent des produits, il est un peu plus facile de savoir ce qu'on obtient pour son argent. Toutefois, les gouvernements gèrent des idées, et le rendement est plus difficile à mesurer.

Je suis un peu inquiète, car nous parlons d'argent, et vous êtes tous plutôt prêts à accepter une augmentation des frais. Toutefois, s'ils augmentent, le prix de vos produits augmentera aussi. Si un constructeur automobile doit vendre un de ses véhicules 5 000 \$ plus cher parce qu'il comporte un nouveau gadget, le consommateur peut choisir. Il se peut notamment que le constructeur voit ses ventes diminuer.

Toutefois, nous désirons tout comme vous que les Canadiens aient accès à de très bons soins de santé et que tout le monde soit protégé. Un autre élément vient s'ajouter aux frais d'utilisation et aux taxes perçues par le gouvernement canadien. Je crois que les provinces assument une grande partie des coûts des soins de santé, car elles utilisent un grand nombre des choses dont M. Stitz a parlé, pas seulement les médicaments.

Comment pouvons-nous composer avec l'augmentation de tous ces coûts et espérer en avoir pour notre argent quant au rendement? En dernière analyse, ce sont les consommateurs et les provinces qui doivent absorber tous ces frais.

Mr. Harrington: Ultimately, we look at the cost recovery proposal as an opportunity to ensure that Health Canada has the resources it needs to do the job effectively. We structured our input to you today to try to ensure that everything possible is done to make it responsive to that fundamental need.

There are a lot of consequences in terms of failure to improve the efficiency and to meet those targets. We know the department works extremely hard to do that. However, as you pointed out, the level of complexity — the number of impacts and the number of factors that are important considerations — is very broad, so regarding this proposal, we have tried to focus on ensuring at least some basic items, ensuring that the fees are returned to the department and that they do not result in a reduction in A-base funding.

There are a number of things that can be done to minimize the risk. At the end of the day, there are many factors that go into performance, and cost recovery is but one.

Mr. Stitz: You mentioned the behaviours industries, and I would like to pick up on that. When we look into the cost-recovery proposal as tabled and look into the past and the future, we have two pictures. We see that the fees have not been increased over 10 or 15 years — let us count it that way. Then we have the projection provided by Health Canada with regards to the next three years in the future.

I do not want to dispute whether the increase should be automatic or not, because that is not my topic. The automatic increase is 2 per cent, but the top line cost increase is actually 7 per cent. This is another recipe for disaster. Ten years from now, we will talk about the same thing because it is all prognosis and estimation, and the two pros of the development go far from each other.

Now looking back into the past 10 years, if we take that 2 per cent and say this is an inflationary increase that is being replaced here by fee increases, over the last 10 years, 2 per cent would amount to 35 per cent fee increases and not to 350 per cent fee increases.

I see here a dimensional disconnect that is not explained in the proposal. It is therefore very difficult to deal with, from industry and also from your end.

Mr. Williams: I would like to back up to underline the importance of the senator's question. It is a very complex issue right now. We have not had fee increases. Canadians expect, demand and deserve a very efficient and safe health care network. We are proud that we have it. If we are to protect that and the complexities, we have to address this issue.

It is our responsibility as industry to continue to work on efficiencies also. Today we are talking about Health Canada. Our industry, as we go through more and more research complexities and regulatory complexities, is trying to adjust. However, it is

M. Harrington : Finalement, nous voyons la proposition de frais de recouvrement des coûts comme une occasion de s'assurer que Santé Canada dispose des ressources dont il a besoin pour faire son travail efficacement. Aujourd'hui, nous avons structuré nos idées pour veiller à ce que ce besoin fondamental soit pris en considération autant que possible.

Si l'efficacité ne s'améliore pas et que les objectifs ne sont pas atteints, nous devons en subir les conséquences. Nous savons que le ministère travaille extrêmement fort pour y arriver. Toutefois, comme vous l'avez souligné, la question est très complexe — il est important de prendre en considération sa grande portée et les nombreux facteurs qui entrent en ligne de compte. En ce qui concerne la proposition, nous avons donc essayé de mettre l'accent sur au moins quelques éléments fondamentaux et de nous assurer que les sommes qui correspondent aux frais soient remises au ministère sans que cela entraîne une réduction du financement des activités de base.

Plusieurs mesures peuvent être prises pour minimiser le risque. Au bout du compte, le rendement dépend de nombreux facteurs, et le recouvrement des coûts n'est qu'un d'entre eux.

M. Stitz : J'aimerais revenir au comportement de l'industrie pharmaceutique, dont vous avez parlé. Telle qu'elle a été présentée, la proposition de frais de recouvrement des coûts comporte deux côtés de la médaille, soit les données passées et les prévisions futures. D'une part, nous constatons que les frais n'ont pas augmenté au cours des 10 à 15 dernières années. D'autre part, Santé Canada nous a fourni ses prévisions pour les trois prochaines années.

Ce n'est pas à moi de dire si l'augmentation des frais devrait être automatique ou non, car ce n'est pas mon domaine. Les frais devraient subir automatiquement une hausse de 2 p. 100, mais, en réalité, cette hausse est de 7 p. 100, ce qui mènera tout droit à la catastrophe. Nous en parlerons encore dans 10 ans, car c'est seulement un pronostic, une estimation.

Penchons-nous maintenant sur la situation de la dernière décennie. Disons que la hausse de 2 p. 100 est une augmentation qui correspond au taux d'inflation qu'on veut remplacer par une majoration des frais. Sur une période de 10 ans, une hausse de 2 p. 100 représenterait une montée des frais de 35 p. 100, et non de 350 p. 100.

Je constate que de nombreux aspects de la proposition sont terriblement mal expliqués. Il est donc très difficile, tant pour l'industrie que pour vous, de bien comprendre.

M. Williams : J'aimerais souligner l'importance de la question du sénateur. C'est un problème très complexe. Les frais n'ont pas subi de hausse. Les Canadiens espèrent, exigent et méritent que le réseau de la santé soit très efficace et sécuritaire. Nous pouvons être fiers que ce soit le cas. Si nous voulons le protéger dans toute sa complexité, il faut régler le problème.

En tant qu'industrie, c'est aussi notre responsabilité de continuer à travailler sur l'efficacité. Nous parlons aujourd'hui de Santé Canada. Au fur et à mesure que se complexifient la recherche et la réglementation, notre industrie essaie de s'adapter.

quite a dilemma. I look at it from a Canadian perspective, and I look at the resources the FDA has. Again, we are talking about the same molecules, and the U.S. has substantially more resources.

It is not just about more money; it is about efficiency and it is about performance. It is the balance we are trying to seek here; that is why we will not have the answer in 2010 alone. We will need constant and regular reviews to improve it.

The Deputy Chair: Mr. White, I would like to come back to your answer to the senator's question with regard to mixing two separately authorized active components under regulation and the implication that there is no change when mixing them together in a new formulation.

Is there not a reason to take a look at what happens when you take two separately regulated components and put them together in a new formulation?

Mr. White: I would agree that it is good to look at it. However, we must understand that there is a well-established history with those two different ingredients. The challenge we have is that they are regulated the same as if they were a new chemical entity. Otherwise, the same regulations come into play, as if they were a new drug entirely. That is where our concern is in moving in this direction.

Mr. Harrington: I want to make another point clear. We are not saying those combinations should not be reviewed. We are saying specifically that when you do that, you put them into the highest category of risk review. Therefore, as Mr. White said, it becomes equivalent to a new chemical entity.

The Deputy Chair: Thank you very much. It is a dynamic, and I wanted to add it.

[Translation]

Senator Champagne: I think everybody agrees that the biggest problem you face is the fact that the pre-evaluation waiting period is lengthier than the evaluation itself. You say that this is often the case because of a lack of staff or resources.

Is that why, Mr. Stitz, one of your suggestions is to do away with fee mitigation or exemptions, which are used to help, for instance, a small start-up research company, whose existence would be jeopardized by exorbitant fees?

As far as individual fees go, you would like there to be no mitigation and fewer exemptions. Clearly, this would free up more money, and more money would equal more staff. Is that how we should look at things?

[English]

Mr. Stitz: I do not think I made myself completely clear. We talk about three different types of areas. We talk about evaluation fees, which are new products that are changed and innovative

Toutefois, c'est tout un dilemme. Si je compare la situation au Canada et aux États-Unis, je constate que la FDA dispose de nettement plus de ressources que nous, et les molécules ne sont pas différentes là-bas.

Ce n'est pas seulement une question d'argent; on parle d'efficacité et de rendement. Nous ne parviendrons pas à régler ce problème en 2010, car nous recherchons un équilibre entre les trois, et il faudra effectuer des examens continuels pour y arriver.

Le vice-président : Monsieur White, j'aimerais revenir à votre réponse à la question du sénateur concernant la combinaison de deux substances actives, chacune autorisée et assujettie au règlement. On suppose que la nouvelle formule mélangée n'entraînera aucune modification des deux substances.

N'y a-t-il pas une raison d'examiner ce qui se produit lorsque deux substances distinctes réglementées sont combinées dans une nouvelle formule?

M. White : Je crois effectivement qu'il est bon d'examiner ce genre de formules. Toutefois, il faut comprendre que les deux ingrédients sont utilisés depuis longtemps. Le problème, c'est que le nouveau produit est réglementé de la même façon que s'il s'agissait d'une nouvelle substance chimique. Autrement dit, il est assujéti aux mêmes dispositions que s'il s'agissait d'un tout nouveau médicament. C'est ce qui nous préoccupe.

M. Harrington : J'aimerais préciser un autre élément. Nous ne disons pas que ce genre de combinaisons ne devrait pas être évalué. Nous disons plutôt que lorsque nous les évaluons de cette façon, nous les plaçons dans la catégorie de risque la plus élevée. Comme M. White l'a dit, la combinaison est donc jugée équivalente à une nouvelle substance chimique.

Le vice-président : Merci beaucoup. Je voulais ajouter ce point à la discussion.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je pense que tout le monde est d'accord sur le fait que le plus gros problème auquel vous faites face, c'est que le temps d'attente qui précède l'évaluation est plus long que le temps pris pour faire l'évaluation elle-même. Vous disiez aussi que c'est souvent parce qu'on manque de personnel ou de ressources.

Est-ce que c'est pour cela que dans une de vos propositions, monsieur Stitz, vous suggérez qu'il n'y ait d'aucune façon une atténuation ou encore une exemption de frais, ce qui se fait en ce moment lorsqu'on veut aider, par exemple, une petite compagnie de recherche qui vient de commencer et que des frais énormes pourraient mettre en péril?

Vous voudriez que, concernant les frais individuels, il n'y ait aucune atténuation et moins d'exemptions. Évidemment, cela donne plus d'argent et s'il y a plus d'argent, il y aura davantage de personnel; est-ce que c'est comme cela qu'on doit le voir?

[Traduction]

M. Stitz : Je crois que je me suis peut-être mal exprimé. Nous parlons de trois éléments distincts : les frais d'évaluation, qui s'appliquent pour les produits qui sont modifiés et les produits

products; then we talk about medical device establishment licences; and we talk about authorization for sale for products that are in the market and must be annually renewed and pay a fee for that.

With the last two — establishment licences and authorization for sale — there is no requirement to mitigate those two fees. Why? Because, first, the fees are not exorbitant. The majority of the cost to get a product into the market and to get innovation to Canadians is in the evaluation fee in the pre-market. Those two other fees more relate to the post-market in particular.

Also, Health Canada associates activities in the post-market with them. Therefore, if someone has a product in the market, there is no need for the authorization for sale and for the medical device establishment licence to be mitigated.

What you see right now, and when you look into my numbers, is that the establishment licence holders have increased from 600 to 2,100 over the last 10 years, and many of those licence holders are small distributing enterprises, ma-and-pa shops.

There is nothing wrong with that because it is an enterprise. However, those small companies may make small amounts of money and fall into mitigation. In the post-market, they cause the same need for oversight for having their distribution record in place, having their standard operating procedures so that the post-market can manage.

Why would that small company not pay the fee and contribute to the post-market activity that Health Canada has to provide — the same as with the authorization to sell?

The Deputy Chair: You have been very clear in your explanations. Our senators have asked very clear questions to which you have, again, responded clearly. I think they have gained the information they needed with regard to their questions.

Thank you for having appeared before us. Unless there is some strike of lightning with regard to thought from any of you, I will suspend this committee and we will go in camera.

(The committee continued in camera.)

innovateurs; les frais de licence d'établissement pour les matériels médicaux; et l'autorisation de vente, pour des produits déjà sur le marché, qui nécessitent le paiement de frais annuels.

Nul besoin d'atténuer les deux derniers frais, c'est-à-dire les licences d'établissement et les autorisations de vente. Pourquoi? Tout d'abord, ils ne sont pas exorbitants. Ce sont les frais d'évaluation précédant la commercialisation qui représentent la proportion la plus élevée du coût de mise en marché d'un produit novateur. Les deux autres frais viennent plutôt après la mise en marché.

De plus, Santé Canada établit un lien entre ces frais et les activités de surveillance après la mise en marché. Ainsi, lorsqu'un produit est déjà sur le marché, il n'est pas nécessaire d'atténuer les frais d'autorisation de vente et de licence d'établissement pour les matériels médicaux.

À l'heure actuelle, vous remarquerez, selon les chiffres que je vous ai présentés, que le nombre de détenteurs de licence d'établissement est passé de 600 à 2 100 au cours des 10 dernières années. Bon nombre d'entre eux sont de petits distributeurs, des entreprises familiales.

Il n'y a rien de mal à cela, puisque ce sont des entreprises. Toutefois, elles ont un petit chiffre d'affaires et bénéficient de mesures d'atténuation des frais. Elles nécessitent aussi une surveillance après la mise en marché pour s'assurer qu'elles disposent d'un registre de distribution et de procédures d'exploitation uniformisées.

Pourquoi ces petites entreprises ne devraient-elles pas payer les frais et contribuer à la surveillance après la mise en marché que doit effectuer Santé Canada? Il en va de même pour l'autorisation de vente.

Le vice-président : Vous nous avez fourni des explications très claires. Les sénateurs vous ont posé des questions très précises auxquelles, je le répète, vous avez répondu clairement. Je crois qu'ils ont pu recueillir l'information dont ils avaient besoin.

Merci de vous être présentés devant le comité. À moins que l'un d'entre vous n'ait un commentaire éclair, je vais suspendre la séance, puis nous allons poursuivre à huis clos.

(La séance se poursuit à huis clos.)

&D:

Russell Williams, President;

Loretta Del Bosco, Vice-Chair, Regulatory Standing Committee.

Rx&D :

Russell Williams, président;

Loretta Del Bosco, vice-présidente, Comité permanent sur la réglementation.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 12, 2010

Health Canada:

Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch;

Dr. Supriya Sharma, Director General, Therapeutic Products Directorate, Health Products and Food Branch;

Étienne Ouimette, Acting Director, Strategic Horizontal Policy Division.

Thursday, May 13, 2010

Canadian Generic Pharmaceutical Association:

Jody Cox, Director, Federal Government Relations;

John Hems, Chair, Scientific Affairs Committee.

Consumer Health Products Canada:

Gerry Harrington, Director of Public Affairs;

Robert White, Director of Scientific and Regulatory Affairs.

MEDEC:

Klaus Stitz, Vice-President, Regulatory Affairs.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 12 mai 2010

Santé Canada :

Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments;

Dr. Supriya Sharma, directrice générale, Direction des produits thérapeutiques, Direction générale des produits de santé et des aliments;

Étienne Ouimette, directeur par intérim, Division des politiques stratégiques horizontales.

Le jeudi 13 mai 2010

Association canadienne du médicament générique :

Jody Cox, directrice, Relations gouvernementales fédérales;

John Hems, président, Comité des affaires scientifiques.

Produits de santé consommateurs du Canada :

Gerry Harrington, directeur, Affaires publiques;

Robert White, directeur, Affaires scientifiques et réglementaires.

MEDEC :

Klaus Stitz, vice-président, Affaires réglementaires.

(Suite à la page précédente)



26
51

Publi...



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, May 26, 2010
Thursday, May 27, 2010

Le mercredi 26 mai 2010
Le jeudi 27 mai 2010

Issue No. 7

Fascicule n° 7

First and second meetings on:

Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code
(minimum sentence for offences involving trafficking
of persons under the age of eighteen years)

Première et deuxième réunions concernant :

Le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel
(peine minimale pour les infractions de traite
de personnes âgées de moins de dix-huit ans)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Hubley
Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
* Cowan	(or Comeau)
(or Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Hubley replaced the Honourable Senator Dawson (*May 27, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Keon (*May 25, 2010*).

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator Cordy (*May 25, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Mahovlich (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Greene (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Martin replaced the Honourable Senator Plett (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Keon replaced the Honourable Senator Raine (*May 13, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Hubley
Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
* Cowan	(ou Comeau)
(ou Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Hubley a remplacé l'honorable sénateur Dawson (*le 27 mai 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Keon (*le 25 mai 2010*).

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur Cordy (*le 25 mai 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Mahovlich (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Greene (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Martin a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Keon a remplacé l'honorable sénateur Raine (*le 13 mai 2010*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, April 21, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Martin, seconded by the Honourable Senator Lang, for the second reading of Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years).

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Martin moved, seconded by the Honourable Senator Neufeld, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Human Rights.

The question being put on the motion, it was negated on division.

The Honourable Senator Carstairs, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Hervieux-Payette, P.C., that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs.

The question being put on the motion, it was negated on the following vote:

YEAS

The Honourable Senators

Baker, Banks, Callbeck, Campbell, Carstairs, Cools, Cordy, Cowan, Dawson, Day, De Bané, Downe, Dyck, Eggleton, Fairbairn, Furey, Harb, Hubley, Jaffer, Joyal, Lovelace, Nicholas, McCoy, Mercer, Merchant, Mitchell, Moore, Munson, Murray, Pépin, Poy, Ringuette, Robichaud, Smith, Tardif, Watt, Zimmer—36

NAYS

The Honourable Senators

Andreychuk, Angus, Boisvenu, Brazeau, Brown, Carignan, Champagne, Cochrane, Comeau, Di Nino, Dickson, Duffy, Eaton, Finley, Frum, Gerstein, Greene, Housakos, Keon, Kochhar, LeBreton, MacDonald, Manning, Marshall, Martin, Meighen, Mockler, Nancy Ruth, Neufeld, Ogilvie, Plett, Poirier, Raine, Rivard, Rivest, Runciman, Seidman, St. Germain, Stewart Olsen, Tkachuk, Wallace, Wallin—42

ABSTENTIONS

The Honourable Senators

Nil

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 21 avril 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Martin, appuyée par l'honorable sénateur Lang, tendant à la deuxième lecture du projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans).

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu pour la deuxième fois.

L'honorable sénateur Martin propose, appuyée par l'honorable sénateur Neufeld, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des droits de la personne.

La motion, mise aux voix, est rejetée à la majorité.

L'honorable sénateur Carstairs, C.P., propose, appuyée par l'honorable sénateur Hervieux-Payette, C.P., que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles.

La motion, mise aux voix, est rejetée par le vote suivant :

POUR

Les honorables sénateurs

Baker, Banks, Callbeck, Campbell, Carstairs, Cools, Cordy, Cowan, Dawson, Day, De Bané, Downe, Dyck, Eggleton, Fairbairn, Furey, Harb, Hubley, Jaffer, Joyal, Lovelace, Nicholas, McCoy, Mercer, Merchant, Mitchell, Moore, Munson, Murray, Pépin, Poy, Ringuette, Robichaud, Smith, Tardif, Watt, Zimmer—36

CONTRE

Les honorables sénateurs

Andreychuk, Angus, Boisvenu, Brazeau, Brown, Carignan, Champagne, Cochrane, Comeau, Di Nino, Dickson, Duffy, Eaton, Finley, Frum, Gerstein, Greene, Housakos, Keon, Kochhar, LeBreton, MacDonald, Manning, Marshall, Martin, Meighen, Mockler, Nancy Ruth, Neufeld, Ogilvie, Plett, Poirier, Raine, Rivard, Rivest, Runciman, Seidman, St. Germain, Stewart Olsen, Tkachuk, Wallace, Wallin—42

ABSTENTIONS

Les honorables sénateurs

Aucun

The Honourable Senator Comeau moved, seconded by the Honourable Senator Meighen, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

The question being put on the motion, it was adopted on division.

L'honorable sénateur Comeau, propose, appuyée par l'honorable sénateur Meighen, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

La motion, mise aux voix, est adoptée avec dissidence.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 26, 2010
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:19 p.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Dawson, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Ogilvie, Plett and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Dominique Valiquet, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 21, 2010, the committee began its study on Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years).

WITNESSES:

Joy Smith, Member of Parliament for Kildonan—St. Paul;

Office of Joy Smith, M.P.:

Joel Oosterman, Chief of Staff.

Department of Justice Canada:

Nathalie Levman, Counsel, Criminal Law Policy Section.

Statistics Canada:

Julie McAuley, Director, Canadian Centre for Justice Statistics;

Craig Grimes, Senior Analyst, Canadian Centre for Justice Statistics;

Mia Dauvergne, Senior Analyst, Policing Services Program, Canadian Centre for Justice Statistics.

Royal Canadian Mounted Police:

Superintendent Shirley Cuillierier, Director of Immigration and Passport Branch;

Sergeant Marie-Claude Arseneault, Non-commissioned Officer, Human Trafficking National Coordination Centre.

Public Safety Canada:

Barry Mackillop, Director General, Law Enforcement and Border Services Directorate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 26 mai 2010
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 19, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Dawson, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Ogilvie, Plett et Seidman (11).

Également présents : Havi Echenberg et Dominique Valiquet, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 21 avril 2010, le comité entreprend l'étude du projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de 18 ans).

TÉMOINS :

Joy Smith, députée, Kildonan—St. Paul;

Bureau de Joy Smith, députée :

Joel Oosterman, chef de cabinet.

Ministère de la Justice Canada :

Nathalie Levman, avocate, Section de la politique en matière de droit pénal.

Statistique Canada :

Julie McAuley, directrice, Centre canadien de la statistique juridique;

Craig Grimes, analyste principal, Centre canadien de la statistique juridique;

Mia Dauvergne, analyste principale, Programme des services policiers, Centre canadien de la statistique juridique.

Gendarmerie royale du Canada :

Surintendante Shirley Cuillierier, directrice, Sous-direction des questions d'immigration et de passeport;

Sergente Marie-Claude Arseneault, sous-officière, Centre national de coordination contre la traite de personnes.

Sécurité publique Canada :

Barry Mackillop, directeur général, Direction générale de l'application de la loi et des stratégies frontalières.

The chair made a statement.

Ms. Smith made a statement and, together with Mr. Oosterman, answered questions.

At 4:54 p.m., the committee suspended.

At 4:57 p.m., the committee resumed.

Mr. Mackillop, Ms. Levman, Supt. Cuillierier and Ms. McAuley each made a statement and, together with Mr. Grimes, Ms. Dauvergne and Sgt. Arsenault, answered questions.

At 6:11 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 27, 2010
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Hubley, Martin, Ogilvie, Plett and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Dominique Valiquet, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 21, 2010, the committee continued its study on Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years).

WITNESSES:

Criminal Lawyers' Association:

Michael Spratt, Director.

Canadian Association of Crown Counsel:

Jamie Chaffe, President.

The chair made a statement.

Mr. Spratt made a statement and answered questions.

At 11:32 a.m., the committee suspended.

At 11:34 a.m., the committee resumed.

Le président ouvre la séance.

Mme Smith fait une déclaration, puis avec l'aide de M. Oosterman, répond aux questions.

À 16 h 54, la séance est suspendue.

À 16 h 57, la séance reprend.

M. Mackillop, Mme Levman, Mme Cuillierier et Mme McAuley font une déclaration, puis avec l'aide de M. Grimes, de Mme Dauvergne et de Mme Arsenault, répondent aux questions.

À 18 h 11, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 27 mai 2010
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Hubley, Martin, Ogilvie, Plett et Seidman (11).

Également présents : Havi Echenberg et Dominique Valiquet, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 21 avril 2010, le comité poursuit son étude sur le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de 18 ans).

TÉMOINS :

Criminal Lawyers' Association :

Michael Spratt, directeur.

Association canadienne des juristes de l'État :

Jamie Chaffe, président.

Le président ouvre la séance.

M. Spratt fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 11 h 32, la séance est suspendue.

À 11 h 34, la séance reprend.

Mr. Chaffe made a statement and answered questions.

M. Chaffe fait une déclaration, puis répond aux questions.

At 12:28 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

À 12 h 28, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 26, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, to which was referred Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years), met this day at 4:19 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. Today we deal with the topic of Bill C-268, a private member's bill.

Our first witness is the sponsor of the bill, Joy Smith. Joy Smith is the Member of Parliament for Kildonan—St. Paul in the province of Manitoba. She has devoted much of her life to educating high school students. She is also a bestselling author and recipient of the Hedley Award for Excellence in Research.

Before becoming the Member of Parliament for Kildonan—St. Paul, she was an MLA for Fort Garry in the Manitoba Legislature. She served as the critic for justice, education and governmental urban affairs, and she has also worked on the Manitoba task force for building sustainable communities. Welcome to Joy Smith and also Joel Oosterman, the chief of staff for the MP.

We have half an hour, unfortunately shorter than usual, and then we will have a second session with people from various government departments.

If you could make your introductory remarks in about seven minutes, that would be great, and then I will go to my colleagues for questions.

Joy Smith, Member of Parliament for Kildonan—St. Paul: I thank the chair and honourable senators on this committee for inviting me to speak to you on my private member's bill, Bill C-268.

The trafficking of a person is a horrific abuse of human rights. The trafficking of a child is even more severe. Canadian law in this area lags behind that of other developed countries. Canada does not have enhanced penalties for the trafficking of children.

Bill C-268 was drafted with two primary goals. First, it serves as a strong forum of denunciation. Bill C-268 will ensure the sentences of the traffickers of children reflect the gravity of the crime as called for under international treaties that Canada has already ratified. The first two sentences involving child trafficking in Canada resulted in approximately one in two years served after accredited pretrial time served is factored in. As such, traffickers are currently able to continue making hundreds of thousands of

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 26 mai 2010

Le Comité permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie, auquel a été déposé le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de 18 ans), se réunit aujourd'hui à 16 h 19 pour étudier le projet de loi.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bienvenue au Comité permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. Aujourd'hui, nous allons étudier le projet de loi C-268, un projet de loi d'initiative parlementaire.

Notre premier témoin est la marraine du projet de loi, Joy Smith. Elle représente la circonscription de Kildonan—St. Paul, au Manitoba. Elle a consacré une bonne partie de sa vie à enseigner aux élèves du niveau secondaire. Elle est aussi une auteure à succès et a mérité le prix Hedley pour l'excellence de ses recherches.

Avant d'être élue députée de la circonscription de Kildonan—St. Paul, elle était députée de la circonscription de Fort Garry à l'Assemblée législative du Manitoba. Elle était porte-parole en matière de justice, d'éducation et d'affaires urbaines gouvernementales et elle a également fait partie du groupe de travail de la province sur la création de collectivités durables. Je souhaite la bienvenue à Joy Smith ainsi qu'à Joel Oosterman, son chef de cabinet.

Nous avons une demi-heure, ce qui est malheureusement plus court que normalement. Ensuite, nous entendrons, dans la deuxième partie, des gens provenant de divers organismes.

Je vous prierais de vous en tenir à environ sept minutes pour votre déclaration préliminaire; ce serait l'idéal, puis nous poursuivrons avec la période de questions.

Joy Smith, députée de Kildonan—St. Paul : Je remercie le président et les membres du comité de m'avoir invitée à venir parler du projet de loi C-268 que j'ai présenté.

La traite d'une personne constitue une violation horrible des droits de la personne. La traite d'un enfant est encore plus grave. La législation canadienne dans ce domaine accuse un retard comparativement aux autres pays développés. Le Canada n'impose pas des peines accrues pour la traite d'enfants.

Le projet de loi C-268 a été rédigé avec deux buts principaux en tête. Premièrement, il sert de mécanisme puissant de dénonciation. Le projet C-268 permettra de s'assurer que les peines imposées aux trafiquants d'enfants correspondent à la gravité du crime comme le prévoient les traités internationaux que le Canada a déjà ratifiés. Les deux premières peines imposées pour la traite d'enfants au Canada se sont traduites par des périodes de détention d'environ la moitié de la peine, une fois soustrait le

dollars from the exploitation and rape of children without much threat of serious sanction.

Second, Bill C-268 serves to provide an effective term of specific deterrence and protection of the public. The separation between the offender and the victim is critical to a victim's recovery.

I have commended the previous Liberal government for bringing in the initial human trafficking legislation under sections 279.01 to 279.04 of the Criminal Code. This legislation was well drafted and has provided important tools for all police officers, prosecutors and judges, as well as a means for compensation for victims.

Yet, since this legislation was given Royal Assent, we have witnessed subsequent cases involving the trafficking of minors resulting in very little jail time. One can assume that with the egregious nature of the offence of human trafficking, lenient sentences would not be an issue. However, Imani Nakpangi, the first person in Canada convicted of human trafficking involving a minor, received a three-year sentence for the trafficking of a 15-year-old girl, but was he credited 13 months for pretrial custody. He made over \$350,000 sexually exploiting her over two years before she was able to escape. Essentially, he will spend less time in jail for this offence than he did exploiting her.

Last year, Montreal resident Michael Lennox Mark received a two-year sentence. With a two-for-one credit of the year served before his trial, the man who horrifically victimized a 17-year-old girl spent only a week in jail after his conviction. With precedent-setting, lenient convictions like this, victims remain susceptible to their traffickers and are left to live in constant fear.

In the first case I referred to, Eve, the victim of Imani Nakpangi, reflected this ongoing trauma and fear in her victim impact statement. She said:

I am constantly looking over my shoulder afraid either Imani or his friends are going to come after me for putting him in jail. I don't feel safe at home. He knows where I live and what my family looks like, and where they live. . . . I have nightmares about him. I have low self esteem. Feel like I'm only good for one thing, sex.

Honourable senators, I had coffee with her on Sunday, and she still has the same nightmares.

The courageous officers in the Peel Regional Police have taken human trafficking head on since the implementation of Canada's human trafficking legislation. They are responsible for Canada's first trafficking conviction and are currently investigating almost a dozen cases, most involving minors.

crédit accordé pour la détention avant le procès. Ainsi, les personnes qui s'adonnent à la traite d'enfants peuvent continuer de tirer des centaines de milliers de dollars de l'exploitation et du viol d'enfants sans risquer de peine sévère.

Deuxièmement, le projet de loi C-268 sert de force de dissuasion et protège la population. Il est crucial pour la guérison de la victime qu'elle soit séparée du trafiquant.

J'ai félicité le gouvernement libéral précédent pour avoir intégré les mesures législatives initiales visant la traite de personnes dans les articles 279.01 à 279.04 du Code criminel. Ces mesures législatives ont été bien rédigées et ont fourni à nos agents de police, nos procureurs et nos juges des outils importants, ainsi qu'un moyen de verser des compensations aux victimes.

Néanmoins, depuis que ces mesures ont reçu la sanction royale, nous avons été témoins de cas impliquant des trafiquants de mineurs qui ont reçu des peines de prison très clémentes. On serait porté à croire qu'étant donné la nature horrible de ce crime que des peines clémentes ne soient pas une option. Cependant, Imani Nakpangi, la première personne au Canada à avoir été trouvée coupable de traite d'une personne mineure, a reçu une peine de trois ans pour la traite d'une fille de 15 ans, mais a bénéficié d'un crédit de 13 mois pour sa détention avant le procès. Il a fait plus de 350 000 \$ en l'exploitant sexuellement pendant deux ans, avant qu'elle réussisse à s'échapper. En gros, il passera moins de temps en prison pour ce crime qu'il n'en a passé à exploiter la jeune fille.

L'année passée, le Montréalais Michael Lennox Mark a reçu une peine de deux ans. Grâce à un crédit de deux jours pour chaque jour passé en détention avant le procès, cet homme qui a horriblement maltraité une fille de 17 ans n'a passé qu'une semaine en prison après avoir été trouvé coupable. Avec de tels précédents de peines clémentes, les victimes demeurent à la merci de leurs trafiquants et continuent de vivre dans une peur constante.

Dans le premier cas que j'ai mentionné, Eve, la victime d'Imani Nakpangi, a parlé dans sa déclaration de ces séquelles permanentes et de cette peur constante. Elle a dit :

Je regarde constamment par-dessus mon épaule, parce que j'ai peur qu'Imani ou ses amis me cherchent pour l'avoir envoyé en prison. Je ne me sens pas en sécurité à la maison. Il connaît mon adresse. Il connaît ma famille et sait où elle vit [...] Je fais des cauchemars à son sujet. J'ai une piètre estime de moi-même. J'ai l'impression que je ne suis bonne qu'à une chose, le sexe.

Honorables membres du comité, j'ai pris un café avec elle dimanche, et elle fait toujours les mêmes cauchemars.

Les courageux agents de la police régionale de Peel ont attaqué de front la traite de personnes depuis l'entrée en vigueur des mesures législatives canadiennes à ce sujet. Ils sont à l'origine de la première condamnation pour traite de personnes au Canada, et ils enquêtent actuellement sur près d'une dizaine de cas touchant, pour la plupart, des personnes d'âge mineur.

The Chief of the Peel Regional Police has said:

Efforts by police officers across Canada to enforce this law are impressive, yet they are overshadowed by the disturbing number of occurrences that involve victims under the age of 18.

Establishing minimum sentences, as proposed by Bill C-268, would raise the law's deterrent goal, and highlight society's abhorrence of crimes that involve child victims.

This sentiment has also been expressed by other national and international bodies. In April 2009, the citizens' summit on human trafficking at the 2010 Olympics produced a declaration, including that Canada's Criminal Code reflect the fact that the crime of human trafficking should carry meaningful penalties. Senator Jaffer and MPs from all sides of the house signed that declaration.

In October 2008, the report of the Canada-United States Consultation in Preparation for World Congress III Against Sexual Exploitation of Children and Adolescents recommended that Canada enact a mandatory minimum penalty for child trafficking. At that particular convention, in that report, Canada was admonished for not having mandatory minimums for trafficking children.

I will take a few moments to address points raised by honourable senators during the second reading of Bill C-268 in the Senate. First, the five-year minimum was specifically chosen as it is proportionate to similar offences under the Criminal Code. Section 212(2) contains a minimum of two years for living off the avails of underage prostitution. Section 212(2.1) has a minimum of five years for living off the avails of underage prostitution and using coercion or violence to incite someone to enter prostitution. Bill C-268 is similar to section 212(2.1) as it addresses the exploitation aspect but does not require proof of financial transactions. This is important because it is often difficult to track the financial aspects of such a clandestine crime. Therefore, Bill C-268 will provide an additional tool for prosecutors.

I want to note that higher minimums, as has been suggested by Senator Dyck, would create a law that is disproportionate to similar offences in the Criminal Code and open it to the susceptibility of a Charter challenge. It has also been proposed that Bill C-268 be narrowed to apply to cases involving child victims of sex trafficking and not to other forms of child slavery and exploitation. Certainly, forced sexual exploitation is truly the most heinous form of trafficking, especially when it involves minors. However, all forms of trafficking in minors must be considered very grievous to the life of a child. The United Nations Convention on the Rights of the Child, a legally binding international instrument ratified by Canada in 1991, requires these parties to take all appropriate national, bilateral and

Le chef de la police régionale de Peel a dit :

Les efforts déployés par les agents de police partout au Canada pour appliquer cette loi sont impressionnants, mais ils sont occultés par le nombre effarant de cas impliquant des victimes de moins de 18 ans.

L'imposition de peines minimales, comme le prévoit le projet de loi C-268, pourrait rendre la loi plus dissuasive et faire ressortir à quel point les crimes dont les victimes sont des enfants répugnent à la société.

Ce sentiment a également été exprimé par d'autres organismes nationaux et internationaux. En avril 2009, le Sommet citoyen sur la traite de personnes aux Jeux olympiques de 2010 a publié une déclaration disant, entre autres, que le Code criminel canadien devrait prévoir de lourdes peines pour la traite de personnes. Le sénateur Jaffer et tous les députés de la Chambre des communes ont signé cette déclaration.

Dans le rapport de consultation canado-américaine en vue du troisième Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle des enfants et des adolescents publié en octobre 2008, on recommande que le Canada adopte une peine minimale obligatoire pour la traite d'enfants. Lors de ce congrès, et dans ce rapport, le Canada a été rappelé à l'ordre à ce sujet.

Je vais prendre quelques instants pour discuter des points soulevés par les sénateurs lors de la deuxième lecture du projet de loi C-268 au Sénat. Premièrement, la peine minimale de cinq ans a été expressément choisie parce qu'elle est proportionnelle aux infractions semblables du Code criminel. L'article 212(2) prévoit une peine minimale de deux ans pour avoir vécu des produits de la prostitution juvénile. L'article 212(2.1) prévoit une peine minimale de cinq ans pour avoir vécu des produits de la prostitution juvénile et pour avoir utilisé la contrainte ou la violence pour inciter quelqu'un à la prostitution. Le projet de loi C-268 ressemble à l'article 212(2.1) en ce sens qu'il traite de l'exploitation, mais qu'il n'exige pas de preuves de transactions financières. Il s'agit d'un point important, parce qu'il est souvent difficile de prouver l'aspect financier de ce type d'actes criminels. Par conséquent, le projet de loi C-268 servira d'outil supplémentaire aux procureurs.

Je tiens à souligner que des peines minimales plus élevées, comme l'a suggéré le sénateur Dyck, auraient pour effet de créer une loi qui serait disproportionnée par rapport aux infractions semblables du Code criminel et permettraient de possibles contestations fondées sur la Charte. Il a également été proposé que le projet de loi C-268 ne touche que les cas impliquant des enfants victimes de traite à des fins sexuelles et à aucune autre forme d'esclavage ou d'exploitation d'enfants. Il est certain que l'exploitation sexuelle forcée est la forme de traite de personnes la plus monstrueuse qui soit, surtout lorsque cela implique des personnes d'âge mineur. Toutefois, toutes les formes de traite de personnes d'âge mineur doivent être considérées comme très lourdes de conséquences pour la vie d'un enfant. La Convention

multilateral measures to prevent the abduction of, the sale or the traffic in children of any purpose or form.

Further, other international conventions have recognized child prostitution as a form of child labour and not separate from it. For example, the International Labour Organization's Convention concerning the Prohibition and Immediate Action for the Elimination of the Worst Forms of Child Labour called on state parties to take measures to eliminate the worst forms of child labour, including the use, procurement and offering of children for prostitution. Canada also ratified this convention in June 2000. Forced-labour trafficking cases have been observed in Canada, but there have not yet been any convictions.

Fifty Honduran children were trafficked to Vancouver and used as drug dealers, and the law was unable to press charges because we did not have the mandatory minimums.

Bill C-268 is prepared for the prospect that cases will occur involving minors and ensures serious penalties to all child traffickers, consistent with international law and the protocols and conventions we have signed as a country.

On a similar note, it has been suggested that the definition of exploitation is too broad and should be changed. As honourable senators know, this definition has been adopted from the current human trafficking offence in section 279.04 of the Criminal Code and models the internationally accepted UN definition of exploitation for human trafficking.

The former Minister of Justice, the Honourable Irwin Cotler, recognized the underlying value of an inclusive definition of exploitation, consistent with international standards, when drafting the definition of exploitation in Bill C-49 — the government legislation that introduced sections 279.01 to 279.04 of the Criminal Code. It was intended by the government of the day to be broad, so as to apply to the many forms of human trafficking, and was drafted by experts after months of national and international consultation. Changing the definition of exploitation in Bill C-268 would result in an untested and unknown definition of exploitation for child trafficking existing alongside a tested definition of exploitation for adult victims of trafficking.

It is important to note that the definition of exploitation is not the issue at which Bill C-268 is directed. Bill C-268 is directed at enacting meaningful penalties for traffickers of minors in Canada.

Thank you again for inviting me to speak about Bill C-268. I do appreciate the strong support I have received across party lines for the bill in the House of Commons.

Human trafficking must remain a non-partisan issue. As you know, Bill C-268 is jointly seconded by MPs from the Conservative, Liberal and New Democratic parties. When it comes to the protection of our children, there is nothing that

des Nations Unies relative aux droits de l'enfant, un instrument international juridiquement contraignant signé par le Canada en 1991, exige des signataires qu'ils prennent toutes les mesures appropriées sur les plans national, bilatéral et multilatéral pour prévenir l'enlèvement d'enfants, la vente d'enfants ou la traite d'enfants, peu importe son but ou sa forme.

De plus, d'autres conventions internationales ont reconnu que la prostitution enfantine était une forme de travail des enfants, et non deux choses distinctes. Par exemple, la Convention de l'Organisation internationale du Travail concernant l'interdiction des pires formes de travail des enfants et l'action immédiate en vue de leur élimination exhorte les États partie à prendre des mesures pour éliminer les pires formes de travail des enfants, notamment l'utilisation, le recrutement ou l'offre d'enfant à des fins de prostitution. Le Canada a également signé cette convention en juin 2000. Des cas de traite à des fins de travail forcé ont été observés au Canada, mais personne n'a encore été condamné.

Cinquante enfants du Honduras ont été victimes de la traite et envoyés à Vancouver pour en faire des trafiquants de drogue. Il était impossible d'intenter des poursuites judiciaires parce que nous n'avions pas de peines minimales obligatoires.

Le projet de loi C-268 tient compte de l'éventualité qu'il y ait des cas impliquant des mineurs et il garantit des peines sévères pour tous les trafiquants d'enfants, ce qui rejoint le droit international ainsi que les protocoles et les conventions auxquels le Canada souscrit.

Dans le même ordre d'idées, on a laissé entendre que la définition de l'exploitation est trop large et qu'il faut la changer. Comme vous le savez, cette définition est tirée de l'article 279.04 du Code criminel, qui porte sur la traite des personnes, et elle reprend la définition reconnue internationalement de l'ONU de ce qu'est l'exploitation quant à la traite des personnes.

Lors de la rédaction du projet de loi C-49 — le texte de loi du gouvernement qui a ajouté les articles 279.01 à 279.04 au Code criminel —, l'ancien ministre de la Justice, l'honorable Irwin Cotler, a reconnu la valeur sous-jacente d'une définition inclusive de l'exploitation, ce qui rejoint les normes internationales. C'était l'intention du gouvernement de l'époque de fournir une définition large pour qu'elle s'applique aux nombreuses formes de la traite des personnes. Des spécialistes l'ont rédigée après des mois de consultations nationales et internationales. Si l'on modifiait la définition de l'exploitation dans le projet de loi C-268, la définition de l'exploitation relativement à la traite des enfants serait non testée et inconnue en plus de coexister avec une définition éprouvée de l'exploitation concernant les adultes victimes de la traite.

Il est important de noter que le projet de loi C-268 n'est pas axé sur la définition de l'exploitation. Il vise plutôt l'adoption de sanctions concrètes pour les trafiquants de mineurs au Canada.

De nouveau, je tiens à vous remercier de m'avoir invitée à parler du projet de loi C-268. Je suis vraiment reconnaissante à tous les partis pour leur solide appui à la Chambre des communes.

La traite des personnes doit rester une question non partisane. Comme vous le savez, le projet de loi C-268 est appuyé conjointement par des députés conservateurs, libéraux et néodémocrates. Quand il s'agit de protéger nos enfants, rien ne

should unite us more. It is my hope that senators on both sides of this committee will support this important legislation, as it was passed by the House of Commons, and soundly denounce the trafficking of our children.

The Chair: Thank you very much. We have some time for questions. As is usual, the chair will start off with the first one.

We all agree how abhorrent this crime, the trafficking of children, is, and we are all shocked by some of the sentencing; it certainly does not appear to fit the crime. I think we would all agree there needs to be appropriate punishment.

However, what about crime prevention? One of the problems with dealing with just punishment is that we are dealing with the crime after it has happened, after it has created the trauma and the difficulty in the lives of these young people. What more can we do to prevent it? What more can the Government of Canada do to try to cut down on the number of these incidents?

Ms. Smith: That is a very good question. The bill is directed at one thing: stiffer penalties for traffickers of children. That is what Bill C-268 addresses.

In addition to that, I have been working on a Canada-wide national strategy that incorporates care, support, safe houses, counselling and job finding. For instance, Imani Nakpangi's victim — we will call her Eve, although that is not her real name — just got a job this morning. However, in talking with her, her experience has such far-reaching ramifications. She was going to write everyone a letter, but it just overwhelmed her to do it. She needs a week or so to do it. Her concern is the nightmares that she still has because there are no mandatory minimums. When you see the historical sentences that have been put down, as you say, they appall us all.

For the other aspect, we will need for all of us to address that and to work as well, because that is an important aspect. In working with the victims, I can see that, and I have worked on it myself. I am proposing a national strategy that I have been working on, and I hope that all sides of the house will contribute to that.

The Chair: That is good. I look forward to seeing that proposal of a national strategy.

Because of the time frame, we have time for only one quick question each — two to three minutes. Please try to keep the preambles to an absolute minimum, because I have six senators on my list.

Senator Eaton: Representatives of the Criminal Lawyers' Association have appeared as witnesses on Bill C-268. Have you had a chance to read their brief, or can you tell us whether they are supporting the bill?

Ms. Smith: No. I read their brief and I was disappointed by the absence of any attempt to address the issue of human trafficking, much less child trafficking. Understandably, the Criminal

devrait nous unir davantage. J'espère que les sénateurs de votre comité, quelle que soit leur allégeance, vont appuyer cet important projet de loi, car il a été adopté par la Chambre des communes et il dénonce fermement la traite de nos enfants.

Le président : Merci beaucoup. Nous avons un peu de temps pour les questions. Comme d'habitude, le président va commencer par poser la première.

Nous convenons tous de l'odieux du crime qu'est la traite des enfants et certaines peines infligées nous consternent tous, car elles ne semblent pas du tout proportionnelles à la gravité du crime. Il doit y avoir des sanctions appropriées; je crois que nous sommes tous d'accord.

Cependant, qu'en est-il de la prévention du crime? L'un des problèmes, quand on aborde seulement les sanctions, c'est que nous luttons contre le crime après qu'il s'est produit, qu'il a créé un traumatisme chez ces jeunes et qu'il a amené des difficultés dans leur vie. Que pouvons-nous faire pour prévenir ces crimes? Qu'est-ce que le gouvernement du Canada peut faire de plus pour réduire le nombre de ces incidents?

Mme Smith : C'est une excellente question. Le projet de loi vise une chose : des sanctions plus sévères pour les trafiquants d'enfants. C'est la raison d'être du projet de loi C-268.

Qui plus est, je travaille sur une stratégie nationale pancanadienne qui intègre les soins, le soutien, les foyers d'hébergement, les services de consultation et la recherche d'emploi. Par exemple, la victime d'Imani Nakpangi — que l'on appelle Eve, même si ce n'est pas son vrai nom — vient tout juste de décrocher un emploi ce matin. Cependant, en parlant avec elle, on découvre que son expérience a des ramifications profondes. Elle allait écrire une lettre à chacun, mais cette tâche l'a tout simplement accablée. Elle a besoin d'une semaine pour le faire. Elle est préoccupée par les cauchemars qu'elle fait encore parce qu'il n'y a pas de peines minimales obligatoires. Comme vous le dites, les peines qui ont déjà été infligées nous donnent tous froid dans le dos.

Quant à l'autre aspect, il faudra tous s'y attaquer et y contribuer, car il s'agit d'un élément important. C'est ce que je constate en travaillant auprès des victimes, et je m'y suis moi-même affairée. Je propose une stratégie nationale sur laquelle je travaille et j'espère que tous les partis de la Chambre y mettront du leur.

Le président : C'est bien. J'ai hâte de voir la stratégie nationale que vous proposez.

En raison des contraintes de temps, nous pourrions entendre une question brève par sénateur — de deux à trois minutes. Je vous saurais gré de garder vos introductions les plus courtes possible, car j'ai six sénateurs sur ma liste.

Le sénateur Eaton : Des représentants de la Criminal Lawyers' Association ont témoigné au sujet du projet de loi C-268. Avez-vous pu prendre connaissance du mémoire de l'association, ou pouvez-vous nous dire si elle soutient le projet de loi?

Mme Smith : Non. J'ai lu le mémoire et j'ai été déçue par l'absence de toute tentative d'aborder la question de la traite des personnes, encore moins la traite des enfants. Naturellement, la

Lawyers' Association's bread and butter is keeping offenders out of jail, and mandatory minimums make it difficult for them to accomplish this.

I read the brief cover to cover four times, and in almost 20 pages, human trafficking is referenced only once, in the opening paragraph of the introduction. There is no attempt to understand the depth of the issue and the broad spectrum of backgrounds that victims come from — such as First Nations communities, group homes or even middle-class families.

In the introduction, the Criminal Lawyers' Association argued that mandatory minimum sentences are not necessary because crime rates are down. This may be true for some crimes, but not for all. In fact, our own Criminal Intelligence Service Canada's, CISC, strategic intelligence brief entitled "Organized Crime and Domestic Trafficking in Persons in Canada," which I have here because it contains some useful information, found that organized crime networks all across this country are actively trafficking Canadian-born girls as young as 12 years. CISC sounded the alarm. It said we have to do something about this. The CISC brief found this type of exploitation has evolved over the past 20 years. I would invite all of you to read this brief. It is very interesting.

Yes, I did read the brief by the Criminal Lawyers' Association. It was what I expected it to be, because they defend the bad guys.

Senator Plett: As you know, I have spoken in favour of the bill in the Senate and I am supportive of it. Also, I concur, to a large extent, with Senator Dyck that we should increase this. You have explained the constitutional issues involved in increasing it, so I support the bill.

We read so often that minimums are not deterrents. In your opinion, is a five-year minimum a deterrent to future actions by these people or others, or is this more about simply incarcerating the individual for a longer period of time so that the individual is off the street for longer?

Ms. Smith: It is important. The five years gets the perpetrator away from the victim. It is a mandatory minimum, and it is very meaningful. In our Criminal Code now, in sections 212(2) and 212(2.1), we have living off the avails of prostitution. That is what that entails. We have a penalty of five years in that if it is aggravated assault and the offender coerces the child into prostitution.

In actual fact, however, we have many problems around that because you have to prove the financial end of it. In the case of Eve, for instance, this dear girl, she thought if she kept a tally in a book and if she serviced 20 or 30 men a night and put down exactly what she earned, the trafficker told her she would be able to be free. Therefore, she worked harder and harder and got thinner and thinner and more scared, but she had the tally. Fortunately, the police were able to use that.

Criminal Lawyers' Association gagne sa vie à garder les délinquants en dehors des prisons, et les peines minimales obligatoires lui rendent la tâche difficile.

J'ai lu le mémoire d'un bout à l'autre quatre fois. Dans près de 20 pages, on ne fait allusion à la traite des personnes qu'une seule fois, dans le premier paragraphe de l'introduction. On ne tente aucunement de comprendre l'ampleur de la question et la vaste gamme de milieux d'où sont issues les victimes, dont les collectivités des Premières nations, les foyers de groupe ou même les familles de classe moyenne.

Dans l'introduction, la Criminal Lawyers' Association soutient que les peines minimales obligatoires ne sont pas nécessaires parce que les taux de criminalité sont en baisse. Certes, c'est le cas pour certains crimes, mais pas pour tous. En fait, notre Service canadien de renseignements criminels, le SCRC, a publié un mémoire sur le renseignement stratégique intitulé « Le crime organisé et la traite intérieure des personnes au Canada ». Je l'ai avec moi, car il contient des renseignements utiles. Le SCRC constate que les réseaux du crime organisé partout au pays font activement la traite des filles nées au Canada dès qu'elles atteignent l'âge de 12 ans. Le SCRC a sonné l'alarme. Il a dit que nous devons intervenir, car ce type d'exploitation a évolué au cours des 20 dernières années. Je vous invite tous à prendre connaissance de ce mémoire. C'est très intéressant.

J'ai bel et bien pris connaissance du mémoire de la Criminal Lawyers' Association. C'est ce à quoi je m'attendais, puisqu'elle défend les criminels.

Le sénateur Plett : Comme vous le savez, j'ai parlé en faveur du projet de loi au Sénat; je le soutiens. Par ailleurs, je suis d'accord avec le sénateur Dyck, dans une large mesure; il faut accroître les sanctions. Vous avez expliqué les questions constitutionnelles dont il faut tenir compte à cet égard, et je soutiens donc le projet de loi.

Nous avons lu à de nombreuses reprises que les peines minimales n'ont pas d'effet dissuasif. À votre avis, une peine minimale de cinq ans est-elle un moyen de dissuasion quant aux activités futures de ces criminels ou d'autres personnes, ou s'agit-il plutôt d'incarcérer simplement ces criminels plus longtemps pour qu'ils soient dans la rue moins longtemps?

Mme Smith : C'est important. Les cinq années permettent d'éloigner l'auteur de la traite de la victime. Il s'agit d'une peine minimale obligatoire, et c'est très important. Dans notre Code criminel actuel, les paragraphes 212(2) et 212(2.1) portent sur le proxénétisme. C'est ce dont il est question. Nous avons une peine de cinq ans à cet égard s'il s'agit de voies de fait graves et que le délinquant contraint l'enfant à la prostitution.

En réalité, cependant, cette question pose beaucoup de problèmes parce qu'il faut en prouver l'aspect financier. Dans le cas d'Eve, par exemple, le trafiquant lui avait dit qu'elle serait libre si elle rencontrait 20 ou 30 hommes par nuit. Ainsi, cette chère fille a songé à tenir le compte des rencontres dans un livre, ainsi que les montants reçus exacts. Par conséquent, elle a travaillé de plus en plus fort, est devenue de plus en plus mince et a eu de plus en plus peur, mais elle avait fait le décompte. Heureusement, la police a pu utiliser ce document.

That almost never happens. Proving that a pimp or a trafficker is living off the avails of prostitution is difficult. The strength in Bill C-268 is that you do not have that burden of proof. You do not need to have that financial burden. It is a different thing.

Human trafficking is a complex crime that involves organized crime, individuals and targeted girls. The five-year penalty is very important because right now, when you look at living off the avails of prostitution, there are two years, if you can prove it, or five years if it is aggravated. If you can prove that they trafficked, you get five years and that gives the Crown prosecutors another tool to work with.

[Translation]

Senator Champagne: Thank you, Ms. Smith, for coming to speak to us today. One of the questions I had was already asked by Senator Plett. I share your concerns regarding young offenders. For instance, there are street gangs of 16, 17 year olds, who seek out 12-, 13-year-old girls, who then must prove they are worthy of becoming members in good standing of that particular gang. I wanted to know if this also applies to young offenders. If they are very young, perhaps we can set them straight more easily and protect these young girls before they become full-fledged members of the street gangs.

[English]

Ms. Smith: This is a huge problem. They become full-fledged members of street gangs because they do not have much choice. They will die on the streets if they are not told what to do, if they do not listen to what they are supposed to be doing.

I put trafficking in children in my bill because it encompasses forced labour, taking of organs or forced sexual exploitation. The citizens' summit on human trafficking at the 2010 Olympics said we must have meaningful penalties. We do not have meaningful penalties, and this is 2010, and that includes penalties that encompass all kinds of trafficking.

In October of 2008, the Canada-United States Consultation in Preparation for World Congress III Against Sexual Exploitation of Children and Adolescents also demanded that we enact minimum penalties for all forms of child trafficking. Dr. Mohamed Mattar, who was in the Protection Project at Johns Hopkins University, said all legislation should have all forms of trafficking. When you are talking about kids going into gangs, they use them for drugs. It is not all sexual exploitation. They use them for drugs, prostitution and many things.

Senator Champagne: I know we are talking about the victims being 18 and under, but the gang leader might be under 18 as well, and he or she is really the gang leader.

Cela n'arrive presque jamais. Il est difficile de prouver qu'un proxénète ou un trafiquant vit des produits de la prostitution. La force du projet de loi C-268, c'est qu'il n'y a pas ce fardeau de la preuve. Il n'est pas nécessaire d'avoir cet aspect financier. C'est différent.

La traite des personnes est un crime complexe où sont mêlés le crime organisé, des individus et les filles ciblées. La peine de cinq ans est très importante parce qu'actuellement, la peine est de deux ans dans le cas du proxénétisme — encore faut-il le prouver — ou de cinq ans s'il y a des voies de fait graves. Si l'on réussit à prouver qu'une personne est l'auteur de la traite, elle se voit infliger une peine de cinq ans, ce qui donne aux procureurs de la Couronne un autre outil avec lequel travailler.

[Français]

Le sénateur Champagne : Merci madame Smith d'être venue nous parler aujourd'hui. Une des questions que je voulais poser a été posée par le sénateur Plett. Je voudrais m'inquiéter avec vous des jeunes contrevenants; on voit, par exemple, des gangs de rue avec des jeunes de 16, 17 ans, qui vont chercher des petites filles de 12 et 13 ans qui doivent prouver qu'elles méritent de devenir membres en bonne et due forme de leur gang. Je me demandais si cela s'appliquerait aussi à ces jeunes contrevenants; s'ils sont très jeunes peut-être qu'on pourra dissuader davantage et protéger ces jeunes filles avant qu'elles deviennent des membres en règle de ces gangs de rue.

[Traduction]

Mme Smith : Il s'agit d'un problème énorme. Ces jeunes deviennent des membres à part entière des gangs de rue parce qu'ils n'ont pas beaucoup de choix. Ils vont mourir dans la rue si l'on ne leur dit pas quoi faire, s'ils ne font pas ce qu'ils sont censés faire.

J'ai inclus la traite des enfants dans mon projet de loi parce qu'elle englobe le travail forcé, la prise d'organes et l'exploitation sexuelle forcée. Au sommet sur la traite des personnes, qui a eu lieu lors des Jeux olympiques de 2010, on a conclu que nous devons avoir des sanctions significatives. Or, nous n'en avons pas actuellement, et nous sommes en 2010, et je parle de sanctions qui englobent toutes les sortes de traite.

En octobre 2008, à l'issue des consultations tenues entre le Canada et les États-Unis en prévision du troisième Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle des enfants et des adolescents, on a également exigé que nous adoptions des peines minimales pour toutes les formes de la traite des enfants. M. Mohamed Mattar, qui a participé au projet de protection de la Johns Hopkins University, a déclaré que tous les textes de loi devraient inclure toutes les formes de la traite. Quand on parle de jeunes qui s'enrôlent dans des gangs, ceux-ci sont utilisés pour le trafic de drogues. Il n'est pas uniquement question de l'exploitation sexuelle. Les gangs les utilisent pour le trafic de drogues, la prostitution et beaucoup d'autres activités.

Le sénateur Champagne : Je sais que nous parlons des victimes âgées de moins de 18 ans, mais il se peut que le chef du gang soit également mineur.

[Translation]

That is why I asked the question.

[English]

The Chair: I am sorry; I can take only one question.

Senator Champagne: It is the same question.

The Chair: All right. Please continue. I am running out of time.

Ms. Smith: They can be trafficked as well, senator. If they are doing work for the gangs, they can be trafficked.

[Translation]

Senator Champagne: But if the traffickers are young offenders who are not yet of legal age, are they also liable to a minimum sentence of five years?

[English]

Ms. Smith: I have faith in the judicial system if the laws are in place, and that would come out in a court of law. Any police officer you might talk to knows these kids are used and are victims, not criminals. I have worked and met with many kids who were used in gangs, and it is deplorable what they do to these kids. These kids do not have any choice. Mandatory minimums would serve as a deterrent to the leaders in those gangs, the adults in those gangs who dare to take these children. Even if they force the kids to do something they do not want to do, that is another definition, absolutely. That is a very good question. Thank you.

Senator Martin: Thank you, Ms. Smith, for the work you have done on this. I know the human trafficking provisions came into effect in 2005, which is only five years ago, and so these are the early cases. Could you elaborate more on the current situation in Canada, the growing concerns and how this added provision that Bill C-268 would bring is so important to what is happening to address the situation in Canada?

Ms. Smith: As I said in my presentation, Bill C-49 was a well-drafted piece of legislation, and I have spoken with Irwin Cotler, the former Justice Minister. He did a good job.

In reality, when you look at the cases that have been tried, 10 minutes from Parliament Hill there is a Gatineau woman who trafficked three kids, 15 years old and under. She tethered them to a cage; she had them raped; she beat them. This happened just this past year, and there was nothing to really go after her. Fortunately, the judge in that case gave her seven years, which is unprecedented. Judges are starting to pay close attention to human trafficking. Unfortunately, it is not consistent. We need consistent laws. The five years was recommended because it is parity with the Criminal Code as well.

You will be hearing from Ms. Levman from the Department of Justice. When she was doing a review on my bill roughly a year ago in June, she said that mandatory minimums have a danger of

[Français]

C'est pour cela que je posais la question.

[Traduction]

Le président : Je suis désolé; je n'accepte qu'une seule question.

Le sénateur Champagne : C'est la même question.

Le président : D'accord, poursuivez. Le temps file.

Mme Smith : Ces jeunes peuvent également faire l'objet de la traite, sénateur. S'ils travaillent pour les gangs, ils peuvent faire l'objet de la traite.

[Français]

Le sénateur Champagne : Celui qui fait le trafic, si c'est un jeune contrevenant, s'il n'a pas l'âge légal, est-ce qu'il sera aussi passible d'une sentence minimale de cinq ans?

[Traduction]

Mme Smith : J'ai confiance dans le système judiciaire, mais les textes de loi doivent être en place, et l'on pourrait régler la question dans un tribunal de droit. Interrogez les policiers; ils savent tous que l'on utilise ces enfants et qu'ils sont des victimes et non des criminels. J'ai travaillé auprès de nombreux enfants qui ont été manipulés par des gangs, et la manière dont ils sont traités est déplorable. Ils n'ont pas le choix. Les peines minimales obligatoires constitueraient un moyen de dissuasion pour les chefs adultes de ces gangs qui osent exploiter ces enfants. Même s'ils forcent les enfants à faire quelque chose qu'ils ne veulent pas faire, c'est une autre définition, tout à fait. C'est une excellente question. Merci.

Le sénateur Martin : Je vous remercie, madame Smith, du travail que vous avez fait à cet égard. Je sais que les dispositions sur la traite des personnes sont entrées en vigueur en 2005. Cela ne fait que cinq ans, et ce sont donc les premiers cas. Pourriez-vous nous en dire davantage sur la situation actuelle au Canada, les préoccupations croissantes et la raison pour laquelle l'ajout de cette disposition que prévoit le projet de loi C-268 est si important pour régler la situation actuelle au pays?

Mme Smith : Comme je l'ai dit dans mon exposé, le projet de loi C-49 était bien rédigé, et j'ai parlé avec Irwin Cotler, ancien ministre de la Justice. Il a fait du bon travail.

En réalité, quand on regarde les affaires qui ont été instruites, à 10 minutes de la Colline du Parlement, une Gatinoise a fait la traite de trois enfants de 15 ans et moins. Elle les a attachés à une cage et elle les a battus. Ils ont été violés. Cette histoire remonte seulement à l'année dernière, et il n'y avait pas de preuves pour l'inculper. Heureusement, le juge qui a instruit cette affaire lui a imposé une peine de sept ans, ce qui est sans précédent. Les juges commencent à accorder une attention particulière à la traite des personnes. Malheureusement, c'est incohérent. Nous avons besoin de lois uniformes. On a recommandé la peine de cinq ans parce qu'elle est également la parité avec le Code criminel.

Vous entendrez le témoignage de Mme Levman du ministère de la Justice. Il y a un an environ, lorsqu'elle examinait mon projet de loi, elle a déclaré que les peines minimales obligatoires risquent de

constitutional challenge. There was a test in the Supreme Court in *R. v. Ferguson*. That was a four-year minimum for aggravated assault for murder with a deadly weapon. That minimum was upheld. The Supreme Court has already heard challenges on mandatory minimums, so her advice was to ensure that the five years was consistent with our current laws. I hope I have answered your question.

Senator Martin: Yes, thank you, but the gap that this bill will be filling?

Ms. Smith: It will fill an important gap.

Senator Callbeck: I commend you, Ms. Smith, for bringing forth this legislation that will result in stiffer penalties for trafficking of our youth.

Since we can ask only one question, I am curious as to why this is a private member's bill and not a government bill. I think that as a general rule amendments to the Criminal Code are brought in by the Minister of Justice. Why was this not brought in by the minister with the full support of the Department of Justice?

Ms. Smith: You are very wise, Senator Callbeck, and that is a very good question. Basically, I am grateful that it is a private's member's bill because it survived prorogation. Otherwise we would be starting from the bottom. I went to see the Minister of Justice, and he knows the passion I have for human trafficking, so he let me run with it. The Prime Minister and the Minister of Justice have been extremely supportive of it.

I know a lot about it. I guess maybe I saved some body hours because I have done so much research on it. I have been able to put my brand on it, and it has been my level of expertise. Your question is well founded, but I do have a lot of support from my government.

Senator Dyck: It is nice to see you again, Ms. Smith. Thank you for the great work you have done putting this bill together. You know the criticisms I have with this bill, and I will focus on one, my concern with regard to the lumping together of trafficking for the purposes of sexual exploitation in a commercial sex trade and trafficking for other forms of forced labour, such as farm work.

I will pose the question to you in this way: If this bill were passed and you were a member of a jury and you knew there would be a minimum five-year mandatory sentence involved with a guilty verdict, would you convict a person who had trafficked a minor to work on a farm picking cabbages? Would you give that trafficker a five-year minimum mandatory sentence?

Ms. Smith: Absolutely I would. The ILO, the International Labour Organization, put it clearly, and we ratified the statement they made. They said that all forms of human trafficking are very important. Any type of trafficking is egregious to the life of a child.

donner lieu à des contestations constitutionnelles. La question a été soumise à la Cour suprême dans l'affaire *R. c. Ferguson*, qui portait sur une peine minimale obligatoire de quatre ans pour voies de fait graves et meurtre avec usage d'une arme meurtrière. La peine minimale a été maintenue. Puisque la Cour suprême a déjà entendu des contestations liées à des peines minimales obligatoires, elle m'a conseillé de m'assurer que la période de cinq ans concordait avec les lois actuelles. J'espère avoir répondu à votre question.

Le sénateur Martin : Oui, merci, mais la lacune que le projet de loi comblera?

Mme Smith : Il comblera une lacune considérable.

Le sénateur Callbeck : Je vous félicite, madame Smith, d'avoir présenté cette mesure législative, qui conduira à des peines plus sévères pour la traite de nos jeunes gens.

Puisque nous avons droit à une seule question, j'aimerais savoir pourquoi ce projet de loi émane d'une députée, et non du gouvernement. En règle générale, je crois, c'est le ministre de la Justice qui propose les modifications à apporter au Code criminel. Pourquoi celle-ci n'a-t-elle pas été présentée par le ministre, avec l'appui entier du ministère de la Justice?

Mme Smith : Vous êtes très sage, sénateur Callbeck, et vous posez une très bonne question. Au fond, je suis heureuse qu'il s'agisse d'un projet de loi d'initiative parlementaire, car il a survécu à la prorogation. S'il en était autrement, nous repartirions à zéro. Je suis allée parler au ministre de la Justice, et puisqu'il sait que je me passionne pour la traite des personnes, il m'a permis de me lancer dans le dossier. Le premier ministre et le ministre de la Justice appuient fermement le projet de loi.

J'en sais beaucoup sur la question. Je leur ai peut-être épargné des heures-personnes, car j'ai mené tellement de recherches. J'ai été en mesure d'y mettre ma marque, et c'est le domaine dans lequel je m'y connais. Votre question est fondée, mais je reçois beaucoup d'appui de la part de mon gouvernement.

Le sénateur Dyck : Je suis heureuse de vous revoir, madame Smith. Merci de tout le travail que vous avez fait pour préparer ce projet de loi. Vous savez toutes les critiques que j'ai à son égard, mais je vais me concentrer sur l'une d'entre elles, à savoir la préoccupation liée au fait qu'on réunit la traite effectuée à des fins d'exploitation sexuelle dans le commerce du sexe et celle qui vise d'autres formes de travail forcé, par exemple, le travail agricole.

Je vais formuler ma question de la façon suivante : si le projet de loi était adopté, puis que vous étiez membre d'un jury et que vous saviez qu'un verdict de culpabilité mènerait à une peine minimale obligatoire de cinq ans, déclareriez-vous coupable une personne qui aurait usé de la traite pour faire travailler un mineur dans une ferme, disons à cueillir des choux? Infligeriez-vous une peine minimale obligatoire de cinq ans à cette personne?

Mme Smith : Oui, absolument. L'OIT, l'Organisation internationale du Travail, l'a exprimé clairement, et nous avons ratifié sa déclaration. Selon elle, toutes les formes de traite des personnes ont une grande importance. Tout type de traite nuit manifestement à la vie d'un enfant.

Initially I felt the same way as you do, Senator Dyck. However, over the years of study I have come to believe and to understand, since I have met some of these kids who have been forced into forced labour, that any kind of trafficking is very egregious; and it also has to be in line with what we do in Canada. Under the treaty of the Palermo Protocols, which Canada signed, the definition of exploitation covers both labour and sexual aspects. It would be inappropriate to separate these, as senators have suggested.

A definition of exploitation found in section 279.04 — Irwin Cotler introduced that in the Criminal Code — was introduced specifically for the offence of human trafficking. It is a sound definition because it is drafted to reflect the UN's definition of human trafficking, and it has been tested by Canadian courts. They say all forms of trafficking — so that is sexual exploitation, forced labour and organ removal.

The definition of exploitation for human trafficking is found in section 279.04 right now. It was vetted by Parliament in 2005 and supported by all members. Law enforcement and non-governmental organizations in Canada have been trained to use it and to identify cases of human trafficking based on the definition of exploitation found in section 279.04 of the Criminal Code.

It is important to note that there have been no convictions to date in Canada for trafficking of humans for forced labour because the definition of exploitation in section 279.04 sets a high standard. The current definition of exploitation in this section would never apply to simple labour infractions. For instance, if people were picking cabbages, they would not get a five-year minimum unless they had fear for their safety.

Senator Dyck: Right. That is why I am assuming that they would be coerced.

Ms. Smith: Sometimes they would; it just depends. I have faith in the courts. I have faith that the judges would see the difference.

There was a test in court. There were some Filipino men on a farm, and this particular exploitation definition was put to the test because the RCMP said that the situation was bad. The men were not paid; their documents were taken away. However, they did not fear for their lives, so they did not get that criminal conviction. It was called the Elmvale 11. No charges for human trafficking were ever laid. The current definition of exploitation, section 279.04, would never apply to simple labour infractions.

The Chair: Thank you very much, Ms. Smith, for coming in. You obviously have strong feelings and passion about this. I wish you well in developing a broader national strategy to help deal with prevention as well.

Au départ, j'étais du même avis que vous, sénateur Dyck. Toutefois, au fil des années et de mes recherches, j'en suis venue à croire et à comprendre, après avoir rencontré des enfants qui ont dû faire du travail forcé, que toute forme de traite est manifestement mauvaise; en outre, la mesure prise doit concorder avec ce qui se fait au Canada. La définition de l'exploitation contenue dans le traité lié aux protocoles de Palerme, que le Canada a signé, englobe à la fois les aspects sexuels et ceux relatifs au travail. Il ne conviendrait pas de les séparer, comme certains sénateurs ont suggéré de le faire.

La définition de l'exploitation qui se trouve à l'article 279.04 du Code criminel — ajoutée par Irwin Cotler — a été introduite précisément pour l'infraction de traite des personnes. Elle est bien construite puisqu'elle a été rédigée de façon à refléter la définition de la traite des personnes établie par l'ONU, et elle a été soumise aux tribunaux canadiens. Elle englobe toutes les formes d'exploitation, c'est-à-dire l'exploitation sexuelle, le travail forcé et le prélèvement d'organes.

La définition de l'exploitation en ce qui concerne la traite des personnes se trouve actuellement à l'article 279.04. Elle a été approuvée par le Parlement en 2005, avec l'appui de tous les députés. Les organismes d'application de la loi ainsi que les organisations non gouvernementales du Canada ont été formés pour l'utiliser et pour identifier les cas de traite des personnes en vertu de la définition de l'exploitation qui se trouve à l'article 279.04 du Code criminel.

Il importe de noter que, jusqu'à maintenant, personne n'a été déclarée coupable de traite des personnes au Canada pour travail forcé, car la définition de l'exploitation prévue à l'article 279.04 fixe une norme élevée. Sous sa forme actuelle, elle ne s'appliquerait jamais à de simples infractions au chapitre du travail. Par exemple, on n'infligerait pas une peine minimale de cinq ans dans le cas de personnes qui cueillent des choux, à moins que leur sécurité soit menacée.

Le sénateur Dyck : Exactement. C'est pour cette raison que je présume qu'ils éprouveraient des contraintes.

Mme Smith : Parfois, oui; cela dépend tout simplement. J'ai confiance en les tribunaux. Je suis certaine que les juges sauraient faire la différence.

La question a été soumise à un tribunal. Des Philippins travaillaient dans une exploitation agricole, et la définition de l'exploitation dont nous parlons a été vérifiée parce que la GRC a déclaré que leur situation était bien mauvaise. Les hommes ne touchaient pas de salaire et on leur avait enlevé leurs documents. Toutefois, ils ne craignaient pas pour leur vie, et il n'y a donc pas eu de condamnation criminelle. L'affaire a été surnommée « Elmvale 11 ». Aucune accusation de traite de personnes n'a été portée. La définition actuelle de l'exploitation — l'article 279.04 — ne s'appliquerait jamais à de simples infractions liées au travail.

Le président : Merci beaucoup de votre présence, madame Smith. C'est évident que la question vous passionne et suscite en vous de vives émotions. Je vous souhaite également bonne chance dans l'élaboration d'une vaste stratégie nationale qui engloberait aussi la prévention.

We will have three sessions on this before we get to clause-by-clause consideration of the bill.

Ms. Smith: Might I just say that I will be so rude as to leave in about 10 minutes because the bells are ringing and I have to go vote. The whip would not smile on me if I were late for a vote.

The Chair: We understand that. Thank you very much.

I want to welcome Senator Plett and Senator Dawson, who are here as guest senators today. I am also delighted to see Senator Demers here.

We now have a number of people appearing on Bill C-268. They are officials of the Government of Canada. From Justice Canada, we have Nathalie Levman, Counsel, Criminal Law Policy Section. From Statistics Canada, Canadian Centre for Justice Statistics, we have Julie McAuley, Director; Craig Grimes, Senior Analyst; and Mia Dauvergne, Senior Analyst, Policing Services Program. From the RCMP, we have Superintendent Shirley Cuillierri, Director of Immigration and Passport Branch, and Sergeant Marie-Claude Arsenault, Non-commissioned Officer, Human Trafficking National Coordination Centre. Appearing from Public Safety Canada is Barry Mackillop, Director General, Law Enforcement and Border Services Directorate.

[Translation]

Barry Mackillop, Director General, Law Enforcement and Border Services Directorate, Public Safety Canada: I am pleased to have the opportunity to come before the committee today to share information on government efforts to combat human trafficking.

Human trafficking is a horrific crime that we take very seriously. However, like in other countries, it is difficult to know the full magnitude or scope of human trafficking in Canada. Nevertheless, we do know that internationally, women and children are the primary victims — usually for the sex trade and forced labour.

Canada's response is guided by and consistent with the United Nations' Protocol to Prevent, Suppress and Punish Trafficking in Persons, especially Women and Children and is based on the "4-Ps": preventing trafficking, protecting victims, prosecuting offenders and building partnerships both domestically and internationally.

[English]

Since 2004, federal efforts have been overseen by the Interdepartmental Working Group on Trafficking in Persons. This working group is co-chaired by the departments of Public Safety and Justice and is comprised of 17 federal departments and agencies. This working group serves as a federal repository of expertise on combatting all forms of human trafficking and to ensure that we have a coordinated and comprehensive approach to this complex issue.

Nous tiendrons trois séances sur la question avant de procéder à l'étude article par article du projet de loi.

Mme Smith : J'aimerais seulement noter que vais devoir être impolie et partir dans dix minutes environ, car les cloches sonnent et je dois aller voter. Le whip ne se réjouirait pas si j'arrivais en retard à un vote.

Le président : Nous comprenons. Merci beaucoup.

Je souhaite la bienvenue aux sénateurs Plett et Dawson, qui sont ici aujourd'hui à titre de sénateurs invités. Je suis aussi ravi de constater la présence du sénateur Demers.

Nombre de personnes sont ici aujourd'hui pour parler du projet de loi C-268. Il s'agit de fonctionnaires du gouvernement du Canada. Nous accueillons Nathalie Levman, avocate, Section de la politique en matière de droit pénal, Justice Canada. Nous comptons aussi parmi nous Julie McAuley, directrice; Craig Grimes, analyste principal; et Mia Dauvergne, analyste principale, Programme des services policiers; tous trois sont du Centre canadien de la statistique juridique de Statistique Canada. Nous accueillons également la surintendante Shirley Cuillierri, Sous-direction d'immigration et de passeport, et la sergente Marie-Claude Arsenault, sous-officière, Centre national de coordination contre la traite de personnes; elles sont toutes deux de la GRC. Finalement, nous avons Barry Mackillop, directeur général, Direction générale de l'application de la loi et des stratégies frontalières, Sécurité publique Canada.

[Français]

Barry Mackillop, directeur général, Direction générale de l'application de la loi et des stratégies frontalières, Sécurité publique Canada : Il me fait plaisir de comparaître aujourd'hui pour informer le comité sur les efforts déployés par le gouvernement afin de combattre la traite de personnes.

La traite de personnes est un crime abominable que nous prenons très au sérieux. Il est difficile, par contre, d'évaluer pleinement l'étendue du problème de la traite de personnes au Canada, comme c'est le cas dans bien d'autres pays. Cependant, nous savons qu'à l'échelle internationale, les femmes et les enfants sont les principales victimes et qu'elles sont habituellement destinées au commerce du sexe et au travail forcé.

Les mesures prises par le Canada sont conformes au protocole des Nations Unies visant à prévenir, réprimer et punir la traite de personnes, en particulier des femmes et des enfants. Elles sont fondées sur les quatre « P » : prévenir la traite, protéger les victimes, poursuivre les coupables et établir des partenariats à l'échelle nationale et internationale.

[Traduction]

Depuis 2004, le Groupe de travail interministériel sur la traite des personnes dirige les efforts déployés par le gouvernement fédéral. Le groupe de travail, qui est coprésidé par les ministères de la Sécurité publique et de la Justice, compte des représentants de 17 ministères et organismes fédéraux. Il sert en sorte de centre d'expertise sur la lutte contre toutes les formes de traite des personnes et veille à ce que le Canada applique une approche coordonnée et exhaustive à l'égard de ce problème complexe.

Through this group, the federal government also works closely with its provincial and territorial partners through a variety of existing fora to strengthen national efforts to respond to human trafficking. In Canada, the protection of victims of crime is a shared responsibility between these levels of government, with the provinces and territories also administering programs focused on protection and the provision of services to victims of human trafficking.

I will highlight a few projects and collaborative efforts led by the working group to address human trafficking. On January 15, 2009, Public Safety Canada, the RCMP and the Canadian Crime Stoppers Association announced a partnership to develop a national awareness campaign, available through the media, and to use the Crime Stoppers' 1-800 national anonymous tip line. Crime Stoppers has recently completed a television re-enactment video and newspaper print and radio spots, which form part of the national awareness campaign, called Blue Blindfold, that will be officially launched in the near future. This campaign will serve to raise awareness of human trafficking among the general Canadian population.

The RCMP Human Trafficking National Coordination Centre, established in 2005, provides a focal point for law enforcement in their efforts to combat human trafficking activities. The centre has developed tools and protocols to facilitate human trafficking investigations and raise awareness among law enforcement and non-governmental organizations nationally. My colleague Superintendent Shirley Cuillierier will be speaking to you this afternoon about the centre and RCMP efforts to combat trafficking in persons.

In addition to providing enforcement at ports of entry, the Canada Border Services Agency, CBSA, gathers intelligence on human trafficking and performs a number of functions to stop the flow of victims of human trafficking by preventing their transport to Canada, as well as to deter trafficking organizations from using Canada as a destination or transit country. CBSA officers are provided with tools designed to assist in the detection and interception of human trafficking victims, including proper referral protocols.

With respect to victim services, Citizenship and Immigration Canada can issue a temporary resident permit to victims of human trafficking for a period of 180 days, which includes access to the Interim Federal Health Program and the opportunity to apply for a fee-exempt work permit.

Other efforts include collaboration between Public Safety Canada, the Department of Justice, and the British Columbia Office to Combat Trafficking in Persons for the development of a human trafficking training curriculum for first responders in B.C. Public Safety Canada has also supported the Metis Child and Family Services organization of Edmonton to conduct

Par l'entremise de ce groupe, le gouvernement fédéral collabore étroitement avec ses partenaires provinciaux et territoriaux en participant à divers forums visant à renforcer les mesures prises au pays pour combattre la traite des personnes. Au Canada, tous les ordres de gouvernement partagent la responsabilité de protéger les victimes d'actes criminels. Entre autres, les provinces et territoires administrent des programmes visant à protéger les victimes de la traite des personnes et à leur fournir des services.

Je vais vous présenter quelques projets et interventions concertées dirigés par le groupe de travail pour s'attaquer à la traite des personnes. Le 15 janvier 2009, Sécurité publique Canada, la GRC et l'Association canadienne d'échec au crime ont annoncé qu'ils avaient formé un partenariat afin d'élaborer une campagne nationale de sensibilisation, qui sera menée par l'intermédiaire des médias, et d'utiliser le service anonyme et sans frais de signalement de l'association. Échec au crime vient de terminer la production d'une bande vidéo reconstituant un incident et de préparer des publicités pour les journaux et la radio. Ces éléments feront partie de la campagne nationale de sensibilisation qui sera lancée sous peu sous le thème du bandeau bleu. Cette campagne contribuera à sensibiliser la population canadienne au problème de la traite des personnes.

Établi en 2005, le Centre national de coordination contre la traite de personnes de la GRC sert de point central et coordonne les activités dirigées par les organismes d'application de la loi pour combattre la traite des personnes. Le centre a mis au point des outils et des protocoles pour faciliter les enquêtes sur la traite des personnes et pour sensibiliser les organismes d'application de la loi et les organisations non gouvernementales partout au pays. Ma collègue la surintendante Shirley Cuillierier viendra vous parler cet après-midi du centre et des efforts que déploie la GRC pour lutter contre la traite des personnes.

Pour sa part, l'Agence des services frontaliers du Canada, l'ASFC, en plus d'assurer des services d'application de la loi à divers points d'entrée, recueille des renseignements sur la traite des personnes et s'acquitte d'un certain nombre de fonctions visant à freiner la traite des personnes en empêchant le transport des victimes au Canada, ainsi qu'à dissuader les organismes impliqués d'utiliser le Canada comme pays de destination ou de transit. Les agents de l'ASFC disposent d'outils pour les aider à découvrir et à intercepter les victimes de la traite des personnes, et ils ont reçu des protocoles afin d'aiguiller celles-ci vers les services dont elles ont besoin.

En ce qui concerne les services aux victimes, Citoyenneté et Immigration Canada peut délivrer un permis de séjour temporaire aux victimes de la traite des personnes. Ce permis, valide pour une période de 180 jours, donne accès au Programme fédéral de santé itinéraire et permet à la personne de présenter sans frais une demande de permis de travail.

J'aimerais également mentionner que Sécurité publique Canada, le ministère de la Justice et le Bureau de lutte contre la traite de personnes de la Colombie-Britannique ont travaillé en collaboration afin d'élaborer un programme de formation sur la traite des personnes à l'intention des premiers intervenants de la Colombie-Britannique. Sécurité publique Canada a également

exploratory research into the experience of women, particularly Aboriginal women and girls, trafficked in and around the Edmonton area. The results of this research will provide additional insight into this issue from the victims' perspective.

In addition, as part of overall government efforts to address public concerns of a possible increase in human trafficking related to the 2010 Winter Games, Public Safety Canada held training sessions in January 2010 targeting Crown prosecutors in British Columbia on the issue of human trafficking. The department is also currently funding a research project to assess the impact, if any, of the 2010 Winter Games on the prevalence of human trafficking, which will in turn assist in the development of prevention strategies in relation to similar events hosted by Canada in the future. The final report is expected at the end of August 2010.

Finally, the Criminal Code of Canada provides the necessary legislative framework to ensure the effective prosecution of traffickers and to hold them accountable for their actions. My colleague from the Department of Justice will speak more directly to Canada's human trafficking legislative framework and the specific offences outlined in the Criminal Code.

[Translation]

Mr. Chair, I would like to assure the committee that the government is committed to protecting all Canadians, including our vulnerable children, from traffickers who may seek to exploit them. We will continue to build on our efforts in order to assure the safety and security of our citizens.

I would now ask my colleague Nathalie Levman, Counsel in the Criminal Law Policy Section at the Department of Justice, to speak more directly to Canada's human trafficking legislation, including Private Member's Bill C-268 and its potential impact on the human trafficking offences contained in the Criminal Code.

[English]

Nathalie Levman, Counsel, Criminal Law Policy Section, Department of Justice Canada: Thank you for this opportunity to provide the committee with some general information on the existing criminal law that addresses trafficking in persons, as well as the implications of Bill C-268, which proposes to impose mandatory minimum penalties for the offence of trafficking in children.

By way of background, trafficking in persons, or human trafficking, is often described as a modern-day form of slavery and involves the recruitment, transportation and/or harbouring of persons for the purpose of exploitation, typically sexual exploitation or forced labour.

In trafficking cases that involve either forced labour or sexual exploitation, traffickers use various methods to maintain control over their victims, including force, sexual assault and threats of

appuyé un organisme de services à l'enfance et aux familles métisses d'Edmonton afin d'effectuer une étude préliminaire sur l'expérience des femmes, plus particulièrement des femmes et des filles autochtones, qui sont victimes de la traite dans la région d'Edmonton. Cette recherche apportera d'autres renseignements sur la question en apportant le point de vue de la victime.

De plus, dans le cadre des efforts que déploie le gouvernement pour donner suite aux préoccupations du public à propos d'une augmentation possible de la traite des personnes liée aux Jeux olympiques d'hiver de 2010, Sécurité publique Canada a organisé, en janvier 2010, des séances de formation sur la traite des personnes à l'intention des procureurs de la Couronne de la Colombie-Britannique. Le ministère finance également un projet de recherche visant à évaluer les répercussions potentielles des Jeux olympiques d'hiver de 2010 sur la prévalence de la traite des personnes. Les résultats de ce projet pourront ensuite aider à élaborer des stratégies de prévention relativement à de futurs événements semblables prévus au Canada. Le rapport final devrait être soumis à la fin du mois d'août 2010.

Enfin, le Code criminel du Canada prévoit le cadre législatif nécessaire pour poursuivre les trafiquants et les tenir responsables de leurs actes. Ma collègue du ministère de la Justice vous expliquera plus en détail ce cadre législatif et les infractions prévues au Code criminel.

[Français]

Monsieur le président, je tiens à rassurer le comité que le gouvernement est déterminé à protéger l'ensemble des Canadiens et des Canadiennes, y compris les enfants vulnérables, contre les trafiquants qui pourraient vouloir les exploiter. Le gouvernement multiplie ses efforts pour assurer la sécurité des citoyens.

J'invite maintenant ma collègue, Nathalie Levman, avocate à la Section de la politique en matière de droit pénal du ministère de la Justice, à vous présenter les mesures législatives canadiennes visant à combattre la traite des personnes, y compris le projet de loi d'initiative parlementaire C-268, ainsi que les répercussions possibles des infractions liées à la traite prévues dans le Code criminel.

[Traduction]

Nathalie Levman, avocate, Section de la politique en matière de droit pénal, ministère de la Justice Canada : Merci de me donner l'occasion de fournir des renseignements généraux au comité sur le droit pénal actuel en ce qui concerne la traite des personnes, ainsi que sur les implications du projet de loi C-268, qui propose d'imposer une peine minimale obligatoire pour l'infraction de traite d'enfants.

À titre d'information, la traite des personnes, ou le trafic de personnes, est souvent décrite comme étant une forme moderne d'esclavage; elle comprend le recrutement, le transport ou l'hébergement de personnes à des fins d'exploitation, généralement d'exploitation sexuelle ou de travail forcé.

Dans les cas de traite de personnes qui comportent soit du travail forcé, soit de l'exploitation sexuelle, les auteurs du crime ont recours à des méthodes diverses pour contrôler leurs victimes,

violence. Victims are forced to provide their services or labour in circumstances where they believe that their safety, or the safety of a person known to them, would be threatened if they failed to provide that labour or service.

This conduct is distinguishable from human smuggling, which involves smugglers moving persons across international borders in exchange for a sum of money. Once the destination is reached and the fee is paid, the relationship ends. That is human smuggling. Trafficking, on the other hand, involves the ongoing exploitation of the victim, so there is a distinction.

Trafficking may also occur either across or within borders and often involves extensive organized crime networks. Women and children are particularly vulnerable to sex trafficking and are its primary victims. For example, in 2005, the International Labour Organization estimated that at least 2.45 million people across the world are in situations of forced labour as a result of human trafficking. Of these, it is estimated that 32 per cent are trafficked for economic exploitation, and 43 per cent are trafficked for the purpose of commercial sexual exploitation, with 98 per cent of this latter group being women and girls.

Also, a more recent study, a February 2009 United Nations report, indicates that over 24,000 victims of trafficking were identified by 111 countries in 2006; 79 per cent of these cases involved trafficking for sexual exploitation, and 18 per cent involved trafficking for forced labour. However, the actual number of forced-labour cases may be higher, as forced labour is less frequently detected and reported than is trafficking for sexual exploitation, as the sponsor of the bill has pointed out today.

Numerous Criminal Code offences have always applied to trafficking cases; these include extortion, assault, sexual assault, forcible confinement, kidnapping and prostitution-related offences, depending on the facts of a given case. To strengthen this approach, in 2005, three trafficking-specific indictable offences were added to the Criminal Code; these have already been mentioned today. Section 279.01 specifically prohibits trafficking in persons and imposes a maximum penalty of life imprisonment where kidnapping, aggravated assault, aggravated sexual assault or death to the victim is involved, and 14 years in all other cases, the most serious maximum penalties the code contains.

Section 279.02 prohibits receiving financial or other material benefit from the commission of the trafficking offence, and this offence imposes a maximum penalty of 10 years. The third offence is section 279.03, and that prohibits the withholding or destroying of identity documents for the purpose of committing or facilitating the trafficking of a person, and this offence imposes a maximum penalty of five years' imprisonment.

These offences apply to all trafficking cases, whether the traffickers are extracting sexual services or any other type of service from their victims. As the sponsor pointed out, this approach is in keeping with the United Nations trafficking

y compris la force, les agressions sexuelles et les menaces de violence. Les victimes sont forcées à fournir du travail ou des services dans un contexte qui les porte à croire qu'un refus de leur part mettrait en danger leur sécurité ou celle d'une personne qu'elles connaissent.

Ce crime diffère du passage de clandestins, dans le cadre duquel des passeurs font traverser des frontières à des gens en échange d'argent. La relation prend fin une fois que les personnes sont rendues à destination et qu'elles ont payé. Voilà, d'un côté, le passage de clandestins. De l'autre côté, la traite des personnes implique l'exploitation continue de la victime. Il y a donc une différence.

La traite de personnes s'effectue d'un pays à l'autre ou à l'intérieur même d'un État. Souvent, d'importants réseaux du crime organisé sont impliqués. Les femmes et les enfants sont particulièrement vulnérables à la traite sexuelle et elles en sont les premières victimes. Par exemple, en 2005, l'Organisation internationale du travail estimait qu'au moins 2,45 millions de personnes dans le monde subissent le travail forcé à cause de la traite de personnes. De ce nombre, 32 p. 100 seraient des victimes économiques et 43 p. 100 serviraient au commerce du sexe, un type d'exploitation qui concerne les femmes et les filles dans 98 p. 100 des cas.

Également, une étude plus récente, le rapport des Nations Unies de février 2009, indique que plus de 24 000 victimes de la traite de personnes ont été recensées dans 111 pays en 2006; 79 p. 100 étaient exploitées sexuellement et 18 p. 100 subissaient le travail forcé. Toutefois, comme l'auteure du projet de loi l'a indiqué aujourd'hui, il pourrait y avoir plus de victimes du travail forcé que ce chiffre l'indique, car ce crime est constaté et signalé moins souvent que la traite de personnes pour l'exploitation sexuelle.

Bien des infractions au Code criminel ont de tout temps été appliquées dans les affaires concernant la traite de personnes : notamment l'extorsion, les voies de fait, l'agression sexuelle, la séquestration, l'enlèvement et les infractions liées à la prostitution. Pour renforcer cette approche, trois actes criminels liés à la traite de personnes ont été ajoutés au Code criminel en 2005; ils ont déjà été mentionnés aujourd'hui. L'article 279.01 interdit la traite de personnes et prévoit une peine maximale d'emprisonnement à perpétuité lorsqu'il y a enlèvement, voies de fait graves, agression sexuelle grave ou mort de la victime, et une peine maximale de 14 ans dans les autres cas. Ces peines maximales sont les plus sévères du code.

L'article 279.02 interdit de bénéficier d'un avantage matériel, notamment pécuniaire, pour la traite de personnes, acte criminel passible d'un emprisonnement maximal de 10 ans. Enfin, l'article 279.03 prévoit un emprisonnement maximal de cinq ans pour quiconque retient ou détruit des pièces d'identité en vue de faciliter ou de perpétrer la traite de personnes.

Ces infractions s'appliquent à toutes les affaires de traite de personnes, qu'il s'agisse de victimes sexuelles ou autres. Comme l'auteure du projet de loi l'a souligné, cette approche est conforme au protocole des Nations Unies contre la traite de personnes, que

protocol as well as other international instruments, and the trafficking protocol was ratified by Canada in May of 2002. It also represents the most comprehensive international attempt to define and address the problem. The Immigration and Refugee Protection Act also prohibits the trafficking of persons into Canada, which I neglected to mention.

As a result of all of these different offences, today police and Crown attorneys can choose from a wide range of offences as they deem appropriate in each case. That is, they may choose to charge or prosecute under the new trafficking-specific offences or they may choose to use other offences that I have already mentioned. In fact, in most of the recent cases, we are seeing charges under trafficking-specific offences and a variety of other related offences.

Specifically regarding Bill C-268, its proposed reforms would create a new offence of trafficking in children, which would mirror the existing main trafficking offence in the Code, section 279.01, with one exception. That is, where the victim is under the age of 18, the bill proposes a mandatory minimum penalty of six years for the aggravated branch of the offence, and five years for the branch of the offence that carries a maximum penalty of fourteen years. The bill also proposes consequential amendments to ensure that along with the main trafficking-in-persons offence, the proposed new offence of trafficking in children is referenced in the provisions that deal with interception of communications, exclusion of the public from court, publication bans, DNA, the sex offender registry and dangerous offenders.

The effect of these proposed reforms in Bill C-268 would include treating the trafficking of any person under 18 years distinctly from the trafficking of an adult, in that a mandatory minimum penalty would not apply to the trafficking of an adult, and treating the trafficking of all persons under the age of 18 years the same, regardless of whether sexual services or other types of services are extracted from them. Where the trafficking of the young person is for the purpose of sexual exploitation — for example, in the sex trade — the imposition of a mandatory minimum penalty would make the penalties for child trafficking more like the existing penalties that apply to the procurement of a person under the age of 18, which currently impose mandatory minimum penalties in three different circumstances. Some of them the sponsor has already mentioned today, but I will go over them, because they probably are relevant to your analysis of Charter issues.

The first is the offence of living on the avails of child prostitution, which imposes a mandatory minimum penalty of two years and a maximum penalty of 14 years — that is section 212(2). The second is the offence of living on the avails of child prostitution where aggravating factors are present, which is a mandatory minimum penalty of five years, section 212(2.1). As well, there is the offence of obtaining for consideration the sexual services of a child or communicating for that purpose, which imposes a mandatory minimum penalty of six months and a maximum penalty of five years, section 212(4).

le Canada a ratifié en mai 2002, et à d'autres instruments internationaux. Ce protocole représente l'effort le plus complet pour définir le problème et s'y attaquer partout dans le monde. J'ai oublié de mentionner que la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés interdit aussi au Canada la traite des personnes provenant de l'étranger.

La police et les procureurs de la Couronne peuvent maintenant choisir parmi une vaste gamme d'infractions, selon celles qu'ils estiment appropriées à chaque affaire. Ils peuvent ainsi poursuivre ou accuser une personne en vertu des nouvelles dispositions sur les infractions de traite de personnes ou de celles que j'ai mentionnées. En fait, dans la plupart des affaires récentes, on dépose des accusations aux termes des articles qui portent sur les infractions de traite de personnes et diverses autres infractions.

Les modifications proposées dans le projet de loi C-268 créaient une nouvelle infraction de traite d'enfants, qui reproduirait à une exception près la principale infraction de traite de personnes qui se trouve à l'article 279.01 du code. Si la victime a moins de 18 ans, le projet de loi prévoit une peine minimale obligatoire de six ans pour enlèvement, voies de faits graves, agression sexuelle grave ou mort; pour les autres infractions, la peine minimale est cinq ans et la peine maximale, 14 ans. La mesure législative prévoit également des modifications corrélatives pour que la nouvelle infraction proposée de traite d'enfants figure également dans les dispositions régissant l'interception de communications, l'exclusion du public de la salle d'audience, les ordonnances de non-publication, l'ADN, le registre des délinquants sexuels et les délinquants dangereux.

es modifications proposées dans le projet de loi C-268 auraient pour effet de considérer la traite de mineurs différemment de celle des adultes, qui n'entraîne pas de peine minimale obligatoire. On s'occuperait de manière identique de tous les cas de traite de mineurs, que ce soit pour des services sexuels ou autres. Concernant la traite d'enfants — par exemple, pour le commerce du sexe —, les peines minimales obligatoires ressembleraient plus à celles infligées pour l'exploitation d'un mineur, ce qui entraîne des peines minimales obligatoires dans trois types de circonstances. Même si l'auteur du projet de loi a déjà mentionné certaines situations aujourd'hui, je vais en parler parce qu'elles sont probablement pertinentes pour votre analyse des questions liées à la charte.

Premièrement, l'article 212(2) prévoit une peine minimale obligatoire de deux ans et une peine maximale de quatorze ans pour quiconque vit des produits de la prostitution juvénile. Deuxièmement, l'article 212(2.1) prévoit une peine minimale obligatoire de cinq ans pour quiconque vit des produits de la prostitution juvénile lorsque l'infraction commise est grave. Enfin, l'article 212(4) prévoit une peine minimale obligatoire de six mois et une peine maximale de cinq ans pour obtenir les services sexuels d'un enfant ou communiquer avec lui dans cet objectif.

Therefore, Bill C-268 provides police and Crown attorneys with another way to address cases involving child trafficking. They will still have the discretion to proceed under the trafficking-specific offence or another Criminal Code offence that may be more appropriate to the facts of a given case, or both.

Superintendent Shirley Cuillierrier, Director of Immigration and Passport Branch, Royal Canadian Mounted Police: Thank you for the opportunity to speak to you today. You will notice that I have a 10-minute presentation, but my comments will be confined to 6 minutes this afternoon, so that should put a smile on people's faces.

[Translation]

Joining me today is my colleague, Sgt. Marie-Claude Arsenault, who is in charge of the RCMP Human Trafficking National Coordination Centre.

[English]

It is our pleasure to talk to you today about the prevalence of human trafficking in Canada and to share with you the strides that law enforcement has made in combating this crime. I will gladly answer your questions following my remarks.

The RCMP established the Human Trafficking National Coordination Centre, HTNCC, in 2005. It provides a focal point for human trafficking law enforcement efforts and investigations across Canada. The centre develops tools, coordinates national awareness training and anti-trafficking initiatives, develops partnerships and coordinates intelligence for dissemination among law enforcement in Canada. The centre is guided by the pillars of preventing trafficking, protecting victims, prosecuting offenders and building partnerships with domestic and international agencies, NGOs and the community at large.

The RCMP has in place six regional Human Trafficking Awareness Coordinators, referred to as HTACs.

[Translation]

Their key responsibilities include raising awareness among and developing strong relationships with law enforcement, government agencies, NGOs and the public in all provinces and territories.

[English]

Part of preventing and protecting the public from human trafficking entails identifying those who are involved in the trafficking of persons. Human trafficking is all about traffickers making money without concern for their victims. This is a crime against people, not commodities. Traffickers maintain control of

En conclusion, le projet de loi C-268 donne à la police et aux procureurs de la Couronne un moyen supplémentaire de poursuivre les responsables de la traite d'enfants. On aurait la possibilité de déposer des accusations en vertu des articles du Code criminel qui portent sur les infractions de traite de personnes et/ou d'autres infractions qui pourraient être plus appropriées selon les faits de l'affaire.

Surintendante Shirley Cuillierrier, directrice de la Sous-direction d'immigration et de passeport, Gendarmerie royale du Canada : Je vous remercie de me donner l'occasion de comparaître cet après-midi. J'étais censée donner un exposé de 10 minutes, mais je vais le restreindre à six minutes, ce qui devrait en réjouir plus d'un.

[Français]

Je suis aujourd'hui accompagnée de ma collègue, la sergente Marie-Claude Arsenault, qui dirige le Centre national de coordination contre la traite des personnes de la GRC.

[Traduction]

Nous sommes heureuses de vous parler aujourd'hui de l'ampleur de la traite de personnes au Canada et de vous faire part des progrès qu'ont accomplis les services d'application de la loi dans la lutte contre ce crime. C'est avec plaisir que je répondrai à vos questions à la suite de mon exposé.

En 2005, la GRC a établi le Centre national de coordination contre la traite de personnes, le CNCTP. Cet organisme sert de point de convergence pour ce qui est des mesures d'application de la loi et des enquêtes qui se rapportent à la traite de personnes partout au Canada. Le centre crée des outils, coordonne les initiatives nationales de sensibilisation et de lutte contre la traite de personnes, établit des partenariats et coordonne les renseignements à diffuser entre les services d'application de la loi au pays. Dans sa mission, le centre est guidé par les quatre piliers que sont la prévention de la traite de personnes, la protection des victimes, la poursuite des délinquants et l'établissement de partenariats avec des organismes nationaux et internationaux, des ONG et la collectivité en général.

La GRC a nommé six coordonnateurs régionaux de la sensibilisation à la traite de personnes, les CSTP.

[Français]

Leur responsabilité principale consiste à sensibiliser les services d'application de la loi, les organismes gouvernementaux, les ONG et le grand public dans toutes les provinces et tous les territoires, ainsi qu'à nouer de solides relations avec tous ces intervenants.

[Traduction]

Un aspect de la prévention de la traite de personnes et de la protection du public contre ce crime consiste à trouver les trafiquants qui gagnent de l'argent sans se soucier de leurs victimes. C'est un crime qui concerne des victimes, et non des biens. Les trafiquants exercent une emprise sur leurs victimes et

people and may coerce them into the sex trade or forced labour. It can involve organized crime, but it also can be conducted by individuals or family networks.

Since 2007, there have been five cases involving five accused, where convictions under section 279.01 of the Criminal Code have been secured. In these cases, four victims were under the age of 18 at the time of the offence. The accused were charged with human trafficking and other related offences and received sentences for human trafficking varying between two and seven years. All of these cases involved trafficking within Canada for the purpose of sexual exploitation.

[Translation]

It is significant to note that as of February 2010, there were approximately 32 human trafficking cases before the courts that we have been made aware of, including at least 14 involving victims under the age of 18 years.

[English]

In keeping with the cycle of events when new legislation is adopted, it would appear that momentum is building around awareness, resulting in more charges being laid.

[Translation]

Partnerships are a key component to successfully tackling this problem. This is why the RCMP works with municipal, provincial, federal and international partners, government agencies, NGOs and the public to uncover and target human trafficking activities.

[English]

Law enforcement strives to identify and rescue victims while investigating suspected traffickers and the criminal organizations that lie behind these activities. In order to raise awareness of this issue among law enforcement in Canada, NGOs and the public, the RCMP, in collaboration with its partners, has developed a human trafficking awareness video to help identify potential victims as well as their traffickers. The video was included in a human trafficking awareness tool kit, which also contains victim assistance guidelines, posters, a police officer's handbook, pamphlets and a pocket card, as well as fact sheets and contact information.

In 2009, more than 4,000 human trafficking awareness tool kits, which include the Crime Stoppers' tip line phone number, were distributed to all law enforcement agencies in Canada, as well as another 500 tool kits to NGOs. Between 2008 and 2009, training and awareness sessions were delivered by the HTNCC and HTACs to more than 28,500 law enforcement members, prosecutors, government agencies, NGOs and members of the public across Canada.

peuvent les obliger à se prostituer ou à exécuter un travail forcé. La traite de personnes peut non seulement mettre en cause des criminels organisés, mais aussi des particuliers ou des familles.

Depuis 2007, cinq personnes ont été condamnées aux termes de l'article 279.01 du Code criminel. Dans ces affaires différentes, quatre victimes étaient mineures au moment de l'infraction. Les accusés ont été inculpés de traite de personnes et d'infractions connexes, et ont reçu des peines de prison allant de deux à sept ans. Tous les procès concernaient la traite de personnes au Canada à des fins d'exploitation sexuelle.

[Français]

Il est important de signaler qu'au mois de février 2010, à notre connaissance, on comptait environ 32 affaires de traite des personnes devant les tribunaux, qui mettaient en cause au moins 14 victimes âgées de moins de 18 ans.

[Traduction]

Comme c'est le cas à la suite de l'adoption d'une nouvelle mesure législative, il semble qu'on soit de plus en plus sensibilisé et qu'on dépose un plus grand nombre d'accusations.

[Français]

Les partenariats sont un moyen important de lutter avec succès contre ce problème. C'est la raison pour laquelle la GRC travaille avec des partenaires municipaux, provinciaux, fédéraux et internationaux, des organismes gouvernementaux, des ONG et le grand public en vue de mettre au jour et de cibler les activités liées à la traite de personnes.

[Traduction]

Les services d'application de la loi s'efforcent de trouver et de sauver les victimes tout en faisant enquête sur les trafiquants et les organisations criminelles qui mèneraient ces activités. Pour sensibiliser les services d'application de la loi au Canada, les ONG et le public à ce problème, la GRC, en collaboration avec ses partenaires, a créé une vidéo sur la traite de personnes de façon à aider à trouver les victimes potentielles ainsi que leurs trafiquants. Cet enregistrement fait partie d'une trousse d'information qui comprend des lignes directrices sur l'aide aux victimes, des affiches, un guide à l'intention des policiers, une brochure, une carte de poche, des feuillets d'information ainsi que les coordonnées de divers points de contact.

En 2009, plus de 4 000 trousseaux de sensibilisation ont été distribués à tous les organismes d'application de la loi au Canada. On y trouve entre autres le numéro de téléphone de la ligne de dénonciation Échec au crime. De plus, 500 autres trousseaux ont été remis à des ONG. En 2008 et 2009, le CNCTP et les coordonnateurs régionaux ont offert des séances de formation et de sensibilisation partout au Canada à plus de 28 500 services d'application de la loi, procureurs, organismes gouvernementaux, ONG et citoyens.

The RCMP has conducted a national threat assessment to determine the degree of human trafficking in Canada. The goal of the threat assessment was to identify criminal organizations involved in human trafficking, as well as trends and intelligence gaps, as opposed to quantifying the number of victims. This will provide law enforcement with a guide to further direct its resources on this issue. The threat assessment will be made public in the very near future.

[Translation]

The RCMP supports any efforts to enhance the integrity of the judicial system and acknowledges that this is only one component to successfully combating this crime.

[English]

Looking forward, the RCMP, in collaboration with its partners, will maintain focus on continued awareness for all law enforcement, NGOs, youth and Aboriginal groups; coordinate intelligence, at both the domestic and the international levels, and keep abreast of new trends; develop an investigative tool to support law enforcement engaged in these investigations; and encourage partnerships between agencies to promote the most strategic and effective approaches to address this issue.

The Chair: Our final presenter is Julie McAuley, on behalf of Statistics Canada.

Julie McAuley, Director, Canadian Centre for Justice Statistics, Statistics Canada: We have tabled both a presentation and two issues of *Juristat* that we will be referring to. Thank you for the opportunity to present to the committee on the issue of sex offences against children. My colleagues, Mr. Craig Grimes and Ms. Mia Dauvergne, will assist me in answering any questions you may have.

Before proceeding, it is important to make two observations. In the request to appear before the committee, Statistics Canada was asked to provide information on how the 2005 Criminal Code amendments for human trafficking have been used. This request is one that we cannot fulfill as it is beyond the mandate of Statistics Canada.

The information we are presenting today speaks only to sex offences against children that have come to the attention of the police or the courts. We know, however, that many offences, particularly sex offences, are never reported to legal authorities. Findings from our latest victimization survey tell us that 8 in 10 sexual assaults against those aged 15 to 17 in 2004 were never reported to police. While this survey does not collect information about the experiences of those younger than 15, it is reasonable to expect that the reporting rates for these children would also be low. This means that the information we are about

La GRC a procédé à une évaluation nationale de la menace pour déterminer l'ampleur du problème de la traite de personnes au Canada. Au lieu de simplement dénombrer les victimes, l'objectif de l'évaluation était de cerner les organisations criminelles impliquées ainsi que les tendances et les lacunes sur le plan du renseignement. Grâce à cette initiative, les services d'application de la loi pourront mieux concentrer leurs ressources sur le problème. Les résultats de cette évaluation seront rendus publics sous peu.

[Français]

La GRC soutient tous les efforts qui sont déployés pour rehausser l'intégrité du système judiciaire, et elle reconnaît qu'il ne s'agit là que d'un élément parmi bien d'autres qui permettent de lutter avec succès contre ce crime.

[Traduction]

Pour ce qui est de l'avenir, la GRC, en collaboration avec ses partenaires, continuera à mettre l'accent sur les activités de sensibilisation destinées à tous les services d'application de la loi, aux ONG, aux jeunes et aux Autochtones, la coordination des renseignements, au pays et ailleurs dans le monde, ainsi que la mise à jour de l'information sur les nouvelles tendances. Également, la GRC continuera d'élaborer des outils pour soutenir les services d'application de la loi qui enquêtent et d'encourager les organismes à établir entre eux des partenariats afin de promouvoir les moyens les plus stratégiques et les plus efficaces de s'attaquer au problème.

Le président : Julie McAuley présentera le dernier exposé pour Statistique Canada.

Julie McAuley, directrice, Centre canadien de la statistique juridique, Statistique Canada : Nous avons déposé une présentation et deux numéros de *Juristat* auxquels nous nous reporterons. Je vous remercie de nous donner l'occasion de comparaître devant le comité pour discuter de la question des crimes sexuels contre des enfants. Mes collègues, M. Craig Grimes et Mme Mia Dauvergne, m'aideront à répondre aux questions.

Tout d'abord, il importe de faire deux observations. Dans l'invitation à comparaître, on a demandé à Statistique Canada de fournir de l'information sur les conséquences des modifications apportées au Code criminel en 2005 sur la traite de personnes. Nous ne pouvons pas répondre à cette demande, car elle dépasse le mandat de notre organisme.

Dans l'information que nous vous présentons aujourd'hui, nous ne tenons compte que des crimes sexuels contre des enfants dont se sont occupés la police ou les tribunaux. Nous savons toutefois que bien des infractions, en particulier les crimes sexuels, ne sont jamais signalées aux autorités judiciaires. Les conclusions de notre dernière enquête sur la victimisation révèlent qu'en 2004, huit agressions sexuelles sur dix commises contre des enfants âgés de 15 à 17 ans n'ont jamais été signalées à la police. Même si l'enquête ne portait pas sur les infractions contre les jeunes de moins de 15 ans, on peut s'attendre de manière raisonnable à ce

to present today very likely underestimates the actual prevalence of sex offences against children in Canada.

Slide 2 in the presentation is based upon 2008 data reported to Statistics Canada by police services. In that year, police identified about 14,000 children, 0 to 17 years of age, who had been the victim of a sex offence. The vast majority, about 8 in 10, were girls.

Female children of all ages are more likely than male children to be the victim of a sex offence. The gap in victimization rates between girls and boys is particularly evident during the teenage years, when girls appear to be most at risk. In particular, for girls aged 13 to 17 years of age, about 1 in 150 was the victim of a sex offence in 2008. This was about 8 to 10 times higher than the rate for boys of the same age.

The trend in police-reported sex offences against children, as well as the types of sex offences most often committed against children, has remained relatively stable over the past five years.

The next three slides show 2008 police-reported data on the relationship between victims and those accused of committing a sex offence against a child. As you will see, as children age, the accused-victim relationship shifts from parents and other family members to acquaintances.

Slide 3 focuses on children aged 0 to 5 years. Here we see that parents and other family members comprise the majority of accused persons. In 2008, almost 6 in 10 boys and 7 in 10 girls were victimized by a family member, often their parent.

On slide 4, we look at the accused-victim relationship for police-reported sex offences involving children 6 to 11 years old. As you can see, while boys and girls in this range were still most likely to be victimized by a parent or another family member, the proportions were less than those for younger children. In contrast, children 6 to 11 years old, particularly boys, were more likely than younger children to be victimized by an acquaintance. In other words, the relationship is beginning to shift from family members to acquaintances.

Slide 5 shows the accused-victim relationship for police-reported sex offences involving children 12 to 17 years old. Here we see an even greater drop in the proportion of children who were victimized by a family member and an increase in those victimized by acquaintances.

These data also show that teenage boys were about three times more likely than teenage girls to be victimized by an authority figure, such as a teacher or coach. During the teenage years, we also see a substantial increase in the proportion of sexual victimizations committed by strangers — about 14 per cent of boys and 15 per cent of girls.

To summarize, we have seen that the proportion of police-reported sex offences where the accused was a family member declines as the age of the victims increases.

qu'il y ait peu de signalements à ce sujet. Cela signifie que l'ampleur des crimes sexuels contre des enfants au Canada est fort probablement sous-estimée dans l'information que nous sommes sur le point de vous présenter.

La diapo 2 montre les données de 2008 que les services de police ont fournies à Statistique Canada. Durant cette année, la police a constaté qu'environ 14 000 enfants âgés de 0 à 17 ans ont été victimes d'infractions sexuelles. La grande majorité des victimes, environ 8 sur 10, sont des filles.

Peu importe l'âge, les filles sont plus susceptibles que les garçons d'être victimes d'infractions sexuelles. L'écart entre le nombre de filles et de garçons victimes d'un tel crime est particulièrement évident durant l'adolescence, où les filles semblent être plus à risque. Notamment, une fille âgée de 13 à 17 ans sur 150 a été victime d'infractions sexuelles en 2008, ce qui est environ 8 à 10 fois plus élevé que chez les garçons du même groupe d'âge.

Ces cinq dernières années, la tendance est demeurée relativement stable concernant les crimes sexuels contre des enfants, notamment pour ce qui est des plus fréquents.

Les trois prochaines diapositives montrent les données recueillies par la police en 2008 sur la relation entre les victimes et les accusés d'infractions sexuelles contre des enfants. Comme vous le verrez, plus les enfants sont âgés, plus les accusés sont des connaissances plutôt que les parents et les membres de la famille.

La diapo 3 est axée sur les enfants âgés de 0 à 5 ans. On voit ici que la majorité des accusés sont les parents et les membres de la famille des victimes. En 2008, près de 6 garçons sur 10 et 7 filles sur 10 ont subi une infraction sexuelle commise par un membre de leur famille, qui souvent est le parent.

À la diapo 4, on examine la relation accusé-victime pour les infractions sexuelles signalées par la police et commises contre des enfants sont âgés de 6 à 11 ans. Même si les garçons et filles de cette catégorie d'âge sont toujours plus susceptibles d'être victimes d'un parent ou d'un membre de la famille, ces cas sont moins fréquents que chez les jeunes enfants. En comparaison, les enfants de 6 à 11 ans, en particulier les garçons, sont plus susceptibles que les enfants plus jeunes d'être victimes d'une connaissance. Autrement dit, plus les victimes sont âgées, plus les accusés sont des connaissances au lieu des membres de la famille.

La diapo 5 montre la relation accusé-victime pour les infractions sexuelles signalées par la police et impliquant des enfants âgés de 12 à 17 ans. On voit ici une baisse encore plus importante du nombre d'enfants victimes d'un membre de la famille. De plus, on voit une augmentation du nombre de victimes de connaissances.

Les données montrent aussi que les adolescents sont trois fois plus susceptibles que les adolescentes d'être victimes d'un symbole d'autorité, comme un professeur ou un entraîneur. Durant l'adolescence, on voit aussi une augmentation sensible du nombre de crimes sexuels commis par des étrangers — environ 14 p. 100 de ces victimes sont des garçons et 15 p. 100, des filles.

En résumé, nous avons vu que le nombre d'infractions sexuelles signalées par la police et dont l'accusé était un membre de la famille décline plus les victimes sont âgées.

In 2006-07, there were about 6,500 child sex offence charges in Canada, which were contained in approximately 2,900 court cases.

Looking at the nature of these charges, we see that the most serious offence in almost half of these cases was sexual interference, followed by an invitation to sexual touching, child pornography and sexual exploitation. Together these four offences accounted for 91 per cent of all sex offence charges against children in cases completed in criminal courts in 2006-07.

On the next slide we see that in 2006-07, close to 1,300 of the 2,900 court cases included a guilty child sexual offence charge. For youth found guilty in such cases, probation was the sanction most often awarded, while for adults it was custody. Well over half of adult guilty cases resulted in a custody sentence. This is higher than what we typically see in adult courts. In 17 per cent of these cases, adults were sentenced to custody for two years or more — which is federal custody — compared with only 4 per cent of adult guilty cases in general. These longer custody lengths may indicate the seriousness with which the courts treat these cases.

On slide 8 we see that in almost half of cases involving a child sexual offence the accused was over 35 years old. We also see that in about 20 per cent of these cases a person 12 to 17 years old, or a young offender, was accused — approximately 6 per cent higher than for criminal cases generally.

It is also important to note that the accused was male in 97 per cent of cases involving child sexual offences. This proportion is 15 per cent higher than what we see overall in criminal courts.

Slide 9 specifically addresses violations of child luring through the Internet. This is a relatively new offence type, introduced in 2002. Between 2006 and 2008, police reported 800 violations of child luring through the Internet. However, to date, few of these cases have been processed by the courts. For those that did make their way through the court system, three quarters of cases involving child luring resulted in a guilty finding. For these cases, custody was the most commonly imposed sentence, with the length of custody averaging 374 days in length.

Turning now to slide 10, Statistics Canada has recently undertaken a feasibility study on trafficking in persons on behalf of Public Safety Canada. This report will be released in June of this year. The study's objective was to examine the feasibility of developing a national data collection framework to measure the nature and extent of human trafficking in Canada. Consultations were held with a wide variety of stakeholders.

The overriding theme throughout the consultations was the lack of comprehensive, reliable and comparable data on human trafficking. The underground nature of trafficking networks, victims' reluctance to report crimes to the authorities, difficulties in identifying victims and the sensitive nature of the data are all factors that present real challenges for reliable data collection.

En 2006-2007, il y a eu environ 6 500 accusations d'infraction sexuelle contre un enfant au Canada, déposées dans plus ou moins 2 900 affaires.

On constate que les contacts sexuels sont l'infraction la plus sérieuse dans près de la moitié des affaires, suivis par l'incitation à des contacts sexuels, la pornographie juvénile et l'exploitation sexuelle. Ces quatre infractions représentent 91 p. 100 de toutes les accusations d'infraction sexuelle contre des enfants dans les affaires où un verdict a été rendu par les tribunaux pénaux en 2006-2007.

On peut voir à la prochaine diapositive qu'en 2006-2007, une accusation d'infraction sexuelle contre un enfant a été retenue dans près de 1 300 des 2 900 affaires entendues. Dans la plupart des cas, les mineurs trouvés coupables ont reçu une probation, tandis que les adultes ont reçu une peine de prison. En fait, plus de la moitié des adultes déclarés coupables se sont vus infliger une peine de prison, un taux plus élevé que ce que l'on voit d'habitude dans les tribunaux pour adultes. Dans 17 p. 100 des affaires, les adultes ont reçu une peine de prison de deux ans ou plus — à purger dans un établissement fédéral — par rapport à seulement 4 p. 100 des adultes trouvés coupables en général. Ces peines de prison plus longues indiquent peut-être que les tribunaux concernés estiment qu'il s'agit de crimes graves.

À la diapo 8, on voit que les accusés d'infractions sexuelles ont plus de 35 ans dans près de la moitié des affaires où la victime est un enfant. On voit aussi que, dans environ 20 p. 100 des affaires — un taux environ 6 p. 100 plus élevé que dans l'ensemble des affaires pénales —, les accusés sont des délinquants juvéniles, car ils sont âgés de 12 à 17 ans.

Il importe également de remarquer que les accusés sont de sexe masculin dans 97 p. 100 des affaires où un enfant a été victime d'infractions sexuelles. Ce taux est 15 p. 100 plus élevé que ce que l'on voit dans les tribunaux pénaux en général.

La diapo 9 traite des infractions de leurre d'enfants par Internet. Il s'agit d'une infraction relativement nouvelle, car elle remonte à 2002. Entre 2006 et 2008, la police a signalé 800 infractions de leurre d'enfants par Internet. Toutefois, peu de procès ont eu lieu pour ces affaires, jusqu'à présent. Cependant, dans les trois quarts des affaires entendues concernant le leurre d'enfants, les juges ont donné un verdict de culpabilité. La prison a été la peine la plus souvent imposée. La durée moyenne de l'emprisonnement était 374 jours.

Concernant la diapo 10, Statistique Canada a récemment mené pour Sécurité publique Canada une étude de faisabilité sur la traite de personnes. Le rapport sera rendu public en juin. L'objectif de l'étude était d'examiner la faisabilité de l'élaboration d'un cadre national de collecte de données pour évaluer la nature et l'ampleur de la traite de personnes au Canada. Des consultations ont été tenues avec un grand nombre d'intervenants.

Ce qui ressort principalement des consultations, c'est le manque de données complètes, fiables et comparables sur la traite de personnes. Parmi les véritables problèmes de la collecte d'information fiable, il y a la clandestinité des réseaux de traite de personnes, la réticence des victimes à signaler les crimes aux autorités, les difficultés rencontrées pour trouver les victimes et le

Furthermore, any information that is available in Canada is dispersed across different government departments and agencies and other organizations.

In the absence of reliable, ongoing information to inform the issue, it is unknown whether incidents of human trafficking are increasing or decreasing.

Once again, thank you for the opportunity to present to this committee.

The Chair: Thank you very much. We always get efficient-looking charts from Statistics Canada.

Thank you to all of you for your initial presentations. We have more time for questions and comments from committee members this time around.

I will start off the questioning. As I indicated earlier when Joy Smith was here, we all abhor this kind of crime against children. We hear about these cases, which she and others have cited, where people seem to be getting off with light sentences. I think we are all puzzled and shocked by this. We think it is awful, but we do not necessarily know the whole story, because the media does not necessarily give it.

I would like you to try to tell us what usually goes on here. Is it a case of just not understanding all the details that a judge understands, or is it related to what I have seen referred to in some documents as the going rate for that kind of a crime? Why do you think there are these kinds of sentences, which appear so light and out of context with the seriousness of the crime? I am not looking for a specific sentence but just in general why you think that happens.

My second question is with regard to the deterrence factor. Here we are talking about stiffer penalties, more appropriate punishment. Is there some evidence to indicate there would be a deterrence factor with mandatory minimums? I do not think the people who are in the midst of committing this crime stop to think about mandatory minimums. They are trying to avoid getting caught. What is the deterrence factor, and what is the evidence to support it from other bills involving mandatory minimums? Ms. Levman, you mentioned some of the other bills.

Ms. Levman: With regard to your first question about sentencing, as my colleague from the RCMP indicated, we have five convictions under section 279.01, which is understandable given that it was enacted fairly recently. They were all as a result of guilty pleas. Unfortunately, we do not have the sentencing decisions because they are unreported. Without those decisions, it is hard to answer your question as to what a sentencing judge would take into consideration. There are always mitigating and aggravating circumstances that we know of generally, and presumably that would be taken into account when a judge makes that decision.

Certainly we have had other cases that have been decided not under the trafficking-specific offences but under other offences in trafficking cases, and sentences have been higher. The highest we

caractère délicat des données. En outre, l'information disponible au Canada est dispersée dans les ministères, les organismes gouvernementaux et d'autres organisations.

À cause du manque d'information fiable et à jour sur la question, on ignore si la traite de personnes est en progression ou en régression.

Je vous remercie encore de m'avoir donné l'occasion de présenter ces données devant le comité.

Le président : Je vous remercie beaucoup. Statistique Canada nous fournit toujours des graphiques faciles à consulter.

Merci à vous tous de vos exposés. Cette fois, les sénateurs disposent d'une plus longue période de questions et observations.

Je vais y aller en premier. Comme je l'ai indiqué plus tôt lorsque Joy Smith était ici, nous avons tous en horreur ce genre de crime contre des enfants. Mme Smith et d'autres ont mentionné des affaires où les accusés semblent s'en tirer avec une faible peine. Je pense que cela nous atterre et nous déconcerte. Nous croyons que ces crimes sont horribles, mais nous ne connaissons pas nécessairement toute l'histoire, parce que les médias ne la donnent pas toujours.

Je souhaiterais que vous essayiez de nous dire ce qui se passe habituellement. Le problème est-il simplement que nous ne comprenons pas tous les détails pris en compte par les juges ou est-il lié à ce qu'on a vu dans certains documents concernant le taux courant pour ce genre de crime? Pourquoi y a-t-il des peines de ce genre, qui semblent si faibles par rapport à la gravité des crimes? Je ne cherche pas à ce que vous me parliez d'une peine en particulier, mais simplement de la raison qui explique cette situation.

Ma deuxième question a trait à l'effet de dissuasion. Nous envisageons d'imposer des peines plus sévères. Y a-t-il des preuves qui indiquent que les peines minimales obligatoires ont un effet de dissuasion? Je ne crois pas que les gens qui sont en train de commettre ces crimes s'arrêtent soudain pour penser aux peines minimales obligatoires. Ils essaient simplement de ne pas se faire prendre. Y a-t-il un effet dissuasif? Les autres projets de loi imposant des peines minimales obligatoires prouvent-ils qu'il y a un effet dissuasif? Madame Levman, vous avez mentionné certains autres projets de loi.

Mme Levman : Pour ce qui est de votre première question sur les peines, comme ma consœur de la GRC l'a indiqué, il y a cinq condamnations à l'article 279.01, ce qui est compréhensible étant donné que cette disposition a été adoptée assez récemment. Ces modifications au code ont été apportées à cause des plaidoyers de culpabilité. Malheureusement, nous ignorons quelles ont été les peines imposées. Sans elles, il est difficile de répondre à votre question sur ce dont les juges tiennent compte pour imposer une peine. En général, il y a des circonstances atténuantes et aggravantes. Je présume que les juges prennent cela en considération dans leurs jugements.

Des peines plus sévères ont été infligées à des personnes déclarées coupables d'autres accusations que celles de traite de personnes à proprement parler. La peine la plus sévère infligée aux

have under section 279.01 is seven years, in the *Emerson* case, to which the sponsor referred. That was a particularly egregious case, and Laura Emerson received a lengthy sentence. There have been higher sentences with notes of any kind of coercive or violent behaviour, that being considered as an aggravating factor, which is in keeping with the principles of sentencing in criminal law.

With regard to your question about the deterrence factor in mandatory minimums, I am not a sentencing expert; I do other kinds of criminal law. If you want to know exactly what evidence is out there, I would suggest you ask my colleagues, or I can ask them for you. However, I do know that the research that is available on the Justice Canada website does not provide conclusive findings on the effectiveness of mandatory minimum penalties.

Academics have put forth criticisms of mandatory minimum penalties, which I am sure you have all heard, saying that they skew the front end of the process because they encourage plea bargaining for lesser charges and that often at the end of the criminal justice process, when a judge is deciding these cases, the mandatory minimum is used as a ceiling rather than a floor, so the offenders get the mandatory minimum rather than something more than that. You would expect five years to be the start and then aggravating factors to be factored in and the penalties to go up from there. Academics have criticized mandatory minimum penalties for failing to do that.

Also, there are criticisms that mandatory minimum penalties do not permit judges to take into account special circumstances that might suggest a different sentence and therefore can result in unduly harsh sentences, which implicates the section 12 cruel and unusual punishment analysis. That is where that comes from, when you have gross disproportion between the bad conduct being addressed and the penalty the judge has to impose.

However, mandatory minimum penalties, many have pointed out, are rationally connected to certain sentencing objectives, such as deterrence and denunciation, as specified in section 718 of the Criminal Code. Also, some maintain that mandatory minimum penalties send a strong message to both the criminal justice system and the public in general that the offences to which they apply should not and will not be tolerated. As I have pointed out, if we look at Bill C-268 and compare to other similar offences, I think the obvious comparison is sections 212(2) and 212(2.1). You see two and five years there, and we have five and six years here. Hopefully that information will help your analysis.

Ms. McAuley: From Statistics Canada's point of view, we do not have any sentencing data on human trafficking. However, in the presentation we provided you, on the last of the supplemental slides, which is the last page, you will see the length of custody in convicted cases, the sentence itself. We have put on the graph a comparator between the cases of child sex offences versus all criminal courts. As you go from shorter custody, starting with one month or less, and move to longer custody, including 24 months

termes de l'article 279.01 a été imposée il y a sept ans, dans l'affaire *Emerson*, dont l'auteur du projet de loi a parlé. Dans cette affaire particulièrement funeste, Laura Emerson a reçu une longue peine. On a donné des peines plus sévères dans des affaires où il y a eu un comportement violent, un facteur aggravant conformément aux principes de détermination de la peine en droit pénal.

À propos de votre question sur l'effet dissuasif des peines minimales obligatoires, je ne suis pas spécialiste de la détermination de la peine; je m'occupe d'autres aspects du droit pénal. Si vous voulez savoir exactement quelles sont les preuves dont nous disposons, je vous suggère de le demander à mes collègues, sinon je peux le faire pour vous. Cela dit, je sais que les recherches affichées sur le site Internet de Justice Canada font état de résultats concluants sur l'efficacité des peines minimales obligatoires.

Je suis certaine que vous avez tous entendu des universitaires émettre des critiques sur les peines minimales obligatoires. Ils disent que ces peines minent le processus initial, parce qu'elles encouragent la réduction de la gravité d'une accusation à la suite d'une négociation de plaidoyers. Ils ajoutent qu'au prononcé de la sentence, le juge décide souvent de voir la peine minimale obligatoire comme un plafond au lieu d'un plancher, et n'impose donc pas une peine plus sévère. On s'attend à ce que la peine soit d'au moins cinq ans et qu'elle soit plus longue en cas de circonstances aggravantes. Les universitaires ont affirmé que les peines minimales obligatoires n'ont pas donné ce résultat.

On dit aussi que les peines minimales obligatoires ne permettent pas au juge de prendre en compte les circonstances extraordinaires susceptibles d'entraîner une peine différente. On pourrait donc se retrouver avec une peine trop sévère par rapport au critère permettant de déterminer si elle est cruelle et inusitée en vertu de l'article 12 de la charte. Voilà ce qui amène certaines personnes à critiquer la disproportion manifeste entre la gravité des infractions et les peines que doivent imposer les juges.

Toutefois, beaucoup ont indiqué que les peines minimales découlent logiquement de certains objectifs du prononcé des peines de l'article 718 du Code criminel, notamment la dissuasion et la dénonciation. De plus, certains maintiennent que les peines minimales obligatoires précisent clairement au système de justice pénale et au public que les infractions en question ne doivent pas être tolérées et ne le seront pas. Comme je l'ai indiqué, si on veut comparer les infractions du projet de loi C-268 à des infractions semblables, on peut naturellement prendre les articles 212(2) et 212(2.1). D'un côté, il est question de deux et cinq ans et, de l'autre, cinq et six ans. J'espère que cette information vous sera utile dans votre analyse.

Mme McAuley : Statistique Canada n'a pas de données sur les peines imposées à l'égard de la traite de personnes. Toutefois, à la dernière diapositive de l'exposé, qui correspond à la dernière page, on peut voir la durée de l'emprisonnement. Dans le graphique, nous comparons les affaires d'infractions sexuelles contre des enfants et toutes les autres affaires pénales. On passe des peines d'un mois ou moins à celles de 24 mois ou plus purgées dans un établissement fédéral. On voit qu'un emprisonnement est

or more, which is federal custody, you see that more cases involving child sexual offences will receive a higher length of custody.

Senator Eaton: Mr. Mackillop, do you have an idea of what the percentages are of homegrown trafficking victims and ones that are brought across the border?

Mr. Mackillop: The short answer is no. I would have to defer to the RCMP on the operation side who may be conducting threat assessments. They may be able to find some of those numbers. However, as Statistics Canada pointed out, it is difficult to get accurate statistics on human trafficking, given the clandestine nature of the crime and the difficulty in laying charges. We are almost limited to the police laying the charge in order to identify it as a human trafficking case.

We suspect that Canada may be a transit country. We do not believe we are much of a destination country for international trafficking coming in. We may have more challenges on the domestic side, as people are making links towards prostitution and the moving of women and children to the prostitution angle of organized crime across Canada, which in some cases may be trafficking as well.

Senator Eaton: One of the witnesses was careful to explain the difference between smuggling and trafficking. We have all read about boatloads or truckloads of people being smuggled either to Canada or through Canada to go offshore. Are they followed in any way to ensure it is just smuggling and not a form of trafficking, that it does not become trafficking once they arrive here?

Sergeant Marie-Claude Arsenault, Non-commissioned Officer, Human Trafficking National Coordination Centre, Royal Canadian Mounted Police: You are right. It is difficult in smuggling cases, because there can be cases where the victims would not know they are being trafficked. They are thinking they are being smuggled. They would not know this at the border. They would not know until they arrive at the destination and the exploitation starts.

In terms of the transit, when they are smuggled into Canada in transit to the United States, for instance, for us to determine whether it is a trafficking case, we would need strong intelligence or a strong indication from our colleagues from the U.S. that there is some exploitation when they arrive at the destination in the U.S. It is difficult to determine at this point whether it is trafficking from Canada.

[Translation]

Senator Eaton: Do you follow them once they arrive in Canada and are allowed into the country? These are people who are brought to Canada under false pretences.

[English]

Do you follow them to ensure that they were smuggled in to become Canadian citizens as opposed to becoming trafficking victims?

imposé aux coupables d'infractions sexuelles contre des enfants.

Le sénateur Eaton : Monsieur Mackillop, connaissez-vous le pourcentage de victimes de traite de personnes au pays par rapport à celui de victimes provenant de l'étranger?

M. Mackillop : En un mot, non. Je devrai transmettre la question aux gens qui évaluent la menace à la GRC. Ces responsables pourraient trouver ce genre de chiffres. Par contre, comme Statistique Canada l'a mentionné, il est difficile d'obtenir des statistiques précises sur la traite de personnes, étant donné la nature clandestine du crime et la difficulté qu'il y a à déposer des accusations. Pour déterminer qu'il s'agit d'un cas de traite de personnes, il faut pratiquement que la police porte des accusations.

Nous soupçonnons que le pays sert de transit. Nous ne croyons pas que le Canada soit vraiment la destination des victimes de traite de personnes entre pays. Le problème pourrait empirer à l'intérieur des frontières au fur et à mesure qu'on établira un lien entre la prostitution et le recours aux femmes et aux enfants à cette fin par le crime organisé partout au Canada d'une part et la traite de personnes d'autre part.

Le sénateur Eaton : Un témoin a pris soin d'expliquer la différence entre le passage de clandestins et la traite de personnes. Nous avons tous lu sur le passage de clandestins par bateau ou camion à destination du Canada ou y transitant. Une fois les gens arrivés ici, faites-vous un suivi pour voir s'il s'agit bien de passage de clandestins et non de traite de personnes?

Sergente Marie-Claude Arsenault, sous-officière, Centre national de coordination contre la traite de personnes, Gendarmerie royale du Canada : Vous avez raison de dire qu'il est difficile de le déterminer parce que, dans certains cas, les clandestins ne savent pas qu'ils sont victimes de traite. Ces gens pensent qu'on les fait juste passer les frontières de façon clandestine. Ils le savent seulement une fois l'exploitation commencée à destination.

Concernant le transit de clandestins au Canada à destination des États-Unis, par exemple, notre service de renseignement a besoin de preuves solides pour déterminer s'il est question de traite. Sinon, nos confrères américains doivent être convaincus qu'on exploite les gens lorsqu'ils arrivent aux États-Unis. Durant le transit au Canada, il est difficile d'évaluer si nous avons affaire à un cas de traite de personnes.

[Français]

Le sénateur Eaton : Est-ce que vous les suivez, une fois qu'ils sont arrivés au Canada et que vous les acceptez? Ce sont des gens qui ont été introduits en fraude au Canada.

[Traduction]

Faites-vous un suivi pour confirmer qu'il s'agit vraiment de passage de clandestins afin qu'ils deviennent citoyens canadiens et qu'il ne s'agit pas de traite de personnes?

[Translation]

Ms. Arsenault: Each case is certainly unique. If information or indicators show that we could be dealing with victims of human trafficking, we can then track the movements of the potential victims or investigate a little to try to uncover elements of trafficking.

So, it is difficult to determine which cases to follow. It really depends on the information we receive, which helps us make decisions and determine what actions to take.

Senator Eaton: I have had a look at your book, which is very interesting. Do you work with schools to prevent the domestic abuse of children?

[English]

Ms. Cuillierrier: That is a good question, and Ms. Arsenault and I are in the process of strategizing how we will do that outreach. We would like to work with our colleagues in Public Safety Canada on getting the message out to schools. We feel that early intervention, which is prevention, is worthy, and it is part of our role and part of the four pillars of our HTNCC. It is ironic that you asked that, because within the last two weeks, I think, we have had that conversation regarding the early intervention that needs to happen and awareness.

Senator Eaton: I opened a women's shelter in Toronto for Minister Finley last year, and many of the women they are working with in that community in northern Toronto are new immigrant women who do not speak French or English. Will you work with women's shelters as well?

Ms. Arsenault: When we worked on the toolkit, we consulted with NGOs and shelters. I do not know whether you had time to read the letter, but some of the posters come in six languages for the victims who do not speak English or French.

Senator Plett: Many people believe we should call our jails "rehabilitation centres." I think that, first and foremost, they need to be places where we send people to punish them for a crime they have committed.

My question is to the RCMP in this case: Would your motive and that of other police in Canada for supporting minimum sentences be because you believe it would be a deterrent or simply because, as Ms. Smith said, it would get the perpetrator away from the victim for a longer period of time and prevent at least that person from committing this crime for a longer period?

Ms. Cuillierrier: With respect to the mandate of the RCMP, it is public safety. First and foremost, it is to ensure that people living in communities feel safe. When police officers go about doing an investigation of whatever crime, their intent is to gather as much evidence as possible to obtain a conviction. Once we have put our investigation together, we meet with the prosecutor, and we turn it over to the judicial system to administer within the justice system. In answer to your question, our mandate is to ensure public safety; that is the goal of our investigation.

[Français]

Mme Arsenault : C'est certain que chaque cas présente une situation différente. Si on a des renseignements ou des indicateurs qui montrent qu'on a peut-être affaire à des victimes de traite de personnes, à ce moment-là, on peut les suivre ou enquêter un peu plus pour aller chercher des éléments de trafic.

Donc c'est difficile de déterminer qu'on suit tous les cas, c'est vraiment le renseignement qui va nous aider à prendre une décision et à déterminer quelles actions on prendra.

Le sénateur Eaton : J'ai feuilleté un peu votre livre, qui est fort intéressant. Est-ce que vous travaillez en collaboration avec les écoles afin éviter l'abus domestique des enfants?

[Traduction]

Mme Cuillierrier : C'est une bonne question. Mme Arsenault et moi sommes en train de planifier comment nous allons nous y prendre. Nous aimerions travailler avec nos confrères de Sécurité publique Canada pour faire passer le message dans les écoles. Nous estimons que l'intervention précoce, la prévention, est profitable. Cela fait partie de notre rôle et des quatre piliers du CNCTP. Il est amusant que vous en parliez, car, ces deux dernières semaines, nous avons justement discuté du besoin de faire de la prévention et de la sensibilisation.

Le sénateur Eaton : L'an dernier, j'ai inauguré un refuge pour femmes battues à Toronto au nom de la ministre Finley. Bien des femmes à qui on vient en aide dans cette collectivité du nord de Toronto sont de nouvelles immigrantes qui ne parlent ni français ni anglais. Aidez-vous également les femmes de ces maisons d'hébergement?

Mme Arsenault : Lorsque nous avons travaillé aux trousseaux d'outils, nous avons consulté les gens des ONG et des refuges pour femmes battues. J'ignore si vous avez eu le temps de lire la lettre, mais je sais que l'information de certaines affiches est présentée en six langues pour rejoindre les victimes qui ne parlent ni anglais ni français.

Le sénateur Plett : Bien des personnes croient qu'on devrait appeler les prisons des centres de réadaptation. Je pense que, d'abord et avant tout, ces établissements doivent servir à punir les gens qui ont commis un crime.

À cet égard, j'ai une question pour la GRC. Les services de police au Canada sont-ils en faveur des peines minimales parce qu'ils estiment qu'elles ont un effet dissuasif ou est-ce simplement parce que, comme Mme Smith l'a dit, ces peines empêcheraient par conséquent les délinquants de s'approcher des victimes ou de commettre d'autres crimes?

Mme Cuillierrier : Le mandat de la GRC concerne la sécurité publique. Nous devons tout d'abord faire en sorte que les gens des collectivités se sentent en sécurité. L'objectif des policiers qui enquêtent sur un crime est de recueillir le plus d'éléments de preuve possible pour obtenir une condamnation. Une fois l'enquête terminée, nous rencontrons le procureur et laissons le système judiciaire suivre son cours. Pour répondre à votre question, le mandat et l'objectif des enquêtes de la GRC sont d'assurer la sécurité publique.

Ms. Arsenault: In cases that we have seen, the perpetrator will sometimes want to contact the victim afterwards, so by having the person in jail, safety for the victim is our goal.

Senator Plett: I appreciate that.

This may be more of a comment than a question. We all have friends in the forces, and we have all spoken to our friends, and, occasionally, we read in the newspaper where a police officer is quoted saying something along the lines of how he or she spends all this time doing the work, doing the investigation, bringing the person to justice, and then that person gets a slap on the wrist. Do you feel some of those frustrations as well?

Ms. Cuillierrier: Of course, I have personal opinions, but I try to conduct my investigations objectively. I build a case, collect the evidence and try to protect the rights of somebody who has been victimized, and I have faith in the judicial system in this country to exercise the justice that is required with respect to individuals who are charged before the court.

Senator Plett: Thank you, and keep up the wonderful work that you do.

This question is for the witnesses from Justice Canada. I am supportive of this bill, and I need everyone to know that. However, will minimum sentences also become maximum sentences? Will judges say: "Well, five years, minimum, so we will give everyone five years, no matter how heinous the crime is"?

Ms. Levman: One of the concerns raised amongst academics is that mandatory minimum penalties become a ceiling rather than a floor. The objective of the message of the mandatory minimum is to say to sentencing judges that if an accused is convicted of this offence, he or she gets X — five years, two years or whatever the case may be — and if there are aggravating factors, they can build on that.

The people who express concern about mandatory minimums in much of the literature do not feel that offenders should not be punished. I think we all feel that offenders should be punished, but the concern is that mandatory minimums might not achieve their goal if judges are not using the mandatory minimum as a floor, as they should be. I am not sure about the state of the studies because, as I said, this is not my area of specialty. Before I came here, I asked my colleagues, and they said that the research is not conclusive, which means, I guess, that we have evidence that goes both ways.

Senator Martin: In your presentations, including the statistics that you provided and some of the numbers in the cases that you are aware of, it is clear that as a nation we are dealing with an issue that seems to be growing. I have faith in our judiciary as well, but as with any system, sometimes we detect early on in the application of a law and its interpretation that perhaps there are gaps we need to re-examine. Ms. Smith talked about the good work that the former minister of justice has done, the definition of exploitation, the inclusive language used in our current law and the importance of what Bill C-268 will do to complement and strengthen what we already have.

Mme Arsenault : Nous avons constaté que certains délinquants essaient de prendre contact avec les victimes. Si les criminels sont en prison, nous atteignons notre objectif de protéger les victimes.

Le sénateur Plett : Je comprends.

C'est peut-être plus une observation qu'une question. Nous avons tous des amis dans les services de police. À l'occasion, nous lisons dans les journaux la citation d'un policier selon laquelle il passe beaucoup de temps à mener une enquête pour traduire une personne en justice, mais qu'elle reçoit une peine très faible. Éprouvez-vous les mêmes frustrations?

Mme Cuillierrier : J'ai bien sûr mes opinions, mais j'essaie de mener les enquêtes de façon objective. Je recueille des éléments de preuve pour protéger les droits de la victime. J'ai confiance que justice sera rendue concernant l'accusé grâce au système judiciaire du pays.

Le sénateur Plett : Je vous remercie. Continuez votre excellent travail.

Cette question s'adresse à la représentante de Justice Canada. Je veux que tout le monde sache que je suis en faveur de ce projet de loi. Toutefois, les peines minimales vont-elles devenir des peines maximales? Les juges vont-ils décider d'imposer les peines minimales à tous sans égard à la gravité des crimes?

Mme Levman : Une des préoccupations soulevées par les théoriciens, c'est que les peines minimales obligatoires deviennent un plafond plutôt qu'un plancher. L'objectif des peines minimales obligatoires, c'est que les juges imposent une peine de tant d'années pour une infraction donnée, peine dont ils augmentent la durée s'il y a des facteurs aggravants.

Ceux qui expriment par écrit leurs préoccupations sur les peines minimales obligatoires estiment aussi que les délinquants doivent être punis. Je crois que nous pensons tous cela. Cependant, on craint que les peines minimales obligatoires n'atteignent pas l'objectif visé si les juges ne s'en servent pas comme ils le devraient, c'est-à-dire comme d'un plancher. J'ignore où en sont rendues les recherches parce que, comme je l'ai dit, je ne suis pas spécialiste de ce domaine. Avant de comparaître, j'ai posé la question à mes collègues. Ils ont répondu que les recherches ne sont pas concluantes. Cela signifie que nous avons des preuves qui soutiennent les deux thèses, je présume.

Le sénateur Martin : Selon les statistiques que vous avez présentées, le pays semble confronté à un problème croissant. J'ai aussi confiance dans le système judiciaire du Canada. N'empêche que, comme dans tout système, on découvre parfois des lacunes dans l'application et l'interprétation de la loi qui doivent faire l'objet d'un nouvel examen. Mme Smith a parlé du bon travail qu'a fait l'ancien ministre de la Justice, de la définition de l'exploitation, de l'inclusivité de la loi actuelle et de l'importance qu'a le projet de loi C-268, qui renforcera ce qui est déjà en place.

That was a bit of a preamble to express my concern and alarm. Even these numbers, which you say are conservative — in 2008, 14,000 victims under the age of 18 — are far too high, in my opinion. Also, you said one in 150 girls could become a victim to sexual offences, but the numbers could be higher; based on the figures you shared today, in 2010 it has almost tripled or quadrupled.

From your research and your work in your field, do you see human trafficking offences becoming a growing issue in Canada? You may respond in other ways as well, but it is a simple yes or no question. Based on what I heard today, the answer seems to be yes, but I would like to hear what you have to say.

Mr. Mackillop: As a policy wonk, I am not used to giving yes or no answers. There is always a grey area.

Absent a baseline, it is hard to tell whether human trafficking is increasing or whether it was always there and we did not know. That is the hard part about simply saying yes or no.

However, I do believe that the outreach campaigns and the public outreach that we have undertaken as a federal interdepartmental working group but also with our provincial colleagues and the profile that the issue has received over the last few years have led to a heightened level of awareness, and therefore hopefully a heightened level of reporting, which would suggest or lead one to believe that there are more crimes being committed. It may simply be that we are more aware of them now.

Senator Martin: Which is equally important.

Mr. Mackillop: It is equally important. Any time we introduce any new laws, there is a certain period of awareness, both on the application side — from the police, prosecutors and judges — and from the public in recognizing what the new crimes are. We move these forward because we believe it is an issue that needs to be addressed. If we are seeing the increased reporting, that is a good thing.

Ms. Cuillierrier: Building on what Mr. Mackillop said, the awareness part and the prevention we are doing with the Human Trafficking National Coordination Centre, after 29 years in policing, I have seen these waves. The best example is from back in the early 1980s in policing, when domestic violence amendments to the Criminal Code were made. All subjectivity was taken away from police officers, and if one found reasonable and probable grounds, someone usually got charged and help was given to people who were victimized and children if they were present in the home. It took a bit of time and awareness to start to

C'était une sorte d'introduction pour présenter ma vive préoccupation. Même s'ils sont sous-estimés selon vous — en 2008, il y a eu 14 000 victimes d'âge mineur —, ces chiffres m'apparaissent bien trop élevés. Vous avez aussi dit qu'une fille sur 150 est victime d'infractions sexuelles, mais que les chiffres pourraient être plus élevés; selon l'information que vous avez fournie aujourd'hui, le nombre de victimes a presque triplé ou quadruplé en 2010.

D'après vos recherches et le travail que vous effectuez, les infractions de traite de personnes sont-elles un problème croissant au Canada? Je sais que vous pouvez me donner une réponse détaillée, mais un oui ou un non suffira. Selon ce que j'ai appris aujourd'hui, c'est effectivement un problème croissant. J'aimerais tout de même vous entendre là-dessus.

M. Mackillop : Par déformation professionnelle, j'hésite toujours à répondre à une question par oui ou par non. Il y a toujours des nuances à faire.

Sans point de comparaison, il est difficile de dire si la traite des personnes est en augmentation ou si le problème a toujours été de cette ampleur. Nous n'en savons rien. Voilà pourquoi il m'est difficile de répondre par oui ou par non.

Cependant, je crois que, grâce aux campagnes d'information menées par le groupe de travail de notre ministère fédéral ainsi que par nos collègues des provinces et compte tenu du grand intérêt que suscite ce dossier depuis quelques années, les gens sont davantage sensibilisés, ce qui fait qu'un plus grand nombre de cas sont désormais signalés. On pourrait croire que c'est parce que davantage de crimes sont commis, mais c'est peut-être simplement parce que les gens sont aujourd'hui plus conscients du problème.

Le sénateur Martin : Ce qui est également important.

M. Mackillop : Ce qui est également important. Chaque fois que nous adoptons de nouvelles lois, une certaine période d'adaptation est nécessaire. Les responsables de l'application de la loi, c'est-à-dire la police, les procureurs et les juges, doivent assimiler les nouvelles dispositions, et le public doit apprendre à reconnaître les crimes définis par ces dispositions. Les changements dans la loi visent à lutter contre un problème que nous considérons comme important. Si les crimes en question sont davantage portés à la connaissance des autorités, c'est une bonne chose.

Mme Cuillierrier : Permettez-moi d'ajouter un mot à ce que vient de dire M. Mackillop. Au cours de mes 29 années d'expérience dans les services de police, j'ai vu des vagues semblables à celle que nous observons en réponse à la campagne d'information et de prévention que nous faisons au Centre national de coordination contre la traite des personnes. Le meilleur exemple qui me vienne à l'esprit est celui des modifications au Code criminel concernant la violence conjugale apportées au début des années 1980. Les agents de police ont appris à se défaire de toute subjectivité. Lorsque les autorités

incorporate that in their view of the world when officers answered calls.

I believe the same thing is happening in this case with human trafficking. We do not know what we do not know. It is difficult to know a baseline; but in our threat assessment, rather than trying to quantify the number of victims, we try to focus on the criminal organizations that are involved in this crime. We were not surprised, but we felt it is a great baseline to provide law enforcement in Canada with at least something to say it is happening and this is how it is happening. Here are some of the trends and gaps we need to work on. As you mentioned, the number of cases being reported has more than tripled.

The other thing about international trafficking is that it is really challenging for law enforcement to get people to come and disclose. The only way we accomplish that is by sensitizing new immigrants coming to Canada and letting them know that the police are people they can approach. Fortunately, in this country we have laws that protect them.

Senator Martin: Thank you for the work that you do.

Ms. McAuley: In slide 2, we showed the data from 2008. Those trends have been relatively stable in both the number and types of offences over the last five years. We will release 2009 data in July of this year. We are happy to come back and give you that information then.

Senator Dyck: From what you have said to the committee, it is clear that most women and children are trafficked for the purposes of commercial sexual exploitation or the sex trade. This bill is clearly intended to help prevent that and to deter traffickers from engaging in those activities.

My major concern is the lack of differentiation between trafficking for the purposes of putting minors into commercial sexual exploitation versus putting minors into other forced labour. They are being trafficked and subjected to that type of exploitation. They are fearful for their lives, yet the types of service they are put into are vastly different, in my opinion.

If you look at legislation in other countries, such as the U.S., Thailand and India, they have also imposed mandatory minimums, but in that case, they have imposed specific laws for putting minors into commercial sexual exploitation.

Do you think if this bill goes forward as is, including all forms of forced labour, that it could be subject to a court challenge because it does not differentiate between the two? Since the argument for the mandatory minimum is that it is similar to the

avaient des motifs raisonnables et probables de croire qu'une infraction avait été commise, elles devaient d'ores et déjà porter des accusations contre le suspect et fournir de l'aide aux victimes et aux enfants, le cas échéant. Il a fallu un peu de temps pour conscientiser les agents de police et intégrer à leur vision des choses les nouvelles dispositions de la loi, de manière à ce qu'ils agissent en conséquence lors de leurs interventions.

Je crois que le même phénomène est en train de se produire dans le cas de la traite des personnes. Nous ne savons pas ce que nous ne savons pas. Il est difficile de définir un point de comparaison, mais dans notre évaluation des dangers, nous ne nous concentrons pas sur le nombre de victimes. Nous nous efforçons plutôt de traquer les organisations criminelles impliquées dans ces crimes. Nos observations ne nous ont pas étonnés. Nous croyons qu'elles seront utiles comme point de comparaison pour les responsables de l'application de la loi au Canada. Ils ont au moins des données en main qui décrivent ce qui se passe et comment ça se passe. Ces données nous indiquent les tendances et les lacunes auxquelles nous devons remédier. Comme vous l'avez mentionné, le nombre de cas signalés a plus que triplé.

Par ailleurs, la traite des personnes à l'échelle internationale présente des difficultés considérables pour les responsables de l'application de la loi, quand vient le temps de convaincre les gens de dénoncer leurs bourreaux. Pour y arriver, il n'y a pas trente-six solutions; il faut faire comprendre aux immigrants qui débarquent au Canada qu'ils peuvent faire confiance à la police. Heureusement, notre pays a des lois pour les protéger.

Le sénateur Martin : Merci pour le travail que vous faites.

Mme McAuley : Dans la deuxième diapositive, nous vous avons présenté les données de 2008. Les tendances qu'on y observe sont relativement stables depuis cinq ans quant au nombre d'infractions et à leur type. Nous publierons les données de 2009 en juillet prochain. Nous serons heureux de vous les fournir à ce moment.

Le sénateur Dyck : De ce que vous avez dit à notre comité, il se dégage que les femmes et les enfants qui sont victimes de la traite des personnes sont exploités sexuellement à des fins commerciales, par la prostitution ou autrement. Le projet de loi vise clairement à empêcher cette exploitation et à dissuader les trafiquants de se livrer à de telles activités.

Toutefois, je m'inquiète en particulier de l'absence de distinction entre la traite de mineurs en vue de les exploiter sexuellement et la traite pour les forcer à travailler. Lorsqu'on fait la traite des mineurs pour les exploiter sexuellement, ils craignent pour leur vie. Le genre de travail qu'on demande de faire aux mineurs victimes de la traite des personnes varie grandement, selon moi.

Dans d'autres pays, comme les États-Unis, la Thaïlande et l'Inde, la loi prévoit également des peines minimales obligatoires, mais l'exploitation des mineurs pour le commerce sexuel fait l'objet de dispositions juridiques particulières.

Pensez-vous que, si le projet de loi est adopté tel quel et qu'il englobe sans distinction toutes les formes de travail forcé, les nouvelles dispositions pourraient être contestées devant les tribunaux à cause de cette absence de distinction? Puisqu'on

sentencing provisions of, for example, living off the avails of prostitution, with the aggravated offence, do you think that if someone were charged for trafficking a minor for the purposes of forced labour, that might make Bill C-268 vulnerable to a court challenge? I am directing this specifically to Ms. Levman, but others may also wish to answer.

Ms. Levman: I cannot speculate as to what the potential outcome of a court challenge would be. All new offences are likely to be court challenged. Actually, we welcome that, because then we have a judicial statement on the constitutionality of our laws. I do not consider that to be a problem.

In this case, if the mandatory minimum penalty were challenged as a violation of section 12, the remedy would be to strike the mandatory minimum penalty. Therefore, the whole provision would not fall unless the provision itself was challenged under section 7 or another provision.

In relation to the forced labour issue, section 279.01 purposefully does not make a distinction between the types of labour or services that could be provided. This reflects the international consensus that any kind of exploitation — meaning somebody extracting labour or services from another person when they do not voluntarily give those services — is a huge human rights infringement and a serious problem of grave concern to free and democratic societies. Therefore, both are of significant concern to us.

The other issue is that it is not just the types of services that are extracted, but also we have to remember the means that are used to extract them. We do know that sexual assault is used frequently to keep victims in line, regardless of the kinds of labour services that they are being forced to provide. For example, in a domestic servitude case, you might find a woman who has been working from sun up to late at night and she is repeatedly sexually assaulted, as well as doing all the chores and taking care of children, et cetera. It is this idea that someone is forcing someone to do something and depriving them of their free will and autonomy that is of concern to us, and that is what section 279.01 addresses.

On the issue of forced labour, I think that the sponsor of the bill is right in stating that the criminal definition of exploitation in section 279.04 is a high bar. It is not meant to capture labour infractions. We have provincial laws and some federal laws, depending on which jurisdiction the employment lies in, that address people who treat their employees badly by not giving them proper breaks or minimum wage, and so on. It is not meant to replace that legislation. This is quite a high bar, and it was carefully drafted in keeping with existing Canadian criminal law to ensure that we have a bar that is provable in court — although we have yet to have judicial pronouncement on it; we look forward to that — as well as to carefully target what is considered to be harmful criminal conduct. There is exploitation that you can look

justifie la peine minimale obligatoire par le même argument que dans les dispositions sur la détermination de la peine pour avoir vécu des produits de la prostitution, avec circonstances aggravantes, pensez-vous que, lorsqu'une personne sera inculpée pour avoir fait la traite de mineurs dans le but de les soumettre au travail forcé, les dispositions issues du projet de loi C-268 risqueraient d'être contestées devant les tribunaux? Ma question s'adresse en particulier à Mme Levman, mais les autres sont invitées à y répondre également s'ils le souhaitent.

Mme Levman : Il m'est impossible de conjecturer sur l'issue d'une éventuelle contestation judiciaire. Toute disposition définissant une nouvelle infraction est susceptible d'être contestée devant les tribunaux. D'ailleurs, nous sommes heureux qu'il en soit ainsi, car cela nous permet d'obtenir une décision judiciaire sur la constitutionnalité de la loi. Je ne crois pas que ce soit un problème.

Dans ce cas, si la disposition sur la peine minimale obligatoire était jugée anticonstitutionnelle en vertu de l'article 12, le jugement aurait pour effet d'invalidier uniquement cette disposition. Le reste des dispositions demeurerait valide à moins d'être contesté en vertu de l'article 7 ou d'un autre article.

En ce qui a trait au problème du travail forcé, c'est à dessein que l'article 279.01 évite de faire la distinction entre les types de travail ou de services fournis. C'est conforme au consensus à l'échelle internationale contre toute forme d'exploitation, c'est-à-dire contre le fait d'exiger d'une personne qu'elle travaille ou fournisse des services même si elle ne le veut pas, ce qui est une violation grave des droits de la personne et un problème qui inquiète grandement les sociétés libres et démocratiques. Par conséquent, nous voulons lutter également contre les deux manifestations du problème.

En outre, on ne doit pas seulement tenir compte des types de services que l'on contraint les victimes à fournir, mais également des moyens employés pour exercer la contrainte. Nous savons qu'on a souvent recours aux agressions sexuelles pour maintenir l'emprise sur les victimes, quel que soit le type de travail forcé. Par exemple, une femme qui est forcée de travailler de longues journées comme domestique peut être soumise à des agressions sexuelles à répétition alors même qu'elle s'acquitte de toutes les corvées et qu'elle s'occupe des enfants. Nous nous opposons globalement à l'idée de forcer une personne à faire un travail et de la priver de sa liberté et de son autonomie. C'est l'essence même de la modification de l'article 279.01 que nous proposons.

En ce qui concerne le travail forcé, je pense que le parrain du projet de loi a raison d'affirmer que, compte tenu de la définition du crime d'exploitation contenue dans l'article 279.04, il ne sera pas possible d'inculper les gens à la légère du crime d'exploitation. Cet article n'est pas conçu pour englober les infractions aux lois sur les relations de travail. Il existe des lois contre les employeurs qui traitent mal leurs employés, par exemple en leur refusant les pauses auxquelles ils ont droit ou en ne leur versant pas le salaire minimum. C'est tantôt la loi fédérale qui s'applique, tantôt la loi provinciale, selon l'entreprise où travaillent les employés. Les dispositions contenues dans le projet de loi ne visent pas à remplacer les lois sur les relations de travail. Les conditions à remplir pour qu'on puisse inculper quelqu'un du crime d'avoir

up in a dictionary, which basically means to take advantage of someone else, and then there is the criminal definition of exploitation for the purposes of the trafficking offence in section 279.04, which sets a higher bar than that.

Senator Dyck: Do you believe the current provisions under the Criminal Code are working effectively with the broad definition of exploitation, or is it too soon to be able to tell?

Ms. Levman: I think it is probably too soon. A lawyer always looks for a judge to interpret a law, to see how it is really being implemented. I am encouraged by how my colleagues in law enforcement are implementing this, because that is where it starts. We cannot get anything into the courts without them being aware and laying the charges, and that is what they are doing. We are working with them to help with the education of law enforcement prosecutors so that we all understand how this piece of legislation, these offences, are meant work and how we think they ought to be interpreted. Of course, we will not know how they will be interpreted until a court actually interprets them, so we look forward to that.

Senator Callbeck: Thank you all for coming. On the chart from Statistics Canada, you gave us three charges — sex offences against children 0 to 5, children 6 to 11, and children 12 to 17, each by gender and by the accused-victim relationship. Ms. McAuley, you mentioned that the trend has been the same, roughly, for the last five years. If you went back five years and looked at these charts, there would not be a huge difference in any of these categories?

Ms. McAuley: We do not have those data in front of us right now. We would be happy to go back and provide that information. I said the overall trend and overall types of sentences have been the same. We do not have the data in front of us to know whether, if we broke it down by each of these age groups and categories for the accused-victim relationship, it would remain the same.

Senator Callbeck: I just wondered if you are looking at it apples to apples whether there would be differences there.

In the presentation from the RCMP, you said that since 2007 there have been five cases where a conviction has been secured. How many cases have there been?

exploité des personnes ont été définies rigoureusement et ne pourront pas s'appliquer à n'importe quelle infraction. Les nouvelles dispositions seront conformes au droit criminel canadien. La preuve d'une conduite criminelle préjudiciable devra bel et bien être faite comme il se doit devant la justice, quoiqu'il nous reste encore à savoir si ces dispositions sont valides constitutionnellement. Nous avons hâte d'entendre un juge se prononcer là-dessus. Selon les dictionnaires, l'exploitation est le fait d'abuser d'une personne pour en tirer profit, mais la définition de l'infraction de traite de personnes contenue à l'article 279.04 est plus restrictive que cela.

Le sénateur Dyck : Croyez-vous que les dispositions actuelles du Code criminel reviennent dans les faits à appliquer la définition large de l'exploitation? Est-il trop tôt pour le savoir?

Mme Levman : Je crois qu'il est probablement trop tôt. Avant de savoir à quoi s'en tenir, les avocats doivent attendre qu'un juge interprète la loi et détermine comment elle sera appliquée. Je suis heureuse de voir les choix faits à cet égard par mes collègues responsables de l'application de la loi, car c'est là que tout commence. Il n'est pas possible d'amener les tribunaux à se prononcer sans que les responsables de l'application de la loi soient conscients des nouvelles dispositions et sans qu'ils portent des accusations. Or, c'est ce qu'ils font actuellement. Nous collaborons avec eux et nous contribuons à former les procureurs de manière à ce que nous comprenions tous comment interpréter ces dispositions juridiques et comment déterminer s'il y a eu crime ou non. Bien entendu, nous ne saurons exactement comment les interpréter que lorsqu'un juge se sera prononcé, alors nous avons hâte que cela se produise.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie tous d'être venus. Dans son tableau, Statistique Canada nous présente les données sur les infractions sexuelles commises contre des enfants selon leur âge, soit de 0 à 5 ans, de 6 à 11 ans et de 12 à 17 ans, selon leur sexe et selon leur relation avec l'accusé. Mme McAuley, vous nous avez indiqué que la tendance n'avait pas changé, en gros, au cours des cinq dernières années. Donc, il n'y a pas de grande différence dans aucune de ces catégories, par rapport aux données d'il y a cinq ans, n'est-ce pas?

Mme McAuley : Nous n'avons pas ces données sous les yeux actuellement. Nous serions heureux de vous les fournir. J'ai dit que les tendances et les types de peines étaient les mêmes, dans l'ensemble. Nous n'avons pas les données sous les yeux, alors nous ne savons pas si, pour chaque groupe d'âge et pour chaque catégorie de relation entre l'accusé et la victime, les données sont les mêmes.

Le sénateur Callbeck : Je me demandais simplement si, en comparant les données dans chaque catégorie, on observerait des différences.

Dans son exposé, la GRC nous a dit que, depuis 2007, cinq procès avaient entraîné une déclaration de culpabilité. Combien de procédures judiciaires y a-t-il eu en tout?

Ms. Arsenault: There have been five cases where convictions under section 279.01 have been secured. Thirty-two cases are before the courts as we speak now where charges of human trafficking and other charges have been laid, but no convictions are secured yet; they are still before the courts.

Senator Callbeck: Is that since 2007?

Ms. Arsenault: Since the law came into being in 2005, but the first charge was laid in 2007.

Senator Callbeck: There are 32 cases before the courts right now?

Ms. Arsenault: Yes.

Senator Callbeck: How many have been dismissed where there was not a conviction? Is it a huge number?

Ms. Levman: I believe what my colleague means by “before the courts” is that charges are being processed through the criminal justice system, so we do not have a final statement on whether there is a conviction. There are charges that have not been withdrawn or stayed or anything; they are being processed through the criminal justice system, and they involve charges under section 279.01 in addition to other related charges.

Senator Callbeck: There have been five convictions since 2007, right?

Ms. Levman: Yes, for section 279.01, but there have been other convictions in trafficking cases under other offences.

Senator Callbeck: How many cases have there been in total under that section? How many have been thrown out of the courts?

Ms. Levman: I see what you are saying. That we do not have with us today. I do not believe we have that information.

Ms. Arsenault: Would you like to know how many charges under section 279 have been thrown out?

Ms. Levman: You mean how many charges have been laid under section 279.01 and then withdrawn for whatever reason?

Senator Callbeck: Right.

Ms. Levman: I do not have that information.

Ms. Arsenault: I do not have the exact number. We are aware that for some cases the charge was withdrawn and the courts decided to go with other charges. I do not have the exact number.

Senator Callbeck: It is not a huge number?

Ms. Arsenault: No, not huge.

Ms. Levman: Not that we know of. You have to remember, there is a split jurisdiction. We are federal, and these offences are implemented by provinces. We rely on goodwill or good

Mme Arsenault : Cinq personnes ont été déclarées coupables d’une infraction prévue à l’article 279.01. Trente-deux causes où des personnes sont inculpées entre autres de traite de personnes sont devant les tribunaux à l’heure actuelle. Ce sont des causes où il n’y a encore eu aucune déclaration de culpabilité. Les décisions sont à venir.

Le sénateur Callbeck : Est-ce depuis 2007?

Mme Arsenault : Depuis que la loi est entrée en vigueur, en 2005, mais les premières accusations ont été portées en 2007.

Le sénateur Callbeck : Il y a 32 affaires devant les tribunaux actuellement, n’est-ce pas?

Mme Arsenault : Oui.

Le sénateur Callbeck : Combien de procédures ont été abandonnées avant qu’il puisse y avoir une déclaration de culpabilité? Y en a-t-il eu énormément?

Mme Levman : Je crois que, lorsque mes collègues parlent des affaires qui sont devant les tribunaux, ils veulent dire que ce sont des cas où des personnes ont été inculpées et où la procédure pénale est en cours. Donc, il n’y a pas encore eu de jugement ou de déclaration de culpabilité. Les accusations n’ont été retirées dans aucune de ces affaires. La procédure pénale est tout simplement en cours, et les personnes sont inculpées en vertu de l’article 279.01 en plus de faire l’objet d’autres accusations.

Le sénateur Callbeck : Il y a eu cinq déclarations de culpabilité depuis 2007, n’est-ce pas?

Mme Levman : Oui, pour ce qui est des infractions prévues à l’article 279.01, mais il y a eu des déclarations de culpabilité en vertu d’autres articles, dans des cas de traite de personnes.

Le sénateur Callbeck : Combien de procédures ont été entreprises au total en vertu de cet article? Combien ont été abandonnées par les tribunaux?

Mme Levman : Je vois ce que vous voulez dire. Nous n’avons pas ces données en main aujourd’hui. Je ne crois pas que nous les ayons.

Mme Arsenault : Voudriez-vous savoir combien d’accusations portées en vertu de l’article 279 ont été abandonnées?

Mme Levman : Vous voulez dire combien d’accusations ont été portées en vertu de l’article 279.01, puis abandonnées, quelle que soit la raison, n’est-ce pas?

Le sénateur Callbeck : Exactement.

Mme Levman : Je n’ai pas cette information en main.

Mme Arsenault : Je n’ai pas le nombre exact. Nous savons que, dans certaines affaires, le procureur a décidé de laisser tomber les accusations en vertu de cet article et a préféré d’autres accusations. Je ne sais pas exactement combien de fois cela s’est produit.

Le sénateur Callbeck : Il n’y en a pas énormément, n’est-ce pas?

Mme Arsenault : Non, pas énormément.

Mme Levman : Pas à ce que nous sachions. Vous ne devez pas oublier qu’il s’agit d’un champ de compétence partagé. Nous représentons l’État fédéral et ce sont les provinces qui appliquent

relationships with our colleagues in provinces to get some of this information. That is why my colleagues, when they present the numbers to you, say "at least" or "as far as we know," because there may be other trafficking cases out there that we are not aware of.

Senator Callbeck: Are the minors who are victims of trafficking usually Canadian citizens or are they from other countries? What roughly would be the breakdown there, percentage-wise?

Ms. Arsenault: In all the cases where convictions were secured under section 279 and in the 32 cases before the courts, the minors were all Canadian citizens.

Ms. Cuillierrier: We are at bit of a disadvantage because we do not have baseline information on victimization rates. The other issue we need to be mindful of in law enforcement in these investigations on an international level is that very often there is mistrust, cultural issues, language barriers. Papers or documents are kept by the traffickers. Those minors are usually in a dependent and vulnerable position. As for numbers, again, we do not know the prevalence. I believe Public Safety Canada is working with Statistics Canada to address that, which is a big piece that is needed.

Senator Plett: Slide 12 of the Statistics Canada presentation shows sex offences against children aged 0 to 17 years by gender, province and territory. I am from Manitoba, but I am happy to see Ontario is leading there in being the lowest. Manitoba is somewhere in the middle.

What is the correlation? Why are some provinces higher than others? We have heard many times that we have issues that may be due to Aboriginal people, yet I have worked all over Northern Ontario and there are many Aboriginal people in Northern Ontario, as there are in Manitoba. Can you tell us some of the reasons why Manitoba and Saskatchewan would be higher than Ontario?

Ms. McAuley: We receive information directly from the police services. We have a count of the number of incidents. We do not have the contextual information around that. What you see here is the information we get from police services that are in each of these provinces or territories.

Senator Plett: You would not have information as to whether a certain percentage of these people are Aboriginal or some other ethnic group?

Ms. McAuley: I would have to get back to you about whether we would be able to create information for Aboriginals. My off-the-top answer would be no because there is an initiative working

la loi. Nous nous fions à la bonne volonté de nos collègues des provinces et à nos bonnes relations avec eux pour obtenir cette information. C'est pourquoi, lorsque mes collègues vous présentent des statistiques en vous disant « au moins » ou « pour autant que nous sachions », c'est que nous ne sommes pas au courant de toutes les affaires de traite de personnes.

Le sénateur Callbeck : Les mineurs qui sont victimes de traite de personnes sont-ils habituellement des citoyens canadiens ou des ressortissants d'autres pays? Quels sont en gros les pourcentages de Canadiens et d'étrangers?

Mme Arsenault : Dans tous les cas où les personnes inculpées ont été déclarées coupables d'une infraction prévue à l'article 279 et dans les 32 procédures en cours, les mineurs étaient tous des citoyens canadiens.

Mme Cuillierrier : Nous sommes mal placés pour nous prononcer parce que nous n'avons pas de point de comparaison pour ce qui est de la proportion de victimes de chaque provenance. En outre, il ne faut pas oublier que la méfiance, les problèmes culturels et les barrières linguistiques nuisent aux enquêtes policières à l'échelle internationale, dans de pareils dossiers. Les trafiquants s'emparent des papiers ou des documents. Les mineurs se trouvent habituellement dans une position de dépendance et de vulnérabilité. Quoi qu'il en soit, nous ne disposons pas des statistiques. Je crois que le ministère de la Sécurité publique collabore avec Statistique Canada pour essayer de remédier à cette lacune. Il s'agit effectivement d'un élément d'information important, dont nous avons besoin.

Le sénateur Plett : La diapositive 12 de Statistique Canada nous présente les statistiques sur les infractions sexuelles contre des enfants âgés de 0 à 17 ans, selon leur sexe et selon leur province ou territoire. Je suis du Manitoba, mais je suis heureux de constater que l'Ontario est la province où le taux est le plus bas. Le Manitoba est environ au milieu du peloton.

Où se situent les corrélations? Pourquoi certaines provinces affichent-elles un taux plus élevé que d'autres? Nous avons entendu dire à de nombreuses reprises que le problème était plus présent parmi les populations autochtones. Pourtant, j'ai travaillé dans le nord de l'Ontario, où vivent autant d'Autochtones qu'au Manitoba. Pourriez-vous nous dire pour quelles raisons les taux sont plus élevés au Manitoba et en Saskatchewan, par rapport à l'Ontario?

Mme McAuley : Nous recevons l'information directement des services de police. Nous obtenons un nombre total de cas, sans autre information permettant de connaître le contexte. Vous avez devant vous l'information que nous obtenons des services de police de chacune des provinces et de chacun des territoires.

Le sénateur Plett : Donc, vous n'avez pas de statistiques sur l'origine ethnique des personnes impliquées, n'est-ce pas? Vous ne savez pas quel pourcentage de ces personnes sont des Autochtones.

Mme McAuley : Il faudrait que j'examine la question pour pouvoir vous répondre. Je ne sais pas si nous serions en mesure de produire des statistiques sur les Autochtones. Je vous dirais a

now with police services to collect that identity information. I would say no at this point.

The Chair: If that or any other information will be provided by any of the witnesses, please send it to the clerk, and we will distribute it to all members of the committee.

That brings us to the end of our meeting today. Thank you to all who have appeared, made presentations, answered questions and helped to provide us the kind of information we need to further process Bill C-268. That completes this meeting, but we are back tomorrow morning at 10:30.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, May 27, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m. to study Bill C-268, an Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years).

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Good morning and welcome to the Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We continue this morning on the topic of Bill C-268. Today we will have two panels of witnesses who will give us two perspectives on mandatory minimum sentences.

We are starting with Michael Spratt, Director, Criminal Lawyers' Association, and he is no stranger to Senate committees. He has appeared on behalf of the association a number of times. He practices exclusively criminal defence law at Webber Schroeder Goldstein Abergel, here in the city of Ottawa.

Welcome, Mr. Spratt; if you could take seven minutes for some opening comments, and then we will have the committee engage in conversation with you.

Michael Spratt, Director, Criminal Lawyers' Association: Thank you very much. It is a pleasure to appear before this honourable committee. The Criminal Lawyers' Association, CLA, is a non-profit organization comprised of over 1,000 criminal lawyers both inside and outside Ontario. We practice mainly criminal defence work. We are routinely consulted by committees, such as this honourable committee and provincial committees dealing with topics of the administration of justice and the administration of legal aid, and we are heavily involved in access-to-justice issues.

priori que ce n'est pas possible pour l'instant puisqu'un projet est justement en cours, en collaboration avec les services de police, dans le but de recueillir cette information sur l'identité des personnes impliquées.

Le président : Si l'un ou l'autre de nos témoins tombe sur cette information ou sur d'autres informations pertinentes, je le prie de les transmettre à notre greffière, et nous les distribuerons à tous les membres du comité.

Voilà qui met fin à notre réunion d'aujourd'hui. Je remercie tous les témoins pour leurs exposés et leurs réponses à nos questions, dans le but de nous fournir l'information dont nous avons besoin pour l'étude du projet de loi C-268. La séance est levée, mais nous serons de retour demain matin à 10 h 30.

(Le séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 27 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 30 pour étudier le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans).

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bonjour, bienvenue au Comité permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous poursuivons ce matin l'étude du projet de loi C-268. Deux groupes de témoins nous présenteront leur point de vue sur les peines minimales obligatoires.

Nous commencerons par M. Spratt, directeur de la Criminal Lawyers' Association. M. Spratt connaît bien les comités du Sénat, car il a comparu un certain nombre de fois au nom de l'association. Il s'occupe exclusivement de défendre les personnes accusées d'infractions criminelles chez Webber Schroeder Goldstein Abergel, à Ottawa.

Bienvenue, monsieur Spratt; vous avez environ sept minutes pour présenter votre exposé, qui sera suivi d'une discussion.

Michael Spratt, directeur, Criminal Lawyers' Association : Je vous remercie beaucoup. Je suis heureux de témoigner devant le comité. La Criminal Lawyers' Association, la CLA, est une organisation à but non lucratif qui comprend plus de 1 000 criminalistes de l'Ontario et d'ailleurs. Nous représentons surtout les accusés au pénal. Nous sommes régulièrement consultés par les comités des gouvernements fédéral et provinciaux qui s'occupent de questions relatives à l'administration de la justice et de l'aide juridique. Nous participons souvent aux discussions sur l'accès à la justice.

I will start by saying that the subject matter of the bill, protecting the vulnerable of society and especially society's most vulnerable, children, is a laudable goal. I have no quarrels with the purpose of the legislation.

Our main objection is to the use of mandatory minimum sentences. Of course, we deal with accused people, people presumed innocent but charged with a criminal offence. These are the people who are most directly affected by the imposition of mandatory minimum sentences.

From our perspective, the problems with mandatory minimum sentences are many and varied. I will start by listing a few categories.

The first main problem with mandatory minimum sentences is their utility. There appears to be little empirical data that shows they are effective at achieving Parliament's goal. There seems to be little evidence, or the evidence is equivocal, that they assist in specific deterrence and general deterrence.

The second problem with mandatory minimum sentences, from our perspective, is that they represent a one-size-fits-all solution that limits or removes discretion from judges, and judicial discretion is very important in our system. Limiting judicial discretion can result in unfair and unjust results.

The third problem with mandatory minimum sentences, from a practical point of view, is that they do two things very well, neither of which is advantageous. The first thing they do is have fewer cases resolve early. There is not much incentive to resolve for a mandatory minimum sentence if your culpability is at the lower end of the scale, you have no criminal record and you know that no matter what you do after trial or if you plead guilty before trial, you will probably be in the range of the minimum sentence.

At the same time, mandatory minimums are quite excellent for inducing pleas when a plea might not be appropriate, inducing a resolution. I will address that later.

The final major problem with mandatory minimum sentences is that they can disproportionately affect minority and other vulnerable groups.

Dealing with each of those topics on its own, I will limit my comments to the effectiveness of mandatory minimum sentences. You have my written submission, and it outlines some of the empirical data, and others can speak to the empirical data better than I can. That is covered in my material, and I will not belabour that point.

The most important point and problem with mandatory minimum sentences is that they limit judicial discretion. That is undesirable for a number of reasons. Judges hear the case; they hear the trial; they hear the plea. They are familiar with the specific facts of the case. More important, they are familiar with the personal circumstances of the offender, because of course sentencing is an individualized process. Judges look at the offence, the circumstances of the offence, the offender and the offender's personal information, and that allows them to craft a just

Avant tout, je dirais que l'objectif du projet de loi est louable. Je n'ai rien contre l'idée de protéger les plus vulnérables de la société, en particulier les enfants.

Notre principale objection concerne les peines minimales obligatoires, qui concernent bien sûr des personnes présumées innocentes, mais qui font néanmoins l'objet d'accusations au pénal. Ces gens sont les plus directement touchés par l'imposition de peines minimales obligatoires.

À notre avis, ces peines présentent de nombreux problèmes. Je vais en énumérer quelques-uns à l'instant.

Le premier grand problème à l'égard des peines minimales obligatoires, c'est l'utilité. Il semble y avoir peu de données empiriques qui montrent que ces peines sont efficaces pour atteindre l'objectif du Parlement. Il y a peu de données fiables selon lesquelles elles ont un effet dissuasif précis ou un effet dissuasif général.

Le deuxième problème, c'est que les peines minimales obligatoires représentent une solution unique qui limite ou annule le pouvoir discrétionnaire des juges, un aspect très important de notre système. La limitation de ce pouvoir peut mener à des peines inéquitables et injustes.

Le troisième problème, c'est que les peines minimales obligatoires entraînent deux désavantages. D'une part, elles réduisent le nombre d'affaires réglées en peu de temps. Il y a peu d'avantages à rechercher un règlement dans le cas d'une peine minimale obligatoire si votre degré de culpabilité est peu élevé, si vous n'avez pas de casier judiciaire et si vous savez que vous serez probablement condamné à la peine minimale, peu importe ce que vous ferez après le procès ou peu importe que vous plaidez coupable.

D'autre part, les peines minimales obligatoires conduisent très souvent à la négociation de plaidoyers, même quand ce n'est pas indiqué. J'en parlerai plus tard.

Enfin, le dernier grand problème, c'est que ces peines peuvent nuire de façon exagérée aux gens issus des minorités et aux personnes vulnérables.

Je vais parler de ces sujets un à un, mais je limiterai mes observations à l'efficacité des peines minimales obligatoires. Je vous ai remis un mémoire qui contient certaines données empiriques. Comme d'autres sont meilleurs que moi pour parler de chiffres, je ne vais pas m'attarder là-dessus.

Le plus grand problème, c'est que ces peines limitent le pouvoir judiciaire discrétionnaire, ce qui n'est pas souhaitable pour un certain nombre de raisons. Durant les procès, les juges entendent les plaidoiries des parties. Ils connaissent bien les faits particuliers aux affaires, mais plus important encore, la situation de chaque délinquant, car la détermination de la peine est un processus personnalisé. Les juges examinent l'infraction, les circonstances et la situation des délinquants. Ils peuvent ainsi imposer des peines justes qui permettent d'atteindre les objectifs du processus

sentence that will accomplish the goals that we all want to accomplish through sentencing: deterring the person specifically; deterring others; and, perhaps more important, rehabilitation.

Judges are not only in the best position to craft an appropriate, fair and just sentence, but also their decisions are reviewable. They have to provide reasons, and if the reasons are insufficient or if either party disagrees, there are appeal courts and a mechanism of review.

We place a great deal of trust in our judiciary. Maybe more important than the sentencing, they are the ones who will decide whether the Crown has met its onus — proof beyond a reasonable doubt. We place a great deal of trust in judges, and rightly so. They are appointed by the government; they are leaders in the legal field; and they are the cream of the crop. We are in one of the best positions in this country. We have Crowns who are honourable, bound by ethics; we have defence lawyers who are regulated and also have a code of conduct we must follow; and we have judges who are well trained and are incorruptible. In fact, as a country, often we are consulted by emerging democracies about how to structure their judiciary and legal systems. The reason we are consulted as a country is that our judges are incorruptible. They are intelligent, and they are in the best position to craft just and appropriate sentences.

When mandatory minimum sentences are in place, and the discretion is removed from the judge, there is still an exercise of discretion, but it shifts to a non-reviewable, non-transparent form of discretion. The discretion moves to police officers about what charge they will lay and in what circumstances they will lay that charge. You will hear from Mr. Chaffe on behalf of the Canadian Association of Crown Counsel, and I am sure he will tell you that a great deal of discretion rests with Crown attorneys about what charges they will proceed with and what plea negotiations they will enter into.

Quite often, when we are conducting plea negotiations with a Crown, it will be a judicial pretrial with a judge who will be there to facilitate a resolution or to narrow trial issues. That meeting is off the record, behind closed doors, not reviewable, and, quite often, when we look at mandatory minimum sentences, there is a great incentive for the charge that carries the mandatory minimum to be dropped or not proceeded on by the Crown and for the accused to plead guilty to some other charges. The accused may end up getting the same sentence, but there is discretion with the trial judge about what sentence to impose. That lacks the transparency and reviewability that are a hallmark of our system. Of course, countries around the world have been moving away from mandatory minimum sentences, and I feel it is unfortunate that we have become more dependent upon them in recent years.

I say that the judges are in the best position to review the facts and be acquainted with the unique circumstances of the offender. That is important because I could sit here all day and come up with circumstances of offence and offenders and levels of culpability. The permutations and combinations of such are endless and, of course, would result in different sentences.

judiciaire : dissuader l'intéressé et d'autres personnes et, ce qui est peut-être plus important encore, réadapter le délinquant.

Non seulement les juges sont les mieux placés pour déterminer les peines appropriées, justes et équitables, mais leurs décisions sont aussi révisables. Les juges doivent fournir leurs motifs, et si ces motifs sont insuffisants ou si une partie n'est pas d'accord, on peut s'adresser à des cours d'appel et se prévaloir du mécanisme de révision.

Nous avons une grande confiance dans le système judiciaire. Un aspect peut-être plus important que les peines elles-mêmes, c'est que les juges déterminent si les procureurs de la Couronne ont rempli leur obligation — prouver la culpabilité du prévenu hors de tout doute raisonnable. Nous avons raison de penser que les juges font du très bon travail. Ces personnes sont nommées par le gouvernement; elles représentent la crème du domaine juridique. Le système judiciaire du pays est l'un des meilleurs. Il y a les procureurs de la Couronne, régis par les règles d'éthique, les avocats de la défense, qui doivent respecter le code de déontologie, et les juges, qui connaissent à fond le domaine et qui sont incorruptibles. En fait, les démocraties émergentes consultent souvent le Canada sur la façon de structurer les systèmes judiciaire et juridique. On nous demande conseil parce que nos juges sont incorruptibles et intelligents, et qu'ils sont les mieux placés pour fixer des peines justes et appropriées.

Si on applique les peines minimales obligatoires, on retire le pouvoir discrétionnaire aux juges. Dans les faits, il reste toujours un certain pouvoir discrétionnaire, mais il change de mains et il n'est plus révisable ni transparent. Ce sont les policiers qui choisissent alors les accusations et les circonstances où ils vont porter des accusations. M. Chaffe, de l'Association canadienne des juristes de l'État, vous dira sûrement qu'une grande partie du pouvoir discrétionnaire revient également aux procureurs de la Couronne, qui choisissent aussi les accusations et les négociations de plaidoyers qu'ils vont engager.

Durant nos négociations de plaidoyers avec les procureurs de la Couronne, les juges sont très souvent disponibles pour faciliter le règlement ou réduire les points litigieux. Il s'agit de séances à huis clos, dont les décisions ne sont pas révisables. Bien souvent, il y a de fortes pressions pour que les procureurs abandonnent l'accusation qui entraîne une peine minimale obligatoire et que les accusés plaident coupables à d'autres accusations. Le résultat est peut-être le même pour le prévenu, mais au moins le juge d'instruction a le pouvoir discrétionnaire d'imposer la peine qu'il estime appropriée. Cette façon de faire n'est pas transparente ni révisable, deux qualités qui sont pourtant les marques distinctives de notre système. Les autres pays ont bien sûr écarté les peines minimales obligatoires. C'est malheureux que nous en soyons plus tributaires ces dernières années.

Je dis que les juges sont les mieux placés pour examiner les faits et connaître les circonstances particulières aux délinquants. C'est important de le mentionner, car je pourrais parler toute la journée des circonstances des infractions et des délinquants ainsi que des degrés de culpabilité. Les combinaisons sont infinies, ce qui donne bien sûr des peines différentes.

It is especially important in the context of this bill, because, perhaps quite rightly, the offence is defined broadly. The language in the bill applies to every person who recruits, transports, transfers, receives, holds, conceals or harbours a person under the age of 18 or exercises control, discretion or influence over the movement of that person for facilitating their exploitation or exploiting them directly. That broad language may be appropriate. I do not have any qualms with that.

However, when we look at the legal principles around being a party to an offence, who is liable? It is not only the main player who is liable, but those who assist him. When that is combined with the language in this bill, one can imagine very different categories of offenders and very different offences.

One can imagine the master mind that is profiting, organized, and uses violence and intimidation to brutalize victims. That person will receive a harsh sentence. Whether or not there is a mandatory minimum, the sentence will be greater than five years in all likelihood.

One can also imagine someone assisting that person. Perhaps that second person is looking to escape a situation. He or she gets involved in transporting or delivering the child, perhaps regrettably knowing with open eyes where the young child is going or perhaps wilfully blind to what will happen. There are reasons why that person is involved — not for financial gain but to escape a bad situation. One can imagine many different examples that would result in increased moral and legal culpability or that might perhaps mitigate someone's culpability.

Both of those people at the high end and low end of offence would be guilty. Both would be subject to a mandatory minimum sentence. The mandatory minimum might be a just sentence for one. Something greater than the mandatory minimum might be a just sentence for one of those people. However, the five-year mandatory minimum sentence might be unjust and unfair when we consider the specific circumstances of the second, perhaps less culpable, offender.

One can sit here and think of examples all day, but we do not need to do that. We have judges who do that. They are paid and trained to sit and hear those specific cases.

A one-size-fits-all solution does not advance the cause of justice and, I submit, is not a laudable goal. During the questioning period, we can speak about some of the practicalities of mandatory minimum sentences, the incentive to plead guilty if the charges are reduced to escape the mandatory minimum, and the lack of incentive to plead guilty or the incentive to follow through to have a trial if one is facing the mandatory minimum sentence. That is what we see with mandatory minimum sentences that are already on the books.

We should be looking at ways to facilitate resolution to streamline the process. As we all know, budgets are tight, the justice system is stretched, delays are long, and we do not want to encourage more trials when their utility might not be desirable.

C'est particulièrement important de comprendre cela dans le contexte du projet de loi, car l'infraction est, peut-être à juste titre, définie de manière générale. La mesure législative s'applique à quiconque recrute, transporte, transfère, reçoit, détient, cache ou héberge une personne âgée de moins de 18 ans ou exerce un contrôle, une direction ou une influence sur les mouvements d'une telle personne, en vue de l'exploiter ou de faciliter son exploitation. Cette définition générale est peut-être appropriée et elle ne me pose aucun problème.

Néanmoins, qui a commis une infraction selon les principes juridiques? Ce n'est pas seulement le principal responsable, mais aussi ceux qui l'ont aidé. Lorsqu'on songe à cela et à la définition donnée dans le projet de loi, on constate qu'il y a des infractions et des catégories de délinquants très différentes.

Quand on pense à la tête dirigeante d'un réseau de traite, qui brutalise et intimide les victimes, on se dit que cette personne recevra une peine sévère. Qu'il y ait des peines minimales obligatoires ou non, la peine imposée à ce criminel sera fort probablement plus longue que cinq ans.

Si on songe à la personne qui participe à la traite, on se dit qu'elle essaie peut-être d'échapper à une situation. La personne qui transporte l'enfant ne se préoccupe peut-être pas de ce qui va lui arriver. Elle peut avoir différentes raisons — qui ne sont pas nécessairement économiques. Elle essaie peut-être de se sortir du pétrin. Quantité d'explications peuvent accroître ou atténuer la culpabilité de quelqu'un sur les plans moral et juridique.

Cependant, les peines minimales obligatoires s'appliqueraient autant au dirigeant qu'au simple participant. La peine minimale obligatoire prévue pourrait être adéquate pour l'un, tandis qu'une peine plus sévère pourrait être appropriée pour l'autre. N'empêche qu'une peine minimale obligatoire de cinq ans pourrait être injuste et inéquitable si on examine les circonstances particulières au délinquant coupable à un moindre degré.

On peut réfléchir aux possibilités toute la journée, mais ce n'est pas nécessaire. C'est le travail des juges, qui sont payés et ont les connaissances pour entendre les affaires.

Une solution unique ne profite pas à la justice et n'est pas un objectif louable. Durant la période de questions, nous pourrions parler de certaines considérations d'ordre pratique concernant les peines minimales obligatoires, de l'incitation à plaider coupable si les accusations sont réduites pour éviter que ces peines s'appliquent et de l'incitation à aller de l'avant avec le procès si on est susceptible d'être condamné à la peine minimale, comme ce qui se passe déjà dans le cas des peines minimales obligatoires en vigueur.

Nous devrions chercher à faciliter les règlements pour accélérer le processus. Comme nous le savons tous, les budgets sont serrés, le système judiciaire est débordé et il y a de longs délais. Nous ne voulons pas non plus qu'il y ait inutilement plus de procès.

During questioning, we can perhaps also talk about how mandatory minimum sentences may adversely or disproportionately affect minority and disadvantaged groups in our society. This is also in my paper.

The Chair: Thank you. We will get a chance to discuss more of those issues and flesh out some of the information you have given us in the question period.

You mentioned that other countries are moving away from mandatory minimum sentencing. Can you expand on that and give examples and tell us why countries are moving away from mandatory minimum sentences?

Mr. Spratt: Yes. The answer to this is in the written submissions and includes citations to some studies.

For example, let us look to our closest neighbour south of the border. We are all familiar with the three strikes law in the United States. We see Michigan moving away from mandatory minimum sentences toward conditional sentencing, house arrest and judicial discretion. One hopes it is being done purely for reasons of fairness and the facilitation of a just justice system.

However, speaking practically, as the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs heard during the truth-in-sentencing legislation committee hearings, mandatory minimum sentences and limiting pre-sentence custody serve to increase the jail population and put strain on an already strained system.

The Chair: Honourable senators, I will ask you to limit yourselves to seven minutes each, please.

Senator Ogilvie: I first want to make a couple of observations before I go to the specific issues with regard to your submission. From my perspective — and I will make that point clearly — I see you and your organization not as a disinterested party. Rather, it is in your interests, professionally and financially, to have the greatest flexibility possible with regard to sentencing to enhance your credibility with your client pool.

Regarding your comments about judges, I wish we lived in the ideal world you have painted. Throughout my life experience, regardless of the profession, no one set of human beings characterizes and embodies through its entire membership the characteristics you have assigned to judges this morning. I point out that judges are often politically appointed, which therefore adds to the dimension we are dealing with.

Coming directly to the nature of the bill, this case deals with a law relating to the wilful and deliberate destruction of young lives during their most vulnerable stages of development. These are individuals exploited through trafficking, whether it is for the purpose we can most quickly relate to in terms of its devastation — sexual exploitation — or to the equally long-term damaging exploitation of physical abuse, including the deliberate removal of organs from youth. These are acts that lead to the absolute destruction of lives. These are not criminal activities that have a short-term impact. They impact young people at the most critical stages of human development.

Durant la période de questions, nous pourrions aussi parler de l'effet négatif ou exagéré des peines minimales obligatoires sur les personnes issues des minorités et les défavorisés. Il en est aussi question dans le mémoire.

Le président : Je vous remercie. Au cours de la période de questions, nous aurons l'occasion de discuter davantage de ces sujets et de préciser certaines informations que vous avez fournies.

Vous avez mentionné que d'autres pays abandonnent les peines minimales obligatoires. Pouvez-vous donner des exemples et dire pourquoi?

M. Spratt : Bien sûr. La réponse se trouve dans le mémoire, où certaines études sont mentionnées.

Par exemple, examinons le cas des États-Unis. Nous connaissons tous la loi des trois fautes de cet État. Au Michigan, on écarte les peines minimales obligatoires pour se concentrer sur les peines d'emprisonnement avec sursis, la détention à domicile et le pouvoir judiciaire discrétionnaire. Reste à espérer que cela est fait précisément pour favoriser l'équité et l'impartialité du système de justice.

Cela dit, comme l'ont appris les membres du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles durant les témoignages sur les mesures législatives concernant l'adéquation de la peine et du crime, les peines minimales obligatoires et la limitation de la détention présentencielle ne servent qu'à augmenter la population carcérale et le fardeau du système déjà surchargé.

Le président : Honorables sénateurs, je vous demanderais s'il vous plaît de vous en tenir à sept minutes chacun.

Le sénateur Ogilvie : Je veux tout d'abord faire deux ou trois observations avant de passer aux questions particulières qui concernent votre exposé. Selon moi — je vais le dire sans détour —, votre organisation n'est pas désintéressée. En fait, il est dans votre intérêt professionnel et financier d'avoir une plus grande flexibilité pour ce qui est de la détermination de la peine, car cela rehausse votre crédibilité chez les clients.

Concernant vos commentaires sur les juges, j'aimerais vivre dans le monde idéal que vous avez évoqué. De toute ma vie, je n'ai jamais vu les membres d'une profession incarner dans leur ensemble les caractéristiques que vous avez attribuées aux juges ce matin. Je souligne que ces personnes sont souvent nommées à des fins politiques, ce qui complexifie la tâche qui nous incombe.

Revenons au projet de loi même, qui porte sur la destruction délibérée de la vie de jeunes, à la période de leur développement où ils sont les plus vulnérables. Ces personnes sont exploitées par le biais de la traite pour diverses raisons — qu'il s'agisse de l'exploitation sexuelle, dont nous connaissons tous les effets dévastateurs, ou de violence physique, dont l'ablation d'organes, tout aussi préjudiciable à long terme. Ces actes mènent à la destruction totale de la vie des victimes. Ils n'ont pas qu'un effet à court terme; ils minent les jeunes durant les étapes les plus décisives de leur développement.

With regard to utility in deterrence, which you mentioned about minimum sentencing, a minimum sentence keeps the perpetrator — the one now found guilty in a court of law — from harassing the victim during at least a certain period of time and allows some possibility of the victim being able to readjust without that additional impact. There are many other reasons I think a minimum sentence is valuable.

The idea of one-size-fits-all eliminates judicial discretion — exactly. It is my view that there should be an elimination of that judicial discretion in these cases for the reasons I indicated earlier.

Regarding fewer cases being resolved early, it is important to have cases resolved appropriately.

Regarding how mandatory minimums disproportionately affect minority and vulnerable groups, I am tired of hearing the idea that someone who has deliberately violated anyone — let alone someone as vulnerable as young people in our society — should be looked at from a different point of view based on the particular ethnicity or other characteristic of the perpetrator.

I do not have a question for you, although I am sure you will want to comment on the things that I have mentioned, but I find that the arguments you have presented are not substantial. Things like jamming the courts are not reasons to not provide a sentence for a crime that society feels is minimally acceptable under the circumstances.

Mr. Spratt: I will start by reiterating that we do not disagree with the goals and the purpose of this legislation. Simply, there are other, fairer ways to accomplish those goals than imposing mandatory minimum sentencing.

I can think of two off the top of my head. The first is making age an aggravating factor on sentencing. Second, if you feel that the mandatory minimum sentence should be legislated and that it will be, then there should be a permissible departure clause allowing for, under exceptional circumstances, a variation from that mandatory minimum. That would alleviate a great deal of my concerns because it would restore fairness.

The CLA is not a disinterested party — you are right. I do not stand to gain financially. I do not need enhanced credibility with my clients. I already have credibility with my clients for this reason: I am interested in fairness and I am interested in appropriateness.

The reason personal characteristics — not just ethnicity, but one's background, why one committed a crime, addiction issues, and so on — are important and need to be taken into account in sentencing is not only because it allows for an appropriate, fair sentence, but also because it is necessary for accomplishing the goal that we all seek, which is rehabilitation of the offender.

When a person is in prison for a period of time, five or six years, one thing is certain: That person will be released. If the sentence has not reflected the individual's personal circumstances

Concernant l'utilité de l'effet dissuasif, dont vous avez parlé, les peines minimales obligatoires empêchent au moins les criminels de harceler les victimes durant un certain temps et elles permettent, dans une certaine mesure, aux victimes de se réadapter sans subir d'autres conséquences. Bien des raisons me poussent à croire que les peines minimales obligatoires sont dignes d'intérêt.

Une solution unique élimine le pouvoir judiciaire discrétionnaire — c'est exact. Pour les raisons que j'ai indiquées plus tôt, j'estime qu'on devrait supprimer ce pouvoir dans les affaires qui nous intéressent.

Quand on dit que moins d'affaires sont réglées rapidement, je réponds qu'il importe surtout qu'elles le soient de manière appropriée.

Concernant le fait que les peines minimales obligatoires nuisent de façon exagérée aux gens issus des minorités et aux personnes vulnérables, je suis fatigué d'entendre dire que celui qui a violenté quelqu'un — d'aussi vulnérable qu'un jeune — devrait recevoir un traitement différent selon son origine ethnique ou d'autres particularités.

Je n'ai pas de question à vous poser, même si je suis sûr que vous voudrez commenter ce que je viens de dire. Mais je trouve que vos arguments ne sont pas valables. Des choses comme l'engorgement du système judiciaire ne justifient pas l'imposition d'une peine que la société estime peu acceptable selon les circonstances du crime.

M. Spratt : Je répète tout d'abord que nous ne sommes pas contre la raison d'être du projet de loi. Nous croyons simplement qu'il y a des moyens plus justes que les peines minimales obligatoires pour atteindre les objectifs.

Deux autres moyens me viennent en tête spontanément. Premièrement, on peut faire de l'âge un facteur aggravant. Deuxièmement, si on ajoute les peines minimales obligatoires à la loi, il devrait y avoir une disposition dérogatoire facultative pour modifier ces peines dans les circonstances exceptionnelles. Cela rétablirait l'équité et réduirait de beaucoup mes préoccupations.

Les membres de la CLA ne sont pas désintéressés — vous avez raison. Cependant, je ne cherche pas à obtenir un avantage financier ni à rehausser ma crédibilité chez mes clients, qui me font confiance parce que ce sont l'équité et les peines appropriées qui m'intéressent.

Les particularités d'une personne — pas seulement son origine ethnique, mais aussi ses antécédents, la raison qui l'a poussée à commettre un crime, ses problèmes de dépendance et ainsi de suite — importent et doivent être prises en compte dans la détermination de la peine. Non seulement cela permet d'imposer une peine appropriée, juste et équitable, mais c'est également nécessaire pour atteindre l'objectif que nous poursuivons tous, soit la réadaptation du délinquant.

Une chose est sûre concernant le détenu : il sera libéré. La société ne gagne rien si on impose une peine qui ne reflète pas la situation de l'individu et ne permet pas de s'occuper de lui

so that he or she can be adequately dealt with, society does not benefit. The CLA is indeed interested because we are interested in fairness and appropriateness.

Last, I will deal with your comments about judges. Yes, we do not live in an ideal world; there are judges who make mistakes. That is why there is a review mechanism. It is an adversarial system. That is why there is a Crown attorney there — a well-funded Crown attorney who is able, unlike the accused in many cases, to appeal a decision and have that decision reviewed, not just to the Court of Appeal but to the Supreme Court to judges who are appointed, especially at the Supreme Court now, in a more transparent way.

One cannot lose sight of the fact that these judges are at the pinnacle of their profession. There are guidelines set by the government for who can be a judge. They have practiced for 10 years. The process to become a judge is rigorous; there is a committee to vet judges. These are people that we place our trust in as a society, that I place my trust in as a criminal defence lawyer, and that my clients ultimately have to place their trust in as the arbiter of their guilt and innocence.

I appear before judges every day. I have appeared at the Ontario Court of Justice, in the Superior Court of Justice and at the Court of Appeal for Ontario. I have conducted murder trials before a jury. We cannot forget that juries are involved in determinations of guilt or innocence as well. I would place my faith and a determination of my guilt and innocence before a Canadian judge any day.

Senator Callbeck: Witnesses yesterday told us that sentences imposed on people involved in trafficking of our youth tend to be lenient. This legislation is trying to address that. You say that mandatory minimums do not work. I am not a fan of mandatory minimums in most situations, but if we do not have mandatory minimums, how will we ensure that these people who are involved with the trafficking of our youth get stiffer penalties?

Mr. Spratt: I do not know how five years was arrived at, but in the absence of imposing a minimum number such as that, there can be a statement of principle. The age of the person can be listed as an aggravating factor.

The problem with minimum sentences, and we see this in other offences, is that quite often the minimum becomes the new going rate. We see that for firearms offences all the time; people who may deserve stiffer penalties end up receiving only the minimum.

The other problem with imposing minimum sentences is that there is an enhanced motivation for resolution that involves something other than the offence that the person is charged with — trafficking. For example, if you have a client charged under this bill with trafficking in a child, and perhaps there are some personal circumstances or some explanation that would move him to a less serious category — because all offences have categories of culpability, moral and legal — there might be pressure to resolve not for the offence itself, for trafficking, but

adéquatement. Les membres de la CLA ont effectivement un intérêt là-dedans, parce qu'ils recherchent des peines appropriées, justes et équitables.

Enfin, je vais parler de vos commentaires sur les juges. C'est vrai, nous ne vivons pas dans un monde idéal; les juges commettent des erreurs. C'est pourquoi le système accusatoire comprend un mécanisme de révision. Contrairement à bien des accusés, les procureurs de la Couronne ont les moyens financiers d'interjeter appel pour qu'une décision soit révisée, non seulement par la Cour d'appel, mais aussi par la Cour suprême, où les juges, en particulier ceux de la Cour suprême, sont nommés de façon plus transparente.

On ne doit pas perdre de vue que les juges sont les meilleurs dans le domaine. Le gouvernement établit des directives pour déterminer qui peut devenir juge. Les gens doivent avoir pratiqué le droit pendant dix ans. Le processus pour obtenir un poste est rigoureux; un comité évalue les candidatures. La société, les criminalistes et leurs clients font confiance aux juges pour déterminer la culpabilité ou l'innocence des accusés.

Je plaide devant des juges tous les jours. J'ai plaidé à la Cour de justice, à la Cour supérieure et à la Cour d'appel de l'Ontario. J'ai participé à des procès pour meurtre devant jury. N'oublions pas que les jurés participent également au processus de détermination de culpabilité ou d'innocence. Je ferais confiance à n'importe quel juge canadien pour déterminer si je suis coupable ou innocent de quelque chose.

Le sénateur Callbeck : Hier, des témoins nous ont dit que les peines imposées aux coupables de traite de jeunes sont généralement clémentes. On essaie de corriger la situation par cette mesure législative. Vous affirmez que les peines minimales obligatoires ne fonctionnent pas. Je ne suis pas non plus en faveur de ces peines dans la plupart des cas. Toutefois, si on n'applique pas de telles mesures, comment peut-on faire en sorte que les gens qui participent à la traite de jeunes reçoivent des peines plus sévères?

M. Spratt : Je ne sais pas comment on a conclu que cinq ans est une peine minimale juste mais, au lieu d'imposer une sanction de ce genre, on pourrait avoir un énoncé de principe. L'âge de la personne pourrait être un facteur aggravant.

Concernant la traite de mineurs et d'autres infractions, le problème, c'est que les peines minimales obligatoires deviennent très souvent la nouvelle norme. Cela se passe tout le temps concernant les infractions relatives aux armes à feu; les gens méritent des peines plus sévères, mais ils reçoivent la peine minimale.

L'autre problème, c'est qu'infliger des peines minimales augmente l'attrait d'un règlement qui n'a rien à voir avec l'accusation de traite. Par exemple, si une personne est accusée en vertu des dispositions proposées dans le projet de loi et que sa situation ou quelque chose d'autre réduit sa culpabilité — il y a des degrés sur les plans moral et juridique pour toutes les infractions —, on peut faire des pressions pour obtenir un règlement qui ne concerne pas la traite, mais les voies de fait, la séquestration ou un autre type d'infraction. Ce processus n'est

perhaps for an assault or forcible confinement or some other type of offence. Of course, that is not in the interests of transparency or assigning blame and responsibility.

I think I am aware of some of the cases you are referring to, senator, when you say there are lenient sentences. There are not very many cases out there now that have dealt with this. The *Eve* case, for example, is rather new and novel, so there may be a learning curve for both the prosecutors and the judiciary. However, certainly there can be education, and there can be ways to ensure that appropriate sentences are delivered, if that is what is appropriate.

We should always remember that there are forms of review. If the sentence is grossly inadequate or is too lenient, it should be appealed. The government has resources, and it is an important enough issue that it should be appealed.

We know for sure that mandatory minimum sentences can result in unfairness.

Senator Callbeck: If you were charged with the responsibility of seeing that appropriate sentences are delivered, what changes would you make? You recommend a couple of things here, but what would you do?

Mr. Spratt: There should be a statement of principle. Age should be listed as an aggravating factor; I think it probably already would be, but it should be legislated as such. The degree of violence or domination could be legislated as an aggravating factor.

The most important process when we are dealing with any new legislation or emerging issue is education. The judiciary and the public should be educated, because it is members of the public who will put pressure on the judiciary and Crown attorneys to seek harsher penalties. Then we can have the best of both worlds. We can have Crowns seeking harsher penalties and judges educated about the evils that you spoke of.

At the same time, there is some flexibility to recognize that, in some circumstances, discretion is warranted, and it is also a valid objective. When we are measuring goals, and this legislation represents an important goal, we cannot lose sight of the equally important goals of judicial discretion, proportionality and fairness in the process.

Senator Callbeck: You mention the public. You say in your brief that it is clear that the public and legislative interest in mandatory sentencing laws has declined. What evidence do you have of that?

Mr. Spratt: That the public's interest in mandatory minimum sentencing has declined? Sorry, can you refer me to the page?

Senator Callbeck: Page 7.

Mr. Spratt: Thank you.

évidemment pas transparent pour ce qui est d'attribuer le blâme et la responsabilité.

Je crois connaître certaines affaires dont vous avez parlé, madame le sénateur, à propos de peines clémentes. Il n'y a pas beaucoup d'affaires de ce genre qui sont traitées présentement. Par exemple, l'affaire *Eve* est assez récente. Il y a peut-être une courbe d'apprentissage pour les procureurs et les juges. Toujours est-il qu'on peut éduquer les gens et qu'il y a des moyens d'assurer l'imposition de peines appropriées.

On ne doit jamais oublier qu'il y a divers processus de révision. On devrait interjeter appel si la peine est vraiment inappropriée ou trop clément. Le gouvernement possède les ressources nécessaires. Il est légitime de faire appel en ce qui a trait à la justesse de la peine.

Nous savons très bien que les peines minimales obligatoires peuvent être injustes et inéquitables.

Le sénateur Callbeck : Si vous deviez voir à ce qu'on impose des peines appropriées, quels changements apporteriez-vous? Vous recommandez certaines choses dans le document, mais que feriez-vous?

M. Spratt : Il devrait y avoir un énoncé de principe, où l'âge serait un facteur aggravant; c'en est déjà peut-être un, mais on devrait l'inscrire dans la loi. Le degré de violence comme facteur aggravant pourrait aussi y être ajouté.

Lorsqu'on traite un projet de loi ou une question d'actualité, la sensibilisation est ce qu'il y a de plus important. On devrait sensibiliser la magistrature et la population, parce que ce sont des citoyens qui font des pressions sur le système judiciaire et les procureurs de la Couronne pour imposer des peines plus sévères. Grâce à la sensibilisation, on peut avoir le meilleur des deux mondes. Les procureurs de la Couronne peuvent chercher à obtenir des peines plus sévères et les juges sont conscients des difficultés dont vous avez parlé.

En revanche, il faut une certaine souplesse. Dans certaines circonstances, le pouvoir discrétionnaire est aussi un objectif valable. On peut avoir des objectifs importants, comme ceux du projet de loi, mais il ne faut pas perdre de vue les choses tout aussi importantes que sont le pouvoir judiciaire discrétionnaire, la proportionnalité et l'équité.

Le sénateur Callbeck : Vous mentionnez le public et dites dans le mémoire qu'il est clairement moins intéressé qu'auparavant à l'imposition de peines minimales obligatoires, au même titre que les législateurs. Quelle preuve avez-vous pour avancer cela?

M. Spratt : À propos de l'intérêt moindre du public concernant les peines minimales obligatoires? Excusez-moi, mais pouvez-vous me dire de quelle page il est question?

Le sénateur Callbeck : Page 7.

M. Spratt : Je vous remercie.

Senator Callbeck: It is in the second paragraph, the third sentence.

Mr. Spratt: That refers to a study by Julian V. Roberts that is authored by the Department of Justice Canada, Research and Statistics Division, from January 2005. That is where that proposition is drawn from. One might say that a properly educated public that is aware of the problems with mandatory minimum sentences would be even less likely to support their continued expansion, especially when other common-law jurisdictions, our brother countries around the world, Australia, the United Kingdom and the United States, have moved away from such legislative practice.

The Chair: I now have an expanded list. Given the time frame we have left for this panel, four minutes for each person gives you enough time for a succinct question and answer. It does not give you much time for preamble.

Senator Eaton: Educate me, Mr. Spratt. Do we not have mandatory sentences for murder, second-degree murder and manslaughter?

Mr. Spratt: There are certainly mandatory minimum sentences on the books. Some have been struck down as unconstitutional. Some remain.

Senator Eaton: What are the ones that remain?

Mr. Spratt: They are numerous and varied right now.

Senator Eaton: Murder?

Mr. Spratt: First-degree murder.

Senator Eaton: Second-degree murder?

Mr. Spratt: Second-degree murder is a life sentence, but there is no minimum parole ineligibility. For first-degree murder, it is a life sentence with a 25 year parole ineligibility period. Second-degree murder is a life sentence, so you will always be monitored by the parole board, but there is no minimum parole ineligibility period.

Senator Eaton: Rape?

Mr. Spratt: There are no minimum sentences for sexual assault.

Senator Eaton: If a woman is raped, there are no minimum sentences. A judge could give two years, say, if I was married to the person, or, if I was on the street, a judge could sentence my rapist to two years?

Mr. Spratt: In the case of a sexual assault where a woman is victimized, we trust judges to impose the correct sentence.

Senator Eaton: Would you not think that a sex offence against a child or child labour is at least as heinous a crime as second-degree murder?

Le sénateur Callbeck : C'est à la troisième phrase du deuxième paragraphe.

M. Spratt : Il s'agit d'une étude menée par Julian V. Roberts en janvier 2005 pour la Division de la recherche et de la statistique de Justice Canada. Voilà d'où nous avons tiré cette conclusion. On pourrait dire que si elle était sensibilisée adéquatement aux problèmes causés par les peines minimales obligatoires, la population serait encore moins encline à militer en faveur d'un recours toujours accru à ces peines, à plus forte raison que l'Australie, le Royaume-Uni et les États-Unis, d'autres pays qui appliquent la common law, ont abandonné une telle pratique en matière légale.

Le président : Il y a maintenant plus de sénateurs qui veulent prendre la parole. Étant donné le temps qu'il nous reste pour ce groupe de témoins, chaque personne aura assez de quatre minutes pour une question et une réponse brèves. Cela ne laisse toutefois pas vraiment assez de temps pour un préambule.

Le sénateur Eaton : Dites-moi, monsieur Spratt, n'a-t-il pas des peines minimales obligatoires pour le meurtre, le meurtre au deuxième degré et l'homicide involontaire coupable?

M. Spratt : Certaines peines minimales obligatoires sont effectivement en vigueur. Il y en a qui ont été jugées inconstitutionnelles, tandis que d'autres sont toujours appliquées.

Le sénateur Eaton : Quelles sont celles qui ont cours?

M. Spratt : Il y en a un certain nombre.

Le sénateur Eaton : Concernant le meurtre?

M. Spratt : Le meurtre au premier degré.

Le sénateur Eaton : Qu'en est-il du meurtre au deuxième degré?

M. Spratt : Le meurtre au deuxième degré est punissable de l'emprisonnement à perpétuité. Il n'y a cependant pas de période minimale d'inadmissibilité à la libération conditionnelle, contrairement au meurtre au premier degré, pour lequel on ne peut pas être mis en liberté avant 25 ans. Il n'y a pas de période minimale d'inadmissibilité à la libération conditionnelle si vous êtes reconnu coupable de meurtre au deuxième degré, mais vous serez néanmoins toujours surveillé par la Commission des libérations conditionnelles.

Le sénateur Eaton : Et concernant le viol?

M. Spratt : Il n'y a pas de peines minimales pour l'agression sexuelle.

Le sénateur Eaton : Si on a violé une femme, il n'y a pas de peines minimales qui s'appliquent. Que le violeur soit le mari ou un inconnu, le juge pourrait-il lui donner deux ans sans faire de distinction?

M. Spratt : Si une femme a été victime d'agression sexuelle, nous faisons confiance au juge pour qu'il inflige une peine appropriée.

Le sénateur Eaton : Ne croyez-vous pas que l'infraction sexuelle contre un enfant ou l'exploitation de main-d'œuvre infantile soit un crime au moins aussi atroce que le meurtre au deuxième degré?

Mr. Spratt: This is the problem when we are dealing with absolutes. One can imagine many different cases where an offender takes someone's life, and one can imagine a great many cases where a child is subjected to unspeakable acts. The problem with mandatory minimum sentences, and the problem I have in answering that question, is that I cannot think of all the permutations that may exist.

Senator Eaton: I guess I lack imagination to imagine why you would object to a minimum sentence if a child has been exploited in any way.

Mr. Spratt: I trust our judiciary.

Senator Eaton: I guess I do not completely in that regard. Can you elaborate, if you have time, on how minimum sentencing would affect the more vulnerable of our populations or the minority of our populations? Why do they have extenuating circumstances that the rest of us do not?

Mr. Spratt: When we look at personal circumstances, what is empirical, more so in the United States than in Canada but also in Canada, is that the prison population is comprised disproportionately of certain groups. Perhaps I will deal with the Aboriginal population, because I think that is an easier group to deal with in the short amount of time we have. It is in fact legislated in the Criminal Code. After the *Gladue* case, Aboriginal offenders are entitled to consideration of their Aboriginal status, and that is a recognition of their personal circumstances, their history and the specific factors in that community that may lead to offences and should be considered upon sentencing. It is important not only when determining culpability and the reasons for offences, but also when determining ways to rehabilitate.

Senator Eaton: Is that not patronizing?

Mr. Spratt: The government did not seem to think so, and the Supreme Court did not think so when specific enactments and pronouncements were made.

Senator Martin: Thank you, Mr. Spratt, for what you have presented today. In some ways, I think we agree, but there is a lot of disagreement on the interpretation. For instance, I agree that we have a distinguished group of judges, and they are honourable and bound by ethics, and they are intelligent. We all respect our judiciary, but no system is perfect.

In our current system, as you say, these cases are new. Only five sentences have been delivered, and as Senator Callbeck has pointed out they were very lenient by all Canadian standards regarding minors. It is not a fair system when you have perpetrators who are adults and victims who are minors. In the application of the Criminal Code and the provisions that were put in place in 2005, we can see what the gaps are. The gaps exist in the system. We are not getting the kind of sentences that Canadians want to protect our children.

M. Spratt : Voilà le problème quand on ne fait pas dans la nuance. On peut en effet imaginer bien des scénarios où un délinquant commet un meurtre, où un enfant subit des actes innommables. Le problème à l'égard des peines minimales obligatoires, c'est qu'on ne peut pas concevoir toutes les circonstances qui peuvent être liées à un crime, ce qui m'empêche par ailleurs de répondre à votre question.

Le sénateur Eaton : Ce doit être par manque d'imagination que je ne peux pas comprendre pourquoi vous vous opposez à l'imposition d'une peine minimale obligatoire à quiconque a exploité un enfant.

M. Spratt : Je fais confiance aux juges.

Le sénateur Eaton : Je présume que je ne suis pas entièrement d'accord avec vous sur le sujet. S'il reste assez de temps, pouvez-vous donner plus de détails sur l'impact qu'auraient les peines minimales obligatoires sur les personnes vulnérables ou les personnes issues des minorités? Pourquoi y a-t-il des circonstances atténuantes qui s'appliquent à elles, mais pas à nous?

M. Spratt : En ce qui concerne la situation personnelle, on constate, surtout aux États-Unis, mais aussi au Canada, que certains groupes sont surreprésentés dans la population carcérale. Je vais prendre l'exemple des Autochtones, car il m'apparaît être le plus simple compte tenu du temps dont nous disposons. En fait, la chose a été intégrée au Code criminel. Depuis l'affaire *Gladue*, les délinquants autochtones ont droit à un traitement particulier à leur origine ethnique. Dans la détermination de la peine, on doit tenir compte de la situation personnelle de ces gens, de leur histoire et des facteurs propres à cette communauté qui peuvent pousser à commettre des infractions. Ces facteurs doivent être pris en compte non seulement dans la détermination de la culpabilité des individus et des motifs à l'origine de leurs infractions, mais également dans le choix des moyens qui seront pris pour les réadapter.

Le sénateur Eaton : N'est-ce pas de la condescendance?

M. Spratt : Le gouvernement ne semblait pas de cet avis, tout comme la Cour suprême lorsqu'elle a rendu des décisions et fait des déclarations.

Le sénateur Martin : Je vous remercie, monsieur Spratt, de votre exposé d'aujourd'hui. Je pense que nous sommes d'accord à certains égards, mais nous divergeons beaucoup d'opinions sur l'interprétation. Par exemple, je suis d'accord pour dire que nos distingués juges sont particulièrement compétents et intelligents, et je sais qu'ils sont tenus de se conformer à des règles d'éthique. Nous respectons tous le pouvoir judiciaire, mais aucun système n'est parfait.

Comme vous le dites, ces affaires sont nouvelles dans notre système. Seulement cinq peines ont été imposées. Le sénateur Callbeck a d'ailleurs souligné que ces peines sont très clémentes selon les normes canadiennes relatives aux mineurs. Le système est injuste et inéquitable concernant les adultes qui commettent des infractions et les mineurs qui en sont les victimes. On peut voir qu'il y a des lacunes dans l'application du Code criminel et des dispositions qui ont été mises en place en 2005. Les peines imposées ne sont pas celles que les Canadiens veulent pour protéger les enfants.

When you talk about accomplishing goals, whether it is fairness or appropriateness or rehabilitation, I agree with you. However, what rehabilitation is there for perpetrators who get a sentence where they serve only one week or one month or one year? They have victimized these minors who are really at a disadvantage. We agree on our goals, but clearly there are problems in the system. Ultimately, this bill addresses those gaps.

As you say, we are learning, but in this learning curve, how many more victims will have to pay the price? How many more families will have to suffer? These are all vulnerable kids.

Our system is not perfect. Could you address the gaps you have seen? We may disagree, but you can comment on what I have said. It is not a question, and there are more things I wish to say, but I am limited in time, so I will give the rest of the time to your response.

Mr. Spratt: The first thing I would urge this committee to consider, and you will hear from witnesses more expert than myself on this, and there is some reference to it in my material, is that mandatory minimum sentences do not offer the deterrent effect.

Senator Martin: I am not talking about deterrent. Denunciation is a key principle.

The Chair: We have very little time left.

Mr. Spratt: Denunciation is a principle. I think rehabilitation and specific deterrence are other key principles.

This is an emerging area of law. I do not think the appellate courts have spoken on the sentences that you have referenced.

Other changes in legislation will address some of your concerns. Although I spoke against it, the elimination of the two-for-one credit will result in longer sentences. When we say a person received only one week for an offence, we have to remember that the person was not sentenced to one week. I think in the case of *Eve*, the offender spent over one year in horrendous pre-sentence custody without any rehabilitation, which is not a laudable goal. When we speak about lenient sentences, we must remember the legislative map that existed and how that has changed with regard to the credit given to pre-sentence custody.

The bottom line is that I agree with you. This is a problem that needs to be addressed. This is a vulnerable group. At the very least, if the government is to mandate a minimum sentence, there should be some permissible departure clause in the legislation that allows for the most extreme circumstances. Only in those circumstances may a judge deviate from the minimum sentence.

Senator Plett: I want to thank Senator Ogilvie for his excellent preamble. He said most of what I wanted to say and I echo his comments.

Je suis d'accord avec vous pour ce qui est de l'atteinte des objectifs au chapitre de l'équité, de l'adéquation des peines ou de la réadaptation. Cependant, comment réadapter les délinquants qui purgent une peine de seulement une semaine, un mois ou un an? Ces gens ont commis des infractions contre des mineurs qui étaient vraiment à leur merci. Nous sommes d'accord sur les objectifs, mais le système comporte à l'évidence des problèmes. En fin de compte, le projet de loi sert à corriger ces lacunes.

Pour reprendre vos dires, on est en train d'apprendre. Cela dit, combien d'autres victimes faudra-t-il avant qu'on ait appris la leçon? Combien de familles devront encore souffrir? Les enfants sont des personnes vulnérables.

Notre système est imparfait. Que feriez-vous pour combler les lacunes que vous avez constatées? Même si nous sommes en désaccord, vous pouvez commenter ce que j'ai dit. Je n'ai pas posé de question et j'aimerais dire bien d'autres choses, mais je dispose d'un temps limité. Alors, je vais vous donner le reste du temps pour répondre.

M. Spratt : J'encourage vivement les membres du comité à réfléchir au fait que les peines minimales obligatoires n'ont pas d'effet dissuasif. D'autres témoins plus expérimentés que moi vous le diront. Le sujet est d'ailleurs évoqué dans mon mémoire.

Le sénateur Martin : Je ne parle pas de dissuasion, mais de dénonciation, un principe important.

Le président : Il reste très peu de temps.

M. Spratt : Il y a la dénonciation, mais la réadaptation et la dissuasion sont selon moi d'autres principes importants.

Il s'agit d'un nouveau domaine en droit. Je ne pense pas que les tribunaux d'appel se soient prononcés sur les peines dont vous avez parlé.

D'autres modifications à la loi répondront à certaines de vos préoccupations. Même si je me suis prononcé contre l'idée, l'élimination du crédit double se traduira par des peines plus longues. Lorsqu'on dit qu'un délinquant purge seulement une semaine pour une infraction, il faut se rappeler que ce n'est pas la durée de la peine imposée. Dans l'affaire *Eve*, le coupable a passé plus d'un an en détention présentencielle. Il vivait dans des conditions horribles et n'avait pas accès à des programmes de réadaptation, ce qui est déplorable. Quand on parle de peines clémentes, il ne faut pas oublier les changements apportés à la loi et leur incidence sur le calcul en double du temps passé en détention présentencielle.

En fin de compte, je suis d'accord avec vous. Il faut s'attaquer à ce problème. On parle de personnes vulnérables. Si le gouvernement rend obligatoire une peine minimale, il devrait à tout le moins y avoir une disposition dérogatoire facultative qui s'applique dans les circonstances extraordinaires. Un juge ne pourrait imposer une peine inférieure à la peine minimale que dans de telles situations.

Le sénateur Plett : Je veux remercier le sénateur Ogilvie de son excellent préambule. Il a parlé de la plupart des choses dont je voulais discuter. Je suis d'accord avec lui.

I want you to understand my personal feelings. My concern is not for Imani Nakpangi. My concern is for Eve and the thousands of Eves out there. Your concern may be for the perpetrator; mine is for the victim. I believe the minimum sentence we have in this bill is not stiff enough.

I think your concern is addressed when you say a judge should be able to deviate under the most severe or extreme circumstances. We have given the minimum sentence in this bill, and the deviation from that should only be toward the maximum sentence. You place a lot of trust in judges, and rightfully so, yet you say these minimums will also become the maximums. If you have the confidence in judges that you say you have, we should trust judges to increase those minimums in a case like Imani Nakpangi where the judge would give him more than five years. I would like to believe we have judges who would do that.

You talk about aggravating factors, such as age. The entire bill speaks to the issue of age. This bill is directed toward youth. You say the public is moving away from wanting minimums. You have some evidence to support that. I speak to many members of the public, and they want stiffer sentences, not more lenient ones.

I would like you to address your comments about judges and why you feel they would automatically give the offender who abused Eve five years and not ten years.

Mr. Spratt: In that case, the person may not receive five years. Personal circumstances of the offender would be considered. Imani Nakpangi was a fairly heinous case. I would have thought he would have got more; he did not. First, I do not think the appeal court has spoken on that case.

Second, the problem with mandatory minimums is that they can decrease transparency. Senator, you and I would both agree, and the people you speak to would agree, that we want a transparent system. We want to know why people are receiving sentences; we want reasons why they are receiving sentences. That is something we can all agree on.

I deal with mandatory minimum sentences all the time for firearms offences. There is no mandatory minimum for sexual assault. There is a mandatory minimum for sexual interference.

I am dealing with an ongoing case involving the distribution of child pornography. He is charged with distribution of child pornography, which has a mandatory minimum of one year if the Crown proceeds by indictment. He is also charged with possession of child pornography, which has a mandatory minimum of 90 days if the Crown proceeds by indictment. In that case, there is an extreme incentive to engage in a closed-door meeting with Crown attorneys to resolve the charges and have the charge carrying a one-year minimum dropped if the offender pleads guilty to the offence with a 90-day minimum.

That situation happens all the time. You would not know about it unless I told you because it happens behind closed doors. Minimum sentences result in less transparency.

Je veux vous faire comprendre comment je me sens. Je ne suis pas préoccupé par Imani Nakpangi, mais par Eve et les milliers de personnes dans sa situation. Vous vous souciez peut-être du délinquant; pour ma part, je me concentre sur la victime. J'estime que la peine minimale dans ce projet de loi n'est pas suffisante.

Si un juge peut déroger à la disposition dans les circonstances exceptionnelles, je pense que cela répond à votre préoccupation. Nous avons prévu une peine minimale dans le projet de loi, et toute dérogation devrait aller uniquement dans le sens de la peine maximale. Je vous comprends d'avoir une confiance inébranlable dans les juges. Cependant, vous dites qu'ils ne donneront jamais plus que les peines minimales. Si vous avez autant confiance dans les juges que vous le dites, il faudrait s'attendre à ce que les juges imposent des peines plus sévères que la peine minimale dans les affaires comme celle de Imani Nakpangi, soit plus de cinq ans. J'aimerais croire que les juges au Canada imposeraient plus que cela.

Vous parlez de facteurs aggravants, comme l'âge. Il est question de l'âge partout dans ce projet de loi, qui concerne les jeunes. Vous dites que la population veut de moins en moins qu'on prescrive des peines minimales. Vous avez en outre des preuves à l'appui. Or, je m'entretiens avec bien des citoyens qui ne souhaitent rien de moins que des peines plus sévères.

J'aimerais vous entendre de nouveau sur les juges et dire pourquoi vous estimez qu'ils infligeraient une peine de 5 ans au lieu d'une peine de 10 dans une affaire comme celle de Eve.

M. Spratt : Dans une telle affaire, la personne pourrait ne pas être condamnée à 5 ans. Sa situation personnelle serait prise en considération. Le crime commis par Imani Nakpangi était assez horrible. Je me serais attendu à ce qu'il ait plus que cela. Mais je ne crois pas qu'on se soit prononcé sur l'affaire en cour d'appel.

Le problème des peines minimales obligatoires, c'est qu'elles peuvent aussi nuire à la transparence. Vous et moi, monsieur le sénateur, ainsi que les gens avec qui vous avez discuté, sommes d'accord pour dire que nous voulons un système transparent. Nous souhaitons connaître les motifs pour les peines imposées. Nous parlons d'une même voix à ce sujet.

Je m'occupe constamment d'affaires concernant des infractions liées aux armes à feu, qui font l'objet de peines minimales obligatoires. Par ailleurs, il n'y a pas de peine de ce genre pour l'agression sexuelle, mais il y en a une pour les contacts sexuels.

Je m'occupe présentement d'une affaire de distribution de pornographie juvénile. Si la Couronne procède par mise en accusation, le prévenu est passible d'une peine minimale obligatoire d'un an pour distribution de pornographie juvénile et d'une peine minimale obligatoire de 90 jours pour possession de tel matériel. Dans cette affaire, il est très tentant d'engager des négociations de plaidoyers à huis clos avec les procureurs de la Couronne pour qu'ils laissent tomber l'accusation la plus grave si le prévenu plaide coupable à l'autre.

C'est toujours la même histoire. On n'en entendrait pas parler, à cause du huis clos. Les peines minimales obligatoires nuisent à la transparence.

Senator Dyck: I agree with many of the things that have been said. I wanted to say what Senator Plett said, that this bill is all about age. Age has been taken into account as an aggravating factor because we are talking about minors under the age of 18. In my speech at second reading, I thought we should maybe incorporate different ages, because I think younger children are more vulnerable and more likely to be more severely affected by human trafficking.

However, the interesting option occurs in that judges should be able to see the minimum mandatory as a minimum sentence and then add to it. That is something we should leave to the discretion of the judge. I am not opposed to imposing a minimum mandatory sentence for this offence; it is a minimum.

Other countries like the U.S., Thailand and India all impose minimum mandatory sentences for the sex trafficking of children. Their penalties are higher — seven to ten years. They impose a minimum mandatory for sex trafficking, but they do not impose a minimum mandatory for labour trafficking of children.

That is a significant distinction. That is why I think perhaps there should be a distinction. You talked about different types of offences. You imagined cases of human trafficking for a minor that should not require a minimum mandatory. If you have a minor trafficked for purposes of forced labour that was not related to sexual exploitation, can you give us an example that might be an exception?

Mr. Spratt: Look at the principles of being a party to an offence. A person who is not the mastermind can be captured under this legislation. That person may simply be travelling with a young person, bringing him or her to Canada to hand off to another individual. It is reprehensible conduct; there is no disagreement on that. However, there must be recognition that this person is not the mastermind. There is no way with a mandatory minimum sentence to reflect precisely that person's culpability and reasons for engaging in that act.

People trafficking in children for their own gratification or for monetary gain would be in a different category than people who are wilfully blind or who may not even know exactly what is happening. The concept of wilful blindness exists in our legal system. They ought to have known; they should have looked into matters. Persons who are wilfully blind to their conduct in transporting, not arranging, and handing off that child are certainly guilty of an offence. They are guilty of reprehensible conduct.

However, people who engage in an act like that to secure their own passage out of a war-torn area or to secure a benefit for their family should be treated differently from people engaging in gratuitous conduct for their personal financial benefit.

That is the problem with minimum sentences. Five years undoubtedly is appropriate for the mastermind, the ringleader who is doing it gratuitously and maliciously for his or her own benefit. I would agree with you that more than five years would be appropriate for that person. Is a five-year minimum in all cases an appropriate sentence for an individual who is in the lower end

Le sénateur Dyck : Je suis d'accord avec beaucoup de vos affirmations. Le sénateur Plett m'a enlevé les mots de la bouche quand il a dit que ce projet de loi est une affaire d'âge. L'âge est un facteur aggravant, parce qu'il est question de mineurs. Dans le discours que j'ai prononcé lors de la deuxième lecture du projet de loi, j'ai exprimé l'idée de doser la sévérité en fonction de l'âge, parce que j'estime que les jeunes enfants sont plus vulnérables et plus susceptibles de souffrir de séquelles plus graves de la traite de personnes.

Cependant, un aspect intéressant du projet de loi est de permettre aux juges de considérer la peine minimale obligatoire comme une peine à laquelle on peut ajouter d'autres peines. Nous devrions laisser cette faculté à la discrétion du juge. Je ne suis pas contre l'imposition d'une peine minimale obligatoire pour cette infraction; c'est un minimum.

Dans d'autres pays, comme les États-Unis, la Thaïlande et l'Inde, on impose des peines minimales obligatoires pour la traite d'enfants à des fins sexuelles. Les peines y sont plus sévères — de 7 à 10 ans. Mais on n'y impose pas de telles peines pour la traite d'enfants contraints au travail.

La distinction est importante. C'est pourquoi je pense que, peut-être, on devrait la faire. Vous avez parlé de différents types d'infractions. Vous avez imaginé des cas de trafic de personnes mineures qui n'exigeraient pas de peine minimale obligatoire. Dans le cas d'un mineur victime de la traite et contraint à un travail non relié à l'exploitation sexuelle, pouvez-vous nous donner un exemple qui pourrait constituer une exception?

M. Spratt : Voyez les principes qui s'appliquent au participant à une infraction. Cette loi s'applique à la personne qui n'est pas le cerveau derrière l'infraction. Il peut s'agir d'un individu qui voyage simplement avec un jeune, qui l'amène au Canada pour le confier à un autre. On s'accorde à dire que c'est une conduite répréhensible. Cependant, il faut reconnaître que cet individu n'est pas le cerveau de l'opération. La peine minimale obligatoire ne permet pas de s'adapter avec précision à sa culpabilité ni à ses motifs pour la commission de l'acte.

On rangerait les individus faisant la traite d'enfants pour leur propre satisfaction ou dans un but lucratif dans une catégorie différente de celles des personnes insouciantes ou même ignorantes des faits. Notre droit connaît la notion d'insouciance. Les personnes insouciantes sont tenues de savoir; elles auraient dû s'informer. Celles qui sont délibérément aveugles à leur conduite dans le transport et la remise d'un enfant à un tiers, même si elles n'ont rien organisé, sont bien sûr coupables d'une infraction, d'une conduite répréhensible.

Toutefois, on devrait traiter différemment les personnes qui commettent une action, par exemple fuir une région déchirée par la guerre ou obtenir un avantage pour leur famille, des personnes qui ont commis un acte gratuit, motivé par l'appât du gain.

C'est le problème des peines minimales. Il est sûrement approprié de condamner à une peine de cinq ans le cerveau, le meneur qui agit de façon tout à fait gratuite et malicieuse pour son propre avantage. Je conviendrais avec vous qu'une peine plus sévère conviendrait dans ce cas. Une peine minimale de cinq ans qui s'applique à tous les cas est-elle appropriée pour un individu dont la culpabilité

of moral culpability? Can we really say that? Can you say that in every single case that you can imagine — and be liberal and extend every benefit, every mitigating factor to the offender you are imagining, including that the person is from a war-torn country and is are not benefiting from the offence in any way except to help his family out — five years is appropriate? Imagine those examples. Can you think of one example that may not warrant five years? I suppose that is where we disagree.

Senator Seidman: I am looking at Bill C-268, to amend the Criminal Code with respect to minimum sentences for offences involving trafficking of persons under the age of 18 years. It is very clear. I must say I am a little alarmed that you really do not address the specific issue of human trafficking in your submission to our committee, nor do you do so in your conclusions. You treat it like it is just any ordinary, mandatory minimum that we might be dealing with.

Might you be familiar with the Criminal Intelligence Service Canada's 2008 strategic intelligence brief entitled "Organized Crime and Domestic Trafficking of Persons in Canada," which raises the alarm that human trafficking is a growing national problem? Indeed, it is done by well-organized networks rather than just individuals. In the U.S., the 2009 *Trafficking in Persons Report* notes that Canadian law enforcement has reported difficulty securing adequate punishments against human traffickers.

If we can be more specific now about what we are referring to regarding mandatory minimum sentences rather than just assuming it is comparable with any old kind of crime, which we clearly as a committee are saying it is not, do you feel that the criminal justice system appears to be working when it comes to addressing the trafficking of underage girls?

Mr. Spratt: Perhaps I will start with your question that I never addressed human trafficking, and I will. I am against it. It is bad. It should be stopped. I do not think I disagree with anything that anyone on this committee has said about human trafficking.

However, when we look at how we accomplish that goal, certainly imposing a mandatory minimum sentence of five years, ten years or twenty years will accomplish what you seek to accomplish, but one has to measure it against fairness, against our historic position of discretion in our justice system, and against the utility of mandatory minimum sentences. Will mandatory minimum sentences deter these well-organized networks with masterminds offshore who send people over?

Again, I would urge this committee to hear from the people who have done studies on this, but mandatory minimum sentences do not provide general deterrence. If this committee and if Parliament clearly say, "We understand that mandatory minimums do not provide deterrence and that they can lead to unfair results, but we are imposing a mandatory minimum sentence because this is about punishment and 'denunciation,'" that is fine. It will likely be constitutional. There will be specific constitutional challenges in cases where the specific circumstances merit it, but if we want to concentrate on punishment and

morale est faible? Peut-on poser le problème en ces termes? Peut-on affirmer que, dans tous les cas simples que l'on peut imaginer — en étant généreux pour le délinquant, en lui concédant tous les bénéfices, tous les facteurs atténuants imaginables, y compris qu'il vient d'un pays déchiré par la guerre et qu'il ne retire absolument rien de l'infraction, si ce n'est la sécurité de sa famille — une peine de cinq ans convient? Essayons d'imaginer de tels exemples. S'en trouve-t-il un qui peut ne pas justifier cinq ans? C'est ici, je suppose, que nous divergeons d'opinion.

Sénateur Seidman : Pour moi, le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peines minimales pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de 18 ans), est très clair. Je dois dire que je suis un peu alarmée par le silence de votre exposé et de vos conclusions sur le cas précis de la traite de personnes. Vous semblez la confondre avec tout autre crime ordinaire, passible d'une peine minimale obligatoire dont nous pourrions nous occuper.

Connaissez-vous le bulletin de renseignements stratégiques publié en 2008 par le Service canadien de renseignements criminels et intitulé « Le crime organisé et la traite intérieure des personnes au Canada », dans lequel on sonne l'alarme contre le problème national de plus en plus grave qu'est la traite de personnes? En effet, ce crime est commis par des réseaux bien organisés plutôt que par des individus. Aux États-Unis, on lit dans le *Trafficking in Persons Report* de 2009 que les organismes canadiens chargés de l'application de la loi ont déploré la difficulté de requérir les peines adéquates pour les responsables.

Soyons plus précis, maintenant, sur ce dont il est question en matière de peines minimales obligatoires. Ne supposons pas simplement que ce crime est comparable à n'importe quel crime classique, car le comité s'inscrit catégoriquement en faux contre cette affirmation. Avez-vous l'impression que le système de justice pénale réprime efficacement la traite de mineures?

M. Spratt : Pour commencer, en réponse à votre question, selon laquelle je n'ai pas parlé de traite de personnes, je suis contre. C'est un crime sérieux, qu'on doit réprimer. Je ne pense pas être en désaccord avec ce qui s'est dit, dans ce comité, à ce sujet.

Cependant, il est certain que l'imposition d'une peine minimale obligatoire de 5 ans, de 10 ans ou de 20 ans permettra d'atteindre le but visé. Il faut cependant mesurer le résultat en fonction de l'équité, de la position que nous avons toujours tenue en matière du pouvoir discrétionnaire de nos juges et de l'utilité de ces peines. Vont-elles dissuader les réseaux bien organisés dont les cerveaux se trouvent à l'étranger d'envoyer ici des personnes dont ils font la traite?

Encore une fois, je recommanderais vivement au comité d'écouter les auteurs d'études sur la question. Les peines minimales obligatoires n'ont aucun effet dissuasif général. Si le comité et le Parlement affirmaient clairement qu'ils comprennent que les peines minimales obligatoires n'ont aucun effet dissuasif et qu'elles peuvent mener à des injustices, mais que, néanmoins, ils les imposent parce qu'il s'agit de punir et de dénoncer, parfait. Ce sera probablement constitutionnel. Il y aura probablement des contestations particulières sur ce terrain, lorsque les circonstances particulières s'y prêteront. Mais, si nous voulons privilégier la

denunciation above the other paramount goals of proportionality, rehabilitation and deterrence, that is fine, and let us say so.

However, I am here to tell you that mandatory minimum sentences do not lead to transparent results. The evidence seems to say they do not offer deterrence. Mandatory minimum sentences will result in more trials, and they will capture people in an unfair way and lead to unjust results. In the end, we need not engage in this debate, because as someone who appears before judges on a daily basis, I can tell you that we do not need to impose mandatory minimum sentences because our judiciary is in the best position to ensure that there are appropriate results.

Senator Seidman: You keep talking about evidence. I would like to know exactly how many studies and what kind of studies demonstrate this conclusive evidence that mandatory minimum sentences do not work.

Mr. Spratt: I have cited some of those studies in the paper.

Senator Seidman: How many?

Mr. Spratt: I do not have a number to give you. I have cited them in the paper. You can refer to those. The point I would make is that if as a country and as a government we are moving away from our historic position of discretion and fairness, then it should not be my job to present this committee with studies, but the government should be in a position to tell me why we are departing from that. I have yet to see a study that says that mandatory minimum sentences are a better deterrent than the alternatives.

Senator Demers: Thank you for being here this morning. I lived in the United States for 21 years. I am not a lawyer, but I have friends. The United States seem to be harsher, if you want. Not being disrespectful, I think the sentencing is sometimes a joke. The victims seem to have less leeway than the person who committed the crime. They are often candy sentences. Recently, someone was arrested 15 times for drunk driving, and he killed someone, and finally now he is going to get it. We have an artist, whose name I do not have to mention, who was attacked by her agent for years when she was eight, ten or twelve years old. She is totally screwed up in life, and he is out playing golf. That is just an example, because I am limited in time, and I certainly respect Senator Eggleton's time. Are we going around the table and running around? Is anyone listening? To me, I think it is a joke. I see guys coming out of jail, because I have done some speaking engagements in jail, and they have a better life than the victims. That is all I have to say.

The Chair: Do you have a brief comment?

Mr. Spratt: Drunk driving is a bad crime; 15 times is deplorable; and there are mandatory minimum sentences for second, third and fourth offences for drunk driving. Obviously they did not work.

Senator Hubley: Mr. Spratt, I go back to your main objection to mandatory minimums, which is limiting judicial discretion. You did mention that you might like to comment on the actual practicalities of mandatory minimum sentences and the discretion

punition et la dénonciation par rapport aux autres objectifs primordiaux de la justice que sont la proportionnalité de la peine, la réhabilitation et la dissuasion, bravo! et affirmons-le.

Cependant, je tiens à vous dire que les peines minimales obligatoires ne donnent pas de résultats transparents. Les faits semblent montrer qu'elles n'ont pas d'effet dissuasif. Elles favoriseront la multiplication des procès, elles s'appliqueront de manière injuste et aboutiront à des résultats également injustes. Au bout du compte, nous n'avons pas besoin d'engager ce débat. En ma qualité d'avocat qui exerce quotidiennement dans le prétoire, je suis en mesure d'affirmer que nous n'avons pas besoin d'en imposer, parce que notre pouvoir judiciaire est le mieux placé pour s'assurer que la justice donne des résultats appropriés.

Le sénateur Seidman : Vous parlez sans cesse de faits. J'aimerais savoir exactement combien d'études et quel genre d'études prouvent de façon irréfutable que ces peines sont inefficaces.

M. Spratt : J'en cite certaines dans le document.

Le sénateur Seidman : Combien?

M. Spratt : Je ne saurais dire. Je les cite. Vous pouvez les trouver. Je ferais remarquer que si le pays et si le gouvernement abandonnent leur position traditionnelle en faveur du pouvoir discrétionnaire des juges et de l'équité, mon travail ne devrait pas être de présenter des études au comité. Cependant, le gouvernement devrait être en mesure de dire pourquoi il abandonne cette position. Je n'ai pas encore vu d'études affirmant que les peines minimales obligatoires ont un meilleur effet dissuasif que les autres types de peines.

Le sénateur Demers : Merci d'être des nôtres ce matin. J'ai vécu 21 ans aux États-Unis. Je ne suis pas avocat, mais j'ai des amis. Aux États-Unis, la justice semble plus sévère, j'en conviens. Sauf votre respect, je pense que les peines sont parfois ridicules. Les victimes semblent avoir moins de liberté de manœuvre que le délinquant. Les sentences sont souvent trop clémentes. Un ivrogne qui, dernièrement, a été arrêté 15 fois pour ivresse au volant sera enfin puni après avoir fait une victime. Une de nos artistes, dont je tairai le nom, a été agressée par son imprésario quand elle avait de 8 à 12 ans. Elle est maintenant totalement perturbée pour le reste de sa vie pendant que lui joue au golf. Faute de temps et parce que je respecte celui du sénateur Eggleton, je me bornerai à ce seul exemple. Savons-nous ce que nous faisons? Quelqu'un est-il à l'écoute? D'après moi, c'est une farce. Les prisonniers qu'on libère, je le sais parce qu'on m'a invité à prononcer des conférences dans des prisons, mènent une plus belle vie que les victimes. C'est tout ce que j'ai à dire.

Le président : Avez-vous une courte observation à faire?

M. Spratt : La conduite en état d'ébriété est un crime grave; 15 arrestations, c'est déplorable; or, il existe des peines minimales obligatoires pour les deuxième, troisième et quatrième infractions. Il est évident qu'elles n'ont pas donné de résultats.

Le sénateur Hubley : Monsieur Spratt, je reviens à votre principale objection contre les peines minimales obligatoires, c'est-à-dire qu'elles limitent le pouvoir discrétionnaire des juges. Vous avez mentionné que vous aimeriez faire des observations sur

that may then be exercised by Crown attorneys or the police. Would you highlight what problems might arise because we are limiting our judicial discretion with mandatory minimums and what problems might, because of practicalities, be picked up at some other level of the legal system? Would you like to comment on that or give other examples?

Mr. Spratt: The best example one can give about mandatory minimum sentences and Crown discretion is that the Crowns are honourable people. They do a good job. I deal with them every day. You will hear from Mr. Chaffe after me. I have appeared on committees with him before and there is no better person to hear from.

However, when we remove discretion from judges and place it in unreviewable hands, that is not something we should strive for. Firearm offences are the best example. There is a four-year mandatory minimum for a robbery committed with a firearm. Of course, when you commit a robbery with a firearm, there are many other charges you are charged with — possession of a firearm, assault — offences that may not carry the same mandatory minimum sentences.

Quite often, the Crown will exercise its discretion and not prove that the firearm is a firearm. There will be an agreement that it was an imitation firearm, which has a lesser mandatory minimum sentence. That achieves a goal for an offender who commits an offence and wants to accept responsibility but finds for whatever reason that four years is unpalatable. Maybe it is too long for the offender, or maybe there are personal circumstances that may justify something less than that.

In that case, it is an incentive for the person to resolve, which is laudable, because four years may not be appropriate. At the same time, we are trusting Crown attorneys to exercise that discretion about what charge to proceed on and what to prove. Again, they are all honourable people, but at the same time, it seems ironic that we are placing discretion in the unreviewable hands of a Crown attorney and removing it from the reviewable hands of a judge. That is an inevitability that will occur. I do not think that as a society we should strive towards that.

The Chair: On that note, I will say thank you on behalf of the committee, Mr. Spratt, for your presentation and comments.

Mr. Spratt: Thank you very much.

The Chair: Next we welcome Jamie Chaffe, President of the Canadian Association of Crown Counsel, which he has been since of April 2008. Prior to that, he had a distinguished career with the Ontario Crown Attorneys' Association, where he was also president at one time.

Jamie Chaffe, President, Canadian Association of Crown Counsel: Thank you. I will be exceedingly brief with my opening comments. I hope to be of some assistance to this committee on this very interesting topic. Thank you very much for inviting the Canadian Association of Crown Counsel, CACC.

les détails pratiques de ces peines et sur le pouvoir discrétionnaire que peuvent ensuite exercer les procureurs de la Couronne ou la police. Pourriez-vous mettre en évidence les problèmes susceptibles de découler de la limitation du pouvoir discrétionnaire des juges, du fait des peines minimales obligatoires, et nous dire lesquels, en raison de détails pratiques, pourraient être repris à un autre niveau du système juridique? Pourriez-vous faire des observations ou donner d'autres exemples?

M. Spratt : Le meilleur exemple que je peux donner sur les peines minimales obligatoires et le pouvoir discrétionnaire de la Couronne réside dans l'honorabilité des procureurs de la Couronne. Ils font un bon travail. J'ai des rapports quotidiens avec eux. M. Chaffe me suit. J'ai comparu devant des comités avec lui, et il n'y a pas de meilleure personne avec qui discuter.

Cependant, il faut éviter de retirer aux juges leur pouvoir discrétionnaire et de le confier à des personnes sur qui nous n'avons aucun contrôle judiciaire. Le meilleur exemple vient des crimes commis avec des armes à feu. Pour un vol qualifié commis avec une arme à feu, la peine minimale obligatoire est de quatre ans. Bien sûr, quand on commet ce crime, on peut être accusé de beaucoup d'autres choses — possession d'arme à feu, voies de fait — des infractions qui peuvent ne pas être passibles des mêmes peines minimales obligatoires.

Très souvent, la Couronne exercera son pouvoir discrétionnaire et ne prouvera pas que l'arme était une arme à feu. On s'accordera à dire que c'était une imitation d'arme à feu, ce pour quoi la peine minimale obligatoire est moindre. Le délinquant qui souhaite reconnaître la responsabilité de son crime mais qui, peu importe la raison, ne supporte pas l'idée de passer quatre années en prison y trouve son compte (peine écourtée, prise en considération de circonstances personnelles atténuantes).

Dans ce cas, on l'incite à se décider, ce qui est louable, parce que quatre années peuvent ne pas convenir. En même temps, nous faisons confiance aux procureurs de la Couronne pour qu'ils exercent un pouvoir discrétionnaire sur les chefs d'accusation à retenir et les preuves à fournir. Encore une fois, ces personnes sont honorables, mais, en même temps, il semble ironique d'accorder un pouvoir discrétionnaire à un procureur de la Couronne, qui échappe au contrôle judiciaire, et de le retirer au juge, qui lui, y était assujéti. Il se produira une inévitabilité. À mon avis, la société devrait éviter de s'engager dans cette voie.

Le président : Sur cette note, je vous remercie, au nom du comité, pour votre exposé et vos commentaires.

M. Spratt : Merci beaucoup.

Le président : Nous accueillons maintenant Jamie Chaffe, président de l'Association canadienne des juristes de l'État, depuis avril 2008. Avant cela, il a poursuivi une carrière distinguée à l'Ontario Crown Attorneys' Association, dont il a été le président pendant un certain temps.

Jamie Chaffe, président, Association canadienne des juristes de l'État : Merci. Je serai extrêmement bref dans mes remarques liminaires. J'espère pouvoir aider le comité sur cette question très intéressante. Merci beaucoup d'avoir invité notre association, l'ACJE.

Our organization is comprised of Crown prosecutors and civil lawyers employed by the Crown in the federal government and in each of the provinces. These member organizations represent front-line prosecutors in each province and with the federal Public Prosecution Service of Canada and the Department of Justice.

The CACC represents the interests of these prosecutors to the respective ministries of justice and to the justice system at large at a national level. When the CACC makes comments on a proposed piece of legislation, it does so from an apolitical, non-partisan perspective, as befits our role as quasi-judicial officials in the Canadian judicial system. We do not comment on whether a particular proposed change to the law reflects good or bad policy, but we strive to provide input on the likely systemic impact of the change on the ground from the perspective of a front-line prosecutor. We are strongly of the view that this perspective is critical to your work in making law.

In preparation for these submissions, each provincial and federal prosecuting attorneys association was canvassed regarding its views and the likely impact of Bill C-268. We have tried to analyze and predict the impact of this bill on the practical areas of day-to-day practice in the Canadian criminal justice system.

Bill C-268 would create new minimum jail terms for persons charged under the human trafficking sections of the Criminal Code. All jurisdictions are of the view that, to the extent that these charges arise, and it seems apparent that they are arising more frequently, these mandatory minimum sentences will reduce guilty pleas to such charges and will increase the rate at which these matters go to trial.

We also expect that Bill C-268 will increase the workload of the sentencing hearing stage. We anticipate that there will be work for our trial prosecutors on appeal grounds as the new provisions are challenged constitutionally.

As with the other recent Criminal Code amendments that have enshrined new offences, new mandatory minimums and new procedures for dangerous offender designations, Bill C-268 will lead to a significantly increased trial rate and fewer guilty pleas. This is important for jurisdictions that have workloads that are already over capacity and where there is a significant delay between the date of the charge and the trial date.

Bill C-268 may result in a necessary adjustment of sentencing and sentence. In these overburdened jurisdictions, Crown prosecutors and pretrial judges may well need to offer lower sentences or diversion to offenders charged with other offences to compensate for the reduction of trial capacity caused by this new added trial load.

Where such work pressures exist, Crown prosecutors will need to create trial capacity and will likely do so by triaging non-violent cases out of the trial courts, usually cases that involve offences against property. Absent an increase in funding to add

Notre organisation est constituée de procureurs de la Couronne et de civilistes employés par la Couronne, dans l'administration fédérale et celle de chacune des provinces. Ces organisations membres représentent les procureurs de première ligne dans chaque province, au Service fédéral des poursuites pénales du Canada et au ministère de la Justice.

L'ACJE représente au niveau national les intérêts de ces procureurs auprès de leurs ministères respectifs de la Justice et auprès du système judiciaire en général. Ses observations sur un projet de loi sont apolitiques, non partisans, comme il convient à son rôle d'agent quasi judiciaire dans le système judiciaire canadien. Nous ne dirons pas d'un projet de modification de la loi qu'il est le reflet d'une bonne ou d'une mauvaise politique. Nous nous efforcerons plutôt de donner un aperçu de ses répercussions systémiques probables, sur le terrain, d'après le point de vue d'un procureur de première ligne. Nous sommes convaincus que ce point de vue est indispensable à votre travail de législateur.

Pendant la préparation de ces exposés, nous avons sondé chaque association provinciale et fédérale de procureurs de la Couronne sur ses opinions et sur les conséquences probables du projet de loi C-268. Nous avons essayé d'analyser et de prévoir ses répercussions sur des aspects concrets de l'exercice quotidien du droit dans le système canadien de justice pénale.

Le projet de loi C-268 institue de nouvelles peines minimales d'emprisonnement pour les personnes inculpées en vertu des articles du Code criminel s'appliquant à la traite de personnes. Tous les ressorts sont d'avis que, dans la mesure où ces accusations seront portées, et il semble qu'elles seront portées plus souvent, ces peines réduiront le nombre de plaidoyers de culpabilité à ces chefs d'accusation et augmenteront le taux de litige.

Nous prévoyons aussi que le projet de loi C-268 augmentera la charge de travail à l'étape de l'audience de détermination de la peine. Que nos procureurs auront du travail à faire également en matière d'appels, parce que l'on contestera la constitutionnalité des nouvelles dispositions.

À l'instar des autres modifications du Code criminel qui ont consacré de nouvelles infractions, de nouvelles peines minimales obligatoires et de nouvelles procédures pour la désignation du statut de délinquant dangereux, le projet de loi C-268 augmentera sensiblement le nombre de procès et diminuera celui des plaidoyers de culpabilité. C'est important pour les ressorts déjà surchargés de travail et où il s'écoule passablement de temps entre le dépôt de l'accusation et le procès.

Le projet de loi C-268 peut aboutir à un ajustement nécessaire de la peine et de son prononcé. Dans les ressorts surchargés de travail, les procureurs de la Couronne et les juges d'avant procès peuvent très bien offrir des allègements de peines ou la déjudiciarisation aux délinquants accusés d'autres infractions, pour remédier au manque de capacité provoqué par cette nouvelle charge de travail.

Lorsque de telles pressions se feront sentir, les procureurs de la Couronne devront désengorger les tribunaux et ils y parviendront probablement en soustrayant les affaires concernant des infractions non violentes aux tribunaux, habituellement des

sufficient criminal justice infrastructure to support this legislation — and by that I mean more prosecutors, courts, judges, probation and parole officers and correction officers — these new provisions represent a new focus for the criminal justice system that would necessarily be resourced out of and at the expense of prosecutions of other criminal offences.

The Chair: You said that this will result in an increase in rates of people going to trial; there will be fewer guilty pleas. It would also add to an overburdened system now, and you say it requires more money. I understand it from that perspective, but what about the perspective of public security?

I think many people are saying we want to protect the public, quite aside from the punishment factor; whether it is appropriate to have stiffer penalties, there is the question of security of the public. Does it add to the security of the public to have these mandatory minimums?

Mr. Chaffe: I think adding mandatory minimums forces a refocus of the limited resources of the criminal justice system to charges that will attract trial time. We are not in a position to comment with respect to good or bad policy around enactment of legislation. The point we are trying to make is that, good or bad, mandatory minimums will necessarily refocus limited resources on criminal charges to those charges that attract the minimum sentences. In order to support that with the limited trial capacity we have, because it is a closed and limited system, we necessarily have to triage other charges out to create that capacity.

I am not sure I answered your question in the spirit in which it was asked, but I have to be careful not to comment on policy. Let me explain the role a little more clearly to you, if I can have your indulgence. It is not just that Crown prosecutors across the country may disagree with respect to policy — whether a law is a good one or not. We have a unique role in the criminal justice system. We are quasi-judicial officials. Our overarching obligation is to see that justice is done. It is our role, pursuant to the oaths we have sworn, to support the rule of law. Another of the key foundational obligations that Crowns have is to carry the law into effect. Once a federal piece of criminal legislation is passed into law, it is our job to carry it into effect.

On a day-to-day basis, as a prosecutor stands in trial court looking at his trial list or looking at the month of prosecutions he has to prosecute, he is the meat in the sandwich around what cases get priority and what cases he has to create trial capacity for. I do not think there is any particular role in the criminal justice system that is more attuned to the issue that you raised with respect to public safety. Our great challenge is to achieve it with the limited resources we have.

The Chair: Nothing in this bill specifically gives you additional resources, but if you do not get resources, what is the ramification of that? Does that mean some of these people go free — that time

infractions contre les biens. Faute de mieux financer la justice pour la doter d'une infrastructure suffisante, à l'appui de ce projet de loi — j'entends plus de procureurs, de tribunaux, de juges et d'agents de probation, de libération conditionnelle et de correction — ces nouvelles dispositions représentent une nouvelle orientation du système de justice pénale qu'il faudra nécessairement provisionner aux dépens des poursuites contre d'autres infractions criminelles.

Le président : Vous avez dit que cela augmenterait la proportion d'inculpés subissant un procès; qu'il y aura moins de plaidoyers de culpabilité; qu'on en demandera davantage à un système déjà surchargé et qu'il faudra plus d'argent. Je comprends votre point de vue, mais qu'en est-il de la sécurité publique?

Je pense qu'un grand nombre de gens demandent la protection du public, sans égard à la sanction; la question de la sécurité du public entre en ligne de compte pour déterminer s'il est approprié d'imposer des peines plus lourdes. Est-ce que les peines minimales obligatoires permettent d'accroître la sécurité du public?

M. Chaffe : Je crois qu'avec l'ajout de peines minimales obligatoires, il faut réévaluer les ressources limitées dont dispose le système de justice pénale en fonction des accusations qui nécessiteront du temps au tribunal. Nous ne sommes pas en mesure de commenter le bien-fondé des politiques qui entourent la promulgation des lois. Ce que nous essayons de dire, c'est qu'en raison des peines minimales obligatoires, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, les ressources limitées seront nécessairement consacrées aux accusations qui comportent des peines minimales. Pour y parvenir, il faut absolument désengorger le système, qui est fermé et limité, en faisant le tri des autres accusations afin de dégager du temps pour celles passibles de peines minimales.

Je ne suis pas certain d'avoir répondu en respectant l'esprit de votre question, mais je dois être prudent et ne pas commenter les politiques. Permettez-moi de vous expliquer un peu mieux notre rôle. Les procureurs de la Couronne partout au pays pourraient être en désaccord avec une politique — à savoir si une loi est judiciaire —, mais ce n'est pas tout. Nous avons un rôle tout à fait particulier à jouer au sein du système de justice pénale. Nous avons une fonction quasi judiciaire. Notre obligation primordiale est de veiller à ce que justice soit faite. Nous avons fait le serment de défendre la primauté du droit, et c'est notre rôle. Une autre obligation fondamentale des procureurs de la Couronne consiste à assurer la mise en vigueur des lois. Quand une loi fédérale en justice pénale est adoptée, c'est à nous de la mettre en application.

Au quotidien, un procureur examine au tribunal la liste des procès ou bien celle des poursuites dont il est responsable au cours du mois à venir. Il est pris en sandwich entre les dossiers prioritaires et les dossiers pour lesquels il doit désengorger le tribunal. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres intervenants dans le système de justice pénale qui soient plus sensibles que nous au problème de sécurité du public dont vous avez parlé. Notre grand défi consiste à trouver une solution avec les ressources limitées dont nous disposons.

Le président : Le projet de loi ne prévoit pas davantage de ressources. Quelles sont les conséquences si vous n'en obtenez pas d'autres? Est-ce que certains individus ne seront pas poursuivis —

will expire for bringing them to justice if it is an overburdened system? What is the ramification of your not getting the additional funds?

Mr. Chaffe: I would not suggest that people charged with these particular offences would go free. What the mandatory minimum would ensure would be a trial. It would be less likely that counsel and accused would enter a plea of guilty.

Once we have a trial, we are into a very challenging case for the Crown, particularly in these types of offences. We are dealing with witnesses who are young and often who have suffered post-traumatic stress — stress certainly. We have issues around interpretation and translators; we have issues around memory. If the victims are unwilling participants in the sex trade, we will experience all the credibility baggage that might be exploited in an ordinary case.

The Chair: It sounds like a longer process. It may not mean that someone would go free who otherwise would not, but a longer, more extended process is likely to come out of this. Is that what you are saying?

Mr. Chaffe: These are difficult cases to prosecute; and let us remember that there are not that many on the books currently. There may be as many as 32 before the courts now. Between 2007 and 2008, we had 13 charges of sexual exploitation under the old charges. It is not a huge part of our charge menu as prosecutors, but it appears to be increasing relatively quickly.

The Chair: We have heard here today and we are constantly hearing about people who, according to the public, are getting off easy, getting light sentences. That is what drives this kind of thing — a concern that people who are doing terrible things are getting off lightly.

We never seem to hear the reasons why a judge decides to have a shorter sentence than maybe what others would think would be justified. Why is that? Is it a question that there is not enough transparency or that judges are just going by the going rate? If there are reasons to give a shorter sentence, why do we not hear about them so that the public can get a better understanding of what appear to be terribly short sentences in some of these cases?

Mr. Chaffe: I guess it depends on the individual case, but I appreciate the spirit of your question. If members of the public were to sit in court anywhere in Canada, they would hear the reasons for any particular sentence. They would understand that often the judges are trying to balance the facts and the existing sentencing law that is before them on that individual case. Sentencing cases are individual exercises with respect to what is appropriate and what is not.

It is becoming more apparent, certainly over the last 15 years, due largely to a chronic underfunding of the criminal justice system, that the prosecutorial agencies and the courts need to create trial capacity for the most violent offences that are in our charge menus. We need to create time for those. We do not have

dispose-t-on d'une période limitée pour les traduire en justice, après quoi ils seront libérés puisque le système est engorgé? Qu'arrivera-t-il si vous ne recevez pas de fonds additionnels?

M. Chaffe : Je ne dirais pas que les individus accusés d'avoir commis ce genre d'infractions seraient libérés. Les peines minimales obligatoires feraient en sorte qu'il y ait un procès. Il serait moins probable que l'avocat et le prévenu présentent un plaidoyer de culpabilité.

Les procès pour ce genre d'infractions en particulier sont très difficiles pour les procureurs de la Couronne. Les témoins sont jeunes et, souvent, ils ont subi un stress consécutif à un traumatisme — et certainement un stress tout court. Les procureurs sont aux prises avec des problèmes d'interprétation et de traduction. Certains témoins présentent des troubles de mémoire. Si une victime s'est prostituée contre son gré, la crédibilité qui entre habituellement en ligne de compte dans un cas ordinaire sera ébranlée.

Le président : Le projet de loi semble allonger le processus. Même s'il ne permet pas la libération d'une personne qui ne l'aurait pas été autrement, le processus sera probablement long et compliqué. Est-ce bien ce que vous dites?

M. Chaffe : Les poursuites sont très difficiles dans ces dossiers; rappelons-nous qu'il n'y a pas beaucoup de cas devant les tribunaux à l'heure actuelle, peut-être à peine 32. Entre 2007 et 2008, 13 accusations d'exploitation sexuelle ont été portées en vertu des anciennes dispositions. Cela représente une infime fraction des accusations auxquelles les procureurs travaillent, mais il semble que ce nombre augmente relativement vite.

Aujourd'hui, nous avons entendu parler de certains individus qui, aux yeux du public, s'en tirent à bon compte avec des peines légères. D'ailleurs, nous en entendons constamment parler. Cette perception alimente la crainte que des individus ayant commis des actes terribles s'en tirent à bon compte.

Il semble qu'on ne nous donne jamais les raisons pour lesquelles un juge décide d'imposer une peine plus courte que celles auxquelles d'autres juges auraient pensé. Pourquoi? Est-ce une question de manque de transparence, ou est-ce plutôt parce que les juges se fient à la moyenne? S'il existe des raisons d'imposer une peine plus courte, pourquoi ne pas en informer le public, qui pourrait mieux comprendre les peines qui semblent parfois être affreusement courtes?

M. Chaffe : J'imagine que chaque cas est différent, mais je comprends l'esprit de votre question. Le public assistant à n'importe quel procès au pays entendrait les raisons pour lesquelles une peine en particulier a été imposée. Il comprendrait que les juges essaient souvent de tenir compte des faits en fonction des lignes directrices sur la détermination de la peine dans chaque cas. Avant de déterminer une peine pour un cas en particulier, le juge évalue ce qui est approprié ou non.

Depuis au moins les 15 dernières années, il est de plus en plus évident que les organismes chargés des poursuites judiciaires et les tribunaux doivent être désengorgés pour pouvoir se pencher sur les infractions les plus violentes parmi celles qui doivent être jugées. Cet engorgement s'explique en grande partie par le

enough capacity, so inevitably we have to triage the cases that are not a prosecutorial priority, which results in some sort of plea negotiation involving, largely, property offences.

Senator Plett: You said your prime objective is that justice is done. Probably we would all agree that that is our objective as well, and we need to determine what direction we go to get that done.

I am one of those good old boys who do not care about the perpetrator, but I care about the victim. I believe that this is one way of ensuring that the victims get compensated in some way for the horrendous crimes that they have been put through.

When something is not broken, you do not fix it. However, I think Eve is an indication that what we have now is not working. When someone like Imani Nakpangi gets a little over a year in jail, that is not acceptable, and something needs to be done.

I make this next comment with the highest respect for you and the work you do: I really do not care about the workload. I do not care if our courts are overworked. We still need to ensure that we do the right thing by the victims.

It is easy for me to say that if you do not have enough lawyers, hire more lawyers or get more funding. Maybe that is a job this committee or others will have to work on down the road, if our courts are more overworked than they are currently, to get more funding.

However, we hear the argument over and over again that we cannot put people in jail because the jails are overcrowded. Who cares? Put another bunk in the cell. Double them up; triple them up. Senator Demers mentioned the conditions in some of our jails earlier. We are not here to worry about whether these guys have it tough in jail.

If the workload is too much, maybe some of these cases will move a little faster. We heard from a defence lawyer in the first panel. I believe one reason that everyone is overworked is because of the way these defence lawyers can stall things. Maybe that is simplistic.

I do not have a question for you other than these comments. I care only about the victim. I do not care about the perpetrator. I do not care about the courts and how overworked our lawyers are. I do not care about how overworked we are.

I care about the Eves of the world. I believe this bill takes one step towards compensating some of that. If you want to comment, I would appreciate it, but there was no question.

manque chronique de fonds du système de justice pénale. Il faut prévoir du temps pour ces cas. Puisque les tribunaux sont engorgés, nous devons inévitablement trier les cas non prioritaires qui entraîneront une négociation de plaidoyers, probablement principalement dans les cas d'infractions contre les biens.

Le sénateur Plett : Vous avez dit que votre objectif principal, c'est que justice soit faite. Tous les sénateurs seraient probablement d'accord pour dire que c'est également notre objectif, et nous devons choisir la direction à suivre pour y arriver.

Je fais partie de la vieille école qui ne se soucie pas de l'auteur du crime, mais plutôt de la victime. Je crois que c'est un moyen de s'assurer que les victimes obtiennent en quelque sorte réparation des crimes épouvantables dont ils ont été la proie.

On ne répare pas quelque chose qui n'est pas brisé. Toutefois, je crois que le cas d'Eve démontre que la loi actuelle ne fonctionne pas. Il est inacceptable qu'un individu comme Imani Nakpangi passe seulement un peu plus d'un an en prison. Il faut faire quelque chose.

J'ai énormément de respect pour vous et pour le travail que vous accomplissez, mais je dois vous dire que je ne me soucie guère de la charge de travail. Savoir que nos tribunaux sont engorgés ne m'intéresse pas. Le plus important, c'est de s'assurer que nous faisons ce qu'il faut pour les victimes.

Je peux facilement vous dire d'engager plus d'avocats si vous n'en avez pas suffisamment, ou bien de trouver davantage de fonds. Si les tribunaux deviennent plus engorgés qu'ils ne le sont à l'heure actuelle, peut-être que ce sera à nous ou à d'autres intervenants d'obtenir davantage de fonds.

Aussi, on nous répète sans cesse qu'on ne peut mettre plus d'individus en prison puisqu'elles sont surpeuplées. Qu'est-ce que ça peut bien faire? Ajoutez une, deux ou trois couchettes dans les cellules. Le sénateur Demers a parlé plus tôt des conditions qui existent dans certaines de nos prisons. Nous ne sommes pas ici pour nous inquiéter des individus qui ont la vie dure en prison.

Si la charge de travail est trop importante, il faudra peut-être faire avancer certains de ces dossiers un peu plus rapidement. Nous avons entendu un témoin spécialiste du domaine de la défense avec le premier groupe d'experts. À mon avis, tout le monde est débordé notamment à cause de la façon dont les avocats de la défense peuvent faire traîner les choses. C'est peut-être simpliste comme explication.

Je n'ai aucune question à vous poser. Je n'avais que ces commentaires à formuler. Je me soucie seulement des victimes. Les auteurs de crimes ne sont pas importants à mes yeux. Les tribunaux et la trop grande charge de travail des avocats, ça m'est égal, tout comme notre propre surcharge de travail.

Je me soucie de toutes les Eve de ce monde. Je pense que le projet de loi permet aux victimes d'obtenir un début de compensation pour ce qu'elles ont subi. Je serais ravi d'entendre vos commentaires à cet égard, mais je n'ai aucune question en particulier.

Mr. Chaffe: I do not think the criminal justice system is terribly complicated. It is like any other system; it can operate at a certain capacity. There is not a Crown attorney in this country who is afraid of hard work. Many of my colleagues in many jurisdictions of Canada are working to the breaking point and beyond.

However, there comes a time when there is only so much work that you can physically force into a system. When we are at capacity or over capacity, lawmakers need to be concerned about the laws they write. If laws are not supported by the resources required to move them through the system, you will witness apparent results.

That is a reality lawmakers must grapple with. The criminal justice system is chronically underfunded. We cannot make enough cars with the production facilities we have. You want us to make a lot of good cars. We have only three or four production lines; we need many more. We need the criminal justice infrastructure to support the kinds of laws that you are currently drafting. That is very important for everyone concerned with just results.

With respect to prisons, it is obviously not satisfactory simply to add more bunks. That has already led to apparent results in terms of three-to-one and four-to-one ratios, which you tried to address with legislation. It did not address the root cause. The root cause is that there were not enough facilities in the first place.

From the perspective of Crown attorneys across the country, it is essential that there are sufficient resources to support the legislation you are drafting.

Senator Plett: I again want to say that I have the highest respect for the work that you do. In no way did I want to imply that you and all of your colleagues are not working hard. I appreciate all of the work you do. The onus might be on us somehow to generate more funding so that you can hire more people to continue to do the good work you do. Thank you.

Mr. Chaffe: I did not take it that way, senator.

Senator Eaton: We have heard several times that trafficking and exploitation against children are rather new crimes that we are not as familiar with, but I think they have always been there. They were simply more hidden, and they are now becoming apparent.

As a Crown attorney, would you not note or emphasize the seriousness of a crime like sexual exploitation or forced labour of a child? Mandatory minimum sentences are a strong optic to the court system that this is a serious crime. These are offences that should be given time and consideration like second-degree murder and manslaughter are considered serious crimes.

Mr. Chaffe: Crown attorneys take these crimes extremely seriously. We do not yet have a critical mass of prosecutions to have developed any extensive body of sentencing law around.

M. Chaffe : À mon avis, le système de justice pénale n'est pas vraiment compliqué. Comme tout système, sa capacité est limitée. Aucun procureur de la Couronne au Canada n'a peur de travailler dur. Mes collègues partout au pays sont nombreux à travailler d'arrache-pied pour donner leur 100 p. 100 et plus encore.

Cependant, tout système a sa limite. Lorsque cette limite est atteinte ou dépassée, les législateurs doivent faire attention aux lois qu'ils rédigent. Si le système manque de ressources pour mettre les lois en application, vous en verrez les conséquences.

Les législateurs sont aux prises avec cette réalité. Le système de justice pénale manque chroniquement de fonds. Disons que nos installations de production ne nous permettent pas de fabriquer suffisamment de voitures. Si vous voulez que nous fabriquions beaucoup de bonnes voitures, nous aurons besoin de bien plus de chaînes de production que les trois ou quatre dont nous disposons. L'infrastructure du système de justice pénale doit pouvoir soutenir le genre de lois que vous rédigez actuellement. C'est extrêmement important si l'unique objectif est d'obtenir des résultats.

En ce qui concerne les prisons, on ne peut évidemment pas se contenter d'ajouter des lits superposés. À cause des mesures législatives qui ont été adoptées, on se retrouve actuellement avec trois ou quatre prisonniers par cellule. Toutefois, cela ne règle pas le problème fondamental du nombre insuffisant d'installations.

Les procureurs de la Couronne au pays vous diront qu'il est essentiel que les mesures législatives que vous rédigez soient soutenues par des ressources suffisantes.

Le sénateur Plett : Je tiens à répéter que j'ai un très grand respect pour votre travail. Je n'ai aucunement voulu insinuer que vos collègues et vous ne travaillez pas d'arrache-pied. Je suis bien conscient de l'ampleur de vos tâches. En quelque sorte, il nous incombe sans doute de vous aider à obtenir davantage de financement pour engager le personnel dont vous avez besoin afin de poursuivre votre bon travail. Merci.

M. Chaffe : Je n'avais pas interprété votre commentaire de cette façon, sénateur.

Le sénateur Eaton : Nous avons entendu à plusieurs reprises que le trafic et l'exploitation d'enfants sont des types de crimes plutôt récents que nous ne connaissons pas encore bien, mais je crois qu'ils ont toujours existé. On en parlait tout simplement moins auparavant qu'aujourd'hui.

En tant que procureur de la Couronne, ne voudriez-vous pas insister sur la gravité d'un crime comme l'exploitation sexuelle ou le travail forcé d'un enfant? Les peines minimales obligatoires indiquent clairement au système judiciaire que ces crimes sont graves. Il faudrait considérer ces infractions au même titre qu'un meurtre au second degré et un homicide involontaire, qui sont des crimes graves, et leur accorder autant de temps.

M. Chaffe : Les procureurs de la Couronne prennent vraiment ces crimes au sérieux. Toutefois, puisqu'on n'a pas encore atteint une masse critique de poursuites, il n'existe pas beaucoup de dispositions législatives concernant la détermination de la peine dans ces cas.

I do not want to comment with respect to the goodness or badness of mandatory minimum sentences.

Senator Eaton: I am not asking you that. I am talking about the optics; if the offences exist, the mandatory minimums force you, as a Crown attorney, to think this is as important as the manslaughter of Senator Dyck or the second-degree murder of Senator Eaton. This is not something that can be sloughed off because it is a child or a 17-year-old Aboriginal woman.

Mr. Chaffe: I suspect it would have little impact on the perspective of Crown attorneys. The facts speak for themselves. These are heinous offences. I expect that Crown attorneys, presented with the facts that you present, would seek significant sentences.

I am not prepared to comment on optics, but every day, Crown attorneys deal with serious offences in our system. We try hard to carve out the trial capacity and time in the criminal justice system to deal with the most heinous offences. It is obvious to everyone that these offences are included in that.

Senator Eaton: I probably misused the word "optics." I meant that it strikes the imagination of the court that the public takes this crime very seriously. Up to now, that has not been the case. Perhaps Crown attorneys have taken the offences seriously, but the few judgments that we have had do not seem to.

Mr. Chaffe: I am not prepared to comment on judgments made by the courts, particularly when I am unaware of the facts.

Senator Eaton: Mr. Spratt talked about the rehabilitation of sex offenders. What is the success rate in rehabilitating sex offenders in jail?

Mr. Chaffe: I am not aware of those statistics. I know there are various categories of sex offenders.

Senator Eaton: I would have thought a Crown attorney would have some idea about the likelihood of rehabilitation before he asked for a sentence.

Mr. Chaffe: I would expect to have some sort of psychiatric assessment if it was appropriate in the circumstances to tell me what kind of offender he is, whether it is possible for rehabilitation or whether that possibility is beyond the scope of psychiatric treatment as it exists today. Certainly we would have that kind of information for the most serious offences.

Senator Eaton: Are there no statistics?

Mr. Chaffe: I am sure there are statistics, but I do not have them at my fingertips.

Senator Martin: I am trying to stay focused on the realities and the perspective you bring rather than give you too many hypothetical situations to respond to, but I have one hypothetical question.

Je ne veux pas commenter le bien-fondé des peines minimales obligatoires.

Le sénateur Eaton : Je ne vous demande pas de le faire. Je parle plutôt de l'optique; si elles existent, les peines minimales obligatoires obligent les procureurs de la Couronne à leur donner autant d'importance, par exemple, que l'homicide involontaire du sénateur Dyck ou le meurtre au second degré du sénateur Eaton. On ne peut pas simplement banaliser ce genre d'affaire parce qu'il s'agit d'un enfant ou d'une jeune femme autochtone de 17 ans.

M. Chaffe : Je doute que la mesure législative change beaucoup le point de vue des procureurs de la Couronne. Les faits sont éloquentes. Ce sont des crimes haineux. Je m'attends à ce que les procureurs de la Couronne qui se trouvent devant ces faits essaient d'obtenir des peines sévères.

Je ne suis pas prêt à commenter l'optique, mais je peux vous dire que les procureurs de la Couronne ont quotidiennement affaire avec des crimes graves. Nous essayons très fort d'augmenter les ressources des tribunaux de sorte qu'on puisse traduire en justice les auteurs de crimes haineux. Aux yeux de tous, les crimes dont il est question aujourd'hui en font évidemment partie.

Le sénateur Eaton : J'ai probablement mal employé le mot « optique ». Ce que je voulais dire, c'est que le fait que le public prend vraiment ces crimes au sérieux frappe l'imagination des tribunaux. Jusqu'à maintenant, cela n'avait pas été le cas. Il se peut que les procureurs de la Couronne aient pris ces crimes au sérieux, mais cela ne semble pas s'être traduit dans les quelques décisions qui ont été rendues.

M. Chaffe : Je ne suis pas prêt à commenter les décisions des tribunaux, en particulier sans connaître les faits.

Le sénateur Eaton : M. Spratt a parlé de la réadaptation des délinquants sexuels. Quel en est le taux de réussite en prison?

M. Chaffe : Je ne connais pas les statistiques. Je sais qu'il existe différentes catégories de délinquants sexuels.

Le sénateur Eaton : J'aurais cru qu'un procureur de la Couronne aurait une idée des chances de réadaptation avant de demander une peine.

M. Chaffe : Si les circonstances le justifiaient, je m'attendrais à ce que l'individu passe une sorte d'évaluation psychiatrique pour déterminer de quel genre de délinquant il s'agit, et si, dans son cas, la réadaptation est possible ou non selon les traitements psychiatriques d'aujourd'hui. Nous aurions certainement accès à ce genre d'information pour les crimes graves.

Le sénateur Eaton : Il n'existe donc aucune statistique?

M. Chaffe : Je suis certain qu'il y en a, mais je ne les ai pas sous la main.

Le sénateur Martin : J'essaie de me concentrer sur la réalité et sur votre façon de voir les choses plutôt que de vous demander votre avis sur de trop nombreuses conjectures, mais j'ai tout de même une question hypothétique.

You mentioned how challenging cases of human trafficking of minors and sexual exploitation cases are due to the victims being too young or perhaps having lapses of memory or trauma. You try to have support from families or others. These are challenging cases, given the clandestine nature of these types of crimes.

Without the mandatory minimums, without Bill C-268 and under the current laws, how difficult is it to bring these cases to trial? I heard you say that mandatory minimum penalties would ensure that the accused went to trial, but right now, with the challenging factors involved in these cases, how difficult is it to get to trial?

Mr. Chaffe: We do not have a tremendous amount of experience with human trafficking cases. A witness yesterday updated my knowledge of how many cases there are before the courts of Canada, a total of 32 currently. These cases are in that category of the most difficult cases to prosecute. You are dealing with children under the age of 18. They come from extraordinarily difficult circumstances. They probably do not speak the same language that the prosecutor or the court does. They will need interpreters and translators. They will need extensive support from witness organizations to get ready to testify in court. They will require extensive preparation with the Crown attorney to prepare them to go to court. They will need supports to live in Canada while the prosecution is ongoing. They will likely need psychological supports for to the trauma they have endured. If they have had significant stress during the offence time period, they may well exhibit issues with respect to memory, which is often a problem with children in any event and particularly when trauma is added.

That is just the victim. With respect to the prosecution overall from a legal standpoint, extensive consultation will be required with the police that are thinking about laying the charges. The police resources out there are limited. The RCMP has I think six regional centres and 160 officers that are prepared to look at this. After that, you are looking at the particular police forces across the country that may come across this type of offence.

Witnesses like this are often culturally reluctant to speak to the authorities, depending on which country they have come from. They may not be willing witnesses in any event.

These are very difficult, labour-intensive prosecutions. Just adding a translator for the purpose of the trial would double the length of the time that you are using the translator.

To say that they are labour intensive I think is an understatement. They are difficult cases to bring. That being said, there are already provisions in the Criminal Code that help us deal with child victims. There have been developments around the law of evidence that assist us in getting statements before the court when witnesses are reluctant to testify.

It should be apparent to everyone that these are extraordinarily difficult, labour-intensive cases. The more we get, the more resources they take. We are just talking about prosecutorial

Vous avez mentionné que les cas de trafic de mineurs et d'exploitation sexuelle présentaient un grand défi en raison du bas âge des victimes et parce qu'elles ont peut-être perdu la mémoire ou subi un traumatisme. Vous essayez d'obtenir le soutien de la famille ou d'autres personnes. Ce sont des cas difficiles, vu la nature clandestine de ce genre de crimes.

En vertu des lois actuelles, c'est-à-dire sans les peines minimales obligatoires ni le projet de loi C-268, est-ce difficile de traduire les responsables devant les tribunaux? Vous avez dit que les peines minimales obligatoires garantissaient que les accusés subissent un procès; mais à l'heure actuelle, compte tenu des difficultés relatives à ces cas, est-ce dur d'obtenir un procès?

M. Chaffe : Nous n'avons pas énormément d'expérience avec les cas de trafic humain. J'ai appris hier par l'entremise d'un témoin qu'il y avait maintenant, au total, 32 cas devant les tribunaux au Canada. Ces cas figurent parmi les poursuites les plus difficiles. Nous avons affaire à des enfants de moins de 18 ans qui ont vécu une situation extrêmement pénible. Bien souvent, les victimes auront besoin des services d'interprètes et de traducteurs puisqu'elles ne parlent pas la langue utilisée par le poursuivant ou le tribunal. Les organismes d'aide aux témoins et les procureurs de la Couronne devront considérablement les aider à bien se préparer pour témoigner. Elles auront besoin de soutien pour vivre au Canada pendant le procès. Il est aussi probable qu'elles aient besoin d'un soutien psychologique en raison du traumatisme qu'elles ont vécu. Si elles ont subi un grand stress au cours de l'infraction, elles pourraient bien présenter des troubles de la mémoire, un problème courant chez les enfants lors de tout évènement, et plus particulièrement lors d'un traumatisme.

Je viens de vous énumérer des difficultés à l'égard de la victime seulement. Si l'on considère la poursuite en général d'un point de vue juridique, il faudra mener de vastes consultations auprès du corps de police qui songe à porter des accusations. Les ressources policières sur le terrain sont limitées. Je crois que la GRC dispose de six centres régionaux et de 160 agents qui sont en mesure d'examiner ce genre de cas. Sinon, il faut consulter les autres forces policières au pays qui pourraient avoir affaire à ce genre d'infraction.

Culturellement, les témoins dans ce genre d'affaires sont souvent réticents à parler aux autorités, selon leur pays d'origine. Ils pourraient ne pas vouloir témoigner volontairement.

Ce sont des poursuites très difficiles qui exigent beaucoup de main-d'œuvre. Le simple recours à un interprète pour les délibérations a pour effet de doubler la durée de temps passé devant le tribunal.

Et les problèmes ne se limitent pas aux seules considérations de main-d'œuvre. Ce sont des dossiers difficiles à monter. Cela étant dit, il existe déjà dans le Code criminel des dispositions qui nous aident à composer avec les enfants victimes. Au chapitre du droit de la preuve, des améliorations ont été apportées pour faciliter le dépôt de déclarations devant le tribunal lorsque les témoins sont réticents à comparaître.

Tout le monde devrait bien comprendre qu'il s'agit de cas extrêmement difficiles qui exigent une grande quantité de ressources. Plus nous sommes saisis de cas semblables, plus nos

resources here at the front end. We are talking about extensive police resources, victim witness support services and prosecutorial services. For these prosecutions to be successful, they need to be properly resourced. We need the proper training and expertise and the time to devote to these types of cases, which is often the greatest challenge.

Senator Martin: The RCMP officers who testified before our committee yesterday said that the 34 cases before the courts all involve Canadians. When you speak about victims who do not speak the language, how many more are out there that we have not been able to bring to this point because of those challenges of which you speak?

In terms of the multi-faceted aspect and the overall challenge of this very important issue of human trafficking, this bill is a key step, but we know that it is not the end; it is the beginning of many other things that we must do as a country, as a system with many, many partners. We did hear from some of those important partners yesterday.

You said that right now you are at capacity, and that without mandatory minimums, because of the difficult nature of these cases, they may not even get to trial. You have to do so much groundwork. The mandatory minimum ensures that it goes to trial. Am I misinterpreting your point?

Mr. Chaffe: I do not think you are. I am sorry to interrupt.

Senator Martin: In an ideal world, if we were to build that capacity, would that ensure these cases would face trial?

Mr. Chaffe: With respect to these matters more likely going to trial than not, there are not many accused who would plead guilty with a six-year or five-year sentence. It has been our experience across the country that they would rather take their chances at trial. When dealing with vulnerable victims, that is often a risk they are prepared to take. Will they get more after a conviction? Will the witness stand up in court? Will the Crown be able to adduce enough evidence to prove the charge beyond a reasonable doubt? It is less likely that the accused will plead guilty to these types of charges if there is a mandatory minimum.

Your consideration should be separate. How difficult the cases are to mount is the challenge for the prosecution, but that is something that we are uniquely interested in doing.

Senator Champagne: I am trying to take all the information we have had in the last little while about this bill and to funnel it somehow in my mind to understand it.

ressources sont accaparées. Il faut seulement s'imaginer toutes les ressources nécessaires pour tenter de telles poursuites. Les forces policières sont grandement mises à contribution, tout comme les services de soutien aux victimes-témoins et les autres services en matière de poursuite. Ces efforts ne sont couronnés de succès que si les ressources suffisantes peuvent être déployées. Nous avons besoin d'une formation et d'une expertise en la matière et il nous faudrait aussi davantage de temps à consacrer aux cas semblables, ce qui est souvent la principale difficulté.

Le sénateur Martin : Les représentants de la GRC qui ont témoigné hier devant notre comité ont indiqué que les 34 cas dont les tribunaux ont été saisis mettent tous en cause des Canadiens. Vous avez parlé de victimes qui s'expriment dans une autre langue, mais avez-vous une idée du nombre d'autres cas qui n'ont pas pu être portés devant le tribunal en raison des difficultés dont vous faites état?

Dans le contexte des nombreuses facettes de ce très important problème de traite de personnes et du défi global qu'il représente, ce projet de loi constitue une étape importante, mais nous savons pertinemment qu'il n'est pas une fin en soi; c'est l'amorce de bien d'autres mesures que notre pays doit prendre en collaboration avec plusieurs partenaires. Quelques-uns de ces partenaires importants sont d'ailleurs venus nous parler hier.

Vous avez dit que vous étiez actuellement à la limite de vos capacités et qu'en l'absence de peines minimales, bon nombre de ces dossiers ne seraient même pas soumis aux tribunaux en raison des difficultés à surmonter. Vous avez énormément de travail de préparation à faire. L'imposition de peines minimales nous garantit tout au moins qu'il y aura procès. Est-ce que je dénature vos propos?

M. Chaffe : Je ne crois pas. Désolé de vous avoir interrompue.

Le sénateur Martin : Dans un monde idéal, si nous devions nous donner les capacités requises, est-ce que cela garantirait qu'il y aurait un procès dans tous les cas?

M. Chaffe : S'il est plus probable que ces causes se retrouvent effectivement devant le tribunal, c'est que très peu d'inculpés vont plaider coupable s'ils s'exposent à une peine de cinq ou six ans. D'après notre expérience dans les différentes régions du pays, ils vont plutôt courir le risque de subir un procès. Compte tenu de la vulnérabilité des victimes, c'est souvent un risque qu'ils vont être enclins à courir. La peine sera-t-elle plus lourde s'ils sont reconnus coupables? Est-ce que le témoin va tenir bon devant le tribunal? Est-ce que la Couronne sera en mesure de produire une preuve suffisante pour établir la culpabilité hors de tout doute raisonnable? Il y a moins de chances qu'un inculpé plaide coupable à des accusations semblables si une peine minimale s'applique.

Vous ne devriez pas nécessairement vous préoccuper des difficultés associées à la préparation de ces causes pour la poursuite, mais soyez assurés que nous nous employons à faire tout ce qu'il faut.

Le sénateur Champagne : Je m'efforce de canaliser toute l'information que nous avons obtenue au sujet de ce projet de loi au cours des derniers jours pour arriver à mieux comprendre la situation.

At one point we were told to trust the judges. They will come up with the appropriate sentences. You do not need to have a minimum sentence. Leave it to the discretion of the judge.

You say if we do not have a minimum sentence, some of the perpetrators would plead guilty and try to get away with a lighter sentence. You say if we go to trial, it is difficult to prove the guilt of the person.

Why do we come to this? People around us, people in the street want this type of minimum sentence. If you count the time that the accused was in jail before the trial, it counts two for one. Someone who has been found guilty of an offence towards a child or a very young woman for two, three or five years, will end up with a year's sentence or a week; they serve a sixth of their sentence and they are out; or is it a fifth? I am not a lawyer, as you can see. I know this is what happens.

We get to a point where we, meaning Mr. and Ms. Anyone, need a minimum sentence; otherwise people who are guilty will go free and be ready to start again. I was asked yesterday, "How about lashes, five lashes a week or something like that for the year they are in jail"? As a Crown counsel, do you have a problem to get a guilty verdict and convince the judge to impose a very stiff sentence on people who attack children? Is that why we are seeing people being for the minimum sentence?

Mr. Chaffe: I do not think I can answer that question. I do not profess to have any prescience with respect to how individual people feel about the criminal justice system.

Senator Champagne: It is our job to ask people in the street.

Mr. Chaffe: I am sure your body is far more attuned to that than I am. However, in my experience in the criminal justice system, sentences follow facts. The key thing for a prosecutor and for a judge, when they are seeking a particular sentence in a sentencing hearing, is to be able to adduce sufficient evidence to justify it. Trials are expensive. The gathering of evidence is expensive.

Senator Champagne: It is expensive for people in our society, for my granddaughter or a young person to perhaps be stuck in a situation where he or she might be a victim of trafficking. This is also very expensive emotionally and financially.

Mr. Chaffe: I agree.

Senator Champagne: As Senator Plett said, cost is not the right reason to not proceed with a minimum sentence. Is the financial cost the main reason why you would suggest or hope that Bill C-268 not become the law of the land?

À un moment donné, on nous a dit de faire confiance aux juges. Ils vont imposer les peines qui conviennent. Vous n'avez pas besoin de peines minimales. Remettez-vous-en aux juges.

Vous nous dites qu'en l'absence d'une peine minimale, certains criminels vont plaider coupable en espérant s'en tirer avec une peine moins lourde. Vous faites valoir également qu'il peut être difficile de prouver la culpabilité d'une personne devant le tribunal.

Pourquoi en arrivons-nous à de telles considérations? Les citoyens qui nous entourent, les gens dans la rue sont favorables à l'imposition de peines minimales. Si l'on considère que le temps d'incarcération du prévenu avant son procès compte en double, une personne trouvée coupable d'une infraction contre un enfant ou une très jeune femme sur une période de deux, trois ou cinq ans, peut se retrouver avec une peine d'un an, voire d'une semaine; elle n'a qu'à purger le sixième de sa peine et elle est libérée; ou est-ce le cinquième? Je ne suis pas avocate, comme vous pouvez le constater. Je sais par contre que les choses se passent ainsi.

Nous en sommes rendus à un point où nous, c'est-à-dire Monsieur et madame Tout-le-monde, avons besoin d'une peine minimale, sans quoi les coupables vont recouvrer leur liberté et pourront recommencer leurs méfaits. Quelqu'un a proposé hier cinq coups de fouet par semaine aux coupables pendant leur année d'incarcération. En tant que procureur de la Couronne, ne souhaitez-vous pas obtenir un verdict de culpabilité et convaincre le juge d'imposer une peine très sévère aux criminels qui s'en prennent aux enfants? N'est-ce pas la raison pour laquelle les gens réclament la peine minimale?

M. Chaffe : Je ne crois pas pouvoir répondre à cette question. Je ne prétends pas être en mesure de vous dire ce que les gens pensent du système de justice pénale.

Le sénateur Champagne : Sonder l'opinion des gens, cela fait partie de notre travail.

M. Chaffe : Je suis persuadé que vous êtes à l'écoute des citoyens bien plus que je puis l'être. Cependant, d'après ce que j'ai appris du système de justice pénale, les peines suivent les méfaits. Lors d'une audience de détermination de la peine, le procureur et le juge doivent d'abord et avant tout être capables de produire une preuve suffisante pour justifier la peine visée. Les procès coûtent cher. L'obtention des éléments de preuve également.

Le sénateur Champagne : Au sein de notre société, il y a aussi des coûts importants pour des jeunes comme ma petite-fille qui risquent de se retrouver dans une situation où elles sont victimes de la traite. Les coûts moraux et financiers sont également énormes.

M. Chaffe : Je suis d'accord.

Le sénateur Champagne : Comme l'indiquait le sénateur Plett, le coût n'est pas un motif suffisant pour renoncer à une peine minimale. Est-ce que le coût financier est la principale raison pour laquelle vous préconisez ou espérez que le projet de loi C-268 ne devienne pas l'une des lois de notre pays?

Mr. Chaffe: We are not taking a position on Bill C-268. We are trying to help this committee with what the impact will be on the ground for front-line prosecutors: We anticipate that we will not be able to negotiate a plea on these. We will go to trial with them. After trial we will seek an appropriate sentence.

The frustration I hear from you — and we often hear from victims' groups — may well be a symptom of a criminal justice system that just does not have the resources necessary to deliver the justice people are expecting. It may be a symptom also of an absence of knowledge about how the system works, what the facts were and what the sentencing laws are in Canada. I am speculating wildly at this point, and I can imagine my member organizations across the country flinching with every word I go down this path.

I do not think I can help you with respect to the source of frustration that you are hearing. I have a personal view, but I am not here to talk about that.

Senator Champagne: Allow me to say that I am at a loss when I see that Crown counsel and criminal lawyers both advise against minimum sentences. You do not say it in so many words, I know that, but allow me the feeling that you were saying something like, "Are you sure you want to do that?" I am worried that both sides of the fence are not enthusiastic about this bill.

Mr. Chaffe: Do not misunderstand our presentation. If you take anything from this presentation, you should take this: If this law is passed we will need sufficient resources to carry that law into effect. That is what we need.

Senator Dyck: Thank you for your presentation, Mr. Chaffe. This is a very difficult issue we are dealing with. All of us are thinking carefully about the victims of human trafficking. We have all received many letters and email messages from people across the country who are concerned about the trafficking of minors. They seem to be almost entirely concerned with trafficking for the purposes of sexual exploitation in the commercial sex trade.

My concern about mandatory minimum sentences is whether we are actually doing justice for the victims of those who are being trafficked for the sex trade. That seems to be all the cases that have happened in Canada so far — minors trafficked into the sex trade. Is it fair to them to equate their experiences with those who are trafficked for the purposes of other types of forced labour? Can you give an opinion on whether you think the offences are similar enough that they should get the same sentence?

Mr. Chaffe: I am sure that we can all envisage circumstances where there would not appear to be parity between a factual situation and the sentence applied. With respect to the law as it is drafted, it would appear that forced labour would fit under the proposed legislation. The goal of the criminal justice system, in terms of sentencing, is to give an appropriate and just sentence

M. Chaffe : Nous ne prenons pas position au sujet de ce projet de loi. Nous essayons d'aider le comité à mieux comprendre les répercussions concrètes pour les procureurs sur le terrain. Nous prévoyons ne pas être capables de négocier un plaidoyer dans ce contexte. Nous devons aller devant les tribunaux. À l'issue du procès, nous réclamerons la peine qui s'impose.

La frustration que je perçois dans vos propos — comme c'est souvent le cas avec les groupes représentant les victimes — est sans doute symptomatique d'un système de justice pénale qui ne dispose tout simplement pas des ressources nécessaires pour exercer la justice de la façon dont les gens seraient en droit de s'attendre. C'est peut-être aussi un symptôme d'une connaissance insuffisante du fonctionnement du système, des faits et de la teneur des lois canadiennes pour la détermination des peines. Je me laisse aller à des supputations plutôt risquées et je suppose que les dirigeants de nos organisations membres partout au pays sont un peu inquiets de m'entendre ainsi m'engager dans cette voie.

Je ne crois pas être en mesure de vous aider quant à la source des frustrations dont vous êtes saisie. J'ai mon opinion personnelle, mais je ne suis pas ici pour en débattre.

Le sénateur Champagne : Je ne sais plus trop quoi penser quand les procureurs de la Couronne et les criminalistes s'opposent de concert aux peines minimales. Vous ne l'avez pas affirmé en ces termes-là, je sais, mais j'ai nettement l'impression que vous nous dites : « Êtes-vous bien sûrs de vouloir emprunter cette voie? » Je m'inquiète du très peu d'enthousiasme que ce projet de loi semble susciter de part et d'autre.

M. Chaffe : Je ne voudrais pas que vous interprétiez à tort l'exposé que je vous ai présenté. Si vous deviez en retenir quelque chose, ce serait que nous aurons besoin des ressources suffisantes pour appliquer ces nouvelles dispositions législatives si elles sont adoptées. C'est ce dont nous avons besoin.

Le sénateur Dyck : Merci pour votre exposé, monsieur Chaffe. Nous nous penchons sur une question extrêmement délicate. Nous nous préoccupons tous du sort des victimes de la traite des personnes. Nous recevons tous un grand nombre de lettres et de courriels de citoyens de tout le pays qui s'inquiètent de la traite des mineurs. Leurs préoccupations vont presque toutes dans le sens de la traite à des fins d'exploitation pour le commerce du sexe.

Je me demande si en imposant des peines minimales obligatoires, nous rendons vraiment justice aux victimes de la traite pour les fins du commerce du sexe. Il semble bien que c'est en ce sens que se définissent tous les cas qui se sont produits jusqu'à maintenant au Canada. Est-il équitable de leur accorder le même traitement qu'aux personnes qui sont victimes de la traite pour d'autres types de travail forcé? Pouvez-vous nous dire si vous croyez que ces crimes sont suffisamment similaires pour justifier une peine identique?

M. Chaffe : Je suis persuadé que nous pouvons tous penser à des circonstances où il ne semble pas y avoir concordance entre la situation vécue et la peine imposée. Selon le libellé proposé, il semblerait que toutes les formes de travail forcé seraient visées. Dans le cadre du système de justice pénale, on cherche à imposer la peine juste et appropriée en fonction des faits reprochés. Il va

with respect to particular facts. There cannot be much argument that there is less discretion around that with a mandatory minimum. Apart from that, I do not think I can add much more.

Senator Dyck: It was also stated yesterday that it is difficult to prove the offence of living off the avails of a person under the age of 18 who has been prostituted. Would that be more difficult to prove than the offence envisioned in Bill C-268?

Mr. Chaffe: It really depends on the facts of the specific case. I can think of circumstances where it would be and circumstances where it would not. That kind of question really comes down to an individual case.

Senator Dyck: Generally speaking, you cannot say that trying to prove the offence of living off the avails of someone who is prostituted under the age of 18 is more difficult, necessarily, than the envisioned offence in Bill C-268? There is no guarantee that this law would be easier to prove?

Mr. Chaffe: Bill C-268 is more expansive, certainly. The definition of exploitation appears to afford a more expansive net around certain facts. I suppose, if that is where the comment came from yesterday, I could understand that. It is not as narrow as living off the avails, for sure.

Senator Dyck: You pointed out this morning that having a mandatory minimum sentence actually might be harder on the victim because the victim then has to appear in court. If the person pleaded guilty to a lesser charge, the victim would not necessarily have to appear?

Mr. Chaffe: If there is a guilty plea, the victim would not have to testify. A victim impact statement would invariably be filed by the prosecution, but that is one of the considerations that prosecutors take into account when they are assessing the strength of their case. It is one of the considerations that trial courts take into account when they are looking at mitigation of sentence. That is one of the ways that accused persons mitigate their sentence, by not putting the victim through a criminal trial, which, at best, is a very unpleasant thing for a victim.

Senator Callbeck: Mr. Chaffe, the witness who was here before you — I know you were present during his testimony — gave us a brief. In that brief are a couple of amendments that he felt the committee should consider, which we did not discuss while he was here. I would like to get your comments on them. The first is a legislative review date. He mentioned that this legislation should be looked at, possibly in five years, to see whether it is really working.

Mr. Chaffe: I am not sure that is within my purview to comment on, senator.

Senator Callbeck: The next one maybe is not for you to comment on either. It is on a permissible departure clause. In other words, the judge would be able to depart from mandatory minimums in exceptional cases.

de soi qu'une partie de ce pouvoir discrétionnaire s'évanouit avec l'application d'une peine minimale obligatoire. Je ne crois pas pouvoir vous en dire bien davantage.

Le sénateur Dyck : On nous a également fait valoir hier qu'il était difficile de prouver qu'une personne s'est rendue coupable de vivre des produits de l'exploitation d'un mineur à des fins de prostitution. Est-ce que l'infraction prévue dans le cadre du projet de loi C-268 serait plus facile à prouver?

M. Chaffe : Tout dépend vraiment des faits dans les différentes causes. Je peux imaginer certaines circonstances où cela serait plus facile et d'autres où ça le serait moins. C'est vraiment une question à déterminer au cas par cas.

Le sénateur Dyck : D'une manière générale, vous ne pouvez pas affirmer qu'il serait plus difficile de prouver qu'une personne a vécu des fruits de la prostitution d'un mineur que de produire la preuve de l'infraction prévue en application du projet de loi C-268. Rien ne garantit que cette nouvelle infraction serait plus facile à prouver?

M. Chaffe : Il ne fait aucun doute que le projet de loi C-268 est d'application plus large. La définition qu'on y donne de l'exploitation semble permettre des interventions plus étendues relativement à certains faits. Je crois que je pourrais être d'accord si c'est bien ce qu'on a essayé de faire valoir hier. Il est bien évident que c'est plus vaste que le seul fait de vivre des fruits de la prostitution.

Le sénateur Dyck : Vous avez souligné ce matin que l'imposition d'une peine minimale obligatoire peut en fait rendre les choses plus pénibles pour la victime en l'obligeant à comparaître devant le tribunal. Si la personne plaide coupable à une accusation moins grave, la victime n'aurait pas nécessairement à comparaître?

M. Chaffe : S'il y a plaidoyer de culpabilité, la victime n'a pas à témoigner. La poursuite produit alors une déclaration sur les répercussions sur la victime, mais c'est l'un des facteurs pris en considération par les procureurs pour évaluer la solidité de leur dossier. Les tribunaux en tiennent également compte lorsqu'ils étudient les circonstances atténuantes pour la détermination de la peine. Un inculpé peut ainsi réduire sa peine en n'imposant pas le fardeau d'un procès criminel à la victime qui évite ainsi un moment plutôt désagréable, c'est le moins que l'on puisse dire.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Chaffe, le témoin qui vous a précédé — et je sais que vous avez entendu son témoignage — nous a remis un mémoire. Il nous y propose quelques modifications dont nous n'avons pas pu discuter en sa présence. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. La première concerne une échéance pour l'examen de la loi. Il indique que la loi devrait faire l'objet d'un examen, dans cinq ans peut-être, pour voir si elle produit vraiment les résultats escomptés.

M. Chaffe : Je ne suis pas sûr de pouvoir me permettre de formuler des commentaires à ce sujet.

Le sénateur Callbeck : Vous allez peut-être me répondre la même chose au sujet de la deuxième modification proposée. Il s'agit d'une clause de dérogation possible. Autrement dit, le juge aurait la possibilité de ne pas s'en remettre aux peines minimales prévues dans certains cas exceptionnels.

Mr. Chaffe: I am not going to be very helpful on that either, although I think the Supreme Court has commented with respect to those types of clauses. The name of the case escapes me at this point, but one of the Supreme Court of Canada cases deals with the constitutional challenge to mandatory minimums. I believe it stands for the proposition that that sort of exception would undermine the purpose of the legislation.

I cannot elaborate any more than that because I have not read the case in some time. There is always a chance that I am wrong about that. If I can find the case, I will be happy to submit it to the committee. Apart from that, I cannot be of much help.

Senator Plett: You have said a couple of times that your report here today was not supposed to indicate whether you are in favour of or opposed to this bill. My suggestion would be that your report has not said very many positive things about the bill, so I would take from that that you certainly are not supportive of it.

Mr. Chaffe: I would not take that from it. All we are trying to point out is what impact this particular piece of proposed legislation would have on the ground.

Senator Plett: Senator Martin tried to ask this question and did not get an answer, and maybe I will not either. If we had the resources, if we had the money, if that was not an issue and we had the prosecutors — it is hypothetical, I know — would you be a little more supportive of this bill?

Mr. Chaffe: I take issue with the idea that we are being unsupportive or supportive of the bill.

Senator Plett: Would you be supportive of the bill?

Mr. Chaffe: I would have to take that back to the member organizations across the country. It would be my expectation that we would come back and say this would have little systemic impact upon front-line prosecutors if we had the resources to proceed. Senator Plett, please understand my comments. The impact would not necessarily be on the prosecutions under this particular piece of legislation. It would be on our ability to prosecute all those other areas of the Criminal Code that we have to triage away from the criminal justice system to create capacity for human trafficking cases. That is the point I am trying to make here. If we stick by our principle of commenting only on systemic impact, there would not be much of a systemic impact if it was properly resourced.

Senator Plett: You have said that mandatory minimums will clearly create more trials; more cases will go to trial because you cannot do plea bargains. My suggestion is that you could still do a plea bargain. You could tell the perpetrator that if he does not plead guilty, you will go after ten years instead of five; that might be a little motivation for him to want to plead guilty.

M. Chaffe : Je ne vais pas vous être très utile à ce propos non plus. Je crois toutefois que la Cour suprême s'est prononcée au sujet de dispositions semblables. Je ne me souviens pas de quelle décision il s'agissait exactement, mais la Cour suprême du Canada a eu à trancher relativement à une contestation constitutionnelle touchant les peines minimales obligatoires. Si je ne m'abuse, elle a fait droit aux allégations voulant que des exceptions de la sorte aillent à l'encontre des objectifs de la loi.

Je ne saurais vous en dire davantage, car il y a déjà un bon moment que j'ai pris connaissance de cette décision. Il y a toujours le risque que je fasse erreur à ce sujet. Si je peux retrouver la cause en question, je me ferai un plaisir de la transmettre au comité. Sinon, je ne crois pas pouvoir beaucoup vous aider.

Le sénateur Plett : Vous avez répété à quelques reprises que vous n'étiez pas ici aujourd'hui pour vous prononcer en faveur ou à l'encontre de ce projet de loi. Comme votre rapport ne fait pas ressortir beaucoup d'éléments favorables au projet de loi, j'en déduirais que vous ne l'appuyez certainement pas.

M. Chaffe : C'est une déduction que je ne ferais pas. Nous essayons simplement de faire valoir les répercussions qu'auraient sur notre travail les mesures législatives proposées.

Le sénateur Plett : Le sénateur Martin vous a déjà posé la question sans obtenir de réponse et peut-être que ce sera la même chose pour moi. Si nous pouvions disposer des ressources, des fonds et de tous les procureurs nécessaires — je sais que tout cela est hypothétique — et si ces éléments ne posaient pas problème, seriez-vous un peu plus favorable à ce projet de loi?

M. Chaffe : Je m'objecte à l'idée que nous devions absolument être pour ou contre ce projet de loi.

Le sénateur Plett : Seriez-vous favorable au projet de loi?

M. Chaffe : Il faudrait que je soumette la question à toutes nos organisations membres au pays. J'aurais tendance à croire qu'on me répondrait qu'il y aurait peu de répercussions systémiques sur le travail des procureurs si nous disposions effectivement des ressources requises. Sénateur Plett, comprenez bien ce que j'essaie de vous dire. Les répercussions ne se feraient pas nécessairement ressentir sur les poursuites découlant de ce projet de loi. Cela toucherait notre capacité d'intenter des poursuites en vertu de toutes les autres dispositions du Code criminel que nous devons écarter du système de justice pénale pour faire de la place aux cas de traite de personnes. C'est ce que j'essaie de faire valoir ici. Si nous nous en tenons à notre principe de commenter uniquement les impacts systémiques, il n'y en aurait pas beaucoup si les ressources étaient suffisantes.

Le sénateur Plett : Vous avez indiqué que les peines minimales obligatoires allaient assurément faire grimper le nombre de procès; les tribunaux seront saisis d'un plus grand nombre de causes parce qu'il vous sera impossible de négocier des plaidoyers. Je crois pourtant que vous pourriez tout de même le faire. Vous pourriez faire valoir à l'accusé que s'il ne plaide pas coupable, vous allez demander une peine de 10 ans plutôt que 5, ce qui pourrait certes l'inciter à y penser à deux fois.

Mr. Chaffe: That might be a tactic that I might take in a particular case, but commenting systemically on this legislation, I cannot help you with a response to that comment.

Senator Plett: It was my observation. Thank you very much.

The Chair: Let me throw in one other question. You are saying that there are cases where, with plea bargaining, a guilty verdict would be entered and a sentence would be worked out that might be two years; but that if there is a minimum of five years, the case is more likely — not definitely, given what Senator Plett just said — to go to a full trial.

The difference between those two scenarios is that the victim does not have to go before the court and go through an agonizing situation in the plea bargain scenario, but if there is no plea bargain because the accused thinks he or she can get off or does not want to face the five years, then the victim is required to go in. You are saying that is a more risky circumstance because of the psychological factors, the language factors and various other things, such as the memory factors, that come into play. Does that sum up what you have said on that matter?

Mr. Chaffe: No. Plea bargaining is a very difficult thing that we have to engage in within our system every day. It is an appropriate exercise of the discretion we have as Crown Attorneys; and it that takes part not just between counsels but also in counsel pretrials with judges.

Many factors go into a plea bargain. A reasonable prospect of conviction is one of them. Whether there is a public interest in prosecuting a particular case is another. Obviously, the reasonable prospect aspect takes into account all of the frailties of the Crown case, including the strength of witnesses and their ability to give evidence in court. A plethora of factors go into any sort of plea negotiation.

When I was speaking of risk, I was trying to put myself in the shoes of an accused person. It is a useful way to analyze the impact of some legislation. It is about managing your risk when you are accused of something. What are my best chances of success? I am in this particular situation; if I plead guilty, I will get five years. Do I want to take the risk? Do I want to roll the dice that I will get more after a trial when there is a possibility that the Crown may not be able to prove its case beyond a reasonable doubt?

Regarding incentives and the incentive to plead guilty or not, I think mandatory minimums have a powerful impact on the mindset of an accused. It has been our experience that there will be fewer guilty pleas and more trials.

M. Chaffe : C'est une tactique que je pourrais utiliser dans un cas particulier, mais si je m'en tiens à des commentaires généraux sur ce projet de loi, je ne veux pas vraiment vous répondre à ce sujet.

Le sénateur Plett : C'était juste une observation de ma part. Merci beaucoup.

Le président : Permettez-moi une autre question. Selon ce que vous nous dites, il y a dans certaines causes plaider de culpabilité en échange d'une peine qui peut être négociée par exemple à deux ans, mais si la peine minimale est fixée à cinq ans, il deviendrait plus probable — mais pas inévitable, selon ce que vient de nous dire le sénateur Plett — qu'il y ait un procès en bonne et due forme.

La différence, c'est que dans le cas d'une négociation de plaider, la victime n'a pas à se présenter devant le tribunal et à vivre une situation extrêmement pénible. Mais en l'absence d'une entente, lorsque l'inculpé estime qu'il peut s'en tirer ou éviter la peine de cinq ans, la victime est obligée de comparaître. Selon vous, c'est alors plus risqué en raison de facteurs psychologiques, de considérations linguistiques et de différents autres éléments qui entrent en jeu, comme les trous de mémoire. Est-ce que cela résume bien ce que vous nous avez dit à ce propos?

M. Chaffe : Non. La négociation de plaider est un exercice très difficile auquel nous devons nous livrer quotidiennement. Il s'agit d'utiliser judicieusement les pouvoirs dont nous disposons en tant que procureurs de la Couronne, tant dans les pourparlers entre avocats que dans les discussions avec les juges préalablement au procès.

Bien des facteurs entrent en ligne de compte quand vient le temps de négocier un plaider. Il faut notamment qu'il existe une possibilité raisonnable de condamnation. Le procureur doit aussi se demander si l'intérêt public exige qu'il y ait poursuite. Bien évidemment, pour déterminer s'il y a une possibilité raisonnable de condamnation, il faut prendre en compte toutes les failles possibles dans le dossier de la Couronne, notamment quant à la solidité des témoins et à leur capacité de témoigner en cour. Pour toute négociation de plaider, il y a une pléthore de facteurs à considérer.

Quand je parlais de risques, j'essayais de me mettre à la place du prévenu. C'est une bonne façon d'analyser l'impact d'une loi. Il s'agit de gérer les risques que vous encourez lorsqu'on vous accuse de quelque chose. Quelles sont mes meilleures chances de m'en tirer? Je me retrouve dans cette situation; si je plaide coupable, j'aurai une peine de cinq ans. Est-ce que je veux courir le risque? Est-ce que je veux risquer, sur un coup de dés, de me voir imposer après un procès une peine encore plus lourde, en misant sur la possibilité que la Couronne ne soit pas en mesure d'établir la preuve hors de tout doute raisonnable?

Pour ce qui est des incitatifs à plaider coupable ou non, je crois que les peines minimales ont un impact considérable dans l'esprit de l'inculpé. D'après notre expérience, il y aura moins de négociations de plaider et davantage de procès.

The Chair: Mr. Spratt, who preceded you, indicated confidence in the judiciary system. He said it is not perfect, but there are appeal procedures. Would you echo those comments about confidence in the judiciary system?

Mr. Chaffe: Yes, I think we have an excellent group of judges across the country, but they are grappling with the same limited set of resources that every other partner in the justice system has. It is important for this body to know that if a system is chronically underfunded, it will produce aberrant results. Those results may cause people to have less confidence in the justice system.

The prosecutors, the defence counsel and the judges are probably the most public figures in the criminal justice system. They have to grapple with this very limited set of resources on a daily basis. I think the judges in particular do a very good job with what they have got.

The Chair: Thank you very much, Mr. Chaffe, for representing your organization's views today. It is part of the valuable information we need to be able to make a decision on Bill C-268. We will resume our session on Bill C-268 next Wednesday. That may be the last session. With that, I will call this meeting adjourned.

(The committee adjourned.)

Le président : Monsieur Spratt, le témoin qui vous a précédé, a indiqué qu'il faisait confiance au système judiciaire. Il a dit que tout n'était pas parfait, mais qu'il y avait des procédures d'appel. Partagez-vous sa confiance à l'égard de notre système judiciaire?

M. Chaffe : Oui, j'estime que notre pays peut compter sur une excellente magistrature, mais nos juges doivent composer avec le même ensemble limité de ressources que tous les autres intervenants du système judiciaire. Il est important que votre comité comprenne bien que tout système souffrant d'un sous-financement chronique va nécessairement produire des résultats aberrants. Et ces résultats peuvent miner la confiance du public envers le système judiciaire.

Les procureurs, les avocats de la défense et les juges sont sans doute les acteurs les plus connus de notre système de justice pénale. Ils doivent composer quotidiennement avec ces ressources très limitées. J'estime que les juges, tout particulièrement, font un excellent travail avec les ressources à leur disposition.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Chaffe, de nous avoir présenté aujourd'hui les points de vue de votre organisation. Ces informations utiles nous aideront certes à prendre une décision concernant le projet de loi C-268. Nous allons poursuivre notre étude de ce projet de loi mercredi prochain. Ce sera peut-être la dernière séance qui y sera consacrée.

(La séance est levée.)

Public Safety Canada:

Barry Mackillop, Director General, Law Enforcement and Border Services Directorate.

Thursday, May 27, 2010

Criminal Lawyers' Association:

Michael Spratt, Director.

Canadian Association of Crown Counsel:

Jamie Chaffe, President.

Sécurité publique Canada :

Barry Mackillop, directeur général, Direction générale de l'application de la loi et des stratégies frontalières.

Le jeudi 27 mai 2010

Criminal Lawyers' Association :

Michael Spratt, directeur.

Association canadienne des juristes de l'État :

Jamie Chaffe, président.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 26, 2010

Joy Smith, Member of Parliament for Kildonan—St. Paul;

Office of Joy Smith, M.P.:

Joel Oosterman, Chief of Staff.

Justice Canada:

Nathalie Levman, Counsel, Criminal Law Policy Section.

Statistics Canada:

Julie McAuley, Director, Canadian Centre for Justice Statistics;

Craig Grimes, Senior Analyst, Canadian Centre for Justice Statistics;

Mia Dauvergne, Senior Analyst, Policing Services Program, Canadian Centre for Justice Statistics.

Royal Canadian Mounted Police:

Superintendent Shirley Cuillierier, Director of Immigration and Passport Branch;

Sergeant Marie-Claude Arsenault, Non-commissioned Officer, Human Trafficking National Coordination Centre.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 26 mai 2010

Joy Smith, députée, Kildonan—St. Paul;

Bureau de Joy Smith, députée :

Joel Oosterman, chef de cabinet.

Ministère de la Justice Canada :

Nathalie Levman, avocate, Section de la politique en matière de droit pénal.

Statistique Canada :

Julie McAuley, directrice, Centre canadien de la statistique juridique;

Craig Grimes, analyste principal, Centre canadien de la statistique juridique;

Mia Dauvergne, analyste principale, Programme des services policiers, Centre canadien de la statistique juridique.

Gendarmerie royale du Canada :

Surintendante Shirley Cuillierier, directrice, Sous-direction d'immigration et de passeport;

Sergente Marie-Claude Arsenault, sous-officière, Centre national de coordination contre la traite de personnes.

(Suite à la page précédente)



16006

